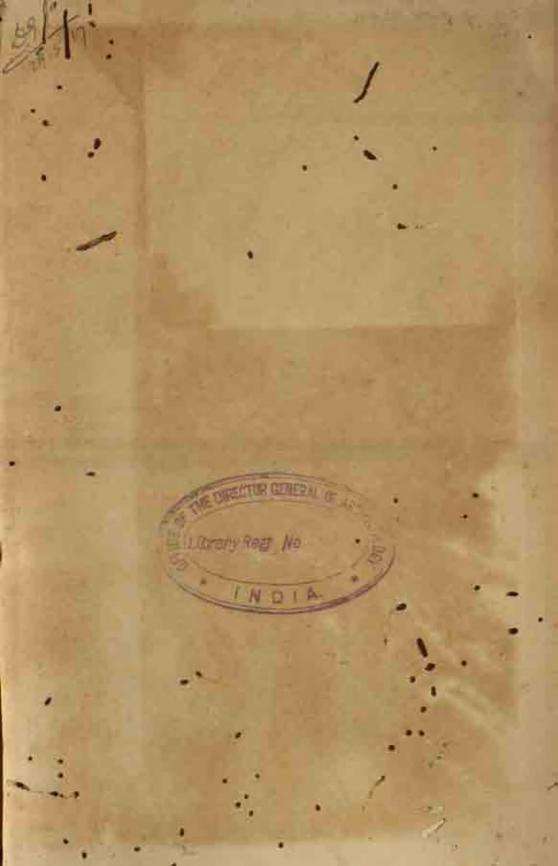
GOVERNMENT OF INDIA

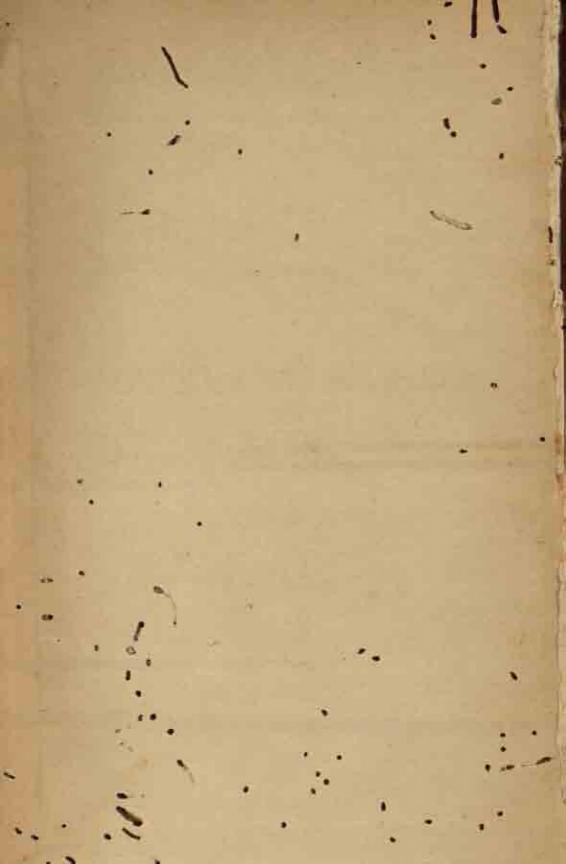
DEPARTMENT OF ARCHAEOLOGY

# CENTRAL ARCHAEOLOGICAL LIBRARY

CALL No. 205/R.H.R. 25768

D.G.A. 79.





REVUE

DE

## L'HISTOIRE DES RELIGIONS

TOME NEUVIÈME



HALLIE ZU

### REVUE

DE

# L'HISTOIRE DES RELIGIONS

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

#### M. JEAN REVILLE

AVEC LE CONCOURS DE

MM. A. BARTH, membre de la Société Asiatique; A. BOUCHÉ-LEGLERCQ, professeur à la Faculté des lettres de Paris; P. DECHARME, doyen de la Faculté des lettres de Nancy; S. GUYARD, professeur au Collège de France; J.-A. HH.D., professeur à la Faculté des lettres de Patiers; G. MASPERO, de l'Institut, directeur général des musées d'Egypte; E. BENAN, de l'Institut, professeur au Collège de France; A. BÉVILLE, professeur au Collège de France; E. STROEHLIN, professeur à l'Université de Genève; G.-P. TIELE, professeur à l'Université de Leyde, etc.

#### CINQUIÈME ANNÉE

TOME NEUVIÈME

25768

205 R. H. R.





#### PARIS

ERNEST LEROUX, EDITEUR

28, RUE BONAPARTE, 28

1884



#### AVIS AU LECTEUR

Un avis inséré dans la dernière livraison de l'année 1883 a informé les lecteurs de la Revue de l'Histoire des Religions, que M. Maurice Vernes renonce aux fonctions de directeur, dont il s'est acquitté avec talent depuis l'origine de ce recnell-Sur la proposition de M. Albert Réville, professeur d'histoire des réligions au Collège de France, le fondateur et l'éditeur de la Revue ont confié la direction à M. Jean Réville, qui en prend

dès à présent la responsabilité.

La Revue de l'Histoire des Religions, qui compte actuellement quatre années d'existence, a triomphé des premières difficultés inhérentes à la création et à l'acclimatation d'un recueil scientifique nouveau parmi tant d'autres qui se sont déjà acquis une autorité et une réputation méritées. Il est été regrettable qu'elle suspendit sa publication, au moment où l'on était en droit de s'attendre à ce qu'elle pût prendre un nouvel e sor Seule, en effet, elle embrasse le vaste domaine de l'histoire des religions, que la science commence à peine à explorer dans toutes ses parties; seule, elle se propose d'initier le public instruit aux recherches éminemment intéressantes, mais d'un abord souvent difficile, pratiquées par les spécialistes. Et à ces spécialistes eux-mêmes elle voudrait offrir, non pas uniquement des études de leur ressort exclusif, pour lesquelles il existe des recueils particuliers, mais des travaux et des documents qui les tinssent au courant des résultats acquis dans d'antres domaines spéciaux, en leur permettant de joindre à la connaissance approfondie de la religion dont ils s'occupent de préférence des notions sérieuses sur les autres religions étudiées par leurs collègues. Il n'y aurait, de part et d'autre. qu'à gagner à un pareil échange scientifique dans un même recueil.

De programme proprement dit, nous n'en ferons point. Les programmes sont des mots, et c'est à l'œuvre qu'il fandra nous juger. D'ailleurs nous n'aurons en grande partie qu'à persévèrer dans la voie qui a été suivie jusqu'à présent. Le prémier soin de la nouvelle direction a été de s'assurer la continuation du concours des hommes éminents dont les noms sur la couverture de la Revue étaient la meilleure des recommandations. Non-seulement nous avons rencontré l'accueil le plus bienveillant, mais nous avons pu ajouter au patronage de MM.

Barth, Bouche-Leclercq, Decharme, Guyard, Maspero, et Tiele, celui de MM. Ernest Renan, Hild, Stroehlin, etc...

Nous nous efforcerons, en effet, d'augmenter le plus possible le nombre de nos collaborateurs et d'apporter, en vue du but même que nous poursuivons, une plus grande variété dans la composition des livraisons. Nous adressons à cet effet un pressant appel à tous ceux qui pourront contribuer au succès de notre œuvre en France et à l'étranger. Nos colonnes sont ouvertes à tous les concours, à la seule condition qu'ils acient animés d'un esprit vraiment scientifique. Aux travaux de longue haleine, aux traductions de livres sacrès ou de documents originaux de l'histoire religieuse M. Guimet offre libéralement l'hospitalité dans ses Annales, tandis que la Recuc accueille les études de moindre étendue, les notices, les documents plus restreints, les comptes-rendus bibliographiques, les mélanges, et les bulletins, qui conviennent mieux à une publication périodique.

Nous nous proposons en particulier d'accorder désormais une plus grande place aux traditions et superstitions populairer, au folk-lore, pour autant qu'il se rapporte à la religion, aux croyances et aux pratiques religieuses. Il y a un sérieux intérêt à recueillir ces traditions avant que l'uniformité de la civilisation moderne les ait complètement fait disparaître Nous espérons que les nombreux érudits qui s'intéressent au folk-lore voudront bien nous aider à réaliser ce projet, qui intéresse l'objet proprement dit de leurs études tout autant que l'histoire générale des religions.

Faut-il ajouler enfin que la nouvelle direction observera scrupuleusement la neutralité religieuse. Nous ne faisons lei ni polémique ni apologétique; nous ne nous mettons pas davantage au service des passions anti-religieuses. Nous désirons faire de la science, sans parti-pris et sans nous astreindre à un système quelconque. Nos collaborateurs peuvent se rattacher à des nuances d'opinion très diverses; nous ne songeons pas même à nous en préoccuper. Nous désirons vivre ici dans la sereipe atmosphère de la tolérance scientifique. Ce n'est après tout que la condition nécessaire de l'amour pur de la vérité qui est et sera toujours notre trait d'union.

LA DIRECTION.

### LE TRAITÉ D'ÉMANCIPATION

OU

# PRATIMOKSHA SUTRA

PAR

#### M. WOODVILLE ROCKHILL

Nous savons que peu de temps après que le Buddha Gautama eut fondé sa confrérie de bhikshus!, il institua, à l'instar des autres sociétés religieuses qui existaient alors, une cérémonie à laquelle tous les membres de l'ordre devaient assister et dans laquelle on récitait certaines règles que les bhikshus devaient avoir toujours présentes à l'esprit. Si nous prenons les ouvrages buddhiques pour guides, nous apprenons que les premières régles de conduite édictées par le Buddha se rapportaient à des questions de costume on de tenue qui, quoiqu'à nos yeux d'une importance tout à fait secondaire, pouvalent avoir à l'époque où elles furent prononcées une grande influence sur l'existence de la confrérie. Le Vinaya nous dit en effet, que c'était à cause des observations peu flatteures des habitants du pays en voyant telle ou telle habitude des cakvaputra bhikshus que le Buddha décida que ses disciples devalent se conduire de telle ou telle manière. Or, il est bien consu qu'à l'époque où la confrèrie buddhiste fut fondée, il existait

1) Voy. Univa XI, I, 674 — Upăli regitant le Vinaya au condie de Răjagriba, dit que la première regle stablie par le Buddha fut que les bhikahus devalent perter un manteau circulaire.

Le mot bărkabu ciait d'un usage fréquent dans d'autres confréries religiouses à l'époque de Gautama Buchdha, Voy. Gautama dharmaçastra III. 2 (Saored books of the East. II).
 Voy. Dulva XI, I, 675 — Upuli récutant le Vinaya au conside de Baja-

dejà nombre d'autres ordres d'ascètes mendiants qui dépendaient de la population laïque du pays pour leur subsistance de chaque jour; il n'y a donc rien d'invraisemblable à groire que le Buddha essaya par tous les moyens possibles de gagner. l'affection et les aumônes du peuple, en rendant ses disciples dignes de tout éloge par leur conduite et leur tenue.

A mesure que les bhikshus commettaient quelque faute non encore réprouvée, le Buddha établissait la règle à suivre à l'avenir, en pareille circonstance, et c'est ainsi que s'acumula cette masse de règles sur toutes les actions ou fautes qu'un bhikshu pouvait commettre, que le Vinaya nous a conservées. Mais le Prâtimoksha sûtra, tel que nous le connaissons du moins, ne fut élaboré que plus tard, probablement après la mort du Buddha, car nous savons que certaines règles, et des plus importantes (les quatre pârâjika ou cas d'excommunication), ne furent promulguées que quand cet adium theologicum des buddhistes, Devadatta, essaya de causer un achisme dans la communauté; or, au dire du Vinaya, ceci n'eut lieu que sous le règne d'Ajatasatru qui commença huit ans avant la mort du Buddha.

D'un antre côté, nous apprenons qu'après la mort du Buddha les bhikshus étaient dans l'incertitude sur la valeur du terme « minuties » que le Buddha avait appliqué, peu de temps avant sa mort, à une partie du Prâtimoksha sûtra que le sangha pouvait omettre à volonté de la récitation bi-mensuelle et obligatoire du sûtra. Ceci encore nous fait voir que le Prâtimoksha sûtra était encore indéterminé, au moins dans certaines parties, à l'époque de la mort du l'uddha.

Quand les femmes furent admises dans l'ordre, probablement très tard dans la vie du Buddha qui redoutait beaucoup l'influence féminine sur ses bhikshus, ou peut-être après sa mort, il devint nécessaire d'opérer certains changements dans le Pratimoksha à l'usage des hommes, et d'ajouter certaines règlés que le caractère féminin cendait nécessaires. On éla-

<sup>1)</sup> Voy. la pote sur la 10º Pacitt.

bora donc le Bhikshuni Pratimoksha qui, tout en reproduisant presque toutes les règles en vigueur dans la confrèrie, un contient un grand nombre qui lui sont propres. C'est cette particularité qui m'a décidé à donner une traduction de cette dernière forme du sûtra, à laquelle j'ai ajouté, partout où cela était nécessaire, les règles du Bhikshu Pratimoksha qui lui sont particulières. Partout où le texte présentait des difficultés sériouses, je me suis reporté au Bhikshuni Vinaya vibhanga qui donne des explications, si non toujours satisfaisantes, du moins possibles et acceptables, des obscurités du texte.

Ecoutous maintenant ce que dit un petit ouvrage appelé Bhikshu varshagrapritscha sur l'importance d'observer les règles du Prâtimoksha sûtra, les récompenses qu'il promet aux fidèles et les punitions qui attendent celui qui néglige les commandements. « Celui qui observe les parajika, recevra, après ce corps, un autre corps dans une autre condition égale à celle des dieux avec la puissance magique. — Celui qui observera les sanghiddisera, après cette existence, naîtra dans une condition égale à celle des dieux qui se réjouissent dans la magie. -Celui qui observera les nissaggiya-pacittiya naîtra dans (le ciel où) il n'y a point de querelles. Celui qui observera les prdtidesaniya naitra dans (le ciel) des Trente trois (Trayastrimcat). Celui qui observera les sekhiya, naîtra comme un dieu de la famille des quatre grands rois (de l'espace, c. à d. les Lokapalitas). Si quelqu'un les observe (c. à d., tonies les règies) fermement, il a passé au-delà de la douleur (il a atteint le nirvana).

« Si quelqu'un ne les observe pas, il deviendra un objet de mépris pour ceux qui mênent une vie pure, et il connaîtra le

repentir quand il mourra.

«S'il a transgressé les parajika, il naîtra dans le grand enfer.

S'il a transgressé les sanghadisera (il naîtra dans l'enfer) des
pleurs et lamentations excessives. S'il a transgressé les nassaggiya pacittiya, (il naîtra dans l'enfer) des pleurs et lamentajions. S'il a transgressé les pacittiya (il naîtra) dans l'oppression. S'il a transgressé les pratidesaniya (il naîtra) dans une

corde noire (? thig nag-duo) '. S'il a transgressé les sékhiyà il naîtra en été (? sor-su shy co). (S'il a transgressé) les deux arcyntà il vivra dans la solitude.

Il va sans dire que le livre d'où sont prises ces lignes est moderne, mais néanmoins elles nous montrent quelle importance les buddhistes d'une époque où la pareté originelle de la loi avait déjà été fortement altèrée, attachaient à l'observation de ces règles.

Au dire du Vinaya, la cérémonie de la récitation bi-mensuelle du Prâtimoksha sûtra se fit d'abord devant l'assemblée réunie des bhikshus et des bhikshunis, mais par suite de certains inconvénients résultant de l'esprit batailleur de la partie féminine de la communauté, on dut la faire réciter séparément pour les deux fractions. Toutefois les règles pour la récitation demeurèrent substantiellement les mêmes dans les deux cas.

Il faut néanmoins remarquer que certaines règles ont acquis de l'importance, que leur violation est devenue plus grave, en passant du Bhikshu Pratimoksha dans celui des Bhikshunis. Ainsi les trois premières sanghadisera dharma des bhikshus sont devenues des parajika, ou cas d'excommunication, dans le Pratimoksha des bhikshunis, des règles pacitiva sont devenues des sanghadisera, etc.

On a supposé, et je crois avec raison, que l'institution d'un ordre de femmes dans la communauté est beaucoup plus récente que l'ordre primitif, et un examen des volumes du Vinaya tibétain relatifs aux blukshunis, nous montre dans beaucoup de cas que les légendes concernant les blukshunis ne sont que l'écho des mêmes épisodes concernant les blikshunis.

Ainsi nous savons que quand le Buildha revint à Kapilavastu dans les premières années de son ministère, 500 jeunes . Cakvas entrèrent dans son ordre. La dessus on fit une nutre

If m'est impossible d'expliquer la nature de cette punition, ainsi que la suivante. Mais le texte ne semble pas pouveir dire traduit autrement.

<sup>\*)</sup> Voy, Bstan-hgyur, Mdo. 00, f. 299.

légende concernant 500 femmes de Cakyas que entrèrent peu temps après dans l'ordre. De même, nous voyons toute espèce de peccadiiles attribuées aux « Six » ou Chabbaggiyà bhikshus, et parmi les bhikshunis nous en trouvons douze qui jouent le même rôle. Parmi les hommes, il y a un bhikshu sensnel appelé Upananda; les bhikshunis ont une sœur du même caractère appelés Sthulananda; et ainsi de suite. Nous sommes donc forces de conclure que la valeur historique de cette partie du Vina a consacrée aux bhikshunis est bien moins grande que celle qui concerne les hommes ; cependant elle nous fournit des indications préciouses sur les liabitants les faiblesses et les fautes d'une partie de la société indianne séparée de nous par quinze ou dix-huit siècles, et le Pratimoksha sutra nous aidera à comprendre les Buddhistes et les Hindous autant que le Lévitique nous fait comprendre les Hébreux.

• Le Prâtimoksha a été traduit à plusieurs reprises du pâli et du chinois, et l'on a pu voir qu'il existait entre ces deux versions des différences notables.

Le texte tibétain diffère des deux autres par le nombre des règles et par leur arrangement. Le tableau suivant donners l'ordre du texte, tant pour les hommes que pour les femmes. Je dois toutefois remarquer que le nombre de règles indiquées en tâte de chaque section, ne se trouve pas dans le texte; ainsi on nous dit qu'il y a 142 sékhiya dharma dans le Bhikshu Pr.; en réalité il y en a 141, et je ne crois pas qu'il doive y en avoir davantage. De même, il paraît qu'il y a 180 pacituya pour les hhikshunis, mais le texte n'en confient que 177.

<sup>13</sup> Voy. Dulva III, f. 461, XI, f. 425 at passion.

#### Prátimoksha sútra tibétain.

- Bhikahu ratimeksha (h bul. ba. V f. 1-30).
- 4 Párdjika dharmá (phampar hygur-bai tchos).
- 13 Sanghådiserå (dgé-hdun lhag-pai-tchos).
- 2 Aniyatâ (ma-nges-pai tchos).
- 30 Nissaggiya pācittiyā (spangpai ltung byed-kyis tchos).
- Pácittiyâ (llung-bycd-kyitchos),
  - 4 Prátidesaniyá (so-sorbshags-bar bya-bai tchos).
- 111 (112) Sékhiyâ (bslab-pai tchos).
  - 7Adhikarana samathā (rtrod bdzi bar-bya-bai-tchos).

- Bhikahuni Pratimokaha (h Dal. ba. IX, f. 1-36).
- 8 Parājika.
- 20 Sanghádiserá. 🔦
- 33 Nissaggiya pācittiyā.
- 177 (180) Pacittiya.
- 14 Pratidesaniya.
- 442 Sékhiyá.
  - 7 Adhikarana samatha.

En nous reportant au Bhihshu varshagrapritscha (i. 296), nous apprenous que les fautes (ltung) énumérées dans le Pratimoksha doivent être classées dans cinq catégories; les pardjika, les sanghádisera, les pacittiya, les prátidesaniya et les séhhíya;

On distingue 4 părăjika, 13 sanghâdisera, 125 pâcittiyă (ninaggiya pâcittiyă et pâcittiyă) , 4 prătidesaniyă et 111 sekhiya, ce qui nous donnerait un total de 257 règles. En comptant les règles de nos textes de la même manière, c'estadire à l'exclusion des aniyată et adhikarana samatha dhar-

<sup>1)</sup> Ou an dicomposant ce nombre, 30 nissaggiya et 15 picittiya, ce qui ne correspond pas avec le texte du Dulya.

md), nous trouvons 252 règles pour les bhikshus et 361 pour les bhikshusis.

Il ne paraît pas toutefois que le nombre 252 soitexact; ou plutôt il ne fut pas universellement admis; car les livres tibétains font continuellement mention des 253 règles du Pritimoksha et le Bhikshu varshagrapritscha lui-même (f. 209) dit : « Quelle donc sera la récompense de celui qui observera toutes ces 253 règles? » Nous sommes donc amenés à conclure que notre texte (dans le cas des bhikshus) est particulier à l'école des Milasawastivadina. Quant au Bhikshuni Prâtimoksha, je ne puis rien dire du nombre des règles qu'il contient dans la traduction tibétaine; ce nombre ne correspond pas à celui que l'on trouve dans le Vinaya pelli; mais n'ayant pu consulter les commentaires tibétains sur le Bhikshuni Prâtimoksha!, je ne sais si 361 est le nombre de règles reçu par tous les buddhistes du nord.

Le Pratimoksha tibétain a une introduction de quelques pages en vers où l'on insiste sur la nécessité et les avantages d'une vie morale. Je n'ai pas cru devoir allonger ce travail en traduisant cette partie du texte, pas plus que la péroraison qui est dans le même genre. Je me suis décidé d'autant plus facilement que Schiefner a publié une vingtaine de cès gathàs et en a donné une traduction. Je ne me flatte pas d'avoir résolu toutes les difficultés du texte, mais j'espère que ce travail ajoutera un peu à ce que nous savons sur le contenu de cette immense collection de livres buddhiques qui nous ou été conservés dans le Ekah-hgyur et le Bstan-hgyur tibétains. A défaut d'autre avantage, il montrera, en tout cas, à ceux qui nous suivront, ce qu'ils pourront se dispenser d'examiner dans ces volumes peu commodes à feuilleter.

Jusqu'ici on a voula étudier le buddhisme dans les ouvrages

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup>) Voy. Balan-hgyur, Mdo 74, 75, 76, 77, 78, pour les commentaires cur le Bhikains Pratim., et Vol. 79 un tika par Kalyanametra sur le Bhikahuul Pratim...

Yoy, Mélangos Asiatiques de Saint-Pétarsbourg VIII, p. 590, 593, et ma traduction de l'Udânavarga, chap. XXX.

palis seuls; mais je ne puis assez insister sur l'avantage réel qu'on aurait à consulter les traductions tibétaines. Elles sont soigneusement faites et on y trouvera une masse d'informations sur toutes les questions de discipline et de théologie qu'on cherchera vainement dans les livres sanskrits ou palis. D'un autre côté, on peut avoir la plus grande admiration pour les savants qui ont non-soulement traduit des textes buddhiques, mais qui y out ajouté des observations élucidant les obscurités de la théologie buddhiste. Ces observations n'auront cependant jamais la valeur des commentaires des Acvaghesha, Vasubandhu, Nagarjuna, etc.; car, quoique leurs explications scient plausibles, il n'est rien moins que prouvé que les buddhistes aient jamais pensé de la sorte. Eh! bien, on ne trouvera tous ces commentaires des pères de l'églisé buddhique, que dans le Bstan-hgyur tibétain; le jour où l'on étudiera leurs remarques, on aura une idée exacte du buddhisme tel que ses docteurs l'ont compris; et on sera étonné de voir quelle différence existe entre leurs vues et les spéculations plus ou moins justifiées de nos docteurs occidentaux.

### Blrikshuni Pratimoksha Sutra

[N. D. Les numéros saites parenthèses sont les ses d'order du Bhliahu Prailmohata]

Ĭ

## LES HUIT CAS D'EXCOMMUNICATION (Părăjika dharmă)

Vénérables sœurs, les huit cas d'excommunication qui suivent, qui font partie du Prâtimoksha sûtra qui doit être récité deux (sis par mois, prennent place lei :

1. Si une bhikshuni qui a adopté la manière de vivre des bhikshunis et qui est (encore) en conformité de vues avec elles. ne s'y conforme pas exactement, et s'adonne à l'immoralité jusqu'à cohabiter avec les brutes, cette bhikshuni qui est ainsi subjuguée (par ses passions), doit-être excommuniée.

- 2. Si une bhikshuni prend dans un viilage ou dans un endroit isolé quelque chose qui ne lui ait pas été donné, avec l'intention de le voler, de manière que si le roi ou ses ministres l'apprenaient, ils lui diraient : « Femme, tu es une voleuse, une folle, tu es sotte, un es un escroc! » et la feraient mettre à mort, ou la feraient lier, ou la banniraient, la bhikshuni qui est ainsi subjuguée doit-âtre excommuniée.
- 3. Si une bhikshuni tue quelqu'un de sa main et avec préméditation, ou si elle fournit une arme, ou si elle donne à quelqu'un une arme pour se tuer, ou si elle encourage quelqu'un à alier au-devant de la mort, ou si elle parle, louant la mort et disant : « Hélas, à quoi te sert cette vie criminelle, impure et mauvaise! Mieux te vaut mourir que vivre! » — !Si intentionnellement elle pousse quelqu'un à la mort, ou parle pour louer la mort, cette bhikshuni qui est ainsi subjuguée, doit être excommuniée.
- 4. Si une bhikshuni qui est évidemment ignorante, affirme qu'elle a surmonté l'ignorance humaine, qu'elle est aprivée à la condition des élus (arhati) et qu'elle jouit de leur sagesse et de leur pénétration, et si elle dit quoiqu'elle ne sache rien » Je sais ceci, Je vois ceci, » et si une autre fois, poussée par la pensée de sa faute et étant questionnée ou n'étant pas questionnée, elle dit : « Vénérables sœurs, je ne savais pas et je disais que je savais ; je ne voyais pas et je disais que je voyais, et ainsi j'ai entassé mensonge sur mensonge » ; alors, si elle n'a pas parlé ainsi pour se vanten cetto bhikshuni qui est ainsi subjuguée, doit être excommuniée.
- b. Si une bhikshuhi, poussée par ses passions, el étant en compagnie d'un homme sons l'influence des passions, lui fait toucher une partie quelconque de son corps pour la satisfaction de ses passions, cette bhikshuhi qui est ainsi subliquée, doit être excommuniée.
  - 6. SI une bhikshuni, poussée par ses passions, s'assied sur

le même siège qu'un homme sous l'induence des passions, ou si elle l'attire, ou l'appelle, ou si elle lui fait signe quand il passe, ou si elle permet à un homme de toucher son corps étant dans un lieu propre à la satisfaction des sens, cette bhikshufi, qui est ainsi subjuguée, doit être excommuniée.

- 7. Si une bhikshuni, sachant qu'une bhikshuni devient subjuguée (par ses passions), tient le fait caché et s'il arrive que (cette autre bhikshuni) soit perdue (moralement), ou si elle meurt, ou si elle fuit d'un royaume dans un autre et qu'alors (la première bhikshuni) dise : « Vénérables sœurs, je prévoyais que cette bhikshuni allait devenir subjuguée », la bhikshuni qui est ainsi subjuguée, doit être excommuniée.
- 8. Si une bhikshuni, en conformité de vues avec des bhikshus, rend des services à un membre de la communauté des bhikshus qu'il serait malséant qu'elle rendit à la communauté des bhikshunis si elle était en conformité de vues avec elle; - si (par exemple) un membre de la communauté des bhikshus arrange ses cheveux quand ils sont dressés, quand ils sont en désordre, ou s'il s'assied sur le bord d'un siège pour permettre (à la bhikshuni) de s'asseoir au milieu, et si elle lui dit ; a Vénérable frère, n'arrangez pas vous-même vos cheveux qui sont dressés, qui sont en desordre, ne vous dérangez pas, ne vous mettez pas sur le bord du siège pour me permettre de m'asseoir au milieu. Moi-même, vénérable frère, quoique vous fassiez et quelque chose que ce soit qui vous appartienne, je l'honorerai, (que ce soit) votre vase à aumônes, votre robe, votre bissac, votre coupe ou votre ceinture, que vous soyez occupé à lire, réciter, méditer ou étudier »; alors les bhikshunis doivent dire à cette sœur : « Vénérable sœur, vous êtes en conformité de vues avec les bhikshus et vous leur rendez des services qu'il seraft malséant, etc., etc. (comme précédemment). Vénérable sœur, nous vous recom-

<sup>1)</sup> Or soque four les membres du sangha dussent avoir la tête rasée, le Buddhu leur permit, a'ils vivalent dans la solitude, de lauser pousser leurs chèveux la longueur de deux doigte, mais ils devaient être mains longs dans les lieux habités, Voy. Dulva, X. f. 55.

mandons de laisser là cette manière de faire ». Si, quand cette bhikshum a été ainsi prévenue par les bhikshums, elle renonce (à sa manière de faire), c'est bien; mais si elle n'y renonce pas, elle doit être prévenue, avertie, à cette fin qu'elle y renonce, une deuxième et une troisième fois. Si, quand elle a été prévenue une deuxième et une troisième fois, elle renonce à sa manière de faire, c'est bien, mais si elle n'y renonce pas, cette bhikshum qui est ainsi subjuguée, doit être excommuniée.

Vénérables sœurs, j'ai fini de vous réciter les huit ces de subjugation. Si une bhikshuni a commis quelqu'un de ces péchés et ne le confesse pas, elle est subjuguée (par ses passions).

Bhikshunis ici assemblees, faites bien attention! Je demande aux vénérables sœurs, êtes-vous parfaitement pures en ce qui concerne (ces péchès) ?

Une seconde fois et encore une troisième fois, je vous demande, êtes-vous parfaitement pures en ce qui les concerne?

Vous êtes parfaitement pures en ce qui les concerne ; aussi ne dites-vous mot. Ainsi je l'ai compris.

11

#### LES VINGT CAS DE CONVOCATION DU SANGHA

#### (sanghādisēra dharmd).

Vénérables sœurs, les vingt cas exigeant une convocation ultérieure du sangha, lesquels tont partie du Pratimoksha sûtra qui doit être récité deux fois par mois, prennent place ici.

(5) 1. Si une bhikshuni va d'un endroit à un autre comme porteur d'un message d'un homme à une femme ou d'une femme d'un homme, même si elle est sa femme, pour arranger un condez-vous —, après qu'elle aura d'abord confessé sa faute !, e est un cas de convocation du sangha (sanghādiseru).

- (8) 2. Si une bhikshuni par colôre et méchanceté accuse une bhikshuni qui est cans péché, d'un péché entraînant son excommunication, pensant lui faire ainsi abandonner une vie de pureté, et si, à un autre moment, étant questionnée ou n'étant pas questionnée, elle confesse qu'elle a agi saus motif, poussée seulement par la colère et la malice, alors, après qu'elle aura confessé sa faute, c'est un sanghâdisers.
- (9) 3. Si une bhikshuni, par colère et malice, donne une fausse interprétation aux actes d'une bhikshuni qui est sans pêché, de manière à l'accuser d'un péché entrainant excommunication (pârdjika), pensant lui faire ainsi abandonner une vie de puroté, et si, à un autre moment, étant questionnée ou même n'étant pas questionnée, elle confesse, etc. (comme ci-dessus), c'est un sanghâdisera.
- 4. Si une hhikshumi, poussée par les passions, fait quoi que ce soit pour exciter la passion chez un homme soumis aux passions, après qu'elle aura d'abord contessé sa faute, c'est un sanghâdisera.
- 5. Si une bhikshuni dit à une autre bhikshuni : « si vous êtes exempte de toute passion, saus passions, vous pouvez recevoir d'hommes soumis aux passions tout ce qui vous est nécessaire (i. e., nourriture et boisson), alors, après qu'elle aura d'abord confessé sa faute, c'est un sanghádisera.
- 6. Si une blukshuni passe la nuit saus compagne, loin de la demeure (du sangha), après qu'elle aura d'abord confessé sa faute, c'est un sanghâdisera.
- 7. Si une bhikshuni passe le jour sans compagne; loin de la demeure (du sangha), après, etc., etc.
  - 8.95i une bhikshuni voyage toute seule sur une route, etc.
- 9-Si une bhikshuni passe sur l'antre rive d'un fleuve sans compagne, etc.
- 1) Les jours d'exclusion ne comptent qu'à partir de la confession du périté. Quant du nombre de jours egal au nombre de ceux qui se sont écoules depuis la fante jusqu'et la confession sera passé, alors le sucgin asca convoque. Voy.

- 10. Si une bhikshuni reçoit dans la communauté, en connaissance de cause, une femme que son mari a abandonnée à bonescient, le roi ayant appronvé (sa conduite) 'alors, après qu'elle aura confessé, etc.
- 11. Si une bhikshuni court après les biens et les possessions d'un moribond, afin de se les faire léguer, etc.
- 42. Si une bhikshuni s'applique à persuader à une autre bhikshuni, la communauté vivant en parfait accord, de faire ce qui la ferait exclure, sous prétexte qu'elle serait pardonnée si elle dépassait les limites (de ce qui est permis), après qu'elle aura confessé, etc.
- 13. Si une bhikshuni étant en colère, fâchée, mécontente, dit: «Je renonce au Buddha, je renonce au Dharma, je renonce au Sangha. - Il n'y a nas que les Calcyaputra bhikshus qui soient des gens moraux, qui aient de bonnes qualités; il y a aussi des cramanas et des brahmanas qui ne suivent pas la "Loi de vertu = (i. e., la doctrine buddhique), qui sont vertueux, qui ont de bonnes qualités. Il y en a d'autres qui ne suivent point la loi de vertu, qui vivent comme des brahmacharins, » - alors les bhikshunis doivent lui dire : « Vénérable sœur, vous êtes en colère, fâchée, mécontente, ne dites pas : « Je renonce an Buddha, etc. (comme ci-dessus), - Vénérable sœur, renoncez à cette mauvaise manière de voir. « Si cette bhikshuni, après avoir été ainsi prévenue par les autres bhikshunis, renonce (à ses opinions), c'est bien. - Si elle n'y renonce pas, elle doit être prévenue, avertie, une denxième et une troisième fois, etc., etc. (comme au 4º parajika). .
- 14. Si une bhikshuni qui est querelleuse et qui, étant prévenue par les autres bhikshunis en ces termes: « ma sour, n'engendrez pas de querelles, ne provoquez pas, ne vous disputez pas, ne faites pas de divisions », dit : « il y a des bhilshunis » qui éprouvent (litt. qui marchent dans) des désirs, d'autres qui

<sup>&#</sup>x27;) Le Vibbanga dit : « Si une bhikshuni fait entrer dans le congrégation une femme qui, syant abandoune semmari, a été renlée par père et mère, et que le mi au ordonne à ses soldats de tuor, etc.

sont colères, ou ignorantes, ou remplies de crainte; de même il y en a qui chassent une bhikshuni querelleuse, et il y en a d'autres qui ne la chassent pas.»—alors les bhikshunis lui ayant (déjà) dit: «Ma sœur, ne vous querellez pas avec les bhikshunis, ne provoquez pas, etc. (comme ci-dessus), doivent ajouter: « ne dites pas: il y a des bhikshunis qui éprouvent des désirs, d'autres qui sont colères, etc., comme ci-dessus). Ma sœur, renoncez à votre opinion qu'il y en a qui sont soumises aux désirs, soumises à la colère, etc. (comme ci-dessus). »— Quand cette bhikshuni a été ainsi prévenue par les bhikshunis, si elle renonce à son opinion, c'est bien. — Si elle n'y renonce pas, elle doit être prévenue, avertie, une deuxième et une troisième fois, etc., etc. (comme au 4° părâjika).

15. Si une bhikshuni vit avec une femme (du peuple) qui se livre à la paresse, à la fainéantise, au désordre, les bhikshunis doivent lui dire : « Ma sœur, vous ne devez pas vivre avec une femme (du peuple), mais si vous le faites, que ce ne soit pas avec une femme qui se livre à la paresse, à la fainéantise, au désordre. Bhikshuni, vous devez vivre autrement; car sachez que si vous vivez autrement vous augmenterez votre vertu et vous ne la diminuerez pas. « Sì, quand cette bhikshuni a été ainsi préveaue, elle renonce à sa mauvaise vie, c'est bien. Si elle n'y renonce pas, elle doit être prévenue, avertie, une deuxième et une troisième fois, etc., etc., (comme au 4° părăjika).

16. Si une bhikshuni, — la communauté vivant en paix, et une autre bhikshuni ayant été prévenue d'amender sa vie, — va, en connaissance de cause, dire à celle-ci : « Ma sœur, ne vivez pas autrement, car si vous le faites, vous diminuerez votre vertu au lieu de l'augmenter » ; — alors les bhikshunis doivent dire à cette (première) bhikshuni : « Ma sœur, n'allez

<sup>1)</sup> One bhilkshuni pouvait accepter une invitation pour quetre mois. Voy, 57 pholitiya Je ue m'explique pas bien l'observation « vous ne devez pas vivre avec une femme »; saus doute en veut dire qu'alle ne devait pas vivre scale avec une femme du peuple, mais je ne trouve aucune regle à ce sujet.

pas dire à une bhikshuni que vous saviez vivre dans la paresse, la fainantise et au milieu du désordre, et qui avait été pré venue de vivre autrement : « mà sœur, ne vivez pas antrement etc., (comme ci-dessus). Ma sœur, renoncez a votre mauvaise manière de faire, » — Si cette bhikshuni ayant été ainsi prévenue, avertie, renonce à sa manière de faire, c'est bien. Si elle n'y renonce pas, elle doit être prévenue, avertie, une deuxième et une troisième fois, etc, etc., (comme au 4 parajika).

- (10) 17. Si une bhikshuni, la communauté vivant en paix, ne perd pas de vue tout sujet de désaccord, mais continue une dispute qui cause des divisions, les bhikshunis doivent lui dire : « Vénérable sœur, la communauté est en paix, n'y portez pas le trouble, n'entretenez pas une dispute qui cause des divisions, faîtes que la communauté soit unie, ne la divisex pas. Ne troublez pas sa joie : soyons manimes dans nos opinions, vivant dans la doctrine du Maître, unies comme le lait et l'ean, et nous jouirons du bouheur. Vénérable sœur, repentez-vous d'avoir divisé la communauté, » Si cette bhikshuni, ayant été ainsi prévenue, renonce à sa manière de faire, c'est bien. Si cile n'y renonce pas, elle doit être prévenue, avertie, une deuxième et une troisième fois, etc., etc., (comme au le pârajika).
- (11) 18. Si une, deux bhikshunis, ou davantage, se joignont à cette bhikshuni querelleuse, et si elles disent nux
  bhikshunis: «Vénérables sœurs, ne dites pas à cette bhikshuni,
  ceci est bien, ceci est mal, car, vénérables sœurs, cette
  bhikshuni parle selon le Dharma, selon le Vinaya, cette bhikshuni a parfaitement compris le Dharma et le Vinaya et ses
  explications sont correctes. Cette bhikshuni parle avec sagesse
  et elle est sans ignorance; toutes ses idées, tous ses désirs,
  nous les partageons »; alors les bhikshunis doivent dire à
  ces bhikshunis: «Vénérables sœurs, vous ne devez pas dire
  « ne dites pas à cette bhikshuni, ceci est bien, ceci est mal, etc.,
  (comme ci-dessus); car cette bhikshuni ne parle pas selon le
  Dharma et le Vinaya, cette bhikshuni ne parle pas sagement,

vous ne dever pas avoir les mêmes idées, les mêmes désirs qu'elle. Vénérables sœurs, faites que la communauté soir unie, ne divisez pas la communauté, ne troubles pas la joie. Soyons unanimes dans nos opinions, vivant dans la dectrine du Maitre, unies comme le lait et l'eau, etc., (comme cidessus). Vénérables sœurs, repentez-vous d'avoir divisé la communauté. » Si ces bhikshunis, ayant été ainsi prévenues, renoncent à leur manière de faire, c'est bien. St elles n'y renoncent pas, elles doivent être prévenues, averties, une deuxième et une troisième fois, etc., etc. (comme au 4 pårajika).

- (12) 19. Si un nombre de bhikshunis, résidant près d'une ville ou d'un village, vivent dans un désordre nuisible aux familles et dans l'inconduite, et si les familles et les bhikshunis l'aperçoivent, l'entendent et le savent, les bhikshunis doivent dire à ces bhikshunis : « Vénérables sœurs, il y a assez longtemps que vous êtes ici, allez-vous en. » Si alors ces bhikshunis disent : « Vénérables sœurs, ici (i. e. dans ce monde) certaines bhikshunis éprouvent des désirs, d'autres la colère, d'autres sont ignorantes ou sont remplies de peur, et pour des fautes semblables (aux nôtres), certaines bhikshunis chassent une bhikshuni et d'autres ne la chassent pas; » alors les bhikshunis doivent lui dire (le reste comme au n° 14).
- (13) 20. S'il se trouve une bhikshuni avec un mauvais caractère, qui, quand les bhikshunis lui partent selon le Dharma et le Vinaya concernant des règles fondamentales (i. e., le Pratimoksha?) et les sutras du Bienheureux, dit; « Vénérables sœurs, ne me dites pas ce qui est bien et ce qui est mal, et je ne vous dirai pas ce qui est bien et ce qui est mal. Vénérables sœurs, dispensez-vous de me parler, je n'ai rien à vous dire, je ne vous parlerai pas; « alors les bhikshunis doivent hui dire; « Vénérable sœur, si les bhikshunis vous parlent selon le Dharma et le Vinaya concernant les règles fondamentales et ce qui est dans les sutras du Rienheureux, vous ne devez pas dire, etc., (comme ci-dessus). Vénérable sœur, si les bhikshunis vous parlent selon le Dharma et le Vinaya, parlex leur

aussi selon le Dharma et le Vinaya; car ce sont les conversauons, les conseils, les avis mutuels pour sauver du péché, qui ont fait croître le nombre des disciples du Bienheureux, du Tathagata, Arhat, du Parfait Buddha. Vénérable sœur, repentez-vous d'avoir dit; « je ne parlerai pas ». Si, quand cette bhikshuni a été ainsi prévenue, elle se repent, c'est bien. Si elle ne se repent pas, elle doit être instruite, avertie à cette fin une deuxième et une troisième fois, et si alors elle se repent, c'est bien. Si elle ne se repent pas c'est un cas de convocation de l'assemblée (sanghadisera).

Vénérables sœurs, j'ai achevé la récitation des vingt sanghâdisera dharma, desquels onze sont des péchès de prime abord et les huit autres le deviennent après un troisième avertissement.

Si une bhikshuni a commis un de ces pechés, elle sera exclue pendant autant de jours (après sa confession) qu'elle l'a tenu caché, même si elle s'y oppose. Après qu'elle aura été exclue (même) contre sa volonté, elle doit faire acte d'obéissance à la communauté. Après qu'elle aura fait acte d'obéissance, elle sera réadmise par un sangha (Kamma) dans lequel il y ait au moins quarante bhikshunis. Si elle est réadmise même par un sangha qui compte quarante bhikshunis moins une, cette bhikshuni n'est pas réadmise et ce sangha (Kamma) est blâmable.

Ceci est la règle à suivre en pareille circonstance.

En ce qui concerne ces règles, je demande aux vénérables sœurs : êtes-vous parfaitement pures ?

Une seconde et une troisième fois, je vous demande : étesvous parfaitement pures en ce qui les concerne ?

Vous êtes parfaitemen pures en ce qui les concerne, aussi ne dites-vous mot. Ainsi je l'ai compris.

<sup>&#</sup>x27;i Dans le cas d'un bhikshu le sangha — Kamma ne doit aveir que vingt bhikshus.

#### Ш

LES TRENTE-TROIS PÉCHÉS ENTRAÎNANT CONFISCATION.

#### (Nissaggiya pácittiya).

Vénérables sœurs, les trente-trois péchés entrainant confiscation, lesquels font partie du Prâtimoksha sûtra qui doit être récité deux fois par mois, prennent place îci.

(4) 1. Si une bhikshuni a fini de faire ses robes', le Kathina ayant été distribué, elle peut garder une robe de trop pendant dix jours; après ce délai, si elle ne la donne pas (au sangha).

c'est un péché et il y a confiscation.

(2) 2. Si une bhikshuni a fini de faire ses robes, le Kathina ayant été distribué<sup>2</sup>, quand elle est sans ses robes même pour une seule nuit, pour en avoir laissé une ici, une autre la et cela sans la permission du sangha, c'est un nissaggiya

pacittiya.

(3) 3. Si une bhikshuni a fini de faire ses robes, le Kathina ayant été distribué, si on lui offre une robe en dehors des époques (fixées à cet effet), elle peut l'accepter si elle le désire. Si elle l'accepte, elle doit promptement la faire faire, s'il y a de quoi. S'il n'y a pas de quoi, elle peut la garder pendant un mois, si elle espère pouvoir la compléter; mais si elle la garde plus longtemps c'est un nissaggiya pâcittiya.

(4) c. Si une bhikshuni fait laver ou teindre ses vienx vêtements par un bhikshu qui n'est pas son parent, c'est, etc.

(5) 5. Si une bhikshuni reçoit un vétement d'un bhikshu qui n'est pas son parent, à moins que ce ne soit par voie d'échange, c'est sete.

2) Le Vibbanga dit « le dernier mois d'automne et dernier mois du printernes

sont les épognes pour le Kathina. . .

<sup>&</sup>quot;) Dulva X, I. 340 nous apprend que les vêtements des bhitaliunis se composaion; d'un vêtement supériour istod-gyoga), d'un vêtement du milleu (bar-dubge), d'un corrage (l'aliang-aga dpung-school) et d'un mounhoir (litt. mangesueur, raged-san).

- (6) 0. Si une bhikshuni va chez un maître de maison ou auprès de sa femme, n'étant pas leur parent, et leur demande une robe en dehors des époques permises, c'est, etc.
- Ici « époques permises » s'applique (aux cas suivants) : si on a volé à une bhikshuni une robe, ou si elle l'a perdue ou brûlée, ou si le vent ou l'eau l'ont emportée ; si la robe a été volée, perdue, etc.; elle peut aller auprès d'un maître de maison ou de sa femme qui ne sont pas ses parents, et leur demander une robe.
- (7) 7. Si un lidèle brahmane ou un maître de maison désire distribuer une grande quantité de vêtements, une bhikshuni pent en prendre assez pour se faire un vêtement de dessus et un de dessous; si elle en prend davantage, c'est, etc.
- (5) 8. Si, en vue d'une bhikshuni qui n'est pas leur parente, un maître de maison ou sa femme (disent); « ayant gagné la valeur d'une robe', j'achèterai avec cette somme tel ou tel genre de vêtements », et si cette bihkshuni, prévoyant qu'on lui destine une robe, mais avant qu'on ne la lui ait offerte, va auprès de ce maître de maison ou de sa femme qui ne sont pas ses parents, et, afin d'avoir quelque chose de bien fait, leur dit : « Monsienr (tse-dung-ldam-pa), avec cette valeur d'une robe que vous destinez à l'achat d'une robe peur moi, achetez tel ou tel genre de robe, peur que je puisse avoir quelque chose qui m'aille bien; » si elle obtient une telle robe, c'est, etc.
- (9) 9. Si, en vue d'une bhikshuni qui n'est pas leur parente, un maître de maison et sa fomme (disent) : « Ayant gagné la valeur de (deux) vétements, nous achèterous avec ces sommes tel et tel genre de vétements, etc. (comme au n° 8) et que cette bhikshuni leur dise : « Monsieur et Madame, avec ces valeurs de (deux) robes que vous destinez à l'achat de vêtements pour moi, achetez donc tel et tel genre de vétements

<sup>&#</sup>x27;) Le Vibbanga dit : valeur d'une robe vout dire de l'or et de l'argent. » Cont., Rhys Davids, Sacrad Baoke of the East, XIII, p. 22; sa note sur Kaldpanara. Le 10° vissig. platt. continue l'interprétation du vibbanga; les biblishunis ne pouvaient accepter « la valeur d'une mbe » parce que n'étalt de l'or on de l'argent que le 11° vissag. pâcit, leur défend de toucher.

pour que je puisse les joindre ensemble et avoir quelque chose qui m'élle; » — si elle obtient une telle robe, c'est etc.

(10) 10. Si un roi, un ministre, un brahmane, un maitre de maison, un villageois, un paysan, un propriétaire, un négociant, un capitaine de vaisseau, envoient un messager portant la valeur d'une robe pour une certaine bhikshuni, et si ce messager portant cette somme va auprès de cette bhikshuni et lui dit : « Vénérable sœur, sachez que le roi, le ministre, etc., le capitaine d'un vaisseau, vous envoie cette valeur d'une robe. Vénérable sœur, veuillez l'accepter : » cette bhikshuni doit dire à ce messager : » Respectable messager, les bhikshunis ne peuvent accepter la valeur d'une robe, mais, à certaines époques déterminées, nous pouvens recevoir des robes convenables. »

Si alors le messager dit à cette bhikshuni ; « Y a-t-ll quelqu'un qui s'occupe de ces affaires pour les vénérables sœuxe, età qui on puisse remettre (cette somme)? n alors, si la bhikshuni desire une robe, elle doit designer son agent, et dire au messager que le gardien de l'árama ou un upasaka est l'agent des bhikshunis, et qu'il recevra cette somme pour elle. Si le messager portant cette somme, va trouver cet agent et lui dit : « Monsieur, vous étes l'agent (de cette bhikshuni) ; avec cette somme vous vous procurerez tel et tel genre de robe, et quand cette bhikshuni viendra ici, vous lui donnerez une robe convenable »; et si, après que le messager a mis l'agent parfaitement au fait, il va trouver cette bhikshuni et lui dit : « Vénérable sour, j'ai prévenu votre agent, et il vous donnera au moment voulu une robe convenable; » - si (toutes choses étant ainsi), cette bhikshuni désirant une robe, va trouver son agent evlui dit : « Monsieur, je désire ma robe; » — si, après qu'elle lui a dit cela deux, trois fois, il la lui donne, c'est bien. S'il ne la lui donne pas, elle peut aller le trouver une quatrième, cinquième et sixième fois, et elle se tiendra là sans rien dire ; si alors il lui donne sa robe, c'est bien. S'il ne la lui donne pas, et si elle essaie après cela de l'obtenir et l'obtient, c'est, etc.

Mais si elle ne l'a pas obtenue, elle doit eller auprès de la personne qui a donné la valeur de la robe, et vii dire, ou lui faire dire par un messager : « Sachez que la valeur d'une robe que vous avez daigné donner à telle et telle bhikshuni, ne lui a servi en rien : veillez bien sur vos richesses. »

Ceci est la règle qu'on doit suivre en pareille circonstance.

- (18) 11. Si une bhikshuni prend de l'or ou de l'argent dans sa main, ou le fait prendre, c'est, etc.
- (19) 12. Si une bhikshuni fait quoi que ce soit qui exige l'emploi de l'or ou de l'argent, c'est, etc.
- (20) t3. Si une bhikshuni s'occupe de ventes et d'achats, c'est, etc.
- (22) 14. Si une bhikshuni a un vase à aumônes qui peut être encore employé — n'étant pas cassé en cinq morceaux efsi, en désirant un en parfait état, elle s'en procure un neuf, c'est, etc.

La bhikshuni qui a ce vase à aumônes, doit le donner à la communauté des bhikshunis et ou doit remettre ce vase à la bhikshuni dont le vase à aumônes ne vaut plus rien (en lui disant) : « Bhikshuni, prenez ce vase à aumônes (patra), gardez-le bien, ne le perdez pas, ne le donnez pas à un autro, soignez-le jusqu'à ce qu'il ne puisse plus servir.»

Telle est la règle qu'on doit suivre en pareille circontance.

(23) 15. Si une bhikshuni donne du fil (dog) à un tisserand qui n'est pas son parent, pour en faire tisser une robe, c'est etc.

 La violation de cette règle par les bhikshus de Vaisali fut un des motifs du deuxième concile teme après la mort du Buddha. Voy. Duiva, XI, f. 602 et eau.

\*) Duiva, X, l. 34, racontunt le Jyotistica avadam, dit que le Buddha défondit à ses disciples de faire des miracles devant le propte, et en même temps it prescrivit qu'il y avait buit génres de vases à aumônes qu'un blikeliu na doit pas avoir, savoir : en or, argent, lapis laudh, cristal, culvre, ôtain, brome et bois : mais il pout les avoir en for et en terre. Le même vol, (f. 38) illum appeard que co vans était à bec d'oisean. L'usage d'un vasé à aumônes était genéral parmi les ascèles du temps de Gautama. Voy. Manaya dharmaçastra, VI, 44, Gautama dharmaçastra, VI, passim, etc., etc.

- (2i) 10. Si, en vue d'une certaine bhikshuni qui n'est pas leur parente, en maître de maison ou sa femme, donnent à un tisserand, qui n'est pas non plus son parent, de la laine illée (pour es faire une robe), et si cette bhikshuni, avant qu'on la lui ait offerte, va trouver ce tisserand qui n'est pas son parent, et lui dit : " Monsieur le tisserand, c'est pour m'en faire une robe qu'on vous a donné cette laine; avez bien soin de la faire longue, large, forte et uniforme partout. Si vous la faites ainsi, monsieur le tisserand, jo vous récompenserai avec un pen de nourriture ', un peu de boisson ou un peu de quelque chose de ce genre; » - si cette bhik shuni obtient une robe faite selon ses directions, et cela grace à la récompense qu'elle a donnée, c'est, etc.
- (25) 17. Si une bhikshuni a donné une robe à une bhikshuni, et si plus tard elle devient fâchée, en colère, mécontente, et la lui enlève, ou la lui fait enlever avec ces mots : « Bhikshual, ie ne vous ai pas donné cette robe, rendez-là moi »; - si cette bhikshuni ne rend pas cette robe (à celle de qui elle l'a reprise), c'est, etc.
- (20) 18. Si une bhikshuni détourne à son propre usage ce qu'elle savait être destiné à la communauté, c'est, etc.
- (30) 19. Le Bienheureux a prescrit quels étaient les remèdes que devaient employer les bhikshunis malades : ces remèdes sont : le beurre tondu (ghu), l'huile, la melasse, le miel, l'écume de mélasse (bu-ram-gyi dbu-ba). - Si une bhikshuni est malade, elle peut garder ce qu'elle en a recueilli pendant l'espace do sept jours, mais si elle en garde plus longtemps, c'est, etc.
  - (21) 20. Une bhikshuni peut garder un vasé à aumônes an

4) Il y xurnit bramoup a dire sur les remèdes présents dans le Vinaya, rente la place manque lei et le renvoie euex que le sujat inféresse au XVIP vot, des Sacred Books of the East, et au X vol. du Bulva.

e) Beab-rue que la Vibbango explique en dianot : les una geures de nuarri, turq et les cinq boissons. Duivà X, f. 185 nous apprend que les cinq genne de beissons confraits () de ractum, (3) de tigos, (3) de flenifles, () de fleurs, (3) de fegle : les cinq genres de mets confraits de (1) farune, (2) graines (3) bouilhe chande, (4) runde et (5) publime du graine (2mm-hor).

this pendant un jour, mais si elle le garde plus longtemps. d'est, etc.

- 21. Si une bhikshuni a un sanghati à présenter (au sangha) et si elle laisse passer le premier ou le quinze du mois sans le presenter, c'est, etc.
- 22. Si une bhikshuni produit du kathina en dehors des époques déterminées, c'est, etc.
- 23. Si une bhikshuni ne produit pas du kathina aux époques déterminées à cet effet, c'est, etc.
- 24. Si une blikshuni mendie de l'argent pour son propre compte, c'est, etc.
- 25. Si une bhikshuni échange une robe pour de la nourriture ' parce qu'elle en a une autre, c'est, etc.
- 26. Si une bhikshuni échange quoi que ce soit pour de la nourriture, parce qu'elle a une robe, c'est, etc.
- 27. Si une bhikshuni échange quot que ce soit pour de la nourriture, parce qu'elle a un tapis, c'est, etc.
- 28. Si une bhikshuni échange quoi que ce soit pour de la nourriture parce qu'elle est dans un arama, c'est, etc.
- 29. Si nne bhikshuni s'attache à une personne parce que beaucoup d'autres bhikshunis ont reçu de la nouvriture de cette personne, c'est, etc.
- 30. Si une bhikshuni s'attache à une personne parce que la communauté des bhikshunis a recu de la nourriture de cette personne, c'est, etc.
- 31. Si une hhikshuni, poussée par ses passions, découvre une personne qui est enveloppée dans des couvertures . c'est, etc.

1) Le texte porte bym qui brian-da sung-ba; mais comme le texte da Bidixha Palt. laucnit la raviante apagos-pa, je ma suis era en droit de tradulco-mette expression qui signifio gimeralement s hemr, conserver s, par s presenter s,

\*) En co qui concurse l'umon de la vigude, le Baddha dii (Daira, III. h 28); s al y a trois cas dans lesquels il n'est pui pormis de manger de la ciande : (1) quand elle a certainement eté preparée pour vous, (2) quied élle a été apparent préparé pour vous, et (3) quient des circonvlaires vous log 3 présumer un'elle a été préparée pour vous. Si ces Irois ces ne se prégulent pais, il oil permis de amager de la vamde ». Devadatta défendit dans une de ces emq propositions l'usage de la siande,

Jo ne comprende pes bien comment cela peut être un missaggiya pacititya.

32. Si une bhikshuni porte une robe lourde et riche, c'ec-

33. Si une bhikshuni porte quoi que ce soit de lourd et de riche, c'est un nissaggiya păcittiya.

Vénérables sœurs, j'ai achevé la récitation des trente-trois délits entraînant confiscation.

En ce qui les regarde, je demande aux vénérables sœurs : êtes-vous parfaitement pures ?

Une deuxième et une troisième fois je vous demande : étesvous parfaitement pures en ce qui les concerne ?

Vous êtes parfaitement pures en ce qui les concerne, c'est pour cela que vous ne dites mot. Ainsi je l'ai compris.

Le texte doit être fautif, mais le Vibhanga ne contient que peu de mots sur estte règle et n'explique pas sa portée d'une manière suffisante.

(A suivre).

## LA BALLADE DE LÉNORE

#### EN GRECE'

Bürger avait eu une heureuse inspiration le jour où recueillant de la bouche même du peuple, à ce qu'il semble, le motif de la Ballade de Lénore, il en a fait les vers que tout le monde connaît et qui frappent surtout l'esprit par leur caractère d'extrême simplicité à la fois et de puissante fantaisie romanesque. C'est à une servante, paraît-il, d'autres ont dit à une paysanne, pendant un beau clair de lune, que le poète avait entendu chanter ces fragments d'une poèsie populaire, qui constituent dans sa Ballade le principal élément d'effrol :

> Die Todten reiten schneile, Les morts vont vite; Der Mond scheint helle, La lune brille claire;

(\*) Pour touts la notice qui va suivre, je renvois à l'excellente flude de M. W. Wollner dans l'Archie für clavische Philologie, sechster Band, Zwaites Bell, 1882 : Der Lengrenstoff in der slavischen Volksperrie, p. 233-293. Je lui dois tous les renseignements qu'en trouvers plus lois our Burger et la poèsie sieve. En ce qui concerne la poèsie serbe, mes informations sont de première main. J'ai voulu surtout faire committre un France les resultats de ce travail si savant, si plein de faits et d'aperçua. Pour la matière qui ta'occupe spécialement, c'est-à-dire la poèsie populaire de la Gréca, je n'ai fait qu'appuyer par de nouveaux arguments la incorie de M. Wollner; mais ces arguments resertaient du sujet nième, de sorte qu'il y svait peu de mérite à les en décager. J'avais ou la même idée que M. Wollner au sujet de la chancon pépulaire grecque qu'on va lire, avant d'avoir pris connaissance de son article; mais il a presenté cette idée d'une façon si line et si convaincante, qu'elle lui appartient de droit.

et ce dialogue :

- Cher amour, no trembles-to pas ? - Pourquoi trambler auprès de toi? Schön Liebchen graut dich nicht? Nein lich bin ja bev dir ! !

Bürger ne desavouait pas l'origine et la provenance de ces vers qui dans sa Ballade se retrouvent à peu près mot pour mot. Il dit lui-même (Lettre du 19 avril, 1778) qu'il est allé prendre son sujet dans une très vieille ballade; plus tard il écrira (Letire du 10 mai, 1778) que sa plus grande récompense serait de rendre au peuple le bien qu'il lui a pris et d'entendre répéter son poème à quelques fiteuses au rouet. Dans une lettre antérieure (6 mai 1773), ravi de sa déconverte et tout à la chaleur de la composition, il déclare qu'il est en train d'écrire un poème entièrement original et nouveau.

Bürger avait raison de s'applandir de sa découverte ; il s'était approprié, par la force de son génie, par l'intensité de l'expression et du sentiment, le vieux thême qui trainait dans les légendes populaires. Mais, ne l'oublions pas, c'est bien là qu'il l'avait pris en effet, et M. W. Wollner (p. 241-242 l. c.) nous apprend, grace à des rénseignements recueillis par lui-même, que ce coute existe encore anjourd'hul en Allemagne. M. Wollner cite également, d'après Hoffmann', un passage curieux on nous est donnée en substance la légende même, telle qu'elle circulait dans la bouche du peuple; la voici en résumé : Le fiance part pour la guerre où il est tué. Il revient de nuit frapper à la porte de la men-aimée qui, après lui avoir demandé son nom, va lui ouvrir, monte en croupe derrière lui et le suit dans un galop fantastique. Le refrain et le dialogue de la Ballade de Bürger se-retrouvent ici : La lune brille claire ; - Les morts vont bien

<sup>1)</sup> Briefe von und an G. 4. Burger. Ein Boitrag zur Literaturgeschichte selner Zeit. Aus dem Nachlasse Bürgers und anderen, meist handschriftlichen.

Qualica, herausgegehen von Adulf Stroftmann, Gebrüder Pastei, Barlin, 1874, 4 Bde. Voy is tome 1.

1) Hoffmann dans Albientsche Bitative von Monte Haupt und Heinrich Halfmann, Leipzig, F. A. Brockhaus, 1896, Bd. I, p. 174 sq. Hoffmann a punch con renseignements dans la Neus Berlinische Moratuchrift, 1790, Bd. II, 380.

vite. — Doux amour, n'as-tu point le frisson? — Pourquoi aurai-jo le frisson? N'es-tu pas prés de moi? — Arrivés au cimetière, les tombes s'entr'ouvrent et engloutissent cheval et cavalier. La jeune fille reste seule dans la nuit et dans les ténèbres.

Ce fait important que la Ballade de Bürger est une ballade populaire et qu'elle n'a point encore disparu dans la patrie même du poete, nous permettra de retrouver et de reconnaître sans étonnement la même légende chez d'autres peuples, malgré certaines transformations assez particulières. Remarquous aussi que la légende de Lénore devait exister également dans la poésie anglaise, puisqu'on accusait Bürger de l'y avoir dérobée.

Mon but est de signaler dans la poésie populaire de la Grêce moderne une inspiration analogue à celle de Bürger et identique pour le fond, bien que la forme et les détails extérieurs, le cetre, en un mot, présentent quelques différences de mise en scène. Mais avant de donner ce chant populaire en son entier, il est utile de marquer les moments principaux du récit de Bürger et d'en bien degager la substance. L'origine du chant grec prétant à certaines contestations assez graves, nous pourrons mieux juger de la ressemblance de celui-ci avec les vers du poète allemand, si nous nous attachons au fond même des choses.

Il n'est pas besoin de faire une analyse minutieuse de cette Bailade que connaît tout le monde; je ne ferai que rappeler au lecteur la contexture générale.

Wilhelm est parti pour la guerre, où il est tué. Sa fiancée, L'enore, d'esespérée d'attendre son retour, s'écrie dans un moment de douleur et d'impatience : Que fais tu? Que ne viens tu pas? Es tu infidèle ou bien es tu mort? — L'armée fait son entrée dans la ville ; Wilhelm n'est pas parmi ceux qui regaguent leur foyer. — La mère de Lénore engage en vain sa filie

<sup>1)</sup> Cf., W. Wollner, p. 240. Monthly Magazine, soptombre, 1705 et Hoff-mann l. c.

à se calmer, à he point blasphémer Dieu, à réciter son Pater. . Lénore ne l'écoute pas et elle continue ses imprécations. De Seint-Sacrement lui-même, ajoute-t-elle, n'y peut rien : il ne rendra pas la vie aux morts. — Sa mère prie Dien de pardonner à cette enfant égarée, de la prendre en pitié, de lui remettre son pechè. - La nuit on vient frapper à la porte de Lénore : c'est le galop d'un cheval qui s'est approché, c'est Wilhelm qui engage sa flancée à le suivre dans la chambre auptiale ; la jeune fille, qui s'informe auprès de Withelm du lieu où il séjourne et des dispositions de cette chambre nuptiale, ne se doute pas à co moment qu'elle parle à un mort. Alors commence la chevauchée funébre. Les corbeaux semblent murmurer quelque chose en voyant le couple passer; sur leur chemin, ils rencontrent une bière et un enterrement. Le galop continue : des fantômes se mettent à les suivre. Ils arrivent devant une porte de fer qu'ils forcent pour passer; les voici maintenant au milleu des tombeaux. Afors le mort reprend sa forme de squelette; te cheval s'engouffre et disparaît. Lénore lutte un instant entre la vie et la mort. Un chœur d'esprits se forme autour d'elle : Apprends à ne pas te disputer avec le Clel. Tu es délivrée de ton corps; que Dleu prenne en pitié ton ûme !

Ainsi nous avons ici : un jeune homme mort en pays étranger, des imprécations qui troublent le mort dans son repos et qui l'en font sortir; la chevauchée funébre avec le mort qui vient chercher sa fiancée. Celle ci est punie de son blasphème.

Voyons maintenant la ballade grecque. Je la donne d'après la traduction de MM. Constantin Salhas et Emile Legrand. Cette traduction est faite sur le texte original, publié par Mangusos, dans son recueil de chants populaires'.

<sup>)</sup> Les exploits de Digéris Akritas, épopée byzentine du xº siècle, publice pour la première fois d'après le manuscrit unique de Trébizonde, par C. Sathas et E. Legrand. Paris, Maisonneuve, 1875, Introduction, p. 50-52. — Cf. Texposéex isones vousquéex xai diapapapapapa exé Arqueleu Mesodou. Els Réparese, 1850. (Seconde partie, p. 73-76.)

## LA CHEVAUCHÉE FUNÈBRE

« O mère, mere de neuf fils et d'une tille unique, d'une fille axée de doute uns, et gus le soleil n'avait point vue, d'une fille que la baignais dans l'obscututé, que tu tressais au clair de lune, dont tu bouchais la chevelure à sis clarté des astres et de l'étoile du matin, paisqu'on te demande sa main, puisqu'on la recherche un mariage, accorde le, marie ton enfant, bien loin en pays ctranger!»

Les huit frètes ne le ventent pas, unis Constantin le vent.

« Marie ta fille, ò ma mère, marie ten Eudocie en pays étrauger, à l'étranger où je voyage, à l'étranger où je vais, afin que je trouve une consolation sur in chemin que je parcours.»

e Tu es sense, Constantin, et tu raisonnes follement. S'il mo viant un danger de mort, mon file, s'il me prend une maladie, mon enfant, si je suis dans la paine ou dans la joie, qui m'amènera sus fille? »

Constantin donne a sa mère Dieu et les saints martyrs pour garants d'alier lui chercher sa fille, joie ou chagrin qu'eile nit.

"O ma mère, je l'aménerai Endocie, pour que tu la voies, trois fois l'été, deux fois l'hiver, "

Es, quand on ent marie Eudocie en pays stranger, il vint une année mailleureuse, un mois funeste; une terrible épidémie, la peste, se déclara; sur les neuf frères, elle en emporta hait, et Constantin fut tué: Il ne restait plus qu'Eudocie, bien loin en pays étranger. La mère se trouva seule comme un rossau dans la plaine, comme une église interdite; comme une ville ravagée. Son chagrin fut si grand qu'elle en faillit mourir, et, dans sa maladie, elle désira vair Endocie. Sur tous les tombeaux elle pleurait, sur tous alle chactait une conplainte funétice; mais sur la tombe de Constantin, elle s'arrachait les sheveux.

 Lève-toi, mon cher Constantin, in veux mon Eudocie. Tu m'as donné Dieu el les saints maztyrs pour garants d'aller me la chercher, juie ou chagrin que j'ain, trois fois en été, et danx fois un hiver, s

1) Aux personnes familieres avec l'allemand, je signalerai une excellegle traduction en vers dans cette lungue : elle leur domerait une idée pius exacte de l'original que la prose. On trouvera cette traduction dans le livre intitule : Asthologie acugricchischer Fotkelieder im original mit deutscher Cebelleragung, harausgegeben van Dr. Theodor Kind, Leipzig, Veit und Comp. 1861, p. 96 sqq. Je proposerais néanmoine les modifications suivantes qui serreut le texte d'un peu plus près : v. 'ii ; ii vaudrait pout être mieux écrise en plece du second hémistiche, l'hémistiche suivant : Und mir ein Herdehen finde, en v. 21, je préférerais : Gleich einem Rohr im Feide. Au v. 34, je limit plute : Ach wat, mein fituderchen, was giebt's ? was ist's für eine Stunde ? Au v. 40, je substituerais an second hémistiche celus-ci : Horum mit Todten siehens Au v. 41, il caudrait mieux dire, à la fingangen au lieu de « und sagen » qui n'est pat nécessaire au sens et qui, en outre, rompl le rythme, Enfin au v. 00 et dernier la traduction suivante me parattrait plus exacte et plus vive : Und his sie aus sur Pforte ging, ging aus dem Leib die Seel'ihr.

La malcilistion de sa mère fit cortir Constantin du tombenu, la pierre espaicrale devint un chivat, in terre devint une selle, ses beaux cheveux blusus govincent une bride, et le ver de terre devint Constantin, il dhamay in coup d'éperun à sou inbreau, et il se rend chez Endorte. Il alla, et la trouve ragagée pour neuf danses. Les neuf danses futunt dansées, et, après la minvitue, en cossa.

De toin il lui fait signo, de près il lui dit : « Viena, ma pelita Eudocio, que nous allions chez notre mère. «

« Hèlas! mon patit frère, quelle heure donc est-il? S'il y a de la joie dans natre maison, je mettrai mes habits d'or mais, s'il y a de la tristesse, mon petit frère, j'irai telle que je suis maintenant.

" Viens dans notre maison, Eudocie, viens-y comme tu as maintmant! -

Sur la route où ils allaient, sur le chemin qu'lla persouraient, un potit oissant commença à dire en chantant : « C Dieu tout-puissant, vous accompliment de grands prodiges, (vous faites) que les vivants marchent avec les mortal a

«As-lu entendu, Constantin, ce: que dil le petit oisean? [li dit] que les vi-

"C'est un foi oiselet, larsse-le chanter; c'est un foi oisean, laisse-le-dize; c'est un foi oiseau, qu'il se réjouisse avec ses chausens ! "

He allorent plus avant, et un autre ofseau leur dit : « Que vois-je, moi le panvret, moi le pauvre petit ofseau ? Les vivants marchent avec les morts ! »

« As-tu entendu, Constantin, ce que dit le petit oiseau? »

« Co sont des oiseaux, laissa-les chanter; ce sont des oiseaux, laisse-les dire. »

« J'al peur de tol, mon frère, tu sens l'enceus, »

«Nous sommes allés hier soir à l'église Saint-Jean, et le papas nous a enceasés avec force encens. »

Ils altèrent plus lois ancore, et un autre oiseau lour dit; « O Dieu tout-puis sant, vous accomplisses de grands prodiges ! (vous faites) qu'une ravissante jeune fille conduise un mort! »

Derechef Eurlocie l'entendit, et son cœur se brisa.

As-tu entendu, Constantin, ce que dit le petit oiseau? Où sont donc tes blonds chevenx? Où est ton épaixse moustache?

" l'ai en une grande maladie et j'ai été près de mourir : mes blonds cheveux sont combés et auxei mon épaisse moustache, «

"Ve maintenant, Emfocie, va shez nous, ma sœur, moi le vais dormir; il y a longtemps que je veille, et je suis fatigué de ce long voyage, »

a Vieus, Constantin, allons ensemble à la maison. I

Le seus l'encons, et je ne puis y afler. »

Elle partit et se rendit seule à la maison. Elle trouve la maison formée et les clefs culevees, elle trouve les fenetres bezmétiquement closes. Elle se penels, clie embrasse la cerrure et la baigne de larmes ; elle prend à terre un caillou et le lance sur les tuiles. Quand sa mère l'entenelli, elle poussa un eri et elle gemit !

Vallen dama parte, spectre, valten lom d'in, fantème! car in as deseiche et l'intime de man cour; tu as enlevé mes file, to as fait la solutule dans ma maison. Il ne me reste plus que mon Eudome, qui est l'ure join en pays thrager. Mandit sois-in, Commantin, et dix mille fois mandit loi qui sa marie mon Eudorie à l'étrauger. »

- « Ouvre-men, ma mère, ouvre-moi, tu verras, je suis ton Eudocie! »
- « Sois la bien retrouvée, ma mere ! »
- Sois la Monvenue, mon Eudocie! Et qui viens-tu voir ici? Voir tes neul frères? Huit d'entre oux sont morts, et Constantin a été tué.
  - " Mais; ma mère l'Constantin m'a tout à Theure amonée à la maison.

La mère et la jeune fille s'embrassèrent étroitement et tombérent mortes toutes deux ensemble. On alla les ensevelle dans la torre où l'arriguée time ses toiles.

Fauriel qui, des 1835, avait publié une version de cette chanson un peu différente de celle qu'on vient de lire, avait déjà été frappé de la ressemblance qu'elle présente avec la Lénore de Bürger · par plus d'un endroit, et même par l'idée morale qui peut se rattacher à la fiction qui en fait l'argument », dit-il lui-même dans sa courte notice!. Ce n'est pas le lieu d'insisterici sur la beauté de ce poème qui par ses détails, son allure, son style sobre et vigoureux. le caractère à la fois charmant et terrible de certains incidents, comme le chant des ciseaux et l'odeur de l'encens, mérite, à coup sur, d'occuper une belle place dans un recueil de poésies populaires grecques. Il importe surtont de faire ressortir les traits qu'ont en commun notre Chevauchée funchre et celle de Bürger, qui n'est elle-même qu'un chant populaire allemand. Nous montrerons ensuite les différences des deux poèmes, et nous tacherons d'expliquer pour quoi ils se séparent sur un certain point.

Tout d'abord, les ressemblances: ici comme dans la Lénore, le jeune homme meurt à des lieues de distance de la jeune fille qu'il doit ensuite aller chercher. Je remarque aussi que le genre de mort est à peu près le même : car, dans le texte grec, il

Chants populaires de la Gelce moderne, recuelilis et publiés, avec che traduction française, des éclaireissements et des notes, par C. Faeriel, Paris, Firmin Didot pere et fils, 1825, Tome II, p. 405 et suivantes.

est dit expressement des huit frères qu'ils sont emportés par la peste, tandis que le neuvième. Constantin, est tué. Le mort est en outre lie par une promesse qu'il doit remplir ; c'est aussi le cas pour le fiance de la ballade allemande, cette qualité sonle de flancé impliquant promesse ou serment '. Le mort est ' également trouble dans son repos par des reproches qu'on lui adresse et il y a évocation dans l'une et l'autre légende. Enfin, la chevauchée funébre constitue le point de confact le plus évident : c'est là le noyau, l'essence intime de ce conte que nous retrouverons tout à l'heure dans bien d'autres pays. N'oubtions pas non plus que la cavalcade effrénée des deux voyageurs est traversee par des incidents, des dialogues dont le but unique est d'apprendre à la jeune fille emportée par le mort qu'elle n'est plus avec les vivants, et d'attirer son attention sur cette circonstance dont elle ne se doute pas. En dernier lieu, ceux qui ont fait sortir le mort de sa tombe, expient cette faute par leur propre mort; quant au mort, - ce détail nous servisa plus loin, - il s'arrête au cimetière et ne continue pas son chemin plus avant.

Néanmoins, il y a une divergence bien intéressante entre la chanson grecque et la chanson germanique. Comment expliquer ce fait, que dans la chanson grecque ce n'est plus le fiancé qui vient chercher sa maîtresse, mais le frère qui prend sa sœur en croupe et cela pour s'arquitter d'une promesse faite à une autre qu'à sa sœur, faite à sa propre mère? On pourrait dire, il est vrai, que d'une façon générale la ressemblance n'en continue pas moins de subsister, puisqu'enfin le mort est toujours uni à sa victime par un lien étroit de parenté. Sans doute t Il n'en est pas moins vrai que nons nous trouvons ici en présence d'une variante considérable ; c'est là un second groupe, et comme une branche nouvelle d'une famille de contes dont l'esprit seul et le fond sont les mêmes. C'est donc ici le lieu d'examiner la question d'origine et de transformation.

<sup>1)</sup> Nous veccions plus tard que le serment et les imprécations sont des additions posterioures à la forme originelle de ca conts.

Les savants éditeurs de l'épopée byzantine de Dégénis Akritas. MM. C. Sathas et E. Legrand ont émis à ce sujet une hypothèse bien ingénieuse: ils ont essayé d'entraîner la Cheva chée funébre dans coque M. Sathas appelle très heureusement le cycle agritique'. Ce cycle comprend, d'après lui, boute une sèrie de chauts populaires, se rapportant plus ou moins directement aux exploits et à la vie de Digénis et émanant lous de l'épopée en question. De même, la chanson qu'on a lue plus haut aurait été inspirée par un épisode du poème byzantin. Voici la raison qu'en donnent les éditenrs': Notre poème, disent-ils, nous apprend que la femme d'Andronie Ducas n'avait pas consenti sans quelque hésitation au mariage de sa fille avec son ravisseur, l'Émir Mousour, Elle craignait que cet Arabe ne la traitat avec dureté et n'eul pas pour élle une tendre affection (vers 155 et 156). Ce fait si naturel et si simple a été complétement transformé par la muse populaire; peint sous les plus sombres confeurs, il est devenu une ballade funèbre que l'on s'accorde à considérer comme le plus beau joyan du riche écrin de la poésie populaire hellénique. Fauriel avait déjá donné une version très incomplète de cette magnifique pièce. et il en existe deux autres versions plus incomplètes encore dans le recuell de Passow, mais la plus complète et la plus belle. quoique la moins connue, calle qui cadre le mieux avec notre poème, a été publiée dans le recueil de Manousos. Nous la traduisons de préférence. On y remarquera une des confusions dont nous avons parlé précédemment : la sœur de Constantin (que la plupart des chansons appellent Arété), mère de Basile Digênis, confondue avec la femme de celui-ci, la belle Eudocie. .

Cette Eudocie se trouve être en effet dans le poème l'éponse de Digénis; Constantin Ducas est le grand oncle du héros, c'est-à-dire le frère de la grand mère de Digénis; le poète d'air

Bibliothess graca maili ani de M. C. Sathas, Venise, 1873, p. 45-50 da la Préface, plejus d'idees neuves et très importantes.

<sup>1)</sup> Digenis Akritas, etc., p. 48 de l'Introduction.
2) Les éditeurs identifient ce Constantin Ducas avec le Constantin Ducas de l'histoire. Remarques que dans le poème Constantin est le frère ainé.

leurs ne désigne pas autrement cette grand mère, du moins dans le manuscrit de Trébizonde que les éditeurs ont en sons les yeux. Mais dans leur pensée ce ne serait la qu'une confusion, le Constantin de la Chevauchée funèbre ne serait autre que Constantin Ducas, et l'Eudocie de la chanson serait la même Eudocie que Digénis a épousée, longtemps après les événements auxquels il est fait allusion par MM. Sathas et Legrand, événements qui seraient l'origine et l'inspiration de la ballade funèbre grecque.

Avant de conclure à la parenté du poème épique et de la ballade, il y aurait peut-être une question préalable à examiner ; ie ne l'indiquerai ici que d'une facon sommaire. Les editeurs de Digénis Akritas admettent, en effet, sans démonstration décisive, que c'est le poème épique qui a inspiré en général toutes les chansons populaires qui rentrent dans le cycle acritique, en ce sens que, toutes, elles nous parient d'un hèros, Digénis, et nous révèlent par là les traces et l'influence d'une tradition lègendaire épique!. Mais ne pourrait-on dire au contraire que le poème byzantin a été fait, après conp. qu'il est postérieur aux chants du peuple et qu'il n'a été composé que pour perpétuer, d'une façon indépendante, le souvenir d'un personnage dont le peuple aurait tout d'abord transformé l'histoire en légende ? Dans ce cas, l'auteur de l'épopée byzantine aurait construit son récit sur des données autres que celles de la poésie populaire, à côté de laquelle son roman est terne et froid, comme une œuvre réfléchie et pédante en regard de l'œuvre spontanée et primitive. A coup sûr, ce problème ne peut être résolu en quelquest ignes et je ne fais ici que le poser. Pour ma part, j'inclinerais beaucoup vers cette hypothèse : je me borne à indiquer rapidement les motifs qui me porteraient à croire à un courant double et distinct, partant d'une source unique à l'origine, mais aboutissant d'une part, au poème épique byzantin, de l'autre; à une inspiration purement populaire. Disons-le tout de

<sup>1)</sup> De la popularité et de l'authenticité historique d'un acrite célébre il y a une prouve solide : ce sont les deux passages de Prodrome cités dans Untroduction, p. 90-100.

saite, I est douteux que le poème hyzantin ait été connu du peuple, du moins dans la rédaction du manusérit de Tréligonde: ce poeme est d'une main très savante, écrit en langue savante, plein de réminiscences homériques : le peuple l'aurais il lu? ou bien le peuple l'anvait-il entendu chanter? Car, il fant absolument, admettre l'une ou l'autre de ces allernatives, pour dire qu'il a exercé une influence quelconque sur la poésie populaire. Or les deux cas sont douteux; le poème certainement n'a pas été chanté et s'il a été lu par le peuple, si en effet les chansons du cycle acritique procédent non d'une tradition orale, mais d'un document écrit, ce document écrit ne serait pas à chercher dans le manuscrit de Trébizonde, mais peut-être dans une autre version, encore inconnue, du même poême !. Il est remarquable que les chansons populaires, citées dans l'Introduction , ne se rapportent guère, sauf une peut-être et avec restriction\*, d'une façon directe aux évènements racontés dans le poème : ou peut même y noter une tradition différente de celle que suivait le poète byzantin. Le duel de Digenis et de Charon, par exemple, se rattache à un ensemble d'idées mythologiques qui demeure étranger à l'auteur de cette épopée, dont l'esprit et les intentions ont plutôt un caractère orthodoxe et pieux. Pour les autres chansons, les éditeurs eux-mêmes ont reconnu des divergences entre leur texte et celui des poèmes populaires, ou bien ils supposent que ces derniers viennent combler certaines lacunes du Dégénis Akritas, dont les épisodes perdus ne seraient autres de la sorte que les épisodes conservés par les chansons. Il serait plus naturel, semble-1-il, de constater ces divergences, de les considérer comme un fait acquis et d'en chercher une explication plus

40

<sup>1)</sup> Le pemple n'auruit guère pu prendre connaissance du poème, si l'on s'arrête à l'hypothèse de la fecture, que par de nombreuses copies; er, en de conmut jusqu'iri que trais on quatre copies, tandis que pour d'autres poèmes un signale jusqu'à frois cents manuscrits. Je ne releve par ce point partigulier que, dans l'hypothèse des citteurs, co sont spécialement les vers 155-156 qui anxient circulé parmi le pouple. Connac en l'a vu si comme on le sorra du reste plus loiu, ces dans certaines variantes populaires de la chausan.

<sup>1)</sup> Introduction, p. 46-64. 2) Enlevement d'Eudocis par Digénis, p. 54, de l'Introduction.

1

facile. Nous tenons là certainement une piste qu'il foudenit sulvre pour nous mettre sur la véritable voie.

se serais donc tente d'établir la genése du poeme épique à peu pris sur la base suivante. Les savants éditeurs vont nous fournir eux-mêmes une indication d'un grand prix : ils sigualent à la page 130 de leur Introduction certaines analogies entre leur poème et le roman de Guillaume au Court-Nez, et il faut dire que d'après leurs propres citations, ces analogies parraissent tout à fait probables. Si elles existent réellement, le doute n'est plus possible : c'est Guillaume au Court-Nez qui est l'original et Digénis, l'imitation . L'auteur de Digénis Akritas aurail donc tout simplement fait entrer une tradition indigene dans le cadre d'un roman de chevalerie, dont son poème d'ailleurs porte les traces les plus évidentes; qu'il ait choisi pour modèle Guillaume au Court-Nez on tout autre poème, ce que je veux signaler ici c'est surtout une inspiration particulière, où l'en sent en principe un commerce avec l'Occident. On sait combien le roman de chevalerie est un produit propre de l'imagination occidentale el combien il rentre peu au contraire dans les habitudes de l'Orient. Pour se faire pardonner en quelque sorte de puiser son sujet chez le peuple, l'auteur primitif de Digenis Akritas, dont le texte de Trébizonde n'est peut être lui-même qu'une imitation aurait de la sorte enjolivé de floritures et d'ornements étrangers le fond de son poème, qui par la même a perdu je ne sais quel goût de terroir, bien sensible dans les chansons. Par là s'expliqueraient les divergences entre les deux &milles, en même temps que la présence d'un personnage légendaire unique dans deux cycles différents. Le berceau seul serait commun et le poète épique aurait combine deux éléments divers : les romans de chevalerie et la tradition courante sur un Akrite célébre qui ne serait autre que Digénis, Mais il a présenté la légende populaire en l'arrangeant, un effacant les contours et en étalguant les couleurs, d'une façon plus terne et bien moins pittoresque.

<sup>1)</sup> Je pense que M. P. Meyer ne contreduzit pas cette essertion.

٨

C'est bien le poème alors qui serait postèrieur aux chansons; car, on zimettra difficilement que celles-ci viennent également de l'Occident : on y reconnaît trop des fruits du sol grec. Elles auraient, au contraire, circulé dans le peuple, avant même qu'on songeat à disposer en poème épique les exploits de Digenis Akritas. Seulement, la tradition populaire aurait semblé trop nue, et l'auteur plus savant et plus rafficé a préféré sans doute transformer tout d'abord la vieille tradition, en vue d'une glorification de la foi chrétienne qu'il poursuit dans ses vers, et la dissimuler ensuite sous une inspiration occidentale,

Cette supposition s'expliquerait bien par le mépris profond que les Byzantins ont eu de tout temps pour les choses populaires. Ce qui confirmerait en outre cette supposition et donnerait à penser que le poête byzantin avait eu, ne fit-ce qu'un soupçon des produits de l'inspiration populaire, c'est le vers suivant qui fait rêver (v. 157) :

Kal rufta e organejican guipours suitigen -

et les éditeurs traduisent avec raison :

Et puis, dans sa joie la générale chantait ceci :

et alors une lacune est signalee dans le manuscrit. A quoi répondait cette lacune et qu'est donc ce ceci que chantait la genérale? Dans les versions publiées par M. Millarakis et M. Sp. Lambres du même poème, cette lacune n'est pas remplie, il est vrai. Mais n'y aurait-il pas ou là quelque chanson populaire? Quoi qu'il en soit de toute cette question, je ne fais là qu'émettre une conjecture et je réserve entièrement mes opinions pour l'avenir. Néanmoins, il semble difficile de croire que l'épopée byzantine publice par MM. Sathas et Legrand, sit pu être connue du peuple jusqu'à Chypre on en Crèle ; dans ces deux

. 3) Je parle ici du manuscrit, non du personnage; dont le souverenuralt jus-Lamont pu se perpetuer d'une façon indépendante, Cf. Digente Akritas, p. 132-133, de l'Introduction.

I Revilerer dryrest Axeitac, xura 75 is "Andrea Stroughly getregoxpor" and "Art. McMoszke. Ils Afgyart, 1881. — Collection de romans grees en langue ralgaire et en sers, publica pour la première foin d'après les manuscrits de Les le et d'Oxford, par Spyration Lambros, Paris, Maisonneuve, 1880, Introduction,

tles nous avons, il est vrai, des chansons populaires qui appartiennent évidenment à un cycle acritique, mais cela n'implique en gion que les chansons procèdent du poème. Le fait est, en ce qui concerne ce cycle acritique, que, avant de se prononcer catégoriquement sur la question d'influence exerces de part ou d'autre ', il est surtout à désirer qu'il se publie le plus possible de manuscrits et de documents sur cette intéressante épopée, dont MM. Sathas et E. Legrand ont en l'extrême honneur et l'heureuse chance de nous donner les premiers une version digne d'une étude approfondie.

L'idée qu'ont eue ces savants maîtres de rattacher notre Chevauchée funébre à Digénis Akritas doit être abandonnée, en tout état de cause devant une simple analyse du poème et en admettant même que leur version ait pu influer sur la poésie populaire. Quels sont les faits dont le récit se trouve consigné dans le poème byzantin? Un émir de Syrie, appelé Mousour, enlève la fille d'Andronic Ducas; les cinq fils d'Andronic, ayant à leur tête l'aîne et le plus brave, Constantin , se mettent à la poursuite de l'émir, pour lui redemander leur sœur. Dans la version de Trébizonde; il n'est pas question de la mère, à cet endroit; dans le manuscrit d'Andros, au contraîre, la mère intervient des maintenant, et c'est elle qui conjure ses fils d'aller à la recherche de leur sœur (v. 317 331). Je cite ce fait pour donner encore plus de force aux arguments des éditeurs et pour présenter les preuves sous le meilleur jour. Les cinq frères finissent par rejoindre l'emir et trouvent celui-ci dans les dispositions les plus favora-

<sup>1)</sup> C.M. Spyridion Lambros, ouvrage cité, p. 101.

<sup>1)</sup> Encore una reflexion à propos de ce poème intéressant. On a admis jusqu'el qua le poème est du xº siècie (le namuscrit n'est que du xvis); des deux prenxes invoquées en favenr de cette thèse (Cf. Digénis Akrilas, p. 269 eqq.), une rente avait quelque poide; c'est la preuve tirée des vers 1552-1551. Après la publication du manuscrit de Chios (Cf. S. Lambros, I. c.) get argument se trouve infirmé : car, dans le manuscrit de Chios (Cf. S. Lambros, I. c.) get argument se trouve infirmé : car, dans le manuscrit de Chios, le seribe s'attribue également la paternité du poeme (p. 111-112 et v. 3063-3004); or ce poème a été écrit en 1670. (Cf. fatroduction de M. S. Lambros, I. c., p. 102). Quant au texte de Trébizonde, text ce que j'en al dit tendrait à stabler qu'il n'est ni du x aiècle ni original. L'est bian dans ce sens, me semble i-il, que pourrait être dirigée une inventigation sur ce poème. J'espèce moi-même y reveuir un jour d'une façoir plus rigoureuse et plus spéciale.

bles : alrès avoir dérobé quelque temps la jeune tille aux poursuites de ses frères, il leur déclare qu'il est éperdument épris de leur sœur, et que lui, à qui rien n'avait résiste, il , été vaincu par la beauté d'une femme. Il est prêt, pour cela, à abjurer l'islamisme et à suivre ses futurs beaux-frères en Romanie. On accueille avec joie la nouvelle que la beauté d'une jeune Grecque a subjugué le prince de Syrie. Les Ducas font alors connaître par lettre à leur mère l'arrivée de leur sœur, l'amour de l'émir, et la mère se réjouit avec ses enfants et rend graces au Christ, auquel elle adresse des louanges enthousiastes; elle ajoute, à la fin, cette réflexion tendre et bien maternelle : Mais je crains, ma chère enfant, qu'il ne soit sans affection, qu'il ne se courrouce comme un paien, et ne fasse aucun cas de ta vie, v. 155-157. Aussitôt après, elle célèbre le mariage et change tout à fait de sentiments en faveur de l'émir.... « la mère se réjouissait avec ses enfants. C'était encore l'accomplissement de ces parales de David ; Une mère joyeuse d'avoir des fils. A la vue de la belle et élégante prestance de son gendre, elle remercia Dieu de tout son cœur, en disant ; « Christ, mon Dieu, ma lumière, ceux qui croient en toi ne seront jamais confondus dans leurs désirs.

On voit, par ce résumé rapide, combien les situations des personnages sont différentes dans la Chevauchée fonèbre et dans le poème byzantin. La divergence s'accuse par la suite; les prévisions égoïstes de la mère dans la chanson populaire se trouvent en quelque sorte justifiées par l'isolement où l'a laissée l'absence de sa fille. Dans Digénis Akritas, le mariage de l'émir et de la jeune fille est des plus heureux (voyez les livres IM, VIII et IX). Tous les Musulmans se convertissent à la foi chrétienne, et même la mère de l'émir : ce dernier récite à haute voix devant elle le Gredo (vers 587-601). S'il y avait une moralité à dégager de tous ces récits, il n'y faudrait voir autre chose qu'une exallation et qu'une propagande du christianisme. Dans la Chevauchée funèbre, le christianisme n'a aucune part. Je crois d'ailleurs que les éditeurs de Digénis Akritas ne tiennent

I.

pas essentiellement aujourd'hui a ce rapprochement . M. W. Wollner a démontre avec une finesse extrême, beaucoup de sureix et de tact, la distance qui separe ces deux compositions, l'une de l'autre. En réalité, il n'aurait même pas eu besoin d'insister sur le détail autant qu'il le fait dans son étude. Une seule remarque, negligée par M. W. Wollner, auralt pu cuffire : dans la ballade funébre, en effet, pous sommes en présence d'une idée religieuse, grave et mélancolique, dépassant de beaucoup en profondeur et en portée philosophique le simple roman d'aventures de Digenis Akritas, qui rentre plutôt dans le cadre de la Fiancée du roi de Garbes ou d'autres poursuites et pirateries de ce genre; c'est cette idée particulière aux races slave, germanique et celtique, qu'il ne faut point troubler les morts dans leur repos, que, lorsqu'on a le malheur d'aller les chercher dans leur tombe, ou seulement de les pleurer avec trop de vivacité, les morts sont des ennemis dangereux qui vous entraînent avec eux au fond du sépulcre, et se vengent d'une façon ou d'une autre de la paix interrompue et profanée. Cette conception de la vie d'outre-tombe se retrouve au fond de toutes les versions de la chevauchée funébre et c'est elle, en vérité, qui les relie toutes entre elles, et constitue l'anité intime de ces inspirations : elles ne différent que par la forme et l'apparence.

Il est évident que nous avons à faire icl à une adaptation de la légende à quelque chose de local, à des habitudes propres à un peuple et non à un autre. Des mœurs spéciales à une race, certaine penchants du cœur déterminés expliqueralent, par exemple, pourquoi le couple de fiancés est devenu dans cette version anécouple de frère et sœur. En houne critique, si l'on rencontre dans un pays quelconque un trait de mœurs bien accusé, si l'ontrouve ensuite chez le même peuple une légende d'un cafactère général et commune à d'autres nafions, mais appropriée ahx habitudes de ce peuple, et transformée dans son cadre pour même répondre à l'esprit d'une race, le problème est résolu et

I Le titre même du Chevauchée funébre qu'ils out donné à leur traduction en serait un témoignage.

1.00

l'on peut dire surement à quelles causes, à quels besoins intimes et profonds est due la forme nouvelle, la metamorphosa de la légende. Un peuple marque alors la monnaie courante à l'empreinte de son génie et la rend facilement reconnaissable ; c'est là une loi générale en mythologie comparée: une conception mythique est exprimée de diverses manières selon les habitats propres aux populations qui l'aloptent.

Que serait-ce donc si nous parvenions à découvrir chez une nation, où elles seraient développées plus que chez toute autre, des relations de famille telles que, par exemple, l'expression du sentiment fraternel égalerait celle de l'amour même, et irait jusqu'à la dépasser par je ne sais quoi de plus tendre, de plus profond et de plus idéal?

Or, voici deux faits qui meritent considération, et qui sont certainement un argument des plus décisifs dans cette question des origines. Disons tout de suite que notre Chevauchée funébre se retrouve dans la poésie populaire serbe et avec des variantes si minimes que, lorsqu'on vient d'analyser l'une, on peut presque se dispenser d'analyser l'autre : Chez les Serbes, comme chez les Bulgares, c'est le frère qui va chercher la sœur et, détail plus frappant encore, la promesse d'aller visiter la jeune fille marice en pays êtranger, se fait directement des frères à la sœur. dans la poésie serbe, sans l'intermédiaire de la mère, ce qui nous rapproche encore davantage du prototype de la lègende, de la version germanique, par exemple, où les flancés entrent en rapport immèdial, sans intervention d'une tierce personne. Maintenant, il est à peine besoin de dire pourquoi, dans la chanson serbe, nous avons devent nous ce couple de frère et sœur. Comme on sait, un trait caractéristique de cette poésie et qui sufficait à la distinguer de foute autre, c'est l'amitié étroite, dévouée, passionnée même, qui unit toujours le frere et la sœur. Je me contenteral d'en citer quelques exemples, le fait est trop connu de tout le monde pour avoir besoin d'autre chose que d'une

<sup>&#</sup>x27;) on trouvers une traduction de la clamam serbe dans les chansons populaire bulgares inédites, publices et traduites par M. Augusta Dozini, Paris, Maisanneuve, 1875, à la p. 310 et suivantes, et p. 130 le texte bulgare.

mention passegère. Ainsi la formule la plus solennelle du serme, est par le frère ou par la sœur. Dans la Bataille de Kocovo Na tzarine Militza, s'adressant à son mari, le tzar Lazare, • lui parle en ces termes expressifs:

> Tu m'emmènes (à la guerre) neuf frères aimes, Neuf frères, les neuf Yougovitch: Laisse-moi au moins un frère.
>  Un frère par qui une sœur puless jurer. >

Quand on veut se lier par un serment que rien ne puisse rompre, il est donc nécessaire de jurer par son frère . Comme M. A. Dozon l'a parfaitement observé, c'est une infériorité, une honte que d'être fils unique, puisqu'on ne peut jurer, comme tel, que par ses armes et son cheval . Ma vicilie, ma chère mère, dit le jeune Nédad, si ce n'était une honte devant les hommes et devant Dieu un pêché, je ne dirais point que tu es ma mère; comment ne m'as-tu point donné de frère, soit un frère ou bien une chère sœur? Quand j'ai partagé le butin avec ma troupe, chacun m'a fait un serment solennel, qui par son frère, qui par sa sœur; mais moi, ma mère, (j'ai dd jurer) par moi-même et par mon sabre, et par le bon cheval qui me porte. 's

Ce passage est bien curieux : mais voici qui est encore plus catégorique. Une des chansons du même recueil de M. A. Dozon nous fait assister au monologue d'une jeune fille contemplative et rêveuse, assise au bord de la mer :

Ah! Dieu cher et bon,
Y a-t-il rieu de plus vaste que la mar?
Y a-t-il rieu de plus large que la plaine?
Y a-t-il rieu de plus rapide que le cheval?
Y a-t-il rieu de plus doux que le miel?
Y a-t-il rieu de plus cher qu'un frère?

O'Poésies populaires serbes, traduites sur les originaux avec une introduction et des notes par Auguste Dozon, Paria, E. Dentu, 1859, p. 51.

2) La formule Da imudem brain ed zakleire (pour que j'aie un frère de serment, puissè le avoir un frère etc.), est encore dans toute sa rigneur en Serbie, à de que m'assure M. G. Milovanovitch, un jeune serbe, qui m'a donné aven une complaisance extrême plusieurs renetignements que je lui ai dessandés.

1) A. Dozon, L. c., p. 61, note 11.

<sup>\*)</sup> A. Doxon, I. c., Fredrag et Nédad, p. 132-133. Co seruit iel vraiment le cas de donner pour tout reuvoi le mot passime tellement cette formule est fréquente et se reucontre présque à chaque page.

Et un poisson, du milieu de l'eau répond, en taquinant la jeune fills, & ces questions successives et pour lui marquer toute la puissance de l'amour, compare l'affection conjugale à la tendresse fraternelle et finit par lui dire:

## Plus cher que le frère est l'amant !.

Cette réponse pourtant n'est vraie qu'à demi; car, nous voyons au numéro 33 du recuell de M. Dozon, que l'époux est sacrifié au frère. La femme de Zékir-Bey, est invitée par sa belle-sœur, à jurer sur la vie de Zékir-Bey et à lui dire la vérité sur une action commise par le frère de la beyine, Omer Bey, il ne s'agit en réalité que d'une simple querelle de ménage, d'un mouchoir brodé que la femme d'Omer a surpris et que celui-ci lul dit appartenir à sa sœur, la béyine. Mais la béyine, plutôt que d'attirer un désagrément et des reproches à son cher frère, après quelques instants d'hésitation, préfère juver sur la tête de son mari, sans se dissimuler que ce serment peut être fatal à ce dernier.

Ces citations ne seraient pas complètes et ne donneraient pas de la poesie serbe une image satisfaisante, si l'on n'y joignait encore ce détail de l'invention la plus heureuse, de l'imagination la plus chaste et la plus pure. M. A. Dozon a observé dans plusieurs pièces domestiques un sentiment de doute et une certaine ironie envers l'affection de l'épouse, comparée à celle de la sœur.º. Relevons le tableau intéressant d'une vie conjugale où les époux, tendrement épris l'un de l'autre et comme pour se donner une preuve encore plus forte de leur amour, trouvent pendant neuf années que le lien de frère et sœur est le plus affectueux des liens qui puissent les unir 1.

Ce n'est point encore assez. Volci deux passages qui touchent bien plus directement à notre sujet. La mort d'un frère plonge

\* A. Dozon, I. c., p. 254-255.
\* A. Dozon, I. c., p. 61-62, note 11.

a) A. Duzen; p. 252-253, apq. place XXIX. 1) Je doix les remaignoments qui enivent à l'éminent juriste carbe, M. L. Bogoichiich, qui v'est mis à mu disposition avec la courtoisie la plus parfaite, trat pour me signaler quelques oures des sources auxquelles je me reparte, que la sceur dans un désespoir plus amer que la perte de son propre époux. Une chanson populaire ne nous laissera aucun doute à cet égard : « A l'heure où le soleil se couchait derrière la montage à Neven, les hèros revenaient de la mer. La jeune femme de George les a comptés et les a trouvés en nombre ; mais trois de ses bien-aumés lui manquaient : le premier, c'est Georges, son seigneur et maltre ; le second, son paranymphe ; le troisième, son frère. Pour George, elle a coupé sa tresse (en signe de deuil) ; pour son paranymphe, elle s'est défiguré le visage (litt. = elle s'est enlaidi en s'égratignant) ; pour son frère, elle s'est crevé les yeux. Elle a coupé sa tresse, il est vrai, mais la tresse peut repousser; elle s'est défiguré le risage, mais le visage reprendra sa beauté (litt., se cicatrisera); quant aux yeux, ils ne peuvent plus être guéris (litt. = être remplacés) pas plus que le cœur ne guérit, après la mort du frère chéri . «

Enfin une notice de M. Vuk Stephanovitch, dans son dictionnaire serbe, jette une lumière inattendue sur la question qui
nous occupe. En 1852, l'auteur constatait encore la coutame
suivante : la mère pleure son fils mort et la sœur pleure son
frère; cela est parfaitement permis;—il s'agit ici, bien entendu,
de chants funéraires, de lamentations en public; — quand elles
vont travailler aux champs, la mère et la sœur en deuil s'abandonnent ainsi aux regrets les plus attendrissants, elles chantent les plus navrants myriologues. Elles sont mêmes obligées,
en quelque sorte, de laisser éclater leur douteur sans la moindre
retenue. Au contraire, c'est considéré comme une honte pour
une femme de pleurer son mari et pour une fiancée de pleurer
son afaant. Il s'attache toujours aux affections conjugales, dans
la pensée des Serbes, une nuance matérielle et sensuelle; l'esprit

pour me guider dans l'intelligence des textes dant on va lire la traduction. La première citation est tirée des Narodne crusks péceine, de Vuk Stephan, Leipzig, 1824, faine I, p. 70, n° 111; — la seconde, du Legicon serbice-gérminéco-latinum, du même autour, Vienne, 1862, au mot toujit, tous deux livres fortures que M. Boguichitch a en la bouté de me couller.

<sup>1)</sup> le paraphrase ces deux derniers vers difficiles a rendre par une traduction iluerde. Le texte dit : frère germain. Ce dernier terme n'est là que par opposition au faire du clan, chez les Gress les adelegazeres.

<sup>\*)</sup> Les exceptions que cite l'auteur na font que confirmer la règle.

ne doit point s'y arrêter ; il faut écarter jusqu'au soupçon de l'amore alusi compris. L'idéal pour eux est ailleurs.

Une douceur singulière, un souffle charmant de grâce, de fraichear, de divine pudeur et de virginité est répandu sur l'ensemble de la poésie serbe par l'exquis parfum de cette amitie fraternelle dont l'expression a des variétés infinies. Nous ne retrouvons rien de tel dans la poésie grecque, et nous n'aurions ici aucune raison d'intervertir les deux rapports 1. L'amour conjugal est libre et franc, et l'affection fraternelle ne vient pas rivaliser avec lui.

Voità certainement ce qui de Wiihelm et de Lénore a fait un frère et une sœur. M. W. Wollner a bien signale cette inclination du cœur particulière à la Serbie, mais il me semble qu'il n'a pas suffisamment fait ressortir et mis en lumière, comme il le fallait, tout le profit qu'on pouvait tirer de ce sentiment fraternel pour la question des origines. Ce sont là des raisons d'un grand poids et tout à fait déterminantes. Ce n'est pas en quelque sorte à un second groupe de la même lègende que nous avons à faire ici ; la lègende est la même; elle n'a subi qu'une transformation de mise en scène et cette transformation s'explique parfaitement. M. W. Woliner hésite au contraire à se prononcer: il conclut seulement en disant que la chanson serbe ne vient pas, en tout cas, du grec, et qu'il ne faut peut-être chercher aux deux versions, serbe et grecque, qu'ane origine, commune tout d'abord et qui aurait donné lieu à un développement séparé et indépendant . C'est au contraire une simple importation.

Cette première base acquise, et du moment que nous savons pourquoi les Serbes ont ainsi transformé la vieille ballade à leur usage, les antres arguments en faveur d'un original serbe et d'une imitation grecque acquièrent plus de vigueur et d'éclat. M. W. Wollner n'a pas assez insisté, par exemple, sur le

<sup>1)</sup> On peut lire une jolie page de M. E. Legrand, vive et poétique, sur l'amour dans la poesie populatre grecque, dans son Remeil de chansons populares grzegurs, Paris, Maisonnsove, 1873, Illiroduction, p. 20-23.

nombre neuf qui domine chez les Serbes, tandis que chez les Grecs, c'est le nombre cinq ou plus souvent encore le nombre trois qui tienment le premier rang. Il ne faut point comparer les contes populaires de la Gréce où le nombre neuf se retrouve, en effet, quelquefois¹; les contes n'ont jamais un caractère local, précis, au même degré que les chansons; or, dans les chansons grecques, neuf est une rareté. Il convient en revanche de remarquer que le nombre neuf se retrouve fréquemment et surtout dans cette combinaison de neuf frères chez les Serbes .

Le chiffre neuf est tellement familier à la littérature populaire de la Serbie qu'on le retrouve là même où on s'attendrait à un autre chiffre. Dans la chanson qui nous occupe, au moment où Jean - c'est le nom du frère - vient pour emporter sa sœur Yélitza, celle-ci lui dit : Pourquoi es-tu devenu si blême? on dirait que tu sors de terre. - Et lui de répondre : Que n'ai-je pas eu à souffrir! Il a fallu marier huit frères et j'ai servi huit belles-sœurs; quand nos frères se sont mariés, nous avons hati neuf maisons blanches; voilà pourquoi, ma sœur, je suis devenu si noir. . Le chiffre huit pour les maisons eut été plus naturel. - Dans la version bulgare, ce chiffre se donne encore plus beanjeu : les frères, pour retrouver leur sœur, doivent traverser neuf forêts, neuf villages; quand ils meurent, ils laissent neuf berceaux. Notons, à propos de ces neuf villages, que c'est dans le dixième qu'ils reverront leur sœur. Le nombre ordinal dixieme met en saillie le personnage ou l'objet qui jouent dans le drame un rôle prépondérant.

Nous pouvons dire également que les v. 48, 63 de la version de Manousos : & θεί μεγαλοδύναμε, μεγάλο θαϋμα κάνες sont un emprunt fait à la poésie serbe : Dieu clément! la "grande merveille"! vers fréquent dans cette poésie. Un nouvel

<sup>&</sup>quot; ') W. Wollner, L. c., p. 267,

<sup>. \*)</sup> Cf. A. Dozon, p. 252; neuf unnées; 255; neuf fresses; p. 271, neuf filler et une dixième; p. 217, neuf journes frères; p. 49, neuf benux-frères; p. 51, neuf frères, etc., etc.

<sup>\*)</sup> C'est la version qui se rapproche le plus du serbe peut-être. Remarques les neul danses. On pourrait presque y voir une traduction. Charon en est absent.

<sup>4)</sup> Cf. A. Deson, Chansons bulgares, n. 334.

argument et que M. W. Wollner n'a pas manque de relever, c'a care le poète grec n'a pas du tout compris le lien d'amitie qui, dans la poèsle serie, fait dire au frère qu'il ira voir sa saur à l'étranger. Le Constantin grec engage au contraire sa marier Arété , uniquement pour qu'il ait, lui aussi, dans ses excursions lointaines, un pied à torre quelque part.

Je crois inpulle d'insister plus longuement sur cette question de l'emprant. Tout concourt à nous confirmer dans cette hypothese qui pour ma part devient une certitude. Nous avons là une explication naturelle d'un phénomène intéressant au point de vue de la mythologie comparée, et Il n'est aucun besoin, on le voit, d'avoir recours à Digenis Akrilas . Comme le l'ai dit plus haut, ce sont des groupes d'idées bien distincts et que le peuple est généralement peu dispose à confondre ; il ne verra jamais spontanément dans une cavalcade amoureuse un sujet funébre: d'ailleurs la chanson de Constantin et d'Arété (c'est ce dernier nom qu'il faut maintenir, car il est le plus fréquent, Eudocie ne se trouvant qu'une fois) est tout à fait unique en son genre et bien à part dans la poésie populaire de la Grèce. Je ne doute même pas que l'incident de la peste dans notre texte ne solt un souvenir de la chanson serbe. Le mot dont on se sert en grec pour exprimer ce fléau, fizvanzé, n'est pas d'un emploi frequent dans la littérature populaire. Je l'y ai peu rencontré pour ma part. Au contraire, dans le recueil de M. A. Dozon, il est fait mention de la peste deux ou trois fois, et une fois, à ce qu'il semble, d'une façon spéciale. Il est possible qu'il y ait là une

<sup>1)</sup> Emboie, dans la traduction de MM, Sathas et Legrand.
2) Une version grecque fait mêms de Constantin un marchand. Cf. Intrédis.

<sup>2)</sup> Une note interessante de l'edition du poème de Digenis, par MM. Sathus et Legrand, nous dit en outre (Introd., p. 49, n. 1) que « plusieure chronographes bytantius nous apprenment que les chansons populaires graques de cette époque étaient très répandues dans les pays slaves et se charitaient jusqu'en Sicile et en Calabre. « Ce ransaignement important témnignerait que les chansons populaires, circulant d'un pays à l'autre, ponvaient être importées par les Slaves en Grèce aussi bien que recuoilles par eux. Il est domunge de nes pas avoir sous la main les textes qui nous fournissent ces renseignements ils seraient gros de conséquences.

1) A. Dozon, Poésies serves, p. 270.

allusion à un fait historique, remontant à une époque ou la . Serbie aurait particulièrement souffert de ce fleau.

La chanson grecque est-elle venue du serbe directement ou bien la légende, transformée par les Serbes, a-t-elle parcouru. quelques étapes avant d'arriver en Grèce? Cette question importe peu, en vérité; d'ailleurs elle ne serait pas susceptible d'une réponse nette et franchement affirmative ou négative. Il suffira de remarquer que nous retronvons la Chevauchee funèbre chez les Bulgares et chez les Albanais. Cette constatation a hien son importance, et on scrait très tente de supposer que les Albanais ont été le véritable intermédiaire et que la version grecque serait ainsi la dernière venue. L'examen intrinseque des textes ne nous amenerait pas à un résultat concluant. On peut essayer néanmoins une généalogie qui serait à peu près dans l'ordre suivant; la chanson bulgare se rapproche beaucoup plus de la chanson serbe que les deux versions albanaise et grecque. Dans la chanson bulgare, il y aurait ainsi deux parts à faire : la première, qui est toute encore sons l'influence serbe, l'autre qui préparerait la transition et inclinerait vers l'albanais et le grec. Observons tout d'abord que c'est déjà à la mère que. les neuf frères font la promesse d'aller à la recherche de Vekia - nom d'Arété - ; mais ils ont plutôt l'air d'obeir à un sentiment d'amitié fraternelle, el il s'agit plutôt d'une visite à faire pour tenir compagnie à leur sœur, que de la ramener à la maison. C'est aussi la mère qui fait l'évocation du mort, contraire ment à la chanson serbe où la sœur appelle de loin son frère et se croit abandonnée par lui. Malgré cela, les maledictions de la mère ne sont pas assez puissantes pour opérer la résurrection et, crace probable du texte original. Dieu s'émeut lui-même, et fait sortir Dimitri de sa tombe. L'ange toutefois n'y intervient plus comme chez les Serbes! Enfin le mort reste toujours en afrière et ne va pas jusqu'à la maison maternelle.

<sup>&#</sup>x27;) E est possible que Dieu et l'Auge soient un remaniement postériour et que dans une variante serbe, que nous n'avons pas, mais qu'on trouvera peut-stre, ses deux incidents n'existent pas encore.

34

Dans la version albanaise, d'autre part, nous avons à relever des détalls qui, les uns, remontent aux deux varsions prècedentes, les autres se replacent dans la version grecque et sein-·blent devancer celle-ci. Ainsi le frère s'appelle Constantin' il est seul à consentir au mariage, tandis que la mère et les huit frères s'y refusent, à l'opposé des versions slaves où les fils consentent tous ensemble. Il n'est pas question non plus d'aller consoler Garantina (Areté) d'une trop longue absence, mais bien de la ramener à sa mère, ann que celte-ci nit une confidente dans la joie ou dans le chagrin. L'évocation se fait directement par la mêre, sans aucune intervention divine; mals au moment de la chevauchée nocturne, Garentina remarque que son frère a les épaules moisies, à quoi l'on peut comparer l'odeur de terre rouge du bulgare. Enfin le mort n'accompagne pas la sœur jusqu'au seuil de la maison, mais il entre dans l'église pour prier, par consequent il regagne sa tombe, une fois sa mission remplie et sa promesse tenue.

On pourrait donc soutenir peut-être que le serbe est au premier rang ; puis viendralent successivement le bulgare, l'albanais et le grec. Quoi qu'il en soit, au point de vue philosophique du mythe et de ses transformations, cela n'est pas d'un grand poids. Ce qu'il importe de maintenir c'est que toutes ces versions reposent sur un original serbe qui seul explique la présence du couple de sœur et frère au lieu de celui de deux fiancès. Dans les différentes versions bulgare, albanaise et grecque, nous assistons en quelque sorte comme à une dégénérescence, à un affaiblissement du sentiment primitif qui d'métamorphosé la ballade originelle, pour l'adapter particulièrement au goût et aux mœurs de la Serbie. On voit, en effet, combien les autres peuples, surtout les Albanais et les Grecs, ont peu compris cette donnée : aux engagements pris envers la sœur, ils ont substitue un serment fait à la mère. Il faut dire aussi que l'idée d'un mariage à l'étranger ne vient pas facilement aux Grees dans les chansons populaires; ils ont toute espèce d'expressions et de développements qui marquent la tristesse de l'éloignement, de ce qu'il s'appellent seuvené; à l'étranger, disent-ils souvent, on est mal loge, mal soigné, mal choyé; quitter sa patrie pour . suivre un époux est considéré comme un malheur. En Sérbie, au contraire, c'est un honneur pour les jeunes filles de s'établir dans des régions éloignées. O ma mère, dit une chanson du peuple, « donne moi en mariage bien loin de nous, à l'étranger, afin que je puisse me glorifier de ma famille. > 1 C'est pourquoi les frères consentent au mariage tous à la fois ets'ils veulent aller voir leur sœur, c'est uniquement par tendresse ; les Grecs, qui ne sont pas au courant de cette coutume, ont donc accenté là une donnée toute prête, sans bien se rendre compte de ce dont il s'agissait; aussi ont-ils adopté ce mariage, contraire à leurs habitudes, sur le calque du serbe et, par suite, ils ont pense qu'il y avait à marquer la résistance de la famille et le refus de la mère, tandis qu'il y avait tout simplement en jeu la réunion dans l'éloignement de deux coeurs amis et lies d'affection, dans la baliade serbe la réunion du frère et de la sœur à travers la distance cruelle, dans la ballade allemande, la réunion des deux flancés.

Jusqu'ici j'ai parlé de la Ballade de Bürger, comme si elle nous représentait la forme primitive de la chanson; elle la représente assurément par rapport à la famille que nous venons d'étudier. Elle n'est plus dans ce cas, à mon avis, par rapport au mythe tel qu'il se retrouve ailleurs; mais, beaucoup mieux que le serbe, le bulgare, l'albanais et le grec, la version allemande, et Bürger qui s'y est conformé avec un instinct de poète sûr et profond, ont conservé l'empreinte première et le sens religieux de la légende. Il importe donc d'examiner cette ballade à ce point de vue nouveau; il suffira de le faire en quelques mots, M. W. Wollner va nous fournir lei des textes d'une grande autorité; s'il q'en a pas tiré lui-même toutes les conclusions auxquelles ils donmient lieu, c'est que son but était uniquement de réunir des documents et non d'en dégager une vue générale. \* Ce coutt

<sup>17.</sup> Le dron contumier des Slaves méridionnux, d'après les recherches de M. V. Buguichitch, par Fodor Demelitch, Paris, Ernest Thorin, 1877, L. p. 30. 3) Cf. I. c. p. 242-243. M. W. Wollner admet que la version slave est la corsion originalle et même que c'est la version serbe qui est la première de toutes.

aperex nous permettra du reste de faire ressortir une fois de plus l'emprunt fait en cette circonstance aux Serbes par les Greeket, quand nous serons au bout, nous pourrons juger beaucoup mieux de la valeur philosophique et même littéraire des diverses chansons que nous avons examinées jusqu'ici.

l'ai dit en commençant que l'idée fondamentale de la Chevauchée funébre était une idée profondément religieuse : c'est cette idée très ancienne que le repos du mort est sacré et qu'il faut bien se garder d'ailer le troubler. Cette juée est commune, il est vral, à bien des nations; elle se retrouve en Egypte, en Chine, en Grèce et en Italie, où le respect de la sépulture fait partie du culte; mais il me semble qu'elle ne ressort nulle part avec plus de vigueur, plus de férocité, si je puis dire, et de sauvagerie que chez certains peuples slaves. Nul doute que cette pensée n'ait présidé à diverses inspirations légendaires de la nature de la Lénore. Ce qui est certain, c'est que chez les Petits-Russiens, les Polonais, les Lithuaniens et les Tchèques, le culte da mort, la sauvegarde du repos d'outre-tombe se manifestent avec une énergie sombre et c'est cette même Ballade de Lenore, cette même Chavauchée funébre que nous retrouvons chez cus divers peuples 1, comme expression suprême de cette crovance religiouse.

Dans le cycle entler de ces chansons et de ces contes, car la légende a été tantôt versifiée, tantôt mise en simple prose, c'est la forme d'un couple de fiancés qui est la seule employée. L'attitude franchement hostile du mort y est dessinée avec une vigueur qui na cherche pas à se dissimuler. On dirait que les poèles ou les conteurs ont la conscience encore distincte et

Mr. W. Wollner, où l'on trouvera l'indication de tous les textes originaux.

e len wurde daher (?) machana, dass die propringliche Version davisch wat, und riere verliech. . p. 207. Je no rais si M. Wolfner fait allusion fei à fliefque Comparation entre les autres vortions clayes et la version earhe, car il un semble pas craminer la question à ce point de rue et je ue voir pas qu'il ait expli-estement fait le parallèle. El c'est un classement général dont Il paris et al, dans ce classement, la première place appartient resilement aux Serbes d'apres lui, il m'est impossible, comme un le verra, de me ranger à son avis.

Pour les citatures qui sont surve, le renvoie à l'étude et complète de

claire du sens et en quelque sorte de la moralité de leur récit. Deux ou trois exemples suffiront à démontrer le caractère partienlier et le tour sombre de ces imaginations. Chez les Petils-Russiens, l'amant, emportant avec lui sa maîtresse, arrive au : cimetière et la conduit juste devant un trou, devant une fosse nouvellement creusée. « Eh bien, ini dit-il en ricanant, rampesy donc, puisque tu m'as tellement pleuré : ensevess toi donc, s'il est vrai que tu as verse tant de larmes. La jeune fille, effarée, parvient néanmoins à se sauver, grâce à une ruse qui trompe le mort ; celui-ci est renverse par la jeune fille dans sa fosse, au moment où elle l'engageait à lui montrer le chemin pour y descendre. Dans sa fuite, elle rencontre une maison! où elle pénètre comme en un asile qu'elle croit sur; la vengeance céleste l'y poursuit encore: elle se trouve dans une chambre mortuaire ; un mort est étendu par terre et l'autre mort, le flance, crie du dehors à hante voix : . Eh! camarade, ouvremoi donc! Rends-moi ma femme! . L'autre mort réplique aussitôt: . Ca sent quelque chose ici ! ça sent une âme vivante. . Il aperçoit alors la jeune fille. « Ah! reprend-il, nous allons nous la partager, puisqu'elle est entrée chez moi. . Ils se précipitent spr elle tous les deux et lui disent : « Est-ce qu'on l'y reprendra encore à pleurer? . Ils s'emparent d'elle incontinent, l'un par une jambe, le second par l'autre et la déchirent en deux morceaux.

Dans une autre version des mêmes Petits-Russiens, la jeune fille échappe également au mort et trouve un abri dans une maison qui s'offre à elle sur la route. Elle s'y renferme et cette fois-ci, pour le bonheur de l'imprudente fiancée, l'amant ne peut pas forcer la serrure. Mais il ne manque pas de lui crier du dehors : « Tu as vraiment de la chance de l'être sauvée, car, si tu ne l'avais pas fait, je l'aurais bien appris à pieurer tes morts. »

Des moris ne veulent pas être pleurés, à ce qu'il semble. M. W. Wollner cite un conte très curieux où il s'agit, il est

<sup>1)</sup> Cette maison mortuaire est devenue la maison de la mère dans les versions postérieures.

(

vrai, l'une mère pleurée par sa fille, mais où ce même sentiment se fait jour. La fille veut absolument revoir sa mère ne
fut-ce qu'une seule fois. L'évocation a fieu, la mère s'élapce
aussitôt sur son enfant, avec ces paroles caractéristiques :

Attends un peu, ma colombelle! Il ne faut plus que tu me
pleures! ma bière et ma fosse sont déjà pleines de tes larmes.
Il m'est amér de m'y baigner. En grinçant des dents, en proférant des menaces, la mère court de toutes ses forces pour
mettre la main sur sa fille et lui apprendre à ne plus la
regretter.

En Pologne, la légende de Lénore prend une tournure analogue : toujours l'évocation et toujours le mort qui se met à la poursuite de sa maltresse. En Lithuanie, une tradition nous montre l'amant entrainant avec lui sa fiancée dans la tombe; une variante, pleine d'intérêt, dans ce même pays, conduit la jeune fille en Enfer, et tous les morts alors, sur l'invitation du fiance, courent derrière elle. Pour les arrêter et les empêcher de l'atteindre, elle leur jette successivement un livre, des habits que les morts déchirent avec furie.

Les Tchèques se sont approprié à leur façon la légende commune; la mise en scène en est tellement dramatique que ce conte mérite d'être mentionné, bien qu'il soit écrit de la main de K. J. Erben, sur une donnée, il est vrai, populaire. La jeune fille a imploré la Sainte-Vierge de lui rendre son fiancé. Son fiancé accourt aussitôt et comme elle se réfugie, ainsi que cela a lieu dans les versions slaves, au fond d'une maisonnette sans fenêtre, où elle est parvenue à s'enfermer, l'amant va frapper à la porte et le mort qui garde la maison veut lui ouvrir : à trois reprises il se souiève, à trois reprises il retombe, à cause des prières que l'enfant éplorée adresse à la Sainte-Vierge et à chaque fois on croit que c'en sera fait d'elle. Enfin la Sainte-Vierge la prend en pitié : le coq chante ; le mort s'évanouit. Le lendemain matin, on trouve sur chaque tombeau un morceau de la chemise que la jeune fille jetait au mort pour entraver la

La Sainte-Vierge est peut-Are une invention de l'anteur.

poursuite. A la fin du conte, des grâces sont rendurs et la Madone, carrei elle n'était point intervenue, la malheureuse fluncée aurait eu le sort de sa chemise : elle eut été mise en pièces et éparpillée dans l'enceinte du cimetière.

Il y a dans ce fait plus qu'une fiction de romancier ; nous sommes lei sur la piste d'une tradition vraiment populaire ; car, dans un conte croato-slovène, cette menace de déchirer la flancée, comme on a lacéré les objets lui appartenant, est proférée par le mort lui-même.

On n'aura certainement pas manqué d'être frappé par la cruauté, l'horreur des détails fanèbres sur lesquels tons ces contes insistent avec compleisance. Il semble que l'on sente, au milleu des légendes slaves, dans le fond téhébreux du tableau et comme dans l'arrière plan, les monstruosible de l'Enfer tatar et qu'on ait à constaler une fois de plus la même « virtuosité dans l'invention de l'horrible : . » Quoi qu'il en soit de cette considération, dans laquelle il serait long et difficile de s'engager, nous tenons dans les diverses versions staves le coerr même. l'essence du conte populaire de la chevauchée funébre et sa raison d'être. Ce qui a donné naissance à ce cycle de lègendes, c'est bien la conception d'un repos d'outre-lombe qu'il serait téméraire de troubler. Ceci nous explique à la fois les traits communs des contes ou des chansons populaires rentrant dans ce cycle : l'evocation imprudente, le mori accourant à l'appel, la jeune fille, fiancée ou sœur, punie de son sacrilège par la mort, tantôt instantance, tantôt ulterieure, ou hien expiant sa profanation par l'effroi et apprenant d'sormais à respecter les morts. Or, cette idée ne se trouve nulle part exprimée avec autant de force que chez les Slaves; il est vrai que nousevons peu de renseignements sur la légende germanique : néau mohis la rareté même de ces informations, correspondant pentêtre au peu de développement du conte en question chez les

Fischbacher, 1883, i. II. p. 210-211. Dans toute la religion immo-tatare, la mort est considére comma un être particulièrement dangereux. Il est polable qu'il faille re nonter juaque-là pour l'origine première de la Ballade.

race germaniques, serait elle-même un indice, et nous aurions, grace à cette double consideration, doux raisons d'une certaine gravilé pour rechercher l'origine et la formation de la Chevau-chée funébre chez les Slaves et non point chez un autre peuple, puisque chez les Slaves elle se manifeste à nous avec la variété la plus abondante.

Si maintenant nous revenous aux quatre versions serbe, bulgare, albamise et grécque, hous aurons à constater une fois de plus ce phénomène si fréquent en mythologie comparée, l'affaiblissement graduel d'un conte à mesure qu'il s'éloigne de son point de départ el qu'arrivé au bout de sa course, il ne contient plus qu'un souvenir inconscient de l'inspiration primitive. A ce comple, il ne faut point hésiter à donner la préférence au cycle petit-russien et slave : c'est à coup sur le plus intéressant sous le rapport religieux et philosophique. La légende serbe elle même, qui se rapproche le plus cependant de la conception originelle, palit a côté de celle-ci. Tout s'efface leutement et se dégrade; les lignes claires de l'horizon s'estompent et disparaissent. Cette considération nous empêche d'admettre par consequent l'hypothèse d'un original serbe, hypothèse à laquelle on seruit peut-être tenté de s'arrêter, si l'on voyait, par exemple, dans le couple de frère et sœur un type plus naturel et plus ancien que le couple de deux fiancès. Mais ici nous n'avons pas à faire à un couple unique : il y a fine sœur, il est veai, mais elle a neuf frères et une mère. La vieille légende slave a donc rencontré en Serbie cette formule toute faite de la more aux neuf fils et à la fille unique : elle s'en est accom-rodée comme elle a pu. On ne comprendrait pas inversement que les Petits Russiens, les Polomis, les Croates, les Lithunniens hient deforme à leur usage une tradition populaire serbe. Il faut abandonner cette explication.

<sup>(1)</sup> Les Green étaient goués par cette formula qui ne recitait pas dans leurs habiturles. Dans une des versions de la Ghovauchée funébre, ils font de Cette mère une veuve (Cf. A. Passow, Popularies curmino Graccie recentiores, Laipuig, Tembner, 1900, nº 518, v. 1): dans une autre, la famille ne lour paraît pas alors au complet; aussi parient-de du père des dix enfants (Cf., Xalleye que maire enfin (A. Passow, nº 518, citée plus haut) ne compte que neul enfants en 1911; sept frères, Constantin et Arète.

Trop de molls sérieux militent en faveur d'une immigration étrangère du mythe en Serbie. Ce mythe y preud une couleur trop topique et une forme qu'on ne rencontre que chez les Serbes, car les autres versions reposent sur un simple emprant). L'idée foncière y transparaît faiblement, tandis que les autres peuples slaves la tournent et la retournent sous toutes les faces. Elle y a de nombreuses variantes; ici nous n'en connaissons qu'une seule, et le fond n'y est même pas complétement pénêtré; on y sent trop l'adaptation. C'est bien d'un remaniement qu'il s'agit.

D'alleurs les Serbes semblent avoir eu, eux aussi, une version plus voisine de celle des autres peuples congenères. M. W. Wollner cite un conte serbe où le fiancé n'a pas encore été remplacé par le frère, C'est l'amant qui vient à la recherche de l'amante, et, chose singulière, le refrain et le dialogue de Bürger se retrouvent dans presque toutes les versions slaves que nous avons mentionnées précèdemment.

Les Serbes auraient donc connu la Ballade dans son cadre premier; le couple de fiancès, se pieurant et s'appelant, renfermait pour eux une idée choquante : lis auraient changé les dispositions de l'ensemble, en adoucissant le caractère des personnages, en éleignant les couleurs et l'éclat du modèle. En effet, ils semblent s'être attachés à pallier les tons, à répandre sur la composition entière je ne sais quelle aménité et quelle teinte aimable et sereine, qui est bien un des traits de leur poésie nationale. Dès qu'il s'agit de peindre l'amour fraternel, les Serbes n'ont pas assez de toutes les caresses de l'expression, de toutes les tendresses de leur cœur : rien n'est assez beau pour mettre en son plein jour ce sentiment exquis, qui les/remplit

En realité, les versions bulgare, albamise et grocque sont pintôt à considérer domme des variantes du serbe; dans ces trois pays, la légende n'a pas voyagé sous sa forme générale, pour s'adapter à des meurs particulières et provêtir une expression originale; ca n'est pas un mytte qui estente d'une façon vague et innôterminée; c'est une fable toute faits qu'on emprante; on traduit presque et l'or imite la changen serbe. C'est pourquoi il est permis de dire, en un certain cens, que la Ballade de Lénors n'apparaît qu'une seule fors sous la forme, de frère et suur.

<sup>1)</sup> Cf. suppa.

d'emotion et d'un certain enthousiasme exalté, quand ils vienneni à en parier, ne fût-ce qu'en causant. Aussi, dans leur Chevauchée funébre, c'est Dieu lui-même qui prend la jeune ille en «pltié; le Dieu serbe sait sans doute lout ce que l'on souffre à être séparé de son frère ou de sa sœur : il envoie lui-même qu de ses anges; les frères promettent tous à leur sœur des visites fréquentes ; la mère n'apparaît qu'au second plan. Quand Jean. le frère évoqué, le plus jeune, est arrivé chez sa sœur, il passe trois jours chez elle; Yélitza, pendant ce temps « s'apprête, elle prépare de beaux présents, pour les offrir à ses frères et à ses helles-sœurs : pour ses frères, elle taille des chemises de soie, pour ses belles sœurs, elle commande des bagues et des anneaux. . Et, quand elle est sur le point de suivre son frère, quand elle va entreprendre le voyage dont elle ne reviendra plus, Jean s'efforce de la retenir : « Ne pars point, una chère sœur, attends que mes frères viennent te visiter. . Ce frère, fatalement condamné à causer la mort de sa sœur, a trop surpris l'imagination des Serbes ; ils ont presque mis dans la bouche de Jean des paroles de compassion. La punition qui devait arriver et qui arrive à la fiu, parce qu'elle est dans le germe même de la légende, est dissimulée autant que possible ; la sœur meurt, il est vrai, mais son frère avait l'air tout à l'heure de détourner d'elle la vengeance et le châtiment. Dans le sentiment fraternel s'est perdu le sentiment grave et profond du repos des morts.

Les mêmes atténuations se présentent à nous chez les Bulgares; plus voisins des Serbes, ils subissent plus directement leur influence; le refrain chanté par les oiseaux (v. 63-64):

> Où a-l-on jamais antenda et vu Qu'un vivant chemine avec un mort?

traverse la chevanchée funêbre; les Serbes n'avaient point songé à un pareil refrain : quoi d'étrange, en effet, à ce qu'un frère voyage avec sa sœur? Mais les Bulgares n'ont pas fait ressortir davantage l'idée foncière de la Ballade; pour motiver le voyage du mort, la mère maudit Dimitri et lui lance des imprécations; elle l'évoque de sa lombe; malédictions inutiles! nous avons vu

que les pleurs, les simples regrets suffisalent et qu'ils Maient considérés à l'origine comme une insulte au mort. La dégradation de l'ides s'accuse de plus en plus : chez les Serbes, la conjuration du mort est du moins absente; la tristesse de la sœur et ses plaintes opérent seules la résurrection.

Enfin chez les Albanais et les Grecs Il n'est plus question d'un chagrin éprouvé par les vivants et dont le mort seralt l'objet. Ils n'ont aucun désir du mort; ils ne tiennent pas à le revoir ; ils ne le pleurent pas ; ce qui préoccupe le poète, c'est. de rappeler au mort son serment, de lui fuire lancer l'anatheme. par la mère indignée. Aussi est-ce bien au nom de celle-ci que Constantin va chercher sa sœur et il le dit en propres termes :

En route, ma petite Arêté, notre mère veut te voir 1. Nous avons donc ici, en dernière analyse, une conjuration faite au mort de quitter sa tombe et cela en vue d'accomplir une promesse donnée par le mort. On n'a pas compris le trouble que le regret des vivants est capable de canser à ceux qui dorment paisiblement sous l'herbe verte; c'est pourquoi la sœur, dont l'isolement et la détresse sont la raison déterminante de tout le drame, ne joue plus qu'un rôle secondaire : elle est dans l'ombre. Tonte la chanson est bien plutôt une histoire de revenant, et le caractere fantastique et romanesque domine dans toutes les variantes .

<sup>&#</sup>x27;) C'est moins consible dans l'Albanais : Garentina, quitte la danse et par-

tons ; tu dois renir avec moi à la maison.

3) On trouvera les diverses variantes, celles du mains qui me sont connuss, dans les recorde suivants; L. Faurisi (déjà coté); Passow, item (il en a jusqu'à trois, 517, 518, 519); latrifis (déjà coté); Aspara accreza perà ferriges aci azocanese. Kretas Volkelleder, in der Ursprache mit Glossar, ron Anton Jasanaraki, Leipzig, Brachhaus, 1876, n. 293; Maneuses (déjà cité); Pandors, XIII 302, p. 367, n. 50, Th. Kind (déjà cité), L'examen détaille du ces rariantes cut été fastidioux et no nous aurait rien appris de plus sur les countualons genérales. L'impiration alave et lu déformation de la légende extatent à chaque vers. I'ai moi autme aujuord'hui entre les mains une variante nouvelle de cette chanson (Cos), que ja dois à la bleuveillante communication de M. O. Beyet, M. O. Rayet a cu la bonté extrême de mettre a ma disposition un non-bro assez considérable de chaments médites, avoc l'autorisation de les puhit. le compte user prochaînement de sa permission et faire suivre ces textes d'un commentaire philotogique. Quant à la variante en question, entienne à pien des titres, elle ne derange en rien la théorie emine dans cet article et ne fernit au Contraire, que la confirmer,

Il squait superflu de s'engager dans une appréciation littéraire et dans une comparaison des différentes Chevauchées funébres. Les appréciations littéraires, reposant toujours, ici plus que partout ailleurs, sur des gouts personnels, n'ont jamais rien de definitif. Toutes ces versions ont leur genre particulier de beauté. La pièce bulgare ne manque ni d'apreté dans l'accent ni de rapidité dans l'allure. La Ballade de Bürger est animée d'un souffle d'horreur et de mort qui fait frissonner. Quant à se prononcer entre la version serbe et la version grecque, pour décerner le prix à l'une ou à l'autre, il faut y renoncer ; les inspirations sont tout à fait différentes; l'une est plutôt adoucle et riante, l'autre plus sombre et plus énergique. Il est incontestable que le chant gree est d'une grande beauté; mais si nous devons le considérer au point de vue religieux et philosophique. qui nous occupe en ce moment, il faut absolument laisser le chant gree de côté et. par exemple, dans un travail ou l'on aurait pour but de présenter l'ensemble des croyances mythologiques et religieuses de la Grece, il serait indispensable d'éliminer la Chevauchée funébre, comme y figurant un élément étranger, comme rompant l'économie générale de la poésie populaire .

<sup>1)</sup> M. B. Schmidt, dans an ouvrage plein d'éradition et d'une critique toujours sute [Das Volkeleben der Neugriechen und das Hellmusche Alterthum, Erster Thail, Luipzig, Teubner, 1871, p. 157-171), range le mort de natre chanson parmi les vrykolakes et fait de Constantin un vampyre. Il n'y a pas de vampyre ici, dans l'acception propre de ce mot. Le vampyre se nourrit du sang des virunte, et les lottes allos-mêmes sont sujettes au vampyrisme (cf. p. 164, la note intéressante sous le numéro 3); elles dévocent alors les troupeaux et même les hommes. Au fond de toules ces conceptions, il y a piutot cette vieille idea homérique du sung qui runime les ombres (Odysreo, 11, 49-232). Dans les chausens, le mort ne se nouvrit jamais de sa victime : Il le déchire. D'ailleurs on n'évoque pas les vampyres : on se donce, su contraire, toutes les paines du monde pour se garer de leurs attaques. Il faut mass remarquer que le fait de pleurer les moris n'a rien d'offenmant en Grèce, comme les nombeurs myriologues nous l'attentent : or, s'est la cheville ouvrière de toute la légende. Quant aux vampyres bionfaisants dont parle M. Schmidt (p. 166), ce ne sunt ples des vampyrus, du mouseut qu'ils sont blanfaleanis : ces revenants appartiennent alors à une autre catégorie d'étres surnaturels, probablement celle des esprits intélaires. Remarquous, à propos de tout coci, en finissant cette note, que le mot crystolaise est un mot alars (cf. p. 158-150 et Sitzungsberichte der patiesoohisch historischen Clame der kalserlichen Akademie der Wissenschalten. Torge 63, annes 1869, Heft I-III, Wien, 1870, Miklosich, Die slavischen Elemoste im Neugrischischen, p. 541). De meme, il y a bezucoup d'influence clave,

Au point de vue philosophique, je proposeral la classification suivante qui me paraît la plus acceptable pour le moment; on est autorise à admettre ce principe: là où l'idée d'une légende, ultérieurement embellie et developpee, nous apparait dans son expression la plus simple, la plus crue et la plus catégorique, la aussi il faut en saisir le premier germe et la maissance. A ce compte, la supériorité est du côté des Petits-Russiens. Nous avons signale tout à l'heure chez ce peuple une version bien curieuse, en effet, où ce n'est plus seulement une fiancée, mais une mère qui reproche aux vivants leurs lamentations. Ce n'est donc plus tel être plutôt que tout autre, c'est le vivant en général qui par son désespoir profane le calme du tombeau. Voilà la conception première dans sa vigueur native et dans sa simplicité : la manière la plus naturelle de troubler le calme du mort, c'est de le pleurer; car les larmes éveillent en lui le soupçon que les vivants sont malheureux de son absence, qu'il manque à leur bonheur et le corrompt, que par conséquent il en porte la faute et que les vivants ont tort de le lui faire sentir : ils se rebellent contre la destinée, ils accusent le mort de leur douleur, ils demandent l'impossible et viennent agiter son sommeil par leurs lamentations; lui, il a comme une sensation physique désagréable de ces regrets, puisqu'il trempe dans les larmes et que cela l'incommode. Il se leve alors et vient châtier les coupables. Plus tard, cette donnée r'est pas comprise. Vionnent alors les accessoires et les cadres aux lignes arrêlées. C'est un conte avec des personnages déterminés, des parents nécessairement, puisque, quand il s'agit de pleurer les morts, on songe aux parents tout d'abord ; puis l'imagination s'attendrit et s'excite : c'est la fable des deux aments, avec plus ou moins de confusion de l'idée première. Mais dėja dans la légende germanique, telle que nous pouvous la deviner à travers le ballade de Bürger, les pleurs ne suffisent pas pour troubler le mort : il faut un serment de la part de œ dernier :

du moing pour une houne part, dans la croyante greeque au rampyrisme, comme M. Schmidt l'observe lui-même. Je crois que cette opinion est juste et qu'elle mérite considération.

Bishuntrou, Wilhelm, oder todt?

23

S'écrie Lénore. Bürger ' commet l'erreur des Glecs et des Albanais, il accumule les impiétés et les blasphèmes, mais ces plasphèmes ne sont encore là que pour donner plus de force aux supplications adressées au mort par la jeune fille. Enfin, chez les Slaves du Sud, Serbes et Bulgares, il y a encore un reflet de l'uncienne superstition et comme un reste de l'inspiration créatrice; les larmes ont encore le don de rappeler le mort à la vie. au grand détriment des vivants. Chez les Grecs et les Albanais le sens de l'évocation se perd complètement et, si dans la Chevauchée funébre nous avons de beaux vers et une heureuse mise en scène, le secret ressort qui mettait tous les personnages en mouvement, l'idée religieuse, à disparu. La jeune fille meurt au bout de la chevauchée funébre; mais, en réalité, on se demande pourquoi ; il faut supposer que c'est l'effroi qui la tue et cela même n'est pas parfaitement indiqué. Au contraire, Arêté semble en somme avoir joui de quelque bonheur, puisqu'elle a pu revoir sa mère. Le mythe primitif est complètement dégénérè.

Je veux m'en tenir à cette dernière conclusion. Je crains de remonter plus hant dans cette recherche des origines. M. A. Réville, qui a bien voulu me donner tous les conseils dont j'avais besoin, me suggère une idée bien séduisante : mes forces actuel-

(1) Purmi les poètes, c'est à M. Lecente de Liste que revient l'houseur d'avoir le plus profondement senti et rendu l'idée première de la fégande Dans une plète charmante des Poèmes barbares, dans Christine, où nonmoins l'inspiration générale est toute autre et preud plutôt, selon l'intention naime la parte, un caractère idyllique, la fiancée demande à non amant, qui vient deucement causer avec elle au rendez vous, s'il cel triste là-bas, sons l'herbe :

O mon flancé, souffres-tu, dit elle,
 Quand le vout d'hiver gémit dans les bois,
 Quand le froide pluie aux tombeaux ruisselle?
 Pauvre ami, couché dans l'ombre éternelle,
 Eutends-tu ma voix?
 Au rire joyeux de la lèvre rose,
 Mionx qu'an soleil d'or le pré resgissant,
 Mon cercueil s'emplit de fenilles de rose;
 Mais tes pleurs amers dans ma tombe close
 Font pleuvoir du sang.
 Ne peure jamuis ? etc.

les ne me permettent pas d'en poursuivre l'examen. Il est remarquable, en effet, que dans certaines versions slaves du premier groupe, tout danger est momentanément conjuré pour la jeune fiancée, grâce au chant du coq, c'est à dire avec le matin. D'au-, tre part, le fait de la chevauchée ne semble pas inhérent au conte; dans une version en petit-russien, la fiancée fait le voyage dans une voiture attelée à six chevaux; les poursuites n'ont pas tonjours lieu à cheval. En revanche, l'idée de course, même à pied, est essentielle à la légende, et cette course a liou là même où, semble-t-il, elle n'est pas bien nècessaire. Chez ces mûmes Petits-Russiens, la jeune fille évoque le mort sur la tombe même : il sort et au fieu de l'y entraîner tout de suite. Il monte à cheval avec elle et c'est alors seulement, au terme du voyage, qu'il cherche à l'entrainer avec lui. Enfin, dans aucun conte et dans aucune des ballades qui me sont connues, la cavalcade n'a lien de jour et, détail caractéristique. la lune éclaire toujours de sa lueur pâle le funèbre cortège. C'est la l'origine du fameux refrain de Bürger et des autres ballades et contes slaves. Il est done possible qu'il y ait un mythe lunaire au fond de ces chevanchées nocturnes : l'idée morale se serait greffée sur la fable naturaliste. La lune aux aspects fantastiques poursuit son amant le long des nuits argentées et elle meurt de sa poursuite.

Ces interprétations, légitimes au point de vue scientifique, ont toujours pour l'esprit quelque chose de satisfaisant. Elles nous montrent la pensée humaine puisant aux mêmes sources ses images matérielles et ses conceptions spiritualistes ; le moçde intellectuel et moral touche de près au monde physique ; formes et idées, esprit et sens, les manifestations les plus diverses de l'activité de l'être viennent se fondre ainsi et se résumer dans l'admirable unité de la nature.

JEAN PSICHARI.

## · LES SACRIFICES ORDONNÉS A CARTHAGE

AT COMMENCEMENT DE LA PERSÉCUTION DE DÉCIUS

On sait que la persécution de Décius se distingue de celles qui l'ont précèdée, non seulement parce qu'elle fut générale, mais aussi parce qu'elle fut une tentative raisonnée, la seule en son genre sous les empereurs romains, pour détruire le christianisme et le faire entièrement disparaître. On la compare justement, sous ce rapport, à la révocation de l'édit de Nantes. Le but était le même. La durée de la répression et la possibilité pour les protestants de se réfugier à l'étranger donnérent à l'effort de Louis XIV un succès dont les conséquences subsistent encore. Les mesures de Décius non moins savamment combinées n'eurent en somme pour résultat que l'accroissement de l'Église; d'abord parce que le règne de cet empereur fût court et que les circonstances ne lui permirent, même pas de continuer activement la persécution pendant tout son règne, ensuite parce qu'il aurait fallu exterminer sur place, à la fois en Europe et en Afrique sinon en Asie, un peuple pacifique mais puissamment organisé, qui portait en lui l'avenir.

La teneur de l'édit de Décius a péri : au rapport de Donys d'Alexandrie elle était terrible, et, dit-il, de nature à faire succomber les élus eux-mêmes, si c'était possible! En effet, l'Église d'Alexandrie où vennient précisément d'être donnés d'admirables exemples de courage fut consternée et de très nombreuses chules s'y produisirent. C'est qu'il ne s'agissait point cette fois d'un mouvement populaire s'on était effraye moins ençore des

<sup>&</sup>quot;) Eusèbe, Hist. eccl. VI, 41, 10, 2ª ed. da Heinichen, p. 308.

peines portées par l'édit que des mesures prises pour qu'elles. fussent généralement appliquées, pour que tous les chréctens fussent déconverts et que pas un d'entre eux n'échappât. Je voudrais me représenter aussi nettement que possible le détail de ces mesures, non pas à Alexandrie, mais dans la ville où l'histoire de la persécution nous est le mieux connue. à Carthage où ces temps revivent dans les lettres de Cyprien et surtout dans son discours sur les tombés (de lapsis). J'essaieral seulement de montrer comment on s'y prit pour contraindre les chrétiens à sacrifier. Il s'agira du préambule de la persecution plutôt que de la persocution elle-même. Malgrè le précieux secours d'un témoin aussi bien informé que l'était Cyprien je devrai. comme il ne pouvait pas penser à dire tout ce qui nous intéresse, comme il n'est pas tonjours facile de bien interpréter ses indications et comme les documents complèmentaires sont insuffisants, me résigner à laisser subsister quelques lacunes on a les combler par des hypothèses. Je serais heureux si un autre en interrogeant mieux les textes, en réparant les oublis et les inexactitudes que j'ai pu commettre, éclairait d'une manière plus complète un sujet restreint mais qui n'est pas sans intérêt".

ī

L'édit qui det paraître à Carthage en janvier 250° et dont nous désirons retrouver peu à peu les principales dispositions.\*, ordonnait (les témoignages sur ce point sont trop connus pour être pités), de sacrifier aux dieux. Soit que la ville entière fut convoquée, soit à cause de la grande quantité des chrêtiens, il

i) Pour ce qui concerne les contumes fromaines je me suis naturellement beaucomp servi du manuel de Marquardt (dernière édition). l'ai recourn le plus souvent aux auteurs auxqueis il renvoie, pour utiliser le contexte. Mais je ne les cite que lorsque c'est absolument niccessaire et en général je me borne à renvoyer à Marquardt lui-même.

<sup>9</sup> On sait que l'evéque de Rome, l'abien, lut martyr le 20 janvier.

<sup>\*)</sup> de laisse de côte ce qui concerne l'évêque, objet partont d'une allention excepaionneile. Sur la proscription de Cyprien et. ep. 50, 6, p. 673 ; ep. 66, 5, p. 720 ( vita Cypriani Pontio auctore 7, p. XCVII (proscrit d'ailleurs comme absent sans doute).

SEE

· déterminait un nombre de jours que nous ne connaissons pas et pendant lesquels on devait accomplir ces cérémonies. Ceux qui à l'expiration de ce terme n'auraient pas obéi devaient être considérés comme chrétiens : ou plutôt comme traitres à l'empire . Ils sergient condamnés à l'exil , peine capitale, entrainant la perte du droit de cité et la confiscation des biens. A côté des horreurs dont le souvenir se représente à nos imaginations cette menace peut sembler donce. Elle était habitement dirigée contre ceux des chrétiens qui jouissaient d'une situation ou d'une fortune considérables et qui faisaient partie de la classe des honextiores. On avait les meilleures raisons de croire qu'ils seraient sensibles à cette pénalité, et leur chute était particuliérement désirable à cause de l'autorité de leur exemple. Cependant, même des cette première houre, les tortures ne paraissent pas avoir été oubliées. Si déjà, comme un mot de Cyprien. porte a le croire, l'édit les signalait, c'était surtout pour terrifler les gens de rang inférieur qui n'avaient à exposer que leur personne et les membres du clergé dont il fallait à tout prix vaincre la constance. On sait qu'une fois jetes en prison, à Rome, à Cesarce, à Carthage, partout sans doute, les confesseurs devaient y être soumis à des tourments règlés avec art de manière à faire souffrir mais à ne pas causer la mort, tourments d'une durée indéfinie, le hourreau luttant de persévérance avec la victime sans qu'elle put prévoir le moment où la faveur d'une

<sup>1)</sup> Explorande fidei prælinishantur dies, Cyp. de lapsir, 2, p. 238, edit. Hartal.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Quam dies negantibus prostitutas excessit, quisque professus intra diem non set christianum se esse confessus est. Ibid. 3., p. 238.

<sup>\*)</sup> Il sarajt inutilised douner sur ce point des explications detaillées. On lira avec interêt sur ce sujet üker die Grunde des Kampfes assichen dem heidnischrömischen Staal und dem Christenthum, par M. Masseen. Vienne 1882.

<sup>1)</sup> Non prescripta exsilia, de lapris, 2.

<sup>2)</sup> Cl. Walter, Histoire Mu droit criminal ches les Romains, trad. Picquet-Damesina, §\$ 823 et 824.

<sup>\*)</sup> Destinata tormenta, de lapris, 2. Destinata dolt ici signifier projetes, reso-

La prison et les tertures d'Origene à Gésarde, Eusèlie, Hiel. eccle VI, 39,
 2º et. Heinfelien, p. 304. — La longue prison de Moise et de ses compagnens a Rome. Cyprien, ep. 37, 2, p. 577.

condamnation au dernier supplice la soustrairait à la tentation de se soumettre. Il est en effet très possible que ces menaces qu'on retrouve à l'état d'exécution dans les différentes parties de l'empire et qui ne devaient être réalisées à Carthage que dans la seconde période de la persécution, fussent contenues dans l'édit.

Il est évident que les ordres de l'empereur étaient grossis de dispositions dues au proconsul et aux magistrats municipaux. On peut ne pas chercher à démêler ces éléments. Mais il importe de remarquer que l'exécution de toutes les mesures à prendre pendant la durée du délai accordé pour sacrifier était du ressort des magistrats municipaux. On dit souvent que le proconsul était absent de Carthage pendant la première période de la persécution: rien ne le prouve, comme rien ne prouve le contraire : mais il eut été sur les lieux qu'il n'aurait eu à intervenir ni pour l'organisation des cérémonies, ni pour l'arrestation de ceux qui auraient refuse d'y participer, ni pour l'instruction de leur procès ainsi que pour les nombreux jugements où l'on aurait condamné le gros des coupables à des peines non capitales pour déblayer l'affaire. Tout ce qui concornait les sacrillees était réglé par les maîtres de temple, conformément à des ordonnances rendues à l'occasion par le sénal municipal\*. Ces maîtres de temple, dont le rôle dans les persécutions de cetemps est à considérer , étaient subordonnés aux dummvirs, premiers magistrats de la cité, qui présidaient le sénat, don-

') Tormenta sine fine tortoris, sine exitu damnationis, sine solacio mortis...

que... tamdiu torqueant quamdin deficiant.

3) Marquardt, 2º édit., 1881, t. IV, p. 172

p Le dernier biographe de Cyprien, M. Fechtrup (der hl. Cyprian, Müntler 1878), parie aussi de cette arrivée du proconsul à Carlinge (p. 59 et nillenes) sans l'appuyer d'aucun texte, contre son habitude. Les deux endroits ou il est question du proconsul dans Cyprien (ep. 38, p. 580 de l'éd. Hartel ; ép. 36, 1, p. 678) ne permettent pas d'affirmer que dans la première période de la persécution, il était absent de Carthage ; la douceur relative de la persécution dans ex-te première période a est pas von plus en motif sufficient. Du moien rentence-ters aujourd'hui à donner son nom, qui se trouve pour la première fois à ma containssance dans Morcelli, sans citation augunn et qui jusqu'à present domeure réellement inconnu.

<sup>1)</sup> Passin s. Piomi III. Dans Rumart, Paris, 1689, p. 124.

160

naicht leur nom à l'année comme les consuls, et surtout ren daient la justice, ayant le droit de mettre en prison sans pouvoir toutefeis infliger la peine de mort. On les appelait officiellement "les magistrats" , et c'est eux sans doute que Cyprien entend désigner par ce nom qui était suffissumment clair pour ses auditears on ses lecteurs, et auquel il n'aurait pu ajouter une épithète qu'en dérogeant à la contume. Vu la gravité des circonstances et pour pouvoir suffire à tout en temps convenable, cinq des principaux citoyens furent adjoints aux duumvirs\*.

L'ordre de sacrifler s'appliquait-il à la population tout entière? Il semble étrange qu'un mouvement vers les auteis, qui concernait dans tous les cas une partie considérable de la ville, dut laisser à l'état de spectateurs, pendant sa durée d'un certain nombre de jours, précisément les adorateurs des dieux, D'ailleurs rien n'était plus facile et plus conforme aux usages, on ne tarders pas à le voir, que de conduire au temple dans un certain ordre toute la ville ; les moyens de contrôle ne manquaient pas non plus, et il semble qu'on avait ainsi plus de chances d'atteindre, suivant le désir de l'empereur, le plus grand nombre de chrétiens possible. Ajoutez qu'en procédant de cette manière, on ne s'interdisait pas par cela même les moyens ordimires de rechercher les contrevenants, soit pendant soit après la période des cérémonies. En 252, deux ans après les faits qui nous occupent, la persécution de Gallus s'annonça par un édit que Cyprien qualifie d'affreux et qui ordonnait à la population tout entière de sacrifier. C'était à l'occasion de la peste. La guerre des Goths ne laissait pas Décius sans occasions : n'est-il pas naturel de supposer que l'édit de Gallus rappelait celui de son prédécesseur? Un évêque d'Afrique, contemporain de Cyprien, décrit en ces termes une persécution future qu'il ima-

<sup>1)</sup> Marquardi, IV, p. 151.

<sup>\*)</sup> Quinque primores illi qui edicto nuper magistralibus fuerant copulati. Crps. ep. 43, 3, p. 592. Cette adjointion peut ne pas avoir ou lieu au premier

Sacrificia que edicte proposito celebrare populus jubebatur, ep. 50, 6, p. 673 ; edista feralia, cp. 58, 0, p. 664.

gine et dont on suppose que celle de Décius lui a fourni la modèle :

> Mittimi (Casares) et edicia per judices omnes ubique, Ut genus hos huminum facient sine nomine Christi : Przeipiunt quoque simulaeris thura pononda Et, ne quis latent, onmes coronati procedant !.

Remarquons ce soin d'ordonner des processions publiques dont personne ne soit dispensé, afin qu'aucun chrétien n'échappe. Hors de l'Afrique t, il est vrai, mais en revanche pendant la persécution de Décius d'une manière certaine, nous voyons dans la ville d'Alexandrie les chrétiens de grande famille appeles tour à tour par leurs noms ', ce qui n'implique pas, mais ce qui donne à penser que la convocation, falte d'après un rôle, s'étendait aux païens et non aux chrétiens seulement. A Rome, pendant la même persécution, nous voyons, si j'interprête bien le texte, une femme qui a donné de l'argent pour ne pas sacrifier, se détacher d'une procession solennelle un peuavant d'arriver au Capitole'. Enfin, à Carthage, Cyprien luimême nous montre le peuple, et certainement le peuple palen, accourant en foule auprès de l'idole. On peut rénondre que c'était pour avoir le speclacle des abjurations et le plaisir de s'en moquer\*. Il est plus difficile de contester le témoignage de l'évêque de Carthage, lorsque il dit qu'à l'expiration du délai quiconque ne s'était pas déclare païen s'était par cela même avoué chrétien ; et lorsque dans un autre endroit il fait parler. un libellatique s'entendant avec le magistrat, îni expliquant

<sup>&#</sup>x27;) Commodiani episcopi Africani carmen apolegeticum, v. 865-869, ed. Ludwig, Teubuer, 1877; p. 26.

<sup>1)</sup> Au seus ancien de mot.

Spouzori re zahoù rese. Eusche, H. eccl., VI, 4i, 11, p. 308.

Pro se dona numeravil ne sacrificaret sed tantum ascendisse videtur neque ad Yria Fala et inde descendisse. Cypr. ep. 21, 3, p. 53t. Les Tria Fala se trocyaient dans le voisinage du Capitale, au-dessous du temple James Bifrons qui stait pres du Forum. Sidolum que populus confinchat, De lancie, 25, p. 255.

<sup>1)</sup> Sub oculis circumatantis atque insultantis popula ibid., 28, p. 258.

<sup>1)</sup> Quisque professus intra diem non est christianum oc esse confessus ret, ih. 3, p. 232,

qu'e est chrétien et que précisément par cette raison il ne lui est pas possible de sacrifler!. Cet ensemble de falts suppose une opionnance générale et non relative aux seuls chrétiens.

L'histoire romaine nous fournit de nombreux exemples d'une cérémonie composée de prières publiques et de sacrifices et qui est précisément caractérisée par l'obligation d'y participer imposée à la cité tout entière. Il s'agit des supplications' qui avaient lieu d'ordinaire pour remercier les dieux et quelquefols aussi pour les apaiser. Citoyens et simples habitants, libres de naissance et affranchis, hommes, femmes et enfants tout y assistait\*. Pour prévenir la confusion, la coutume était de procéder par tribus et dans chaque tribu par familles . Or nous savons que dans les colonies aussi hien qu'à Rome, le peuple était également divisé en tribus ou curies dont chacune comprenait nécessairement un certain nombre de gentes. Un nombre de jours qui paraît avoir varié de un à cinquante \* était chaque fois déterminé d'avance et on fixait à chaque tribu le jour où devait avoir lieu sa supplication? Rien n'était plus favorable à l'exècution des projets de Décius que cet usage qui avait aussi pour lui l'avantage d'être emprunté à ces antiques traditions romaines qu'il voulait restaurer. Ainsi, comme le dit Commodien, on ne pouvait pas se dissimuler, tout le monde devait paraftre ; sans parler des registres de toute sorte que le

7) Das eigenthümlichste der Supplicationen ist indessen die allgemeine Be-

<sup>1)</sup> Christianum me esse, sacrificare milii non licere, ep. 55, 14, p. 633. On enit que les libeliatiques étaient ceux qui achetaient des certificats de com-

theiligung der ganzen Bevolkerung an denselben. Marq. VI (1878), p. 49.

\*) Marq. VI, 50. Il cite Liv. 22, 10, 8; supplicatumque iere cum conjugibus ac liberia. 27, 54, 8; celebrataque a viria feminisque est. 40, 37, 3; majores duodecim annie omnes supplicaverunt, Et, pour les affranchis, Macrobe, 7,

<sup>6, 13,</sup> etc.

3) V. dans Marq, Vi., #82, Liv. 7, 28, 8 : Non tribus tantum supplicatum ire placuit, 34, 65, 3 : edictumque est ut omnes qui ex um familia essent pariter supplicament.

<sup>4)</sup> Marquardi, IV, 139, 140. 4) Marq. V (1876) 8621.

<sup>1)</sup> Lav. 7, 28, 8, dans Marq. VI, 50 : Ordoque ils, quo quisque die supplicarent, etatutus.

genie méthodique des Romains avait multipliés, on était soumis " au contrôle des chefs de tribu, et surtout à celui des chefs de famille Le Romain de quelque importance ne marchait jamais sans corlège; le chef de famille qui sacriflait groupait autour de lui non seulement ceux de son sang, mais encore ses clients et tous ceux qui dépendaient de lui en quelque manière. C'est au maître d'offrir le sacrifice pour toute sa maison, dit le vieux Caton', et Tertullien' se demande ce que doivent faire les esclaves ou les hommes libres de diverse catégorie quand feur service les oblige d'assister à un sacrifice fait par leur mattre ou leur patron. A plus forte raison, dans cette circonstance exceptionnelle, ceux qui ne seraient pas à leur rang auraient ils à redouter l'œil du maître. Si des supplications étaient ordonnées à la fois pour toutes les villes et leurs dépendances : la population chrétienne de l'empire se trouvait prise dans un immense coup de filet.

Pour ce qui concerne Carthage, en laissant de côté l'emploi du moi supplicaturus qui a lui seul est peu probant, la présence des femmes et des enfants ainsi que la détermination d'un certain nombre de jours pour l'accomplissement des sacrifices concordent avec l'idée de supplication. Malheurensement notre auteur nous offre de sérieuses difficultés 3. Il nous montre des chrétiens courant au forum non sur une convocation mais spontanément, remis au lendemain par les magistrats à cause de

<sup>1)</sup> Cato, De re rustica, 143, seito dominum pro tata familia rem divinam facere, dans Marq. VI, 129.

<sup>1)</sup> Coterum quid facient servi vel liberi fideles, item officiales meridienatibus dominis vel patronis vel præsidibus suis adhærentes ? Tert., De idstolatria, 17, t. I. p. 97 de l'est, d'OShler.

Non urbana multitudo tantum sed agrestium stiam, Liv. 22, 10, 8, Non tribus tantum supplicatum ire placuit, sed fluitimos etiam populos, Liv. 7, 28, 8, done Marq. VI, 50%.

Quid victimam supplicaturus importas? De Ispais, 8, p. 243.
 Lo ne veux pas pariar do la présence d'enfants au-dessous de quatores. ans (cf. De lapsis, 9); à Caribage de mêma qu'à Rome les édits relatifs à ces cérémonies pouvaient et devaient varier auvant les airconstances, pour le de L'emploi du rite romain dans ce que nous catreroyons de ces escribres, au lieu du rite gree propre aux supplications, serait une objection plus grave si cette différence entre les deux riles avait continue à être aussi marquée sous l'ampire.

l'heurs avancée et demandant avec insistance de sacrifier le jour même . N'est ce pas dire que pendant le délai ils avaient le choix du moment et qu'ils pouvaient procéder à leur abjuration chacun à part?

Cependant il est difficile devant les témoignages cités plus haut de renoncer à l'idée que des cérémonies publiques analogues aux Supplications, furent célébrées à Carthage. Je ne veux pas trop presser les textes. Dire que l'accomplissement des rites par une curie pouvait à raison de la sévérité du contrôle et de formalités additionnelles prendre plus d'un jour; expliquer ainsi l'impatience de ceux qui par peur, pour prouver tenr zéle, ne voulaient pas être remis au lendemain ; supposer pour se remire compte de la spontancité des abjurations que, dans son langage sévere. l'évêque de Carthage a voulu simplement signifier l'obéissance empressée de ceux qui auraient dû au moins attendre d'être arrêtés 2, c'est sans doute se hasarder. Je ne m'explique pas d'une manière tout à fait satisfaisante comment des chrétiens se mirent d'eux-mêmes en avant. Ce qu'on peut du moins affirmer c'est que les patrons chrétiens n'étaient pas seuls quand ils offraient leurs sacrifices; qu'ils convoquaient autour d'eux leur famille dans le sens le plus vaște du mot; que, si tout le groupe était chrétien, c'était une gens dans son ensemble qui renonçait au christianisme: Nous n'avons pas seulement ici pour garant l'usage remain. Après l'expiration du délai, lorsque les tombés, comme on les appelait, demandèrent aux confesseurs de les réconcilier avec l'église, ceux ci crurent pouvoir accorder des cartificats de reintégration ainsi libellés : « qu'un tel et les siens soient admis à la communion. De sorte, dit Cyprien à ce sujet, qu'il peut se présenter á nous des vingtaines on des trentaines de personnes ou meme davantage comme parents, allies, uffranchis, faisant partie de la maison de celur qui a recu le certificat. Quoique le chris-

<sup>1)</sup> Ultro ad forum currere... Quot illio a ungistratibus vespera argente delli sant, quot ue corum differetur interitos et rogavernat libe lapais, 8.

De Non expectaverunt saltem at ascenderent apprehensi De lapsis 8, p. 242, Audio enim quibuedam sic libellos fieri ut dicatur : « Communicet ille

tianisme s'adresse à la conscience de l'individu pour le landré seul responsable, la solidarité entre les membres d'une même gens était si puissante que les confesseurs, obéissant à l'esprit du temps, croyaient pouvoir, s'ils amnistiaient le chef de famille, amnistier du même coup ses subordonnés. N'est-ce pas parce qu'il avait sacrifié à leur tête et en leur nom? N'avait-il alors été entouré que des membres chrétiens de sa gens? Un peut donc raisonnablement admettre que toute la ville fut convoquée à des sacrifices et que les personnes marquantes les célébrérent comme d'ordinaire avec leurs familles. Il est moins prouvé qu'un ordre de succession fut règlé d'avance, mais cet ordre était si facile à établir, si conforme aux usages, si nècessaire, que j'ai peine à ne pas l'admettre, malgré la difficulté que présente sur ce point le texte de Cyprien.

Essayons maintenant de suivre le chrétien et en particulier le chef de famille déterminé à sacrifier.

## П.

Parmi les temples de Carthage plusieurs sont demeures fameux. Consacrés sons des noms romains à des divinités phénicienxes ils occupaient les emplacements où s'étaient élevés les temples de ces divinités dans l'ancienne ville. C'était le temple de Saturne où l'on immola jusque sous le proconsulat de Tibérius des victimes humaines; celui de Junon, la Vierge Céleste, invoquée si souvent pour avoir des pluies. Il occupait à lui seul le plateau d'une hauteur. Vis à vis de lui, sur la colline de Byrsa s'élevait le temple d'Esculape, le plus beau de tous, qui contenait la bibliothèque et la salle où le Sénat tenait ses séances. Mais ce n'est pas dans ces lieux de cultes locaux.

cum suis... » et possant nobis et viceni et triceni et amplius ufferri qui propinqui et affines et liberti ac domestici esse assercentur ejus qui accepti libellum. Cypr. ep. 15, 4, p. 516. Illa qui impullinos vel amices sues ad facinus compulit, ep. 55, 13, p. 633.

<sup>4)</sup> Beule, Fouilles & Carthage, p. 43. Tertullien, Apol. 9, t. 1, p. 143.

idi, ibid., 23, p. 213.
 Beulé, p. 26 et passim.
 Id., p. 73, 75 et passim.

que les sacrifices furent offerts. L'endroit officiellement choisi fut le Capitole. On sait qu'il y en avait pour ainsi dire un dans chaque ville, à l'imitation de celui de Romet, et c'était à Jupiter, au protecteur officiel de l'empereur et de la maison impériale, que l'adoration devait s'adresser dans cette circonslance. Pour Cyprien la lutte est entre l'Église et le Capitole ; il nous montre à deux reprises les apostats montant au Capitole pour aller renier leur foi ; c'est aussi dans l'enceinte du Capitole qu'ils mangealent la vainde sacrifiée aux faux dieux. C'est donc aussi dans cette enceinte qu'il fait sièger les magistrats, non loin d'une idole ou le peuple afflue, et qui doit être la statue de Jupiter. Elle est visible du fond de son sanctuaire; les duumvirs sont au dehors de cet édifice, à l'endroit ou se donnaient les repas, probablement dans une grande salle à demicouverte?

On comparait devant eux avant de sacrifier. Le choix du moment est soumis à leur agrément \*. Pour cette formalité nous les trouvons au forum \*. Du moins Cyprien dit que les chrétiens empressés d'apostasier courent au forum et que là plusieurs d'entre eux sont remis au lendemain par les magistrats. Si le

<sup>1)</sup> Sur les Capitoles en général, Capitolia cf. Arnobe, édi. Reilferscheid, Vienne, 1875, I, 34, p. 22; IV, 16, p. 453; V, 9, p. 182; VI, 20, p. 231. Sur celui de Carthage le corpus mecr. lat. VIII ne contient qu'un fragment d'inscription, nr 1013. Capitoles en Afrique à Cirta, Thereste, etc. did., p. 1113; etc.).

<sup>\*)</sup> Jupiter Optimus Maximus conservator imperatoris totiusque domas dirine, G. i. t. VIII. as 2020. Jupiter Optimus Maximus conservator sanctissimorum principum doulacrumque nostrorum, ib., n. 1628. Cf. a la p. 1983 l'indication d'un certain nombre de formules semblables. L'enceinte du Capitole pariferement peuplès à Rome et sans doute cuasi à Carthage des statues de l'empareur. Pl. j. Pan. 52, ad. Lomaire, t. II, p. 310.

<sup>\*)</sup> Ut ecclesia Capitolio cedat, ep. 59, 18, p. 688.

<sup>\*)</sup> Quamle ad Capitollum sponie ventum cut, De lapsis, 8. Unus ex his qui sounts Capitollum negaturus ascendit. ib., 24, p. 254.

<sup>1</sup> Ut linguis atque ore que in Capitolio ante deliquerant, ep. 50, 13.

Beliciam nutrix detailt ad magistratus. Illic ei apud idolum quo populas confinebat, quod carnem necdum posset edere per atatem, panem meto mixtum, etc., De lumis, 25 p. 255.

<sup>1)</sup> Cf. Marquardt, VI, p. 156.

Quot Illio a magistratibus vespera argente dilati sunt, De Inpete, 8.

<sup>&</sup>quot; Utiro ad forum currere, Quot illie, sto., thid.

Capitole était situé sur le forum, tout est clair. A Smyrne pendant la momé persocution, c'est dans un temple sur le forum que Pionlus paraît bien avoir été conduit devant les magistrats! A Pompei le Capitole était au fond du forum\*. En était-il de même à Carthage? M. Beulé dans ses fouilles à la colline de Byrsa a trouvé sur un bas relief votif l'image d'un temple qu'il croit être celul de Jupiter Capitolin et il suppose, d'après un certain nom bre d'indices, que ce temple faurait été élevé dans l'acropole, à côté de celui d'Esculape . S'il en est ainsi, le Capitole de Carthage aurait dominé le forum comme celui de Rome, peut-être de plus près encore, mais enfin il n'aurait pas été situé sur le forum même. Il faudrait donc admettre ou que la déclaration avait lieu dans quelque autre édifice ou que Cyprien a identifié la place et son voisinage. Si la supposition de M. Beulé, que hiimême d'ailleurs ne présente qu'avec une grande réserve, est fondée, il me paraît plus simple de penser que Cyprien n'a pas fait la différence et de représenter le chrétien avant de sacrifier s'adressant aux magistrats dans l'enceinte du Capitole ..

L'évêque de Carthage aurait en horreur de décrire les sacrifices. Mais ses reproches aux apostats nous donnent sur ce point des renseignements. Celui qui va sacrifler amêne (sans doute pour lui et pour sa famille) une victime de menu ou de gros bétail, un belier on un taureau (qui devaient avoir fait partio de la procession). Lul et les siens ont au front une couronne.

<sup>1)</sup> Ruinart, p. 133-135, §§ 15, 16, 18 du Martyre de Pionius.

Boinsier, Promenuda archéologiques, ed. in-12, p. 24.
 Fouilles à Carthage, p. 70-77; pl. 1 et 11.

C'est ainsi que Procopa aurait dit qu'à Rome le tempie de Janua l'ifrons qui était en réalité roisin du forum était sur la forum. Ja copie une note de l'édition Baluze des œuvres de Cyprien « Procopius, lib. I, c. 25 De bello gethico scribit Janum adem habuisse in foro ex adverso curin super Tria Fata. « De plus Cyprien, De laprit, 21, en parkant de celui qui va remer le modère montant au Capitole: unus ex his qui sponte Capitolium negaturus allegadit.

<sup>(</sup>a) Quid hastiam tecum, miser, quid victimam supplicaturus important De tausis, 8. Les hostie sont des pecudes, les victimes des arments. Cf. Marq. VI, 195. On immolait à Jupiter un belier reveex, ef. corpus i. b. VIII, nº 8246 st 8247, et un jeune taurean juscineur. Marq. VI, 167.

<sup>\*)</sup> Prons... diaboli coronam ferre non potuit, De lapsir, 2, p. 238. Ch dans -Ruinarte le Martyre de Pionius, 18, p. 135.

Ils se couvrent la tôte d'un pan de leur robe, conformément au rite romain, à l'encontre du rite grec, et surtout de la coutume chrétieune de prier la tête découverte. Debout, devant l'autel, tournés vers l'idole 2, ils renient à haute voix le christianisme, peut être par une formule de prière, mais où pouvait être contenue une négation expresse du Christ? Le grand autel de Jupiter fume en exhalant une affreuse odeur. Il est difficile de dire si c'est sur cet autel ou sur un autre que la victime est immolée.

Si des tombés d'un certain rang immolaient des victimes, le peuple se contentait d'offrir du vin et de l'encens, ce qui était d'ailleurs conforme à la coutume des supplications :. Cyprien n'établit jamais une distinction entre ces deux sortes de sacrifices .

Il s'élève souvent avec énergie contre ceux qui out mangé de la viande sacrifiée aux faux dieux. Les lèvres des confesseurs sanctifiées par la céleste nourriture ont, après le corps et le sang du Seigneur, reponssé le contact impur des restes des idoles.

<sup>1)</sup> Velamen que illie velabantur sacrificantium capita, De lansis, ibid. Gr. Marq. VI, 175, 180.

<sup>3)</sup> Sture Illia potult... non ura illa quo moriturus necesserat. C'est l'attitude du excrificat pendant la prière lice au sacrifice. Cf. Marq. VI, 169, 173 et 152-3.

<sup>\*)</sup> Non sensus obstupuit, lingua hasit, sermo defacit? Stare Illio (in Capitolio, ante aram) potuit Dei servus et loqui, et rennutiare Christo, De Lips's, 8. Unus ex lite qui sponte Capitolium negaturus ascandit, postquam Christom negaturus absoluti... (alla) laniavit linguam que foscat val pasta impia vel locula.

y Non diaboli altare quad fadore tetro fumare ac redolere conspexerat, the hazar, 8.

i Cf. Lie. 10, 23, 2, poblice cinam et tus problitum, dans Marquardt VI, VO. — Suet. Oct. 35. — Arnob. VII, 31, p. 264. — Commadich I. hind. et le nom de turificaté donné en général à ceux qui avaient sacrillé. Cyprien l'emploies ep. 35, t. p. 634.

<sup>5)</sup> Le mot tarification se trouve qu'une seule fais dans les œuvres de Cyprien, ep. 55, 1. Dans le De lapsis l'enceus n'est jamais nommé, la legon thus acconderant n'étant donnée que par des éditions qui ascenderant mes, et Hartelli-Mais les rélussors aux mains souilless se rapportent souvrel, sans dontées l'affrance du l'enceus.

<sup>\*)</sup> Sanctificata um calestibus cibis post corpus et sanguinem Domini profesa contegia et idolorum reliquias respuerant. Ibid. 2, p. 238.

· Ceux qui sont les vases du Seigneur et le temple de Vian ne quittent pas la ville, ne se retirent pas, pour n'être pas forcés de se souiller et de se profaner au contact immonde de mets abominables! '. En revenant des autels du diable, on s'approche de saint du Seigneur avec des mains souillées et infectées par l'odeur des sacrifices; les mets empoisonnés des idoles vous remontent pour ainsi dire encore à la gorge; vous exhalez encore l'odeur qui témoigne de votre crime et vous portez les mains sur le corps du Seigneur !! . - On pourrait multiplier les exemples 4.

Manger de la viande sacrifiée aux idoles, c'était un des actes d'abjuration les plus éclatants. Le rigide Tertuillen ne défendait pas d'assister aux sucrifices quand on v était appelè par un devoir de convenance ou par une obligation sociale, à la seule condition de ne rendre ni en actes ni en paroles aucun des services nécessaires à l'accomplissement de la cérémonie. Il est évident qu'en temps ordinaire les chrétiens profitaient généralement de cette permission. Mais manger de la viande et boire du vin qui avaient été employés au culte des idoles, c'était entrer en communion avec elles. Le nom même d'idole est ici faible et en quelque sorte inexact. L'idole en effet n'était, comme on le sait, aux yeux des chrétiens, qu'un moven pour quelque démon, non seulement de se faire adorer. mais de se faire donner la graisse des victimes dont il se nourrissait reellement, dont il avait besoin pour entretenir son existences. Manger de la viande consacrée aux idoles, ce n'était

<sup>¿)</sup> Et qui rasa sunt Domini az templum Del, ne immundum tangere et feratibus cibis pollui violarique cogantur, non exeunt de medio neo recedunt? 16. 10, p. 245.

<sup>7</sup> A diaboli aris revertentes ad sanctum Domini sordidis et infectis nidora manious accedunt, mortiferor idolorum cibos adbue piene ructantes, extintastimes etiam nune scalus suum fancibus et contagia fanesta redolentibus Donnal corpus invadunt. Ib. 15, p. 248.

<sup>7)</sup> Ibid. 16, 22, 24, 35; ep. 30, 3, p. 531; ep. 59; 13, p. 681.

De idolalatria, 16, 17, t. 1, p. 95, 97.

b) Chard cultum sui cogant, at midore altarium et rogis pecurum sagmati. Quod idola dii non sint, 7, p. 24. Cl. Min. Fel. 27, ed. Groner, p. 277, Tert. Apol. 22st. I, p. 208, etc., etc.

done his sculement renoncer an Christ, c'était d'une façon matérielle participer au repas des démons, entrer era communion avec eux dans le sens le plus énergique du mot : il y avait la one reproduction sacrilége de la communion avec le Christ sons les espèces du pain et du vin : il était impossible aux chrétiens de ne pas faire ce parallèle et de ne pas le faire sans horreur!. Voilà sourquoi, même ceux du parti de l'indulgence, s'accordaient à reconnaître qu'une telle pratique était interdite' : les Corinthiens qui, du temps de saint Paul, traitaient avec dédain cette répugnance de préjugé sous prétexte que les idoles n'étaient qu'une matière sans vie, ne semblent pas avoir laissé de successeurs au me siècle. Aussi comprend-on que les magistrats, pour s'assurer de l'abjuration des chrétiens, aient porté d'une manière particulière leur attention sur cet acte qui suivait ordinairement le sacrifice et sur lequel il convient maintenant d'insister.

On égorgeait les victimes le matin. C'est sans doute pour cette raison qu'à l'approche des heures du soir, les magistrats renvoient au lendemain des chrétiens trop pressés de sacrifier. Au milieu du jour on faisait cuire les entrailles et on préparaît les mets qui devaient être placés sur l'autel pour être efferts aux dieux et brûlés en leur honneur. Pendant ce temps la cérémonie pour le public était interrompue. Elle recommençait pendant que le repas des dieux se consumait sur l'autel. Puis on profanait le resie de la victime, c'est-à-dire à peu près toute la viande, et dans le plus grand nombre de cas, on la distri-

Cf. les passages cités plus haut, De lapais, 2, 15, 16, l'ajoute 9 : nec deralicto cibo et poculo Domini ad profana contagia sponte properavimus, p. 243.

<sup>1)</sup> Plorique idololatriam simpliciter existimant his solis modis interpretandam al quis sut incendut, aut immolet, aut pollucent... Tert. De idot. 2, W I, p. 88-9.

<sup>3)</sup> Marq. VI, 178.

Ouol illie a magistratibus vespera urgoute dilati sunt. Pour le seus large de respera, ci. Cypr., ad Donatum; 16, p. 15; quidquid melinante jam sole in resperam dies superest.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> La foie, le poumon, le cour, les antrailles. Pour ce qui suit, Cl. Marq. VI, 136-179.

buait aux assistants qui l'emportaient chez eux ou fasaient ensemble un repas dans le temple même. Il pouvait être alors trois ou quatre heures de l'après midi. C'était le moment du principal repas des Romains qui aimaient à le prolonger dans la soirée.

Parmi les dépendances des temples étaient des cuisines et de vastes salles à manger"; les portiques de l'enceinte et même son espace à ciel ouvert étaient aussi sans donte utilisés pour dresser les tables. Les témoignages relatifs aux repas dans les temples abondent chez les auteurs païens ou chrétiens.4. Rien n'était d'ailleurs plus fréquent que les repas publics, offerts à la suite de sacrifices, soit dans les temples soit sur le forum, au sénat ou au peuple, ou à tous les deux. Jeux, triomplies, fêtes religieuses, cérémonies funébres, dédicace d'une statue ou d'un édifice tout élait occasion. Sous l'empire, dans ces villes on la vie municipale était si active, on voit des citoyens riches pour se rendre populaires régaler pour ainsi dire à tout moment les décurions ou les curies. Ces banquets se répétaient même plusieurs jours de suite. A Turca, ville à peine connue de l'Afrique proconsulaire, un citoyen répare et agrandit à ses frais des hains publics. Il les dédie ensuite en donnant à la population tout entière. universa plebi, des représentations théâtrales et des banquets

3) Cl. Mary, VII, 289.

• 5) Pour tout ce qui concerno ces repas publice, on consultera axec fruit. Mary, VII, p. 203 ss.

<sup>1</sup> Marq. VI, 116; Boucha-Leclerc, Pontifes, p. 105.

<sup>4)</sup> Marq. VI, 156.
4) Je n'en citerai que deux ou trois. Plante, Trin. v. 168 (acte II, sc., rv). Quid nunc, si in cedem ad comam reneris,... apposita sit coma, popularem quam rocant. — Sén. sp. 95, 72, p. 131 du 1. IV, de l'ed. Lumaire : Anto quins Joeis cellam apposita convivis vasa fictilia. Il s'agit d'un repas public ordinens par Tubéron. — Pour les anteurs chretisms, quetquot escanderunt in templa et recumbentes mandacavernot... Conc. d'Ancyre, art. 5, dans flacduja, L. I, p. 273. — Dans le Martyre d'Achatics, 2 (Rumart, p. 140), le genverneur Martian lui dit : Te venire mecum ad Joven Januaumque pracipio, at simul colebrantes dulce conviviena, numinibus que sunt digna reddamus.

ce) Cf. le Corpus l. l. VIII, p. 1117 aux notabilia suria, act. discisones co sent réunif de nombroux reassignements sur l'eputam. Je n'oublie pas qu'il était quelquelois donné en argent, mais su dans le plus grand nombre des cas, c'est en patore et il est impossible de s'y tromper.

pendent trois jours! Est-il léméraire de penser que les enrions et les chefs de famille, a l'occasion des cérémonies ordonnées par Décius, prouvèrent leur munificence en donuant à leur tribu on à leurs clients des repas qui se succédérent pendant la durce du délai? Quoi qu'il en soit, nous pouvons affirmer, d'après Cyprien, qu'il y avait alors des repas plus ou moins complets dans l'onceinte du Capitole. Devant l'idole (Sénèque avait commenté ce mot d'avance, en parlant de tables dressées devant l'édicule de Jupiter), nous voyans de la viande, du pain et du vin, restes de ces repasa : nous avons plus haut cité un passage trop energique pour être traduit littéralement et où l'apostat est représenté gorgé de viande, exhalant l'odeur du vin :. Co n'est donc sans doute pas par une simple métaphore que l'orateur parle de la coupe empoisonnée passant à la ronda": chaque jour des chrétiens mêlés aux païens participaient à ces banquets sous les yeux des magistrats".

Afin de connaître ceux qui s'abstenaient de sacrifier et ceux qui obéissaient, pour faire arrêter les premièrs et ne plus inquiéter les autres, ne devait on pas inscrire ou pointer les noms sur des registres? Le passage de l'épitre de Novatien sur les libellatiques est obscur et controversé : cependant il me paraît difficile, si on l'examine, de se soustraire à l'opinion que d'après ce passage on commençait par marquer sur une liste officielle, comme ayant en effet sacrifié, ceux à qui l'on vendait des certificats de complaisance. En Espagne, l'évêque de Mérida, Martial,

3) Sur les cana recta, les sportular, les panaria, cf. Marq. VII, les. last.,

le m'ellorse de na dire que le nécessairo.

1 De lapais, 15,

Mors invicem letali poculo propinata est, De lapun, 0, p. 213.

Of the lapane, 25, p. 255. If so pourrait que les magistrala priesent leurrepas dans l'enceiute et une partie au moins du peuple sur le forum.

2) Ep. 30, 3 p. 551. In sie scriberentur; le non admissum crimen tamen publice legitur. La variable acta focussent no un parall pas à considerer.

Corpus i, i. n. 823. Apodyterium... dedicavit et universe plebi spalum per triduum dedit nes non et indes socaleos exhibuit (j'ai rétabil l'orthographa unuelle).

<sup>&#</sup>x27;) Apud idolum... quod carnem necdum posset ciere per atatem, panem mero mixtum, quod tamen et ipsum de immolationo percontium supercord. De laneir, 25, p. 255.

s'élant pourvu d'un de ces certificats, sa soumission à l'idefatriefut certainement consignée sur un registre! On peut objecter iel qu'il s'agissait d'un évêque, qu'il avait comparu devant le procurateur ducénaire; on peut regarder la soleunité de son cascomme exceptionnelle; enfin la scène se passe en Espagne et peut-être pendant la persécution de Gallus. Mais n'y a-t-il pas de la force dans l'emploi par Cyprien du terme furidique de déclaration? Quiconque dans le délai fixén'a pas fait une declaration de paganisme s'est par cela même avoue chrètien\*, S'être souille d'un certificat c'est avoir fait une déclaration d'apostasie. Novatien caractérise l'acte des libellatiques de Rome par le même terme, que Tertullien nous explique, en disant que toute déclaration, pour être valable, a besoind'être attestée et enregistrée'. Novatien et Cyprien n'employaient pas au hasard, dans une circonstance aussi grave, un mot de cette importance II paralt raisonnable de conclure que l'acte de soumission, surtout pour les citoyens notables, était marqué sur les livres publics. Les registres propres à cet effet ne manquaient pas. Il suffisait au besoin d'un simple pointage.

A quel moment ce contrôle avait-il lieu ? Denva d'Alexandrie, nous l'ayons vu, montre les personnes marquantes (ou peut-être même fontes les personnes) appelées par leur nom les unes après les autres et s'approchant alors des antels. Nous savons aussi qu'à Carthage avant de sacrifier ou comparaissait devant les magistrats et qu'ensuite devant les autels on reniait le Christ à haute voix; c'est sans doute alors qu'il était pris acte de la soumission à l'édit, ou peut-être encore, et cela plutôt pour les gensdu commun, lorsque on s'asseyait à la table des dieux. Cyprien

<sup>( 1)</sup> Busilides et Martialis nefando idololatrio libelto contaminati... (Martialis) actis cliam publice habitis apud procuratorum ducenarium obtemperusas at doberim et Christum negrasse contestatur n. 7. ait. sp. 67. 0, p. 710.

ty De lapais 3 déjà cité : quisque professus intrà diem non est, h Et illa professio est denegantis ibid 27, p. 26

Nafarierum libullorum professione ep. 30, 3 p. 550. 7 Professio alterius auctoritate conficitor, Alius scribit, alius subscribit, alius obsignat, alius actia refert. Kamo sibi et professor et testis est. Adv. Marclouesa VI, t. 11. p. 275.

dans in passage de son discours sur les tombés semble distinguer ceux qui ont parle et ceux qui ont mange '. 4

Je ne diral qu'un mot relativement à ceux qui s'abstennient. Dans la mesure où ils étaient connus ils risquaient d'être dénoncès de mille manières qu'on devine et qui se reproduisent dans tous les temps de proscription. Étaient ils officiellement recherches ? Le matre de temple avec sa troupe cherchait-il à les découvrir, ou s'il avait un rôle actif à Carthage comme à Smyrne ', ce qui est probable, se bornait-il ici à aller surprendre ceux qui lui étaient signales? Quolqu'il en soit, il y eut dans cette première période des arrestations, et il était impossible qu'il n'y en cut pas. l'out porte à conclure qu'on amenait ces matheureux dans l'enceinte du Capitole, à l'endroit su avaient lieu les repas et où les magistrats se tenaient. On leur présentait la viande abominable. A Smyrne un prêtre est chargé de l'offrir el fait le lour des assistants. S'ils en mangealent, sans donte après avoir pris acte de leur obéissance on les relachait. Ceux qui refusaient étaient condamnés sur le champ aux peines dont les magistrats municipaux pouvaient disposer, ou, si le cas étall suffisamment grave, jetés en prison. Des lors les duumvirs n'avaient plus à s'occuper d'eux, ils appartenaient à la juridiction du proconsul\*.

Alnsi, il étail ordonné à tous les citoyens de sacrifier, pour témoigner de l'attachement à l'empire et de leur dévouement à l'empereur. Un certain nombre de jours était fixé pour l'accomplissement de ce devoir par la population et fil est probable que l'ordre dans lequel les curies devaient se succèder au pred des autels était déterminé. Les sacrifices seraient faits au Capi-

1) Linguam que fuerat vel pasta impie vel tecuta, De lugare 24 p. 254.

<sup>1)</sup> Polemun neochorus sive esdituus advenit, stipatus turba corum quas ad investiganilos Christianos Polenomi indecia majora sociavecant, Relaurt, p. 424. mart. de Pumus, 3.

Tune sacerdos lopentia verubus exta circumferena, velat Piones daturas

advenerat, ibid. 18, p. 135.

<sup>\*)</sup> Chi Pionini ail : son quos curcor incluserit, mos est advention committe oppeniri. Quid com alteri debitam, lilitata tomoritate prasamitis i ibida 16, p. . 133. Rour le comparution à Carthage devant les magistrate et devant celle le processul, roir op. 38, 1, p. 580.

telle, au centre officiel de la religion nationale. Les maltres de temples prendraient à cet effet les dispositions nécessaires. Les magistrats municipaux assistes de cinquitoyens notables, se tiendraient dans une salle de l'enceinte, reconnaltraient les citoyens, peut être appeles par familles, et chaque groupe ayant son chef à sa tête nierait le Christ et sacrifierait. Des banquets auraient lieu tous les soirs dans le temple pour y consommer la chair des victimes. On tiendrait registre des noms de ceux qui auraient obéi. Quant aux rebelles ils seraient condamnés à l'exil qui entraînait la perte des biens, ou jetés en prison, avec la perspective des plus affreuses tortures. Ceux dont on ne pourrait pas se saisir seraient par le fait même de leur absence considérés comme condamnés à la peine capitale et auraient leurs biens confisqués.

Telles paraissent avoir été les mesures prises à Carthage contre les chrétiens afin de les contraindre à sacrifler. Il resterait à raconter les défaillances, les douleurs profondes dont elles furent accompagnées, le repentir qui les suivit, toute cette histoire de la chute et de la réconciliation, si variée et si dramatique, qui eut surtout pour théâtre les consciences, et qui demeurera, malgré les faiblesses dont elle fût mélée, un des plus honorables épisodes de l'histoire morale de l'humanite, je n'ai voulu pour le moment qu'éclairer à Carthage le préambule de cet épisode, me proposant d'ailleurs d'améliorer encore ce travail avant d'en utiliser les résultats et de leur donner place dans une étude plus étendue.

I. MASSEBIEAU.

## KESHUB CHUNDER SEN

L'Inde vient de perdre à trois mois de distance, deux de ses principaux réformateurs contemporains, Dayananda Sarasvatt, décèdé le 30 octobre 1883 à Ajmir dans la Rajpoutana et Keshub Chunder Sen, mort le 8 janvier dernier à Calcutta.

Dayananda Sarasvall était un brahmane de Goudjarat, profondément verse dans la connaissance de la littérature théologique de son pays. Il s'était placé sur le même terrain que les premiers disciples de Râm Mohun Roy, le fondateur du brahmaïsme, pour combattre, - au nom même des Vêdâs qu'il regardail comme divinement révéles - les abus introduits dans les coulumes et les croyances de la race hindoue, lels que les pratiques de l'idolatrie, l'isolement des castes, la clanstration des femmes, l'interdiction aux venves de se remarier, etc. Ses discussions avec les brahmanes de Bénarès non moias qua ses commentaires des Vôdas n'avaient pas tardé à le rendre célèbre, et il avait groupé ses adhérents dans une association religiouse, l'Arya Samaj, qui professait un culto sans autres dogmes que la croyance en Dica, en la métempsychose et en l'infaillitéllé à védique. Quel qu'ait été le succès de ses prédications et quel que soit encore au jourd'hui le nombre de ses adhérents, il est clair que sa secte devra se dissoudre ou se transformer, le jour où il s'y glissera le moindre doule sur l'accord absolu des Védàs avec les exigences de la raisons

Toute autre semble la portée de l'œuvre poursuivie par Keshah Chunder Sen. Celui-ci était né en 1838 d'une famille bengalaise vouée au culte de Vishnou. Doné d'une imagination ardente et d'un tempérament mystique, mais initié aux lumières de la civilisation occidentale par son éducation anglo-indienne au collège présidentiel de Calcutta, il était entré de bonne heure dans le Brahma Gamaj de cette derhière ville, où le successeur de fram Mohua Roy, Debendra Nath Tagore, avait graduellament rejeté le dogme de / l'infaillibilité védique et rompu avec le punthéisme Idéaliste de IL philosophie vadantine, pour se rapprocher du theisme rationaliste alors professé en Angleterre par Coloridge et Francis Newmann, en Amérique par Emerson et Théodore Parker, Toutefois Debendra NAth Tagore se groyait tenu à certains médagements pour les préjuges sociaux des Hindous, et, bien qu'il cut lui-même renoncé au cordon sacré des brahmanes, il se réfusait à sanctionner la rupture des dernières barrières entre les castes, particulièrement dans la question des mariages. Keshub uni s'était rapidement créé un partiparmi les membres les plus jounes de l'Association, s'élava avac lorce contre ces tempéraments, et n'ayant pu rallier la majorité à ses vues, se sépara de Debendra Nath Tagore, en 1865, pour fonderune association rivale, le Brahma Sama) de l'Inde, (Bhiratbharsia Samaj) où il put appliquer sans restriction son programme social et religieux. Il avait alors vingt-huit ans.

La nouvelle communauté ne tarda pas à éclipser l'ancienne tant par le nombre que par la ferveur de ses adhérents, Keshub hil fit adopter des rituels dégagés de toutes attaches avec les préjugés: hindous, en même temps qu'il envoyait des missionnaires dans les différentes parties de l'Inde pour y propager la boune nouvelle. Lui-mêmo se prodigua de Madras au Punjab pour fonder de nouveau Samajes. En 1870 il entreprit, avac quatre disciples, le voyage d'Angleterre où il lut requisvec besucoup de lavour et où il out l'occasion de se faire entendre dans soixante-dix mortings, ainsi que dans plusieurs églises unitaires, congrégationalistes et même baptistes. C'est à cette époque qu'il lis avec certains personnages éminants de la société anglaise des relations d'amité que la mort seule a po dénouer ; nous citerons notamment le doyan Stanley et M. Max Muller qui dernièrement encore promettait à sa mémoire « la première place parmi ses compatriotes et une place préeminente permi les meilleurs représentants de l'humanité. «

L'ardeur des sentiments religieux de Keshub et la sympathio qu'il témoignait en toute occasion au personnage du Christ, avaient tait proire à un certain nombre de ses auditeurs qu'il était sur la route du Christianisme. Lui-même se chargea de les détromper avant de quitter l'Angleterre. « Il est impossible pour un théiste, Indien ou

Euro sen, de nourrir des sontiments d'aversion pour le Christ ou ses disciples. - expliqua-t-il dans une soirée d'adieu à Caquelle assistalent les représentants de dix différentes communions religiouses; - mais le Christianismo cat venu à l'Inde sous une forme étrangère et répulsive. Le Christianisme, dans la personne de son tondateur. dans ses premières traditions, dans ses premières œuvres, étail oriental, asianque, et il n'y a pas de raison pour présenter aujourd'hui le Christianisme à la population de l'Inde autrement que sous un aspect oriental et asiatique. Laissez-nous à nous-mêmes pour étudier la Bible. » - C'est exactement le point de vue adopté en 1823 par son prédécesseur, Ram Mohun Roy, dans un livre intitulé les Précepter de Jénes, guide de la paix et du bonheur, et, tout récomment, par son successeur probable à la tête du Bharathharsia Samāj, Projah Chunder Mozoumdar, dans un volume public aux Eints-Unis sons le titre « du Christ Oriental » (The Oriental Christ). Le rationalisme brahmaiste a loujours maintenu le principe éclectique qu'aucune religion ne renferme la vérité entière, mais que tontes les religions en contiennent quelques fragments, et que la réunion de ces fragments constitue la tache du brahmaisme.

Das son retour à Calcutta, Keshub, vivament impressionné par les formes et les résultats de l'initiative privée en Angleterre, orgamen l'Indian Reform Association, qui fut subdivisée on chiq sections; 1º Prourès des femmes, 2º Education générale, 3º Littérature a bon marché, 4º Tempérance, 5º Philanthropie. Celte société ne tarda pas à fonder une école normale pour les filles ainsi que d'autres élablissements d'instruction, des bourses, des institutions de charité, étc. Pendant les années qui suivirent, on put voir Keshub à la tête de tous les mouvements qui avaient pour but la régénération intellectuelle ou sociale de ses compatriotes. C'est ainsi que, par son initiativo et sa perseverance, il contribus puissamment à la promulgation du Native Marriago Act, - loi qui a su pour effet, non-seulement d'introduire dans l'Inde le mariage civil à titre facultatif, mais encore de légaliser les unions entre les différentes castes, de fixer un minimum d'age pour les conjoints et d'écarter ainsi les muringes prématurés si fréquents entre Hindous, d'exiger le consentement de la femme, d'établir des empêchements de consanguinité, d'intersire la bigamte, enfin d'autoriser le mariage des veuves.

Cutte activité réformatrice no faisait pas oublier à Kashuh sa mission religieuse. Outre la propagande de ses journaux et de ses nombreux écrits, qui se répandirent dans toute l'Inde, il réunissait, à Calcutta même, en dehors de sa congrégation régulière, des auditoires de plusieurs milliers de personnes chaque fois que, dans une occasion solennelle, il prenait la purole, soit en bengali, soit en anglais. — En 1876, le Brahma Samaj de l'Inde comptait déjà plus de cent congrégations. C'est à cette époque que J'eus occasion de m'entretenir avec Koshub à Calcutta et je dois dire que, de tous les indigènes avec lesquels je me suis trouvé en rapports, aucun ne m'a fait une plus vive impression par le charme de sa parole et la hauteur de ses vues. Tous ceux qui l'ont approché, même parmi ses adversaires, s'accordent, du reste, à lui reconnaltre les qualités les plus propres à enflammer les imaginations et à séduire les cœurs. Son influence sur son entourage indigène lui attirait un véritable cuite, ce qui lui valut plus d'une fois le reprocha injusta de se laisser prendre pour un nouvel avatar de la Divinité.

Malheureusement les impressions religieuses de sa première éducation, les tendances mystiques de son imagination ardente, enfin le contre-coup de son admiration pour les pratiques enthousiasies et les offusions ardentes de la secte vislimouita qui professe encore auteurd'hui au Bongale la doctrine de Chaltanya, - peut-être le désir de pénètrer dans des couches sociales que la prédication rationaliste laissait assez froides. - amenèrent Keshub à développer outre mesure parmi les fidèles les pratiques d'ascétisme et les démonstrations de ferveur respectivement caractérisées dans l'histoire religieuse de l'Inde par les noms de yoga (union mentale avec Dieu) et de bhakti (effusion d'amour divin). Cette tendance ne tardu pas à réagu facheusement sur l'activité des réformes sociales entreprises par le Brahma Samaj. De la, parmi les éléments les plus sobres de la communauté. un mécontentement qui ilt explosion en 1878, lorsque Keshub maria sa fille au souverain de Kouch Behår, bien qu'elle n'eut pas encore atteint l'age fixé par le Native Marriage Act. L'union, pour être valable, dut des lors être célébrée suivant des rites hindous qui comportaient tout au moins une apparence de pôlythéisme.

Bour toute défense, Keshub se horna à prélexter que sa conduite aveit été dictée par une inspiration divine. Il faut dire que, suivant sa doctrine favorite. Dieu se révêle à l'homme par trois votes distinctes ; dans les harmonies de la nature, dans la voix de la conscience et dans l'action des grands hommes à travers l'histoire. De là à soutenir la théorie d'une inspiration spéciale et directe au profit

des « grands hommes » en général et de lui-même en particulier, it n'y avait qu'un pas, qui fut aisément franchi. J'ajouterai toutefois, à sa décharge, que si, dans cette circonstance, on n'a pas manqué de faire ressertir l'illogiame et le péril d'un semblable principe, personne, même au fort de la controverse, n'a songé à suspecter sa honne foi. Après une lutte déplorable, qui alla jusqu'aux voies de fait entre les deux partis, les opposants fondèrent à Calcutta une organisation nouvelle, le Sadhiman Samaj (Samaj universel) qui a repris en main l'œuvre du brahmaïsme, et qui, dans les provinces, a graduellement rallié un nombre croissant de congrégations brahmaïstes.

Keshub, de son côté, abandonné désormais sans opposition aux inspirations de son mysticisme et secondé par les coreligionnaires qui lui étaient restés fidèles, ouvrit les portes de son églisé aux rites les plus caractéristiques du vishnonisme, mais en leur attribuant un caractère purement symbolique et en leur juxtaposant des cérémonies emprantées à toutes les grandes religions de notre époque, y compris le christianisme. A cot étrange syncrétisme il donna le nom de Nava Bidhân (la Nouvelle Dispensation), forme de culte qu'il proclamait destinée à absorber toutes les autres, non d'une laçon éclectique, par l'élimination de leurs éléments différentiels, mais par une sorte de pénétration réciproque, ou plutôt de synthèse générale. Il put ainsi remplir les vides récents de son Eglise par un chiffre considérable de nouveaux adhérents recrutés surtout dans les sectes populaires parmi les adorateurs de Hari et les disciples de Chaitanya.

Cette attitude acheva de lui alièner l'esprit de ses anciens amis, surtout en Angleterre, où M. Max Muller fut un moment seul à le défendre. « Je crains pour sa santé et pour sa tête, écrivait-il au Times du 20 novembre 1880, bien plus que pour son œur. »

L'éminent indianiste avait raison. Les soucis et les déboires qui avaient assailli Keshub au milieu de ses derniers triomphes, non moins que l'exaltation spirituelle dans laquelle il se complaisait, eurent bientêt raison de son organisation éminemment nerveuse ; la lame finit par user le fourreau et la mort est venue le frapper après une maladie de plusieurs mois, alors qu'il venuit seulement d'enter dans sa quarante-cinquième année. Cette fin prématurée est une grande perie, et pour l'Inde, et pour la cause du progrès général. Quels qu'aient pu être les faiblesses et les écarts de sa cargère, il avait conservé une vive sympathie pour la culture intellectuelle de l'Occident, et il se servait de son immense ascendant pour poursuivre

à sa laçon la fusion des deux civilisations, auxquelles il prétendant se rattacher. Qui sait si son mysticisme mame, en répondant aux inslincis béréditaires de ses compatrioles, n'était pas propre à faciliter / la transition des croyances anciennes à des croyances nonvelles? Il est asser difficile de prévoir ce que deviendra son Église. Peui-être qu'elle se contentere de donner à l'hindouisme. - suivant une expression de M. A. Barth à propos de tant de réformes avortées dans le passé religieux de l'Inde, — « une secte et une superstition de plus ». Mais peut-être aussi que, sous la direction d'un autre esprit éminent, non moins versé dans la connaissance de la civilisation occidentale, Protab Chunder Mozoumdar, le disciple et l'ami constant de Keshub. elle abandonnera sea compromis avec les cultes populaires pour rentrer dans les voies du brahmaïsme rationaliste. En tout cas, il convient de ne pas oublier qu'à côté de la Nouvelle Dispensation, le Sådhåran Samåj poursuit d'une façon moins brayante, mais non moins efficace, la propagande religieuse et sociale inaugurée par Rêm Mohun Roy et si brillamment développés par Keshub Chunder San.

Keshub n'a publié aucune œuvre de longue haleine, mais ses principales Lectures, lant on anglais qu'en bengali, ont été reproduites dans la presse et réimprimées dans l'Inde. Quelques-unes de ses conférences religiouses sont de veuis cheis-d'œuvre par l'ampleur de la pensée comme par l'éclat du style - pour ne rien dire des mérites de la diction, qui selon M. Max Muller, rappelait l'éloquence enflammée du grand exilé hongrois Kossuth. Ce sont surtout les discours prononcés chaque année par Keshub dans l'Hôtel-de-ville de Calcutta. à l'anniversaire de la fondation du Bharathharsia Samal, qui révèlent, avec une possession complàte de la langue anglaise, les qualités de coloris et de précision, d'abondance et de mesure respectivement caractéristiques des doux cultures intellectuelles aujourd'hur ou présence sur le sol de l'Inde. On lui doit également plusieurs petits. traités de propagande. Les deux plus célèbres sont un guide à l'usage. desemissionnaires bruhmalstes, True Faith, 1866, qui, - reton l'Estoriographe dévoués du brahmaïsme, Miss S, D. Collet, escappelle les mystiques du moyen-age par une vision extatique de Dans et une collection d'articles de l'Indian Mirror, réunis en 1874 sous lattire d'Essays theological and ethical. Les principaux discours qu'il a prononcés lors de sa visite en Angleterre ont été reproduits dans un ouvrage publié à Londres per Miss Collet en 1871 (Keshub

Churder Sen's English Visit). Quant aux plus remarquables de ses conférences dans l'Inde, elles ont l'ait l'objet de deux publications, l'une en 1870. Lectures and Tracis by Keshub Chumier Sen, l'autro en 1882. Lectures in India.

Qualques Jours avant sa mort. Il corrigeait encore les épreuves d'un truité qu'il allait publier sur la philosophie Fogus.

GOBLET D'ALVIELLA.

## LES SERPENTS ET LES DRAGONS

DANS LES CROYANCES ET LES TRADITIONS POPULAIRES

Les différents animaux qui peuplent la surface de la terre ent toujours joué un certain rôle dans les croyances de tous les peuples, aussi bien ceux de l'antiquité que ceux de notre époque; mais il n'en est pas peut-être sur lesquels l'imagination humaine se soit plus fréquemment arrêtée que sur les serpents et les dragons, leurs proches alliés dans les traditions populaires.

Des savants distingués, des érudits fort estimés ont fait depuis longtemps déjà une étude approfondie du culte rendu aux serpents et aux dragons dans les antiques mythologies de l'Inde, de l'Égypte, de la Chaldée, de l'Assyrie, etc., et ce n'est pas ce travail que nous voulons reprendre ici. Nous nous en tiendrons à un but plus restreint : celui de rechercher si, dans les traditions actuelles, nous ne retrouverions pas les traces des antiques croyances des siècles disparus, et, le cas échéant, de voir de quelle façon ces traditions se présentent aux investigations des chercheurs, en tenant compte des hypothèses qui out pu être émises à leur égard.

Et tout d'abord il est à constater dans le serpent quelque chose de particulier, de caractéristique, qui de tout temps a dû frapper l'imagination des hommes. Tandis que les autres animaux marchent, courent, galopent, bondissent ou volent, le serpent seul est dépourvu de pieds et manque par conséquent de ces diverses facultés. Ce corps qui se roule, se courbe, se replie, se détend comme un arc, cette langue fourchue, ces yeux fixes et froids, ces dents menacantes qui donnant la mort par une simple morsure : tout cela n'est-il pas fax pour étonner, frapper d'effroi, pour être le point de départ d'une série de fables et de récits merveilleux? Ainsi que de légandes et perce le seul but d'expliquer quelqu'une de cea particularités hizogres des ophidiens!

· Le gerpent n'a pas de pieds! En voici la raison, Écoutez cette

légande picarde :

Quand Dieu créa la femme, il tira une côte à Adam, et la déposa à terre. Mais tandis qu'il recousait la plaie, le serpent s'empara furtivement de la côte, et, comme à cette époque il avait des pattes, il s'enfrit rapidement. Dieu envoya Michel à sa poursuite. L'archange croyait déjà le tenir ; il venait de réussir à lui suisir les pattes, mais le serpent les lui laissa entre les mains en se dégageant par un violent effort. L'archange, tout pensed, vint raconter sa déconvenue au Père Éternel. Celoi-ci contrarié de cette perte, réfléchit quelques instants, prit les pattes du serpent, soullla dessus et créa ainsi notre Mère commune. Voità pourquoi la femme est si perfide, et c'est aussi dopuis ce temps que le serpent n'a plus de pattes '. »

Si le serpont a les yeux fixes et froids, c'est qu'il est doné du merveilleux pouvoir de charmer les autres animaux, de les rendre incapables de tout effort, et d'en faire sa proie facile. Mais, par contre, l'homme jouit de ce même privilège, et il est certains hommes, les Psylles ou charmeurs, auxqueis les serpents les plus redoutables ne peuvent opposer aucune résistance. Et aussi que de fables, que de superstitions, sur la façon dont les ophidieus font périr leurs ennemis! Que de légendes sur les phènomènes de leur vie si peu comme autrefois!

Croyances et légendes analogues à celles de l'antiquité du reste, et qui nous sont parvenues hien intactes à travers les mythologies, les religions, les invasions, les migrations, les guerres, qui, à pre-mière vue, enssent du leur opposer d'infranchissables harrières.

Dans son Histoire de la Médecine. Sprengel rapporte que les Phéniciens et les Égyptiens regardaient le serpent comme étant de nature divine, d'abord parce qu'il se meut avec une extrême rapidité, lormant avec ses replis des ligures représentant autant de cercles mystèrieux; en second lieu, parce qu'il vit longtemps et qu'il a le pouvoir de se rajeunir en changeant d'enveloppe. Les Phéniciens l'appelaient le Ban déman et les Égyptiens Kneph. Ils lui donnaient une tête de vautour pour marquer qu'il est doné d'une âme mælligents. Osiris et Isis — le Soleil et la Lune — dieux égyptiens, étaient symbolisés par deux serpents portant sor la tête une flour de lotus, tandis que la figure du monde était exprimée par un serpent ma-

PE. Rolland, Fauns pop., t. 111, p. 34.

formé dans un ceuf, ce qui formait une figure assez semblable aux des firecs. Dans les Indes, on renduit et on rend toujours un culte aux Nagas, c'est-à-dire aux serpents; tandis qu'à Babylone les prêtres adoraient Baal — le sqieil — sous la forme d'un grand serpent dont ils prenaient les plus grands soins et qu'ils nourrissaient dans les temples. La Bible en plusieurs endroits parle des dieux ou démons des peuples voisins et les désigne comme d'énormes dragons. Le serpent n'est du reste pour les Juifs qu'un animal mandit par Jéhovah, comme le tentateur de la Mère des humains. Et plus tard, la symbolique chrétienne représentera la Vierge Marie écrasant du taion la tête de ce même serpent.

Selon Macrobe', les Romains des premiers siècles représentaient le soleil, alors appelé Janus, sous la forme d'un serpent. Ce reptite, roulé en cercle et se merdant la queue, symbolisait à leurs yeux l'année et l'éternité. Sur les monuments consacrés à Mithra, dieu du soleil, le serpent est représenté tantôt comme une puissance annemie de la vie du monde, tantôt, bien que plus rarement, comme un agent de régénération et de guérison.

On connaît le rôle du serpent dans les mystères d'Eleusis : dans le culte de Bacchus , au temple de Delphes , sous le trépied de la pythonisse, et enfin aux temples d'Esculape, où, pour prédire l'issue des maladies, on se servait de serpents apprivoisés et bien dressés.

Aux temps hérolques, alors que la médecine consistait dans l'art divinatoire, et dans des conjurations et des formules magiques, les serpents étaient les oracles des devins. Des serpents qui lui mordirent l'oreille dans con enfance avaient donné à Mélampe l'art de prophétiser et d'interpréter le chant des oiseaux, fable qui tire son originn de cette croyance que les ophidiens pressentent les changements de l'atmosphère et même les maladies épidémiques. Les Argiens no se seraient jamais permis de tuer un serpent, tant ils portaient de respect à cet animal. Les Furies, dans leurs cheveux, Mercure, autour de son caducée, et Esculape, autour de son bâton, avaient des serpents, et après la mort de ce dernier demi-dieu, on lui consacre plusieurs espèces de ces reptiles.

<sup>7</sup> Saturn., lib. I, esp. 20.

<sup>\*)</sup> Strabon, liv. IX, p. 623, \*) Euriphie, Bacch., v. 103.

<sup>4)</sup> Lucian, De datrol., p. 854.

a) Aelien., De nat. anim., lib. VI, cap. XVI.

Tou es ces croyances confirment le fait d'un culte rendu aux serpents, culte dont plus tard certains hérésiarques suivirent les arrements, entre autres les Ophianiens ' et les Ophites ', et qui, paralt-il, ficurit encore chez les nègres de la côte de Guinée et du centre de l'Afrique '.

Los anciens connurent l'art des enchanteurs ou charmours de serpents. La Bible en fait souvent mention. Les peuples de l'Hellespont. les Marses d'fialie, les Psylles d'Afrique, les Oblogenes de Chypro avaient acquis une grande habileté dans cet art et leur renommée s'élendait au loin. De nos jours, en rencontre encore des charmeurs de serpents dans les pays d'Orient, en Afrique, en Egypte, en Asia et dans les deux Amériques, sans compler bien entendu les charlaians et les jongleurs qui exploitent la crédulité publique en enlevant A l'avance les crochets venimeux des ces reptiles. Les Alssaonas; ou frères de l'ordre de Sidi-Mohammed ben-Alssa, en Algérie, et les Psylles d'Egypte sont connus de tout le monde. Sans entrer dans des considerations ici hors de propos, nons pouvons dire que si, dans In majeure partie des cas, le chariatanisme seul joue un grand rôle dans l'art des charmeurs de sérpents, il en est d'autres où il n'est pas possible de nier le pouvoir des Psylles et des Alssaouas sur les serpents les plus dangereux. L'exaltation mystique, l'état particulier où se placent les charmours de serpents leur fait faire de véritables prodiges, et les amène à ne souffrie en aucune façon des morsures même les plus dangereuses.

Et il n'y a pas que le regard de l'homme qui puisse dompter les serpents. La salive humaine cuime leur colère, quand elle ne leur donne pas la mort. Cette croyance généralement répandue chez nos paysans était connue de Lucrèce:

> Est ulique ut serpens hominis contacta salivis Disperit et sese manilenda conficit ima .

Il est aussi des formules superstitieuses, des incantations secrètes qui ont le pouvoir de chasser les reptiles. Jonas Moman, Prischbier. Eugène Rolland en ont denné quelques-unes, entre autres celle-ai que nous empruntons à la Faute populaire de ce dernier auteur :

<sup>&#</sup>x27;) Origone, Contra Cell., lib. VI, cap. XXVIII.

<sup>3)</sup> Saint Augustin, Catal, der bereities, 17,

<sup>3)</sup> A, Noville, Religions des peuples non civilists, 1, 65.

<sup>&#</sup>x27;s We nat. rer., lib. IV.

"Hac imprecationis formula serpentes conjurantur: adjuce to, serpens, hac hora, per quinque sacra vulnera, ut hoc loco cossistas nec movearis, tam certo, quam Deum ex virgine pura natum esse constat. Proinde te elevo + in nomine Patris et Filii et Spiritus, sancti. Eli lass eiter, cli lass eiter, eli lass eiter, »

Des serpents avaient donné à Mélampe l'art d'interprêter le chant des oiseaux, disions nous tout-à-l'heure. Les paysans lorrains parient, dans un de leurs contes populaires, d'un certain serpent, roi des animaux, qui un jour s'étant égaré avait demandé à un berger de la prendre sur son des et de la reporter en bais des animaux. Le berger le fit, le serpent lui donna le pouvoir de comprendre le langage de tous les êtres, à la condition de ne jamais souffier mot de leur rencontre !.

Il est dans Pline l'Ancien un curieux passage à propos de l'ovum anquinum\*. Le célèbre naturaliste romain affirme que cet œuf est formé par les serpents réunis et qu'on ne peut le leur enlever qu'avec d'extrêmes difficultés.

Par contre, l'ovum anguinum passait chez les Gaulois pour doué de merveilleuses propriétés. « J'ai eu occasion, » ajoute Plino, « de voir l'un de ces œuls; il avait la forme et le volume d'une pomme de moyenne grosseur; sa surface cartilagineuse, criblée de mille trous, ressemblait à un polypier. »

C'est encore la croyance générale de nos paysans et même de ceux des principautés danubiennes; mais au lieu d'une pierre d'apparence vulgaire, c'est un énorme diamant que font sinsi les serpent réunis. Et au dire du quelques mythographes, cet moi seruit l'œut cosmogenique dont est sorti le monde et dont il est fait mention dans les traditions des Hindous, des Egyptiens et des nations indo-euro-péennes.

Mais il est un autre œuf de serpent bien plus extraordinairo encora que l'ovam anguinum de Pline l'Ancien. Nous voulons parler de l'œuf de cocadrille ou de coy comme le nomment les gende la campagne.

A certains moments, il arrive de trouver dans le poulailler ou sur le fumier de la cour certains œufs extraordinaires, sans coquilles et sans jaune, pondus soit par des poules malades, soit par des con-

3) Hist, nat., XXIX. 12.

<sup>1)</sup> Lo piu Ermonêk lourain, 1879.

Touvies. Ce sont les aufs de cog. De tout temps, ces muis ont joui d'une réputation détestable.

Au moyen-age, les sorciers les recherchalent, surtout ceux qui avaiene été pondus dans le pays des infidèles, et ils entraient dans une foule de préparations plus ou moins bizarres. Pour nos paysans, ces œufs sont tout simplement destinés à donner naissance à la cocadrill. Qu'est-ce donc que la cocadrille ou codrille, appelée aussi cocatrir? Laissons cet œuf de coq dans le poulailler et nous na tarderons pas à être complétement édifiés. Au bout de quelque temps, il en sort un long III, une sorte de crin noirâtre qui se dève-loppe à la longue sans figure hien déterminée. Mais des que ce filament aura atteint sa septième année, on le verra prendre subitement un accroissement considérable et nous aurons devant les yeux la cocadrille.

Long de plusieurs mêtres, d'aspect hideux, pourvu de griffes puissantes et d'ailes d'immense envergure, cet animal rappelle assez bien le dragon de l'Apocalypse. Son simple contact, son regard mame, tuent infallliblement; les endroits où Il se trouve sont mandits, et tout autour de lui se répandent les fléaux les plus terribles. Si vous ne voulez périr, ne vous avisez jamais de toucher au fruit qui a subi son contact, ne vous désaltérez pas à la source où il a bu i Combien y ont été trompés! La salamandre chez les Romains avait peut-être seule un si terrible pouvoir. Sulamoudra populos pariter necare improvidos potest, dit quelque part Pline dans son Hist, naturelle 1. Ah | si your pouviez le surprendre, le voir avant qu'il ne vous al vu, vous auriez tout ponvoir sur le dragon. Sur la tête il porte ou une énorme escarboucle dont il s'éclaire dans les tenèbres, ou une magnifique couronne de diamants. Quand il va se baigner à la rivière, il dépose son joyan sur une pierre, « Reureux celut qui parviendrait à s'emparer du bijon! Le plus sûe moyen pour y rénssir, ce serait d'étendre sur l'herbe un mouchoir blanc, car le serpent ne manquerait pas d'y poser sa couronne. Il suffirait alors d'apier le moment, de saisir aussitôt le monchoir par les quatre coins avec la couronne dedans, et de se sauver à toutes Jambes, en ayant soin toutefois de courir en serpentant ". » Tache difficile » "Il en fut jamais, et où l'on court grand risque d'être déchiré par le monstre.

Pline, that, not., XXIX, 23.

<sup>1)</sup> Abbe Braun, Log, du Floriral, p. 61.

Heureusement, la cocadrille ne tarde pas à quitter le pays.

Elle s'élève dans le ciel avec un bruit éponyantable et s'en va
rejoindre les autres dragons dans la tour de Babylone, réceptacle des êtres impurs qui joue un grand rôle dans les traditions
talmudiques et arabes. Et encore sur sa route, il empeste les
campagnes, obscurcit le soleil, et tue les malheureux que son regard
atteint.

Le dragon cocadrille est sorti d'un œuf de serpent. D'où viennent donc ces croyances relatives aux dragons? A examiner la faune reconstituée des temps primitifs et même de l'époque tertiaire, on rencontre certains animaux de ces âges reculés qui répondent fort bien à l'idée que de tout temps on s'est faite des dragons et des monstres analogues. Et l'on peut so demander avec le savant Spring si cette idée n'est pas un souvenir conservé à travers les siècles des animaux tertiaires avec lesquels l'homme aurait pu se trouver en contact? Ou faut-il y voir une conception spéciale d'êtres hors nature, un produit spontané de l'imagination de l'homme? Il serait difficile de se prononcer, croyons-nous, à ce sujet.

Quoi qu'il en soit, les dragons remplissent les fables de l'antiquité et les traditions actuelles. Sans admettre avec certains érudits anglais qu'à l'origine la terre eut été couverte de dracontia ou temples dédiés aux dragons, il est impossible de nier que certains peuples de leur aient édifié des autels, et nous en citions quelquesuns au commencement de cette étude. Mais voyons la légende. Au nombre des exploits du grand héros grec Héraclès, figure son combat contre Thydre de Lernes, un dragon à sept têtes ; et la plus grande difficulté de cette entreprise aventureuse était qu'il fallaft trancher d'un seul couples têtes sans cesse renaissantes du monstre, Ainsi en est-il dans nos contes populaires. Les héros légendaires ont eux aussi à combattre d'autres hydres, les dragons et les hêtes à septiteles, comme les nomment communément les narenteurs. Ainsi qu'autrefois Hercule, les béros doivent réussir à enlever d'un seul coup d'épée les têtes de l'animal hideux sautrement, ils seraient perdus sans espoir. Les dragons habitent des îles éloignées, presque inaccessibles, des montagnes élevées ou des grottes profondes : ils jouant dans ce dernier cas le rôle de gardiens des trésors légendaires. Souvent, ainsi que les géants, ils exigent un tribut annuel des rois voisins, et c'est ordinairement une jeune vierge de grande beauté qu'il faut leur livrer tous les sept ans. Autour d'eux, ils

Mepardent la désolation; leur haleine empestée chasse les hommes et les bâtes, et dessèche les plantes; et de leur gueule sorient des torrents de flammes et de firmée. Ne les vainc pas qui veut. Pour les confbattre, il fant un courage à toute épreuve et des armes enchantées, ou bien les prières et la foi d'un saint anachorète, ou encore l'habileté et la ruse de quelque célèbre héros. Et si l'immonde animas est vainen, a'il vient à craver, de son corps sorient des torrents d'eau qui dévastent la campagne et peuvent former des lacs et des étangs. Ainsi dans les Pyrénées raconte-t-on la légende du lac d'Isabit!

Ces antiques légendes, ces croyances singulières partout identiques n'ent pas été sans frapper les chercheurs et les érudits. Et on a surtont voulu voir dans les récits particuliers aux dragons, une représentation mythique des ouragans. Voici ce que dit à ce propos, l'abbé Ch. Braun, qui préoccupé surtout de trouver des mythes partout a donné un volume de légendes d'Alsace fort peu scientifique à force de vouloir l'être :

.... Ainsi l'orage avec ses ailes de vent, avec son arsenal de grêle et de foudres et ses torrents d'eau, ne fut plus à leurs yeux qu'un horrible dragon, monstre atté, à l'haleine de feu et à la queue de poisson, figurant tout à la fois l'air, le feu et l'eau, et la terre même par ses énormes pattes. L'orage vennit-il à éclater sur un point, c'était le dragon qui se déchainait; une inondation avait-elle lieu, c'était le dragon qui était descendu dans la vallée et qui l'avait ravagée ; et lorsque l'inondation laissait après elle la lièvre, la famine et la mortalité, c'était encore le dragon dont le souffle avait empesté l'air et dont le seul regard suffisait pour donner la mori. C'est lui, c'est le dragon qui garde ces trésors d'eau que la sombre nuce porte dans ses flancs, que le las profond recèle dans son gouffre. Un dragon sera le gardien de tous les trèsors de la naturg. Dragon de feu ou d'air dans le ciel, dragon d'eau dans les abunes, selon l'élément qu'il représente, le monstre se divise et se subdivise ... comme les éléments. La source même aura un petit dragon.

On voit que cette théorie ne pêche point par manque d'ingéniosité. Nous ne croyons point pour notre part que ce caractère son suffisant dans une interprétation scientifique. De là nos réserves,

Quant aux héros merveilleux, vainqueurs des dragons, l'école de Max Müller et de Gubernatis a bientôt fait de trouver qu'ils représentant le guerrier aux semes enchantées — le sofeil et ses rayons — qui paralt au-dessus de la nuit, la dissipe et la raduit à

Encore une fois, la question n'est pas résolue; il en est de celle-ci comme de beaucoup d'autres intéressant tout à la fois la mythologie, l'étude des religions et celle du Folk-Lore ou des traditions populaires. Les documents, les matériaux sont incomplets; le jour où on les aura de partout colligés, les critiques pourront se mettre à l'œuvre et arriver à des conclusions certaines. L'instant n'est pas encore venu.

E. HENRY CARNOY.

## BULLETIN SLAVE

La Revue Slave (Slovansky Shornik) de Prague a publié dans le courant de l'année 1883 divers travaux relatifs à la mythologie slave. Signalons d'abord un mémoire inédit de feu Jaromir Erben sur les Vidy, ou Sudice (Fées ou Parques). Dans ce travail assez long Erben s'efforce de démontrer, contrairement à l'opinion reçue, que les Slaves païens avaient l'idée du destin et qu'ils connaissaient des Atres mythiques identiques aux Parques de la mythologie classique. En ce qui concerne l'idée du destin il s'appuie sur le texte d'un grand nombre de chansons populaires et sur le témoignage de la langue. L'idée du destin est traduite en slave par celle de jugement, arrêt sudhe, sudili). On rencontre dens toutes les langues slaves des proverbes où cette idée se présente sous diverses formes, celle-ci par exemple; « même en courant à cheval on n'échaupe pas à la destinée. L'époux ou l'épouse fature sont appelés dans les chansons : « le destiné, ou la destinée, » Les textes réunis par Erben sont intéressants ; mais l'auteur les a fort mal commentés ; il appelle à son secours des documents apocryphes, il se livre sur les mots à des interprétations fantaisistes contraires à toutes les lois de l'histoire ou de le phonétique. Ce travall, curieux par certains détails, ne peut en somme être consulté qu'avec une extrême défiance, (Il a paru dans les nº 1, 2, 3, et 4 de l'année 1883). - Dans les numéros 8 et 9 M. le D' Polivka public une traduction tchèque de l'étude que M. Leger a donnée ici même sur la mythologie slave (voir la Revue de I Histoire des religions, 1881), M. Polivka a Joint & sa traduction quelques notes qui ajoutent en somme peu de chose au travail de motre collaborateur. - Dans le nº 10 M. Voraczel: étudie les sacrifices paiens chez les Bulgares, notamment la superstition qui exigenit l'enfouissement d'une victime humaine dans les fondations de cartains édifices, ponts, tours, églises etc... Una superstition appliogue se retrouve dans les chants Serbes, M. Voraczek traduit un certain nombre de chanta populaires où l'on voit les l'dudas ou

Vilas (sortes de feas) imposer l'enfouissement de telle ou telle personne, héros, toune femme, enfant, pour taisser mener à bonne fin la construction de tel ou tel bâtiment.

Dans le 1ºº numéro 6e la Rerue slovaque (Slovenské Pohlady) qui paraît à Saint-Martin, (Hongrie). M. L. Holuby étudie les formules magiques et les imprécations en usage chez le peuple slovaque. Dans un numéro antérieur il avait dejà étudié les dichantements qui se pratiquent avec l'eau et la cire (numéro III, année 1883.) L'auteur rappelle à ce propos quelques procès de sorvellerie jugés en Hongrie au siècle dernier. Il cite un certain nombre de formulettes généralement fort difficiles à truduire. Voici l'un des modes de divination en usage chez les jennes filles siovaques. Pour voir en rêve l'éponx qui lui est destiné (Osudence) la jeune fille verse dans une coquille d'œuf une pincée de farine, de l'eau, de la levère, du sel, et mélange le tout en prononçant la formule suivante : « Mon cheri, j'ai tout ce qu'il me faut, j'ai de la farine, j'ai de l'eau, j'ui de la levure, j'ai du sei, mais je n'ai pas de beis; apporte-m'em » Elle met ensuite la pâte ainsi obtenue sous son oreiller et son tutur luiapparalt en songe. S'il apporte le hois sur ses épaules, il sera pauvre; s'il l'amène en voiture il sera riche. Si la jeune fille n'a rich rêvé, elle supposa qu'elle a oublié quelque chose lors de l'incantation.

M. Louis Leger vient de faire paraltre dans les publications de l'École des tangues orientales la traduction de la Chronique Rume dite de Nestor (un vol. grand in-8° de 420 p. Paris, Levoux éditeur). Cette chronique rédigée à Kiev à la fin du onzième siècle et au commencement du douzième, fournit de nombreux détails sur la religion des Russes paiens et sur leur conversion au christianisme. Elle renferme le texte si curieux des traités conclus entre les Russes et les Byzantine, traités qui attestent la coexistence en Russie des deux religions palenne et chrétienne et la loiérance mutuelle qu'elles pratiquaient vis à vis l'une de l'autre.

M. Leger a accompagné sa traduction d'un index critique où il étudie d'après les sources les divinités mentionnées dans la chronique, Dajbog, Peroun, Veles, Simargl, Mokoch etc... Il indique pour chacune de ces divinités les textes précis qui peuvent fournir des recseignements authontiques, et les discute au besoin. Il signale et discute également les légendes chrétiennes, (voir par exemple les articles, Saint André, Saint Clément, Vladimir, Olga, etc...), Il a soigneusement relevé tous les passages de l'Ecriture qui sont cités dans

la chronique. Ces passages sont le plus souvent empruntés à des textes apocryphes dont les originaux ne sont pas toujours aisés à retrouver. Il serait à désirer que l'ouvrage de M. Leger appelât l'attention sur les apocryphes slaves jusqu'ici trop peu connus en Occident. C'est peut être dans ces apocryphes qu'il faut chercher l'origine d'un certain nombre de sectes encore aujourd'hui existantes en Russie.

# UN NOUVEAU LIVRE

DE M. LE COMTE GOBLET D'ALVIELLA

L'Évalution religieuse contemporaine chez les Anglais, les Amérigains et les Hindous, par le comte Goblet d'Aiviella, membre de la Chambre des représentants de Belgique (Paris, Germer-Baillière. Brexelles, Librairie européenne, 1884, in-8°, 431). Les anteurs qui auront à rendre compte plus tard de l'histoire des religions pendant le dix-neuvième siècle, auront fort à faire pour donner un exposé complet des nombreuses sectes de toute dénomination qui se sont formées de nos jours chez les peuples de race angle-saxonne. L'ouvrage de M. Goblet d'Alviella, composé dans un esprit d'impartialité et de parfaite indépendance, offre une intéressante description des principales associations religiouses qui, en Angleterre et en Amérique, se proposent de danner satisfaction à la fois aux besoins religieux et aux exigences rationalistes de la société contemporaine, A ce titre il mérite d'attirer notre attention ; c'est un chapitre de l'histoire religituse contemporaine. L'auteur a visité un grand nombre des congrégations dont il parle, et il a puisé ses renseignements directement dans les écrits de ceux qu'il veut nons faire connaître.

Sans doute il ne se croit pas obligé de nous délailler par le menu chacune des 186 sectes distinctes mentionnées dans le recensement officiel de l'Angletorre pour l'année 1882. Il se contente de nous décrire les principales, laissant les autres dans l'obscurité qui les cache aux yeux des Anglais eux-mêmes et dont elles ne sortiront probablement famais. Dans le nombre, il y en a beaucque qui ne se il stinguent de feurs voisines que par des nuances peu sensibles.

Suivant une judicieuse observation de l'auteur, l'Angleterre est parmi tous les pays modernes celui où la liberté des croyance a été le plus tôt pratiquée en fait et où elle a le plus tardé à être reconnue en droit. Dès les premiers temps de la Réformation, les réfugiés staliens et espagnols apportèrent en Angleterre des terments d'hérésie. Un peu plus tard John Hales of Chillingworth, en introduisant l'arminianisme, donnent naissance au parti lutitudinaire. Locke et ses deciples développent le rationalisme supranaturaliste. L'école ddiste avec lord Herbert de Cherbury exerce du dehors une action destructive sur l'ancienne orthodoxie, tandis que les fondateurs du méthodisme lui infusent une vie nouvelle par leur mysticisme réaliste et populaire. Au début de notre siècle enfin, l'idéalisme transcendental, propagé par Coleridge et engendré par la philosophie idéaliste allemande, ouvre la voie à l'émancipation du sentiment religieux individuel. livre accès à la science prolane dans le domaine de la théologie; et, des lors, sous l'empire d'une tolérance plus large, sinon pour les adversaires de la religion, du moins pour les diverses conceptions religieuses, s'épanonit en Angleterre cette abondants floraison de sectes et de congrégations, où l'on retrouve à la fois les superstitions les plus grossières et les vues religieuses les plus élevées.

M. Gobiel examine d'abord la situation des partis dans l'Église établie, l'égliss haute (High Church) de plus en plus portée vers un culte et une discipline qui rappellent le catholicisme, l'aglise basse (Low Church) avec son étroitesse théologique et sa grande activité philanthropique, l'église large (Broad Church) qui maintient les droits du libre examen et s'efforce de réformer l'ancienne église anglicane conformément aux tendances de l'esprit moderne. Mais l'autour ne s'arrête pas longtemps à l'Église établie ; on sent qu'il a hâle d'en venir aux congrégations indépendantes de l'État, aux sectes dissidentes, qui répondent plus directement aux aspirations religieuses de la société anglaise contemporaine. C'est même la un reproche que nous sommes tente de lui adresser. Nous surions aimè trouver quelques développements sur l'évolution intérieure de l'Eglise anglicane, particulièrement sur le rôle d'hommes aussi considérables que Stant ley. Rowland Williams, Kingsley, qui sont a peine nommés, et dontquelques-uns ont cependant exercé une sériouse influence sur la suciété anglaise. La question du discutablishment est aussi à peine effleurée; elle est cependant l'une des grosses questions agitées dans, le monde religieux anglais, et la solution qui lui sera doonée influera. fortement, non pas seulement sus le développement ulterieur de l'Angleterre, mais sur le monde entier.

Après avoir exposé l'affaiblissement de l'esprit sectaire même

dans les communantés le plus attachées aux doctrines traditionnelles, l'auteur passe en revue, avec une visible sympathie, les diverses nuances de l'unitarisme anglais depuis les derniers partisans du rationalisme supranaturaliste, à l'extrême droite, jusqu'aux purs théistes, tels que Francis Newman et le Rev. Peter Dean. Pour donner à ceux de nos lecteurs qui ne sont pas familiers avec les questions d'histoire religieuse contemporaine une idee du point de vus. auquel se placent quelques-uns de ces unitaires avancés, nous transcrivens un fragment de la profession de foi formulée en 1875 devant la congrégation unitaire de Clerkenwell : « La foi en un Dieu infini-« ment parfait est toute notre théologie. L'Univers est notre révelaa tion divine. Les manifestations de la Nature et la littérature sacrée a de tous les âges et de tous les peuples sont notre Bible..... Le a Bien încarné dans l'humanité est notre Christ. Les merveilles nora males de la Nature sont nos miracles. Quiconque nous guide et nous aide est notre Sauveur. L'accroissement de notre saintelé s personnelle est notre salut. L'amour de Dieu et de l'homme u piété et moralité — sont nos seuls sacrements :

A côté des églises unitaires les plus hérétiques, il existe en Angieterre d'autres congrégations qui, tout en professant le plus souvent une doctrine analogue à celle des unitaires, au moins en ses éléments principaux, prennent à l'égard du Christianisme traditionnel une attitude plus indépendante encore. Les unitaires, même les plus larges, même ceux qui puisent dans la littérature sacrée de tous les ages et de jous les peuples, sont et veuient rester chrétiens. Distinguant entre l'élément dogmatique et l'élément moral du Christianisme ils repoussent le premier presque en entler, mais ils conservent le second comme la source par excellence de leur inspiration religieuse et morale. Telle n'est pas la situation de l'importante congregation theiste qui se groupe autour du Rev. Ch. Voysey. Au fond il n'y a pas grande différence entre le contenu de sa prédication et celle des unitaires; mais pour être complètement dégagée de tout gément confessionnel et purement fondée sur le sentiment religieux, il estime que son église ne doit pas conserver la dénomination de · chrétienne. Eh! bien, même l'allirmation fondamentale du théisme, l'existence d'un Dieu unique et souverain, paraît à certains hommes

Clerkenwell Fuitarian Church. The Minister's Leading Religious-princeples, appendice a un sermon du professeur Francis Newman Sin apairdi fiel. Londres. Trabner, 1875. — M. Goldet d'Alviella, p. 109-110.

religieux rentermer encore un élément dogmatique, qui doit être éliminé des atatuts organiques d'une église libre. La congrégation de South Place Chapet, dirigée par un homme de talent, M. Moneure Conway, professe que le sentiment religieux seul, séparé de tout ce qui est dogme, croyance ou hypothèse, suifit à maintenir entre ses membres la communion religieuse. Pour en faire partie il suffit de ne pas ériger en dogme le non existence de Dieu. Ses adeptes ne sont pas animés de sentuments hostiles à l'égard du Christianisme. Le nom de Jésus ligure au premier rang parmi ceux qui sont inscrits en lettres d'or sur les murs de la chapelle ; mais à côté l'on trouve les noms de Shakespeare, de Socrate, de Voltaire et de Moise, à peu près comme les familiers de la cour d'Alexandre Sévère trouvaient dans les oratoires impériaux Abraham et Orphée, Apollonius de Tyane et le Christ, Virgile et Alexandre-le-Grand, confondus dans un même culte syncrétiste.

Les Juils ne sont pas non plus restés étrangers au mouvement qui porte une partie du monde religieux anglais à chercher, dans une réforme plus ou moins radicale des doctrines traditionnelles, la satisfaction de ses aspirations religiouses et la conciliation entre son attachement aux habitudes du culte et ses convictions seientifiques modernes. La dogmatique juive étant assez simple, c'est moins sur la dogme que sur les pratiques et les cérémonies que doivent porter les réformes du Judaïsme. Aussi les Juis réformés repoussent-ils toutes les prescriptions ritualistes, sanitaires ou sociales qui n'ent pas une signification exclusivement religieuse. Il s'agit pour eux de dénationaliser le Judaïsme, d'en faire une religion universaliste dégagés de tout ce qui la confine à un seul peuple. Leur nombre est encore restreint, de même que colui des unitaires; mais il comptent dans leur sain quelques-uns des plus nobles représentants de la rate juive.

Le besoin de communion spirituelle dans une congrégation est si développé en Angleterre, que la chapelle de M. Conway elle-même ne nous offre pas encore l'extrême limite des associations religiouses.

Le positivisme aussi a ses congrégations qui repoussent, il est vrai, la croyance en Dieu, mais qui consacrent un culte au grand être Humanité, à une abstraction divinisée. Elles ne comptent pus un grand nombre de fidèles, mais elle rachètent par la qualité ce qui leur manque en quantité. Toutefois l'église positiviste n'est pas plus que d'autres à l'abri des divisions. Elle a son orthodoxie dans la congréga-

tion de M. Congreve, où la prédication l'emporte sur l'enseignement, son hérésie dans la nouvelle église de l'humanité qui se groupe autour de MM. Harrison et Beesly, et où l'enseignement gratuit conçu d'après les plans d'éducation d'Aug. Comte occupe la principale place.

M. Gobiet clot cette intéressante revue des congrégations religieuses libres de l'Angleterre contemporaine par quelques mots sur le récularisme de la National Secular Society et de la British Secular Union. L'emploi d'une liturgie pour les oirconstances les plus solannelles de la vie suffit-il à donner un caractère religieux à des assoniations qui proscrivent jusqu'au sentiment religieux et qui professant une morale simplement utilitaire?

L'Amérique n'a rien à envier à l'Angleterre en fait de sectes et d'associations religieuses. Ce grand pays qui n'a pour ainsi dire pas connu la religion d'État, qui a été dès la première heure le refuge des victimes de l'intolérance du vieux monde, ce pays d'origine toute récente qui est ne à l'histoire à une époque où la civilisation s'ouvrait définitivement à la liberio de conscience, était plus que pul autre destiné à favoriser l'éclosion des églises les plus diverges, tont en conservant, du fait même de ses origines, un caractère religieux très accentué. Parmi les nombreuses sectes américaines, M. Goblet ne s'occupe que de celles qui représentent les diverses phases de l'évolution religieuse et constituent des tentatives originales de renciliation entre la raison at la foi. Nous lui ferions volontiers on Amérique le même reproche que nous lui avons déjà adressé en Angleterre, d'avoir négligé l'évolution qui se produit dans les églises les plus anciennes et les plus considérables pour s'en tenir d'une facen trop exclusive aux congrégations d'origine moderne, très-intéressantes sans doute, mais d'une importance numérique bien moins mande.

Après avoir rappelé les origines puritaines du Christianisme aux États-Unis, après avoir fait ressortir fort justement le caractère démocratique des églises américaines, dès leur formation, M. Goblet résume successivement l'œuvre de Chaming, d'Emerson, de Théodore Parker; il retrace le développement de l'unitarisme, le rapide épanouissement et la non moins rapide décadence du transcendantalisme. Ensuite il passe en revue les tentatives de réforme, entroprises plus récemment dans un sens ancore plus détourné du christianisme traditionnel : la Free religious association, fondée en 1867 par M. F. E. Abbot, la Society for ethical culture, dirigée par

M. Falix Adier, les diverses Freis religiase Gemeinde constituées par des Aliemands, qui ont entre elles ceci de commun qu'elles prolessent une religion purement humanitaire et morale, en laissant de com toute détermination de l'Etre suprême; — l'Église théiste du Rev. Schermerhorn, association éclectique, admettant ce qu'il y a de raisennable dans toutes les religions et se considérant en communion avec tous ceux qui, d'une laçon quelconque, vénèrent Dieu et pratiquent le bieu.

Une dernière catégorie d'associations religieuses animées d'un esprit entièrement moderne se rattache aux progrès de Jour en Jour plus considérables de la philosophie évolutionniste aux États-Unis. Non seulement la philosophie d'Harbert Spencer, le principe de l'évolution universelle, penètre de plus en plus l'enseignement des églises encore plus ou moins attachées aux doctrines traditionnalles, mais pour les plus radicaux elle devient le fondement scientifique de la religion que l'on pourrait appeler le comisme. Signalons parmi les chels de file de ce mouvement religieux le professeur Fiske, M. Potter, le remarquable prédicateur unitaire Minot J. Savage, M. O. B. Frotingham. Considérant la religion comme l'idée de nos rapports avec l'univers ils s'efforcent d'acquérir une connaissance toujours plus complète des deux termes de ces rapports, l'univers et l'homme. Indépendants de toute tradition dogmatique ils ne songent pas à demander cette connaissance à une autre puissance qu'à la science. D'autre part, l'idée d'un rapport entre l'homme et l'univers implique des obligations à l'égard de l'univers et la nécessité de l'effort pour satisfaire à ces obligations ; de là une morale religieuse.

La traisième partie de l'ouvrage de M. Goblet, relative au théisme dans l'Inde contemporaine, est peut-être la plus curieuse. Les trois hommes qui personnifient les principales phases de ce théisme sonte Ram Mohun Roy, Debendra Nath Tagore et Keshub Chunder Sen. Le promier fondait en 1829 que nouvelle sects, hientôt connue sous le nom de Brahma Samaj (Société de Dieu). Malheureusement il mourut jeune pendant un voyage en Angieterre. Pendant douze ans la neuvelle église languit, fante d'avoir un chef capable de remplacer son fondateur. En 1843 elle reprit une nouvelle vie sous la direction de Debendra Nath Tagore qui avait déjà formé une association indépendante pour la recherche de la vérité. Le nouvel adepte ne tarda das à provoquer une modification considérable dans l'organisation de l'église. Râm Mohun Roy, tout en étant fervent mono-

théiste, était resté un disciple fidèle des Védas. Il en admettait l'infaillibilité, et prétendait que son monathéisme était justement un retour à la véritable doctrine des Védas. Debendra Nâth Tagore ent le courage de rompre avec cette conviction traditionnelle. Quand après une étude approfondie il cut reconnu que les Védas, à côté de fragments d'une inspiration monothéiste, contiennent également un grand nombre de superstitions, il renonça ouvertement à reconnaître leur infaillibilité.

Cependant les brahmaïstes conservaient encore la plupart des préjugés de caste, si profondément enracinés dans l'esprit hindou, et continuaient à pratiquer des cérémonies traditionnelles qui, à leur point de vue religieux, étaient purement idolâtres. La rupture de ces attaches traditionnelles fut l'œuvre du troisième grand réformateur théiste de l'Inde moderne, Keshub Chunder Son, G'est une étrange histoire que celle de ce rationaliste profondément mystique, que la mort a frappé tout récemment. Nous n'y insistens pas. M. Gobiet d'Alviella ayant bien voulu rédiger pour notre Reene une notice nécrologique que nos lecteurs auront sans donte remarquée et dans laquelle its auront trouvé, tracé d'une main sympathique, le résumé de son existence.

M. Goblet termine son ouvrage par quelques considérations générales, qui ne rentrent pas directement dans le cadre de cette Revue. Ce qui nous importait c'était de signaler les traits principaux de cette étude sur l'histoire des religions modernes. S'il est vrai que l'étude de l'histoire du passé nous permet de comprendre et de juger plus sainement les événements contemporains, il n'est pas moins vrai que l'examen séricox et impartial des phénomènes religieux du temps présent nous rend plus capables de reconstituer, d'après les documents inertes qui nous ont été conservés, les phénomènes religieux du passé dans leur vivante réalité. A ce titre, non moins que far son mérite intrinsèque, l'euvrage de M. Goblet d'Alviella mérite d'attirer notre attention.

## LE MUSÉE GUIMET JUGÉ A L'ÉTRANGER

Nous profitons avec empressement de l'occasion qui se présente à nous pour faire connuitre à nos lecteurs français, à quel point l'initiative de M. Guimet en fayeur du développement des études sur l'histoire des religions est appréciée à l'étranger par des juges bien qualiflés. Déjà les différents volumes des Annales, au fur et à mesure de leur publication, out provequé dans les revues savantes de l'étranger des appréciations en général bienveillantes. Cette fois nous avons sous les yeux un jugement d'ensemble sur l'œuvre inspirée par M. Guimet, portant à la fois sur le Musée, sur les Annales et sur la Revue de l'Histoire des religions. Dans les Book Notices de l'Indian Antiquary (tome XII, p. 329; n° de décembre 1883) nous trouvons, après la mention du Catalogue du Musée Guimet établi par son tirrecteur, M. L. de Milloué , une notice étendue, dont il nous paralt utile de reproduire les principales observations.

"L'importance des hons musées, dit l'auteur de cette notice, pour l'étude scientifique de l'histoire, de la mythologie, de l'ethnologie, de l'art, des produits naturels et de l'industrie, comme pour l'in
\* atruction et l'éducation en général, est anjuard'hui universellement 

\* reconnue, et il serait difficile de l'exagérer. Les Musées commen
\* cent à ne plus être de simples entrépôts de curiosités, où les objets 

\* sont généralement disposés au hasard, sans classification, et sans 

\* avoir l'instruction pour but. Il y en a malheureusement encore 

\* beaucoup trop qui sont ainsi disposés au détriment de la valeur 

\* réelle qu'ils pourraient avoir pour le public. Nous ne pouvons pas 

\* espérer qu'il en soit autrement tant que des hommes influents et

Cotalogue du Musée Guimet: Première partie, — Inde, China et Japon — procédée d'un aperçu sur les religions de l'Extrême Orient, etc. par L. de Milloué, Nouv. édit., Lyan 1883.

- · riches, lant que les gouvernements, ne prendront pas une part ac-» tive à leur développement.
- » M. Emile Guimet de Lyon a donné un noble exemple. Après
- a une mission scientifique dans l'Inde, en Chine et au Japons, où il
- · recueillit de vastes collections, il a construit et fondé dans sa ville

» natale un grand Musée très complet. »

L'auteur de la notice passe alors en revue les divers éléments dont se compose l'œuvre de M. Guimet, la bibliothèque, le Musée, les cours de langues orientales, que nos lecteurs connaissent déjà. Puis il ajoute : « Le but de M. Guimet en créant cette magnifique institu-

- s tion était de l'aciliter les recherches des savants et, plus encore,
- · de vulgariser le goût des éludes orientales et l'intérêt pour les rea ligions de l'Orient.

- a Malgré l'intérêt bien plus grand que l'Angleterre a dans les în-» des et en Orient, il n'y a ni en Angleterre ni aux Indes d'établisse-
- « ment aussi bien doté en vue de la poursuite des études orientales.
- » La seule institution de ce genre est l'Indian Institute d'Oxford,
- · encore dans l'enfance, qui est dà pour une large pari, sinon exclusivement, aux efforts du professeur Monier Williams, et qui pro-
- » mat, s'il est bien soutenu, de donner de bons résultate.
- » Le Musée Guimet de Lyon est un édifice très élégant et com-
- » mode de trois étages, d'une superficie de 3900 yards carrés. De-» puis son établissement et la publication de son premier catalogue
- en 1880 (112 pages in-8) les collections se sont augmentées al ra-
- » pidement que la nouvelle édition du catalogue est divisée en trais
- volumes, dont le premier seul contient plus de 380 pages in-12, · consacrées aux collections de l'Inde, de la Chine et du Japon, avec
- » une courte introduction aux principales religions de l'Orient. La " seconde partie sera consacrée aux religions de l'ancienne Egyple,
  - » de la Grêce, de l'Italie et de la Gaule, et contiendra une liste des
- » donateurs du Musée. La troisième se composera de la description
  - » de la céramique chinoise et japonaise.
- » La bibliothèque contient, à ce qu'on nous dit, plus de douze » mille volumes en toutes langues, imprimés ou manuscrits, rejatifs
- » aux religions, à l'histoire, à la philosophie et à la littérature des
- a divers peuples, des récits de voyages anciens et modernes, des
  - manuscrits sur feuilles de palmier, etc. Les murs sont décorés de » pointures chinoises el japonaises, et d'une série de tableaux points
- o dans l'Inde, en Chine et au Japon par M. Félix Régamey. On y

trouve aussi des spécimens de monnaies chinoises, pingalaises et autres, des objets en lade, etc., etc. Dans les collections figurent
de numbreuses images de bronze, de cuivre, de pierre etc., venant
de tour les points du mondé. Le tout constitue une collection fort
importante de sujets mythologiques et artistiques, »

L'acrivain de l'Indian Antiquary, après avoir signalé quelques objets remarquables de la collection, énumère les diverses publications qui se rattachent directement ou indirectement au Musée, donne un aperçu du contenu des Annales déjà publiées, et mentionne la Revue de l'histoire des religions.

Deux points surtout nous frappent dans les appréciations de l'auteur anglais: la proclamation de l'utilité d'un Musée pour développer l'étude de l'histoire des religions, et la reconnaissance de ce fait que nulle part encore, en dehors de France, il n'existe une institution semblable à celle que M. Guimet a landée à Lyon. Sur le premier point tout le monde est d'accord. Rien ne vant le vue directe des objets de culte et de dévotion, la contemplation des monuments rellgieux, pour uider à comprendre les documents littéraires qui nous renseignent sur les diverses religions du passé et sur celles qui de nos jours encore se partagent les faveurs de l'humanité. A mesure que nous remontons le cours de l'histoire, à mesure aussi ces témoins matériels deviennent plus précieux, puisque le plus souvent ils ont seuls échappé à la destruction. Dans la plupart des grands musées de l'Europe nous en trouvons des collections éminemment instructives. Mais nulle part on n'a encore constitué un musée das religions comparées, consacré exclusivement aux monuments et aux documents du sentiment religieux sous ses formes infiniment variées, un musée où l'on poisse trouver, à côté les uns des antres, ces témoignages des religions les plus différentes, portant à la fois sur leur passó et sur leur présent. Il y a là pour la science de l'instoire des religions une mine précieuse de renseignements et surtout d'abservations. La plupart des religions ne penvent être étudiées que par des spécialistes, parce que pour en pénétrer le sens et la valour il faut presque toujours avoir des connaissances philologiques spéciales qui ne s'obtiennent que par une étude exclusive. Mais autant la spécialisation est indispensable dans l'étude de l'histoire des religions sous peine de ne jamais obtenir que des conclusions superficielles, autant il est désirable que les spécialistes oux-mêmes soient mis en garde contre une certaine étroitesse de vues, qui tient à la limitation

de leur champ d'études. Sans division du travail pas de bons produits; mais encore faut il que l'ouvrier ait tout au moins une idée de l'ensemble auquel appartient la partie spéciale qu'il est chargé de produire. Il nous semble qu'un Musée consacré exclusivement à l'histoire des religions est appelé à rendre les plus grands services aux hommes de science, en leur ouvrant des aperçus sur le champ de travail du voisin, et cela d'autant plus que les divers champs pourront être explorés en compaguie des guides les plus autorisés. Ou trouvera ailleurs des collections plus complètes ou plus rares relatives à telle ou telle religion, à telle ou telle civilisation particulières; c'est l'ensemble qui ne se retrouve pas ailleurs.

C'est un honneur pour notre pays que l'un des premiers centres de ce genre pour l'étude de l'histoire des religions ait été créé en France. Comme il nous arrive souvent, les étrangers nous devancent dans la juste appréciation de ce titre d'honneur. L'œuvre entreprise par M. Guimet n'est pas encore connue et estimée en France autant qu'elle devrait l'être. Est-ce parce qu'elle a son siège à Lyon et non à Paris? C'est possible. La centralisation excessive dont la France souffre ne se fait pas moins sentir dans l'Université et dans le monde scientifique que dans les autres domaines de notre vie nationale. Il est certain que le Musée Guimet exercerait une plus grande action. jouirait de plus d'influence à Paris qu'à Lyon ; il serait davantage visité, non seulement par la population parisienne loujours avide de curiosités, mais encore par les habitants de la province et les étrangers qui viennent en bien plus grand nombre à Paris qu'à Lyon. En outre, s'il était transporté à Paris il répondrait mieux au but du foudateur ; mieux qu'à Lyon il pourrait devenir le centre des études relatives à l'histoire des religions, puisqu'il grouperait plus sisément catour de lui les nombreux savants dont le concours lui est indispensable. Nous espérons que ces diverses considérations seront de nature à attirer l'attention des autorités municipales de la ville de Paris, et qu'elles seront ainsi portées à faciliter à M. Guimet le transfert de son Musée dans la capitale.

### CHRONIQUE

FRANCE. M. Leon Heutey, conservateur des antiquités orientales du Musée du Louvre, membre de l'Institut, a publié le touse premier de son Chialegue des figurines untiques de terre ruite du musée du Louvre, qui contient une quantité de notices, d'un grand intérêt pour quicomque étudie les religions de l'antiquité. Ce n'est pas ici un catalogue ordinaire, mais l'œuvre d'un savant qui, après avoir décrit avec force détails les objets collationnés, examine leur signification avec toute la compétence, à laquelle on est en droit de s'attendre quand il s'agit d'un maître.

Le premier volume contient les figurines d'Egypte, d'Assyrie, de Babylonie, de Chaldèe, de Phênicie et des lies de Chypre et de Bhodes. L'auteur est amené ainsi tout naturellement à traiter la question si délicate des rapports de l'art gree et de l'art oriental. Son opinion est que l'art gree aprés avoir subli très auciennientent l'influence orientale, réagit plus tard à son tour et d'asser bonne heure sur l'art oriental par l'intermédiaire de l'Asia Mineure, de Rhodes et de Chypre.

Les figurines assyriannes, provenant en majeure partie des fouilles du palais de Korsahad, retrouvées sous les partes, représentent des divinités hizarres, aux formes humaines et animales, semblables aven de moindres proportions aux grandes statues des palais et des temples assyrians. C'étaient les divinités protectrices des habitations.

Parmi les figurines de la Babylonie et de la Chaldée (les plus intèressantes provenant des feuilles de M. de Sarzee à Tello) nous trouvens surtout des représentations de la décase de la fécondite, Anat, Zarpanit, Bélit etc., 7 M. Henzey traite à part les figurines d'une époque bien postérieure, dont la plupart ent été retrouvées à Hillah dans des tombeaux. On y sent déjà l'influence de l'art pec. Casont des idoles, des divinités protectrices des morts, des décases aux formes diverses, des dieux-enfants etc., Il y en a dont le type, originaire de l'Orient, est revenu au pays natal et porte les traces des transformations causées par un long voyage en Occident.

1) Upr. dans le nº 22 de notre Rerue (juillot-août 1883) l'article de M. J. Menant sus les Beltis, tiré de son ouvrage : Les pierres gravées de la Hente-Asie. La Phénicie a offre pas une riche moisson. M. Heurey s'est efferée de distinguer dans les rares figurioss originaires de cette region (particulièrement celles de M. de Sauloy) les diverces influences qui luttèrent entre elles dans l'art phénicien. A Rhoder et dans l'île de Chypre, les trouvailles ont été beaucoup plus nombreuses, et les objets que M. Heurey avait à sa disposition lui ont permis de montrer d'une façon lort intéressante l'évolution de l'art oriental et gree.

Le premier volume du Catalogue de M. Heurey est un guide précieus pour ceux qui voudront s'initier, d'après jes terres enites du Louvre, non-scalement à l'histoire de l'art, mais encore au développement des representations des dieux dans l'ancien monde oriental.

- M. Gaston Boissier, qui a hien voulu promettre son concours à la Reune del'Histoire des Religions, a élé nommé président de l'Association des anciens élèves de l'Ecole normale, le 13 janvier, en remplacement de M. Ermest Bavet, qui avait exprime la désir de se décharger de la présidence à cause de son âge avancé.
- M. Aristide Astruc a fait, le 26 janvier, à la Société des Etudes juives. une intéressante conférence sur les origines et les eauxee historiques de l'antisémitisme. Il a montre les causes de l'ordre économique et de l'ordre religieux qui ont provoque la haine des Juifs et l'intolérance à leur éguri, Delà a Alexandrio et dans les nutres grandes cités grecques, l'animpsité contre les Juifs su manifeste par des mesures da proscription et par des violences populaires. Tandis que les Juifs s'efforcent de prouver que la civilisation grécoromaine a emprunté sea meilleurs éléments à la révélation musafque, leurs adversaires paiens touenent en ridicule l'histoire et le culte des Israèlites. Cependant l'autorité romaine se montre tolérante envers eux jusqu'à ce que leurs perpétuelles tentatives d'insurrection lassent sa patience. Pendant un temps ils sont confordus avec les chrétiens. Lorsque le christianisme triomphe, il devient à son tour persècuteur. Après avoir renonce à convertir les Julia, les conciles les séparent de la société chrétienne. Mais l'isolement dans lequel on les maintient, les proscriptions dont ils sont l'objet, developpent encore leur sentiment de solidarité. En leur refueant la possession de la terre on les condamne à concentrer entre leurs mains la fortune mobilière. C'est ainsi que durant tout le moyen-age ils sont poursuivis également comme profancteurs et comme usuriors. L'antisémitiame moderne procède encore des mêmes causes, mais il provoque dans les églises comme dans la société laique de vives prolastations. M. Astrue reconnaît qu'aujourd'hui comme autrefois les Juifs out parfois provoque l'hostilité dont ils sont victimes par des impendences, par bur luxe trop ouvertement affiche et par une trop grande subtilité dans Phiservation des lois.
- M. Olivier Rayet, suppléant de M. Foncard au Collège de France, a été choisi your remplacer M. Fr. Lonormant dans la chaire d'archeologie près la Bibliothèque nationale.

- M. Victor Gudrin, agrègé des lettres, vient d'être chargés une mission à Jérusalem pour y recueillir les éléments d'une monographie idétaillée de cette ville.
- M. Auguste Carrière, maître des conférences pour les langues hébralque, chaldalque et syriaque, à la section d'histoire et de philologie de l'Ecole pratique des hautes études, secrétaire de l'Ecole spéciale des langues orientales vivantes, est nomme professeur titulaire de la chaire d'arménien à ladite Ecole, en remplacement de M. Duiaurier, décèdé.
- Nous trouvous dans le dérnier Bullette de la Société Biblique de France de corieux détails sur la traduction de la Bible en les-breton. « En 1820, y est-il dit, la Société biblique britannique et étrangère se précoupa de a traduction de la Bible en bas-breton, et élé confla ce travail à l'homme le plus compétent d'alors, su savant Le Gonidec, grammalrien et laxicographe, qui se servit pour se traduction de l'édition de la Vulgate publiée à Lundres en 1738, en e'en référant, pour les passages difficiles, à la version française de de Sacy. Le Nouveau-Testament parut en 1827. L'Annien-Testament vint plus tard, et fut publié aux frais de la famille Le Gonidec, par les soins de M. de Villamarquié et de quelques savants bretons.
- Le travail de Le Gonidec dut être révisé au point de vue breton : car, ayant fail avant tout une couvre de science, ayant voute donner à se langue la pureté primitive, il u'était pas toujours resté intelligible. M. Jenkins, pasteur à Morlaiz, fit en 1847 la révision du Nouveau-Testament dont les églises protestantes se sont servies jusqu'ici.
- Une révision sérieuse, complète et fliète du travail de Le Donidec ne peut se faire, en effet, que par la collaboration de représentants des quatre dialectes dont nous avons parlé ci-dessus (le Frégérois, le Léonals, le Cornouniller et le Vannais), combinant leurs efforts pous arriver les commançant par un système orthographique comman, qui manque encare, à une ligne moyenne pour avoir une Bible intalligible à tous. On nous dit que la Société biblique bratamique et étrangers s'est déjà chargée de cette tânhe pour le Nouveau-Testament. Des bonnes choisis sur plusients points de la Bassa. Bretagne travaillent de ceur et d'âme à cette œuvre ai importante, et, une fois le Nouveau-Testament révisé, la même Société poursuivre saus donte son œuvre, en procédant aussi à la révision de l'Aucien-Testament de Le Gonadec, »
- Le tome VII des Annales du Musée Guinet vient de paralire. Il renferme la fraduction française du Latita Volure (Développement des jeux, contenant Phistoire du Bronddha Cakya-Mouni depuis a naissance jusqu'à sa prédication), d'après le texte sanskrit par M. Ph.-Ed. Foucaux, professeur de sanskrit au Collège de France (in-t. XIX, 406 p. Puris, 1884. E. Leroux, éditeur). Dans un second volume qui paraltru plus tard, M. Foucaux publiera les notes, les variantes du texte empresates à un excellent manuscrit de la Société Asiatique et à dour autres manuscrits de la Ribliothèque nationale, un glossaire des

expressions partemilères au sanskrit bonddhique du Lalita Vistara et la table genérale ambytique des matières contennes dans les deux volumes.

Le premier volume contient une latroduction du traducteur, le Latita Vistara mis en français sans-notes et sans commentaires, et trois appendices que l'origine des Cakyas et la généralogie du Bouddha d'après le Mahavansa, sur la mort et les funérailles de Cakya-Mouni d'après le Douiva et d'après les Annales Palies. M. Foucaux avait déjà traduit le Latita l'istaré, avec quelques retranchements, sur la version tibetaine de ce livre qui se trouve dans le Kanjour, sous ce titre: Histoire du Bouddha Cakya-Mount (2 vol. in-1. Paris, 1847-18.) Cette fois il a fait sa traduction sur le texte sanskrit imprimé à Calcutta dans la Bibliothecu Indica. La traduction anglaise du même suvrage par M. Rajendralahamittra est à moitié achevie. M. Leinau en a traduit les sinq premières chapitres en allemand (Berlin, 1874) en y ajoulant d'abondantes notes.

Dans son Introduction, M. Foucaux s'élève contre le jugement de M. Rhya Davids qui place la composition du Lalita Vistara de 600 à 1000 ans après le mort du Bouddha. Il pense au contraire que le Lalita Vistara, comme le Mahdeaute et l'Abhinichkramana soutra devait exister vers le ur siècle après le mort de Cakla-Mouni. Il combat également l'opinion de plusieurs éntiments orientalistes anglais qui n'admettent pas que le Bouddhisme orthodoxe puisse se trouver ailleurs que dans les livres conservés à Geylan.

Il est certain que cette nouvelle traduction d'un ouvrage aussi important pour la connaissance du Boudditisme serà accueille très favorablement par les noffibreux amis des études bouddhiques.

SUISSE. Après les fêtes célébrées à la fin de 1883 en Allemagne pour le 400° anniversaire de la naissance de Luther, il y a en en Suisse, particulièrement dans le canton de Zurich, de grandes fêtes commémoratives de la naissance d'Ubrich Zwingli. Outre les cérémonies religieuses dans tous les temples protestants, il y a en, le dimanche soir 6 janvier, une réunion à la Tomballe de Zurich où le professeur Meyer de Knonau et le doyen Finsier out prononcé des discours de circonstance.

Parmi les autres localités où des cérémonies analogues ont de organisées, nous nous bornons à citer Kappel, où le célèbre reformateur est mort si prématurèment. Le pastour Kappeler et le conseiller d'Elat Grob out parlé dans l'église sur Zwingli commo réformateur, comme bomme politique et comme patriote. Ensuite un cortège s'est rendu, drapeaux en tête, auprès de la pietre tses simplement décurées qui murque le lieu où est mort le réformateur; le pasteur Eggy a retrace les derniers moments de Zwingli et a fait en terminant un chalcureux appel à la tolérance et à la paix outre les diverses confessions.

Une exposition d'objets divers sa rapportant à Zwingli a chi organistic rivec \* le concours des musees et bibliothèques de la ville, ainsi que des archives de

PEtat et des collections particulières. Elle comprenait 167 objet ; 35 imprimés, dont 20 smt des écrits de Zwingli, 14 livres qui ont été en 31 possession, 77 manuscrits, lettres et autographes, 19 portraits de Zwingli et de 32 famille. etc., etc., Parmi les objets divers de cette exposition signalous l'estampe où figure la maison de bois du l'oggenbourg, où Zwingli est në le 1º jauvier 1481, et qui existe encore ainsi que le casque, l'épèc et la bache d'armes du réformateur. Paroi les manuscrits on remarquait : le parchemin qui porte les articles de foi adoptés d'un commun accord à Marbourg en 1529 par les chels de la réforme en Allemagne, avec les signatures d'Officolampade, Zwingli, Luther, Melanchton et autres ; le second traité de paix de Kappel en 1531 avec les secaux des Etats confédérés qui l'ont conclu; et un Pic de la Mirandole avec de nombreuses annotations marginales.

L'anniversaire de la naissance de Zwingli a suscité de nombreuses publications, parmi lesquelles nous signalons les suivantes: Dr. G. Finsier, Ulrich Zwingli, Fentsschrift (Zurich 8. — 118 p.); Joh. Mart. Usteri. Ulrich Zwingli, ein Martin Lather ebenbürtiger Zeuge des evangelischen Glaubens (Zurich 8. — 144 p.); Rud. Stähelin, professeur & Bâle, Huldreich Zwingli und sein reformationswerk (Halle. 8. — 81 p.); A. Erichon, Zwingli's Toil und dessen Beurtheilung durch Zwingenessen (Strasbourg. 8. — 43 p.); [et la réimpression par M. Em. Eglid'un opnicule pédagogique de Zwingli. Ulrich Zwingli's Lehrbüchlein (Zurich, 8. — 62 p.), avec notes et documenta établissant l'excellente influence exerces par le réformateur sur le développement des écoles.

- La chaire d'histoire ecclesiastique de l'Université de Berne, vacante par suite de l'appel de M. F. Nippold à lène, vient d'être repourrue par la pumination du Dr. Hermann Sielemann, professeur extraordinaire à la Faculté de théologie de Kiel.

ITALIE. Le cardinal di Canossa, évêque de Vérone, a adregsé à l'Unita catholice une lettre rectificative de certaines assertions du Père Curci, dans laquelle nous relevous quelques détails intéressants sur la préparation du Syllabus. On sait que cette importante affirmation de principes a été publiée le 8 décembre 1864, en même temps que l'enevelique Quanta cura. D'après les renseignements fournis par la cardinal di Canosse II existali dejà en juin 1862 une reduction de ce document. Les propositions du Syllabus lai furent soumis s à celta spoque, sous le seens du secret, de même qu'à 300 évêques qui se trouvaient alors à Rome pour la canonisation des saints martyrs japonais, Chacun d'eux fut invité à exammer ces propositions et à les soumettre à an theologien de son choix pour faire teller observations et tels projets de modifications qu'en conscience chacan croirait opportuns. Le cardinal di Canossi ajoute qu'il consulta le P. Perrone, et que les deux seules et légeres observations qu'il fit à la suite de cette consulfation furent acqueilles favorablement, "He par le Syllabus, après avoir été composé par des théologiens de la cour ponlificale, sprès avoir été soumis à l'examen de 300 évêques, fut encore l'objet

d'un nouveau travail de recension avant de recevoir sa forme définitive. Il fie fut imprimé que doux ans plus tard.

- L'Académie d'archéologie chrétienne de Rome a entendu une communication de M. Gamurini, relative à la découverte qu'il vient de faire, dans la bibliothèque d'Arezto, d'un manuscrit renformant plusieurs ouvrages incounus de Saint-Hillaire de Poitiers: le traité de Mysteris, que l'on croyait perdu, et une suite d'hymnes. Au manuscrit est joint un itinerare en Palestine et dans d'autres contrées de l'Orient; il est dù à une femme qui l'a dédié aux religieuses d'un monastère situe en Provence.

Partie de Constantinople, elle visite Jérusalem, où elle arrive pendant la semaine sainte; et assiste aux cérémonies dans l'église du Mont-des-Oliviers,
dans celles du Mont-Calvaire et de la Résurrection. La dédicace de celle du
Golgothase célébrait, dit-elle, en mémoire du jour où fut retrouvée la vraie croix.
Elle gagne cusuite l'Egypte, afin de voir les lieux nommes dans la Bible et
ceux des étapes parcourues dans le désert par les Ismélites. Elle reconnaît les
raines de Pitom, traverse la terre de Gessen, se renit à Tanis, à Péluse, puis
monte au Sinaï, au Neho, va à Carnia, pour prier au tombeau de Job (I). Elle
volt cesuite le village de Solina, l'ancienne Salem, où on lui montre les raines
du palais de Melchiasédech (!!). (À Edesse, où elle se rend pour visiter la tombeau de saint Thomas l'érêque lui parle d'une pièce préceusement conservée
dans le trésor de l'église : c'est la lettre de Notre-Seigneur au roi Abgar, que
mentionne Joséphe (!!!). Elle visite unim Carra, en Mésopotamie, pour rexunir
a Constantinopie par Sciencie et la Chalcedoine.

L'ignéraire mentionne comme récente la cession, faite en 263, de la ville de Nisibe aux Persez. Le document n'est donc postérieur que de quelques nunées seulement à cette date.

- On annonce la publication, à l'imprimerie pentificale, de doux volumes des Catalogues des manuscrits grees et latins de la flibilothèque Vaticane. L'un contient les manuscrits grees, l'autre la première partie des manuscrits latins du fonds Palatin. MM. Stevenson père et fils sont clurges de dérigée cette importante publication. Après le fonds Palatin ils classeront le fonds de la reine Christine.
- \* HUSSIE. Une mouvaile secte fanatique a été découverte à Restof sur le Dan, dans la Russie méridionale. Elle se compose de femmes qui croient faire ouvre pie en empoisonnant avec des narcothques la plus d'enfants qu'elles peuvent, dans le but de faire gagner le ciel à leurs victimes et de les sauver des misères de la vie terrestre.
- AMERIQUE. Le Mormonisme ou la raligion des Samts des derviers jours suscite de graves embarras au genvernement des États-Unia. La loi récente qui privait de leurs droits politiques lous les polygames n'a produit augus resultat. Les Mormons ont échappe a la loi par des subterfuges. Le sexateur Edmund propose anjount'hui une série de mesures législatives destinées à

modifier est état de choses : l'admission du mari légal et de le femme légale à témoigner en justice contre le conjoint polygame ; l'enregistrement obligatoire de tous les mariages qui se célèbrent dans les différents territoires des États-Unis : l'abplition dans l'Utah (territoire des Mormons) du droit de suffrage des femmes. — Ces diverses dispositions ne pourraient avoir quelque efficacité, comme le font remarquer la Rengissance & Paris et The Nation de New-York, - que dans le cas où les fammes de l'Utah seraient mécontentes de lour sort an l'état de polygamie. Or c'est le contraire qui est vrai. La très grande majorité des fesames de Mormons sont des paysannes janulles et misérables d'Europe qui ont été converties par les sumssaires mormons, et qui ont trouvé dans l'Utah une situation matérielle bien meilleure que celle à laquelle alles étaient réduites en Europe. La suppression de la polygamie laisserait la plupart d'entre elles sam aucune ressource. - Le president, M. Arthur, a propose dans son message au Congrès d'enlever le gouvernement de l'Utab 4 ses habitants pour le remettre au pouvoir fédéral, qui serait autorisé, le cas cobanut, à y établir un gouvernement militaire. Mais du divers cotés s'élévent des protestations contre l'emploi de la force pour convertir les Mormons. Ces procedes répugnent aux Américains.

ALLEMAGNE. Le premier volume des Koursales, Recueil de documents pour servir à l'étute des traditions populaires (in-8, xu et 361 p. 1883, Henninger, Heilbron) n'a été tiré qu'à 210 exemplaires numerotés, au prix de 10 mark. La lleure critique annonce que le deuxieme volume aurs un nombre d'exemplaires hieu moindre encore, 135, et qu'il sera livré aux souscripteurs au prix de 20 francs. Les volumes de cotte cultection doivent être demandés directement aux éditours flouninger.

- M. A. Harmack, dans le nº 3 de la Theologische Literaturzeitung (9 Serrier), nous annance une grande déconverte dont un ne saurait trop apprécier la valeur pour la connaissance des origines de l'Eglise chrétimne. Il s'agit de la publication d'un important document jusqu'alors inconnu, la Aufaza rav American, retroive, edite of commonte par Ph. Bryennios, metropolitain actuel de Nicomedio. Nons nous trouvous toi en présence de la plus ancienne constitution ecclemantique du Christlaniame, et, qui plus est, de cétle qui a servi de canevas à tentes les constitutions apostoliques ultérieures. Ce document jette un nouveau jour sur des mijets jusqu'à présent insuffisamment connus, sur le rôle, dans la primitive Eglise, des apôtres, des prophètes, des doctours, des opiscopi et des diacres. Il no mentionne pas de presbytres. M. Harnack décurre les plus grands éloges à la science du métropolitain grée, unl a consucro sept unnées à la publication du mamuscrit et à la rédaction des Prolégomènes et des notes. Il donné à la suite de son appréciation la tradustion allemande de la partie la plus intéressante (c. 7 h 16) du texte grec. Décidément l'Orient commence à nous livrer quelques-uns des trésors qu'il renferme. Voici, dans l'espace de quelques années, le texte complet des épitres de Clément, le Dialessaron de Tatien et la Didaché! Il faut s'attendre à voir paraître prochaînement de nombreuses êtudes sur cette nouvelle source de l'histoire des premières lighises chrétiennes, dont la rédaction doit remanter jusqu'à la première moitié du second siècle.

TURQUIE. Les rapports du gouvernement ture avec la compunanté grecque sont très tendus depuis quelque temps. Le gouvernement ayant supprimé les privilèges des Grecs, le patriarche grec de Constantinople, Joachim III. a donné sa démission. Le gouvernement l'a refusée, parce que le patriarchai reste un intermédiaire nécessaire entre la Porte et ses sujets orthodoxes; mais le patriarche la maintient. Lequel des deux cèders? Déjà lors de l'installation du nouveau patriarche grec de Jérusalem, Mgr Nicodemos, la Porte avait supprimé les immunités et privilèges attachés à son siège; mais la Russis est intervenue et a obtenu le retrait de cette décision.

Nous ne pouvons pas entrer ici dans le dédale d'intrigues qui se déroulent autour du sultan à ce propos, et où Saïd-Pacha, Anrill-Pacha, le Dr Mayroyeni, mêdecin du sultan, sembleut joner le principal rôle. On trouvers d'intéressants détails à ce sujet dans les correspondances de Turquie du Journal de Genère. Nous nous bornons à donner quelques indications sur la situation de la Nation ou Religion greeque en Turquie.

Son administration se compose du patriarche qui a le pouvoir executif; du Synode, composé de douze métropolitaires nommés par le patriarche et qui l'assiste dans les affaires religieuses; du Conseil national, composé de douze laïques et qui assiste le patriarche dans les affaires civiles; enfin de l'Assemblée générale, formée des membres du Synode, des membres du Conseil et des notables. Cette Assemblée a le pouvoir constituant; c'est elle qui nomme le patriarche.

L'Egliss grecque compte en Turquie quatre patriarches, ceiui de Constantinople, puis ceux d'Antioche, Jerusalem et Alexandrie. Ces dignitaires sont entièrement imdépendants les uns des autres, pour toutes les affaires sell-gieuses, et le patriarche de Constantinople n'exerce ainsi aneune suprematie sur ses collègues. Mais dans les affaires civiles il en est antrement. Il est le chél civil de toute la nation grecque d'un bout à l'autre de l'empire ; aussi la suppression de ses privilèges atteint tous les Grees, et l'agitation que cette masure a fait paltre s'etend en debors de Constantinople, antanument en Grète.

Es interêta de la Nation serment bisés si les questions de testament, pur exemple, étaient juyées par les tribunaux du « cheri ». La contame grecque en matière de succession fait les parts égales entre les tilles et les garçons ; la loi musulmane donne aux fils le double de ce qu'elle accorde aux filles. En cas de divorce, une femme turque à droit à un pain par semaine et à une chandelle. La femme grecque ne pourrait se contenter de cette maigre allocation, et cependant c'est tout ce qui lui serait accorde pur la tribunal du « cheri ».

Les Grees font preuve d'une grande habileté diplomatique d'une ce conflit.

Tout en maintenant énergiquement leurs revendications, lis témoignent le plus grand respect envers le sultan. Pendant les fêtes de l'Epiphanie ils out récité une prière spéciale, composée par le patriarche démissionnaire, pour implorer les bénédictions divines en faveur de leur « très haut, très puissant sérénissime empereur ».

DANEMARK. M. Stephens, de Copenhague, vient de terminer le troisième rolume de ses Old Northern Runic Monuments.

## DÉPOUILLEMENT DES PÉRIODIQUES

ET DES TRAVAUX DES SOCIÉTÉS SAVANTES!

I. Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. - Same du 1 janvier 1881. M. Georges Perrot présente un ouvrage de M. Maxime Collignon, intitule : Mythologie figurée de la Grèce. - Séance du 11 janvier. M. Le Blant, directeur de l'École française de Rome, adresse une communication relative aux fouilles entreprises au forum, en face de l'église Saint-Corme et Saint-Damien. On a découvert l'atrium de la maison des Vestales, une grande cour carrée, entourée de cippes qui portaient les statues des Vestales avreleurs noms. On a retrouve ainsi les noms de Flavia Publicia, Terentia Flaviola, Numisia Maximilla, Protextala Crassi filia. Parmi les stalues qui ont été déconvertes, on remorque celle d'une Vestale du re siècle; cette image avait eté formée au moyen d'une ancienne status divine, d'un type unalogue a calul de la Pudicitia, dont on avait change la têle. Des bijoux, suivant l'usage antique, ornaient plusieurs de ces statues. Le nom d'une vestale à laquelle était dédiée une inscription de l'an 361 a été effacé an cisean; on se demande ai le motil de cette sorte de dammatio memoria ne sernit pas la conversion de la Vestale au christianieme; un passage de Prudence mentionne, vers la même époque, la conversion d'une vestale. La plupart de ces statues claient rangées auprès d'un four à chaux du moyen âge; elles étainst égidemment destinées à être détruites el converties en chaux. On sant que Raphael, dans une lettre célèbre, cerite à Léon X, se plaignait de voir détruire de cette manière beaucoup de chefs-d'œuvre de l'antiquité (compte-rendu reproduit d'après celui de M. Julieu Bayet dans la Retue crilique du 21 janvier). - L'Académie nomme membres de la columbie con du prix Bordin (Etudier le Hamayana au point de vue religieux), MM. Adolshe Hegnier, Manry, Breal et Senart : - de la commission du prix Stanichas Julian [recherche du meilleur ogwinge sur la Chine] MM. Maury, Pa-

<sup>(1)</sup> Nous nous bornons à signaler les articles on communications qui concernent l'histoire des religions.

vot de Courteille, d'Hervey de Saint-Denya et Schefer. - Seance du 18 januire. M. Miller fait connuître une lettre de M. Maspero annonçant la découverte de nouvelles inscriptions greaques et hiéroglyphiques ou Egypte. - M. d'Herrey de Saint-Denys présente le Catalogue de la bibliothère. de Nordanskieeld par M. Leon de Rosny; M. Desjurdins le Bulletin trimestriel des antiquités afrienincs nº 7 (mémoire de M. Cl. Pallu de Lassert sur les assemblées provinciales et le cuite praviogial dans l'Afrique romaine); M. Defisle : Ch. Grandjonn. Les Registres de Benuit XI, recueil de buttes de ce papa, publiées ou analysées d'après le manuscrit original des archives du Valican. - Scance du 23 janvier. Seconde communication de M. Le Blant relative aux fouilles dans la maison der Vestales. Il cavoie la copie d'une inscription gravée sur une stèle, donnant les noms complets des consuls de l'an 211, L. Valerius Messala et C. Suctonius Saltinus. - Découverte d'un manuscrit de Saint-Hillaire de Poitiers : le traité de Mysterus (voir notre chronique, Italie). - M. fiaston Paris présente au nom de M. Rouan le dermer ouvrage de M. d'Arboix de Jubainville. Le cycia mythalogique irlandais et la mythologie celtique. - Scance du 1st février. M. d'Arbois de Jubainville est élu membre ordinaire en remplacement de M. François Lanormant. - M. Benan présente l'ouvrage de MM. Joseph et Hartwig Derenbourg: Etndes sur l'épigraphie du Yémen; M. Georges Perrot. presente les deux ouvrages suivants : Marcel Dieulafoy, l'Art antique de la Perse, Achéménides, Parthes, Sassanides; Cartault, Collection Camille Lécuyer: terres cuites antiques trauvées en Gréco et en Asie Mineure. - Séance du 8 féprier, M. Philippo Berger III une étude sur quelques stèles phéniciennes rapportées d'Hadramète par M. l'abbé Tribides. Elles sont sans inscriptions, Le chapiteau représents une femme dont les traits rappellent la déesse Hathor. Elle tient dans ses mains un poixeon en forme de harque surmonté d'un disque. La frise, très ornee, contient le globe nilé. Une soixantaine de monuments amilogues ont été découverts en 1867 à Souse. En 1860 M. Daux rapporta les plus belles en France; mais on ignore ce qu'elles sont devenues, - Nouvelle lettre de M. Le Blant sur les fouilles du forum. Un a découvert une cippe avec une macription, de l'an 257 de notre ère, consacree par l'un des fictores (ministres des sacrifices) à la grande vestale Flavia Publicia. - M. Marucchi a decouvert hors de la Porte Majeure un antique cimellère juil, qui possédait certamement plusieurs galeries, et où l'un trouve, tracées en lettres rouges, des inscriptions juives, les symboles ordinaires tels que le chandelles à sept branches, la formule achalóm en fiébreu, et d'autres formules connues telles que : in pace dormitio sjus. — M. de Roszi à trouvé dans la cimetière de Domitilla un marbre avec la représentation d'un anfant, debout, en prière, entre deux colombes, silé, avec deux bamles croisées sur lla poilrine servant à attacher les ailes. Le type paien d'Icare à servi de modèle à l'artiste. - Scance du 15 /2erier. M. Henrey signale une inscription de Tello de la plus haule antiquité revellant l'existence d'un roi dont le nom se prononce probablement LouchKaghi-na. — L'Académie présente M. Stanislas Guyard en première ligne, comme candidat à la chaîre d'arabe du Collège de France.

II. Société de géographie. — Séance du 15 février. La Société, a reçu le premier exemplaire d'un ouvrage de M. Duveyrier, publié per elle, dans lequel est retracée l'histoire de la puissante secte des Senoini, répandue dans toute la partie septentrionale de l'Afrique, de l'Egypte su plaroc, et connue par son fanatisme. Une carte jointe à l'ouvrage marque l'emplacement des confréries de Senoûsi.

III. Société nationale des antiquaires de France. — (d'après le compte-rendu de M. Eug. Münts dans la Revue citique.) Séance du 26 décembre 1883. M. de Barthélemy lit une cote de M. Chabouillet sur une médalile antique appartenant à M. Duportal. Cette pièce conficat les figures des divinités du système planétaire de Ptolèmée. M. de Barthélémy communique, en outre, de la part de M. de Laigue, consul de France à Livourne, la photographie d'une curnaline dans laquelle M. l'abbé Thédenat croît reconnalire une tête de Méduse. M. de Villefosse communique la copie d'une inscription chrétienne qui lui a été adressée par M. Espérandieu, lieutemant au 77° régiment d'infanterie, actuellement en Tunisie. Cette inscription est ainsi conque : Rutifius episcopus in episcopata vixil annis XXIII, mentibus II, dichus decem. Il faut ajouter le nom de Rutilius à coux des episcopi Macturitani, réunis par Morelli. M. de Villefosse communique, en outre, de la part de M. Schmitter, de Cherchell, la description d'une mosaique trouvée près de cette localite et représentant Orphée entouré d'animaux.

IV. Revue critique d'histoire et de litterature. — l''junvier. La Chronique de Ican, évêque de Nikiou (texte éthiopien; publié et tradult par H. Zotenberg. — Paris 1883. in-4-488 p.) La seconde partie de cette chronique, document en partie original, unis altèré par de nombreuses traductions, jette qualque lumière sur les règnes des empereurs d'Orient, Maurice, Phocas, Héraclius, Constant, et sur les luttes christologiques (compte-rendu par M. Rusens Daval.) — The chitie princeps of the epittle of Burnabar by Archbishop licher, etc (Oxford, Clarendon Press. 1883. in-4° XXV. 36 p.) Compte-rendu par M. Maurice Vernes. Fac-similé d'un fragment imprimé d'une édition de l'épitre de Barnabas, entreprise par lisher et Isaac Yosz, et dont le manuscrit fut en partie détruit par un incendir. — 7 janvier. Florian Riess. Nachmals dus Géburtsjahr Christi (Freiburg im Breisgau, Hayler, 1883. in-8° XII. 112 p.) Compte-rendu par M. Maurice Vernes. Nouvelle tentative de l'auteur pour giablir contrairement à l'évidence qu'Hérodene serait mort qu'en 753. — Notice de M. G. P. sur les nons des rois mages.

14 janvier. A. Réville. Les religions des peuples non civilisés. 2 vol. in-8°. Paris, Fischbacher 1883. Compte-rendu par M. James Barmesteter. Pas de parti-pris ni de système. Guide sur et intéressant; réfutation indirecte des idées de

M. Spencer mer l'origine des religious primitives. - Otto Er let Hartmann, Der rumische Kalender, publie f'après les papiers de l'auteur, par L. Lange. (Leipzig, Teubner, 1882, in-8" XXXII, 266, p.) Compte-randu par M. Camille Jullian, - The Table-talk of Doctor Martin Luther (Londres, Finber Cawin. 1883, in-t6,-(44, p.) Compte-rendu par M. J. D. Ces propos de table sont peut-être de toutes les puroles de Luther celles qui dannent l'impression de l'homme la pludcomplète et la plus sympathique. - 21 janvier. Gebief d'Alviella. L'evolution religiouse contemporaine chez les Auglius, les Americains et les Hindons. (Paris-Bruxelles, 1884, in-8: XIX.- 132 p.) Compte-rendu par M. James Darmesteter. Ce livre devrait etre dans les mains de tous ceux qu'intéresse le denne religieux du niècle. - Sabrische Denkmader von D. J. H. Mordimson und Dr D. H. Miller; Etudes var Penigraphie du Yémen par MM. Joseph et Hartwig Derenbourg (journal aziatique, 6º série, t. XIX, p. 361, et 8º serie, t. H. p. 229.) Compte-rendu par M. J. Halovy. Grand cloge du premier, critique acerbe du second. - J. J. Rousseau's Religious philosophie, unter beautning hisher night veroeffentlicher Quellen, von Ch. Bergeaud D' phil. (Genave-Leipzig, in-8º 1883, p. 168). Compte-rendu par C. J. Cette étade affre peu de choses nouvelles, male résume bien les derniers travaux sur la question; elle se lit avec interet et profit. - 23 janvier. Johannis Burchardt, argentineanis, capelle pontificie sperorum rituum magistri Diarium sire Rerum Urbanarum Commentaril (1483-1500.) Teste latin public intégralement pour la premièra fois d'après les mamescrits de l'aris, de Rome et de Florence, avec introduction, notes, appendices, tables et index par L. Thuanc, T. II (1492-1499.) Pans. E. Lenux, in-8.-720 p. Compte-rendo par M. L. P. Tres important pour l'histoire des guerres d'Italis et pour celle du pape Alexandre VI; curieux renseignements sur la composition du clergé romain à la fin du XVa mode. - 4 fevrier. The Book of the Marnyo t khard, also an old fragment of the Bundehesh, both in the original Palnavi, edited by Frederic Ciurles Andreas (Riel, Lipeins and Fisher, 1882. in-4 VIII.-80 p.) Compte rendu par M. Joines Durmesteter:

V. Revue Historique. Janvier-forrier (884. — 1° B. Aube.: » Les faillis et les fibellatiques pendant la persécution de Déce (250-2) ». — 2° C. Bayet: « Les élections pontificales sous les Carolingiens au VIII» étaulX; mécle, 757-885 » (mateire de l'intervention des Carolingiens dans ces élections). 3° G. Banet-Maury: Compte-rendu critique de « Thomas a Kempis aud the Brothers of the common life », by the flev. S. Kettlewell (M. G. B. reproche, à l'auteur l'enchevêtrement des détails, des citations étendues sans indication de l'auteur sité; l'omission de plusieurs sources importantes, des hypothèses non justifiées).

VI. Revue Juive. Octobre-decembre 1883. — 1º Salomon Reinach...

« Insgription greeque de Smyrne. La Juive Rafina « (la première inser. où le litte d'archisynagoges soit donne à une temme). — 2º Harturg Hirschfeld :

- \* Essai sur l'autoire des Juifs de Médine » (premier article; l'auteur décrit la situation des Juifs au moment de l'apparition de Mohamed). 3° Hakkary: « Additions et rectifications à l'histoire des Juifs de Graetx » (suite). 4° Ap. Caben: « Le gabbinat de Metz pemiant la période française » (suite). 5° R. de Maulie: « Les Juifs dans les Etats français du l'appe au moyenage » (documents très intèressants, en particulier les statuts de la Commune juive d'Avignon de 1558). 6° Emile Ouverleaux: « Notes et documents sur les Juifs de Belgique sous l'ancien régime »:
- VII. Le Muséon. Janvier 1884. 1º P. Robiou : « Le système chronologique de M. Lieblein et l'Exode ». 2º Ph. Colinet : « La divinité personnelle dans l'Inde ancienne ».
- VIII. Revue des Deux-Mondes. 1st janvier 1884. Auntole Lecoy-Benuiteu : « Le Vationn et la Quirinal depuis 1878. — III. Le pape Leon XIII et la réconciliation du Saint-Siège et de l'Italie. »
- IX. Revue politique et littéraire, 12 janvier 1884. E. Le-drain: « Collection Sarzec, Une petite ville d'architectes et de sculpteurs « o l'an 4500 av. J.-C. » (description imagée de Tello, l'ancienne Sipourla, qualinée d'Athènes spunérienne, depuis l'an 4600 av. J.-C., d'après les antiquités exhumées par M. de Sarzec et conservées au Louvre. — Extrait de la leçon d'ouverture de M. E. Ladrain, professeur d'épigraphie assyrienne à l'École du Louvre).
- X. Le Contemporain. 1st janvier 1881. 1st Paul Allord: « Les Chrétiens et l'empire romain » (Premier article : Les sentiments des chrétiens pour l'empire). 2st L'abbé de Broglis : « Les problèmes et les conclusions de l'histoire des religions » (Dernier article : La transcendance du Christianieme).
- XI. La Nouvelle Revue, les et 15 février. Berthelot : « Les origines de l'alchimie » (établissant d'après les textes la Illation à la fais égyptienne et grecque de l'alchimie, et le rapport étroit de cette science avec les conceptions religienses et mystiques des premines siècles de notre ére).
- \* XII. Journal des Savants, Janvier 1881. R. Durents: . Les anciens codes brahmaniques, .
- \* XIII. The Academy. 20 decembrs 1883 1° Grimm's Teutonic mythology, par M. Maybew. 2° The origin of the Aryans, par M. Krebs. 3° Schliemann, Troja, results of the latest researches and discoveries on the size of Homer's Troja, and in the heroic tunuil and other sites, made in the year 1882, par M. A.-E. Evans. 5 janvier 1881: 1° Edersheim. The life and time of Jesus the Messiah, par M. Ball. 2° The myth of Groms, lettre de M. Lang. 12 janvier: 1° Juan de Valdés, Commentary upon saint Paul's first episti to the church at Gornah; Golden thoughts from the spiritual guide of Miguel Molines, with proface by Shorthouse. 2° The myth of Gronus, par MM. Taylor et Cleerke. 3° Maspero's Handbook to the Boulay

Müseum, par M. Am. B. Edwards. — 19 janvier: R. Browd. The myth of Kirks, including the visit of Odyaseus to the Shades, par M. Bradley. — 26 janvier: 1\* Article de M. Bass Mullinger sur les ouvrages récents concercant Luther, de Köstlin, Tutloch, Treadwell, Fronde, Mayor, Zangemeister et Hans Herrigh. — 2\* Greek myths, par M. I. Taylor. — 3\* Kronos and heavenly stones, par M. Forlong. — 2 favrier: 1\* Temples and elephants, the narrative of a journey of exploration through upper Siam and Lan, par M. G. Bock. — 2\* Folklore of Shakespears, par M. Dyer.

XIV. Athenseum. 5 janvier 1884. — 1° The sanskrit Buddhist Literature of Nepal, par M. Rajendralala Mitra. — 2° Compte-rendu critique des deux ouvrages anivants: Besant, Beadings in Bahelais; P. Sebillot, Gargantua dans les traditions populaires. — 1° janvier: The Book of Job (traduction et notes) par M. B. Wright. — 2° février: 1° First principles of the Beformation (traduction des 65 thèses et des trois premiers écrits de Luthes, avec introduction), par MM. Wars et Buchheim. — 2° Tabakati-Nasiri, a general history of the Muhammadan Dynastics of Asia including Hindustan from 194 to 658, by the Maulana Minhajuddin, translated from the original persian mass., par M. Raverty.

XV. Transactions of the Society of Biblical archieology (dernier volume). — Eng. Revillout; Les anathèmes d'une mère paienne contre son fils devenu chrétien. — D' S. Lewis; The poor laws of the ancient Hebrews. — Le Page Renouf: Egyptian mythology, particularly with reference to mist and cloud. — Bertin: Akkadian precepts for the conduct of man in his private tife, as illustrated by tablets preserved in the British Muceum.

XVI The Westminster Review. Janvier 1884: Martin Luther, bis influence on the material and intellectual wellfare of Germany.

XVII. The Nineteenth Century. Janvier 1884: Herbert Spencer, Religion, a retrospect and prospect. — Fevrier 1884: Cardinal Newmann, On the inspiration of scripture.

XVIII. Theologische Literaturzeitung. 12 janvier 1884: 1º No-wack, Kurzgefusstes exegetisches Handbuch zum Alten Testament (7º fasc., Proverbes; Ecclésiaste), compte-cendu par M. Kautzsch [révision des commentaires de Berthean et de Hitrig). — 2º Literi. Ulrich Zwingli. c. r. par M. Auguste Baur. — 26 janvier : 1º Ceriani, Pescitto. T. H. P. IV. c. r. par M. Nestle (c'est la demière partie du texte; les notes paraltront plus tard). — 2º A. Hausrath. Kleine Schriften religiousgeschichtlieben Inhalts, c. r. par M. R. Hafnack (critique sévère; feuvre superficielle). — 0 février, 1º (voir notes Chronique, sous la rubrique Allemagne); — 2º Budde. Die biblische Urgeschichte, c. r. par M. Kautzsch (excellente nontinuation des travaux de Wellhausen et Dillmann); — 3º Leo Ziegler, feuchstücke einer vorhieren mianischen Uberestung des Pentateuch, c. r. par O. van Gebhardt.

XIX. Literarisches Centralblatt. - 1" janvies : 1" Banga.

Die Entwickelung des religiösen Bewusstseins der Menscheit, nach E. von Hertmann. — 2º Limber. Das Feuer, eine onlinrhistorische Studie. — 19 janvier: Punk, Die Rehtheit der Ignationischen Briefe auß neue vertheidigt. — 26 janvier: 4º Wiedemann, Aegyptische Geschichte I (Von den altesten Zeiten bis sum Tode Tutmes III). — 2º Rieu, Catalogue of the Persian manuscripts in the Bristih Museum, vol. III. — 2 fortier: Guthe, Ausgrahungen bei Jerusalem im Auftrage des Deutschen Vereins zur Erforschung Palästima's ausgraführt.

XX. Deutsche Lateraturzeitung. 5 janvier: 1º Lauria, Hubund Wielif, zur Genesis der husitischen Lehre. — 2º Jordan, Macsyas zuf dem Forum in Rom. — 12 janvier: 1º Theodoreii episcopi Cyrenais dectrina christologica quam ex ejus operilais composuit Bertrum. 2º E. Reman, der Islam und die Wissenschaft. Kritik vom Afghanen Scheik Djezumal Eddin und E. Remans Erwiderung. — 3º Cruegov. Der Entdecker der Nibelungen. — 10 janvier. Haltrich. Deutsche Volksmärchen aus dem Sachsenlande in Siebenbürgen (3º ed.). — 26 janvier. Kädembari, publié par M. Peterson. — 2 fevrier. Wellhausen, Prolegomena zur Geschichte Israels (2º ed. revus et corrigée).

XXI. Göttingische Gelehrte Anseigen. to janvise: R. Pischel, La religion vollique d'après les hymnes du Rig-Veda (l'auteur combat émergiquement la méthode de M. Rergaigne).

XXII Nachrichten von der königlichen Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen. 15 janvier: Drei buddhistische Isschriften von Kanheri mit Uebersetzung, par M. Franz Kielborn.

XXIII. Theologisch Tijdschrift, 1° janvier: H. Oort, Compts-rendu de divers ouvrages relatifs an Judaisme (P: de Logarde, Libr, V. T. canonicerum, Pars I Grave; H. Lévy, Un Tanah; M. Schuhl, Superstitions et coutumes populaires du Judaisme; H. L. Strack et C. Siegfried, Lehrbuch deneuhebraischen Sprache und Litteratur.

#### BIBLIOGRAPHIE

En dehors des nombreux ouvrages mentionnés dans la Chronique et dans la Revue des Périndiques, nous faisons suivre les l'énumération de quelques travaux récents concernant l'histoire des religions.

Sacred Books of the East. Vol. XVII. Vinnya Texts, translated from the Phil, by F.-W. Burs Davies and Hermans Oldenness. Oxford. Clarendon press (falsant saite au vol. XIII). — Vol. XIX. The Fo-Sho-Hing-Trang-King, translated from the Chinese, by Samuel Brat. Qxford. Clarendon Press. (Traduction d'une version chinoise de la vie du Bouddha en sanscrit faite au V. siècle.) — Vol. XXIII. The Zend-Avesta, translated by James Darmesterm. Oxford. Clarendon Press. 2º partie (la première partie forme le vol. IV de la collection).

Rudots Serom. Die Buddho-Legende und das Leben Jesu nach den Keungslien. - Leipzig. Otto-Schulze. 1884, in-8, 83 p.

Ionaz Goldzinen. Die Zahiriten, ihr Lehrzystem und ihre Geschichte. Beitrag zur Geschichte der Muhammedanischen Theologie. — Leipzig. Otto Schulze, 1884.

Anymun Linux, The popular Life of Buildhu, London, Kegan Paul Treoch-

L. Parrie. Pantschatgutra, aus dem Sanskrit neu übersetzt. Leipzig. Schulze.
Chviz de textes égyptions, traductions localites par François Casaca, publièrs par P.-J. de Horrach, Paris. Klincksieck. 1884, in-8.

Enn. Brunenstaut. Die Mythen, Sagen und Legenden der Zamaiten (Litauer). 2 vol. Heidelberg, Carl Winter.

J.-B. Holzissen. Zur Naturgeschichte der Hezen. 1883, Graz.

The Ramdyana of Tules Das, translated from the original Hindl by F. S. Gnowse Allahabad. Government Press. 1883.

M. Minus. The Gathar, is vol. (texta avestique avec les versions peblevies et sanscrités et une traduction persone; truit anglaire des trois premiers textes; et version littéraie en latin du texte avestique). — Un second vol. de commentaires doit paraître prochainement.

Hugenveld. Die Ketzergeschichte des Urchristenthums urkundlich dargestellt. - Leipzig. Fues. 1884.

EDOUAND RADAUD. Histoire de la doctrine de l'inspiration des Saintes-Eeritures dans les pays de langue française de la lictorme à nos jours. Paris, Fischbacher, in-S. 1883.

Eaneer Gaullieun. Histoire de la Réformation à Burdeaux et dans le ressort du Partement de Guyenne. T. I. (Les origines et la première guerre de religion jusqu'à la paix d'Amboise (1523-1563). Paris, Champion, in-8. XI-568 p.

E. Portura: Quam ob causam Graci in sepulcris figüna sigilla deposuerint.

Etudes sur les Lécythes blancs attiques à représentations funéraires (deux thèses de doctorat).

Mémoires de Jacques Benbonnoux, chef Camisard, pasteur du désert et réfugié, (1673-1722). — Paris. Fischbacher, in-4.

JAMES DARMESTETER. Estais orientaux, in-8.

J.-B. Weckenin, Chansons populaires de l'Alsace, 2 vol. in-18.

L'Editeur-Gérant, ERNEST LEROUX.

## ÉTUDE

BUIL

# LA MYTHOLOGIE GRECQUE

D'APRÈS OTFRIED MULLER

Prolegomena zu einer wissenschaftlichen Mythologie von Karl Otfried Müller. Gentlingue, 1825

Ce qui suit est, non pas la traduction, mais un résumé analytique, suivant parfois de près l'original, ailleurs l'abrégeant beaucoup, du remarquable traité qui fonda à la fin du premier quart de notre siècle les études mythologiques sérieuses et méthodiques. Otfried Müller, né en 1797, en Silésie, mort en 1840 au champ d'honneur, c'est-à-dire en visitant tes ruines de la Grèce, eut le mérite de délivrer la science mythologique des entraves que la speculation philosophique, l'esprit du xviii siècle, des systèmes préconçus opposaient à son développement normal. Dans ses livres Orchomène et les Minyens (Breslau, 1820), les Doriens (ibid. 1824), mais surtout dans ses Prolégomènes où il rassembla sous un point de vue théorique et général les résultats de ses vastes recherches, il donna le premier grand exemple d'une élucidation de

<sup>1)</sup> Ces deux livres ont été réédités et révisés par Schneidewin en 1844.

la mythologie grecque fondée uniquement sur l'étude et la comparaison des sources et sur le genre particulier d'esprit qui fut celui des âges mythologiques. Des premiers il rendit hommage, tout en le démontrant par les faits, à ce principe de la spontanéité de l'esprit humain, que le dernier hècle ne parvint jamais à comprendre et auquel il substitua toujours, comme malgré lui, les procédés de la réflexion, du calcul et de la diplomatie sacerdotale ou philosophique. C'est au point que lorsqu'on en dut finir avec le plat évhémérisme où longtemps on avait cru trouver des solutions rationnelles, comme avec la thèse qui ne voulait voir dans les mythologies que la défiguration des traditions bibliques, ce fut pour s'imaginer avec Creutzer et son école que les légendes antiques étaient autant d'allégories savamment brodées, cachant sous leurs arabesques merveilleuses des abîmes de sagesse et de profondeur spéculative.

Otfried Müller ramena la mythologie, du moins la mythologie grecque, à la nature. Il se renferma systématiquement, il est vrai, dans l'étude de l'antiquité grecque et on pourrait lui reprocher une certaine étroitesse de vues qui l'empêcha de reconnaître que la mythologie grecque, telle qu'elle nous est parvenue, ne s'explique pas entièrement par elle-même. Mais il réagissait contre les entraînements où se perdait de son temps la mythologie comparée. Celle-ci, encore très-mal pourvue du matériel d'érudition nécessaire pour qu'elle put poser ses conclusions avec quelque assurance, se lançait dans de véritables divagations, associant des mythes hétérogènes, entassant les analogies forcées, échafaudant les hypothèses risquées, et la sobriété mentale d'Otfried Müller, jointe chez lui à un goût exquis et à un admirable sentiment de l'antiquité, rendit à l'histoire religieuse un incomparable service. D'ail-Lours, nous qui savons aujourd'hui ce qu'on pouvait tout an plus conjecturer de son temps, que les mêmes lois de formation se retrouvent dans toutes les mythologies développées, nous ne saurions en vouloir au savant qui refusa constamment de sortir du champ qu'il s'était assigné et qui le creusa, le

laboura, le retourna si bien qu'il a suffi de continuer à le cultiver d'après sa méthode pour récolter de riches moissons et d'appliquer cette méthode aux champs voisins, encore en friche, pour les transformer en terrains de première classe.

On s'étonnera peut-être de ce que nous avons songé à offrir aux lecteurs français d'une Revue paraissant en 1884 l'analyse d'un traité remontant à 1825. Nous avons deux choses et même trois à répondre. La première, c'est que ce traité d'Offried Müller est très-peu connu en France, de ceux-là même qui s'occupent d'histoire religieuse. La seconde, c'est que le danger des études mythologiques actuelles consiste dans une complaisance exagérée pour le raffinement, la subtilité, la direction microscopique des recherches. Il peut être salutaire de se retremper dans l'étude des procédés des maitres, de revenir à leur manière large, sûre, magistrale; de même qu'après une débauche de romantisme on revient avec délices à la simplicité saine des classiques. Enfin, je suis persuado qu'en France où les études d'histoire religieuse ont pris depuis une vingtaine d'années un essor tardif, mais rapide, nous souffrons quelque peu de ce que nous nous y sommes mis sans tradition scientifique préalable. Il en est du reste de même en Angleterre. De là, chez nous, beaucoup d'efforts individuels qui avortent, beaucoup d'incohérence et d'inexpérience dans les méthodes, beaucoup de recherches déjà faites ailleurs et qu'on refait înutilement. C'est la raison qui me porte à confier aux colonnes hospitalières de cette. Revue ce présent travail et d'autres de même utilité qui viendront en leur temps. Mon espoir est de contribuer à nous remettre en pleine eau, dans le lit du fleuve, là où l'on navigue sans crainte de s'envaser ou de pivoter sur place, engago dans quelque tournant.

On me demandera pourquoi je n'ai pas simplement tradun s' les Prolégomènes d'Otfried Müller au lieu de les résumer analytiquement. C'est d'abord parce qu'une traduction eut été bien longue, et d'une longueur inutile. Otfried Müller est profixe, se répète volontiers, et il est de ces Allemands qui démentent l'axiome que ce que l'on conçoit bien s'exprime clairement. Rien de plus clair que sa pensée une fois qu'on l'a dégagée des enchevêtrements de sa façon d'écrire; rien de moins rigoureux, de moins suivi, que ses raisonnements. Souvent, pour en faire ressortir la force réelle, il faut en intervertir l'ordre ou bien rattacher des flis qu'il a laissés parfaitement décousus. Enfin, et cela ne surprendra personne, plus d'une chose a vieilli dans son traité de 1825, est comprise autrement et mieux aujourd'hui. Il suffisait d'indiquer ces parties défectueuses sans s'y arrêter.

On n'en sera pas moins frappé, e'est du moins mon impression, de tout ce que ces Prolégomènes contiennent encore d'actuel, d'utile, d'applicable à nos études contemporaines. C'est le propre des œuvres des vrais maîtres que malgré leurs défauts elles conservent une valeur permanente, supérieure aux fluctuations des opinions et des modes scientifiques. Car la science a aussi sa mode ou ses modes, et il n'est pas sur qu'elles soient de toutes les moins capricieuses, les moins extravagantes. Il est bon par intervalles de rappeler les vraies conditions du vêtement qui doit être avant tout hygiénique et commode; il l'est aussi de ramèner à la lumière les travaux qui ont facilité et dirigé les progrès ultérieurs de la science et dont il faut s'inspirer pour qu'elle en fasse de nouveaux.

Albert RÉVILLE.

Ι

#### DU MYTHE EN GENERAL

Ce que les Grecs nommaient les mythes, ce qui formait le contenu des Cycles mythiques de Denys de Milet on de la Bibliothèque d'Apollodore, consistait dans une masse de récits relatant des actions et des destinées personnelles et dont l'ensemble remonte visiblement à un âge antérieur à celui de l'histoire proprement dite.

Ce n'est là que la définition extérieure du phénomène. Il s'agit d'en étudier l'intérieur.

Nous remarquons que tel acte ou tel événement raconté concentre sur un point de la durée des rapports généraux d'idées ou de faits qui, dans la réalité, sont permanents. Quand, par exemple, la Théogonie d'Hésiode raconte que la Nuit enfanta la Tromperie et la Jouissance amoureuse, que la Discorde donna le jour aux Combats et aux Batailles ', il suilit de se rappeler qu' « enfanter » en mythologie veut dire « causer, produire », pour comprendre la pensée du poète. Mais précisément nous voyons ici combien cette réduction d'une succession constante à un fait unique est un élément nécessaire du mythe. Otez-la, et il n'y a plus de mythe, tout au plus une expression proverbiale, comme lorsque nous disons « Prudence est mère de sûreté. » Notons de plus qu'il appartient à la forme essentielle du mythe de mettre en scène des personnes, semblables ou du moins analogues à des personnes humaines. Tous les êtres mythiques, Ouranos, le Ciel, tout le premier, veulent, agissent, s'irritent, se réjouissent, etc. Les fleuves, qui font la fertilité des vallées et qui fournissent ainsi la nourriture des hommes, sont les premiers ancêtres; il en est de même des monts, des sommets, qui ont servi de premières défenses aux habitants ; puis, vienneut le pays lui-même, la ville, le peuple : tout cela est personniflé dans les mythes. Cette évidence n'a pas toujours été reconnue. Il se trouve peut être eucore des savants qui pensent qu'il y a eu en réalité un roi Inachus, dont le nom est resté au fleuve argien, et un homme nommé Argos qui a laissé le sien à la ville d'Argos. Pourtant nous savons que le mot Argos significaune plaine unie située au bord de la mer, ce qui était le cas de l'emplacement d'Argos. Une ville d'Arcadie s'appelait Kleitor (de κλείω), parce qu'elle était située au fond d'une étroite vallée, ce qui fit attribuer sa fondation au héros Kleitor. 2 Ce pascéde de la mythologie se révèle encore plus clairement dans l'ensemble de la mythologie locale de l'Argolide. Okéanos of

1) Theog. 224 suiv.

<sup>\*)</sup> Pausan, VIII, 4, 3. Klaus allemand, Cluse français sont parallèles.

l'Ocean, principe de toutes les eaux, engendre Inachus, le fleuve. Inachus éponse une fille d'Okéanos et engendre Phoronée, le premier homme. Ce Phoronée est le père d'Apis, dont le nom, en Grèce où nous sommes, rappelle l'ancien nom du Pêloponnèse, Apia, - ainsi que de Niobé, personne mythique d'un sens obscur dont nous laissons de côl en ce moment l'explication. Niobé, fécondée par le grand dieu Zeus, donne le jour à Argos, le pays, et aussi à Pélasge, le peuple. C'ost ainsi que l'argien Akusilaüs racontait la légende locale. Quand nous disons enfin que l'ensemble des mythes grecs remonte à un temps antérieur à celui de l'histoire proprement dite, cela n'est rigoureusement vrai que de leur prétention. Tous ces récits prétendent en effet rentrer dans ce grand cycle que l'on nommait le cycle épique et dont l'Odyssée clôt à peu près la série. Mais on peut signaler plus d'un mythe se rapportant bel et bien à un événement historique qui lui est nécessairement postérieur. Un exemple frappant de ce genre nous est fourni par la ville grecque de Cyrène en Libye, laquelle fut fondée vers la 38° olympiade. Les Cyréniens étaient des descendants de Minyens établis à Jolkos au sud de la Thersalie. La fondation de cette colonie avait été déterminée par un oracle d'Apollon Pythien \*. Voilà l'histoire; voici comment le mythe raconte la chose : La jeune et belle Cyrène, illie de la maison royale de Jolkos, est aimée d'Apollon, enlevée par ini et menée en Libye . Un tel récit ne suppose évidemment pas la 38° olympiade, il recule l'événement qu'il raconte jusque dans les temps héroïques et anté-historiques, c'est un mythe, et pourfant il se rapporte à un fait enregistré par l'histoire.

Il en résulte ceci que, dans le mythe, la forme peut se distigguer du fond, le contenant du contenu. Par quelle méthode sera-t-il possible de passer de l'un a l'autre?

<sup>)</sup> Apollodore, II, 1, 1.

<sup>\*\*)</sup> Herod. IV, 156-158

<sup>1)</sup> Comp. Pindare, Pyth. 9.

Si nous ne connaissions de la Grèce que sa mythologie, si nous ne savions rien de ses antiquités, toute explication scientifique des mythes serait impossible. Heureusement nous ne semmes pas réduits à cette complète ignorance de la Grèce. antique. Nous en connaissons la langue, et elle nous permet de nous assurer que bien des noms mythologiques ont un sens en rapport étroit avec le rôle assigné aux personnages qui les portent. Nous connaissons la contrée, ses fleuves, ses montagnes, ses ruines, et bien souvent cette connaissance suffit pour que nous sachions à quel endroit précisément tel ou tel mythe se rattache et ce qu'il a voulu dire. Nous connaissons l'histoire grecque proprement dite, les cultes des Grecs, leurs institutions sociales et politiques, toutes choses dont la mythologie s'occupe aussi très souvent pour en décrire les origines et les particularités. D'ailleurs il n'y a pas de séparation tranchée entre l'époque mythique et l'époque historique. Elles se pénètrent et se ramifient plus étroitement qu'on ne pense. Certains récits historiques décrivent encore des situations semblables à celles que les mythes mentionnent. Les idées que la mythologie exprime à sa manière sont reprises par les anciens philosophes et quelquefois même présentées par eux sous un revêtement mythique. C'est ainsi que la connaissance de la Grèce et de ses antiquités nous fournit de nombreux points de repère ; nous apprenons par là à comprendre la langue des mythes et nous pouvons essayer d'en dresser méthodiquement la théorie scientifique.

II

#### DU CONTENU DES MYTHES

On peut distinguer en mythologie le récit mythique et le pensée qu'il exprime. Quand, par exemple, Hésiode raconte que la Terre a enfanté le Ciel ', ce n'est pas la précisément le récit d'un événement, c'est une idée, une croyance, une opi-

<sup>&#</sup>x27;) Theog. 126.

nion, comme on voudra. Voici un autre exemple, cette fois, d'an fait réel présenté sous forme mythique. Aux temps historiques les Achéens habitaient la côte nord du Péloponnèse. Là-dessus on nous raconte que Tisamène, prince Achéen, fils d'Oreste et d'Hermione, chassé d'Argos par les Doriens, se retira dans cette partie de la péninsule. Ce fait en lui-même n'a rien de significatif. Mais nous trouvons en continuant nos recherches que deux fils d'Acheus émigrèrent de la Phthiotide thessa-lienne à Argos'. On retrouve en Phthiotide de nombreuses traditions achéennes remontant aux temps héroïques et attestant l'origine thessalienne des Achéens du Péloponnèse. C'est là une coïncidence qu'on ne peut expliquer ni par le hasard ni par le calcul.

La distinction du réel et de l'idéal est donc applicable au mythe. Le plus souvent le fait et l'idée sont étroitement unis. Prenons, pour nous en faire une idée, l'épisode bien connu de Chryséis dans l'Iliade. Les Grecs ont conquis et dévasté une ville située près du territoire de Troie et ils ont l'ait prisonnière Chryséis, la fille de Chrysès, prêtre d'Apollon. Agamemnon, à qui elle est échue en partage, a repoussé et insulté le père qui eut voulu racheter sa fille. Là-dessus Apollon, invoque par Chrysès, envoie la peste dans le camp des Grecs. Il y avait en effet au temps de Strabon ' un sanctuaire d'Apollon dans la contrée supposée, et le dieu était encore connu sous le vocable Smintheus, comme dans l'Iliade. Volla ce qui est matière de fait. L'idée, c'est l'action attribuée au dieu. Elle repose uniquement sur la croyance qu'Apollon a ressenti très vivement l'injure faite à son sacrificateur. Cette eroyance s'accorde complètement avec l'opinion que l'antiquité professait sur la puissance et la manière d'agir d'Apollon, et il est clair que c'est ette opinion, cette idée, qui, mise en rapport avec certains événements, a déterminé le récit pour 'autant qu'il concerne Se dieu. Nous ne discutons pas en ce moment la question de

\*) XIII.

i) Pausan, VII, 1, 3,

savoir s'il renferme une tradition historique ou s'il relève simplement de l'invention poétique.

On peut trouver des mythes où le réel et l'idéal sont encore plus étroltement unis. Ainsi, quand la tradition raconte que Déméter à la recherche de sa fille s'arrêta à Eleusis, y remplit l'office d'une servaine et enseigna ses mystères aux Eleusiniens, c'est une croyance qu'elle expose, nullement un fait matériel qu'elle atteste. Du moins le seul fait réel qu'elle suppose, c'est l'existence à Eleusis du culte de Déméter.

Il y a très peu de mythes que l'on puisse excepter de cette loi de pénétration mutuelle de l'idéal et du réel. Pour arriver à nous faire une idée positive des mythes, nous devons donc nous demander de quel genre sont cet idéal et ce rèel qui en constituent les deux éléments.

Pour apprécier l'élément idéal, il faut d'abord consulter les mythes théogoniques où l'idée s'exprime beaucoup plus clairement que dans les autres sortes de mythes. Quand on nous raconte que Zeus a englouti Métis, la Sagesse, afin que Métis incorporée en lui le renseigne sur ce qui est bien et sur ce qui est mal ', il est clair que l'dée du mythe est que la sagesse habite au sein du plus grand des dieux. Quand il est dit ailleurs que la Nuit unie à l'Erèbe a donné naissance à l'Ether et à la clarté du jour ', c'est pour exprimer l'idée si répandue dans l'antiquité que la lumière est engendrée par les ténèbres. La Théogonie d'Hésiode est une espèce de philosophie religieuse. Il en est de même des Cosmogonies orphiques où se rencontrent, il est vrai, beaucoup d'élucubrations d'un âge plus, récent.

Mais les neuf dixièmes des mythes grecs sont d'une toute autre nature. Ils se rapportent à des localités déterminées. Ils parient des premiers hommes qui les ont habitées, de la descendance et des aventures des lières du lieu. Dans un temps où la Grèce n'était pas encore visitée par des archéologues et ne possédan.

\*) Ibid. 124.

<sup>1)</sup> Hesiode, Theogon, 886 suiv.

pas de mannels de géographie, ces récits, qui supposent une connaissance précise des localités, ne peuvent provenir que des habitants de ces localités elles-mêmes. C'est donc un travail oiseux que de vouloir les systématiser, à la manière par exemple d'Apollodore, comme s'ils contenzient une théorie philosophique ou scientifique. On doit toutefois se demander en quoi consiste l'idéal dans le mythe héroïque ou local. Il n'y a qu'un point où l'idée de ce genre de mythes se révèle constamment à nous, c'est la croyance à l'intervention continue des dieux. Ces récits sont donc l'expression de la foi aux dieux du pays. Mais nous ne sommes pas tenus d'en rester à cette conclusion d'une généralité si vague. En poursuivant nos investigations sur ce terrain spécialement religieux, nous voyens que les dieux de la Grèce se présentent souvent sous des noms qui ne sont pas leurs noms habitnels, qui proviennent d'anciennes épithètes, et que plus d'un mythe, étudié de près, trahit la divinité cachée sous une dénomination qui d'abord lui semblait étrangère. Citons avec quelques détails un exemple qui puisse servir à la fois d'éclaircissement et de démonstration.

A Brauron, en Attique, la déesse Artémis était l'objet d'un culte local et les prêtresses du sanctuaire s'appelaient ourses, âpara. L'ourse était donc considérée comme un animal sacré. D'autre part, en Arcadie, Artémis était aussi adorée d'une manière qui rappelait à plus d'un égard le culte célébré à Brauron. Le mythe arcadien racontait que Callisto, fille de Lycaon, compagne assidue de la divine chasseresse, devint enceinte des œuvres de Zeus et que la chaste Artémis, dans sa colère, la métamorphosa en ourse. C'est à l'état d'ourse qu'elle enfanta Arcas, père des Arcadiens! Un autre poème, également attribué à Hésiode!, fait de Callisto une nymphe. Il n'est pas possible que la déesse desservie à Brauron par des ourses ait eu en Arcadie par l'effet d'un pur hasard une compa-

7) Apollod. III, 8, 2,

d') D'après un poème attribué à Hésique et cité par Eratesthène, Culassé-

gne favorite changée en ourse. Cette coïncidence suppose nécessairement mu'en Arcadie l'ourse était aussi consacrée à Artémis. De là résulte cette consequence que le poème hésiodique n'a pas enregistré le mythe sous sa forme la plus ancienne. Car ce serait une singulière inconséquence que de représenter ertémis imposant par colère et pour la punir à la nymphe, sa compagne, la forme d'un animal qui lui était cher et sacré. C'est qu'aussi nons voyons que l'idée de la chasteté et de la virginité immaculée d'Artémis, généralement adoptée par les poètes, fut portée en des lieux où primitivement on s'en l'aisait une opinion différente. C'est ce qui explique pourquoi des poètes plus récents préférèrent parler de la jalousie de Junon et voulurent que Zous lui-même, qui en avait peur, cût métamorphose Callisto en ourse, comme il avait fait d'Io une vache. Il est donc plus que probable que, dans le mythe primitif, Callisto fut une ourse parce que c'était l'animal sacré d'Artémis. Nous savons de plus qu'en Arcadie, au temps de Pausanias, près du mont Ménale, il y avait un temple d'Artémis Callisté (la très belle), et ce temple, dit cet historien, était construit sur un haut monticule où l'on crovait que Callisto avait été enterrée . Ce nom de Callisté était très employé en Grèce comme épithète d'Artémis . A Athène, en particulier, on voyaît au temple d'Artémis à l'Académie une statue de bois qu'on appelait Callisté, et les tragiques associent continuellement le qualificatif z xxxx à la déesse. Callisto n'est donc pas autre chose qu'une épithète devenue nom propre, c'est la désse et son animal sacré réunis .

<sup>1)</sup> Pausan. VIII, 35, 7.

<sup>1)</sup> Ibid. et 1, 29, 2.

<sup>\*</sup>j Ot. Müller se denne ensuite quelque peine pour expliquer comment l'idée de beauté pouvait s'associer à colle de l'ourse. C'est que, dit-il, les Arcadiens considératent leur Artémis comme habitant les sources et les fontaines, rafrar chissante, vivifiante, fortifiatte, et à qui pour cette raison les êtres les plus vigeureux de la nature étaient consucrés, entr'autres l'ourse. — Aujourd'hui la mythologie comparée inclinerait bien plutôt à voir dans le mythe arcadien l'un de ces nombreux points de rencontre où l'ancienne zoolatrie et l'adoration des dieux côlestes fusionnément. Artémis, il lune chasseresse, se mirant dans les eaux lifires, parcourant les monts et les vaux à la recherche de son gibler.

Cet exemple nous montre que l'étude des mythes nous permet de pénétrer plus avant qu'on ne le croirait d'abord dans la connaissance de la religion grecque. Ils peuvent même nous donner des lumières sur les progrès des mœurs et des idées morales dans l'ancienne Grèce. Rappelons-nous, per exemple, le mythe de Lycaon. Zeus arrive chez lui ou chez ses fils sous l'habit d'un mendiant, et comme ils lui offrent pour aliment de la chair humaine, il ancantit toute la race. Ce mythe, quelle qu'en soit l'origine, respire en tout cas l'horreur de l'anthropophagie et du sacrifice humain.

On peut affirmer que presque tout ce qui est idée dans la mythologie héroïque se rapporte directement ou indirectement à la religion, au culte des dieux. Toutes les fois que, dans l'antiquité ou les temps modernes, on a voulu y découvrir des systèmes d'astronomie ou de philosophie, ce n'a été qu'à la condition de faire violence à l'ensemble des récits mythiques. Cela n'exclut pas, bien entendu, le sens profond que l'on doit attacher à des mythes comme ceux de Promèthée et d'Epiméthée ni les explications physiques que suggèrent des mythes comme ceux d'Eole, de Typhon et tant d'autres.

En général, il n'y a pas de motif pour exclure d'avance une classe d'idées de n'importe quel genre, à moins qu'elle ne soit inimaginable à l'époque reculée où vivaient les générations contemporaines de la formation des mythes. Au contraire, il est fort vraisemblable que la mythologie suppose une certaine réflexion et un certain savoir. Pour qu'elle se soit formée et organisée, il a fallu un certain niveau de culture. Cette manière de fondre en un tout l'idée et le fait suppose un temps où l'on ne savait pas encoré exprimer l'idée abstraite en la tenant

Calit une ourse, de même que l'ourse errant sur les mantagnes était la parente l'untre, de la hune. On peut poser en règle générale que les animant particulièrement consacrés je ne dis pas sacrifiés à une divinité représentaient la forme sous laquelle à l'origine en se ligurait cette divinité, ce qui inclunit le culte de l'animal lui-même. D'autre part, le culte de l'animal menait droit à cèlui de son congénère céleste. Quant arla notion de beaute, il suffit de penser que, dans ce cours d'idées, Artèmis pouvait sans conteste passer pour la plus belle des ourses. (A. R.)

séparée du fait d'expérience. Si, pendant toute une période de la vie grecque, la manière mythique d'exprimer les idées fut si générale et si répandue, c'est que les hommes de ce temps trouvaient sinsi le moyen de donner une forme à ce qu'ils pensaient et à ce qu'ils sentaient. Les mythes nous livrent donc assez complètement ce qu'on peut considérer comme l'acquis de l'esprit en leur temps.

A présent, cette observation ne nous donne pas la clef du sens des mythes on des idées qu'ils renferment. Vouloir les déterminer d'avance au nom d'une philosophie de l'histoire, décréter qu'on ne peut trouver que telles idées et pas d'autres dans cette poésie enfantine et barbare, c'est une méthode qui ne mêne à rien. Il n'est rien de plus dangereux que de vouloir faire la leçon à l'histoire au lieu de la recevoir d'elle. Tandis qu'on devrait rechercher pourquoi cette époque de la Grèce se servit surtont du mode mythique, on déclare d'emblée que c'est parce qu'elle était trop grossière et trop imbécile pour en choisir un autre. Les mythes proviendraient ab ingenii humani imbecillitate et a dictionis egestate. Mais à la question: Pourquoi les Grecs, jusque vers la 50° olympiade, n'ont-ils fait que de la poésie, serait-il tégitime de répondre : c'est qu'ils avaient trop peu d'escient pour composer en prose? Reconnaissons plutôt que chaque période de l'histoire a son droit à l'existence et gardons-nous seulement de vouloir cueillir des roses sur des tiges de blé ou des épis sur des rosiers. Nous devons bien plutôt rendre grâces à ce temps antérieur à l'histoire où se formèrent ces mythes dont la splendide poésie grecque est la floraison épanouie.

Quant an reel ou à la matière de fait qui constitue le second élément du mythe, nous n'avons rien de particulier à en dire. Il parle assez de lui-même. Généalogies, aventures, voyages, épousailles, conquêtes remplissent la plus grande partie de la mythologie héroïque ou locale. Lors même que l'interprétation mythique nous amène à comprendre maint et maint détail autrement qu'il ne nous est présenté, par exemple quand un peuple ou une tribu sont condensés en une seule personne

ou qu'on nous présente comme fait ce qui n'a pu avoir lieu, on ne peut douter qu'en somme des traditions concernant les faits et gestes des chefs et des conducteurs des peuples à une époque reculée de la Grèce, en forment la masse frincipale et qu'ils ont déterminé la couleur de l'ensemble.

#### Ш

#### DES SOURCES DES MYTHES

Où pouvons-nous puiser la connaissance des récits mythiques et d'où viennent-ils? Ce sont là deux questions qu'une observation superficielle pourrait confondre et qui sont cependant bien distinctes.

Nous ne connaissons les mythes grecs que par la littérature grecque et les monuments de l'art grec. Ceux-ci ne penvent toutefois servir qu'à complèter les renseignements fournis par la première. Si nous n'avions pas à notre disposition les écrivains grecs, le langage des œuvres d'art nous serait absolument fermé. Il arrive seulement quelquefois que ces œuvres d'artajoutent des indications instructives au matériel déjà connu par les sources écrites, quand par exemple ils nous montrent les personnages mythiques dans des relations ou des agissements dont les monuments littéraires ne disent rien. Les œuvres d'art donnent aussi plus d'objectivité et de vie aux données de la littérature. Mais celle-ci demeure la première et la principale mine des renseignements qu'il faut réunir.

Poètes épiques, lyriques, dramatiques, auteurs d'hymnes, d'élégies, d'idylles, logographes, mylhographes, historiens, géographes, orateurs, sophistes, lexicographes, scholiastes,

<sup>1)</sup> lei l'auteur nous parait avoir trop accordé à la valeur historique du mythe. Cette valeur n'est pas nulle en ce sens que le mythe peut nous fournir des indications précieuses sur les origines historiques de la population qui l'a en quelque sorte enfanté; il peut nous suggèrer le fait soit naturel, soit historique, dont il est la réprésentation fictive. Mais en lui-même, dans le ou les faits qu'il racente, il est essentiellement œuvre de sentiment et d'imagnation.

(A. R.)

pères de l'Église, tous doivent être appelés en témoignage. Il s'agit toutefois de discerner dans quelle mesure, déterminée par le but et la nature de leurs œuvres, nous pouvons nous appuyer sur elles.

Les deux grands poëmes d'Homère sont essentiellement mythiques par leur contenu. Ils enregistrent des séries de traditions légendaires reliées les unes avec les autres et font allusion de plus à quelques autres demeurées en dehors de cette connexion. Tous les personnages de ces deux poëmes agissent à la façon des hommes, les dieux ne font pas exception. Des chevaux de race divine ressentent des émotions et des porcs raisonnent. Il est vrai que ces derniers sont ensorcelés. Toutes les actions y paraissent motivées, le poète en connaît les ressorts les plus secrets, il lit dans les cœurs. Ce qui n'empêche pas le merveilleux d'y jouer continuellement un grand rôle. Au-dessus et au-dessous du monde où l'homme s'agite, il en est un autre, idéal, plus parfait, qui intervient à chaque instant, de la manière la plus puissante, dans les affaires humaines. Mais ce monde supérieur est si bien modelé sur le monde humain que nous ne pensons presque plus à son caractère surnaturel et que nous suivons les descriptions du poète avec une sorte de foi enfantine. Il est visible que son intention a été de raconter des choses vraies, des choses réelles,

La Théogonie d'Hésiode raconte sous la forme d'une histoire des faits dont les acteurs sont d'abord les éléments constituants de la nature, la terre, le ciel, la mer; puis elle décrit une classe d'êtres qu'elle appelle les Titans, et qui appartiennent soit au monde sensible, soit au monde abstrait; enfin elle chante les dieux généralement adorés dans les temples de la Grèce. Il est clair que le poète n'a pas tirê tout cela de lui-même. Il a dû enregistrer une masse de croyances déjà formées. Quant à la part qu'il faut faire à sa pensée personnelle dans cet exposé de théologie mythique, c'est ce que nous devrons examiner plus loin.

Nous possadons en quantité des fragments de ce qu'on appelle les Épopées cycliques, ces adjonctions tardives aux épopées homériques, des Eodes 1, des poètes dits généalogistes, tels qu'Eumelos et Asios. Ce sont des centons de mythes rattachés les uns aux autres par un fil souvent très lache et dont la reproduction est bien éloignée de l'art exquis de l'exposition homérique. Leur but est simplement de raconter. Entr'eux et la poésie d'Homère on pourrait stipuler une différence analogue à celle qui distingue le chroniqueur ou l'annaliste de l'historien. Ils n'en sont pas moins précieux au point de vue de nos recherches spéciales.

Les poêtes lyriques avaient en vue un but plus déterminé que les poètes épiques. Ils chantaient pour célébrer les dieux aux jours de leurs fêtes, un vainqueur dans les jeux publics. les convives d'un festin et aussi les morts dans les funérailles. Ils choisissaient les mythes qui leurs paraissaient les plus convenables et le but qu'ils se proposaient pouvait influer sur la manière dont ils les reproduisaient. Parfois, ils pouvaient aller jusqu'à les modifier, en particulier dans une intention morale. C'est ainsi que Stésichore prétendit blanchir la mémoire d'Hélène en s'emparant d'une obscure tradition d'après laquelle la fille de Léda n'avait point été enlevée à Troie. Pindare altère un certain nombre de mythes, parce qu'ils lui paraissent indigues des dieux et des héros; donc, dans son opinion, as ne doivent pas être vrais. Il ne doute pas un instant que le mythe ne raconte un fait réel. Jamais il ne se donne la moindre peine, là même où il modifie la tradition mythique, pour écarter le merveilleux qui s'y trouve entrelacé. Il croit seulement que plus d'une fois la réalité a été falsifiée par l'imbécillité ou par la mauvaise volonté \*, et que « le men-« songe aux brillantes couleurs a conduit les hommes au-delà des limites de la vérité, l'attrait qui réjouit les mortels les · poussant à y ajouter foi, et qu'ainsi l'Incertain a été accepté

<sup>1)</sup> Poème attribué à Hésiode et dont le nom vient de co que les vers commencent à chaque instant par à sie, ou bien qui?

<sup>3)</sup> Path., III, 27; IX, 45.

<sup>\*)</sup> Olymp. 1, 47,

« pour du certain . ». — « Je crois », dit-il ailleurs ; « que les légendes sur Ulysse ont été prolongées par Homère au doux « langage au-delà de ses destinées réelles. Ses fictions et son « art aux ailes légères inspirent un certain respect et, sans a qu'on s'es aperçoive, il surprend le cœur par ses beaux « chants. Mais la plupart des hommes ont l'esprit aveugle », Pindare en était donc venu à reconnaitre un résidu, un noyau de la légende qui lui paraissait réel et à le distinguer des amplifications et des embellissements des poètes. De là son idée remarquable qu'un récit pouvait être très vieux et en même temps encore récent sous sa forme poétique. Par exemple, dans la neuvième Olympique, il raconte des légendes relatives aux ancêtres mythiques des Locriens Opuntiens, sans se laisser arrêter par la pensée qu'elles étaient en ellesmêmes d'invention récente; mais elles n'avaient pas encore été chantées, et il poursuit en disant : « Louons toujours le " vin vienx, mais aussi les fleurs des chants nouveaux » (v. 52). Les anciens commentateurs du grand lyrique n'ont jamais trouvé dans les écrits antérieurs à lui la légende rapportée dans la 7= Olympique de la prise de possession de Rhodes par Hélios\*. Mais cela ne prouve nullement que cette tradition ne parût pas très ancienne au poète lui-même. Les lyriques nous rendent en particulier de grands services parce qu'ils s'occupent des traditions propres à des villes et à des peuples détermines et, par conséquent, ils ne peuvent sortir arbitrairement des données traditionnelles que leurs auditeurs connaissaient de si près.

Il en est autrement des tragiques, préoccupés des lois de leur genre spécial et des désirs de leur public. Il fallait que le mythe s'adaptat à la tragédie, qu'il revêtit le caractère dramatique et qu'il ameuat son dénouement. Il y avant donc inévitablement tendance à l'amplifier et à le charger de péripéties qui lui étaient auparavant étrangères. Le public auquel ils

<sup>1)</sup> Olymp. 1, 28. 2) Nein. VII, 20.

<sup>\*)</sup> Schol. sur Olymp, VII, 54.

s'adressaient était le peuple athénien, et bien peu de mythes qu'on mettait en scène devant lui s'étaient formés sur le sol attique. Le poète avait donc une grande liberté pour s'arranger de manière à plaire à ses auditeurs; de sorte que, pour emprunter une comparaison à Eschyle lui-même. e « plat traditionnel . était souvent accommodé pour plaire au palais athénien; on en ôtait ce qui pouvait froisser l'amour-propre de cette ville susceptible, on y ajoutait ce qui lui était agréable. C'est sans doute pour cela que de tous les héros grecs Thésée est le plus démocrate. Il ressort toutefois d'un examen attentif qu'Eschyle et Sophocle cèdent bien moins qu'Euripide à ce genre de tentation. Ce dernier trouvait devant lui une matière épuisée, il devait reprendre l'œuvre de ses prédécesseurs et la modifier, s'il ne voulait pas les répèter. De plus, les esprits avaient changé. Eschyle et Sophocle étaient encore des croyants. Les dieux se dressaient encore devant leurs yeux comme des personnalités réelles, pleines de vie. Eschyle en parle dans l'esprit d'une vieille philosophie, pour nous très obscure, spéculative, en partie orphique. Sophocle, sans jamais trahir la moindre intention polémique, adopte certaines idées des sages. Mais ils tiennent ferme à la tradition religieuse, comme à quelque chose d'inattaquable et d'indestructible. Chez Euripide, au contraire, un certain philosophisme indécis a presqu'entièrement remplacé la foi mythique. Zeus n'est plus pour lui un être réel et personnel. C'est tantôt l'éther, tantôt le Destin, tantôt la Raison. Chez lui déjà on pent remarquer la tendance à fusionner plusieurs divinités distinctes, ce qu'on appelait la Grazazoix. Il aime à suivre les nouveaux auteurs plutôt que les vieilles légendes, Stésichore, quand il parle du mythe d'Hélène, Pindare, quand il s'agit de Pélops. On ne peut donc pas se fler sans réserve à lui comme gardien des traditions antiques.

Des poètes alexandrins et latins il est difficile de parler d'une manière générale. Plusieurs d'entr'eux jouent sans scrupule avec le mythe; ils montrent plus de respect dans l'épopée. En général le matériel mythique était pour eux un objet de recherche savante, mais anssi de vanité scientifique. Callimaque. Parthenius, Likophron, Euphorion cherchalent avec ardeur des fables bien étranges, peu connues, à demi rongées par le temps. D'où nous pouvons conclure que plus une légende était incon que, plus elle avait de charmes pour son lecteur. Mais en compilant tant de fables inédites, en se permettant même, paraît-il, d'en fabriquer de toutes pièces, ils s'enlevàrent à eux-mêmes le mêrite ce leur labeur ainsi que tout crédit. Il y a toutefois des degrés dans leur arbitraire. Si Euphorion fabriqua des fables réellement nouvelles, il doit s'être laissé guider par des indications fournies par les anciennes et par certaines conjectures, à peu près comme il s'est laissé entraîner à forger des mots nouveaux. C'est pent-être Ovide qui, dans ses Métamorphoses, nous offre l'exemple le plus clair d'une élaboration des mythes selon la méthode alexandrine. Il a certainement réuni ce qu'il pouvait trouver de métamorphoses dans les écrits des poètes et des prosateurs, et il en a fait un perpetuum carmen, un chant continu et cousu, si l'on peut ainsi dire, avec beaucoup d'art. Mais pour faire sa couture il invente, par exemple, dans le premier livre une assemblée des Fleuves près du Pénée, dans le second un dialogue d'Epaphus et de Phaéton. Toutefois, il n'est pas à croire que dans tout le recueil il y sit une fable entière qui soit purement de son invention. Le poids de son érudition speciale en la matière commande à ses caprices, et il est plus d'une fable dont il se débarrasse en quelques vers et qu'il mentionne uniquement parce qu'il ne creit pas pouvoir le laisser de côté. Il en est autrement quand il s'agit de la mythologie italique. Celle-ci se compose d'un tas de traditions obscures, incompréhensibles, qu'il fallait transformer en mythes grees, operation dont Virgile et Ovide s'acquittèrent avec une grande liberté. Malgré tout, ce ne fut jamais une mythologie au sens grec du mot1.

<sup>1)</sup> Tout su ayant nonservé une grande part de vérité, se jugament d'Otfried Müller a perdu de son exactitude depuis les savants travaux dont la religion romaine primitive a été l'objet dans les dernières années. (A. R.)

Parmi les prosateurs, nous devons parler en premier liéu des logographes. Ils correspondent aux poètes cycliques et aux compositeurs d'Eoées de la classe précèdente. Le plus souvent ils ne songent qu'à enregistrer des traditions telles qu'ils les ont reçues, et sous une forme plus corcise, plus directement utilisable que ne l'ont fait les poètes. C'est an point que l'on a dit des plus anciens, d'Akusilaûs, entr'autres, qu'ils n'avaient fait que tradifire en prose les chants poètiques qu'ils avaient sous les yeux. Mais cette appréciation ne rend pas tout à fait justice à leurs intentions.

Les récits mythiques étaient pour eux quelque chose qui méritait d'être connu, ils les reproduisaient d'une manière simple et même assez plate. C'est du moins ce qu'on peut observer chez Akusilaüs, Phérécyde, Hellanicus, On ne découvre dans les fragments qu'on possède de leurs œuvres rien qui trahisso la tendance à éliminer le merveilleux. En revanche, comme les cycliques, ils cherchent à ordonner et à organiser les mythes. Dans le nombre il en est qu'ils préfèrent et mettent sur le premier plan, d'autres qu'ils relèguent en arrière on qu'ils omettent. Cela suppose un certain travail critique. On voit qu'ils se laissent conduire par leur complaisance pour les traditions de leur pays natal. Par exemple, Akusilaüs, l'argien, se plait à montrer dans son compatriote Phoronée le premier homme. Ils décident de la vérité ou de la fausseté d'un mythe selon qu'il se conforme ou non aux exigences de la coordination. Ainsi nous savons qu'il y avait divergences d'onihion chez les anciens sur la question de savoir quel était celui qu'Asklepios (Esculape) avait arraché à la mort. C'est pour cela que Zeus l'avait foudroyé 1. Phérécyde prétend même que c'est parce qu'il avait ressuscité plusieurs morts à Delphes, et il rattache son opinion à une légende de Delphes sur la malédiction d'Apollon. Ils cherchent surtout à ranger les mythes chronologiquement. Hellanicus allalt jusqu'à fixer la date de la prise de Troie en se servant d'une liste des prêtresses de la Junon argienne qui prétendait remonter jusqu'à la vache do.

<sup>1)</sup> Apollod. 111, 10, 3, Schol. Pind. p. in, 96.

C'est à ces coordonnateurs que nous devons l'espèce de succession chronologique et les synchronismes des légendes héroiques; en d'antres termes, cette mythologie systématisée qui domine depuis dans les écrits de leurs successeurs. Cette systématisation ne repose sur aucune critique rationnelle et nous ne pouvons l'adopter. Nous devons bien plutôt procéder sans elle et même contre elle, ce qui nous est facilité par les données mêmes qu'ils ont laissées de côté ou tout au plus indiquées. Pourtant on surprend une trace de critique générale des mythes dans un passage d'Hécatée ' de Milet : « l'écris les " choses telles que je les crois vraies. Car les discours des « Grecs sont très divers et, à ce qu'il me semble, ridicules. « Dans le choix de ses mythes il se laissait guider par les principes de la philosophie ionienne et il éliminait les traditions populaires qui lui semblaient puériles. Il en expliquait d'autres à sa manière. C'est ainsi qu'il faisait de Cerbère Tricephale un serpent qui hantait le mont Tœnare.

Les historiens, comme Hérodote et Thucydide, traitent à l'occasion des récits mythlques. le premier plus en détail, le second d'une manière plus générale, et s'appuient sur leurs indications pour fixer les origines des peuples grecs et pour
décrire leur genre de vie primitif. On ne peut s'attendre à ce
que cette partie de leurs recherches ait atteint la perfection.
Hérodote est encore dominé par la croyance à l'existence
réelle des dieux. Il fallait que cette croyance eut dispara avant
que l'on sût distinguer dans les mythes le contenu et la forme,
l'idée et le fait. Il est aussi d'opinion que tous les hommes
pensent de même au sujet des dieux \*, si bien que chez tui les
dieux de l'Egypte, de la Perse et d'autres pays sont les dieux
grecs, et cette erreur devait le mener à d'étranges confusions. L'introduction de Thucydide passe souvent pour expeser le point de vue le plus admissible et le plus travaillé en fait.

<sup>1)</sup> Reproduit par Demetrius, must efter. § 12.

<sup>2, 11, 11,</sup> 

<sup>3)</sup> Se fat, au surplus, l'opinion générale de l'antiquité grecque et latina. César dans ses Commentaires, Tacité lui même, la partagent sans réserve.

de mythologie. Mais s'il faut louer la sobriété et le bon sens de l'historien, il faut constater en même temps que sa connaissance des mythes laisse à désirer.

On doit signaler aussi chez les historiens leur lendance à faire de l'histoire avec les mythes. Ils ne se contentent pas des lumières que, tout fictifs qu'ils puissent être, ils répandent sur l'état religieux, mental et social de la Grèce primitive. Ils veulent en faire une histoire de princes et d'États. Ils éliminent des mythes le surnaturel, l'impossible, le fantastique ; ce qui reste, ils le présentent comme de l'histoire et ils supposent aux évènements qu'ils racontent après cette élimination des motifs, des raisons qui conviennent à leur temps, mais non aux époques reculées qu'ils veulent décrire. Tantôt ils passent les dieux sous silence, tantôt ils les représentent comme des hommes qui ont vécu, agi sur la terre et mérité par leurs actions les honneurs divins. Ce qui les poussait dans cette direction, c'est que la mythologie ne trace pas de lignes bien précises entre les dieux et les héros. C'est ce que fit Ephoros (iv siècle av. J.-C.) qui commençait son histoire par l'expêdition-des Héraclides, mais entrelaçait ensuite son récit de beaucoup de mythes qu'il traitait de cette manière. De la naturellement beaucoup d'arbitraire et d'inexactitudes. Son contemporain Theopompe mêle aussi des mythes à son histoire avec la prétention de faire mieux que ses prédécesseurs , mais, selon toute probabilité, en suivant leurs errements. Anaximène de Lampsaque, écrivain de la même époque, bien que peutêtre un peu moins ancieu, qui commença son histoire par la création du monde, adopta vraisemblablement dans sa manière de traiter les mythes les principes que le messénien Erhémère, contemporain de Cassandre de Macédoine, avait mis à la mode. Evhémère posa en fait que tous les dieux avaient été des hommes ayant vécu quelque part, et comme les vestiges de l'antiquité grecque ne suffisaient pas à la démonstration, il inventa son voyage à une Panchée imagi-

<sup>&</sup>quot; Strabon I, 43.

naire, où l'on devait trouver des monuments de tous les dieux. Tel est le roman qu'il décora du titre de τρά ἀναγραρά. Denys de Samos professait les mêmes idées. Ce que Diodore de Sicile lui emprunte sur l'état des Amazones, sur Bacchus, les Argonautes, etc., témoigne de beaucoup d'arbitraire et d'un tour d'esprit très romanesque. Mais Denys présentait ses élucubrations comme un extrait soigneux des anciens mythologues et des anciens poètes, et il éblouit l'imagination de l'historien d'Agyrium qui les enregistra en toute confiance dans sa

Bibliothèque historique.

Les philosophes se sont aussi, dès l'origine, préoccupé des mythes, et cela de deux manières. D'abord ils se sont servi du langage mythique comme d'un mode particulier d'exprimer les pensées et les sentiments. Il leur semblait la forme la plus appropriée, la plus digne, qu'ils pussent employer, et même dans bien des cas ce n'était pas seulement une forme. On préférait l'expression mythique à cause de son coloris, de sa popularité. Platon et les sophistes en fournissent des preuves nombreuses. Qu'on se rappelle sculement le beau récit de Prodicus sur Hercule placé entre le Vice et la Vertu, celui de Protagoras sur Prométhée et Epiméthée, récit que Platon appelait aussi un mythe. Mais il faut surtout, dans l'interprétation des mythes par les philosophes, distinguer leur tendance à les expliquer dans un sens déterminé, arrêté d'avance, de la spontaneité avec laquelle les premiers narrateurs exprimaient leurs idées et leurs croyances religieuses en les pénétrant les unes par les autres. Les premiers pythagoriciens, dans leurs interprétations, mêlent encore leurs notions religieuses à des idées philosophiques. C'est quand le sentiment religieux se fut affaibli que l'on eut recours à tous les artifices de la subtilité pour mettre les dieux et les mythes en harmonie avec une philosophie déterminée. L'interprétation physique florissait déjà au temps de Socrate. Prodieus et Métrodore, discipies d'Anaxagore, en usèrent largement. Les Stoiniens la développèrent et l'appliquèrent à l'interprétation allégorique d'Homère. Ciceron disait déjà de Chrysippe qu'il changeait les

vieux poètes en Stoiciens. D'autres s'adonnèrent à l'évhémérisme, comme ces théologiens dont parle Cicéron et auquel il emprunte le passage sur la pluralité des Zeus, des Aphrodites, des Apollons, etc'. Nous ignorons à quelle secte de philosophes ils appartenaient. Mais ce furent les Néo-Platoniciens qui introduisirent le plus largement dans les mythes leur platonisme orientalisé. Ingénieuses ou obscures, leurs interprétations ne relèvent jamais de la recherche historique, toujours et uniquement du désir de retrouver leur philosophie dans la mythologie.

C'est pour toutes ces raisons que nous leur prétérons les écrivains laborieux qui se sont contentés de recueillir les mythes et de les raconter avec ordre. C'est à eux que nous sommes redevables de presque tout le trésor mythologique. Apollodore (n' siècle av. J.-C.) n'a guère fait autre chose que les anciens logographes, si ce n'est qu'il a mis à profit de plus qu'eux les poètes dramatiques et qu'il a cherché à procurer à ses lecteurs une compréhension générale de toute la matière. Vers le même temps, parurent de savants commentaires sur les poètes, notamment ceux de Didyme (4" siècle), dont les explications sont le plus souvent mythologiques, et quand un mythe hii servait à éclaireir un passage du poème qu'il commentait, il le puisait toujours aux meilleures sources. Des allégoristes comme Cratès furent une exception dans cette école de critiques. On pensa généralement avec Aristarque de Samothrace qu'il n'était pas nécessaire pour expliquer un poème de s'enfoncer dans les recherches relatives à l'origine des mythes.

Mentionnons enfin un écrivain qui vécut dans un temps où les mythes étaient traités presqu'uniquement comme des thèmes favorables aux exercices de rhétorique et de aophistique, le lydien Pausanias qui, sous les Antonins, écrivit son voyage à travers l'Hellade. Bien que possédant un grand nombre de poètes et d'anteurs, il nous raconte le plus souvent ce

<sup>1)</sup> De nat. dear. III. 21.

qu'il a appris lui-même et sur les lieux de la bouche des prêtres, ou des serviteurs des temples, ou des indigènes. C'est ce qui ajoute pour nous une grande valeur à son histoire. Il en est résulté que grâce à lui des traditions orales circulant depuis des siècles dans les populations ont été pour la première fois confiées à l'écriture. Il raconte ce qu'on lui a dit, même quand la vérité lui en paraît douteuse!

#### IV

#### DE LA FORMATION DES MYTHES.

Il est évident que chez aucun des auteurs que nous avons cités nous ne remontons à l'origine même des mythes. Les modifications qu'ils ont pu subir sous leur plume supposent pourtant des éléments mythiques antérieurs. Les inventions des sophistes, des rhéteurs, des philosophes peuvent porter le nom de μύθος, qui signifie primitivement discours, puis discours d'autrefois. Mais elles ne firent pas aisément partie intégrante de la mythologie. Apollodore ne sait rien de l'Héraclès de Prodicus, ni de la forme spéciale donnée à ce héros par cet auteur, ni d'Eros et d'Antéros, etc. Mais si nous remontons aux poètes épiques, aux logographes, à Pindare, nous voyons clairement que pour eux tous les mythes étaient dans la force du terme des traditions de l'ancien temps et que ces traditions pour eux racontaient des choses parfaitement vraies et réelles. Ce qu'ils contenaient de miraculeux ou d'étrange ne les choquait nullement. C'étaient les dires d'un vieux temps où les dieux et les héros menaient encore une vie commune. La noblesse des familles et des Etats puisait ses titres dans un rattachement généalogique à ce temps disparu. Longtemps la poèsie et l'art ne compurent pas d'objets plus dignes. Ainsi s'explique l'attachement opiniatre que ce peuple grec à l'esprit si vif nourrit longtemps pour ses mythes et qui fit du torte à ses aptitudes historiques. Pour revendiquer le droit de l'his-

<sup>9.11, 47, 4;</sup> VI, 3, 4.

toire, Thucydide se vit forcé de polémiser dès l'abord contre la mythologie.

Cette foi naïve au mythe cut été impossible au poète qui en aurait vu clairement la source première. S'il avait su qu'un de ses prédécesseurs l'avait purement et simplement inventé, il n'aurait pu y croire avec cette plénitude qui nous frappe si vivement. On pourrait supposer qu'une vieille corporation d'aèdes, antérieure aux temps homériques, jouit du privilège d'inventer ces mythes. Mais quelle application fera-t-on de cette hypothèse aux légendes qui se sont visiblement formées à l'époque historique, telle que celle de la princesse Cyrène dont nous avons parle plus haut?

Maintenant nous savons de plusieurs poètes eux-mêmes, notamment de Pindare, qu'en outre des chants de leurs prédécesseurs, ils consultaient la tradition populaire, ἀνθρώπων παλαιάς ἐπαιάς. C'est là la véritable source, car il faut choisir entr'elle et les poètes. Les détails d'un grand nombre de mythes confirment cette assertion. Ils dénotent une connaissance précise de la nature locale, des cultes locaux, des sanctuaires, des évènements ayant influé sur la destinée des peuples et des familles. Ils ne peuvent donc être nés qu'au sein des populations qui possédaient cette connaissance précise des lieux et des évènements.

Après celà, il ne faut pas contester que la tradition populaire d'un lieu déterminé pouvait bien ne pas comprendre à l'origine tout ce que les gens de l'endroit lui endossaient. Quand l'étranger visitait un temple, son guide local pouvait broder ce qui lui plaisait pour rendre la visite plus intéressante. Il pouvait faire des emprunts à quelque livre qui lui serait tombé cous les yeux. Les légendes héroiques, propagées par la poésie, pouvaient prendre racine en plus d'un endroit, quelquefois en vertu d'une simple analogie de noms. Bien des causes enfin pouvaient modifier, altérer la tradition primitive. Cela ne détruit pas la vérité de notre thèse essentielle. Les traditions généralement accaptées aux beaux temps de la civilisation grecque ne peuvent pas avoir été au commencement des inventions arbitraires et foivoles.

Nous aurons lieu de voir plus loin avec quelle ténacité les anciens Grecs s'attachnient à leurs vieilles traditions, combien de siècles les mêmes mythes se perpétuèrent dans leur identité sur un même territoire, comment des tribus et des familles emportaient avec elles leurs légendes en pays lointains et les y replantaient tidèlement.

Sans doute les poètes purent mêler les inspirations de leur fantaisie aux données de la tradition populaire. Mais ils ne le firent, du moins dans les anciennes poésies, qu'en se conformant à l'analogie du mythe préexistant. Celui-ci présentait déjà ce mélange d'idéal et de réalité, de croyance et de fait, qui le constituait essentiellement. Par exemple, nous savons que la fable du jeune Hylas aimé d'Hercule, que les nymphes enlèvent et que le héros appelle en vain à grands cris par vaux et par monts, est provenu d'un culte qui se célébrait à Kios en Bithynie. Dans ce culte on appelait dans les montagnes, en se lamentant, un dieu que l'on se représentait disparu dans les eaux. Le culte ne peut pas venir de la fable. Car un autre peuple d'Asie Mineure, assez éloigné de Kios, les Maryendines, observait précisément le même rite. Le mythe est donc venu du culte.

Mais, ceia posé, quel est le générateur naturel de ce mythe? Le peuple grec de Kios qui entendit les immentations, qui s'était approprié la tradition locale et l'avait amalgamée avec la légende grecque d'Héraclès, — ou bien le poète lacédémonien Cincethon qui le premier vraisemblablement introduisit le mythe dans la poésie grecque? Une telle question se résout d'elle-même. Un mythe peut même ne se rattacher à aucun fait et cependant conserver la trace de son origine locale et de sa naissance au sein d'une population déterminée. Nous avons vu comment Callisto n'est antre qu'Artémis qui nourrit les bêtes fauves des champs et des bois, la vigoureuse et belle Artémis qui parcourt l'Arcadie sons la forme d'une ourse. Voilà un mythe purement imaginaire. Il n'y a jamais en réel-lement de déesse Artémis, elle n'est jamais apparae sous forme d'une ourse. Cette idée particulière n'a pu naître qu'au

sein du peuple arcadien. Un autre peuple n'aurait pas songé à la localiser dans un pays étranger et il n'y a jamais en de poètes épiques en Arcadie.

On se demande alors comment on peut concilier la croyance à la réalité des êtres et des évènements présentés par le mythe avec l'explication que nous donnons de son origine. L'invention du genre de celle qui enveloppe un contenu idéal dans un récit, dira-t-on, ne peut sans miracle être une œuvre collective. Elle suppose une coïncidence de dessein, d'exposition, qui ne saurait s'accorder avec une pluralité d'inventeurs. Mais, répondrons-nous, comment l'inventeur unique a-t-il fait pour persuader les antres de la vérité de son récit fictif? Etaitce un homme rusé qui a su tromper ses semblables, peut-être en s'associant avec d'autres trompeurs comme lui? Ou bien était-ce un homme sapérieur, à la parole duquel les autres ajoutaient foi et qui leur faisait accepter comme révélation divine les mythes sous le couvert desquels il cherchait à leur inculquer des vérités salutaires? Mais on n'a jamais vu en Grèce la moindre trace d'une pareille caste ou d'une pareille secte d'habiles gens ou d'hommes sublimes. Les prêtres, si ce sont aux qu'on soupçonne, n'ont jamais, dans ce pays, vécu sur le pied, que ce soupçon suppose, de séparation et d'opposition vis-à-vis de la population laïque. Comment d'ailleurs concilier un système artificiel de tromperie, bien ou mal intentionnée, avec l'impression de noble simplicité que font avec nos esprits les premières productions de l'esprit grec?

Nous arriverons toujours à cette conclusion que ce n'a jamais été quelqu'un qui a inventé les mythes. L'idée de l'invention calculée à dessein pour envelopper ce qu'on sait faux des apparences de la vérité n'est pas applicable aux mythes. Ce mélange d'idéal et de réel qui les caractèrise est l'œuvre bien plutôt d'une loi de nécessité en vertu de laquelle ceux qui les ont formés obéissaient également à une même impulsion. C'est cette nécessité, cette inconscience relative qui seule peut expliquer les mythes. Il importe peu a ce point de vue qu'il y ait en à l'origine un ou plusieurs narrateurs. Car si le premier

narrateur n'a fait que suivre l'impulsion qui dirigeait aussi ses auditeurs, il n'a été que l'organe et l'interprète de tous. Cette manière de comprendre l'origine et la formation du mythe semblera peut-être bien obscure, mystique même, à plus d'un de nos contemporains. Leur impression proviendra seulement de ce que les procédés intellectuels qu'elle suppose nous sont devenus complètement étrangers et que par conséquent elle est pour nous étrange. Mais il faut savoir admettre l'étrange en histoire quand il est suffisamment attesté.

Qu'on prenne, par exemple, le mythe d'Apolion et de Marsyas, qui ne compte pas parmi les plus anciens. Aux fêtes d'Apollon la coutume était de jouer de la lyre et la piété dont le dieu était l'objet exigeait qu'il fût considéré comme l'inventeur de cet instrument. En Phrygie, au contraire, c'est la flûte qui était l'instrument indigène et de la même manière on en rapportait l'invention à une divinité locale nommée Marsyas. Les vieux Hellênes sentirent qu'il y avait opposition morale entre les deux dieux et les deux musiques. Apollon devait hair les sons aigus et percants de la flûte, et hair Marsyas par dessus le marché. De plus, il fallait que le Grec joueur de lyre démontrat la supériorité de son instrument divin. Marsyas devait donc être vaincu. Mais pourquoi fallait-il aussi qu'il fût écorché vif? En voici la raison. Dans la grotte située près de la place publique de Côlmua en Phrygie, de laquelle sort une rivière appelée le Marsyas ou le Katarrhactès, on voyait une outre suspendue . C'était l'outre de Marsyas pour les Phrygiens. Le dieu Marsyas présentait une certaine analogie avec le Silène grec, c'était sans doute aussi un dieu des sources. C'est pour cela qu'Hérodote ne balance pas à lui donner en plus le nom de Silène. Mais quand un Grec ou un Phrygien hellonise, l'esprit plein de la défaite de Marsyas, voyait cette outre suspendue, il ne mettait pas en doute que ce devait être la déponille de Marsyas vaincu. Apollon l'avait donc fuit écorcher. Dans le tour donné ainsi à la légende, il n'y avait rien .

<sup>1)</sup> Comp. Herod., VII, 26, Nenophon, Inali., L. 2, 3.

d'arbitrairé ni de calculé. Cette conclusion venaît à l'esprit de tons et s'il y eut quelqu'un pour l'exprimer le premier, les autres, nourris de mêmes idées, ne doutèrent pas un instant de la vérité de ce qu'il disait. Sans lui ils l'eussent trouvée d'eux-mêmes.

Ce qui rend d'ailleurs les mythes compliqués, c'est que pour la pinpart ils ne se sont pas formés d'un seul jet. Ils se sont constitués peu à pen sons l'influence des événements les plus divers, recevant des appoints apportés par le fleuve toujours vivant de la tradition, pour nous arriver enfin sous la forme que nous leur connaissons. C'est un fait que l'on oublie trop souvent, surtout quand on part de l'idée que le mythe est une allégorie destinée à cacher quelque idée supérieure qu'on a voulu tout exprès présenter sous ses voiles. C'est une étude qui demande beaucoup d'attention et de persévérance que celle qui se propose de rechercher le point central ou le noyau de la formation mythique. On n'entre pas de plain pied dans la mythologie ni par une sorte de salto mortale.

Il y a toutetois ici une différence importante à faire entre deux genres de mythes. Il en est de beaucoup plus faciles à expliquer que les autres. Dans certains mythes l'annlyse decouvre des éléments multiples et de natures diverses qui ont été réunis en un tout, des noms et des actes, par exemple, qui se rapportent évidemment au culte d'une divinité, et d'autres qui concernent le lieu particulier où le mythe a pris naissance ou des états sociaux appartenant au passé.

Ces mythes forment donc un tissu composé de ills multiples et diversement colorés. On ne peut les désagrèger qu'avec une grande précaution. Prenons pour exemple ce mythe qui prélude à celui de la Toison d'Or, le mythe de ces Minyens établis en Thessalie et en Bœotie, oû, il était question d'une famille, les Athamantides, courbée sous le poids d'une malédiction séculaire par la faute de son premier ancêtre Athamas.

Les membres de cette famille, pour échapper à l'immolation dont la colère divine les menaçait, devaient souvent s'enfuir dans les pays lointains. Pour ramener l'âme du fugitif avec la toison de l'animal qu'il avait sacriflé à sa place dans l'Aix, le pays lointain, les héros de la tribu vont chercher la toison et la rapportentau pays sous la protection de leur déesse Héré, originairement identique à Médée. Cette expédition suit la direction des voyages maritimes des Minyens de Jolchos et d'Orchomène qui fondèrent de bonne heure des établissements à l'entrée de la Mer Noire. Des découvertes ultérieures dans la même direction firent que l'Aia fut définitivement fixée près du Phare en Colchide. On voit déjà combien dans cette introduction au mythe de la Toison d'Or il se trouve d'idéal et d'éléments réels entrelacés et combien il est compliqué d'en faire exactement le départ. On peut s'assurer en même temps combien de pareils récits régimbent contre tout essai d'en dégager une vérité philosophique qui n'y a jamais été.

Il est toutefois une autre classe de mythes qui se rapproche beaucoup plus de l'allégorie. Là il y a décidément une idée réflèchie qui se déroule. L'exemple le plus fameux de ce genre est le mythe de Prométhée, le prévoyant, qui dérobe le feu du ciel et qui enseigne aux hommes le travail industrieux et productif. Les dieux, pour arrêter l'essor que prend l'homme, envoient la belle Pandore qui trouve accès auprès d'Épinféthée, le réfléchi, et répand sur la terre tous les maux qui peuvent dériver du travail fécond et de l'agitation dont il est la cause. Malgré les incohérences de ce mythe tel qu'il est rapporté par Hésiode, il n'en est pas moins évident qu'il ne s'est pas développé successivement, mais qu'il remonte à un esprit individuel. Les poètes furent toujours attentifs à la signification allégorique des noms des personnages qui y figurent, et Pindare faisait spirituellement de l'Excuse une fille d'Épiméthée, de la Réflexion. Résiode lui-même, quand il réunit les quatre ills de Japet, Promethee, Epimethée, Atlas et Mence. tius, allégorise aussi. Ces quatre nons représentent quatre principaux caractères. Les deux premiers concernent l'intelligence, le Noc; les deux autres la passion ou le désir, le Conos: Atlas représente la force qui souffre, supporte ; Mencetius, l'orgueil indomptable. Tout cela indique certainement

une pensée réfléchie. N'en peut-on pas dire autant des humbles Prières homériques, dites « filles de Zeus, » parce que Zeus protège les suppliantes, lesquelles suivent à pas lents la farouche et impétueuse Até, fille de Zeus aussi, parce que Zeus donne et ôte la raison à sa guise '?

Là dessus on nous demandera ce que deviennent dans de parells exemples cette nécessité, cette inconscience que nous disions inhérentes à la forntation des mythes. N'est-il pas évident, dira t-on, que le premier qui opposa Prométhée à Épiméthée avait clairement conscience de présenter sous forme personnelle deux caractères humains? On pourrait répondre en prenant la question par l'autre bout. N'est-il pas évident qu'Eschyle ne doutait guère plus de l'existence réelle de Prométhée que de celle de Jupiter, qu'Hésiode y croyait ferme aussi et en faisait toute autre chose qu'un être allégorique? L'allégorie du premier inventeur aurait donc été prise pour une réalité par ses successeurs. Comment s'expliquer une pareille interversion? Et pourquoi cet inventeur n'aurait-il pas, comme Eschyle et Hésiode, cru à la réalité des êtres qu'il décrivait en traits si pleins de sens?

Le l'ait est que l'allégorie proprement dite n'explique pas plus ce genre de mythes que les premiers. Peut-être pourronsnous définir ainsi qu'il suit l'état d'esprit qu'il suppose.

Ce genre de mythes est évidemment moins ancien que les autres. Cela ressort déjà du fait qu'il inclut que plusieurs ages ont influé sur sa composition. On en trouve une preuve de plus dans le fait que ces mythes, sous leur forme complète, sont moins anciens que les cultes. Ainsi Prométhée n'était adoré nulle part en Grèce, si ce n'est peut-être que la vieille corporation des potiers d'Athènes lui avait érigé quelque chose comme un autel dans le sanctuaire d'Athèna et d'Héphestos . On ne le range pas non plus parmi les héros. Sa légende se forma donc dans un temps où les esprits étaient tout remplis

<sup>1)</sup> II, IX, 502; comp. XIX, 91.

<sup>&</sup>quot;) Welcker, Promethee, pp. 69, 120.

de mythes à sens très riche et qui imppaient les imaginations plus vivement que ce ne fut le cas en des siècles plus distants de l'époque de leur formation". On était habitué à concentrer toute espèce de vie intellectuelle et morale sur un point culminant où cette vie prenaît l'apparence d'un être personnel. Ou'est-ce que ces abstractions personnifiées. Dicé, Thômis, Metis, Mousa, Charis, Héhé, Erynnis, Ebris, etc., si ce n'est la preuve de cette tendance de l'esprit que nous signalons ? Aurait-on adressé des prières à Charis si l'on n'avait vu en elle qu'un attribut de l'homme ou des dieux? Ne retrouvons-nous pas dans cette catégorie de mythes la même loi de nécessité qu'il était si facile de constater au sujet des autres? C'est Phabitude mentale contractée dans les siècles antérieurs qui se prolongeait dans les temps où la conscience réfléchie commençait à s'éveiller et qui dominait encore les intelligences. On peut admettre que les temps antérieurs avaient déjà fait un génie, un démon (au sens grec du mot), de la faculté que nous appelons la prévoyance. La faculté opposée devait être aussi facilement personnifiée. Comme on voyait que toute industrie humaine dépendait de l'usage du feu, comme alors aussi bien que de nos jours on avait souvent à souffrir de l'excès du labeur, comme toute l'antiquité révait d'un âge d'or perdu où tout était repos et tranquillité, c'était le héros de le raison et de la prévoyance qui avait apporté le feu aux hommes, c'étaient les dieux courrouces qui les avaient punis de leur orgueil et de leur turbulence en leur ôtant le bonheur dont ils jouissaient auparavant, c'était la présomptueuse raison humaine qu'ils

<sup>1)</sup> Otfried Müller ignorait en 1825 les ramifications que l'érudition moderne a découvertes trente ou quarante ans plus tird entre le mythe grec de l'inventinu du leu par Promethes ou plutôt du moyen dont il avait usé pour apporter aux hommes le feu céleste, et les mythes remontant à l'antiquité la plus reculée de la race aryenne. Ces recherches condences dans le rélative traité sur la Dissente du feu, de M. Kushn, out etabli un lieu de parenté entre la pramanté à mahou et le Promèthée grec. Elles a substant rien toutefois à la pusiesse des observations d'Otfried Muller : cur il est évalent que le mythe grec s'en servi d'élements mythiques très simples, remoutant très haut dans le passe de la race, pour les développer, les dramatiser et en tirer l'un des recus tramques les plus émouvants de l'antiquité. (A. R.)

avaient enchaînée. Celui qui peut se replacer dans le mode antique de concevoir et de représenter les choses verra que ce que Hésiode raconte de Prométhée est un mythe, et non pas une allégorie.

Nous n'entendons pas nier par là que ce genre de mythes se prête plus que d'autres, précisément parce que leur sens est clair, aux modifications que pourront lui faire subir les poètes et les narrateurs. Ces changements proviendront souvent de ce que l'on croit à la réalité de l'évènement. On cherche donc à le conformer aux connaissances et aux idées du temps où on les opère. On conserve les personnages et leurs actes. mais on leur suppose d'autres motifs, d'autres relations, et on ne s'aperçoit pas que l'on transforme l'idee elle-même du mythe. Le Prométhée d'Eschyle est un tout autre héros que celui d'Hésiode. Il est bien plus împosant et plus philosophe. Le mythe héroïque subira aussi, bien que moins profondément, des changements analogues. Les aventures et les voyages des Argonautes, d'Héraclès et d'autres héros s'étendront avec les connaissances géographiques. Comment en effet aurait-on pu s'imaginer, quand on connut mieux la Méditerranée. que ces illustres et merveilleux personnages, dont on se faisait une idée si grandiose, n'avaient promene leur valeur que dans l'espace limité qui va de la Crète à l'Hellespont!

(A suivre.)

### LE TRAITÉ D'ÉMANCIPATION

OU

# PRATIMOKSHA SUTBA' TRADUIT DU TIBÉTAIN

PAR

#### M. WOODVILLE ROCKHILL

IV

## LES CENT QUATRE-VINGTS PÉCHÉS VÉNIELS (pácittiyá dharmá)

Vénérables sœurs, les cent quatre-vingts péchés qu'on doit confesser, lesquels font partie du Prâtimoksha sûtra qui doit être récité deux fois par mois, preunent placé ici.

- (1) 1. Si quelqu'un ment sciemment, c'est un péché qu'on doit confesser.
  - (2) 2. Parier mal de quelqu'un, est un péché, etc.
  - (3) 3. Médire d'une bhikshani, est, etc.
- (4) 4. Si une bhikshuni, le sangha vivant en paix et les disputes étant arrangées selon le Dharma, fait quelque chose avec l'intention de vexer, c'est, etc.
- (5) 5. Si une bhikshuni enseigne à une laïque plus de cinq ou six mots du Dharma, à moins qu'elle ne soit une femme savante<sup>4</sup>, e'est, etc.

1) V. La Revue des Religions, 1, IX, at 1.

a) Notre texte ne donne que 177 pămttiyă, et quoique le Vibhanga en donne an bien plus grand nombre, il est împossible de décider quels sout les trois qui manquent.

7) http:// bud-med. On pourrait peut-être ausai traduire « a maina qu'il n'y

ait une femme savante (presente). »

- (6) 6. Si une bhikshuni qui n'a pas recu l'ordination (litt. non parfaitement purifiée), (fait) réciter le Dharma par vers (c'est-à-dire vers par vers '), c'est, etc.
- (7) 7. Si une bhikshuni parle à une personne qui n'a pas reçu l'ordination, des péchés (d'une bhikshuni), et cola sans le consentement du sangha, c'est, etc.
- (8) 8. Si une bhikshuni parlant à une personne non consacrée, des lois au-dessus de la connaissance humaine, dit (en se vantant) qu'elle connaît la vérité a, c'est, etc.
- (9) 9. Si une bhikshuni, qui s'est jusqu'alors bien conduite, dit : « Les vénérables sœurs agissent de manière à se faire des amis, elles donnent à leurs amis les choses destinées à être distribuées entre toute la communauté, » c'est, etc.
- (10) 10. Si une bhikshuni au milieu (ou au commencement) du mois, quand on récite le Prătimoksha, dit : « Vénérables sœurs, à quoi bon réciter chaque quinzaine tous les préceptes minutieux du Prâtimoksha\*, à moins que ce ne soit pour chagriner les bhikshunis, pour porter le trouble dans leurs cœurs, pour leur faire du tort et pour faire mépriser les commandements, » c'est, étc.
- (11) 11. Si une personne détruit des germes végétaux ou un être vivant', c'est, etc.
  - !) Tr'igugis tehos hdon-na, dil le texte.

\*) Conf. 4\* parajika.

aes disciples : ... Bhikshus, (en ce qui concerns) ce qui a été junqu'iel obaque et ce qui n'a pas été (formelloment) difendo, il ne faut pas dicinare permissible ce qui a été illégal, ni illégal ce qui est incertain. Observez en qui est permis ; une chose mauvaise, même si vois étés d'accord (pour la permeltés), ne peut devenir permissible. De cette manière, vous n'aurez pas lieu de vous repentir, si Conf. Parinirvana sutra (Dulva XI.) Après la mort du Buddha et lors de la convocation du concile de Réjairilia, Mahakacyapa reprocha a Ananda de ne pas avoir priè le Buddha d'expliquer en qu'on devait entendre par « préciptes minutieux » (phran-tr'ega); car, par suite de cet oubli, tous les bhikshus differaient dans leur interprétation de ces mots. Voy Dulva, XI, L.664.

\*) Conf. Gautama dharmagastra (Sacred books of the East II) III, 29 et 23; VIII, 23. t.e Vibhanga distingue ainq especes ou modes de croitre (sa-ben); 

(1) racines, (2) liges, (3) rassaus (thur-to, comme came à surre, lambou, etc.), (4) bourgeons (hgas-par su-ben , (5) grahma (sa-ban-qui sa-bon). Il explique ette vivant a par serpents, carevissas (silid-speul), freenabuta (7), selata,

insectes, papillons, til-gyi-bu (?), etc.

- (12) 12. Si une personne blame, ou cherche des motifs de blame, c'est, etc.
- (13) 13. Si une personne viole sa promesse (? bsgo-ba rnala gzon-na), c'est, etc.
- (14) 14. Si une bhikshuni prend, pour en faire usage, un lit, un escabeau, un coussin (stan-nang tsangs-chan), une couverture, un traversin, un carreau qui appartienne à la communauté, et ensuite s'en va sans le mettre en place ou le faire mettre en place, et cela sans avoir le consentement d'une bhikshuni pour agir ainsi, c'est, etc.
- (15) 15. Si une bhikshuni prend dans la demeure de la communauté un matelas d'herbe ou de feuilles et en fait usage, ou si elle a l'intention d'en faire usage, et ensuite s'en va, sans raison suffisante (pour la justifier), sans le rendre à la bhikshuni (à laquelle il appartient), c'est, etc.
- (47) 16. Si une bhikshuni, dans la demeure de la communauté, sachant qu'une bhikshuni est dans un certain endroit, y va ensuite avec l'intention de lui être désagréable et s'assied ou se couche de manière à accomplir ce dessein, c'est, etc.
- (48) 17. Si une bhikshuni va sur le toit de la demeure de la communauté et s'assied sur un escabeau on se couche sur un lit qu'elle sait que son poids cassera, c'est, etc.
- (19) 18. Si une bhikshuni fait usage d'eau qui contient des êtres vivants, pour arroser l'herbe, le parquet où le sol, c'est, etc.
- (20) 19. Si une bhikshuni, construisant une cabane (litt. maison d'été), ou la faisant construire, veut faire un changement dans les gonds de la porte (sgoi-spubs), ou dans la serrure (rtan ou gtan), ou dans les fenêtres, elle peut placer (déplacer) deux ou trois rangées de briques\*, mais si elle en emploie dayantage, c'est, etc.

\*) Gor-lu (ou zu) que le Vibhanga explique par gru-băzi-pao « une chose à quater colés. «

<sup>2)</sup> Pha-gu rim-pa guyir sam geum britig-par-byas. Dans le Vibhanga, au llim de pha-gu, on lit his bat rime, qui signifie littéralement a rangée de choses moiles. • mais qui répond, je crois, à « brique cuite au soleil, » l'infoke des

- (32) 20. Une bhikshuni qui n'est pas malade peut prendre ses repas dans une certaine maison pendant un jour; si elle y mange plus longtemps, c'est, etc.
- (33) 21. Si un grand nombre de bhikshunis, allant de maison en maison, trouvent de fidèles brahmanes ou maîtres de maison qui désirent distribuer une grande quantité de farine et de nourriture (phyé dang khur), si ces bhikshunis le désirent, elles peuvent en remplir deux ou trois vases à aumônes, mais si elles en prennent davantage, c'est, etc.

Si elles en prennent deux ou trois vases pleins, elles doivent aller au prochain arama et partager avec les bhikshunis qui s'y trouvent.

Ceci est la règle à suivre en pareille circonstance.

- (34) 22. Si une bhikshuni a fini de manger, et va ensuite manger ou hoire quelque chose qui n'a pas été mis de côté (comme débris), c'est, etc.
- (35) 23. Si une bhikshuni, sachant qu'une bhikshuni a fini de manger, quoiqu'elle eût pu encore manger des débris, lui dit dans l'intention de lui faire commettre un péché: « Vénérable sœur, mangez ceci, buvez cela »; si elle mange on boit cette nourriture qui n'est pas composée de débris, c'est, etc.
- 24. Prendre de la nourriture en corps, excepté dans les cas permis, c'est, etc.

Les cas permis sont : maladie, travail, voyage sur une route ou par bateau, quand il y a une grande fonie ou qu'un repas a été offert aux gramanas (de toutes les sectes). Tels sont les cas permis.

Mexicains. Le Bhilishu f'edt, emplois les mêmes termes que notre texte. Dulva, X, f, 55, dit qu'une maison d'été est compa un endroit où travaille un teinturier (c'est-à-dire une espèce de hangar?), qu'elle est rande, uvec fenêtres, etc., etc.

 <sup>&#</sup>x27;) Sur l'obligation de mandier chaque jour la nourriture, cenf. Apastamba dharmagastra (loc. cit.) II, 23, 1.

<sup>2)</sup> Le texte reul sans doute dire que c'est un peche pour la bhilchand qui mange et musi pour calle qui lui fait commettre ce peche.

- [37] 25. Si une bhikshuni mange ou boit en dehors des heures permises, c'est, etc.
- (38) 26. Si une bhikshuni mange ou bolt quelque chose qu'elle a gardé (du jour précédent), c'est, etc.
- (39) 27. Si une bhikshuni met dans sa bouche, comme nourriture, quelque chose qui ne lui ait pas été donné, à moins que ce ne soit de l'eau ou un cure-dent<sup>2</sup>, c'est, etc.
- (44) 28. Si une hhikshuni emploie de l'eau qu'elle sait contenir des êtres vivants\*, c'est, etc.
- (44) 29. Si une bhikshuni donne de sa main à manger ou à boire à un Akelaka<sup>1</sup>, un Parivrâdjaka ou à une Parivrâdjikâ, c'est, etc.
- (45) 30. Si une bhikshuni va voir une armée en formation de combate, c'est, etc.
- (48) 31. Si une bhikshuni a de bonnes raisons pour aller voir une armée en formation de combat (ou ordre de bataille), cette bhikshuni ne peut y rester que pendant deux jours; si elle y reste plus longtemps, c'est, etc.
- (47) 32. Si pendant qu'une bhikshuni est avec une armée pour deux jours, elle va comme passe-temps la voir se préparer à combattre, ou se rallier autour de ses étendards (pour une revue?), ou se concentrer (dpung-gi-ts'ogs), ou à l'exercice, c'est, etc.
- (48) 33. Si une bhikshuni, étant fâchée, en colère, mecontente, frappe une bhikshuni, c'est, etc.
  - (49) 34. Si une bhikshuni, étant fáchée, en colère, mécon-

3) Conf. 18° panittlya.

\* Dining-tchas. Le Vibhanga lit doing shan-pu et doing sham-pu, qu'il explique par doing-la mayon-par-dgah « nimant le combat. »

<sup>1)</sup> Les heures permises sont depuis l'aube jusqu'à ce que le soleil soit au méridien.

<sup>3)</sup> Et encore elles n'avaient pas le droit de machier leur cure-dent. Voy. Dulva X, f. 268.

<sup>4)</sup> Le texte do vol. V et ceiui du vol. IX portent geher-bu-me » une personne ascétique qui va aue, » a moins toutefois que me ne soit ici employé commo particule mascullus. Les Vithanga explique Parivradjaka par » de l'école du. Sankhya.»

tente, lève sa main avec l'intention de frapper une bhikshuni, c'est, etc.

- (50) 35. Si une bhikshuni tient cachée avec intention la faute qu'une bhikshuni a commise en acceptant une place inférieure', c'est, etc.
- (51) 36. Si une bhikshumi, désirant être désagréable et cherchant à humilier une bhikshumi, lui dit à cet effet : « Vénérable sœur, venez à la ville (avet moi) où vous trouverez autant de nourriture et de boisson que vous pouvez le désirer » — et si, quand (la première bhikshum) a amassé une grande quantité d'aumônes, elle dit à l'autre : « Vénérable sœur, il ne me plaît ni de m'asseoir ni de causer avec vous ; comme je désire rester seule et parler seule, allez-vous-en, « c'est, etc.
- (52) 37. Si une bhikshuni, sans que l'état de sa santé la justifle, fait du feu ou fait faire du feu, c'est, etc.
- (53) 38. Si une bhikshuni, après avoir donné son consentement à une réunion du sanghakamma, étant plus tard fáchée, en colère, mécontente, dit, malgré son consentement : « Je n'ai pas donné mon consentement à cette réunion », c'est, etc.
- '(54) 39. Si une bhikshuni dort pour plus de deux muts seule dans un lieu où il n'y a qu'une personne qui n'a pas encore reçu l'ordination' (c.-à-d. une novice, ou une laïque, etc.), c'est, etc.
- (55) 40. Si une bhikshuni dit: « Si quelqu'un est adonné aux dispositions déclarées mauvaises dans le Dharma prêché par le Bienheureux, il est sans péché. Voilà comme je comprends la doctrine du Bienheureux », les bhikshunis doivent lui dire: « Vénérable sœur, ne dites pas » si quelqu'un est adonné aux dispositions déclarées mauvaises, etc. (comme ci-dessus). « No calomniez pas le Bienheureux; il est malséant de calomnier le Bienheureux, il n'a pas parié dans ce sens. Vénérable sœur, maintes fois le Bienheureux a dit: « Les dispositions déclarées

\*) Conf. 6s sanghadisesa st 119 pacittiya.

<sup>1)</sup> Voyez une explication de cette règle, dans les rikhiya dharma 83 et seq.. Le texte est guar-ugun len-gyr, frung, Voy. anuni 133 pacitives.

mauvaises sont le pêché même et ceux qui s'y adonnent ont péché « Vénérable sœur, renoncez à votre mauvaise théorie.» Si, quand les bhikshunis lui ont ainsi parlé, cette bhikshuni renonce à son opinion, c'est bien. Si elle n'y renonce pas, elle doit être prévenue, instruite une deuxième et une troisième fois, etc., etc., c'est, etc.

- (56) 41. Si une bhikshuni, sachant qu'une personne professe la théorie que quelqu'un ne tombe pas dans le péché en s'adennant aux mauvaises dispositions, et que cette personne n'a pas renoncé à cette théorie, parle avec elle, la salue, habite le même endroit qu'elle, lui donne quelque chose on passe la nuit avec elle dans la même maison, c'est, etc.
- (57) 42. Si même une novice dit des mots tels que : « Si une personne est adonnée aux dispositions déclarées mauvaises, » etc. (comme au n° 40), les bhikshunis doivent prévenir cette novice : « Novice, ne dites pas : « Si une personne, » etc. Novice, renoncez à votre mauvaise théorie sur ce point, etc. » Si, ayant été prévenue, instruite une deuxième et une troisième fois, elle renonce a son opinion, c'est bien ; mais si elle n'y renonce pas, les bhikshunis doivent dire à cette novice : « A partir de ce jour, novice, vous ne devrez plus dire que le Bienheureux, le Tathágnia, Arhat, Parfait Buddha est votre maltre ; vous ne pourrez plus revoir les supérieures comme les brahmacharms (c.-à-d. comme ceux qui mênent une vie pure). À partir de ce jour, vous ne pourrez plus aller avec les novices passer deux ou trois nuits dans la même demeure que les bhikshunis. Vous êtes expulsée, allez-vous en, sotte femme! «

Si une bhiksbuni tient compagnie, en connaissance de cause, à une novice chassée pour ce motif, ou si elle l'instruit, ou lui donne quelque chose, ou habite avec elle, ou passe la nuit dans la même maison qu'elle, c'est, etc.

(58) 43. Si une bhikshuni se procure une robe neuve, elle doit la teindre d'une des trois conleurs, soit de la couleur d'une vieille robe, soit en rouge, soit couleur de safran'.

<sup>&</sup>lt;sup>4</sup>) Dalva X, f. 10, dit que de lemps en temps on doit taindre la manteau avec de l'occe rouge (bleag, en sansk. gerufa). Duiva III, f. 112, le Buddha dit A

Si une bhikshuni emploie ou garde une robe neuve qui n'a pas été teinte d'une des trois manières (énumérées ci-dessus), c'est, etc.

(59) 44. Si une bhikshuni prend dans sa main ou fait prendre un bijou ou ce qui est dit bijou, a moins que ce ne soit dans un arama ou dans une maison, c'est, etc.

Si une bhikshuni ramasse un bijou ou ce qui est dit bijou dans un arama ou dans une maison, elle doit le prendre avec cette idée: « Peut-être le propriétaire viendra le prendre. » Ceci est la règle en pareille circonstance.

(60) 45. Le Bienheureux a ordonné qu'on se baigne tous les quinze jours :; si quelqu'un se baigne à d'autres moments — excepté dans certains cas — v'est, etc.

Ici les « certains cas » sont : le dernier mois et demi de la saison chaude, le premier mois et demi de la saison des pluies ; ces trois mois formant l'époque des chaleurs. Il y a encore (permission) quand on travaille, quand on voyage, quand il fait du vent, quand il pleut, quand il y a eu un orage. Ce sont là les cas permis.

(61) 46. Si une bhikshuni prive sciemment de la vie une chose qui a vie , c'est, etc.

Ananda: «Ananda, vois-to ces beaux champs unis dont les surfaces unies sont rénnies par différents remblais? —Oni, seignaur, je les vois. — En bian, Ananda, c'est ainsi que les binkshins doivent couper leurs manteaux (tches-got) et les coudre. «Le même voi. I, 114 dit : « Le rapiscetage doit être fait avec toutes les especes de foutes; d'étoffes de laine, de toile fine, de cotonnades et de glam. « Je ne trouve mule part d'explication de ce dernier mot qui indique une matière textile. Gautama dharmaçastra 1, 19, dit qu'un brahmane pest porter un vêtement de dessus rouge, L'usage de haillone pour les abcêtes est aussi preserit dans Apastumba dharmaçastra 11, 9, 21, 11, Manava dharm. VI. 44, etc. Dulva 111, I, 142, le Rouldia défend à ses disciples de porter des vétements en poil, etc., ou d'aller une comme les aktilakas Gautama dharmaçastra 111, 18 preserit l'inage de vétements.

1) Le Vibbanga dit que - ce qui est dit hijon -, cent dire - tootes les choses qui appartiennent à une armée. loutes les choses qui appartiennent à une parc, - le suppose que rela veut dire tons les objets qu'une armée a pu laisser en levrant un camp, tous les objets perdus dans un parc; mais le texte manque du clarte.

" Gonf, 11', 18', 28' pacittiya.

<sup>1)</sup> Sur l'obligation de se bargner, conf. Apastamba dhar-ças II, 22, 13.

(62) 47. Si une bhikshuni n'ayant en vue que de causer du chagrin, même momentanément, fait éprouver du chagrin à une bhikshuni, c'est, etc.

(63) 48. Chatouiller quelqu'un avec le doigt, c'est,

(64) 49. Jouer dans l'eau, c'est, etc.

(65) 50. Si une bhikshuni passe la nuit dans la même demeure qu'une laïque, c'est, etc.

(66) 5t. Si une bhikshuni effraye ou fait causer de la frayeur à quelqu'un par malice ou même par plaisanterie, c'est, etc.

(67) 52. Si une bhikshuni cache ou fait cacher, sans raison suffisante, le vase à aumônes, le manteau, le filet, la coupe ', la ceinture ou un objet quelconque appartenant à quelqu'un qui vit comme un gramana, que ce soit une bhikshuni, un upadhyaya ou une novice, c'est, etc.

(69) 53. Si une bhikshuni, en colère, fâchée, mécontente, accuse sans motifs une bhikshuni sans pechés d'un délit san-

ghadisesa , c'est, etc.

- (70) 54. Si une bhikshuni voyage sur une route avec un homme non accompagne d'une femme, ou si elle l'accompagne seulement jusqu'au prochain village, c'est, etc.
- (71) 55. Si une bhikshuni voyage sur une route avec une bande de voleurs, les sachant tels, même si ce n'est que jusqu'au prochain village, c'est, etc.
- (73) 56. Si une bhikshuni laboure la terre de sa maison ou la fait labourer, c'est, etc.
  - (74) 57. Une bhikshuni peut accepter une invitation pour

1) Conf 2º et 3º conghidifiseen.

<sup>1)</sup> Le Vibbangu lit tr'un chap e corne à sel «, an iten de phur-èn » coupe. « C'est une variante très instructive, car nons savena (Dulva XI) que s'était une des indulgences que réclamaient les bhikshunis de Vaisuli 110 ans après la mort du Buddha. Dulva X, f. 290, dit que le sel peut être garde dans certaines circonsisures telles que la maladie. On doit alors la mettre dans una batte avec un couvercle. Devadetta defendit l'usage du sel.

<sup>2)</sup> Conf. If parittiva. Le Vibbanga dit : « Le soi peut être dans dont conditions (1) en ciai et (2) pas en état. Il est en (bon) état quand il a été fertilisé pur les plufes et les inondations du 3\* mois. Il n'est pas en (bon) état dans le cus contraire.

elle-même pour quatre mois ; si elle dépasse ce temps, c'est, etc.

Il y a toutefois exception s'il vient une autre invitation, si l'invitation est renouvelée, si la durée de l'invitation est spécifiée ou si c'est une invitation illimitée (pour toujours).

(75) 58. Si une bhikshuni, ayant été avertie par les bhikshunis (en ces termes) : « Vénérable sœur, vous devez vous soumettre à ce commandement », leur répond: « Seulement quand j'aurai questionné une bhikshuni versée dans le Sûtranta, le Vinaya, le Mâtrikâ (Abhidharma), car vous enseignez ce commandement sottement, vos paroles sont ignorantes, obscures, sans sagesse », c'est, etc.

Si une bhikshuni veut devenir parfaitement instruite, elle doit observer les commandements, quoiqu'elle puisse (après) consulter une bhikshuni versée dans le Sûtrauta, le Vinaya, le Mâtrikâ.

Ceci est la règle en pareille circonstance.

- (76) 59. Si une bhikshuni se tient près de bhikshunis qui se querellent, se disputent, s'insultent, à seule fin d'entendre ce que ces bhikshunis disent, si elle agit avec cette intention, il y a pacittiva même si elle n'entend rien.
- (77) 60. Si une bhikshuni, pendant que le sanhga est occupé d'affaires, légales, se lève de sa place et, sans rien dire à aucune bhikshuni, s'en va, à moins qu'elle n'ait de bonnes raisons, c'est, etc.
  - (78) 61. Manquer de respect, c'est, etc.
- (79) 62. Boire des liqueurs fermentées ou des boissons fabriquées, c'est, etc.
- (80) 63. Si une bhikshuni va dans un village en dehors des heures permises \* sans en informer une bhikshuni, à moins de raisons suffisantes, c'est, etc.

\* Heures permises v. dit is Vibbanga, veut dies avant l'aube. Voy, 65 pacittiyà. Conf. Gautama dharm, ças, III, 14-15.

<sup>!)</sup> Hbrui-tchang. Le Vibhanga dit que en terme comprend : les boissons faites avec du levain (phabs) ou de la pâte farmeuse (? zes), la bière d'hiver (dgur-tchang), le rhum (bu-ram-tchang) et d'autres semblables. Conf. Apastamba dharm gas. I, 5, 17, 21.

(81) 64. Si une bhikshuni, ayant reçu une invitation à manger dans une certaine maison, va faire sa tournée (pour mendier) dans la journée sans prévenir le maître de la maison (qui l'a invitée), à moins qu'elle n'ait des raisons suffisantes, c'est, etc.

(82)65. Si une bhikshuni, avant l'aube et avant que les bijoux et ce qui est dit bijou ' aient été mis en place, dépasse la porte (du séjour) de la famille royale ou du monarque oint, à moins de raisons suffisantes, c'est, etc.

(83) 66. Si une bhikshuni, au moment de la reunion de chaque quinzaine pour la récitation du Prâtimoksha, dit : « Vénérables sœurs, je remarque pour la première fois que cette règle appartient au sûtra, qu'elle fait partie du sûtra : \* alors les bhikshunis doivent dire: "Nous savons que cette bhikshuni a été présente deux on trois fois à la confession, ou peut-être plus souvent, . Alors cette bhikshuni n'est pas exonérée pour cause d'ignorance, mais le péché qu'elle a pu commettre est puni selon le Dharma. De plus (on doit lui dire) : « Quand chaque quinzaine on récite le Prâtimoksha sûtra, vous (ne) montrez pas de respect, vous n'écoutez pas le Dharma; vous ne devez plus agir ainsi : il ne faut pas être comme une bûche (ru-shing ltar); yous ne fixez pas votre attention, yous ne vous y absorbez pas, vous n'y prêtez pas l'oreille, vous n'écoutez pas le Dharma avec toute votre attention\*. Bhikshuni, en agissant de la sorte, vous n'arriverez pas, vous ne pourrez arriver à ce que vous espérez (c.-à-d. à la délivrance de toute douleur, au nirvana), vous récolterez le mal et non le bien, vous ne gagnerez que malheur. « Si une bhikshuni fait ainsi tomber le malheur sur elle-même, c'est, etc.

<sup>1)</sup> Le Vibhanga dit : « Il y a trois portes, la porte de la ville, la porte du paluis royal, la porte du zonaum. — Comment une thikkhuni peche-t-elle ? Si une bhikkhuni avant l'aute sièpasse (une des) portes, elle a peché. — Si le roi, sa femme et le ministre contempéchés ban schud-du hyyar ba daig yin-no), il n'y a point de peche. »

<sup>\*)</sup> Conf. 161 pacittiya.

- (84) 67. Si une bhikshuni fait faire un étui à aiguilles ten ivoire, en os ou en come, on doit le casser et c'est, etc.
- (85) 68. Si une bhikshuni fait faire une couche ou un escabeau de religieuse (dge hdun-gyi khri), il doit avoir comme hauteur — sans compter les pieds — huit doigts de Sugata\*; s'il dépasse cette hauteur, il doit être coupé, et c'est, etc.
- (86) 69. Si une bhikshuni fait faire une couche ou un escabeau de religieuse et le fait rembourrer de laine vegétale ou de laine , on doit l'enlever et c'est, etc.
- (87) 70. Si une bhikshuni fait faire un tapis, il doit être de dimensions convenables. Les dimensions convenables pour un tapis sont, en longueur deux empans de Sugata, en largeur deux empans au maximum '. S'il est plus grand que cela, on doit le faire couper, et c'est, etc.
- (88) 71. Si une bhikshuni fait faire (une robe) pour la porter quand elle est galeuse, elle doit être de dimensions convenables. Voici les dimensions (d'une robe) pour la gale : en largeur quatre empans de Sugata et deux empans de largeur. Si on la fait plus grande, on doit la couper, et c'est, etc.
- (89) 72. Si une bhikshuni fait faire une robe (sanghati) de la même dimension qu'une robe de Sugata, ou même plus grande, c'est, etc.

Voici les dimensions d'une robe de Sugata : en longueur dix empans de Sugata, en largeur six empans. Voilà les dimensions d'une robe de Sugata.

Les soixante-douze (règles) qui précèdent s'appliquent à tous

<sup>1)</sup> L'étai à aiguilles peut être de deux genres, creux ou plein (c. 4-d. une pelote?). L'aiguille doit être en cuivre ou étain, en bronze ou fer, Voy. Dulva X, f. 49.

<sup>\*) =</sup> Huit doigts de Sugata valent en empan = (Vibhanga).

<sup>\*)</sup> Le Vibbanga distingus ainq espèces de laines (1) ar-kai shing-bal, 2) sham-un-lai shing-bal, (3) ka-sai shing-bal, (4) laine de mouton, (5) laine de shana (ou coton).

<sup>3)</sup> Le Vinhanga remarque : « Sugata » vent dire le Maître. « Empan de Sugata » est que mesure de une coudée et demie. — « En largeur deux empans » vent dire une largeur de une coudée six (fant) doigte. Voy, note 3. Au 72º paestiya, il dit » dix empans de Sugata valent quinze coudées » ; six empans de Sugata valent quinze coudées. »

les bhikshus (hommes et femmes). Les cent huit suivantes concernent (seulement) les bhikshunis.

- 73. Si une bhikshuni qui a reçu l'ordination, reçoit dans l'ordre et consacre une personne avant que deux ans (de noviciat) se soient écoulés, c'est, etc.
- 74. Si une bhikshuni emploie quelqu'un pour la servir, à moins qu'elle n'ait la permission de sangha, c'est, etc.
- 75. Si une bhikshuni emploie un grand nombre de personnes pour la servir, à moins qu'elle n'ait la permission du sangha, c'est, etc.
- 76. Si une bhikshuni donne l'ordination à une femme qui, à sa connaissance, n'a pas été mariée pendant douze aus, c'est, etc.
- 77. Si une bhikshuni donne l'ordination à une femme non mariée qui, à sa connaissance, n'a pas vingt ans, c'est, etc.
- 78. Si une bhikshuni donne l'ordination à une femme mariée depuis douze ans, mais si elle n'a pas observé pendant deux ans les six règles (de conduite) et les six règles \* qu'il faut suivre, c'est, etc.
- 79. Si une bhikshuni donne l'ordination à une femme non mariée qui, quoiqu'ayant vingt ans, n'a pas observé pendant deux ans les six règles (de conduite) et les six règles qu'il fant suivre, c'est, etc.

5) Ainsi le comprend le Vibhanga qui dit : bud-med khyim si brang-ba la behu-gnyis ma lon par, reut dire « qui n'a pas dameuré deuxe ans dans une maison (course an maitresse?) khyim-gyès ma lo behu-gnisu gnzi-puo.

\*) Le Vibbanga n'explique pas ces règles, mais le Vinaya asindraka (Bulva, XI, f. 338-340) dit ce qui suit : « Apprener donc quelles sont les six lois et les règles à suivre, qu'une femme qui a été mariée pendant douxe aus ou une joune fills de dix-huit aus deivent observer pendant doux aus. Les six lois sont : (1) ne pas aller scule dans un village, (2) ne pas passer (seule) sur l'autre rive d'un fleuve, (3) ne pas toucher des hommes, (4) ne pas rester dans la même maisun que des hommes, (5) ne pas être de maura impures (seule) au lieu de main du texte), (6) ne pas être de maura impures (seule) au lieu de main du texte), (6) ne pas être de maura impures (seule) au lieu de main du texte), (6) ne pas être des vues hétérodoxes. — Les six règles qu'il lant suivre sont : (1) ne pas prendre de l'or, etc., (2) ce pas raser des cheveux cachés, (3) ne pas travailler la terre, (5) ne pas couper ses ougles (comme) l'herbe verte (c.-à-d. en pointe), (5) ne pas manger de la nourriture (autou que celle qui a été dounée, (6) ne pas manger des tripes (litt. intestine), « — Les règles, dont une grande partie se retrouve dans le Pritimokaha, ne dispensaient pas les noviers d'observer les chia dharmal.

- 80. Si une bhikshuni donne l'ordination à une femme (d'un âge quelconque) qui n'a pas observé pendant deux ans les six règles (de conduite) et les six règles qu'il faut suivre, c'est, etc.
- 81. Si une bhikshuni ne donne pas l'ordination à une femme qui a observé pendant deux ans les six règles (de conduite) et les six règles qu'il faut suivre, c'est, etc.
- 82. Si une bhikshuni da 4 une femmo qui désire recevoir l'ordination : « Si vous consentez à me donner une robe, Je vous donnerai l'ordination », c'est, etc.
- 83. Si une bhikshuni dit à une femme mariée : « Si vous renoncez à la vie de famille pour entrer dans la communauté, vous n'y trouverez pas le bonheur », et si, après cela, cette femme n'entre pas ', c'est, etc.
- 84. Si une bhikshuni se fait recevoir dans l'ordre chaque année, c'est, etc.
- 85. Si une bhikshuni reçoit dans l'ordre une femme qu'elle sait n'avoir pas la permission de son mari. c'est, etc.
- 86. Si une bhikshuni reçoit dans l'ordre une femme qu'elle sait être folle", c'est, etc.
- 87. Si une bhikshuni reçoit dans l'ordre une femme qu'elle sait enceinte, c'est, etc.
- 88. Si une bhikshuni reçoit dans l'ordre une femme qu'elle sait être poussée par des chagrins2, c'est, etc.
- 89. Si une bhikshuni reçoit dans l'ordre une femme qu'elle sait être querelleuse\*, c'est, etc.
- 90. Si une bhikshuni reçue dans l'ordre on qui a reçu l'ordination, ne fait pas les choses nécessaires \*, c'est, etc.
- 1) Le texte dit : « si après elle entre », mare j'as cen devoir suivre le Vibbanga qui donne la negative.

c \*) Ou difforme = hkhrul-ba-mo.

\*) Cette règle est curieuse et étrange, mais le texte est clair, myo-nyan glar, que la Vibbanga explique par : « Doulaus d'avoir perdu ses proches et ses en-

\*) Le texte porte rival-hrel et land-krel que je crois : athab-hrel.

1) Les choses necessaires, suivant le Vibbanga, sont : avoir un suoghau, un sace à aumones, une peinture, une courroie, apprendre les commandements, tire, réciter, méditor, apprendre par ocur.

- 91. Si une bhikshuni reçoit dans l'ordre ou donne l'ordination à une personne sans la prévenir des choses interdites, c'est, etc.
- 92. Si une bhikshuni reçue dans l'ordre ou qui a reçu l'ordination, ne s'applique pas à apprendre les préceptes, c'est, etc.
- 93. Des bhikshunis vivant ensemble, si l'une demande à une autre de la servir, c'est, etc.
- 91. Si une bhikshuni emploie sur sa personne du laque, c'est, etc.
- 95. Si une bhikshuni a l'habitude de se laver plus que le bout des doigts ', c'est, etc.
  - 96. Si une bhikshuni menace avec la main , c'est, etc.
  - 97. Si une bhikshuni s'épile \*, c'est, etc.
- 98. Si une bhikshuni se tient avec un laique dans un endroit isolé, c'est, etc.
- 99. Si une bhikshuni se tient avec un bhikshu dans un endroit isolé, c'est, etc.
- 100. Si une bhikshuni se tient avec un laïque sans qu'elle ait sur elle son manteau, c'est, etc.
- 401. St une bhikshuni se tient avec un bhikshu sans qu'elle ait sur elle son manteau, c'est, etc.
- 102. Si une bhikshuni parle à l'oreille d'un laïque, c'est, etc.
- 103. Si une bhikshuni écoute un laïque qui lui parle à l'oreille, c'est, etc.
- 104. Si une bhikshuni parle a l'oreille d'un bhikshu, c'est, etc.

<sup>&#</sup>x27;) Apres avoir mange, sans douis, he texte est gang beten par-byn-bai mang-du ser mor-le igs guyes gene-ji hkhru-na. Le Viblanga dil : « S) une blik-shuni qui se lave, lave plus que deux joints des doigts (excepté aux époques indiquees au 65° pâcittiya), c'est, étc.

<sup>&</sup>quot;the texts dit sleg no, mais je amis spilit fant line sdigend. Cette right no se trouve pas dans la Vibliange.

<sup>\*)</sup> Gaing-but phyone but spn hthog-no. Voy. note an 77- pacitty), is 2" des

105. Si une bhikshuni écoute un bhikshu qui lui parle à l'oreille, c'est, etc.

106. Si une bhikshuni reçoit de l'instruction d'un laïque, c'est, etc.

407. Si une bhikshuni (entend) lire (un livre d') instruction par un laïque, c'est, etc.

108. Si une bhikshuni, parce qu'elle possède des remèdes, défait le pansement d'une blessure, c'est, etc.

109. Si une bhikshuni soigne un petit enfant ', c'est, etc.

110. Si une bhikshuni, sans demander la permission du propriétaire, passe la mit dans une dépendance (hhyim gdzan), c'est, etc.

111. Si une bhikshuni passe la nuit dans un endroit qu'elle sait ne pas être sûr, c'est, etc.

112. Si une bhikshuni passe la nuit dans une maison sans être accompagnée d'une autre bhikshuni, c'est, etc.

113. Si une bhikshuni dort sur le même lit qu'une autre bhikshuni, c'est, etc.

114. Si une bhikshuni emploie une bhikshuni comme une couverture i, c'est, etc.

145. Si une bhikshuni permet à une bhikshuni de lui servir de couverture, c'est, etc.

116. Si une bhikshimi s'essuie le corps sur celui d'une autre femme, c'est, etc.

117. Si une bhikshuni se oint le corps avec des onguents parfumés, c'est, etc.

118. Si une bhikshuni se oint le corps avec un résidu d'huile, c'est, etc.

119. Si une bhikshuni, parce qu'elle a joint ses mains (? lag , pa sbrel-te), se lave avec de l'eau, c'est, etc.

120. Si une bhikshuni s'arrange les cheveux avec (de la racine) uçiva 2, c'est, etc.

<sup>2)</sup> fin his ong-na « si vile vend un effant », dit le texte, mais le Vibbanga dit ba leu-an, qu'il explique par risc-na, » si elle annes. »

<sup>3)</sup> Dage-slong-ma dril-phyl byedn hjug-ma.

<sup>2)</sup> Pushel rises dees hya-ba ni bhiranai risa basso, dit le Vibhanga.

121. Si une bhikshuni s'arrange les cheveux avec du somangs (?) ', c'est, etc.

122. Si une bhikshuni s'arrange les cheveux avec des peignos, c'est, etc.

423. Si une bhikshuni s'arrange les cheveux avec de l'açiva, du so-mangs et des peignes, c'est, etc.

124. Si une bhikshuni porte des cheveux postiches\*, c'est, etc.

t25. Si une bhikshuni porte les ornements d'une laïque, c'est, etc.

126. Si une bhikshuni danse, c'est, etc.

127. Si une bhikshuni chante, c'est, etc.

128. Si une bhikshuni joue d'un instrument de musique, c'est, etc.

129. Si une bhikshuni emploie de l'encens, c'est, etc.

130. Si une bhikshuni porte des souliers, c'est, etc.

131. Si une bhikshuni rend hommage à quelqu'un qui est assis, c'est, etc.

132. Si une bhikshuni s'assied dans la maison d'autrui sans ètre invitée, c'est, etc.

133. Si une blakshuni, enseignant le Dharma, ne va pas s'asseoir sur le siège qu'on lui a préparé, c'est, etc.

134. Si une bhikshuni flie, c'est, etc.

135. Si une bhikshuni fait des travaux domestiques, c'est, etc.

436. Si une bhikshuni mange quelque chose de crû ', c'est, etc.

137. Si une bhikshuni fait pour son usage une quantité de vétements de bhikshuni, c'est, etc.

4) Je n'ai pas trouvé l'explication de ce mot. Dulva, X, ? 51, dit qu'il ne faut pas se paigner (skru behad) avec du so-manys. Il se peut que ce soit une repôce d'epina. Litt. se-manys vont dire « beaucoup de deuts, » — Mais comment se fait-il qu'une bhikshuni alt des chaveux ?

3) Skra-bragan. Dulya, X, f. 52, dit qu'il est défendu de porter des teuffes de choveux (glang-pud ou phud), ce qui paraît préférable au texte du Prátimokaba.

2) Cette règle s'étendait même aux fruits, que souls les bhikelous malades avaient le droit de manger à toute houre. Yoyez Duive, X, f 17.

- 138. Si une blikshmi vend de la nourriture, c'est, etc. .
- t39. Si une bhikslumi, ayant fait son repas d'une nourriture succulente, se lève de sa place, et va manger encore, c'est, etc.
  - 140. Si une bhikshuni mange de l'ail', c'est, etc.
  - 141. Si une bhikshuni n'a pas de serviette \*, c'est, etc.
- 142. Si une bhikshuni n'emploie pas un vêtement de bain,c'est, etc.
- 143. Si une bhikshuni prête son vêtement de bain à quelqu'un pour se baigner, c'est, etc.
- 144. Si une bhikshuui donne à une laïque comme vêtement une robe de cramana, c'est, etc.
- 145. Si une bhikshani vend à un homme éminent une robe de religieux, c'est, etc.
- 146. Si une bhikshuni envie les éloges (donnés à un autre), c'est, etc.
  - 147. Si une bhikshuni envie un maître de maison, c'est, etc.
  - 148. Si une bhikshuni envie l'habitation d'autrui, c'est, etc.
- 149. Si une bhikshuni envie les possessions d'autrui, c'est, etc.
- 150. Si une bhikshuni envie le Dharma, c'est, etc.
- 151. Si une bhikshuni, en colère, făchée, mécontente, chasse une bhikshuni de la demeure, c'est, etc.
- 152. Si une bhikshuni, sachant qu'une (autre) bhikshuni était avant elle dans une maison, vient ensuite et la chasse, c'est, etc.
- 1) Dulva, X, f. 105, dit que le Buddha donna la permission à un bhikutha de manger de l'ail, lorsque dans une maladie c'était le seul rouede. Toutefois, pendant qu'il en fait usage, il ne doit pas entre dans un vitura, un derteir (rayasana), un cabinet d'aisance, ni aller parmi le clergé, les brahmanes et les maîtres de maison (f. 106). Il ne doit pas enseigner lu loi, adorer un chaîtra ou entrer dans les maisons des brahmanes et des maîtres de maisons. Il ne doit pas pon plus entrer dans un parc, un marché ou un topple des dieux. Il doit rester seul. Il doit se purifier pendant trois jours, cusuite un antre jour avec du ghu (\* kihu). Alers il se buignera, il purifiera ses robes en les davant et il subira une funnigation. Alors scalement il pourra retourner au milieu du peuple.

2) Spire-gab ou khab. Dulva, XI, f. 415, dit qu'ane femme s'en sert quand viojents' an mas khrag zags par. Voy. aussi f. 423, 425.

- 153. Si une bhikshuni accuse d'une faute une bhikshuni qu'elle voit et qu'elle entend agir correctement, c'est, etc.
  - tol. Si une bhikshuni tire de l'arc, c'est, etc.
- 155. Si une bhikshuni en colère, flichée, mécontente, se frappe, c'est, etc.
  - 156. Si une bhikshuni gronde la communauté, c'est, etc.
  - 157. Si une bhikshuni critique 1 la communauté, c'est, etc.
- 158. Si une bhikshuni jette de l'eau à un grand personnage, c'est, etc.
- 159. Si une bhikshuni jette avec toute sa force (un bâton) à des bhikshunis qui se disputent, afin de les séparer, c'est, etc.
- 100. Si une bhikshuni délivre un message un jour après l'avoir reçu, c'est, etc.
- 161. Si une bhikshuni n'écoute pas quand chaque quinzaine on enseigne les préceptes aux bhikshunis, c'est, etc.
- 162. Si une bhikshuni promet à une personne qui ne soit pas une bhikshuni de passer avec elle l'été, c'est, etc.
- 163. Si une bhikshuni, pendant la saison des pluies, met fin à sa retraite en raison de ce qu'elle voit, entend et craint les deux communautés, c'est, etc.
- 164. Si une bhikshuni se confesse à une personne qui n'est pas une bhikshuni , c'est, etc.
- 165. Si une bhikshuni fait une réserve de Kathina \*, c'est, etc.
- 166. Si une bhikshuni ne donne pas sans crainte, à l'époque de la distribution du Kathina, autant qu'il taut, c'est, etc.
- 167. Si une bhikshani ne donne pas sans crainte, pour une distribution de vêtements, autant qu'il faut, c'est, etc.

\*) lei encera j'ai supposé appong-na dam le texte = gahe-na du Vibhan... Dulva III, f. 232 confirme le Vibhanga.

1) Le Vihhanga dit « si elle se confesse dans la maison d'une personne qui

n'est pas bhikshu.

<sup>&#</sup>x27;) Ma traduction est conjecturale, car j'ai supposs tr'ogs-la benyas-thabe • byed ac un texte = tr'ogs-la ppyo-ne du Vihlanga. Voy. Dulva III, 7, 232.

<sup>5)</sup> Le Vilhanga ajoute « en cas de maladie éventuelle, » ce qui empécherait la bhikalum d'aller en chercher chez les particuliers pour le remettre aux époques atterminées au sangha.

168. Si une bhikshuni, avant la fin de la saison des pluies, va dans un autre endroit, c'est, etc.

169. Si une bhikshuni, pendant la saison des plaies, voyage par le pays, c'est, etc.

170. Si une bhikshuni, après la saison des pluies, ne va pas plus loin que la vue ne s'étend, c'est, etc.

171. Si une bhikshuni voyage dans un pays où il y a sujet de crainte, c'est, etc.

172. Si une bhikshuni voyage dans un pays qui n'est pas en paix, c'est, etc.

473. Si une bhikshunt occasionne des querelles dans les habitations d'autres (bhikshunis), c'est, etc.

174. Si une bhikshuni pose une question inopportune, c'est, etc.

175. Si une bhikshuni va seule aux lieux ', c'est, etc.

176. Si une bhikshuni jette des excréments sur l'herbe eroissante, c'est, etc.

177. Si une bhikshuni jette des excréments de l'autre côté d'un mur sans y avoir d'abord regardé, c'est un pâcittiya.

Vónérables sœurs, j'ai achevé la récitation des cent quatrevingts pâcittiyâ dharmâ.

En ce qui les regarde, je demande aux vênérables acturs, êtes-vous parfaitement pures?

Une deuxième fois, je vous demande, êtes-vous parfaitement pures? Une troisième fois je vous le demande.

Vous êtes parfaitement pures en ce qui les concerne ; c'est pour cela que vous ne dites mot. Ainsi je l'ai compris.

<sup>1)</sup> Gehig-pu phyi-sar hgro-na.

#### LES ONZE CAS EXIGRANT CONFESSION.

## (Prátidesaniya dharmá).

Vénérables sœurs, les onze cas exigeant confession, qui font partie du Prâtimoksha sûtra qui doit être récité chaque quinzaine, prennent place ici.

- 1. Si une bhikshuni a pris dans la maison de quelqu'un du lait ' pour son usage personnel et si elle le boit, cette bhikshuni doit se rendre à la plus proche demeure (de bhikshunis), et elle doit dire : « Vénérables sœurs, j'ai fait ce que je ne devais pas faire, ce qui était maiséant, ce que je dois confesser, et je le confesse. »
- 2-10. Si une bhikshuni, n'étant pas malade, a pris dans la maison de quelqu'un (2) du lait caillé, (3) du beurre, (4) du gha, (5) de l'huile, (6) du miel, (7) de l'écume de mélasse, (8) du poisson, (9) de la viande, (10) de la viande sèche, et en a mangé ou bu\*, cette bhikshuni doit se rendre à la plus proche demeure (de bhikshunis), et elle doit dire: « Vénérables sœurs, j'ai fait ce que je ne devais pas faire, ce qui était malséant, ce que je dois confesser, et je le confesse. »
- 11. Si une bhikshuni, sans qu'on soit venu l'inviter dans sa retraite, va dans les maisons des personnes dont les maisons sont interdites (comme étant trop pauvres) par ordre du sangha, et si elle y prend de la nourriture ou de la boisson et en mange ou en boit, cette bhikshuni doit se rendre à la plus proche demeure (de bhikshunis), et elle doit dire: « Vénerables

Le Vibhanga distingue ciaq espèces do lait (t) lait de vache, (2) de buffle.
 de vack, (4) de chèvre, (5) de mouton. Genf., 40º plenniyà de Bhikahu Pratimok;

<sup>2)</sup> Canf., 40 pacittiya du bhikahu P...

sœurs, j'ai fait ce que je ne devais pas faire, ce qui était malséant, ce que je dois confesser, et je le confesse. »

Vénérables sœurs, j'ni achevé la récitation des onze cas exigeant confession.

En ce qui les regarde, je demande aux vénérables sœurs, êtes-vous parfaîtement pures !

Une deuxième fois, je vous demande, êtes-vous parfaitement pures?

Une troisième fois, je vous le demande.

Vous êtes parfaitement pures en ce qui les concerne, c'est pour cela que vous ne dites mot. Ainsi je l'al compris.

#### VI

# LES NOMBREUSES RÈGLES DE CONDUITE.

# (Sekhiya dharma).

Vénérables sœurs, les nombreuses règles de conduite qu'on doit apprendre, qui font partie du Prâtimoksha sûtra qui doit être récité chaque quiazaine, prennent place ici.

- (1. 8) 1. 8. On doit apprendre à porter sa robe bien enroulée autour du corps, de façon qu'elle ne soit ni trop retroussée, ni trop traînante, ni comme la trompe d'un éléphant, ni comme une feuille de tala, ni comme de la dentelle (\* hbrui-puur Uar), ni comme la tête et le corps d'un serpent. On doit porter la robe de manière à ne pas montrer la ceinture. Ce sont la des règles qu'on doit apprendre!
  - (9. 11) 9. 11. Porter le manteau (sanghâti) bien enroule autour du corps, est une règle qu'on doit apprendre. Ne pas

it Il est ficheox que le Vibhanga ne contienna aucune expination des sekhiyà dharma. Il reproduit à peu pres textuellement l'original. Les divisions paregroupes se trouvent dans le texte.

porter le sanghâti trop retroussé, ne pas le porter trop trainant, sont des règles qu'on doit apprendre.

- (12. 17) 12. 17. Bien retenue, bien habillée, la voix douce, les yeux fixes, marchant en regardant la largeur d'un joug (gnya-shing) devant soi, sans passion, c'est ainsi qu'on doit visitar les maisons d'autrui ; ce sont là des règles qu'on doit apprendre.
- (18. 22) 18. 22. N'ayant la tête ni branlante, ni rejetée en arrière, ni pendante, (les mains) n'étant pas jointes à la gorge, ni jointes derrière le con, c'est ainsi qu'on doit visiter les maisons d'autrul; ce sont là des règles qu'on doit apprendre.
- (23. 27) 23. 27. Ne sautant pas, ne boitant pas, ne marchant pas sur le bout des pieds, ni sur les talons, ni avec les poings sur les hanches, c'est ainsi qu'on doit visiter les maisons d'autrui : ce sont là des règles qu'on doit apprendre.
- (28, 32) 28, 32. Sans tourner le corps, les mains fermées, sans tourner la tête, sans demander l'aumône, sans tendre les mains pour l'aumône, c'est ainsi qu'on doit visiter les maisons d'autrui. Ce sont là des règles qu'on doit apprendre.
- (33. 10) 33. 40. Sans faire attention au siège, sans s'y jeter de tout le poids de son corps, ne se tenant pas les cuisses, ne plaçant pas une cheville derrière l'autre jambe!, n'étendant pas les pieds, ne découvrant pas la personne (hdoms mi snang-bar), c'est ainsi qu'on doit s'asseoir dans la maison d'autrui; ce sont là des règles qu'on doit apprendre.
- (41) 41. Recevoir convenablement sa nourriture, est une règle qu'on doit apprendre.
- (42, 47) 42, 48. Sans faire de différence entre le bord et l'intérieur (c'est-à-dire en tenant le vase droit), prendre également de la soupe et autres choses, regarder son vase à numênes, ne pas tendre le vase à aumênes si on n'a trouvé ni boisson ni nourriture, ne pas dissimuler la sauce avec le riz

<sup>?)</sup> Long-bul sleng-du lang-but mo bulung-pa rhang-mi ligug, Litt, = audes un de la cheville, une controle (?) n'ayant pas èté placée, le pied ne par recourber.

parce qu'on en veut encore, ne pas dissimuler le riz avec la sauce, ne pas accepter de mets liquides ou solides plus haut que le vase : ce sont là des règles qu'on doit apprendre !.

(48, 53) 49, 54. Manger convenablement est une règle qu'on doit apprendre. Que chaque bouchée ne soit ni trop petite, ni trop grande, mais moyenne; ne pas mettre dans la bouche une autre bouchée avant d'avoir mangé la précèdente, ne pas parler pendant qu'on a de la nourriture dans la bouche; ce sont là des règles qu'on doit apprendre.

(54, 58) 55, 59. Ne pas faire claquer la houche (litt. faire tsug-tsug) (en mangeant), ne pas faire blchag-blchag, ne pas faire hu-hu, ne pas faire phu-phu, ne pas manger en tirant la langue ; ce sont la des règles qu'on doit apprendre.

(59: 63) 60. 64. Ne pas examiner et separer (ce qu'on a reçu), ne pas le critiquer, ne pas jeter de la nourriture (du contenu ?) 4, ne pas faire claquer la langue, ne pas manger en divisant sa nourriture en cônes. Ce sont là des règles qu'on doit apprendre.

(64. 68) 65. 69. Ne pas se lécher la main, ne pas lécher le vase à aumônes, ne pas secouer la main (pour en faire tomber les miettes), ne pas secouer le vase à aumônes, ne pas empiler sa nourriture comme un chaitya quand on mange; ce sont la des règles qu'on doit apprendre.

(69, 72) 70. 73. Ne pas regarder le vase à aumônes d'une bhikshuni qui est près de soi pour se moquer d'elle, est une règle qu'on duit apprendre. Ne pas prendre le pot à cau d'une main encore salie par la nourriture, est une règle qu'on doit apprendre. Ne pas jeter à une bhikshuni près de soi de l'eau salle par la nomriture. Ne pas verser de l'eau salle par la nourriture dans la maison d'autrui, sans en avoir demandé la permission, est une règle qu'on doit apprendre.

<sup>1)</sup> C'est la 48 rigls qui manque dans le Blükuhn Pratimok.

a, Hichar-ba mi sho-ba; j'ai supposè que sho-ba = hho-ba. Généralement sho-th veut dira « eniler. »

(73, 82) 74, 83. Ne pas jeter (ensemble) les rinçures et les miettes du vase à aumônes, est une règle qu'on doit apprendre. Ne pas placer sans motif le vase à aumônes par terre, est une règle qu'on doit apprendre. Près du bord escarpé d'un fleuve, d'un abîme, d'un ravin, on ne doit pas laisser un vase à aumônes; ce sont là des règles qu'on doit apprendre. Ne pas laver le vase à aumônes en se tenant debout, ne pas laver le vase à aumônes près du bord escarpé d'un fleuve, ni près d'un abîme, d'un ravin, sont des règles qu'on doit apprendre. Ne pas puiser de l'eau avec le vase à aumônes dans le courant d'un fleuve rapide, est une règle qu'on doit apprendre.

(83. 87) 84. 88. Ne pas enseigner la Loi debout à une personne qui est assise quoique n'étant pas malade, est une règle qu'on doit apprendre. Ne pas enseigner la Loi debout à une personne qui est couchée, etc. Ne pas enseigner la Loi assis sur un siège bas à une personne qui est assise sur un siège élevé, etc. Ne pas enseigner la Loi en marchant par derrière à une personne qui marche devant, etc. Ne pas enseigner la Loi en marchant sur le côté du chemin à une personne qui marche au milieu du chemin, est une règle qu'on doit apprendre.

(88. 92) 89. 93. Ne pas enseigner la Loi à une personne dont la tête est couverte, ou dont (les vétements) sont retroussés, ou trainants, ou dont les mains sont Jointes à la gorge, ou jointes derrière le cou, sont des règles qu'on doit apprendre.

(93. 97) 94, 98. No pas enseigner la Loi à une personne qui, n'étant pas malade, a les cheveux tressés, ou qui a un bonnet, ou un diadème, ou une guirlande sur la tête, ou qui porte un turban; ce sont là des règles qu'on doit apprendre.

(98, 102) 90, 103. Ne pas enseigner la Loi à une personne qui, n'étaut pas malade, est montée sur un éléphant, ou sur un cheval, ou qui est dans un palanquin, ou en voiture, ou qui porte des bottes (de voyage), sont des règles qu'on doit apprendre,

(103, 108) 104, 109. Ne pas enseigner la Loi à une personne

qui, n'étant pas malade, porte un bâton à la main, ou qui porte un parasol, ou une lance, ou une épée ou une arme quelconque, ou qui porte une armure (go-tcha gyon-pa), sont des règles qu'on doit apprendre.

(109, 110) 110, 111. Ne se pas soulager debout, n'étant pas malade, est une règle qu'on doit apprendre. Ne pas se soulager dans de l'eau quand on n'est pas malade, ni y cracher, s'y moucher, y vomir, ni y jeter quoi que ce soit de sale (rlugs-pa), sont des règles qu'on doit apprendre.

(111) 112. Ne pas grimper dans un arbre, excepté en cas de danger, est une règle qu'on doit apprendre.

Vénérables sœurs, j'ai achevé la récitation des nombreuses règles qu'on doit apprendre. En ce qui les regarde, je demande aux Vénérables sœurs, étes-vous parfaitement pures?

Une deuxième fois je vous demande, êtes-vous parfaitement pures?

Une troisième fois je vous le demande.

Vous êtes parfaitement pures en ce qui les regarde, c'est pour cela que vous ne dites mot. Ainsi je l'ai compris.

LES SEPT MANIÈRES D'ACCOMMODER LES DIPPÉRENDS.

#### (Adhikarana samatha)

Vénérables sœurs, les sept manières d'accommoder les diftérends, qui font partie du Pratimoksha sutra qu'on doit réciter chaque quinzaine, prennent place ici.

- (4) L. S'il se présente un cas à arranger par confrontation :, c'est l'arrangement par confrontation qu'on doit offrir.
- (2) 2. S'il se présente un cas à arranger par souvenir \*, c'est l'arrangement par souvenir qu'on doit offrir.

<sup>1)</sup> Vagen-zum, conf. le pali sammukhā.

<sup>1)</sup> Dran-pas haul-ba. conf. le pali saffrinava.

(3) 3. S'il se présente un cas à arranger par absence de folie, c'est l'arrangement par absence de folie qu'on doit offrir.

(4) 4. S'il se présente un cas à arranger à la majorité des avis ', c'est l'arrangement à la majorité des avis qu'on doit offrir.

(5) 5. S'il se présente un cas à arranger par une action appropriée au caractère , c'est l'arrangement par une action

appropriée au caractère qu'on doit offrir.

(6) 6. S'il se présente un cas à arranger par « reconvrement comme avec de l'herbe ", " c'est l'arrangement par recouvrement comme avec de l'herbe qu'on doit offrir.

(7) 7. Sil se présente un cas à arranger par confession\*,

c'est l'arrangement par confession qu'on doit offrir.

Voilà les sept règles selon lesquelles ceux qui ont des disputes doivent régler leurs différends, en conformité avec le Dharma, le Vinaya et les doctrines du Maître, et vivre en paix, en parfait accord.

Venérables sœurs, j'ai achevé la récitation des sept manières d'accommoder les différends. En ce qui les regarde, je demande aux vénérables sœurs, étes-vous parfaitement pures ??

- Une denxième fois je vous defnande, êtes-vous parfaitement pures?

- Une troisième fois je vous le demande.

Vons êtes parfaitement pures en ce qui les concerne, c'est pour cela que vous ne dites mot. Ainsi je l'ai compris.

Vénérables sœurs, j'ai achevé la récitation de l'introduction du Prátimoksha sûtra, des huit párájika, des vingt sanghá-

1) Dei mon-bo-nyid to'ol din gdzug-pa, ou grugs-pa d'après la Vibbanga. Conf. le pali tussupapiyyasika, que Live Davids traduit par e obstine ..

\*) Atsa bkram pa lla-bur es-pu, Voy, Childers Pali Diet. s. v. Tingenttha, rado. Pent-être que cet arrangement correspondad à notre noli proseque.

C. 2-d. " n'aves vons pas dans un cas débarminé offert un arrangement non

approprié aux circonstances ? »

if Ta'ul-shing mang-po shyin-pa, Le Vibhanga fournit la variante mang-po

<sup>1)</sup> Khas blang-par ox-pa. - En lib. Khas-len signifies generalement - promottre. " Voy. Childers. op. cit. s. v. Patimate. Il est lichenx que le Vibhanga ne donne aucune explication de ces règles qu'il se contente d'enencer.

disesă, des trente-trois nissaggiya păcittiyă, des cent quatreringts păcittiyă, des onze prătidesaniyă, des nombreuses sekhiyâ dharma et des onze adhikarana samathâ....

Suit la péroraison, partie en vers, partie en prose !,

(F 36 bis) « La traduction (tibétaine) fut faite par Djinamitra du Kachmir, de l'école Vaibashika, un homme connaissant à fond le Vinaya de l'école Arya Mûlasarvastivadina.

#### ADDENDA.

RÈGLES PARTICULIÈRES AU BHIKSHU PRATIMORSHA SUTRA.

## Sanghádisesú dharmá...

- L'émission spermatique, à moins que ce ne soit pendant le sommeil, est un cas de convocation du sangha.
- 2. Si un bhikshu, à l'esprit corrompu, met son corps en contact avec celui d'une femme, soit en prenant sa main, son bras, ses tresses, ou s'il touche on effleure une partie quel-conque de son corps, c'est etc.
- Si un bhikshu, à l'esprit corrompu, dit à une femme de mauvaises paroles, semblables à celles qu'emploie un homme ordinaire pour encourager la passion chez une femme, c'est etc.
- 4. Si un bhikshu, à l'esprit corrompu, parle de la manière suivante en présence d'une femme, louant sa personne. « Ma sœur, le plus grand hommage que vous pourriez rendre à un bhikshu aussi vertueux que je le suis, aussi chaste, qui mêne une vie de purêté (brahmacharya), serait celui que vous me feriez en cohabitant avec moi, « c'est, etc.
- 6. Si un bhikshu a mendie pour son propre compte (les matériaux) pour faire bâtir une cabane dont il doit être le propriétaire, il doit faire la cabane de dimensions convenables. Voici quelles doivent en être (les dimensions ; à l'intérieur

<sup>1)</sup> Voir Mal. Asial. de Sulut-Pétersbourg. vol. VIII, p. 500-593.

douze empans de Sugata en longueur, et sept en largeur. Les bhikshus doivent être conduits pour choisir l'emplacement. Ils doivent choisir un emplacement convenable, où il n'y a pas de danger et qui est d'un accès facile. Si un bhikshu, ayant mendié pour son propre compte (les matériaux) pour faire bâtir une cabane dont il doit être le propriétaire, la fait faire dans un tieu mal choisi, dangereux, d'un accès difficile, ou s'il n'y conduit pas les bhikshus pour choisir l'emplacement, ou s'il ne leur en montre pas l'emplacement, ou s'il dépasse les dimensions prescrites, c'est, etc.

7. Si un bhikshu fait bătir un vihara dont le sangha sera propriétaire, il doit conduire les bhikshus pour en choisir l'emplacement. Les bhikshus doivent choisir un emplacement convenable, où il u'y a pas de danger, d'un accès facile.

Si un bhikshu fait bâtir un vihara dont le sangha sera propriétaire dons un lieu mal choisi, dangereux, d'un accès difficile, où s'il ne mène pas les bhikshus pour en choisir l'emplacement, ou s'il ne leur montre pas l'emplacement quand ils sont venus, c'est, etc.

Hommes vénérables, j'ai achevé la récitation des treize cas de convocation du sangha. De ce nombre, neuf sont des péchés de prime abord et quatre le deviennent après un troisième avertissement.

Le bhikshu qui commet un de ces péchés, doit être exclu, même contre sa volonté, pendant un temps égal à celui pendant lequel il aura tenu (le péché) caché. Après que le bhikshu aura été exclu, même contre sa volonté, il devra faire acte d'obéissance au sangha pendant six jours'.

Quand le bhikshu a fait amende honorable, il peut être absons. S'il a donc fait acte d'obéissance, vingt bhikshus doivent se réunir en sangha (kamma) pour l'absoudre.

S'il y en a un seul des vingt qui manque au sangha pour

<sup>1)</sup> Strang drug-gi-bor dge-bilan mgn-bar-byo-ba spapas-par bya-bao. Cank. Childers, ep. ell. 2. v. manattam.

l'absoudre, le bhikshu n'est pas absous, et les bhikshus sont blamables.

Telle est la règle en pareille circonstance.

#### LES DEUX RÈGLES SUR LES CAS INCERTAINS.

# (Aniyatâ dharmâ).

Hommes vénérables, les deux règles concernant des sujets incertains, qui font partie du Prâtimoksha sûtra qui doit être récité chaque quinzaine, prennent place ici.

- 1. Si un bhikshu se tient seul avec une femme dans un lieu isolé propre à la satisfaction des passions, et si un upasika dont la parole est digne de foi, accuse ce bhikshu d'un parajika, d'un sanghadisesa ou d'un pacittiya , qu'on le traite pour un parajika, un sanghadisesa ou un pacittiya, selon l'accusation de l'upasika dont la parole est digne de foi. C'est la une règle concernant les sujets incertains.
- 2. Si un bhikshu se tient seul avec une femme dans un lieu isolé mais non propre à la satisfaction des passions, et si une upasika dont la parole est digne de foi, accuse ce bhikshu d'un sanghadisesa ou d'un pacittiya, qu'on le traite pour un sanghadisesa ou un pacittiya, selon l'accusation de l'upasika dont la parole est digne de foi. C'est là encore une règle concernant les sujets incertains.

#### PÉCHÉS ENTRAINANT CONFISCATION.

## (Nissaggiya pacittiya).

 Si un bhikshu se fait faire en tapis neuf de soie écune (srin-hal), c'est un pêchê et l'objet doit être confisqué.

'). Si ello l'accuse du t\*, părăjike, du 2\* sanghâdisssa, on du 28\* păcit tiyă.
Voy. 2\* sanghâdisess, et 28\* păcittiyă.

14

- 42. Si un bhikshu se fait faire un tapis neuf uniquement de laine de mouton noir, c'est, etc,
- 43. Si un bhikshu se fait faire un tapis neuf, il ne doit y entrer que deux parties de laine de mouton noir, la troisième de (laine) blanche, la quatrième doit être de laine grossière (hkhob-bai).

Si un bhikshu fait faire un tapis dans lequel il ne fait pas entrer deux parties de laine de mouton noir, la troisième de (laine) blanche, etc., c'est, etc.

- 14. Si un bhikshu fait faire un tapis neuf, il doit le garder six ans, même s'il ne le désire pas. Si un bhikshu, auquel il est permis à l'expiration des six années de se débarrasser du vieux tapis, ne le fait pas et s'en fait faire néanmoins un neuf, en n'ayant pas la permission du sangha, c'est, etc.
- 15. Si un bhikshu fait un tapis pour s'asseoir dessus, afin de la défigurer, il doit condre tout autour (une pièce) d'un empan de Sugata de largeur provenant d'un vieux tapis'.

Si un bhikshu se sert d'un tapis pour s'asseoir dessus, autour duquel il n'a pas cousu une largeur d'un empan de Sugata d'un vieux tapis pour le défigurer, c'est, etc.

- 16. Si un bhikshu voyageant sur la grande route obtient de la laine de mouton, ce bhikshu peut la prendre, s'il le désire. S'il l'accepte, il peut la porter lui-même s'il n'y a point de porteur, une distance de trois yojana. S'il la porte plus loin, c'est etc.
- t7. Si un bhikshu donne à une bhikshuni qui n'est pas sa parente, de la laine à laver, à teindre ou à carder, c'est, etc.
- 26. Si un bhikshu, à la fin de l'été, quand il ne reste plus que dix jours (d'été), obtient inopinément une robe neuve, il peut la prendre s'il le désire; s'il la prend, il doit la garder jusqu'au moment de la distribution des robes \*; s'il la garde plus longtemps, c'est, etc.

\* Voy. note au 3º nissag, pácitt,

<sup>\*)</sup> Quand Devadatta engendra un solismo dans le sangha en promulguant ses cinq propositions, une d'elle était qu'on no devait pas couper les franges des tapis, parce qu'on matilait la maia d'univre des lisserands. Vey. Udansvarga, et Dulva IV.

27. Si un bhikshu, à la fin de l'été, demenre dans la forêt, dans un des endroits considérés comme peu sûrs par la majorité des bhikshus, comme dangereux, exposés à différents dangers et qui soient un sujet de crainte, il peut laisser dans une maison quelconque une de ses trois robes.

Le bhikshu vivant dans la forêt, s'il arrive un évènement qui le sépare de sa robe, peut en être privé pendant six jours; s'il en est privé pendant plus longtemps, c'est, etc.

28. Les bhikshus pendant le premier mois qu'ils sont ensemble, doivent chercher à se procurer des manteaux de coton (gos ras-tchen) pour l'été qu'ils doivent porter jusqu'à ce que l'été soit passé depuis quinze jours.

S'ils en font usage avant ou après cette époque, c'est, etc.

29. Si un bhîkshu détourne à son propre usage ce qu'il sait être destiné à la communauté, c'est, etc.

#### PECHÉS VENIELS.

## Pâcîttiyâ dharmâ.

- 16. Si un bhikshu qui est făché, mécontent, en colere, chasse un bhikshu de la demeure (litt. du vihara) de la communauté, ou le fait chasser, sans raison suffisante, c'est, etc.
- 21. Si un bhikshu, sans en avoir été chargé par la communauté, enseigne (la Loi) à une bhikshuni, à moins que ce ne soit sur un point commun (aux bhikshus et bhikshunis), c'est, etc.
- 22. Si un bhikshu qui en a été chargé par la communauté, enseigne (la Loi) à une bhikshuni après le coucher du soleil, c'est, etc.
  - 23. Un bhikshu qui dit aux bhikshus : « les bhikshus instrilisent les bhikshunis seulement pour avoir de la nourriture ; » c'est, etc.

<sup>17</sup> Tehos hái lta-bu dang-blan-pa ma gtogs-te. Pour une autre liste de péchés véniels, voir Dulva III f. 232-233.

- 24. Si un bhikshu donne un vêtement à une bhikshuni qui n'est pas sa parente, c'est, etc.
- 25. Si un bhikshu fait un vêtement pour une bhikshuni qui n'est pas sa parente, c'est, etc.
- 26. Si un bhikshu voyage sur une route en compagnie d'une bhikshuni, excepté dans les cas (permis), c'est, etc.

Ici les cas « (permis) » sont quand en voyage ensemble à cause du danger, des périls, des divers sujets de crainte. Ce sont là les cas permis.

- 27. Si un bhikshu accompagne une bhikshuni dans un bateau remontant ou descendant (le fleuve), à moins que ce ne soit pour passer directement sur l'autre rive, c'est, etc.
- 28. Si un bhikshu occupe dans un lieu isolé un siège seul avec une femme, c'est, etc.
- 29. Si un bhikshu occupe dans un lieu isolé un siège seul avec une bhikshuni, c'est, etc.
- 30. Si un bhikshu mange de la nourriture qu'il sait avoir été obtenue par l'intermédiaire d'une bhikshuni, à moins qu'on n'ait dit dans la maison (que c'était pour lui), c'est, etc.
- 31. Manger plusieurs fois de suite, excepté dans les cas (permis), c'est, etc.

Ici les cas cas permis sont : en temps de maladie, en travaillant, en voyage, à l'époque de la distribution des robes; ce sont là les cas permis.

- 40. Le Bienheureux (a dit) que le lait, le lait caillé, le beurre, le poisson, la viande, la viande sèche, étaient des mets recherchés pour des bhikshus '; si un bhikshu, qui n'est pas malade, reçoit dans une maison, et mange ou boit de ces mets, c'est, etc.
- 42. Si un bhikshu s'assied dans une maison qu'il sait être une hôtellerie \* parce qu'on lui a persuadé de le faire, c'est, etc.

<sup>1)</sup> Conf. 20, 10e, pratidesaniya des bhikshunis.

<sup>1)</sup> Nyal-po byed-par shom-pai khyim. Cette expression signific peut-stre « lieu de débauche. »

- 43. Si un bhikshu se tient dans une partie isolée d'une maison qu'il sait être une hôtelierie, c'est, etc.
- 64. Si un bhikshu couche tout seul dans le même endroit qu'une femme, c'est, etc.
- 68. Si un bhikshu ayant donné une robe à un bhikshu, la lui enlève ensuite, c'est, etc.
- 70. Si un bhikshu voyage sur une route avec une femme non accompagnée d'un homme, même (s'il ne va) que jusqu'au (prochain) village, c'est, etc.
- 72. Si un bhikshu donne l'ordination à une personne qui n'a pas atteint vingt ans, c'est, etc.

La personne n'est pas ordonnée, et les bhikshus aussi sont blâmables. Ceci est la régle en pareille circonstance.

90. Quand un bhikshu fait faire un manteau d'été en colon, il doit le faire de dimensions convenables.

Voici les dimensions d'un manteau d'été en coton; en longueur six empans de Sugata, en largeur deux et demi.

S'il le fait faire plus grand, il doit être coupé, et c'est un pâcittiya.

#### PECHES EXIGEANT CONFESSION.

## (Pratidesaniya dharma.)

- 1. Si un bhikshu se tient sur la grande route et reçoit d'une bhikshuni qui n'est pas sa parente, qui est entrée dans un village pour ramasser des aumônes, de la nourriture solide ou liquide, et s'il la boit ou la mange, ce bhikshu doit se rendre au prochain árama, et là (il doit dire : ) « Hommes vénérables, j'ai fait ce que je ne devais pas faire, ce qui était répréhensible et ce que je dois confesser, et je le confesse; c'est là un prátidesaniya dharma.
- Quand un grand nombre de bhikshus ont été invités dans les maisons pour un festin, si une bhikshuni se tient là don-

nant des ordres, « donnez à boire à celui-ci, du riz à celui-là, » les bhikshus doivent dire à cette bhikshuni : « Ma sœur, attendez un peu que le festin des bhikshus soit termine. » — Si aucun bhikshu n'ose parler de cette manière à cette bhikshuni, tous les bhikshus doivent se rendre au prochain àrama, etc, etc. (comme plus haut).

- 3. Lorsqu'une maison, par une délibération du sangha, a été déclarée celle de personnes en tutelle , si un bhikshu va dans une telle maison, sans qu'on l'ait invité, et prend dans sa main de la nourriture solide ou liquide, et la boit ou la mange, ce bhikshu se rendant au prochain ârama, etc, etc., (comme plus haut).
- 4. Si un bhikshu réside dans un de ces endroits que le sangha considère comme peu sûrs, dangereux, exposés à différents sujets de crainte, et s'il y reçoit de la nourriture solide ou liquide des personnes qui vivent en dehors de sa retraite, sans les avoir d'abord prévenues que le lieu où il se trouve est peu sûr, dangereux, exposé à différents sujets de crainte, et s'il mange ou boit (ces provisions), ce bhikshu doit se rendre au prochain àrama, etc, etc., (comme plus haut).

W. WOODVILLE ROCKHILL.

<sup>1)</sup> Slob-pa-dag-gi khyim gang dge-hdau-gyi bilab-pai idom-pai balami-par-gyur-pa. Conf. Rhys Davids. Sucred Books of the East XIII. p. 57, sa note sur sekha tammatdni Kulāni.

# LA GRANDE DÉESSE SOLAIRE

## AMA-TERASOU OHO-KAMI

# ET LES ORIGINES DU SINTAUISME

La nation japonaise, dont les progrès étonnent l'Europe et qui imite l'Europe avec un si remarquable génie d'assimilation. ne se serait certainement pas transformée, comme elle l'a fait, en moins de vingt ans, si elle cut été un pur rameau de ce qu'on appelle la race Jaune. Elle est la résultante d'un de ces métissages réussis qui émancipent les sociétés humaines et créent les nationalités vivaces. Les mélissages peuvent affaiblir les peuples comme ils peuvent les fortifler. Le sang arabe et persan n'a fait qu'amoindrir les Hindous au point de les rendre presque indifférents à tout progrès social; le sang espagnol, au contraire, a donné aux Néo-Mexicains la tonique sans laquelle les descendants des Aztèques eussent été très probablement condamnés à disparaître comme les misérables tribus mélanésiennes de l'Australie et de la Papounsie. L'infusion du sang blanc parait, en général, assez propice à la régénération des peuples de couleur ; mais encore faut-il pour qu'elle soit féconde que cette infusion soit falte dans des conditions favorables de temps et de milieu. Les produits des alliances souffrent souvent de l'inégalité des coefficients: les facteurs n'ont qu'à gagner à avoir des aptitudes différentes; mais il faut que ces aptitudes soient, en comme,

équivalentes, et, en nature, harmoniques. En d'autres termes, il faut que, dans les croisements, la combinaison soit possible dans toutes ses puissances, et qu'il s'opère une réaction réciproque et analogue à celle qui, en chimie, permet la formation de composés doués de propriétés différentes de celles que possédaient individuellement les corps associés pour leur formation.

Tels sont, en peu de mots, les principes que nous enseigne l'ethnographie. Lorsque ces principes n'ont pas été suivis, les hybrides sont imparfaits. A notre époque, toutes les races de Couleur se sont laissé distancer considérablement par la race Blanche dans la voie de l'évolution matérielle et positiviste. Le mode de vie, les instincts, les facultés des deux races n'ont presque plus rien d'homogène : la fusion devient difficile. pour ne pas dire impossible. Mais là où s'est opérée une infusion de sang blane; dans ces temps reculés où notre civilisation était moins développée que celle des races colorées, que celle de la race Jaune, par exemple, la présence du sang blanc est un indice incontestable de supériorité, ou tout au moins une garantie que l'assimilation à l'Europe est possible, normale. C'est parce que les Japonais sont la résultante du métissage de populations Jaunes et Blanches qu'ils ont pu entreprendre la prodigieuse révolution sociale qui s'accomplit dans leur pays. Il n'en résulte pas que les Japonais soient nécessairement supérieurs aux Chinois, leurs voisins. La théorie de l'équivalence virtuelle des races n'est pas encore ébranlée. L'école de Darwin, qui est celle où l'on compte certainement le plus de partisans de la doctrine de l'inégalité ethnique, soutient seulement que l'être individuel ou collectif, une fois engagé dans une voie de dévoloppement, ne peut plus sortir de cette voie pour s'engager dans une autre; elle ne déduit pas de là que toutes les voies ne soient pas équivalentes, étant nécessairement infinies dans l'évolution générale de la nature.

La présence du sang blanc, parmi les éléments constitutifs de la ration japonaise, a été soupçonnée par plusieurs savants, entre autres par M. de Quatrefages. La presence de ce sang peut être reconnue par divers ordres de procedés scientifiques. L'anthropologie est peut-être appelée à constater des différences physiques suffisantes pour séparer les Japonais des Chinois et des populations mongoliques de l'Asie centrale et méridionale; mais jusqu'à présent ses patientes investigations n'ont abouti à aucun résultat plausible. La linguistique comparée marche à tâtons dans ce domaine peu exploré de ses recherches; elle nous signale quelques faits curieux, mais ces faits sont insuffisants. L'ethnographie, appuyée sur l'histoire, sur la critique des monuments de la littérature et de l'art, sur l'exégèse des livres religieux et mythiques, seule, jusqu'à présent, nous apporte une argumentation solide en faveur d'une théorie qui, sans le secours de cette science, serait probablement demeurée longtemps encore à l'état de doctrine hypothétique.

Les mythes, sur lesquels repose la religion nationale du Japon appelée Sintauisme', ont été l'objet de publications basées sur une connaissance plus ou moins solide, plus ou moins étendue de la littérature indigène. Ces publications ne nous donnent cependant pas une idée précise de ces mythes et de leur portée religieuse et philosophique, parce que leurs auteurs, au lieu de s'appuyer sur les textes originaux des premières époques, ont puisé leurs renseignements dans des compilations modernes, pour la plupart peu developpées, souvent inexactes, en tout cas fort incomplètes. Il en résulte qu'on nous parle presque toujours du Sintauisme comme on parlerait, par exemple, du Judaïsme, si on ne connaissait pas l'existence de la Bible, on du Brahmanisme, si l'on n'avaît pas appris qu'il existat des Védas.

Pour se former une idée tant soit peu exacte du sintanisme, pour y découvrir des indications sûres au sujet des origines

<sup>1)</sup> Sintanteme est formé de deux mote chinois sés et fau qui signifient « la roie des dieux », ou « doctrine des génies, » le mot ses (chinois ; chin) étant communément traduit par « génie ». L'école des purs sintanistes répudie ce mot, en raison de son origine et lui substitue son équivalent japonnis Kami-no mitri.

ethniques des insulaires de l'extrême Orient, il faut recourir tout au moins à deux anciens ouvrages d'une authenticité établie et que l'on peut considérer comme les véritables livres sacrés ou canoniques des Japonais : le Fourou-koto boumi' et le Yamato boumi'. Les grandes traditions du sintauisme y sont conservées comme celles du Mazdéisme le sont dans l'Avesta, et celtes de l'Islamisme dans le Coran.

Non-seulement ces ouvrages n'ont pas encore été publiés dans une langue européenne, mais aucun orientaliste, antant que je sache, n'a mentionné l'existence des vastes travaux d'exégèse entrepris au Japon sur ces écrits qui acquièrent de la sorte, une nouvelle importance historique et religieuse. Parmi ces travaux d'exégèse, il en est qui font certainement grand honneur à l'esprit japonais; et, pour me borner à citer le nom de deux de ces critiques éminents, je dirai que les commentaires de Moto-ori Nori-naga sur le Fourou-koto boumi et les discussions archéologiques de son disciple Hirata Atsontané témoignent d'une érudition et d'une supériorité de critique qu'on était bien loin de soupçonner chez les mystérieux insulaires de l'Asie orientale.

Le Foureu-koto boumi et le Yamato boumi, qui n'est qu'une recension à certains égards meilleure du premier de ces deux livres, comprennent l'un et l'autre deux parties : la première, qu'on peut appeier la théogènie (Kami-yo-no maki), et qui est

<sup>1)</sup> C'est le livre souvent désigné par son titre chinois de Ko-zi-ki.

<sup>\*)</sup> Cet ouvrage, l'un des plus beaux momments de l'ancienne fittérature du Japon est également nouvre Ni-hon Syo-ki ; ou l'appelle communiment Ni-hon gi. — La forme Yamato boumi est purement japonaise.

<sup>1)</sup> Le premier de ces ouvrages vient d'être traduit par M. Basil Hail Chamberlain dans les Transactions of the Asiatic Society of Japan, tome X, supplément. — In dois également faire exception pour un savant article que je viens de l'ecevoir de M. Satow et intitule « The recipal of pure Shinto (dans le Même recueil, teimpression de 1883, t. III). Enfin il faut eller de M. Ang. Plimmier, un mémoire intitulé « Die Theogonia der Japaner», dans les Sittingaberichte der K. K. Asademie der Wissenchaften, année 1864, et une belle étude de M. la professeur Antolmo Severini publiée sous le titre de Jasogomi e Camicota (Florence, 1882). — M. Pfizmaier no possédait malheureusement aucus des ouvrages canomiques des anciens Japonais et a dû rédiger son savant travail sur des compilations de seconde main.

essentiellement mythique et légendaire ; la seconde qui traite des premières périodes semi-historiques et historiques des annales des Mikados.

Au premier abord, la mythologie japonaise nous apparaît comme un ensemble assez mal coordonné de récits bizarres, parfois grossiers et puérils, dont on a peine à attribuer l'invention à un peuple déjà sorti des langes de la barbarie. Au Japon, où l'on est sans cesse tenté de chercher l'influence de la Chine, on est surpris du caractère farouche et inculte de quelques-unes de ces légendes qui contrastent si profondément avec la politesse et le raffinement des idées chinoises. On s'étonne enfin de ce défaut d'unité qui règne d'un bout à l'autre dans cette singulière composition cosmogonique, et l'on se demande si on ne se trouve pas en présence de plusieurs systèmes mythologiques qui, par des circonstances inconnues, se seraient juxta-posés sans arriver à fondre leurs éléments divers de manière à constituer une production mêthodique et en apparence du moins quelque peu concordante et homogène.

Les soupçons que l'on conçoit de la sorte, déjà lorsqu'on étudie la religion sintauïste dans les ouvrages populaires et de seconde main, se transforment bientôt en conviction, du moment où l'on peut recourir aux sources même de cette religion, c'est-à-dire aux livres anciens qui en ont conservé les véritables principes et les premières manifestations. La lecture de la Genèse du Japon, dans le Fourou-koto boumi, ou dans le Yamato boumi, ne permet point de douter longtemps que cette genèse n'ait été fondée sur deux ordres de traditions essentiellement distinctes, dont l'ethnogénie de l'extrême Orient peut seule nous révèler le caractère et les véritables origines.

Quelques documents nouveaux, signalés dans ces derniers temps, par des savants indigènes, tendent à donner au Japon, une antiquité bien autrement reculée que celle qui lui était attribuée jusqu'à présent '. Ces documents n'ont maineureu-

<sup>&#</sup>x27;) Yoy. notamment le Uye-tu fuint, de M. Kira Yosi-kazé, le Sin-zi Hi-fumi den, de M. Taka-basi, etc.

sement pas été suffisamment étudiés, discutés. Il en résulte qu'il faut, encore aujourd'hai, se borner à placer le berceau de la civilisation japonaise au siècle de l'empereur Zinmou, qui commença à régner dans le sud de la grande île du Soleil-Levant (Hi-no moto), en 660 avant notre ère.

Ce Zinmou est considéré comme un étranger sur le sol du Japon qu'il vient conquérir avec une bande de partisans et d'aventuriers. Sa provenance est inconnue; mais ce que nous apprend l'histoire sur sa personne et celle de ses soldats ou courtisans, fait présumer qu'il était chef d'une émigration venue du continent asiatique, sinon de la Chine, du moins d'un pays occupé par l'un des rameaux de la grande famille mongolique de l'Asie Centrale. S'il eut été Chinois, il n'aurait certainement pas manqué d'apporter avec lui la connaissance de l'écriture idéographique de la Chine et celle de la philosophie de Confucius et de Laotsze. Mais, sans être Chinois, Zinmou pouvait appartenir à quelqu'une de ces tribus errantes de la Tartarie qui paraissent avoir abandonné un foyer de civilisation établi vers le nord de la Perse, à une époque pentêtre antérieure à la fondation des grands empires cités dans les annales asiatiques.

Malgré quelques faits militant en faveur d'une telle doctrine, on ne doit y voir qu'une hypothèse vraisemblable sans doute, mais dont la solidité est loin d'avoir été établie d'une façon satisfaisante.

En revanche, ce qui n'est pas une hypothèse, mais un fait historique avéré, c'est qu'à l'apparition de Zinmou dans les fles de l'extrême Orient, il les trouva occupées par une nation active, energique, jouissant déjà d'une existence politique et sociale assez complexe, et d'une certaine somme de civilisation rudimentaire. Ce peuple, dont les descendants refoulés vers le nord occupent de nos jours Yézo, Saghalien et les îles Kouriles est désigné sous le nom d'Alno' par les ethnogra-

<sup>1)</sup> Almo est un mot de la langue de Yézo qui signifie « homme », tout comme le mot Kurs, d'où on a tiré « Kouriles » et « Kouriles ». Je ne crois pas qu'on puissa némettre l'opinion suivant laquelle Ajmo serait une alteration du Japonnis

phes qui les considèrent comme l'élément autochtone de la population, non seulement de l'archipel japonais, mais encore de la pointe méridionale du Kamtchatka et de la côte orientale de la Tartarie.

Si, partant de ces données acquises à l'ethnographie, on examine attentivement la cosmogonie du Fourou-Koto boumi et celle du Yamato boumi, on ne tarde pas à s'apercevoir que cette cosmogonie est un composé de traditions aino et de mythes imaginés par les conquérants pour faciliter leur domination sur les tribus indigênes. La lutte des Dieux du Ciel contre les Dieux de la Terre, dans la seconde partie du Kamiyo-no mahi', n'est rien antre que la lutte des envahisseurs contre les chefs Kouriliens qui gouvernaient le pays avant leur arrivée.

Au début du Fourou-koto bound, figure une triade de dieux supérieurs dont les Japonais paraissent n'avoir pas tardé à abandonner le culte et la tradition. Au fond de cette triade, il n'est peut être pas impossible d'apercevoir la vague expression d'un monothéisme primitif représenté par le dieu Naharousi, dont le nom désigne « le Maître Central » de l'Univers. Ce dieu, qu'on appelle également « le Dieu Unique, parfait ou absolu du Ciel », semble se confondre tout d'abord avec les deux autres personnes divines qui complètent la Trinité dont il est, en quelque sorte, l'expression suprême et la raison sociale. Bientot, il est vrai, c'est la seconde personne de cette trinité. Mousoubi, qui paraît jouer le plus grand rôle; mais des substitutions analogues se constatent dans l'histoire religieuse de bien des pays différents. Chez les Hindous, par exemple. on sait que, d'après les temps et les milieux, c'est tantôt Brahma, tantôt Vichnou ou Civa qui est l'objet de la plus grande somme d'adoration dans les pratiques de la religion populaire.

jupocaise, dans les Némoires du Congrés international des Orientalistes, première session, Paris, 1873, 1.1, p. 63 m.)

<sup>(</sup>L'Cet ouvrage n'est autre que la reproduction de la partie mythologique du Yamato-boumi.

A la trinité de Nakanousi succède, dans le Fourou-koto boumi, une dualité qu'on est tenté de rattacher au grand courant d'idées qui domine les monuments religieux de la Chine antique, où toutes les causes et leurs effets, dans l'univers, sont attribués à l'influence des deux forces opposées, le principe « femelle » et le principe « mâle », désignés sous les noms de Yin et de Yang.

Cette trinité et cette dualité figurent en tête du Fourou-koto bounti, mais c'est à peine s'il y est fait allusion dans le Yamato boumi dont la date de publication n'est rependant postérieure que de quelques années et qui fut composé par un prince de la famile impériale, le Sin-au Tonéri, avec le concours de quelques collaborateurs. Pourquoi cette suppression de la donnée la plus haute, la plus considérable de la religion indigène? On ne saurait le dire avec certitude ; mais il est à penser que les intérêts politiques des ten-au (empereurs) japonais ont motive l'élimination de Dieux supérieurs qui manquaient de liens avec les divinités secondaires dont on voulait faire les ancêtres directs des Mikados!. Peut-être aussi ces Dieux primordiaux avaient-ils des attaches trop étroites avec les chefs Aïnos, pour qu'on ait jugé opportun de les maintenir au rang suprême dans le panthéon japonais. Ce qu'il importait de graver dans la mémoire du peuple, c'était le triomphe des divinités nouvelles sur les vieilles divinités de l'archipel. Musubi, qu'on semble avoir à cœur de confondre avec le Dieu suprême, l'Amé-no kami, doit présider à la victoire des dieux Japonais, sur les dieux Aïnos : la luite sera longue, pénible, mais le triomphe restera au dieu favori des envahisseurs : et, lorsque ses conquêtes seront terminées, une autre divinité essentiellement japonaise, la grande divinité Solaire, l'Ama-térasou oho-kami, prendra, dans les croyances du peuple, la plus large part du culte et de la vénération publique.

<sup>1)</sup> Suivant quelques historiens, l'empereur Zimnou, fondateur de la monazchie japonaise (en 660 avant notre ère), descendrait à la cinquième génération de le grande décese solaire Ama-térasou oho-kami. Quelques auteurs indigénes ont control l'exactitude de cette donnée qui, si elle était définitivement acceptée, rapacocherait considérablement la sate qu'on voudrait fixer pour l'époque des divinités oréatrices tranaghi et Iranami.

L'idée d'établir non seulement une généalogie divine aux mikados, mais même de faire croire à l'existence d'une lignée unique commençant avec la création et se poursuivant d'âge en âge dans la dynastie unique des empereurs Japonais, est une préoccupation constante dont on trouve des traces incontestables dans la cosmogonie populaire du sintamisme. Cette cosmogonie est évidemment plus récente que celle où nous voyons figurer la triade de Nakanousi, et l'influence des idées chinoises y est manifeste. Le début est emprunté presque littéralement à la Chine :

- 4. A l'origine lorsque le Ciel et la Terre n'étaient pas encore séparés, que le principe femelle et le principe mûle n'étaient pas divisés, le chaos, semblable à un œuf, se forma en nuage, renfermant un germe.
- La partie pure et lumineuse s'évapora et forma le Ciel:
   la partie lourde et trouble se coagula et forma la Terre.
- 3. La combinaison des éléments purs et parfaits fut facile ; la coagulation des éléments lourds et troubles fut difficile. Aussi le Ciel fut-il accompli tout d'abord, et la Terre constituée plus tard.
- 4. On dit, de la sorte, qu'au début de la création, les îles et les terres surnageaient comme des poissons qui flottent sur l'onde.
- 5. A ce moment, entre le Ciel et la Terre, naquit une chose qui avait une forme semblable à un roseau et devint ensuite un Dieu appelé le divin Kouni-toko-tatsi, puis le divin Kounisa-tsoutsi, puis le divin Toyo-kounnou; en tout trois dieux.
- 6. Émanant d'eux-mêmes, sur la voie céleste. Ils étaient, de la sorte, absolument mâles <sup>1</sup>.

Le divin Kouni-toko-tatsi « qui est perpetuellement debout dans l'empire » inaugura une dynastie de sept kamis célestes et une dynastie de cinq kamis terrestres, après lesquels le monde passa entre les mains de leurs héritiers directs, les ten du ou empereurs du Japon.

<sup>1)</sup> Extrait de ma traduction du Yamqto-boumi, t. I. p. 3.

lei se présente une question de philologie religiouse qui mérite d'être examinée. Quels sont les termes employés dans les anciens textes pour désigner les divinités du panthéon sintauiste, et quelle est la signification de ces termes? Ces termes sont au nombre de deux : kami et mikoto.

Kami a plusieurs sens en Japonais qui se rattachent tous, il est vrai, à l'idée de « chef »; il signifie » élevé, ce qui est en haut »; puis « les cheveux », c'est-à-dire les poiis placés à la partie supérieure du corps»; puis « un maître ». Employé dans le langage religieux, il pourrait être traduit, en conséquence, par « le Seigneur, le très-haut ». Il n'est cependant pas împossible que ce mot, en langue ancienne, dérive de ka « caché, subtil, non tangible », et de mi « corps »; d'où ka-mi signifierait « un être subtil, invisible ».

Mikoto, ou plus exactement mi-koto, signifie « une chose auguste »; mais cette traduction ne donne pas une idée claire de la valeur de mi, qui veut dire, en outre, « voir »; d'où mi-kato, à l'opposé de ka-mi, signifierait » une chose visible ». L'étymologie de mots de ce genre restera probablement fort longtemps, si non toujours, plus ou moins douteuse. Je ne donne celles qui précédent que sous toutes réserves.

Si nous recherchons cependant dans quel cas ces deux dénominations sont employées, nous voyons que Kami est le seul usité lorsqu'il s'agit de Naka-nousi, le dieu suprême, le maître central du Ciel; tandis que les dieux inférieurs et surtout les demi-dieux ou hères ne sont appelés que du nom de mikolo.

Il faut dire, il est vrai, que certaines divinités de la période terrestre sont parfois désignées avec le titre de kami, tandis que des dieux de rang élevé le sont avec le titre de mikoto. On dit, par exemple, Iza-naghi-no kami (le créateur des îles de l'archipel Japonais) pour Iza-naghi-no mikoto, bien que ce soit sous cette dernière forme que paraît le nom de cette divinité dans les trois livres canoniques du Japon (Sam-bou hon-ki). L'emploi du mot Kami, pour ce personnage, peut être considéré comme abusit, aussi bien que celui de ten-au « empe-

reur « que lui donne un savant philologue et exégète, M. Kira Yosi-kazé, dans son Ouyetsou-foumi « le Livre des temps primitifs ». Enfin le premier dieu du Yamato-boumi est appelé Kouni-toko-tatsi-no mikoto.

Quoiqu'il en soit, s'il est possible de désigner une foule de dieux de l'ordre secondaire surtout, tantôt sous le nom de Kami, tantôt sous celui de Mikoto, le premier de ces titres est le seul qui s'applique à Nakanousi, parce que Nakanousi est, en réalité, le seul Dieu Suprême de l'antiquité Japonaise.

Nakanousi, d'ailleurs, n'est pas présenté dans les livres canoniques du Japon au même titre que les divinités qui apparaissent après la mention de la trinité dont îl est, en quelque sorte, la formule supérieure, collective et synthétique. Les dieux qui font partie de cette trinité, et les deux divinités qui viennent immédiatement après eux, ne meurent point ; ils disparaissent. Tandis que les dieux de la période ultérieure suhissent, au contraire, toutes les conséquences de leur caractère et de leurs attaches terrestres : ils vivent, ils souffrent, ils engendrent et ils périssent, tout comme le dernier des humains. Iza-naghi et Iza-nami, ancêtres des îles du Japon et des divinités nationales du pays, n'échappent point eux-mêmes à la loi commune.

Iza-naghi et Iza-nami, avant d'accomplir leur destinée sur la terre, habitaient le Ciel. Le Dieu suprême, l'Amé-no kami, leur ordonne de descendre de l'empyrée et de créer l'archipel Japonais, la mer, les montagnes, les végétaux, et la foule des dieux qui doivent meubler le panthéon sintauïste. Leur première tentative de procréation est manquée : ils donnent le jour à Hirou-ko, la Sangsue. Ils remontent donc au Ciel demander à l'Amé-no kami de leur expliquer la cause de leur insuccès. Grâce aux nouvelles instructions du Dieu Suprême, de retour ici-bas, ils réussissent à êngendrer des êtres supérieurs, mais de temps à autre ils échouent encore dans leur « œuvre charnelle ».

Parmi tous les produits de leur union, il en est un qui, par son éclai et sa splendeur, l'emporte à un haut degré sur les

créations qui l'on précédé. Cet enfant incomparable est appelé Ama-lerasou oho-kumi, c'est-à-dire « la Grande déesse qui brille au firmament . » Ses parents la trouveut trop belle pour demeurer sur la Terre et l'envoient au Ciel pour gouverner le monde. Elle devient ainsi la Grande Déesse Solaire.

Cette déesse, qui a conservé au travers des âges, une place exceptionnelle dans le culte sintauiste, est l'objet de la plus profonde vénération chez les Japonais qui la désignent sous plusieurs titres honorifiques différents, dont le plus répandu est celui de Ten-syau dai-zin, lequel n'est rien autre que l'équivalent chinois du nom de Ama-terasou oho-kami, mentionné plus haut. Son histoire occupe une place exceptionnelle dans les livres indigènes; et, par le fait même qu'elle est montée au Ciel de son vivant elle jouit de la prérogative de l'immortalité qui n'a pas été accordée à son père et à sa mère '.

Il reste encore de nombreuses recherches à accomplir avant qu'il soit permis de porter un jugement quelque peu autorisé sur le caractère de la théogénie des Kumis, et sur les éléments de provenances diverses qui ont pu y être confondus dans la suite des temps. Les études déjà longues que j'aifaites de la religion indigène des Japonais, la lecture de nombreux ouvrages originaux que j'ai dû accomplir avant d'entreprendre la traduction que j'imprime en ce moment du second livre canonique des anciens Japonais?, m'ont suggéré quelques idées dont on me permettra de présenter ici un résumé succinct.

gnification.

n Le Solell qui set donné comme male chez les Chinois et représenté, par nne décese ches les Japonnis. Le célèbre voyageur Engelbert Kæmpfer en a fait à tort une divinité masculine.

<sup>1]</sup> Suivant une tradition populaire, Iza-naghi et Iza-nami, son épouse, après avoir accomple hur couvre sur ld terre, as agraient point morts. Ils anguent reuni leurs nombreux enfants, et, après leur avoir donné leurs instructions, seraient remonlés au Ciel. (Voy-le curieux récit rapporté à ce sujet par M. Aimé Hambert, dans son Japan illustre, t. l. p. 124). D'après le Yamato baumi, luz-maghi, ayant achevée son univre orestrice, retourns au Clei, tandis que son épouse morte depuis longtemps résidait dans la région Informale.

<sup>1)</sup> Le Yamuta boumi. - Ca titre signific litteralement - la Livre du Japon ». c'est a-firs " le Livre par excellence ", in e Bible ». Le titre de l'un des cimq principaux llyres canoniques de l'astiquité Chinoise, le Chou-king, a la même el-

Je crois apercevoir, au milieu des données plus ou moins précises, plus on moins contradictoires que renferment les livres sacrés du Japon, des traces palpables de plusieurs doctrines religieuses différentes qui ont dû se confondre dans l'esprit populaire, comme plus tard le bouddhisme lui-même est venu en quelque sorte s'incarner dans le sintauïsme de l'ancien Yamato<sup>1</sup>.

Parmi ces doctrînes religieuses, la plus ancienne peut-être, dont il est fait seulement mention dans le premier livre canonique, est très-probablement au fond une doctrine monothéiste. La triade, donnée au début du Fourou-koto boumi, n'oblige pas à renoncer à cette opinion. Dans cette triade. Nakanousi est certainement supérieur aux deux Mousoubi, s'il n'est pas identique avec eux, c'est-à-dire s'ils ne sont pas deux simples manifestations de la personne unique du Dieu-Suprême (l'Amé-no Kami). Ce Nakanousi reparaît plus tard, dans la Genèse du Japon; mais il apparait seul, avec tous les caractères de la puissance absolue, et il est désigné sous le titre de Dieu Unique du Ciel. Mousoubi reparait à son tour, mais il reste douteux s'il s'agit encore du même Mousoubi dont il a été question au début de la théogénie, et s'il ne faut pas voir désormais sous ce nom une divinité nationale japonaise, une sorte de divinité de la patrie, inventée après coup pour signaler la domination des dieux des Japonais envahissants sur les dieux des Ainos antochtones et soumis.

A côté de ce culte probablemement monothéiste de Nakanousi, il me semble qu'on aperçoit des traces manifestes d'un autre culte supérieur qui aurait été le Culte du Soleil.

Dans les livres originaux que nous possédons, la grande divinité Solaire, Ama-terasou oho-kami, n'apparaît qu'à une

<sup>4)</sup> On attribue au célèbre Kö-bau dai-si la créalion d'une doctrine religiouse mixts qui, sous le titre de Ryau-bon Sin-tau, résulterait d'un mélance d'hière bouddhistes et sintanistes. J'ai publié, avec une traduction française et un commentaire perpétuel, un des livres de ce lumeux docteur de la Lot L'Ensaignement de la Vérité, auvrage du philosophe Kô-bau dai-si, et l'Ensaignement de la Jeunesse, publiés avec une transcription enropéenne du texte original et trafuits pour la première fois du Japonais, par Léon de Rossy. Paris, 1876, in-8°).

période secondaire de la théogénie Japonaise. Cette divinité prend naissance sur la terre, mais elle est immédiatement renvoyée au Ciel; et, dès lors, elle devient la Grande Déesse de la religion nationale de l'extrême Orient.

Au Ciel, d'où le dieu Nakanousi a disparu (mi mivo kahusi-tamaiki), elle jouit immédiatement d'une autorité sans
égale; et un jour où, mécontente des mauvais procédés de son
frère, elle a résolu de se retirer dans une grotte, laissant ainsi
l'univers plongé dans une obscurité profonde, nul parmi les
innombrables dieux de l'Olympe, ne se croit assez puissant
pour l'obliger à sortir de sa retraite. Les 80,000 divinités tiennent conseil; et ce n'est qu'au moyen d'une ruse qu'ils parviennent à rendre au monde la lumière du Soleil qui s'était un
moment éclipsée.

On voit alors apparaître, dans le panthéon japonais, les Deux Principes qu'on retrouve à l'origine de presque toutes les religions: le Bon principe, représenté par la déesse Amaterason oho-kami, et le Mauvais principe représenté par son frère, le terrible Sosano-o.

Ama-terason oho-hami est fille de ces deux personnages que les chrétiens japonais appelaient « l'Adam et Éve » de leur pays, et que ces insulaires, à l'époque où les idées chinoises commencèrent à être en honneur parmi eux, nommèrent les deux rei, c'est-à-dire les deux puissances créatrices des êtres'. Suivant une des traditions conservées dans le l'amato boumi, le dieu Iza-naghi lui donna naissance en prenant un miroir métallique dans sa main gauche, comme il donna naissance à sa sœur cadette Tsouki-youmi « le croissant de la lune, » en prenant un miroir métallique de la main droite. Suivant une autre tradition, ce même Iza-naghi engendre seul les deux astres du Ciel, après son retour de l'Enfer où il avait été visiter Iza-nami, son épouse, morte en enfantant le Dieu du Feu.

Sosano-o est le frère de Ama-terasou oho-kami, d'après les livres sacrès ; mais j'incline à croire qu'il l'était au même titre

Voy. na traduction du Yamato boumi, p. 40 et pass.

que le premier mikado du Japon, Zinmou ten'au, était cousin de Moumasi-maténo mikoto, prince des Aïnos! Or voici ce que l'histoire nous raconte à cet égard. L'empereur Zinmou, à son arrivée sur le territoire qu'il venait conquérir, trouva ce territoire défendu par une puissante armée qui lui présenta tout d'abord une vive résistance et mit plusieurs fois son sort et celui de ses soldats dans le plus sérieux péril. Il est évident que l'envahisseur ne se sentit pas de force pour lutter à main armée contre les autochtones qu'il venait déposséder, et qu'il dut recourir à la ruse pour arriver a ses fins.

Un puissant seigneur de cette époque, Nagasouné-hiko, avait proclamé roi des Aïnos un fils de Nigihayahi-no mikoto nommé Moumasi Maté-no mikoto. Ce prince avait battu les troupes de Zinmou dans un grand combat où le frère aïné de ce dernier avait été tué par une flèche. La fortune, au dire des annales japonaises, ne tarda pas à redevenir favorable au futur mikado; mais il est évident qu'il entrevoyait encore bien des difficultés avant d'arriver à ses fins.

<sup>.</sup> On m'a souvent demandé si je considérais comme authentique l'histoire du Japon antérieurement à la guerre de Corce. Je crois que cette histoire, même après le mècle de cette guerre, est eu grande partie romanesque et légeuriaire. Cependant le pense que, dans les rocits qui nous ont été conservés des époques les plus anciennes, il y a des faits qui doivent ôfre acceptes comme positifs. Si je repausse comme douteux les règnes de la plupart des mikados qui ont surrède an Tan'an Zinmon, je juga qu'il n'est pas possible de relegner tout ce qu'on nons rapporte du familiteur de la minuarchie japonnies dans le domaine de fu lable. La tradition populaire avait, mivant mui, conserve le souvenir de l'invasion étrangéra qui était venue, plusieurs siècles avant noire ère, fouder un empire dans les flex de l'Asie Orientale ; mais cile n'avait gardé que de vagues réminiscences des successeurs de ce Zinmou ; de sorte que frientét il se trouva, dans la chronologie des souverains japonais, certaines lacunes qu'en fut sustanrasse de combler. C'est ce qui explique pourquei plusieurs mikades de la période qui nous occupe anni représentés comme ayani vecu un nombre d'annien inadmissible. Les ancieus chroniqueurs du Nippan ont amai bien dat d'attribuer des longévités extraordinaires aux princes de ces temps obseurs, que d'inventer de loutes pièces des noms de personnages pour nous donner, su moins en apparence, une génériogie vraisemblable de la famille sie teurs empsrours. Du moment en il s'agil des opoques primitives, il faut bien s'attendre à rencontrer des légendes. Ce n'est peut-être pas une raison pour renoucer, cane cramen mientioux et sant critique, a lout ce que la tracition more à conange, And the left proceede, if my resternit tree probablement put grand'chore, cher anbun pemple, des annales de l'entiquità.

A un certain moment, Nagasouné-hiko, pour prouver aux envahisseurs de son pays, qu'ils luttaient contre des princes qui comptaient les dieux du Ciel parmi leurs ancêtres, avait envoyé un émissaire à Zinmou pour lui montrer un carquois que le roi des Aînos tenait de ses divins aïeux. Zinmou, de son côté, montra à l'émissaire un carquois en tous points semblable à celui de Nigihayabi. Il devint évident que tous deux descendaient de la grande déesse Solaire; et le roi des Aînos voulut faire sa soumission au conquérant japonais. Nagasouné tenta de s'y opposer: sa résistance lui coûta la vie!

Ce récit, et la généalogie même que la tradition a faite à l'empereur Zinmon, montrent assez clairement, ce me semble, que, dans les traditions primitives de la théogénie japonaise, une part importante doit être faite aux divinités de la religion indigène des Aïnos.

Le caractère autochtone de certaines de ces divinités est trop transparent pour qu'il puisse subsister le moindre donte à cet égard. Dans d'autres cas cependant, on est plus embarrassé pour déterminer auquel des deux groupes ethniques en présence, il convient d'attribuer les dieux accumulés dans le panthéon japonais. Les dieux des Ainos sont généralement les kamis malfaisants, ou ceux que la tradition nous représente sous une forme barbare et parfois hideuse. Une des premières créations des deux rei, Hirou-ko ou la Sangsue, est évidemment une déification aîno que les envahisseurs se font un devoir de chasser du pays où ils sont veuus s'établir. Ce Hirou-ko porte également le nom de Fébisou, mot qui signifie « les Sauvages », et par lequel on désigne communément les indigènes Kouriliens.

Parfois, il semble qu'on a réuni dans la personne d'un seul et même dieu des particularités qui en font tour à tour une divinité aîno et une divinité japonaise. Il en est ainsi, je pense, de Sosa-no o, le Mauvais principe, c'est-à-dire le

i) d'emprante le récit de catté légende au Koku-si ryaku, l'une des histoires les plus cipaudues au Japon et dont il n'existe pus encore de traduction dans aucune leggue norogeome.

principe qui représente les Kouriliens dépossédés, en opposition avec Ama-térasou oho-kami, le Bon principe, c'est-à-dire le principe des Japonais envahisseurs et conquérants. A l'un échoit le gouvernement du Né-no-houni, l'empire des Régions infernales, à l'autre le gouvernement de l'Amè-no hara, l'empire des Régions cèlestes, et en même temps celui du Japon.

Ama-térasou oho-kami, ou le Soleil, est la déesse de la lumière et de la vie, la déesse des champs et de l'agriculture : les produits du sol sont son œuvre; elle fait germer les grains par la chaleur vivifiante du printemps et de l'été. Sosa-no o est le génie destructeur ; c'est la tempête, c'est le tonnerre, c'est l'océan, c'est l'obscurité, c'est l'hiver : il détruit les moissons et répand partout la terreur et la mort sur son passage. Ces deux divinités nous sont dépeintes dans l'exercice de leurs fonctions, tantôt en dehors des limites de ce monde, l'une au Ciel, l'autre aux Enfers, tantôt sur la Terre même où elles s'associent aux travaux des hommes.

En dehors de ce que je viens de rapporter, trop brièvement, sans doute, le récit des livres sacrés du Japon nous fournit une soule d'indices du mélange qui s'est opéré dans les données religieuses dont ils nous ont conservé le souvenir. Ce mélange s'est produit très vraisemblablement à l'époque où l'on s'est préoccupé de réunir en un corps de doctrine toutes les vieilles traditions répandues parmi le peuple. Il est possible que les compilateurs primitifs des livres canoniques du Japon aient admis, sans en avoir conscience, des éléments hétérogenes, et en aient fait, sans parti pris, sans arrière-pensée, un tout plus ou moins compact, plus ou moins bien assemblé. Il est plus probable encore, qu'en donnant une forme définitive à ce qui devait être le code historique et religieux de leur pays, ils ont été dirigés par une pensée dominante ; celle d'établir une généalogie suivant laquelle leurs mikados, ou empereurs, seraient les descendants directs et les souverains légitimes des antiques divinités de leur archipel.

· Cette pensée dominante, - qu'on retrouve d'ailleurs énon-

cée d'une façon peu equivoque par les plus célèbres docteurs du sintauïsme, — a dû motiver bien des altérations dans les récits traditionnels recueillis au vm siècle de notre ère, récits qui, dès cette époque, étaient loin de concorder entre eux, ainsi qu'on peut s'en convaincre en comparant le Fourou-koto boumi avec le Famato boumi, et même en lisant seulement ce dernier ouvrage où le rédacteur, en véritable érudit, a eu soin de reproduire, dans des appendices, na certain nombre de documents contradictoires qu'il avait recueillis et sur la valeur relative desquels il ne jugeait pas à propos de se prononcer.

La Grande Déesse Solaire renvoyée du Ciel, dès le moment de sa naissance, est-elle bien la même déesse solaire que nous rencontrons un instant après sur la terre oû elle préside aux travaux de l'agriculture? Est-elle bien la même enfin qui donne notamment le jour à un fils duquel doit descendre l'aïeul du premier mikado japonais, l'empereur Zinmou Ten'au?

Ce sont là, parmi bien d'autres, des questions sur lesquelles il serait aujourd'hui prématuré de se prononcer, mais qui méritent, je pense, de fixer l'attention des savants adonnés à l'étude du sintauïsme primitif de l'extrême Orient.

LÉON DE ROSNY.

# ORACLES SIBYLLINS'

### LIVRE III.

(suite et fin)

5 III.

Comme mon âme se reposait du chant divin et que je priais le grand Créateur de me délivrer de cette obsession, voict que derechef la parole du grand l'ieu vola dans ma poltrine et m'ordonna de prophétiser par toute la terre et de mettre l'avenir dans la pensée des rois. La première chose que Dieu m'a suggéré de dire, c'est la somme des douleurs amères que l'Eternel a réservées à Babylone, parce qu'elle a saccagé le grand temple de Dieu.

Malheur, malheur à toi, Babylone, et à vous, race des Assyriens! Une tempête s'abattra un jour sur toute la terre des pécheurs, et un cri de guerre désolera le pays tout entier de ces hommes, avec le fléau du grand Dieu qui guide mes chants. Car il viendra un jour vers toi, é Babylone, du haut des airs : il descendra sur toi des saintes régions célestes, et la colère éternelle anéantira ten enfaits. Alors tu seras telle que to étais avant de naître, et tu seras remplie de sang, comme tu as versé toi-même celui des bons et des juites, dont le sang crie encore vengeance à la grande voûte de l'éther.

Sur toi aussi, Egypte, sur tes demeures, tombera un grand ffau, un fléau terrible auquel tu ne te terais jamais attendue. Car un gaive

1) Traduction inhelite de M. Bouche-Lecleroq, Voyez t. VII, pp. 236-218 et VIII, pp. 619-634.

te pourfendra par le milieu, et la dispersion, la mort et la faim t'enserreront, sous la septième dynastie de les rois, et alors tu auras du repos.

Malheur, malheur à toi, terre de Gog et de Magog, qui sépares les fleuves éthiopiens! Quel flot de sang l'inondera! On l'appellera parmi les hommes la maison du Jugement, et ton sol humecté boira le sang noir.

Malheur, malheur à toi. Libye! malheur, malheur à vous, terre et mer! Filles du couchant, vous arriverez au jour amer: vous y arriverez poursuivies par un combat difficile, terrible et laborieux; et à la fin il y aura un jugement terrible, et vous périrez toutes sans merci, parce que vous avez anéanti la grande demeure de l'Élernel, et que vous l'avez affreusement broyée avec des dents de fer. Aussi, tu verras ton sol couvert de cadavres, les uns victimes de la guerre et de tous les assauts du destin, les autres de la famine, de la peste et d'ennemis harbares.

Copendant brillera au couchant un astre qu'on appellera comète; ce sera pour les humains le signe du glaive, de la famine et de la mort, la perdition de grands et illustres généraux.

Et il y aura de ce chef de grands prodiges parmi les hommes : car le Tanais profond abandonnera le lac Mæotis; le lit du lac sera rayé de sillons fertiles, et des milliers de fleuves arrêleront leur cours. Il y mira des crevasses et des abimes immenses, et nombre de villes s'y affaisseront avec leurs habitants : en Asie, Iassos, Cébrène, Pandonie, Colophon, Ephèse, Nicée, Antioche, Tanagre, Sinope, Smyrne, Myrine, l'henreuse Gaza, Hiérapolis, Astypalée; en Europe, Gyagra, Clitos, Basilis, Meropia, Antigone, Magnésie, Mycènes, Pantheia, Sache alors que la race perverse des Égyptiens est près de sa perte, et que l'année passée vant mieux pour les Alexandrins que le temps présent. Ce que l'Asie tributaire a fourni de richesses à Rôme, elle l'exigera à son tour de Rôme au triple, et elle hil fera expler son insolence. Et pour les enfants de l'Asia qui ont servi dans la maison des Italiens, vingt fois autant d'Italiens , séront misérablement esolaves en Asia; encore ne seront-ils pas · quittes à ce prix.

O volaptueuse, opulente fille de la Rome latine, jeune beauté qui t'abandonnes, ivre de vin, à de volages amours; une fois esclave, il n'y aura plus pour toi de noces en ce monde; souvent la maltresse coupera la chevolure soyouse, et, l'infligeant un châtiment, tantôs elle

te jettera du ciel en terre, et tantôt elle te redressera vers le biel : tout cela parce que les mortels ont mené une vie perverse et injuste.

Samos aussi deviendra une plaine de sable; Délos sera un coin ignoré et Rome un hameau, et toutes les prophéties s'accomplicant. Quand Smyrne aura péri, nul ne pariera pour elle, car elle tombera par suite de désseins pervers et par la scélératesse de ses chefs.

Une paix tranquille cependant cheminera en terre d'Asie L'Europe aussi sera heureuse alors ; le ciel plein d'une sève féconde, toujours clément, sain, sans tempêtes et sans grôle, multipliera tous les animaux, les volatiles et ceux qui rampent sur terre. O heureux qui vivra en ce temps-là, homme ou femme l'es sera comme le séjour légendaire des Bianheureux. En effet, une Loi parfaitement ange descendue du ciel étoilé règuera parmi les hommes, avec elle la justice et la sage concorde, le premier des hiens pour les mortels, et l'amour, la confiance, l'affection hospitalière ; on verra s'éloigner d'eux le désordre, la médisance, l'envie, la colère, la démence. En ces jours-là, la pauvrelé disparattra du milieu des hommes, et aussi la dure fataiité, et le meurtre et les querelles perniciouses et les rixes funestes et les vols nocturnes et les maux de toute espèce.

Mais la Macédoine portera un coup terrible à l'Asie, et une douleur extrême naîtra pour l'Europe de la race des descendants bâtards de Kronos, et de l'engeance des esclaves. Cette race domptera la forte ville de Babylone; cette cité, qu'on appelait la maîtresse de toute la terre éclairée par le soleil, périra sous les coups d'une fatalité cruelle, sans laisser de loi pour ses rejetons errants et dispersés.

Alors viendra à l'improviste sur l'heureux sol de l'Asie un homme aux épaules couvertes d'un manteau de pourpre, un sauvage habitné à l'iniquité et plein de flamme ; car c'est un coup de tonnerre qui a suscité ce mortel. L'Asie entière portera un joug douloureux, et la terre imbibée boira des flots de sang. Enfin pourtant l'Hadès moissonnera ce destructeur de toutes choses, et c'est justement par la race qu'il voulait exterminer que sera exterminée sa race à lui. Il laissera une racine, mais le Fléan des humains la retranchera des dix cornes et plantera à côté une autre tige. Il frappera le père belliqueux de la race de pourpre et périra lui-même sous les coups des fils, auxquels la concorde assurera le succès : alors enfin règnera la corne engendrée à côté.

Il y mira aussi bientot dans la fertile Phrygie un signe funeste,

iorsque la race souillée de Rhéa, qui de tempa immémorial est attachée à cette terre par des racines pleines de sève, s'effondrera et
périra complètement en une seule nuit par le choc d'Ennosiguos
qui ébranle la terre, dans la ville d'Antandros, qui sera appelée
alors Dorylwon, sur le sol noir de l'antique Phrygie, sol arrosé de
bien des iarmes. Ce moment-là sera appelé le temps des tremblements de terre ; il ouvrira les entrailles cachées de la terre et démolira les murailles. Ces signes n'annonceront rien de hon, et aussitôt
poindra le commencement des calumités. Les misères calculées d'une
guerre de toutes les races, c'est un homme du même sang qui les
attirera sur les Ænéades autochthones; mais il sera à son tour la
proie d'hommes pleins de convoitise.

Ilion, je te plains ; car à Sparte l'Écinys fera germer une créature excellente, de toute beauté et à jamais célèbre ; elle produira une houle écumante au loin dispersée sur l'Asie et l'Europe, et l'apportera, à toi principalement, des gémissements, des soull'ances et des sanglots ; mais elle aura une gloire impérissable auprès des générations à venir.

Après cela, il existera un mortel, un vieillard, écrivain de mensonges et dont la patrie même est mensongère : la lumière sera éteinte dans ses yeux, mais il aura une grande intelligence et une parole pleine de sens où se mêlent deux noms. Il s'appellera luimème Chiote et écrira les destinées d'Ilion, d'une façon non pas véridique mais brillante, en s'emparant de mes vers et de mes rythmes. Il sera le premier à compulser mes livres et glorifiera à son tour les preux de la guerre, Hector fils de Priam et Achille fils de Pélée, et les antres qui se sont adonnés aux œuvres de la guerre. Il imaginera des dieux qui les assistent, racontant toute espèce de mensonges aux mortels crédules. Ce sera plutôt une gloire immense pour ces héros d'avoir succombé autour d'Ilion, et il chantera leurs exploits à tour de rôle.

La descendance de Locros engendrera aussi beancoup de maux pour la Lycie. Toi, Chalcédoine, qui commandes un détroit resserre sur la mer, un enfant de l'Étolie viendra qui te ravagera parelloment. Et toi, Cyzique, la mer t'enlèvera aussi ta prospérité accumulée. Et toi, Byzance, tu convoiteras alors l'Asie, tu pousseras des gémissements et répandras des flots de sang. Une haute cime de Lycie versera de son sommet, par les fentes des rochers disloqués, une onde mugissante, jusqu'à ce que les signes prophétiques

de Patara se taisent. Cyzique, 6 toi qui habites les rivages de la Propontide aux riches vignobles, le Rhyndacos fera gronder autour de toi ses flots gonflés, El toi, Rhodes, fille du Jour, pendant longtemps tu seras à l'abri de l'esclavage; tu jouiras par la suite d'une grande prospérité, et tu auras sur mer une puissance supérieure à celle des autres. Mais tu deviendras à ton tour la proie d'hommes pleins de convoitise, à cause de la beauté et de la richesse ; lu porteras alors sur ton con un joug cruel. Puis un tremblement en Lydis ruinera la fortune de la Perse : les peuples d'Europe et d'Asie endureront de terribles souffrances. Le funeste roi des Sidonians et un ramassis d'autres peuples apporteront par mer aux Samiens la destruction et la ruine. Le sang des hommes massacrés ira comme un flot bruyant s'écouler dans la mer: les épouses et les jeunes filles à la brillante parure déploreront amèrement l'indigne outrage qui leur sera infligé; les unes pleureront sur les morts, les autres sur leurs ills massacrés.

Il y aura un signe à Cypre, un tremblement de terre qui anéantira des phalanges entières et précipitera d'un même coup quantité d'âmes dans l'Hadès.

Tralles, la voisine d'Éphèse, verra démolir par un tremblement ses murailles si bien bâties par des hommes méchants et au cœur dur : la terre sera inondée d'eau bouillants, et la terre courroucée les engioutira eux-mêmes avec une odeur de soufre. A ce moment-là, Samos édiflera des palais royaux.

Quant à toi, Italia, ce n'est pas l'étranger armé qui fondra sur toi : c'est une engeance indigène, prodigue de gémissements et non débile, qui te ravageru, toi riche de gloire et dépourvue de pudeur. Étendue au milieu de cendres brûlantes, tu consommeras de tes propres mains sur toi-même la ruine que tu avais pressentie en ton cœur. Tu ne sera plus une mère d'hommes de bien, mais une nourrice de bêtes fauves.

Puis viendra de l'Italie un antre ravogeur. Alors, Laodicée, ruinée le fond en comble, toi, la ville splendide des Cariens, arrosée par l'onde timpide du Lycos, lu te tairas, après avoir invoqué en gémissant ton fier ancêtre. Les Thraces, quittant Byzance, se retirerant sur l'Hæmos. Les Campaniens tembleront d'effroi devant la famine qui dépeuple les villes; d'autre part. Cyrnos, après avoir invoqué en gémissant son antique fondateur, et la Sardaigne, battues par les fusieux assants de la tempête, et par les coups du Dieu saint, a'en-

conceront dans les profondeurs de l'abtme et iront rejoindre dans les flots les enfants de la mer. Hélas! hélas! que de jeunes filles seront les fiancées de Hadès! Que de jeunes garçons aussi seront engloutis sans sépulture dans l'abime! Hélas! hélas! les petits enfants, les richesses pesantes, tout se noie dans la mer.

L'heureuse terre des Mysiens verra tout d'un coup s'éteindre sa race royale. En vérité. Carthage n'existera plus longtemps. Les Galates éprouveront un deuil marqué par bien des lamentations. Ténédos aussi sera surprise par le dernier, mais le plus grand de ses manx. Toi, Sicyone, et toi aussi, Corinthe, lu feras résonner par dessus tout les hurlements de l'airain, et l'on entendra se répercuter les éclats de la trompette.

#### § IV.

Au moment ob mon âme se reposait du chant divin, voici que tout à coup la voix du grand Dieu s'éleva de nouveau dans ma poitrine et m'ordonna de prophétiser sur la terre.

Malheur, malheur à vous, race des Phéniciens, hommes et femmes, et à toutes vos villes qui bordent la mer! Aucune d'entre elles ne demeurera sous le flamheau du soleil, dans la lumière communé à tous; il n'y aura plus de vivants en nombre, pius de tribu, à cause de votre langage inique, de la vie déréglée et impure que tous ont menée, ouvrant une bouche impure, tenant des discours affreux, mensongers, iniques, alors qu'ils s'élevaient contre Dieu, le grand Roi, et ouvraient pour mentir une bouche souillée. Pour ce motif, Dieu les accablers de coups effroyables par toute la terre et leur enverra un amer destin, brûlant de fond en comble des villes et des fondations en quantité.

Malheur, malheur à toi. Grête réservée à bien des douleurs ! sur toi s'abattra un fléau épouvantable qui te ruinera pour toujours : la terre entière te verra t'en aller en fumée, et le feu inextinguible ne te quittera pas, mais il te brâlera jusqu'au bout.

Malheur, malheur à toi. Thrace ! tu tomberas sous le joug de l'esciavage, lorsque les Galates mélés aux Dardanides ravageront impétugusement l'Heilade : alors le malheur son aur toi ; lu iras porter l'infortune sur une terre étrangère et tu en prendras aussi ta part.

Malhour, malhour à toi, Gog, et it vous tous l'un après l'autre,

Magog, Marson, et Angon; que de maux vous apprête le destin! Il en réserve beaucoup aussi aux fils des Lyciens, des Mysiens et des Phrygiens. Bien des peuples succomberont, Pamphytiens, Lydiens, Maures, Éthiopiens et races de langue barbare, Cappadociens, Arabes, Mais pourquoi les énumérer un à un? Sur toutes les nations qui habitent la terre, le Très-Haut déchainera un fléau terrible.

Lorsqu'une race absolument barbare se ruera sur les Hellènes, il fera tomber les têtes de quantité d'hommes d'élite; les envahisseurs mettront en pièce quantité de grasses brebis élevées par les mortels, des troupeaux do chevaux, de mulets et de bœufs mugissants ; ils brûlerent avec le feu, au mépris de toute loi, les demeures artistement construites; ils emmanerout de force comma esclaves dans une autre contrée un grand nombre de personnes, enfants, femmes délicates, à la ceinture profonde, arrachées de leurs appartements; en vain elles tomberoni prostornées sur leurs pieds si tendres; un les verra, dans les lieus des étrangers à langue barbare; souffrir toute la série des outrages les plus affreux, et il n'y aura pour ces infortunés personne qui les aide quelque peu lors de la guerre et les soulage dansla vie. Ils vercont l'ennemi s'emparer de leurs biens et de toute leur richesse; leurs genoux tremblants se déroberont sous aux. Ils fuiront cent, et un seul les massacrera tous. Cinq mettront en mouvement un bataillon enorme, mais, s'entreheurtant honteusement les uns les autres dans l'horreur et le tumuite du combat, ils feront la joie des ennemis et le deuil des Hellènes.

Ainsi donc, le joug de l'esclavage pèsera sur l'Hellade catière es mortels souffriront tout à la fois, la guerre et la peste : là haut. Dieu fera un vaste ciel d'airain, et étendra la sécheresse sur la terre entière qui, elle, sera de fer. Alors les mortels pieurerent tous amèrement, voyant qu'en ne peut m'emer ni labourer, et celui qui a fait le ciel et la terre accumulera sur la terre un feu intense. De tous les hommes, il ne restera que la tierce partie.

Els bien i Heliade, pourquoi as-tu confiance en des chefs mortels,

qui ne sauraient échapper au coup final de la mort ? Pourquoi offreqtu aux morts de vaines offrandes, et sacrifies-tu a des idoles ? Qui
t'a mis dans l'esprit cette aberration de faire de telles choses, en délaissant la face du grand Dieu ? Winère le nom du Père universel, et
ne persiste pas à l'ignorer. Mille ans se sont écoulés et cinq autres
siècles encore depuis qu'ont régné sur les Hellènes des rois orgneilleux, qui ont les premiers enseigné le mal aux mortels, dressant

quantité d'images de morts transformés en dieux et remplissant ainsi votre esprit de vaines pensées. Mais lorsque la colère du grand Dieu tombera sur vous, alors certes vous reconnaîtrez la face du Dieu grand. Toutes les âmes humaines, poussant de profonds soupirs et levant les mains vers le large ciel, commenceront à appeler à leur secours le grand Roi et à chercher qui pourrait éloigner d'eux ce courroux puissant.

Mais, allons, apprends encore et grave dans ta mémoire quelles seront les tristesses que doit amener le cours des années. Les boufs et les taureaux mugissants qu'a sacrifiés l'Hellade, lorsqu'elle les aura offerts au temple du grand Dieu, elle échappera aux lugubres clameurs de la guerre, à la crainte, à la peste, et elle se dérobera de nouveau au joug de l'esclavage. Nonnmoins, la race des impies subsistera jusque-là, jusqu'à ne que le jour fatal se soit terminé de la sorte. Car vous ne sacrifierez pas à Dieu jusqu'au jour où se sera accompli tout ce que le Dieu unique, dont la volonté ne manque pas son effet, a décidé devoir s'accomplir : il y a là une Nécessité irrésistible.

Alors surgira une race sainte d'hommes pieux, dévoués aux précoptes et à la volonté du Très-Haut, qui giorifient le temple du grand Dieu avec des libations, avec le parfum des sacrifices, le sang d'hécatambes sacrées, l'immolation de laureaux florissants, de béliers\* parfaits, de brebis délivrées de leur premier fruit, d'agneaux gras, saintes offrandes qu'ils présentent au grand autel. Vivant dans la justice et sous la loi du Très-Haut, ces heureux habiteront des villes et de fertiles campagnes. Des prophètes élevés par l'Immortel.... (les condairont) eux-mêmes, apportant une grande joie à lous les mortels. A cux seuls, en effet, le Dieu grand a donné la sagesse prudente et la foi, et un sens excellent en leur poitrine. Coux-là ne vont point, trompés par de vaines lilusions, adorer des ouvrages faits de main d'homme en or, en airain, en argent, en ivoire, des images de dieux périssables en bois et en pierre, des idoles d'argile enduita de minium, des peintures reproduisant lours traits, comme en adorent les mortels dupes d'imaginations chimériques, mais ils lèvent vers le ciel des mains pures ; dès l'aube, en quittant leur couche, ils purifient toujours leurs mains avec de l'eau et ils rendont hommage au Dieu toulours grand, immortel, ensuite à leurs parents. Ils respectent pins que tous autres hommes la sainteté de leur couche, et ils ne s'unissent point par un amour ignoble à des enfants mâles, comme font

les Phéniciens, les Égyptiens, les Latins, la vaste Hellade et tant d'autres nations, Perses, Galates, peuples de l'Asie entière, transgressant la loi pure du Dieu immortel, la loi qu'ils meprisent. Aussi l'Immortel infligera à tous les mortels la malédiction, la firim, les chagrins et les gémissements, et la guerre et la peste, et les douleurs on larmes, parce qu'ils n'ent pas voulu honorer saintement l'immortel générateur de tous les hommes, mais ont adoré avec vénération des idules faites à la main, des idoles que les mortels eux-mêmes renverseront et cacheront par pudeur dans les crevasses des rochers lorsque règnera sur son propre domaine un nouveau roi d'Egypte, le septième en comptant à partir de la domination des Hellènes que fonderont les innombrables guerriers de la Macadeine. D'Asie viendra un grand roi, augle audacieux, qui couvrira la terre entière de fantassins et de cavaliers, brisant tout et remplissant tout de maux : il renversera le trône d'Égypte et, ravissant tous les trésors, il les emportera sur le large dos de la mer. El alors, devant la grand Dieu, le Roi immortel, ils fléchiront leur genou nu sur la terre nourricière, et tous les ouvrages faits de main d'homme seront précipités dans la flamme du feu. El alors Dieu accordera aux hommes une grande joie, car la terre et les arbres et les immenses troupeaux de brebis donneront aux hommes leurs fruits véritables en vin, miel sucré, lait blanc et froment, qui est pour les mortels la chose la plus préciouse de toutes.

Or done, sans tarder, mortel retors et méchant, reviens sur tes pas, convertis-toi et apaise Dieu. Sacrille à Dieu des hécatomhes de taureaux et d'agneaux premiers-nés et de chèvres, à mesure que les saisons suivent leurs nours. Enfin, apaise-le, le Dieu immortel, pour qu'il ait pitié de toi. Car seul il est Dieu, et il n'en est point d'antre. Honore la justice et ne foule personne; car c'est ce que commande l'Immortel aux pauvres humains.

Songe à dviter le conrroux du grand Dieu lersque viendra pour tous les mortels la crise finale de la peste; que, domptés par elle, lis subiront un châtiment terrible; que les rois se saisiront l'un l'autre et s'enlèveront leurs possessions; que les nations s'extermineront réciproquement; que les dynastes détruiront les peuples; que les princes s'enfuiront tous en d'autles contrées; que la terre changera d'habitants; qu'une domination barbare ravagera l'Hellade antjère, dépouillera la terre téconde de sa richesse, et qu'ensuite ils en viendrént à ce quereller entre sux su sujet de l'or et de l'argent (la cupi-

dité sera, en effet, la perdition des cités) sur un sol étranger. Ils seront tous privés de sépulture, et les vautours et les bêtes sauvages qui vivent sur tarre se repaitront de leurs chairt : puis, quand tout cela se sera accompli. l'énorme terre consumera les restes des morts. Elle cependant restera tout entière sans semailles et sans labour, proclamant ainsi par son malheur le crime de milliers d'hommes : durant une succession d'années qui remplira un long espace de temps, elle ne montrera que des boucliers et des écus, des javelots, des armes de toutes sortes, et on ne coupera plus dans la chânaie de bois pour [le durcir à ?] l'éclat du feu.

A ce moment, du Levant Dieu enverra un roi qui apaisera par toute la terre la guerre funeste, mettant ceux-ci à mort et accomplissant visà-vis des autres ses fidèles sermants. Et tout cela, il ne le fera pas de son propre mouvement, mais en obélissance aux décrets énergiques du grand Dieu. Alors le peuple du grand Dieu pliera sous le faix d'une richesse splandide, de l'or et de l'argent; on le verra paré de pourpre; la terre sera féconde et la mer remplie de hiens. Et les rois commenceront à se quereller entre eux, roulant dans leur cœur des projets sinistres. L'envie n'est pas chose bonne pour les malheureux mortels. Mais voici que les rois des nations se précipiterent en masse contre cette terre, préparant eux-mêmes leur propre ruine, car ils voudront. raser la demoure du grand Diou et pardre les mailleurs des humains. Lorsqu'ils seront arrivés dans le pays, ces rois impurs rangés en cercle autour de la ville offriront leurs sacrifices, chacun ayant son trane et une milice arrogante. Et alors Dieu, élevant sa voix puissante, pariera à toute cette multitude inculte, pleine de vaines pensées, et ils seront jugés par le grand Dien et tous périront de la main de l'Immortel. Du haut du ciel tomberont sur la torre des glaives de feu, et on verra apparatire des flambeaux énormes, qui répandrant leur ciarté au milieu des hommes. En ces jours-la la terre, mère de tous les êtres, sera secuuée par la main de l'Éternel, et les poissons de la mer, tous les animaux de la terre et les tribus innombrables des oiseaux et toutes les âmes des hommes et la mer entière frissonneront devant la face de l'Éternel, et la terreur règnera. Les sommets escarpés et les crêtes des montagnes énormes, il les fendra, et le noir Erèbe apparailra à tous les yeux. Les gouillres ouverts dans les hautes montagnes seront comblés de cadavces ; les rochers dégoulterent de sang, et un torrent épanché à grands flots rempiga la plaine. Les murailles si solidement construites par des hommes

mal intentionnés tomberont toutes par terre, parce qu'ils n'ont pas reconnu la Loi, ni le jugement du grand Dieu, mais que poussés par l'aveugiement de leur cœur, ils ont tous brandi leurs lances contre le Temple. Dieu les jugera tous par la guerre, par l'àpée, par le feu et par une pluie débordante ; et il tombera du ciel du soufre, et des piurres, et une grêle abondante et pernicieuse ; la mort atteindra les quadrupèdes. Et alors on reconnaîtra le Dieu immertel, qui exerce ainsi ses jugements ; sur la terre immense retentiront les lamentations et les huriements des hommes expirants ; puis tous s'affais-seront sans voix dans le bain de sang : la terre boira elle-même le sang des morts, et les bêtes sauvages se repaitront de leurs chairs,

C'est lui-même, le Dieu grand et éternel, qui m'a ordenné de prophétiser toules ces choses. Elles ne resterent pas sans s'accomplir et sans aboutir, une fois qu'il les a décidées dans son esprit. Car l'esprit de Dieu ne trompe jamais en ce monde.

Or les fils du grand Dieu, groupés tous autour du Temple, vivront tranquillement, réjouis des dons que leur octroiera le Créateur, le juste juge et monarque. Car c'est lui, et lui seul, qui les protégera de sa puissante assistance, les enfourant d'une sorte de muraille circulaire d'un feu ardent. Ils vivront loin de toute guerre, dans des villes et à la campagne : car ce n'est pas la main de la guerre qui sera sur eux, mais l'irrésistible Élorael lui-même et la main du Saint. Et alors les iles et les villes diront loules à quel point l'Éternel chérit ces hommes, car tout conspire en leur faveur et leur porte secours, le ciel, le soleil que Dieu guide et la lune. La terre, mère de tous les êtres, tressaillera en ces jours-là. Les hommes feront sortir de leur bouche un doux langage madulé en hymnes. Allons! diront-lls, prosternons-nous tous à terre, supplions le Roi immortel, le Dieu grand et très-haut. Envoyons des offrandes au Temple, puisqu'il est seul souverain, et confessons tous la loi du Dieu très-haut, qui est de tous le plus juste sur la terre. Nous avons erré jusqu'ici loin des sentiers de l'Éternel; nous adorions; insensés, des ouvrages faits de main d'homme, des images d'idoles et d'hommes trépassés. Voilà ce que crieront les âmes des croyants : allons ! mélons-nous au peuple de Dieu et, nous prosterpant la face contre terre, réjouissons par des hymnes chantes dans nos demeures. Dieu notre père, ramassant les armes des ennemis par toute la terre, durant sept longueurs du temps qu'occupent les révolutions des années, boueliers, écus, casques, armes de toute espece, de grandes quantités d'ares et de

traits malfaisants; car on ne coupera plus dans la chénaie du bois pour [le durcir à 7] l'éclat du feu.

Or done, malheureuse Hellade, cesse d'agiter des pensées orgueilleuses; prio l'Éternel au grand cœur et prends garde à toi. Envoie done vers cette ville le peuple irrésolu qui vient de la terre sainte du grand Dieu. Ne remue pas Camarina, car il vaut mieux qu'elle reste immobile ; ne réveille pas la panthère de sa couche, de peur que tu n'ailles au devant de quelque malheur. Abstiens-toi; ne nourris point en la poitrine un sentiment d'orgueil et de présomption, au lieu d'envoyer [ces fils de la terre sainte] à la vaillante lutte. Sers le Dieu grand, afin d'avoir ta part de ces biens lorsque le jour fatal sera arrivé à son accomplissement et que le jugement du Dieu immortel s'exercera sur les mortels, lorsque justice sera rendue aux hommes de bien par ordre du grand Dieu.

En effet, la terre mère de tous les êtres prodiguera aux mortels le fruit excellent du froment en quantité infinie, du vin et de l'huile. Du ciel tembera une douce boisson de miel sucré ; les arbres donneront leurs fruits; on aura des moutons gras et des bœufs; les brebis produiront des agneaux, et les chèvres des chevreaux; il jaillira des sources sucrées de lait blanc. Or donc, les villes de nouveau se rempliront de biens, et les champs seront fertiles; plus de glaive sur la terre, plus de tumulte bruyant ; on n'entend plus la terre ébranlée pousser de profonds gémissements ; plus de guerre, plus de sécheresse désolant la terre, plus de famine ni de grêle maltraitant les fruits, mais une paix profonde par toute la terre : le roi sera l'ami du roi jusqu'à la consommation des temps, et l'Éternel dans le ciel étoilé règiera par une même loi, commune à tous les hommes, tout ce qui se fait parmi les pauvres mortels ; car il est seul Dieu et il n'y en a point d'autre, et il brûlera dans le feu l'esprit rebelle des hommes,

Hâtez-vous donc de graver mes enseignements dans vos cœurs; fuyez les cultes illicites. Adore le Dieu vivant; garde-toi de l'adnitère et des amours masculines; élève ta progéniture d'enfants et ne la tue pas, car l'Éternel s'irrite contre œux qui pèchent ainsi.

Alors il suscitera parmi les horames un royaume destiné à durer par tous les temps, lui qui a donné aux hommes pieux une loi sainte,

<sup>1)</sup> Oracle-proverbe bien connu de l'antiquité et auquel Virgile fait allusion dans l'Enéide (III, 700) : fatis nunquam concessa moveri Camarina.

qui a promis de leur ouvrir à tous la terre et le monde et les portes des Bienheureux, de leur donner toutes les joies, une raison immortelle et une l'élicité sans lin. De toute la terre en apportera de l'encens et des présents à la demeure du grand Dieu, et il n'y aura plus parmi les hommes présents et futurs de demeure; qui les préoccupe, hormis celle que Dieu a proposée aux hommages des hommes pieux; car les mortels appelleront [le Temple] le fils du grand Dieu. Et tous les sentiers de la plaine et tes pentes abruptes, et les montagnes élevées et les flots impétueux de la mer, seront en ces jours-là d'un accès et d'une navigation facile; car la paix viendra pour les hons par toute la terre et des prophètes du grand Dieu feront disparaître le sabre, car ils sont, eux les juges des mortels et des rois équitables. Il y aura alors parmi les hommes une opulence légitime, car ce sera la le jugement et le gouvernement du grand Dieu.

Réjouis-toi, jeune fille, et bondis d'allégresse; car il t'a donné la joie à perpétuité, celui qui a créé le ciel et la terre. Il habitera en toi, et sera pour toi une lumière inextinguible. Les loups et les agneaux brouteront l'herbe ensemble dans les montagnes, et les léopards patiront avec les ceris; les ours nomades seront parqués avec les veaux; le lion carnivore mangera de la paille à la crèche, comme le bœul, et de tout petits enfants la mêneront à la corde, car Dieu rendra cet animal docile sur la terre. Les dragons dormiront avec les nourrissons et ne leur feront aucun mai, car la main de Dieu sera sur eux.

Je l'indiquerai un signe tout à fait manifeste, de façon que tu saches à quel moment viendra pour le monde terrestre la fin de toutes choses. Ce sera lorsque des sabres apparaîtront durant la nuit dans le ciei étoilé, vers le couchant et vers l'aurore; que l'éclat du soleil s'éclipsera au milieu du ciel sur la terre entière; que l'éclat du soleil s'éclipsera au milieu du ciel et que les rayons de la lune deviendrant visibles et luiront à leur tour sor la terre; que le sang suintera en gouttes sur les rochers; que vous verrez, dans la nue une bataille de fantassins et de cavaliers, pareille à une chasse de fauves et ressemblant à des brouillards. Ce sera la fin que Dieu, habitant du ciel, mettra à la guerre. Mais il faut que tout le monde sacrific au grand Roi.

C'est la ce que j'annonce, moi qui, poussée par l'aiguillon divin, ai quitté les grandes murailles babyloniennes de l'Assyrie. Je prédis, à la face de tous les mortels, la feu anvoyé sur l'Hellade par les colères de Dieu, car j'annonce aux humains les énigmes divines, Et les hummes dans l'Hellade me diront originaire d'une autre patrie, c'est-à-dire née à Érythræ, comme si j'étais convaincue d'imposture; les autres m'appelleront la Sibylle, folle et mentouse, fille de Circé et d'un père de Cnosse. Mais lorsque tout sera advenu, alors vous souviendrez de moi, et personne ne me dira plus folle, mais bien grande prophétesse de Dieu.

En effet, les choses qui sont arrivées jadis à mes parents et aussi dès le premier commencement. Dieu me les a suggérées, et, tout ce qui doit suivre. Dieu l'a inculqué dans mon intelligence, de façon que je révèle les choses qui ont été et celles qui seront et que je les annocce aux mortels. Car lorsque le monde était submergé par les eaux et qu'il ne restait plus qu'un seul homme d'une vertu éprouvée, voguant sur les eaux dans une maison charpentée, avec les animaux terrestres et les volatiles, afin que le monde pût se repeupler, je me trouvais être alors la bru, la parente par le sang de ce Juste qui a été témoin des premières vicissitudes et instruit des dernières, de façon que toutes ces paroles sorties de ma bouche sont véridiques.

(sera continué).

## REVUE DES LIVRES'

Die biblische Urgeschichte (Gen. l-XII: 5) untersucht von Lic. Karl Budde, a. o. Prot. der evang. Theol. zu Bonn. Auhung: Die Elteste Gestalt der biblischen Urgeschichte, versuchsweise wiederhargestellt, hebr. Text und Uebersetzung (Giessen. 1883) 2.

Sous en titre M. le professour Budde nous présente une série de douze remarquables études sur l'histoire des origines d'après la Genese. Il examine successivement : 1º Les mariages des fils de Dieu (p. 1-45); 2º L'arbre de vie (15-88); 3º La table généalogique Séthite d'après l'auteur sacerdotal postérieur à l'exil (88-416); 4º La table genéalogique Cainite (416-452); 5º La table Séthite jahviste d'après les fragments qui en ont été conservés (452-482); 6º Caïn, le fratricide (482-209); 7º Conclusion touchant le fragment Gonèse II, 4º — VI. 4 (209-247); 8º L'histoire du déluge (247-289); 9º Noé, le vigneron, et la malediction de Ganaan (289-370); 10º La construction de la tour de Babel; Nimbrod; l'enchaînement du premier document jahviste (370-408); 11º La patrie d'Abraham et son émigration (408-434); 12º Relations réciproques et âges respectifs des sources de l'histoire des origines (454-520). — L'auteur a joint à ces donze études un essai de reconstitution du plus ancien document jahviste (p. 521-531), et a clos son ouvrage par un double index d'une grande utilité.

M. Budde ne nous offre donz pus un commentaire perpétuel sur les once premiers chapitres de la Genèse; toutefois il passe en revue presque tous les épisodes de quelque importance qu'ils renforment. Le récit de la création du premier chapitre (jusqu'à II. 4°) et la table généalogique du chap. X ne sont pas expressement l'objet de deux études particulières, parce que l'auteur n'avait pas suffisamment de vues nouvelles à émettre sur les questions qui s'y ratiachent; mais à mainte reprise il en parie dans les autres études.

M. Kuenen fait un grand éloge de l'important ouvrage de M. Budde, devénu docteur depuis cette publication. Jamais il ne cause de déception su lecteur ;

1) Tous les ouvrages envoyés à la Revue, pour autant qu'ils se rapportent à l'histoire des religions, y seront l'objet d'un comple-rendu special.

2) Réduction d'un article de M. Kuenen, dans la Theologisch Tijdschrift (1\*\* mars 1884), avec l'autorisation de l'eminent critique.

mais il lui arrive pariore de vouloir en savoir trop long. Le principal reproche à lui adresser c'est de ne pes apprecier asser la docta ignarantia.

Les 3°, 4°, 8°, et 11°, études ne provoquent pas de critiques importantes.

M. Kuenen pense comme M. Budde que, dans la table généalogique des Sothites d'après l'auteur saccriotal postèrieur à l'exil, les chiffres donnés par le Pentateuque samaritain sont de beaucoup préférables à ceux du texte masoréthique et des LXX. Sans accepter toutes les hypothèses émises par l'auteur dans l'étude sur la table généalogique des Caunites, il estime qu'elles doirent être prices en sérieuse considération. En face, de l'histoire du déluge, M. Budde reste dans les voies déjà frayées, se bornant à distinguer plus nettement ce qui appartient à cliacun des documents originels. Le critique et l'auteur s'accordent encore, à propos de la patrie d'Abraham, à faire ressortir que la tradition iaraélite ne nous permet pas de rutrouver les traces des tribus sémitiques plus loin que dans la Babylonie méridionale, en sorte que l'on ne peut pas s'appuyer sur elle pour contenir que leur patrie primitive fint l'Armènie.

M. Budde (9º étude) pense comme M. Wellhausen que l'auteur primitif de Genese IX. 20-27 considérait Noe comme le père de Sem, Japhet et Canaan. Par consequent pour cet nuteur Nos n'étail pas encore le seul échappe du déjuge, le patriarche de la nouvelle humanite. Dans la tradition primitive d'Israel il n'y avait pas de délugu; il y fut introduit plus tard, et loraque Noë fut devenu le père de l'immanite on substitua à Canana, comme troisième fils, Cham. Il s'arit alors de savoir qui representent ces divers persennages ? Un sait quels peuples il fant entendre par Sem et Cannan; mais Japhet y M. Wellhausen avnit émis l'hypothèse qu'il désignat les Platistres. M. Buddo propose les Phéniciens, tout spécialement l'aristocratie des villes commerçantes de la Phenicie qui, depuis les temps de David, vécut le plus souvent en hounes relations avec les Israelites, M. Kuenen suspend son jugement; sans avoir à opposer une autre hypothèse à celle de M. Builde, il juge que celle-ci est trop contraire à l'esprit général de l'Ancien Testament. Il réproche tout particulièrement à M. Budde de la prendre comme point de départ de nouveaux dévaloppements, qui se ressenient ainsi nécessairement de l'incertitude du fondement sur lequel ils repo-

Dans la reconstruction du récit primitif sur le paradis, M. Ruide supprime l'arbre de sie, et ne laisse subsister au milieu du jurdin que l'arbre de la connaissance du bien et du mai, parce qu'il obtient ainsi un texte henucoup mieux
enchaîne, plus clair, et sans contradictions. M. Kuenen ne saurait admettre
cette suppression. L'auteur du récit a'a pas inventé le paradis; il l'a pris dans
la tradition, avec l'arbre de vie et probablement aussi avec les chérabins, et il
l'a modifie relon ses propres idées. M. Kuenen lui attribue l'introduction de
l'arbre de la connaissance du bien et du mai, parce que c'est avidenment lui
que s'est afforce de donner au récit sa portée morale conforme aux idées juives.
D'allieurs qu'est-ce qu'un paradis sans l'arbre de vie, c'est-à-sire sans l'arbre

8.6

qui en fait justement le paradis ? En outre, M. Budde est obligé d'attribuer des modifications du récit, qui constituent un retour vers l'élément mythique. à un troisième réducteur jahviste ; c'est bien peu vraisemblable.

Les onre premiers chap. de la Genère, dans leur forme actuelle, sout l'œuvre d'un rédacteur qui combina des données postérieures à l'exil avec d'autres plus anciennes, appartenant à l'âge des prophètes. M. Budde n'apporte guère de changement dans la détermination des éléments du récit postérieurs à l'exil. Au contraire il propose une classification très-ingénieuse des documents plus anciens. Il admet une sèrie de trois rédactions jahvistes : 1\* un récit peimitif (« Urgestalt »), d'après lequel l'humanité entière descend de Cain, sans qu'il soit question d'Abel, de Seth, du déluge, et d'après lequel la généalogie d'Abraham remonte jusqu'à un ancêtre issu de Babyione ; - 2º un second rieit jahviste (J2), provenant d'une même école, qui donnait une histoire de la crestion, perdue pour nous, qui ne connaissait ni le paradis ul l'histoire de Cain, ni celle des fils des dieux et de la tour de Babel ; mais qui rementais dans ser généalogies jusqu'à Seth et qui contenait la mention du deluge, one table généalogique se rattachant à Sem, Cham et Japhet et deut nous n'avons plus que des fragments; — 3º un troisième rèdacteur jahviate (3º) sa serait proposé de concilier les deux récits précédents. Nous n'avons plus son ouvrage ; M. Budde est obligé de le reconstituer d'après la forces actuelle de la Genése qui serait le fruit de la combinaison de ce troislème récit jahvisle avec le récit postérieur à l'exil. Quant à l'auteur ascerdotal de ce dernier récit il n'aurait pas employé la troisième rédaction jahviste.

M. Kuenen, tout en réconnaissant l'ingéniomté de ce travail si délicat, émet des doutes sur la reconstitution du premier récit jahviste qui lui paraît manquer de cohésion et qui laisse subsister des contradictions madmissibles dans un decument primitif. L'épisode du mariage des fils de Dieu et le fragment concernant Nimrod ne cadrent pas avec les autres éléments de ce récit. On se comprend pas la situation de Noé. Sem est considéré comme ancêtre d'Abraham at comme frère de Canzan! En réalité il est impossible de ramener ces divers fragments jahvintes primitifs à l'auité.

M. Kuenen n'est pas davantage convaince de l'existence récile d'un second récit jahviste indépendant du premier, et par consequent aussi de la réalité de l'œuvre conciliatrice du troisième rédacteur jahviste. L'indépendance du second rédacteur jahviste par rapport au premier résulte, dit-on, de l'opposition entre sa généalogie séthite et la genéalogie cainite du premier jahviste. Remarquona sependant que nous ne possedons que des fragments de la généalogie séthité; que, pour maintenir son point de vue, M. Budde fait passer sons raisons suffisantes Gen. IV. 25 pour une interpolation; qu'il attribue le récit du meurire d'Abel par Cain à une tentative d'harmonistique, destinée à concilier les deux généalogies cainite et séthite.

M. Kuenen est pluiôt dispose à admettre que l'auteur jabreiste de la genealo-

gie atthite fit rantrar le récit primitif plus ancien dans as propre rédaction. Il se contente de deux rédactions jahvistes, la seconde syant été complémentaire de la première, et, repressant Gen. V & XI, il montre que nous pouvons parfaitement nous passer de l'hypothèse d'un trousième rédacteut jahviste.

Reste la question de l'âge de ces diverses rédactions. M. Budde propose pour le premier jahviste la fin du X\* ou le IX\* siècle; le second conviendrait assez bien au VIII\*, et le troisième à la fin du VIII siècle. M. Kuenen s'accorde en partie avec l'auteur. Il préfère cependant rapprocher du VIII\* siècle le premier jahviste; comme il supprime le troisième jahviste il est amené à placer le second à peu près à la même époque où M. Budde place le troisième, c, à d. vers la fin du VIII siècle.

En terminant, le critique fait remarquer combien son hypothèse est plus simple que celle de M. Budde, et par consèquent plus acceptable. D'après celui-ci Ji subsiste après la rédaction de J\*, faite sans doute pour corriger la première, et J\* sert à l'auteur ecclésiastique postérieur à l'exil, à l'exchasion de J\* qui devait cependant avoir fourni la solution satisfaisante du conflit entre les deux rêdactions antérieures.

Quel que soit le jugement que l'on porte sur les résultats obtenus par M. Budde, il est incontestable que sa Bibliche Urgeschichte marquera dans l'histoire déjà si riche de la critique biblique.

La Bible française au Moyen-Age. — Étude sur les plus anciennes versions de la Bible écrites en prose de langue d'Oil, par Samues Bunden, se-crétaire de la Faculte de Théologie protestante de Paris. (1 fort vol. gr. ln-8; XVI; 450 p.; Paris, Champion, 1884. — Imprimé à l'Imprimerie nationals).

M. Samuel Berger nous a prouvé à plusieurs reprises que l'histoire de la Bible est dans le vaste champ des études historiques et religiouses son sujet de prédifection. Déjà nous avons ou de lui une ctude très nourrie et très intèressante sur les origines de la critique hiblique. (La Bible au seixième riècle. Paris, 1879), une thèse latine sur les glossaires du Moyen-Age. (De Glassariis et compendiis exegeticis quibundam medit mvi. Pacis, 1870]. Dans in Revue de théologie et de philosophie de Lausanne il a inséré l'année dernière un article sur les essais qui ont été faits à Paris, au XIII siècle, pour corriger le texte de la Vulgate. Au point de vue historique, sinon pour l'examen philologique de la quastion, nul n'étalt mieux prépafé que lui pour traiter l'important sujet mis au concours à la fin de 1879 par l'Académie des Inscriptions : l'étude des versions de la Bible ou langua d'Oil, totales ou partielles, anterisures à la mort de Charles V. M. Berger n'a rieu épargué pour que son inavail fot anast complet que possible. Aven le zele d'un bénédictin il a fait porter son étude sur 189 manuscrits différents. Aussi l'Académie, conformément au rapport de M. G. Paris, at-elle juge son mémoire digne d'être cournané. Tous ceux qui liront le nouveau livre de M. Berger applaudiront saus doute'à une distinction aussi méritée. \*

80 E

Après nous avoir inities dans sa Préface à sa méthode de collation des nonunscrits, par passages choisis, M. Berger examine successivement le vieux Psautier normand (d'après les deux textes de Jérôme, dits le Psautier hébraique et le Psautier rallican avec ses appendices, les Cantiques et le Notre-Père :-les anciennes versions fragmentaires, telles que celles des Vaudois, les livres des Rois, l'Apocalypse, les Psantiers glosss, et enfin cet essai de Bible abrégée dont il ne reste plua qu'un seul manuscrit ; - la version complète de la Bible faite au XIII siècle dans l'Université de Paris; - la Bible historiale de Guvart Desmonlins, complétée ensuite de plusieurs manières par l'addition de nombreux fragments textuels de la précédente; - enfin les versions moins importantes du XIVª siècle de Jean de Vignay, de Jean de Sy, de Ranol de Presies, la Bible anglo-normande et le Psautier lorrain. Un dernier chapitre, non le moins intéressant, décrit en quelques pages le rôle et l'activité des écrivains et des enlumineurs, le goût des princes et des grands pour les belles Rildes, et nous rend attentifs à l'influence des versions du moven-age sur les traductions modernes de la Bible. Un appendice d'une centaine de pages de texte serre contient la description minutieuse des manuscrits consultés.

On peut distinguer trois phases dans l'histoire de la Bible au Moyen-Age. Au XIII siècle se produisent diverses tentatives, indépendantes les unes des nutres, pour mattre en langue vulgaire différentes parties de la Bible; mais ce n'est qu'au XIII siècle qu'il fut possible d'entreprendre une traduction complète des livres saints. Comme le dit fort bien M. Berger (p. 110), la centralisation que la royanté française et l'Université de Paris ont apportée dans l'administration · et dans les études a ou son effet sur la traduction de la Bible. C'est dejà dans l'Université de Paris, aux environs de l'an 1226, que se fit une importante correction du texte de la Vulgate, précédant celle des Dominicains. Il résults des confrontations faites par M. Berger que le texte de la Bible française a les plus intimes rapports avec le texte corrigé dans l'Université de Paris. L'auteur, pour cette raison et pour quelques autres énumérées p. 155 et 156, se croit autorise à supposer qu'il y a une correlation entre la traduction et la correction du texte biblique. Dans la troisième période, la Bible du XIIIs siècle est éclipses par la Bible historiale qui s'est assimilé de nombreux fragments de la première, mais qui repondait mieux au goût de l'époque.

L'étude de M. Berger prouve une fois de plus l'erreur de ceux qui s'en rant répétant que personne ne lisait la Bible en lapgue vulguire au Moyen-Agu. Il y a eu, en effet, à diverses reprises une tendance prononcée vers la lecture de la Bible. La première fois ce mouvement se rattache à l'activité de Laufrant de Ber, au milieu du XI<sup>a</sup> siècle ; non seulement il y a tout lieu de rattacher à son école les premières traductions du Pfautier normand, mais en Allemagne également les premières traductions et paraphrases des écrits de la Bible semblent dues à l'influence du moine normand ; car Williram, évêque d'Eberaberg en Bavière, nous apprend dans l'introduction de sa traduction du Cantique qu'un

grand nombre de ses computriotes passaient en France pour entendre Laufrane expliquer les épitres de Paul et les Psaumes, A la fin du XIIº siècie en lisant la Bible dans tout le pays qui s'étend de la Provence aux régions wallonnes (les Vandois : les Béghards). La cour de Rome lut forcée d'intervenir, parce que ces lecteurs de la Bible s'émuncipalent volontiers de l'autorité écclésiastique, et ne laissaient pas de témoigner un cortain méprie pour les cleres ignorants qui étaient incapables de rélater leurs interprétations, comme nous le voyons dans les conventicules de Metz. La lecture de la Rible fut interdite aux laïques; les exemplaires de la Rible furent brûles. A partif de cette époque (commencement du XIII\* siècle) l'autorité ecclésiastique vellla avec soin à ce que la lesture de la Bible no se generalisht point. Il y avait d'ailleurs une boune raison pour que ce danger füt évité ; le nombre de ceux qui savaient lire était restreint. M. Berger nous montre cependant le succes de la traduction du XIII siècle et surtout des Bibles historiales complètées. Les grands personnages, les princes et princesses de la famille royale en tête, tiennent à possèder de beaux exemplaires de la Bible pendant le XIVe et le XVe siècle; il y a même de veritables bibles de famille, sur lesquelles on inscrit les dates des baptêmes ; mais de plus en plus la Rible devient un livre de luxe, recherche pour ses enluminures, pour sa reliure, bref comme objet d'art.

Nous ne saurions trop louer la précision, la rigoureuse exactitude des recherches de M. Berger. Nous ne prétendons pas juger le côté philologique de son travail; des juges émineuts nous ont affirmé qu'à part quelques inexactitudes inévitables de la part d'un auteur qui n'est pas philologue de profession, son travail méritait, sous ce rapport également, toute confiance. Si nous avions quelque critique à adresser à l'auteur, ce serait, — noc pas d'avoir été trop scrupuleux, car la prodence en pareille matière est une grande vertu, — mais de n'avoir pas assez osé conclute, en sorte que son travail nous fournit platôt les matériaux de l'histoire de la Bible au Moyen-Age que cette histoire même. Après cala, l'auteur serait peut-être en droit de nous repondre qu'il ne se proposait pas d'autre but. Tel qu'il est ce travail fait grand honneur à M. Berger, et nous croyans pouvoir l'ajouter, à la science française.

J. R.

Le Cycle mythologique irlandais et la mythologie celtique, par II. o'Annors de Lunauvena, professeur au collège de France, membre de l'institut. — 1 vol. in-8° de XII, 411 p. — Paris, E. Thorin, 1884.

Le volume que nous signalous jei est le second du cours de littérature celtique dont M. d'Arbois de Juhainville est chargé au Collège de France. On sait que le savant celtiste recharche en tout premier lieu en triande, où la langue et la liftérature celtiques se sont conservées jusqu'à nos jours, les faits positifs et demontrés qui devrant servir de point de départ à l'étude des peuples seltes en général. La manie des hypothèses a toujours eu beau jou sur ce domaine qui nous intéresse de si près, pusqu'il s'agit de nou veritables ancêtres, et sur lequel nous ne pouvons gianer dans les écrivaine de l'antiquité gréco-latine que des aperque très dissèminés, très vagues et souvent incohérents. Savair pertinemment ce que furent la vie, la pensée, les croyances, l'état social d'un peuple celte, avant de braisser des théories en l'air sur les peuples celtes en général, c'est assurèment une méthode des plus anges, et nous savons gré au patient investigatour de l'antiquité triandaise de ce qu'it a courageussement attaqué cette grande question par la vois la plus laborieuse, mais aussi la plus sure.

Dans ce volume il s'agit surtout de la visille mythologie Iriandalse telle qu'on peut la déduire des poèmes et des légendes indigénes. Je ne suche pas qu'il y alt dans l'histoire religieuse de sufet plus obscur, plus difficile à helaimir et plus mal connu jusqu'à présent parmi nous, et nous avouces en toute modestin que nous avans tout à apprendre sur ce point de notre honorable rollingue. Peut-être même derrious-nous, au nom de notre ignorance, exprimer la regret qu'il n'en ait pas pris un peu plus pitié en résumant clairement dans un chapitre special ses conclusions et l'ensemble de ses vues sur l'ancienne mythologie de l'Irlande. Nous ne saurions lui dissimuler que la lecture de son livre n'est pas chose legère, et qu'on a quelque peine à se résumer à sol-même les résultats obtenus par sa minutieuse et conscienciouse enquête. Il pourrait saus doute nous répondre qu'on ne roussit pas mieux à rendre claire une choss essentiellement ténébreuse qu'à blanchir un nègre à force de savon et de pierre ponce. Il faut nous familiarisse avec des nous, des écrits, des légendes, des mours, ' arec tout un état social, dont nous n'avons qu'une très faible idée. La mythologie irlandalse n'a pas en l'avantage, comme la mythologie greoque, d'etre precisés et définie par l'art, qui a donné à chacune des divinités qui y figurent, une physionomie et des contours nettement arrêtés. Qualque chase de vague, d'indècis, flotte autour des vicox dieux irlandais et s'oppose à une description fortement crayonnée de leur nature respective.

Cependant, ce que M. d'Arbois de Juhainville nous permet d'entrevoir vient confirmer une présomption qu'en pouvait déjà former par induction, ravoir que le polythéisme triandais s'est développé conformement aux bis que les refirmme plus faciles à étudier de l'antiquité nous permettaient déjà de formelér. La aussi, à partir d'un certain moment, l'évhémérisme s'est emparé des mythes et à ramené les « guerres des dieux » aux proportions de guerres lummines autre les races qui, à diverses époques, ont envahi le sol de la verte férin. Mais, dans les lègendes des heros, ou reconnaît nisement les traits dénotant les anciens dieux. C'est bien le vieux naturisme, déjà révélé par tous les anciens documents de l'Inde, de la Perse, de l'Egipte, de la Gréce et de l'Amérique, qui se trouve dramatisé dans la mythologie Irlandaise. Mais en particulier il faut signaler le rôle important que remplit dans es cycle de légendes «l'île des Morta», tantôt reléguée

dans les profondeurs de l'Océan occidental. On en revient quelquefois, mais bleu rarement; il semble possible d'y aller. A ce propos nous relevous avec une certaine satisfaction enientifique la confirmation de ce qui résultait pour nous de l'étude des religious des peuples non-civilisés et des croyances primitives des peuples purvenus à un état supérieur. C'est que la croyance en la vie future, d'ailleurs remarquablement ferme dans la conscience des populations ceitiques, n'a pas le fondement moral ni l'application morale qui la distinguent à un neveau plus élevé de l'esprit. La perspective d'une rémunération ou d'un rétablissement du rapport normal entre le bonheur et la vertu lui est complétement etrangère.

Du conflit des races et des dieux serait provenu, d'après M. d'Arbois de Jubarnville, le caractore dualiste qui distingue la mythologie celtique en general et particulierement la mythologie irlandaise. Les dieux des peuples vaincus continuent d'être l'objet de la crainte et des hommages, mais a titre de dieux redoutables, plutôt méchants que bons, et l'auteur croit pouvoir étendre cette conclusion aux dieux colles du continent. Il se peut qu'il y ait béaucoup de vérité dans ce point de vue qui trouverait une confirmation dans l'espèce de culte plus ou meins hétérodoxe, que les populations cultiques christianisses n'ont cesse de rendre aux esprits de lære vieilles légendes malgre leur dechiance officialle. Cependant je me permets de me demander jusqu'à quel point il peut être parié de dualisme à propos de cette joursion des dieux plutôt méchants et des dieux plutôt bons. Car il est évident que ni la méchanceté des uns ni la bonte des autres ne sont absolues. Il y a dans les dieux méchants de l'Irlande, genies de la muit, de la mort, de l'orage, son mélange singulier de cruanté · et de paternité, « comme l'auteur l'abserve lui-même p. 367. Mais dans ce cas ce n'est pas au type dualiste qu'il faut ramener ce genre de religion ; le dualisme suppose l'antagonisme absolu et la guerre permanente des êtres divins et des êtres demoniaques.

M. d'Arbois de Jubainville a tres logenteusement rapproché les données les plus importantes de la mythologie irlandaise des mythes fondamentaux et des légendes les plus enractéristiques de l'ancienne Grèce. Nous serious quelquefois tentés de lui reprocher d'avoir trop facilement admis des analogies plus apparentes que réelles. Toutefois il faut reconnaître qu'il un est dans le nombre d'extrémement curiences, celle entr'autres qui ramène à un même concept original le mythe de Danas, fille d'Acrisiae, et d'Ethné, fille de Balor. C'est une même histoire de fille destinée à donner le jour au meurtrier de son père à elle même, enfermée dans une tour avec toutes les précautions prises pour que nul être mascalin n'en approche, et pourtant deverant mère et enfantant le jeuns béros qui fatalement accomplita l'oracle. M. d'Arbois de Jubainville a fort ingéniencement, fait ressortir cette unalogie étroits, qui tendrait à faire remonter l'idée première du mythe de Danaé jusqu'à une prodigieuse antiquité.

Quoi qu'il arrive, l'ouvrage de M. d'Arbois de Jubainville aura le mérite d'avoir entrepris le premier déblaiement d'un amas effrayant de décombres informes et d'avoir ainsi facilité les recherches nitérieures. On ne saurait exagérer en pareille matière le mèrite des premiers attaquants. Avant de mous proconcer nous-mêmes sur l'ensemble des résultats obtenus, nous demandons la permission d'attendre que d'autres spécialistes, en discutant les éléments techniques de ses démonstrations avec une compétence qui nous manque, nous aient fourni une base d'appréciation motivée. Nous se pouvons jusqu'à present que nous féliciter de voir le sujet traité dans un esprit scientifique, avec un grand savoir et avec cette ampleur de commissances et d'idéès que les hommes vouès à une branche très spéciale d'écudition sont loin de partager toujours.

A. Riviller.

### CHRONIQUE

FRANCE. Peu de temps après le moment ou la Revue de l'Histoire des Religions, par l'organe de sa nouvelle direction, annonçait qu'elle accorderait dorénavant une plus grande place aux légendes et traditions populaires, au folklara pour autant qu'il concerne les croyances ou les superstitions religiouses, les anciens directeurs de la Méluséie annonquient leur intention de faire repu raltre le recueil de ce nom, qui avait cesse sa publication après une année seulement d'existence, à la fin de 1877. Rien ne prouve mieux combien le besoin de recueils destinés à enregistrer et à étudier les traditions populaires se faisait sentir en France que cette double tentative de lui procurer une satisfaction convenable. La flerue de l'Histoire des Religions au peut et no doit s'occuper que d'une partie de ces traditions, de celles qui tienneut par un côté quelconque an développement religieux des peuples et des races. Sans daute le nombre des traditions populaires qui fournissent des renssignements our l'état religioux etmoral des populations où elles out cours est très considérable ; mais il s'en fant que le riche domaine du folk-lore n'en présente pas d'autres. Il suffit de parcourir le premier tome de la Mélasine pour s'aperceroir que la plupart des contes, traditious, etudes ou changons qu'il renferme, n'auraient pu être admis dans notre Revue, parce qu'ils roulent sur des sujets qui sortent du cadre dans lequel nous nous sommes entermes. Nons saluons douc la nouvelle Melusius, non pas commo une concurrente, mais comme une alifes dans le vaste champ des études, où il y a place au soleil pour tous les ouvriers animes de bon vouloir. - Pour reaseigner nos lecteurs sur les intentions qui ont présidé à la reapparition de la Miliaine nous ne saurious mieux faire que de reproduire l'Avis au lecteur, place en tête du premier numero sous la signature de MM. H. Gardot et E. Rolland : « Après six mis d'interrègne Mélicaren reparatt. On as rappelle con caractère et sou œuvre, Notre premier volume, en 1877, a attiré l'attention du public français sur l'étude de cet ensemble des traditions et de la littérature populaire que pour abrèger un désigne aujourd'hul d'ordinaire du nom auglais de Folk-Lorz. Nous avons coordonné et encourage, par notre exemple meme, les enquêtes locales entreprises par quelques chercheurs isoles; nous avons provoque des cuquetes plus larges et plus comprohemives, et notre volume présente e mme un résumé du folk-lore français

sous toutes ses faces. Nous n'avious pas négligé le felk-lore des autres pays et notre intention était, tout en donnant la plus grands part à la France, d'étudier en même temps le folk-lore des peuples étrangers et aussi des sauvages de l'Afrique et de l'Oceanie. Pinsieues articles de notre premier volume temoigneut d'efforts temes dans cette direction. La disparition de notre recueil au bout d'une nance par des circonstances indépendantes de notre rolonte, nous a empêches de développer cette partie de notre programme, et notre premier volume reste surtout une collection française.

« Muis l'initiative de Mantanan n'a pas été perdue ; elle avait suscité un mouvement qui ini a survecu, et l'activité qui depuis six ans a régné en France dans cet arder d'études a confinue son œuvre et complète son programme. On pourrait donner le nom d' - École de Mélusine - à ce noyau de folk-luristes qui dans ces dernières années uni entrepres l'exploration des légendes de phisieurs de nos provinces. Mais il nous semble que les forces commencent à s'éparpiller, que les publications qui se multiplient n'apportent pas toutes du nouveau; que certaines hanches du folk-lora — les contes, par example — re sant développees à l'exces, tandis que d'autres sont luissées dans l'ombre. Nous ne voulons pas déprécier des œuvres qui ent leur utilité en intéressant le grand public au tresor de pos légendes et qui peut-être préparent une seve nouvelle à notre poésie alanguie ; mais il nous samble que nos folk-toristes français lors même qu'ils n'ecrivent pas pour le grand public - ne se preoccupent pas assez du côté scientifique, de l'élément historique, de l'importance unthropologique du folk-lore. C'est dans cette direction qu'il cous paralt opportun Caigniller les recherches at nous essayerons de montrer le chemin. Nous croyons aussi, quand nous voyons les efforts qui se font jour dans les unives pays, des sociétés de felk-lors su former en Angloterre et en Espagns, des revues spéciales naltre en Italia et en Portugal, nous croyons qu'il est bon de donner un centre aux travaux de ce genre, et de leur fournir un organe international. La France, par sa situation geographique, par l'universalité de ca langue ogalement comprise des lettres des peuples latins, garmaniques et claves, et répandue par une influence séculaire jusque dans l'extrême Orient, nous parail désignée pour cette œuvre et nous avons pour elle cette ambition. Notre nouveau volume ressemblera au premier par la variété, et, nous l'espérous, par l'attrait de ses articles; mais en meme temps nous élargirons son cadre. Tout en formant une authologie nu le gracieux se mèlera au sèvere et dont les textes présenternal tous l'attrait de la nouveauté ou l'intérêt du sujet, nous on enrons des enquêtes sur des points particuliers, publiant d'abord des articles initiant ou nos propres notes pour definer l'exemple, donnant ensuite celles que voudront bien nous envoyer nos correspondants et aussi les lecteurs sympathiques à notre entreprise. Nous pratiquerons dans toute en sincépte la methode experimentale, evilant les systèmes, les conceptions à priori; les cléments du problème passeront subcessivement sons les yeux du lesteur, se

completant ou se contredisant suivant l'occasion. Puis, si après cette enquête une généralisation se dégage de tous ces éléments fondus dans le même creuset, nous laisserons au lecteur le plaisir de la découvrir et de la formuler luimème, et des écrivains plus diserts que nous, et plus amis des conclusions, ne manqueront pas pour la vulgariser, ailleurs, auprès du grand public. Nous pensons avec le poète auglais Pope que « la véritable étude de l'humanité, c'est l'homme »

#### The proper study of Mankindia Man :

et à cette maxime de Pope nous donnerons pour commentaire les paroies d'un penseur illustre : « Ce qu'on appelie « l'érudition »; a dit M. Renan, n'est donc par. comme on le croit souvent, une simple fantaisie : c'est une science sérionse, ayant un but philosophique éleve ; c'est la science des produits de l'esprit humain. A ce point de vue, les littératures les plus étrangères à notre gout, celles qui nous transportent le plus inic de l'état actuel, sont précisement les plus importantes. L'anatomie comparée tire bien plus de résultats de l'observation des animairs inférieurs que de l'étude des espèces supérieures. Cuvier aurait pu dissequer toute sa vie des animaux domestiques sans soupçonner les hauts problèmes que lui ont ravelés les mollusques et les annélides. De même les productions en apparence les plus précieuses aux yeux du critique, parce qu'elles mattent viven ent en relief des traits qui, dans les mayres réflèchies, ont moins de saillie et d'originalité. La plus hamble des littératures primitives en apprend phis sur l'histoire de l'esprit humain que l'étude des chefs-d'auvre des littérateurs modernes. » La plus humbie des littératures primitives..., dit M. Bennn : et qu'y a-t-il de plus primitif que l'esprit des traditions populaires ? Aussi altachons-nous un prix tout particulier à étendre nos enquêtes hors de France, hors d'Europe, à les étendre à toutes les parties du monde. Il est temps de sortir de cette chambre, de ce pecte où Descartes s'enfermait pour faire la psychologie de l'homme : il est temps de rompre le charme de ces théorine spècieuses qui faisaient un monde à part d'une prétendue mythologie Indo-Européenne, parce qu'ou ne sa zaît pas, parce qu'on ne voulait pas savoir de quelles croyances vivaient les autres races humaines. Au risque de paraître trop hardis à qualques-uns de nos lecteurs, nous porterons la main sur ces idola thentri comme les cut appelas Bucon, et nous mettrons à leur place l'étude de l'homme, l'anthropologie, pour dire d'un mot, car si ce mot a été acrapara et dénaturé par les gens qui ne s'occupent que de crines, d'es longs et de cheveux et qui y voient tout l'homme, son vrai seus est l'étude de l'homme, de l'homme tout entier : et cu l'homme est-il davantage que dans la pensée, cette flamme vaciliante mais jumais éterne qui d'un être chétif, faible et nu; jetà dans la nature comme un Daniel dans la fosse aux lions, a fait avec le temps le mattre de cette même nature?

 Nous comptons sur les amis que ce recueil trouvers dans le vaste monde, sur les esprits sérieux qui comprennent la portée philosophique de ces études, pour nous aider dans cette vuels compute. Plus un temoignage viendra de loin, et plus il sera bienvano. Nous voutrious organiser pour le falk-lore ce qu'on fait pour l'astronomie et la méteorologie, des observatoires qui d'un hémisphère à l'autre intervogent en même temps la nature et créent la seience par la coordination de leurs expériences. Nous voudrions étabur sur les carq parlies du monde un réseau d'observatoires folk-loriques qui trouvent ici ieur unité et leur voix. Après avoir, dans notre premier volume, montre la France a la France, nous essayerons de montre l'humanité à elle-même. Que nos lectours neus prêtent leur concours et ils organisment ici la centralisation du Folk-Lore universel.

Ge vaste programme est digne de teoter une fee. Nous souhaltons vivement qu'elle y réunisse. Les noms qu'elle a choisis pour la présenter au incteur, MM. H. Gaidoz et Rolland, semblent lui garantir le succès. La Mélarine paraît le 5 de chaque mois par livraisens de 12 pages in-és à deux colonnes de texte.

- Le Journal Officiel public depuis le commencement de cette année d'une façon périodique une Revue orientale, rédigée par M. Clermont-Gauneum, et destinée à faire connaître au grand public les publications relatives à l'Orient.
- M. Olivier Rayet dont nous avons amonce, dans notre précèdente Chronique, la nomination comme professour d'archéologie à la Bibliothèque nationale, a ouvert son cours le 5 mars. Il parie cette année, tous les mercretis et vendredis à 2 heures, d'Olympie, des cultes qu'on y calébrait, de l'organisation des jeux et des fêtes, et des monuments d'architecture et de sculpture mis au jour par les dernières fouilles.
- MM. Emile Guimet et Félix Régamey ont fait le mercrodi to avril au Cercle Saint-Simon une conférence illustrée sur le Théâtre su Japon. Le dernier Bulletin du Cercle Saint-Simon contient le compte-rendu, par M. G. Calams, de la conférence faite le 17 novembre par M. Maspere sur la Vie populaire à Thèbes sous la XX dynastic. Parmi les autres conférences faites durant le cours de l'hiver au Cercle nous renuerquans celle du 8 fevrier, de M. Gebhart, sur Fra Salimbene, franciscoin du XIII siècle.
- Nous signalous à l'attention de nos lecteurs un article de notre collaborateur M. Hild, professeur à la Faculté des lettres de Poitiers, sur les Juifs à Rome devant l'opinion et dans la littérature, dans la Revue des Eindes Juiveu du mois d'aveil.
- L'Acadèmie Irançaise, sur un rapport fait par M. Taine au nom de la commission des concours Bordin et Marcelin Guérin, a décerné le prix Bordin par moitie à M. Georges Duruy, pour fon ouvrage initulé : le Cardinal Carlo Caraja, et à M. James Darmesteter pour ses Essais sur la Littérature unglaise et ses Essais orientaux.
- Le second volume de Luther, sa vie et son œuvre, par Félix Kuhn vient de paraltre chez Paul Robert. L'œuvre de M. F. Kuhn est plus qu'une publi-

cation éphémère du genre de celles que le quatrième centennire du réformateur allemand a fait éclote su si grand nombre. C'est le produit d'une lengue et patiente étude, qui a introduit l'anteur jusque dans l'intimité de son héros. Sans doute on s'aperçoit en lisant ce livre que M. Kuhn est dominé par une sympathie intense et comme par un sentiment de vénération pour Luther; néanmoins il n'y a guère de personnes en Françe qui puissent prôtendre à une commassance plus approfondie du sujet. Le premier volume s'arrêtait à la diéte de Worms; le second nous conduit jusqu'à ja diéte d'Augsbourg et nous fast connaître par conséquent queiques-une des épisodes les plus intéressants de cette vie si tourmentée ; le séjour à la Wartburg, les luttes avec Caristadt et Erasme, la guerre des paysans, le mariage de Luther, la reorganisation des eglises et des écoles, la protestation de Spire, le colloque de Marbourg, etc...

— A signaler dans le dernier fascicule des Mélanges de l'Ecole française de Roms: le mémoire de M. Digard sur les conflits entre le clergé et les ducs de Bretagne à propès de certaines laures sur les muriages et les enterrements. — et celui où M. Fabre communes ses recherches sur l'administration des blens de l'Eglise romaine et décrit avec soin le manuscrit du Vatican qui contient le Liber consum de Consius (fin du xus siècle).

— Le Bouddhime à Paris. Les prévisions de coux qui nous annocquent depuis quelques annèes l'introduction des religions orientales en Occident, par des missionnaires envoyés à cet effet, semblent devoir se réaliser plus promptement qu'ils ne le suppossiont eux-mêmes. Dès à prèsent, une riobe deme anglaire, habitant Paris, indy B., est décidée à fonder un culte bouddhiste dans notre capitale. D'autre part, les apolices de la Théosophical society es proposent également de répandre leurs doctrines, mélangées de bouddhisme et de spiritisme, parmi l'élite de la population françaises. La Revne a déjà signalé le catéchisme bouddhiste, publié sous les auspices de cette Société par M. Henry Olcott (Rev. de l'Hist. des Ret. T. VII. p. 99, art. de M. P. E. Foucaux). M. Goblet d'Alviella lui a consacré un intéressant article dans la Revne de Belgique, n° du 15 février.

ALLEMATINE. Nous avons sons les yeux les deux premières livraisons d'une nouvelle publication entreprise sons la direction de M. W. H. Roscher par l'éditeur Teubner de Leipnig : c'est un dictionnaire de la mythologie grecque et romaine : « das führlicher Lexikon der Griechischen und Römischen Mythologie ». Cette publication répond à un bestin généralement ressent. L'œuvre analogue de lacobi, malgré ses qualités éminentes, est déjà trop ancieune pour satisfaire aux exigences de la science actuelle. Publiée en 1835, elle u'a pu enregistrer auxune des numbreuses recherches accordpiles dans les cinquants dernières annèes, et qui sur bien des points, notamment dans le domaine de l'épigraphie et de l'exphéologie, unt profondément modifié notre commissance de la mythologie classique. M. Roscher avait d'abord conçu le projet de faire un nouveau mauxuel. Il y a renoncé pour ne pas être oblègé de laisser de côté les dieux, les

demi-dieux et les légendes de maintre importance, et parce que l'extrême élendue de la matière lui semblast exiger la collaboration de plusieurs mythologues. Afin de montrer combien son Dictionnaire sera plus complet que les mailleurs manuels, il rappelle que coux-ci, d'après l'ensemble de leurs indax, ne montionnent pas plus de 300 noms commençant par un A, tandis qu'il y en aura plus de 800 sous la même rubrique dans l'ouvrage dont il entrepreud la publication.

Les divers collaboratours s'engagent à traiter les sujets qui leur sont confies d'une façon objective, un se fondant envies donuments, en écarlant le plus possible les hypothèses. Ils exposerout les faits plutôt qu'ils au chescheront 4 les expliquer. Citous parmi ces collaborateurs : MM. Dirt, de Marburg fart. Côrès, Des Dia, Diane, Genius); Crusius, de Leipzig, (art, Cablers, Cadmus); Ruculman, de Berlin, (art. Alcesie, Laokoon, Ulysse sich Fahricius, de Rome, (art. Orion, Semele, Tiresias etc.); Flasch, d'Erlaugen, (art. Helene, Hermonbrochts, Oreste, Possidon, Zeusj; Flaischer, de Muissen; Furtwängler, de Berlin, (art. Eros, Hades, Haracles, Pan, etc); Klügmann, de Home ; Meltzer, de Oresde; Ed. Meyer, de Leipzig (art. sur toutes les divinites orientales et égyptismnes) ; Peter, de Breslau : Preumer, de Graifawald (art. Vesta) : Rapp, de Stuttgart (art. Hephrestus, Cybèle; Nymphes); Heifferscheid, de Breslau (art. Janus, Indigitamenta, Manes, Lares, Jupiter, Venus, etc.; Schreiber, de Leipzig (act. Artemia, Demeter, Dionysos, etc); Sceliger, de Meissen; Stol, de Wellburg; Sybel, de Marburg (art. Daimon, etc.); Thramer; Weizsäcker, de Ludwigeburg, [art. , Nemesis, Promethee etc): Weniger, de Weimhr; Wissowa, de Brazlau, art. Neptune, Roma, Romulus, etc); Wärner, de Leipzig.

On trouve dans le texte des gravures, simples mais d'une fidélité et d'une clarié suffisantes, représentant les monuments les plus caractéristiques. Nous regrettous copendant que le nombre n'en soit pas plus considérable.

Le Lexique de Mythologie gracque et comaine paraît en livraisons de 5 a 6 feuilles, gr. in-8, en deux colonnes. Chaque livraison coûte 2 marky. Il y en anno de 17 à 20.

— Le professeur de langue et littérature allemandes à l'Université de Berlin, KARL MULLENHOFF est mort le 19 fevrier à l'âge de 65 ann. Il s'était particulièrement occupé des épopées et des antiques légendes germanques. Ungrand 
nombre de ses dissertations ont para dans la Zeitschrift für Reutschez Altertum. Son principal ouvrage est la Deutsche Aftertumskunde, dont la publication 
put commencée en 1870 et dont le canquième volume venuit de paratre, lorsqu'il 
est mart. Ce recent volume contient une étade remarquable des Lébendes scandinavez. Parmi ses nombreux travauxènous citerons commo plus particullèrement intéressants pour l'historieu des religions les suivants : Zur Rusentehre 
(1832); une étade sur les Niebelungen en 1855, et une dissertation sur la dance 
guerrière en 1871.

-Parmi les récentes publications allemandes concernant l'histoire des religions on les traditions populaires, qui nous ont masse sous les veux, nous signalerons es deux survantes; to Aus Literatur und Symbolia. Abhamillungen von Dr. Poslus Cassel (Leinzig. Wilhelm Friedrich 1884). Sous ce litre, l'auteur a réuni qualorze assain sur des sujets varies et d'une locture facile : L Die Sage von Tannhagaer; H. Aus dem Konigreich des Gral; III. Tristan und Partival; IV. Pareival; V. Der König; VI. Barlaam und Josephal (Buddhismus und Manicheinmus: Die Akten des H. Thomas); VII. Der dreiferbige Stein (Pupiller; sardonyx: Tsehin Tamani): VIII: Grübersymbalik (der Nagel, die Scheere, das Hirschgeweil, die Cypresse, der Esel des Oknosi; IX. Der Tunnenbaum am Welhnachten ; X. Das Henkelkreuz; XI. Das redende Lamm; XII, Athene Tritogenein, die Geietgeborene; XIII. Russen und Warager; XIV. Shylock, der Kaufmann von Venedig. - Dans sa préface, l'auteur nous déclare qu'il a écrit ce livre pendant les moments de loisir que lui laissaient ses occupatione règulières : il nous promot d'être intéressant. En tout cas il a sprouvé du plaisir à écrire, et nous ne serione pas étamnés que le lecteur éprouvât du plaisir à le parcourir. M. le D' Paulus Cassel semble être particulièrement verse dans les traditions rabbiniques. - 2º La seconde publication que nous signalons est une savante monographie sur un sujet jump'à present pou étudié et d'une importance secondaire : Die Arometa in three Redeutung für Religion, Sitten, Gebrünche, Handel und Geographie des Alterthums bis zu den ersten Jahrhunderten unserer Zeitrechnung, von If Reinhold Sigismund (Winter, Leipzig, 1884). L'auteur a réuni et interprété dans cet ouvrage tous les toxtes de l'antiquité où il a pu trouver des rensaignements relutifs a l'objet de son étude.

—La Librairie Trübner de Leiping annonce les publications suivantes qui concerneul l'histoire des religions: une édition des Sopherim avec traduction anglaise et commentaire critique par le Dr Gingsburg; — et la troisième édition des Essays on the sacred tangunge of the Parsis de Martin Hang, publice par les soins du Dr E. W. West.

SUISSE. Il nome est parvenn diverses publications d'une nouvelle Société générale des missions, dont la création a été proposée en Allemagne dans une réunien tenne à Francfort le 11 avril 1883, et dont l'assemblée constituante doit se réunir à Weimar cette année à l'époque des fêtes de la Pentecète. Si nous en parlocs sous la rubrique « Suisse, » c'est parce que les communications qui nous col été adrassées, nous vieunent de la section suisse de la nouvelle Sociéte; et sé nous rompons avec notre habitude de ne pas nous occuper des questions religieuses discutées dans les églises chretiennes de notre temps, c'est parce qu'il nous semble que dans l'envere nussionnaire, telle qu'elle est conque par la nouvelle Sociéte, il y a plus qu'un intérêt confessionnel. Les noms seuls de quelques uns des principaux adhérents temogneent suffisamment en faveur de l'importance que im reconnaissent des savants honorablement comms. Nous relevons, en effet, parmi eux les noms de MM. Mux Müller à Oxford, Kessalrieg

(successeur de Keim) & Zürich, Nippold & Ièna, Basserman et Püzier & Reldetberg. Noos n'avous pas à nous occuper ici des vues très larges qui distinguent les fondateurs de cetta Société par rapport aux sociétés da mission de creation antérieure. Mais il y a intérêt à faire ressortir le plan qu'elle se propose de mettre à exécution, parce que l'histoire des religions pourra sans doute en tirer profit. D'après le programme exposé dans le premier numero des Mitheilungen des allgemeinen evangelisch-protestantischen Missionsvereins, la murvelle nociété se propose d'agir spécialement aupres des classes cultimes dans les pare non christiens, en recherchant dans leurs propres religions tous les principes et toutes les eroyances qui offrent quelque unalogio avec l'ensoignement du Christ. Il s'agit moins pour elle de substituer le christianisme aux religions nonchrétiennes, que do dégager dans ces dernières ce qu'elles renferment de plus conforme au Christianisme, Dans ce but les fondateurs exigerent de leurs missionnaires de fortes etudes universitaires, la connaissance approfondie de la langue at des religions du pauple chez laquel lle se proposeut d'exercer leur ministère. Déjà ils se sont mis en relation avec les théistes hindous, dont M. Goblet d'Atviella nous a résume l'histoire (voir le n° précèdent de la Bievne), et avec les Japonais oultivés, et ils out reçu auprès d'eux le meilleur accueil, parce qu'ils poursuivent en fin de compte un même but. Nous se mettens pas en donte que, si leur tontalive riussit, l'histoire des religions n'ait beaucoup à gaguer à la présence de missionnaires acientifiquement développés parmi les peuples de visille civilisation.

ANGLETERRE. Le 12 février est mort en Angleterre Thomas Chenery, l'un des sémitisants les plus distingués de cu pays, et l'un des Européens qui connaissaient le mieux le Coran.

- Le troisième volume du fac-aimile du Coder alexandeiums (Psaumes-Ecclésiaste) a para récomment. L'ouvrage en quatre volumes est desormale complet.
- On annouse la prochaine publication de deux nouveaux volumes de la collection des Sacred Bouks of the East : le Loius de la Ronne Loi, par la prof. Kern de Leyda; le second volume des Upanishads, par la professaur Max Müller.
- Le Dr Rajendralala Mitra a renoncé à son prejet de publier l'Arakramant du Rig-Veda, en faveur de M. A. Macdonall d'Oxford qui an donnera, dans les Anexdota Oxoniensia, une édition pour laquelle il réunit des matériaux depuis longtemps.
- Dans la séance du 18 février de la Société arialique de Londres, M. R. N. Cust a lu un mémoire du profession Beal : Further Gleanings from the Steyu-ki, où il nignale dans la vie du Boaddua l'origane de la formule magique « Ouvre-toi, Sésame » du conte des 40 volcurs dans les » Mille et une Nuite, » ainsi que les origines de la légende du roi Arthur et de la légende cappudo-

disens de St-Georges et du Bragon. Les hypothèses out été jugées ingenieuses, mais contestables.

— Dans la séance générale annuelle de la Royal Historical Society, le 31 février, le D' G. G. Zerffi a la une étude sur le Tchong-Yong de Confucius, où il a charché à démontrer que l'immobilité de la civilisation chinoise doit être attribuée à l'influence des écrits de Confucius, qui ont absorbé la vitalité de la Chine en réduisant la vie merale à un formalisme aride et en supprimant la vie intellectuelle.

— Les Hibbert Lectures de 1884. — On sait qu'une fondation anglaise, le Hibbert Trust, ainsi nommé du donateur qui légua un fonds important pour favoriser les études de l'histoire religieuse, a organisé une série de aix confirences annuelles dont elle nharge à tour de rôle les hommes qui se sont acquis une certaine reputation dans cet ordre de recherches. Naturellement ce sont des avants anglais qui sont le plus souvant appelés à faire les six lectures demandées sur un sujet de l'histoire des religions. Mais les trusfers ou commissaires se sont réserve la faculte d'inviter aussi de temps à sutre des professeurs étrangers. C'est ainsi qu'au cours des úrmières années M. Kuenna, l'éminent critique et orientaliste de Leyde, et M. R. Fionan unt occupé la chaire mise à leur disposition par le comité anglais.

Cette année, c'est encore un de nos compatriotes, M. A. Reville, professeur d'histoire des religions au Collège de France, qui a été l'objet de cette honorable lavitation. Du 21 avril au 9 mai, il tera sous le patronage du Hibbert Trust aix conférences sur les anciennes religions du Mexique et du Pérou à Si-George's Hall à Londres et les répâtera à Oxford dans le bâtiment des Best Sédands. Nous ne pouvons que nous sentir flattes au point de vue national de l'estime particulière qu'on fait en Angleterre des travaux et des spécialistes français sur un domains précisément où l'on pouvait naguère nous reprocher une pauvreté dus à trop d'indifférences. M. A. Réville, comme M. E. Renan, a osmandé et obtenu l'autorisation de faire ses conférences en français.

Le 31 décembre prochain est le cinquième centenaire de la mort de Jean Wielef. L'Angleierre se propose de le célèbrer avec éclat, et dans ce but il s'est formé un comité, composé de membres du comité de Luther à Londres, de la Societé de Wielef et d'autres sociétés. Une grande assemblée sera convoquée le 21 mai, date importante dans la vio de Wielef, et qui rappelle la condamnation de la plupart de ses Thèses sur l'Eucharistie, par un synode réuni à Londres. Du 25 au 31 décembre les prédicateurs seront invités à retracer dans leure discours les grands services rendus par Wielef.

— PAYS-BAS. M. Schapira, l'antiquaire de Jérosalem qui avait naguere essaye de vendre au Musée britannique un faux manuscrit du Pentateuque, s'est lus, le 10 mars, d'un coup de revolver, dans un hôtel à Rotterdam. Depuis qualque temps, il avait donne des nignes nombreux d'un vernable dérangement d'esprit. Juil converti au protestantisce et naturalisé allemand, il avait

été grandement protégé, à ses débuts, par le professeur F. Delitzsch, de Leipzig. Mais la soil de la richesse parait l'avoir entrainé à la frande.

- Les Eglises Wallounes de Hellande out une Commission d'histoire qui vient de commencer la publication d'un Bulletin analogue à ccini que poblie la Societé de l'Histoire du Protestantisme français. La première livraison de ce bulletin a parti recemment. Elle comprend, comme introduction, un aperen général de l'histoire des Eglises wallmmes de la Hollande; Elles doivent jeur existence a l'émigration des protestants des provinces wallonnes de la Belgique, que la terrible persecution de Charles-Quint avait décimes (il y out soux son règne plus de 50,000 martyrs dans les pays voisins, en Angleterre, en Allemagne, mais surtout dans les Provinces-Unies des Pays-Bas, soulovoes coutre l'Espagne après les rigueurs du duc d'Albe). - Plus d'un siècle après, la révocation de l'Édit de Nantes amenait en Hollande plus de 100,000 pretestants français, qui vincent grossir les Églises du Relige wallon et en fander plusieurs nouvelles. On remarque en parcourant le Bulletin, combien nombreuses sont les Eguses ainsi fondées qui ont maintenant disparu; les Huguenets se sont fondus avec les populations hollandaises, et ont perdu l'usage de leur langue; voilà ce qui explique la disparition de leurs communautés. La Commission qui publie ce Bulletin sura pour tâche de retracer l'histoire de toutes ces Eglises et des 17 encore existantes; la première livraison conficut, outre l'introduction générale, une étude fort intéressante sur la fondation de l'Eglise de Leyda.

TURQUIE. Dans notre précèdente Chronique nous avons parlé du conflit. qui s'est élevé entre le gouvernement ture et l'église greeque, à propos de la suppression de certains privilèges accordes jusqu'à ce jour un patriarcat gree, il ressort du plaidover du patriarche, Jonchim III, dont nous avens la traduction française sous les yeux, que ces privileges, dont l'église orthudoxe réclame le maintien intégral, comportent sa liberté d'action dans toules les décisions concernant le clergé et ses benéfices, les églises, les munastères, les écoles, les établissements philanthropiques et leur fortune imanbilière, ainsi que le mariage, le divorce, le testament, les hivas des orphelins, et qu'ils conferent à l'évêque le droit de nieger dans les conseils des provinces. Or, d'après le même document, le gouvernement turc a modifié ces privileges dans les bérats délivres à des motropolitains recemment sacrés, sur plusiours points très importants. Il établit, entre autres modifications, que les proche civils des métropolitains, des archevêques et des évêques, seront portes dorenne vant devant les tribunaux compétents « du cheri » fonctionnant dans chaque locatité, au lieu d'être déferes de droit à l'autorité compétente dans la capitale. et que les ecclésiastiques accusés au crituinel seront arrêtés, interroges et juyes par l'autorité au lieu de ne pouvoir être arrêtés qu'en vertu d'une autorisation du patriarche ou de l'un des métropolitains. D'autre pari, le patriarche se plaint. de ce qu'à plusieurs reprises le gouvernement ture ne l'ait pas secondé, comme

précédemment, dans l'exécution des décisions reclesiastiques contrs des membres du clorgé qui avaient agi cu contravention des lois de l'Eglise. En ce qui concerns les mariages, les séparations de rorps et les pensions alimentaires qui s'y rattachent, le gouvernement ture prétend ne recomnâire les jugements du patriarche comme exécutoires que lorsqu'ils ne sont pas allaques; en cas de réclamation il se propose de porter la cause devant les tribunaux civils. Sur ce point encore le patriarche proteste au nom des droits et privilèges de son église et de sa nation, de même qu'il s'éjère contre la décision d'après laquelle le gouvernement renvoie les différends concernant les testaments des chrétiens orthodoxes aux tribunaux, sur la demande des parties ou de l'une d'elles. Alors qu'apparavant la permission de construire des églises cinit accordée, dès que la patriarche en faisait la demande à la Sublime Porte, Mgr. Joachim prétend que ces mêmes demandes sont négligées actuellement, et que, de plus, des obstacles sont mis par le gouvernement à la construction et à la libre direction des occles nationales grecques, contrairement à tous les précédents.

Le gouvernement ture, dans sa réponse du 31 décembre 1883, reprend une à une toutes les réclamations du patriarcat et s'efforce d'établir, d'une part, que tous les privilèges réclamés par celui-ci un sont pas positivement compris dans les anciens bérats, que coux-ci ont été modifiés à plusieurs reprises durant les 45 dernières années, qu'ils peuvent par conséquent subir encore d'autres changements, d'autre part, que d'une façon générale les immunités religieuses ne sauraient faire exception à la règle, d'après laquelle les lois un sont pas immun-bles, mais répondent aux nécessités du temps.

Il paralt acanmoins que le gouvernement impérial est revenu sur ses premières décisions; car, dans une lettre de Constantinopie inserce dans le journal le Temps du 13 avril, nous lisons que le 6 avril le berst imperial complèté et absolument conforme aux anciens bérsis et aux demandes de l'Eglise orthodoxe et de la communauié grecque a été retourné au patriarche mouménique. Il ne reste plus à règler que cortaines difficultés suscitées par la lettre ministérielle qui accompagnait le premier envoi du berst, et relatives à la procédure à suivre envers les occlésiastiques prévenus de délite et de crimés. Le Saint-Synode et le conseil national, malgré l'avis contraire du patriarche, out refusé d'accepter les dispositions de la lettre ministérielle.

Mgr Joachim a du donner sa démission, et Mgr Agathangelos, métropolitain d'Ephèse, a été moumé vicaire du patriarest.

INDES, On projette d'élever à Calentia un monument en memoire de Kenhub Chumler Sen. Une grande reunion à été tenue dans ce but. Toutes les classes de la societé anglaise et indigiene et toutes les Égilses y avaient des représentants, et l'idée de porpétuer la mémoire du fondateur du théisme bindou a été acclamée à l'unanimité.

- Le cap. R. C. Temple public à Allahabad (Pioneer Press), par hyraisons mensuelles, deux recueils de légendes et de traditions populaires du Penjab : The Legends of the Panjab et Panjab Notes and Queries.

- Dans une lettre publice par l'Academy du 15 fevrier, M. Peter Paterson com munique une découverie du Pandit Bhagvantal Indrajt, le remarquable savant indigène, qui établit que le mot semueltors dans les documents de Gurjara et Gujarat se rapporte à une ère dent le commencement doit être placé en l'an 245 après J.-C.
- La Société asintique du Bençale a célébre la contiême unniversaire de les fondation le 15 janvier de cette année à Calenda.
- Notre collaborateur M. A. Barth, dans la compte-rendu publié par la Resus critique du 25 fevrier sur la traduction anglaise du Nahabhārato de Krishna-Denipayana Vyam par Protop Chundra Roy, donné d'intéressants detalls sur l'asuvre de propagande entreprise par ce noble et généreux esprit. Nous as resistons pas à la tentation de les reproduires « Le Mahabharata de M. P. C. fie n'est pas soulement une entreprise couragense et méritaire ; c'est en mann lemps une publication qui ne ressemble à aucune wilre ... Cette traduction, qui comprendes plus de cent fascicules de dix feuilles d'impression in 8º chacun, sat presque entierement destinée, comme l'indique le titre, a être distribuée gratuitement. Depuis sept ans unt été distribuées de même, gratuitement, deux editions d'une version bangalie de grand poème, tiress à 3,000 exemplaires. chacune, plus une version benguis du Harivamos, egulement de 3,000 exemplaires. Une édition sanscrite du Mahahhareta et une nouvelle édition de la version bengalie, una cdition amerite el une version bengalie de Hamilyana sont en cours de distribution, toujours sux mêmes conditions. L'ensemble de ces ouvrages représentera plus de 15 millions de feuilles d'impression in-8°, dont près de la moitié est actuellement distribuée. Et l'homme qui est parvenu à mettre sur pied cette gigaulseque entreprise de charité patrintique, n'est m un grand de la terre, comme le mahárdja de Burdwan, qui avait eu avant lui l'idea de distribuer gratis une édition du Mahabharata, ni un lettre illustre ayant l'appui de vastes relations, mais un simple libraire, disposant de ressources condestes acquises par une vie de travail. Il faut lire dans la préface même de M. P. C. R. le simple et touchant recit de ses premiers efforts? comment, après a'être retiré des affaires, après avoir perdu la plopart des siens, et puarra à l'atablissement de la fille unique qu'il avail conservée, il conçut le projet de consacrer au bien de ses compatriotes, le restant de me lorces et d'une fortune qui dépassait ses besoins. Il commença par distribues gratuitement un millier d'exemplaires de la première édition bengalle du Mahhhhárata que lui avait coule sept anness de travail. Instruit et enemgrage par cette première expérience, il forme peu a pen un plan plus vaste, il imagina do creer mus auvre durable qui pat lui survivre, et il arriva masi à fonder une grande association, la Datavya Bharat Karyalaya, ayant pour but de réveiller et de repandre parmi les indigenes le goût et la commissance de la littérature nationale. M. P. C. It. est un hindou orthodoxe et patriote. Il displore l'aliansement da son pregle et. en mêma tampa. Il a foi sa lui. Il l'estime capable de se règénèrer par lui-même

au speciacie de son ancienne grandeur, de réveiller en quelque sorte an rigueur accoupie en la neutrissant de la cère du passe. L'Europe envoie à co peuple hemocoup de hien, mais aussi beaucoup de mal; peut être pius de mal que de bien, l'a grand pas serait fait le jour où, en place d'une littérature impropre, qui le fait douter de tut, de « mauvais romans français (il paraît que nous en exportons jusque là-has) qui le corrompent », il reviendrait aux livres qui contiennent as foi, qui sont faits pour lui et qui devraient être pour lui ce qu'Homère a été pour la Grece.

o On peut douter quelque peu de l'efficacité du remède : personne ne alera la grandeur de l'auvre. Elle est en tous cas, entre bien d'autres, une preuse de co qu'il y a encore de force vive dans l'Hindouisme, de sa singulière flexibilità surfeut, ou, comme on dit sujourd'hui, de sa facultà d'adaptation, L'islamisme, qui est depuis bien plus longtemps et d'une façon plus étroite en contact avec l'Europe, n'a jamuie vu cher lui rien de semblable. Il se contente de fonder. des luspines et de faire copier des manuscrits du Coran. lei, su contraire, nous avons quelque chose comme une - Société biblique - hindoue, et Il ne faudrait pas trop s'étouner si le Gange, un jour, devait nous ensoyer des missionnaires, Il a'y a d'ailleurs risa d'êtroit, sulle trace de fanatisme dans l'orthodoxie et dans le patrictiume de M. Protap Chundra Roy, Sur la converture de son cinquibme fascicule, à l'occasion de la grande fête de Durgh (Fijand, qui tombait l'année dernière sur le 26 septembre), il prie la bienhoureuse Bhugavutt, l'incarnation de la Cakti créatrize, à la fois pour l'Inde et son pauple, et pour sa gracisuse Majesté l'Impératrics reine, pour lord Ripon et ses subordonnés, pour le professeur Max Müller et pour les savants d'Europe qui ent témoigné de la. sympathie à son œuvre. La mailleure preuve, au reste, de la largeur d'idées qui inspire le londateur du Datarya Bharat Karyalaya, o'est cette traduction anglaise du Mahabharata, destinée non aux indigènes, mais à cour qui sont appolés à les gouverner, qui gagneront à les mieux connaître et qui devrent de plus en plus s'habituer à voir en oux des fellow-sudjects et des frères. Des 1250 exemplaires, dont se compose l'édition, mille sont distribués soit dans l'Inde même, parmi la société angle-indone, soit à des orientalistes d'Europe et d'Amérique. 250 sont mis de côté alin de constituer à l'œuvre un fonds de reserve. Es seront adressés à coux qui, s'intéressant à l'essvie, voudrant se faire inscrire au nombre de ses patrons, soit en lui faisant une donation, soit en souscrivant pour un ou pour plusieurs exemplaires. Le prix d'un exemplaire pour l'Europe, port compris, est fixé à 65 roupies, payables en une fois en en deux ressements, au choix du souscripteur. Sur attestation d'insufficance de ressources, la prix peut être réduit a 25 coupies. Ces 250 exemplaires (sur un total de 18,000), non mis dans le commerce, mais cédes pourtant contre argent, sont inuqu'ici la scule et resteront l'unique exception à la grataité absolue des publications du Datavya Bharat Karyalaya. Elle a été rendue nécessaire par les frais exceptionnels de cette traduction angiaise, qui monterent à plus de

100,000 rouples. L'appel du fondateur a été entendu en Angleterre, en Allemagne, en Amérique. Il faut espérar qu'il le sera aussi chez nous et que quelquesunes de nos bibliothèques publiques du moins voudront possèdes un ourrage de première importance et qui ne sera pas refait de sitôt.

Les demandes devront être adressées à M. Protap Chinidra Roy, Balavya Bharat Karyalaya, 367 Upper Chitpore Road, Calcutta. \*

EGYPTE. Notre éminent collaborateur, M. Maspero, qui, malgré toutes les difficultés an milieu desquelles il sa débat en Egypte, a bien voulu nous promettre pour la Revue un bulletine d'égyptologie pour le courant de cette annes, se plaint vivement de l'insufficance des ressources mises à sa disposition pour la recherche et la conservation des monuments anciens. Voict de quelle façon M. Maspèro expose la situation dans une lettre adressée naguére à M. Scott Monerief, sous-secrétaire d'Etat aux travaux publics dans le ministère égyptien :

· Vous savez, dit M. Maspero, qu'une quantité de monuments se trouvent sur la surface du sol entre la mer et la seconde cataracte; nul pays d'Europe, l'Italie et la Grêce y compris, n'en possède autant dans un si petit espace. Ils sont divisés en trois groupes : celui du Delta, avec Alexandrie, Sais, Buhastis et les régions mentionnées dans la Bible ; celui de l'Egypte proprement dite, avec Memphis, les Pyramides, le Fayoum, Siont, Denderah, Thèles, Esnah et Philas et les magnifiques ruines de Wady, d'Essabous et de Wadyhalfa. Un de ces groupes sculement est coulié aux soins du département des antiquetes, et protègé autant que possible contre l'avidité des chercheurs de trasors et la mulfaisante folia des touristes, celui de l'Egypte proprement dile. Encore ne l'est-il qu'imparinitement, et quelques localités comme Siout, Tel-el-Amarah, Bersheh, Reni-Hassan, restent sans gardien. Le Delta et la Nubie ne sont pas prolégés et sont à la merci du premier venu à qui il plait de détruire ou de pilles. Ainsi, en Nubie, les habitants du village de Dandour ont récemment fait scrouler le mur du temple en enlevant le sebakh; à Mansourab, un propriétaire a démoli un superbe naos de Nectanobo I.r., afin d'employer les dehris à la construction d'un pont ; à Zagazig et à Damanhour, les cherchaurs de trésors ont découvert en 1883 des dépôts de bijoux dont la valeur or, le travail artisteque mie à part, était de 50,000 francs. Sur deux tiers du territoire égyptien, les tresors artistiques et archéologiques de l'Egypte sont exposés au pillage,

« Les sommes allouées pour la continuation des fouilles sont si patites, que je suis presque honteux d'en donner le chiffre su Kurope : diminuant tous les ans, elles n'ont jamais dépassé 35,000 fr. et out toujours été plus près de 25,000 fr. Avec 35,000 fr., je pais supporter la charge qui m'est imposse, poursu que ju travaille personnellement beaucoup. La découverte des momies royales à Thèbes, l'ouverture de 10 pyramides qui passaient, comme celle de Mydoum, pour inattaquables; l'enlivement des débris commesure à Louquer, cela montre de qui peut être fait avec les misérables sommes qui sont à notre disposition. La ci-

0

257

tantion est si défavorable maintenant, que je ne demande pas une augmentation qui serait en rapport avec l'importance du service ; tout ce que je sollicite, c'est la non-diminution du peu que le gouvernement me donne. D'un autre c'été je ne puis me resigner à laisses au pillage deux provinces auesi importantes que le Deita et la Nubie. Pai déjà essayà d'amener des particuliers à travailler au résultat que nous pouranivons dans les parties du pays où je ne puis moi-même faire des fouilles au nom du gouvernement. Le gouvernement français, par l'intermédiaire de l'Ecole d'archéologie qu'il a créées au Caire, a mis quelques milliers de francs à notre disposition. Il me semble que des particuliers pour-raient venir a notre aide comme des Compagnies et le gouvernement le font, et que des souscriptions ouvertes en Angleterre et dans d'autres pays d'Europe usura fourniraient des ressources. Notre budget est si rostreunt, que les sommes recueilles, si minces qu'elles solent, scraient hien vounes.

M. Scott Monerieff a porte cette jettre à la connaissance du public. Comme il le fail observer, la France a contribue depuis 1798 à l'étade de l'ancienne. Egypte. L'armes anglaise d'occupation n'a pas de corps de savants qui l'accompagne. Aussi M. Scott Moneriell invite-t-il les personnes qu'intéressent les recherches de M. Maspero a envoyer a MM. Wheatley et C\*, 23, Regent street, les dons qu'elles fui destineralent, et qui, elles peuvent ou être sarcs, seraient bien employes. D'autre part le Journal des Débets a curert une souscription pour la conservation des monuments de la vieille Egypte. Il importe à la France de pe pas abandonner le remarquable savant qui continue vaillamment en Egypte l'anyre de Champollion et de Mariette. M. Remin écrit à ce propos au-Journal des Débats : « L'Egypte ne peut, dans un moment de crise, subvenir aux frais d'une dépense qu'un tiendrait, même dans des pays plus éclairés, pour une dépense de luxe. Il faut donc aider M. Maspèro dans sa double mission, dont l'une est de ne pas laisser s'interrompre tout à fait la serie des grandes fouilles entreprises par M. Mariette, dont la seconde est d'établir un système de protection pour empécher que les monuments exposés sans défense. à la visite des voyagours pe scient pas trop maltraités. Il faut que toutes les personnes qui ont visité l'Egypte ou qui ont l'intention de la visiter, ou qui simplement ont à cour la conservation des monuments du passe, lui apportent pour cela leur secoura. Quarante siècles, - e'est trop peu dire, - suixante siècles d'histoire y sont intéressés. Ajoutons que l'homeur de la France s'y trouve engage. w

el. Maspère continue néaumains ses fouilles. Dans une lettre à un de ses amis écrite de Langeor, à la date du 10 mars, il donne d'intéressants rensergaments à se sujet. Il a commencé le deblayement de Lougsor. Vingt-sept muisons ent été déblayées. Une partie de la colonnade d'un temple est dégagée et les travaux ent mis au jour un potit portique. Tout est intact, et l'en pourra nettoyer le temple entièrement. Il a trouvé d'autre part, à Meustriell, une lescription grecque importante, un papyrus, une page des Actes des Apètres en

dialecte thébain, une quinzaine de stèles, dont trois ou quatre fort curieuses pour l'histoire de l'architecture. Il a trouvé aussi trois nécropoles nouvelles à Mahaliah, près d'Erment; a Hanayah, près d'Edfou; à Neggadèh, un peu us nord de Thèbes; en tout près de trois cants momies. Thèbes a fourni des flèches encore empennées, des ivoires égyptiens et coptes de bon style, surtout de la vaisselle en bronze de très belle forme, tout le matériel du cultu d'une église copte, des porcelaines bleues et violettes de dimensions ionaccoutumées et quelques scarabées historiques, sans compter la momie d'une mignonne levrette de petite taille.

# DÉPOUILLEMENT DES PÉRIODIQUES

ET DES TRAVAUX DES SOCIÉTÉS SAVANTES!

1. Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. - Sénner du 22 février 1884. M. Philippe Berger achève la lecture de son étude sur quelques stèles phéniciennes rapportées d'Hadramète par M. l'abbé Tribides. Il signals une influence egyptienne très marquée sur quelques-mes d'entre elles, particulibrement sur celles qui ont la forme de cariatides, supportant un entablement de fleurs de lotus surmontées du disque ails du soleil entoure de serpenis: le chapitean présente la lête d'une déesse qui porte une étoile et un croissant dans ses mains ramenees sur la poitrine. M. Berger suppose que cette doesse est Tanit. Dans les monuments égyptiens on trouve de même des chapiteaux formès par la tôte de la déesse Hathor, Sur d'autres atèles, M. Berger voit des emblèmes des triades et mome des enneades divines que Polybe menionne en parlant de la religion carthaginoise : on y voit des cippes disposés trois par trois, celui du milieu étant tenjours le plus grand. Ces stèles provincnent des fondations de la nouvelle église de Sousse; elles ont appartenn très probablement à un temple phénicien construit sur ce même emplacement. Les urnes remplies de cendres que l'on a mises à jour en cet codroit sont-elles annel phéniciennes ? Renferment-alles les cendres des victimes des sacrifices humains ? Ca n'est pas probable. Peut-être sont-elles romaines ? Dans ce cas les finnains se acraient servi d'anciennes stèles pour orner leurs sépultures, - Schnee du 29 février, M. Jules Oppert lit un travail historique et philologique sur l'inscription dont M. Houtey a entretenu précèdemment l'Acadèmie. (Seance du 15 livrier, voir flerug, t. IX, nº 1, p. 125). On y lit le nom d'un prince, Louch-ka-ghi-na, qui a regne à Siriella, non avec le titre de pateri (gouverneur), mais avec celui de roi. - A cette époque reculée, Sirtella ou Sirpouls ctuit donc la capitale d'un Etat indépendant. La tablette qui porte l'inscription est sortie des fouilles faites à Tello par M. de Sarzoc ; on ne sait trop comment elle s'est trouvée distraite de la collection de M. de Sarrec, Le

<sup>1)</sup> Nous nous bornans à signaler les articles ou communications qui concernent l'histoire de religions.

Louvre n'en possède qu'un estampage. Ce texte, suivant M. Oppert, est des plus instructifs. Le roi Louen-ka-ghi-na est antérieur à la dypastie à Jaquelle appartient Goudéa, le patesi de Sirtella. Le titre de patesi correspondad à une dignité moitié religieuse et moitié politique, comme l'a établi depuis longtomps. M. Hincks. Il est possible que le titre de roi, parté par Louch-ka-ghi-ua, alt als le prix de luttes et de victoires. Ce prince adore le dieu Ninsah, qui paraît être celui de sa race, et que certains caractères rapprochent du mythe d'Hercule. C'est lui probablement que représentent les taureaux et les colorses qui gardent l'entrée des palais, c'est a le guerrier vaillant du dieu. Bet », Nous auriens là une divinité disparue du panthéon assyrien, et qui aurait persiste dans l'architecture. - M. Oppert donne enruite la traduction du texte de Louch-kaghi-na, qui doit se prononcer probablement Soukaldouggina ; « A Ninsah. le vaillant hères de Mulkit-Bel, Soukaldouggina a bâti son temple. Pai fait un palais pour perpetuer mon nom. J'ai fait un E-izmero pour grroser les champs par cinquante cananx d'irrigation. J'ai fait une maison de dépôt de boisson fermentée qui pent contenir trente grands baths. L'ui construit un temple de repos a Dunszgrana. J'ai bati au dieu Ik-ma le palais des oracies du dieu de Babylone. J'ai fait le temple de la déesse Ban. Au dieu maître Eka, j'ai fait le temple Nina-da (?) pour ravoir sa fille alnee. J'ai fait en dehors du grand bassin du Temple des arrête d'Anon deux grands bassins. Soukaldouggina, le roi de Sirtella, a bâti le Temple des Cinquante (dieux). Sa divinité spéciale est Nindunkil (Ban); qu'elle venille adresser la prière à Ninsah pour conserver la vie du rol jusqu'au terme le plus recule! \* - Le nom de Babylone existe, d'après M. Oppert, dans les signes : tin-tir-ki. Nous aurious dans ce texte la plus ancienne mention commas de la grande cité du pays d'Akhad. On reconnaltrait les le dieu national de Babylone, Mérodach, dans célul qui est nommé le Maltre des Oracles, Jusqu'ici Babylone de paraissait pas sur les monuments de la basse Chaldée. Mérodach ne parall pas non plus dans le panthéon connu jusqu'à ce jour de Sirtella. Les grands bassins dont est orné le temple des acrets d'Anno rappellent la grande mer de Salomon dans le temple de Jérosalem. Un bath ordinaire équivant à vingt litres, c'est-à-dire au cube d'un empan, tel que nous le connaissons par la statue de Goudea. Trente baths représentent donc 600 litres. Le grand bath était un multiple du bath ordinaire que l'on ne saurait surement évaluer. Goudéa fait vœu quelque part d'offrir chaque jour au temple de Papeoukul un bath de boisson fermentée. Cet usage pourrait bien être ples ancien que le roi représenté par les statues de Tello ; et pour des Rhations sacrées, ainsi que pour l'usage des prêtres, un grand entrepôt était indispensable. Quel est le Temple des Cinquante auquel tous les rois, anciens et nouveaux, out collaboré? Le nombre cinquante étant l'expression cabalistique du dieu que les Asseriens nomment Bei, il est rationnal d'y voir le temple de Bel; mais il n'est pas impossible de trouver ici la mention de cinquante divinités formant le panthéon

chaldeen.M. Oppert emet l'opinion que ce furent Sargon Ise et son fils Naramain qui, vers le milleu du trente-huitième siècle avant notre ére, établirant les premiers la suprematie des Sémites sur la Chaldre, qu'ils piacèrent fout entière sous leur expite. La destruction de Tello et la mutilation des auvres d'art de la dynastie de Goudéa peuvent remonter à cette époque. On pourrait par suite plater le règne de Soukablouggina vers le commencement du cinquième millénium avant notre ère. Soukablouggina et sa civilisation sont donc plus anciens encore que les rois les plus antiques, Orchamus, Urbanes et Dunghi, dont les nous sont parvenus jusqu'à nous.

Schneg du 7 mars. M. Clermont-Ganneau présente à l'Académie dix-neul photographies représentant deux candélabres d'argent plaqué et doré et deux bussins de cuivre, dores à l'intérieur. Ces objets ont été exhumés dans un jurdin de Bethicem. Chacun des deux candélabres porte l'Inscription suivante ; MALEDICTUS . QUI . ME . AUFERT . DE . LOCO . SCE . NATIVITATIS . BETHLEEM. Les daux bassies, remarquables par leurs proportions (50 centimetres de diamètro), contiennent des inscriptions et des dessins dont la parfalte conservation est due à cette particularité qu'ils étaient remplia de cira, Les dessins représentent les principales circonstances de l'apostolat de St-Thomas aux Indes et de son martyre camus par les actes apocryphes: Patrio sancti Thoms apartoli at De Miraculii beati Thomse. La ligende de chaque dessin est en vers hexamètres léchins. M. Clermont-Ganneau pense que ces bassins avec les scènes qui y sont gravees datent du XIP siècle, qu'ils sont originaires d'Edesse, où le corps de l'apôtre anrait eté dépose d'après la tradition, et qu'ils furent enfouis à Bethleam pour les seustraire au pillage des Musuimans, - Dans cette même séance M. Léon Renier a présenté l'ouvrage de M. R. Cagnat : Explorations engraphiques et archéologiques en Tunisie, et M. Pavet de Courteille le Lahita Vistara, traduit du Sanskrit par M. Ph. Ed. Foucano (Annales da Musée Guimet, T. VI):

— Séance du 16 mars. M. Senart lit une étude sur trols inscriptions, trouves à Sahasarâni, à Râpnâth et à Bairath, mais continant un même édit du rui houddhiste Açoka Piyadasi. Ce lexte a été public pour la première fois en 1877, et il a donné maissance à diverses explications. M. Senart ne met pas en doute que cet édit religieux soit du prince Açoka Piyadasi, dout nous avous d'autres monuments. Mais s'il c'accorde sur ce point avoc M. Bubler, il n'admet pas comme ce decnier que l'édit seit daté. Où M. Bübler lit que 256 ans se sont écculés depuis la mort de Çakya-Maunt, M. Senart montre qu'il vaut mieuz lire que 256 missionnaires ont été envoyés par le mi dans son empire et class les pouples étrangurs pour propager le bouddhisme. Voici la traduction de l'édit telle que la donne M. Senart : « Voici ce que dit le proi] cher aux devax, Pendant deux ans et demi passés, j'ai été updanka (bouddhiste faique) et je n'ai pas déployé grand réle ; il y a un an passé que je suis entre dans le Sangha (la confrerie monastique). Dans cet intervalie, les bommes qui étaient

les veritables nieux du fundantripa je est à dire les benimmes) uni sité s'duita a n'un être plus veritablement les dieux. Or cela est le récultat de mon adle ; ce resultat ne se peut obtenir par la puissance scule. Le plus humble peut, en deployant du zôle, gagner le mei, si sublime qu'il soit. C'est le but que poursuit cet euseignement. Que tous, humbles ou grands, deploient du zôle, que les pouples etrangers euxonèmes scient instruits (de mes proclamations) et que ce xèle soit durable. Alors it se produira un progrès (religieux), un grand progrès, un progrès infint. C'est par le missionaure que se donne cel sessignement. Deux cent cinquante-six hommes sont parties en mission. Faites graver ces choses sur les rochers; et là ou il y a des piliers de pierre, faites-les graver aussi. »

\_ Dans cette même scance l'Acudémie a désigné M. G. Perrot, son président, pour la représenter aux fêtes du 3004 auniversaire de la fondation de l'Université d'Edimbourg.

— Sance do 21 mars. M. de Charencey lit une note sur le nom de Caculkan dans le manuscrit Trouns. Il maintant que dans le passage vise du unmuscrit yucatèque il faut lire Cuculkané, en dépit des objections qui ont été élayées à l'encantre de cette interprétation. Calculkan est un réformateur religieux du Yucatan que M. de Charencey place au LX viècle de votre ère. — Dans cette même séance M. de Recière présente l'ouvrage du M. Charles-Emile Ruelle: Le congrès encopéen d'Arence pour l'étude et l'amelioration du chant liturgique, compte-rendu non officiel, suivi d'un appendice hibliographique.

— Séance du 4 auril. M. S. Heinach, dans une intre adresse à l'Academie, designe divers objets requeilles en Tunisie dans la tranchée qu'il a leit ouvrir, de concert avec M. Babeim, entre l'ancienne necropole de Byrea et l'arsenal militaire, sur l'ancien emplacement de Carthage. Purmi ces objets nous un remarquons, comme interessant pour les études d'houvers religiouse, qu'un has relief en ivoire, representant la décase Tanit. — M. le genéral l'adherbe est élu membre de l'Académie au deuxeme tour de scrutin.

— Séance du 12 avril. M. Le Biant cerit de Rome, à la date du 31 maire :

Bien que les juits nient été en grand nombre dans l'ancienne Bome, à peller y a-t-on rencontré quelques-mos de feure réputantes. Le premier explorateur des catacombes, Bosio, avait trouvé à la porte Partère en de bours hypogées, aujourillui perdu. Un antre, avec chambres peintes, inscriptions el sar-coplages, a été récomment découvert dans la Vigna Randanini, sur la voie Applianne. Il ust ouvert aux visiteurs. En 1867, la Vigna Cimarra, près de l'église Saint-Sébastien, en a donné un traisième de peu d'importance M. Marnachie vient d'en faire connaître un quatrième, frança par lui sur la rois Labicane, à la Vigna Apolloni, il y a relevé un graffite representant le chandalier à sept branches, le falab et le cedrat, pais deux autres images du chandalier et les restes de deux épitaphes engéleres, pointes en rouge aur des tuies. On

hit our Pune : Amen Schulm both, et our l'autre : Nuch, Quelques fragments d'inscriptions juives su langue grecque portent des formates hien commiss. M. Marriccini a fait remarquer que la cimutico de la roje Labimne était en relation avec un centre de population juive, comme ceux des voies Portèse et Appliante qui servaient aux juifs du Transfevere et de la porte Capene. Des fouilles régulières cont être pratiquees dans la estacombe de la Vigna épollori - Duns catte mênie sêance, M. Joseph Halavy étudie les deux alphabots indiens, celui du Nord ou aryon, et celui du Sud-Quest (p. ex. dans les inscriptions du roi Açoka-Piyadasi). En es fondant sur des analogies de caractions M. Halley retrouve dans le premier sains lettres emprimtées à l'alphabet araméen et qu'un trouve dans les papyres de l'époque ptolémaique. L'alphabet du Sud-Ouest procéderait de même de l'araméen et du gree, mais il est postáriour au précèdent. M. Halavy ou conclut que les deux alphabets sont posteriours à Alexandre et que le plus résent ne camonte pas à plus de 200 mm 250 and arant notre ère. Par consequent, dit encore M. Halley, les Védas et toute la litterature qui s'y, rattache n'ont été mis par écrit qu'après Alexandre, et comme il ne volt pas pourquoi ils auraient eté conservés longtemps dans la tradition orale, il en conclut que la composition des Védas pourrait hien ne pus remonter plus hant qu'Alexandre!

II. Académie des sciences morales et politiques. — Séanes du 23 février. M. V. Durny continue la lecture des conclusions par lesquelles il terminera sa grande Histoire des Remains. Après avoir montré comment les réformes opérèse dans l'administration par Diocletien et Constantin, aboutissent à une contralisation extrême qui éteint toute infinative, toute vie independante ches les citoyens, M. Durny examine la situation des Chrétiens dans cet empire en transformation. Les idées émises par l'illustre historien peuvent être résumées en quelques points principaux.

Au milieu de ce monde finissant, se trouvaient des hommes qui, eux, agissaient et pensaient, mais en regardant au ciel et non pas sur la terre, Les chrétiens, peu soucieux des libertés municipales, ne demandant que la liberté de leur cuite, professant un profond mépris pour la société romaine, pour « la grande prostituée », fayaient les homneurs, restaient indifférents aux malheurs de l'empire et se minessient à combattre les barbares, dans lesquels ils ne voyaient pas des ennemis, L'Evangile avait fait des saints; il n'avait formé ni des situyens ni des hommes d'Etat. Le rôle social de l'Eglise ne commencera qu'au moyen-age, lorsqu'elle revemiliquera, au milieu de la barbarie fentale, les droits de l'esprit, lorsqu'alle opposera l'élection à l'héredite, la justice à la furce, la charité à l'égoïsme des brutales passagns.

Séance du 15 mars. — M. Levassour fait hommagn à l'Académie d'une brochure do M. Benri Duveyrier, intitulée: La confrérie musulmane de Sidi-Mohomoid-den-Ali-es-Senoussi et son domaine géographique. (Voir notre précèdent numero, p. 126). III. Société nationale des antiquaires de France. — Sécuce du 30 janvier (comple-rendu de M. Galder dans la Revue critique).

M. Bertraud, vice-président, de la Société d'émiliation de l'Allier, donne quelques détails complémentaires sur une découverte faile recomment à Vichy et dont il a été question dans une séance précédente. Il présente un dessin de l'anneau en branze portant l'inscription voive du dieu Vérocius. Une figure en branze avait été découverte en même temps que cet unnéen : mais été à disparu.

M. Célestin Port, dans une lettre adressée à M. A. Bertrand, communique un titre de 1644 relatif à l'église de Saint-Jenn du Marillais; en Aujou.

L'autorité occlésiastique y ordonne de supprimer et faire boncher « un tron que est au bus de l'autol pour empécher la superalition qu'ancuns commétéent, y faisant entrer la tête de leurs cafants, « M. Port supproche cette superstition de celle relative aux dolmans troués, Plusieurs mendres de la Sociaté cilent à ce propos des exemples analogues.

Séance du 20 fevrier. — M. Frossard présents le dessin d'un autel antique provenant de Pouzac (Hautes-Pyrenées), portant une inscription qui indique qu'il a été dédie a Mars Lavictus, par C. Minious Potitus.

IV. Journal asiatique. — Janvier 1884. — Léon Frez : Eindes boundibleques. Commont on devient Deva. — 2º Abet Bergnigne. Chronologie de l'ancien royaume Khimèr d'après les inscriptions. — 3º Camille Imbault-Huart. Miscellanées chimois (suite; — en particulier la seconde partie relative aux contumes et superstitions: l'arigine de la fête du Double-Neuf; la légende de la fileuse et du herger). — 4º Lettre de M. Rubent Duval à M. Barbier de Meynard sur le bréviuire pastorien.

V. Revue critique d'histoire et de littérature. — 25 février. — The Mahâbhārata of Krishna-Dearpayana Vyaza, translated into Luglish press by Protap Chandra Roy, fase, I-V; Calcutta. Bharata Press. 1883). Compts-reach par M. A. Barth. Cette œuvre comble une granda lacune; elle set digne da l'attention et des sympathies du public lettré : le traductour distribue gratultament, dans un but patriotòque, la plupart des exemplaires. — 3 mars. Les Huguenats et les Guenx. Etude historique sur ving-cinquanées du XVI vicele, 1560-1585, par M. le baron Kernya de Lettenhave. (Tome 1º 1580-1567, Bruges, Beyart-Slorie; Paris Lecoffre, 1883). Compts-readu par M. T. de L. (précieux documents: la thèse de M. K. de L., adversaire des Guenx, ne pourra être jugée que lorsque son étude sera complète). — 17 mars. 1º l'epage à Jerusalem de Philippe de l'actins, seigneur de Montaut, public pour la societe historique de Disseogue, par Ph. Tamisey de Larreque, correspondant de l'Institut (Paris. Champion, 1883). Compts-readu par M. Emile Picat. Le critique donne un enfieux aperçu d'une plaquette de 1623 où l'on trouve l'histoire de Malchus anterre

jusqu'au nombril (à comparer avec l'article de M. Gaston Paris sur le Inif-Errant dans l'Encyclopèdie des sciences religiouses). — 3º Le Gardinal Carlo Carafa (1510-1561), étude sur le pontificat de Paul IV, pas George Burny (Paris, Hachette, 1883). Compte-rendu par M. Henri Vast. Thèse composée sur des documents de première main; travail sulide et brillant; la figure du papo Paul IV est rapetissée au profit de ses neveux.

24 mars. L'empereur Akhar. Un chapitre de l'histoire de l'Inde au XVI siècle, par le corate F. A. de Noer, traduit de l'allemand par G. Bonct-Moury (Irvel, Leyde, E. J. Brill. 1883). Compte-rendu par M. A. Barth. (Récit consciencieux; l'anteur n'a pas creuse la personnalité si curieuse d'Akhar; traduction pas mai falle, qui avec plus de précaution dans le détail pourrait devenir excellente). — 31 mars. Ancient Inscriptions un Coylen, collected and published for the government by Dr Edward Müller (London, Trübner, 1883; atlas de 55 p. lithographices). C.-r. par M. A. Barth. La collection offre un grand interêt philologique et publographique, mais fournit peu de renseignements historiques, On regrette l'absence de commentaire et de reproductions photographiques.

VI. Bulletin critique. — 1º mars. — L. Desniere. Le Mythe de la Mère Lusine. Compto-rendu par le comte de Marry (renseignements nouveaux, mais pas de solution de la question d'origine ; le critique rattache la légende de Milusine au groupe allemand de la Dama blanche, du Cygne de Bouillon) — 15 mars. — 1º E. Michaud. Louis XIV et Innocent XI, d'apres les correspondances diplomatiques médites du ministère des affaires étrangères de France (toma 1º lanocent XI et sa cour). C-r., par M. A. Ingold (œuvre de parti). — 2º Hippulyte Vérité. Citeaux, la Trappe et Bellejoniaine au diocèse d'Angers. C-r. par M. A. Ingold (intéressant; mai ordonné; sans prétentions scientifiques). — 1º avril. Le R. P. Camille de la Croix. Hypoges-martyrium de Poitiers. C.-r. par M. L. Duchesna (bonne description; c'est une crypte mérovingienne et non un sanctuaire de 72 martyrs poitevins).

VII. Revue archéologique. — Février 1881. — Ch. Dichl. » Découvette à Home de la maison des Vestales. »

VIII. Journal des savants. — Mars 1884. — B. Haureau. « Registres d'Innocent IV et de Benoît XI,» (à propos des publications de MM. Elle Berger et Ch. Grandjean).

IX. Revue philosophique. — Février 1884. — P. Regnaud. « L'évolution de l'idee de briller en sanskrit, en Grec et en Latin » (reoferme une intéressante théorie sur les rapports du langage et de la mythologie). — Mars. M. Vernez. Compte-rendu élogieux du livre de M. Albert Réville sur » les religions des peuples non civilisés. »

X. La Critique philosophique. — 15 mars. — F. Pillon. «Les origines de l'épiscopat » (à propos de la publication de la Didache des apoltes).

3

- XI. Mèlusine. 5 avril 1881. 1° I. Begruic. « De l'importance des usa ges populaires juridiques » (lettre). 2º Louile F. S. Petitot. » La femme au serpent, legende des Dène Chippewayans. »
- XII. Romania. Janvier. a Deux ) égendes surseivanes. Vie de Sainte-Geograpes. Vie de Saint-Ulrich » (christianisation d'anciennes reminiscences mythologiques vanues probablement d'Allemarne).
- XIII. Rovue chrétienne. 10 mars. « L'es neuvelle histoire de Coligny » (à propos du livre récent de M. Bersier ; Coligny et les guerres de religion).
- XIV. Revue ethnographique. Insvier-février. E. F. Hamy. « Décades américaines » (particulièrement la pramière : « Un insigne des Pontiles autéques »).
- XV. Revue de Belgique. la février. Goblet d'Aleietta. « Un co-téchisme bouddhiste en langue française » la propos du catéchisme de M. Henry S. Olcott, president de la Société théosophique de l'Inde, approuvé et recommandé pour l'usage dans les écoles bouddhiques par II. Surangata, grand-prêtre de Sripada et de Guiles):
- XVI. Le Contemporain. 15 férrier. 1° Léon Lecestre. « Les pélerina ges en Terre-Sainte au moyau-âge» (d'après les publications de la Société de l'Orient latin). 2° Le R. P. Olivier. « La sainte couronne. » 3° L'abbe Fenel. « Une neuvelle vie de N. S. Jesus-Christ par l'abbe E. Le Camus. » (ce travall, dit le critique, fait bénéficier la plus sévère orthodoxie des études et des acquisitions d'une sélènes hostile).
- XVII. Revue politique et littéraire. 12 maril. E. de Pressense. L'évolution religieuse contemporaine. Les cultes nouveaux.
- XVIII. Le Messager des sciences historiques de Belgique. 1931. 1" livraison. — Baron Jean de Bethune. « L'ancien couvent des Carmes chaussés 4 Gund » (avec planché).
- XIX. Revue des questions historiques. 1er guril. 1e La vicomte Gny de Bremond d'Arz. « La Saint-Barthélemy et l'Espagne, d'après la norrespondance de Jean de Vivonne de Saint-Gouarde. 2e Victor Pierre. « La persécution religieuse en Belgique après Fructidar. »
- XX. The Academy. 9 février: The moon and the hare, selettre de M. A. Lang & M. Taylor. 16 février: 1° M. Amelia B. Edwards. Some Books on Egypt and egyptology. 2° W. Henry lones. An Esthonian myth of Dawn and Twilight. 3° Comparative mythology (réponse de M. Taylor & M. Lang, controverse au sujet de la valeur que l'on peut accorder à la comparaison de

mythea Maoria et de mythea grees). - 23 febrier : 10 York Powel, sur les aroyaness populaires a propos du 3º vol., de la Teutonio Mythology de Jacob Grimm (traduction de la 4 ed. par J. S. Stallybrass), - 2s Réplique de M. Lang a M. Taylor. - 1" mara: 1" Max Muller, The true date of Buddha's death (f'antone trouve, dans une communication de M. Dunyiu Nanjio sur une notice d'un manumerit chinnis du Visaya, la confirmation de la date qu'il azagno à la mort du Boundha, I'an 177 ar. J. C.). - 20 C. de Harles. The origin of Chinese wellsalian (l'anteur consent à admettre une inflimere des tradition du pays d'Akkad ou de l'Hindoukouch, main à une époque posterieure et non à l'origine). -8 mars : i \* A. H. Sayce, François Lenormant, - 2º Trerien de la Couperie, Repomen a M. de Harlez à propos des origines de la civilisation changes. - 15 mors: 1º Karl Pearson. Recent Wielif Laterature. - 2º W. M. Flinders Petrie. The great temple of San (description des rumes de Tanis). - 22 mars; 1º S. Cheetham. Luthers early treatises (a propus d'une traduction anglaise des 95 thises et des trois premières œuvres de Luther). - 20 Edouard Naville, Lettre à propos de l'identification de l'ithous et d'Herospolis. - 20 mars : t. S. R. Defear, the Book of Paalma (à propos de la traduction anglaise des Paaumes par le rev. T. K. Cheyne), - 2º Cosmo Monkhause Japan (a propos de l'ouvrage de M. J. J. Bain). - 3 Richard F. Littledale. Saint-Joseph. - 4 Lane Taylor. The origins of Religion and language counidered in five Essays by F. C. Cook (Cet. currage at sams valsur). - 5" F. Max Müller. Transliteration of original languages. - 5 areil: I' A. H. Keane. The river Congo from its mouth to the Bolaho by H. H. Johnston, - 2º F. E. Warren. Saint-Joseph. - 3º Edouard Navelle. The excavations at San. - 40 A landdhist "Morality ".

XXI. The Athenseum. — 9 ferrier: Edersheim's, Life of Jesus. — 16 fewrier: An Elizabethian Clergy list, Lichfield Diocess. — 29 mars: Everand im Thurn, Among the Indians of Guiana, being Sketches, chiefly anthropologic, from the interior of British Guiana.

XXII. The Nineteenth century. - April : Rev. Tulloch, Luther and recent criticism.

XXIII. Contemporary Review. — Mars : F. W. Farrar, New-Testament Criticism. Welsa's Life of Christ. — Avril : Canon Westcott. Euripides as a religious teacher.

XXIV. The Indian Antiquary. — Junvier 1884. 1° Cap. R. C. Temple et J. W. Parry. The hymne of the Nangipanth. — 2° Rev. T. Foulques. Grant of the Bana King Vikramaditya II. — 3°W. Knight James. Notes on Buddhist images in Ceylon. — 4° A. C. Burnell. A Legend from the Tavalukāra (or Jaiminiya) Brāhmana of the Sāmaveda. — 5° W. D. Whitney. On the Jaiminiya or Talavakara-Brāhmana. — 6° Burmese Buddhist Dharmagistra.

Fécrier : 4 finddhist Legends translated from the Fortuguese of Prof. S.

Vasconcelles Abreu, with additional notes by Donald Ferguien. - 2. W. G. J. Mirsapur Folklore.

XXV. Die Deutsche Rundschau. - Mars: Prof. Th. Noldeke. Theodoros, König von Abnasinien. - Avril : 1º Prof. Jul. Joliy. Eine Reise nach Ostindien. - 2º H. Bragreh. Der Machdi.

XXVI. Theologische Literaturzeitung. — 23 février : 1º Bernh. Morits. Gragorii Barhelmasi in duodecim prophetas minores scholis. Compterendu par M. Nestle. — 2º Belek Sieschichte des Montanismus. C.-r. par M. A. Harnack (bon travail, mais sans originalité).— 3º Daniel Voeller. Des Ursprung des Donatismus. G.-r. par M. A. Harnack (etnde approfondie des sources; bonne critique). — 4º G. von Below. Die Entstehung des ausschliesslichen Wahlrechts der Domkapitel. G.-r. par M. A. Harnack (travail serieux et fructusux). — 5º G. F. G. Evers. Acalecta ad fratrum minorum historiam. C.-r. par M. Kurl Müller (publication faite avec des connaissances paléographiques insuffisantes).

S mars: Bernh. Pünjer. Geschichte der christlichen Beligiensphilosophie seit der Reformation. C.-r. par M. F. Nitasch. — 22 mars: 19 Jul. Grill. Ber 68 Psalm. C.-r. par M. E. Kautzsch. — 2° F. X. Funk. Die Echtheit der Iguatianischen Briefe aufs noue verthadigt, C.-r. par M. A. Harnack. — 3° Philip Schaff. History of the Christian Church. G.-r. par M. A. Harnack (2° vol.; histoirn complète, mise au courant des découvertes modernes, mais conçue d'après le vieux modèle, et avec de regrettables inexactitudes). — 4° Osc. Locget. Die Bischofswahlen zu Münster, Osnabrück, Paderborn zoit dem laterregnum ble zum Tode Urbans VI. C.-r. par M. Karl Muller. — 5 uvril : 1° Fra. Delitzich. Biblischer Commentar über die Psalmen (4° éd. revue par l'auteur, C.-r. par M. W. Nowack. — 2° Gurt. Portig. Das Christuaideal in der Tonkunst. C.-r. par M. G. Schlosser.

XXVII. Literarisches Centralblatt. — 9 fevrier: 1º Grabe, Gerhard Groot und seine Stiftungen. — 2º Neubaur. Die Sage von ewigen Jude laxeellent). — 3º Neister, das katholische deutsche Kirchenlund in seinem Singweisen von den frühesten Zeiten bis gegen Ende des XVII Jahrhunderts. — 1º marz: 1º Mansi. Sacrorum conciliorum amplissima collectio. — 2º Seifert Die Reformation in Leipzig. — 3º Hauck. Die Rischofswahlen unter den Merowingern. — 4º E. Windisch. Zwölf Hymnen des Rigveda, mit Sayana's Commentar, Text, Wörterbuch zu Sayana, Appendices.

8 mars: 1° Kuenen, Volksreligion und Waltreligion, fünf Hibbert-Vorlesungen (excellent). — 2° Hahn. Bonifas und Lul, ihre Augelsächsischen Correspondenten, Erzhischof Lul's Leben. — 3° Bhagvânlât Indouji, antiquarian remains at Sopara and Padana, being an account of the buddhist Stepa and Asoka edict recently discovered at Sopara, and of other antiquities in the neighbourhood. — 1° Bezold. Ueber Keilinschriften.— 15 mars: 1° Schaurtz.

Prähistorisch anthropologische Studien. Mythologisches und Kulturhistorisches. — 2° Tibetan Tales, derived from Indian sources, translated from the tibetan of the Kab-gynr by v. Schiefner, done into English from the german, with an introduction by Ralston. — 3° Weddigen und II. Hartmann. Der Sagenschas Westfalans. — 22 mars: 1° Peuka, Origines Ariace, linguistisch-athnologische Untersuchungen zur ültesten Geschichte der arischen Völker und Spruchen. — 2° Topets. Der Streit um die geistlichen Güter und das Restitutionsechet 1020. — 5 avril: Wichif's Lateinische Streitschriften (bonne edition critique de Buddensieg).

XXVIII. Deutsche Litteraturzeitung. - 23 février : Hild, La legende d'Enée avant Virgilo, U.-r. par M. Dunger. - 1" mars : Preller, Rômische-Mythologie (3\* adition revue par Jordan). - 8 mars : Carl Budde. Die biblische Urgeschichte, C.-r., par M. W. Namnek. - 15 mars: 1 Schiller-Szinessy. The first book of Psulms, C.-r., par M. W. Nowack. - 2. Hago Delff. Grundzüge der Entwickelungsgeschichte der Rollgion. C.-r. par M. O. Pfleiderer. (couvre de spéculation métaphysique, sans critique). - 3º Stazislas Guyard. Notes de laxisographie assyrienne. C.-r. par M. Schroder. - 4 Rubene Duvut. Les dialectes néo-araméens de Salamas, C.-c. par M. E. Prym. - 5º Saron Sorennen. Om Mahahharata's stilling i den Indiske Literatur. C.-r. par M. A. H. Edgren (bonne étude critique sur les parties du Mahabh, qui peuvent être consideries comme d'origine postérieure). - ils F. Wüstenfeld. Die Cafflen in Sud-Arabien im 14s (17) Jahrhundert, C .- r., par M. A. Wellhausen . - 7º Carlo Prayer, Chriero Cromweil dalla battaglia di Worcester alla sua morte. C.-r. . par M. Alfred Storm (d'après la correspondance du représentant génois et de i'embassadeur Fiesco).

22 mars : Is Berthenn Das Buch der Richter und Ruth: C .- r. par W. Nowack, - 2- Frit: Hommel, Die vorsemitischen Culturen in Aegypten und Babylonien (2" und 3" Lief). C .- r. par M. Schrader (œuvre nourrie; affirmations quelquefois risquées : il y a un chap, important sur la nature et le développement de la religion babylonienne). - 3º Franz Lénnig. Dentache Mythenmarchen. C .- r. par M. Joseph Scemülter (explication populaire des éléments mythiques des contes de Grimm', -4º Ham Prutz. Maltesurkunden und Regesten zur Geschiehte der Tempelherren und der Johanniter, C.-r. par M. Karl Herquet. - 29 mars : 1º Fr. Roes. Die Geschichtlichkeit des Pentateuchs, C. 7. pur M. W. Namuch (sans valeor scientifique). - 2º M. Deutsch, Peter Abutard. C.-r. par M. Karl Müller (blen fait; instructif). - 3 Kurl Mündel. Einassiache Volkelieder, G.-r. par M. E. Martin. - P Franz Muncker, Johann Kuppur Lavater, C.-r. par M. Baniel Jacoby. - 5 april : to Hausroth. Kleine Schriften religiousgeschichtlichen inhalts, G.-r. par M. Nappold (grand merite litteraire). - 2. Weddigen und Hartmann, Der Sagenschatz Westfalena. G.-r. par M. E. H. Meyer.

XXIX. Theologisch Tydschrift. — 1<sup>10</sup> mars: 1º Kuenen. Bydragen tot de kritiek van Pentateuch en Jona. — 2º J. J. Print. Korte geschiedens van het godsdienstunderwijs van J. H. Maronier. — 3º C. P. Tiele. Comptesrendus des ouvrages suivants: 1. H. Harteyk Reys van Zonteveen. Over den oursprong der godsdienstige denkbeelden; 11. P. D. Chantepie de la Sanssaye. Vier schetsen uit de Godsdienstgeschiedens; 111. H. Kern. Geschiedens van het Buddhisme in Indië. — 4º Reyne de diverses publications relatives au Judaisme, par H. Oort.

### BIBLIOGRAPHIE

En dehors des nombreux ouvrages mentionnes dans la Chronique et dans la Revus des périodiques, nous faisons suivre in l'énumération de quelques travaux récents concernant l'histoire des religions.

- A. Pfizmater, Die Gottesmenschen und Skopzen in Rusland. (Wien, Gerold, 1883),
- J. Lippert. Allgemeine Geschichte des Priesterthums, 2º volume. (Berün. Hoffmann, 1884).

Richard Temple. Oriental experience, a selection of Essays and Addresses delivered on various occasions. (London, Murray, 1884, in-80).

P. Balan. Monumenta reformationis lutheranae ex tabulariis secretioribus S. Sedla, 1521-1525, Fasc. 2 et ultimus. (Regensburg. Putstet).

Leon Feer, Contes indienn. Les trente-deux récits du trône (Batris-Sahasan) ou les mervailleux exploits du Vikramafitya, traduits du hengali et augmentés d'une énide et d'un index. (Paris, Lernux, 1884).

- E. Gebhardt. Introduction a Phistoire du sentiment religieux es Italie depais la fin du XII siècle jusqu'au concile de Trente, (Paris, Berger-Lerrault).
- H. J. Berlmann. Die Anlange des katholischen Christenihums und des Uslams (Nördlingen, Beck, 1884).

Ernott Hund. Le Christianisme et ses origines. IV. Le Nouveau Testament. (Paris. Levy, 1881).

Gust, Lebon, La civilisation des Arabes. (Paris, Firmin-Didot, 1884).

- II. Hale. The Iroquois Book of Rites, (Philadelphia, Library of Aberiginal American Literature, 1883).
  - A. P. Sinnel, Esotoric Buddinson, 1883.
- C. Meyer. Der Aberglaube des Mittelalters und der nüchstfolgende Juhrhunderte, (Basel, Schneider, 1884).
- H. Brugsch. Thesaurus inscriptionum egyptinearum. (Leipzig: Hinrichs; 1884),
- E. Rosserum Saint-Hilaire. Etude our l'ancien Testament. (Paris. Grassart, 1884).
- B. Robert, Etude critique sur la vie et l'œuvre de Saint-Patrick. (Paris . Fischbacher, 1884).

- R. E. Brünnew, Die Charidschilen unter den ersten Omayyaden. Ein Beitrar zur Geschichte des ersten islamischen Jahrhunderts, (Leiden, Brill. 1884).
- L. Januay. Histoire des évêques et archevêques de Paris, (Paris, Téqui, 1884).
- C. P. Hofstede de Groot. Honderd jaren uit de geschiedenis der hervorung in de Nederlanden : 1518-1619, (Leiden, A. W. Sythat, 1884).
- C. Ruet, L'amiral de Coligny et les guerres de religion au XVP siècle, (Paris, Palme, (884).

Golubev. Pierre Mohiia, metropolite de Kiev et ses coopérateurs, (Kiev. 1883).

Mémoires de Joseph Siemarska, métropolite de Lithuanie. (3 vol. St-Petersbourg, 1883).

Reusens. Eléments d'archéologie chrétienne, deuxième édition revue et considérablement augmentée, [2 vol. Aix-la-Chapelle, Barth, 1884).

A. de Chambrun de Rosemont. Essai d'un commentaire scientifique sur la Genèse. (Paris: A. Lévy. 1884).

L'Éditeur-Gérant, Ennest Lenous.

## ÉTUDE

atin

# LA MYTHOLOGIE GRECQUE

D'APRÈS OTFRIED MULLER

Prolegomena zu einer wissenschaftlichen Mythologie ren Karl Officiel Müller. Gestringne, 1825,

Ottried Müller consacre le chapitre V de ses Prolégomènes \* à discuter la question assez oiseuse de savoir si l'on a raison d'assigner à la formation d'un mythe une date contemporaine du premier poète ou prosateur qui en fasse mention. Une pareille conclusion serait d'autant plus arbitraire que le silence du poète ou du prosateur ne prouverait nullement qu'il ne connût pas le mythe qu'on s'étonne de ne pas voir figurer dans sa collection. Le silence ne peut être un argument que dans le cas où, vu la tendance, le but, les préoccupations de l'anteur, il est inexplicable qu'il n'ait pas utilisé le mythe en question, s'il l'a connu. Mais le mythe peut avoir très bien existé sans qu'il en ait en la connaissance. Il serait donc d'une rare inconséquence de forger une chronologie des mythes d'après la chronologie de l'histoire littéraire-Il vont mieux chercher si, par exemple, tel mythe existait lorsqu'arriva tel évènement, ou bien si sa formation n'est pas

19

due à cet évènement. Par l'une et l'autre voie ou arrive à une p'riode qui nous reporte bien au-delà de celles des témoignages écrits:

#### VI

### DÉTERMINATION DE L'AGE DES MYTHES AU MOYEN DES ÉVÈNEMENTS HISTORIQUES

Ce sont surtout les fondations de colonies qui rentrent dans la catégorie des événements du genre indiqué. Nous montrerons par quelques exemples l'usage qu'on en peut faire.

1. Byzance fut fondée par des Mégariens dans la 30et olympiade (vers 660 av. J.-C.). Avec ces Mégariens il y avait aussi des Argiens qui peut-être les avaient déjà précédés. C'est ce que raconte un historien bian postérieur, Hesychius Milesius. qui dit avoir puisé ce renseignement chez d'anciens auteurs que nous ne connaissons pas. Il doit avoir raison. En effet, comme Hera, la déesse nationale d'Argos, était adorée sous · le vocable 'Azozia dans la forteresse orgienne de Larisse ', elle fut aussi la patronne de la forteresse de Byzance. Denys le Byzantin dit d'une hauteur qui s'élevait dans la vieille ville : Ille locus Junonia acra dicitur, ubi quotannis victimas primo anni die mactat gens Megarica 1. De plus on sait que la légende d'Io, connexe avec celle de Héra, était localisée à Argos. On montrait l'endroit où lo avait nature sous sa forme de vache. De même, lo dut avoir pâturé aussi à Byzance sur une langue de terre appelée Keras, la corne, au configent de deux ruisseaux. Elle y mit au monde sa fille Keroessa, la cornue, qui fut la mère du héros fondateur Byzas. Il est fort à croire que le nom du Bosphore est en rapport avec ce mythe. Les Byzantins le donnèrent an détroit pour honorer la vache

<sup>4</sup> Paisan, II, 24, 1.

<sup>1)</sup> Hadson, Geogr. min. III, 2.

<sup>3</sup> Apollud II, 1, L.

légendaire, et ainsi se forma l'autre trait de la tradition d'après lequel le l'aurait franchi. Il s'ensuit que les Argiens qui vinrent à Byzance connaissaient déja le mythe d'Io sous une forme encore simple, mais que la légende beaucoup plus développée dont Eschyle s'est servi pour son drame de Promèthée, qui contenait l'incident du passage du Bosphore par la vache lo, date au plus tôt de la 30° olympiade.

La plupart des sanctuaires de Byzance étaient d'importation mégarienne. A Mégare florissait le cuite d'Apollon et ce dieu avait un ancien temple sur l'Acropolis, en face de la mer. Il avait lui-même aidé le héros Alkathous à construire cette forteresse. Il avait pour cela déposé sa lyre sur une pierre que l'on montrait aux voyageurs dans les siècles suivants. On prétendait même qu'en frappant cette pierre d'un caillou, on lui faisait rendre un son semblable à celui d'une corde de lyre'. Or Apollon doit aussi avoir bati Byzance conjointement avec Poséidon. La, il a deposé sa lyre sur une tour et on expliquait ainsi, non pas la résonnance d'une pierre, mais le concert harmonieux que faisaient entendre les sept vieilles tours de la ville ?. Ce sont là de ces importations dénotant la première arrivée des émigrants, lorsque le souvenir des traditions de la mère-patrie est encore frais et vivant. Ce parallélisme nous reporte donc encore à la 30° olympiade pour Byzance et bien au-dela pour Mégare:

2. Syracuse fut fondée dans la 5' olympiade (VIII' siècle avant notre ère) par des émigrants corinthiens; mais parmi eux il se trouvait aussi des gens des environs d'Olympie, notamment des membres de la famille des Lamides qui remplissaient l'office de la divination à l'antel de Jupiter Olympiens. Plusieurs circonstances prouvent que ces consumations d'Olympie exercèrent une grande influence sur les cultes et les mythes syracusains. A Olympie on adorait Artemis sous

4) Findar Ol. VI. 5-6,

<sup>41</sup> Pausan, 1, 42, 1-2.

<sup>\*)</sup> Hesychium, 12, 13, Thou. Cars. 74, 14.

tous ces vocables Alpheionia, Aipheiusa, Alpheioa, etc. Ces épithètes la mettent en rapport étroit avec le fleuve Alphée qui coule non loin de là. On racontait dans le pays qu'Alphée avait aimé la déesse!, et que ses avances avalent été repoussées. Mais ceci est un tour plus récent de la tradition. L'épithète ajontée au nom de la déesse prouve que primitivement on croyait à son union avec Alphée. Des gens d'Olympie vinrent donc avec les Corinthiens, fondateurs de Syracuse, et s'établirent avec eux sur l'île d'Ortygie. Ils y élevèrent un temple d'Artémis fluviale, ====uix, bien qu'il n'y eût aucun fleuve dans l'île. Mais il y fut pourvu par la supposition que la source Aréthuse, proche du temple, contenuit l'eau sainte de l'Alphée, et on crut en voir la preuve dans le fait que de gros poissons vivaient dans l'étang formé par cette source. On ajouta bientôt qu'Alphée avait suivi la déesse en Sicile. Tout cela s'enchaînait. Plus tard, quand le mythe d'Artémis se fut genéralement fixé dans le sens d'une virginité perpétuelle de la déesse, la légende syracusaine dut être modifiée. Il fut admis qu'Artémis s'était enfuie devant Alphée. C'est ce que Telesilla l'argienne chantait dans la 61° olympiade (VI° siècle av. J.-C.). On ne sait trop ce qu'en pensait Pindare qui appelle Alphée le « repos vénérable d'Artémis 1 ». Enfin Artémis fut éliminée du roman mythique et on lui substitua Aréthuse comme la bien-aimée du dieu-fleuve. Il ressort en tont cas de toute cette évolution légendaire que son point de départ peut être fixe à la 5° olympiade,

3. Corcyre fut vers le même temps colonisée par un autre essaim de Corinthiens. Corinthe adorait dépuis longtemps Héra sur l'acropole, sous les vocables de βονναία (du Mont) et d'axpaia (de la Hauteur). Le mythe de Médée est en rapport étroit avec ce culte de Héra. C'était un des mythes locaux de Corinthe. Hé bien! à Corcyre ou nous parle du temple de

<sup>1)</sup> Pausan, VI, 22, 5.

<sup>\*)</sup> Nero, L. 1.

<sup>68)</sup> Pausan, II, 1, 7.

Héra, le Héræon', ainsi que de Médée. C'est là qu'elle aurait célèbre son mariage avec Jason, et on montrait encore au temps d'Apollonius de Rhodes (III's siècle av. J.-C.) la grotte sacrée des flançailles : Médée n'a pas toujours été uniquement la sorcière de la légende. Pour Hésiode c'était une déesse qui s'était unie à un être humain . Corcyre étant devenue très promptement étrangère à sa mère-patrie, il n'est pas douteux que toutes ces dévotions où Héra et Médée tiennent une si grande place, datent de la colonisation même.

4. Vers la 16° olympiade (VIII° siècle), des habitants de Lindos, île de Rhodes, fondèrent Gela en Sicile et Phaselis sur les limites de la Lycie et de la Pamphilie en Asie Mineure. Deux frères de Lindos. Antiphemos et Lakios, avaient été consulter l'oracle de Delphes qui avait envoyé le premier dans la direction de l'onest, le second dans celle de l'est. C'est ainsi que Lakios alla fonder Phaselis '.

Maintenant II se trouve que Lakios est un nom crétois, une forme de Rhakios. D'après la tradition, le crétois Rhakios contribue à la fondation de l'oracle apollinien de Klaros. On racontait dans les vieux poèmes que les héros, vainqueurs de Thèbes, avaient fait offrande au dieu de Delphes de Manto, fille du deviu Tirésias; celle-ci, renvoyée de Delphes, rencontra Rhakios, l'épousa et alia fonder avec lui un oracle d'Apollon près de Colophon (Asie Mineure) qui fut le célèbre oracle de Klaros. Leur fils fut ce Mopsos qui passe pour le premier grand prophète de ce sanctuaire. On parlait donc près de cet oracle d'un serviteur crétois d'Apollon et d'une devineresse de Delphes qui l'avaient fondé. On peut affirmer que ce Rhakios ou Lakios et le prétendu fondateur de Phaselis sont un seul et même personnage mythique et que dans l'établissement de cette ville, comme dans celui de plusieurs.

<sup>1)</sup> Thucydide 1, 24; III, 75, 79.

<sup>1)</sup> Argonnet.
2) Theogon, 992,

Comp. Athènes VII, 997. Etienne de Byzance an mot l'élz.
 Pausan, VII, 3, 1, Comp. Strabow XIV. Pomp. Mela 1, 47.

autres villes de Pamphylie, l'oracie de Klaros eut sa part. On en transporta les héros sur le territoire récemment occupé. Il suffit pour s'en convaincre de comparer la légende avec plusieurs autres, par exemple avec celle qui attribue la fondation de Phasells à Mopsos, fils de Rhakios', et avec une antre qui associe Lakios et Mopsos, envoyés par Manto, dans cette même opération. Il est facile de comprendre que le patron mythique d'un oracle pût devenir dans la tradition le fondateur d'une ville. Les émigrants partaient toujours avec la croyance qu'ils étaient protégés contre les mauvaises chances de l'expédition par le héros dont ils emportaient avec eux la vénération héréditaire. C'est lui qui combattait avec eux et dont l'appui leur avait permis de se faire une nouvelle patrie. C'est donc lui qui devennit le vrai fondateur dans l'idée de la postérité. On honorait donc Laklos à Phaselisparce que sa famille de devins avait présidé à l'établissement de la colonie. On lui adjoignait son fils Mopsos, dont le nom est aussi un nom de prophète. Plus tard on évhémorisa la légende et Lakios devint un fondateur de ville de la 16' olympiade. On arrive à des conclusions semblables quand on étudie les origines légendaires des villes de Cilicie telles que Mallus, Mopsucrène, Mopsueste, etc.

5. Nous revenons encore une fois à Cyrène comme à l'exemple le plus intéressant d'un mythe formé dans les temps historiques et en supposant d'autres antérieurs. C'est une colonie de Théra (Santorin), île volcanique d'où partit l'essaim qui fonda Cyrène vers la 37 olympiade (VII\* siècle av. J.-C.). La plus ancienne partie de la ville était située près de la source Cyré, consacrée à Apollon\*, et doit évidemment son nom à cette circonstance. Les princes de Cyrène faisaient remonter leur généalogie au vieux héros minyen Euphemos, que la tradition fait naître en deux lieux différents, à Panopée et à Hyria en Bœotie, mais ces deux localités étaient

<sup>9</sup> Mola: 1, 14.

<sup>&</sup>quot;> Harod. IV, 158; Comp. Pindare, Pyth. IV, 201.

minyennes. Les Minyens avaient occupé le sud de la Laconie avant d'aborder sur l'île de Théra. C'est pourquoi Euphemos lui-même reçoit le surnom de Tanarien, du mont Tonare. Quand les Minyens établis à Théra eurent fondé Cyrène l'après l'ordre de l'oracle de Delphes, après avoir vaince les barbares lybiens, ils durent croire que leur entreprise avait été voulue, déterminée, favorisée par les dieux. Donc, et ce raisonnement est tout à fait conforme à l'esprit de l'antiquité grecque. leur prise de possession de territoire devait être fondée sur quelque évènement remontant aux temps héroiques, les ancêtres dont ils crovaient possèder l'affection et la faveur avaient du faire comme eux. Une foule de légendes se formèrent sur cette base autour de la fondation de Cyrène. L'une d'elles est celle de la nymphe Cyrène aimée d'Apollon, nous en avons déjà parlé. Une autre raconte qu'Euphemos prit part à l'expédition des Argonautes, qu'il entra avec le navire dans la mer Tritonne que la tradition plaçait sur les confins de la Cyrénaïque. Là le dieu Triton serait apparu aux navigateurs et n'ayant rien autre sous la main pour faire un cadeau de bienvenue à ses hôtes, il aurait donné à Euphemos one motte de terre qu'Euphemos aurait immédiatement saisie!. Le fait de saisir une motte de terre était le symbole de la prise de possession d'un pays. Ses descendants pouvaient donc en appeler à cette légende pour démontrer la légitimité de leur établissement. C'était le fait qu'on réussissait ainsi à transformer en droit. Les Cyréniens n'auraient pu fonder leur ville si le dieu Triton s'y était opposé. Ils l'avaient heureusement fondée, donc ils l'avaient fait de son plein grê, donc il les avait constitués légitimes possesseurs du sol. D'après le chantre des Argonautes, Apollonius de Rhodes \*, la motte de terre avait été offerte en retour d'un trépled que les navigateurs avaient déposé sur le bord de la mer Tritonne en l'honneur d'Apollon, et d'après Hérodote \* le dieu Triton avait prédit

<sup>1)</sup> Pindara, Pyth. IV.

<sup>\*)</sup> IV. 1518. \*) IV. 170.

que si un descendant de ces béros rentrait en possession du trépied, cent villes grecques s'éleveraient autour de la mer. Le fait est que le rôi Battus, qui se croyait un descendant des Argonautes et qui possédait le terrain sur lequel le trépied avait été déposé, agrandit beaucoup Cyrène qui ne tarda pas à semer beaucoup de villes-filles dans la contrée. C'est là encore un développement ultérieur de la légende. Plus tard encore on voulut, comme Hérodote, appliquer l'oracle à une mer Tritonne plus éloignée. Mais tà il resta sans accomplissement et il n'en résulta qu'une légende vague et obscure.

#### VH

APPLICATION DE LA MÉME MÉTHODE AUX TEMPS MYTHIQUES EUX-MÉMES.

Les évènements dont nous venons de parler se sont écoulés de la 5° à la 37° olympiade (d'env. 750 à env. 632 av. J.-C.). Ils ont eu pour conséquence le transfert, l'extension et même la création des mythes qui les concernent. Pourrait-on prolonger le même mode d'opérer jusque dans les temps mythiques proprement dits, antérieurs à l'histoire? C'est ce qui nous paraît prouvé par les exemples suivants, choisis entre beaucoup d'autres.

1. Dans notre opinion les Pélasges Tyrrhéniens, au temps de l'invasion dorienne, quittèrent la Bœotie et se rendirent dans l'île de Samothrace où ils implantèrent le culte de Cadmus on Cadmilus et d'Harmonia. C'est un point fort important de l'histoire mythologique de la Grèce.

Cadmus passait depuis l'antiquité pour le fondateur de Thèbes. Son épouse Harmonia y était déesse indigène. Elle correspond dans le mythe thébain à Aphrodite comme déesse de l'amour et du mariage; aussi la nommait-on fille d'Arès. Or on adorait aussi Harmonia à Samothrace et, autant-que

<sup>· 1)</sup> Plutarque. Pelopides, 19. Hestode, Théog. 957, 975.

nous sachions, à Samothrace seulement. Dans les mystères de cette ile il y avait une cérémonie ou l'on cherchait Harmonia disparue! On y adorait aussi Cadmus comme un dieu. Il est vrai qu'on l'appelait Cadmilus, mais ce mot n'est qu'une forme de Cadmus et, comme ce dernier vocable, passait pour un surnom d'Hermès! Ce Cadmus-Cadmilus était ajouté comme quatrième aux trois Cabires de Samothrace. On le disait fils d'Héphœstos et de Cabira, et père des trois Cabires!

Il doit donc y avoir eu un lien unissant Thèbes et Samothrace, et on n'en peut trouver les fils qu'en recourant aux Pélasges Tyrrhêniens, dont Hérodote nous dit qu'au temps de l'invasion dorienne ils émigrèrent de l'Attique aux îles de Lemnos et de Samothrace . Mais ces Pélasges de l'Attique étaient venus de Bœotie , des environs de Thèbes. Nous pourrions donc présumer déjà que ce sont les Pélasges Tyrrhéniens qui ont porté à Samothrace le culte de Cadmus. Mais, de plus, nous savons qu'Hermès-Cadmus-Cadmilus était adoré par ces Pélasges. Callimaque, qui parle de ces Pélasges Tyrrhéniens établis dans l'Attiques, dit aussi que les Tyrrhéniens donnaient à Hermès le nom de Cadmilos. Ce peuple, même après le commencement de l'ère des Olympiades, au temps de l'hymne homérique à Dyonisos, sillonnait les mers de la Grèce. Jusqu'autemps des guerres médiques et même depuis, il fonda beaucoup de petites cités indépendantes au nord de l'Archipel. Hérodote nous apprend enfin que c'est des Pélasges que les Athéniens avaient reçu leur Hermés ithyphallique :, que ces-Pélasges de l'Attique allèrent habiter Samothrace et y portèrent leurs mystères, Kaßelow soyia.

<sup>1)</sup> Schol. d'Euripide, Phan. 7.

<sup>2)</sup> Eustathius, Schol, de Favorinus, M. IV, 385; comp. V, 162, 219.

<sup>3)</sup> Strabon, X, 3, 20-21.

<sup>1)</sup> Comp. Hérod., VI, 137, et II, 51.

<sup>&#</sup>x27;19 Strahon, IX, 1, 18; 2, 3.

<sup>1)</sup> Scholie d'Aristophane, Oiseana, 832.

<sup>1)</sup> II, 5L.

Hermès-Cadmilus n'était pas adoré comme Cabire, mais comme générateur des Cabires. On a pu rattacher avec succès son nom à 22ζω, former, ordonner. Le culte des Cabires se célébrait à Samothrace, à Lemnos et à Imbros. On y constate aussi le culte d'Hermès et les monnaies des deux dernières îles portent très clairement le symbole ithyphallique. On connaît de plus un culte sanglant des Cabires à Thessalonique ', dans quelques villes de la Troade, à Pergame \*, enfin à Authédon et à Thèbes \*. On peut démontrer assez clairement. qu'en tous ces lieux s'établirent des Pélasges Tyrrhéniens . En un mot, on peut poser en fait que, partout où l'on voit le culte cabirique établi, il suppose la présence des Pélasges. Ce culte doit avoir eu Thèbes pour foyer de propagation. A quelque distance de cette ville se trouvait un bois sacré de Déméter et de Cora Kabeiria ; près de là, un sanctuaire des Cabires dont Pausanias parle longuement. La prêtresse s'appelait la Pélargé ou la Pélasge . D'après Euripide , ce sont les deux déesses cabiriques qui ont fonde Thèbes. Zeus donna la ville en présent à Cora le jour où elle enleva son voile devant son époux. Cadmus habitait le temple de Démêter Thesmophore 1. Nous voyons là réunies toutes les divinités de Samothrace. Ce résultat est indépendant de la question de savoir comment, dans cette même fie, le culte d'Héphæstos fut associé à celui des Cabires. Nous pouvons donc retrouver les origines et les traces d'un culte pélasgique bien antérieures à l'époque d'Homère, remontant aux jours de l'invasion dorienne et porté par les tribus pélasges aux différents lieux où les amenérent les invasions et leurs expéditions maritimes .

<sup>)</sup> Firmieus, De err. Prof. Helig. 12 et monasies aven les insuriptions Cabi-

<sup>\*)</sup> Pausanias, 1, 4, 6,

<sup>1)</sup> Ibid., IX, 22, 5; 25, 5.

<sup>4)</sup> Comp. Herodote, V. 26; VI, 137; I. 57; VII, 42. Thucydide, IV, 409. Hellanicos dans Zanodole, V. 61.

<sup>2)</sup> IV, L.

<sup>\*)</sup> Phoen., 687.

<sup>1</sup> Pausanias, IX, 16, 3.

<sup>1)</sup> Officed Muller combuttait ici indirectement les théories, reprises encore

2. Notre second exemple est emprunté à un fait connexe avec le premier. Ge fut Zeus, disons-nous, qui fit [présent de la ville de Thèbes à Cora le jour où elle consentit à ôter son voile pour se laisser voir à son époux!. C'est ce qu'on appelait les inazzadentique, à l'occasion desquels les Grecs échangeaient des cadeaux. Or, la ville d'Akragas, en Sicile, adorait aussi Cora. Pindare appelle cette ville a résidence de Perséphone». En bien! Akragas fut aussi donnée par Zeus à Cora le jour où elle ôta son voile. Ce my the se rattachait à la fête de la noce

quebjuefois après lui, qui montraient dans le culte mystérieux des Cabires un legs de la colonisation phénicienne, par conséquent un culte d'origine et de nature semiliques. De plus en plus on en est venu à penser que O. Möller était dans le vral. L'hypothèse qu'il rejette s'appayait principalement sur la ressemblance du mot Cabire et du nom de Kabirim, grands, puissants, porté par les divinites names que les Pheniciens plaquient en avant de leurs navires. Mais cas divinités, essentiellement protectrices de la navigation, ne penvent être identiques aux Cabires, divinités essentialliment chthonicones et qui n'ent été regardess qu'asser tard, et saus donte à cause de cette confusion, comme patronnes des navigateurs. On peut ramener leur nom au verbe zate, brûler, untere. Ce som des divinités du feu terrestre, dont l'action forme du dedans les cheses, qui ochauffaul la terre, qui forgent les métaux, et qui causent les éruptions voleaniques (Comp. Woloker, Eschyltsche Teilogie, p. 160; Alfred Mauey. Relig. de la Gréce antique 1, 204; Decharme, Mythologie de la Gréce antique, p. 251-255). Il est plus difficile d'écarter la supposition d'une influence semitique dans le mythe proprement dit de Cadamy, foudateur de Thèbes et de la civilisation, inventeur de l'aphabet (dont l'origine est phénicienne) et quela tradition fait partir de la côte aziatique en comparale de ses frères Phonix et Cilia à la recherche de leur semi Europe. B'autre part, la légende de Cadmus conficul des éléments purvoent heffeniques (hitte avec la dragon, saivie d'une expication) qui font du héros thébain un personnage ressemblant beaucoup à Apollan. Le nom de son here Phanix, qui signific « le soleil pourpre », ne designe pus necessairement les Phônicieus et pourruit bien avoir suggere lutradition classique aux Grees qui, à partir d'une certaine époque, encent une vraie manie de chercher leure arrgues rengiouses à l'étrauger. On peut soutenir entin que le souveair des nombreux établissements fondes par les Phénicieus aur les côtes de la Gréce à une époque où ils apportaient des connaissances et ane civilisation superieures, associé au fait que Cadmus est dans as légende un heros sivilatateur et inventeur, a sued pour établir un lieu mythique entre lui et la Phènicie. On ne comprend pas très pien ce que les Phéniciens, qui établissamul des comptoirs plutôt que des colonies, et ne se fixalent pas à l'intérieur des pays qu'ils explicataient en commerçante, pullement en industriers on en cultivatours, auraient eté calce à Thebes, Enfin, si Cadmus se rattache étroitement au culte des Cabires, et ai ceini-ci n'est pas sémilique, il est bien à croire que la heroe thebain n'est pas semite non pins. - A. R.

<sup>1)</sup> Schol. d'Euripide, Phæn., 688.

<sup>\*)</sup> Pylh., XII, 2.

<sup>3)</sup> Schol, de Pindare, Olymp., 11, 15.

divine (Oroyama), que célébrait toute la Sicile par saite de l'extension de ce mythe local !. Mais, de plus, la région de Cyzique, dans la Propontide, adorait anssi Perséphone, qui devait avoir conquis cette ville sur les géants :. Zeus l'avait aussi donnée à la déesse à titre de dot. N'y anrait-il donc aucun fait réel à la base de cette triple concordance entre trois régions si distantes l'une de l'autre? Il paraît qu'une famille cadméenne, les'. Egides, peu de temps avant l'invasion dorienne. alla se fixer en Laconie, de là à Théra, puis à Gila et à Akragas, où elle acquit une grande renommée. Elle y porta sans doute son culte thébain héréditaire. D'autre part, Cyzique et ses environs furent longtemps habités par des Pélasges Tyrrhéniens qui avaient quitté le pays thébain en même temps que les "Egides. Cette concordance démontre donc qu'avant l'invasion derienne la tradition thébaine célébrait les fiancailles de Cora et de Hadès.

3. Autre exemple. Il est raconté qu'Apollon, après avoir tué le Python, s'enfuit de Delphes à Tempé, et que là il dut expier le meurtre qu'il avait commis : Tous les huit ans, une théorie solenneile partait de Delphes pour aller à Tempe queillir un rameau du laurier sacré près duquel Apollon avait accompli sa lustration et le rapportait à Delphes. Ces processions en l'honneur du dieu lauré, les Daphnéphories qui lui étaient consacrées, se retrouvent en bien des lieux en Grèce, notamment à Thèbes, où l'on reproduisait les cérémonies delphiques. Mais la légende de la purification d'Apollon se racontait aussi dans la ville crétoise de Tarrha, située au nord d'une valiée étroite et boisée dans les montagnes occidentales de la Crète. Il y avait là un sanctuaire renommé d'Apollon\*, où l'on célébrait les expiations du dieu pythien. Les habitants de la ville

<sup>1)</sup> Plutarque, Timol., 8. Schol. Find., Nem., I, 16.

<sup>1)</sup> Agathocles dans Etienns de Hyzance, BérSixes:

<sup>3)</sup> Appien, Mitheidale, 75.

Conon, 41. Comp. Et de Byz. Kiçtes; et Blo Seres.
 Plutarque, Quæsi, Græc., 12. De Def. Orac., 14, 21.

<sup>\*)</sup> Etienne de Bys. Tepos.

roisine, Elyros, envoyaient à Delphes l'image d'une chèvre allaitant deux enfants, que le dieu, d'après la tradition locale, avait engendrés à Tarrha '. On localisait à Tarrha comme à Tempé la purification du dieu. C'était un Tharrhéen, Karmanor (Katharmanôr?), qui avait été le purificateur '. On chercha plus tard à concilier les deux traditions, car Pausanias entendit parler à Delphes de Crétois qui avaient purifié les mains ensanglantees d'Apollon '. Quelle peut avoir la été cause d'une pareille localisation de la tégende en deux régions aussi éloignées l'une de l'autre, aussi étrangères l'une à l'autre que Tempé et Tarrha? Tout simplement que la Crète reçut aussi des immigrants doriens. Les Boriens étaient fervents adorateurs d'Apollon. C'est de Tempé qu'ils portèrent en Crète leur légende favorite '.

4. Un quatrième exemple tiré des Triopies, fêtes de fédération célébrées par les six villes doriennes du sud-ouest de l'Asie-Mineure, du territoire de Cnide, est moins concluant.

## VIII

#### DE L'AGE DE LA MASSE GLOBALE DES MYTHES

Des exemples précédents, auxquels on pourrait en ajouter d'autres, résulte que l'on peut faire remonter l'existence des mythes grecs au-delà de l'époque où naquit la poésie réfléchie et plus ou moins artificielle. C'est cet âge antérieur qui, pour les Grecs eux-mêmes, était l'âge mythique et qu'ils distinguaient nettement de l'âge historique. C'est l'invasien dorienne qui formait en quelque sorte la limite entre les deux époques. Les poètes ont pu amplifier, orner, développer les mythes légués par l'âge antérieur, mais l'ensemble de ces mythes était constitué bien avant eux. Nous devons toutefois ne pas

<sup>1)</sup> Pausan., X, 16, 3. 1) Hild., H, 7, 7; 30, 3, X, 7, 2; 16, 3.

Strabon, X; Etienne de Byz., Assport, Comp. Diodore, IV, 60; V, 80.

oublier que dans les temps historiques et depuis les premières olympiades, la faculté de création mythique n'est pas encore éteinte. Mais il est à remarquer que ce sont précisement les émigrations et les colonisations qui lui donnent un nouveau stimulant et comme un regain de vitalité. Elles renouvelaient jusqu'à un certain point les conditions de l'ancien temps où les penples changeaient squvent de résidence et construisaient des temples à leurs dieux sur les terres nouvelles. Pour se lancer sur la haute mer, pour aller chercher de lointains rivages, disputer une seconde patrie à des indigenes sanvages il tallait de l'audace et une grande confiance dans la protection des dieux-patrons. Il fallait de vieilles prophéties, des oracles pythiens pour enflammer les courages, des chefs issus d'antiques familles pour diriger l'expédition, des devins de grand renom pour approuver toutes les mesures prises ou à prendre. Le choix de l'emplacement à occuper, l'érection des premières demeures, tout se faisait au nom de présages révélateurs, par obéissance à des voix prophétiques. La réussite était due à la faveur d'un dieu ou d'un héros, les échecs provenaient de quelque faute commise contre la volonté du destin ; un monde învisible enveloppait de toutes parts le monde visible et en déterminait les évènements. Un tel état d'esprit devait donc réveiller la faculté de production mythique, même dans un temps plus traditionnel que créateur. Nous en avons fourni quelques preuves.

## IX.

DÉTERMINATION APPROXIMATIVE DU TEMPS OU CESSA LA CRÉA-TION DES MYTHES.

Cette fusion de l'idéal et du réel que nous avons signalée comme l'élément essentiel du mythe ne pouvait s'opérer qu'aussi longtemps qu'on ne savait pas se représenter leur distinction. Lorsque l'on sut exprimer des idées sur le monde et sur les dieux pris à part, lorsque l'on fut habitué à décrire

les événements réels d'après les données de l'observation et en les considérant en eux-mêmes pour eux-mêmes, la production des mythes dut cesser. La philosophie et l'histoire commencent à fleurir depuis la 60° olympiade (vers 540 av J. C.). Mais leur langage suppose une longue preparation, une grande activité intellectuelle antérieure. Avec elles le mythe s'éteint. Il plonge par ses racines dans la tradition orale. Sa transcription par l'écriture en le fixant l'arrête et en quelque sorte le pétrifie. A quoi viennent s'ajouter les variations de la pensée religieuse. On peut jusqu'à un certain point, sans lignes de démarcation rigourouses, reconnaître plusieurs époques successives de l'histoire des mythes. En tête est le temps où les mythes naquirent spontanément d'idées religieuses, de sentiments religieux diversement appliqués à la nature et à l'homme; puis celui où la pieté les transmit comme autant de faits remontant à un passé merveilleux; vient ensuite le temps, celui de Pindare, où la religion se modifie sons l'influence de la spéculation philosophique et se trouve déjà par là à l'état d'antagonisme vis-à-vis de plus d'un vieux mythe; enfin arrive le moment (époque d'Euripide) où la philosophie ne voit plus dans les mythes que des formes qu'il lui est permis de remplir de ses propres idées. Ce n'est que la première période qu'on peut appeler créatrice. La seconde la perpétue pourtant jusqu'à un certain point par analogie et par voie déductive. La troisième modifie les mythes par une sorte de nécessité intérieure. La quatrième enfin joue arbitrairement avec la mythologie et n'y voit plus en dernière analyse qu'une matière indispensable et une parure de la poésie.

A présent il ne faut pas oublier que ces directions diverses ne se prononcèrent que dans la classe instruite et cultivée. Dans les districts peu fréquentés, dans les montagnes d'Arcadie, au sein des couches inférieures de la population, le vieil esprit dut se perpétuer longtemps encore. Mais par cela même lemythe devait dégénérer. Il n'était plus l'expression de la cultare générale. Il devenait légende ou plutôt conte légendaire. Ce qui caractérise le conte légendaire, c'est précisément qu'il habite les régions basses et qu'il est en opposition avec l'esprit cultivé du même pays et du même temps. Il est au mythe ce que la croyance aux fantômes est à la foi dans les dieux.

La fondation d'Héraclée Pontique par des émigrants béotiens et mégariens, dont Héraclès était le héros protecteur, vers le même temps où Cyrus conquérait la Médie, par consequent vers la 55° olympiade (vers 560 av. J. C.), est une des dernières colonisations qui aient servi de noyau central à tout un rayonnement mythique. On y localisa par exemple le mythe béotien de Cerbère tiré des enfers. On y supposa que Héraclès avait du combattre les Bébrices et les Mygdons, de même que les nouveaux colons durent les combattre aussi '. On ne voit guère d'autre parallèle à cette formation tardive, encore est-il fort mince, que l'aventure d'Héraclès au pays celtique des Lygiens. C'est une légende se rapportant à la fondation d'une autre Héraclée, établie par les Massaliotes à l'embouchure du Rhône. Les colonies athéniennes et autres qui furent fondées depuis cette époque ne fournissent plus que quelques appoints à peine perceptibles à la mythologie.

Il est une classe de traditions mythiques dont on peut encore assez hien déterminer la date première. Ce sont celles qui proviennent de la connaissance des peuples étrangers succesivement découverts par les Grecs. C'est surtout entre la 40° et la 50° olympiade que leur horizon géographique s'élargit (de 620 à 580 av. J. C.). On peut taire à ce sujet plus d'une remarque curieuse. Hérodote ° croit devoir réfuter une légende qui circulait dans la Grèce de son temps et qui voulait que Héraclès, venu en Egypte, mené à l'autel pour être sacrifié à Jupiter, eût brisé ses liens et tué tous les assistants. Cela se rattache au vieux mythe antérieur de Busiris qui immole tous les étrangers. Ce mythe a dû se former dans un temps où les Grecs connaissaient sans doute le rivage égyptien, mais n'osaient pas encore s'aventurer dans l'intérieur de ce pays étrange qui leur

Apoliodore II, 5, 9,

inspirait une sorte de terreur mystérieuse. Busiris, fils d'Ægyptas d'après Apollodore, n'est autre chose que Pe Osiris, Osiris avec l'article. C'est plus tard, après que Psammétique eut pris à sa solde des soldats ioniens, puis sous le règne d'Apriès, : que des relations amicales s'etablirent et que se forma la donnée mythique d'une parenté unissant les habitants de Sais aux Athéniens. On voulut que Cécrops epremier colonisateur de l'Attique, filt parti de Saïs. On peut assezbien analyser les accroissements successifs de cette légende. 1º Les prêtres de Sais, par leurs relations avec les Ioniens, deviennent des calabhyzes et l'idée surgit qu'il doit y avoir eu quelque parente d'origine entre les deux cités. Platon assimile la déesse Neith à Athéna. 2º Des écrivains grecs en concluent qu'autrefois Athènes a dû coloniser Saïs. (Callisthènes et Phunodémos). 5º Un écrit injurieux pour Athènes, Thèbes et Lacédémone, le Tricaranos on Tripoliticos, attribué à Théopompe et qui, d'après Pausanias, serait plutôt l'œuvre d'Anaximène de Lampsaque, renverse le rapport et fait d'Athènes une colonie de Saïs. Ce n'est donc pas un mythe, c'est un sophisme historique.

Lorsque les Grees apprirent à connaître les Mèdes et les Perses, c'est-à dire lors de la destruction du royaume de Lydie par Cyrus. Medeios ou Medos, fils de Mèdée, devint l'ancêtre des Mèdes et on lui donna un frère du nom de Perse, que l'onrapprocha très facilement de Persee. Plus tard, pour Nysa de Breotie, il se trouve une Nysa indienne et une Nysa arabe. C'est avec le même sans façon que les savants grees, compagnons d'Alexandre, ramenèrent les noms des peuples qu'ils apprirent à connaître à des noms fournis par la mythologie grecque, saus se douter de ce qu'il y avait de ridicule dans leur procédé. La moindre singularité leur tenait lieu d'argument. Par exemple, les Abantes de l'Enbée avaient une manière parficulière d'arranger leurs che-

<sup>19 50°</sup> Olymp. Herodote II. 163.

<sup>1)</sup> VI, 18, 3.

<sup>&</sup>quot;) Depuis 548 avant notre ère.

voux à la Thèsée. On retrouve la même manière de se coiffer dans une partie de l'Arable. Là-dessus il y eut des gens pour penser que les Abantes avaient emprunté cette contume aux Arabes, et on fit venir des Arabes en Eubée eu compagnie de Cadmus. Tout ce travuil se borne donc à des rattachements arbitraires, œuvre de savants, sans racine dans les croyances populaires, et n'ajoute rien à la véritable mythologie.

Mais une tendance, un goût qui ne disparut jamais entièrement en Grèce, ce fût le goût des généalogies. On partait de l'idée que tout lieu, petit ou grand, devait son nom à quelque ancien chef. Cette idée se ramifisit avec celle que tout, peuple, ville, montagne, fleuve etc., était doné d'une vie et d'une conscience personnelles, et que ces personnes avaient vécu d'une vie semblable à la nôtre. De là une grande attention consacrée à dresser ces généalogies mythiques qui tiennent lieu de chronologie pour les tamps reculés; comme celles qui font remonter à l'union de Prométhée et de Pandore, par Deucslion et Pyrrha, les ancêtres Doros, Achaeos, Ion, Æolos, de la race bellénique; ou bien celle qui, identifiant Isis et lo, ramêne à Epsphos-Apis Europa, Cadmus, Phoenix, Cilix, les Egyptiades et les Danaides. La généalogie des rois de Lydle remontant jusqu'à Heraclès peut aussi être citée en exemple. Il en résulte que l'on peut poser en fait cette conclusion que tout au moins jusqu'à la 50 olympiade (580 av. J.-C.) les Grecs purent confondre les idées et les opinions avec des faits réels sous formede récits mythiques, et qu'à partir de cette époque ce fut beaucoup plus rare et plus difficile.

On pourrait alléguer en preuve du contraire les mythes astronomiques attribués au moins en partie aux savants et aux poètes alexandrins. Il convient de s'arrêter un moment à cette objection.

Les anciens poètes à nous connus ne font mention que des constellations suivantes, encore ne faut-il pas leur supposer des contours bien arrêtés : Les Pléiades, les Hyades, Orien;

<sup>· &#</sup>x27;j Simbon X.

l'Ourse ou le Chariot, le Bocetès qui en est tout proche et le Chien d'Orion. Les Pléiades sont les étoiles des navigateurs (maxiv); la navigation commençait avec leur apparition, cessait quand elles ne paraissaient plus . Les Hyades sont les étofles de la pluie . Ce sont des nymphes qui ont élevé Dyonisos à Dodone. Leur généslogie, comme celle des Pléiades, déclarées comme elles filles d'Atlas, le hardi navigateur, est fixée de très bonne heure. Quand à la Grande Ourse, qui recut tant de noms divers, il est à présumer que son nom traditionnel vient du peuple arcadien qui y voyait le symbole on plutôt une forme de sa divine Artémis. Les mythes relatifs à Orion peuvent être divisés en deux groupes. Il est d'abord question du gigantesque Orion ou Oarion avec sa massue d'airain, vieux dien de la guerre et de la chasse des habitants d'Hyria en Bœotie. Il poursuit les Pléiades . Eos, la clarté du jour, l'aime lui-même et l'enlève . Le Chien d'Orion (Sirius) est le compagnon du chasseur céleste et chasse avec lui la Grande Ourse. C'est la brillante étoile que les Grecs appelaient le Chien et les Romains Canicula. Il apparaît au temps où les fruits múrissent. Son nom de Yalgus signifie « l'étoile de la secheresse. » On pourrait supposer que cette relation mythique du chien et de la saison des grandes chaleurs doit son origine à ce que les cas de rage canine sont plus fréquents à cette époque de l'année qu'à toute autre. Un district d'Arcadie s'appelait Kunatha . A Argos il y avait pendant les jours caniculaires une fête appelée Arnis ou Cynophontis, où l'on immolait une quantité de chiens . Au commencement de la canicule on sacrifiait sur le Pélion à Jupiter Actieus (Comp. le mythe d'Actéon dévoré par ses cinquante chiens).

Le père d'Acteon, Aristée, qui est originairement une forme

2) Ovide, Fast., V. 167.

<sup>1)</sup> Héziode, True, et Jours, 619.

<sup>\*</sup> Heslode, Trav. et Jaurs., 619.

<sup>1</sup> Odya., V. 121.

<sup>7</sup> Pansan., VIII, 19, 2.

<sup>4</sup> Cours, 19. Athanee, III, 99.

de Zeus, apaisait Sirius par des offrandes continuelles et s'appliquait a conjurer les vents étésiens, vents du nord périodiques tempérant la chaleur de la canicule. Sirius, qui fait mûrir le raisin, joue aussi son rôle dans les mythes dyonisiaques, où il figure sous forme de chien. Tout cela montre que l'identification de Sirius, du Chien et de la chaleur caniculaire remonte très haut dans les temps mythiques, sans que cela implique une mythologie astrale très développée.

Dans les premiers siècles historiques on étudia le ciel étoile plutôt dans un esprit de science et d'utilité qu'au point de vue mythique. Thalès relève l'utilité de la Petite Ourse pour s'orienter sur mer. Kléostrate détermine vers la 60° olympiade le Bélier et le Sagittaire. Dans ces travaux et dans quelques autres du même genre il n'y a rien de mythologique. Les noms que l'on donne aux constellations se rapportent soit a leur figure, soit à des circonstances atmosphériques. C'est Endoxe (Ho olympiade, 340 av. J.-C.) qui commence à donner des noms mythiques aux constellations, Cephee, Cassiopée, Persée, Andromède, Argo, le Centaure etc. Encore sa mappemonde · céleste ne fit-elle pas autorité dans les premiers temps comme elle le fit plus tard. On s'est plus d'une fois mépris, sur la foi d'écrivains plus récents, en voulant retrouver dans Hésiode et les anciens poètes des mythes stellaires dont ils n'avaient aucune idée.

Il en fut autrement dans l'école des grammairiens d'Alexandrie. Ce n'est pas qu'ils aient inventé précisément de nouveaux mythes qu'ils auraient fabriqués de toutes plèces, le temps n'était plus de cette productivité poétique, il était voué à l'érudition et aux collections de l'antiquité. Mais ils épluchèrent les vieux poètes et les mythographes pour y trouver des légendes où figurassent tel animal ou tel personnage de même nom que les constellations ou les étoiles déjà désignées, le taureau, le dauphin, le dragon etc. On recourut à Evhémère, à des contes bleus, à des allégories, à des fables égyptiennés

<sup>· &#</sup>x27;) Apolionius de Rhodes, II, 500. \*

et syriennes. On multiplia cette phrase stéréotypée : « à cette » occasion cet animal ou ce personnage fut transporté au ciel » et changé en étoile. » On y ajouta quelquelois des interprétations d'un goût médiocre. Par exemple, la Grand Ourse ne disparaît jamais sous l'horizon, parce que Héra a défendu à la déesse de la mer de recevoir sa rivale Callisto identiflée comme Artémis avec cette constellation. C'est une preuve nouvelle de la primitive identifié de Callisto et d'Artémis. On réporte sur la Petite Ourse les légendes relatives à la Grande; seulement de Callisto on fait la nymphe Phænicé. Artémis a tré Orion en lançant contre lui un scorpion. Cela vent dire qu'orion disparaît quand le Scorpion brille au ciel. Ces prétendus mythes astronomiques n'ont en réalité rien à faire avec notre thèse de la cessation de la production mythique à partir du 6° siècle environ avant notre ère.

#### X.

DE LA DISTINCTION DU MYTHE CONSIDÉRÉ EN LUI-MÊME ET DES AMPLIFICATIONS DONT IL EST L'OBJET CHEZ LES POÈTES ET LES AUTRES AUTRURS.

Malgré l'extrême difficulte tenant à la nature fluide et variable du mythe lui-même, laquelle s'oppose à un dégagement méthodique de la donnée primitive et des modifications que lui appliquent les poètes et les prosateurs, c'est une étude qu'il faut tenter, si l'on veut parvenir à comprendre la mythologie, au moins dans son esprit, et par elle cette haute antiquité dont elle fut l'âme. Les mythes tels qu'ils nous sont parvenus ont subi l'action de l'embellissement poétique, de la tendance à les relier historiquement, de l'interprétation philosophique. C'est ce que nous avons déjà fait observer. Mais il convient d'ajouter quelques considérations nouvelles et d'en dédaire quelques réseles de méthode.

A partir d'Homère, les poètes déduisent librement, à leur guise, les motifs psychologiques des événements. Eschyle, par exemple, prend dans Hésiode le fait mythique simple, le rapt du feu par Prométhée, l'enchaînement du ravisseur, son supplice, sa délivrance par Hercule. Mais les motifs qui font agir les acteurs du drame, la manière dont ils exécutent les actions supposées, il tire tout cela de son propre fond. C'est ainsi qu'Euripide, qui traite Héraclès avec un sans-façon comique. attribuera simplement la délivrance d'Alcestis par ce heros à son amitié pour Admète. Voyez, pour citer un autre exemple, ce que raconte l'hymne homérique d'Apollon Pythien. Apollon cherche l'emplacement où s'élèvera son sanctuaire. Il choisit, uniquement parce que le lieu lui plaît, les alentours de la source Tilphossa près d'Alalcomène en Bœotie. Tilphossa l'en détourne, parce qu'elle craint que sa propre renommée ne soit obscurcie par celle du beau dieu du jour et l'engage à se diriger plutôt vers l'antre du Parnasse. Elle paraît savoir que lâil rencontrera le monstre Python. Apollon se laisse persuader, se rend au Parnasse, the le monstre et bâtit son temple ; mais, pour punir Tilphossa de sa ruse, il l'enfonce sous un amas de rochers et s'érige à lui-même tout auprès un autel sous le vocable de Tilphossios. Puis il se demande où il trouvera des sacrificateurs et des prophètes, il voit sur la mer un navire monté par des Crétois se rendant à Pylos. Il les aborde sous la forme d'un dauphin, évoque les vents du sud et de l'ouest pour les pousser à Crisa, reprend là sa forme humaine. leur révèle sa divinité et leur ordonne d'ériger au bord de la mer un autel au dieu dauphin. Puis il les mène, tout en dansant le Péan, à son sanctuaire du Parnasse, où il les établit en qualité de prêtres.

Quelles sont les circonstances qui ont pu influer sur la composition de ce récit?

La première, c'est la présence de Cretois serviteurs d'Apollon à Crisa et au sanctuaire pythien; la seconde, c'est qu'Apollon était aussi adoré à Tilphossa en Bœotie, et en cet endroit aussi la tradition locale partait d'habitants crétois!

<sup>. 1)</sup> Apolied., II, 4, 11. Plutarque, Lys., 28.

En troisième lieu Apollon porte à Crisa le nom de Delphinios. Il le porte aussi à Cnosses, d'où les Crétois étaient venus. C'est évidemment de là que ce nom a été, porte à Delphes. Enfin on a pu constater encore de nos jours que les caux de Tilphossa se perdent dans les rochers. La tradition primitive devait raconter simplement qu'Apollon Delphinios conduisit ses Crétois à Crisa, qu'il voulnt aussi avoir son sanctuaire tilphossien et qu'il s'en tint à un simple autel. Le mythe expliquait cela par sa colère contre la source, colère qui semblait attestée par le phénomène naturel que nous signalons. Le poète, sans rejeter aucun des éléments du récit, met sur le premier plan la querelle d'Apollon avec Tiphossa. C'est elle qui est cause de tout ce qui suit, du combat avec Python, de la fondation du temple pythien, et les Crétois, qui primitivement étalent les promoteurs du tout, ne sont plus qu'un accident, nu'un accessoiret.

L'influence des poètes se fait sentir sur un autre point important. La mythologie grecque, telle qu'elle nous est transmise par Apollodore et chez d'autres mythographes, se prèsente à nous organisée et concordante, à l'exception toutefois de la théogonie. Les dieux soutiennent partout leur caractère, ainsi que les grands héros. Il n'en était pas de même dans les traditions locales. D'une ville à l'autre les dieux homonymes pouvaient beaucoup différer. L'Artémis d'Ephèse et l'Artémis d'Arcadie n'ont rien de commun que le nom. Les relations entre les peuples, la renommée universelle de certains sanctuaires, mais surtout la poésie, devenue le trésor commun de tous les Hellènes, firent beaucoup pour harmoniser toutes ces traditions locales. Dans les vieux mythes d'Athènes, la déesse

115

<sup>2)</sup> Offried Müller a sans donte raison quand il parle de la liberte avec inquelle les pobles traivaient les sujets mythologiques dont the s'imparaient. Mais il none parall exageser quand il semble refuser aux mythes primités toute tendance à expliquer les motifs d'antion des âtres divins qu'ils mettent en seène. Du moment que les mythes perconnitaient les dieux sur le modèle de la nature humnine et qu'ils dramaticaient d'une l'agon que les phénomènes physiques, ils ne pouvaient faire autrement que de leur attribuer des passions, des mobiles, en un mot, des motifs humains. — A. R.

Athéna, avec les trois filles de Cécrops qui la servent, a pour fonction propre l'agriculture. Dans Homère elle devient la déesse de la raison pratique. Les poètes postérieurs à Homère développent toujours plus ce côté du caractère d'Athéna et le reportent jusque sur les vieux mythes qui n'en parlaient pas. Le peuple grec dans son ensemble s'habitua à se figurer la déesse comme essentiellement sage et les vieilles idées qu'on s'en faisait, négligées, oubliées, ne laissèrent plus de traces que dans quelques anciens surnoms, dans quelques cérémonies et traditions locales très obscures.

Il en résulte que cette action harmonisante de la poésie se fit sentir sur les légendes locales elles-mêmes qui furent très souvent modifiées pour être mises d'accord avec les types que la poésis avait généralisés. Nous en avons vu un exemple dans le mythe d'Artémis et d'Alphée. Une fois admis, sur l'autorité d'un sanctuaire, qu'Artémis était une vierge sans aucune faiblesse pour les hommes, il fallut hien changer les mythes qui lui attribuaient de tont autres inclinations. C'est ainsi que Callisto suppléa Artémis pour donner le jour à Arcas et passa pour avoir encouru l'indignation de la déesse. La règle qui ressort de cette observation, c'est que là où l'ou. découvre les traces d'idées mythiques différant de celles, qui ont prévalu dans la mythologie répandue par la poèsie, il faut les étudier de près, car elles sont les plus anciennes, les plus originales. Il est clair qu'elles n'auraient pu se faire jour à partir du moment où la mythologie des poètes fut généralement acceptée.

#### XI.

DE QUELLE MANIÈRE IL FAUT PROCÉDER FOUR RÉSOUDRE UN MYTHE EN SES ÉLÉMENTS PRIMITIES.

Il ressort de tout ce qui vient d'être dit que pour ramener un mythe à sa forme première, il faut refaire en sens opposé le chemin que les anciens ont parcouru. Ils cherchaient à organiser, à annexer, à harmoniser. Nous devons faire le contraire.

Homère et Hésiode s'accordent en ceci que le mont Olympe est la demeure des dieux et que ces dieux, quand ils en descendent, arrivent immédiatement dans ce pays de Pièrie d'où nous est venue toute la poésie grecque. Cela seul suffit pour nous faire présumer que les disciples des Muses qui ont ainsi réuni la famille divine étaient des Pièrides. Expulsés plus tard par les rois de Macédoine, refugiés dans le Pangéon de lis se perdirent au milieu de tribus barbares. Mais à l'époque où lis fleurirent, ils ont obtenu ce résultat que tous les dieux possibles se sont trouvés rassemblés sur ce mont Olympe.

Au surplus ce n'était pas seulement la poésie qui travaillait à ce raccordement des mythes. La tradition populaire ellemême s'y prétait de son mieux. Les localités voisines échangeaient leurs légendes, les immigrants mélangeaient leurs propres mythes avec ceux des anciens habitants du sol, ce qui ouvrait la tradition locale à des récits venus de loin. Dans combien de villes grecques ne fut-il pas question de l'arrivée de Dionysos, de l'ivresse et de l'agitation tumultueuse qui s'étaient emparées des esprits à son approche, avant que tous ces récits fussent réunis en un tout et que l'on racontat le voyage de ce dieu à travers toute sorte de pays dont la liste finit par comprendre l'Inde elle-même!

C'est surtout dans les généalogies qu'on peut assister à ce travail d'agglutination. Il faut bien se garder de l'erreur commune qui consiste à regarder les premiers noms de ces généalogies comme appartenant aux plus anciens éléments du mythe. Ce sont précisément les plus récents. Prenons pour exemple la généalogie des princes d'Elèe:

L'Elide a en pour premier roi Ethlios, fils de Zens et de Prôtogeneia, fille de Deucalion. Son tils Endymion, dont Seléne tut aprise, eut d'elle cinquante filles. Il eut de plus trois fils,

<sup>1)</sup> Hárodole VII., 112. Thucydide II. 19.

t) Pausanius V. 1, 2. Apollodors I, 7, 5, Conen 14.

Epeios, Pœon et Ætolos. Le premier dut à sa victoire aux jeux olympiques de succèder au trône. Pœon affligé s'enfait vers le fleuve Axios chez les Macédoniens. Ætolos dut aussi émigrer parce qu'il avait tué Apis dont les fils voulaient venger la mort. Epeios mourut sans postérité et eut pour successeur Eleios, fils d'Eurycyde — taquelle était fille d'Endymion — et père d'Augias, le célèbre possesseur des grands troupeaux et du grand trésor.

Analysons cette généalogie. Le premier nom est le plus allégorique de tous; car il est clair que Æthlios, fils de Zeus, n'est autre chose que la personnification de Aus; zebla, les combats de Jupiter à Olympie, dont le germe paraît dans l'Iliade XI,600. Il est fils de Prôtogeneia, de la nouvelle espèce humaine née après le déluge de Deucalion. Les Locriens et le Epéens, deux peuples léléges, prétendaient aussi remonter à Protogeneia. Quant à Endymion, l'amant de Seléné, qui avait un sanctuaire mystérieux en Carie au mont Latmos ', il appartient visiblement à un vieux culte mystérieux qu'on peut aussi revendiquer pour les Léléges. Quandles cultes plus répandus des Grees vin--rent à l'emporter aussi chez eux. Endymion perdit beaucoup de son ancienne divinité et descendit au rang de simple héros. Les cinquante filles qu'on lui donne en Elide représentent sans doute les 50 mois lunaires qui forment le cycle des fêtes olympiques. Ses deux fils Epeios et Ætolos représentent la parente de deux tribus; mais comme les Eléates considéraient leur pays comme la patrie commune. Etolos devait s'enfuir vers le nord pour revenir avec les Doriens et reconquérir l'héritage de ses pères. Celui qu'il a tué, Apis, c'est le Péloponèse, à qui les Argiens donnaient pour père le premier homme Phoronée et les Arcadiens un vieux dieu local, Iasion. Ce serait hors de propos que de rechercher en ce moment pourquoi on leur adjoint encore les Paroniens dans la personne de Paron. Resie enfin Augias à qui les poètes, se conformant à l'ancienne tradition, donnaient pour père Helios, le soleil. On crut pouvoir:

<sup>.1)</sup> Pausunius V. 1, 4.

substituer à ce mot celui d'Hêleios, ou d'Elis, nom du pays, et voilà pourquoi Augias fait partie de cette généalogie à laquelle il était étranger.

On objectera que cette méthode qui brise le mythe et en disperse les éléments ne peut mener qu'à une quantité de petits commencements sans lien, isolés, insignifiants, que c'est un procédé atomistique qui tue le mythe vivant. Voici ce que nous avons à répondre.

D'abord cette methode ne détruit nullement le fait lui-même de l'accroissement successif du mythe. C'est elle au contraire qui nous éclaire sur la manière dont les mythes se sont rassemblés, agglutinés, annexés, par l'effet de la poésie et de la tradition populaire. C'est par là que nous réunissons des données instructives sur le développement religieux et intellectuel de la Grèce.

En second lieu, ce sont précisément ces commencements isolés qu'il importe de connaître pour se faire une idée juste des transformations ultérieures;

Troisièmement, cette analyse, telle que nous la comprenons, n'a nullement pour fin d'éparpiller le mythe en éléments aussi, petits que possible et comme si c'était lâ le principal de l'opération. Une pareille dissection poursuivie indéfiniment aboutirait à séparer arbitrairement ce qui s'est trouvé uni dès l'origine. L'analyse fructueuse du mythe ne peut se faire que si l'on a déja quelque idée de sa signification et si, pour la déterminer avec quelque certitude, on est au clair sur ces trois questions : où, par qui, dans quelle intention le mythe s'est-il formé?

Quant à la question où? il est évident qu'un mythe se forme toujours queique part. Dans la plupart des cas, le mythe intercegé répond de lui-même. Ce sont les gens du pays qui parlent de leurs anciens héros; la tradition d'une cité remonte à ses fondateurs; la montagne, le fleuve, la source ne deviennent personnes mythiques que chez ceux qui habitent à proximité. Les neuf dixièmes des mythes grees trahissent ainsi leur lieu d'origine. Ne prenous pas cependant toute invention d'un lieu

dans un mythe pour une preuve que ce mythe est originaire de ce lieu. Les Grecs s'étaient fait une géographie idéale qui s'accommoda peu à peu avec la réalité, mais qui en différa longtemps. Il semble que les Ethiopiens, par exemple, existèrent longtemps dans la poésie comme peuple idéal voisin du soleil, avant que les Grecs eussent la connaissance positive des populations noires. On en peut dire autant des Hyperboréens qui passent d'abord pour un peuple bienheureux, vertueux, serviteur d'Apolton, vivant dans l'extrême Nord et cependant sous un climat délicieux, parce qu'ils vivent au delà de la région d'où vient le vent froid de l'Hémus (Balkhans). Cette idée purement imaginaire était répandue en divers lieux où s'élevait un sanctuaire d'Apollon, à Delphes, à Délos, à Olympie. C'est dans le culte et la légende de ce dieu qu'elle a pris naissance. Il est plus difficile de se prononcer quand les pays lointains mentionnés dans le mythe existent réellement et ont été connus des Grecs à l'époque où le mythe s'est constitue. Mais il est possible qu'une légende hellémque déjà formée ait été appliquée par extension à une région nouvellement découverte. Tel fut le cas de l'expédition des Argonautes en Colchide ou du séjour des Gorgones en Libye. Il est possible aussi que le mythe soit fondé sur la connaissance acquise du nouveau pays, de son sol, de ses habitants, de sa religion, ou bien que des mythes étrangers, particuliers à ce pays, alent été admis par les Grees et incorporés dans leur cycle mythique. Les deux derniers cas ont pu parfois se présenter conjointement. L'expédition de Dyonisos cut l'Inde pour terme extrême, parce que ce fut aussi celui des campagnes d'Alexandre et que le cutte de Civa ou Mahadeva offrit à ses soldats le spectacle de fêtes orgiastiques analogues à celles qui caractérisaient le culte du fils de Sémélé. Il faut, chaque fois qu'une question de ce genre se pose, examiner ce qui se passait réellement dans le pays étranger et rechercher en même temps si les germes du mythe ne peuvent pas se tronver dans la Grèce elle-même.

Si l'on obtient une réponse satisfaisante à la question où? il

semble facile de répondre à la question par qui? Toutefois il faut observer que les habitants historiquement connus d'une région se sont à peu près partout superposès à une population plus ancienne, d'autre origine, et dont les mythes out survécu-Une quantité de légendes béotiennes remontent aux Thraces, aux Cadmeens, aux Minyens. Beaucoup de mythes athèniens sont d'origine pélasgique. La pluparé de ceux du Péloponèse sont anté-doriens, et presque tous les mythes thessaliens proviennent de tribus autres que les Thessaliens émigrés de Thesprotide. Les nouveaux venus, en s'appropriant la mythologie de leurs devanciers, ont pu la mélanger avec la leur et en modifier le caractère. Dans ce cas, l'esprit et l'accent de la visible tradition ne se reconnaissent plus que dans quelques détails obscurs, étranges, qui détonnent sur l'ensemble et qui n'en sont que plus digues d'être étudiés. Il y a aussi des traditions qui ne se sont formées qu'an sein et en l'honneur de certaines familles dont les destinées sont plus obscures que celles du peuple dont elles relèvent. Si ce n'ent été la dynastie des Euphémides à Cyrène, jamais les Argonautes n'auraient débarque en Lybie. Mais il faliait que l'ancêtre de la dynastie Euphemos ent pris possession des l'antiquité du territoire de Cyrène.

Eufin il faut démèler l'intention du mythe, le but qu'il se propose. Telle légende se rapporte à une vieille contume, telle autre à la fête d'un dieu, une autre à quelque ancienne institution politique, et leur prétention à toutes est d'en expliquer l'origine. Ceux qui ne savent pas distinguer le mythe de l'histoire sont souvent tentés de regarder cette coutume, cette fête, cette institution, comme la conséquence de l'événement mythique. C'est le rapport inverse qui est le vrai. Il faut ici se défier des fausses étymologies. Comme les Hébreux, les Grecs de très bonne heure aimèrent à rechercher l'origine des mots et des noms, et comme il leur manquait la comparaison des autres langues et la méthode scientifique, et que de plus ils n'eurent jamais le talent de s'identifier avec des états d'esprit étrangers ou devenus tels, ils furent très rarement heu-

reux dans leurs essais. Tout le monde conviendra que l'explication admise par les anciens qui ramenait Hohov à Pidée de pourriture et 'Anxeoigax à celle de tromperie est inadmissible, lors même qu'elle se trouve mêlée à une tradition historique d'une guerre entre les Bosotiens et les Athéniens. Il faut donc tâcher de séparer ce qui appartient à l'explication que le mythe veut donner et ce qui relève d'une tradition déjà formée dans une autre intention. Par exemple, le nom de Tarse en Cilicie est ramené quelque part à la plante du pied de Persée (tapote), qui aurait perdu là une de ses ailes (t). Mais qui donc a jamais pu songer à nommer une ville Plantedu-Pied, parce que quelqu'un a perdu quelque chose là où elle fut bâtie? Quand on sait qu'à Tarse toutes les fables argiennes relatives à lo et à Persée furent portées par une colonie argienne assistée de Rhodiens, que Persée y était spécialement adoré, il devient évident que cette étymologie risible a été incorporée à une tradition déjà existante. En pareil cas, tout ce qui, dans le mythe, est inséparable de l'étymologie ajustée après coup tombe avec elle.

Connaître le genre de culte auquel le mythe se rattache est aussi une condition maîtresse de l'analyse de ce mythe. Quand on lit par exemple dans Apollodore qu'Athamas eut deux femmes, que la seconde voulut détruire les enfants de la première, qu'elle supposa un faux oracle d'après lequel un des enfants devait être immolé pour faire cesser la famine qui désolait le pays et que la victime désignée échappa miraculeusement à cette mort, nous ne voyons d'abord là qu'un roman mythique. Mais cette fiction laisse à peine deviner l'intention qui a présidé à sa naissance. Cette intention que se révèle que lorsqu'on sait que, dans le pays des Minyens, il y avait un vieux culte de Zeus qui exigeait des victimes humaines et que c'était les Athamantides qui les devaient fournir. Et quand on songe à la quantité de légendes qui rayonnent autour de ce genre de sacrifi-

CIPS ..

<sup>1)</sup> Schol, de Juvénal, III, 117; comp. Et. de Byz., rapesc.

ces, on arrive à la conclusion que le mythe est venu du culte, et non le culte du mythe.

Les chapitres suivants du livre d'Otfried Müller ne présentent ni le même intérêt, ni la même abondance de remarques fines, d'une application toujours légitime. Le chap. XII traite, en continuation du précédent. des renseignements auxiliaires que le culte et le symbolisme de l'ancienne Grèce fournit aux explorateurs de sa mythologie. Il fait ressortir combien il v eut de diversité primitive dans les nombreux centres mythologiques, dans ces sanctuaires dont chacun avait sa légende, et combien il s'en faut que la mythologie primitive de la Grèce se présentat sous la forme classique, organisée, que nous lui connaissons. Toutefois il ne faut pas contester que chacun de ces centres visait à organiser son panthéon local et qu'on peut surprendre chez chacun d'eux ce qui fut la tendance générale des siècles qui suivirent. Il insiste sur le fait extrêmement important qu'il n'y ent jamais dans les sacerdoces grecs, lors même qu'ils furent souvent un apanage héréditaire, un véritable privilège du sang, rien qui ressemble aux castes sacerdotales qui ailleurs, dans l'Inde ou dans l'Iran, monopolisèrent la direction religieuse du peuple tout entier et travaillèrent à constituer une sorte d'orthodoxie. Le sacerdoce grec est laïque, pourrait-on dire sans contradiction, ou, si l'on veut, il n'y a pas dans la Grèce antique de véritable clerge. C'est une vérité qui dopuis s'est toujours plus confirmée.

Quant aux mystères qui tiennent une si grande place dans l'histoire de la religion grecque. Otfried Müller soutient, et sans doute avec raison, qu'lls ne différaient pas essentiellement de la religion populaire. Ils affectaient, et pour le fond à bon droit, de perpétuer de très anciens cultes, remontant aux époques préhistoriques, aux temps où des tribus, subjuguées par la suite, occupaient le sol, et leur cachet mystérieux provenait du fait que, perpétués dans l'ombre, dédaignés des nouveaux venus, fuyant peut-être le grand jour pour des raisons de prudence politique, ils avaient pu atteindre le moment où

la mythologie officielle avait perdu de son prestige, ou les esprits commençaient à désirer d'en suvoir plus et mieux que ce que cette mythologie populaire pouvait leur donner. Il est à présumer que, profitant de cette disposition des esprits, les directeurs de ces mystères s'attachèrent à lui donner satisfaction en donnant à leurs initiations par l'éclat et l'étrangeté de leurs cérémonies un caractère auguste, imposant, rehaussé par le prestige de l'art. Maisce qu'on y apprenait, ce n'était pas un dogme nouveau, c'étalent toujours des mythes auxquels pouvaient se rattacher des interprétations philosophiques, mais celles-ci sont modernes et nullement originelles. Toute cette partie de l'ouvrage d'O. Müller est destinée à combattre la fausse idée propagée par l'école de Creutzer, toujours disposée à soupçonner des ahîmes de sagesse ésotérique et de doctrines transcendantes au fond des vieux sanctuaires ou dans les collèges des vieux sacerdoces,

Le chapitre XIII contient des applications des principes précédemment exposés à la légende de plusieurs héros de la fable grecque, tels que Thèsée, Bellerophon, Ion etc. Si les personnifications du destin, Mœra, Aisa, Ananké, Eimarmenê, Nêmesis, sont des êtres féminins, c'est que leurs procédés patients, silencieux, qui font penser à des fileuses filant dans l'ombre la trame des évènements, suggère platôt l'idée de l'activité féminine; de même que les Muses sont des femmes célestes, parce que toute inspiration est un métyeux, la prise de possession de l'inspiré par une force qui le domine.

Otfried Müller était persuadé que l'on trouvait presque toujours dans la Grèce elle-même, à la condition d'y bien fouiller, les explications que l'on allait chercher dans l'Asie sémitique, en Egypte et jusque dans l'Inde. On fin a reproché de donner dans l'excès opposé et de fermer les yeux systématiquement devant les évidences que l'étude comparée des raligions autres que celles de la Grèce commençait à réunir. Il est certain qu'il ne pouvait encore deviner tout ce que cette étude, fortifiée par les merveilleux progrès de la philologie, devait plus tard nous fournir de lumières sur une foule de points encore obscurs de son temps. Toutefois il était loin de nier l'utilité, pour ne pas dire la nécessité, d'un examen comparatif de toutes les mythologies connues pour faciliter l'intelligence d'une mythologie déterminée. « Par le seul fait que ce . sont des mythologies, dit-il p. 282, elles sont bien plus « rapprochées entre elles que de notre esprit moderne si « antimystique, et dans le développement de l'esprit humain « la même époque, la même manière de procéder doit, au . moins dans ses grands traits, se retrouver partout. » C'est pourquoi il engage le mythologue à se familiariser avec toutes les religions du monde pour arriver à les comprendre l'une par l'autre. Le Peau-Rouge, qui invoque son Grand-Esprit près de la cascade bruyante, le Nègre, qui rend hommage à ses dieux au moyen d'une danse frénétique et d'une bacchanale assourdissante, les grandes créations religieuses de l'Inde et de l'Iran, la simple et pure tradition d'Israël, l'imposante religion des hypogées d'Egypte, la mythologie scandinave et germanique, les légendes des croisades, plus encore, même les romans de chevalerie, les contes populaires, les histoires de magiciens et de sorciers, les Mille et une nuits, les Nouvelles d'Italie, qui peuvent servir de thèmes à un Shakespeare, jusqu'à nos romans d'aujourd'hui, tout cela doit contribuer à former ce sens particulier qu'exige une saine compréhension des mythes. « Bois de ce vin, dit-il à son mythologue novice, a nourris-toi de ce pain, laisse l'esprit du mythe stimuler et · vivifier ton imagination sous toutes ses formes, et tes pré-· juges disparaîtront, l'analogie ouvrira des voies nouvelles à « tes recherches. »

Ces paroles étaient vraiment prophétiques, et il semble que toute l'histoire des religions, telle qu'elle a été étudiée depuis lors, n'en a été que la réalisation continue. Ce n'est pas seulement parce qu'une connaissance plus complète et plus sure des vieux documents qui lui servent d'archives nous a permis de spécifier à la fois l'indépendance et les connexions psychologiques des religions; c'est aussi, et plus encore, parce que le langage des mythologies est une sorte de langue uni-

verselle. Il est tel mythe polynésien ou américain dont l'intelligence n'est possible que par la comparaison avec tel antre mythe indou, gree ou germanique. Le symbolisme instinctif, irréfléchi, qui est à la base de toutes les conceptions mythiques, s'exprime partout d'une manière à pen près identique. Le grand mérite d'Otfried Müller est de nous avoir habitues à compter beaucoup plus qu'on ne le faisait avant lui sur la spontanéité de l'esprit humain, et d'avoir par là clos définitivement la période où l'histoire des religions se perdait dans les sables d'un évhémérisme ridicule et plat ou bien dans les broussailles împenetrables d'une metaphysique arbitraire. C'est à lui surtout qu'elle doit d'être devenue une histoire, c'est-à-dire le déroulement merveilleusement varié, mais toujours logique jusque dans ses étrangetés les plus bizarres, d'un principe de vie caché au fond même de la nature humaine. Les évolutions parallèles ou successives de ce principe ont été, seront toujours l'âme de l'histoire tout entière, et voilà pourquoi l'histoire des religions est de toutes la plus nécessaire comme elle est déjá la plus curiouse.

Albert REVILLE.

# LES ORIGINES

DE LA

# CROYANCE A LA VIE FUTURE

CHEZ LES JUIFS

La question de savoir si les Hébreux ont cra, sinon à l'immortalité de l'âme, comme on l'affirmait jadis de la meilleure foi du monde, du moins à une vie future, est, quoi qu'on en puisse dire, négativement résolue. Nous n'aurons garde de réfuter une thèse, qui ne peut s'étayer que sur quelques textes, dont on exagère la vague signification pour les interpréter d'après un point de vue philosophique absolument étranger à l'antique Israël. Le but de l'étude que nous soumettons au lecteur est, après avoir constaté l'absence, chez les Hébreux, d'une espérance en une autre vie, de rechercher les causes qui ont si profondément modifié à cet égard leur religion, et les sources auxquelles il taut faire remonter le double courant eschatologique qui s'est établi dans le Judaïsme environ deux siècles avant Jésus-Christ.

Rappelons en quelques mots les croyances sur le lendemain de la mort qui étaient professées en Israël avant cette date mémorable. Si nous nous reportons à cette époque, qui embrasse une si grande partie des destinées du peuple israélite, nous trouvons que l'Hébreu n'admet point la vie future. Lorsqu'il a vu son semblable exhaler son dernier soudie, il a vu en même temps la vie disparaître in mais de son corpsinanime;

lorsqu'il lui est arrivé de le voir périr de mort violente, c'est sa vie qu'il a vue s'écouler avec son sang, et de même que ce sang s'est perdu, sans qu'on put le recueillir, le réchauffer, le révivifier, pour le transfuser dans les artères et les veines d'où il s'est échappé, de même cette vie s'est écoulée et perdue, sans qu'on ait su où et comment la ressaisir. Qu'est devenue cette vie? A-t-elle été anéantie? Subsiste-t-elle quelque part? L'Hébreu l'ignore. Ce qu'il croit, d'après la tradition mystérieuse, c'est qu'il y a dans les profondeurs de la terre ' un lieu inconnu où ne pénètrent ni la lumière, ni rien de ce qui rappelle la vie : c'est le Scheol, l'endroit creux, la fosse, sens immédiat tout indiqué par la racine Schaal, qui signifie creuser, excaver. C'est là que l'ombre inhérente à la mort, les ténèbres, le siience, l'oubli, le sommeil, l'ignorance, l'inactivité physique, intellectuelle et morale, en un mot la négation de la vie sous toutes ses formes \*, c'est là que toutes les notions négatives, obscures, énigmatiques se sont donné rendez-vous et que viennent les rejoindre, non point les êtres qui ont vécu ici-bas (comment l'être pourrait-il se trouver dans le royaume du non-être), mais les Rephâim qui les représentent, les Rephâim « sans force et sans vie, prives de sang et d'âme, « l'image de la débilité même, ou, pour nous servir d'expressions qui ne rendent qu'imparfaitement la pensée hébraique, leurs ombres ou leurs manes. Lorsque le prophète annonce la chute de Babylone et que sa puissante imagination met en mouvement tous les Rephâlm pour recevoir dans l'abime de l'oubli le prince de la grande cité. « astre brillant. filis de l'Aurore, tombé du ciel, » c'est par ces mots qu'il le leur fait accueillir : « Toi aussi tu es devenu debile comme nous! " A cette sorte d'évanouissement indéfini, qui est l'état des Rephâim, participent indistinctement justes et méchants ; c'est sur la terre, pendant la vie, qu'ent eu lieu les rétribu-

<sup>1)</sup> Nam. XVI, 30. Ps. LXIII, 40;

<sup>\*;</sup> Jeb, III, 13. X, 21-22. Eccles, IX, 10, etc.

<sup>5)</sup> Esale, XIV, 10.

tions : elles cessent avec la vie. Il n'y a guère que les poëtes qui, dans le teu de l'inspiration, fassent sortir les Rephâlm de leur engourdissement. En fait, il n'en est point ainsi : nul d'entre eux ne loue l'Éternel, ne célèbre ses bienfaits et ses prodiges, qu'il ignore du reste ; nul ne s'y confie en lui.

Ce n'est pas le Scheöl qui te loue,
 Ce n'est pas la mort qui te célèbre;
 Ceax qui sont descandus dans la fosse n'esperent plus en ta fidelité.
 Le vivant, le vivant, c'est celui-là qui te loue,
 Comme moi anjourd'hui.

(Es. XXXVIII, 18-19).

La piété, c'est-à-dire ce qui est pour l'Hèbreu le centre de l'existence individuelle, cesse avec la vie; or on ne revient point du séjour des morts. Ainsi l'Hébreu n'a point d'idée quelque peu précise sur ce simulacre d'existence dans le Scheöl; il ne se représente pas comment peut avoir lieu cette étrange transformation du cadavre, privé de tout mouvement et de toute vie, en cette apparence débile, propre aux Rephâim, qui n'est point rien, mais qui est à peine quelque chose, dans sa torpeur léthargique, et que la mort a dépouillée de toute force vitale, sans lui ravir cependant comme la faculté de végeter.

Cet ensemble de conceptions obscures et contradictoires, répondant au problème du lendemain de la mort, trahit une impuissance absolue à le résoudre : autant vaudrait chercher la solution d'une équation qu'on sail être insoluble.

Ce sentiment d'impuissance est d'ailleurs commun à d'autres Sémites. Nous trouvons, par exemple, dans le texte phénicien d'Eschmoun'azar, une représentation analogue de l'état des Rephâim. C'est ce qu'indiquent les termes dont se sert le rédacteur de l'inscription pour écarter de sa tombe les mains sacrilèges des spoliateurs à venir: «Toute personne royale et

W Esait, XIV, 9 no. XXVI, 19. Executed, XXXII, 21 es.

<sup>1)</sup> Pa. VI, 6. XXX, 10. LXXXVIII, 11-13.

<sup>2)</sup> Job, VII, 9-10.Es. XXVI, 14. Prof. II, 19.

tout homme qui ouvriraient cette chambre de repos, qu qui dévasteraient cette chambre de repos, ou qui bâtiraient sur ce lieu de repos, qu'il n'y ait pas pour eux de lieu de repos auprès des Rephâim, et qu'ils ne soient point ensevelis dans un sépulcre.» Ainsi les Rephâim se reposent dans leur couche (mischkāb); ils sont plongés dans le sommeil qui suit la mort; le séjour des trépasses est le lieu du repos indéfini : notre texte l'assimile presque au sépulcre où les restes humains sont enfermés. Les Grecs donnaient à la demeure terrestre et commune; où nos corps doivent être déposés un jour, le nom de «dortoir » (κοιμητήρων); nous l'appelons volontiers nous-mêmes le champ du repos; ces expressions, qui ne s'appliquent dans notre pensée, comme dans celle de l'antiquité classique. qu'au sol qui reçoit les cadavres, sont analogues à celles qui, dans la pensée phénicienne ou hébraïque, traduisent la notion du Scheöl. L'image sous laquelle nous représentons l'état actuel du corps décomposé est la même qui sert au Phénicien à dépeindre l'état futur des trépassés. Qu'est-ce donc que l'existence indéfinissable des Rephâim?

A la suite d'une récente visite que nous faisions aux admirables collections assyriennes du British Museum, notre attention était attirée sur quelques textes de la Kouyunjik Gallery, que nous rappelons ici et où nous retrouvons, an milieu de traditions fort différentes d'ailleurs des traditions hébraïques, le même fond d'incertitude, le même ensemble de notions contradictoires et négatives sur le lendemain de la mort. Le Scheöl chaldéen 'est « la maison des ténèbres, où il n'y a point d'issue, la route où l'on ne peut jamais revenir sur ses pas, la maison dont les habitants soupirent après la lumière, le lieu où la poussière sert de nourriture et la bone d'aliment; jamais on n'y voit la lumière; on y vit dans les ténèbres. » Dans une nutre inscription de la même galerie\*, où se trouve relatée la mort d'Urtaku, roi d'Elam, le texte mentionne sa descente dans » le

2) Hitt., T. D. 10.

<sup>1)</sup> Kony.-Gall. T. B. 21.

lieu d'où l'on ne revient point. » Le séjour des morts, ici comme en Israël, est l'abime mystérieux toujours ouvert pour engloutir les nouvelles proies que la mort lui prépare, et qui y demeurent indéfiniment cachées et enfouies. Sans doute la mythologie des Assyriens et des Babyloniens est tout autrement instruite que l'eschatologie hébraïque sur le redoutable séjour, où la Vénus chaldéenne Istar descend pour chercher son premier époux Dumuzi (Tammuz) auprès de la déesse infernale Ninkigal; cela prouve que le Chaidéen anime l'Hadès d'une vie que l'Hébreu ignore. Cependant pour lui l'idée fondamentale du Scheöl est celle de l'abime d'où l'on ne remonte point. Istar ne s'en échappe qu'avec la plus grande peine ; il a fallu que les autres divinités intervinssent pour l'en retirer et rétablir ainsi sur la terre (gracieuse et touchante pensée au milieu de ces sombres images) l'ordre troublé par l'absence de la déesse de l'amour. Mais elle a du abandonner au royaume des ténèbres l'infortuné Dumuzi, car le Scheol est inexorable; on n'en franchit point impunément les portes et l'on n'en revient point, fût-on protégé par la plus aimable des déesses.

De l'ensemble des textes bibliques que nous avons cités et . dont le contenu est confirmé par des déclarations parallèles ti-rées des inscriptions phéniciennes et cunéiformes, il ressort clairement que l'antique Israël n'a point eru à la vie future. Ce n'est pas à dire pour cela que nous ne rencontrions dans l'Ancien Testament l'expression de secrètes aspirations à une vie des cieux, tant le besoin de croire à la continuation de la vie au delà de la mort est ancré au fond du cœur humain. Telle est, par exemple, la meution que Dieu prit Hénoc suprès de lui!; tel est encore le récit d'Elie montant au ciel dans un tourbillon! Mais ces croyances légendaires, sans aucun détail sur la pouvelle vie que vont mener ces serviteurs de Dieu, qui, par leur perfection, se sont rendus dignes d'un tel miracle accompli en leur faveur, ces croyances légendaires, par leur caractère

<sup>1)</sup> Gen. V, 24.

<sup>1) 2</sup> Rois, II, II.

sporndique même, n'exercèrent aucune influence sur l'opinion religieuse et ne modifièrent point l'ancien dogme. Elles témoignent simplement du besoin que quelques-uns éprouvaient d'assigner à des hommes exceptionnels un sort exceptionnel au delà de la tombe, sans d'ailleurs s'en faire la moindre représentation. La pratique de l'évocation des morts, qui paraît avolrété assez exercée en Israël 'pour nécessiter une législation spéciale\*, ne constitue pas davantage un argument à l'appui d'une croyance populaire en la vie future. Cet usage, venu de l'étranger", et combattu vivement par le législateur, par le prince, le prêtre et le prophète, c'est-à-dire par l'élite de la nation, cette obscure superstition qui, du dehors, vint accroître le faisceau des notions ténébreuses relatives au Scheol, ne saurait témoigner en faveur d'une foi populaire à une autre vie; on ne pent rien en conclure de précis, de déterminé, de positif sur cette question. Il en est de l'évocation des morts chez les Hébreux comme de la conflance, si souvent mêlée de doutes, que certaines gens, au sein de notre société, accordent aux somnambules et aux médiums, et qui, loin de démontrer l'exis-- tence parmi nous d'une croyance populaire à la double sue et aux esprits frappeurs, ne peut servir qu'à constater le besoin persistant de croire au merveilleux.

On a pensé que l'inscription d'Eschmoun'axar exprimait aussi l'aspiration à une vie céleste, et c'est dans cette persuasion que l'on a proposé la traduction suivante : Nous avons bâti les temples des dieux, le temple d'Astarté à Sidon, terre maritime, et puisse-t-elle nous faire voir Astarté dans les cieux magnifiques. C'est nous encore qui avons hâti un temple pour Eschmoun..., sur la montagne, et puisse-t-il nous le faire voir dans les cieux magnifiques. a L'auteur de l'inscription aurait ainsi formulé un vœu positif en faveur d'unte vie future. Mais cette traduction ne nous paraît pas serrer le

<sup>1) |</sup> Sam. XXVIII, 3. Es. VIII. 19.

<sup>1)</sup> Lev. XIX, 31. Deut. XVIII, 11.

J) Deut. XVIII, 9.

texte d'assez près ni justifler par conséquent l'introduction dans le contexte d'un élément si nouveau, et nons lui préférons cette version, dont le parallélisme rappelle, comme on l'a observé, une répétition analogue d'un fragment du Psautier':

« Nous avons bâti les temples des dieux, le temple d'Astarté à Sidon, terre maritime, et c'est là que nous avons établi Astarté pour la glorifier. C'est nous encore qui avons bâti un temple pour Eschmoun... sur la montagne, et c'est là que nous l'avons établi pour le glorifier.

Si la célèbre inscription phénicienne nous paraît être muette sur l'objet de nos recherches, les textes cunéiformes nous offrent un exemple similaire des enlèvements d'Hénoc et d'Élie, qui ne modifiera pas non plus l'idée que nous pouvons avoirdu séjour des morts chez les peuples d'Assyrieet de Babylonie. Nous voulons parler du fragment où il est question du ravissement de Hasisadra, le Noe chaldeen : lui, sa temme et sa famille, sont emportes « pour être comme les dieux, dans un lieu reculé à l'embouchure des fleuves . » L'exception faite en faveur de Hasisadra n'exerce d'ailleurs aucune influence sur la doctrine reçue quant au sort de l'homme après la mort. S'Il . restait néanmoins dans l'esprit du lecteur l'impression que ces aspirations à une foi dans la vie future ont pu modifier en Israël l'antique croyance au Scheôl, le livre de Job, création d'un penseur éminent, viendrait dissiper ses doutes, faire taire ses scrupules, et confirmer rigourensement le point de vue que nous avons exposé. Nous trouvons, en effet, dans cet admirable poème les mêmes appels, ardents et réitérés, à la realisation du vœu le plus cher à l'écrivain hébreu, la vie future, la contemplation immédiate de Dieu, mais en même temps l'impossibilité absolue de l'accomplissement de ce désir, quelque légitime qu'il paraisse, l'absolue négation de toute vie future. L'auteur du livre de Job a tenté, mais en vain, de résoudre le problème que devait inévitablement susciter

<sup>1)</sup> Pr. VIII, 2, 10. 1) Kony. Gall. T. B, 25.

la théorie des rétributions temporelles, en vertu de laquelle le juste est heureux sur la terre à cause de sa justice, et le méchant malheureux à cause de ses vices et de ses crimes : c'est l'énigme de la souffrance imméritée qu'il veut trancher. Son héros Job, l'homme saint par excellence, est accablé des maux les plus terribles. Pourquoi? Personne ne peut répondre à cette question : elle est insoluble. Ah ! s'il y avait une vie tuture, Job supporterait patiemment ses souffrances, confiant en Dieu qui guérirait au delà de la tombe les plaies dont il l'a couvert en deçà.

Si l'homme une fois mort pouvait revivre,

J'aurais de l'espoir tout le temps de mes souffrances,
Jusqu'à ce que mon élat vint à changer.

Tu (Dieu) appellerais alors, et je te répondrais,
Tu languirsis après l'ouvrage de tes mains.

Mais aujourd'hui tu comptes mes pas,
Th as l'eil sur mes péchés;
Mes trangressions sont scellées en un faisceau,
Et tu imagines des iniquités à ma charge.
La montagne s'écroule et périt;
Le rocher disparaît de sa place.

La pierre est broyée par les equix,
Ét la terre emportée par leur courant;
Ainsi tu détruis l'esperance de l'homme.

(Job, XIV, 14-19.)

Job entrevoit l'espérance d'une vie future, mais les faits et les doctrines reçues lui paraissent si contraires à cette hypothèse qu'il ne fait que la mentionner comme une solution impossible. Il serait aussi puéril de contester la négation à laquelle il aboutit en fin de compte, que de prétendre qu'un électeur qui a rayé sur son bulletin de vote le nom du candidat officiel pour y substituer celui de son adversaire, n'a pas voulu manifester évidemment sa volonté de ne point porter le protégé de l'administration. L'auteur du livre de Job ne résoudra donc pas le problème qu'il a posé; il se contentera, en pieux Israélite, de s'incliner devant l'incompréhensibilité divine :

Job répondit à l'Éternel et dit :

le reconnais que lu peux lout, Et que rien ne s'oppose à tes pensées. L'EXERCIAL
Quel est celui qui a la folie d'obscurcir mes desseins?

Oui, j'ai parlé, sans les comprendre,

De merveilles qui ma dépassent et que je ne conçois pas.

L'éreaux.

Locute-moi, et je parlerai.

Je l'interrogerai et lu m'instruiras.

Mon orellie avait entondu parier de tol;

Mais maintenant mon mil t'a vu.

C'est pourquoi je me condamne et je me repans,

Sur la poussière et sur la cendre.

(Job, XLII, 1-6.)

.

L'opinion de l'anteur de Job représente exactement celle du peuple hébreu jusqu'au second siècle environ avant J.-C. A cette époque l'ancienne doctrine eschatologique tend de plus en plus à disparaître devant deux courants dogmatiques ayant pour source commune l'idée d'une vie future. L'un a pour centre le Judaïsme alexandrin, l'autre le Judaïsme palestinien. Là, c'est le dogme de l'immortalité de l'âme qu'ou professe; ici, c'est celui de la résurrection des corps. Il est à peine besein d'ajouter qu'on ne saurait assigner une date précise à la vulgarisation de ces deux notions.

On sait que la version des Septante, qui parut du m' au n' siècle avant Jésus-Christ, exerça une influence considérable sur le Judaïsme égyptien, et donna naissance à toute une littérature gréco-juive. C'est à cette littérature qu'appartiennent les divers livres apocryphes ajoutés au recueil canonique. Si plusieurs d'entre eux, comme la Sagesse de Jésus, fils de Sirach, et le livre de Barnch, demeurent fidèles aux anciennes idées hébraïques, et déclarent que « les fils d'Adam ne sont point immortels ! », il en est d'autres qui affirment péremptoirement l'immortalité de l'âme. Telle est entre autres la Sagesse de Salomon, dont on peut placer la composition entre les années 150 et 50 avant J.-C. « Dieu, y lit-on, a créé l'homme pour

<sup>1)</sup> Ecclémastique, XVII. 26. Comp. Egruch, 1, 17.

l'immortalité. Les ames des justes sont dans la main de Dieu et aucun tourment ne les touche. Aux yeux des insensés ils paraissent être morts; leur départ est estimé être un malheur, et leur séparation d'avec nous une calamité, mais ils sont dans la félicité. Car si, aux yeux des hommes, ils ont été affligés de peines, leur espérance a été tout entière dans l'immortalité. Les justes vivent éternellement; ils ont leur récompense dans le Seigneur, et le Très-Haut prend soin d'eux ' ». Le livre canonique de l'Ecclésiaste, vraisemblablement écrit dans le cours de l'avant-dernier siècle qui précéda la naissance du Christ, connaît aussi le dogme de l'immortalité, mais le sceptique auteur le met en doute et finit par le rejeter. « Tout va dans un même lieu, dit-il; tout a été fait de la poussière, et tout retourne à la poussière. Qui sait si le souffle du fils de l'homme monte en haut 2 % Cette conclusion, qui n'a pas lieu de nous surprendre dans la bouche de l'écrivain, pour qui la sagesse et la science se résument en ce mot célèbre : « tout est vanité», n'en contient pas moins un nouvel indice de l'époque à laquelle nous devons fixer la vulgarisation, parmi les Juits, du dogme de l'immortalité de l'âme.

C'est la même croyance que professaient les Esséniens 150 ans avant notre ère. S'il faut ajouter foi au témoignage de l'historien Josèphe \*, si suspect par la soif qui le dévore d'identifier le Judaïsme à l'Hellénisme, ils auraient enseigné que le corps est la prison de l'âme, qui est formée de l'éther le plus subtil, et que la mort ouvrant les portes de sa prison charnelle, l'âme immortelle « est emportée dans les lieux élevés » d'où elle est originaire, tandis que le corps est anéanti. Philon enfin, pour arrêter au début de notre ère la liste de nos citations, croît à l'immortalité de l'âme. Pour lui, qui considère l'homme comme composé d'un corps matériel et d'une âme spirituelle, l'ame seule est immortelle, soit qu'il voie en elle un fragment, un rayonnement du Logos, soit qu'il affirme

<sup>1)</sup> Sap., II, 23, III, 14, V, 16, 3) Eccl., III, 20-21.

<sup>2)</sup> Bell. Jud., 11, 8, 11,

que le Pneuma de Dieu lui a donné l'immortalité et le pouvoir de s'élever jusqu'à l'Être suprême !.

Le premier écrit dans lequel il soit question de la résurrection des corps est le livre de Daniel, dont l'auteur est contemportin des persécutions d'Antiochus Epiphane et du grand soulèvement national de l'an 167. Nous y lisons que « plusieurs de ceux qui dorment dans la poussière de la terre se réveillerout, les uns pour la vie éternelle, et les autres pour l'opprobre, pour la honte éternelle. Ceux qui auront été intelligents brilleront comme la spiendeur du ciel, et ceux qui auront enseigné la justice à la multitude brilleront comme les étoiles, toujours et à perpétuité \* ». La même espérance est exprimée dans toute une série d'écrits postérieurs à Daniel, dans l'Apocalypse d'Hénoc, dans celle de Baruch, dans le Psautier de Salomon, dans le second livre des Maccabées, dans le quatrième livre d'Esdras, dans le Schemone-Esre, dans la Mischnah, etc. Mais tandis que les uns, comme le Psautier, ne parlent que de la résurrection des justes, les autres (Daniel, Hénoc, Baruch, etc.) admettent celle des méchants au même titre que celle des bons.

La résurection des morts est le dogme favori de l'école pharisienne, qui a'a pas peu contribué à le rendre populaire. Il est vrai que, d'après Josèphe, c'est l'immortalité de l'ame qu'elle aurait professée; mais ce renseignement est manifestement erroné. Dans les textes thalmudiques et rabbiniques, qui nous montrent l'opposition des Saducéens et des Samaritains à la nouvelle foi, inconnue des pères, c'est toujours de la résurrection des morts qu'il s'agit. Ainsi, lorsque le célèbre R. Éliézer-ben-José réfute les scribes des Saducéens, le Thalmud affirme qu'il les convainquit de leur erreur en leur montrant « qu'on peut prouver la résurrection d'après la Loi. » Il serait facile d'en citer d'autres exemples .

<sup>1)</sup> De muniti op., 1, 35. 1 Log. all., 1, 50.

<sup>1)</sup> Daniel, XII, 2-3.
1) Voyez b. Sanhedrin, 90 b. Siphre, 112 lin. Aboth derabbi Nathan, V. ...

Après avoir constaté, comme nous venons de le faire, l'absolu changement qui s'opéra en Israél vers le second siècle avant J.-C. sur la question de la vie future, il nous reste à examiner comment le Judaisme a passé, sur ce point, de la négation à l'affirmation. Plusieurs solutions du problème ont été proposées.

On a cru pouvoir le résoudre au moyen des textes cuneiformes, d'après lesquels, comme nous l'avons vu, certains hommes paraissent échapper au Scheôl. Chez les Assyro-Babyloniens, a-t-on dit ', si le séjour du peuple des ombres, situé sous les profondeurs de la montagne mythique de l'Univers, est une demeure sombre, ténébreuse, entourée de hautes murailles percées d'issues que ferment des portes solidement verrouillées et gardées avec vigilance, il y a sur le versant de la même montagne une région lumineuse que fréquentent les dieux et où sont les demeures des justes qui prennent part aux . festins des immortels, et sont devenus eux-mêmes immortels. Le séjour ordinaire des morts, il est vrai, est caractérisé par les expressions « lieu ténébreux, lieu de solitude, lieu d'où l'on ne revient pas»; mais, ajoute-t-on, ces formules ne visent que la demeure de la foule et non celle des justes. Prenant ainsi pour point de départ les textes où l'on a vu affirmée l'immortalité de l'âme, on en a conclu « qu'étant donnée la grande affinité des légendes hébraïques avec celles des Assyro-Babyloniens, il était inopportun d'établir une exception en ce qui concerne cette croyance ».

Sans vouloir trop insister ici sur la portée des textes allégués quand on les compare à ceux qui expriment la doctrire reçue du Scheöl, d'après laquelle l'état somnolent des Rephâim est loin d'être l'image de la vie véritable, est-ce au moyen de données aussi contestables, je veux dire en invoquant

<sup>&#</sup>x27;) M. Halevy. La croyunce à l'immortalité de l'âme chez les Semiles (Acad. des inscriptions et belles-lettres, 1882, r. 210 s.)

comme règle générale de rares et énigmatiques exceptions. faites en faveur de personnages exceptionnels, comme Hasisadra, qu'il est possible de fixer la genèse de l'eschatologie juive du second siècle avant notre ère ? La légitimité de cette tentative nous paraît d'autant moins prouvée qu'on met davantage en évidence la haute antiquité des croyances, auxquelles on fait appel, et « qui étaiefft admises, dit-on, chez les peuples d'Assyrie et de Babylonie bien longtemps avant la constitution de la plupart des nations syro-phéniciennes? » Entre le fleuve et la source il n'y a place que pour un espace limité de terrain ; on peut bien supposer que des obstacles se dressent entre eux, mais on ne peut imaginer que des chafnes de montagnes, des plaines ou des solitudes les séparent indéfiniment. Il en est de même dans le domaine des idées : le milieu qui les prépare et les engendre n'est point éloigné à perte de vue de l'époque qui les voit naître : le plus souvent il en est le contemporain. Nous sommes ici dans une impasse : il faut chercher ailleurs notre route.

Trouverons-nous, sans sortir du domaine hébraïque, la solution du problème que nous avons posé? On a pensé pouvoir le faire en s'appuyant sur la notion de la divinité en Israèl à. Le pouvoir attribué à Jahveh, a-t-on dit, était considéré comme sans limites; on croyait qu'il s'étendait même sur la mort<sup>3</sup>, et on racontait que des hommes comme Elie et Elisée avaient opéré des résurrections à. Pourquoi ne pas rattacher à cette foi dans la paissance illimitée de Jahveh, l'attente d'une résurrection des corps? Or après l'exil de Babylone, ajoute-ton, il se produit un grand changement dans la conscience du peuple israélite : l'Hébreu commence à concevoir ses rapports avec Jahveh comme bien plus individuels, comme bien plus personnels que les relations qu'il imaginait autrefois entre Dieu et le fidèle. Aussi la foi en l'immortalité de l'individu tend-elle depuis lors à se substituer à la croyance en l'exis-

<sup>1)</sup> Kuenen, The religion of larget, 1875, t. III, p. 41 sa.

<sup>\*)</sup> Deut. XXXII, 39. 1 Sam. II, 5.
\*) 1 Rots, XVII, 22. 2 Rots, XIII, 21.

tence perpétuelle d'Israël. Le passage de la première de ces idées à la seconde est si naturel, affirme-t-on, qu'il est inutile de recourir à une influence étrangère pour expliquer l'origine du nouveau dogme. Il en est de même, jusqu'à un certain point, de la forme particulière que revêtit cette idée, je veux dire la résurrection des morts. Le premier qui la mentionne, Ézéchiel, en parle dans une vision, purement symbolique à ses veux : les os qui reprennent vie, c'est l'image de la restauration d'Israël. Mais il était facile de prendre à la lettre ce symbole, parce que la manière dont l'Israélite conçoit les rapports du corps et de l'âme ne laisse guère le champ libre à d'autre notion de survivance qu'à celle de la résurrection, c'est-à-dire de la révivification miraculeuse du corps, dans lequel rentre l'esprit. C'est Jahveh qui donne à l'homme comme à l'animal l'esprit, c'est-à-dire la vie, le souffle vital !. Aussitôt que Jahveh retire ce souffle, bêtes et gens périssent. Mais cet esprit n'est point individuel, il n'existe pas d'une manière indépendante. Ce qui reste de l'homme après sa mort, c'est son ombre qui descend au Scheol, où elle ne vit réellement pas. Pour recommencer une nouvelle vie, il faut donc tout d'abord que l'esprit soit de nouveau insuffié par Dieu dans cette ombre, ou plutôt dans le corps que représente cette ombre. Il n'y a pas lieu d'être étonné, ajoute-t-on en forme de conclusion, que par sa propre réflexion le Juif ait été conduit à la notion d'un tel réveil du cadavre ; il a pu par la seule force de sa pensée arriver à la conviction, sinon peut-être que tous indistinctement ressusciteraient, du moins que certains Israélites reviendraient à la vie.

Vouloir faire déduire, par un simple travail de la pensée, du pouvoir illimité de Jahven et surfout de l'idée nationale de la perpétuité d'Israël, la foi en l'immortalité personnelle, nous paraît inadmissible. Nous ne pouvons concèder que cette dernière conception soit contenue en germe dans la conviction que le peuple élu ne disparaîtra point; car on peut admettre

<sup>« 1)</sup> Nom. XVI, 22. XXVII, 16.

la durée de la race qui se perpétue, sans qu'on puisse assigner une limite à son développement ou prévoir son extinction. au détriment des individus qui passent, meurent et sont anéantis, sans avoir par cela même la moindre notion del'immortalité individuelle : telles écoles philosophiques nous l'ont bien prouvé; nous avons affaire îci à deux idées indépendantes l'une de l'autre. Que le spouvoir absolu qu'on se plaisait à concentrer en Jahveh ait confirmé l'hypothèse que Dieu pourrait facilement accomplir le miracle de la résurrection des corps, c'est ce que nous sommes tout disposé à croire; mais la dogmatique hébraïque dans son ensemble, le fait positif qu'elle ignore une vie future, la circonstance remarquable que la négation de cette espérance trouva des défenseurs jusqu'à l'époque de Jésus dans les Juifs les plus conservateurs au point de vue religieux, les Saducéens et les Samaritains, nous convainquent de la nécessité de chercher la solution du problème hors des frontières resserrées de la Palestine.

..

Cette influence étrangère nous la trouvons tout d'abord dans le Mazdéisme. On sait, en effet, qu'il existe des rapports étroits entre la religion persane et la religion juive. Celle-ci devait même avoir une secrète inclination pour celle-là, puisqu'elle avait proclamé Cyrus le libérateur envoyé par Jahveh, et que les Juifs, qui, de tous temps, en dépit de leur législation prohibitive, furent enclins et ouverts aux cultes étrangers, curent pendant longtemps des maîtres, des gouverneurs et toute une colonie d'administrateurs et de fonctionnaires publics qui professaient le Mazdéisme. Le Juif, plein de scrupules sur les questions de pureté légale, devait regarder presque comme un allié le Persan, qui en éprouvait de tout pareils, d'autant plus qu'ils avaient sur l'origine du monde un faisceau de traditions communes et qu'ils repoussaient avec une égale horreur le culte des images. De là l'ascendant exercé par là

religion d'Ahura-Mazda sur la religion de Jahveh; de là les nouveaux développements qu'elle fit donner à l'angélologie et à la démonologie juives, aux lois sur la pureté légale. Sous l'influence du Mazdéisme, qui distingue deux royaumes, l'un de lumière où l'âme du juste est emportée par les Yazatas, l'autre des ténèbres où l'âme du méchant est entraînée par les Dævas. l'Éden traditionnel se transforma peu à peu en Paradis et la vallée de Hinnom, célèbre par le cuite de Moloch, en Enfer. De là enfin les germes d'une foi en la vie future at même en la résurrection des corps qu'elle déposa au sein du Judaïsme. Nous disons les germes, parce que nous croyons que c'est tomber dans l'exagération que de déclarer que « la doctrine de la résurrection fut décidement empruntée par les Juifs aux Mazdéens' »: les germes dont nous signalons ici la présence durent, avant de se développer, passer par une période d'incubation, et être fécondès, comme nous le verrons plus loin, par d'autres influences, venues d'un milieu différent.

S'il est difficile de fixer, même approximativement, l'époque à laquelle la croyance en la résurrection des corps est devenue générale chez les Mazdéens, il n'en est pas moins certain qu'elle est ancienne dans leur religion, parce qu'elle est une conséquence logique de leur dualisme. Ce dualisme en effet exige la destruction finale du principe du mal, et de toutes les œuvres qu'il a produites. Comme la principale de ses œuvres est la mort de ce que Ahura-Mazda avait créé pour la vie, il était d'une absolue nécessité, pour que la défaite d'Angro-Mainyu fût complète, que la vie fût rendue aux corps humains qui en avaient été privés par lui. Cette déduction logique, jointe au témoignage d'Hérodote et à celui de Théopompe dans Diogène Laërce, en nous permettant d'affirmer l'antiquité de la croyance à la résurrection chez les Mazdéens, nous autorise du même coup à penser que cette foi ne fut point étrangère à la formation du nouveau dogme juit. Toutefois le fait

oi) Grate, Geschichte der Juden, 1887t. II, 2, p. 417.

que ce nouveau dogme ne se répandit et ne se popularisa en Israël qu'au contact d'une civilisation et d'une religion qui n'étaient pas celles de la Perse, et cela 450 ans au moins après que les gouverneurs persans avaient repassé la frontière, ce fait nous induit à croire que l'influence mazdéenne ne suffit pas à expliquer la naissance de la nouvelle foi en la vie future, et à chercher allleurs, à une autre époque et dans un autre milieu, la cause déterminante du profond changement que subit l'antique croyance au Scheöl.

Cette cause nous est tout naturellement indiquée, à l'époque de la vulgarisation en Israël des nouvelles idées sur la vie tuture, dans le fait évident que les Juis alexandrins empruntèrent leur foi à l'immortalité de l'âme aux écrits de Platon qui exercèrent sur eux une si profonde influence. Ce tait nous paraît être indiscutable : les Juis platoniciens sont les seuls à professer ce dogme qui ne sut pas la seule pensée que leur communiqua le grand philosophe grec.

Mais comment l'autre école juive, celle de Palestine, parvint-elle à se convaincre de la résurrection des corps? Nous estimons que les doutes qu'elle pouvait encore avoir sur la croyance mazdéenne, qui lui était sympathique, furent définitivement levés sous l'influence du dogme grec de l'immortalité de l'âme, professé par tant de Juifs, et qu'elle-même pouvait interpréter et modifier d'après le génie du Judaïsme le plus conservateur. Nous admettons donc, pour expliquer l'origine de la croyance à la résurrection des morts en Israël, le concours d'influences étrangères, d'un levain du dehors, et un travail de réflexion de l'Israélite, une fermentation qui s'opère dans son propre cerveau.

L'influence étrangère fut double; nous ne reviendrons pas sur celle qu'exerça le Parsisme et dont nous avons déjà parlé. Quant au levain que la Grèce fournit, remarquons que cette idée de l'immortalité de l'âme s'imposa de toute nécessité à l'examen du Juif palestinien, parce qu'elle lui était apportée par une puissante civilisation, très supérieure à la sienne et qui a laissé de nombreuses trasas dans son esprit, et parce qu'elle venait combler un déficit très important de sa religion, et répondre à un profond besoin, jusqu'alors méconnu. de sa conscience religieuse. Insistons sur le premier de ces motifs, puisque nous avons suffisamment constaté le déficit, avant de dire pourquoi le Juif palestinien n'accepta pas la foi en la vie future sous la forme que le Grec lui avait donnée.

L'influence exercée par l'Hellénisme sur le Judaisme a été. comme nous l'avons montré ailleurs', l'une des causes les plus actives de la transformation de la société juive. Il est vrai que, pour plusieurs raisons qu'il est inutile d'exposer ici, on a cru n'en pas devoir teair compte. Et comment cependant nier cette pénétration d'Israël par l'esprit grec, alors qu'un nombre considérable de villes, décorées plus tard du titre de milas Eddyvides, étaient fondées en Palestine, ou recevaient un nouveau et heureux développement, sous ces princes étrangers, tous animés du même esprit civilisateur de la Grèce? On voyait les Juifs se porter voluntiers dans ces. fondations récentes, où les attiraient les précieux privilèges qui y étaient attachés; assurés de la tolérance absolue qu'on-- pratiquait en pays grec à l'égard de leur religion, on les voyait même dépasser en foule les étroites limites de la Palestine pour aller à l'étranger fonder des colonies juives, à Tyr et à Damas, cités profondément hellénisées, à Antioche, en Asie-Mineure, en Égypte et surtout à Alexandrie, centre lumineux de culture grecque. Les rapports nouveaux qui s'établissaient ainsi entre les deux mondes grec et sémite eurent pour premier résultat, en terre palestinienne, d'ouvrir à l'influence grecque la classe de personnes qui semblait a priori devoir y être le plus fermée, je veux dire le clergé : il y eut même plusieurs pontifes qui ne furent que les fonctionnaires et les courtisans des princes étrangers, témoin le grand prêtre samsritain Ézéchias, qui vécut à la cour de Ptolémée I\*, témoin le neves d'Omas II, favori d'Évergète, témoin les pontifes Jason.

<sup>1)</sup> Escui sur les origines des partis saducien et phartelen, Paris, Pischbacher, 1883, p. 98-133.

Menélas, Alcimus, dont la grécomanie, quelque peu édifiante qu'elle soit, n'en prouve pas moins à quel point l'esprit grec se propagenit dans les premières familles d'Israël. Et que dire d'Onias IV, héritier légitime du pontificat, édiffant sur le territoire égyptien, à Léontopolis, sur terre païenne, une contrefaçon du temple de Jérusalem? Où trouver la cause de cette profonde déviation du sentiment national qui ne connaissait qu'un seul temple en Terre Sainte, sinon dans l'esprit émancipateur de l'Hellénisme? Mais la preuve la plus évidente de l'influence grecque sur les Juits d'Egypte, c'est la traduction de la Bible en grec, c'est l'hellénisation du code sacré, fait qui eut un si grand retentissement dans tout le monde juif et spécialement en Palestine, et dont la cause première tut l'oubli dans lequel tembait la langue hébraïque. Quel témoignage en faveur de l'intrusion de l'Hellénisme en Israël que cette version où lea traducteurs inséraient, entre autres idees grecques, la théorie platonicienne du monde intelligible, et qui donna naissance elle-même à toute une littérature gréco-juive! lei c'est la Sagesse de Salomon, profondément empreinte de l'esprit alexandrin : Salomon parlant d'une sorte de Logos hypostatique, la sagesse divine, « émanation vraie de la gloire du Tout-Puissant, reflet de la lumière éternelle, miroir sans tache de l'activité de Dieu, image de sa bonté! « Salomon parlant de l'immortalité de l'âme! Là c'est Aristobule, adversaire de l'anthropomorphisme, qui soutient que les philosophes de la Grèce ont emprunté leurs doctrines aux écrits mosaïques! Plus tard c'est Philon avec ses théories sur le Logos.

Faut-il s'étonner dès lors que les Juifs alexandrins aient empranté l'idée de l'immortalité de l'âme aux écrits de Platon qu'ils considéraient comme la première source de la vérité après la Bible? Y a-t-il lieu d'être surpris ensuite que par eux qui entretinrent toujours de fréquents rapports avec leurs frère de Palestine, surtout par les plus éminents d'entre eux aussi bien que par les nombreux fonctionnaires civils et militaires et les colons originaires de pays grees ou hellénisés, qui avaient séjourné en Palestine depuis Alexandre le Grand, cette croyance se fut repandue au sein de la Judée, y cût même acquis une certaine popularité, sans avoir été cependant admise à prendre rang dans la dogmatique juive? Remarquons en effet qu'elle ne pouvait l'être, tant que l'on demeurait fidèle à l'antique esprit de la religion mosaïque. Il était facile aux Juis alexandrins de se l'approprier, puisqu'ils avaient troqué la philosophie juive, si toutesois l'on peut parler de philosophie dans le Judaïsme avant Philon, contre la philosophie platonicienne. Mais pour les véritables Israélites, il ne pouvait en être ainsi.

Le dogme de l'immortalité de l'ame repose sur le dualisme, l'absolue séparation du corps et de l'âme. Or l'Ancien Testament ignore ce dualisme. Pour Platon et pour le Judaïsme platonicien, l'âme, principe immatériel, est emprisonnée dans le corps; à la mort, le corps une fois dissous, l'âme devient libre; le corps disparait, l'ame ne cesse point d'exister; l'anéantissement de l'un n'entraîne point celui de l'autre, parce qu'ils sont absolument indépendants. La survivance de l'homme, c'est la vie de l'âme hors du corps. La métaphysique grecque est conforme à sa psychologie. Pour l'Hébreu ou pour le Juif palestinien, il ne saurait en être de même ; il lui faut une autre metanhysique, parce que sa psychologie est tout autre que celle du Grec. L'Hébreu n'est point dualiste. A ses yeux l'âme n'est point une prisonnière, parce qu'elle est inséparable du corps; elle est un principe matériel; quelque nom qu'on lui donne. qu'on l'appelle Nephesch ou Rouach, c'est toujours le souffle vital, visible dans l'acte de la respiration. La vie, qui a sa source en Dieu, réside dans le sang : « l'âme de la chair est dans le sang, le sang c'est l'âme '. » A ce point de vue tout est matière en l'homme. Si donc, pour le platonicien, l'homme est avant tout l'âme (en réalité étrangère au corps) qui l'anime, pour l'Hébreu, l'homme c'est la chair dont le substratum, c'est-à-dire le sang, est l'âme même.

Le Juif attaché à la psychologie hébraïque, ne pourra donc

<sup>1)</sup> Lee, XVII, H. Deut, XII, 23.

se représenter que d'une seule manière la continuation de la vie au delà du sépuicre. Arrivé par les influences étrangères qu'il a subies, par l'idée mazdéenne de la résurrection des corps et la notion grecque de l'immortalité de l'âme, à la conviction qu'il vivra au delà de la tembe, il pense, comme il est chair et qu'à la mort son corps cessera de vivre, que c'est sa chair qui revivra, que c'est son corps qui ressuscitera. Ainsi, lorsqu'on lui parle de vie future et d'immortalité, le Juif songe à la reconstitution de sa chair qui contient son âme matérielle : lorsqu'on lui dit que la vie est éternelle, il pense au sang qui renferme cette vie, et qui, comme elle, ne périra point. L'immortalité de l'âme, à son point de vue, c'est donc la révivification du sang, c'est la résurrection du corps.

Et tout confirme l'Israélite dans les déductions logiques qu'il a tirées de sa psychologie. L'idée qu'il se forme de la vie future est non seulement conforme à la nature de l'homme, telle qu'il se la représente, mais il est encore facile de la concilier avec les données de l'antique eschatologie : le Scheöl, séjour souterrain des Rephâim, sera désormais l'Enfer réservé aux méchants, qui ressusciteront pour y descendre. N'est-ce point d'ailleurs cette résurrection des morts qu'ont entrevue les grands penseurs d'Israél? Job, tout sceptique qu'il est, n'at-til point parlé de la possibilité pour le corps de revenir à la vie? Les prophètes n'annoncent-ils pas le jour du Seigneur, jour terrible du jugement? Et qui sera jugé, sinon les coupables de tous les temps? Et comment le seront-ils, s'ils ne ressuscitent point? C'est cette résurrection des morts que le voyant a prophétisée lorsqu'il s'écriait :

« Que tes morts revivent!

Que mes cadavret se relivent!

Réveillez-vous et tressaillez de joie, habitants de la poussière!

Car tu rouée est une rosée vivillante,

Et la terre redomers le jour aux ombres. «

(Étaie, XXVI, 19.)

C'est elle encore qu'Ezéchiela décrite littéralement lorsqu'il disait : « Ossements désséchés, écoutez la parole de l'Éternel, Ainsi parle le Seigneur, l'Éternel à ces os : Voici, je vais faire entrer en vous un esprit, et vous vivrez; je vous donnerai des nerss, je serai croître sur vous de la chair, je vous couvrirai de peau, je mettrai en vous un esprit et vous vivrez.... Et voici, il se sit un mouvement, et les os s'approchèrent les uns des autres. Je regardai, et voici, il leur vint des nerss, la chair crût, et la peau les couvrit par dessus. Et l'esprit entra en eux, et ils reprirent we, et ils se tinrent sur leurs pieds : c'était une armée nombreuse, très nombreuse t. «

L'influence étrangère, d'une part, qui a présenté au Judaïsme sous deux formes différentes l'idéo de la vie future, les données de sa psychologie et les réminiscences de ses prophètes. d'autre part, voilà donc les deux grandes assises de la nouvelle espérance religiouse sur laquelle il s'est fondé. L'évidence de ces faits nous paraît difficilement contestable. En religion, comme en politique, il est certains grands principes qui finissent toujours par s'imposer à un peuple ; ils y pénètrent d'autant plus aisément que le peuple leur offre moins de résistance effective ou passive, et pour peu qu'ils y trouvent des pierres d'attente, l'édifice religieux, dont ils seront les · matériaux essentiels, ne tardera point à s'élever. Tel fut le cas pour Israël. Après des siècles d'une doulourense expérience. je veux dire après avoir constaté les profonds déficits de sa religion, après avoir exprimé par la voix de ses penseurs l'angoisse qu'il en ressentait, Israël se trouve en contact avec deux civilisations, dont l'une lui apporte l'idée de la résurrection des corps, et l'autre celle de l'immortalité de l'ame. Voilà la réponse au problème redoutable qu'il s'est posé si souvent : «L'homme une fois mort revivra-t-il? » Voilà les secrets besoins de son cœur satisfaits. Repoussera-t-il les solutions qu'on lui propose, parce qu'elles lui viennent de l'étranger,

 de cet étranger dont tant de fois il a maudit le joug qui s'appesantissait sur ses épaules? Non: le besoin de croire l'emportera sur le besoin de hair. D'ailleurs les nouvelles croyances ne portent aucune atteinte à sa religion, dont il est si jaloux.

115

Au contraire, la puissance de Jahveh lui paraît plus illimitée que jamais, paisque les morts reviennent à la vie, et il juge sa religion plus grande, depuis qu'on peut louer Dieu au Scheol. Tout le pousse donc à accepter une foi qui met tant de vérités en lumière. Mais Israël n'est pas partout le même. lei il a l'esprit plus ouvert, plus indépendant; ses idées se sont modifiées sur certains points ; il admet le dualisme, l'antithèse du corps et de l'âme ; il est à Alexandrie : il croît à l'immortalité de l'âme. Là il est demeuré plus fidèle aux antiques traditions; il repousse tout dualisme, qu'il vienne de la Grèce on de la Perse; il ne renie point l'anthropologie monistique de l'Hébraïsme; il est en Judée : il croit à la résurrection des corps. On ne saurait contester que, depuis le jour où les Elohim disparurent devant Jahveh, aucun progrès aussi éclatant ne fut fait dans le monde religieux israélite. La foi en la résurrection marque une des grandes étapes religieuses du Judaïsme.

220

ÉDOUARD MONTET.

## LE MYTHE D'OSIRIS

Dans son livre sur Isiset Osiris, Plutarque rapporte le mythe d'Osiris à peu près de la manière suivante : Seb, correspondant au Kronos des Grecs, et Nut, chez les Grecs Rhéa, avaient cinq enfants : Osiris, Isis, Typhon, Nephtys, et Haroeris, lesquels naquirent aux jours intercalaires de l'année. Osiris épousa Isis et eut d'elle un fils, Horus. Typhon, à son tour, épousa Nephtys, Osiris étant l'aîné, prit les rênes du gouvernement; il améliora la manière de vivre des Égyptiens, introduisit l'agriculture et leur apprit à adorer les dieux; ensuite il passa à travers tous les pays pour les civiliser.

Pendant son absence Isis gouverna le royaume avec vigueur et sagesse, de manière que Typhon, désireux de s'emparer du pouvoir, ne put pas y parvenir. Mais Osiris étant revenu, Typhon trama, avec 72 compagnons, une conspiration contre son frère. Il fit fabriquer un cercueil de prix, proportionné à la grandeur du corps d'Osiris, et organisa un festin où l'on apporta le cercueil; tous les invités étant réunis, le magnifique cercueil fut introduit. Typhon dit, comme en plaisantant, qu'il voulait le donner à celui auquel il conviendrait. Tous l'essayèrent l'un après l'autre, mais comme il ne convenait à aucun d'eux ce fut enfin au tour d'Osiris de l'essayer. A peine y était-il entré que les conspirateurs accoururent et fermèrent le couvercle sur lui, en le clouant et en y versant du plomb fondu, et

le mirent sur le Nil. Le courant le porta par l'embouchure tanitique à la mer. Poussé par le vent et le courant de l'autre côté, à Byblos, le cercueil se prit dans un arbrisseau, qui devint promptement un arbre et le recouvrit tout à fait. Le roi du pays admira le bel arbre, le fit abattre et plaça la partie contenant le cercueil caché, en guise de colonne, sons le toit de sa maison.

Quand Isis apprit la triste mort de son époux, elle erra partout pour chercher son corps; à la fin elle apprit où il se trouvait. Elle se rend à Byblos, demande la colonne, la coupe pour trouver le cercueil et retourne avec lui en Égypte. Tandis qu'elle va voir son fils Horus, elle dépose le cercueil dans un endroit secret, mais où il est découvert par Typhon pendant une chasse. Celui-ci, ayant reconnu le corps, le coupe en quatorze morceaux qu'il disperse. La malheureuse Isis reprend à nouveau ses recherches; chaque fois qu'elle retrouve un membre, elle l'enterre à l'endroit où elle l'a trouvé.

Alors Osiris vient de l'Hadès vers Horus, afin de le préparer et de l'exercer au combat contre Typhon. La lutte commence; elle dure assez longtemps, jusqu'à ce que Horus finisse par remporter la victoire et remette le vaincu à Isis. Cependant elle ne le tue pas, elle lui rend même la liberté. Horus en est tellement indigné qu'il porte la main sur sa mère et lui arrache la couronne de la tête. Sur ces entrefaites Typhon reproche à Horus sa naissance illégitime; le combat recommence et finit par la défaite complète de Typhon.

Ce mythe n'a pas été inventé par les Grecs; il est essentiellement égyptien et date du vieux temps. Il yen a de nombreuses preuves : les inscriptions égyptiennes à partir de la sixième dynastie y font allusion à plusieurs reprises, soit brièvement, par exemple en appelant Horus le vengeur de son père Osiris, soit par des descriptions plus où moins étendues du combat entre Horus et Typhon; comme, par exemple, quand le 17 chapitre du Livre des Morts, (une des parties les plus anciennes), raconte que Seb, au jour de la bataille, jeta des ordures au visage de Horus, tandis que Horus arracha les testicules de Typhon. Sur les murs de temple d'Edfu, on trouve une inscription de l'époque des Ptolémées, que l'égyptologue genevois, M. Naville, a publice, et qui donne du combat entre Horus et Typhon, une représentation et une description plus détaillées que celle de Phitarque. Je vais en reproduire le contenu d'une facon sommaire.

Dans la 363° année du règne du dieu solaire Harmachis, sa majesté le dieu du soleil se trouva en Nubie et ses soldats étaient avec lui. Mais il rentra chez lui sur son navire avec ses compagnons, et il aborda à Edfu, du côté occidental du district, à l'est du canal Pechennu. — Le dieu Horhut était avec les autres sur le navire du dieu du soleil, et il dit à son père Hormachis : « Je vois des ennemis former des projets contre leur maître. » Hormachis lui répondit : « Oh! Horhut, toi, l'illustre fils du soleil, qui es sorti de moi, abats les ennemis en un instant. » Horhut prit son vol vers les cieux comme un disque solaire ailé, et quand il vit les ennemis d'en haut, il se précipita sur eux avec tant de force, qu'ils ne virent et n'entendirent rien, et se tuèrent l'un l'autre en moins d'un instant, de sorte que pas un seul d'entre eux n'échappa.

Horhut retourna, rayonnant de couleurs comme un grand disque solaire ailé, vers le navire du dieu du soleil, Harmachis; il dit au soleil : « Viens, regarde tes ennemis étendus sur la terre. « Et sa majesté le soleil vint avec Astaroth à son côté et regarda les ennemis étendus à terre, avec la tête écrasée. Mais voici, les ennemis entrèrent dans l'eau et se transformèrent en crocodiles et en hippopotames ; et les crocodiles et les hippopotames, la gueule ouverte, rencontrérent leurs adversaires qui naviguaient dans le bateau. Horhut se hâta d'arriver avec sa suite, chacun occupant sa place, muni de lances et tenant des chaînes à la main ; ils battirent les crocodiles et les hippopotames, et sur le champ ils emmenèrent 651 ennemis et les tuèrent dans cette ville du soleil (Edfu). Alors Harmachis dit à Horhut : « Voici mon image dans le pays du Sud, voici une demeure victorieuse; » et le domicile de Horhut fut appelé victorieum à partir de ce jour Et Thot dit

en voyant les ennemis étendus sur la terre : « Réjouissezvous, dieux des cieux, réjouissex-vous, dieux de la terre ; le dieu Horbut retourne en paix, après avoir accompli de grands exploits pendant son expédition. »

Horhut prit la forme d'un disque solaire ailé et se plaça sur la proue du vaisseau du soleil. Et voici, les ennemis s'enfuirent devant lui et se dirigèrent vers la haute Égypte, et leur cœur était tourmenté parce qu'ils avaient peur de lui. Mais Horhut les poursaivit dans le vaisseau du soleil, muni de lances et tenant des chaînes en main. Il les aperçut au sud-est de Thèbes, dans une vaste plaine, et il leur infligea une grande défaite.

Mais les ennemis s'enfuirent de devant sa face; ils se dirigèrent vers la basse Égypte et leur cœur était agité par la peur. Mais Horhut les poursuivit sur le vaisseau du soleil, muni de lances et de chaînes, accompagné de sa suite armée. Il les chercha toute une journée et les trouva dans la partie sud-est de Tentyra. Alors Harmachis dit à Horhut : « Illustre fils, issu de moi, que le courage des ennemis soit entièrement anéanti en un moment. » Et Horhut leur fit éprouver une grande défaite.

Mais voici, les ennemis s'enfuirent de devant sa face et se dirigèrent vers Iliahun pour s'échapper derrière le grand lac; leur cœur était agité par la peur. Mais Horhut les poursuivit dans le vaisseau du soleil, muni de lances et de chaînes, et accompagné de sa suite armée. Il les chercha pendant quatre jours et quatre nuits sans en trouver un senl; transformés en crocodiles et en hippopotames, ils étaient devant lui dans l'eau. Enfin, il les aperçut et le dieu du soleil dit à Horhut, au maître de Hében: « O disque solaire ailé, grand dieu, maître des cieux, précipite-toi sur eux. » Et Horhut jeta sa lance contre eux; il les tua et leur fit éprouver une grande défaite. Il amena 142 prisonniers au navire du soleil, et un hippopotame mâle était dans le nombre. Il les tua avec son glaive, donna leurs entrailles à ses compagnons et leurs corps aux dieux et aux déesses dans le vaisseau du soleil sur le rivage de Hêben.

Et voiel, les ennemis étaient du côté septentrional du lac, et ils se dirigèrent vers Illahun pour s'échapper derrière le grand lac, mais il les fit changer d'avis. Ils prirent la fuite au milieu de l'eau et s'en allèrent vers le pays de Mer, à l'ouest. Ils se réunirent au lac de Mer et se joignirent aux troupes hostiles de Set qui habitait en cet endroit. Horhut, muni de toutes ses armes, les suivit pour les combattre. Il descendit la rivière dans le navire du soleil, avec le grand dien le soleil) dans son navire et en compagnie de tous les dieux. Il arriva au côté septentrional du lac pour les chasser, mais il s'y reprit à deux fois, mettant un jour et encore une muit à les chercher, navigant sans les voir ou sans tronver l'endroit où ils étaient. Il partit pour Pererhu et dit à son père, le soleil : « Donne-moi ton navire contre eux, afin que je puisse faire contre eux ce que tu désires. » Alors tout marcha selon ses desirs. S'étant approché d'eux par eau à l'ouest de cet endroit, il les apercut près de la ville du nome de Mer. Il marcha contre eux avec ses compagnons munis de leurs armes de guerre. Il leur fit éprouver une grande défaite, emmena 381 ennemis, qu'il tua en face du navire du soleil ; il en donna un à chacun de ses compagnons. Alors Set se présenta en prononçant des mois redoutables et en lançant des imprécations contre Horhut, parce qu'il avait tué ses ennemis. Mais Horbut attaqua son adversaire, lutta longtemps avec lui, jeta sa lance contre lui et l'étendit par terre à l'endroit qui a été appelé Pererhu, à partir de ce jour. Il le traîna, en lui tenant sa lance plongée dans la gorge et en ayant les chaînes en mains; la massue de Horus lui fermait la bouche. Et il le présenta à son père. Alors le dieu du soleil dit : « Il l'ant qu'on donne les compagnons de Set à Isis et à son fils Horus, afin qu'ils puissent en faire ce qu'ils voudront. » Elle était là avec son fils Horus, et leur lance était dirigée contre le terrible adversaire en cet endroit, auprès du saint lac, qui à partir de ce jour fut appelé le lac du combat. Alors le fils d'Isis, Horus, coupa la tête de l'adversaire et de ses compagnons en présence du dieu du soleil et de tout le cercle des dieux. qui étaient rounis, et le traina par les pieds en lui enfonçant sa lance dans la tête et dans le dos.

Mais voici, Set se transforma en un serpent ingissant et s'enfonça dans le sol en cet endroit pour ne pas être vu. Alors le soleil dit : « Set s'est transformé en un serpent rugissant. Horus, le fills d'Isis, doit se placer devant lai avec une lance, pour l'empêcher de sortir. « Et le fils d'Isis, Horus, se tint avec une lance en cet endroit, ayant sa mère Isis à son côté.

Le dieu du soleil dit à Horhut: « Veille au combat contre les compagnons du méchant, toi, le seigneur de la force. Les compagnons de Set sont sur les eaux de Meh au Nord; descendons le fleuve à leur poursuite. « Horhut répondit: « Tout ce que tu ordonnes sera fait, o Soleil, maître des dieux! Fais voguer ton navire après eux partout où ils iront, et je ferai d'eux ce que le dieu du soleil souhaite. » Et tout fut fait comme il le dit. Le maître du disque ailé du soleil dirigea le navire du soleil vers les eaux de Meh au Nord. Et voici, il aperçut un de ses ennemis dans un endroit où il se trouva seul avec lui. Il jeta sa lance contre lui, le mena au dieu du soleil, et le tua sous ses veux.

Ra dit à Horhut: « Maintenant il arrive que les ennemis ont navigué au pays de l'est pour vanir à On dans le Nord. Ils naviguent à l'est vers la ville de Zal. Approche-toi d'eux. » Horhut répendit : « Tout ce que tu commanderas se fera, o Ra, seigneur des dieux, dominateur qui dois commander.» Et voici, ils détachèrent le navire du soleil et cinglèrent vers i'est. Alors il vit les ennemis; les uns tombèrent dans la mer; les autres tombèrent sur les montagnes. Mais Horhut, qui s'est transformé en un lion avec un visage d'homme, ayant sur la tête la triple couronne et une sorte de glaive dans la main, courut après eux; il en attrapa 142, qu'il déchira avec ses griffes et auxquels il arracha la langue de manière que le sang coula sur les montagnes; après quoi il les donna à ses compagnons, qui étaient restés sur les montagnes.

Ra dità Horhut : « Partons en pleine mer contre les ennemis qui sont en forme de crocodiles et d'hippopotames. » Hor-

100

hut répondit : « O Ra, maître des dieux, que le navire poursuive le reste des ennemis, qui est dans la mer. »

Et Thot pronoaça des paroles magiques pour défendre les navires, afin qu'ils possent en un instant ramener la paix sur la mer agitée. Ra dit à Thot: « Maintenant que nous avons traversé tout le pays, nous devons aussi traverser toute la mer. « Et ils naviguèrent tout un jour sans apercevoir les ennemis, car ils étaient partis pour la Nubie vers la ville de Schashor. Et voici, il aperçut les ennemis et leurs guerriers formant des projets contre leur maître dans le pays de Vava. Horus avait la forme d'un disque ailé dans la proue du navire du Soleil et il avait avec lui Necheh et Uati aux formes de serpents, qui devaient terrifier les ennemis. Ceux-ci tremblaient de peur; ils ne lui résistèrent pas, mais moururent à cet endroit même.

Harmachis rentra chez lui dans son bateau et aborda à Edfu.

Tel est le mythe selon la version du temple d'Edfu. Il est du reste illustré par des images nombreuses, qui montrent de quelle manière Horus ou Horhut (comme il s'appelle ici), naviguant en bateau avec ses compagnons, poursuit Set et ses partisans; celui-ci est tour à tour représenté avec la forme d'un homme, d'un hippopotame ou d'un animal à quatre pattes, probablement un âne. L'illustration reproduit aussi les combats de Horus; elle le montre enchaînant ses adversaires ou les tuant.

Il n'y a pas de doute que nous n'ayons ici le même mythe que chez Plutarque, avec cette différence toutefois que les détails du combat sont racontés ici avec plus de développements, tandis que Plutarque, plus sobre de détails, reproduit mieux l'ensemble du mythe.

On sait qu'après avoir racouté le mythe d'Osiris, Plutarque en fait connaître les différentes explications répandues de son temps; tantôt le mythe se rapporte à des dieux véritables, tantôt à des hommes illustres ou à des esprits surnaturels, à des démons; ou bien Osiris représente le Nil, la force originelle, et Typhon (c'est-à-dire Set), tout ce qui est aride, brûlant, opposé à l'humidite, etc. Cependant il ajoute à la fin. que si chacune de ces explications en elle-même est inexacte, elles n'en sont pas moins fondées dans leur ensemble. Car ce n'est pas l'aridité, ou le vent, ou la mer, ou les ténèbres, mais c'est tout ce qu'il y a de nuisible et de mauvais dans la nature, qui est l'apanage de Typhon.

« Ce monde, ajoute-t-il, à l'origine et dans son développement, est composé de deux puissances opposées, mais de force inégale, la meilleure des deux étant supérieure à l'autre. La puissance mauvaise ne peut pas être détruite; elle est trop étroitement mêlée au corps et à l'âme du tout; elle soutient un combat permanent et acharné contre la puissance du bien.

« Dans l'ame, la raison et l'intelligence, conductrice et maîtresse de tout ce qu'il y a de bon, correspondent à Osiris. Dans la terre, le vent, l'eau, le ciel, les étoiles et tout ce qu'il y a de bien organisé, de solide, de sain, émane d'Osiris et de son image visible.

« Mais Typhon est, dans l'ilme, la passion, ce qu'il y a de titanesque, de brute, de déraisonnable. Ce qu'il y a d'étrange, de maladif, dans le corps, le désordre produit par la mauvaise récolte et par la tempête, l'éclipse de soleil, l'éclipse de lune sont à concevoir comme des attaques et des tentatives de dissolution de la part de Typhon. »

Quoique cette interprétation ne nous donne certainement pas de renseignements sur la signification primitive du mythe d'Osiris, on doit cependant accorder au savant anglais le Page Renouf que de bonne heure le contraste entre la lumière et les ténèbres, et d'après cela aussi entre le bien et le mal a été personnillé dans les dieux Osiris et Horns, d'une part, et Typhon de l'autre. Cependant je ne crois pas que nous ayons les l'explication véritable de la manière dont il a pris naissance. Je crois au contraire que l'origine du mythe d'Osiris doit être cherchée dans le contraste d'Osiris-Horus, dieu égyptien, et de Set, le dieu national sémitique; je crois qu'il est

une expression de la lutte nationale entre les Égyptiens et les Sémites, habitant depuis une antiquité très-reculée le nord-est de l'Égypte, et par conséquent entre l'Osiris-Horus égyptien et le Set sémitique, puisque les dieux de l'antiquité partagent le sort de leurs peuples.

Quand le premier roi d'Egypte. Mênês, conformément à un récit dont il n'y a pas de raison de mettre en doute l'exactitude, eut réuni tous les petits royaumes en un seul État et transporté la résidence de This à Memphis, il transporta naturellement avec lui le culte d'Osiris, dieu local de This. Il en résulta une double collision, politique et religieuse : un conflit politique entre la population égyptienne, fortifiée par la centralisation du royaume, et la population sémitique, dont le pouvoir êtait menacé par le fait même — et un conflit religieux entre le dieu égyptien et le dieu sémitique.

Je vais examiner la question d'un peu plus près. Ce conflit fut precedé d'une autre rencontre moins violente, entre le dieu thinitique Osiris et le dieu héliopolitain Horus. Quand Osiris, en effet, s'avança vers le Nord avec le conquerant Ménès, il rencontra dans les environs de Memphis Horus, qui était originellement le dieu du soleil à Héliopolis, mais dont le culte s'était sans doute répandu sur le bord occidental du Nil, par conséquent dans la contrée où Ménès fonda Memphis. Nous avons un témoignage de ce culte de Horus dans le sphinx colossal de Gizeh. Il existait déjà avant l'époque de Chéopa, comme il est dit expressément dans une inscription antique. et représentait Harmachis, c'est-à-dire ; « Horus dans le double horizon. » Il têmoigne encore anjourd'hui que le dien du soleil Horus était dejà adoré en cet endroit aux plus anciens temps monumentaux de l'Égypte, Héliopolis étant le centre de son culte, cela va sans dire. La même conclusion résulte du fait que Horus est nommé dans les tombeaux des pyramides les plus anciennes, dans la nécropole de Memphis. ainsi que dans les inscriptions de la presqu'ile du Sinal, par exemple dans celles du temps de Snofrus, un des premiers rois nont nous ayons des inscriptions. La même thèse s'appuie en outre sur ce tait, que Hathor, qui, conformément à son nom, était la maison de Horus ou sa mère, et qui d'abord avait les rapports les plus étroits avec Horus, est déjà appelée « souveraine d'On », sur les monuments de la quatrième dynastie.

Lors de cette rencontre entre Osiris de This et Horus d'Héliopolis, il se produisit ce qui arrivait toujours en pareille occasion dans l'Égypte ancienne; aucun des dieux rivaux n'était supprimé, mais ils étaient mis en relations l'un avec l'autre, de sorte que leur culte pût être maintenu. Osiris étant le dieu particulier du souverain et conquérant Mênès, fut considéré comme le plus ancien et le plus distingué des deux dieux, ce qui est exprime dans le mythe où Osiris est présenté comme le père et Horus comme le fils. Cependant la position respective des deux dieux locaux, indépendants à l'origine, ne semble pas avoir été oubliée, puisque le mythe fait de Haroeris, c'est-à-dire de Horus aîné — ce qui n'est qu'une forme de Horus — le frère d'Osiris.

En tace de l'Égypte uniffée par Ménès et de ses dieux concentrés en Osiris-Horus, se dressaient dès lors les Sémites de la partie nord-est du pays et leur dieu national Set. La plupart des savants admettent que Set était d'origine égyptienne, et c'est sans doute d'après cette conviction, que M. Le Page Renouf, le dernier qui ait traité de la religion égyptienne, se prononce de la manière suivante : « Le culte de Set est aussi ancien que celui de tout autre dieu. Les rois d'Egypte étaient aussi attachés au culte de Set qu'à celui de Horus, et attribuaient à tous deux la domination du Nord et du Sud ». D'antres, au contraire, ont émis l'opinion que Set était à l'origine un dieu sémitique. L'égyptologe Brugsch le déclare nettement dans la deuxième édition de son histoire de l'Égypte écrite en français. Copendant il faut ajouter qu'il a émis une autre opinion, dans la nouvelle édition allemande du même ouvrage, où il prétend que Set fut essentiellement une divinité d'origine égyptienne, qui devint peu à peu le dieu des étrangers. L'égyptologue Reinisch, à Vienne, déclare dans son livre ; . Denkmåller in Miramar », qr ? le mot ou le nom Set semble, comme le dieu lui-même, avoir été amené en Égypte par les Sémites. Dans son ouvrage très spirituel, quoique déjà un peu dépassé, « Eyupten und die Bücher Mose's », Ebers cherche à pronver que le nord est de l'Égypte fut habité très-anciennement par une population sémilique phénicienne philistine ; dans son histoire de l'Egypte Brugsch constate, pour des raisons géographiques, linguistiques et historiques, que les Sémites habitaient déjà depuis les temps les plus reculés le nord-est du delta, et il conclut en disant : « Il résulte des observations que nous avons faites, et que nous pourrions étendre beaucoup, qu'une population de race sémitique a de bonne heure habité l'Égypte du côté de l'est, et qu'une population croisée naquit du contact continuel entre les deux races égyptienne et sémitique; elle devint prédominante dans l'Égypte inférieure ; sa langue, ses mœurs et coutumes, et même ses doctrines théologiques exercèrent une action sur ses voisins égyptiens ».

L'origine de cette influence sémitique ne doit pas être cherchée dans l'empire des Hyksos en Egypte. Elle a des racines trop profondes pour n'avoir pris naissance qu'à une époque relativement aussi tardive. Il est beaucoup plus vraisemblable d'admettre que l'empire sémitique des Hyksos soit dû à la présence du sémilisme en Égypte, que d'attribuer la présence du sémitisme à l'empire des Hyksos. Telle doit aussi être l'opinion de Brugsch, puisqu'il dit, dans un autre passage de son ouvrage, que le delta nord-est, déjà sous Amenemha I", c'est-à-dire plusieurs siècles avant le temps des Hyksos, était habité par une population mixte d'Égyptiens et de Sémites. Je remonte même avec Ebers plus haut dans le passé, en admettant que les Sémites avaient déjà pris possession de ces contrées quand Ménès parut. C'est là une hypothèse nécessaire, si Set était véritablement un dieu sémitique : car autrement on ne pourrait pas expliquer la présence d'une divinité sémitique sur les monuments égyptiens les plus anciens. Déjà sur les monuments de la quatrième dynastie le dieu Set est nommé. Son nom est figure par l'animal caractéristique qui, d'après sa

forme, doit être considéré comme un animal fabuleux, mais qui, à une époque postérieure, était pris pour un ûne. Il se présente à cette époque à côté de Horus, pas précisément comme son rival, mais bien plutôt comme son compagnon, son collègue on son frère. Sur le sarcophage de Mentuliotep, qui est conservé à Berlin, et qui date de la onzième dynastie sans doute - c'est-à-dire d'environ 2,300° ans avant Jésus-Christ - Set est mentionné comme celui qui combat contre Horus. Par consequent, nous avons ici une preuve positive que le mythe d'Osiris, on en tont cas le mythe sur le combat entre Horus et Set, était alors tout à fait développe, ce qui, d'autre port, n'empêche pas qu'il ait paru avant cette époque. En ce qui concerne la sixième dynastie nous le savons positivement, puisque les pyramides de Pepi mentionnent Horus et son fils, qualifié de vengeur de son père sur ceux qui lui ont fait mal; et comme ceux qui avaient fait mal à Osiris - c'est-à-dire Set et ses compagnons - sont supposés connus de tous, on ne pent douter que le mythe ait pris naissance à une époque encore plus reculée. Sur le sarcophage de Sebekaa, un peu plus jeune que celui de Mentuhotep, on lit le même texte, mais ici le nom est êcrit différemment : Setech au lieu de Set. Toutefois Set et Setech ne sont qu'un seul et même nom et se rapportent à la même divinité; cela ressort nettement des doux sarcophages mentionnés, leur texte étant identique, et les formes des noms n'étant que des variantes. Le nom Set était même employé comme nom propre; ainsi une stèle, conservée actuellement à Munich, et qui date vraisemblablement du commencement de la 13º dynastie, mentionne une personne portant le nom de Set figuré par l'animal typhonique. Set était le dieu particulier des rois des Hyksos. Nous avons à ce sujet des renseignements sors dans un document très remarquable, qui relate les négociations entre un roi des Hyksos, Apapi, et un prince égyptien nommé Rasequenen. Le commencement en est ainsi concu :

« Ceci se passait quand l'Egypte était sous la domination des Hyksos; il n'y avait pas de Pharaon dans ce temps. Rase quenen régnait dans le sud, tandis que les Hyksos étaient dans la ville d'Amu et leur roi. Apapi, à Avaris; tout le pays lui payait tribut, et le nord procédait de la même manière pour toutes les productions du pays du delta. Le roi Apapi fit de Set (suivant une autre forme, de Setech) son divin maître, et n'adora aucun des autres dieux de tout le pays. Il lui construisit un temple pour l'éternité, et il institua des sètes et des jours pendant lesquels on devait offrir des holocaustes à Set. » On rapporte en outre qu'Apapi delégua un messager à Rasequenen, à ce qu'il semble pour l'engager à vénérer Set comme signe de sa soumission ; mais celui-ci répondit qu'il ne voulait vénérer aucun dieu excepté le dieu de Thèbes, Amoun-Ru. Les négociations n'aboutirent pas, parce que peu de temps après une guerre éclata entre les Hyksos et les Égyptiens, laquelle finit par la complète expulsion des premiers. Nous voyons ainsi que Set était le dieu national des Hyksossémitiques.

Les Hyksos étant expulsés. - c'est-à-dire leurs chefs et leurs guerriers, et nou la population sémitique domiciliée dans la Basse Égypte - des Pharaons indigènes réunirent de nouveau toute l'Égypte sous leur sceptre; cette dynastie était la 18 . Quelquefois les signes qui indiquent le dominateur Horus et le dominateur Set sont employés pour désigner ces rois, par exemple Thotmes I. Ils signifient, dit-on, le maître de la haute et de la basse Égypte. Cette interprétation se justifie d'une certaine façon; mais on traduira plus exactement ces signes par ; le roi de Horus et le roi de Set. En d'autres termes, « Le toi de Horus » désigne le roi des Égyptiens vénérant Horus, et « le roi de Set » indique le roi des Sémites vénéraut Set. Le dominateur de Horus est donc le roi de l'Egypte occidentale et meridionale, où les Égyptiens avaient maintenu teur indépendance, tandis que le dominateur de Set est le roi du pays oriental et septentrional, où les Hyksos avaient établi leur siège central et où habitaient les Sémites, Comme les Pharaons de la 18" dynastie, après l'expulsion des Hyksos, régnèrent encore une fois sur toute l'Égypte, ils étaient à la fois des rois de Horus et de Set. Nous avons par conséquent ici Set comme dieu des Sémites mis en opposition à Horys comme dieu des

Rayptiens.

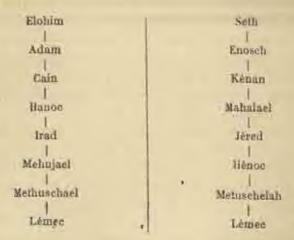
Le culle de Set était selon les circonstances et les localités soumis à des régimes différents. On trouve quelquefois, que le nom de Set est efface sur les monuments. Cela prouve qu'il a été un objet de haine et de persécution à certaines époques. La cause, cela va sans dire, en était dans la rivalité entre les Egyptiens et les Sémites, qui pendant ces périodes devenait si grande, qu'elle dégénérait en lutte ouverte.

En d'autres temps les rapports étaient bons et paisibles. Il en fut spécialement ainsi sous les deux rois les plus puissants de la 19° dynastie, Seti I et Ramses II; le premier de ces deux princes tenait son nom du dieu Sémitique Set, et le dernier l'adorait probablement. Pendant de pareilles périodes son culte se répandit dans un grand nombre de localités du Sud, par exemple à Thèbes et spécialement à Ambos, où il paraît même comme le maître du pays du Sud, et comme le grand dieu qui tue le serpeut, c'est-à-dire le principe manvais, dont il est ordinairement lui-même le représentant aux yeux des

Égyptiens fidàles.

Sur les murs du temple d'Edfu nous avons vu que le crocodile et specialement l'hippopotame étaient consacrés à Set. Mainte fois on voit Set sous la forme d'un hippopotame transperce par la lance de Horus. C'est probablement aussi d'un des noms égyptiens de l'hippopotame: teb ou tepi (d'autres croient de tebha, un mot hiéroglyphique), que vient Typhon, le nom de Set chez les Grecs. L'animal soi-disant typhonique par lequel le nom de Set est particulièrement figuré, était ordinairement un animal l'abuleux ou fantastique. On a prétendu que c'était une antilope ou un âne, parce que Pintarque dit précisement, que l'âne était consacré à Set, que les Égyptiens haissaient cet animal à cause de sa similitude avec Typhon ou Set, et qu'ils invectivaient les hommes aux cheveux roux parce que Set avait les cheveux roux et la couleur de l'âne. La même conception se retrouve sur un monument conservé à Leide et représentant la figure d'un homme avec une tête d'ane bien distincte. Sur la poitrine de cette figure se lit une inscription, qui nous dit que nous avons ici une image du dieu Set.

Nous avons vu par ce qui précède, que Set sur les monuments égyptiens se présente comme dieu national des Sémiles habitant l'Egypte. C'est sans doute le même dieu que nous retrouvons chez les Sémites en Asie. La bible nous fait connaître le troisième fils d'Adam, Seth. En comparant les deux tables généalogiques différentes qui se trouvent dans les chapitres 4 et 5 de la Genèse, on est arrivé au résultat, que les noms des deux tables sont à peu de choses près les mêmes, et que la différence consiste seulement en ce que l'une des tables considère Elohim, l'autre Seth comme celui qui a créé les hommes. On trouve ici, croit-on, une réminiscence de Set. A cet égard je me permets de renvoyer le lecteur à un remarquable petit livre de Victor Rydberg Urpatriarhernas slàgitafla i Genesis, où les deux tables généalogiques sont rapprochées de la manière suivante.



La première généalogie part d'Elohim, le dieu des juifs jusqu'à Moïse, l'autre commence par le dieu Set, oublié plus tard, qui prend ici la place d'Elohim. Le fils de Set « Enosch » signifie: homme, de même que le fils d'Elohim, Adam. Hanoc et Hénoc, écrits dans le texte hébreu, de la même manière, ne diffèrent dans les deux tables que par la place qu'ils occupent; toutes deux finissent par Lémec.

Nous retrouvons pent-âtre un autre souvenir ûn vieux dieu Set oublié dans le livre 5 de Moise, chap. 32, v. 17, où il est dit: « Ils sacrifiaient à Sedim » et dans les Psaumes (Ps. 106, v. 37) : « Ils sacrifiaient leurs fills et leurs filles à Sedim. » On a traduit Sedim par « démons », « diables »; mais Sedim est le pluriel de Sed, et Sed est probablement identique à Seth. En hôbreu, d'après Gesenius, le daleth se change parfois en « 1 » et « th » (taw). Nous avons le même Sed dans le mot arabe Said. Sid et l'espagnol » Cid », qui tous signifient » maître ». Par conséquent, il est bien probable que Sedim dans les passages cités signifie : « de vieux dieux déposés, des idoles, les dieux du temps des païens », et que ces pluriels de Sed ou de Seth sont des réminiscences du monde sémitique, où Set était vénéré comme dieu.

Notre dieu est aussi nommé dans les textes cunéiformes. D'après Lenormant et Schrader, Sed ou Seth se trouve dans une vieille inscription accadique comme le nom du dieu des boents. A ce propos, Schrader fait la remarque suivante : « Sid était aussi considéré comme divinité; la combinaison ordinairement proposée du mot avec le mot arabe Said (maître) convient bien à une divinité, qui comme Adar porte le giorieux surnom de « Malik », c'est-à-dire » roi ».

Il faut également remarquer ce que dit Leyrer dans la « Real-Encyklopædie de Herzog » au sujet du vieux dieu sémitique : « Seth. dit-il. a été un héros de la poésie hébraïque légendaire ; l'invention des lettres hébraïques et des noms des ételles lui est attribuée ; sa sœur Azura a été, dit-on, sa femme. »

Le dieu Set se trouve aussi dans les autres parties du monde sémitique. Nous en voyons la preuve dans le remarquable traité de paix. — le plus ancien de tous les traités de paix connus dans l'histoire, — que Ramsès II, environ 1100 avant JésusChrist, conclut avec le peuple asiatique de Cheta (les Héthites). Onand ce Pharaon, la guerre étant finie, fit la paix avec ses ennemis, les uns et les autres prirent les dieux de leur pays à témoin en s'engageant à respecter les stipulations du traite. Du côté du prince de Cheta, Set (ou comme il est appelé ici Setech) fut invouné en la ville de Runen. Sat au pays de Cheta, Set en la ville d'Arnema Set en la ville de Zaranda, Set en la ville de Pilga, Set en la ville de Chissap, Set en la ville de Sarsu, Set en la ville de Chilbo (Haleb), Set en la ville de Sarpina, Astarté au pays Cheta, etc. Set et Astarté sont nommés ici l'un à côté de l'autre comme des divinités de la Syrie. Comme il est prouvé qu'Astarté était une divinité sémitique, on a le droit d'en conclure que Set aussi était sémitique, par conséquent que Set n'était pas seulement une traduction égyptienne d'un nom sémitique, mais le nom même tel qu'il était prononcé par les Sémites.

Tacite racente - tout le monde sait cela - que les Juifs vénéraient l'ane, et qu'ils avaient des images consacrées de cet animal dans leurs temples. Le même fait est aussi afilrmé par Diodore, Josèphe et Plutarque. Ici encore nous n'avons probablement aucun emprunt à l'Egypte, mais simplement un vestige de l'ancien culte sémitique de Set. Il est en tout cas certain que le culte de l'âne n'est pas autre chose qu'un culte de Set; car nous avons vu plus haut que l'âne était consacré à Set et qu'il est mis à sa place. Même dans les églises chrétiennes on trouve des traces du vieux culte sémitique de Set. La prétendue caricature du crucifix trouvée dans les rumes. d'un palais impérial du Palatin en fait foi. Elle représente une image d'homme avec une tête d'âne; il est suspendu sur une croix, et a les mains fixées à une grande traverse. De côté est placé un homme qui s'incline dévant la croix, et l'inscription snivante a été ajoutée : « Alexamenos prie son dieu. » Il est clair que nous avons affaire ici à une représentation injurieuse du sauveur crucifié avec una tête d'ane : Tertullien raconte que les chrétiens étaient souvent pris pour des juifs, auxquels on reprochait d'alorer l'ane.

Quant à moi, j'estime que ce dieu Set, adoré par les Sémites égyptiens et asiatiques, est un dieu sémitique d'un temps très reculé; mon idée est que son apparition dans le mythe d'Osiris a une signification historique, et qu'elle indique les rapports et les luttes entre la population égyptienne et la population sémitique en Égypte. Quand Ménès eut réuni tous les Égyptiens sous son empire et que de cette manière il eut mis Osiris, le dieu local de This-Abydos, en rapport avec Horus, adoré dans le nord, le dieu local de Héliopolis, les Sémites du nord-est de l'Égypte se levèrent avec leur dieu Set contre la puissance envahissante. Il en résulta un combat long et acharné entre les deux nationalités. Les Sémites remportèrent vraisemblablement la victoire au commencement, car le mythe d'Osiris apprend que Set tua Osiris et s'empara de son empire, et Manéthon raconte une légende d'après laquelle Ménès aurait été tué par un hippopotame ; ce qui fait demander par Brugsch avec raison : « N'était-ce pas le Set typhonique, le maître des horribles monstres de l'eau, excité contre le fondateur de l'état le plus ancien » ?

Mais plus tard la fortune sourit aux Egyptiens; ils subjuguèrent le Sémites. Néanmoins le dieu national sémitique, Set, ne fut pas supprimé; comme tous les autres dieux locaux vaincus, il fut incorporé dans le panthéon égyptien. Il est bien naturel que les Égyptiens du Nord aient eu la plus grande part dans cette lutte; aussi voyons-nous que dans le mythe le dieu spécial, le dieu local héliopolitain, Horus, a vengé Osiris sur Typhon. Typhon ou Set n'étaient pas tués; ce trait du mythe trouve son explication dans la circonstance, que les Sémites vaincus n'étaient pas anéantis, mais seulement assujettis.

Quand la paix et la réconciliation furent faites entre les Égyptiens et les Sémites. Horus et Set apparurent l'un à côté de l'autre comme des représentants du pouvoir royal sur les deux Égyptes, c'est-à-dire sur le pays du sud et de l'ouest habité par les Égyptiens proprement dits, et sur le pays du nord et de l'est habité par les Sémites. Ceci se passa sous la quatrième dynastie. La lutte doit avoir cessé avant la fin de la troisième dynastie; car les premiers rois de la quatrième dynastie, Snofru et Chufu, régnèrent d'après les inscriptions sur la presqu'ile du Sinai.

Je ne me propose pas d'expliquer tons les détails du mythe. Ce serait une erreur; car un mythe est un poème, où les éléments les plus hétérogènes sont librement combinés selon que le hasard les assemble; mais je pense que les traits principaux du mythe sont historiques. Osiris et Typhou sont frères, parce que chacun d'eux représente son peuple. Osiris est tné par Typhon, parce que les Egyptiens furent malheureux au début de la lutte et parce qu'Osiris, le dieu local d'Abydos situé dans le sud, n'avait pas encore étendu son empire dans le nord.

Mais le dieu local du nord, Horus de Héliopolis, qui ne fut subordonné à Osiris et appelé son fils qu'après avoir été vaincu, remporte la victoire sur Set, et devient le successeur d'Osiris comme maître de tonte l'Égypte réunie sous un même sceptre.

Set fut admis dans le panthéon égyptien comme dieu local du pays nord-est habité par les Sémites, et son culte fut même introduit dans le sud; mais il resta toujours le dieu des Sémites, et quand, dans la suite des temps, ils prirent possession du pouvoir, comme par exemple sous les Hyksos, nous remarquons que Set fait encore une fois son apparition comme dieu indépendant par opposition aux autres dieux, les dieux égyptiens proprement dits. Il est bien naturel que pendant ces périodes d'hostilité, l'irritation des Egyptiens se soit portée sur Set, qu'ils l'aient persécuté et que son nom ait été effacé.

Pendant le renouvellement de ces longues luttes, le mythe d'Osiris fut vraisemblablement complété. Il nous est parvenu sous la forme qu'il prit alors, par exemple dans le temple d'Edfu de l'époque des Ptolémées et chez Plutarque, et il nous présente un aperçu, une espèce de résumé du combat entre les deux peuples à travers toute l'histoire de l'Egypte.

M. Naville, le savant éditeur des textes d'Edfu, dont il s'agit ici, a fait allusion a une telle explication historique du mythe d'Osiris, quoique d'une façon incertaine et indécise. Du reste, je ne puis eller ancune autorité à l'appui de cette théorie, qui doit par consequent subsister ou tomber selon qu'elle sera jugée plus ou moins bien fondée.

Quoique j'estime que le mythe d'Osiris a une origine et un principo historiques, il est néanmoins certain que le contraste entre la lumière et les ténèbres, entre le bien et le mal, y a pris place déjà dans un temps reculé. Mais ceci ne nous importe pas dans cet article.

## J. LIEBLEIN

(Fraduit du normégion par M. Larona, partieir danois à l'aris).

## **ETUDES D'HISTOIRE RELIGIEUSE CONTEMPORAINE**

## HARRISON CONTRE SPENCER

SUR LA VALEUR RELIGIEUSE DE L'INCONNAISSABLE

Sous le titre de : Religion, a Prospect and Retrospect, M. Herbert Spencer a publié, au commencament de cette année, dans la revue anglaise The Nineteenth Century, le chapitre qui doit servir de conclusion au sixième volume de ses Principes de Sociologie. Cet article ne fait guère que développer des opinions dejà esquissées au cours des volumes précédents, notamment dans les Premiers Principes ; il n'en a pas moins fait sensation, tant par la portée du sujet qu'à raison de l'intérêt qui s'attache à tous les travaux de l'auteur. Dés son apparition, il a été intégralement reproduit en français par la Revue philosophique et en italien par la Rivista di filosofia scientifica; il a provoqué de nombreuses polémiques dans les revues anglaises, tant religiouses que philosophiques et littéraires; enfin plusieurs collaborateurs du recueil même qui l'avait accueilli y ont répondu, à des points de vue divers, particulièrement un casayitte de talent, bien connu comme écrivain et comme conférencier, M. Frédéric Harrison, le principal représentant du positivisme orthodoxe en Angleterre 1. Quoique son article soit loin d'avoir obtenu le même reten-

f) Une autre réponse publice dans la même Bevue, sons le titre de Christian Agnosticism, par un membre distingué de l'anglicanisme libéral, le chamoine R. G. Curieis, félicite M. Spencer d'avoir concouru à épurer notré idée de Dieu eu la débarrassant de mainte exernissance authroportorphique. D'après l'auteur, M. Spencer se borne à marches au les traces des premures Pères, et, pour que son agnosticisme devienne « cheétieu », il n'y aurait qu'à introduire dans son « Énergie ultime, » outre les notions de force et de permanence, celles de desseix et de banté.

tissement que celni de M. Spencer, nous n'avons pas cru sans interêt de le lui opposer, afin de les juger l'un par l'autre, en tant qu'ils se rapportent à l'évolution historique du sentiment religieux. Nous possédons là, exposées en quelques pages par les interprêtes les plus autorisés des deux écoles, les vues, plus ou moins disculables, mais assurément fort originales, de penseurs, qui, tout en se réclamant des méthodes positives et en différent d'opinion sur la nature comme sur le rôle de la religion, professent cependant une égale confiance dans l'avenir du sentiment religieux. Leur antagonisme même ajoute à l'attrait et à l'utilité de la comparaison.

1

M. Spencer commence par établir que, pour expliquer « la genèse de la religion », il faut rechercher la forme primitive du sentiment religioux, et cette forme, il croit la trouver dans l'animime. Nous ne reproduirous pas son misonnement à cet égard, après le résumé si complet et si judicienx que M. Albert Reville en a fait, icimême, il v a deux ans. Rappelons seulement que M. Spancer place l'origine du sentiment religieux dans la croyance aux doubles et aux revenunts, engendree chez l'homme primitif par les apparitions du rêve. Les asprits ne sont d'abord que des âtres donés d'une organisation physique et morale analogue à celle de l'homme, sauf qu'ils possèdent des facultés extraordinaires ; pau à peu ils se démutérialisent, se multiplient à l'infini, se logent dans toute la nature où ils deviennent les antours des phénomènes, enfin se divisent en esprits inférieurs et en esprits supérieurs ou dieux. Même ces derniers ne sont, au début, que des hommes agrandis, présentant les besoins, les appétits, les passions de l'espèce humaine. Mais, avec le progrès des lidées et des sentiments, ils se « désanthropomorphisent », ils ne gardent de l'homme que les qualités supérieures, et ils finissent par so fondre en un seul Être, de plus en plus abstrait.

Que ressort de ces faits pour l'avenir? « D'un côté, dit M. Spencer, il est irrationnel de croire à la brusque cessation des changements qui ont donné au sentiment religieux sa forme actuelle. D'autre part il n'est pas moins irrationnel de supposer que ce sentiment, augendré, comme on vient de le voir, par un procédé naturel, soit sur le point de disparaltre en laissant derrière lui un vide absolu. » L'auteur des Principes de Sociologie rappelle iet le grand principe ou plutôt la loi suprème sur laquelle il mit pivoter tout son système de l'univers : le rythme de l'évolution et de la dissolution, ces deux procédés simultanément à l'autre dans toute la nature. L'évolution se traduit par un accreissement de coor ilitation, en même temps que d'hétérogénéité : en réligion, elle a conduit à la multiplication, à la classification et à la kiérarchie des esprits, le tout se couronnant par la conception d'un pouvoir suprème et unique, Quant à le dissolution, elle se manifeste par la diminution croissante de la part faite au surnaturel dans l'explication des phénomènes, par la disparition des esprits et des dieux secondaires, enfin par la suppression des attributs inférieurs assignés à l'Etre suprème.

M. Spencer estime que la ne s'arrêtera pas cette double action. Non seulement elle nous conduira à ne plus chercher dans la Divinité des sentiments qui sont connexes aux limitations de la nature humaine, tels que le regret, le repentir, la colère, etc., mais encore elle finira par établir l'incompatibilité de tout sentiment, de toute conscience, de toute volonté, avec la conception même de l'Eure suprême, — ce qui reviendra à lui enlever les qualités regardées encore aujourd'hui, parmi les déistes, comme ses attributs les plus essentiels, à savoir : l'omniscience, la bonté, la personnalité : « Cette conception, qui a été en a'élargissant depuis l'origine, dit-il, continuera à s'élargir, jusqu'à ce que, par la disparition de ses lunites; cité devicone une dennée de la conscience qui dépasse les formes de la pensée distincte, bien que, comme donnée de la conscience, clie doive subsister à jamais. »

Il convient de rappeler que, des ses Premiers Principes. M. Spencer a afilrmé la necessité logique, ainsi que la validité de la croyance à l'existence positive de l'absolu. Qu'on analyse les opérations de l'esprit ou qu'on ramène à l'unité les phénomènes de la nature, il

the effet, selon l'école associationnisté. — dont reiere M. Spencer à l'instant de presque tous les psychologues anglais contemporains. — mul étre rentant no peut être immushle ni omniscient, puraque la production de tout septiment exige une succession d'états de conscience. De néme, chaque volution présuppose un motif et disparait avée la réalisation de son objet. Entle l'intendigence implique que activités indépendantes et extériences; elle ne peut fonctionner que sons l'excitation d'impressions engendeses par des agents externes. Il faut respendant rémarquer qu'un autre représentant de la même ecole, M. Sinari Mill, admet la possibilité de concevoir l'Esprit divin comme la succession des pensées divines prolongées pendant toute l'éternité.

soutient que, en fin de compte, on aboutit à une céalité inconditionnée et, partant, inconnaissable, sant dans ses manifestations. Au cours de l'article qui nous occupe, il revient sur ce thème pour établir que l'affirmation, ainsi comprise, de l'inconnaissable sera le dernier mot de la religion (peut-être vaudrait-il mieux dire de la théologie), comme il est déjà le dernier mot de la science, Mais ici on se demande comment une vériré absolute peut être obtenue par la modification graduelle de conceptions absolutemnt fausses au début. C'est, répond l'auteur, que les superstitions, même les plus primtives, renfermalent en germe cette vérité : « le pouvoir qui se manifeste dans la conscience est simplement una forme différemment conditionnée du pouvoir qui se manifeste en debors de la conscience, »

L'homme primitif se sent en lui-même une source d'énergie. Dans chaque impulsion qu'il imprime à ses membres ou aux objets exterieurs il a le sentiment de l'effort, et par consequent c'est à des efforts analogues qu'il rattache tous les changements dont il n'est point l'auteur. En d'autres termes, il attribue ces derniers changements à la volonté, soit de ses semblables, soit d'autres êtres vivants, soit de créatures mystérieuses dont il puise la notion dans l'idée du double.

Peu à pen, ces doubles ou esprits cessent d'âtre une copie de l'homme et la notion de la force ne s'identifle plus avec la nature de la volonté humaine : Cette rupture ou « disassociation » atteint son extrême limite chez le savant qui attribue tous les changements physiques à des forces, voire aux ondulations du milieu éthéré, Mais ces forces. l'homme de science même ne peut se les figurer qu'en les rapportant à cette énergie interne dont il a conscience parl'effort musculaire, et c'est en des termes exprimant la force subjective qu'il est toujours contraint de symbolisor la force objective, Ainsi on aboutit à cette double conclusion : que la force, telle qu'elle existe en dehors de la conscience, ne peut être semblable à ce que nous connaissons comme force dans la conscience, et que cependant, paisque ces deux formes de force sont capables de s'engendrer l'ima l'autre, elles doivent être des modes différents d'une même force. » D'où l'on peut conclure que la terme final de la spéculation philosophique commencée par l'homme primitif, c'est celle assertion : que le pouvoir qui se manifeste à travers tout l'univers matériel est le même pouvoir qui se révêle en nous sous \* forme de conscience. »

Et M. Spencer ajonte : « Ceux qui croient la science occupée à dissoudre les croyances et les sentiments religieux paralissent méconnaître que tout ce qu'on enlève de mystère à l'ancienne interprétation se trouve reporté sur la nouveile. On peut même dire que ca transferi implique accroissement, puisqu'à une explication empreinte d'une apparente plausibilité la science substitue une explication qui, après nous avoir fait remonter un peu plus haut, nous laisse en présence de l'inexplicable, » Il expose ensuite comment les progrès de la science ont eu pour résultat de transfigurer la nature : « Où l'on croyait apercavoir une parfaite simplicité, se révèle désormais une complexité grandiose; où l'on voyalt ancinertie absolue, se découvre une activité intense ; où l'on ne soupçonnait que le vide, apparall un merveilleux jeu de forces, » - Ceite transfiguration est encore accentuée par les conclusions de toutes nos études psychologiques. En effet, la nécessité de penser aox phénomènes et aux forces extérieures en termes pris dans notre conscience, simples symboles de la réalité inaccessible, donne à l'Univers « un aspect spiritualiste plutôt que matérialiste », - bien entendu, à la condition d'admettre que les manifestations phénoménales de l'Énergie ultime ne peuvent, en aucun cas, nous faire concevoir co qu'elle est réellement.

En même temps que la science analytique, loin de détruire. agrandit et transfigure ainsi l'objet de la religion, la science concrète élargit la sphère du sentiment religieux : « Depuis le commencement, chaque progrès des connuesances a été accompagné d'un accroissement dans la faculté d'admirer. L'assartion peut se vérifier alsément, en comparant, sous ce rapport, non seniement les sanvages et les civilisés, mais encore les individus d'une même enciété à différents degrés d'instruction. Cetto foculté ne peut que se développer à mesure que nos conceptions s'élèvent et que nes vues s'approfondissent. Plus l'esprit pénétrers la complexité des phénomènes; plus il acquerra le don d'en saisir l'ensemble, de même que l'oreille exige une longue culture pour devenir sensible aux harmonies complexes d'une symphonie: Peut-être, un jour, le cours des choses, aujourd'hui compréhensible soulement dans ses parties successives. sera t-il conge dans sa totalité de façon à éveiller des sentiments aussi supériours à ceux de l'homme civilisé que les santiments de ce dernier le sont à ceux des sauvages. - « Et ces sentiments ne seront pas diminués, mais plutôt accrus, par une analyse de la connaissance, qui, tout en imposant l'agnosticisme à l'homme, le porte sans cesse à imaginer quelque solution de la grande épigme qu'il sail ne pouvoir résoutre. D'une part, il se rend compte que les notions de commencement et de lin, de cause et de but, sont des notions relatives propres à l'intelligence humaine et probablement inapplicables à la Réalité ultime qui dépasse cette intelligence. D'autre part, tout en soupeonnant que le mot d'explication appliqué à cette Réalité, n'a plus aucun sens, il se sent néanmoins contraint de penser qu'il doit y avoir une explication. Mais, au milieu de ces mystères qui deviennent d'autant plus profonds qu'on y réfléchit davantage, il lui restera une cartitude absolue : c'est que partout il se trouve en présence d'une Énergie infinie et éternelle de qui procèdent toutes choses, »

#### H

La formule par laquelle la doctrine de l'évolution nous livre ainsi son dernier mot ne date pas d'hier en philosophie : C'est tout honnement du panthéisme ou, — si l'on veut exclure, même dans les mots dérivés du Grec, toute mention de Dieu, — du monisme. La grande originalité da M. Sponcer, est d'avoir fourni à cette conception de l'Unité suprême, qui jusqu'ici reposalt sur la spéculation pure, une base en quelque sorte scientifique et positive. Mais il n'a pu arriver à ce résultat qu'en faisant, comme nous l'avons vu, un constant usage de la méthode psychologique. Aussi devait-il forcément en venir aux mains avec le positivisme doctrinal qui tient la psychologie en maigre estime et qui conteste à l'esprit humain le droit de s'aventurer au-dela du mende phénomènal.

Ce sont surtont les disciples orthodoxes d'Auguste Comte, que devait fraissur cette tentative de reconstruction, précisément parco qu'eux aussi prétendent asseoir un système religieux sur la conception positive du monde, et M. Harrison, qui, plus d'une lois déjà, a rompu des lances avec les principaux champions de l'évolutionisme, ne pouvait laisser échapper cette nouvelle occasion de saisir corps à corps, dans leur conclusion, les théories de M. Spencer.

Dans sa réponse — dont le titre même, The Ghost of Religion, indique suffisamment l'esprit, —M. Harrison rend hommage à la partie critique et négative de la thèse soutenue par son adversaire, en

tant que celui-ci fait le procès aux affirmations téméraires de la métaphysique et de la théologie courantes. Mais il se refuse à le suivre dans ses efforts pour transformer le Dien des vieilles religions en l'Inconnaissable des agnostiques. Il soutient qu'en dépit d'un E majuscule, l'Energie infinie et éternelle dont procèdent toutes choses n'a plus aucune analogie avec Dieu, si ce n'est par ses attributs négatifs. En effet, on lui enlève la bonté, la sagesse, la justice, la conscience, la volunté, la vie : - tout ce qui roste, c'est : « une sorle de quelque chose au sujet de quoi nous ne savons rien.) - Infini el Éternel ne significat que « sans limites, sans commencement ni fin. . - Ensuite pourquoi une Énergie et non plusieurs? Affirmer qu'elle est unique, c'est protendre qu'on possède sur l'Inconconnaissable des renseignements fort importants, à savoir qu'il est homogène et identique dans l'univers entier. - Enfin l'affirmation qu'elle est la source de toutes choses est « une réminiscence équivoque de la théologie. « - Tout ce qu'il est nécessaire d'admettre, c'est la croyance pratique que l'homme est en présence d'une ou de plusieurs énergies dont il ne sait rien et auxquelles, par conséquent, il serait plus sage de n'assigner ni limites, ni conditions, ni fonctions, a Si c'est là tout ce que veut dire M. Spencer, il ferail mieux de s'en tenir au terme d'Inconnaissable. Encore sernit-il plus philosophique de dire : l'Inconnu et même d'écrire le mot sans lettre majuscule. »

La grande erreur consiste à chercher l'essence de la religion dans ce qui en constitue un élément secondaire et passager. Le but de la religion n'est pas de répondre à une question d'untologie, mais de rendre les hommes meilleurs.

L'évolution historique du sentiment religioux ne justifie nuitement les conclusions qu'en tire « le chef recomm de la philosophia évolutioniste ». Il est parfaitement admissible que l'illusion du double au engendré la croyance aux esprits. Mais cette croyance ne représente nullement la première forme de la religion. Pendant d'innombrables siècles, des millions d'hommes n'ont d'abord connu que la forme religieuse nommée fétichisme par Auguste Comte, c'est-à-dire : « le culte, non pas d'esprits d'uhe nature quelconque, ni d'êtres immatériels, qu'on supposait logés dans les choses, mais des objets matériels eux-mêmes, arbres, pierres, rivières, montagnes, étoiles, la terre, le feu, le soleil. » Ainsi, pendant une longue suite d'ages, la religion a été é le culte de la nature considérée dans ses influen-

ces sur l'homme », et, si l'on doit juger de l'avenir par le passé, elle sera, dans le cycle des âges luturs : « le «alte de l'Humanité appuyée sur la Nature. » — Ces deux cultes ont la même base : « la croyance de l'homme à un pouvoir qui gouverne su vie et un sentiment de gratitude envers ce pouvoir. » « Le règne de la théologie n'aura été qu'un intermède. »

Toute religion sériouse renferme trois Réments: la croyance, le culte, les règles de conduite. Dès lors, que faut-il penser d'une religion qui laisse le cœur humain dans l'état où elle l'a trouvé, qui n'effre prise ni à la dévotion, ni à la foi, qui ne peut avoir ni credo, ni doctrines, ni temples, ni prêtres, ni instituteurs, ni rites, ni morale, ni esthélique, ni espérances, ni consolations; qui se résume en ce seul dogme : « L'Inconnu est partout et l'Évolution est son prophète! »

L'universelle présence d'un substratum inconnaissable ou plutôt inconnu n'est qu'une généralisation. Appelez-la le premier axiome de la science, une loi de l'esprit humain, ou, mieux encore, le postulat universel de la philosophie, soit. Mais n'y cherchez rien de ce qui engendre une religion. Sans doute ce substratum concorde en certains points avec l'objet ordinaire du cuite. Il excite notre faculté d'émerveillement; il suggère l'idée d'une extension vague et indéfinie; il offre le triple caractère de l'ubiquité, du mystère et de l'immensité. Mais, s'il possède ces attributs en commun avec Dieu, il les partage également avec la force, la gravitation. l'atome, la vibration, le temps et l'espace. Or, qui a Jamais songé à une religion de la gravitation, à un culte des atomes ? Qui, « sauf peut être un Kantien en delire », a jamais fait son Dieu de l'Espace et du Temps?

D'autre part, cet Inconnu manque de tout ce qui lui serait nécessaire pour devenir l'objet d'une religion. Sans doute l'émerveillement et le mystère ont une place dans la religion, mais une place subordonnée. Les racines et les fibres de la religion doivent se chercher dans l'amour, la sympathie, la gratitude, la conscience d'une infériorité et d'une dépendance, l'identité de la volonté, l'acceptation d'une règle, la poursuite d'un but, la vénération de la majesté, de la bonté, de l'énergie créatrice, de la vie ».

La religion la plus élémentaire a toujours établi des fiens de sympathie entre les adorateurs et l'objet de leur vénération. De la part de celui-ci, elle a toujours supposé l'exercice d'une influence positive, de la part de ceux-là un sentiment de gratitude à raison de cet exercice, ninsi que le désir de régler leur conduite en conséquence. Or, quelle intervention pouvous-nous attendre de l'Inconnaissable? Il serait tout aussi logique d'adorer l'Équateur ou le Méridien; encore ces derniers rendant-ils des services aux géographes et aux marins.

On a beau dire que l'Inconnaissable a une existence réelle. Poisque nous ne pouvons rien comultre sur son compte, pratiquement c'est comme s'il n'existait pas : « Est-ce que l'évolutionniste communie avec l'inconnaissable dans le silence du cabinet ? Est-ce qu'il en fait l'objet de ses méditations 2 On aimerait à voir une Imitation de l'Inconnu ».

On peut bâtir des antels à un Dieu ignoré, qu'on se figure comme un être réel, nous connaissant, bien que nous ne le connaissions pas, Mais quel antel élever, même par métaphore, à un Inconnaissable qu'on a'a pas la moindre raison de se représenter comme nous connaissant ou nous influençant sous un rapport quelconque? M. Harrison fait lei défiler devant nous l'enfant avide de connaître et d'aimer, la mère et l'épouse frappées dans leurs affections les plus chères, les faibles et les opprimés, les pauvres et les souffrants, tous ceux qui cherchent un guide et un soutien moral, tous ceux qui ont soil d'espèrer et de croire; il nous mentre cette fonle épertus et désorientée accourant vers l'évolutionniste pour lui crier; « Homme de science, vous avez chassé nos prêtres et réduit au silence nos vieux maîtres. Quelle nouvelle foi avez-vous à nous donner? » — Et le philosophe de répondre, le cœur saignant : « Pensez à l'Inconnaissable ».

Puisque l'Inconnaissable est aussi impuissant que « la précession des équinoxes » à grouper les hommes dans une communauté de croyances, de sentiments et de but, il ne peut avoir al congrégations qui le vénèrent, ni temples qui lui soient dédiés, ni images ou symboles pour ses mystères. Si, pourfant l'il existe un symbole de l'Inconnaissable : c'est la formule algébrique de l'inconnu élevé à su plus haute puissance (x\*). Verrons-nous jamais les adorateurs de l'Inconnaissable se réunir pour s'écrier : « O X\*, aime-nous, secours-nous, rends-nous un avec toi ! \* ?

Enfin, quelle est la mission de la religion, sinon de modeler l'esprit des hommes, afin de réagir sur teur conduite? « Le nom vénéré de la religion signifie, dans un millier de langages, les convictions les plus profondes de l'homme, ses plus sures espérances, les aspirations les plus sacrées du cour qui puissent unir les générations au une seule traternité, secourir la veuve et l'orphélin, sontenir le martyr sur le bûcher et le héros dans la bataille. Pourquoi garder ce magnifique vocable, associé à tout ce qu'il y a de grand, de pur et de sympathique dans la nature humaine, s'il faut désormais le limiter à une idée qui, par son essence même, ne peut avoir rien de commun avec la commissance, la foi, la sympathie, l'espérance, le bonheur et la vie? »

En réalité l'agnosticisme — un mot malheureux en fait de religion, car, à l'instar de protestantisme, il implique uniquement une idée de divergence et de négation — représente la dernière étape de la décomposition qui a graduellement miné la vieille conception ontologique du sentiment religieux. Cette conception se trouve pour ainsi dire réduite à l'absurde par un procédé qui, en voulant maintenir la religion dans le domaine de l'Incommissable, la condamne à devenir » un încompréhensible minimum ».

Cependant la religion en elle-même n'est pas menacée; elle ne fait que rentrer dans su vraie aphère : le connu, le réel, le royaume de la loi, l'empire de l'homms. Il faut que, renonçant à la prétention de nous expliquer l'univers, elle redevienne, non seulement authropocentrique, comme l'ont été toutes les religions importantes, mais aucore franchement anthropique : « L'Humanilè est le plus grand objet de vénération dans la région du réel et du connu. l'Humanité avec le monde, qui lui seri de base et d'entourage. Pour nous, le chemin s'éclairelt, à mesure que nous voyons la religion de l'Esprit terminer una longue el anxieuse évolution de trente siècles dans sa déduction legitime : la religion de l'Inconnaissable, un des paradoxes les plus mémorables de notre histoire intelientuelle. L'alternative est parfaitement claire : Ou bien se crampomer à la religion de l'Esprit, quand la science réduit l'Esprit à rien, ou bien accepter une religion de la realite qui maintient intactes les traditions et les fonctions principalea do la religion. »

## TO

Nous n'avons pas ici à prendre parti pour ou contre la philosophie de l'évolution. Les seuls points que nous voudrions examiner dans la contraverse, c'est d'shord si le développement historique du sentiment religieux peut se résumer en une réduction graduelle des attributs divins, en une s'implification, ou, pour emprunter à M. Spencer ce terme barburé, en une « désanthropomorphisation » de la divinité, — ensuite si la théorie de l'inconnaissable possède tous les éléments nécessaires pour engendrer une religion, —enfin si le sentiment religieux tend à se dépouixer de tout élément moral ou s'il est destiné, comme le souttenment ées comtistes. à se confondre avec l'altruisme, ou le dévouement à l'humanité.

M. Harrison critique vivement la théorie qui place l'origine de la religion dans la croyance aux doubles apparus en rêve. Certes, nous ne sommes pas lanatiques de cette hypothèse; nous préférérions même admettre, à l'instar de M. A. Réville, que la religion a débuté par le culte d'objets naturels ou de phénomènes cosmiques - personniflés, animés, anthropomorphisés par l'imagination de l'homme primitif. Mais ces réserves ne portent pas atteinte au raisonnement général de M. Spencer, en ce qui concerne soit la nature spirituelle de la première notion que l'homme s'est formée du divin, soit le travail de simplification et d'épuration que cette notion a constamment subi au cours des ages. La thèse de M. Harrison, au contraire, - que l'homme aurait commence par l'adoration d'objets matériels « franchement regardes comme tels, " - nous parall absolument contraire au raisonnement et à l'observation. Il cite, à titre d'exemple, l'antique religion de la Chine, « entièrement basée sur la vénéra-" lion de la Terre, du Ciel et des Ancêtres, considérés objectivement « et non comme la résidence d'êtres immalériels. » C'est là jouer de malheur, car, sans même insister sur ce que peuvent être des Ancèlres a considérés objectivement, » il se irouve précisément que la religion de l'ancien empire Chinois est le type le plus parfait de l'animisme organisé et qu'elle regarde même les objets matériels. dont ella fait ses dieux, comme la manifestation inséparable, l'enveloppe ou même le corps d'esprits invisibles!

Comment expliquer qu'après les travaux des Tylor, des Spencer, des Max Muller, des Réville, des Tiele, un penseur aussi intelligent et aussi instruit que M. Harrison puisse encore s'attarder dans une thèse depuis longtemps dépassée par la science? C'est,

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> V. notamment Tiele, Manuel de l'Histoire des Religions, traduit par M. Mauries Vernes, Liv. II, et dans la Revue de l'Histoire des Religions, la Religion de l'ancien empire Chimis par M. Julius Happei (t. IV nº 6)

croyons-nous, un cas remarquable de l'influence qu'Auguste Comte exerce encore aujourd'hui sur ses disciples orthodoxes et qui ne pent se comparer qu'à celle d'Aristote sur les scolestiques du moyen ète. On sait que Comte avait emprunté au président de Brosses l'hypothèse du fétichisme primitif et qu'il l'avait introduite dans la série des trois états (fétichisme, polythéisme, monothéisme,) par où à l'entendre, toute roligion devait invariablement passer.

Nous pensons donc que M. Spencer a raison de représenter l'évolution de l'idée de Dieu comme tendant à rendre l'objet du culte de moins en moins semblable à l'homme, de plus en plus incapable de tomber sous nos sens. Espendant, il faut bien que ce procédé d'abstraction s'arrête quelque part, sans quoi l'existence même de Dieu finirait par y passer, ce qui évidemmentirait au delà de la doctrine spencèrienne. Tout le problème consiste donc à savoir où se trouve ce point d'arrêt, et, selon qu'on relève du théisme spiritualiste, du panthéisme ou de l'agnosticisme, on pourra s'arrêter à une solution différente, sans s'écarter, à proprement parier, de la ligue du développement religieux.

M. Spencer, pour sa part, estime, que le but sera atteint, quand l'idée de Dieu aura été dépouillée de toute limitation et de foute · condition.» Il nous restera alors « la certitude absolue que l'homme « se trouve pour toujours en présence d'une Energie infinie et éter-· nelle, source de toutes choses, « N'y a-t-il là qu'une pure négation, comme le prêtend M. Harrison? Les termes mêmes de cette formule prouvent qu'il s'agit de ce qu'on peut supposer de plus positif au monde : l'étoffe dont est fait l'anivers, Sans cesse M. Spencer parle de l'Inconnaissable comme du Pouvoir qui se manifeste à la fois dans l'univers et dans la conscience, comme de la Réalité suprême qui se dérobe derrière la trame changeante des phénomènes ; il lui attribue, comme le reconnaît M. Harrison, l'unité, l'homogénéité, l'immanence, la persistance sans limites dans le temps et dans l'espace; il lui assigne pour modes d'action les lois de l'univers; il le place vis-à-vis des phonomènes, tant internes qu'externes, dans la relation de substance à manifestation, sinon de cause à effet, Bien plus, le critique comtiste admet lui-même que « nous pouvons accepter · avec pleme conflunce tout ce que le philosophe évolutionniste af-· firme et conteste par rapport aux indications permanentes d'une · énergie ultime. . Or catte concession de M. Harrison n'est-elle pas la réfutation complète de sa thèse relativement à la nature négative dr d'Inconnaissable?

Il ajoute, à la vérité, qu'une existence, dont on ne peut rien connaître, reste, au point de vue religieux, comme si elle n'existait pas, A cette objection on pent répliquer que lui-même consent à admettre le mystère comme élément du sentiment religieux. Nous vulouterons seulement, avec M. Spancer, que c'en est un diément essentiel et à cet égard l'inconnaissable est ansceptible de satisfaire les imaginations les plus difficiles, paisau'il est le mystère des mystères et que nous pouvons avoir la certitude de ne jamais l'éclaireir, en ce monde, quels que soient les progrès de la science. M. Harrison commet une méprise - étrange surfout chez un positiviste, - quand il reproche à l'évolutionisme d'employer le terme d'inconnaissable au lieu d'incomm. L'incomm, un effet, renferme une partie connaissable : la somme des phénomènes et des lois qui échappent encore à notre perception, mais que nous pourrions connaître et que nous connaîtrons sans doute de plus en plus. L'inconnaissable, au contraire, représente ce qui échappera toujours à notre connaissance, en vertu même de notre organisation intellectuelle : la cause première, le noumène, l'essence des choses, A moins que M. Harrison, poussant Jusqu'au bout la discipline du positivisme, ne nous interdise de mentionner tout ce qui depasse les phénomènes et leurs relations, même pour le déclarer incommissable l Ainsi que l'admettait Littré : « L'immensité tant matérialle qu'intel-· lectuelle appareit sous son double caractère, la réalité et l'inacces-

- sibilité. C'est un océan qui viant battre notre rive et pour lequel
- a nous n'avons ni barque ni voile, mais dont la claire vision est aussi
- · salutsire que formidable !»

Un second élèment, que tout le monde, cette fois, s'accorde à dêclarer caractéristique de la religion, c'est ce sentiment, de nature complexe, qui, suivant les circonstances, su traduira en émerveillement ou en crainte, en enthousiesme ou en stupenr, devant l'objet de la contemplation religiouse. Un n'est-ce pas là une des impressions les plus facilement engendrées par la découverte de cette Energie mystérieuse qui surgit, au bout de nos investigations, dans toutes les avenues de l'inteffigence, comme par la conception de cette assire substantielle qui demeure, quand tout change et tout passe, - fondement primordial de la nature et de la conscience, sans lequel, si sculement on peut la supposer absent une seconde, l'univers entier se résoudrait dans le chaos ou plutôt dans le néant?

Schleiermacher ramenait l'essence de la religion à un sentiment

de dépendance. L'évolutionisme n'enseigne-t-il pas que la force dont nous avons conscience, quand nous produisons un changement par notre propre effort, est corrélative au pouvoir universel qui dépasse la conscience », et peut-on imaginer une dépendance plus étroité que cette relation de l'individu avec l'Énergie ultime, dont il est, comme tonte la nature, une production passagère ? C'est d'un pouvoir conçu de la sorte que nous pouvons surtout dire : In illo viriones, movemer et sumes.

Ainsi les conditions indispensables pour devenir l'objet d'une religion se rencontrant dans l'Inconnaissable, aussi bien que dans l'Eternel, l'Absolu, l'Existant par lui-même, voire le Très-haut, le Très-pur, le Brillant et les autres qualificatifs dont les hommes ont fait l'équivalent du divin. Le dernier mot de l'évolutionisme s'accorde avec les définitions des théologies les plus raffinées qui, dépassant le symbolisme vulgaire, ont toujours recount à Dieu le double caractère de réalité et d'incompréhepsibilité. On peut ajouter qu'avant de devenir la foi scientifique des Spencer, des Huxley et même des Hosckel, cette conception religiouse a suffi à des hommes de l'esprit le plus élevé et de l'imagination la plus religiouse, comme Giordano Bruno, Spinoza, Kant, Geethe, Shelley, Wordsworth, Cartyle, Emerson el même M. Renan. Elle paut non seulement conduice à la religiou, mais encore au mysilcisme, nour peu qu'à l'instar de quelques néo-platoniciens et de cectains philosophes hindous, on s'absorbe dans la contemplation de l'Unité suprême !. Sous ce

<sup>1)</sup> Nous citerons, a titre d'exemple, le passage sulvant d'une allocation prononcée par la grand mystique du Brahma Samaj, Keshub Chunder Sea, à une epoque où uni ne l'accusait encore d'avoir transgresse le plus strict rationalieme : . (Pour la vrai Yogui) les formes devionnent Informes, l'informe prend « forme. L'asprit se découvre dans la mutière, la mutière se transforme en · reprit. Dans la glorieux soleil se révele la gloire des gloires. Dans la lune sereine, l'amo s'abrouve de toutes les Sérégités. Dans le grundement de e tounerre, c'est la voix du Seigneur qui se fait entendre air loin. Toutes les chisses contribuine de Lui. Tu ouvres les your : roils qu'il est au-deburs. - Tu les fermes : voici qu'il se trouve au-dodaus. Alors ton ascélisme (voga), o o aisomor, sera comptot : appro saus censo à cotta pienituie, o — li n'y a cans be expressions exaltees pas on mot qui soit on contradiction avec les conceptions religiouses de M. Spencer., Houckei hij-memo n'n-t-il pas dit dans sa Morphologie (p. 150) : - La philosophie qui voit l'exprit et la force de Dieu a agrasant dans tous les phéanmènes de la nature est senie digne de la gran-- deur de l'Etre cul embrases taut... En lui nons vivons, nons agissons, nons . sommes. La philosophie de la nature devient la théologie, . Tout dépend de l'augie mental sons lequet le disciple de Spencur contemplera les phenomènes, de la nature, ou, en d'autres termes, les manifestations de l'incommissable.

rapport, le danger n'est pas qu'elle reste sans influence, c'est plutôt qu'elle ne communique à ses adeptes une sorte de vertige, plus redoutable encore que la fascination de l'ablme, soit par le contraste de son incommensurable grandeur avec l'insignifiance de notre être, soit par l'opposition de son immunible unité avec la variété sans limites et le perpétuel devenir de l'univers sensible. Et ces sentiments, ainsi que l'a remarque M. Spencer, ne pourront que croître en fréquence comme en intensité, à mesure que l'asprit humain deviendra plus capable de saisir l'ensemble des choses et leurs relations complexes.

Assurément, il n'est plus possible d'attribuer à cette Réalité supréme, la bonté, la conscience, la personnalité, la volonté, telles que nots les concevons. Mais nos conceptions épuisent-elles les modes de l'infini ? Ici encore M. Harrison ne veut voir que les côtés négatifs de l'Inconnaissable : Que vous employiez, nous dit-il, le terme d'existence ou d'énergie, vous n'aurez jamais qu'une généralisation scientifique, une entité sourde, aveugle, insensible, sans attributs communs, et par suite, sans sympathie possible avec l'hotume. M. Spencer a rencontré d'avance l'objection dans ses Premiers Principes : . C'est une erreur, y dit-II (chap. V, p. 31), de prétendre « que l'alternative soit entre une personnalité et quelque chose de a moindre, alors que le choix est entre une personnalité et quelque « chose de supérieur. Ne peut-il y avoir un mode d'existence aussi « supériour à l'intelligence et à la voionté que celles-ci le sont au « mouvement mécanique. Il est vrai que nous sommes totalement « incapables de concevoir un pareil mode d'existence. Mais ce n'est « pas une raison pour le révoquer en doute, c'est plutôt le contraire, « N'avons-nogs pas vir combien nos esprits sont impuissants à se · former même la plus simple conception de ce qui se cache der-« rière les phénomènes? N'est-il pas prouvé que c'est là l'impeis-« sance du conditionné à saisir l'inconditionne? N'en résulte-t-il « pas que si la cause intime ne peut être conçun, c'est parce qu'elle a est, en lout, plus grande que ce qui peut être conçu? »

L'Energie est un mot qui sonne mal à bien des oreilles. On ne veut y trouver que l'idéa de force brutale, de force matérielle, lei encore, M. Spencer pourrait dire que nous nous laissons entraince par l'analogie de l'effort musculaire. Cependant toutes les langues des peuples civilisés nous permettent de nous élever au-dassus de cette acception littérale pour interprêter le terme dans un sens plus large, comme impliquant des activités intellectuelles et morales. Si l'Univers, avec ses lois et ses harmonns, si l'hopane avec ses capacités et ses aspirations, procédent d'une même fincegie, il faut bien que celle-ci contienne en puissance ce qui fait à nes yeux la grandeur de la nature et la gloire de l'esprit humain. Bien plus, comme cile doit également renfermer le germe de tous ses développements faturs, ou même possibles, it laut nécessairement qu'elle représente une cause supérieure « à taus ses effets connus, » c'est-à-dire aux plus belles et plus hautes manifestations de ce que nous regardons comme l'ordre rationnel des choses,

L'Inconnaissable, déclare enfin M. Harrison, ne pourra Jamais avoir de temples, de rites ni de ministres. Nous ne discuterans pas jusqu'à quel point ca sont là des éléments indispensables de la religion. L'Ecole ascétique de l'Inde, engendrée par la réaction contre le ritualisme excessif des brohmanes, s'est toujours passée de culteextérieur. On conçoit très-bien les religions de Mahamet et de Confacius sans mosquées ni pagodes. Il est probable que le bouddhisme a en des convents longtemps avant de se bâtir des temples. A Rome même, il y a dix-sept siècles, florissait une secte déjà nombreuse, dont les partisans et les adversuires s'accordaient à dire qu'elle ne possédait « ni temples, ni antels, ni simulacres 1, » Aussi la traitaiton d'athén. - Il faut recommitre qu'elle s'est bien suttrapée depuis. - Quoiqu'il en suit, déjà aujourd'hui, l'affirmation de l'écrivain comtiste est démentie par les faits. Il ne s'agit pas seulement des théologiens protestants plus ou moins orthodoxes qui s'efforcent de concilier la doctrine de l'évolution avec la foi à la revelation chrétienne. Nous voulons surtout parler des congrégations libres ou même appartenant à l'unitarisme, tant en Amérique qu'en Angleterre, qui ont désormais pour toute théologie la conception religleuse de M. Spender et qui ne se génent pas pour le proclamer. Que M. Harrison se donne la paine de les visiter: il y verra que, même unrès l'abandon de toutes les anciennes formules théologiques, l'Inconnaissable peut servir de fondement à un culte, sans être réduit à za pour formule et pour symbole.

Toutefois, ces disciples de Spencer, on développant les conséquences religiouses de ses doctrines, ont suppléé à son silence sur le seul point peut-être où il prête le flanc aux attaques du comtisme.

<sup>1]</sup> Minutius Felix, Octav., 10 et 32.

Sentant bien que là se trouve le défaut de la cuirasse, M. Harrison revient sans casse I la charge pour reprocher à son adversaire d'avoir oublié que la religion renferme nécessairement une discipling morale. Nous croyons inexact de prétendre que la morale soit un élément originel de la raligion, mais il est incontestable qu'elle en est devenue, par le progrès même des idées, un élément désormais essentiel. En réduisant lu-religion à une sorte de contemplation mystique. M. Spencer laisse en dehors ces sentiments moranx et ces applications pratiques qui, selon la juste remarque de M. Harrison, sont la principale et véritable sphère de l'activité religiouse, L'évolutionisme confie à la science le soin de formuler les lois de l'éthique, ou, en termes plus généraux, les principes du vrai, du bien et du beau. Mais la science, qui s'adresse exclusivement à la raison, possède-t-aile une sanction suffisante pour garantir, en toute circonstance, le triomphe de ces lois sur les appétits ou les passions de l'individu, une lois qu'on remplace le commandement d'un divin révélateur ou l'impératif catégorique de la morale Kantienne par les simples suggestions de l'intérêt bien entendu? - C'est, croyons-nous, dans le sentiment, comme le proclament Comte et ses disciples; qu'il faut chercher le principal ressort du devoir, du dévouement, de l'esprit de sacrifice, de toutes les vertus qui, paul-âtre plus encore que le progrès intellectuel, font la grandeur de l'individu et la force des sociétés.

Quel sera ce sentiment, qui pour atteindre complètement son but, doit représenter nos aspirations les plus intenses et les plus profondes? La vénération de l'humanité, nous répond M. Harrison à la suite de Comte. Mais l'humanité ne peut s'isoler de la nature et la nature etle même n'est que la manifestation phénoménale de l'énorgie suprême : « Rien de semblable à l'humanité, « disait déjà M. Spencer dans ses premières Études de Sociologie (éd. angiaise, p. 312), « ne peut écarter, sauf temporairement, l'idée d'un pouvoir « dont l'humanité est le faible et fugitif produit, pouvoir qui, sons « ses manifestations loujours changeantes, a existé longtemps avant « l'humanité et qui continuera à se manifester sous d'autres formes, « quand l'humanité ne sera plus. »

Reste à examiner si la contemplation de ce pouvoir peut provoquer en nous des sentiments qui affectent pratiquement notre conduite. La réponse ne peut être qu'affirmative, si seulement on consent, avec Spencer lui-même, à unvisager comme des modes de l'Inconnaissable les lois que la raison découvre dans le monde moral, aussi bien que dans le monde physiquel. Comte a défini la religion : « L'état d'unité spirituelle résultant « de la convergence de toutes nos pensées et de toutes nos actions vers le service de l'humanité. » Combien cet état « d'unité spirituelle » ne devient-il pas plus fort et plus efficace, si au lieu de s'appuyer exclusivement sur les relations nécessaires des hommes, il se fonde sur l'ensemble de nos rapports avec l'Univers et ai, tout en gardant pour but le règne de la justice ou même du bonheur dans la société humaine, il enveloppe cet objet dans une fin plus large : la conformité de notre conduite avec l'action du pouvoir » autre que nous, qui travuille à mettre de l'ordre dans le monde, » comme le définit M. Mathew Arnold dans son beureuse et célèbre formule : The Power, not ourselves, that makes for righteousness !

Mais n'est-ce pas la attribuer à l'Inconnaissable un but, un dessain, une volonté, c'est-à-dire des attributs absolument incompatibles avec l'inconditionné et l'infini ? N'est-ce pas, en un mot, rentrer dans la doctrine des causes finales proscrite par l'évolutionisme ?

Nous pourrions répondre que, si la science moderne a jeté le discrédit sur le vieux système des causes finales, elle n'interdit nullement, semble-t-il. d'assigner un but certain à l'évolution de l'univers prise dans son ensemble; - que la tendance vers ce but, abstraction faite de savoir si elle est consciente ou non, intelligente ou non, se constate aisément par les innombrables indications d'un progrès. graduel dans le développement de la nature, comme de l'humanité : - enfin que cette tendance vers une fin déterminée contredit saulement le système de l'évolution, en tant qu'elle serait copiée sur les manifestations de notre activité volitionnelle. Si on soutenait que les notions de but, de fin, de tendance, de prédétermination, sont dérivées de nos expériences subjectives, nous ferions observer, -- comme M. Spancer l'a lait pour notre notion de la lorça, déduite de l'effort. musculaire, - que nous sommes contraints de penser à l'énergie externe en termes empruntés à notre conscience de l'énergie interne et que rien ne nous empêche de voir egalement dans les notions ainsi formées le simple symbole de la réalité. L'essentiel, c'est de ne pas oublier qu'ici encore l'Inconnaissable doit être supérieur et non inférieur à notre conception la plus large des facultés humaines.

Toutefois, nous n'avons pas même besoin de dépasser ici la pensée écrite de M. Spencer. Il affirme, en effet, que les lois de la nature sont les modes d'action de l'Inconnaissable, et que la principale d'entre elles, la loi même de l'évolution, tend, dans l'univers actuel, à l'équilière, à l'harmonie, à la coordination, ce qui, dans le monde moral, se traduit par une soumission plus complète aux injonctions du devoir, par l'introduction de plus de justice dans les rapports des hommes, en un mot par la réalisation graduelle des conditions nécessaires ausprogrès constant de l'individu et de la société. Mieux donc l'homme aura conscience de ses relations avec l'Inconnaissable, et mieux il comprendra la solidarité qui relie tontes les parlies de l'univers, principalement tous les membres de l'humanité, mieux il saisira l'importance de son modeste rôle dans le grand drame de l'évolution, mieux il se sentira enclin à suivre les aspirations élevées de sa nature, envisagées comme l'expression de l'Eternelle énergie qui, si la philosophie de M. Spencer n'est pas une vaine illusion, nous entraîne vers un avenir meilleur.

Ainsi la religion de l'Inconnaissable s'assimile un dernier facteur qui se retrouve dans toutes les religions : le désir de s'unir à l'objet du culte ou, du moins, de se conformer aux règles qui en procèdeut. M. Spencer semble lui-même avoir compris la nécessité de cette extension, si nous en jugeons par la lettre qu'il adressait, l'an dernier, à un de ses plus ardents disciples des Etats-Unis, le Rév. J. Savage, et où il félicitait ce ministre unitaire d'avoir clairement fait ressortir « les côtés religieux et éthiques des doctrines évolutionnistes ( ). D'autre part les ressources que l'esprit religieux trouve

<sup>1)</sup> Christian Register de Boston, 20 mars 1883. Nom avons deja reproduit ziiiours (Sterne de Belgique du 15 join 1883) cette latire que nous crovons néunmoins opportun de citer une fois de plus ; elle prouve en effet la sincérité des sympathies que Spencer porte au sentiment religioux. Il convient d'aputter cu'elle a éle publice avec son autorisation espresse : - Londres, 9 javier 1883 .a Cher Monsieur, 'ai la avec beaucoup d'intiret votre exposé éloquent et nettee ment raisonné des côtés religieux et éthiques des doctrines evolutionnistes. Je . me rejonis fort que ces asports soient mis en évidence. Il est grand temps qu'on a fasse quelque chose pour montrer aux hommes qu'ils n'en sont pas réduits à . une pure négation de leurs préciouses ecogames religieuses et morales, comme a ila l'avaient suppose et qu'il leur reste, au contraire, des croyanees, assises, e comme rous le dites, sur un fondement précis, scientillèque et insbranlable, . l'espère que vos enseignements grouperont un corps défini d'adhèrents qui « deviendra le germe d'une organisation nouvelle. Voici longtemps que j'aspire s au nommit où quelque close de ce genre pourrait être fait, et il me semble - que vous stes l'homos pour le faire, . - Cette lettre est d'autant plus significative qu'aux yeux de M. Savage l'Inconnaissable poursuit une lin prédétermines, bien qu'on ne puisse la dire prévoe ou roulue ; il s'exprime nellement à cel egard dans son remarquable ouvrage : Religion of Evolution (Boston, 1870).

dans la doctrine de l'Incomnaissable ont frappé même des co-religionnaires de M. Harrison qui, moins asservis peut-être à la lettre de
la tradition positiviste, ont reconnu la nécessité de donner au culta
de l'Humanité un support plus large et plus solide : « Le vif sentiment
» que les positivistes éprouvent à l'égard de l'Humanité, » écrivait en
1882, dans l'Index de Boston, un comtiste américain. M. William
Frey, « ne pourra que devenir plus profond et plus fort, s'ils la con» sidérent comme un médiateur entre les hommes et l'Inconnaissa» ble, parce qu'alors entrera en jeu la corde la plus puissante du
» sentiment religieux : l'aspiration de l'homme vers l'Infini ».

## IV

On ne doit pas s'étonner de l'influence, voire de l'espèce de fascination que la philosophie de Spencer exerce sur une portion croissante du public Anglo-Saxon. Vraie ou fausse, complète ou à complêter, elle représente sans contredit la synthèse la plus vaste, la
plus grandiose, qu'ait produite de longtemps le génie humain. Après
avoir successivement embrassé toutes les phases de l'évolution cosmique, tous les degrès du developpement organique, sensible, intellectuel et social, on pouvait prévoir que l'éminent penseur aborderait
le domaine des idées religieuses pour y chercher l'application de saloi générale. Nous avons vu par quelles conclusions, à la fois sympathiques et originales, ses vues, à cet égard, tranchent sur presque
tous les systèmes issus du mouvement scientifique contemporain.

En 1800, M. Langel l'appelait « le dernier des métaphysiciens anglais ». Probablement M. Spencer n'accepterait pas plus cette dénomination acjourd'hui qu'autrefois. Il n'en est pas moins vrai qua sa doctrine de l'Inconnaissable, comme le prétend M. Harrison est, avant tout, de la théologie, et qu'entre ses mains l'évolution de la Religion devient la religion de l'Évolution. L'avenir seul peut dire le sort réservé à cette conception qui, sans doute, n'est pas neuve en ellemème, mais qui, pour la première fois peut-être, nous est présentée comme le complément logique et indispensable d'un système exclusivement basé sur les méthodes positives.

. .

Cto GOBLET D'ALVIELLA.

# LES ACOUSMATES

## ET LES CHASSES FANTASTIQUES

E

L'une des branches les plus importantes de cet ensemble de recherches qui constitue la science du Folk-Lore, est certainement celle qui a trait aux antiques croyances et aux superstitions si diverses qui de tout temps ont conduit l'homme dans sa marche à travers les siècles, et qui n'ont pas encore ceasé de le guider à notre époque chez les peuples même les plus civilisés.

Le domaine de la superstition et des croyances merveilleuses touche presque à tout dans la vie et dans la nature ; partout où l'homme s'est trouvé on face de quelque phénomène de source à lui inconnue, il a tenté de l'expliquer par l'action de quelque pouvoir ou de quelque puissance mystérieuse, de principe caché mais d'effet reconnu. Et plus lard on alla jusqu'à essayer d'approfondir ce principe secret et on le conçut hon ou manyais suivant qu'il se manifestait de l'une ou de l'autre manière. Les phénomènes qui nous franpent journellement sont si nombreux que l'on comprend fort bien que les explications que le peuple en a données soient elles-mêmes fort variées; de là cel ensemble de croyances et de super-titions que l'on est souvent tout étonné de rencontrer dans les traditions populaires. Chaque être, chaque animal, chaque insecte, chaque arbre, chaque brin d'herbe, chaque pierre, chaque manifestation de la vie. universelle et de la nature, est liée à quelque antique croyance don! l'origine se perd jusqu'en la nuit des siècles écoulés.

Ces superstitions à leur tour ont donné naissance à d'autres croyances qui, étant donné l'esprit humain tel que nous le connaissons, en sont comme des corollaires naturels. L'homme attribuant à certains êtres, à certains phénomènes naturels une influence ou une action bonne ou mauvaise sur sa vie propre, a dû chercher à se ga-

1

rantir des uns et à se rendre favorables les autres. De là ces cérèmonies superstitionses, ces incantations, ces evogations, ces prières, ces sacrifices, ces amulettes qu'on retrouve souvent identiques d'un bout du monde à l'autre bout.

On conçoit facilement de quelle importance est, dans l'étude du passé, dans les questions d'origines et de religions, la recollection de toutes ces croyances et de ces pratiques superstitieuses dont l'influence se fli, incontestablement, ressent r dans les différents systômes religieux qui ont régi et régissent encore le monde. Les concinsions à tirer de l'identité de deux proyances dans des pays totalement différents, ont aussi, à noire avis, plus d'importance que celles auxquelles il serait possible d'arriver par la comparaison des contes et des légendes. D'abord les rédits merveilleux ont plus de chances de diffusion que les superstitions; et puis s'il est assez facile d'admettre qu'en deux foyers distincts, deux légendes semblables se forment de toutes pièces, on ne saurait le faire pour cartains rites superstitieux formés d'éléments si divers et si complexes qu'il deviendrait presque impossible d'en trouver l'explication dans cette identité de l'esprit humain qu'on pourrait invoquer en faveur de l'analogie des contes et des légendes.

Le Folk-Lore étant l'état rudimentaire, latent presque, d'où sont sorties les mythologies et les religions à la suite d'un arrangement et d'un choix plus ou moins ingénieux, a droit par cela même à l'attention sérieuse de tous ceux qu'intéressent les questions qui se rattachent au passé de l'homme. Les archives traditionnelles que les pères ont transmises à leurs petits-enfants ont bien souvent plus d'importance que les inscriptions pompeuses inscrites au front des palais et des obélisques, parce que nous en pouvons faire ce contente sérieux auquel il serait impossible à l'historien de soumettre les récits que nous ont laissés les anciens.

Réunir tout ce qui a trait aux antiques croyances est une œuvre gigantesque qui exige la coopération active de personnes distribuées aur lous les points du globe; nous sommes loin ancore, à une époque où ces études ne font en somme que commencer, d'être arrivés à une récollection assez complète pour en tirer toujours des conclusions sérieuses. Chaque sujet a besoin d'être étudié isolèment, en une sorte de monographie critique ne s'appuyant que sur des documents puthentiques, des recherches sincères. C'est un essai de ce genre que nous allons ici soumettre en qualques pages, à propos de

ces bruits mystérieux de l'air désignés généralement sous le nom de « Chasse nocturne » du ençore sous celui plus scientifique d' « Acousmates. » Ce phénomène a de tout temps frappé l'imagination de l'homme ; nous verrons de quelle façon le peuple l'a expliqué et quelles idées superstitiouses il y a toujours attachées.

## - 11

Par les belles soirées de l'équinoxe d'automne, alors que les mille voix de la nature se sont endormies dans le calme de la nuit, on est parfois surpris en pleine campagne par un de ces bruits étranges que l'on ne sait trop comment s'expliquer : « Tantôt, c'est un bruit de chasse et vous diriez une meule, sans qu'il vous soit possible de rien apercevoir autour de vous; tantôt vous croiriez entendre des hommes qui courent, des chevaux qui galopent, des carrosses qui roulent. Ici, c'est une musique aérienne, un concert de voix et d'instruments qui s'approche, passe et s'éloigne; là, c'est un affreux tintamarre de sons stridents, de voix aigués et discordantes!, « de hurlements, de miaulements, d'abois épouvantables, auxquels se mêlent des cris de menace et des acconts d'angoisse.

Ce phénomène a été observé dans toutes les parties du monde, sur les bords de la mer, dans les vallées profondes, sur le haut des montagnes et jusqu'au fond des déserts de l'Afrique à L'époque où on le remarque le plus étant celle de l'équinoxe d'automne, on a pensé qu'il était produit par le passage d'oiseaux voyageurs dans les hautes régions de l'air. « Cette explication à, plausible dans certains cas, ne rend pas cependant suffisamment mison de tous les faits étranges de cette nature, véridiquement constatés. « Il y a là quelque problème de physique météorologique peut-être, sur lequel la science ne s'est pas encore prononcée.

Mais le peuple a, lui, depuis longtemps trouvé la solution de la question. Le plus souvent, il attribue les acousmates à la Charac Noctuene ou au passage de Satan et de ses suppôts accompagnant les mauvaises ames qui se rendent en Enfer.

<sup>1)</sup> Abbe Ch. Braun, Legendes du Florival, p. 38-39.

<sup>\*)</sup> Autenrieth., Stimmen aus der Hiche.

<sup>\*)</sup> A. Bosquet, La Normandie roman, et merceill., p. 78.

1) Laisnel de la Salle, Croy. et Lég. du Centre, t. I, p. 166-168.

Voyons d'abord ce qu'est la Chasse fantastique et pour cela écontons M. l'abbé Ch. Braun, que nous aurons plus d'une fois l'occasion de citer à propos des traditions de l'Alsace !.

« Voilà donc la Chasse nocturne descendue sur la terre. Partout on prétend l'avoir entendue, on en parle en tous lieux. Dans notre valtée, le Chasseur nocturne s'appellera tantôt Hoperi, de hupen, par allusion à son cri ou à son cor de chasse ; tantôt Hutscher ou Huhi, de hut et de hub ou haube, sans doute en souvenir de son grand chapeau. C'est ainsi qu'on le désigne à Lautenbach, où l'on a vu Hubî à cheval, franchissant au grand galop ta montagne de Dornsyle. A Soultz, on l'appelle aussi Freischütz, le franc-archer, comme qui dirait notre Robin des Bois. A Guebwiller, c'est toujours le chasseur nocturne, der Nachtjæger, et les vieux pourraient en conter de belles sur ce chapitre. Quand le chasseur, du fond du Hægélé ou du Walburg, au pied de l'Ax, avait jeté au vent son cri de houdada, et que le bruit du cor avait retenti dans les montagnes, alors c'était comme un ouragan qui se déchalmait sur la vallée. Mainte fois, le gardien de la tour, sur la porte du Lévrier, était réveillé au bruit de la Chasse qui descendait ou remontait par le chomin du Cerf. Il fallait bien se garder de provoquer le chasseur en répétant son cri, sans quoi il jetait à vos pieds quelque cuissot de haut goût en vous criant, avec un bruyant éclat de rire : « Qui chasse avec moi, mange avec moi !» (kannst du mit mir jagen, so kannst du mit mir nagen)! Alors vous n'aviez plus que le temps de vous préparer à la mort.

Malheur aux gens atturilés que le chasseur nocturne rencontre sur sa route. S'ils n'ont pas la précaution de se coucher au milieu du chemin, ils sont ou coupés en deux ou emportés dans les airs ainsi qu'une foullie sèche, à l'exemple de ce paysan alsacien qui fut un jour enleve au milieu de ses compagnons de route et transporté du Lerchenfeld, près Saint Gangott, jusqu'au Bollenberg t Et encore n'en fut-il pas quitte pour la peur, car dans son vol rapide par dessus le Schæfferthal, il faillit se donner une entorse en heurtant le clocher de la chapelle. S'il ne s'était recommandé à la Vierge, il aurait incontestablement péri.

Certaines personnes qui ont vu le chasseur nocturne affirment que c'est un geant dépourve de tête ou la portant dans ses mains. Devant lui alors on voit une l'emme échevelée qui fuit devant la meute hur-

Abbe Ch. Braun, Op. cit., p. 33-34.

lante et en furie. On assimile alors le géant à Saint-Jean le Précurseur qui poursuivrait Hérodias ou sa fille la sorcière qui danse dans le tourbillon à l'approche de la tempête.

Ou bién c'est une sorte de chasseur sans pitié, condamné - comme dans la légende germanique - à poursuivre sans trève ni repos le cerf ou la biche qu'il a juré d'atteindre ou qu'il a chassé le jour consacré du dimanche. D'aucuns affirment que le grand-veneur de la chasse mandite n'est autre que le Diable en personne. En Angleterre, ce serait le légendaire roi Arthur.

Du reste, ainsi que le remarque George Sand, la chasse nocturne n autant de noms que de cantons dans l'univers. Dans le Centre, c'est la Chasse à Bidet, nom qui du reste s'applique également à la chasse des ames dont nous parierons tout à l'heure. Un soir, dit Laisnel de la Salle, que les habitants d'une chaumière étaient réunis autour du foyer, on entendit tout à coup éclater dans les airs les lugubres hourras de cette chasse effrayante. Gayère, part à ta chasse! s'écria par bravade un jeune paysan. Aussitôt un tronçon de cadavre à demi putréfié tombs par la cheminée sur les charbons de l'atre!

Dans la forêt de Chailluz - près Besançon - on entend le chassour de la côte, le chasseur nocturne, la veilte des bonnes mes, criant comme pour exciter sa meute et interpeller quelqu'un : \* Teå-å-å! å-å-å!! å-å!!! Qui est là? qui est là ? qui est là !\*. »

Quelques érudits: ont essayé d'assimiler le Bédet de la Chasse nocturne au dieu Odin ou Wode des Germains et des Scandinaves. « Le nom même du Wode germanique, dit Laisnel de la Salle, se retrouve presque lettre pour lettre dans celui de notre Bodet, car le changement de w en b'est très fréquent dans les idiomes gualliques : Cette assimilation nous semble peu plausible. Leurs auteurs semblent ne l'avoir imaginée qu'à cause des traditions du Nord dans lesquelles on voit figurer le dieu Odin, On appelle, en Allemagne, la troupe d'esprits qui accompagne le chasseur nocluene. Woden Heer (l'armée d'Odin). — Chez les Scandinaves, on sait que ce dies chassait également pendant la nuit; Armé de son jevelet, la terrible quagnir, on voyait Odin galoper sur les anages, toujours suivi de ses

<sup>1)</sup> Laisnel de la Salle, Op. cif., 1- 1, p. 160-170.

<sup>\*)</sup> Laisnel de la Salla, Op. cit., t, 1, p. 172; Collin de Plancy; Dist. in-Jernal,

deux loups téroces et de la troupe des guerriers marts. Et à tout instant, il encourageait ses fidèles en leur criant d'une voix de tonnerre : Abbo / Abbo : /

Aux environs de Châteauroux, la chasse nocturne est nommée Chasse à Ribaud; près de Cluin, Chasse à Rigaud; en Poitou, Chasse-Gallerie; aux bords de la Loire, Chasse-Briguet.

En Normandie :, elle est connue sous le nom de Chasse du Diable, de même que dans le Nord de la France : ailleurs, c'est la Chasse-Cain, la Chasse du roi Hérode. Le chasseur se nomme l'Homme du tertre rouge dans le Cher, le Roi Huguet à Tours, le Mulet-Odet aux environs d'Orléans ?.

D'autres fois, avons nous dit, la Chasse nocturne présente un tont autre caractère. Ce n'est plus un chasseur fantastique qui parcourt les airs suivi de sa mente, c'est le Diable en personne emmenant au noir séjour les âmes des trépassés.

Si par hasard l'on est surpris par le cortège infernal, voici les précautions recommandées pour éviter tout malheur.

Aussitüt que l'on entend les premières clameurs, on doit se hâter de façonner une croix avec le premier objet vaun, puis, après s'an être servi pour tracer un cerole autour de soi, la ficher en terre, s'agenouiller auprès, el altendre, en récitant à voix haute le répertoire tout entier des prières que l'on connaît. Presque toujours l'ame ou les âmes que conduisent Satan et son escorte, viennent s'abattre, sous la forme de blanches colombes, sur les deux bras de la croix, et les démons, après les avoir poursuivies jusqu'au bord de l'enceinte, s'enfoient bientôt avec un redoublement de vacarne, épouvantés qu'ils sont à la vue du signe rédempteur.

Ces âmes qui, sous forme de colombes, traversent les airs à la suite du démon, cappellent de près les antiques traditions celtiques rapportant que, chaque année, les âmes des défunts se rendaient de de tous les points de la Gaule dans la Baie des Trépassés, à l'extrémité de la côte d'Armorique, pour s'y embarquer et aller se faire juger par Samhan, au fond de l'ille de Bretagne.

1) A. Boaquot, Op cit.

10/4

1) Laisnel de la Saile, Op. cit.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Abbe Braun, Op. vit., p. 31; D. Monnier, Tradit. poput. compartes, p. 78.

<sup>1)</sup> l'arultes hist, on recherches d'un tavant, t. II, p. 416.

<sup>3)</sup> Unnei Martin, Hist. de France, t. J. p. 73.

Parlant des Armoricains vivant le long des côtes, le poète Claudien, qui écrivait à la fin du tv\* siècle, dit : « Les habitants de ces berds voient passer les livides fantômes des morts et ils peuvent ouir le bruit de leur vol et de leurs lamentations. »

Nous rencontrons une croyance analogue dans les livres sauscrits :

Yama, Dieu du Naraka bu des Enfers, envoie par toute la terre des messagers chargés de lui ramener les âmes des défunts, « Les esprits des méchants ont 288 milles à parcourir avant d'arriver au palais d'Yama. Tous sont couverts de sang et de fange; l'horreur est pointe sur leurs traits.... Quelques uns crient et se lamentent en passant; d'antres pleurent..... « 1

Hest recommande de tracer un cercle autour de soi pour se garder des attaques du Démon. Ce cercle joue un grand rôle dans les supersitions de tous les peuples. Les magiciens ne manquent jamais de s'en servir dans leurs évocations. De même les fées, dans les contes papulaires, tracent autour d'elles des cercles mystérieux. Le sorcier appelant le Diable, forme un pentacle ou cercle pour tenir à distance le mauvais Esprit. Les Hindous avaient cette croyance. « Le saint homme \*, décrivit un pradakchina — cercle — autour de son ermitage et se dirigea vers le mont Himalaya. »

Enfin, les Acousmates sont parfois envisagés d'une troisième facon moins étrangement fantastique que les deux premières. Ce n'est plus la Chasse infernale ou la Conduite des âmes, mais la Musique du ciel.

L'auteur du Paradis perdu, le grand poète Milton, semble faire allusion à ce phénomène lorsqu'il dit : « Que de fois du haut des montagnes ou du forai des bosquets, l'écho noctuene rapporte jusqu'à nous des voix célestes chantant le sublime Créateur, et tantôt seules, tantôt se répondant, se mariant en chœur, elles traverseut le calme immense de la nuit, »

Dans certaines parties de l'Est, cette inusique céleste est nommée Maniehennequen .

« C'est, dit Richard, une troppe de musiciens que l'on entend

<sup>1)</sup> Le Padma-Purana.

<sup>3)</sup> Danielo, Hist, et Tabl. de l'Univers. t. III, p. 455-450,

<sup>)</sup> Le Ramayana, trad. Fauche, t. 1, 208.

b) Melusine, t. 1, col. 477; ars. de M. Xavier Thiriat,

quelquefois dans les airs, pendant les fratches units de l'été, et qui déchirent impitoyablement les personnes assez malheureuses pour en être aperques.... »

Les habitants de Rochesson et de quelques autres communes disent que ces bruits ne sont autre chose que des cris de pauvres enfants décédés sans avoir reçu le baptême. A Ventron on donne encore à cette musique sauvage le nom de la Remolière, probablement (?) parce que la réunion des divers sons dont se compose cette musique a quelque chose de ressemblant avec ceux que produit la roue d'un remouleur quand il aiguise des instruments tranchants !.

N'est-ce pas de bruits analogues que parle l'historien Flavius Josèphe dans sa relation du siège de Jérusalem? Ces bruits impressionnèrent fortement les Juifs et furent regardés comme des marques de la colère de Jéhovah<sup>2</sup>.

On le voit, les croyances populaires relatives aux Acousmates sont nombreuses, mais semblent se grouper, d'après la forme qu'affectent ces phénomènes, en trois catégories assez distinctes de Chasse, de Conduite des âmès et de Musique céleste,

## Ш

Ges croyances nous semblent avoir une origine toute naturelle et être nées tout simplement du sentiment de crainte et de frayeur excité par le phénomène mystérieux qu'il était donné d'observer dans les hautes régions du ciel. Des bruits de chasse, des jappements, des cris confus venant du ciel sans qu'il fût possible de rien distinguer dans les airs, ne pouvaient que faire croire à une chasse véritable dont l'atmosphère était le théâtre; les chasseurs et leur suite étant invisibles furent des esprits, de mauvais génies ainsi condamués à une course incessante à travers l'espace infini. De là, la croyance à la Chasse nocturne. Les bruits venant à changer de caractère, on eut le Passage des Ames ou la Musique aérienne. Quelques autres superstitions venant se greffer sur celles-là, conduisirent facilement au cycle légendaire tel que nous le connaissons actuellement.

Laisnel de la Salle et d'autres écudits avec lui ont pensé que ces croyances avaient du être apportées de l'Inde par les Gaulois, nos

1) Richard, eité par X. Thiriat dans Mellustno, L. I.

<sup>1)</sup> Fl. Josephe, Histoire de la Guerre des Inifs contre let Romains.

pères. Les Aryas connaissaient les bruits de l'air et les attribunient aux âmes des défints : cette croyance existait chez les Gaulois et on la rancoutre en France de nos jours. La trace en est manifeste. Il n'y a rien d'impossible à ce qu'il en soit ainsi, bien que l'argument soit de valeur bien médiocre ; car, à ce compte, et en ne procédant que par analogies dans la recherche des origines, on arriverait à trouver que les peuplades du Congo, par exemple ', ont emprunté aux Romains et aux peuples indo-européens des usages dont l'identité est manifeste chez les deux nations.

L'abbé Braun : voit dans les traditions relatives aux acousmates un reste de la mythologie du Nord. Et plus loin il assimile la Chasse nocturne à l'orage et à la tempéte dont ce ne seroit qu'un symbole. Nous allions oublier qu'il donne également une troisième hypothèse dans laquelle le Chassaur nocturne serait Odin muni des armes d'Orion et poursuivant le soleil, le sanglier à la sole d'or!

Ces trois hypothèses ne sont pas plus acceptables les unes que les autres. Nous avons déjà dit dans notre étude sur les Serpents et les Dragons ce que nous pensions des systèmes mythiques qui voudraient réduire légendes et croyances, traditions et idees mythologiques et religieuses, à des questions de jour et de nuit, d'aurore et de soieil, de lune, de vents et de tempètes. Cotte théorie nous samble un leurre avec lequel on interprête tout, mais un n'explique rien.

Quant à l'idée de faire remonter à la seule mythologie germanique où scandinave les croyances qui nous occupent, elle n'est point à discoter, ces traditions se rencontrant bien ailleurs que chez les Allemands et les peuples du Nord de l'Europe, et chez des nations qui n'ont jamais été en contact direct avec eux.

Les croyances se rapportant aux Acousmates rementent à la plus haute antiquité: mais, nous n'en dontons pas, elles a existeraient pas de tradition, qu'elles se reproduiraient infailiblement des que le phénomène lui-même viendrait à se produire et à frapper l'imagination humaine. Les théories mythiques n'ont rien à faire ici. Et ce sera là notre conclusion.

E. HENRY CARNOY.

<sup>1)</sup> Henri Gaiden, Rome et Compo, dans la Repue de l'Hist, des Rel. ann. 1883.

## REVUE DES LIVRES'

Die Anfänge des katholischen Christentums und des Islams. Eins religionsgeschichtliche Lutersuchung von H. J. Bestmann. (Nordlingen. C. H. Beck, 1884, in-8, VIII. p. 151).

Le Christianisme a été altéré des son origine par les Judéo-Chrétlens qui adaptèreut sou principe religieux universaliste à leur particularisme national et religieux ; toutes les altérations ultérieures du Christianisme, en Orient comme en Occident, résultant directement ou indirectement de cette transformation primitive; l'abloniume, numériquement pen important, a exercé une influence capitale sur le développement religieux du mande ; il forme pour ainsi dire la ligne de partage des saux, d'où s'écoulent les torrents qui alimenteront la vie religienre dans le monde occidental el dans la société prientale, et qui contribusront nour une bonne part à la formation de l'islamisme lui-même : - telle est; reduite on quelques propositions, la thèse que M. H. J. Bestmann s'efforce d'ètablic scientifiquement dans ce livre. A cet effet il étudie successivement l'origine et le caractère du Jadéo-Christianieme, la genèse du gnostinisme, la formation du dogme catholique, le montanisme et l'apparition de l'Eglise catholique; puis; dans une seconde partie, il cherche à débroniller le chaoz du christianisme oriental, surtout en Syrie et dans le manichéisme, et il examine l'action de ce christianisme sur les Arabes, sur Maliomet et sur le Coraa, l'artout il retrouve l'influence obiobite, aussi bien dans les hérésies qu'elle mapire que dans les tendances qui sont ness par réaction contre elle.

M. Bestmann est professeur libre à la faculté de théologie d'Erlangen. Il a entrepris une grande histoire de la morale chrétienne (Geachichte des chrétienne a déjà para, tandis que la sociéde partie, la morale catholique, en est encere a sa première livraison, dans laquelle l'auteur étudie la morale Judée-Chrétienne. L'ouvrage qui nous occupe lei hii a est s'ridemment suggéré par le précèdent. M. Bestmann a de séciouses qualités, monts comme écrivain que comme historien. Il dispose d'une étudition vaste et solide; il a de l'indépendance dans le jugement; il esté dégager des faits particuliers le cours de l'histoire et en faire ressortir la signification. Mais il a une tendance fachence a faire précèder ses dévuloppements historiques de considérations dialectiques, destinées à montrer

<sup>1)</sup> Tous les ouvrages cavoyes à la Revac, pour autait qu'ils se rapportent à l'histoire des religions, y seront l'objet d'un compte-rendu spécial.

les principes et les lois des évènements, en sorte que l'on est continuellement tente de se demander si l'histoire est la pour confirmer la dialectique, ou si la dialectique doit simplement servir d'introduction à l'histoire.

La vaste matière traitée par M. Bestmann, est condensée dans un nombre de pages asses restreint. Il n'y a donc rien d'étounant a ce qu'il allègue mainte lois des affirmations sans en donner la justification détaillée. Toutefois il nous semble que dans ces conditions il fant être doublement pradent, et qu'il n'est pas permis, par exemple, d'affirmer sans preuves, que le catholicisme primitif dut à l'apôtre Jean son attachement à la tradition historiquement certaine (p. 41), ou que les missions entreprises par les sectateurs de l'Islam ne sont qu'une manifestation étrangère au véritable islamisme (p. 121).

Ce sont là des rétilles, qu'uns explication quelque peu détaillée fernit sans doute disparaltre. Ce qui est plus grave, c'est l'exageration de la thèse ellememe de l'anteur. La principale critique que nous lui adressons, o'est de ne pasdonner au terme chionismo une portes nette et procise. Les Ebionires sont-ils simplement une fraction du christianisme primitif qui se sépara de bonne heure des Juifs et des Genfils, après la destruction de Jérusalem, et qui se subdivisa par la suite en diverses sectes gnostiques? Alors il est parfaitement évident qu'il est impossible de leur attribuer sur le développement du christianisme l'influence que leur prete l'auteur. Les Ebionites sont-ils au contraire tons les Judeo-Chretiens dans une acception plus vaste, tous coux qui des la début au séparerent pas la nouvelle et l'uncienne alliance ? Alors il est non moins évident que tout le développement ultérieur du christianisme doit se ressentir de la tournure qu'ils lui ont donnée dés l'origine ; ear à l'origine ils constituerent à eux seuls le christianisme presque tout entiec. Le malheur est que M. Bestmann cherche à retrauver chez les Ebioniles, au seus restreint, l'explication de l'influence qui revient à l'Ebionisme, au sens large du mot, et qu'ainsi il aboutit à des exagérations manifestes. Attribuer aux Ebianites le guosticisme, l'ascetisme chrétien, le montanisme, le manicheieme, brof à peu pres toutes les varietés du christianisms pendant les premiers siècles, c'est evidenment contraire à la reulité.

L'intérêt que provoque la lecture du livre de M. Bestmann n'en est par moins très réel, surtout dans les parties qui traitent du christismisme oriental.

Jean Révuir.

Histoire du Culte des Divinités d'Alexandrie, Scrapis, Isis, Harpaceute et duubis hars de l'Égypte, depuis les origines jusqu'à la naturance de l'école néo-platonicionne, par Georges Lafaye, chargé de cours à la Faculté des Lettres d'Aix (Paris, E. Thorin, 1884, in-8, — 342 p.; V. Pt.).

Parmi les numbreuses thèses pour le doctorat présentées au Surhonne cette année celle de M. Georges Lafaye est certainement l'une des plus intéressantes, L'auteur a choisi un rujet qui, sans être neul, se prête néanmoins à des études

nouvelles, et qui mérite au plus hant titre d'attirer l'attention de tous ceux qui désirent comprendre la société si complexe, d'où sont kortis le christianismo traditionnel et, avec loi, une partie de notre civilization europeenne. Les historiens de l'Eglise se sont que trop disposés à considérer le christianisme en his-metae, comme s'il avait on un développement tout-a-fait autonome, sans tenir compte des influences multiples que la syncrétisme religieux de la société paienne pendant les premiers siecles de notre ère à exercées sur l'église chretienne. Les savants qui se sont consacres à l'étube de l'antiquite classique, de leur côté, sont portés à exagerer la part qui revient expressement à la Grèce ou à Home dans la civilization de l'empire remain : et lorsqu'ils consentent a faire aux religions et aux philosophies orientales la place à laguelle elles ont droit, ils sont trop souvent arrêles dans le détail par l'absence de connaissances précises sur des sujets qui ne rentrent pas dans la domaine de leurs études speciales. Or, parmi ces facteurs du développement religioux dans l'empire romain, parmi ces religions orientales, les cultes de l'Égypte, ou plus exactement, les cultes et les systèmes alexandrins, ont une importance capitale,

Dans la première partie de son travait (160 p.) M. Lafaye étudie les textes. Après avoir rappele en quelques pages le mythe fondamental des Egyptiens, resume dans l'histoire d'Osiris, fais et Horos, et les rapprochements entre les traditions egyptiennes et les mythes grees avant l'époque des Ptolemees, l'auteurpous fait assister à la naissance de la religion alexandrine, du cet éclectisme religieux qui s'imposa comme une nécessité a la politique et à la philosophie, des le jour où Alexandrio fut foncée. Il suit les progrès des divinilés alexandriuse en Egypte mense, en Grece, dans l'Italia maridionale, enfin à Rome on elles furent de prime abord favorablement accueillies par la foule, et où elles acquirent droit de cité malgre des essais reitéres de proscription. Les documents qui peuvent servir à étudier les progrès de la religion alexandrine pendant les deux premiers siècles, de notre ère forment un encluisement presquecontinu : les poètes, satiriques et élégiaques, nous donnent des détails piquants sur les pratiques itu culte et sur la dévotion qu'il inspire surlout aux femmes; Lucien s'en moque, mais ne dissimule pas la popularité de ces dieux étrangers ; Plutarque interprète leur histoire, Aristide exalte Scrapis, Apulée glorific Isis. Tous trois nous fournissent les plus curieux détails sur la doctrine, le culte et le sarerdore alexandrins, que M. Lafaye a groupes dans autant de chapitres spéciaux. Il montre l'alexandrinisme restant naturaliste, muis tendant au monothéisme panthéiste. La doctrine est souvent indécise, complexe : sur un point rependant tous ses adeptes sont d'accord; l'Etre suprème; quel qu'il soit, est figure comme une Providence dont la bonté infinie dirige les créatures. La morale et la religiou font une alliance plus étroite que dans le paganisme antérieur ; la préoccupation de la vie future devient prédominante ; l'espérance de la résurrection s'affirme. D'autre part, la religion alexandrine trains avec elle toutes les superstitions du vieux monde; elle favogias la divination, la

magie, l'astrologie, l'oniromancie; elle évoque les morts, his fait desuperatition, comme sur beaucoup stautres points de doctrine et de discipline, elle dut s'accommoder aux mourtest aux tempéraments tres divers des peuples qui l'accueillaient. Le cuite était brillant, quotidien, complique de caremonies symboliques bien propres à frapper l'imagination. M. Lainye décrit minutieusement les offices quotidiens, les littes et le cuite privé. Un nombreux personnel était attaché aux temples alexandrins; des associations d'initiés, des collèges d'isiaques, da pastophores, se groupaient auteur des canctuairés. L'anteur nous donne, tout au moins en ce qui concerne le sacerdoce, un aperçu complet et soiené de cette organisation.

La première partie se termine par des considerations sur les agents de propagande, les moyens d'existence et la supériorite relative du culte al xandrin, et par l'affirmation, qui nous paraît fort juste, que le religion alexandrine ne dut rien au christianiame jusqu'à l'apporition de l'écule sec-platamicienne. La seconde partie, consacrée à l'étude des monuments, renferme la description minutieuss de l'isium à Pompéi, des temples alexandrins à finme pour autunt que nous pourons les counsitre, ainsi qu'une caractéristique et un calalogue méthodique des monuments figurées.

Le travail de M. Lafaye a été fuit avec benucoup de soin ; pour antant que noce avons per les contrôler, ses renseignements nous paraissent surs ; l'étude qu'il a consacrée aux munaments du culte alexandria est particulièrement instructive. Il a fort bien saisi la raison principale du succès de catte religion dans te monde gréco-romain : non-seulement elle frappait les esprits et elle exaltant les imaginations par son mysterieux symbolisme, mais surtout else leur parfait de vie fature et de résurrection ; elle établissait une communication incessante entre le monde terrestre et le monde celeste : elle offrait à l'homme un lieu vivant, une communion, avec la divinité. On pourrait sans donts allégues encore d'autres causes : l'attraction exercée sur la société gréco-romains par tout ce qui provient des vieilles civilisations orientales, la facilité avec laquelle cette religion alexandrine sa prêta au synoritismo, le prestige de sou caractere universaliste par oppositiou au particularisme national des diverses formes du paganième classique, la puissance de propagande d'un clergé régulièrement conatitué, etc... Sur divers points, par exemple sur l'origine du culte de Serapas, sur les raisons qui font subordonner tantôt Serapis à Isis, tantôt Isia à Serapis comme divinité suprême, l'ouvrage gagnerait à dire compléte ; mous croyons d'ailleurs que l'auteur lui-même songe à donner de plus grands développements à certaines parties de son livre,

Quelques uns des jugements de M. Lafaye nous paraissent aujets à caution. Il repousse les accusations d'immoralité lancées contre cortains prêtres isinques (p. 55); nous serions plutôt disposés à admetire qu'elles ne furent pas toutes dénuées de fondement, mais que le culte alexandrin se purifia dans la suite des temps, à mesure que les aspirations vers la sainteté se développérant dans les

amos religiouses aux II et III niècles. M. Lafaye roit dans le zèle de certains empereurs, tels que Commode et Caraculla, une preuve de politique [p. 63); none y voyons plutôt l'extra ragance d'un prince blasé et la dévotion d'un empereur superstitieux. None ne pouvons pas non plus souscrire sans reserve à son appréciation du sacerdoce alexandrin, dont il reconnaît l'importance, mais qu'il se refuse à considérer comme un clergé constitue (p. 453), tandis qu'à oos yeux le sacerdoce dans les fuites d'Isia et de Serapis dut justement la superiorité de son influence au fait qu'il forma un veritable clerge.

Mais faissons là ces chicanes pour en venir à la principale observation que suggère le livre de M. Lafaye. L'auteur nous semble trop disposé à faire remonlet à l'époque des Ptolèmées, à l'origine même de l'alexandrinisme, tout ce que coma connaissons des cultes ulexandrins dans l'empire romain. Après l'avoir lu attentivement, un garde l'impression que pendant les sept cents ans de son existence la religion alexandrino n'a guire subi de changemente ; du mina ne volt-on nulle part, sauf pent-stre a propos de l'architecture des temples isiaques, des indications qui puissent servir à établir le développement de cette religion. Or, il est certain que l'alexandrinisme n'arriva pas du premier comp & une forme, a une doctrine, a un culte definitifa; il est infiniment probubie qu'il se modifia, non-sculement dans la suite des temps, mais encore suvunt les raligions od il as repundit. Pour s'en comminere, il suffit de considérer combigo le sens des doctrines est encore peu fixé à l'époque de Plutarque, combien le culte d'Isis est devenu comprehensir a l'époque d'Apulée, combien certaines fotes, par example celle du Vaisseau d'Inis, acquièrent d'importance à une époque posterioure, combieu il y a de divergences d'opinions entre deux auteurs très rapprochés, comme Anstido et Apulée, sur la prééminence de Serapis ou d'Isia, combien ces dieux se degagérent de leur caractère naturiste pour revellir une forme de plus en plus spirituelle. Nous he doutons pas un seul instant que l'anteur n'en soit convarnen comme nous. A mainte reprise il trahit cette conviction, par exemple p. 100 on il dit que le paganisme alexandris chercha es vois pendant cinq siècles. Il cot été intéressant de nous faire assister à cette recherche, ne l'at-re que de loin, paixque les documents ne nous permettent pas de la anivre de près. Il nous semble que M. Lafaye complèterait houreusement un travail qui, tot qu'il est, lui fait déjà grand bonneur, en comblant les quelques lacunes que nous lui avons infliquees.

JEAN REVILLE.

Nouvelles Etudes d'Histoire Beligieuse par Ernest Renan de l'Académie française et de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Paris, 1884, Calmann Lévy, In-oct. de XXI, 533 p.

M. E. Renan vient de publier un volume où il a réuni plusieurs études composess à différentes dates et touchant plusieurs questions d'histoire religieuse.

C'est donc comme une suite au premier livre qui attira sur sa personne et ses idées l'attention du grant public: Ce sernit sortir du ca les de cette Rerue que d'en discuter la preffice où l'aufeur, de su plume si délicate et si fine, exprime ses idées sur la situation religiouse contemporaine. Disons scalement que tous ses lecteurs, à moins d'avoir le sons épaissi par une altimentation trop grossière ou trop ûcre, la dégusterent comme un mets le choix qu'en savoure pour son excellence sans trop s'inquiêter de savoir s'il est aussi tompue, aussi sain, qu'il est délicieux. Un sait qu'avez les églises, et surfout avve le catholicisme, M. Renan est loujours respectueux, de bonne compagnie, et, si j'ose aiusi dire, en coquetterir règlée. Il possède l'art de les congedier toujours mecontentes, mais jamais désespérées. Il agit à peu près de même uvec teurs utiversaires. A la langue il pourrait cramire de fatiguer par son système les ayunpathies qu'inspire sa personne ; muis comme sous la lègèreté aimable de la forme il y a de très solider mérites de seience et de philosophie, on revient toujours auprès de lui, dans l'idée qu'on sera peut-être taquine, mais qu'on en profitera largement tout de même.

Le premieressai. Lu Méthode expérimentale en religion, cherche à expliquer pourquoi l'Asie a eu de tout temps le monopole des créations religieuses et comment nos races occidentales ont transposé les grandes métodies que l'Orient leur a fait entenire sur le clavier de l'infini.

Le second, écrit en 1857 à l'occasion du premier volume de M. A. Maury sur l'Histoire des Religions de la Gréce antique, est une belle étude sur le polythéisme grec et n'a rien persin de sa valeur.

Le troisieme, Mythologie comparée, expose brièvement les secours que la science des religious emprunte à la philologie comparée, surtout quand il s'agit de tetrouver les procèdés si etrangers à notre manière de penser qui out préside à l'élaboration des mythologies avyennes. Les belles recherches de M. Bréal sur le mythe de Cacus et ceiui d'OEdipa ont serve de base à cette inmineuse exposition.

Viennent ensuite sous le titre de Premiers et de Nouveaux traceaux sur le bouddhisme deux cindes qui sont à notre avis les plus importantes et les plus remarquables du pouveau voinme. M. Reman comble ninsi, du mains jusqu'à un certain point, une facune sensible dans la série de ses travaux sur l'histoire des religions. Nou pas qu'il se vante d'avoir résolu en 120 pages toutes les questions qui gravitent autour de ce phénomène religieux le plus important de l'extrême orient. Mais on obtient en les lisant une vue claire et singulièrement attachante de ce mouvement de la pensée indoue qui était destiné à s'étendre sur une si prodigieuse surface. Peut-être aurious-nous désiré que l'auteur se prononçat plus complètement sur ce fait que cette extension ne s'est opérée qu'à la condition d'une inconsciente, mais absolue négation de ce qui fut la doctrine bouddhiste originelle. Je sais bien que c'est tà un genre de deviation dont aucune des religions à prétentions universelles ne pout se dire exempte :

mais ni l'islamisme, ni le christianisme n'ont presenté dans leur course à travers to monde an conversement aussi complet de ce qui fut principe, ressurt, nutrica nafurant de leur première éclosion. Qu'y a-t-il de commun entre le niruana du bouddhisme primitif et les paradis plus ou moins burlesques des bouddhismes ultérieurs ? Et notes qu'il ne s'agit pas lei d'un détail, d'un accessoire. Le désit ardent de fuir par delà la mort le monde de la vie, de l'action, du changement, dérir associé au sentiment que cette fuite est extrêmement difficile, que rien n'est plus malaise que d'échapque à la lui de la via après comme avant l'existence actuelle, mais qu'en peut tentebus y parrenir aux séveres conditions revelies par le Bouddha, voilà quel fut le mabile essentiel du premier bouddhistae, Comment se fuit-il, en pariant d'une pareille base, que les musses bouddhistes, quelques siècles plus tand et de mis jours encore, aiment surtout dans leur raligion bouddhisto les moyem surs qu'elle met a leur disposition pour rivre à jamuis dans une beatitude definie d'une façon le plus souvent grossière, mais toujourn tres positive? - D'autre part, nons signalerous avec plaisir la confirmation donnes par M. Renan à une conclusion que nous pensions devoir ther nous-memes, bien qu'elle fut contraire à une opinion tres repandue, relative a l'histoire du bouddhisme dans l'Inde. Cette conclusion, c'est qu'en a beaucoup exagere l'antagonisme du bealmanisme et du bouddhisme. Le bouddhisme non seulement repose sur des asslaes tout-à-fait brahmmhiques ; de plus il n'est au fond qu'une évolution extrême de tendances qui étalent très répandues avant lui. Il en serail un pen comme de l'esseniame vis-à-rie du iminisme, À première rue l'essèmisme a presque l'air de s'en dire complètement séparé. Mais qu'on y regarde de plus près, en suivant les munces multiples du pharisaisme, et l'on arrive à des pharasiens qui sont si rapprochés de l'essentisme qu'on ne sait plus très bien comment les en distinguer.

C'est ce qui nous explique aussi pourquoi, lorsque cette évolution particulière du brahmaniame ent achevé sa trajectoire en routrant de plus en plus dans le foint commun dont elle était sortie et dont elle de s'était jamais absolument séparée, l'Inde se retrouva brahmaniste sans commotion violente, sans révolution; de même, par exemple, qu'il est dans le catholicisme des dévotions particulières, à tour très détermine, tres ardemment pratiquees pendant des tiècles, au point même parlois d'éveiller les inquiétudes des gardiens de l'orthodoxie, et qui fimissent par s'étemdre, par être nègligées, oubliées, recoumentes par les formes plus générales et plus fondamentales de la piété entholique. Les deux études consacrées au bonddhisme par M. Renau font admirablement comprendre de cours des choses maquel l'imagination des premiers explorateurs du bonddhisme avait substitué tout un roman.

Après un article sur les Traductions de la Bible vient l'essai sur les Trances ou mystères dramatiques du chiisme persus, si différent du sunnisme par l'importance qu'il accorde à l'élément émutionnel, tragique, de la religion. Bien de plus curieux ai de plus original que le rendez-vous de toules les

célébrilés de l'Aucien Testamont, de Jésus lui-même et de sa mère, venant du ciel pour rendre hommage à la tôte de Hossein, fils d'Ali, trattreusement décapité par des Arabes.

Le savant et remarquable essai aur Joachim de Flore, l'Erangile sternel et le tumultueux monvement d'hostilité monastique à l'Eglise latine qui agita le xint siècle, est aussi une des parties les plus étudiées et les plus instructives du nouveau recuell. Ou sait les sympathies avouess de M. Rema pour saint François d'Assisa et le genre de mysticisme dont il fut le type achevé. Aussi retrouvens-nous avec plaisir l'intéressant article qu'il publis au sujet de la biographie du saint d'après Karl Hase (Franz con Assisi, Leipzig, 1656). L'obscure question des atigmates y est traitée avec une grande pénétration, mais aux dépens du frère Elle, le successeur très avisé du grand » patriarche des mendiants.

Christine de Stommoin, pieuse extatique du xun siecie, est l'heroine de l'etude suivante intitulée Une ldythe monacule. Stommoin est un village des environs de Cologne, Christine fut aussi une stigmatisée, mais elle fut de plus-une possedée. C'était une excellente fille qui se dévouait pour les autres en allant à leur place endorer les peines du purgatoire. Elle ent un ami, l'allais dire un amant, dans la personne d'un jeune moine suédois deut nous avons la correspondance. Rien d'admirable comme la pureté de ces deux êtres malgré l'exaltation des sentiments qu'ils éprouvent l'un pour l'autre, lei les stigmates paraissent bien avoir été l'œuvre de l'extatique elle-même qui se perçait les mains et les pieds d'un clou pendant pes houres de délire.

Les almables fèes des vieux contes savaient transformer un potiron en ourrosse, des rate en léquais à livrée gris-souris et des crapauds en conviers fringants. M. Reuan, dont la plume doit avoir été taillée dans leur baguette, a trouvé moyen de nous intéresser en nous racontant le duel épique des thumistes et des molinistes de la première heure dans son essai eur Lex Congrégations de Auxiltis dont les séances agitées préludérent au grand conflut des Jansénistes et des Jesuites.

Une magistrale étude sur le Procés de Galilée, trois autres sur l'Histoire de Port-Royal de Sainte-Beuve, un aperçu sympathique et piein de fines remarques sur l'Art religieux à propos du livre sur l'art religieux en Italia d'Athanase Coquerel fils, enfla une conference sur Spinoza, faile à La Raye en 1877, terminent le volume. On voit par cette analyse que le nouveau meueil na manque ni de varieté su d'intérêt et qu'il roule d'un bout à l'autre sur des questions d'histoire religieuse où l'on gagne joujours à consulter le zavant et charmant écrivain.

A. REVILLE.

Annales du Musée Guimet. Tome VII. (Paris, Leroux, 1884, in-4\*). Grâce à l'obligeance du directeur du Musée Guimet, M. de Milloue, nous avens sous les youx les bonnes fauilles du septième, tons des Annales du Musée Gunner, qui paraîtra ches l'éditeur Leroux à peu près en même temps que le présent numéro de cette Rerue. Le neuveau volume ne le céne pas en intérêt à ceux qui l'out précède. Nos lecteurs s'en convaincront aisément en prenant commissance de la courie analyse suivante.

Nous y remarquens tout d'abont une traduction française du Brahmakurma par M. Bourquin, suivie d'une transcription du texte sanscrit. Nul n'était misita qualific que M. Bourquin pour entreprendre une pareille traduction. Pendant un sejour de plus de onze années aux lodes, ou il était attaché au Callege royal de Bombay, il a pu se familiariser avec le languge et les habitudes d'esprit des Brahmanes el entrer en relations suivies avec coux d'eutre aux qui n'ont pas eté modifies par la civilisation enropéanne. Il a ve leurs rites sacres; il a entendu les explications qu'ils en donneut; il se présente ainsi dans d'excellentes conditions pour nous les cendre en français. Nous faisons connaissance avec lui de toutes les prescriptions concernant les rites sacrès, les ablutions quotidiennes, le service des dieux et des démons, le culte des manes, l'adoration du solail, l'investiture du cordon sauré, etc. Nous assistons au culte cellebré pour toute la maison par le brahmane, pero de famille, dont le temps est presque entièrement alexerbé par les nombreures et miantieuses pratiques des cérémonies quotidiannes, Les hommages rendus aux ustensiles sacrès, tels que le pot contenant l'emp pour les ablations, la conque, la sonnette, le service des divinités auxqualles sont consacrés les six membres principaux du corps, le culte des six donc du canctuaire domestique, l'adoration a Brahm (Ame universelle) sont particulibrement dignes d'attention. Notons musi la curiouse ceremonie appelée Bali, dans laquelle le brahmane offre une boule de riz a changne des trents-aix personnes divines disposées en des places fixes d'un cercle imaginaire; il importe beaucoup que la boule de rir soit deposée par terre exectement à l'endroit où se trouvernit la divinité à à laquelle l'offrance est destinée, si l'on traquit le cercle et que l'on y marquat son emplacement.

M. Bourquin a ciè oblige de transcrire le texte sanocrit en exrectères latins à cause de l'extrême difficulté que l'on éprouve a faire imprimer du sanocrit en France. Il serait bien désirable que l'extension des études sanocrites dans notre pays encouragent quelque imprimeur à se procurer des caractères spéciaux pour la publication de textes sanocrites, les méthode de transcription adoptée par M. Bourquin provoquera pout-être aussi quelques critiques. Il nous dit que dams l'orthographe il a suivila pronunciation italienne pour les voyalies et les consonues, et qu'il a rendu la triple sibilante sanocrite par s, par m tangiais et par seh (allemand). Nos sanocritisants français ne pourraient-ils pas une bonne fois se mettre d'accord pour suivre un seul et même système de transcription? Dans des publications du genre des durales il est impossible de laisser cliaque nuteur transcrire les mêmes mois de façons différentes.

La traduction de M. Bourquin se termine par une table alphabétique des noms peu communs.

Après le Dharmakarma vient le Dharmamedhu, la traduction française de l'ouvrage le plus considerable sur les rites religieux de l'Inde, ocrit par le prétre Käshioatha, un véritable manuel dont la composition ne saurait être antérieure à 1700. Nous n'avons dans le présent volume que la promère partie de la traduction. Elle avait été publice en anglais par M. Bourquin dans le Journal de la société asiatique de Bombay tannées 1880-1882); c'est M. de Milloné qui l'a fait passer en trançais, D'ailleurs M. Bourquin s'est engage à continuer désormais lui-mêms sa traduction en français pour en faire profiter les Annales. La suite, encore considerable, puisque le manuerat sanserit n'a pas moins de 580 pages, paraltra par fragments. M. Bourquin peuse y trouver de précieux resseignements pour l'interprétation des hyunes vériques et pour l'explication des idées dominantes de l'Indonisme actuel.

Dans la première partie qui nous est dès à présent soumise, le chapitre relatif au Temps est toot particulièrement intéressant. Nous y trouvens l'explication des Tithis, la description des différentes amées en usage cher les Indons, les années solaire, hundre et astrale. L'année usuelle ou lumire compte 254 jours distribués en 12 mais exclusivement innaires qui ont alternativement de 20 à 30 jours. Chaque mais est divisé en 2 parties, le demi-mois brillant qui ra de la pouvelle lune à la pleine lune, et le demi-mois obseur. Chaque demi-mois cafin est divisé à son tour en 15 tithis. On voit par là que le tithi est un espace de temps variable; il représente le temps que met la lune à parcourir onte degres de l'écliptique. Pour rétablir l'accord de l'aunce lunaire les Indous ont des mois additifs et soustractifs. Il est evident qu'un système aussi complique doit engendrer beaucoup d'arreurs et contribuer à la puissance de ceux qui sont seuls capables de les corriger ou de les prévenir.

Le reste de cette première partie du Dharmasindhu est consacre à l'explication, jour par jour, de ce qui est permis ou de ce qui est prohibe, et aux sacrifices qu'il faut accomplir pour rendre hommage aux dieux ou aux ancêtres. L'ouvrage se termine par une tres curieuse explication des éclipses et par l'exposé de toutes les prescriptions ou interdictions qui doivent être observées en temps d'éclipse.

Un jeune Livalte de Ceylan, attaché au Musee Guimet depuis le mois d'août de l'année darnière, E. S. W. Sénathi Raja a insere dans ce même volume des Annales le rapport qu'il a lu au Congrès des orientalistes de Leyde en 1883, Quelques remarques sur la secte Civatte chez les Indons de l'Inde merudionale, en † ajoutant quelques developpements supplementaires. Nous trouvons dans ce travail de varieuses données sur l'esprit monotheinte qui inspire les civaltes ; ils voient leur dieu en tout et partout, ce qui leur permet de le retrouver dans plusieurs autres divinités adorées par d'autres sectes. Les détails relatifs au

mukti ou à la libération de la rennissance par l'union avec Giva n'offrent pas moins d'intérêt.

M. Arouald Locard a contribue au septième tome par un article sur Les Coquilles sacrées dans les religions teniones. M. Locard n'est pas un indianiste;
il s'occupe de conchyliologie, En visitant le Musée fluimet il a été frappé de
cette particularité que les représentations de Visitanu et de l'iva partent une
conque sensoire, c'est-à dire une coquille dout les enroulements sont dirigés de gauche à droite. Ces coquilles sunt, en effet, très-rares. Intrigué par ce
phénomèns il s'est livré à des recherches : if a groupé une série de légendes
relatives à cette conque sénestre qu'il assimile à la tarbinella rapu de
Lamarck. Elien, entre autres, chez les Grees mentionne une légende de ce
genre à propos des strombes ; le pécheur qui en attrape est assuré de sou
bonheur.

Le volume se termine par deux traductions de M. de Milloué, la première, celle du Datharança (ou Histoire de la Dent du Bouddha Gantama), d'après une version anglaise de Coomara Swamy; — la seconde d'un mémoire anglais sur cette dent par M. Gerson Du Cunha, auquel M. de Milloué a ajouté quelques nouvelles notes.

## CHRONIQUE

France. — M. Lim Feer a public on tirage à part la communication qu'il a faite à la sixième session du Congrès international des Orientalistes à Leide sous le titre Firthikas et Bouddhirtes, palémique entre Nigantha et Gantama. Cette courte étude de 14 pages in 8° porte sur une question de morale tres intéressante. On sait que les Aryens de l'Inde distinguent trois genres d'actes on de péchés; les actes du corps (mentre, rol, adulters), les actes de la parsie (monsonge, médisance, mines, havandage), et les actes de la pensée (convoitise, haine, erreur). Les adversaires du Bouddha l'accusent de n'avoir accordé aucuse importance una actes des deux premières catégories. M. Feer axamine cette accusation d'agres le Mand-karma-ribhange et d'après l'Epalé-autton, et aboutit à la conclusion que le Bouddha o élove l'enseignement de la marsle, en montrant l'influence qu'il faut attribuer à l'intention et la subordination étroite des actes externes du corps aux actes internes de l'espirit.

-M. Stanislas Guyard, nommo recemment professour d'Arabo au Collège de France en remplacement de M. Defrémery, décède, a publié clies l'éditeur Laroax la iscon qu'il a faite, le 9 mars 1884, à l'ouverlare de son cours. Elle forme un petri volume de la Bibliothèque orientale sirécineme, intitulé : La civiliation Musulmane. Après avoir payé un tribut d'hommages bien merites à l'infatigable erudit qui occupait la chaire avant lui, M. Guyard jette un coup d'oul rétrospectif sur l'ensemble de la civilisation musulmane dont les racines plongent si profondèment dans le passe et qui occupe une piace si importante dans l'histoire du moyen ûge. Il montre dans le Qor'an la point de depart et la base de toute la civillantion impailmane; il indique la developpement des institutions sous les khalifes et retrace d'après les anteurs l'organisation de l'état musulman. Passaul rapidement sur les doctrines de Mahomet, bien commes par les trainestions du Que'du, il examine ce qu'elles devinrent après la mort du Prophète et quels mouvements elles suscitérant dans l'Islamisme. La diversité des peuples conquis et les inconsequences du livre sacré, principalement sur la mitjon de Disu, la prédestination et le libre arbitre, donnérent une sance à de nombreuses

sectes. M. Guyard passe successivement en revue les motarilites ou qu'antes qui admettent le libre arbitre, les djabantes predestindiens, les sifatites qui tombent dans un grussier anthropomorphisme, les kharidites, qui repoussent le principe même du khalifat, et au sujet desquels un peut consulter avec profit le récent ouvrage de M. R. E. Brûnnow, déjà signalé dans cette revue (Die Charutechilan unter den craten Omaggaden, Leiden, 1881), enfin la plus terrible de toutes les sectes, celle des shilles, où se relidient les idees religieuses des Perses, le dualisme, le guesticisme, le manicholisme. Puis il tounbe quelques mots du Kalàm ou de la théologie scolastique; il rappelle le schisme, un instant triomplant, des lemasiteus, les origines de la doctrine soufie ou mystique, et termine est aperçu du développement religieux chez les Musulmans en pariant du wabhabisme, une sorte de puritanisme, réforme contemparains qui se propose de dégager l'orthodoxie des pratiques, croyances et superstitions dont elle s'est surchargée.

Après la religion M. Gayani decrit à grands traits le drait musulman, qui s'y rattache etroitement, puisque ses premères sources sont dans le Qor'du, le développement des sciences et de la littérature musulmanes; qui estrait également pour point de départ l'étude du livre sacré, enfin le commerce. l'industrie et l'art musulmans. Il est évident que le savant professeur n'a pu que donner une esquisse de la civilisation musulmane dans les 74 pages la-18 de cette leçon d'ouverture : mais, en tunt qu'aperçu sommuire, elle est fort interessante, tencée en termes fort cinire, et elle répond parfaitement au but que se proposait l'auteur, en faisant ressortir l'impartance et l'intérêt que nous devens atlachér aux études arabes.

Nons avons reçu de M. John Viénet une intéressante Étude critique des rentelquements parallètes du lière des Rois et du prophète Ésule sur le rèque d'Étéchna, C'est le développement d'un travait présenté à la Faculté de théologie
protestante de l'aris et couronné par elle, Le sujet est restreint; mais l'intérêt
l'un semblable travait ne réside pas seulement dans l'étendus de la question
traitée; il consiste surtout dans la scrupuleuse application de la méthode histotique et critique à quelques passages précis de l'Ancien Testament. Autant ces
études de détait sur l'Ancien Testament abondent en Allemagne, autant elles
sont rares en France. M. Vienot a donc ou une heureuse idée de dresser pour le
public français un parallète des rensergonments fonrms sur le règne important
d'Ézechnas par le livre des Rois et par le prophète Ésaic, en les contrôlant par
les resultats déjà acquis du déchiffrement des inscriptions canéilormes. Il a témoigne d'une réclie conoxissance du sujet et d'un seus critique qui nous paralt
sor.

— M. V. Courdarence, professeur à la faculté des Lottres de Douai, nous a adressé un exemplaire de la brochure : Une éleule du protestantisme libéral, Mile Marie Huber, un tirage à part d'un article paru dans la Critique réligiense, la sevies aunexe de la Critique philosophique. C'est l'histoire d'une pet-

sonne, hien pau comme, qui vecni à Lyon au XVIII siècle et qui, après avuir fortement subi l'influence d'un piétisme exulté, se dégagea pou à peu du christianisme traditionnel, comme le prouvent les ouvrages qu'elle publia du 1731 à 1739 sur l'état des âmes après la mort, et sur la religion essentialle. M. Courdaveaux cherche à établir que la profession de fai du viouire Savoyard traint l'influence très sérieuse exercée par les ouvrages de Mile Haber sur figurseau.

- M. G. Maspere, directede gineral des musees d'Egypte, a publique commencement de maj à la librairie Vieweg un Guide du viniteur au musée de Bouluq (in-18", 438 p., un plan et six illustrations). Ce guide est destine, non pas specialement aux egyptologues, mais aux voyageurs ordinaires, « On y verra done avant tout, dit M. Maspero, la description on l'explication des monuments qui pearest donner aux voyageurs la meilleure idée de l'art et de la givilleation gyptienne." L'auteur conseille aux visiteurs du Musée de suivre dans lour exames l'ordre qu'il a survi lui-même, afin de profiter des explications qu'il danne une fois pour toutes; lorsqu'un objet se présente pour la première fois. - Chaque fors, dat-il, qu'un objet as présente appartenant à une niasse nouvelle, j'ai saist l'occasion qui s'offrait de rappeler l'usage auquel il servait, et les idees mystiques on religieuses qu'ou y attachait dans l'antiquité; ces notions une fois données, je ne les ai plus répétées paur les autres objets. de même espeço qui sont dispersés dans les différentes galeries du musée. » La reduction de ce entalogue, contenant environ 7,000 numeros, a coûte beancoup de peins à son auteur, parce que tous les objets exposès dans les sulles ou conservés dans les magazins avaient perdu leur numéro. M. Maspero a été obligé de les copier, de les numeroter, de rechercher reux qui avaient ète publies par son prederessent. Il apute dans son avant-propos : « l'ai peuse que la catalogue d'une collection égyptienne établie au Caire devait être pour les voyageurs une sorte d'introduction à l'étude des monuments qu'ils rencontrerent plus tard dans le Sant, un requeil de reuseignements sur le seus, la nature, l'usage, la fabricution des objets qui nous sont restes des Egyptiens d'autrefais. Si, après avoir paremira nos salles, ce guide à la main, les visiteurs emportent avec sux ann ides mette do ce qu'élalent l'art, l'industrie, les croyances religieuses, même la littérature de ce peuple étrange, le premier ne u la vie de l'histoire, l'estimerat n'avoir perdu ni mon temps ni mu puine; «

— Le Congres des Sociétes savantes, reuni à la Sorbonne le mardi 45 avril et les jours suivants, un s'est guinn occupe d'instaire des religious. Les seules communications concernant cet ordre d'études ont été les suivantes : 1º Celle du M. de Laurière sur les piles, monuments d'origins ronaine, dont la destination est incertaine. Comme ils présentent presque tous une niche, on suppose qu'ils recevaient timage d'une divinité. Un texte du moyen âge, cité par M. de Lasteyrio, indique qu'ils âtaient à cette époque considérés comme des monuments religieux. M. Mowal suppose que la niche était dastinée aux lares nomputates. — 2º Une communication de M. Nicaise, président de la Société aca-

démique de la Marne, sur les objets qu'il a recueillis dans une sépulture de Septeaulx (Marne). Ce sont des armes et des ornements sans signification religiones. - 30 Un mémoire du P. de la Croix sur les necropales antiques de Poitiers, L'auteur en a étudié trois ; il y a distingue vingt et une espèces différentes de sepultures depuis l'inhumation simple, pour les pauvres, jusqu'à l'inningration, pour les riches. Ces sépultures sont probablement du 14º et du 4º aiècie. Dans les sépultures à incinération un con joit faisait communiques l'urne funernire arec le sol, probablement en que des libations. - 1º Dans la section d'histoire et de philologie, nous remarquous une intéressante communication de M. Ed. Forestia sur les usages particuliers aux baptemes, mariages et sépultires à Montanhan, et sur les cérémonies posterioures à l'enterrement (revit, octave, neuvaine, annonal). L'anteur publiera ce rapport dans son ouvrage sur les livres de comptes d'un marchand montalbanais de 1339 à 1360. - 5° Le même laborieux savant du Tarn-et-Garonne a signale la decouverte de plusieurs ries de mints en langue romane du xive siècle, dans les reliures des registres, par l'archiviste de son département. Elles seront publiées dans le recueil de la Société de Taru-et-Garonne. — 6º La question des cimetières gaulois à incinéraffon reste a l'étude dans la soction d'archeologie, aucun des delègués n'avant de découvertes à signaler à ce propos.

- On annonce la prochaine publication de l'Histoire de l'Académie protestante de Nontauban, par notre savant collaborateur M. Michel Nicolas. L'auteur etudiora successivement l'organisation de l'Académie, ses vicissitudes, son ensaignement, ses professeurs et ses élèves. L'ouvrage formera un volume in-3 de 450 à 480 pages.
- M. Paul Lacombé a publié en tirage a part « l'Essai d'une hibliographie des ourrages relatifs à l'histoire religieuse de Paris pendant la Révolution » (1789-1802), qui avait para dans le Bulletin d'histoire et d'archéologie du diocèse de Paris.

Angleterre. — La Renas de l'Histoire des Religions a déjà mentionné l'année dernière les projets de réforme de l'enseignement universitaire ecossais (tome VII, p. 265 et suiv.). Nos lecteurs se rappellent que la plus importante des modifications proposées consistait dans l'abolition des serments théologiques et ecclésiastiques imposées aux professeurs de théologie dans les universités d'Écosse, ce qui entraluait comme consequence l'ouverture des chaîres de théologie à tous les hommes capables, sans privilège aucun pour une confession quelconque.

Comme il était facile de le prévoir, de pareils projets ont soulevé une vive opposition dans les différentes églises d'Écosse, au si tien dans les communantes separées de l'État que parmi les membres de l'église officielle. Nous avons reçu récomment une brochure anonyme : The theological clauses in the Scottish Universities Bill and higher religious education (Edinburgh and Loudon, W. Blackwood, 1884, p. 45), dans laquelle les objections des adversaires

de la reforme projetée pout réfutées avec bezucoup de vigneur et même avec une pointe d'ironie. L'us première fois les efforts des partisans d'un enseignement religieux nun confessionnel dans les universités éconsilers ont échous devant le Parlement. Mais ils ne considérent pay leur cause comme perdue. Un nouveau projet, quelque peu différent du précédent, va être déposé, afin du régler une question qui ne peut plus rester en suspens. Le conflit entre l'étroitesse confessionnelle de l'enseignement théologique et les exigences d'un enseignement universitaire indépendant s'accentue de plus en plus au grand détriment des ctudes religieusse en ficosse.

L'anteur de la brochure que nous signalors hésite entre deux systèmes d'enseignement théologique : ou bien l'imitation de l'organisation adoptée en Hollande depuis 1877, que les lecteurs de cella rerne comaissent par un article de
M. van Hamel (tome I. p. 370 et suiv.), ou bien la création de trois chaires
indépendantes pour l'histoire et la philosophie de la religion, pour l'Hébreu et
les langues orientales, et pour l'étude du Nouveau Testament, avec abandon
d'une quatrième chaire à l'église établie, et avec l'autorisation pour toutes les
églises d'instituer des séminaires confessionnels à côté de l'université. Ceux-làsonts qui commissent intimement les hommes et les choses d'Écoses pouveat se
faire une opinion motivée sur l'opportunité relative des deux systèmes. Quel
que soit celui qui triomphe, il constituers toujours un progres sur l'état actuel.
La Revse de l'Histoire des Religions un saurait qu'approuver et encourager
tous ceux qui, en quelque pays que ce sent, contribuent au développement de
l'histoire religieuse en debors de tout parti-peus confessionnel.

- Avec la deuxieme partie des Upanishads (vol. XV., par M. Max Müller) et avec la Sanddharma Pundarika ille Lotus de la vrain Loi, par le prof. Kero, vol: XXI), qui viennent de parattro, la première série des Sucred Books of the East serait complète en 24 volumes, si le professeur Jacobi et M. West navaient pas été retardés par la maindir, le premier dans sa traduction de « l'Aktranga-Sûtra », le second pour la publication du 3º volume de ses textes Pahlvis. On annonce, en effet, pour le mois d'octobre, la publication de la troisième partie des textes du Vinaya bouddhiste, traduits par M. Rhys Davids et par le profermur Oldenberg. La seconde série avance rapidement. M. Bühler compta faire paraître ayant la fin de l'année sa traduction de Manu. Le Yanna, le Visparad, l'Afringan secont traduits par le rév. Lawrence H. Mills, désigné par M. James thermesteter, lequel n'a pas era pouvoir se charger de cette tache, comme il e'y était tout d'abord angugé. Mr. Mills publiers un second volume de commenuire avec giossaire. D'autres votumes de cette serie conficie à MM. Legge, Oldenberg, Thibaut, Jolly, Buhler et Rhys Davids. Il en paraltra trois par an comme pour la première serie.
- Dans le 17 volume de l'Encyclopædia Britannica on remarque les articles suivants relatifs à l'histoire des religions : Mysteres, par M. W.-M. Ramsay: Mysteleme, par le professeur Andrew Seth; Mythologie, par

- M. Andrew Lang; Neoplatonisme, par la professeur Harnack de Giessen; Olympie, par le professeur R.-C. Jehb; Oracle, par M. W.-M. Ramsay; Origène, par le professeur Harnack; Ormes, par le colonel Yulo.
- On mit que l'ouvrage de M. Max Muller : « On the origin and growth of religion » doit être traduit par les soins de M. Behramji M. Malabari dans les principales langues parièes aux Indes. Les traductions en fluxerathi et en Marathi ent deja para. L'Academy annonce la publication de la version bengalis par Bajanitanka Gupta, l'anteur des « Studies in Indian history », et l'histories de la guerre des capayes.
- Le premier volume du Folk-Lore Journal, publié par la Folk-Lore Society, contient un grand nombre d'articles intéressants, parmi lesquels nous signaloss : une étude sur le Folk-Lore babylanieu, par le professeur Sayre; un travall de M. Andrew Lang sur l'authropologie dans les Védas; une communication de M. Daniel Brinton sur le Folk-Lore du Yucaian. Notons sussi la bibliographie du Folk-Lore en Angleterre par M. G.-L. Gemme et les articles du réc. James Sibree sur les rites, les chants, les légendes et contes populaires des Malgaches, qui forment à sux senis un véritable volume.
- M. Charles Letand, qui étudie les traditions populaires des Peaux-Rouges, se propose, d'après « l'Athonaum, » de montrer l'influence que des émigrés scandinuves out exercée sur les traditions des tribus indiennes du Nord.
- MM. Trobner et Cle font paraître sons le titre de Wide Auntée Stories une collection de contes populaires hindous recueillie par M. H. W. Steell et par le capitaine R. G. Temple.
- Dam son nouvel ouvrage Religious Thought and Life in India (P. 1. Vedism, Brahmanism and Hinduism. London. John Marray) le professeur Monier Williams a considérablement developpe ce qu'il avait déjà communique au public dans ses ouvrages anterieurs, particulièrement dans son Hinduism (1880). Plus de 43 années d'étode et deux voyages prolongés aux Indes, une parfaite communicance des langues purises dans ces régions, lui ont permis de puiser directement auprès des Pandits beaucoup de renseignéments fort intéressants. Deux chapitres du nouvelouvrage sont consacrés aux mouvements religieux tout modernes de flammohou Roy et de Keshuh Chunder Sen ; ils ajoulent eucore par lour actualité à l'intérêt que ce livre Inspire aux lecteurs.
- Parmi les œuvres publices récennant par la « Society for promoting christion knowledge » nous remarqueus l'ouvrage du prof. S. Beal : Buddhiem in China.
- On animuse la prochaine publication d'un livre du professone F. W. Newmann sur les origines du chistianisme.
- On auponce également la publication, chez Williams et Norgate, du premier volume des Problemènes à la 8e édition de Tischendorf, rèdigé par le D. G.
   Gregory de Leipzig, avec le concours de feu le professeur Esra Abbol. Ce

11164

volume, qui renierme que notice biographique sur Tischendori, ne se rapporte qu'aux manuscrits uncionx.

- Le Dr Neulamer vient d'être nomme à la chaire de Littérature rabbinique créée spécialement pour lui à l'université d'Oxford, et le rév. Mandel Creighton a été choisi pour occuper la chaire d'histoire ecclésissique à Cambridge.
- Le conseil de l'université de Cambridge a décerné le titre de docteur éslettres au professeur Georges Stephens de Copenhague, l'auteur des Old Northern Runic Monuments of Scandinavia and Ireland, C'est la première fois que ce titre, de création récents, est accordé à un etranger, M. Stephens vient de publier chez Williams et Norgate une critique des études du professeur S. Bugge sur la mythologie scandinavé.
- M. Lorez, chargé du cours d'Hébreu à Christ's College, déjà connu par la publication de fragments du Talmud, a fait paraître une édition du manuscrit de la Miskna qui se trouve à Cambridge.
- . L'Athenaum " (17 mai) donne d'intéressants détails sur la publication der œuvres juives écrites en Arabe, à laquelle divers arabisants travaillent actuellement. Le D' Hoerning a presque terminé le fac-simile et la transcription du texte biblique karasto achete par le Bratish Museum a M. Shapira, M. Margoflouth d'Oxford prepare une édition des commentaires arabes sur Daniel par Sandyah Guon et le karaîte Japhet ben Ali d'après des manuscrits de la Bodléienne. M. Hirschfeld de Berlin fait imprimer l'original arabe du Khomri par Judah Halevi, avec traduction allemende, d'après l'unique manuscrit bodicien. C'est encore à cette même hibliothèque qu'appartient le manuscrit du commentaire d'Isaac ilm Ghayyath sur l'Ecclesiaste, que M. Jacob Liewy de Berlin va faire paraltre pour faire sulte à la traduction acube du même livre de la Bible, M. Bloch, rabbin à Paris, s'occups du texte arabe du « Traité des Préceptes » de Maimonides; M. Derenbourg et la professeur Bacher out pris pour leur compte le texte arabe de la grammaire béhraique de Jonah ibn Januah. Enfin MM. Derenbourg, Barth (de Berlin), Bacher et Goldalher (de Buda-Peath), le baron David de Günzburg (Saint-Pétersbourg) et le Dr Neuhanes (d'Uxford) entreprennent d'un commun accord la publication du commentaire de Malmonides sur la Mishna dans l'original arabe avec revision de la traduction bébraique at souvent correspond.
- La « Matropolitan Seciety for befriending young servants » a organisé une série de conférences sur » la Charité dans la monde entier. « M. Max Müller les a inaugurées par une charmante lecture sur la charité bouddhiste, à Kensington Town Hall, sous la présidence de M. Clermont-Ganneau (voir l'Academy du 3 mai).
- On auronne la publication d'un volume de conferences du colonel Glosti, president de la Société théosophique, sous le titre : Throsophy, religion and occult science. L'auteur s'occupe de la religion de Zoroustre, du Bouddhisme, des auciennes religions et surtout de l'ésotérisme aux Indes.

Allemagne. — Parmi les récentes publications allemandes qui nous ont été communiques nous signalons les suivantes à ceux qui p'occupent d'histoire des religions ;

1. Denkmuler der klassichen Alteriums zur Erfauterung des Lebens der Griechen und Romer in Religion, Kunst und Sitte, Jezikalisch bearbeitet. (München and Longing, R. Oldenbourg, 1884, gr. unde), C'est platôt un ouvrage de ralgarisation que le produit des racherghes personnelles des auteurs. Le directeur de cette publication, M. le De August Baumeister de Munich, s'est propose de meitre a la disposition des maîtres de l'enseignement secondaire et des leguenes éclaires qui habitent loin des musées, la reproduction fidèle des monuments de l'art antique, inaccessibles trop souvent à cause du prix éleve des ouvrages où ils sont consignée. Il n'été secondà dans cette thene par des professeurs d'université et de gymnase, Cependant l'instoire des religious n'en tirera pas grand profili ; car les articles concernant l'art religieux sont, de l'aven même de leur auteur, composés de seconde main par quelqu'un qui n'a pas étudié spécialement ces questions ; co qui est d'antant plus regrettable que la proportion de ces articles est naturaliement tres-considérable. De plus, les auteurs auxquols les développements sont emprantés ont vieille (vorexp. er. le terariicle abrana, très-inauliisant : l'article aida, etc). D'autre part, M. Baumeister pourra se glorifler d'avoir atteint son but. Les livraisons, de 3 feuilles gr. in-4° à deux columnes de texte, très-bien imprimées en caractères latine, ne codient que i mark, el renferment de nombreuses gravures obtennes pour la plupart par des procèdes nouveaux d'autotypes, qui mermons tous ace cloges. La première livrairon a paru fin fevrier. L'ouvrage entier contern de 30 à 35 marks avec 1400 gravures.

II. Peliz Dahn und Therese Dahn. Walhall. Germanische Götter-und Heldensagen, für all und jung am deutschen Herderzähll. I (Krenznach. Volgtländer 1881). C'est la promière fivraison d'un ouvrage qui en aura hult, et qui est deutme, comme son titre l'indique, a populariere la commaissance de la mythologie germanique, et à exafter le patriotisme allemand.

III. M. Julius Lippert est infatigable. A peine avous-nous appris la publication du second volume de son Histoire générale du sacerdoce (Allgemeine Geschichte des Priesterthums II. Berlin. Hollmann. 1884, in-8° XV. 734 p.), que nous recevons communication de son Histoire de la Famille (Die Geschichte der Famille. Stuttgart. Ferd. Enice. 1884, 260 p.). Ce dernier ouvrage ne se ratiache qu'indirectement à l'histoire des religions, pour antant que toutes les institutions de la société primitive revêtent un caractère religioux. La second rolume de l'Histoire du sacerdoce embrasse de vustes études sur les différents sacerdoces des Israédies, des Arabes, des Chaldeeus, des Perses, des Hindons (Brahmanes et Bouddhistes), des Grees, des Romaius, des Celtes, des Slaves, des Germains, et des Chrétieus. Cette simple enumération donne une idée de l'abondance des matières passées en revue par l'auteur. On retrouve dans ce

volume l'originalité, la vaste écudition, mais aunsi le tou quelque peu personnel de M. Lippert.

- IV. Die Hauptprobleme der altismelitischen Religionsgeschichte gegenüber den Entwickelungstbeoretikern beleuchtet von Lie. De Friedrich Eduard König (Leipzig, Hinriche, 1884, in-8, 108 p.). L'auteur de cet auvrage, privat-docent a l'Université de Leipzig, déjà connu par son Offenburungsbegriff des Alten Testaments (2 vol., Leipzig, 1882), s'attaque à ce qu'il appelle les prejugés de l'école historique moderne dans l'étude des religions révélées. Contrairement à MM. Kvenen, Maybaum, Goldziber, etc., il estime que la science ne peut pas considérer toutes les religions comme des produits spécifiquement semblables de l'esprit humain, mais qu'avant de les juger elle doit tenir le plus grand compte de l'antorité de leurs fondateurs et de leurs premiers représentants. Il condamne la science « myeleuse ». Profitant de la latitude que lui laissent de pareile principes, il conclut que la religion d'Israël n'est pas un simple produit de la nature spirituelle des tribus israélites et que seu données fondamentales n'ont pas varié à partir de Moise.
- Nous relevous, dans la liste des programmes des gymnuses de Reclin, publiée par la « Revue critique » du 5 mai, les études suivantes qui peuvent effirir un interêt particulier pour nes beteurs ; E. Wasmannsdarff, « Die reilgiarsen Motive der Todtenbestattung bei den versehiedenen Voelkern »; A. Ricling, « Die Reineke-Fuchs-Glosse in ihner Entstehung und Entwickelung »; R. Fess, « Benedict von Aniane »; P. Krallick, « Die Klostersbronik von St-Hubert und der Investiturkampf im Bistum Lüttich zur Zeit Halariche IV ».
- Dans la préface de sa remarquable étude sur les Zahirites, leur systems et leur histoire, M. Ignace Goldainer annonce qu'il se propose de publier une histoire du Mahamétisme. Tous ceux qui s'intérensent aux études d'histoire religieuse apprendront cette nouvelle avec le plus vil plaisir.
- La seconde partie du second volume de M. R.-A. Lepsius, Die apokryphent Apostelgeschichten und Apostellegenden, a paru cot hiver [Braunschweig, Schwetschke, 431 p.]. Cet admirable travail, véritable tresor d'une prodigienne érudition, éclaire d'un jour tout nouveau le développement populaire du christianisme.
- Italie. M. Pelice Tocco vient de publier une série d'études sur l'histoire religiouse du moyen âge sous le titre : L'Eresja nel mèdio eve (Firanze, Sansoni, 1884, VIII, 564 p. gr. in-12). Après avoir consacré une longue introduction à la détermination du mouvement intellectuel nu moyen age, il étudio auccessivement les Catarhes, les Vandois, les Patarins et Arnaldistes Une seconds partie est exclusivement consacrée à l'abbé Jouchim et aux dissidences qui se produisirent dans l'ordre des Franciscains.
- Nous avons requi communication d'une brochure intitulée Scienza e religione, un tirage à part de deux articles qui ont para dans la Rivista di Fitosphia scientifica. Le premier, de M. Herbert Spancer, est un extrait de la

aixième partie des Principes de Sociologie du celèbre philosophe anglais; il contient l'expose des idées bien connues de M. Spencer sur les origines et sur l'avenir de la religion, ainsi que l'étude des rapports qui pourront s'établir dans l'avenir entre la science et la religion. Le second article contient les réflexions que les idées de M. Spencer inspirent a M. Enrico Morsulii, le directeur de la Rivista di Fil, scient... Celui-ci se place au point de von purement positiviste pour combattre la religion de l'Iuconnaissable. Nou lecteurs auront sans doute remarque l'article de M. Goblet d'Alviella, dans lequel la même question est traitée a propos de la controverse récente de M. Spencer et de M. Harnison.

- Les étailes du Folk-Lore ne sont pas étrangères à l'Italie. Tous ceux qui s'intéressent aux traditions populaires italiennes ferent bien de consulter une excellente revue qui se public à Palerme sous la direction de MM. G. Pitrà et S. Salomona Marino, l'Archivio per lo studio delle tradizioni populari, Ellenarail tous les trois mois cher l'editeur Luigi Pedons Lauriel. Le premier fascicule de 1884, que nous avons sous les yeux, contient, outre une hibliographie des traditions populaires en Italie, par M. Pitre, un article de M. Finamore sur les traditions populaires des Abruzzes, une notice de M. di Martino sur les conjurations populaires en Sicile, des contes, une ctude sur l'origine du mot a monabilia », la relation d'une superatition populaire relative à la baguette divinatoire par M. Nermeri, des anendoles, des proverbes, etc. Notre compatriole, M. de Puymaigre, y a inseré quelques historielles sur Etienne de Bourbon. M. Machado y Aivarez, le folk-loriste espagnol, parle des jeux d'enfants en Sinile et en lispagne. Cette revue est, comme on peut en juger par ces indiencations, une des plus complètes dans son gence. Elle donne un aperçu des publications nouvelles, un déponitiquent des périodiques et de nombreux documents. Elle en est à son traisieme volume. - M. Pitré a également fandé a Palerme une société de folk-lociates : Società per lo studio delle trudissioni popolari in Italia. Les statute de cotte société ont été insérés dans le fascicule de l'Archivio que nous vonous d'analyser.

Espagne. — M. le comte Th. de Paymaigre nous communique les renseigrements suivants au sujot des études du Folk-Lore en Espagne ;

M. Antonio Machado y Alvarez, qui a public, depuis quelques années; de bons travaira sur toutes les branches se rattachant au Folk-Lore, est en Espagna le grand propagateur de cette science. C'est grâce à lui que a est fondé à Madrid un cercle de Folk-Lore, c'est grâce à lui que sur divers points de sa patrie se sont formées des associations du même geure. Le Folk-Lore galicien a été ouvert le 2 fovrier dernier par un discours de donà Emilia Pardo Hazan, romancière éminente, et dont il peut être utile de reproduire quelques idées : « Toutes les personnes réumes dans cette enceinte ont entendu es plaindre ou se sont plaintes elles-mêmes de la disparition des anciens usages, de roir les peuples perdre leur physionomie, leur caractère, leur, type, s'unifiant sous

la main vigitante de la civilisation, qui efface tout ce qui est traditionnel; Enbien! le Folk-Lore peut rassoubler ces traditions qui se perdeut, ces mours
qu'un oablie, ces vestiges des vieux âges qui coureut risque de disparatir pour
jamais. Le Folk-Lore vent les recueillir, mui dans le dessein de resugenter ce
qui est tombé en désuétude, entreprise insensée et supérieure aux forces bumaines, mais de leur ouvrir des acchives, de les auvres de l'anéantissement, et
d'en former un musée universel où les savants pourcent étudier l'histoire complete du passe. Tout le monde peut aider à cette œuvre : il suffit pour le faire
d'avoir bonne volonte, l'amour du passé et un quiet d'heure de liberte. En effet,
quoi de plus facile que d'ecouter et d'ecrire la chanson du paysan, le couplet
que chante la nouvrice, le conte qui tient l'enfant éveillé, la tradition qui se
rapporte à la pierre sur laquelle nous nous asseyone en à la fontaine à laquelle
nous buvous »?

Il y a certes dans ce discours des conseils fort bons à suivre, il ne faudrait toutéfois pas oublier des avis fort sages donces dans l'Archiele per le studio delle tradizioni popolari par M. Max Müller qui, avec habileté, indiquent parfaitement de quelle façon doivent proceder les foik-loristes s'ils veulent faire curve vraiment utile.

La société de Folk-Lore fondée par M. Antonio Machanio y Alvarez porte le nom de: El Folk-lore Espanol, Sociedad para la recopilación y estudio del Saber y de les traditiones populares. Cette société public una revue trimestriolle, intitulée El Folk-Lore Retico-extremeno (Fregunal, Torrellas et Gie). Le volume de l'année dernière contient des chants et des contes populaires, un recueil d'expressions populaires, des cionents de mythologia portuguise, des études sur les fêtes populaires, une chronique, et des comples-rendus des sociétés locales de Folk-Lore.

Autriche. — M. Gaidoxa signale aux lecteurs du Polybiblion (nº de Mai) une longue et remarquable étade d'un jeuns savant viennois, M. F. S. Keanss, sur les lègendes relatives aux sercières et aux fère des bais cher les Slaves du sud. Quand on les compare aux légendes occidentales, on constate que le diable y jone un moins grand rôle et que l'ancien cuite de la nature s'y moutre moins efface et moins transforme que dans notre moyen ège. M. Krauas publièra tres prochainement un livre sur les traditions et les usages des Slaves du sud. Il est lui-même Groate de maissance.

Turquie. Le conflit qui avait auch colle la l'orte et l'Église grecque à propos des privilèges et immunités de cette Église, a été aplani grace à la ferracté des chrétiens grecs. Le gouvernement ottoman a renonce aux modifications restrictives qu'il se proposait d'introduire dans le regiement des rapports entre l'Église grecque et le pouvoir rivil. A poine ces difficultés sont-elles aplanies qu'il en surgit d'autres, à propos de la nomination du catholicos armanien d'Etchmiadrin. L'assemblée générale des Arméniens réunie à Constantinople a désigne Mgr. Nerses : mais il semble que le crar, qui doit ratifier la nomination

préfère Mgr. Magou, archevieue de Béssarabie ou Mgr. Melchissèdec, de Smyrne. D'autre part, Mgr. Miguriditsch, patriarche de Sis en Clivie, s'est déclaré indépendant du patriarcal de Constantimple, sons prétexte que le siège du patriarcat général a été autrefois pendant quelque temps dans sa ville épiscopale.

Pays ecandinaves. — Parmi les récentes publications relatives aux traditions des pays scaudinaves nous avons remarque : le Islandyk Æventyri (2 vol.) par M. Hugo Gering. un requeil de traditions populaires du moyen âge, transportées en Islande ; elles oot été traduites en afleurand avec clossaire et commentaire, et enrichies de notes par le D' Köhler. — 20 Sagor och Aftentyr berattade pa svenska landmal, par G. Djurklon (Stockholm. Fritsé), une collection de contes de fee en dialecte du Wermland, avec illustrations.

Suisse.—N. Georg Schnedermann, attaché à l'Université de Bâle, a public récemment une étade, dans laquelle il s'efforce de faire mieux connaître l'état tuligieux du peuple juif au moment où Jésus fondait le Christianisme, afin de faire mieux apprecier la fidélité des témnignagés évangéliques. Das Judenthum und die christliche Verkündigung in den Evangetien (Leiprig, Hinriche, 1884, in-8', IV, 273 p.), tel est le titre de cet ouvrage, qui nous paralt être inspiré par des principes dogmatiques plutôt que purement historiques.

Amérique. — Le professeur Whitney, qui a été pendant 27 ans secrétaire de l'American Oriental Society, en a été nomme président. C'est lui qui jusqu'à present a été le plus actif collaborateur du Journal de la Société, on l'on a remarqué ses études sur l'astronomie hindoue, sur les Taittiriya et Atharvan Pratiçakhyas, ainsi que son index de l'Atharva-veda.

Egypte. — Grace au succès de la souscription ouverte dans le Journni des Débats M. Maspero va pouvoir continuer et développer les fouilles importantes destinces a deblayer le temple de Louquer, qui est enerveli à plus des trois quarts de sa hauteur et couvest en partie de huttes et de maisons. Tout un village arabe a ciè exproprié, sauf une mosquée et la maison de l'agent consulaire anglais. Les condages ont prouvé que la pied des mura n'est pas endommagé, en sorte que le déblaiement complet est possible. De l'autre côté du fleuve, à Médinet Habou, il sera plus difficile à effectuer. Toute une ville copte y est bâtic sur les toits, dans les cours et autour du mur d'enceinte. Il serait néaumoins urgent de l'entreprendre; ear deux des petits temples construits dans la première cour se sont à moitié écroulés. L'éminent égyptologue doute qu'il puisse sauver le temple entier avec les ressources dont il dispose. Capendant l'interêt historique du monument est considérable. Les murailles déjà accessibles nous font connaître les premières années du règne de Hamses. III ; on retrouvers certaisement l'histoire des dernières années our celles qui seront mises à jour par le déblaigment.

D'autre part, M. Maspero a découvert à Sakkarah une tombe intacte de la 6º dynastie (voir la séance de l'Acad, des Inser, du 25 avril), entre Thèbes et As-

sieut, à Ekhmim (l'ancienne Khemnis), une necropole intacte de l'époque des Ptolémées, et M. Fliaders Petrie, un Anglais, a retrouvé à Sân (l'ancienne Tsohan) une vieille necropole, un sanctuaire bâti par Ptolémée Philadelphe, en pariait état de conservation, et diverses autres richesses archéologiques. Enfin on annouce que M. Naville, l'égyptologue blan conuu, a terminé la correction des épreuves des variantes du Livre des Morts et qu'il rédige actuellement l'introduction de cette magnifique publication.

## DÉPOUILLEMENT DES PÉRIODIQUES

ET DES TRAVAUX DES SOCIÉTÉS SAVANTES!

I. Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. - Séauce du 18 avril. - M. Aug. Nicaise presente à l'Académie divers objets (armes, bijoux) retrouvis dans les auciens eimetières gaulois du département de la Marne. La conclusion de l'examen auquel il su livre est qu'il existait une civilisation déja très avancée ches les Gaujois avant la conquête romaine, - L'Académie décerne le prix du budget à M. Neubauer, d'Oxford, pour son mémoire sur la classification et l'identification des nous géographiques de l'occident de l'Europe qui se trouvent dans les ouvrages rabbiniques. - Séance de 25 april. - M. Reinach annonce à l'Academie la découverte de 170 atèles avec inscriptions dans les fouilles de Curthage. Ca sont en très-grande majorité des ex-rota offerts à la décase Tanit et recouserts de symboles. - M. Renan communique une fettre dans laquelle M. Maspero donne des renseignements sur les fanilles qu'il dirige en Egypte. Avec les ressources qui lai viennent d'Europe, M. Maspero fera déblayer Louiser et Médinet-Habou; les subsides du gouvernement égyptien seront exclusivement consacrés aux foudles de Sakharah. Il amonce qu'il a degage dans le temple d'Abydos un estalior et un couloir, où M. Sayce a copié une trantaine de graffiti phénicieus inédits qui seront communiques à M. Reman. On y trouve aussi des graffiti carieus, obypriotes et grees. La découverte d'une tombe de l'époque de la 6º dynamie à Sakharali présente un grand intéret. C'est la première tombe aussi ancienne qui soit retrourée par un Européen dans un état de parfaite conservation. Elle a dà être recouverte par un ébonlement à une époque assez ancienne. On y a firouvé cinq barques funéraires aver leur equipage complet, un grand coroneil en bois couvert d'inscriptions, un sarcophage que M. Maspero n'avait pas encore ouvert, etc. Il faut noter que la disposition des objets est la même que dans les tombes thébaines. Les inscriptions temoignent de la haute autiquité du rituel fanéraire appels Livre des morts. M. Maspero sernit disposè à le faire remonter, au moins su certaines parties, jusqu'à une époque antérieure à Ménès. — M. Opport lit une note sur

<sup>1)</sup> Nous nous bornons à signaler les articles on communications qui concernent l'histoire des religions.

une inscription où il est fait mention du roi Sonkaldouggina. M. Oppert interprète le nom de la ville indiquée comme le siège du pouvoir royal, et arrive à la conciusion que le dieu principal de Tello est le dieu de la guerre, l'Hercule assyrien. — Dans cette même séance M. Julien Sacaze in une étude sur les faux dieux des Pyrenees. Il montre par plusieurs exemples que les inscriptions pyrénéennes doivent être soumises à une rigoureuse revision, et que plusieure prétendus nome de dieux tels que Saurhaus, Kagir, Sir, proviencent tout simplement de déchiffrements erronés des abréviations latines.

Séance du 2 mai. - Dans les communications de M. Le Blant, directeur de l'Ecole française de Rome, sur les fouilles à Bome et dans ses environs, pous notous : la découverte de deux médaillons de Dioclètien et de Commode dans le cimetière de Domitilla; une inscription sépulcrals : Secunda Esto la Refrigoria; les statues de dieux retrouvées dans les restes d'une importante villa à Marino, entre antres un faune partant sur l'épaule gauche une outre, d'où sortait le jet d'une fontaine, un Hercule nu, un Apollon presque colossal, une Victoire nilez. Sur l'Esquilin M. Mariano Armellini a étudié les fresques du clocher de Sainte-Praxède avec leurs inscriptions. Il a reconnu que les sujets sont empruntés aux actes des marives Celse, Julien, Chrysanthe, Daria, Hilaria, Jason et Maurus, - Dans cette même séance, M. Casati commence la lecture d'un memoire sur les origines étrusques du droit romain. - Séunce du 9 mai. - M. Dienialoy communique un rapport sur les expressions perses que l'on trouve sur les monuments à Persépolis et à Suze, et qui permettent d'en déterminer le véritable caractère. M. Oppert présente l'ouvrage de M. E. Schrader : « Zur Frage mach dem Ersprung der altbabylonischen Cultur ».

Senne du 16 mai. — M. Henray studie la Stèle des vanteurs, trois fragmente de calcaire trouvés à Tello par M. de Sarrec, qui ont appartem à une seule et même stèle plate; et qui portent tous trois des sculptures et des inscriptions sur les deux faces. M. Henrey s'occupe d'abord de la face antérioure : dans le haut, des vautours emportent des débris humains : en bas, des cadevres aus sont empiles les une sur les autres, tandes que des hommes escaladent le monceau de corps avec des corbeilles remplies d'une poussière quelconque; plus bas encore on distingue ruguement des hommes armés. M. Housey pense qu'il s'agit de la sépulture des vaineus et que les corbeilles renferment l'affrande suprême aux morts. MM. Oppert et Derenbourg pensent, au contraire, que la stèle représente les pyramides ou les terrasses que le roi de Tello fait èlever avec les corps des ennemis tués. — M. Casati reprend la lecture de sun mémoire sur les origines étrusques du droit romain. Il rapporte aux Étrusques l'organisation de la geus romaine et un certain nombre de rîtes sacrès en usage chez les Romains.

Séauce du 23 mai. — M. Heuzey achève son étude sur la stèle des enulours par l'examen de la face posterieure des fragments. On y trouve en caractères cunéiformes archaiques plusieurs noms de rois très-auciens, et deux têtes por-

tant le bonnet chaldeen (bonnet à cornes). Ce sont probablement les divinités protectrices du vainqueur, car ce genre de bonnet n'est jamais porté que par des ôtres divine ou des personnages sacerdotaux. On cruit en outre reconnaltre des flèches dans les pointes qui se dressant derrière l'une des têtes. - M. Le filant communique à l'Académie la découverte d'un bel hypogée du IV, siècle, oran de pointures chrétiennes, dans les vignes au-dessus des catacombes de Saint-Calinte, et celle d'une basilique du me siegle avec inscriptions, à Salona, en Daimatie. A Pompái on a retrouvé dans une salle antique, une Léda, debout, portant un cygne sur son bras gauche. - M. Renan presente, de la part de M. Foucart, l'estampage d'une inscription bilingue, phenicienne et grecque, récemment trouves au Pirèe, C'est l'épitable d'un personnage appelé Numérius de Citium. Le Louvre possède déjà depuis longtemps un cippe avec les mêmes noms, trouvé également au Pirée. L'inscription parait être du ive siècle. Or, en 333, les Athénieus avaient autorisé les marchands de Citique à bătir au Pirce un temple d'Astarte. - Scance du 30 mui, - MM. de Slane et Barbier de Meynard déposent sur le bureau le tome IIt des Historiens orientaux des proisades, publié sous les auspices de l'Académie. - Le prix Bordin sur cette question : « étudier le Hamavana au point de vue religieux » n'a pas èle décerné. La commission accorde au seul mémoire déposé una récompanse de 2,000 fr. L'anteur de ce mémoire est M. Schaebel. - Séance du 0 juin. -M. Albert Dimiout communique la copie et l'estampage de deux inscriptions envoyées par M. Dozon, consul de France à Salonique. La seconde montionne une confrerie placée sous le patronage d'Harcule, et dont le chef porte la titre d'archisynagogos. C'est un monument de basse époque: la date n'en a pas encore ele fixee d'une facon satisfaisante. - Sennes du 13 juin. - La commission des inscriptions semitiques a fait reproduire par les procedés Dojanfin les documents qui lui ont étà benevolement fournis par M. Doughty, en attendant ceux que hu rapporterent MM. Huber et Enting, lesquels parcourent en cemoment les regions mêmes visitées pac M. Boughty. Ces documents secont mis prochamoment à la disposition des savants. Ils comprennent : Is deux ournets de 56 feuilles en tout, converts de textes himyacites, exhiltiques, arameans et grecs : 2º 25 estampages des grandes inscriptions nahatéennes de Médain-Salih : 3º une carte et des dessins de certains monuments, surfout de Médain-Salih. - M. de Voguè communique une inneriplion araméo-grecque recueillis dans les murs de réparation des palais de Tello par M. de Sarrec sur des briques. Elle donne le nom : Hadminadinakhi. Ce nom de prince, dans lequel entre le nom bien cannu d'une divinité orientale, Hadad, appartient probablement à un prince de la Basse-Chaldes du su siècle avant notre ère.

II. Société nationale des antiquaires de France (d'après les comptes-rendus de M. Gaidoz dans la « Revue critique »). — Senace de 9 avril. M. de Barthèlemy lit un mémoire sur une vie inédite de Salat-Tugdual, un des saints les plus vénerés de l'ancienne Armorique. — Seance du 16 avril. M. J. de Rouge offre, au non de M. Wallon, une « Notice sur la vie et les travaux de Mariette Pacha. « — M. Ninaise fait committre un vase à griffons trouvé dans une sépulture à char à La Cheppe (Marne), et une sépulture à char découverte à Septeaulx (Marne), très importante pour la reconstitution des uanges liméraires plus Gaulois. — Séance du 23 avril. M. Gaidus voit une amulette phallique dans a fibule en argent publiée précédemment par M. Bamé dans le Rulletin de la Société. — Séance du 21 mai. M. Récon de Villefosse signale la découverte faite à Genève, dans le fit du Rhône, d'une inscription votive à Neptune mentionnant un soldat détaché pour un service spécial. — M. de Lastryrie précente une croix en émail limousin, d'un style archaïque et peu commun. Sous les pieds du Christ est figuré un homme soriant du tomboau.

- III. Journal asiatique. Février-mars: 1. L. Feer. Études boudsfhiques. Comment on devient Prela. 2º C. de Harle: Études mandehouse. Traduction de l'introduction du « Livre de la récompense couvenable des bonnes œuvres cachées » par Tre-tong-li-kinn.
- IV. Revue critique d'histoire et de littérature. 14 avril. A. Prost. Les sciences et les arts occultes au XVI siècie. Corneille Agrippe, sa viz et ses muvres, tome II; (c.-r. par M. E. Picot). 21 avril. Codex Marianes quatuor Evangeliorom versionis palevosiovenice, ed. V. Jagic (c. r. par M. L. Léger). 5 mai; 1 Mertz. La jeunesse d'Ottried Müller. 20 E. Gaulticur. Histoire de la Réformation à Bordeaux et dans la ressort du Parlement de Guyenne (1 vol.; c.-r. par M. Edouard Bourclez; valeur scientifique et littéraire). 12 mai; El. Chastel. Histoire du Christianisme. IV et V. Age modorne (c.-r. par M. N.). 9 juin : R. Cagnat. Explorations épigraphiques et archéologiques en Tunisie (c.-r. par M. R. Mowat).
- V. Revue historique. Mars-Arril. 1º Alf. Slern. Bulletin sur les travaux relatifs à l'instoire de la Réforme. 2º Comptes-rendus critiques : a. Le Blant. Les Actes des Martyrs. (C. Bayet); b. C. Wenck. Clemens V und Heinrich VII. (Alfr. Lewux); c. Pierre Vaucher. Esquieses d'histoire suisse (la 2º partie sur les tuttes religieuses. c.-r. par M. C. Kohler); d. Jules Delaborde. Gaspard de Goligny, amiral de France. (Jules Teasier).
- VI. Bulletin critique. 1° laiz. 1° literome Lopés. L'Eglisa métropolitaine et primatiale de Sainet-André de Bourdeaux aven l'histoire de ses archevesques et le pouillé des bénéfices du diocèse, réedition par M. l'abbé Caflen (c.-r. par M. B. Allain). — 2° L'abbé Grandelaude. Jus canonicum juxta ordinem decretalium (c.-r. par M. l'abbé [amoureux]. — 3° Ph. Tamuzey de Lurroque. Arnould de Pontar, évêque de Bazas (c.-r. par M. A. Ingold).
- VII. Polyhiblion. deril: 1º L'alibe E. Le Camus. Lu Vie de N.-S. Jésus-Christ (c.-r. par S. P.). 2º S. Zenonis episcopi sermones, ed. par 1.-B. C. Giulari (c.-r. par E. Pousset). 3º Bibliographie des fouilles de Sanzay. Nai: 1º L. Roches, Trente-deux ans à travers l'Islam; P. Lehugeur. Maho-

met. (c.-r. par M. Ad. d'Avril); 3º M. Collignon. Mythologie figurée de la Grèce. (c.-r. par M. C. Huit).

- VIII. Revue archéologique. Mars. H. d'Arboix de Jubaisville. Origine de la juridiction des draides et des filé, (leçou d'ouverture au collège de France). Acril: 1. Phil. Herger. Lettre à M. Alexandre Bertrand sur une nouvelle forme de la triade carthaginoise. 2. B. Aubé. Un supplément aux Acta amera de Ruinart; actes inédits de l'évêque de Pamphylie, Nestor, martyr le 28 février 250.
- IX. Bulletin de correspondance hellénique. Mars: 10 Léon Heusey, Papposilène et le dieu Bès. — 2º P. Foncart. Notes sur les comptes d'Éleusis sons l'archentat de Képhizophon.
- X. Bibliothèque de l'École des Chartes. XLV. 1º liv.: 1º Gui de la Marche. Disputatio mundi et religionis, poème publié par M. B. Hauréau, 2º Emule Molinier. Inventaire du trésor du Saint-Siège sous Boniface VIII.
- XI. Revue des Deux-Mondes. 15 mai : colonel Tcheng-Ki-Tong. La Chine et les Chinels, Famille, Religion, Philosophie.
- XII. La Nouvelle Revue. 1ºs mai: Marius Vachon, Une résurrection de la vie Pompeienne. 15 mai: A. Gagnière. Un Mahdi au xvue siècle.
- XIII. Le Contemporain. 15 acril : Paul Allard. La polémique contre le pagunisme au re\* siècle d'après les poèmes de Prudence.
- XIV. Le Correspondant. 25 avril : Léon Roches. La Mecque (1" parlie).
- XV. Bulletin d'Histoire ecclésiastique (des diocéses de Valence, Dique, Gap. Grenoble et Viniers). — IV. 4º livr. supplémentaire : l'abbéfules Chevalier. Mémoires des frères Gay pour servir à l'histoire des guaces religiouses en Dauphine au xvr siècle.
- XVI. Revue d'Alsace. XIII. 1 : le Folklorisme de l'Alsace romande. 2- G. Corbis. Recueil alphabètique des croyances et superstitions qui avaient cours à Bellort et les environs (suite).
- XVII. Mélusine. 5 mai : t\* S. Berger. Les superstitions populaires dans le «Liber Scarapeus. » 2\* Bibliographie (a. Edw. Callow. The Phynoderree and other legends of the isle of Man; b. E. de la Fontaine. Luxemburger Sitten und Brauche; c. Le Tour du Monde). 5 juin : 1\* l'abbe Bouche. Contes Nagos; 2\* les Védas réduits à bour juste valeur. 3\* Ritel Aspelin. Le Folk-lore en Finlands. 1\* Suite des enquêtes sur la Grande-Gurse et ma l'Arc-en-Ciel (dans les deux numéros). 5\* Notice sur un recueil de folk-lore : Finnaire Arberit. La Bandiera dell'Albania.
- XVIII. Muséon. Avril: t' Inwanneky. De la conquête du Tibet par les Chinois (traduction du 3- chap. du Cheng-wou-ki). 2- De Millond. Essal sur la religion des Jams (1- partie). 3- Ph. Colinet. La divinité personnelle dans l'Inde ancienne (suite). i- Lumy. Notice sur la publication des livres liturgiques des Chaldsons par M. l'abbé Bedjan.

de Rouge offre, au nom de M. Wallon, une « Notice sur la vie et les travaux de Marielle Pacha. « — M. Nicaies fuit connultre un vaze à griffons trouvé dans une sépulture à char à La Cheppe (Marne), et une sépulture à char découverte à Septsaulx (Marne), très importante pour la reconstitution des usages funéraires ples Ganlois. — Séance du 23 meril. M. Guidor voit une amulatte phallique dans a fibuis en argent publiée précédemment par M. Hamé dans le Bullatin de la Société. — Séance du 21 mai a M. Héron de Villefosse signale la découverte faite à Genève, dans le fit du Rhône, d'une inscription votive à Neptune mantionnant un soldat détaché pour un service spécial. — M. de Lasteyrie présente une croix en émail limousin, d'un style archaïque et peu commun. Sous les pieds du Christ est figuré un homme sortant du tombeau.

- III. Journal asiatique. Février-murs: 1. L. Fzer. Études bouddhiques. Comment on devient Preta. 2º C. de Harlez. Études mandchouss. Traduction de l'introduction du « Livre de la récompense convenable des bonnes œuvres cachées » par Tze-tong-li-him.
- IV. Revue critique d'histoire et de littérature. 14 acril. A. Prost. Les sciences et les arts occultes au XVI siècle. Corneille Agrippe, su vie et ses œuvres, tome II; (c.-r. par M. E. Picot). 21 avril. Codex Marianus quatuor Evangeliorum versionis pabroslovenice, ed. V. Jagie (c. r. par M. L. Lèger). 5 moi : 1\* Hertz. La jeunesse d'Otfried Müller. 20 E. Gaullieur. Histoire de la Réformation à Bordeaux et dans le ressort du Parlement de Guyenne (1º vol.; c.-r. par M. Edouard Bourcez; valeur scientifique et littératre). 12 mai; El. Chastel. Histoire du Christianiane. IV et V. Age moderne (c.-r. par M. N.). 9 juin : R. Cagnat. Explorations èpigraphiques et archéologiques en Tunisie (c.-r. par M. R. Mowat).
- V. Revue historique. Mars-Arril. 10 Alf. Stern. Bulletin sur les travaux relatifs à l'histoire de la Réforme. 20 Comptes-rendus critiques : u. Le Blant. Les Actes des Martyrs. (C. Bayet); b. G. Wenck. Ciemens V und Heinrich VII. (Alfr. Leroux); c. Purre Vaucher. Esquieses d'histoire suisse (la 2º partie sur les luttes religiouses, c.-r. par M. C. Kohler); d. Jules Delaborde. Gaspard de Coligny, amiral de France. (Jules Tassier).
- VI. Bulletin critique. 1º Jais. 1º Hierome Lopés. L'Eglise métropolitaine et primatiale de Sainet-André de Bourdeaux avec l'histoire de ses archevesques et le pouillé des bénéfices du diocèse, récélition par M. l'abbe Caffen (c.-c. par M. E. Aliain). 2º L'abbé Gramiclaude. Jus canonicum juxia ordinem decretalium (c.-r. par M. l'abbe (amoureux). 3º Ph. Tamizeu de Larreque. Accould de Pontac, évêque de Bazas (c.-r. par M. A. Ingold).
- VII. Polybiblion. Auril: 1º L'abbé E. Le Camus. La Via de N.-S. Jésus-Christ (c.-r. par S. P.). 2º S. Zenonis episcopi sermenes, éd. par I.-B. G. Giulari (c.-r. par E. Peussei). 3º Bibliographis des fonilles de Sanxay. Mai: 1º L. Roches. Trente-deux ans à travers l'islam; P. Lehugeur. Maho-

met. (c.-r. par M. Ad. d'Avril); 3º M. Collignon. Mythologie figurée de la Grèce. (c.-r. pur M. C. Huit).

- VIII. Revue archéologique. Mars. H. d'Arbois de Jubainville. Origine de la juridiction des druides et des filé, (leçou d'ouverture au collège de France). Avril: Le Phil. Berger. Lettre à M. Alexandre Bertrand sur une nouvelle forme de la triade carthaginoise. 2. B. Aubé. Un supplément aux Acta sincera de Ruinart; actes inédits de l'évêque de l'amphylie, Nestor, martyr le 28 février 250.
- IX. Bulletin de correspondance hellénique. Mars: 1º Léon Heuzey. Papposilène et le dieu Bès. — 2º P. Foucart. Notes sur les comptes d'Eleusis sous l'archontat de Képhisophon.
- X. Bibliothèque de l'École des Chartes. XLV. 1º flv.: 1º flui de la Marche. Disputatio mundi et religionie, poème publié par M. B. Hauréau. 2º Emile Molinier. Inventaire du trèsor du Saint-Siège sous Boniface VIII.
- XI. Revue des Deux-Mondes. 15 mai : colonel Tcheng-Ki-Tong. Lz Chine et les Chineis, Famille, Beligian, Philosophie.
- XII. La Nouvelle Revue. i<sup>\*\*</sup> mai: Marine Vachon. Une résurrection de la vic Pompéienne. — 15 mai: A. Gagnière. Un Mahdi au xvue siècle.
- XIII. Le Contemporain. 15 avril : Paul Allard. La polémique contre le paganisme au 19° siècle d'après les poèmes de Prudence.
- XIV. Le Correspondant. 25 avril : Léon Roches. La Mecque (1" partie).
- XV. Bulletin d'Histoire ecclésiastique (des diocèses de Valence, Digne, Gap. Grenoble et Viviers). IV, 4º livr. supplémentaire : l'abbe Jules Chevalier. Mémoires des frères Gay pour servir à l'histoire des guarres religiouses en Damphine au xvr siècle.
- XVI. Revue d'Alsace. XIII. 1 : 1º Folklorisme de l'Alsace romande. 2º G. Corbis. Recuell alphabétique des croyances et superstitions qui avaient cours à Bellort et les environs (staite).
- XVII. Mélusine. 5 moi : 1° S. Berger. Les superstitions populaires dans le «Liber Scarapeus. » 2° Bibliographie (a. Edie. Callow. The Phynod-derroe and other legends of the isle of Man; b. E. de la Fentaine. Luxemburger Sitten und Brauche; c. Le Tour du Monde). 5 juin : 1° l'abbé Bouche. Contes Nagos; 2° les Védas réduits à leur juste valeur. 3° Einet Aspetin. Le Folk-lore en Finlande. 4° Suite des enquêtes sur la Grande-Ourse et sur l'Arc-en-Ciel (dans les deux numeros). 5° Notice sur un recueil de folk-lore : Fiamuri Arberit. La Bandiera dell'Albania.
- XVIII. Muséon. Airil: 1º Immunicaky. De la conquête du Tibet par les Chinola (traduction du 5º chap, du Cheng-wou-ki). 2º De Milloué. Essai aur la religion des Jains (1º partie). 3º Ph. Colinet. La divinité personnelle dans l'Inde ancienne (suite). 4º Lamy. Notice sur la publication des livres liturgiques des Chaldéens par M. l'abbé Bedjafi.

XIX. Revue de Belgique. - 15 moi : L'œuvre du catholicisme. Les civilisations détroites.

XX. Revue internationale. — Mai: Mª Thora d'Istria. Le sulle populaire des animaux.

XXI. Révue de Linguistique. — Janvier : 1º 0. Bendse. Une légende givalate. — 2º Bibliographie du folk-lore basque.

XXII. Revue des langues romanes. XXV, nº 3. Chabancan. Sainte Marie Madeleine dans la littérature provençale.

XXIII. Les Missions catholiques. — Aeril: R.-P Ramlin. Le fetichisme des négres de la Guinée.

XXIV. The Academy. — 12 maril: 1° R.-B. Dramanond. The revision revided (a propos du volume où dean Bargon attaque la nouvelle traduction angiaise du Nouveau Testament). — 2° William Simpson. The archwological survey of western India (a propos des deux volumes de M. James Burgess sur les temples souterrains bouddhiques et sur ceux des Brahmanes et des Jalos). — 19 maril: Ch. W. Boase. A recovered document of the primitive church (sur la récente publication de la Didaché des apôtres). — 26 avril: 1° Ceuta Tratter. Samou (à propos de l'ouvrage de M. G. Turner très-intéressant pour l'hist, des rel, des peuples sanvages). — 2° Hecent theology. — 1° Karl Blind, Italian and German Burnal uras (à propos de l'ouvrage de M. Virchow; neber die Zeitbestimmung der italischen und deutschen liausurnen). — 4° Amelia B. Edwards. Muspero in upper Egypt.

3 mai: 1° John Dowden. The greek liturgies (à propos de la nouvelle édition de M. C. A. Swainson, faite sur des documents originaux). — 2° Rax Rüller. On Buddhist charity. — 3° A Magyar song on S' Stophens day (voir aussi l'Acad. du 10 mai). — 4° Discovery of the necropolis of Tanis. — 24 moi: 1° H. Stuart Poole. Pithom (à propos des découvertes de M. Naville). — 2° A. Houlum Schindler. A vivit to Khorassan. — 31 mai: 1° I. M. Rois. Scottish history and literature to the period of the reformation (c.-r. par M. W. Minto). — 2° A. G. Brickley. John Fox and the early Quakers (c.-r. p. M. Edw. Peacock). 3° A. W. Verrall. Herodotos and the Phanix. — 7 juin: R. B. Drammond. The Prolegomena to Tischendorfs. New-Testament.

XXV. Athenseum. — 3 mai: 1\* The arrangement of the Rig-Veda. — 2\* Prehistoric graves at Antiparos. — 10 pmi: Translations from the Old Testament [a propos de la trad, d'Esaie par M. Mathew Arnold et des psaumes par le rev. T. K. Cheynel. — 17 mmi. Huss and Wycliffe (a propos de l'ouvrâge de M. J. Loserth). — 24 mai: Theoreign of Hanri VIII from his accession to the death of Wolsey. — 31 mai: The German Bible hafore futiers. — 7 pms: 1\* Ratioonal Mohammedanism. — 2\* Aboriginal American Litterature (a propos de l'Iroquois Book of rites).

XXVI. Indian Antiquary. - Acril; K. I. Telang. The date of Sanka-acharya. - 2º Rec. 2. D. Bute. The burning of the alexandrian Library. -

20 , F. Fleet. Sanskrit and old Canarese Inscriptions (suite; voir aussi les no de mai et de juin). — 4. The Proverbs of Ali ben Talebi, translated by K. T. Best (voir aussi mai et juin). — Mas; 1. F. Kielhorn. Three inscriptions from Kanheri. — 2. Max Müller. The true date of Buddin's death. — 3. Taurney's buddinist original of Chaucer's Pardoner's tale, et H. T. Francis. The Vedahha Jätaka (c.-r. pur M. C. Bendall). — Juin: 1. F. Kielhorn. Inscription from the Mahadeva Temple at Kanaswa near Kota. — 2. R. C. Temple. Rosalu and Salivahana of Siälkot. — 3. Natesä Sästri. Folk-lore in Southern India.

XXVII. Westminster Review. April: The Samson-Saga and the myth of Heracles.

XXVIII. The Nineteenth Century. - Mai: Gurney and Myers, Apparitions.

XXIX. Scottish Review. — Arril: to The Eddie poems (à propos du Corpus poeticum Boreale de MM. Gudirrand Vigliusson et York Powell). — 2º The life of St-Margareth.

XXX. The China Review. - XII. 3: 1º Hakka folk-lore. - 2º Dyer Ball. Scraps from Chinese mythology (suite).

XXXI. Transactions of the Royal Society of Literature. — XIII.

1. Stone. The exercated temples of India and their antiquity.

XXXII. Journal of the anthropological Institute. — XIII. 4. Howitt.

On some Australian ceremonies of initiation.

XXXIII. Dublin Review. - April: Bridgett. The life of St-Oluf.

XXXIV. Journal of the Royal Asiatic Society. — Arril: Prof. S. Beat, Some further gleanings of the Si-Yu-Ki.

XXXV. Folk-Lore Journal. - Mai ; Rev. James Sibres. Magalasy folk-tales.

XXXVI. The Modern Review. — Arril: t. M. J. Eduin Odgers. Jeremiah and the fall of Judah. — 2º Karl Pearson. The kingdom of God in Munster.

XXXVII. Theologische Literaturzeitung. — 19 nerll; t., R.Seydel. Die Buddha-Legende und das Leben Jesu nach den Evangelien (pas assex de critique positive; c.-r., par M. R. Oldenberg.) — 20 R. A. Lipsius. Die apokryphen Apostelgeschichten und Apostellegenden (2º vol., 2º partie; excellent; c.-r., par M. A. Harnack.) — 30 C. P. Caspari. Kirchenhistorische anecdota, nebst. neuen Ausgaben patristischer und kirchlich-mittelalterlicher Schriften (c.-r., par M. A. Harnack.) — 4º Schriften Notker's und seiner Schule, ed. P. Piper (c.-r., par M. F. Looss.) — 50 F. Pyper. Jan Utenhove (c.-r., par M. Paul.)

3 mai ; 1º A. van Boorninck. Bydrage tot de textkritiek van Richteren f-XVI (c.-r., par M. K. Budde). - 2º E. Bertheun. Das Buch der Richter und

Ruth erkürt (2\* éd. Mu manuel exégétique; c.-r. par M. K. Budde). — 3º R. Sinend. Die Listen der Bücher Esra und Nehemia (c.-r. par M. B. Stade.) — 4º D.H.Meyer. Le christianisme du Christ (c.-r. par M.H.Wendt.) — 5º G.B. de Rossi. Elogio anonimo d'un papa (4 propos d'un fragment poètique du Codex Corbieusis, applique au papa Liberius; c.-r. par M. A. Haracck.) — 6º S. M. Deutsch. Peter Abilard (c.-r. par M. F. Nittsch). — 17 mai : 1º T. K. Cheyne. The prophecies of Isaiah (traduction et comment.; c.-r. par M. B. Gulhe.) — 2º G. Buchwald. Der Legosbegriff des Johannes Scotus Erigena (c.-r. par M. A. Harack.) — 3º Th. Sicket. Das Privilegium Otto I für die Kiraba vom Jahre 962 (c.-r. par M. von der Ropp). — 4º Wichif's Lateinische Streitschriften (éd. Buddensies; c.-r. par M. W. Möller).

31 mai : Chantepie de la Sausaye. Vier ministen uit de godsdienstgeschiedenis (o.-r. elogieux par M. Poul). — 14 juin : 10 G. A.B. Wright. The book of Job (trad. critique; c.-r. par M. K. Budde). — 20 D. R. C. Trumbull. Kadesh-Barnea (c.-r. par M. H. Guthe). — 30 G. Schnedermann. Das Judenthum und die christliche Verkündigung in den Evungelien (c.-r. par M. E. Schürer.) — 40 P. Keppler. Die Composition des Johannes-Evangeliums (c.-r. par M. Jülicher). — 50 H. J. Bestmann. Die Anfange des kutholischen Christentuma und des Islams. (c.-r. par M. F. Leois). — 60 Th. Wiedemunn. Geschichte der Reformation und Gegenreformation im Lando unter der Enns (c.-r. par M. W. Moller). — 70 Maddalenn, das Waldenser-Mädehen (c.-r. par M. W. Bornemann).

XXXVIII. Deutsche Litteraturzeitung. - 12 ueril : 10 W. Grimm-Kurzgelasste Geschichte der lutherischen Bibelübersetzung (c.-r. par M. Th. Kottle). - 20 The Vyškarans-Mahabhāshya of Patanjali, ed.by Kielkorn (vol.11); c.-t. par M. A. Weber). - 30 H. Dort. Der Uespeung der Blutbeschuldigung gegen die Juden (c.-r. par M. F. Bæthyen). - 19 avril : 10 H. J. Bestmunn. Die Anflage des kutholischen Christenthums und des Islams (c. r. par M. Julius Happel). - 20 K. Germanus. Reformatorenbilder (c.-r., par M. C. Weizsacker; point de vue confessionnel). - 3º Ignaz Goldziher. Die Zahiriten, ihr Lehrsystens und ihre Geschichte (c.-r. par M. C. Snouck Hurgronje.) -26 aeril : Franz Fraidt. Die Exegeen der siebzig Wochen Daniels in der alten und mittleren Zeit (c.-r. par M. Himpel). - 3 mai ; to Fr. Seifert, Die Reformation in Leipzig (c.-r. par M. Th. Kollie). - 2º Otto Pfleiderer, Religious philosophie auf geschichtlicher Grundlage (1er vol. de la 2º éd. fortement augmentee; c.-r. par M. Joh. Volkelt). - 10 mai. Mar Lenz. Martin Luther (très bon ; c.-r. pur M. Weizsacker). - 17 mai. - 10 Samuel Gohat, evangelischer Bischof in Jerusalem : W. H. Hechler. The Jerusalem hishopric documents (c.-r. par M.Ph. Wolff). - 20 Oskar Henke. Dar Nibelungen Not (traduction; c. r. par M. F. Lichtenstein; -24 mai, Daniel Voelter, Der Ursprung des Donalismus (c.-r. par M. H. Holtzmann). - 31 mai. Fr. Knulen. Flavius Jonephus (traduction : c.-r. par M. Siegfried). - 7 juin. 10 Ibn Walthih qui dicitus

Al-Japubl Historie (ed. Houtsma, avec comment, et index; c.-r. par M. Ed. Sachau). — 2º R. E. Brünnow, Die Charidenhiten unter den ersten Omayyaden (l'auteur tusiste trop sur le côté politique, pas asses sur la signification teligieuse; c.-r. par M. Welthausen).

XXXIX. Literarisches Centralblatt. - 12 avril : 10 Rubbinowicz. Einbeltung in die Gesetzgebung und Medicia des Talmuds, aus dem franz. überseizi von S. Mayer. - 2º E. Rolland. Recueil de chansons populaires (Tome 1º). - 19 avril, 10 Spitzen. Thomas a Kempis als schryver der navolging van Christus gahandhaald (dominants nouveaux), - 2º Die altesten Urkunden von Allerheiligen in Schaffhausen, Rheinau und Muri, heransgegeben von Baumann, Meyer van Knonga und Kiem. - 3s Schmitz Der englische Investitarstreit. - 26 agrif. to Bertram. Theodorett episcopi Cyreneis doctrina christologica. - 20 J. et H. Derenbourg. Etudes sur l'épigraphie du Yémen (c,-r, elogious). - J mas : Gloans, Speculative Theologie in Verhindung mit der Religiousgeschichte (fre partie). - 10 mar. 10 0. c. Gebhardt aud Harnach. Texte und Untersuchungen zur Geschichte der alt-christlichen Literatur (I. IV. Ev. des Matthaus und des Marcus aus dem Codex purpureus Hossansusis; der angebliche Evangeliencommentar des Theophilus von Antiochien). - 20 Altona. Gebete und Anrufungen in den framösischen chansons de geste.

XL. Literaturblatt für orientalische Philologie. - Junvier 1884. -1. O. Schruder. Sprachvergleichung und Urgeschichte. Linguistisch-historische Belträge zur Erforschung des indogermanischen Alterthums (c.-r. par M. W. Tomuschet.) - 2º Karl Penka, Origines ariaem (o.-t. par le mome). - 3º E. Windisch, Zwolf Hymnen des Rigyeda mit Sayana's Commentar (c. r. par M. A. Hillehrundt.) - 4 Usevolud Miller, Osetlnekye etludy (Ossetische Studien. 1rs partier,; e.-r. par M. C. Salemann). - 50 Wellhausen. Prolegomena zur Geschichte Israels (2º ed.; 110 partie ; e.-r. par M. F. Giesebrecht). - Ferrier ; 1. Maitrayani Samhila (1er et 2. livre de l'éd.de M. Léopold von Schrooder; e.-r. par M. P. v. Bradke). - 2º The Mahabharata of Krishna-Dwaipayana Vyasa translated into English proce (c.-r. par M. Ad. Holtzmann). - 3. K. Glaser. Ueber Banas Parvattparinayandiaka (c.-r. par M. L. Fritzs), - le Die Psalmen in habraischon Text mit pursischer Lebersetung (e.r. par M. Herm. Ethe). - 5 Paul de Lagurde, Egyptiana (c.er. par M. Lud. Stern.) - Mart: 18 Presserrougnisse Syrieus in den fahren 1882-1883 (très-curieux catalogue des ouvrages publice en Syrie dans los deruières aunoes par M. Hartmann.)

XLI. Zeitschrift für wissenschaftliche Theologie. XXVIII nº 3.; 1\* Lische. Haben die späteren Neuplatonischen Polemiker gegen das Christentum das Wuck des Celeus beautst? — 2º Rönsch. Zur Erlauterung der Guena Hrabaul Mauri. — Nº 5: 1° H. W. B. Rittebrand. Ursprung und Wesen der Religion. — 2º C. v. Orelli. Einige all-testamentliche Prämissen zur alt-testamentlichen Verschnungslehre. — 3° C. Kaiser. Ein Brief Ephraems des Syrers an die Bergbrüher.

KLH. Theologische Studien und Kritiken. N. S.: 1° H. Catera. Calvins Sacraments-und Tauffehre; die Stellung der Strassburger Reformatoren Bucer und Capito zur Tauffrage. — 2° Buchmuld. Zu dem Streite Luthers mit dem Wittenberger Stiffaberren (1523-1524).

XLIII. Jahrbücher für protestantische Theologie. N. 3. Fr. Görres Das Christentum und der romische Staat zur Zeit des Kaisers Commodus.

XLIV. Zeitschrift für katholische Theologie. VIII. n. 2: 1. Kabler. Die Märtyrer Englands im XVI. und XVII. Jahrhundert (2. partie). — 2. Bergel. Die Emendation des römischen Breviers unter Ciemens VIII. — 3. Wieser. Luther und Ignatius von Loyola gegenüber der kirchlichen Krise des XVI. Jahrhunderts (3. partie). — 4. Bickel. Die neu-entdeckte a Lehre der Apostel aund die Litorgie.

XLV. Monatschrift für Geschichte und Wissenschaft des Judentums. — Aeril. — 1° Line, Der synagogule Ritus. — 2° Bacher. Die Agada der Tannaiten (voir zussi Mai). — 3° Neustaft. Zur Geschichte der deutschen Juden im XVI° Jahrhundert. — Mai: 1° Dav. Kaufmann. Jehuda Halewi und die Lehre von der Ewigkeit der Welt.

XLVI. Göttingische Gelehrte Auzeigen. N. 8: 1º Zochariz. Vämana Kavyálár kara Sútravrtti par Anundoram Borovah. — 2º G. Kaufmana. Hatch Hamack. Die Gesellschaftsverlassung der christlichen Kirchen im Altertum. — 3º Garbe. L. v. Schreder, Mäträjant Sambitä (2º livre). — 4º B. Kugler, H. Prutz. Malteser Urkunden und Regesten zur Geschichte der Tempelherren und der Johanniter. — N. 9: Bonwetsch. Geschichte des Montamemus (Belik).

XLVII. Philologus IV. Vol. supplémentaire, 6: lesc.: hich Forster. Analekten zu den Darstellungen des Raubes und der Rückkehr der Persephone.

XLVIII. Ausland. Nº 19. Hayo Klein. Der Totescultus in Unguru.

XLIX. Deutsche Rundschau. — Mai. — 1° E. Curtius. Athen und Eleuris. — 2° Jul. Jully. Eine Reise nach Ost-Indien (suits : voic aussi: Juin).

L. Neues Archiv der Gesellschaft für ältere deutsche Geschichtskunde. — IX 3.: 1° G. Waitz. Ueber den eogenannten Catalogus Cononianus. — 2° I. von Pflugk-Haritung Gefälschin Büllen in Menie-Cassino, La Cava und Nonantola. — 3° P. Ewald. Zu den älteren papstlichen Bleiballen.

LI. Historisches Jahrbuch. V. 1.: Schmid. Zur Geschichte der Gregorisnischen Kalenderreform (3. partie). — V. 2.: 1º Battinger. Dietrich's von Riem Schreiben: de bono Romani Pontilleis regimine. — 2º Funk. Die neueste Literatur neber Thomas & Kempis. — 3º H. Hahn. Bonifaz und Lul (c.-r., par M. R. von Scherer).

LH. Sitzungsberichte der k. Preussischen Akademie der Wissenschaften zu Berlin. No 17. Weber. Unber das Uttamscarifrakathänekam, die Geschichte vom Primen Trefflichst. — No 21-22. Schröder. Neus palmyrenische Inschriften.

I.III. Indische Studien. XVII. No 4: 1º Albr. Weber. Ueber die beligen Schriften der Jaina; die Nirklambopanishad, Lehre vom Absoluten; die Garudodanishad. — 2º Lemman. Die alten Berichte von dem Schismen der Jaina.

LIV. Theologisch Tijdschrift. — Mai: 1º H. Oort. De Aaronieden. — 2º S. Hackstra. Johannes de dooper en het christendom. — 3º H. U. Meyboom. Jesus en Paulus in den Hebraeerbrief. — 4º H. Hugenholtz. Agnosticisme. — 5º J. G. Burkeneegen. De oorsprong des Avondunals (c.-r. par M. H. P. Berlage).

LV. Gids. - Mai. - Tiele. De jongste Nederlandsche werken over godsdienstgeschiedenis.

LVI. Rivista storica Italiana. I. Nº 1: 1º Villari. Una nova questione sul Savomrolo. — 2º Rom. Françoscani nel secolo XIII.

LVII Nuova Antologia. Fasc. 9.: Marasca. La Dea Pales ovvera il Natala di Roma.

LVIII Civilta cattolica. Nº 812. Il nuovo cilindro di Nabonid.

LIX. Archivio per lo Studio della Tradizioni popolari. Voir la Chronique (Italia).

LX. El Folk-Lore Bético-Extremeno. Voir la chronique (Espagne).

#### BIBLIOGRAPHIE

n dehors des nombreux ouvrages mentionnées dans la Chronique et dans la Revue des périodiques, nous faisons suivre ini l'énumération de quelques travaux récents commentant l'histoire des religions :

L'abbé Blampignon, professeur à la Sorbenne. L'épiscopat de Massillon, d'après des documents inédits, suivi de sa correspondance. (Paris, Pion-Nourrit, 1884, in-18, 377 p.).

Sacountală, drame indien de Calidéra, traduit en prose et en vers, par Abel Berguigne et Paul Lehugeur, (Librairie des Bibliophiles, Nouvelle Bibliothèque classique, 1884.)

Th. Forster. Ambrosius, Bischof von Mailand. Eine Darstellung seines Lebens und Wirkens. (Halle, Strien, 1884).

M. Bloch. Die Institutionen des Judenthums. I, 2 part.

Bhagavata Purana, ou histoire poétique de Krichna, traduit et publié par Eugène Burnouf, tone IV, par M. Hauvette-Beanault (Gr. in-4, VIII, 477 p. Paris, Impr. nat. Collection orientale; manuscrits inédits de la Biblioth. nationale, traduits et publiés par ordre du gouvernement).

J.-B.-F. Ortoli. Les Contes populaires de l'Ile de Corne (Paris, Maisonneuve).

H. Morter. Die jüdische Stammverchiedenheit, ihr Kinflass auf die Entwickeiung von Judenthum und Christenthum. (Leipzig, Friedrich, 1884).

Targum Oukelos, éd. avez commentaire, par A. Berliner, (Berlin, Gorzelanc-zyk, 1884).

F.-E. Konig. Die Hauptprobleme der altisraelitischen Heligionsgeschichte. Maxim. Mayer. De Euripidis Mythopoeia capita duo. (Berlin, Mayer et Müller, 1883).

L. Scincke. Geschichte des Volkes Isrnels, 2º partie, de l'exil à la destruction de Jérusalem par les Romains. (Göttingen, Vandenhoeck, 1881).

Herey. Rapports du sacerdoce aved l'autorité civile à travers les âges et jusqu'à nos jours au point de vue légal. (2 vol. Paris, Mareseq, 1884).

Emm. de Broglie. Pénelon à Cambrai, d'après sa correspondance. (Paris, Pion, Nourrit et Cie, 4884.)

Rev. Hilderic Friend, Flowers and Flowerlore (London, W. Swan Sonnen-schein et Civ., 1884.).

- J. Crueger. Die erate Gesammtausgabe der Nibelungen (Franchirt-a-M. Lit. Anstalt.).
- C. Seligmunn, Das Buch der Weisheit des Jeaus Sirach in seinem Verh
  ültniss zu den salomonischen Spr
  üchen und seiner h
  üstorischen Bedeutung.
  (Breslau, Preuss).
- A. v. Druffel. Monumenta Tridentina. Beitrage aur Geschichte des Concils von Trient; 1\* fac., janv.-mai 1545. (München, Frant).
  - W.-H. Bennet. The Mishna as illustrating the Gospels.
- Bible Folk-Lore, a study in comparative Mythology, par l'auteur de Rabbi Jesuali.
- R. Buddennieg. J. Wielif, Patriot and reformer, Life and writings. (Fisher and Unwin).
  - F. Lagrange. Vie de Mg Dupanloup.
- A. Lopez Fersiro. Las tradiciones populares acerca del sepulcro des apostol Santiago, — et Monumentos antiguos de la Iglesia Compostellana (2 br.in-8, Santiago, 1884, 38 p. et 188 p.).

L'Editeur-Gérant, Enner Lenoux.



## TABLE DES MATIÈRES

DU TOME NEUVIÈME

#### ARTICLES DE FOND

	agm
Le Traité de l'émancipation ou Pratimoksha Satra, traduit du tibétain.	
par M. Woonville Rocking 3 st	
La Ballade de Lènore en Grèce, par M. J. Percasur	27
Les sacrifices ordonnes à Carthage au commencement de la persécution	1000
do Decius, par M. L. Masserele	65
Etude sur la mythologie groeque d'après Otfried Muller, par M. Aussay	comp.
Rivate	210
La Gramle Déesse Solaire — Ama-Terasou Oho-Kami — et les origines	202
the summer of her my commercial and the summer of the summ	202
Les origines de la croyance à la vie future chez les Juifs, par M. Ebouano	307
MONTET	241
Landson	330
LARDER for consequences and an advantage of the consequences of th	000
MELANGES	
Keshuh Chunder Sen, par le comts Gonter d'Atventa	85
Les serpents et les dragons dans les croyances et les traditions popu-	
laires, par M. E. Hanny Carnoy	92
Balletin slave	10t
Un nouveau livre de M. le comte Gobiet d'Alviella, par M. J. R	104
L'œuyre de M. Gaimet jugée à l'étranger	111
Les Orneles Sibyllins, livre III (suite et fin), traduction par M. A. Bou-	
eng-Lectroco.	220
Études d'histoire religieuse contemporaine. — Harrison contre Spencer;	
aur la valeur religiouse de l'inconnaissable, par le comte Gouare n'At-	
Les Acousmates et les charges fantastiques, par M. E. Henny Carnov	350 370

418		TABLE DES MAI	TEBES	
		REVUE DES LI	VRES	Pagua
		IIII TO II DON'T		
KARL BUDDE	Die biblisch	e Urgeschichte (d'a	près M. Kuman).	234
SAMUEL BER	con. La Bible	a française au Moye	n-Age. (J. R.)	237
H. p Annors	seltique (A. B	LE Le cycle mytho	Mognifica resentances	er 11 m3-
H. J. Bear	MANN. Die Al	dange des kutholise	thea Christentum	s und des
Islams (16	can rievitia)			
G. LAFAYE.	Histoire du C	ulte des Divinités d	Alexandrie Geen	a)
E. HENAN. I	Vouvelles etue	des d'histoire religie	man (Wipert Heart)	The state of the s
ANNALES du	Musée Guin	set (Tome VII)		386
- Allied a Control	- Carlo	******		
AVIS AU LE	ITELIBA			115, 243 et 300
Dépoullant	est bes Pan	ioniqual	**********	124, 250 et 403
HINTHOUNAPP	12			131, 271 at 410

#### REVUE

DE

# L'HISTOIRE DES RELIGIONS

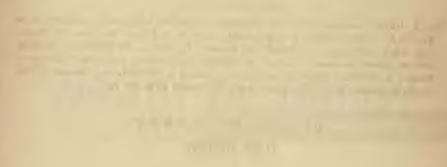
TOME DIXIÈME

THE RESERVE AND THE PARTY OF TH

## MEVER

# LIESTORIE DES RELIGIOSS

tickes also as





## REVUE

DE

# L'HISTOIRE DES RELIGIONS

PUBLISH BOUS LA DIRECTION DE

#### M. JEAN REVILLE

AVEC LE COMPONES DE

MM. A. RARTH, membre de la Società Aslatique; A. BOUGHÉ-LEGLERCO, professeur à la Faculté des lettres de Paris; P. DECHARME, dayon de la Faculté des lettres de Nancy; J.-A. HILD, professeur à la Faculté des lettres de Poitiurs; G. MASPERO, de l'Institut, directeur général des musées d'Egypte; E. RENAN, de l'Institut, professeur au Collège de France; A. REVILLE, professeur au Gollège de France; E. STRERLIN, professeur à l'Université de Leyde, etc.

#### CINQUIÈME ANNÉE TOME DIXIÈME



### PARIS

ERNEST LEROUX, EDITEUR 28, RUE BONAPARTE, 28

1884

SENTINE AND BRIDGE

## L'ÉLYSÉE DES MEXICAINS

### COMPARÉ A CELUI DES CELTES

#### PREMIÈRE PARTIE

S'il est une tradition constante chez les peuples celtiques, chez ceux du moins qui ont, avec leur langue nationale, conservé tenrs anciennes légendes, c'est celle d'un paradis terrestre situé fort loin à l'ouest, au delà de l'Océan Atlantique. Nombre d'aventuriers de leur race, à en croire certains récits, auraient traversé la grande mer, en bravant l'horreur de l'immensité et de l'inconnu, pour chercher ce lieu de délices : tel aurait été le cas pour les Gallois : Gweir, Pwyl, Pryderi, le barde Taliessin, le roi Gafran ab-Aeddan avec ses compagnons, l'enchanteur Merlin avec ses neuf savants bardes et le célèbre roi Arthur . Chez les Gaëls, Condla le Rouge, Locgaire et plusieurs héros des poèmes ossianiques: Fionn Mac-Cumhail (le Fingal de Macpherson), chef des Fjanns, son fils Oisin, son petit-fils Osgar, son compagnon Cuculain, visitèrent ou habitèrent même pendant des siècles un pays transatlantique qu'ils appelaient la Grande-Terre ou le Grand-Rivage, la Terre des Vivants, I'lle des Héros, la Terre des Jeunes ou Terre de Jouvence, la Plaine des Délices, et où étaient situés le Dintsid (colline fortifiée ou mound des Sides,

3) Id. Ibid., p. 287-290, 292, 293, 296-298, 300-307.

<sup>1)</sup> Voyez l'Élysée transatiantique et l'Éden occidental, par E. Beauvois, 1<sup>es</sup> partie, dans Revue de Chistoire des religions, 4<sup>e</sup> année, 1, VII, n<sup>e</sup> 3, mai-jain 1883, p. 310-315.

Siges on fées) et le Caer-Nidi (château-fort des Sides) . Les heros irlandais, de même que Arthur et ses compaguous Meriin et Taliessin, mais à la différence des antres Gallois, y avaient pénétré d'autant plus facilement qu'ils étaient guides par des êtres surnaturels. Les mortels en effet ne pouvaient sejourner de leur vivan dans la demeure des génies que s'ils y étaient introduits par l'un d'eux. Dans les conceptions des Grecs, lesquelles, en ce qui concerne le paradis kronien, sont en grande partie empruntées aux druides", c'était Jupiter luimême qui transportait les élus dans l'île des Bienheureux, auprès de Saturne qu'il y avait relégué et qu'il y tensit enchaîné par les liens du sommeil \*.

Les plus anciennes traditions celtiques sur l'Elysée kronien se trouvent dans les Œuvres morales de Plutarque. L'une d'elles avait été recueillie par le voyageur grec Démètrius de Tarse qui avait fait partie d'une théorie envoyée par un roi de Bretagne aux Iles des Hêros, voisines de la forteresse de Kronos (Saturne); les grandes âmes, après leur séparation d'avec le corps, y allaient vivre au milieu des insulaires que les Bretons tenaient pour sacrés et inviolables'. L'autre légende est d'autant plus importante pour notre sujet qu'elle met l'île de Kronos en relations avec le continent transatlantique. D'après elle, en effet, la population kronienne établie près d'un golfe du Nouveau-Monde envoyait périodiquement des offrandes au séjour des Bienheureux, dans l'lie d'Ogygie; elle avait commence à le faire au moins cent ans avant notre ère, et les Mexicains qui étaient issus de ces adorateurs de Kronos ou qui tout au moins avaient hérité de leurs croyances, les imitèrent jusqu'à la fin de l'empire Aztec; on verra à la fin de cette étude que les deux Montezuma envoyèrent des théories au Paradis terrestre, et que l'un d'eux fit interroger l'oracle de

Id. Ibid., p. 287, 290, 201, 294, 310, 311,
 Id. Ibid., p. 270-282, et 2\* partie, t. VIII, novembre-decembre 1883, p. 323 326.

<sup>\*</sup> Id. That., to partie, p. 280-281.

<sup>1)</sup> ld. Ibid., p. 280.

Huemac, correspondant de point en point à celui de Kronos. La vieille légende celto-gracque mérite donc d'être traduite ici et accompagnée de tous les commentaires qui peuvent servir à l'éclairer.

Dans le dialogue conservé par Plutarque, Sur la figure qui se voil dans la lune, l'un des interlocuteurs est le célèbre Sylla, qui rapporte le récit d'un prêtre de Saturne, originaire du continent transatlantique et venu en Europe pour visiter les temples de ce dieu et notamment ceux de Carthage. Le fin lettre qui tint tête à Marins, commence par citer un vers d'Homère sur l'île d'Ogygie, située au loin dans le vaste Océan'.

« Elle est, dit-il, à cinq jours de navigation à l'ouest de la [Grande] Bretagne'; trois autres îles, aussi éloignées l'une de l'autre que d'Ogygie, sont placées avant celle-ci, mais en tirant davantage vers le couchant du soieil d'été jouest-nordouest]. Les barbares rapportent que Kronos (Saturne) a été

<sup>1)</sup> Odyarde, chant vn. v. 244.

<sup>1)</sup> G'est à dire à la meme distance que les classiques attribuent à l'île de Thule, qui set certainement l'Islande dans les citations salvantes : « Pythèsa place [Thule] à six jours de navigation au nord de la Rectagne, près de la met congulée [bunquises de l'Océan glaciel]. « (Straboe, Géogr., liv. 1, chap. rv. § 2). — Pline le maturaliste, après avoir parlé du sufeil qui ne se cache pas au solation d'été et me se montre pas au solation d'été et me se montre pas au solation d'été et me se montre pas au solation d'inver, ajoute : « Quod fieri in maula Thule, Pythesa massiliansie scripsit, sez dierum navigatione in septembrionem à Britannia distante. « (Hist. not., h. II., cf. l. IV, et Divuil, Demenaura arbis terre, ch. 11, § 2, 11, 2, edit. Letronne, Paris 1814, in 8°, p. 37). — « Multan etalies circum Britanniam insulte « quibus Thule alliem, in quo assivo solatitio ed de cancri sidere facientem transitium mex pune nulla; brumall solation dies atles canductus ut ortus junctus sit occasu...; Ab Oreadibus Thules usque quinque dierum ac noctium navigatio est. » (Solio, Pelyhist., ch. 121; cf. Dienil, ch. vn. § 2, n° 5).

<sup>&</sup>quot;) On pourrait craire que ces ties sont les groupes des Oreades, des Sheilands et des Freceys, qui en effet précèdent l'Islande, loraque l'on a'y rend en partant des lles Britanniques : mais elles us sont pas plus au conchant de la Brotagne que ne l'est Ogygie : tont un contraire. Comme cotre auteur les dit plus rapprochés du grand coatinent, il faut les chercher non pas en deçà, mais au delà de l'Occan atlantique. On verra en effet plus loin (p. 8) que Sylla se borne à répèter le rècit d'un royageur du Nouveau-Monde, seun d'un Pales-Méotide qui correspond au golfe du Saint-Laurent, Les trois lles paraissent donc être Terre-Neuve, un promontoire du Labrador et une lle du Gronland.

b) Evidenment ceux du voisinage, c'est-à-dire los Caltes. Il ne peut y avoir de doute à cet égard, si l'on rapproche se passage d'un autre de l'intanque cité dans le jer article sur l'Élusée transath, p. 281.

renfermé par Jupiter dans l'une d'elles; mais, en tant que prisonnier de son fils, il réside plutôt au delà de ces îles et de la mer appelée Kronienne (Saturnienne). L'immense continent qui entoure la grande mer, moins éloigné des autres îles, est à cinq mille stades d'Ogygie¹, où il faut se rendre sur des embarcations à rames¹. Le trajet en effet est lent et obstrué, à cause du nombre des rivières qui descendent du continent, apportent de la vase et rendent les eaux épaisses et bouenses, ce qui a donné lieu de croire qu'elles sont condensées par le froid . Sur certains points de son littoral, ce continent a pour habitants des Grecs établis autour d'un golfe non moins grand que le Palus-Méotide et dont l'embouchure correspond précisément en droite ligne à celle de la mer Caspienne . Les riverains croient être sur le continent et regardent notre terre

1) 925 kilomètres. C'est à peu près la distance de l'islande à la pointe nuri-

dionale du Greulsud.

The sanciers, qui me connaissaient pas la boursole et qui, vu la petitesse de leurs embarcations, ne pouvaient se munir de vivres pour longtemps, ni de combustible, ni d'eau douce, longenient autant que possible les côtes pour se reconnaître, pour y faire du bois et de l'eau, pour chasser et pécher. Les navigateurs dont parle Sylla, se reudant du golfe du Saint-Laurent en Islande, avaient d'abord à passer par les parages de Terre-Neuve qui sont en effet distrués, sinon de vase, du moins de bance de table; puis à traverser le détroit de Davis, entin à longer les côtes méridionales et orientales du Grunland. Dans le détroit de Danemark, qui sépare le Gromiand de l'Islande, leu glaces flotantes sont en telle abondance dans le courant, qu'elles ne laissent qu'un étroit passage près de la terre. Les navires à voiles y sont de si peu d'utilité que, pour explorer la rive grœnlandaise de ce détroit, le capitaine tirash a dà se servir d'un amint ou bateau ramé par des femmes.

3) Cette opinion que Plutarque semble ue pas partager est pourfant, comme ou vient de le voir, la plus juste au moins en ce qui concerne les détroits, de

Davis et de Danemark.

') Sans doute le golfe du Saint-Laurent.

2) L'anteur paraît croire que la mer Gaspienne se déchurge dans la mer d'Azov, comme l'admettait Pallas et comme l'indique la dépression située entre les deux mers. Celles-ci ont pu être en communication par les marsis du Manyuch et, comme le niveau de la Caspienne était autrefois plus élevé qu'aujourd'hui, il n'est pes impossible qu'elle ait deverse ses eaux dans le Palu-Méotide, bien qu'elle soit maintenant en contrebas de la mer Noire. En tout cas cette embouchure, si elle a existé, s'est confondue à son extrémité occidentale avec celle du Don qui tembe dans la mer d'Azov un peu au nord du 45° degré de Lat. sept. Or une des embouchures du golfe du Saint-Laurent, entre la Nouvelle-Reogen et l'lie du Cap-Breton, est précisément à la même latitude et à l'opposité de celle du Don.

comme une île, parce qu'elle est entourée par l'Océan. D'après eux, des compagnons d'Héraklès (Hercule) se sont mélès postérieurement à la population kronienne. Restés dans ce pays, ils y ont comme ressuscité et propagé la civilisation grecque supplantée par la langue, les lois et les mœurs barbares; aussi est-ce à Héraklès qu'ils rendent le plus d'honneurs, ensuite à Kronos.

"Lors donc que l'étolle de Kronos, appelée Phainon (brillante) par les Grecs, et Nyktor (nocturne) par eux (les indigènes du grand continent), entre dans le signe du Taureau, ce qui arrive tous les trente ans, les habitants, depuis longtemps prépares à un sacrifice et à une expédition, envoient dans trente embarcations des gens désignés par le sort, avec un nombreux personnel et ce qui est nécessaire pour une longue absence et pour une traversée maritime sur des bateaux mus exclusivement par des rames. Une fois partis, les navigateurs, comme c'est naturel, n'ont pas tous la même fortune : ceux qui rénsissent à traverser la mer, commencent par aborder les îles intermédiaires occupées par des Grecs et où le so-jeil ne disparaît sous l'horizon qu'une heure ou moins pendant trente jours a ; encore les ténèbres n'y sont-elles pas épaisses

\*) Les l'emers ou geants maritimes relegués avec leur roi Tethra dans les ites transatlantiques, comme Krones l'était avec les Titans dans la mer Kronienne, à l'extrémité du monde (Homère, Hinde, chant Vill, v. 478-481; cf. le Cycle mythologique irlandeux et la mythologia cettique, par d'Arbois de Jubainville, Paris, 1884, in-8°, p. 237; — Hésiode, Thoug., v. 551, p. 17 de l'édit, Lehrs, dans la collect. Didot; — Textess, Momerieu, v. 279-280 à la suite d'Hésiode de la collection Didot).

13 Pour trouver on pays on le jour dure vingt-trois hourus (Malte-Brun, Geogr-

<sup>\*)</sup> Alii (firmaruni) Dorienses antiquiorem seculos Hernalem, Oceani locorinhabitasse confines. (Amnian. Marcell., Hist. 1. XV, ch. (x.) — Selon de vagues traditions, ce domi-dieu lui-même aurait traversé l'Océan sur une conne donnée par le soleil. (Pisander, cite par Athèneu (XI). dans Fragmenta édités par Fr. Dubner, à la suite d'Hésiode dans la Bibl., gréco-latine de Didot, Paris, 1840, in-8°, p. 8. Cf. Fragm., de Panyasis, même recueil, p. 17: — Natalis Comes, Mythologia libri decem, édition recue et augm. Colonia Allobrogum, 1612, in-18, p. 317, 661.) Cette coupe, qui pouvait contenir une personne, n'est pas sans amalogie avec la nacello de verre sur laquelle les Sides traversalent l'Atlantique. (Voy. l'Eligaée transattl., p. 289, 315.) — Un verra plus lom que ces compagnom d'Hernale sont les Tustha De Danann, dont un des chofs était Ogma, l'Ogmios des Gaulois, qui correspondait à Hercule.

mais atténuées par une sorte de crépuscule. Pendant quatrevingt-dix jours, on les traite avec honneur et prévenance, en les regardant comme sacrés et on leur en donne la qualification; après quoi ils se remettent en mer. Au reste il n'y a pas là d'autres habitants qu'eux-mêmes et ceux qui y ont été envoyés auparavant. Il ne leur est loisible de quitter ces îles qu'après y avoir passé treixe ans a sacrifier aux dieux selon

meio., 5s édit, par Huot. Paris 1841, in-80, t. 1, p. 5931, sans quitter les parages qu'avait à parcourir la mission kronienne, il faut remouter jusqu'au cap-Walshingham, terre de Cumberland, à l'onest du détroit de Davie, vers 66 20'. C'est à cette latitude que le détroit est le plus resserré, et c'est sans donte pour cette raison que nos caboteurs allaient jusque-là pour teuter la traversée de cette mer orageuse et inhospitalière. De l'autre coté du détroit, ils trouvaisse, à 330 kilomètres de distance, la partie septentrionale de la colonie dinoise de Sukkertoppen qui est particulièrement favorable pour la pache et la chassa du reans of des amphibies (H. Rink, Granland geographick og statistisk beskrevet II. Copenhague, 1857, in-R\*, p. 303, 304, 308-309). Les vivres y sont en. abandance, ninsi que le bois flotté (ld., tind., p. 167), et les bronssailles n'y manquent pas plus que dans le reste de l'inspectorat méridosad du Granland de thid., p. 160. - David Crantz, Historie von Grantand, 20 tell. Berby et Liepnig. 1770, in-18; l. l. ch, rr, § i, p. 19). Il n'est donc pas impossible qu'une station religiouse y nit été établie ayant notre ère, comme l'affirme Plutarque ou son auteur.

1) Dans un autre passage, Plutarque rapporte un fait anaiogue, mais qui s'applique à l'une des sporades sinée au nord de la Grande-Bretagne, à la plus rapprochée de celles qui sont désertes, « Les habitants peu nombreux étaient considerés par les Bretous comme inviolables et sacrès, » (De défects conciderés par les Bretous comme inviolables et sacrès, » (De défects conciderés, dans la Bibl. gréco-hatine de Didot, Paris 1839, ln-8»; Cfr. l'Etysée transati., p. 281). Comoidence des plus remarquables, la grammairien Démotrius de Tares, qui visitu ces sporades, faisant partis d'une lhéorie envoyee aux des des Génise at des Béros, avec la infiference que son point de départ, au hou d'être le Palus-Méodide du Nouveau-Monde, était le nord de l'Europe. L'ile d'Ogygie on Thulè pouvait donc voir réunis des adoraleurs de Saturne tenus des deux rives opposées du l'Océan atlantique.

3) D'après leurs propres traditions, les ancêtres des Mexicains avaient long-temps habité près de la lugure de Teocolimoan (voy, p. loin, p. 20, note 1), qui correspond à la nouvelle Mécaide. Il n'est donc pas étermant que les mombres de la théorie kronieme arent été soumit à l'obligation de réchée treize ans dans les les bor ales ; c'était une prinche complète, le quart du crele de rinquante doux ans, le houtieme du siècle de cent quatre aus. Le nombre mabalistique treize jouait un si grand rôle dans le calendrier mexicain que les vingt signes désignant chacun un des vingt jours du mois mexicain, reganient chacun treize jours; mus il y avait dans chaque anime factice de 26èt jours, treize cépacili, treize cett, treize celli et ninst de mite. Sur ces treixèmes de jours et d'années, voy. Bern, de Sulagun, Histoire générale des chôtes de la non-velle Espagne. Trad. par D. Jourdanet et Homi Simono, Paris, 1880, gr. in-8°,

les rites; mais la plupart aiment mieux y rester, les uns par habitude, les autres parce que, sans travail ni souci, tout ce qui est nécessaire à la vie leur est fourni en abondance pour vivre en repos, organiser des sacrifices et des chœurs, ou bien étudier les lettres et la philosophie. Aussi bien la nature de l'île et la douceur de l'air ambiant ' sont-elles extraordinaires.

» Quelques-uns de ceux qui songeaient à s'en retourner furent retenus par le génie du lieu qui se montra à eux comme à des familiers où à des amis. Ce n'est pas seulement par des songes et des pronostics que ces insulaires ont des rapports avec les génies ; ils les voient directement et les entendent. Kronos lui-même est enferme dans un antre profond a où Jupiter le retient par le sommeil en guise de liens. Il dort sur un rocher brillant comme de l'or et au sommet duquel se tiennent des oiseaux qui viennent en volant apporter de l'ambroisie ; de là s'exhalent comme d'une fontaine de suaves parfums qui embaument l'île entière. Ces génles, qui sont les serviteurs, les ministres de Kronos, et qui veillent assidument sur lui, étaient autrefois ses compagnons lorsqu'il gouvernait les dieux et les hommes. Conformément à leur nature divine, ils rendent beancoup d'oracles dont les plus importants et ceux qui concernent des affaires graves sont donnés comme des songes de Kronos.

appendice du livre IV. p. 286, 288; — Diero Daran, Historia de las Indies de Nacion España, ch. l. III. du calendrier, t. II. Mexico, 1880, in-4°, p. 252-3, 261-5. (Cfr. plus loin p. 23). — Il n'est pas hors de propos de remarquer que la période de quatre-vingt-dix jours, dont il est question en hautde la p. 6, avait une importance particulière dans les voyages des Axiocs. (B. de Saharana, Hist. gan., l. IV., ch. 19, p. 264).

6) Il set passible que cette essertien alt été prise à la lettre par Sylia on Plutarque; mais rien n'empéche de croire que le covageur lui donnait un seus relatif, et en ce sau il n'y a rien de plus vrai : l'islande est de toutes les lles àituées à este latitude celle qui jouit de la température la plus dance.

If It is fait par outilier que, dans les temps primatif, la soience affectant nes altures, my serieuse et un puryant dev pyrchie qu'uns adeptes : de la me nécessité de autheutuer aux termes propost éles linages et des allegories que le publie interprétait d'une façon et les initiés d'une autre. Suns avoir la prétention d'ètre du nombre de ces dermers, nous croyons comptendre que l'antre en tout simplement le rutilant eratère de l'Hékla. Ce valvan ruite en repus pendant langueupe et semble sommeiller, mais tout à coup it se réveille, ses éruptions entrecoupées rappallent les péndles efforts du respiration et les convulsions titanques de Krones, qui sont décrites un peu plus loin (p. 8).

Ce dieu voit en effet dans ses rêves ce que Japiter médite dans sa providence ; forsqu'il s'éveille, sa respiration est agitée et il a des convulsions titaniques, jusqu'à ce que, retombant dans le sommeil, sa royale et divine intuition cesse d'être ternie et redevienne nette.

» L'étranger qui donna ces renseignements (à Sylla), ayant été transporté dans ces îles, s'appliqua à loisir au culte du dieu et acquit des connaissances astrologiques aussi étendues que quiconque est allé le plus loin dans l'étude de la géométrie ; pour le reste il s'adonna à la philosophie naturelle. Entraîne par la curiosité et le désir de voir la grande ile, comme ils nomment notre continent, il prit congé de ses amis au bout de trente ans et après avoir été relevé par ses remplaçants. Il partit avec des bagages modestes et légers, mais emportant de grandes ressources dans des vases d'or. Ce qui lui arriva postérieurement, quels peuples il visita pour étudier les lettres sacrées et se faire initier à toutes sortes de mystères, c'est ce qui ne pourrait être conté en un seul jour, de la manière du moins dont il nous l'a rapporté, en exposant chaque chose avec une extrême précision. Econtez pourtant ce qui touche à la prêsente discussion : il passa fort longtemps à Carthage, parce que Kronos y est fort honoré . » Après avoir ajouté à ce récit beaucoup de particularités étrangères à notre sujet, Sylla déclara qu'il les tenait d'un prêtre de Kronos, lequel disait les avoir apprises des serviteurs et des ministres de ce dieu .

Cent ans avant notre ère, les moyens de navigation n'étaient certes pas plus primitifs qu'au moyen-age, où les Gaëls et les Scandinaves se faisaient un jeu de traverser l'Atlantique, en allant des îles Britanniques en Irlande, de là au Grœnland, puis au Labrador, d'où ils suivaient la côte américaine jusqu'au-delà de la mer du Saint-Laurent. Il n'est donc pas improbable qu'un voyageur parti de la méotide du Nouveau-Monde ait fait le trajet inverse : la voie lui avait été montrée par ceux

1) Mid. § 30, p. 1137.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup>) De facie in orbe luna, § 26, p. 115t-1153 du t. I. des Maralia de Platarque, collect. Didot.

des adorateurs de Kronos qui avaient porté en Amérique le culte de ce dieu et les légendes sur le paradis kronien. Il rêsulte de certaines données géographiques et météorologiques que l'interlocuteur de Sylla avait des notions réelles de la nature transatiantique : on reconnaît par exemple assez clairement dans sa relation tronquée les has fonds ou bancs de sable des parages de Terre-Neuve et les glaces flottantes qui encombrent les mers du Grænland, ainsi que la mer du Saint-Laurent dans la Nouvelle Méotide située à la latitude de l'ancienne, sans parier de l'identité de la tradition kronienne avec celles des Mexicains originaires des mêmes parages. Les inexactitudes que l'on peut relever dans le récit du prêtre de Saturne n'infirment pas sa véracité; on peut tout aussi bien les attribuer à ceux qui ont résume sa narration. Aujourd'hui que les lacunes dans nos notions géographiques sont beaucoup plus restreintes et les points de repère infiniment plus nombreux qu'alors, il ne se produirait pas de moindres confusions, si les voyages de nos explorateurs, au lieu d'être décrits par eux et accompagnés de levés topographiques, ne nous parvenaient que déformés, après avoir passé de bouche en bouche pendant plusieurs générations. A plus forte raison devait-il en être ainsi pour ceux qui ont répété, sans pouvoir le bien comprendre, le récit souvent atlégorique de l'indigène du Nouveau Monde.

Sylla et Plutarque prenaient peut-être à la lettre les assertions relatives au Grecs des îles et du continent transatiantique; elles mériteraient peu de crédit s'il fallait absolument les interpréter de la sorte, mais il n'est aucunement nécessaire de croire que les colons de la Méotide occidentale fussent venus directement de l'Hellade, de l'Ionie ou de l'Archipel; leur point de départ pouvait être beaucoup moins éloigné; sans parler des Grecs établis dans la Gaulé, il devait y en avoir d'autres jusque dans les îles Britanniques. Saint-Jérôme écrivait à ce propos : « Lisons les livres de Varron Sur les Antiquités, ceux de Sisinnius Capiton, du grec Phlégon, ainsi que d'autres grands savants, et nous verrons que presque tontes les îles, les côtes

du monde entier, et les terres voisines de la mer, ont eu des Grecs pour habitants. Ceux-ci, comme nous l'avons vu, ont occupé tous les rivages de la mer, depuis les monts Amanus et Taurus jusqu'à l'Océan Britannique '. » Cette dernière assertion n'est pas aussi invraisemblable qu'elle en a l'air : outre qu'elle est corroborés par l'existence, au temps de Solin , d'une inscription grecque dans la Calédonie, elle cadre bien avec d'autres passages des écrivains classiques et avec de nombreuses traditions gaéliques. Nous allons voir en effet, d'après une combinaison de celles-ci avec ceux-là, que Hercule, ou plutôt son pendant gaélique Ogma, s'établit en Irlande et de là passa dans les îles transatlantiques où il porta une civilisation plus développée. En d'autres termes, la thèse ethnographique du prêtre de Saturne va être confirmée par divers auteurs auxquels elle est étrangère.

<sup>1)</sup> Terras que mari vicinas Gracis accolle occupatas : qui ut supra diximus [sol. 511], ab Amano et Tauro montibus, oumis maritima loca usque ad Occamus possedere Britannicum (Liber questionum hebraicurum in Genesim, col. 515 du 1. Il de Sancti Eusebii Hieropymi Stridonensis presbyteri spera, édit, par Johannes Martianny, Paris, 1600, in-F.)

In quo recessa Ulyxen Caledonia appulsum manifestat ata gravia litteria scripta votum (Polyhist. ch. 22).

<sup>\*)</sup> Nous savona dejà, par Ammien Marcellin, que Hercule avait conduit des colons Doriens jusque sur les rives de l'Atlantique et, par Pigander, que es dieu lin-même avult traverse l'Ocean (voy. plus hant, p. 5, note 1). Ces traditions nous expliquent pourquoi, des le temps d'Ariatote, on appelalt Voie d'Hercule un grand chomin qui allalt d'Ralie en lberie, on passant par la Ligurie et la Celtique, et où la sécurité des voyageurs grees et indigènes étail garantie par la responsabilité des gens du voisinage. (De mirabilibus quecuttationibus dans Aristatonis opera connia, collect. Didot, vol. IV., part. 1, Paris, 1857, in-8 p. 88). - Ephoro de Cumes, contemporain du philosophe de Stagire, affirme que les Celtes étaient philhellènes (dans Strabon, Géoge, L. IV : ch. 4, § 6). - Un anonyme que l'on croit être Seymnus de Chios on Marcianue d'Hérarlée, mais qui on tout cas serivait vers l'an 90 avant notes ece, dit que, dans leurs relatione avec les Grees, des Celtes asufent adopté les mours da ce demiere. (Periegesis, v. 183 185 dam Georgaphi graei minores, edit. par C. Müller, Coll. Didet, t. I. Paris, 1865 in 8° p. 202. J - Enfin Righard do. Cirencester, qui ecrivait au XIIIe siècle, mais qui s'appuyait aur d'anciene documents, dit qu'il ne manquait pas d'auteurs pour affirmer que l'ercule ctuit renu fonder un royaume en Bretagne; plus loin, il ajoute que, d'après les anciene, on voyait du pays des Cymrys les colonnes d'Hercule et que l'ila de dierenies n'en était pas éloignée (voy, sa Descript, de la Bretagne, ch. 111, § 3, et VI, § 16, dans Six old english chronieles, trad, par J.A. Gilen. Londres, 1841, p. 423, 4411.

Diodore de Sicile rapporte' que Hercule, s'étant uni dans la Celtique avec la fille du roi de ce pays, en eut un fils nommé Galatès qui devint roi à son tour et donna son nom à ses sujets. Parthenius est encore plus explicite\*; il donne à la princesse le nom de Keltine, au pere celui de Bretannos, et au fils celui de Keltos. Ce demi-dieu passait donc your avoir été en relations avec les Bretons . On l'identifiait avec Ogmios, le dieu de la force intellectuelle chez les Celtes\*, correspondant à Ogma, l'inventeur de l'alphabet ogam, d'après les Gaëls . Or Ogma était issu de Nemed qui avait conduit en Irlande une colonie gréco-sevihe. Il y avait alors dans cette île des géants sanguinaires, les Fomors, qui font pendant aux Cyclopes des fables classiques", et qui passaient pour être en connexion avec les Celtes, Polyphème leur chef, ayant en de la nymphe Galatée, Keltos, Illourios et Gala?, les éponymes des ancêtres ou de peuples frères des Gaëls. Comme fils d'Ouranos, les Cyclopes étaient frères de Kronos et des Titans, et il est permis de croire qu'ils habitaient avec eux la Kronie, ce paradis des dieux détrônés et des héros vaincus ".

Chez les Gasis, Tethra, roi des Fomors, est identique à Kronos ": de même que celui-ci dévorait ses propres enfants,

y Voy. Bichard de Circonester, cite plus haut, p. 10, note 3.

2) Lucien de Samouste, Préface ou Hercule, § 1-0.

1) D'Arbois de Junainville, le Cycle mythet, sriamtais, p. 87-89.

1 fd., ibid., p. 218-219.

\*) Bacchytides, etté par Nat. Comes, Math., p.915; — Appian. Alexandr., In

bellix Hipricia, dans Script., de D. Bouquet, t. 1, p. 461.

<sup>1)</sup> Ribl. histor., fix. V, § 24, dans Scriptores rerum Gallicarum, edit. par D. Bouquet, t. I. p. 303.

<sup>\*)</sup> De amateria effections, ch. xxx, dans D. Bouquet, Script., L. I. p. 303.
\*) Amicales apparenment, puisque Diodore de Siede affirme que « ni Bacchus, ni flercule, ni d'antres héros ou souverains n'avaient porté la guerre » dans l'île Britannique (Bibl. histor., liv. V. § 21).

<sup>4)</sup> Leabhar Breathmach unnso siz. — The Irisis version of the Historia Britishum of Nennius, edit. avec notes at trait, par James-Benthorn Todd, avec introd, et addit, par Algerian Herbert, Dublin, public, de trish archeological Society, 1848, in 4°, p. 40-47.

<sup>10)</sup> a La nuit prit 1 regret is vois de la Kronie pour visiter les affreux et nébuleux Titans, haudis que l'aurore monta de la torre de Saturne à celle de Jupiter. » (Tietzès, Romer., v. 270-281. — Cfr. plus haut, p. 5, note 2).

11) Three trish glosseries, with a preface and index. by W. S. (Whitley

que les Carthaginois lui sacrifiaient les leurs 1 et que d'antres peuples immolaient des hommes sur ses autels 1, les Fomors exigeaient des fils de Némed les deux tiers des enfants nés dans l'année 1. Les Némédiens, pour se soustraire à cette insupportable tyrannie, prirent le parti d'émigrer : quelques-uns d'entre eux se joignirent sans doute 1 à ces bandes de Gaulois qui allèrent piller le temple de Delphes, en 279 avant notre ère, et dont les uns poussèrent jusqu'en Galatie, tandis que d'autres, restés à la solde de Pyrrhus, parcoururent avec lui la Macédoine et le Péloponèse, et qu'une partie d'entre eux retournèrent à Toulouse, leur patrie, avec un riche butin 2. Ceux d'Irlande se dirigèrent, à ce qu'il paraît d'après leurs propres traditions, vers le nord de l'Europe pour regagner les îles Britanniques, où ils introduisirent une civilisation plus

Stokes]. Londres, 1862, in-80, p. XXXI, 42; — P'Arbois de Jubainville, te Cucle mythol., p. 194, 198.

1) Vers l'an 300 avant notre ère, les Carthaginois attribuant au controux de Saturne, les revers qu'ils avaient éprouvés pendant l'invasion d'Agathoèle, résolurent de rétablir dans toute leur rigueur les anciens rites. Au lieu de continuer à sacrifier au dieu πατόρρησης des enfants achetés, ils choisirent dans les familles les plus illustres deux cents enfants, auxquels furent ajoutés trois cents autres, livrés par leurs propres parents, pour être immolés en l'honneur de Saturne (Diodore de Sicile, Bibl. histor., 1. XX, § 44).

\*) Denys d'Halicarnasse, Antiq. Rom. I. I. ch. IV; — Simon Pelloutier, Histoire des Celles, nouv. édit., par de Chiniac, t. V. Paris, 1771, in-18, liv. III, ch. VI, p. 159-102, 161-165; — Nal. Comes, Mythol., p. 64, 84, 129.

3) D'Arbois de Jubainville, le Cycle myth. p. 102; — Cir. Eug. O'Curry, Lectures on the manuscript materials of ancient Irish history, nous. Graye, Dublin, 1878, in 8, p. 250.

1) D'après Pausanins, les envalusseurs de la tirèce venuient des rives de l'Océan (l. X. dans O. Bouquet, Script., t. I. p. \$70), et cet nuteur du avon vu des cadavres de Carre, pouple vonu des extremités de la Cellique, qui sont désertes à came du froid (l. I. dans le même recouil, p.465). On a rapproché en nom de celui des Carinca qui, d'après Ptolèmée (l. II), habitaient le nord-ouest de l'Écosse, en plein pays garlique. — Diodère de Sicile (Bibl. histor., liv. Y. § 32), après avoir parlé des Bretons d'Iris ou piutôt Irin (en Gaellaux Erin, l'Iriande), passe immédiatement au pillage du temple de Delphes et aux éxpéditions en Asic, et il nomme Heliène-Galates les peuples qui y prirent part. Ge nom compose peut pariaitement comprendre les Tautha Dé Dansan qui, dans le cours de leurs expéditions, avaient séjourne en Grece.

2) Justin, Hist., I. XXXII. — Sur cette expédition, voy. les passages des écrivains classiques aexquels renvoie D. Bouquet, t. I. index chronol., p. LXXXV et s. — Cfr. Am. Thierry, Hist. des Gaulots, I. II, ch. t, m; — Félix Hobion, Hist. des Gaulots d'Orient, Paris, 1876, in-8°, ch. 19.

avancée : ils avaient en effet, pendant leur séjour en Grèce et notamment à Athènes, été initiés aux lettres, aux sciences et aux aris, et même aux pratiques de la magie '.

Les légendes ethnographiques des Gaëls ne sont donc pas inconciliables avec l'histoire positive, et l'on concoit que les Grecs entendant parler de Tuatha Dé Danann (gens du dieu de Danann), compagnons d'Ogma, qui avaient traversé l'Océan Atlantique, les aient qualifiés de Grees (Azvzu) et les aient pris pour des compagnons de Héraklès-Ogmios, établis sur le continent transatlantique. Ils procédaient sans critique à des identifications de ce genre : pour peu qu'une divinité étrangère eut des attributs communs avec un hôte de leur Olympe. ils ajoutaient à son nom barbare un qualificatif au moyen duquel ils en faisaient un de leurs dieux; une centaine d'années avant notre ére. Posidonius affirmait, par exemple, que les femmes des Namnètes sacrifiaient à Bacchus dans un îlot placé juste en face de la Loire, et Artémidore prétendait que, dans une île située près de la (Grande) Bretagne, on rendait à Démèter (Cérès) et à Korè (Proserpine) le même culte que dans l'île de Samothrace 1.

En s'appropriant ainsi les fabuleux exploits des Tuatha De Danann et les croyances religieuses des Celtes, qui eux-mêmes n'étaient pas sans leur avoir fait de nombreux emprunts, les Grees étendaient le domaine de l'Hellénisme en vertu de la fiction qui permet de déclarer anglaise, française, espagnole, avant de l'avoir réellement colonisée, toute terre découverte ou explorée par quelque navigateur de ces nations. Ces exemples feront comprendre comment saint Jérôme a pu dire avec une apparence de vêrité que les Grees avaient occupé tontes les îles et les rivages du monde connu des anciens; non pas que des Doriens, des Ioniens, des Achéens ou des

<sup>1)</sup> Bod, O'Flaherty, Ogygia seu rerum Hibernicarum chronologia. Londros, 1685, in-4°, p. 66, 71, 73; — J. Kenting, A general history of Ireland translated by Dermod O'Connor, 3° édit. Londres, 1738, in-folio, p. 40, 42, 43.

\*\*) Strabon, Géogr., I. IV ch. w. § 5. — Cfr. Priscianus, Periogenis & Dinnysio, v. 586-587, et Rufus Pestus Avienus, Descriptio a bis terras, v. 751-754.

Aoliens enssent pénétré dans tous les lieux accessibles par mer, mais leur nation y était représentée soit matériellement par ses produits, soit intellectuellement par sa langue, ses mœurs, sa religion ou sa civilisation qui s'étaient certainement infiltrées de bonne heure chez les Celtes du continent ou des îles Britanniques. Or les Celtes allaient à Thulé sous le cercle polaire aussi bien du temps de Pythéas, au 17° siècle avant notre ère, que douze cents ans plus tard au temps de Dicuil, et l'on sait que plusieurs anciens navigateurs se rendant en Irlande furent jetës sur le littoral du Nouveau Monde. Les sagas en donnent de nombreux exemples ' et nous apprennent aussi qu'un certain nombre de navires égarés ou naufragés surent retrouver leur route et regagner leur pays. Les conditions dans lesquelles voyageaient les Scandinaves vers l'an 1000 n'étant guère meilleures que celles des contemporains de Pythéas, il n'est aucunement impossible que les anciens Gaëls ou même leurs prédécesseurs les Tuatha De Danann aient trouvé le chemin du Nouveau Monde, s'y soient établis et aient fourni les principaux traits du curieux récit de Sylla.

Mais il n'est guère vraisemblable, objectera-t-on, que les Grecs ou les Celtes aient, à une époque si reculée, senti le besoin d'aller coloniser les îles septentrionales si peu favorisées de la nature, alors qu'il y avait plus près d'eux tant de contrées fertiles et mal peuplées où il leur eût été plus facile de s'établir. Nous répondrons que ces émigrants ne cherchaient pas exclusivement des peuples à dompter, des terres à coloniser, ou des ports pour y fonder des comptoirs commerciaux; ils avaient aussi, comme nous, des stations scientifiques et des lieux de pélerinage; c'était notamment le cas pour Ogygie et les îles des Génies situées au nord de la Grande Bretagne. Constance Chlore n'était pas le seul payen qui eût

E. Beanvois, la Décenverte du Nouveau-Monde par les Irlandais et les premières traces du christianisme en Amérique avant l'an 1000, dans Compterendu du Congrès international des Américanistes, tre session, Nancy, 1875, 1. I, p. 79.
 Yoy, plus haut, p. 5, 8.

vonlu contempler le soleil dans des contrées où il ne se conche presque pas. 'Nombre de gens pieux parmi ses correligionnaires voulaient aller jusqu'à la fatitude où il n'y a pas de unit à la Saint-Jean d'été et même où le soleil reste six mois sur l'horizon selon une exagération dont parle Pline l'Ancien. Aux veux des peuples qui adoraient l'astre du jour, ce singulier phonomène avait un caractère religieux, et de même que les Parsis envoient encore de l'Inde, où ils sont actuellement établis, jusqu'à Bakou, près de la mer Caspienne, des prêtres pour desservir un temple où les gaz souterrains alimentent les flambeaux qui, selon leurs rites, doivent brûler continuellement en l'honneur du soleil : de même les Bretons et les Gaëls ont dû éprouver, dès l'antiquite, le besoin d'élever des autels aux divinités sidérales jusqu'auprès du cercle polaire, notamment à Saturne dans l'île d'Ogygie et dans les lles antérieures\*, et à Apollon chez les Hyperbordens, Partout les missionnaires ont précédé les commerçants ou les conquérants, parfois môme les explorateurs, quand ils ne l'étaient pas eux-mêmes. Ceux de l'île d'Ogygie n'avaient pas seulement à observer les éruptions de l'Hekla ou les jets d'eau du Gevsi pour en tirer des pronostics ; qualques-uns d'entre eux prolongeaient leur séjour en Islande pour y poursuivre leurs études philosophiques qui, dans l'acception très large autrefois donnée à ce terme, n'étaient pas exclusivement spéculatives, mais embrassaient aussi tout l'ensemble des connaissances humaines. L'un d'eux disait à Sylla qu'il s'était spécialement occupé d'histoire naturelle, de géométrie et d'astronomie, de sorte que ces antiques pionniers de la science ont devancé de deux mille ans nos explorateurs des mers polaires; il n'est pas jusqu'à nos stations météorologiques qui n'aient dû avoir leur prototype dans celle d'Ogygie. L'enthousiasme religieux est un plus puissant mobile que l'ambition,

<sup>1)</sup> E. Beauvois, l'Elysée transatt., p. 284.

Hist, nutur, l. II.
Voy. plus haut, p. 5.

Voy. plus hant, p. 8.

que l'appat des richesses ou que l'amour de la science ; bien avengles et ignorants de la nature humaine sont les politiques qui le bannissent de leurs programmes!

Après l'expédition en Grèce et le retour de la fraction des Némédiens qui avaient pris le nom de Peuple du dieu de la littérature, les Fomors, vaincus et expulsés de l'Irlande, se réfugièrent dans plusieurs contrées, notamment dans le Lochlann (Pays des fjords, Scandinavie), d'où on les voit revenir de temps à autre pour molester leurs vainqueurs. Quelques-uns traversèrent l'Atlantique pour s'établir dans les îles et sur l'immense continent mentionné par Plutarque, et c'est eux que cet écrivain nomme la population kronienne. Tethra, leur chef, quoique détrôné comme Saturne, continua, comme luià régner sur les Bienheureux et sur les Fomors qui répondent de point en point aux Titans, habitants de la Kronie et compagnons du ténébreux Kronos. De même que celui-ci recevait dans son séjour les êlus désignés par l'usurpateur de son trône, de même Tethra, le premier occupant de Mag-Mell (Plaine de délices) donna asile aux Tuatha Dé Danann ',

<sup>1)</sup> Tactha De Danann, met a mot : Gena du dieu de Dana. Or Dana, au génitif Danann ou Donand, était la déesse de la littérature, et dan signifiait en vieux gaelique : talent, génie (H. D'Arboin de Jubainville, Introduction à l'étude de la littérature celtique, Paris, 1883, in-80, p. 260; le Cycle mythol. irlandais, p. 144-149).

<sup>2)</sup> Old celtic remances translated from the gastic by P. W. Joyce, Londres, 1879 in 180, p. 229; — D'Arbois de Jubainville, le Cycle mythol, irlandais, p. 132.

<sup>\*)</sup> D'Arbois de Jubainville, abid, p. 192, 193, 198; — E. Beaurois, l'Elyste Iransatt, p. 289.

Tzetzės, Homerica, v. 270, 289.
 Vay, plus land, p. 2.

of On est autorise a l'induire de ce qu'il y avait des Sides dans le royaume transatlantique de Tethra (E. Beauvois, l'Elysée transatt. p. 280); or de tons les génies des Gaels, les Tuatha étaient les seuls qui fussent appeles Sides. (In trish mythology we meet with three principal classes of supernatural beings; the first divine, the second carthly, and the thrid infernal. The first class a the Side, the spirits of the Tuatha de Danand. The chiefs of these spirits became deities; the rest bessed immortals residing in the Land of the Living..... We must remember that none but the spirits of the Tuatha de Danand are called Side. These Side were the native terrena deities of ancient Eriu. — I. O'Beirne Crowe, notes au Siabur-Charpat Cen Calaind, p. 402 de The Journal of the Royat historical unit archeological Association of Ireland to serie, t. 1, part. 2, Dublin, 1871, in 8.) — Cfr. E. O'Gurry, Lect. p. 505; — P. W. Joyee, Old cellie romances, p. 402.

ses proscripteurs, lorsqu'ils eurent à leur tour éprouvé les reverside la fortune.

Ceux-ci en effet furent expulsés de l'Irlande par de nouvenux immigrants, les fils de Miled, qui étaient venus de l'Orient, en passant par l'Égypte, par la Gétulie, où s'élevait la ville de Carthage, par l'Espagne, où elle avait envoyé des colonies; et comme ils s'appelaient Féné, nom rapproché de Pæni, les Phéniciens d'Afrique, on en a conclu qu'ils appartenaient à cette famille sémitique.3 Ils en pratiquaient en effet le culte sanguinaire; aussi rétablirent-ils les sacrifices humains que leurs prédécesseurs, les compagnons d'Ogma, avaient abolis, de même que Hercule avait adouci les rites des adorateurs de Saturne. Plus cruels même que les Fomors, ils immolaient en l'honneur de Crom Cruach leur propres enfants, les premiers nés, pour obtenir de cette idole le beau temps, de bonnes récoltes, la puissance et la paix. Crom Cruuch, que l'on interprète de plusieurs manières, mais dont la traduction la plus littérale est la courbe ensanglantée, était une pierre ornée d'or, convexe, comme l'épithète nous autorise à le penser, et

1) D'Arbois de Jubainville, le Cycle mythol., p. 39, 173, 228. - Ca nom est

derenn Figur dans les poèmes ossinniques et Fraian en angluis.

\*) Denys d'Halicarnasse, Antiq. Rosa, L. I. dans Script. de D. Bomquet, L. L. p. 368; - Nat. Comes, Mythol. p. 64; - Pelloutier, Hist. des Celtes, I. III.

ch, 6, t. V. p. 159-162.

Yoy, un passage caracteristique du Liere de Lemater, trud. par M. d'Arhois de Juhainville dans le Cycle mythat, iclandais, p. 107-108, esproduit plus

loin p. 28, note 2.

<sup>1)</sup> E. O'Curry, Mct. p. 127, 164, 217; - Lor. Disfenhach, Collica, Versuch einer genealogischen Geschichte der Kellen, t. 11, part. 2, Stuttgart, 1840 in-8.

<sup>2)</sup> Dans le mines ordra d'ideas on a roulu aussi diriver de Gatuti le plus connu de lour nom; Goulheaf ou Gaeldhil (pronunces Garil, O'Curry, Leef, p. 3. note 3); ayncopé en Gaël. « Bardi hiberoici, Mastimurius et Eochodina, qui sarulo IX floruerunt, majores suos idea Gaethinia dictos inisse ainut, quia e Gethalia orti in Hispaniam primum alque inde in Hiberniam transferunt, conducente Hebero et Heremone, filia cujuadam militis [Miled, d'où Milediene], cui namen Golam, qui à Fenin-Fear-Saoidh, ist est à Phonice-vire-sapiente, genus summ traxisse dicebatur. - (O'Conner, 1. 9, cite par Diefenbach, Cellica, 1, 11. part. 2. p. 419].

<sup>1)</sup> E. O'Curry (Lectures, p. 632) rendait oce mote par bloody magget (je ver sanglant). Il semble préférable de les expliquer avec M. d'Arbois de Jubainville par la courbe sanglante (Cycle mythol, p. 167).

servant apparemment à appuyer les victimes humaines pendant le sacrifice : en d'autres termes ce devait être l'autel même sur lequel on égorgeait les premiers nés offerts à cet oracle lorsqu'on le consultait. Une fois ses adorateurs, les Milédiens, fils de Miled, ou Gaël propres, poussèrent le fanatisme jusqu'à se vouer eux-mêmes à la mort: leur roi Tigernmas, les avait convoqués dans la Plaine de l'adoration (Mag Slechta), pour les solennités de Samain, la fête des morts qui se célébrait le premier novembre, et qui était la quit même dans laquelle les Némédiens, ancêtres des Gaëls, pavaient leur tribut d'enfants aux cruels Fomors. Les dévots se prosternèrent avec tant de force devant Crom Crunch que le sang leur jaillit du front, du nez, des oreilles et des coudes, et que la plupart d'entre eux en moururent. On signale chez les Gaulois une coutume qui pouvait différer quelque peu, mais qui avait toujours pour résultat l'effusion du sang humain : les empereurs Auguste et Claude leur ayant interdit, l'un partiellement, l'autre totalement les sacrifices humains, les dévots tournèrent la prohibition en se faisant tirer du sang dans les temples.3 On verra plus loin que cette pratique passa par les mêmes phases, se succedant dans le même ordre, au Mexique, et que les rites inhumains des adorateurs de Saturne (Tezcatlipoca-Huemac) y furent abolis par le représentant d'Hercule (Quetzalcoatl), puis rétablis par une réaction barbare analogue à celle des Milédiens, tandis que les deux chefs des cultes opposés tronvaient place l'un et l'autre au paradis terrestre, comme Tethra et ses anciens

<sup>\*)</sup> O'Flaherty, Ogygia, part. III, ch. xxi, p. 197; — E. O'Curry, Lect., p. 103.
\*) O'Flaherty, Ogygia, part. III, ch. xxi, p. 195, 197; — Ch. O'Connor (prol. part. I. p. 22) cité par John O'Daly dans Transactions of the Oscianic Society for the year 1850, vol. IV, Dublin, 1850 in-8, p. 30-31 note; — Thomas Moore the History of Ireland, ch. n. dann Collection of ancient and modern British authors de Baudry, vol. 199, Paris, 1837, in-8, p. 15 note; — D'Arbois de Jabainville, le Cycle mythol. p. 142.

<sup>2)</sup> Gentes superbo, soperatitions, aliquando etiam immanes adeo ut hominem optimam et gralissimam diis victimam cadorent. Manent vestigia ferilatis jam abolita, atque, ut ab ultimis cadibus temperant its ultilaminus, uhi devotas altaribus admovere, delibant (Pomponus Mela,l.III. ch.u). — Sur los escriflees immains ches les Celtes, voc. d'Arbais de Jubainville, Introd. à l'étude de la tittér, celtique, p. 144-151; le Cycle mythel., p. 107-111, 376-331).

adversaires, les compagnons d'Ogma, vivaient côte à côte dans le Mag-Mell.

Les druides que les Romains persécutaient comme les gardiens de ces sanguinaires superstitions, n'étaient pas non plus en honneur sur le Grand Rivage vou continent transatiantique; tel fut du moins le cas lorsque les Tuatha De Danann s'y furent réfugiés; ceux-ci étaient en effet plus humains et passaient pour plus civilisés, non-seulement que les Fomors leurs prédécesseurs, mais aussi que les Milédiens ou Gaëls propres, leurs successeurs?. Dans leur nouvelle demeure, le royanme de Tethra (Kronos), ils répondent à la description que fait Rèsiode des compagnons de Saturne', « Lorsque cette race fut cachée en terre, dit le vieux poète, elle fut transformée par la volonté du grand Zeus (Jupiter) en génies bienfaisants, qui vivent sur terre, qui gardent les hommes mortels et qui tiennent compte des bonnes comme des mauvaises actions. Dans leur enveloppe aérienne (les nuages), ils volent par le monde, donnant la richesse; voilà le privilège royal qui leur a été départi\*.» Ces anciens sujets de Kronos, devenus ses ministres dans la Kronie," y avaient pour compagnons les Titans et les Géants', de même que les Sides l'étaient des Fomors dans le Mag-Mell,

Les Tuaths De Danann furent non seulement confondus avec les Fomors , leurs anciens ennemis, mais ils finirent par être adorés de ceux qui avaient pris leur place en Irlande\*. Passés à l'état de divinités telluriques', ils furent appelés Sides ou

<sup>1)</sup> Bruidlem is not leved, for little has it uttained to hongure ; on rightcous Great Strand (ar Tra'ig ma'ir firien), dit a un mi de la race de Miled une nymphe de la race des Sides. (Aventures de Condia le Reau. Voy l'Elysée transait. p. 289). — Il n'y avait pas de druides ches les Sides (O'Beirne Crowe, dans the Journal of the Moy, hist, and arch. Association of Ireland, is strie, vol. III. part. 1, p. 126).

4) E. O'Curry, Lect. p. 505.

a) D'Arbois de Jubainville, le Cycle mythol, p. 9, 12-13, 144.

<sup>1)</sup> Hankade, les Transme et les jours, v. 121-125.

<sup>&</sup>quot; Voy. plus hant, p. 7.

<sup>1</sup> Voy. plus hant p. 14-10. 1 P. W. loyes. Old Cellic romaness, p. 314, cfr. p. 289, 266.

<sup>1)</sup> ld., Ibid. p. 401-402.

<sup>1)</sup> Dei terroni, d'après le Livre d'Armagh eité par J. O'Beiron Crowe sans the

Sigaiges, hôtes des sids ou sigs mamelons, tertres, mounds, parce qu'ils s'étaient retirés et avaient caché leurs trésors dans des grottes ou palais souterrains. Ils devaient un jour revenir les chercher, en attendant, ils faisaient de fréquentes apparitions dans leur ancienne patrie, l'Irlande, avec laquelle le Mag-Mell était en perpétuelle communication par des voies souterraines et sous-marines qui débouchaient dans les sids. On se les représentait parfois comme des vieillards vêtus de blanc et se tenant près de quelque fontaine un livre à la main. Lorsqu'ils chevauchaient sur terre ou galopaient sur mer, qu'ils volaient sous forme d'oiseaux ou sur les ailes du vent qu'ils faisaient glisser sur l'eau des nacelles de cristal de ou d'airain.

Journal of the R. hist, and arch. Association of Ireland, in serie, vol. III, part. I. p. 126, Dublin, 1874 in 8. Ce manuscrit est du IX siècle, mais les glosses marginales peuvent ne pas remonter aussi hant. — Voy. D'Arbois de Juhainville, Essai d'un catalogue de la littérature épique de l'Irlande. Paris, 1883, in 8, p. 1711; — Cfr. Ernest Windisch, dans res Irische Texte. Leipzig, 1890, in 8, p. 774).

1) Mame serie de the Journal, vol. II, part. I. 1872, p. 184-185.

P. W. Joyce, Old celtic romances, p. 402; — D'Arbois de Juhainville, le Cycle myth., p. 144, 266-267; — E. Bezuvois, l'Elysée transat. p. 228, 230.
 John O'Hart, Irish pedigress or the origin and stem of the Irish nation, 3- édit. Dublin, 1881, in-8, p. 741.

4) Brian O'Looney, dans Transactions of the Ussianic Society for the year 4856, Dublin, 1850, in-8, p. 231; — E. Beauvois, l'Elysée transact. p. 295.

5) Mox abi juxta fontem conspiciunt seniores gestantes vestes candidas et libros in manibus habentes, mirantur insolitos hominum habitus et dispositiones; existimantquo eos da viris Sidhe esse, Viros Sidhe vocant Hiberni ucrius spiritus ant phantasmata; ex eo quod ex amemis collibus quasi prodire conspiciantur, in quibus vulgus eos habitare credit; quae collium talium licia habitacula a nostris sidhe vel siedha dicantur. (H. O'Flaberty, Ogygia, part. III, ch. xxu, p. 200; — Gir. O'Curry. Lect. p. 205; — Windisch, Irische Texte, p. 774). — Aingus, le plus habits magician de la race des Tuatha De Danann est qualifié de viullard (P. W. Joyce, Old celtic romances, p. 326, cfr. p. 291).

\*) E. Beauvois, l'Elysée transat. p. 296. — L'auteur du present travail se cité fréqueument lui-même, non pas comme autorité, mais pour abreger en renvoyant à de precèdents mémoires où il a donné des exemples et indique les sources.

7) The sick bed of Guchulann, texts at trad. par E. O'Curry, dans the Allantus, n° 3, t. 11, part. 1, p. 120, Dublin, 1859, in-S; — l'Elysée transatl., p. 207, 298, 299, 303, 304.

\*) D'Arbois de Jubainville, le Cycle myth. p. 288, 295, 297, 321.

\*) P. W. Joyce, Old cellie romances, p. 291.

(1) E. Beauvois, \* Elysée transatt., p. 289, 290, 290, 315.

11) Windisch, Irische Texte, p. 774.

ils s'enveloppaient de brouillards ou d'un manteau magique qui les rendait invisibles, ou bien se laissaient voir à qui il leur plaisait . Les nymphes de cette race vennient parfois demander protection aux guerriers irlandais ', ou reprenaient momentanément la condition humaine pour vivre sur terre avec l'époux de leur choix , mais le plus souvent elles emmenaient dans le Mag-Mell, au-delà de l'Océan, les héros Gaëls qu'elles jugeaient dignes de l'immortalité . Les élus jouissaient d'une perpétuelle jeunesse tant qu'ils demeuraient avec les Tuatha Dé Danann, mais s'ils revenaient dans leur patrie et touchaient seulement du pied le sol natal, l'enchantement cessait tout d'un coup et ils se trouvaient vieux, impotents, décrépits .

Voilà un rapide résumé de ce que les traditions celto-grecques, relatives à Kronos et aux Bienheureux, et leur version plus moderne, conservée par les Gaëls, nous apprennent de la Kronie et du Mag-Mell ou, en d'autres termes, de l'Elysée transatlantique. Leurs principaux traits se retrouvent tous et, ce qui est plus important, dans le même ordre, chez les Toltecs et chez les Aztecs, leurs successeurs. Chez ces peuples, Huemac' ou Uemac' fait pendant au kronos gallo-grec et à

3 E. O'Curry, Leet. p. 505 ; - Joyco, Old cellie rom. p. 20t ; - D'Arbois de

Jahainville, le Cycle mythol. p. 141, 144, 158, 280

\*) D'Arboia de Jubainville, le Cycle mythol. p. 313, 319, 321; - E. Bezavois, l'Elunie francatt. p. 292, 293, 200.

5) D'Arbois de Jubainville, le Cycle mythel, p. 313, 319, 331; — E. Beauvois,

l'Elyade transatt. p. 203, 204, 200.

vois, l'Elysée transail. p. 305-317.

1) Cest, avec la variante Hueman, l'orthographe la plus commune, celle de Torquemala, de Izilitzochiti, de Greg. Garna et de la plapart des modernes.

\*) C'est l'orthographe des PP, B, de Sahagun et D, Durau, qui donne les variantes Umrimue of Hucymac.

<sup>1)</sup> Keating, A general history of treland, 3º milit. \$738, p. 40-47; - D'Arbois de Jubmaville, le Cycle myth. p. 76, 141, 144, 356.

a) The nick bed of Cuchulainn, dans the Atlantis, no 3, p. 118; - E. O'Curry On the manners and customs of the uncient trish, edit, par W. K. Sullivan, Londres, 1873, in-8, 1. II, p. 193 : - D'Arbois de Juhainville, le Cycle mythol. p. 46, 277-8, 280, 281, 300, 320, 321, 323; - L'Elysée transatt., p. 288, 289, 202, 294, 296, 315,

<sup>1)</sup> Brian O'Looney, dans Transactions of the Ossjanie Society, vol. IV, p. 232; - D'Arbois de Juhainville, le Cycle mythal., p. 381; - E. Bezuvois, l'Elijsée transmil., p. 288-290, 302-303, 312, 313.

3) D'Arbois de Jubainville, le Cycle mythot., p. 360,362,363,365; — E.Bean-

Tethra des Gaëls : les trois figures sont sorties du même moule, mais celles qui ont été le plus longtemps en circulation, sont naturellement le plus effacées. La mieux conservée est celle de Kronos-Saturne, tant à cause de l'abondance des documents que parce qu'elle a été fixée par les descriptions des poètes, dès les temps payens, avant d'être oblitérée par des transmissions successives ou altérée par un mélange avec d'autres conceptions. Celle de Tethra, ne nous étant connue que par des sources chrétiennes du moyen-age, est déjà beaucoup plus fruste; enfin l'épreuve la plus récente, la légende de Huemac, qui a été recueillie de la bouche des Mexicains par des Espagnols du xvi siècle, est la moins développés et malheureusement aussi la plus confuse. Elle est pourtant encore reconnaissable. Si elle ne donne plus l'idée d'un dieu, elle représente tout au moins un génie, un être surnaturel, comme l'est un des Saturnes les plus récents, le civilisateur du Latium

Mais si l'on ne s'arrête pas au nom et à l'apparence et que l'on veuille remonter au prototype de Huemac, on le reconnaitra dans Tezcatlipoca, le premier des soleils, c'est-à-dire le plus ancien des maîtres de l'Olympe mexicain. C'est qu'en effet le Kronos-Tethra des Toltecs n'a pas moins d'aspects et de qualifications que le dieu polymorphe auquel il correspond. Sous le nom de Tezcatlipoca, il est le second des quatre ills de Tonacatecli (Seigneur de notre vie) et de Tonacacihuati (Dame de notre vie), qui s'étaient créés eux-mêmes et qui ne quittèrent jamais le tre zième ciel, la plus sublime des régions éthérées. Ses deux plus jeunes frères, Quetzalcoatl et Huitzilopochthi, chargés de la création du monde, firent d'abord une moitié de soleil. Cet astre imparfait donnant trop peu de chaleur et de lumière. Tezcatlipoca se fit lui-même soleil et il le fut pendant treize fois cinquante-deux ans, soit six cent soixante-seize ans. Durant toute cette période, le monde fut rempli de géants . Quetzalcoatl, qui a plusieurs des attributs

<sup>1)</sup> Historia de los Mexicanas por sus pinturas, edit. par J. O. leuzbalceta dans Anales del Museo nacional de Mexico, t. II, Mexico, 1882, petit in-folio,

d'Hercule, contribua comme celui-ci à la destruction de ces monstres, les Fomors des Gaels; de plus il précipita le premier soleil dans l'eau', c'est-à-dire dans le Tialocan, cet élément étant gouverné par les Tialocs. Nous verrous en effet Tezcatlipoca, sous le nom de Huemac, sortir de ce paradis terrestre situé dans l'Océan Atlantique et analogue à la Kronie comme au royaume de Tethra. C'est là un curieux trait de cette légende, mais il n'est pas spécial à la mythologie mexicaine, S'il n'est pas dit en propres termes que Kronos ait quitté l'île d'Ogygie pour mener une partie de ses sujets sur le grand continent, c'est du moins assez vraisemblable, puisque Sylla parle d'une population kronienne établie sur les rives de la Nouvelle-Méotide<sup>4</sup>, et que les Gaëls nous montrent non seulement les Fomors infestant les îles de l'Océan Kronien', mais encore Tethra, leur chef, trônant sur le Grand-Rivage . Quand et comment y étaient-its allés? On ne le voit ni dans l'opuscule de Plutarque ni dans les sources celtiques, mais les Mexicains ont la prétention de nous l'apprendre : c'est à la suite d'une guerre civile qui aurait éclaté dans le Tlalocan, à Hucy-Tlapallan (grande ville du Soleil), aussi nommée Tulan on Thule. Mais avant d'aller plus loin, il faut prouver que ces différents noms désignent une seule et même contrée mythique située dans la mer de l'est par rapport au Mexique, c'est-à-dire dans l'Océan atlantique et correspondant à l'Elysée kronien.

p. 83, 87. — Quoique cette source, tort confuse, ait besoin de beaucoup d'éclairdissements, c'est une des plus précieuses, parce qu'elle contient les dépoattions faites par d'anciens prêtres pavens dorant le grand enquêteur Schestien Hamirez de Fuenteal, entre 1530 et 1535.

Nat. Comes, Mythol., p. 038-639.

<sup>1,</sup> Lo derribo es el agua... Talbeatecli, dios del agua, (Hist, de los Mexicaном пот ври рандатия, р. 87, 90).

Voy, plus haut, p. 4.

e) Al this time [c'est-z-dire pou après leur expulsion de l'Irlande cooquise par les Tuatha lie Danann ..... the Forsorian pirates, or sea kings ..., awarmed through all the German Ocean, and ruled over the Shetjand Islands and the Hebrides (E. O' Curry, Lect., p. 249.)

<sup>3)</sup> E. Boauvois, l'Elysés transati., p. 289. Cf. p. 291, où il est question de la Grande-Terre, qui correspond au grand continent (l'Amérique) du prêtre de Saturne. (Voy. plus haut. p. 4.)

Tlapallan, dont il est surtout question à propos de Quetzalcoatl et que nous regardons comme identique avec HucyTlapallan (Grand-Tiapallan) ou Huchnetlapallan (Vieux-Tlapallan) , était la cité de soleil , parce que le soleil en était le
seigneur , suivant une ancienne croyance qui était commune
aux Mexicains et aux Celto-Grees. Au temps de Cortès, les
Aztecs en avaient oublié la situation précise, mais ils savaient
que cette contrée était située du côté d'où vennient les Espagnols et ils leur demandaient des renseignements sur elle.
La situation orientale de Tlapallan ressort en effet de ce que
Quetzalcoatl, en y al'ant, se dirigea vers l'est et, comme il

1) Cf. pourtant l'opinion différents du D' Brinton (American Hero-Myths, Phi-

ladelphie, 1882, in-8, p. 125.

2) Dicen que [Quetralcoall] camino acia el Oriente, y que se fue à la ciudad del sol, llamada Tapailan, y fue llamado del sol, (Bern. de Sahagan, Ristoria universal delas cosas de Nucua-Españo, prol. du l. VIII.) — iba... à Tapalla... que avian venido à llamarie de parte del señor de elias, que cra el sol, [Juan de Torquemada, Segundo parte de les reintes un tibros reinates e monurchia Indiana, l. VI, ch. xxiv. 2º édit., Madrid, 1723, in-l., p. 50).

I Les Mexicains croyaient que leur dieu et roi Quetzaleoati était allé à Tlapallan pour se trouver avec le dieu Soleil (Su dies y rei Quetzaleoati avia ido a los reinos de Tiapala, à verse con el dies Sol. — J. de Terquemasta. Monurchia Indiana, l. IV, ch. xiv, p. 381 du t. l. — Cf. la note précedents).

4) J. de Torquemeda, ibid., l. VI, ch. xxiv, p. 50 du t. II.

3) Monteguma « savait par tradition que Quetralcoati s'en était allé par la mer vers l'Orient. . (B. de Saliagun, Histoire générale des choses de la Nouvelle-Espagne, trad, par le Dr Jourdanes et Riem Simonn, Paris 1880, gr. in-S, L X, ch. m. p. 79st. On eitera generalement l'ouvrage d'après la traduction soignée de ces savants consciencieux.) - Es llamado el lugar adondo [Quelzalcenti] lha Tiapalan, que fue por la mar arriba (Hernando Alvarado Texozomoc, Ceonfea Mexicana, edit. par Manuel Orozeo v Berra, Mexico, 1878, gr. in-8, ch. cviii, p. 687). Autre part (chap. av. p. 681); le même dit « Tlapalan por la mar del clelo arriba, a que M. II. Ternaux-Compans traduit par a Tiapallan situé au dela de la mer qui touche an ciel. = (Hist. du Mexique, par Don Alvaro Teroxomoc, Paris, 1847-1849, 2 vol. in-8, 1, 11, p. 227). La sens de arribe (dessue, en hant), dans la bouche des Mexicains hispanités est très bien déterminé par le passage suivant : « Doode el sol sale, llamamos nosotros arriba. » (Guazalo Pernandez de Oviedo y Valdes, Historia general y natural de las Indias, mas y tierra-firme del mar Oceano, public pour la Real Academia de la Historia, par D. Jose Amador de los Rice, 3º partie, 1. XLII, ch. p. t. IV. Madrid, 1855, pet, in-f., p. 43), et en affet l'ézozomoc, parlant du retour des compagnues de Quetralcoati, dil : « Han de venir por la mar del cielo y partes del Uriente. » (Gron, Mexicana, ch. cix, p. 896). - Cl. Fernando de Aibe Ixtillxocinil, Historia chichimeca, ch. 1xix, dans Antiquities of Mexico de Lord Kingsborough, t. IX, p. 278.)

avait promis de revenir, c'était naturellement de ce côté qu'on l'attendait'. Au reste sa destination n'était pas un point du golfe du Mexique, mais bien une île de la grande mer qui touche au ciel, c'est-à-dire de l'Atlantique. Voulant gagner cet Océan par le golfe du Mexique, il devait nécessairement se diriger vers l'est, jusqu'à ce qu'il sent franchi l'un des datroits qui séparent Cuba du Yucatan ou de la Floride; mais on ne pourrait deviner quelle voie il dut suivre, une fois sorti du golfe, si le nom de Tullan accolé à celui de Tlapallan n'était pas un trait de lumière pour nous. Tullan-Tlapallan est, comme ou vient de le voir, la cité solaire de Tullan, évidemment la Thulé des classiques. La consonnance des noms ne suffirait certes pas à justifler cette identification, si les mêmes croyances ne se rattachaient à l'un et à l'autre. Thulé est Ogygie 2 dont les habitants jouissent de l'immortalité\*; or le but de Quetzalcoatl, en se rendant à Tiapallan, était de devenir immortel . Ce n'est pas tout : les Bienheureux, admis à la citadelle de Saturne, autre dénomination d'Ogygie, « jouissent de la lumière du soleil aussi bien la nuit que le jour'. . On pouvait donc bien placer dans cette ile la cité du soleil, appelée Tiapallan en nahua. S'il en faut croire Isidore de Séville, le nom de Thulé vient du soleil \*, indication

<sup>&#</sup>x27;) Quetçalcoal..., fue de aquella tierra por la mar adelante. Joan Suarex de Peralta, Tentado del descubrimiento de las Vadina y su conquitta, ch. x. public par D. Justo Zuragozz, sons le titre de Noticias historicas de la Nueva Expuña. Madrid, 1878, in 1. p. 79-80). — La venida abia de cer del Oriente (id., ibid., ch. x. p. 94). — Sus profetas.... les habian demunenda (les dioses) haber de venir de histia doude el sol sale (Bartolomé de las Casas, Historia de las Indias, publice par le marquis de la Farnsanta del Vaile, I. III, ch. cxxu, t.IV. p. 480, Madrid, 1870, in S.)

<sup>1)</sup> Voy. pine baut, p. 3.

<sup>4)</sup> E. Bennvals, l'Elysée transatt., p. 283.

<sup>4)</sup> La causa [de ir a los reinos da Tiapalla]... fus descar sumamente hareres inmortal, y goçar la vida perpetuamente (1, de Torquestada. Mosarchia indium, 1, VI, ch. xxv., t. II, p 49; — If, B. de Suhagun, Hist. gén., 1, III, ch. rv., p, 200-210 de la trad. Jourdanet.)

<sup>3)</sup> Pindure, Olymp., II. - Voy. CEgica transatt., p. 277.

<sup>4)</sup> De cadem semper deserta, in endem XIV Etymologiarum libro, Isidores infi: Thale ultima insula Oceani inter septentrionalem et occidentalem plagam, ultra Britanniam; a sole nomen habent, quia in ca settivum solutitium sol facit. (Dicnii, de Mentura arbis terra, ch. vo. § 2, nº 3; p. 37 de l'adition Letronno).

précieuse, quoique l'on ne sache pas s'il y a un idiome dans lequel Thulé signifie soleil ; car lors même qu'elle serait fausse au point de vue étymologique, elle est parfaitement conforme à l'idée que les anciens se faisaient des régions polaires.

Outre le nom de Tullan-Tlapallan qui s'applique à la partie de la Kronie située sous le cercle polaire ou au-delà, les Mexicains avaient une dénomination plus générale pour désigner le paradis terrestre. Ils l'appelaient Tlalocan\* (Pays des Tlalocs) et ils le plaçaient à l'est de l'Amérique, dans l'Océan Atlantique, d'où leur venaient les bous vents et les pluies fécondantes. Les génies qui lui donnaient son nom, tiraient le leur de la terre, quoiqu'ils fussent les dieux des eaux et, l'on peut ajouter, de l'atmosphère où se forment les nuages et d'où tombent la pluie et la rosée. Ils habitaient tout à la fois dans l'air, sur les montagnes et dans les cayer-

<sup>1)</sup> Si l'on osait admettre que le nom de Thuis a été donné à l'ancienne Ogygie par les membres de la mission que les riverains de la Nouvelle-Madide (golfe du Saint-Laurent) y envoyagent tons les trente aus, on pourrait l'expliquer par le nahua, langue des pouples qui out porté un Mexique la legende kromenne. Ces peunies, d'après quelques traditions, venaient des rives de la lagune de Teocultuacan, o que por otro nombre se tlama Azilan, tiarra de que todos tenemos noticia caer acia la parte del Nurie, y tierra firme con la Florida, a (D. Duran, Hist. de las Indias de Nueva-España, t. 1, p. 8). Or in Floride pour les Espagnols du xvi siècle comprenuit toute la partie orientaie connue de l'Amérique du Nord. E. Beauvois, la Fontaine de Jourence et le Jourdans dans les traditions des Antilles et de la Floride, dans le Musean, Louvain in-8, juillet 1884, t. 111, nº 3, p. 405). La lagune de Teogulyacan; qui ciait au nord de ce pays, serait donc la Mécticle de Plutarque. Quoi qu'il en soit, il est à remarquer qu'en nahua tonatiun sivoine soleil, et tonutti, soluire ou estival, d'où Tonnlan à lugar del sol (Terrimmoe, Com. Mexicana, ch. 1), . The full furm is timutlan, from tong hacer sol, and the place ending tian ... Tallan is but a syncoped form of Touatian, the place of the sun. " [D. G. Brinton, American hero-myths, p. 83 et note 1). - Si l'on convintre que Tollan s'écrit avesi Tulu, et que ce nom est fort rapproché de Thuis, on sera frappe de l'assertion de Dieuri reproduite dans la note precédente : « Thuis, a sole nomen tialieus. »

<sup>2)</sup> Sahagun, Hist. gdn. t. l. ch. tv. p. 15 de la trad. Jourdanet; l. l. ch. ven, p. 26; l. Vl. ch. vni, p. 344-5; l. Vll, ch. v. p. 484; — Torquemusta, Monarchia Indiana, l. Vl. ch. xivn, l. Il. p. 82.

<sup>3)</sup> Sahagun, Hitt. gen., L VII, ch. 5, p. 584.

<sup>\*)</sup> Tialli (terre) et unée (etre), selon M. Hémi Siméon, dans la traduction de Sahagun, p. 21, unte 5; ou liellé et octit (jus du magury, sorte de vin blanc aussi appelé pulque), selon le Dr Brinton, (Hera-Muthe, p. 123, note 2).

nes! Ils disposaient aussi bien de la foudre, des éclairs, de la tempête, de la grêle et de la neige que de l'eau, de la pluie det des nuages. Maîtres de l'élément numide, qui manque trop souvent au Mexique et qui lui apporte tonjours la fertilité et la richesse, ils étaient regardés comme les générateurs de toutes les choses nécessaires à la vie et, par une association d'idées assez naturelle, on en fit des génies du paradis terrestre. Comme les phénomènes atmosphériques qu'ils personnifient, ces Tlalocs sont tantôt bienfaisants, tantôt nuisibles. Ce double aspect est un indice assez clair de la duplicité de leur origine; les uns mauvais, comme les génies des montagnes, de la tempête et de la grêle, sont les compagnons de Tezcatlipoca dans le Tlalocan primitif ou Tartare de même que les Titans et les géants l'avaient été de Kronos de teles Fomors, de Tethra de leur sacrifiait

1) Sahagun, Hist, gén. I. VI, ch. vm, p. 348; — Tlalos o Tlalocatecubili..., engendrador de las aguas, no le daban por lugar de su morada la mar, como los Griegos, sino otro en la tierra, finguendo ser mui agradable y defeitoso, mui fertil y colmado de trutas y frescuras. Decian que su atuacion y asiento era en un monte altisimo y grandisimo, en el qual se formaban y engendraban las aguas y lluvias (Torquemada, Mon. Indiana, I.V. ch. xxm, p. 45).

9 Sahagun, I. I. rh. iv. p. 15; l. VI. ch. vii. p. 347; l. VII. ch. v. p. 484; ch. vi. p. 485; — Diego Duran, Historia de las ledias de Nacra-España y islas de rierra franc. publice par J. F. Ramirez [et Gumesindo Mendeza]. Mexico, 1867, 1880, in 4°, 2 vol. de texte et 1 de planches, 1. II. p. 135.

Sahagun, ibid.; — Duran, ibid.
 Sahagun, ibid.; — Duran, ibid.

3) Sahagun, I. I, ch. iv, p. 15; ch. xru, p. 36.

\*1 Sahagun, I. VII, ch. vu. p. 485-0.

<sup>3</sup>) Sahagun, I. I. ch. iv. p. 15; ch. xi, p. 21; I. II, ch. in, p. 50; appendice do I. III, ch. ix, p. 235; I. VII, ch. vi, p. 484; ch. vii, p. 485-6; — Torquemada, Man. Indiana, I. VI. ch. xxii, p. 45; I. X. ch. 10, p. 251.

1) Sahagua, I. VII sh. vi, p. 484; ch. vii p. 485-6.

\*) Sahagan, I. I., ch. et. p. 15; h. VII, ch. vi. p. 485; — Torquemada, Men. Indiana, I. VII, ch. xxar, L. II, p. 47. — Brasseur de Boschourg, Hist. des matteur civilisées du Mexique et de l'Amérique centrale, Paris, 1867, in:80, t. I, p. 301, 368-0.

19) Torquemada, Mon. Indiana, 1, VI, sh. axii, p. 45, 46.

 Aussi Husimse clait-il appelò pades de lus hijos de las nubes (pero des tils des nuces, — (D. Duran, Hist. de las Indias, ch. exxes, t.n. p. 77.)

13) . Tinheaterii, dios del infierro, » est-il dit dans l'Hist, de les Mexicanos par uns pinturas, p. 88.

19 Voy, plus haul, p. 5, note 2; 11, note 10, et 16.

14) Voy. plus bant, p. 16.

comme à Saturne 4 et à Crom Cruach 4 de tendres enfants pour obtenir un temps favorable et de bonnes récoltes '. Les au-

1) Nat. Comes, p. 120.

2) « Crumm Cruach donnait dans chaque province la puissance et la paix. Pitovable matheur! les braves Goldels (Gaels) l'adornient; ils lui demandaient le beau temps..... Pour cette idole, sanz gloire, ils tuaient leurs enfants premiers-nea, avec nombreux cris et nombreuses plaintes de leur mort dans l'assemblée autour de Cromm Cruach. C'était du lait on du ble qu'il lui demanduit en échange de leurs enfants. » (Livre de Leinster, p. 213, passage trailuit par M. d'Arbois de Jubainville, le Cycle mythol. p. 107-8. - Voy. plus haut,

p. 17-18.)

1) Enderocaban esta fiesta para pédir buen aho..... sacrilleando sus mesmos hijos y hijas (D. Duran, Hist, de las Indias de Naeva-España, t. II, p. 137, 145.) - On tunit un grand numbre d'enfants dans ce mois [Atlamahunloo, le premier mois de l'année). On les sacriffait en beaucoup d'enstraits, sur le sommet des montagnes, en leur arrachant le cœur, pour honorer les dieux de l'esu, afin d'en obtenir des pluies abondantes. Sahagun, Hist. gen 1. II, ch. 1, p.57,58); — Cuando el muiz estaba à la rodilla, para un illa repartian y echaban pecho, con que compraban cuatro niños esclavos de edad da cinco à seis. años, y sacrificabantos à Thaloc, dios delagua...., por aplacar al demonio del agua, su dies Tlalos, y perque lloviese. (Téribio de Metolinia, Hist. de les Indios de la Nueva España I. I, ch. vu, p. 45 de Coleccion de documentos para la historia de Mexico, publ. par J. G. Icazbalceta, t. I. Mexico, 1858, in-10:] -On appelail le troisième mois Toyoutentti. Le premier jour en était consacre à une fête du dieu Tlaloc qui est la divinité de la pluie. On y tuait beaucoup d'enfants sur les montagnes, les offrant en sacrifice à ce dieu et à ses collèmes pour en obtenir de l'eau. (Salugue, L. II, ch. 10, p. 50). - Y por racon de tenerlos [Thioque] por dioses de las pluvias y aguas, compahanse esta dia (el segundo), y todos los demas de el dicho mes [Atlanahualco], en comprar niños tiernecitos, que um estaban a los pechos de sus madres, para sucrificarlos en los montes, de donde imaginaban que el agua les venta, y les parecia que las nubes se engendraban, en las quales tenian creido que los dichos Tialoques estaban y presidian. De estos niños comprados hacian luego sacrifleio. (Torquemada, Monarchia Indiana, l. X. ch. x, L. II, p. 251. - Cfr. l. VII, ch. 20, 21; t. 11, p. 119-121). Esta es la segunda flesta, que se le hacia al dios Tlalocatecabili, en este tercero mes, llamado Tocoxioniti, que quiere decir : Vela y vigilia pequeña, en la qual se acababan de sacrificar les minos comprades en el primer mes de su año, que (como ya hemos visto) staraba por tres meses este racrificio, porque era a fin de pedir agua para los sembrados. (Id. ibid., I. X., 12, 1. II, p. 254). - Sacrificandole (a Tialoc, cada ano cinco o seiz doneellitas de poco edad. (Fernando de Alva ixthixochitl, cuarta relacion, de la vida de los reges de los Tulteras, dans intiguities of Mexico de Lord Kingshorough, & IX, in-fe, Londres, 1848, p. 327.) - Le premier évêque de Mexico. Juan de Zumarraga, affirmait, selon le P. J. de Torquemada (Mon. Ind., i. VII, ch. 21, p. 120), que l'on saccifiait chaque année plus de vingt mille enfants. - il est à noter que, dans quelques grandes villes ayant des tecpan ou palais, le garçon ou la petite fille de trois à quatre ans, sacrifiés dans les montagnes à Thioc, dieu de l'eau, pour obtenir de la pluje et une bonne wegetation, devzient stre des vefante nobles, comme ches

tres Tialors, les bons, sont les acoiytes de Quetzalcoatl, qui. en sa qualité de dieu du vent, précède les nuages pour leur ouvrir la voie '. Ce sont les génies de l'âge d'or décrits par Hesiode et les compagnons d'Ogma, les Tuatha De Danana ou Sides, qui ont comme eux des demeures souterraines.

Ainsi, en ce point, comme en beaucoup d'autres, on remarque un parallélisme complet entre les traditions des Mexicains et celles des classiques et des Gaëls ; le Tialocan pent être superposé à la Kronie et au royaume de Tethra, et ses habitants sont comme les Titans et les génies de l'age d'or, ou les Fomors et les Sides, d'anciens ennemis réconciliés au point d'être confondus dans les légendes postérieures.

On a vu que le premier soleil, Tezcatlipoca, détrôné comme Kronos et Tethra, avait été relegué comme eux dans le Paradis terrestre, appelé Tialocan par les Mexicains. Mais l'Elysée portait chez les Toltecs et les Aztecs, comme chez les anciens Grecs et les Celtes , plusieurs noms dont les uns avaient à peu près la même signification, et dont les autres, différant aussi bien par le sens que par le son, s'appliquaient à des subdivisions. Il était naturel que la partie du Tlalocan où demeurait Tezcatlipoca, l'ancien soleil, fut appelée Tlupallan, la cité du soleil, et ses sujets les Toltecs. Ce dernier mot est en effet composé d'un nom de lieu avec la particule ethnique tecatl, au pluriel teca; de même que les mots Chobilteca, Tlaxcalteca, Amanteca, signifient respectivement habitants de Cholulan, de Tlaxcala, du quartier d'Amantlan à Mexico, - Tolleca doit venir de Tollan ou

les Carthaginois (voy. pins haut, p. 12, note 1), et non des esclaves, ni indens des plebelens (Torquemada, Mon. Ind., L. VII, ch. 21, p. 119.)

Saliagun, Birt. gén., I. I. ch. v. p. 15, 16; — Torquemada, Mon. Indiana, I. VI, ch. xxut, xxuv, t. II, p. 47, 52.
 Les trans, et les jours, v. 121-125. Voyez plus haut p. 19.

\*) Ogygie, Elysée, Kronie, îles Fortunées, îles des Bienheureux, Jardin des Hesperides, citadelle de Kronos (E. Beauvois, l'Elyufe transatt, p. 274-279, 253).

1) Bryan O'Looney, dans Transactions of the Ossianic society for the year 1850, 1. IV, Dublin, 1859, in-8\*, p. 230-232; - O'Beirne Crowe, dans the Journal of the R. hist. und. urch. Association of Ireland, 4" serie, vol. III, part, I. Dublin, 1874, in-80, p. 124.

Tula, forme contractée de Tonalan, lieu du soleil, et répondant exactement, sinon par l'étymologie, du moins par le sens à Thule a sole nomen habens. On peut le rendre par Thulites, quoique ce nom, tiré de Procope , s'applique aux habitants d'une autre Thulé, la péninsule scandinave auxqueis il avait été donné aussi à cause des phénomènes et du culte solaires décrits par cet auteur.

Après ces explications on comprendra mieux la portée du nom de Tullan-Tlapallan. Le P. Bernardino de Sahagun est à la vérité le seul qui accole ces deux mots, mais il n'est pas seul à mettre les Toltecs en relations avec Tlapallan. Torquemada les fait aussi venir , sinon de ce pays lui-même, du moins d'un autre qui, à en juger par l'épithète de vieux (Huehuetlapallan), était encore plus rapproché du berceau primitif. Mais c'est à Ixtilixochiti que l'on doit le plus de renseignements sur ces contrées. On parlera plus loin, d'après lui, de la première migration des Toltecs, partis de Huey-Tlapalan (Grand-Tlapallan) sous la conduite de Huemac. Il ne dit pas expressément que Quetzalcoati, chef de la seconde, fût originaire du grand, ou du petit, ni de l'ancien, ni même du nouveau Tlapallan, mais cela ressort clairement de ce que ce demi-dieu s'en

1) De bello gothico, II, to.

\*) Salieron de su patria, que se llumais Huchnellapalan (Monarchia Indiana,

l. L, ch. w, L. I, p. 37).

<sup>9)</sup> On lit bien dans la traduction française de Tezozomos que Quetralecati se réfogia à Tula ou Thepallan, situe au delà des mers (ch. cvu); qu'il avait emmené à Tula divers grands personnages et magiciens (ch. cv); qu'il avait promis de revenir de Tula (ch. cvu); que les biscuits offerts à Montexama per Cortes, confondu avec Quetzalcoatt, avaient eté envoyés de Tula [ch. cvu). (Histoire de Mexique par don Alvaro Tezozomoc, traduit sur un ms. inédit par H. Ternaux-Compans, Paris, 1847, 1849, 2 vol. in-50, t. II, p. 227, 237, 242), mais nulle part dans le texte publié par Orozoo y Berra, Tula p'est identifié avec Tiapallan.

<sup>5)</sup> Quetzalcoati... se veivio par la mirma parte de donde habia venido, que fue por la de Oriente, desapareciendose por la costa de Coatzacoalco (Fernando de Alva Iziliizochiti, Historia chichimeta, ch. 1, dans dufignities of Mexico de luri Kingsborough, I. IX. p. 206. Londres, 1848, in b. — Cfr., ch. Lux. p. 276). — Este Topilizin (Quetalcoati)... dijo que el queria ir hacia donde sale el sol... Fuè à merir en un pueblo que se llama Matlapalan (Id. Nevena relacion, dans le t. IX de Kingsborough, p. 288.) Quetzalcohuati... el que rino de la parte dei Oriente... se volvio por la parte de donde rino. (Id., Sumaria

retourna du côté de l'Orient, par où il était venu, et qu'il allait à Tippallan, l'antique patrie de ses ancêtres '.'

Si Tlapalian était à l'ouest, on pourrait chercher à l'est la vieille, c'est-à-dire la primitive contrée du même nom; ce serait logique et surtout en harmonie avec le cours de l'astre dont ces lieux portent le nom. Mais, c'est au contraire du côte où se lave le soleil \* que se trouvait Tiapallan; il faut donc admettre que Huehuetlapailan désignait une station plus reculée, soit l'Irlande, l'antique insula sacra, soit la Calédonie, où la plupart des adorateurs du soleil étaient forcés de s'arrêter dans leur pelerinage vers Thulé et le cercle polaire. L'empereur Constance Chlore lui-même ne put aller plus loin qu'au pays des Pictes pour a contempler le père des dieux... et voir un jour presque sans nuit", » Si le Vieux Tapallan est l'Irlande, la guerre qui désola cette île et qui se termina par l'émigration de sept tribus peut être comparée à la lutte des Fomors et des Tuatha Dé Danann. Les vaincus se réfugièrent à Tiapallanconco (Petit Tiapallan) qui, dans le même ordre d'idées, doit être quelque île septentrionale, peut-être une des

relacion de la historia general de esta Nueva-España, desde el origen del mundo hasta la hara de agora, colegida y sucada de las historias, pinturus y curacteres de las naturales de ella, y do los cantos antiguas con que la observaron, dans le 1. 1X de Kingsborough, p. 459]. — Sue la situation orientale de Tlapalan, voy, plus haut, p. 24-25.

1) Voy. les deux notes precèdentes. - Cir., p. 24-25.

Hay Xalac, antigua patria de sus antepasados. (ixthixochiti, Noncea relacion, p. 304 du t. IX de Kingsborough). — Dans sa cinquisma relation des tois Taltees, le même dit de Quetzalocati qu'il appelle Topiftain : se iba hacia doude el sol sale a unos reynes y señorios de sus passados... y una nucha con algunos Tuitosas se partio para Tiapalan (ld., ibid., p. 332): — cufin dans sa Iercera relacion de la fundacion de Tula, il l'appelle Tiopiftain et rapports : « como los habia dicho que habia de volver à cierto tiempe con sus resallos antigues de sus pasados... fue morir en la provincia de Tiapalan. « (ld. Ibid., p. 326); — Y el se habia de escapar y volver hacia donde sus pasados taltem venido (ld., ibid., p. 325).

<sup>2)</sup> Eumène, Panégyrique de Constantin, § 7 (voy. l'Elysée transait., p. 284).

Dans l'élogs de la Grande-Breugne. le chéteur relève les traits suivants : « longissime dies, et noite sine alique luce noctes... ut sel ipse, qui nebis sidetur occudere, thi apparent protectire. » (Eumène, ibid., § 9).

Hébrides, des Orcades, des Shetlands' ou des Færeys: Ixtlilxochitl dit bien que cette localité était à soixante lieues de la mère-patrie; nous n'en restons pas moins dans le vagne, à cause de la multiplicité des mesures ainsi nommées. Ils ne savaient s'ils devaient s'y fixer ou pousser plus loin, lorsqu'un grand astrologue les ara de leur perplexité. C'était Huemac qui allait désormais les guider, comme chef spirituel, pendant plus de trois cents ans. Il commença par les réconforter en leur rappelant que les grands revers étaient toujours suivis d'années de prospérité. Il avait appris par l'observation des astres que le pays des géants (l'Amérique du nord dans les traditions mexicaines) était à peu près désert, par suite de leur extermination, et qu'il offrait aux Toitecs une demeure agréable et éloignée de celle de leurs ennemis et que leurs descendants y jourraient de l'âge d'or au moins pendant dix générations . Les détails de cette longue et pénible migration. qui dura deux cycles de cinquante-deux ans, soit cent quatre ans, sont fort obscurs, d'autant plus que, par une contradiction dont il y a beaucoup d'exemples dans ses diverses relations, Ixtlilxochiti place Huey-Tiapallan à l'ouest, tandis que partout ailleurs il place à l'est Tlapalan, le pays d'où étaient venus les ancêtres de Topiltzin (Quetzalcoatl) et de ses Toltecs . Voici ce que le P. B. de Sahagun nous apprend de la même migration : " D'après ce qu'affirment les vieillards aux mains desquels se trouvent les peintures et les mémoires sur les choses anciennes, ceux qui vinrent les premiers peupler ce pays de la Nouvelle-Espagne, procédèrent de la région du nord en marchant à la recherche du paradis terrestre. Ils se faisaient appeler Tamounchan, contradiction de tictemoa tochan, qui veut dire : « Nous cherchons notre demeure naturelle. » Ils étaient peut-être poussés à croire sur la foi de

<sup>1)</sup> C'est dans ces groupes d'îles que les Fomors s'étaient ansei retirés (voy. plus haut, p. 23, note 4).

<sup>3</sup> Intlibrochitl, Rel. dans Kingsborough, Ant. of Mexico, t. IX, p. 322-323,

<sup>1)</sup> Voy. plus haut les passages cités p. 31, note 1.

quelque oracle et divulgué par des gens estimés parmi eux,

que le paradis terrestre était situé vers le sud!. »

Huemae fut pour les Toltees ce que Saturne avait été pour le Latium ; tout en n'étant, comme le dieu anthropomorphisé. que l'associé des rois successifs, il fut le législateur de la nation ; il composa le TeoumaxIII (Livre divin) qui traitait du passé et de l'avenir des Toltecs, celui-là sous forme d'annales, celui-ci sous forme de prédictions ; de leur gouvernement, de leurs lois, de leurs contumes, de leurs connaîssances astronomiques et de leur comput, et qui contennit en outre des préceptes de morale", et même des instructions agricoles, comme on en attribuait spécialement à Saturne . Sa fin n'est pas plus connue que celle du civilisateur du Latium; mais il y a tout lieu de croire qu'il fut détroné ou pour mieux dire, que les rois du même nom, en qui se personnifie sa civilisation par trop primitive et ses rites sanguinaires ', furent supplantés par l'Hercule ou plutôt par l'Ogma mexicain, Quetzalcoatl, le génie du progrès et de l'adoucissement des mœurs.

Si l'histoire légendaire des Toltecs n'était pas embrouillée d'une manière inextricable, il ne serait certes pas permis de prendre aux Huemac, quasi-historiques, les traits mythiques qui leur sont attribués pour les reporter sur le Huemac surnaturel, celui qui vécut plus de trois cents ans. Mais il est évident que, soit par la faute des traditionnaires nationaux,

1) Ixililxochitl, Rel. dans Kingsborough, t. IX, p. 325-6.

<sup>1)</sup> Hist, gen, des choses de la Nouvelle-Espagne, tend. Jourdanet et Remi Siméon, prol. da I. VIII, p. 495; cfr. prol. du I, I, p. 9 et l. X, ch. xxra, § 12, p. 674. Ces deux derniers passages paraissent pourtant plutôt s'appliquer à la seconde migration tollèque, conduits par Quetzalcoall.

<sup>1)</sup> Nat. Comes, Myth., p. 113-114.

A la vente Ixtilixocuiti ne dit pas qu'il fut particulièrement sangunaire, mais on peut le conclure de ce que Montezuma ne lui adressait pas de prières sane y joindre de nombreures peaux d'hommes écorchés (voy, la flu de ce mémoirs), et surtout de ce que, d'après Torquemada (Mon. Indiana, I. III, ch. vu, t, l, p. 256]; « Huemac... venia destruiendo, y talanda todas las cosas que hallaba per las provincias, por donde pasaha y haciendo muchas crueldades y tiranias... Hiço grandes mutanças co todos los que pudo aver de la tierra, y a tanto llego el temer que le cobraron, que se huco adorar por dios, " - Ur. plas loin, p. 36.

soit par celle de leurs commentateurs et traducteurs espagnols, les quatre personnages de ce nom ont été confondus entre eux. Ainsi, Torquemada nous donne deux listes différentes des rois Toltees, dont le troisième est nommó Huetzin dans la première i et Huemac dans la seconde i. Or le nom de Huetsin, compose de l'adjectif Huey grand, et de la particule honorique tsin, signifie grand seigneur; et celui de Huemac est expliqué dans Ixitilxochitl ' par main' grande et puissante : sous la forme Huematzin , il signifie le seigneur à la main grande. L'un et l'autre paraissent n'être que des qualifications données à un même personnage, l'avatar ou si l'on veut le représentant humain, le grand-prêtre de Tezcatlipoca; ils correspondent à l'épithète de Tout-Puissant , fort justement appliquée à ce dieu, qui passait pour être le maître du ciel et de la terre \*. Ils rentrent d'ailleurs parfaitement dans la théorie que l'on développe ici et qui fait de Tezcatlipoca le pendant de Tethra. C'était en effet la coutume des Gaëls de donner à beaucoup de leurs dieux ou héros un surnom dans la composition duquel entrait le mot lam (main); on peut citer

1) Mon. Indiana, I. I, ch. xiv, t. I, p. 37.

\*) Mon. Indiana, I. III, ch. vn, t. I, p. 254.
\*) L'abbé Brasseur de Bourbourg (Hist. des nat. civil, t. I, p. 235), rendant hue pur vieux (huehue), pensait que la surnom de Ifuetain aurait été donné à Texcaltépocati, à cause de l'âge avancé où il parvint, et il fait de celul-ci un frèce du Mixoshua-Camazili, on en d'autres termes de Texcatipues, comme le dit fort bien M. H. Bancroft (The native races, t. V. p. 250). S'il en est ainsi, l'épithète s'applique parlaitement à Huemac qui vécut plus de 300 ans.

1) Otras quieren denir que significa el de mano grande y poderosa (Hist.

chichimeen, ch. r, dans le t. IX de Kingsborough, p. 203,

\*) En nahua, en effet, huey signific grand et maiti main, bras. - Dans son edition de Texasomoe, lord Kingsborough (Antiq. of Mexico, L IX) a partout scrit Hucemac, peut être par suits d'une manyaise lecture de Hucimac, qui pouvait être la forme adoptee dans son manuscrit comme elle l'est dans l'Hist. de las Indias du P. Duran, ch. exxix, t. II, p. 72, 77, 78.

\*) Cfr. notre dicton : avoir le brus long.

1) Aussi donnée par Ixtlixochiti (Segunda relacion de los Tultecus, p. 323). lei la consonne finale du radical a été assimilée par la promière lettre de la particule benerifique tain.

1) Todopoderono (Sahagun, Hist. gen., L. III, ch. 11).

1) id., thid. - " Il faisait tout ce qu'il voulait et personne ne pouvait le contredice dans ses actions, of dans le ciel, or our la terre... On disast plus; que te four où il ini plairait de cenverser le ciel, il le ferait a (trad. Jourdanet, p. 207). par exemple chez les Tuatha be Danann: Lug lamfada à la longue main), Nuad argatlam (à la main d'argent); chez les Milédiens, leurs successeurs: Fionn cruad-lam (à la main forte), Conn Giabrach do b' fearr lam (à la main ferme), et ce qui est plus concluent chez les Sides mêmes du Nouvean-Monde: Labraid luatlam (à la main prompte), le chef des Tuatha De Danann de l'Inis Labrada, située au-delà des grandes mers, près du Mag-Moll.

Les Toltees primitifs ont pu emporter, dans leurs migrations, un usage fort répandu chez leurs ancêtres des mers kronjennes et traduire par mac le mot main qui, chez la plupart des peuples européens, implique une idée de puissance. Ils multipliaient les appellations des princes\*, ne teur donnant pas seulement des surnoms pour exprimer des qualités réelles on supposées, mais y ajoutant parfois les noms des dieux auxquels ils les assimilaient dans les apothéoses qu'ils leur décernaient de leur vivant on à leur mort. Les contemporains savaient distinguer ce qui appartenait à l'homme de ce qui était spécial à son céleste patron; mais la postérité, moins bien renseignée, a tantôt confondu le dien avec son avatar ou le héros avec l'être surnaturel dont il avait les attributs; tantôt fait d'un seul homme autant de personnages qu'il avait de noms. Tel roi a été désigné ici par son nom, là par son surnom, ailleurs par des équivalents, de sorte qu'il a été parfois triple, quadruplé, sans qu'il nous soit possible, dans l'état actuel de nos connaissances, de ramener ces images multiples à leur type unique. L'histoire des Toltecs reste confuse malgrê les travaux de Veytia, de Brasseur de Bourbourg, de H. H. Bancroft et d'Orozeo y Berra; elle ne pourra sans doute

1) Voy. l'Elysée transall., p. 200.202,

<sup>\*)</sup> a L'usaga leur permettant de changer fréquemment les noms des personnages importants ou d'en ajouter d'antrés au premier, suivant les circunstances. « (Brasseur de Bourbourg, Hist. des nations civil. du Mexique, t. 1, p. 235). — The confused state of the aboriginal Annals is due.... largely to the infortunale custom of the nalma peoples of giving many names to the same person, and multiplying names apparently in proportion to fame and rank. » (H. H. Bancroft, the Native races of the parific states of North America, t. Y, p. 254-5).

jamais être débronillée comme celle des Aztecs. Elle laisse le champ libre aux hypothèses. Comme on l'a déjà vu, nos prédécesseurs ne se sont pas absteuns d'en faire ; qu'il nous soit donc anssi permis d'en présenter de nouvelles ou de nous prévaloir des anciennes. Nous essaierons de n'en pas abuser et surtout de n'en alimettre aucune qui ne soit justifiée soit par un texte soit par une raison qui la rende plausible.

Si Huemac et Huetzin ne font qu'un seul personnage, il est fort possible qu'il en soit de même pour les quatre Huemac: Torquemada en effet n'en connaît qu'un seul et, quoiqu'il en parle en deux endroits, il dit expressément que c'est le même : · Le roi Huemac, dont nous avons fait mention ailleurs, à propos des embûches tendues à Quetzalcoalt, fut un roi trèspuissant et redouté qui se fit adorer comme dieu. Il sortit de Tulla pour agrandir son royaume de quelques parties de cette Nouvelle-Espagne [Mexique]. Pendant tout son règne, il s'occupa de conquérir et de gagner des terres et des provinces, faisant plus de cas de la gloire des armes et de la guerre que du repos et de la paix. Comme il était toujours absent pour ses entreprises militaires, les Toltecs choisirent pour roi Nauhyotçin, qui fut leur second seigneur d'origine chichimèque . » C'est de son temps que Quetzalcoatl arriva dans la fameuse Tula de l'Anahuac, sans doute nommée, d'après Tulian-Tiapailan, le berceau des Toltecs. Huemac l'expulsa successivement de cette ville et de Cholulan, où il s'était réfugié. Transporté de fureur de n'avoir pu l'atteindre dans cette dernière, il versa beaucoup de sang, massacrant tous les gens du pays qui tombèrent en son pouvoir ; ce qui le fit tellement redouter qu'on l'adora comme dieu . Il est à remarquer que le législateur Huemac disparaît sous le règne de Huetzin qui porte un nom analogue au sien , comme on l'a déjà dit, et qui est le

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup>) Torquemada, la Mon. Indiana, I. III, ch. 7, t. I, p. 254. — Le premier roi Chichimec des Tollees avait été Ghalchiub Tlatonac (Voy. Brasseur de Bourbourg, Hist, des ant. civil., 1. I, p. 243. — Bancroft, the Native races, t. V. p. 245).

<sup>\*)</sup> Torquemada, shid., p. 256. Voy. plus haut, p. 33, note i.

troisième roi dans la première liste de Torquentada, comme Huemac l'est dans la seconde . De même que le législateur, le roi disparaît après avoir été detrôné ; les uns prétendirent qu'il avait été ravi au ciel, d'autres qu'il était mort près de Tezcuco . Il se fit adorer comme Tezcatlipoca ; aussi des commentateurs autorisés comme Brasseur de Bourbourg et H. H. Bancroft l'ont-ils identifié avec ce dieu. On pourrait croire que Torquemada a été du même avis, si l'on osait regarder comme une faute d'impression la virgule qui sépare les noms de Tetzcatlipuca, Huemac , et prendre la liberté de lui substituer un trait d'union.

Ixtlilxochiti et les annales de Guauhtitlan ou Codex Chimalpopoca connaissent deux autres rois du nom de Huemac. Le
second a plusieurs traits de ressemblance avec le premier : il
ent par exemple pour rival Nauhyotl, son frère, qui lui enleva
la conronne de Culhuacan\*; un peu plus tard, les Teo-Chichimecs le privèrent aussi du trône de Tula\*, qu'ils donnèrent à
un étranger, Huemac III. Celui-ci fut égorgé peu après".
Huemac II se réfugia dans la grotte de Chapultepec. « On
crut qu'il n'avait fait que disparaître pour un temps et que les
dieux le renverraient un jour sur la terre pour reconstituer
son royaume. En attendant, ils lui avaient, disait-on, donné

1) Voy. plus bant, p. 34.

") Brasseur de Bourbourg, ibid., I. I. p. 316.

4) Brasscar de Bourbourg, t. I. p. 292, 206, 313, 317.

" Hid., L. V. p. 250, 231, 262, 264, 481.

1) Brussmar do Bourbourg, ibid., t. 1, p. 347-8, 371; - Baneroft, abid., t. V.

p. 270-16

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup>) Brasseur de Bouchourg, ibid., t. 1, p. 316; — Baueroft, ibid., t. V, p. 204.

<sup>5)</sup> Id., ibid., d'après une lattre écrite de Mexico pur Francesco de Bologue, dans la recueil de II. Termaux-Compans, 1<sup>ec</sup> serie, t. X, p. 205.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup>) Quetalcolmati... estando en Tullan, la cometizzon adulterio los señores de ulli, especialmente Tetacatilpuen, llomaco. (Torgormada, Non. Indiana, l. 111, ch. va, p. 225.) Le contexte n'exige pas que ces nous soient séparés. l'exemple allegné pouvant être aussi bleu au singulier qu'au pluriel.

<sup>1)</sup> Brasseur de Honrbourg, ibid., t. I, p. 409.

<sup>19</sup> Id., ibid., p. 412.

<sup>11</sup> Id., ibid., p. 417-118.

un royaume souterrain dont la grotte de Chapultenec était l'entrée 1, »

Nous n'avons qu'à y pénétrer avec lui pour nous retrouver en pays de connaissance. Cette grotte était, comme les sids (palais souterrains des mounds) que les Gaëls placent au-defàde l'Ocean Atlantique , les issues occidentales du paradis terrestre, ou pour parler comme les Mexicains, du Tialocan. Tezcatlinoca, sorti momentanément de Huehuetlapallan, pour conduiro ses adorateurs à la Terre de promission 1 (la Tir Tairngire que les Gaëls cherchaient en effet sur le continent américain), retourna au séjour des Bienheureux par le chemin le plus direct, la voie sonterraine et sous-marine qui aboutissait aux sids de l'ancien monde. S'il ne l'avait pas prise en venant, c'est sans donte parce qu'il n'était pas seul: Il voyageait en compagnie de simples mortels qui eux ne pouvaient aller que sur la terre ou sur l'eau. Après sa disparition il resta néanmoins en capport avec ses adorateurs. Il se manifestait soit sur la cime du mont de Chapultepec ; à quelques kilomètres à l'est de Mexico, soit dans la grotte de Cicalco ou Cincalco", située non loin de la même ville, mais dans la direction du sud. De même que Saturne, dont la demeure était au-delà de la mer Kronienne, rendait pourtant des pracies dans sa grotte de l'île d'Ogygie ; de même Huemac pouvait être consulté, sinon par les premiers venus, du moins par les magiciens, dans sa grotte de Cicalco . Son séjour dans un lieu de délices ne

<sup>\*)</sup> Brasseur de Boorbourg, Hist, des unt, cir., 1, 1, p. 499.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup>) E. Bennvois, l'Elysée transatt, p. 290, 292, 296, 304, 308, 310.

<sup>1)</sup> Voy. plus haut, p. 32-33,

<sup>4)</sup> Tezozomoc, Cron, Mex. ch. 105, 105, p. 675, 677, de l'edit. d'Orozco y Berra; — D. Duran, Hist. de las Indias, ch. 67, t. 1, p. 521.

3) Tesoramoc, ibid., ch. 403, 104, 405, p. 671, 672, 677, 678; — Duran, ibid.

ch. 67, t. I. p. 518, 510.

<sup>\*.</sup> Montexqua la fil consulter par ars messegers qui direct à Humma: « Quiere saber què es lo que ha de cenir nolav el » — tians les instructions qu'il domin à d'autres envoyés. Il leur parla de la mise blancha qui excitait ses terreurs et il a'ndressa naturellement au Père des fils des unages (c'est-a-dire à fineture, voy, plus haut, p. 27, note 117, pour savoir la signification de cu mystérieux phénomens et ce qu'il propostiqueit : « Que es « la vignificamen à musterie ? Que es la que me ha de sobrevenir ? Que un deviace lo que es, of Tesormoc, Ceon. Rex.

l'avait pas humanise; il fallait toujours lui rendre le même culte que sur la terre; on ne pouvait se présenter à lui qu'en lui offrant des peaux d'hommes écorchés . L'un de ses ministres, le vieux Totec \* (seigneur terrible), portait l'un des surnoms de Tezcatlipoca 1, qui étaitaussi appelé Xipe (l'écorché)1. A ces traits seuls, on reconnaîtrait déjà dans Huemac une divinité sanguinaire, lors même qu'on ignorerait qu'il est le pendant de Kronos-Tethra, et l'une des personnes de Tezcatlipoca. Les doutes que l'on conserverait à l'égard de ces identifications seront levés, croyons-nous, par les descriptions suivantes de sa demeure, C'était, dit le P. D. Duran, « un lieu d'agrément et de plaisir, où les hommes vivaient à jamais sans mourir... Il y avait des eaux claires et cristallines ; la fraîcheur y régnaît ; le sol très fertile donnait toute sorte de subsistances\*, » - « J'ai trouvé l'endroit où vous viendrez avec moi, dit Montezuma à ses naîns et à ses bossus, c'est à Cicalco, nous y demeurerons en compagnie de Huemac, qui alla, il y a fort longtemps, à Tula et qui nous amena ici . Si nous y sommes admis nous ne mourrons jamais, mais nous vivrons éternellement. On y trouve toute sorte de plantes utiles à l'alimentation, toute sorte de boissons et de roses et d'arbres fruitiers. C'est pourquoi tous les habitants y jouissent d'une félicité parfaite, et leur roi Huemac est le plus heureux et le plus content du monde . » Cette

ch. 104, p. 674). - Cfr. l'intitulé du ch. 105 : De como .... Mocteruma ... envió à los dos meusajeros à interrogar al rey Huemac.

1) Terozomoc, that., ch. 103, 104, 105, p. 671, 672, 673, 674, 678. - D. De-

run, Hist, de las Indias, ch. 67, t. 1, p. 518, 510, 520,

\*) Texoxomoc, ibid., ch. 104, p. 672; — Duran, ibid., ch. 67; t. I, p. 519. <sup>2</sup> Sainaguu, Hist. gen. 1, VI, eh. 2, p. 480; afr. 1, 1, ah. 18, p. 37; l. II, ah. 21, p. 87-88; — Duran, ibid., ch. 87, t. II, p. 147.

Sahagun, ibid. - Duran, ibid.

1) Duran, ibst., ch. 67, t. 11, p. 518; s of qual lugar [Cicalco] era muy ameno y regreable, donie los hombres vivian para mempre sin morir ... era lugar de aguas muy cristalinas y claras, de mucha fertilidad de todo género de bastimentos, y frescura, de rosas y flores. -

i Voyez plus haut, p. 32.
 i Ya be hallado a domie habemos de lr. y todos resotros cannigo que es en Checalco, y hemes de estar en compania de el que andaba ya muchos anos ha en Tula, que nos trajo aqui, que se llama Huemac, y si alla entramos jamas moriremos, sina rivir para siempre, à donde hay cuantos géneros de comida

description, tirée de Tezozomoc, nous donne encore mienx que la précédente l'idée d'un paradis terrestre. Qu'elle fût conforme aux croyances populaires, on n'en peut donter quand on sait que ce délicieux paradis de bonheur était passé en proverbe '.

Il n'est donc pas possible de le contester, Huemac est bien l'un des maîtres de l'Elysée mexicain où sont réunis les deux adversaires, Huemac et Quetzalcoatl, comme l'étaient Kronos et Heraclès-Ogmios d'après les anciennes traditions celtiques, ou Tethra et Ogma, d'après la version plus récente des Gaels. Le farouche Huemac, le premier occupant de ce séjour du bonheur, y paraît fort déplacé; en souvenir des sacrifices humains que l'on faisait en son honneur, il lui faut encore des peaux d'hommes écorches ; on le représente comme affreux et terrible. Il est d'autant plus remarquable que cette conception si peu naturelle se retrouve de point en point chez les Celtes et même chez les Grecs; ceux-ia en effet ont relégué au Mag-Mell (Plaine des délices) Tethra le chef des éponyantables Fomors, qui correspondent aux sanguinaires Tialocs ; et les Grecs ont enfermé au même lieu (qu'ils appelaient Kronie, Ogygie, Champs-Elysées, îles des Bienheureux), l'infanticide Kronos. avec ses anciens ennemis, les Titans et les Géants. Que les beaux esprits se rencontrent dans la logique, on le concoit, mais qu'ils soient d'accord dans l'illogisme, on ne peut le comprendre qu'en admettant soit que les uns aient copié les autres soit que tous aient répété une même tradition. Il est vraisemblable que le type de Kronos a été conçu par l'humanité primitive, accoutumée aux mourtres et aux brigandages et n'en taisant pas un grief au Dieu sanguinaire dont les prêtres avaient jeté les premières semences de la civilisation. Mais avec le progrès, l'idéal s'éleva et Kronos, qui n'y répondait plus, fut expulsé de l'Olympe ou Paradis céleste, pour être re-

hay en el mundo, hebidas y todo genero de resas, y todo genero de arbeles frutales, porque todos los moradores que alia están, es hallan los más contentos del mundo, y el rey de elios, que es el fluemac, esta el mas ufano y contento del mundo. (Terezomoc, Gron. Mex. ab. 103, p. 671.)

1) Como alia el refran dice, que es un deleitoso paraiso de contento. (Texoromoc, ibid, ch. 101, p. 674.)

légué dans la Kronie ou Paradis terrestre, de condition inférieure, comme l'indique l'épithète. Une fois en possession de ce séjour, il le garda, tout au moins en partie, même lorsque ses anciens ennemis plus humains y forent admis à leur tour. On ponrrait à la vérité supposer que tous les peuples ont passé par les mêmes phases et que les conceptions primitives se sont, par suite d'une évolution naturelle, transformées de la même manière. Il en doit être ainsi d'après les partisans de la génération spontanée; mais les adversaires de cette théorie ne sauraient admettre les conséquences qu'on en tire; car si celles-ci étaient vraies, on en verrait l'application sinon dans toutes les mythologies, du moins dans toutes celles qui sont parfaitement développées ou bien connues. Il faudrait donc commencer par démontrer que tous les peuples ont cru en un paradis terrestre, servant de refuge à deux dieux déchus qui représentent deux principes opposés et dont le plus ancien est le plus barbare. Or il est certain que les traits de ce mythe manquent soit en totalité soit en partie chez beaucoup de peuples, et qu'en tout cas ils ne se retrouvent pas dans le même orare. Il est alors logique de conclure que, puisqu'ils se rencontrent chez les Grecs, les Celtes et les Mexicains, dans un invariable parallélisme, c'est qu'ils ont été puisés à une même source. Et précisément les Grecs et les Celtes avouent qu'en ce point, ils se sont mutuellement prêté leurs traditions : d'autre part, les Celtes affirment que lours dieux du paradis terrestre ont émîgré dans les îles Kroniennes, puis sur le grand continent transatlantique, et les Mexicains reconnaissent que les leurs sont venus de Tulian-Tlapallan, c'est-à-dire précisément de la Thulé Kronienne. Ces concordances frappantes ne sont certes pas accidentelles; il faut necessairement qu'il y ait un fond de vérité dans le récit du prêtre de Kronos recueilli par Sylla et conservé par Plutarque. Il renferme dans un mythe assez transparent l'histoire des missions religieuses qui parties de l'Orient, ce berceau de toute civilisation, se sont progressivement avancées dans l'ouest du vieux monde, ont franchi l'Atlantique par les échelles Kroniennes, et se sont établies sur le nouveau continent; non pas en même temps, mais successivement, en y portant des cultes qui, tout en ayant la même origine, s'étaient différenciés dans le cours des temps.

On vient d'exposer le mythe de Kronos-Tethra-Huemac ; pour le mettre en pleine lumière ou le faire mieux ressortir par le contraste, il reste à expliquer non moins amplement celui de Héraklès-Ogma-Quetzalcoatl, auquel on a déjà fait beaucoup d'allusions. On y verra comment les deux adversaires, quoique partageant la même retraite, adorés dans les mêmes temples et presque confondus dans un même culte, restèrent opposés jusqu'à la fin de l'empire Aztec, à tel point que Montezuma, craignant le prochain accomplissement des prophéties de Quetzalcoati et prenant les Espagnols pour les disciples de ce dieu, se garda bien de demander un asile à Tiapallan où il aurait véeu sous des lois plus douces et sous un maître plus humain; il s'adressa au contraire à l'ennemi de celui-ci, au terrible Huemac, dont les prêtres l'éconduisirent. Il fut donc force de se soumettre à Quetzalcoatl, dont il se disait lieutenant. Cette histoire véritable, malgré son caractère mythique. sera contée à la fin de la seconde partie.

Eug. BEAUVOIS.

# LA NOUVELLE THÉOSOPHIE

1.

Il y a, en dehors des académies et des écoles, bon nombre d'esprits indépendants qui estiment que beaucoup de lois de la nature chappent encore à notre perception et que nous ignorons même Jusqu'où pout s'étendre l'énergie de celles que nous connaissons. Un des savants de l'antiquité qui ont le plus étudié cette même nature, Pline l'Ancion, s'on était aporçu, il y a dix-huit siècles : " Multa esse natura miracula incomperta rationis et in majestate natura penitus abdita, a a-t-il dil a 1. Saint Augustin, de son côte, a eu ces paroles : « Multarum rerum naturas nostram superare scientiams, Ceux qui pensont ainsi jugent, on consequence, que, puisqu'il y a des lois iguorées, il n'est point illogique d'affirmer des causes cachées autrement dites occultes, auxquelles ils attribuent une foule de manifestations qualifiées de merveilleuses, que nient les sceptiques, ne pouvant les expliquer, et que ceux qui croient à une volonté souveraine, libre et toute-puissante, expliquent par l'intervention de cette volonté dans le gouvernement du monde. En conservant la visille qualification de « divine »; sans rion préciser, néaumoins, de déllai à l'égard de ce

M. Jules Baissac, qui a été à même de connaître particulièrement in Sociéte théosophique, a face voulu rédiger pour notre Revue un article, dans lequel nos lecteurs pourront s'initier à un des plus curiaus phénomènes de la vie religieussi contemporaine. C'est du reste uniquement à titre de aurionité que nous nous occupous de la Société théosophique. (Note de la direction).

<sup>2</sup> Hist. ant. XXX. C. 4.

<sup>\*</sup> Do Civitate Def. L. XXI, C. 4,

mot, à la force qui se meut dans ce que nous continuerons d'appeler la création, on a donc deux manières de concevoir le Divin : comme indépendant de la nature, où il ne résiderait que sous forme d'influx ou souffle du principe créateur, ou comme lié à cette même nature, dont il est la vie et qui n'en serait que le substratum. La première de ces manières, celle de Saint Augustin, a un nom bien connu, c'est la Théologie ; la seconde, ou étude du Divin naturel, celle de Plino, en a un autre, dont la fortune a été moindre, c'est la Théosophie. Je ne parle pas du Déisme, qui, à moins d'être théologique ou théosophique, soivant l'un ou l'autre des sens que je viens de déterminer, entre dans la catégorie des abstractions idéales.

La Théologie et la Théosophie paraissent donc avoir un même objectif, l'étude de Dieu ou du Divin. Mais, tandis que la première pose cet objectif en dehors de la nature et l'y catégorise, la seconde s'autorise du fait des énergies secrètes dont il vient d'être question pour soutenir que, jusqu'à ce que toutes les lois unturelles et leur virtualité nous soient connues, il sera logiquement téméraire de prétendre qu'il y sit rien de surnaturel ou que le miracle, en tant que violation de ces mêmes lois, puisse être raisonnablement allirmé. Au fond l'occultisme est la base de l'une comme de l'autre. Cette base établic, et elle l'est par le mystère qui enveloppe encore tant de côtés de l'œuvre dite, selon le point de vue où l'on se place, de la création ou de la nature, la théologie la déclare insondable à l'œil de la raison et en réserve le secret pour la seule foi, elle-même une grace de Dieu, au lieu que la théosophie la croit accessible à l'investigation et la traite en conséquence. Il semble donc, à première vue, que la Théosophie ne soit qu'une méthode philosophique. Elle-même se donne volontiers pour cela. Cette prétention est peut-être justifice en ce qui concerne la théosophie de l'école néo-platonicienne, abstraction faite, du moins, de son côté théorgique; mais je doute qu'elle le soit pour la théosophie des siècles moins reculés, colle, par exemple, de l'école dite de Paracelse. Le côté théorgique, en effet, est celui qui paratt prévaloir dans cette dernière école ; c'est nussi celui vers lequel penche de préférence la nouvelle société théosophique.

S'il no s'agissait, en effet, dans les visées que poursuit cette société nouvelle, que de la recherche des lois qui président aux phénomènes de l'Occultisme, rien ne serait plus légitime que la prétention qu'elle affiche d'être une école plutôt philosophique que théologique. plutôt scientifique que théorgique : l'existence des énergies secrètes que je viens de dire serait, sous ce rapport, une suffisante justification de son programme ; mais elle no se contente point d'être une méthode, elle veut encore qu'on la tienne pour une science, Il n'y a pas seulement, en effet, d'après elle, des lois cachées, il y aurait aussi une explication scientifique de ces pis, une science occulte, Cette sciance se serait conservée dans le secret des sauctuaires, et les religions n'en saraient que des formules symboliques. En d'autres termes, il y aurait, au fond des symboles religieux, un ésotérisme ou substance secrète, dont ces symboles ne secuient que les substrata plus ou moins adéquais. Ce que George Sand, dans un de ses romans', falt dire à l'initiateur des mystères de l'illuminisme, la société théosophique le tient pour avéré et le professe par l'organe de ses fondateurs : « Le caractère distinctif des religions de l'antiquité a est d'avoir deux faces, une extérieure et publique, une interne et « secrète. L'une est l'esprit, l'autre la forme ou la lettre: Derrière le « symbole matériel et grossier, le sens profond, l'idée sublime. a L'Egypte at l'Inde, grands types des antiques religions, mères des e pures doctrines, offrent au plus haut point cette dualité d'aspect, · signe nécessaire et fatal de l'enfance des sociétés, » Madame Blavatsky ne s'exprime pas autrement dans son Isis unveiled; la Rerue qu'elle dirige, le Theosophist de Madras, tient exactement le même langage, que ses échos, dans le reste de l'Inde, aux États-Unis d'Amérique et en Angleterre, répètent d'un commun accord. Voici, du reste, à l'appui, dans quels termes le vice-président de la loge théosophique de Londres. M. Sinnett, formule la chose : « Les hommes a de science, dans les ages anciens, travaillaient en secret, et au lieu e de publier leurs déconvertes. Ils les enseignaient secrètement à « des élèves de choix. Les raisons qu'ils eurent d'adopter cette pea litique sont faciles à comprendre, quoique le mérite puisse en pa-" raltre sujet a discussion. Dans tous les cas, leur enseignement n'a e pas été perdu ; il a été transmis par initiation à des hommes de a notre temps ; et tandis que les méthodes et les résultats en dea meurent secrets entre leurs maigs, il est loisible à quiconque êtue die patiemment et sérieusement la question, de se convaincre que c ces méthodes sont d'une suprême efficacité et que les résultats en sont de beaucoup plus admirables qu'aucun de ceux que l'on doit

<sup>1</sup> La Comtesse de Rudolstatt.

. h la science moderne... Les adaptes de l'Occultisme sont capables,

de nos jours, d'exécuter ce qu'on a vu faire aux initiés des temps

s anciens et de produire des choses qui montrent qu'ils sont incom-

e mensurablement plus avancés que notre science à nous dans la

« compréhension des lois de la nature. De plus, ils ont hérité de

cleurs grands devancion d'une science qui n'embrasse pas soule-

« ment la physique, mais la constitution et les capacités de l'âme et

de l'esprit humains. La science moderne a découvert la circulation du sang: la science occulte connaît la circulation du principe de

e vin. La physiologie moderne ne s'occupe que du corps; l'occul-· tisme, de l'ame également, non pas comme sujet de vagues rhap-

sodies religieuses, mais comme entité réelle, ayant des propriélés

« que l'on peut étudier conjointement avec celles du corps ou sépae rement . .

La Société théosophique, dont l'existence, qui ne date, du reste, que de quelques années, vient de nous être révélée par l'arrivée et la présence de ses fondateurs au milieu de nous, n'est donc comme il ressort de ce début, qu'une forme de la théosophie théurgique.

Elle ne se donne pas, d'ailleurs, elle-même pour quelque chose de nouveau; à en croire ses organes autorisés, elle ne ferait que continuer l'œuvre des siècles, n'ayant d'autre but que de la tenir au courant du progrès évolutionnel et d'en mettre les formules au niveau de ce progrès. Nous constaterons que, en effet, si quelquesunes des théories qu'elle émet sont ou paraissent pouvelles, la plupart des principes sur lesquels elle s'appuie remontent aux premiers ages de la philosophie et se rattachent, pour le fund, à une même tradition d'occultisme ésotérique. Elle compte au nombre de ses pères tous les philosophes de l'école néo-platonicienne, notamment Plotin, Porphyre, Jamblique, Themistius, Proclus, la divine Hypatis elle-même 3; et elle n'hésite point à se réclamer de tout ce qui, en dehors de la théologie chrétienne, durant le moyen-age, sur la fin de cette longue période, au siècle dernier et jusqu'en ce XIXº siècle, a travaillé à ce qu'elle appelle, clle aussi, le grand œuvre. Paellus, le grand Albert, Roger, Bacon, Jérôme Cardan, Paracelse, les Roses-Croix, Van Helmont, Pomponazzi, Campanella, Gailarel, Robert Fluid, John et Arthur Dee, Gaspar Pencer, John Pordage,

<sup>1)</sup> The scentt World, Introduction.

<sup>1)</sup> Ame dieme, commo l'appelle l'évêque de Ptolémais, Synerius, dans sa 10. lettre.

Jeanne Leade, Antoinette de Bourignon, Pierre Poiret, Jean Tritheim, Jacob Beehm, Henri Khunroth, Valentin Weigel, Giacomo Aconzio, Daniel Sennert, François de la Boc, Sylvius, Thomas Willis, Swedenborg, William Law, Martinez de Pasquaiis, Clunde de Saint-Martin, Eliphas Lévi, Mar de Krudener, tous les pratsquants de théurgie, abstracteurs de quintestences, mesmèriens, philalhètes, illuminés, fusioniens, évadiens, étc., sont des siens; elle les reconnaît et bravement les ayoue comme tels, non pas, ceries, qu'elle adopte en bloc et sans triage le pêle-mêle d'élucabrations souvent contradictoires sorti de toutes ces cervelles, mais parce que, si heaucoup d'entre eux ont erre dans leurs mcherches, ils n'en ont pas moins rendu hommage par la nature de ces mêmes recherches et par la sincérité de leur foi aux principes qu'elle professe. La Société est éminemment éclectique ; elle le croit du moins, et peutêtre est-ce vrai dans les limites de l'Occultisme, tel qu'elle l'entend ; car, en dehors de là, elle n'a plus les mêmes telérances de prinoines.

Ces préliminaires posés, — et il nous paraissait nécessaire d'indiquer en traits généraux les bases générales de la nouvelle société théosophique. — nous pouvons maintenant esquisser un historique de cette société et en exposer succinctement la doctrine.

### 11.

La Société théosophique fut fondée à New-York en 1875 par un vaillant soldat, qui avait pris une part glorieuse, dans les rangs de l'armée anti-esclavagiste du Nord américain, à la guerre de Sécession, M. le colonet Henry Olcott, et par une femme d'un très grand esprit, Mes la comtesse Blavatsky, l'auteur de l'Isis unveiled (Isis dévoilée). M. Olcott est aujourd'hui naturellement le Président de la société et Madame Blavatsky la secrétaire. Hâtons-nous d'ajonter, cependant, que, bien que celle-ci ne paraisse qu'en second, c'est elle qui a cu la première idée de l'œuvre et qui en est la vraie fondairice. Avant de venir en Amérique, pour y étudier, paraît-il, les faits de spiritisme, elle avait passé sept années dans l'Himalaya, où l'Occaliisme, qui est la base de sa théosophie, lui aurait été révélé. L'honorabilité et la bonne foi des deux fondaleurs ne sauraient, dans tous les cas, être mises en doute. Elles ressortent aussi bien de leurs travaux, du zèle désintèressé de lour propagande, et

de leurs écrits que des témoignages rendus en leur faveur. Lorsque, vers la fin-de 1878, ils quitièrent New-York pour l'Inde anglaise, où est actuellement le siège principal de leur seciété, M. Olcolt y emperta des lettres de recommandation du Président des États-Unis aux ministres et consuls de cette puissance en Orient, et M. Blavatsky y fut auvie des attestations les plus flatteuses du prince Dondoukoff-Korsakoff, alors gouverneur général d'Odessa et aujourd'hui vice-roi du Caucase, où elle a vécu plusieurs années. On peut donc penser tout ce qu'en voudra de leur théosophie, u'y voir, comme beaucoup l'ont déjà fait, que visions et rêves; mais il n'est pas permis d'aller plus loin, à leur égard, et de suspectur dans leur conduite d'autre mobile que l'ardeur d'une foi sincère, qu'en peut juger plus ou moins éclairée.

En allant se fixer dans l'Inde, M. Olcott et M= Blavatsky n'eurent pas seulement pour but d'y étendre « la gloire des anciennes religions et de prémunir l'Hindou, le Cingalais, le Parsi contre la substitution d'une foi nouvelle aux enseignements des Vêdas, des Tripitakas et du Zend-Avesta, » comme on l'a dil; ils voulurent se rapprocher du bercam de l'Occultisme, des sanctuaires ob, dans leur idée, se seraient conservées les pures traditions de tout l'ésolérisme religieux, des sources où ils estiment que coulent, infiniment plas limpides que celles de Castalie, qui inspiraient les poètes et enivraient la Pythie comme d'une liqueur divine, les eaux trois fois saintes d'une science troublée et altérée ailleurs par des symboles dégénérés et de fausses méthodes. Ils y auraient, du reste, été en qualque sorte invités et même pressés par une suggestion mystérieuse, qui, avec la foi dont ils sont animés, ne leur permettait guère d'hésiter un instant. Tandis qu'elle travaillait à son Isis dévoilée, M=" Biavatsky avait eru sentir une inspiration étrangère, que des circonstances ultérieures; son imagination, suivant d'autres, lui firent attribuer aux Mahatmas thihétains dont il sera parlé plus loin ; elle écrivail comme hypnolisée à distance, sous leur dictée, pensail-elle. Quant à M. Olcott, il eut une vision étrange, qu'il nous a racontée de l'air le plus sincèrement convaincu, et que nous reproduisons, non pas tout-à-fait de même, assurément, mais en ne posant notre point d'interrogation qu'à la suite du récil, sans mettre en question le moins du monde la véracité du narrateur.

Avant de faire de la théosophie, M. Olcott et Mar Blavatsky avaient essavé du spiritisme. Ils étaient alors en Amérique, où les esprits

les plus forts ne oraignent pas, comme en France, d'admettre bien des possibilités que nous rejetons, nous, a priori, sur le vu seul de leur étiquette. Ils avaient pu constater, suivant ce qu'ils affirment. que la plupart des faits mediumnimiques, ainsi qu'on les appelle. coups frappés, écritures et dessins directs, photographies de phosphorescences spectracles, phenomenes musicaux, clairvovance, bilocation, transmission de pansée, apparitions et matérialisations. ôtaient réels; mais ils n'étaient point satisfaits de l'explication que les spirites continuent à donner de ces phénomènes, dans lesquels il leur semblait, à eux, voir autre chose que l'action d'esprits désincorporés ou d'âmes de défunts. Cette explication, ils crurent la pressentir, sinon l'entrevoir encore, dans ce qui leur était connu de l'Occullisme oriental, et c'est pendant que, livré à ses méditations, il cherchait une solution plus scientifique que celle du spiritisme, que le colonel Olcott reçut la visite qu'il nous a racontée. Il était seul dans son cabinet de travail, toutes portes bien closes. Un léger bruit se fait à côté de lui, il lève les yeux, et il se trouve en face, non pas d'une ombre ni d'un simple spectre, mais d'une personnalité en chair et en os, vêtue à l'indienne, avec superbe turban de cachemire. C'était un des mahatmas de l'Himalaya, de ces hommes sublimes dont il a été question dans le passage précité du Monde occulte de M. Sinnett. Du moins, se donna-t-il pour tel, et M. Olcott, qui croyait dès cette époque au dédoublement de la personne humaine, à ce que le mysticisme chrétien appelle bi-location, n'hésita pas à croire lei qu'il pourrait bien avoir réellement affaire à quelque chose de co genre. Néanmoins, ce pouvait aussi être une hallucination de la vue, comme de l'ouie et du toucher; car il ne voyait pas seulement, il touchait et entendait le fantôme causant avec lui et se laissant prendre par la tunique. Il exprima donc au mahatma le désir d'avoir de lui un gage, qui, le spectre disparu, pût lui être un témoignage sensible de la réalité de sa visite. Le mahatma y accéda. Enlevant son turban de la tôte et le déroulant, il le mit entre les mains de M. Olcott, et, après une conversation de quelques instants, il s'éclipsa sur place, sans que rien eût été dérangé dans la chambre. Ce turban. M. Olcott nous l'a montré; c'est une pièce de cachemire du Thibet, qui, déroulée, mesure environ deux mêtres. Plus tard, quand il fut arrivé en Orient, le colonel y rencontra la proto-forme du double qui lui était apparu & New-York ; ils causèrent longuement ensemble, et de leur entrevue résulta la confirmation de la parfaite réalité obJective de la vision, Tal est le récit qui nous a été lait, en présence de plusieurs personnes. Comme nous n'avons, en écrivant cet article, aucune vue de critique, et que nous ne voulons qu'exposer des faits et des doctrines, nous n'insisterons pas davantage. Disons squiement, pour compléter la narration, que le personnage, dent le double, périsprit, corps astral ou mayari roupa, aurait appara à M. Olcott en Amérique, semble avoir été le mahatma Kout-Haumi-Lal-Singh, un homme, dit M. Sinnett, « que sa compréhension de « la nature et de l'humanité place si fort nu-dessus de la science et « de la philosophie d'Europe, que les seuls représentants les plus « largement doués sous ce double rapport seraient capables de « comprendre l'existence, dans l'homme, de la haute puissance qu'il » ne cesse d'exercer . « Quant à cette projection du double, qui parait être un des dogmes fondamentaux de la nouvelle théosophie, il en sera question plus loin.

Mais qu'est-ce que Kout-Houmi ? Il nous a été montré des copies de lettres écrites par un gourou thibétain de ce nom à des théosophes de la loge de Londres et un exposé de principes généraux de doctrines émanant de ce même maître. Nous savons que c'est un mahatma de l'Himalaya, mais ce n'est pas le plus grand ; il y a audessus de lui un maître suprême, dont il n'est lui-môme que le vicaire ou un des vicaires. Quant à su personne, M. Olcott l'a vue une fois dans son enveloppe astrale, à New-York, et deux autres fois en sa réalité physique de tous les jours dans l'Inde. Elle a été vue encore par deux autres frères, MM. W. T. Brown et Damodar, vers la fin de novembre 1883. Dans catte dernière visite, Kout-Houmi était accompagné d'un de ses chéles ou disciples du nom de Djual-Khoul. En témoignage de son passage réel, il laissa à M. Brown un mouchoir de sois. Nous ne croyous pas que Mn. Blavatsky ait jamais vu le maître ; du moins, ne nous l'a-t-elle pas dit ; mais elle a reçu de lui, par la voie mystérieuse dont nous parlerons ultérieurement, de nombreuses communications. Nous en dirons autant de M. Sinnett, qui, pourtant, lui a dédié son « Monde occulto » et qui s'est inspiré de son enseignement, dans son, « Bouddhisme ésotérique. » M. Mohini, l'inièressant chèla que nous avons visité à Paris, où il a accompagné Mme Blayatsky et M. le colonel Olcott, ne le connaît pas non plus personnellement ; c'est, du moins, ce qui ressort d'un arti-

<sup>1)</sup> The Occalt World. Desicution.

cie publié par lui dans le Theosophist de décembre 1883 sous ce titre : « Les Feères de l'Himalaya existent-ils ? » ll'paratt qu'il y a. même dans l'Inde, beaucoup de gens, surtout « parmi les gradués trop curopéanisés des universités », ainsi que s'exprime l'article, qui doutent de cette existence et en font une idée qu'ils attribuent au genie inventif des fondateurs de la nouvelle école. Selon M. Mohini et d'après des renseignements qui lui sont vanus de différents côtés. les makatmes ou cholans, comme on les appelle dans le Thibet, ceux-jà même qui passent pour les inspirateurs et les mattres de l'école en question, auraient leur principal centre sur le flanc septentrional du mont Kallas. On en aurait va au-delà de Tchigstze ; près de la ville de Lhassa ; à Giansi, à deux journées de marche au sud de Tchigatzo; à Gauri, à une journée de la grotte de Tarchin ; sur les bords du lac de Mansaraour. Le théâtre de feur action serait néanmoins, de préférence, la contrée comprise entre le 30° et 32° de latitude nord et les 78° et 80° de longitude orientale, où se trouvent les monts Kallas et Gurla, et les lacs Mansaraour et Rakas Tal. On les considérerait dans le pays comme des lamas irréguliers, mais bien supérieurs aux lamas, et on leur attribuerait une sorte de puissance magique très grande. M. Mohini syant demandé à un vovageur arrivé du Thibet, où il assurait avoir connu les frères, de quel nom on les y désignait, il lui fut répondu qu'ils étaient appelés « Kouthoumpa ». Or, la syllabe adformante pa signifiant « homme » en thibétain, comme dans « Bod-pa », qui veut dire « homme de Bod ou du Thibat », M. Mohini en infère que e Koulhoumpa » signifie « homme ou disciple de Kauthoum » pour » Kouthoumi ». Ce qu'il y a de fort curieux, c'est qu'un des grands voyants du dernier siècle, le plus célèbre pent-être, Swedenborg, prétendait savoir que le sens ésotérique de la Rible s'était conservé dans ces mêmes montagnes du Thibet, où se trouverait le texte original du livre, écrit dans une langue qui no scrait pas l'Hébreu. J'ai vu moi-même à Paris. Il y a plusieurs années, un savant hongrois, connu par des études de philologie d'une inconstestable valeur et swedenhorgien convaincu, qui, ne doutant pas que le malire n'eut vu juste, et persundé, d'ailleurs, que la langue dont voulait parler Swedenborg était qualque idième apparenté au magyar, peut-être même la souche des langues agglutinatives, se disposait à aller à la recherche du précieux document. Je sais qu'il se mit en route à cet effet, mais l'ignore s'il arriva jamais à destination. Comme il y a de cela assez

longtemps et qu'on n'a plus entendu parier de lui, il est fort possible qu'il soit resté en route.

La haute région dont il est question ici a exercé de tout temps et exerce encore aujourd'hui une fascination étrange sur les imaginations orientales. La pyramide du Kailas, entre autres, où les mahatmas auraient leur principal quartier, joue un rôle tout-à-fait prépondérant dans la mythologie hindoue ; c'est le mont le plus sacré, et son nom se confond avec celui du Ciel. Voici ce que dit de ce pays M. Elisée Reclus : « De même que les voyageurs du centre de l'Eu-· rope, suivant le cours des grandes rivières, se vovaient, pour ainsi dire, guidés vers le groupe central du St-Gothard et le prenaient · naturellement pour le faite du continent, de même les pélerins de · l'Inde, remontant le cours de leurs fleuves, Sindhou, Satledi, · Diamna, Gange, et voyant se dresser des monts inaccessibles. « entre les sources de ces courants sacrés, s'imaginèrent que là · siégeaient les dieux éternels, contemplant les ablmes du monde : c'est là que s'élèvent le Mérou, montagne d'or », et le Sringa-« val « revêtu de tous les métaux », le Kaïlas « formé de pierreries » · le Nita · fait de lapis-lazuli. · Les légendes relatives à ces con-· trées mystérieuses devinrent plus nombreuses de siècle en siècle, et toute réalité finit par disparattre sous le tissu des fables. . . [1] est donc possible que cette terre édénique, la plus sainte de tout l'Orient, ait conservé mieux que toute autre beaucoup de vieilles traditions religieuses, qui, refoulées dans les ermitages par l'envahissement croissant des fables dont parle M. Elisée Reclus, y vivraient encore en ce moment à l'état d'occultisme ésotérique ; mais il est possible aussi que la pieuse imagination des enfants sortis de son sein et dispersés à tous les coins du monde, en entourant cette vénérable mère absente d'une auréole mystique, n'ait pas peu contribué à entretenir le haut renom de divine magie de ses ascètes.

Quoiqu'il en soit des raisons qui ent pu grouper autour de cet antique sanctuaire tant de pensées religieuses; que les nouveaux théosophes aient été entrainés de ce côté par l'étan d'une foi que toutes les religions de l'Inde partagent, ou que l'inspiration, descendue de ce divin Olympe, le plus saint de toute la terre, soit venue d'elle-même à eux, répondant à un appel pressant de leur œur, l'enseignement qui a pu s'irradier de là ne saurait mériter la haute

<sup>1)</sup> Nouvele Geogr. univ. L. viii, p. 38.

qualification de scientifique, dont il se prévant pourtant, qu'à la condition de se soumettre au contrôle et de supporter l'analyse. On a beaucoup ri d'un maître, qui, embarrassé dans une explication, répondait un jour en plein collège de France, à une objection de ses auditeurs : . C'est comme J'ai l'honneur de, vous l'affirmer ; vous pouvez m'en croire. » La Société théosophique, qui se défend d'être une société religieuse, et paraît surtout tenir au titre de société savante qu'elle se donne, doit craindre de rencontrer en Occident le même sourire, si elle n'a, pour étaver ses démonstrations, d'autre autorité que cella des gaurous de l'Himalaya. La révélation fût-elle réalle, at pour si ancienne, si sainte, si savante, que l'on suppose la doctrine dont les mahatmas se sont jusqu'ici réservé le secret, rien de tout cela n'est facteur en matière de science : le raisonnement scientifique n'en a que faire. Voyons donc si, abstraction faite du mode mystérieux de révélation et de la vénérabilité des origines, la théosophie, qui ne veut pas être une religion, est bien effectivement une science.

#### Ш.

Le but de la Société théosophique a été défini comme suit dans une lettre de M. le colonel Henri S. Olcott, son président, à l'honorable C. F. Webster, premier secrétaire du gouvernement de Madras :

- « La but de la Societe théosophique, dont je suis président, est de :
- « 1º Développer le seuliment de mutuelle tolérance et de fraternité entre peuples de races et de religions différentes ;
- « 2º Encourager l'étude des philosophes, des religions et de la science des anciens, notamment des Aryas ;
  - « 3º Aider à la recherche scientifique de la nature et des pouvoirs de l'homme.
- « Ca sont là, ajoute M. Olcott, les scales aspirations de notre société, et depuis 1875, qu'elle a été fondée à New-York, elles ont été ouvertement avouées et publiquement défendues. Nous n'en avons pas eu d'autres, et nous nous sommes energiquement refusée à nous mêler de politique ou à soutenir aucune croyance religieuse à l'exclusion des autres, «

La Société théosophique d'Orient et d'Occident, fondée à Paris le 28 juin 1883 sous la présidence de Lady Caithness, Duchesse de Pomar, en adoptant ce programme, le développa de la façon suivante : La Suciété Thémsephique, qui se fonde à Paris, aura aussi pour but si étudier les lois de la philozophie naturelle en comparant entre clius les déconvertes faites seit en Orient, soit en Occident.

Elle recherchera si les documents anciens et modernes qui nous viennect de l'Inde ne jettent pas qualque lumière sur les profilèmes scientifiques et sociaux qui occupant notre époques

En se vouant à des études soit théoriques, soit expérimentales, sans idée précunque, la Société estime capendant que toute spéculation de la pensée ou toute découverte scientifique devreit avair pour suit de dévolopper les principes supérieurs qui sont dans l'homme et d'affirmer la fraternité et le solidarité humaine.

La Société ne représente aucune religion speciale. Elle comprend dans son sein des personnes professant les croyances les plus variées. Elle ne réclame de ses membres que le respect absolu de ses statuts. Elle fait appel à tous ceux qui aiment vraiment l'humanité et qui désirent l'abolition de ces détestables barrières créées par les races, les croyances intolérantes, les castes ou les classes sociales, barrières qui ont si longtemps et si triatement arrêté le progrès humain; à tous ceux qui aiment la Vérité, n'importe où elle peut se trouver, à tous les philosophes de l'érient et de l'Occident; enfin, à tous ceux qui, mécantents d'une vie mondaine, aspirent à qualque chose de plus élevé et sont prêts à faire les sacrifices nécessaires pour l'obtenie.

Dans le courant de juin de cette année, la Société théosophique d'Orient et d'Occident s'est transformée. Les fondateurs de la Sqciété mère de Madras, M. Olcott et Madame Blavatsky, se trouvant à Paris, onl voulu la rattacher plus étroitement à cette dernière, la soumettre en quelque sorte à son inspiration, sinon tout-àfait à sa direction souveraine ; ils ont exigé de ses membres un serment qui les liat, non pas, il est vrai, à l'obéissance à son égard, mais au respect de ses secrets, ce qui a semblé à quelques membres revenir à peu près au même. La Société théosophique d'Orient et d'Occident s'est donc trouvée dissouls comme telle par le fait de la retraite de ces derniers et l'adhésion des autres aux conditions que je viens de dire. Je dois ajouter que les membres qui se sont retirés avaient cru, en entrant dans la Société, n'adhérer qu'à un programme da recherches scientifiques et religiouses; que ca programme de libre analyse leur ayant paru menace, à tort ou à raison, par des tendances de doctrinarismo autoritaire et des synthèses trop hâtives de ce qui est précisément à débattre comme objet d'étude, ils ont penso que cette retraite: leur était commandée par des exigences de principe. Il n'y a donc plus de Société théosophique d'Orient et d'Occident : ce qui en reste est, aujourd'hui, à l'exemple de la Société théosophique de Londres, une loge de celle dont M. Olcott est le président et M. Biavatsky la secrétaire. Cela met à l'aise l'auteur du compte-rendu qui va suivre, Comme il n'y a plus qu'une Théosophie, celle de l'Inde, il n'y aura pas deux parts à en faire; notre exposé devra s'entendre d'une seule et même société théosophique d'Orient et d'Occident, du Nord et du Midi, ayant son siège à Madres, avec loges éparses sur les quatre points du monde.

Il est dil dans le programme de la société qu'elle ne représente aucune religion particulière, qu'elle comprend dans son sein des personnes professant les croyances les plus variées. On pourrait le croire, en effet, à ne prendre la chose que par son côté extérieur. A Londres, par exemple, il y a une loge dont la présidente, Mas Kingsford, professe la religion chrétienne catholique, et le viceprésident, M. Sinnet, le bouddhisme pur. Mais voici de quelle façon Mme Kingsford est chrétienne ; « Nous faisons appel à toutes les a églises, disait-elle dans une réunion théosophique qui eut lieu à » Piccadilly, le 17 juillet de l'année dernière ; car nous savons que, « une fois le voile du symbolisme enlevé de la divine face de la · Vérité, toutes les églises se reconnattront pour sœurs, la base · doctrinale de chacune d'elles étant identique. L'hôte de ce soir, qui est à mes côtés, - M. Sinnett, - est bouddhiste; moi, la · Présidente de la loge anglaise; je suis chrétienne catholique. Cependant, nous sommes unis de cœur, car il a appris de ses « gourous maîtres, orientaux les mêmes doctrines ésotériques que " J'ai trouvées sous les symboles payens de l'Eglise romaine. Qu'ils a soient grees, hermétiques, bouddhistes, védantistes, chrétiens, « les mystères sont, au l'and, une seule et même chose. Et cette · chose est l'interprétation des hiéroglyphes de la nature, écrits « pour nous dans les cieux, sur la mer et sur la terre ; peints pour o nous dans les brillants tables ux du jour et de la nuit, du coucher · du soleil et de l'aurore; tressés dans le galbe harmonieux de la · fleur, dans la germe, dans les cellules végétales et animales, dans les puissants phénomènes des cycles planétaires, des sys-· tèmes solaires et des révolutions astrales. »

Dans une lettre d'un des plus infatigables comme des plus grands et des plus célèbres inspirateurs de l'œuvre théosophique, le mahatma Kout-Houmi, la communion à laquelle fait appel Mª Kingsford est ainsi décrite : « Une fois débarrassées du poids mortal des a interprétations dogmatiques et des conceptions anthropomorphi-

a ques, les doctaines fondamentales de toutes les religions seront

« trouvées identiques dans teur signification ésotérique; Osiris,

· Chrischna, Bouddha, le Christ apparatiront comme des voies dif-

« férentes menant au même hut, la béatitude finale, le Nirvana. Le

a christianisme mystique, c'est-à-dire, ce Christianisme qui enseigne

« la rédemption de soi-même par le septième principe propre, appelé

« par les uns Christ et par les autres Bouddha, et équivalant à la ré-

« génération ou renaissance en esprit, sera exactement la même vé-

· rité que le Nirvana bouddhique. »

Tout cela est assurément fort beau, et il serait à désirer que ce fût praticable; mais Mas Kingsford se fait une grande illusion, zi elle s'imagine pouvoir demeurer chrétienne avec un pareil programme, Le Christianisme a sa base dans la foi en un Dieu personnel créateur du ciel et de la terre, indépendant de la nature, qu'il a tirée du néant et qu'il gouverne par des lois dont il est l'anteur et le souvernin mattre. Tout personnel, tout indépendant qu'il soit de sa création, ce Dieu n'en est pas moins l'infini réel, l'éternelle réalité, le seul vrait vivant, devant qui tout le reste est comme s'il n'était point. Or, le Dieu de la Théosophie, comme je le disais en tête de ce travail, n'a rien de commun avec celui-là ; il en est plutôt l'antagoniste de princine, le Salan : « Pour nous, dit le Theosophiat de décembre 1883, il n'y a qu'une seule substance, ce mot entendu dans le sens qu'y at-· tache Spinoza; nous l'appelons l'Existence une, en entendant par « cette expression l'Ubiquité universelle, non pas de l'Etre, mais du Tout-Etre. Notre Divin, comme le Dieu de Spinoza, ne pense · ni ne crée, car il est toute pensée et toute création. Tundis que le « théiste proclame son Dieu un Etre géant universel, le théosophiste « déclare, avec Héraclite, que l'Un absolu n'est pas Etre, mais De-· venir : il est ce qui toujours se dáveloppe, l'évolution cyclique, le « mouvement perpétuel de la nature visible et invisible, » Dans le numéro de février de cette année 1884, le même Theosophist complète ainsi sa définition : . Toutes les religions, dépouillées de leurs « théologies de main d'homme et de leur ecclésiasticisme superfati-« vement humain, ont une seule et même base et convergent vers « un seul el même foyer; une foi indéracinable, congénitale, en une · nature intérieure réfléchie dans l'homme intérieur. Le Principe · Divin, le Tout, peut être manifesté à notre conscience, mais par la · nature et son talfornacie le plus élevé, l'homme ; pour le chrétien,

- · dans les paroles de Jésus, le seul · Temple de Dien · Le vrai
- · théosophe, à quelque religion qu'il appartienne, rejetant un Dieu
- \* extra-cosmique et la croyance en un tel Dieu, accepte, cependant,
- \* l'existence effective d'un Logos, dans le sens ésotérique soit boud-
- · dhique, soit adwaitique, chrétien, gnostique ou néo-platonicien;
- · mais il ne plie sa foi devant aucune interprétation ecclésinstique.
- · orthodoxe et dogmatique. »

Le théosophe ne voyant le Divin que dans la nature, on ne saurait trouver illogique qu'il n'espère que de la nature la révélation du Divin : mais la nature, pour le chrétien, n'ayant de sens que celui que Dieu y a mis, il est parfaitement logique aussi, à son point de vue, qu'il n'en attende l'interprétation que du Verbe de Dieu, incarné ou révélé autrement que par des lois dont Dieu, qui en est l'auteur, ale secret et qu'il peut changer à son gré. Si, aux yeux du Théosophe, le Verhe révélateur n'est et ne peut être qu'homme, un homme divin, il est vrai, pour le chrétien il est certainement Dieu et ne peut pas être autre chose : le concile de Nicée, en définissant comme il l'a fait la divinité de Jésus-Christ, en le reconnaissant, non pas comme un dieu, ni même comme une émanation de Dieu, mais comme Dieu lui-même, a été d'une logique incontestable. Celle du théosophe ne l'est assurément pas moins, quand il place sur le même pied divin Bouddha, Zoroastre, Orphée, Jésus, Apollonius de Tyane, Socrate-Platon, tout le panthéon de l'oratoire du pieux empereur Alexandre Sévère. Mais entre les deux il y a un ablme, que le Christianisme ne peut franchir sans cesser d'être ce que l'a fait son principe, une religion extra-naturelle, pour devenir une religion de nature. Le pauvre Bæhm a dit dans une de ses réveries : « Tu demandes pourquoi. a dans sa lutte avec Lucifer, Dieu ne l'a pas détruit. Homme aveue gle; tu n'en vois pas la raison! C'est que Dieu combattait contre Dieu. C'était la lutte d'une portion de la Divinité contre l'autre, » La lutte de la Théosophie contre la Théologie serait-elle une lutte de Dieu contre lui-même? Dieu, comme j'en ai posé la question dans ma Diablerie chretienne, serait-il à lui-même son propre Satan et le Satan de sa création?

En attendant que le jour se fasse, s'il doit jamais se faire sur tout cela, et que la Théosophie, comme elle en a l'espérance et le pieux désir, réunisse tous les credos dans un seul et même baiser fraternel, — esculum sanctum! — constatons que nous n'avons médit ni d'elle ni de la Théologie en les déclarant absolument inconciliables et en

manifestant des doutes sur la possibilité d'une entente quelconque entre elles deux sur la base de ce que la première croit être un ésotérisme identique de toutes les religions.

### IV.

Une des assises de la nouvelle Théosophie est ce qu'elle appelle la projection du double de la personne humaine. C'est par la faculté que possederaient certaines organisations de se dédoubler et de projeter à distance leur mayavi-roupa ou corps astral, plus ou moina matérialisé, qu'est expliquée une partie des communications entretenues par les fondateurs de la Société et certaine des disciples de l'Inde avec les cholans du Thibet. Nous connaissons les visites du mayavi-roupa de Kout-Houmi à M. Olcott. La comtesse de Blavatsky, de son côté, a plusieurs fois reçu de la même manière celles d'un autre mahaima du nom de Mourian. La qualification de « corps astral » donnée au double de la personne humaine n'est pas nouvelle ; on la trouve dans Paracelse, qui emploie, pour définir l'homme, à peu près les mêmes termes que nos théosophies : « L'homme, dit-il, se compase d'une ême animale terrestre et d'un caprit divin, d'un corps astral subtil et d'un corps grossier visible : .

Il est certain que, sous ce nom ou sous un autre, l'antiquité a cru le dédoublement possible. Apollonius de Tyane, entre autres, aurait au, d'après ses biographes, la faculté de se partager ainsi. D'Ephèse où il était alors, son double aurait assisté, sans que le reste du corps changeât de place, aux derniers moments de l'empereur Domition assassiné par Stéphane. On peut, il est vrai, considérer cet comme un phénomène de la double vue, mais la double vue n'est elle-même, comme la projection dile fluidique de plus ou moins loin, selon la doctrine théosophique, qu'un mode du dédoublement de la personne. L'âme, en effet, d'après un des interprètes de cette doctrine, M. Sinnett, n'est pas un pur esprit; elle est matérielle , quoique d'une subtilité à côté de laquelle l'électriente et la forme radiante elle-même ne sont que grossières; différente de l'esprit proprement dit, elle en serait la force morphoplastique, comme Plotin et Porphyre l'ont à peu près définie. L'Hagiographie chrétienne, les annales de la sorpeu près définie. L'Hagiographie chrétienne, les annales de la sor-

<sup>1)</sup> De occulta philosophia. 2) The Occ. W. p. 24.

cellerie et les écrits spiritistes, de leur côté, abopdent d'exemples de ce singulier état. J'en citerai quelques-uns. Les Boliandistes rapportent, à la vie de saint Antoine de Padoue<sup>1</sup>, que ce blenheureux, préchant dans la cathédrale de Montpellier, le jour de Paques de l'an 1225, se souvint tout-à-coup qu'il avait une vérémonie à faire dans l'église du couvent, et qu'il n'avait désigné personne pour le remplacer. Il devait chanter l'Allelnia. Craignant que son absence ne fât cause de quelque désordre au chœur, il s'interrompt aussitét, se couvre la tête de son capachon l'incline comme pour dormir sur le pupitre de la chaire et demeure longtemps dans cette attitude, su grand étonnement de l'assistance, qui le croît indisposé ou en extase. Pendant ce temps il chantait son alleluia au milieu du chœur du monastère. Le chant terminé, il reprit ses sens, se découvrit la tête et continus son sermon.

Sainte Lidwine, clouée sur son lit par des maladies atroces, parcourait, cependant, non pas en esprit, muis corporollement, les principaux pélerinages de la chrétienté, Rome, Jérusalem, toute la Terre-Sainte. Dans ces voyages semi-mystiques, il lui arrivait qualquefois, dit Brugman, son biographe?, que, en passant à travers les broussailles, elle se blessait; on lui a souvent areaché de la main des épines qu'elle s'y était enfoncées de la sorte. L'auteur de sa vie ajoute que, tandis qu'elle voyagenit ainsi, son corps demourait étendu sur son lit comme mort et insensible à toutes les excitations extérioures. Pastrovichi, dans la vie qu'il a écrite de saint Joseph de Copertino, cite deux cas de bilocation de ce bienheureux. Octave Piccino, son compatriole, qu'on appelait le Père à cause de son grand age, l'avait prié de venir l'assister dans ses derniers moments Joseph qui était alors au couvent de la Grotella, non loin de Copertino, le lui promit : " Oui, lui dit II, serais-je à Romo, je viendrais vous assister. « Lorsque le vieux Piccino tomba malade de la maladie dont il mourat, Joseph était à Rome effectivement, mais il paret tout-àcoup nux yeax du meribond pour le fortifier, et il fut vu de plusieurs personnes ; pourtant, il n'avait pas quitté Rome. Il assista de même aux derniers moments de sa mère à Copertino, sans quitter non plus Assise, où il était alors. On trouve encore des faits de dédoublement racontés dans les vies de Saint François d'Assise, de Saint Pierre

1) 13 jun. t. 23, p. 210.

<sup>\*)</sup> Bolland; 14 apr. t. 11, p. 280 et 281.

d'Alcantara ; de Saint François Xavier, qui, en novembre 1571, revenant du Japon en Chine, se trouva et înt vu à la fois sur le navire qui l'avait pris et qu'il sauva du nanfrage, et sur une chaloupe au loin qu'on avait abandonnée et dont il dirigeait la manœuvre : de la vénérable Marie d'Agréda, qui, pendant qu'elle élait en exhase dans son couvent de l'Immaculée Conception, en Castille, parcourait corporellement, - c'est le terme dont se sert son biographe', - les forêts du Nouveau Monde, et y prêchait la foi aux sauvages ; de la vénérable mère Agnès de Jésus, qui fut vue du premier supérieur de Saint-Sulpice, M. Oilier, à Paris, dans le couvent de Saint-Lazare, tandis que son corps, raide et immobile, se trouvait, à la même heure, au couvent de Langeac, où le médecin de la maison, M. Romeux, le tint pour tout-a-fait mort ; de Saint Pierre Régalat ; de Sainte Brigide d'Irlande : d'Anne Catherine Emmerich, et de beaucomp d'autres encore. Un des faits de bilocation les plus curieux serail assurément ce qui est rapporté de Saint Alphonse de Ligueri dans son procès de canonisation. Il est dit que, le 21 septembre 1774, ce saint étant à Arienzo, petite ville de son diocèse, tomba dans une sorte d'évanouissement ; que, assis sur son fauteuil, il y resta deux jours dans un doux et profond sommaîl ; que pendant ce temps-là, son double était auprès du pape Clément XIV, qu'il préparait à la mort et qui mourut, en effet, le 22 septembre, vers sept heures du matin, au moment où le saint, qui venait de quitter le chevet du trépassé, sortait de sa léthargie.

Sur un autre terrain, celui de l'extase dite diabolique, les exemples de bilocation ou dédoublement de la personne sont plus nombreux encore, sans être appuyés de moins de témoignages, bons on mauvais, ce n'est pas ici le lieu de le débattre, que sur le terrain de l'extase divine. Les annales de la sorcellerie en foisonnent. Beaucoup de sorcières ont affirmé avoir été au sabbat, tandis qu'on les avait vues étendues sur leur grabat, en état de rigidité cataleptique, tout le temps qu'elles disaient avoir été absentes. Il leur est arrivé souvent de nommer des personnes qui auraient assisté avec elles à ces fêtes du Diable et qui le reconnaissaient quelquefois sans que rien les y contraignit. Que de semblables réunions aient iamais eu lieu de fait, rien n'est moins certain, je dirai même moins probable; l'étude que j'ai faite du sujet me porte à infèrer qu'il ne s'est effectivement

<sup>4)</sup> Jos. Ximenes Samaniego.

jamais rien passé de pareil en aucun lieu de la chrétienté, du moins sous la singulière forme décrite et donnée comme réelle par les sorciers eux-mêmes; mais, si le dédoublement était démontré, ce qui n'est pas le cas, il ne serait pas plus absurbe de faire du sabbat une assemblée de doubles rêunis sur un même point fatidique par la loi magique des attractions qu'il ne l'est d'y voir une image de l'enfer.

Le spiritualisme ou spiritisme, comme on voudra l'appeier, a, lui aussi, ses exemples de dédoublement. On en trouve de très curieux dans les ouvrages de Jung Stilling, de Mirville, Gougenot des Mousseux, d'Assier, Robert Dale Owen. Je n'en citeral qu'un seul, le plus récent, le plus à la portée du contrôle, par conséquent. On le trouve dans les Footfalls on the Boundary of another World de ce dernier auteur : « En 1845, dit M. Dale Owen, Il y avail à Neuwelke. en Livonie, à douze lieues de Riga et à une demi-lieue de Wolmar un pensionnat de jeunes filles nobles qui complait au nombre de ses sous-mattresses une Française, excellente personne, d'une bonne santé, mais nervouse, et très impressionnable. Elle était agée de treate-deux uns et se nommail Emilia Sagée. Peu de temps après son arrivée, les pensionnaires firent une singulière remarque; quand l'une d'elles croyait la voir dans un endroit, une autre l'apercevait ailleurs. Un jour elles virent tout à-coup deux Emilie Sagée exactement samblables et faisant les mêmes gestes ; l'une, cependant, tennit un crayon, l'autre n'avait rien... Quelquefois la double figure paraissait debout, derrière la chaise de la sousmaltresse et imitant les mêmes mouvements qu'elle faisait pour manger; mais les mains ne tenaient ni couteau, ni fourchette,... Un jour Emilie étant souffrante et agitée, Mile de Wrangel lui faisait la lecture. Tout-à-coup la sous-maîtresse devint raide et parut près de s'évanouir. La jeune élève lui demanda si elle se trouvait plus mal :« Non, » répondit Emilie d'une voix faible. Quelques secondes après, Mile de Wrangel vit très distinctement le double de sa maltresse se promener dans la chambre, tandis que son corps physique était toujours au lit, Une autre fois, les quarante-deux pensionnaires brodaient dans une même salle au rez-de-chaussée; quatre portes vitrées donnaient dans le jardin. Elles apercurant Emilie cueillant des fleurs, d'un côté, et, de l'autre, elles la virent assise sur un fautenil dans la salle. Elles observèrent que le double, dans le jardin, avait la démarche lente et pénible. Deux des plus hardies s'en approchèrent et essayèrent de le toucher; elles schtirent une légère résistance, qu'elles comparèrent à celle d'un objet en crèpe ou en mousseline. L'une d'elles passa au travers d'une partie de la figure, et après que la pensionnaire ent passé, l'apparence demeura encore quelques instants la même, puis elle disparut, mais graduellement... Ce phénomène se continua, avec des intermittences d'une à plusieurs semaines, tout le temps qu'Emilie Sagée resta à la pension, un au et demi, en 1845 et 1846. On remarqua que le double, dont la sous-maltresse n'avait, d'ailleurs, pas conscience, était d'autant plus distinct et d'apparence d'autant plus matérielle, que la personne réelle était plus gênée, plus languissante... Ce phénomène ayant inquiété les familles, les parents rétirèrent leurs enfants, et la pension tomba, »

Les mystiques chrétiens expliquent la bi-corporeité de plusieurs manières. Suivant les uns, le sujet de l'apparition demeurerait à l'endroit on il se trouve, et ce serait un ange qui le représenterait à l'endroit où il apparaît : ceci uniquement pour les saints, l'ange, dans les transports de sorcières, étant remplacé par le diable, qui singe tout ce que Dieu fait. C'est l'opinion de Sanseverino, de Scaramelli. de Samaniego, du P. Séraphin. D'après une autre hypothèse théolugique, l'âme abandonnerait le corps qu'elle anime, avec ou sans suspension de la vie organique. M. l'abbé Ribet n'est d'aucun de ces avis ; il estime que, puisque le corps vivant se montre en deux endroits à la fois, il fant admettre qu'il est réellement présent en l'un et en l'autre, à moins que cette double présence n'implique contradiction : . Or, ajoute-t-il, il n'y a aucune contradiction à supposer un même corps simultanément présent en deux lieux, quelque distants · qu'ils soient l'un de l'autre. Que les incrédules le contestent, passe · encore ; mais nous, chrètiens et croyants, le pouvons-nous, sans · nous controdire grossièrement ? N'avons-nous pas incessamment e sous les yeux, sous les yeux de la foi, hien entendu, un fait mul-« tiplié et permanent de multilocation corporelle : Notre Seigneur, · dans l'Eucharistic aniant de fois présent qu'il y a d'espèces consa-· crées sur terre, et même qu'il y a de points divisibles en chaque · espèce ? Si le fait se produit pour le corps de Jésua-Christ, il pout e se renouveler dans les nôtres, qui sont foncièrement de même · nature, . 1

<sup>1)</sup> La Mystique diviné, L. II, p. 209 et 210.

Les théosophes ont, naturellement, une autre explication du phênomène : . En lui-même, dit le Président de la Société. M. le colo-» nel Olcott, le double n'est qu'une vapeur, un brouillard, ou quelque « chosa da solide, selon son état relatif de confensation. En suppos sant à l'extérieur du corps, tel ensemble de conditions atmosphéria ques, électriques, magnétiques, telluriques et autres, cette forme · peut être invisible et cependant capable de produire des sons ou de donner d'autres signes de sa présence ; que les conditions " soient différentes, elle peut être plus ou moins visible, mais comme a une vapeur brumeuse ; en supposant un troisième ensemble d'au-· ires conditions encore; elle peni se condensar de façon à devenir « visible tout-à-fait et même tangible. Quelquefois elle manifeste de . l'intelligence, elle parle ; d'autrefois, elle ne peul que se faire a voir. a Le Theosophist de septembre 1883, voulant compléter cette explication, pour la mettre au niveau de la doctrine des sept principes dont se composerait le corps humain, ajoute que le corps astral. — mayavi roupa ou linga scharira. — est produit par ce qu'il appelle l'inter-action des quatrième et cinquième principes, le kama raupa et le manas. Chaque principe portant l'empreinte de celui qui le précède immédiatement, si le kama roupa ou . Ame animale . est un fuc-simile physiquement attenue du linga scharira, celui-ci, de son. côté, doit représenter une raréfaction proportionnelle de matière par rapport aux deux autres principes jiva et roupa. \*

Il y a aussi l'explication de M. d'Assier. Ceile-cl est un peu plus générale. Comme, par ce fait, elle est de nature à satisfaire et mettre d'accord les théosophes et les spirites, qui paraissent du reste, disposés à s'y rallier, nous devons la faire connaître. M. d'Assier, à lour exemple, estime que le double n'est pas une image parement optique de notre forme extérieure; c'est, d'après lui, comme d'après les spirites et les théosophes, un calque complet de louies les parties constitutives de notre organisme, et ce calque, loin d'être une chose idéale, scrait composé de molécules malérielles. Le fantême ainsi produit, il le désigne sous le nom de fluide », pour rappeier, dit-il, que les atômes qui le constituent sont emprutés aux molécules les plus ténues du corps humain. Dans cet état fluidique, on comprend que, de même que l'hydrogène

t) The common Fundation of all Religious.

<sup>\*)</sup> Nous dirons ultérieurement ce que la Théosophie aquend par les principos en question.

passe à travers le platine, le plus dur des métaux, les fantômes puissent traverser les murs et les portes les mieux harricadées. M. d'Assier base sa théorie de la matérialisation du double sur ce qu'aucun mouvement ne se perd dans la nature ; que tont laisse des traces, toute vibration se continuant dans la mesure de l'énergie vitale. Un théosophe ne s'exprimerait guère autrement, s'il avait à parler notre langue ; n'est ce pas, en effet, ce que la théosophie appelle en d'autres termes l'enchaînement des principes vitaux ? Il n'y a entre la théorie théosophique et celle de M. d'Assier qu'une tégère différence. Tandis que celui-ci suppose un terme à sa vibration fluidique, les théosophes, qui croient à la pérennité de la vie, estiment que le double ne se désagrège que pour se transformer et et que, si le fantome se dissipe et meurt comme linga scharira et même comme kama roupa, il peut continuer à vivre comme manus, bouddhi et atma. Les principes de la vie, en toutes choses, se pénétrant réciproquement, des iors que l'on admet que la vie est élernelle, l'explication des théosophes doit paraltre logique.

Au fait du dédoublement de la personne s'en rattache un autre, qui peut en être tenu pour le cerollaire ; c'est ce qu'on appelle la « télégraphie psychologique » ou « précipitation » : on va voir pourquoi cette qualification singulière. Le dédoublement dont il a étà question dans les lignes qui précèdent est celui du « corps astral », mayavi-roupa ou linga scharira; la télégraphie psychologique, elle, est une projection des principes supérieurs. C'est par ce système que Madame Blavatsky, M. Olcott, M. Sinnet et tous les chélar de l'Inde ont été ou sont encore en communication avec les mahatmas du Thibet. L'assistance que Mas Biavatsky aurait reçue par ce moyen de ses · frères supérieurs › de l'Himalaya, dans la composition de son Isis dévoilée, aurait été « si grande et si continue, » dit M. Sinnett ', que celle dame devrait être considérée moins comme l'auteur de l'Isis que comme un des colloborateurs qui y ont travaillé : « Les Frères, ajoute M. Sinett, paraissent avoir toujours été « à l'œuvre avec elle, non seulement en dictant à son cerveau, mais « quelquefois en employant ces méthodes du précipitation dont j'ai « été moi-même favorisé et par le moyens desquelles ont été pro-« duites, pendant qu'elle dormait, des masses de cople d'autres « mains que de la sienne. Il lui arrivait parfois, le matin, en se

<sup>&</sup>quot; levant, de trouver jusqu'à trente lignes d'ajoutées au manuscrit

<sup>1</sup> The Occult World, p. 108.

· qu'elle avait laissé la nuit sur sa table. • Le livre a bien été écrit à New-York, mais c'est du Thihet qu'il a été, non pas sculement inspiré, mais en grande partie « projeté » ou » précipité », ainsi que s'expriment les théosophes. C'est, en un mot, une révélation. On en doit dire à peu près autent des livres de M. Sinnet. Le Monde occulte, et le Bouddhisme ésotérique, sans être, comme l'Isis dévoilée, un recueil de dictées et de « précipitations » des sublimes Frères de l'Himalaya, ont été écrits d'après des correspondances cotretenues avec eux par l'entremise de Mas Blavatsky, Le Monde occulte, notamment, est rempli des « précipités » de Kout-Houmi. Le Bouddhime esotérique, bien que d'une très-haute autorité, ne jouit pourtant pas d'un crédit aussi grand; j'ai entendu dire par les théosophes et par M=\* Blavatsky elle-même que M. Sinnet n'avait pas été favorisé, dans la composition de ce dernier ouvrage, d'anssi grandes lumières que pour le premier, les Frères n'ayant pas jugé devoir lui révêler les plus intimes secrets de leur science. Dans ce qu'il est, le livre n'en reproduit pas moins d'une manière exacte une partie des doctrines théosophiques. Quoiqu'il en soit de son origine, semidivine ou personnelle, nous savons par Mas Blavatsky comme par M. Sinnett que la correspondance entretenue avec les mahatmas a lieu de la manière suivante. On écrit la demande sur une feuille : on plie la feuille et on la met dans une enveloppe, que l'on cachette. La lettre est expédiée pour le Thibet, et, qu'elle soit partie de l'Inde, de Paris on de Londres, on a la réponse, quelquefois une répanse très étendue, au bont d'une heure ou deux, de queiques miminutes même seulement. Elle est écrite sur la feuille qui porte la demande et qui est retournée sans avoir été décacheiée. C'est cette façon d'écrire à travers l'enveloppe et sans toucher le papier contenu qu'on appelle « précipitation » ou télégraphie psychologique. Le mot de « précipitation » est de Kout-Houmi lui-même, qui l'a employé pour définir son procédé de correspondance. Voici comment il s'exprime dans une réponse faite d'après ce même procédé à M. Sinnell, qui lui en avait demandé l'explication : . Mettez-vous bien · dans l'esprit que mes lettres ne sont pas écrites, mais emprein-· tes, - impressed, - ou précipitées ·, - precipitated, - at toute · méprise disparattre. Il faut naturellement que je lise chacun des · mots que vous écrivez, autrement j'en ferais une jolie bouillie. Et · que ce soit par mes yeux physiques ou par mes yeux spirituels, le · temps requis pour cela est pratiquement le même. Il en peut être

- « dit autant de mes réponses : car, que je les précipite ou dicte, ou
- que j'écrive més réponses moi-même, la différence dans le temps
- · économisé est très-petite. J'ai à y penser, à photographier soi-
- s gneusement chaque mot et chaque phrase dans mon cerveau,
- avant de pouvoir la répéter par précipitation. De même que la
- · fixation, sur des plaques préparées chimiquement, des images for-
- · mées par la chambre noire exige un arrangement préalable dans
- · le foyer de l'objet à représenter, car autrement, comme on le voit
- · dans les mauvaises photographies, les jambes du modèle parai-
- · traient hors de proportion avec la tête, et aînsi de suite, de même
- a nons avons d'abord à arranger nos phrases et imprimer dans nos
- e esprits toutes les lettres destinées à figurer sur le papier, avant
- « qu'elles deviennent propres à être lues. Pour le moment c'est tout
- » ce que je puis vous dire. »

Depuis que ces lignes ont été écrites, « les maîtres, dit le Theoro-

- · phist de janvier 1884, ont permis qu'un autre coin du voile qui
- « cache le mystère fut un peu levé, » et voici, d'après ce journal, le complément de lumière qui est résulté de cette permission :
- · Ceux qui ont une connaissance même superficielle du mesmé-
- risme savent que les pensées du magnétiseur, bien que silencieu-
- « sement formulées dans son esprit, passent instantanément dans co-
- « lui du sujet. Il n'est pas nécessaire à l'opérateur, s'il est suffisam-
- « ment puissant, d'être près de lui pour produire le résultat men-
- · tionné. Quelques praticiens célèbres dans cette science sont con-
- · nus pour avoir eu la faculté d'endormir leurs sujets à la distance
- « de plusieurs journées de chemin. Ce fait incontestable servira de
- · guide pour comprendre l'objet relativement inconnu dont il s'agit
- e ici. Le travail d'écriture des lettres en question est effectué par
- « une sorte de télégraphie psychologique; les mahatmas écrivent
- \* rarement leurs lettres de la façon ordinaire. Il y a une linison élec-
- a tro-magnétique, pour ainsi parler, sur le plan psychologique, satre
- a un mahaima et ses chélas, dont l'un remplit l'office de son secré-
- a taire. Quand un maître a besoin qu'une lettre soit écrite de cette
- a manière, il attire l'attention du chéla qu'il a choisi à cet effet en
- · faisant raisonner près de lui un tintement de cloche astrale, tin-
- · tement entendu par beaucoup de nos amis et d'autres personnes,
- comme fait, dans un bureau télégraphique, l'expéditeur d'une
- \* dépôche pour prévenir le bureau de destination avant d'envoyer le
- u télégramme. Les ponsées qui surgissent dans l'esprit du mahatma

- · sont ensuite revêtues de mots prononces mentalement, qu'il jette
- « dans le courant astral et envoie au chéla, dont ils viennent frapper
- · le cerveau. De là ils sont portés par le courant nerveux sur la
- · paume de sa main et à l'extrémité de ses doigts, qui appuient sur
- · un morceau de papier préparé magnétiquement. Comme des efflu-
- « ves de pensée sont ainsi imprégnés sur le tissu, des molécules de
- multière y sont attirées de l'océan d'akas pénétrant chaque atôme
- · de l'univers sensible, par un procedé occulte, qu'il n'y a pas lieu
- « de décrire ici, et il y est laissé des marques permanentes, »

A ceux qui pourraient trouver que l'explication n'est pas suffisante le Théosophist répond :

- . Il est fort regrettable qu'il ne soit pas permis de publier des il-
- » lustrations des principes généraux ci-dessus. Autrement l'auteur
- · de cet article est convaincu que les faits en sa possession à lui l'au-
- « raient rendu beaucoup plus intéressant et instructif. «

Ce qui fait hésiter les maltres à livrer les secrets qu'ils disent avoir non-seulement sur la télégraphie psychologique, mais sur tout le reste de leur science, ce serait la crainte de n'être pas compris d'une société encrassée de matérialisme comme la nôtre. Il y aurait aussi une autre crainte, assurent-ils, celle de fournir aux méchants, de beaucoup les plus nombreux dans le cinquième cerdle que parcourt l'humanité présente, des armes pour mal faire, et de jeter ainsi le trouble dans la société.

Je ne puis clore ce qui concerne la « précipitation » sans dire que la Paris même. Mª Blavatsky a produit à plusieurs reprises, j'ignore par quels moyens, le tintement de cloche dont il vient d'être parlé, et que certaines communications lui auraient été faites par télégramme astral. Dans une séance chez Madame de ..., où le chêla Mohini venait de développer une thèse d'occultisme, on la vit retirer de dessous sa main, à un moment donné, une dépêche qu'elle aurait reçue de la sorte. Cette dépêche était de Kout-Houmi, qui avait du assister astralement à la séance ou avait été informé par voie astrale de ce qui s'y était passé, car, après l'avoir lue, Mª Blavastky, s'adressant au jeune chêla, lui dit : « Le maltre est content de vous! »

Comme il ne nous a pas été donné d'étudier les faits, non plus que d'en discuter le principe, nous n'auriens plus qu'à nous arrêter là. Ajoulons, cependant, que la mystique de toutes les religions, tant divine que dubolique, offre de nombreux exemples d'écritures obtenues à peu près de la sorte. Quant au spiritisme, il n'a pas seule-

ment, à l'exemple, des autres systèmes de révélation, ses mediums inspirés ou mus par des agents externes; ses possédés et ses extatiques, dont le cerveau pense la pensée d'autrui et dont la main. comme celle du cheia, écrit cette « pensée revêtue de mots ; » il a encore l'écriture directe, entre planchettes scellées ou à travers enveloppe cachetée: les crayons et ardoises my-tiques du D' Slade, la pneumatographie du baron de Guidenstubbe.

L'empire que l'homme, avant sa chute, avait sur la nature, d'après la Mystique chrétienne, la Théosophie l'attribue à ses mahaimas. « Toute la création est au service des élus, » dit l'abbé Rihet!, après Bossuet \*. « Toute la nature, disent les théosophes, obéit aux maîtres de la science occulte, » On a vu les saints » soulever saus efforts des masses énormes et déplacer même des montagnes, contenir dans leurs débordements les torrents et les fleuves, apaiser les tempêtes. conjurer les orages, appoler du ciel la toudre qui consume et plus souvent la pluie qui rafralchit et fertilise; faire jaillir des rochers ou d'une terre aride de limpides fontaines, multiplier les aliments ou les transformer, rajuster les débris d'un objet fragile : ; » assouplir les animaux les plus sauvages ; rendre l'oule aux sourds, la vue aux avengles, la parole sux muels ; ressusciter les morts, etc. Tont cela. le mahatma le peut, sans l'aide ni la grace de Dieu, par la seule scionce, parce qu'il connaît les lois qui gouvernent toutes choses et que, les connaissant, il les plie à la force toute-puissante de sa volonte. Ce qui est dit du grand ascète Vismamitra dans le Mahabharata, la Théosophie le dit de ses maltres : « Ce religieux faisait de si c grandes œnyres de pénitence, que le roi du chœur des esprits, In-« dra, craignait fortement que la pieuse ardeur du héros ne le précie pitât de son trône. » Vismamitra était si puissant, que « son éclat a pouvait enflammer le monde, son pied ébranler la terre ; qu'il au-« rait pu réduire en poussière le mont Merou, bouleverser l'espace.» Pour si énormément démesuré que cela paraisse et que cela soit, la Théosophie ne l'entend pas figurativement. Puisque c'est la volonté qui a fait et entretient le monde, pourquei refuserait-on à la science, qui commande à la volonté, le pouvoir de le mener? Or, la Théosophie est convaineue que la vraie science est possedée par ses maltres. De la l'écrasante logique de ses déductions,

<sup>1)</sup> La Mystique divine, t. II, p. 611. 2) Serm. pour la filig de tous les Saints. 2) Ribet, L c. p. 613.

La vie, d'après les Théosophes, ne serait, dans nes manifestations concrètes, ou, comme nous dirions, nous, dans sa phénomenalité, que le résultat et la conséquence légitime, - c'est leur mot, - d'affinités chimiques . Mais ils corrigent ce matérialisme en donnant une réalité à ce qu'ils appellent la vie pure et simple, à la vie considérée dans un sens abstrait, et ils prétendent que la volonté, qui dispose de ce principe, peut, dans telles conditions données, qu'ils ne font pas connaître, le faire agir à son gré. Dans une lettre qu'on veut bien nous communiquer, le mahatma Kout-Houmi publie ces étranges paroles : « Si, comme je l'espère, dans quelques années je suis mon-« propre maître, l'aurai le plaisir de vous démontrer, sur votre table . A écrire, que la vie, en tant que vie, peut non seulement être transa formée en d'autres aspects que ceux que nous voyons, en d'autres · phases de la force, mais qu'elle peut être réellement infusée dans · un homme artificiel. Frankenstein n'est un mythe que comme héros de roman ; au fond, c'est une possibilité, et les médecins de la a dérnière sous-race de la 6 inoculeront la vie et ressusciteront les s corps, comme ceux de nos jours inoculent la petite vérole. L'esa prit, la vie et la matière ne sont pas des principes naturels existant a indépendamment l'un de l'autre, mais les résultats ou effets de « combinaisons produites par l'éternel mouvement dans l'espace.» Et cela ne semble pas être une opinion particullère au mahatma en question; on a pu lire dans le Théosophist des histoires de résurrection dont ce journal admettait tout au moins la possibilité, s'il n'en garantissait pas la certitude, d'où il y a lieu de conclure que l'affirmation de Kout-Houmi, déjà par elle seule d'une si haute autorité auprès des théosophes, est, à leur point de vue, rigoureusement orthodoxe,

L'idée d'une possibilité de ce genre n'est, du reste, pas nouvelle; on la trouve émise dans le livre 1er du traité De natura rerum de Paracelce, qui, lui, du moins, n'hésite pas à donner le procédé an moyen duquel peut être produit ce qu'il appelle l'homonculus. Le matérialisme se croit autorisé à faire de la vie un simple mouvement de substitution moléculaire, qui aurait pour principes une putréfaction et une fermentation. Or, c'est précisément par une chimification artificielle imitée de la, mais en réservant, toutefois, la nécessité du germe, dont les matérialistes se passent hardiment, que Paracelse créait ou s'imaginait pouvoir rétablir la matière première, — prima materia, — en debors du sein maternet. Plus près de nous le philo-

sophe Jean Jacob Wagner, mort en 1841, n'a-t il pas soutenu que la chimie arriverait un jour à former des corps organisés, des animaux, des hommes même, par cristallisation ? Paracelse aurait appris le secret sublime de la vie du fameux Salomon Trismosin, un des grands maltres de l'art hermétique. Ce Trismosin, sur le déclin de l'age, trouva la pierre philosophale, dont il n'eut qu'à avaler un tout petit éclat pour se rajeunir ; cent cinquante ans après il était aussi frais que le jour de sa transformation. Il en distribua à un nombre considérable de vicilles femmes, les uns disent 70, d'autres 90, qui toutes redevinrant jeunes et eureut encore des cufants. Au siècle dernier, il y eut beaucoup de personnes qui crurent de bonne. foi à l'âge que se dounaient le comte de Saint-Germain et Cagliestro. Le premier laissait dire de lui qu'il avait plus de deux mile ans et qu'il avait connu Jésus-Christ. Il avait, lui aussi, trouvé une eau de jouvence, qui, de même que l'Elixir de longue vie du second, assurait l'immortalité. Ils sont morts, pourtant, l'un et l'autre. On cencontrerait aujourd'hui encore dans l'Inde, au dire du Theosophist, quelques yoghis et fakirs épars ch et là, que des générations d'hommes auraient vus, toujours les mêmes, fixés à la même place, et dont on ignorerait tout-à-fait l'âge. Lytton Bulwer, qui était un essayure. comme on dit en Angleterrre, a pu, dans son roman de « Zanoui, » ne chercher que sa voie ; mais les Théosophes na s'acccordeni pas moins à reconnaître que, à part le drame, et quelles qu'aient été les vues personnelles de l'auteur, il n'y a rien, dans la donnée générale du livre, qui ne soit conforme aux traditions de l'occultisme ésotérique. Ces paroles de Mejnour à Glyndon, sur la question dont il s'agit ici, il les avouent, il les tiennent pour des emprants qui leur ont été fails : « Il y a eu de siècle en siècle, dans le monde, des esprits plus brillants et plus heureux, qui ont atteint aux régions de l'air où les êtres au-dessus du genre humain se meuvent et respirent. Zanoni, qualque grand qu'il soit, n'est pas le seul. Il a cu ses prédécesseurs, et il peut avoir une longue suite de successeurs à venir... Vous voyez en moi un homme de qui Zanoni a appris lui-même quelques uns de ses secrets les plus élevés. Sur ces rivages, dans cet endroit, sur les plages napolitaines, j'ai véeu en des siècles où n'atteignent que faiblement vos chroniques. Le Phénicien, la Grec, l'Osque, le Romain, le Lombard, le les ai tous vus passer, feuilles gaies et étincelantes sur le tronc de l'universeile vie, flètries et dispersées quand la saison est venue, pour renalire à nouveau.

On a le droit de traiter de rêves ces singulières prétentions ; tant que les mahatmas ne nous auront pas révélé le scoret de leur procédé, nous sommes autorisés par les déductions de nos témoignages acientifiques à les qualifier ainsi; mais il ne nous semble pas qu'il y ait parsonne à qui ce droit appartienne moins qu'aux matérialistes. En faisant de la vie le résultat de simples combinaisons chimiques, et en subordennant à ces combinaisons le dynamisme qui y préside, ils perdent, nous paratt il, l'avantage de pouvoir sourire à leur aiso sans craindre d'être taxés d'inconsequence.

Nous connaissons les principes généraux de la théosophie contemporaine : ce sont, comme en l'a vu, à peu près ceux de la théosophie de toutes les époques. Il nous resterait à dire quelle est sa philosophie, ou, en d'autres termes, la synthèse de ses déductions scientifiques et de ses inductions. Comme le Bouddhisme, un Bouddhisme épuré et quintessencié, en est la base, peut-être pourrions-nous terminer ici notre exposé et renvoyer, pour le reste, à ce qui est connu de la doutrine bouddhique. Néanmoins, la Théosophie n'acceptant pas tout le Bouddhisme et ayant pour plusieurs de ses enseignements, notamment pour le Nirvana, qu'elle est toin de tenir pour un néant absolu, des explications toutes particolières, une suite à ce travail nous paralt indispensable.

J. BAISSAG.

(A suivre)

## CONTES POPULAIRES GRECS

## RECUEILLIS A SMYRNE EN 4875

### et traduits par ÉMILE LEGRAND

## Belzetta et Fiorentino.

Il y avait une fois un roi très vieux qui désirait redevenir jeune comme à vingt ans. Il rassembla tous les sorciers de son royaume et leur demanda si, par la puissance de leur art, ils pouvaient lui rendre sa première jeunesse. Ils lui déclarèrent unanimement que la chose était impossible. Cette réponse mit le roi dans une si violente colère qu'il les fit tous décapiter sur l'heure. A quelque temps de là, il vint un sorcier d'une ville éloignée. Ayant été informé de sa présence, le roi le manda et lui dit : « Si lu peux réussir à me rendre jeune, je te donneral la moitié de mes États, »

« Rien de plus facile, sire, » répondit le sorcier. Le pauvre diable se savait parfaitement incapable d'accomplir un tel prodige, mais la peur lui dicta cette réponse mensongère. Il dit donc au roi : « Donnez ordre de vous trouver un prince qui soit fils unique, tenez-le pendant quarante jours enfermé, ne le nourrissez que de mets exquis et de friandises, après quoi faites-le égorger et buvez de son sang tout chand : de cette façon, vous redeviendrez aussi jeune et aussi vigoureux qu'à votre vingtième année. »

Le roi avait une fille unique d'une beauté ravissante : ses sourcils étaient minces comme une ganse de soic, ses cheveux noirs comme l'aile du corbeau, ses yeux bleus, et de chaque côté de sa bouche pareille à une rose se dessinaient deux gracicuses fossettes. Elle alla donc trouver son père et lui dit : « O mon roi, je veux me charger moi-même de trouver le prince, Fais-moi construire un vaisseau de oristal, avec des voiles de soie verte et des cordages d'or; qu'on y

mette un équipage, je m'habilterai en homme et je remplirai les fonctions de capitaine, e

Le rol approuva le projet de sa fille et fit construire un vaisseau tel qu'elle le voulait. Elle s'embarqua et partit. Après avoir visité beaucoup de pays, elle jeta l'ancre dans le port d'une grande ville. Juste en face de l'endroit où le navire avait mouillé, s'élevait un palais de marbre et de porphyre. C'était dans cette magnifique demeure qu'habitait le jeune homme qu'elle cherchait. Ses parents le chérissaient tellement qu'ils ne lui permettaient jamais de sortir, dans la crainte qu'il ne lui arrivât quelque chose de fâcheux. Il avait une foule de serviteurs toujours prêts à exécuter ses ordres. De la fenêtre de sa chambre, le jeune prince apercevait la frégate et les nombreux visiteurs qui allaient l'admirer. Désireux de la voir de plus près, il pris son père de l'y laisser aller avec quelques amis.

Quand la princesse le vit venir, elle dit à ses matelots : « Tenezvous sur vos gardes ; quand vous apercevrez quelqu'un regarder de tous côtés avec curiosité, sachez que c'est le jeune homme que je veux emmener avec moi, appareillez et partez. »

Le navire était déjà en pleine mer, quand le prince s'aperçut de la chose et demanda où on le conduisait. « Tranquillisez-vous, lui répondit la jeune fille, nous reviendrons d'ioi à quelques jours. »

Après une heureuse navigation, le vaisseau aborda dans le pays où régnait le père de la princesse. Grande fut la joie du roi, quand il vit le navire de retour avec le prince qu'il désirait si ardenment.

La princesse garda le jeune homme pendant quarante jours dans ; ses appartements : ils prenaient leurs repas ensemble et ne se quittaient pas d'un scul instant. Elle tomba amoureuse de lui. A mesure qu'approchait le jour fixé, la princesse devenait plus triste et ne cessait de pleurer. Elle ne mangeait pas, elle ne pouvait dormir, et le prince lui disait :

- » Qu'as-tu donc, Belzetta, que tu es si triste? Cela me désolo de te voir dans un parell état, »
- « Que veux-tu que je te dise, Fiorentino? Mon père a l'intention de t'égorger pour hoire ton sang et redevenir jeune comme à vingt ans. Mais je l'aime et je ne veux pas que tu meures. Il nous faut foir cette nuit, car demain il serait trop tard. »

Ils ouvrirent alors le trésor royal, se chargèrent de pièces d'or et prirent la fuite, sans que personne au palais soupçounât leur départ. Le matin, le roi chercha le prince, il ne le trouva pas ; il chercha sa fille et ne la trouve pas davantage. Il alla le dire à la reine qui n'eut pas de peine à deviner qu'ils avaient pris la clef des champs. Elle reprocha au rol que c'était de sa faute si elle avait perdu sa fille. Le roi lui dit : « Ne le chagrine pas, je vais partir à la recherche des fugitifs. » Le monarque se rendit sur le sommet d'une haute montagne, mais sa fille l'apercut et comprit qu'il les poursuivait pour les ramener au palais.

Il y avait là un petit ermitage. Elle changea le prince en moine, se môtemorphosa elle-même en religieuse, et ils se mirent tous deux à encenser.

Le roi s'approcha d'eux et leur demanda s'ils n'avaient pas vu passer un jeune homme et une jeune fille. Ils lui répondirent qu'étant tout entiers à leurs dévotions, ils n'avaient vu personne. Le roi fut très désappointé, et reprit le chemin de son palais, en pleurant la perte de sa illle.

La reine n'eut pas plus tôt appris l'insuccès du roi qu'elle se mit elle-même à la poursuite des deux fugitifs. Ceux-oi quittèrent l'ermitage et s'enfoncèrent dans une vaste solitude, qui s'étendait devant eux à perte de vue. Bientôt Belzetta vit venir sa mère ; mais, comme elle était fort versée dans la sorcellerie, aussitôt qu'un cours d'eau se présenta, elle changea le prince en canard, se métamorphosa elle-même en cane et ils se mirent tous deux à nagèr. La reine, qui était aussi sorcière, n'eut pas de peine à reconnaître sa fille sous ce déguisement emplamé; elle la supplia de revenir au palais avec le jeune prince, s'engageant à le lui donner pour époux. Mais, plus la reine parlait, et plus la cane l'éclaboussait d'eau en battant des ailes. Désespérant de la convaincre, la reine la maudit et lui fli cette prédiction ; « Ah! ma fille, le prince que tu aimes t'abandonnera au beau milieu de la route. Il se rendra chez ses parents, sa mère l'embrassera, et avec ce baiser il t'oubliera. »

Après avoir ainsi parlé, la reine retourna chez elle.

Le prince et la princesse sortirent de l'eau, reprirent leur forme humaine et se rendirent dans un village peu éloigné de là. Fiorentino dit à la jeune fille de l'attendre en cet androit, pendant qu'il irait dans son pays faire les préparatifs de leur mariage et lui promit avec serment qu'il l'enverrait chercher lorsqu'il en serait temps.

Belzetta le supplia de ne pas se laisser embrasser par sa mère ; il lui jura de se tenir sur ses gardes et partit. A son arrivée au palais, sa mère le serra fendrement dans ses bras et voulut lui donner un haiser, mais il s'y refusa en disant qu'il était venu pour faire les préparatifs de son mariage avoc une jeune fille qu'il aimait.

La reins se montra fort satisfalte et lui dit qu'elle donnerait ses ordres pour que la cérémonie nuptiale fut célébrée avec le plus grand éclat. Fiorentino, qui avait besoin de repos, alla se coucher. Le lendemain, sa mère, voyant qu'il tardait à se lever, entra dans sa chambre pour le réveiller ; et, pendant qu'il dormait encore, elle l'embrassa sur le front. Aussitôt, le jeune homme oublia sa blenaimée. Sa mère lui dit de se lever, qu'il faisait grand jour, et qu'il fallait envoyer chercher Belzetta pour célébrer le mariage. Mais la prince, ne se rappelant pas même qu'il était flancé, n'accorda aucune attention aux paroles de sa mère.

Cependant Belzetta, voyant que Fiorentino l'avait oubliée, se rendit dans la ville qu'il habitait. Elle fit venir un architecte et lui demanda s'll n'y avait pas à vendre un terrain pour bâtir vis-à-vis du palais de Fiorentino. L'architecte lui acheta aussitôt l'empiacement qu'elle désirait. Elle lui donna ordre d'y élever un palais qui surpassat en heauté celui de Fiorentino. L'architecte prit quarante maçons; ils se mirent à l'œnvre et eurent terminé l'édifice au hout de quelques jours. Belzetta en fut fort satisfaite, elle fit garnir son palais de meubles d'or, d'argent, d'ivoire et da naore, elle acheta sonzante servantes et elle alla habiter cette somptueuse demeure.

Or Fiorentino avait deux cousins. L'un d'eux, ayant aperçu Reizetta accoudée à la fenêtre de sa chambre, fut frappé de sa beauté: « Que vous étes jolie, madame, lui dit-il! Pourriez-vous m'accorder la faveur d'aller vous présenter mes hommages ?» — « Envoyez-moi cant pièces d'or, et venez me voir ce soir, à neuf heures, répondit-elle. »

Puis, appelant ses servantes, elle leur dit : « Quelle que soit l'houre à laquelle on frappe à la porte, je vous défends d'ouvrir. Si l'on insiste, dites que tel est l'ordre de votre maltresse, »

A l'houre convenue, le jeune homme se présente à la porte de Belzetta, mais ne put se faire ouvrir. Honteux de son échec, il passa la nuit à errer dans les rues, ce qui na l'empêcha pas, le matin, de dire à Fiorentino qu'il avait passé une nuit délicieuse dans les bras de la belle dame. La même chose arriva à l'autre consin de Fiorentino, mais, pour ne pas prêter à rire, il fit le même récit que le premier.

Fiorentino sentit, à son tour, ses désirs s'éveiller et résolut, lui

aussi, de tenter l'aventure. Il passa donc sous les fenêtres de Belzetta, qu'il n'avait pas reconnue, et lui dit : « Que vous êtes belle, madame! et que je serais heureux de passer une heure en totre douce compagnie! »

"C'est facile, répondit Belzetta, envoyez-moi cinq cents pièces d'or, et venez me voir co soir à onze heures.

Elle donna ensuite ordre à ses servantes de s'armer chacune d'une bonne cravache, de rosser l'iorentino comme il le méritait, puis de le jeter à la porte sans pitié. Quand le pauvre prince se présenta, il ne fut pas sitôt entré dans le vestibule que les soixante servantes lui tombérent dessus à coups de cravache. Il eut beau crier et demander grâce, rien n'y fit. Elles ne cessèrent de frapper que quand il tomba évanoui. Alors elles le prirent et le jetérent dans la rue comme un chien crevé. Il passa la nuit dans la houe. Le matin, quand ses domestiques ouvrirent la porte du palais, ils aperquent leur meltre et s'empressèrent de l'entrer. Il mit plusieurs jours à se rélablir. Quand il alla mieux, ses deux cousins lui avouèrent qu'ils n'avaient guèra été mieux traités que lui. Ils se consultèrent, et l'iorentino fut d'avis que, vu les peu galants procédés dont cette femme avait usé envers des personnages de leur qualité, on devait sans retard la traduire en jugement.

Il lui envoya dire par un de ses serviteurs qu'elle cut à se rendre au palais.

Le serviteur dit à Belzetta: « Madame, veuillez venir au palais : mon maître désire vous voir et il prie Dieu de vous accorder de nombreuses années. »

Belzetta prit sa pius belle robe, mit tous ses bijoux, et, accompagnéo de ses soixante servantes, se rendit chez le prince.

- « Quel est, dit-elle en entrant, le plaignant qui m'appelle devant le juge?»
- « Sois sobre de paroles, lui répondit un des cousins de Fiorentino, celui que tu vois ici est le fils du roi. Tu m'as demandé cent pièces d'or, à mon cousin deux cents, et à notre mattre Fiorentino, tu en aspris cinq cents. »
- « C'est vrai, répondit-elle. Je ne saurois le nier. Je cherchais un prétexte pour me faire appeler devant le juge. Je l'ai trouvé. »
- ') A partir de cet alinea jusqu'à la fin du conte, le texte contient un certain nombre de vers mèlés à la proce. Il est vraisemblable qu'à une époque antérieure le récit tout entier était eu vers.

Alors le roi, qui n'avait pas encore pris la parole, dit à Fiorentino : « Ne le rappelles-tu pas avoir vu cette femme quelque part? »

Si je me souviens de cette étrangère, répondit le prince, puisse Dieu me donner une vie de tribulations!

e Comment, reprit Belzetta, ne le souviens-tu pas des flacons d'eau de roses que je vidais dans ton bain." Ne te souviens-tu pas des fines chemises que je to faisais porter? Rappelle-toi, Fiorentino, le lit de soie verte que je dressais au miliou de ma chambre et sur lequel tu venais te coucher près de moi! Rappelle-toi les coussins rouges et jaunes que je te mettais sous la tête, et les parfinns exquis que je brûtais pour toi dans une cassolette d'or! »

« Tu es ma Belzetta, tu es la prunelle de mes yeux, tu es mou ame, tu es ma blen-aimée, Pardonne-mei mon oubli!»

Alors la reine, sortant de sa chambre, embrassa Beizetta sur la joue droite et lui dit: « Sois la bienvenue, ma bru, ma digne bru; toi qui es entrée dans mon palais avec des paroles honnêtes! » Puis se tournant vers Fiorentino: « Souviens-tol, mon fils, que, à ton retour de voyage, tu m'avais fait inviter tous les princes, mais tu oublias tu bien-nimée. Tu viens de la reconnaître: ailons célébrer ton mariage. »

On invita le père et la mère de la jeune fille. On célèbra de grandes réjouissances, on but et en mangéa beaucoup. Quant à nous, nous ne fâmes pas invités, mais nous entendimes la musique.

> Raconté par Jean Charsovensis, marchand de tabac ambulant, 136 de 43 aus.

#### Les fourberies de maître Renard.

Il était une fois un pope qui revenait d'officier dans des églises éloignées qu'il desservait. Il avait recueilli des offrances de toute espèce, des pains, des poules, des dindes et jusqu'à du poisson. Il retournait donc chez lui, monté sur son âne, et chantant des motets pour se distraire. Un renard, qui se trouvait par là, ayant aperçu les volailles suspendues au bât du baudet, résolut de s'en emparer. Il alia se coucher dans le beau milieu du chemin et contrefit le mort.

Quand le pope l'aperçui : « Tiens, se dit-il, si je le prenais pour

l'écorcher et faire, avec sa peau une pelisse à ma fomme? . Il la ramassa donc et le mit dans une des hottes.

Le pope n'edt pas sitôt repris sa route que, tout doucettement, le renard commença à jeter par terre les pains qui se trouvaient dans la hotte. Vint ensuite le tour des volailles. Après quoi, la rusée bête sauta prestement en bas, sans que le pope se fut aperçu de rien. Quand le brave homme arriva chez lui, il faisait nuit noire : « Viens vite, cria-t-il à sa femme, viens m'aider à décharger les provisions. Je t'apporte un superbe renard pour te faire une pelisse. »

Dame popesse, toute joyeuse, cherche dans une hotte, cherche dans l'autre, furète partout. Rien, Le pauvre pope allume une chandelle, regarde à son tour, et comprend alors que la maudite bête s'est moquée de lui. Il demeura bien penaud, mais que pouvait-il faire?

Gependant, le renard s'était mis en devoir de transporter pains et volailles dans son terrier. Il en était à son dernier voyage, quand il fut aperçu par un loup. Il eut beau jouer des jambes, le loup le rejoignit et le saisit par la patte.

— Tire done sur la racine, âne que tu es, lui dit le rusé compère. Convaincu qu'il tenait une racine, le loup lâcha prise immédiatement, et le renard se sauva en criant : « O mon pauvre petit pied, mon pauvre petit pied, tu l'as échappé belle ! » Et il courut se hlottir au fond de son trou. Le loup essaya bien de l'y poursuivre, mais il était si gros qu'il ne put y pénétrer. Il résolut alors d'attendrir le renard et lui dit : « Cher renard, aie pitié d'un pauvre vieux loup qui n'a rien à se mettre sons la dent. Fais-moi l'aumône d'une de tes poules. »

- Je m'en garderai bien, répondit le renard, j'ai eu trop de mal à les gagner. Travaille comme moi et l'on t'en donnera aussi.
  - Et quel ouvrage as-tu fait?
- Ce que j'ai fait, cher mettre Nicolas? Je suis allé à l'église, j'ai aidé le pope à chanter le Kyrie eleison, et, pour récompense, il m'a donné des pains et des volailles. Va chanter le Kyrie eleison, et tu peux être sûr que lu recevras une grasse rémunération pour ta peine.
  - Est-ce bien vrai, maltre renard?
- Comment, cher maître Nicolas, me crois-tu donc capable de te conter des measonges? C'est la pure vérité.

Le pauvre loup courut tout d'une traite à l'église et se mit à chanter. Mais on lui lança des pierres et on le poursuivit à grands coups de trique. Tout déconfit, mattre Nicolas retourna treuver l'astucieux renard, lui reprocha amèrement de l'avoir berné, et lui raconta qu'il n'avait pas été plus tôt entré qu'on l'avait chassé avec force horions.

Le ronard feignit une grande surprise et dit au loup : « Fais-moi entendre comment to as chanté, »

- Kyvgoude daison, Kyvgoude daison, hurla le lonp.
- Ah! mon cher maltre Nicolas, s'écria le renard, tu as la langue beaucoup trop épaisse. Voilà pourquoi l'on t'a chassé. On veut une voix claire et délicate.
  - Et que faut-il faire pour cela ?
- Và étendre la langue sur une fourmilière; il en sortira une foule de fourmis qui te l'aminciront.

L'imbécile de loup suivit le conseil du madré compère.

Les fourmis lui mirent la langue comme un crible.

Il retourna à l'église et entenna d'une voix rauque le Kyrie eleison. On le chassa une seconde fois à coups de bâton.

Il alla de nouveau se plaindre à maltre renard. Celui-ci, qui voulait s'en débarrasser à tout prix, lut répondit : « Tu as encore la langue trop épaisse, mon cher Nicolas ; te voix n'a pas plu aux gens de l'église, c'est pour cela qu'ils t'ont chassé. Mais écoute le sage conseil d'un ami. Si tu veux avoir la langue minoe comme il te la faut, rends-toi dans le village voisin et va trouver un forgeron, au moment où il bat le fer ; tu allongeras la langue sur son enclume et il te l'amincira avec sa masse, »

Cette fois encore, le loup crut le renard sur parole et, sans prendre le temps de réfléchir, en vrai nigaud qu'il était. It se rendit chez le forgeron. Celui-ci, s'étant retourné pour voir qui entrait dans sa boutique, aperçut un énorme loup, la langue posée sur l'enclume. Il leva aussitôt son plus lourd marteau et en asséna sur la tête du pauvre animal un coup si violent qu'il l'étendit raide mort sur le carreau.

> Raconté par Théodore Stérmanopoulos, garçon d'hôtel, agé de 27 ans.

### Le marchand et ses trois fils.

Il était une fois un marchand très riche qui avait trois fits. De temps à autre, il vendait quelques-unes de ses nombreuses propriétés et les convertissait ainsi en argent. Il tit faire trois barils entièrement pareils et les remplit de pièces d'or; il tit aussi bâtir trois maisons pareilles, afin que ses enfants ne se quereliassent point quand arriverait le moment de partager. Se sentant près de mourir, il appela ses trois fils et leur dit : « Mes enfants, nu dernière heure est arrivée; je vous donne ma bénédiction et je vous laisse toute ma fortune. J'ai déposé dans la cave trois harils pleins de pièces d'or; ils sont tous trois pareils, et il n'y a pas une pièce d'or de plus dans l'un que dans l'autre. Partagez-les. Que chacun de vous en prenne un et une des trois maisons que je possède. Aimez-vous, soyez prudents et dites quelquefois : « Que Dieu fasse miséricorde à défunt notre pauvre père! » Prenez la elef de la cave et allez voir dès à présent si je vous ai dit la vérité. »

Cenx-ci prirent la clef, descendirent à la cave, et purent se convaincre que, comme leur père l'avait dit, les trois barils étaient pareils. Ils refermèrent soigneusement la porte et remontérent, après avoir donné la clef à l'atné.

Leur père leur dit que, quand il aurait cessé de vivre, ils devaient procéder à ses funérailles, distribuer des aumônes, puis se partager le patrimoine. Il mourut et, après qu'ils lui eurent rendu les derniers devoirs, ils s'empressèrent de descendre à la cave. Ils l'ouvrirent, mais, au lieu de trois barils, ils n'en trouvèrent plus que deux. Ils se mirent à se disputer.

« Je veux mon baril, dit le plus jeune à l'ainé; c'est toi qui avais la clef; arrange-toi comme tu voudras, mais il me faut ma part. «

Le second frère répéta la même chose. L'ainé jura qu'il n'avait pas dérobé le baril, mais ils refusèrent de le croire et recommencèrent à se chamailler de plus belle.

Le lendemain, ils convinrent d'aller soumettre leur affaire au cadi. Mais ils étaient tous trois si retors que le cadi ne comprit absolument rien à leur cas. En désespoir de cause, il les adressa au calmacam, qui est plus étevé en dignité et par conséquent plus intelligent. Il lui écrivit toute l'affaire, en le priant de la débrouiller.

Les trois frères partirent avec la lettre du cadi. Sur la route, ils arrivèrent à un endroit très resserré où l'on as pouvait passer qu'un saul à la fois. Ils y rencontrèrent un pauvre Turc qui dit à l'alné frère : « Seigneur marchand, j'ai perdu mon cheval, ne l'auriez-vous pas vu sur votre chemin? »

- Non, répondit-il, je ne l'ai pas vu. Etait-il borgne?

- Oui, seigneur, il l'était.
- Je no l'ai pas vo.

Cet homme adressa la même question au second frère, et celui-ci lui répondit : « Je n'ai pas vu ton choval. Était-il boiteux d'un pied? »

- Oui, seigneur, il l'était.
- Je ne l'ai pas vu.

Le Turc demanda enfin au plus jeune frère : « Seigneur marchand, n'avez-vous pas vu un cheval sur votre chemin ? »

- Non, répondit-il, je ne l'ai pas vu. Était-il chargé de vinaigre?
- Oui, seigneur, il en était chargé. C'est donc vous autres qui avez mon cheval!

Et, suivis du vieux Turc, les trois frères se rendirent chez le caîmacam. Le caimacam reçut les trois frères avec toutes sortes d'égards; il les fit entrer au salon, où il leur offrit du café, des pipes et des sorbets.

Tout-à-coup un domestique se présenta devant le caimacam et lui dit : « Effendi, on vous demande dehors. »

Le caîmacam sortit, aperçut le Turc et lui dit :

- Que me veux-tu?
- Effendi, les trois hommes qui sont chez yous m'ont volé mon cheval sur la route.
- Tu n'as pas honte de dire des choses paroilles? D'aussi honorables marchands t'auraient volé ton cheval?
- Effendi, je les ai rencontrés sur la route; je lour ai demandé s'ils n'avaient pas vu mon cheval, ils m'ont répondu que non, et cependant ils m'en ont donné le signalement exact. Comment cela se fait-il?

Le calmacam parut embarrassé. Il rentra et dit aux trois frères :
« Il y a là un pauvre homme qui vous accuse de lui avoir voié son
cheval, attendu que, vous ayant demandé sur la route si vous n'aviez pas vu cet animal, vous lui en auriez donné le signalement
exact, »

- C'est vrai, effendi, mais nous n'avons pas vu sa bête.
- Et comment connaissez-vous le signalement d'un cheval que vous n'avez jamais vu?

L'ainé dit : « l'ai remarqué que l'herbe n'était broulée que d'un seul côté, et j'en ai conclu que le cheval était borgue. »

Le second dit : « C'est à la trace de ses pas que j'ai vu qu'il était boitoux, »

Le traisième dit : « On sentait le vinaigre sur la route, voilà ponrquoi f'ai dit que le cheval devait être chargé de vinaigre. »

Le calmacam fut émervaillé de leurs réponses, et se dit en luimême : « Si J'en juge par leur langage, ces trois gaillards sont plus malins que moi. J'anrai du mal à les prendre. Essayons, cependant! »

Il leur fit servir un festin composé de mets excellents, et le soir il les mit à coucher dans une chambre que l'on avait pris soin de séparer en deux par une cloison en papier. Derrière cette cinison, se placèrent trois secrétaires chargés d'écrire tout ce que diraient les trois frères.

Quand coux-ci se furent mis au lit, ils entamèrent la conversation.

- L'agneau que nous avons mangé ce soir était bien tendre, dit le deuxième frère.
- Oui, répondit l'aîné, il était tendre parce que c'est un agneau volé.
  - Et le raisin, ajonta le plus jeune, comme il était doux !
- Oni, répliqua le deuxième, il était doux parce qu'il a poussé sur un corps humain.
  - Quel homme intelligent que le caïmacam, reprit l'ainé.
- Ce n'est pas étonnant, répondit le plus jeune, les bâtards sont toujours doués d'une grande intelligence.

Les secrétaires couchèrent fidèlement par écrit tout ce qu'ils entendirent. Le matin venu, le calmacam ne fut pas médlocrement surpris en lisant la conversation des trois frères; il était impatient de savoir ce qu'il pouvait y avoir de vrai. Quand ils furent levés, il leur dit : « Excusez-moi de ne pas vous tenir compagnie. Une affaire urgente réclame ma présence, mais je serai de rétour dans une heurs. »

Le caimacam se rend à la hergerie, et dit au herger : « L'agnasu que tu as envoyé hier à la maison, quel agneau était-oe? »

- Effendi, c'était un agneau comme tous les autres.
- Non. Il était plus savoureux que ceux que tu m'envoies habi-
- Que vous dirai-je, effendî? Un petit agneau étranger est venu se mèler au troupeau. Personne ne l'ayant réclamé, il y est resté. Comme il était orphelin, il a tôté un grand nombre de brehis et est devenu gras. Vous m'avez fait dire de vous envoyer un bon agneau; celui-ci était le meilleur, voilà pourquoi je l'ai choisi de préférence.

Le calmacam vas ensuite trouver le vigneron et lui dit : « Les

raisins que lu as envoyés hier à la maison, de quel cap provenaient-lis? »

Le pauvre vigneron sentit son sang se glacer et répondit en tremblant : « Je les ai cueillis par di par là dans la vigne. »

 Non. Je veux que tu me dises à quel cep tu les as cueillis. Ils étaient plus savoureux que jamais.

Le pauvre vigneron était fort embarrassé. Le calmucam reprit :

« Dis-moi la vérité sans détours et ne crains rien, je ne t'adresserai pas la moindre réprimande. »

— Je vais donc vous raconter ce qui s'est passé, effendi. Il venail dans la vigne un grand vilain nègre qui no cessait de me faire des menaces. Un jour, je lui dis vertement de s'en alier et de me laisser tranquille; mais il se juta sur moi, comme un forcené, et me flanqua une terrible paire de gifles. Outré de colère, je saisis ma bêche et d'un coup je l'étendis mort à mes pieds. Après quoi je l'enterrai sous la cep auquel j'ai cueilli les raisins que je vous ai envoyés.

En quittant le vigneron, le calmacam se rendit chez sa mère et lui demanda s'il était vrai qu'il fût bâtard. Elle commença par se récrier, mais il finit par lui arracher l'aveu suivant :

— Mon fils, dit-elle, je n'avais pu avoir d'enfants avec mon mari. Ne voulant pas que notre fortune tombât, après nous, entre des mains étrangères, je lus forcée de rechercher le concours d'un autre homme pour avoir un héritier. Je devins grosse des œuvres d'un domestique de la maison qui crut avoir commerce avec une de mes femmes, et je te mis au monde.

Après toutes ces révélations, le calmacam désespérait plus que jamais de venir à bout de gens qui savaient tant de choses. Ce jour la pourtant il donna encore un grand festin aux trois frères, puis se mit à leur raconter une foule d'histoires. En dernier lieu, il leur tit le récit suivant : Il était une fois un pacha immensément riche, qui ne pouvait avoir d'enfants, bien qu'il eût pour femme la plus helle personne du pays. A la suite de grands revers de fortune, ce pacha se trouva réduit à la plus affreuse pauvreté. Un jour, il dit à sa femme : Je vais entreprendre un long voyage, allu d'aviser aux moyens de sortir de la pénible situation où nous sommes. Il peut se faire que je revienne, mais il peut se faire aussi que je ne revienne pas. Si donc tu trouves un bon parti, libre à tel de ta remarier, seulement je te recommande d'attendre sept ans, sept mois, sept semaines, sept jours, sept heures et sept minutes. Cela dit, il monta à cheval et partit.

Pendant son absence, beaucoup de prétendants recherchèrent sa femme; mais elle refusait constamment les plus brillantes propositions. Les sept ans, sept mois et sept semaines étaient écoulés, il ne restait plus que les jours, les heures et les minutes, lorsqu'un pacha très riche passa par hasard sous les fenêtres de la jeune femme. Il la vit, en tomba éperdument amoureux, et la fit aussitôt demander en mariage. Mais elle ne voulut rien entendre. Sa mère eut beau insister pour qu'elle acceptât un parti si avantageux, ni les prières, ni les menaces ne purent la déterminer à changer d'avis. Elle fit dire au pacha de patienter sept jours et que, passé ce terme, si son mari n'était pas revenu de son voyage, elle consentirait volontiers à contracter une seconde union.

Cependant, le pacha, qui devait absolument partir le jour même, aurait bien voulu emmener avec lui la jeune femme. Pour arriver à vaincre sa rése-tance, il lui envoya tant de cadeaux, tant de bijoux qu'elle finit par céder et consentit à l'épouser avant l'expiration du délai. Elle se composa donc avec tous ses joyaux une parure brillante comme le soleil, et, quand elle sortit de sa maison, les rues furent inondées de clarté.

On allait procéder à la cérémonie nuptiale, lorsque des coups du canon retentirent dans la ville, et l'on apprit que le pacha était de retour plus puissant et plus riche que jamais. Une voisine se glissa jusqu'auprès de la jeune femme et lui dit à l'orcille que son mari était revenu. Aussitôt, et sans qu'on eut le temps de la retenir, elle s'élança dans la rue avec tous ses diamants, ses perles fines et ses pierreries.

Ici le caïmacam tira une bouffée de fumée de son narghilé et, après l'avoir réjetée par le nez, il dit à l'ainé des frères : « Si tu avais vu cette femme si belle et si superbement parée, qu'auraïs-tu fait? »

- Je me serais mis à la caresser, à la serrer dans mes bras, à la dévorer de baisers; je l'aurais assise sur mes genoux, puis je l'aurais....
- Et, toi, qu'annais-tu fait? interrompit le calmacam, en s'adressant au deuxième frère. Il obtint la même réponse.
  - Et tol? dit-il au plus jeune.
- Moi, je l'aurais dépouillée de tous ses bijoux, puis je l'aurais laissée aller,
- Bravo! dit le caimacam, c'est toi qui as volé le baril. Nie-le, si tu l'oses.

Que pouvait répondre le jeune homme? Il était pris comme un rat dans une ratière, et il fut force d'avouer que c'était lui qui avait volé le baril. Ses deux frères prirent chacun un des deux barils restants et comblérent de présents l'intelligent calmacam.

> Raconté par Anorm Bolanis, servente, agée de 50 ans.

## Le capitaine Treize.

Il y avait une fois trois frères pauvres qui ne pouvaient trouver d'ouvrage dans leur pays. Ils résolurent d'alter en chercher à l'étranger; ils prirent donc leurs outils et partirent. Au bout de plusieurs journées de marche, ils aperçurent un champ en friche, situé sur le bord de la route, et ils se mirent à le bêcher. Or ce champ appartenait à un Dragon très méchant. Ce Dragon, ayant aperçu de loin les trois frères en train de travailler, vint vers eux et leur dit : Bonjour, mes enfants.

- Sovex le bienvenu, père.
- Si vous ne m'eussiez pas appelé père, je vous aurais mangés.
- Et nons aussi, nous l'aurions mangé, si tu ne nous cusses pas appelés les enfants.
  - Que faites vous ici? Ce champ m'appartient.
- N'ayant pas d'ouvrage dans notre pays, nous sommes venus en chercher dans celui-ci, et, comme ce champ nous a paru avoir besoin d'être hèché, nous nous sommes mis au travail.
- Très bien, mes garçons. Si vous n'avez pas d'endroit où passer la nuit, vous pourrez venir concher chez moi.
  - Co n'est pas de refus. Nous vous remercions,

Le soir, les trois frères se rendirent chez le Dragon, Il leur fit préparer un excellent repas ; ils mangèrent et burent tout leur content, puis se mirent au lit. Le plus jeune, qui était pêtri d'intelligence et que, pour cette raison, le Dragon surnomma le capitaine Treize, se dit en lui-même : Ce Dragon pourrait bien avoir l'intention de nous tuer. Cette pensée le tint évelllé, et bien lui en prit, car, sur le minuit, le Dragon entra dans leur chambre, à pas de soup, armé d'un grand couteias. Il alluit égorger les trois frères, lorsque le cadet, sans perdre son sang-froid, se leva soudainement et lui dit :

Qu'est-ce qu'il y a donc ici que nous n'avons pas encore pu lermer l'œil ? Sont-ce des puces on des punaises ?

- Patience, répondit la Dragon, ce sont des punaises; mais, demain, je leur ferai donner la chasse.

La nuit suivante, le Deagon entra de nouveau dans la chambre des trois frères; mais, les vayant éveillés, il cacha son coutelas derrière son dos, et leur dit brutalement: Qu'est-ce qu'il y a encore que vous ne dormez pas ?

- Ah! ne m'en parie pas, répondit le plus jeune. Il y a dans la cour des volailles qui ne cessent de piniller, sont-ce des dindes ou des poules? Je n'en sais rien, toujours est-il qu'elles nous empêchent de dormir.
- Ce sont des poules, dit le Dragon, mais, demain, sans plus tarder, je les terai tuer toutes.

La troisième nuit il revint de nouveau dans la chambre des trois frères.

- Nous n'avons pas pu dormir, dit le plus jeune,
- Et pourquoi ? grommela le Dragon.
- Je ne sais pas. Dans notre pays, nous étions accontumés à concher avec nos trois sours, ici nous conchons tout seuls, c'est peutêtre pour cela que le sommeil ne vient pas.
- Patience, reprit le Dragon, J'ai trois filles, je les mettrai à coucher avec vous demain, afin que vous puissiez dormir.

Le lendemain, en travaillant, le capitaine Treize dit à ses frères : Le Dragon vient chaque nuit dans notre chambre, avec l'intention de nous égorger pour nous manger ensuite. Mais, comme il nous a trouvés éveillés, il n'a pas osé nous tuer. La première fois, je lui ai dit que les puces nous empéchaient de dormir; la deuxième, j'ai mis cela sur le compte des poules ; la troisième, enfin, je lui ai fait accroire que nous avions l'habitude de coucher avec nos sœurs, et, cette nuit, il mettra ses filles à coucher avec nous. Quand donc les trois denzelles seront bien endormies, prenons leurs bounets bleus et coiffons-les de nos bonnets rouges, de cette façon le Dragon égorgera ses propres filles en notre lieu et place.

La nuit venue, les filles du Dragon allèrent se coucher. Quand nos trois gaillards les entendirent ronfler, ils en prirent chacun une dans leur fit, et ils opérèrent prestement l'échange des honnets, sans qu'elles s'en apercussent. A minuit, le Dragon entra, brandissant un coutelas, et, là où il vit des bonnets rouges, il frappa comme un

forcené. Après avoir ainsi égorgé ses filles, sans s'en douter, il retourna se coucher, laissant-là les trois cadavres, qu'il se réservait de manger le lendemain à son diner. Il n'ent pas plus tôt quitté la chambre, que le capitaine Treize, qui avait tout observé du coin de l'œil, réveilla ses frères, ils s'habilièrent à la hâte, sortirent sans bruit et s'enfuirent à toutes jambes.

Le matin, le Dragon se rendit dans la chambre, mais qu'y vit-il?

Les cadavres de ses trois illes.

- Ah! cansille de capitaine Treize, quel abominable tour tu m'as jouêt hurla-t-il.

Et, s'étant mis à la fenètre, il aperent dans le lointain les trois frères qui cheminaient et leur cria d'une voix menaçante : Ah! brigands, vous êtes cause de la mort de mes trois filles! Que me réservex-vous encore?

- Patience, répondit le capitaine Treize, patience ! Nous n'avons pas fini de régler les journées de travail que tu nous dois.

Les trois frères se rendirent dans une ville et allèrent demander de l'ouvrage au palais. Le roi fit l'ainé palifenier, le puné cuisinier, et le cadet intendant, car il était le plus intelligent.

Cepandant, ses frères, le voyant occuper la meilleure place, ne tardèrent pas à lui porter envie et résolurent de le pardre. Voici ce qu'ils machinèrent pour arriver à leurs fins. Ils allèrent trouver le roi et lui dirent : « Sire, notre jeuns frère est doué d'une si grande intelligence qu'il pourrait aller dans le château du Dragon enlever un miroir merveilleux où l'on voit le monde entier et qui serait le plus bei ornement de votre palais. »

Le roi appela sur-le-champ le capitaine Treize et lui dit : « Tu es. à ce qu'il parait, un homme d'une rare intelligence, va donc me chercher certain miroir que possède le Dragon et, à ton retour, je te combierai de présents. »

Le pauvre capitaine Treize ne répondit rien et se retira dans sa chambre. Il pleura et se lamenta longtemps, «Ah! disait-il, infortuné que je suis, le Dragon me tuera pour sûr! » Et ses sanglots redoublaient. Tout à coup le mur s'entr'envrit et il en sortit un petit vieux qui lui dit : « Qu'as-tu à pleurer, mon enfant? »

— Ne m'en parle pas, mon oncie. Le roi m'a donné ordre d'alter ini chercher le miroir du Bragon. Je ne sais comment m'y prendre, car, si je vais chez le Bragon, ma mort est certaine.

- Écoute-moi, men enfant, je suis to fée. Và dans le châtean du

Deagon à minuit passé. Il dormira. Tu profiteras de son sommeil pour prendre le miroir et fuir. Garde-toi bien surtout de faire du bruit, car, s'il t'entend, tu es perdu.

Le capitaine Treize observa ponctuellement les prescriptions du vieillard. Il s'empara du miroir et prit la fuite. Il sortait à peine des domaines du Dragon que celui-ci se réveilla en sursaut. Il jeta un coup d'œit dans la chambre, et, ne voyant plus son miroir, comprit anssitôt que le capitaine Treize l'avait volé. Il court à la fenêtre, aperçoit le larron et lui crie : « Ah! canaille de capitaine Treize, tu as égorgé mes filles et tu m'as enlevé mon miroir, que me foras-tu encore? »

- Patience, répondit-il, nous n'avons pas lini de régler nos comptes,

Le capitaine Treize se rend au palais, remet le miroir entre les mains du roi, qui lui donne en échange de riches présents. Cependant, ses deux frères, voyant que la chose avait tourné à son avantage, en crovaient de déplt. Ils résolurent d'aller de nouveau trouver le roi. Introduits en présence du souverain, ils lui dirent : « Sire, celui qui est allé te chércher le miroir merveilleux pourrait tout aussi facilement te procurer un cheval que possède le Dragon. C'est un coursier qui a le corps tout garni d'ailes et qui fend les airs plus rapidement qu'un aigle. »

Le roi fit aussitôt appeler le capitaine Treize et lui dit : « Puisque lu es bien allé me chercher le miroir du Dragon, ne le seruit-il pas possible d'aller aussi me chercher son cheval? Si tu me le ramènes, je te donneral autant d'or que lu pourras en désirer. »

Le capitaine Treize ne répondit rien. Il sortit du palais tout éploré et rencontra, dans la rue, le vieillard, qui lui dit : « Qu'as lu encore à pleurer mon enfant ? »

— Ne m'en parle pas, mon père. Le roi m'a fait venir de rechef et m'a ordonné d'aller lui chercher le cheval ailé du Dragon. Comment est-il possible que J'accomplisse un tel prodige?

— Écoute que je te dise, mon enfant. Rends-toi de jour dans le château du Dragon. Il est en voyage avec son cheval et il ne reviendra que dans une semaine. Profite de son absence pour creuser dans l'écurie une fosse qui puisse te contenir, et, quand lu entendras venir le Dragon, cache-toi vite au fond de cette fosse. Le Dragon entrera dans l'écurie pour attacher son cheval, puis il montern dans sa chambre. Tú t'approcheras alors du cheval; s'il ne hennit

pas, tu monteras dessus et tu fuiras; s'il heunit, cache-loi précipitamment dans la fosse, car le Bragon descendra voir ce qu'il y a.

Le jeune homme remercia le vieillard, se rendit chez le Dragon, creusa la fosse dans l'écurie et s'y blottit. Le soir, le Dragon rentra, il attacha son cheval devant la mangeoire, lui jeta une hotte de paille et menta dans sa chambre. Immédiatement, le capitaine Treize sortit de sa cachette, et déjà il se disposait à enfourcher le cheval, quand cet animal se mit à hennir. Saisi de frayeur, le jeune homme le lácha et descendit dans la fosse. Quand le Dragon entendit son cheval bennir, il crut qu'il avait soif. Il descendit, lui donna à boire, le rattacha à sa mangeoire et remonta chaz lui. Le capitaine Treize sortit de nouveau de sa cachette, mais le cheval ne l'eut pas sitot aperçu qu'il se mit à hennir bruyamment. Le Dragon l'entendit et se dit en lui-même : « Qu'est-ce qu'il a donc? Voudrait-il de l'orge ! . Il descendit une seconde fois, ini donna un picotin et remonta. Le capitaine Treize essaya derechef d'emmener le cheval, mais celui-ci se mit à pousser des hennissements si furieux que le Dragon descendit l'escalier quatre à quatre, empoigna une trique, en donna une volée à sa monture et lui dit : « Tu ne vas donc pas me laisser souper tranquille, vieille rosse? .

Gette fois, le cheval eut peur et ne hennit pas quand le capitaine Treize approcha de lui. Il se laissa enfourcher sans faire le récalcitrant et partit comme l'éclair avec son cavalier. Au bout d'un quart d'heure, le Dragon, n'entendant plus l'orge craquer sous les dents de son cheval, descendit pour voir ce qu'il avait à ne pas manger; mais, grande fut sa surprise, quand il trouva l'écurie vide. Il comprit aussitôt que c'était un nouveau tour du capitaine Treize. Il se mit à sa fenêtre, l'aperçut fuyant au lois et lui cria; « Ah! canaille de capitaine Treize, tu as égorgé mes trois filles, tu as volé mon miroir et mon cheval, que me feras-tu encore? »

- Patience, vieux coquin, nous n'avons pas llui de régler nos comples.

Le capitaine Treize conduisit le cheval au roi et reçut en récompense trois grands sacs remplis d'or, d'argent, de pierreries et de perles fines. Comme vous pouvez bien le penser, ce nouveau succès du jeune homme ne fil qu'accroître l'envie que ses frères lui portaient. Ils dirent au roi : « Sire, le Dragon a sur son tit une couverture qui n'a pas sa pareille au monde. Vous qui êtes le plus grand des rois, vous devriez la posséder. Notre frère est le seul homme qui soit capable de vous la precurer. Envoyez-le vous la chercher, » « La chose en vaut la peine, » répondit le roi, et, syant appelé le capitaine Treizo, il lui dit : « Puisque tu as en l'habileté d'enlever le miroir et le cheval du Dragon, tu sauras hien lui dérober aussi la couverture de son lit. » \*

Le capitaine Treize ne répondit rien- Il prit le chemin qui menait chez le Dragon, s'assit le long d'une hain et se mit à pleurer à chaudes larmes. Le visillard se présenta à lui : « Qu'as-lu à pleurer, mon fills, » lui demanda-t-il ?

- Ne m'en parle pas, mon oncle. Le roi m'a ordonné d'aller ini chercher la couverture du Dragon. J'ai bien réussi dans mes deux premières expéditions, mais celle-ci, j'en suis sûr, me coûtern la vie.
- Ecoute, que je te disc, répondit le vieillard. Tu profiteras de l'absence du Dragon et de la Dragonne pour entrer dans leur château. Tu monteras à la chambre à coucher du Dragon, in y creuseras un grand trou où tu te puisses cacher. La couverture du Dragon est garnie de quarante clochettes. Tu achèteras trente-neul oques de coton pour en remplir trente-neul clochettes; quant à la quarantième, tu la rempliras avec du coton pris en quantité égale dans chacune des trente-neul autres, car, pour boucher chacune d'elles, il faut une oque de coton. Quand le Dragon dormira, tu sertiras de ton troit, tu lui enlèveras sa couverture et tu fuiras. Aie bien soin de ne pas faire de bruit, car il te saisirait et c'en serait fait de toi.

Le capitaine Treize acheta donc trente-neuf oques de coton, creusa un trou dans la chambre à concher du Dragon et s'y cacha. La nuit, quand il entendit ronfier le Dragon, il sortit tout doucement, remplit de coton trente-neuf clochettes, mais oublia la quarantième. Quand il commença à tirer sur la couverture, la clochette sonna. Le Dragon se réveilla et dit à la Dragonne a : Ne tire donc pas sur la couverture, a Puis il se rendormit. Le capitaine Treixe tira du nouveau sur la couverture, de nouveau la clochette sonna : le Dragon allongea la main et le saisit par la tête : «Ah! c'est toi, canaille, dit-il, attends un peu et tu verras ce que je te feral. »

Il enferma le capitaine Treize dans une chambre dont les lenêtres étalent garnis d'énormes barreaux de fer. Pendant buit jours il le nourrit de penimes de pin, afin de l'engealsser pour l'égorger. Enfin, le soir du huitième jour, il dit à sa femme : Demain, tu tueres le capitaine Treize. Avec sa tête et ses pieds tu feras un ragoût, et

tu mettras ses misses à la broche. A midi, je, serai de retour et nous nous régalerons. Le capitaine Treize entendit cela, et, toute la nuit, il chercha les moyens de sortir d'une si horrible situation. Le matin, quand le Dragon fut parti, la Dragonne se mit à aiguiser un coutelas pour égorger le capitaine Treize, mais celui-ci lui dit : Que vas-tu faire?

- Je vais l'égorger pour le faire cuire et le manger,
- Accorde-moi au moins une faveur,
- Laquelle?
- Celle de ne pas me faire trop soulfrir en m'égorgeant,
- Et comment veux-tu que je fasse ?
- Prête-moi le couteau que je te montre.

Ello lui donna le couteau.

- Maintenant, penche la tête, dit le capitaine Treizo.
- Comment? Comme cela?
- Oni-

Et d'un coup il lui abat la tête. Après quoi il lui détache les seins de la poitrine et les suspend à la porte, il prend ensuite la converture et le voilà parti. Quelques instants après, le Dragon revient, et la première chose qu'il aperçoit ce sont les tetasses de sa femme accrochées au linteau de sa porte. Il peusse un rugissement de hête fauve, court à sa fenêtre et crie au capitaine Treize, qui fuyait au loin : « Ah l'anaille, hrigand, cocu, tête de cochon, tu as égorge mes trois filles, tu as volé mon miroir, mon cheval et ma couverture, tu as tué ma femme, que me réserves tu encore ? •

- Patience, vieux débauché, nous n'avons pas fini de régler nos comples.

Le capitaine Treize retourna au palais. Le roi, le voyant revenu avec la couverture, le combla de présents et l'éleva aux plus hautes dignités. La falousie de ses frères ne connut plus de bornes.

Ils vont trouver le roi : « Sire, lui disent-ils, notre frère est capable de t'amener le Dragon lui-même tout vivant. « Le roi appelle le capitaine Treize et lui ordonne d'aller chercher le Dragon.

— Ah! sire, s'écria le pauvre jeune homme, c'est la soule chose que je sois incapable d'exécuter. Comment veux-iu que je m'empare d'un Dragon qui mettrait toute une armée en déroute?

Mais le roi insista tellement que le capitaine Treize lui promit de faire tout son possible pour le contenter. L'infortuné garçon se mit en chemin, le désespoir dans le cœur. Au tournant de la route, à quelque distance de la ville, il rencontra le vicillard qui lui dit : « Tu as l'air bien affligé, mon enfant, que t'est-il arrivé de nouveau? »

- Ah! mon oncie, ne m'en parle pas. Cette fois, o'en est fait de moi. Le roi m'a ordonné de lui amener le Dragon tout vivant.
- Bah! dit le vieillard, ne te fais pas de bile! Tu en viendras bien à bout.
  - Et comment m'y prendrai-je?
- Achète cinq oques de grands clous, une hache, une doloire, une tarière, un marteau, une seie, enfin tous les outils nécessaires à un charpentier. Déguise-toi de façon à ce qu'on te prenne pour un vieillard à cheveux blanes, pénètre dans la forêt du Dragon, abats un urbre et débite-le en madriers. Le Dragon viendra le voir et te demandera ce que lu fais. Tu lui répondras : « Je fais un coffre pour mettre dedans un homme fort méchant qui s'appelle le capitaine Treize. »

Le jeune garçon exécuta de point en point les recommandations du vieillard. Le Dragon vint le trouver : « Bonjour, lui dit-il, que fais-tu ici ? Cet arbre m'appartient, qui t'a pormis de le couper ? »

- Ne m'en pariez pas, monsieur; il y a dans mon village un homme méchant qui nous persécute. Je fais ce coffre pour le mettre dedans et le brûler ensuite.
  - Ah! Et comment s'appelle-t-il, cet homme?
  - Il se nomme le capitaine Treize.
- Ah! la canaille, le voleur, l'assassin! Je le connais. Si tu savais tout le mal qu'il m'a fait! Je veux t'aider moi-même à faire ce coffre.

Et voilà notre Dragon qui taille, qui scie, qui coupe, qui cloue, Quand le vieillard (c'est-à-dire le capitaine Treize) eut fini, il se gratta la tôte et dit au Dragon : « Hum! Je ne sais pas si ce coffre sera assez long. Le capitaine Treize est de votre taille, si je ne me trompe, auriez-vous la bonté d'entrer dans le coffre pour l'essayer? »

- Comment done? dit le Dragon, avec grand plaisir. Et il se coucha tout de son long dans le coffre.
- Voyons maintenant, dit le capitaine Treize, si le couvercle s'adapte bien.

Et il posa le couvercle sur le coffre, et commença à le clouer.

- Est-ce qu'il va bien? demanda le Dragon.
- Oui, pas mal. Laissez-moi enfoncer encore un clou ou deux.
   Et il clouait toujours.

- As-tu fini? grommela le Dragon, qui s'impatientait.

— Oui, répondit le jeune homme. Je suis le capitaine Treize. Je te disais loujours, s'il t'en souvient, que nous n'avions pas fini de régler nos comptes, tu vois que je ne te trompais pas.

Et, ce disant, il charge le coffre sur son épaule et se rend au palais. Le roi fut si joyeux qu'il ne savait quoi lui donner.

Gependant on était bien embarrassé pour ouvrir le coffre. On redoutait le Dragon, Le roi se rappela qu'il y avait dans la prison plusieurs condamnés à mort ; il les fit venir et leur dit : « Voici un coffre ; il y a dedans un Dragon, si vous parvenez à nous en débarrasser, vous aurez la vie sauve. »

Ils promirent de le brûler le lendemain au beau milieu de la place publique. Le roi et toute sa cour se mirent aux fenêtres pour jouir du spectacle. Les condamnés à mort allumérent un grand feu, ouveirent le coffre, en tirèrent le Dragon et le précipitérent dans les flammes, où il fut réduit en condres.

Le roi éleva le capitaine Treize au rang de vizir. Il lui fit même éponser sa fille ainée. Quant à ses frères, il les chassa de son royaume, car il comprit qu'il n'y avait en eux que jalousie et méchancelé.

Raconté par Alexassau Péranus, garçon d'hôtel, âgé de 24 aus, qui l'a appris de sa grand'mère aujourd'hui (1875) âgée de 30 aus.

# REVUE DES LIVRES

Histoire de la Réformation à Bordeaux et dans le ressort du parlement de Guyenne, par Ensest Gaugheum, Officier d'Academie, Archivista de la ville de Bordeaux. Tome I. Les origines et la première querre de religion, jusqu'a la paix d'Amboise (1523-1563). Un vol. grand in-8° de XI et 568 pages. Paris, Champion. New-York, J.-W. Bouton. Bordesux, ches les principaux libraires; 1884.

Il n'est guère de question historique aussi obscure que celle des origines du Protestantisme Français. Des 1512, cinq années avant le jour où Luther devait afficher ses fameuses thèses, on voit poindre en France les premières lucurs de la Réforme quand Lefèvre d'Etaples donne, à Paria, ses célèbres leçons sur les épitres de saint Paul. Autour de lui, et sous la protection du Marguerite de Navarre, se forme toute une pléinde de prédicateurs qui répandent en divers lieux, particulièrement à Meaux, les idées nouvelles, et le premier nom que porteut en France les protestante, est celui d'hérétiques de Meaux; mais bientôt la persécution commence et tout rentre dans la muit. Quarante aunées se passent; le colloque de Poissy s'ouvre, et Coligny peut présenter à Catherine de Médicis une liste de 2,500 églises régulièrement constituées. Par quel secret travail, par quelle souterraine propagation des idées protestantes, au prix de quels sacrifices cette œuvre immense s'était-olle accomplie?

Il y a vingt ou trente am à poine, on n'en savait à pou près rien : de temps à autre en voyait la luour d'un bâcher jeter ses reflets sinistres au milieu de cette nuit ; mais la liste, d'ailleurs fort incomplète, des victimes de la persecution ne pouvait tenir lieu d'une histoire de la fondation des églises réformées de France.

Peu à peu la lumière a commence à se laire et aujourd'hui quelques coins du tableau sont suffisamment éclairés, le sont du moins autant qu'il est possible, car il un faut pas espérer que cette histoire puisse être jamais renountruite dans tous ses détails. Durant ces années où la persécution bien rarement interrompue faisait rage, les protestants ont fort peu écrit; la plupart des documents

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Tous les ouvrages envoyés à la Revac, pour autant qu'ils se rapportent à l'histoire des religions, y seront l'objet d'un compte-rendu spécial.

mis an jour émanent de leurs adversaires et par conséquent, outre qu'ils sont enspects, ils ne nous donnent qu'un côte des choses, sandis que la contre-partie mampie. La découverte et la publication des documents relatifs aux origines de la Réforme française n'en est pas moins un grand service rendu à la science historique. Tout le mende l'u compris et depuis une trentaine d'années un s'est mis de tout côté à les rechercher, à les rémair, à les publier. Déjà nous pourrious citer un certain nombre de monographies s'appliquant soit à une égise, soit à un département, soit à une province et dont la publication à fort socru nos connaissances.

Le grand travail de M. R. Gaullieur sai un ouvrage de ce genre, mais plus considérable, puisqu'il surbrasse tout le ressort du parlement de Guyenne, ressort qui s'étendait au midi presque jusqu'au Béarn, comprensit au nord toute la Saintonge et à l'est le Périgoni et l'Agenais. Archiviste de la ville de Bordesux, M. Gaullieur a patiemment depouille, pendant de lougues années, le dépôt coufié à sa garde. Les découvertes mêmes qu'il y faisait lui ont permis d'étendre ses recherches à un grand nombre d'autres collections, et c'est à ce lung et patient labeur que nous devous le grand ouvrage instorique dont le premier volume a paru récensment, et auquel, à en juger par ce premier volume, il pous parait difficile que l'avenir ait beaucoup à ajouter.

Le premier fait que M. Gaullieur établit, et d'une façon victorisuse, c'est la haute antiquité du protestantians en Guyenne. Les chroniqueurs catholiques ont longtemps protendu qu'on n'en trouvait aucune trace avant 1538. C'est th une date qu'il faut reculer de quime années au moins. Déjà le savant auteur de la Carrespondance des réformateurs avait retrouvé des lettres établissant igas Farel prechait à Bordeaux, cous le psendonyme d'Urninus, en 1523. Evidemment Farel n'était pas sonn à Bordeaux au hasard et sans y avoir été appele; évidemment il y avait déjà alors un noyau de protestants dans la ville, C'est, du resto, co qu'atteste, a vette mome dale, le Journal d'un bourgeoix de Paris sous François Pa, qui mentionno l'envoi « par déliberation du conseil » de donze religioux per toutes les contrête de la France « pour abattre et adnichiller les heresies de Luther, « La Bordelois figure dans la fista des pays où les missionnaires doivent se rendre. Ainsi, non-sculement il y avait dejà des protestante a Bordeaux, mais l'hérèsie y était assez répandue pour que le fait fût connu et out êté signalé à la cour. Pou après, à la date du 7 février 1525, M. Gaulliour signale une ordonnance des Jurata, gouverneura de la ville, qui interdit aux habitants de tenir « des congrégations et des assemblées illicites. » Un un plus tard (4 avril 1528) c'est Françojs d'Aux, abbé de Sainte-Croix, l'un des couvents les plus anciens et les plus richas de la ville, qui est jeté en prison par Férario, imquiniteur de la foi, comma suspect d'hérèsie. En 1550, François Dessus at Philippa Huant, arretes par la tribunal diocesain pour fait d'herteir, soul pandamnes par le parlement à avoir la tête tranchée. Leur sang est le premier qui ait coule à Bordeaux pour la cause de la liberté de conscience, et durant les 240 années qui suivirent, l'inquisition et le parlement ne jaissèrent pas chômer leurs bourrenux.

None ne pouvons suivre M. Gaullieur dans le long récit de tous les événements qui se déroulent durant les 40 années qu'embrasse son premier rolume. Signalons du moins l'intérêt palpitant de ce grand drame historique. La réforme, au début, fait de tels progrès, elle gagne tant de terrain, ralliant et la noblesse des campagnes et la bourgeoisie des villes, qu'il semble que le torrent va tout emporter. M. Gaullieur, qui juge les choses avec le taut historique le plus sur et l'impartialité d'un véritable savant, estime que si les linguenets avaient réussi à s'emparer de Bordeaux, ce qui faillit arriver en 1582, ou si le prince de Condé avait gagné la bataille de Dreux, toute la Guyenne et les contrées voisines seraient devenues proteatantes. Là, comme dans le reste de la France, il s'en est falla de bien peu que la réforme ne l'emportât.

Pourtant les protestants de Guyenne avaient à faire à un terrible adversaire, ce Montlue, qui a écrit son nom en lettres de sang dans l'histoire de nos luttes religiouses; qui, en un temps où l'inquisition multipliait les plus atroces supplices, où la guerre, n'épargnant ni les femmes, ni les lyieitlards, ni les enfants, se fuisait avec une barbarie sans exemple, a su si bien dépasser toute mosure qu'il s'est fait un renom spécial de cruaute. Co monatre était malheurque-ment un capitaine de premier ordre, au moins pour la guerre de partisans qui dévastait lu France. D'une bravoure à toute épreuve, d'une activité extrême, fertile en stratagemes et en ressources, il ne trouva pas, ches les protestants, d'adversaire de sa taille, et ce fut lui, plus que tout antre, qui les empécha de conquérir la Guyenne. M. Gaullieur a bien mis en reilef cette sombre figure.

Nous avons signale plus haut l'impartialité de notre historien; elle est réelle et de bon aloi. Homme de œur, M. Gaullieur est avec les rictimes contre les hourreaux; esprit libéral, il garde su sympathic pour les protestants, qui representent le progrès et la liberte. Mais ces préférences no l'aveuglent pas ; elles se l'empéchent ni de signaler les excès sans nom auxquels le fanatisme porte trop souvent les réformés, ni de rendre hommage à la réelle modération, à l'esprit d'équité de certains catholiques, par exemple du premier président Legebaston.

Ajoutons que le style de M. Gaultieur est bien celui qui convient à l'histoire; il est clair, correct, animé et en même temps simple, exempt de toute enflure, de toute redondance. L'auteur a compris que les faits qu'il raconte sont assez tragiques par eux-mêmes, et qu'il est inutile d'appeler la rhétorique à l'aide pour en faire ressortir l'howeur. C'est là une qualité plus rare qu'on ne pense et dont les bons espeits tiendront grand compte à M. Gaullieur.

Espérons que la suite de ce remarquable ouvrage ne se fera pas trop attendre. Quand il sera complet, quand l'auteur aura achevé de parcourir le cycle entier des événements qu'il s'est propose de raconter et qui ne se termine qu'à la proclamation de la liberté des cultes, par l'Assemblée constituante (tá septembre 1791), son irre aura sa place marquée dans toutes les bibliothèques et l'auteur aura inscrit son nom parmi ceux des historieus dont les travaux font avancer la science et honorent le pays.

ETIESER COQUERES.

Mosura Wallaws. — Religious Thought and Life in India. — Part, I. Vedism, Brahmanism and Hinduism, I vol. in-80, de XII, 520 p. — Londres, John Marray, 1883.

M. Monier Williams, l'indimiste éminent d'Oxford, à peine de retour de son second voyage d'exploration scientifique dans l'Inde, a rémit les fruits combinés de ses études philologiques et de ses observations sur place dans un beau rolume dont l'apparition est récente encore. C'est l'histoire raisonnée du diveloppement religieux dans l'Inde qu'il a surtout en vue. Cette première partie déuret la genése successive du Védisme, du Brahmanisme et de l'Indonisme, et le mérite spécial de l'ouvrage consiste en coci que l'état religieux actuel de l'inde se trouve relie historiquement et logiquement à son passé. L'est un geure de service que ne rendent guère les traités vulgaires qui prétendent nous faire counsitre l'Inde religieuse. Cette première partie sera suivie d'une seconde, que l'auteur nous dit très avancée, mais qu'il ne publiera qu'après un troisième voyage qu'il fait en ce moment dans la grande péninsule.

Peut-Are nos lecteurs seront-ils bien aises de savoir quelle est au justo la distinction que M. Monier Williams fait entre le Brahmavisme et l'Indonisme. Il regrette de ne pas avoir à sa disposition de meilleure expression pour désigner la religion des Indous telle qu'elle est sortie du Brahmuniame, modifià par la Baddhisme et par des croyances d'origine non-aryenne, dravidiennes, kolariennes et peut-ĉira memo pre-kolariennes. Mais cette expression s'estfait sa place dans le monde savant, et il n'y en a pas d'autres. L'Indonisme est l'état religieux de la population non-musulmane et non-chrétiques de l'Inde. tel que l'ont fait le Brahmanisme et les additions ou transformations qu'il a subles sous des influences extra-brahmaniques. En un sens on peut dire en se servant d'une tournare familière que c'est toujours le Brahmaniame qui tient la corde, mais un brahmanisme ouvert à toute sorte d'éléments héterogènes. L'Indouisme est moins philosophique. En particulier on peut constater dans l'Indonisme la tendance à s'occuper très peu du Brahma primordial, impersonnel, et à negliger tout à fait sa manifestation personnelle Brahma, tandis qu'il exalte les dévotions populaires aux deux grandes divinités Civa, Vishnu et eure familles.

Les trois premiers chapitres sont consacrés à une rapide, mais substantielle es quisse des trois grandes formes successives de la religion indone,

Viennent ensuite les chapitres qui traitent du Civaisme, du Vishmisme (auquel se rattachent les mouvements monothélistes de Kabés et des Sikhs), du Saktisme (culte des décesses), des cultes locaux, de l'animisme qui est toujours

très répando, du culte des héros, des mints, des animaux, des arbres et des objets inanimés. Nous noterons en particulier le ch. as parlant des funérailles dans l'Inde ancienne et moderne.

Ce sont aussi des chapitres fort instructifs que ceux qui nous permettent de comparer l'action des croyances religionses dans l'ancienne vis de famille indone et celle inème action dans les temps modernes (ch. xur et xv). De la nous passons, (th. xv-xvn) à la religion indone telle qu'elle se manifeste de nos jours, avec ses céramones minutieuses, ses fêtes, aus temples, ses lieux sacrès et ses castes. Les deux derniers chapitres racontent l'origine et les destinées de ces mouvements théistes contemporains dont il ne faudrait ni exagérer ni déprécier la valeur. L'auteur a le grand avantage de pouvoir parler de visa, et en même temps avec la connaissance de causa qui manque à tant de témoins des mêmes phénomènes, de ces singularités brillantes ou dégradantes qui frappent si vivement les Europeens. Voir en particulier le chapitre des temples et des lieux saints, où il est aussi parié de la prostitution sacrée encore organicée près de quelques sanctuaires.

Ce livre est de lecture courante, facile, et biro que fondé sur une érudition très réelle, il est de nature à intéresser tous coux qui vondraient se faire une idée de cette histoire religieuse de l'Inde si compliquée et au premier abord si obsenve. Il convient d'attendre la séconde partie avant de porter un jugement définitif sur l'œuvre entière. M. Monier Williams, déjà connu comme l'auteur de l'ouvrage intitulé Indian Wisdom, s'est appliqué à étendre et à mieux proclèse les études justement fouées qu'il avait réunies sous ce titre. Nous ne croyans pas nous tromper en émettant l'opinion que, tout au moins dans ses grandes lignes, son dernier ouvrage emportern l'assentiment de tous caux qui étudient cette obscure histoire sans préjugés et sans système préconqu.

ALBERT BEYMAG.

Le Christianisme et ses origines. — Le Nouveau Testament. Tone IV, par Eaxest Haver. Paris. Calmana Lévy, 1884. 1 vol., in-8, VII, 524 pages.

Ce n'est pas sans une certaine hésitation que j'entreprends le compte-rendu de l'ouvrage ci-dessus designé. D'une part, M. Ernest Mavet occupe à juste titre une haute position parmi non historiens de langue française; par l'étendue de son savoir, par la couragense indépendance de sa pensée il a rendu de grande services; dans le domaine de l'histoire religiouse en particulier il a pulseamment contribué à l'application des méthodes critiques, en debors desquelles il peut y avoir de l'apologétique ou de l'édification, mais pas d'histoire sériense. Sa parole est de celles que l'on doit respectes profondément, même lorsqu'on ne l'approuve pas. D'autre part, je diffère d'avis avec M. Havet sur tant de points et je puis si pou une ranger aux applications qu'il fait de la méthode critique dans ce volume, qu'il m'est impussible d'en parter sans avoir l'air de passer

constamnation sur l'envre de l'éminent professeur su Coffège de France. Mais il est trop ami de la vérité pour ne pas désirer que les critiques usent envers lui d'une respectueuse franchise.

Quant on est quelque pou familiarise area les innumbrables travaux qui ont sité concuerés en tous pays, mais curtout en Allemagne, à la critique du Nouvenn Testament et da l'histoire évangélique, ou se sent avec M. Havet dans un milieu différent et pour ainsi dira étranger à celui dans lequel se mouvent la plupart des auteurs; même rationalistes, qui ont traité le même sujet. De la proviennent à la fois l'interêt et la laiblesse de son œuvre. Elle présente une reelle originalité; elle est eminemment individuelle; elle procède en dehora des sentiers traces, on dirait même parlois sans que l'auteur s'en doute. Mais, d'autre part, M. Havet considére à chaque instant comme résolues des questions qui sont encore très disentées par les historiens les plus compétents; il présente des hypothèses multies pour résonden des difficultés dont l'explication a déjà été trouvée, et mainte lois il fuit trop bon marché des documents en faveur d'une théorie qui, pour être rationnelle, n'en devrait pas moins reposer sur quelque témoignage précis.

La première condition pour laire une histoire évangélique, c'est d'entrependre une ctude critique des évangiles. M. Havet l'a bien senti ; mais il se borne à établir que l'évangile de Marc est le plus ancien. Fort de cette conclusion, il reconstrait l'histoire de Jesus et de l'Évangile d'après la seule narration attribuée à Marc, en y ajoutant tout an plus quelques détails empruntes à Matthieu et à Luc. Cette méthode est incomplète. Admettous avec M. Havet que l'évangile de Marc soit récilement le plus ancien ; il n'en est pas moins certain pour tous ceux qui ont étudié de près les évangiles synopliques, que Matthieu et Luc, maigré leur origine plus tardive, ont recueilli des fragments de tradition qui ne le cédent en rien à ceux de Marc par leur authenticité et leur fidélité.

La critique des decoments du Nouveau Testament, tella que la pratique M. Havet, est trop générale en ce qui concerne les éplires de Paul, aussi bien que les évaugiles. Il n'admet que quatre eplires authentiques. Peut-être a-t-il raison. Encore aimerions-nous à en connaître les raisons autrement que par un ceuvoi à la Bible de M. Reuss, qui, lui, n'est en aucune façon du même avis. Pourrquoi ne pourrait-on pas admettre que les idées de Paul se soient modifiées à la fin de sa carrière, alors qu'elles ont lant changé un début? La question merite tout au moins d'être examinée.

La critique des recits en détail me paralt egalement être pratiquée par M. Havet d'une façon trop sommaire; eile se ressent quelquefois d'un à priori. On ne saurait certes pas lui reprocher d'exclure de l'histoire tous les mirucles; mais n'est-il pas excessif de ne tenir aucun compte d'une tradition, parce qu'elle ranferme des éléments miraculaux? A ce compte l'histoire de la plus grands partie de l'antiquité est impossible à reconstituer. Le récit miraculaux n'est la plus souvent que l'embellissement legendaire de quelque phénomène naturel et récit.

l'adresserai le même reproche a la critique des récits de la l'assion. Sans doute il est permis de mattre en doute l'historicité des déluits. Mais qualle mison serieuse y a t-il pour nier, contrairement mix seuls documents que nous ayons, que Jésus ait été trahi par un de ses disciples, qu'il ait été insulté par les soldats du prétoire ou qu'il ait été mis à mort la veille ou le jour même de Paques ? Il ne suffit pas, pour supprimer des témosgrages, même suspects, de dire que l'on ne voit pas la hécessité d'un traltre, que les outrages des soldats ont été rajoutés plus tard à l'imitation des outrages dont Hérode fut la victime à Alexandrie, ou bien que la tradition a placé la mort de Jésus le jour de Pâques, parce que ce jour était la fête du printemps et de la résurrection ches plusieurs pouples orientaux et en particulier chex les adoratours de Mithra. Car en vorite c'est after chercher bion loin l'explication d'événements qui s'expliquent tout seuls. Que dire encore de la curiouse supposition d'après laquelle Jesus u'nurait pas été condamné par le sanhédrin? En bonne critique il ne me semble pas que l'on soit autorise à supprimer un récit, parce qu'il présente quelques difficultés d'explication, alors que l'on ne peut s'appayer sur aucun texte ni même sur une simple indication positive.

Dans tout ouvrage sur les origines du christianisms le lecteur s'attachera toujours de préférence aux pages qui concernent Jéans. Comment l'auteur se représente-t-il la personne du fundateur du christianisme? telle est la question par excellence de l'histoire religiouse. Ici encore je ne puis approuver la mothode de M. Havet ni accepter ses resultats. Il xa sana dire que nous n'avons pas à nous occuper des idees de l'auteur sur la nature du Christ ; c'est là une question de dogmatique. Plaçons-nous uniquement sur le terrain historique. D'apres M. Havet la part de Jésus dans la fondation du Christianisme se rishiit à peu près à rien. Jesus est un juif, hallucine, patriote, ayant rève l'avenement du regne de Dieu et têmoignant d'une grande sympathie pour les malheureux. Ce jugement est d'autant plus intéressant que M. Havet ne témoigne d'aucune passion hostile un fondateur du christianisme ; il en parle tonjours avec respect et même avec sympathie. A priori il me paralt contraire à la réalité de diminuer alori l'action individuelle des fondateurs de religion. Plus on étudie les grandes religions, plus on constate l'influence décisive des personnalités qui leur ont donné leur nom. Mais laissons ces considérations d'ordre général.

D'après l'auteur, Jèsus ne s'est pas donné pour être le Christ; ce n'est qu'après sa mort que ses disciples s'imaginérent qu'il était le Messie attendu; cependant il aurait été condamné par les Romains, parce qu'il ameutait la loule et menaçait de troubler l'ordre public. Lei je ne comprends plus. Non seulement ces affirmations sont contraires aux documents dent nous disposons; mais elles sont contraires à toute vraisemblance. Le Messie attendu par les Juils differait à tel point de ce que Jèsus à été, qu'il est étonnant que les disciples aient reconnu en lui le Messie, alors même qu'il se présentait à eux comme tel. Mais si Jèsus ne s'est pas fait reconnaître comme Messie, on ne comprend absolument plus que les premiers disciples sient about d'eux-mêmes à une conclusion aussi contraire à toutes les idées dont ils avaient été nourris. De plus, l'hypothèse d'après laquelle Jésus aurait été condamné par les Romains comme instigateur de troubles, également contraire aux documents, un s'explique pas, si l'on n'admet pas que Jésus se soit posé en Messie. Comment aurait-il autrement soulevé le peuple ? Il y a là une contradiction.

M. Havet, an lieu de reconstituer Jésus d'après les évangiles, pour autant qu'une pareille reconstitution est possible, a conçu un Jésus théorique. Il s'est demandé ce que devait être un juif de Galilée, de naissance obscure et sans instruction supérieure, et il u écarté systématiquement tout ce qui dans les récits évangeliques ce concorde pas avec ce type quelque peu arbitraire. Ainsi, Jésus n'aurait pas pu prévoir que Jerusalem serait ruinée, si elle continuait à tuer les prophètes. Jésus n'a pu concevoir que les gentils riendraient à lui et se prévandraient de lui après sa mort, sans observer la Loi. Il me semble que é est là de la critique à priori, et que c'est fort mai comprendre l'évangile de ne pas voir que par son enseignement Jésus supprimait virtuellement cette loi juive, qu'il observait encore lui-même sans attacher d'importance capitale à ses prescriptions. Si Paul a pu séparer le christianisme du judaisme, c'est que dans l'euseignement et dans la vie de Jésus la séparation de la religion et du légalisme juif était déjà consommer.

M. Havet me paralt avoir mieux rendu la figure de Paul que celle de Jesus, quoiqu'il y ait bien des réserves à laire sur son expose de la doctrine paulinienne. Mais au moins y a-t-il quelque vie dans ce personnage de Paul. Peutêtre faut-il en voir l'explication dans es fait que Paul a été plus théologien. Or, malgre son aversion pour la theologie, M. Havet raisit mieux la dialectique d'un docteur que l'infinition religieuse d'un prophète. A plusieure reprises il assimile l'inspiration de Jésus à celle de Jeaune d'Arc ; la comparaison est excellente : mais de même que l'œuvre de Jeanne d'Arc découle toute entière de cette inspiration, milloment surnaturelle, mais mystique et mysterieuse, de même le christianisme a jailli de l'inspiration de Jenus. Ne pas tenir compte de cet élément mystique, individuel, lorsqu'on veut s'expliquer les origines du phristianisme, c'est se condamner à aller chercher dans toute sorte de petites combinaisons et de légendes sans valeur la cause d'un des plus puissants mouveremants spirituels qui alent agité l'humanité. Il ne s'agit pas du tout de recourir à l'hypothèse du surouturel qui n'a pas de raison d'être en histoire ; il s'agit simplement de reconnaître un religion, comme dans tous les autres domaines de l'activité humaine, la puissance naturelle, mais jusqu'à présent inexpliquée. du genie createur.

El alors même qu'on trouverait que telle parois de Jesus a été dite avant lui sous une forme anniegue par le Sirasonie, par Jeremin, ou par quelque auteur gree, il n'en reste pas moins que cette parole prononcée par Jesus a cu un bien autre retontissement et une bien autre autorité que si elle était restée la pro-

priète du Sirascide on du commus gree. C'est cette passance d'attraction et d'expansion à la fois de l'inspiration religieuse et du sentiment religieus, que M. Havet ne me semble pas avoir saisie. Il se représente la formation des religions d'une façon extérieure, comme les hommes du xvait siècle en Frances. Il a leur clarté de style, lour ferme bou sens, leur sain rationalisme; mais mulgré la supériorité de sa sciènce il n'a pas plus qu'eux compris les origines du christianisme, parce qu'il n'u pas pénêtré jusqu'au principe intime et vivant des créations religieuses.

JEAN REVILLE,

Contes des Provinces de France, par Paul Sémillor. Paris, Liopold Cerf, 1884, 1 vol. in-8, XIX, 328 pages.

M. Paul Schillot, l'un des plus seles et des plus actifs propagatours des études de folk-lors en France, a riuni dans ce volume ana serie de contes populaires empruntes aux diverses provinces de France, de luçon a constituer une sorte d'anthologie destinée à familiariser le public avec la fittérature populaire de notre pays. La plupart de ces contes unt deja die publies dans des requeils régionaux. M. Sabillot les a ranges sons les rabriques suivantes : 1º les aventures merveilleuses; 2º les legendes chrétiennes; 3º les contes surnaturals; 40 les recits comiques. Autant que possible la forme populaire des récits a eté conservée. A la fin de chaque conte un trouve l'indication du recueil d'on il est extrait on de la personne qui l'a recueill, lerequ'il s'agit d'un conte inedit. Il vat été intéressant neanmoins d'avoir queiques details sur les origines de chaque conte et sur sou aucienneté. Il y en a qui, sous leur forme actuelle tout au moins, trahissent des modifications bleu modernes. L'authologie de M. Schillot, la second rojume de la France Merveilleuse et légendaire autreprise de concert avec M. H. Guidoz, fournit une agrenble lecture de vacances, et contribuera, nous l'espéraus, à développer le goût de la littérature populaire, auquel les publications spéciales entreprises par les éditeurs MM. Leroux et Maisonneuvo fournissent des à présent et fourniront toujours une plus ample satisfaction.

Études sur l'Ancien droit et la Coutume primitive, par sir Henri Sumner Maine, iraduit de l'auglais avec l'autorisation de l'autour. (Puris, E. Thorin, 1884).

M. Summer Maios occupe une place distincte paral les avants contemporains. Il n'est ni jurisconsulte pur, pi historien, ni philosophe, et copendant it est quelque chose de tout cela. Combinez ces diverses qualifications comme vous le voudrez, et vous ne trouverez pas uncore une dofinition exacte de sen esprit et de ses tendances. Essayes de ranger ses écrits sous la rubrique favorité de notre temps, sous la rubrique de sociologie, M. Summer Maine se défendre vivement : il vous chra, dans le livre mêms que j'annouse, qu'il ne s'est

jamair propose de déterminer l'origine absolue des sociétés humaines (p. 255), et il ajontera, en termes amers pour ceux qui poursuivent ce genre d'études :

« le n'ai même écrit que très peu de pages sur ce sujet, et je dois confesser une certaine aversion pour des recherches qui, lorsque j'ai essayé de les poursuivre, m'ont toujours fait échoner en pleine brume sur la vase. Mon but... a été de retracer l'histoire réelle des institutions des peuples civilisés, à l'encontre de leur histoire imaginaire, ou fondée sur des suppositions arbitraires » (p. 255-256).

Il faut pourtant le resonnaître, l'hypothèse joue un grand rôle dans les écrits de M. Sumner Maine, et, à ce point de vue, il n'est pas si éloigne qu'il l'estima de cette seciologie qu'il condamne. Sa méthode, je le voux, est plus rigoureuse, mals pour comparer avec quelque caritude les institutions primitives de peuples aussi séparés que les Hindous et les Coltes d'Irlande, ne familiait-il pas au préalable être lixé sur l'anciennete des documents dont en fait usage, ne familiait-il pas reconstituer avant tent, dans leur filiation chronologique, les institutions d'un même peuple? Or, pour l'inde notamment, rien ou presque rien n'est'fait dans ce sens. En ést-il un medieur exemple que l'incertitude qui règne sur la date du code de Manou : Ne pas être d'accord à plus de deux mille aus près sur la rédaction d'un document, n'est-ce pas une cause bien légatime de doute et de circonspection ' ?

Je n'entends pas assurément proserire, en l'état neuel de la science, toute etude comparative sur les époques les plus recuiées, ni mécounaitre les services qu'ou su peut attendre. Mais je maintiens qu'on s'engage ainsi dans le champ peu sur des hypothèses, que l'histoire des institutions, ausai peu que l'histoire proprenent dits, ne peut se passer de chronologie, que la comparaisen suffin n'est efficace et leconde que si l'on counait exactement, dans leurs parties et dans leur ensemble, les institutions que de part et d'autre en veut mettre en ligne:

l'ai hate d'ajouter que les théories de M. Summer Maine dénotent toujours une ingéniesité puissante, qu'elles suscitent la pensée, et que, si elles ne preunent rang d'amblée parmi les verités scientifiques, elles out du moins le mérite de jeter un jour vraisemblable sur les origines tointaines de nes institutions juridiques.

Dans le livre nouveau qu'il a poblie l'an passe, sous le titre de Discriptions on Early Law and Cuxtom, et qui a trouvé aussitét un traducteur en France.

M. Sunner Muine s'est préoccupe suriout des relations primitives de la religion et du droit, telles que l'Iode peut nous les révêler. Il a consacré à ce

<sup>\*)</sup> De l'an 1280 avant J.-C. (William Jones), on est tombé successivement à l'an 200 avant J.-C. (Max Müller), pais à 400 après J.-C. (De Burnell), sufin pour le forme actuelle on est descenda jusqu'au xie ou au xive siècle de notre ère (cf., op. cft., p. 21).

aujet ses quatro premiers chapitres (Les hois sacries de l'Inde. — La religion et le droit, — Le culte des ancêtres. — Le culte des ancêtres et l'hérédité) et une partie du dernier (Classification des régles légales). Ce sont les seuls squ'esquels j'appellerai ici l'attention, élant les seuls qui puissent offrir pour les lecteurs de cette Revue un intérêt direct.

Le point de depart principal des nouvelles études de M. Sumper Maine est dans la grande collection des livres sacrés de l'Orient [The Sacrés Books of the East) publiée sous la direction de M. Max Müller. Divers traités de droit y out déjà vu le jour qui jusqu'alors étaient presque inaccessibles l. Comment ces traités se rattachent-ils aux livres religioux proprement dits ? — M. Summer Maine remarque que chez tous les peuples dont il a étudié les origines le ritualisme religieux, la cosmogonie et le droit sout d'abord mélés. Cela est manifeste pour la législation romaine des XII tables et pour le Code da Manou. A Rome, le droit civil se sépare par un progrès visible du droit pontificat avec lequel il est dans le principe confondu. Dans l'Inde, les règles de droit sout détachees du corps des règles sacrées et condensées dans un manuel juridique, le Nărada. M. Summer Maine voudrait retracer cette genées du droit civil, au moins dans l'Inde, et à coup sûr ce n'est pas une minee entreprise. Voici, sì je ne me trompe, dans ses figues principales, la conclusion à laquelle il aboutit.

Les traités religieux primitifs distinguent déjà ce que l'homme doit survir, de ce qu'il doit faire, la science, de la conduite. La conduite est influencée au premier chef par la conception religieuse du monde et de la vie future. De même en est-il de la sanction qui s'attache aux preceptes de commite tracés par les Aryas. Cette sanction, c'est dans l'autre monde seulement qu'elle atteindra le coupable : que la purification du péché (nous dirions l'expiation) doive avoir lieu par une migration successive de l'âme ou par les peines de l'enfer—double système théologique dont les livreurell gieux de l'Inda nous présentent à chaque pas l'amalganes.

Suivant Vishnou et Manou: « Les criminels au plus haut degré entreut successivement dans le corps des vers et des insectes. Ceux qui sont coupables d'offenses moindres entrent dans le corps des oiseaux. Les criminels du quatrième degré entrent dans le corps des animaux aquatiques. Ceux qui ent commis un crime entrainant la perte de leurs caste entrent dans le corps des unimaux amphibles « (p. 51).

Il y avait un moyen pourtant d'échapper à ces châtiments d'outre-tombe : il miffisait de se soumettre des ici-bas à un châtiment expentoire. De la tout un système de pénitences parfois foit craciles : « Tantôt on enjoint au pénitent de

<sup>1)</sup> The sacred laws of the Aryas, as taught in the Schools of Apastamba, Gautama, Väsishtim and Bandhäyana, translated by G. Bühler (Oxford, 1879-1882), (T. II et XIV); — The Institutes of Vishau, translated by Julius Jolly (1880) (T. VII). — En dehors de cette collection a paru; The Institutes of Närada, translated by J. Jolly (Londres, 1876).

se mutiler lui-même et de marcher ensuite dans une direction donnée jusqu'à ce qu'il tombe mors. Tantôt il dolt se jeter trois fois dans le feu ou se précipiter au fort d'une bataille et s'offrir pour cible à l'ennemi, etc. » (p. 55-56).

Ces penitonces ne sont pas apcoro des pemes, umis elles préparent l'avenement d'un système pénal. Quand le pouvoir séculier du roi se sera établi, fort de l'appui des brahmanes et intéresse à les soutenig,les prescriptions religiouses semut érigées en dispositions pénales, les châtiments spirituels en peines temporelles.

En résumé, pour M. Sumner Maine, la maissance du droit pénal correspond shars l'Inde à la naissance du pouvoir monarchique. J'ai quelques doutes à cet egard et voici ce qui les inspire. La migration des àmes et la purification par l'enfer n'unt pas été les conceptions religiouses les plus anciennes de l'Inde. De l'aveu de M. Sumner Maine, le culte des ancêtres les a précèdées. Mais ce enite, dans ses origines, implique nécessairement une organisation patriarcale de la famille, une organisation où la famille tient tieu de l'État, où son chef reunit tons les pouvoirs religieux et temporels outre ses mains. S'il est défilé aprè sa mort c'est que son autorité, sa paissance, continuent au delà du tombeau. Qui ne voit que la theorie de la sanction posthume et des pénitences n'a pas de lieu ici ? Le chef de famille punit le coupable, il le punit dans l'intéret de tous, mais de sa seule autorité; il a droit de vie et de mort sur les personnes qui composent la famille et qui lui sont soumises à ce titre, sur sa femme, ses enfants, ses clients, ses esclaves. Cette juridiction, la mort ne l'interrompt pas. De même que la protection de l'ancêtre décêde peut s'étendre encore sur ses descendants en vie, de même su vengeance pont les attendre. S'assurer l'une, se premionir contre l'untre, tel me parait le point initial du culte des ancêtres. L'idée de protection résume, en effet, les attributs de la puissance paternelle, et on la retrouve aujourd'hul encore dans les cérèmonies que les Hindous pratiquent en l'honneur de leurs ancêtres moris. Écoutez cette invocation : « Pulssent nos ancelres qui se nourrissent de la plante lumire (moon-plant), et sont sanctifiés par les flammes sacrèes, puissent-ils venir près de nous par les chemins que percourent les dieux! Que satisfaits de la nourriture que nous leur offrons et de ce sacrifice solennel, ils soient contents de nous et nous protègent 1 ».

Deux chapitres du livre de M. Summer Maine traitent du culte des ancêtres. Son importance, en effet, fut grande et aujourd'hui encore c'est une des formes culigiouses les plus répandues. Il suffit de enter, comme le pratiquant, la Chine et l'Inde, comme l'ayant pratiqué, la Grècé et Rome. Quant à celles-ci, M. Summer Maine n'ajoute rien aux brillantes recherches de M. Fustel de Coulanges, et en peut le regretter. Mieux que personne, avec su profonde connaissance,

<sup>4)</sup> Colchrooke Essays on the Religion and Philosophy of the Hindus, (Lon-dres, 1858), p. 114.

nequise sur place, des morars religieuses et juridiques de l'inde, il cut pu dissiper bien des absourités. Une étude comparative des socra romaine et des staddha indous ne seralt-ello pas fertile en résultats ? Pour ma part je le erais. C'est un paint qui reste fort énigmatique que l'organisation du cutte prive dans la Rome primitive. Depuis Savigny et Wesniger, les jurisconsultes ne s'en sont guere occupés, Qu'étaisat à vrai dire les surra pre gentibus, pre families, pro singules kominibut? Les indications de l'estus et de Cicoron unut bien panvres pour que nous pulssions en concevoir une idée bien nette. La lumière ne viendrait-elle pas de rapprochements avec les scaldha de l'Inde." Je suis frappe de retrouver la les sacra pro familiat, les sacra operationis, les denicales, etc. No devrait-on pas comparer aurei les parentales, teline qu'elles se pratiquaient à Rome, avec les cérémonies un l'homeur des trois ancêtres males, tels que Colebrooke, par exemple, nous les décrit ? Enfin ne nous expliquerat-on pas cette rejation si intéressante entre le feu sacre et le culté des ancêtres, quand on aura groupe et etudié des suries de priores comme celle-ci : « O feu! nous l'entretenous avec sèle, avec sèle nous te dounons des aliments; appelle avec ardeur nos anostres bienveillants pour qu'ils goûteut notre oblation » !: quand on aura remarque que des statidha solennels se terminent par deux oblations au fau, accompagnées de ces prières : « Puisse cette iblation au feu, qui transmet una manes nos offrandes, être efficace. Puisse cette oblation à la lune, où habitent les anodtres des hommes, être afficace ? «

M. Summer Maine observe que le système familial le plus complet qui ait eté fondé, moulé en quelque sorte, sur le culte des ancêtres, c'est l'Inde qui nous l'olfre, et ce système il l'expose avec beaucoup de détail et une grande nettelé. Au fond, je suis d'accord avec lui, mais, en la forme, la question de me paralt pus très-exactement posée.

Est-ce bien le culte des ancêtres qui a donne naissance au régime de palernité et de flüntion, au régime soccessoral, que l'auteur nous décrit ? Ne serait-il
pas plus juste de dire que ce culte lui-même, au lieu d'être une cause originaire,
n'est qu'un effet connexe? Je m'explique. M. Sommer Maine reconnaît, et je
hui en sais gré, que la puissance paternélle a dû précèder l'institution du culte
des ancêtres. S'il eu est ainsi, voilà donc la base même de l'organisation familiaie placée en debors et comme au-dessus du enlie. Cette idée, il aurait fallu
la pousser plus loin. Ne dites pas que le ille succède seul dans le principe,
parce que seul il peut randre le culte aux ancêtres. Henversez la proposition et
vous estrez plus près de la vérité. C'est parce qu'il succède, parce qu'il représente la famille, c'est pour cela qu'il s'azquiète des devoirs religieux: — et il
auccède comme étant le plus capable de protèger les sieus, dans catte vie
comme dans l'autre.

<sup>1)</sup> Colebrooke, op. cit., p. 115. 3) Colebrooke, op. cit., p. 115.

Plus tard seulement, la conception change. Quand l'autorité séculière du père de famille fait place à l'autorité du roi et de l'Etal, quand son autorité apirituelle oède, de son vivant, devant celle du prêtre, après sa mort, devant celle dus grands dieux, le culte n'est plus qu'une charge traditionnelle à laquelle les prêtres, qui en recueillent les bénefices, sont plus intérésses que la famille. Leur intérés, ils le couvrent du reste de l'intérés du mort. Désormais, c'est beaucoup moins pour attirer la protection du mans que pour lui gagner à luimeme le ciel, que les rites se pratiquent. De la ces sentences brahmaniques : « Par un fils, l'homme gagne l'empire du monde ; par le fils d'un fils, il obtient l'immortalité ; par le fils de ce petit-fils, il s'élève au sejour du solvil »; de la ce spectacle piquant, que nous montre M. Sumner Maine, du juge anglais « pessent soigneusement la doce exacte de bénéfice spirituel qu'un Hindon décèdé ratirera des sacrifices d'un descendant ou d'un collaterat » (page 89).

Les règles successorales se transforment sous l'influence de ces idées nouvelles. Les brahmanes dans l'Inde, les pontifes à Rome, veillent avec une vive sollicitude à ce que les sucrifices soient accomplis. Pour les premiers, ils se traduisent par des repas copieux ; pour ceux-ci, par des finances abondantes. Et l'on volt, grace à leur vigilance, les femmes d'abord, les collatéranx ensuite, être admis à succèder, en même temps que l'obligation de s'acquitter des devoirs religieux est de plus en plus strictement attachée à la possession de choses heréditaires. Les prêtres ne craignent rien tant que la vacance des successione, car elle les priverait de leurs bénéfices. C'est ainsi que dans la Bengale les descendants par les femmes, les cognats, sont élevés par eux au rang d'héritier. C'est ainsi qu'a Rome, Ciceron nous l'apprend, de par la seule autorité des pontifes, mulla lege, la prestation des mors n'estephia attachée seuloment au titre d'héritier, mais au simple fait de recueillir une part des valeurs pécumaires ayant appartenu au défunt (autra cum pecunia, pontificum auttoritate, nutla tege, conjuncta sunti 2. Ce sont les pontifes aussi qui inventerent cetta usucapio pro hervile, si exorbitmite a, et qui influerant certainement sur l'admission dans l'Édit du préteur de ces successeurs nouveaux, extra-legaux, de ces honorum possessores, dont le nombre alla croiesant et finit par supplanter les héritiers appelés par la loi.

Je ne veux pas m'étendre davantage sur ces considérations. J'ai tenu surtout à signaler quelques points sur lesquels la science n'en est pas réduite à de pures hypothèses et où la méthode comparative peut être d'un heureux secones.

Les réserves que j'ai été amené à faire, au cours de cet article, ne touchent en rien, je dois le déclarer en finissant, à la haute estime que je professe pour le

1 Manou, IX, 137.

1) Ciceron, De Legibus, II, 21.

<sup>3,</sup> Gaius, II, § 55. « Quace autem omnino taus improba possessio et usucapio concessa sit, illa ratio est, quod voluerunt veteres.... ut essent qui sacra facerent, »

bean talent de M. Summer Maine, et elles ne détourneront perzonne, je l'espère, de se reporter à son nouveau livre, tout plain de cotte penétrante sagnoité qui lui est habituelle.

Je na dirai que quelques mote de la traduction. Je n'ai pas, à la campagne où j'ecris, le texte original sons les yeax, et je ne puis des lors contrôler l'entière fidélité du traductour. Cetui-si, du reste, nous apprend que les épreuses ent été revues par l'auteur lui-même. Je regrette neulement que la forme soit parfois si défectueuse. On ne devrait pas trouver dans une traduction française des phrases comme celle-ci : « Presque partout, dans les portions progressives de l'ancien monde, nous trouvons que les vieillards, organisés généralement en assemblées, absorbaient une large part des pouvoirs publics : et l'en voil ces idées survivre dans la limite d'agé minimum qui est devenue la condition d'un niège dans les seconors chambers antiquestass construires sur la plus grande su brance de l'occident civilies conne la prétenue contra partie de la chambre des lords d'avalettement (p. 39.)

Je n'aurais pas insiste peut-être si l'excellente traduction de l'Ancien droit par M. Courcelle-Senemi ne nous avait pas rendu difficiles, et si ce modèle n'avait pas imposé des devoies plus stricts aux traducteurs nouveaux de M. Sumner Maine.

JACQUES PLACE.

# CHRONIQUE

France. — Notre collaborateur, M. de Millour, directeur du Vaste Guinet à Lyon, a publié en tirage à part les intéressants articles qu'il a insères dans le Masées sous le titre : Esmi sur la religion des Jains (Lourain, chez Charles Peters). Il nous donne successivement un aperçu général sur les Jains, lour organisation, leurs containes, une analyse de leurs croyances, et les légendes des 24 Tirthankaras Jinas, fondateurs ou prophètes de la religion Jaina, M. de Millour est arrive à la conviction que la religion des Jains, au lieu d'être, comme on le croit généralement, une secte hérétique, détachée du bouidhisme, est au contraire beaucoup plus ancienne, et peut être considérée comme la mère du bouidhisme de Câkya-Mouni. Il se propose de donner ultérieurement de plus amples développements à cet essai, à mesure que se fera la traduction des livres jains, rapportés du sud de l'Inde à Lyon, par M. E. S.-W. Sénathi-Hâja.

— Nous avons également reçu le tirage à part d'un untre article du Mazion par un autre de nos collaborateurs dont nos lecteurs auront remarque dans le présent numéro de la Revue un premier article sur l'Étysée des Mexicains comparé à celui des Celles. La brochure dont il s'agit : La Fontaine de Jourence el le Jourdain dans les traditions des Antilles et de la Floride, par M. Eng. Beauvois, tend à établir la même thèse que cet article, savoir l'existence de relations précolombieunes entre les Celtes d'Irlande et les habitants de l'Amérique. Après avoir décrit la tradition, telle qu'elle existait aux Antilles et en Eioride, l'auteur montre les analogies qu'elle présente avec des légendes guéliques et conclut à une influence de ces dernières sur l'esprit des populations américaines.

La Ilbrairie Thorin a mis en vente le premier fascioule du Liber pontificulti edité par Al. l'abbé Duchesne. Le texte comprend : 1º le catalogue liberien du mº siècle avec deux tables d'anniversaires des papes et des martyrs de Roma d'après le chronographe de l'an 354 ; 2º quaterze catalogues pontificanx ; 3º un fragment d'un ancien recueil de vies des papes, Jusqu'à Symmaque 513), conserve dans un manuscrit du vr siècle à Verque ; 4º deux abrègés de

la plus ancienne rédaction du Liber pontificatie; 5º l'édition proprement dite avec variantes, commentaire historique et étude des manuscrits, L'anteur examinera l'historie et la chronologie des papes avant le Liber pontificatie, la date de cet ouvrage, les sources dont il procède, la première édition, les nome, l'ordre, la nationalité des papes; la durée de leurs épiscopats, amai que les récits historiques ou légendaires relatifs à leurs martyres.

- La librairie Leroux a publié un livre du P. Pierling intitulé : En mauce du pape en Moscorie, dans lequel l'anteur raconte la mission du jésuite Possevina près d'Ivan la Terrible. L'antiisation de documents luédits empruntés aux archives du Vatican dome un intérêt particulier à cet ouvrage. La Berne rei-tique annonce en outre la prochaine publication d'un ouvrage définitif du même auteur sur les relations de Moscou et de la cour de Rome.
- Le premier fuscicule des Inscriptions antiques des Pyréndes françaises a para récemment chex Ber. Il y en aura trois ou quatre en tout. Les inscriptions dejà publiées out presque toutes un caractère religioux. Cette publication est faite avec beaucoup de soins.
- Le tome III de la grande publication des historiens arabes des croisades, entreprise sons les anspices de l'Institut, comprend la Vie de Saladin, par Behased-din, avec de nombreux extraits d'autres auteurs arabes. M. Barbier de Meynard a scheve l'œuvre commencée par M. de Slane.
- M. Tamusey de Larroque a publié en tirage à part le Récil de la conversion d'un ministre de Contand qu'il avait publié dans la Revue de l'Agenais. C'est l'histoire d'un assez triste sire nomme François de Remereville, qui se convertit pour des motifs peu honorables en 1629 dans l'église des Capacins de Bordeaux.
- La science française vient de faire une perte douloureme en la personne de M. Albert Dumont, enlevé à l'âge de 43 ans dans l'espace de quelques secondes par une attaque d'apoplexie foutroyante. Mainte fois déjà nous avons en l'occasion de mentionner le nom de M. Albert Dumont en passant en rouse les travaux des sociétés savantes et les périodiques. Malgre les fonctions tras absorbantes qu'il remplissait au extristère de l'instruction publique il trouvait, en effet, encore le temps de continuer les études d'épigraphie et d'archeologie grecque, par lesquelles il s'etait de bonne heure distingué. Son heureil d'anscriptions grecques et ses deux volumes sur l'Ephébic athénieme, à côts de nombreuses notices épigraphiques, resteront comme le temoignage d'une science sure et d'une methode rigoureuse, tandis que l'Université gardera le souvenir des services qu'il a rendus à l'École d'archéologie de Rome, à l'École d'Athènes et dans la direction de l'enseignement supérieur.

Allemagne. — La science allemande a été, elle anssi, cruellement éprouvée depuis la publication de notes dernière chronique, par la peris de Karl Richard Lepans, le célèbre égyptologue de Berlin. Elève de Bopp, Lepaius se fit connaître par un desai sur la paléographie appliquée aux recherches lin-

guistiques et pas une lettre sur l'acriture filèroglyphique adressée à M. Rosellini. Le sejour qu'il fit en figyple de 1842 à 1846, pendant lequei il fauilla les tombes de Gizele, le familiarisa definitivement avec les antiquités égyptiennes. De retour à Berlin il fut nommé successivement professeur à l'Université, membre de l'Académia de Berlin et premier bibliothècaire de la Bibliothèque royale. Archeologue encore plus que philologue il a consairé les plus belles années de sa laborieuse existence à la publication des Dentandler, un grand ouvrage en donze encornes volumes in-failo sur les nomments de l'Égypte et de l'Éthiopie, illustra de gravures admirables. Son edition du birre des Morts d'après un papyrus hieroglyphique de Turin est restee classique. Ses « lettres » et son « Königsbuch. » non moins que son Introduction à la chronologie egyptienne sont tenus en grande estime par les egyptologues. Dans les vingt dernières années sofin II a dirige avec toute l'autorite qui ini appartenait la « Zeitschrift für ergyptische Sprache und Alterthounskunde. »

L'égyptologie allemande conserve neaumoins des representants autorises. L'on des plus distingués, M. H. Brugsch, vient de faire paraître à Leipzig, chez Binsichs, la quatrième partie du Thesaurus inscriptionum aggptiacarum. Elle contient les inscriptions relatives à la mythologie conservées sur les manuments égyptiques.

— M. E. H. Neger a public à la librairie Dümmier de Berlin, une étude très intéressante intitulée : Indegermanische Mython : Candhurcen-Kentauren. Il assimile les Centaures grees aux Gandhurces indous et voit dans les une et

les autres des personnifications des espeits du rent.

— Caux de nus tecteurs qui s'intéressent à l'histoire du christianisme primitif apprendront avec pluisir que le M. le professeur A. Haruack a déjà denné au public la première partie de son étude sur la Didache des 12 apôtres, le très carieux document publié naguére par monseigneur Bryennios, sous le titre : Lehre der zwolf Apostel nebst Untersuchungen zur allesten Geschichte der Kirchenverfussung und des Kirchenvechts. Nous nous proposons de leur présenter très prochamement un travail de notre collaborateur M. Massebisau sur le même sujet.

— Parmi les récentes publications allemandes relatives à l'histoire religieuse il nous reste encore à signaler l'ouvrage de M. H. Schroerz: Hinkmar, Erzbischof von Reims, sein Leben und seine Schriften, qui a parn à Fribourg en Brisgau à la librairie Herder.

Angleterre. — On annonce la prochaîne apparition d'un volume d'Essais biographiques de N. Max Müller, dans lequel le célèbre historien des religions trasera le portrait et l'histoire de plusieurs contemporaine qui ont marque dans l'histoire religiouse ou dans les sciences philologiques, entre autres Rammohun Roy, Keshub Chunder Sen, Dayananda Sarasvati, Bunsen, Colebrooke et Mohl.

- L'Institut oriental de Woking, siont nous avons déjà unnoncé la prochaine

fondation dans une de nos précèdentes chroniques, a ouvert definitivement ses portes dans la seconde quinnine de juillet. Il compte déjà des pensionnaires Mahometans, Indous, Jaius et Chretiens, qui tous pourront y abserver leurs rites et leurs usages, jouissant de la plus entière liberté religieuse. Il y a la no exempte de tolérance religieuse que l'on serant heureux de retrouver dans toutes les institutions frequentées par les occidentaux. Le nouvel établissement renferme déjà une bonne bibliothèque et un musée remarquablement installé.

Italia. — A propos des fouilles du forum qui unt mis au jour l'habitation des Vestales et dont nous avons déjà parlé dans les comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions, nous signalors à nos lecteurs le curioux travail de M. J. B. de Rossi: B'un tesoro di monète anglo saucosi travata nell'atrio delle Ventali. C'est le tirage à part d'un article publié dans les Notinis degli Scart. M. de Rossi montre que le trèsor trauvé dans une chambre de cette habitation et composé en grande partie de monusles auglo-saxonnes, représente une somme offerte au pape Marin II (942-46). C'est un denier de saint Pierre du x° siècle.

Pays Slaves. — La fierae critique annonce que M. Militchevilch, l'anteur d'une description de la principauté de Serbie, vient de publier à Belgradu en serbe une description détaillée des provinces acquises par la Serbie à la suite de la guerre 1876-78. L'archéologie et le folk-lore de ces provinces sont traités avec beaucoup de détails par l'auteur.

 M. L. Leger nous communique les informations suivantes que nous nous empressons de faire connaître à nos lecteurs;

L'Archie für Slawische Philologie publie dans son dernier numera (Vil\* vol., 4° livraison) une notice sur una divinité slave nommes Zelu, divinité qui a schappe aux mythographes antérieurs. Cette divinité est montionnée par le shroniqueur tchèque Hajek qui manque absolument de critique, et par le traducteur allemand de la chronique de Dalemil qui l'appelle Zeig; en tout cas, on ne sait rien sut sen compte ni sur ses attributions. L'interprétation que Dobner a deunée de son nom est absolument famaisiste. Il essaye d'identifier Zelu — Zely — au tehèque cele (pr. tchelo) qui veut dire front et d'apparentes cette divinité douteuse au Triglav [le dieu à trois têtea] des Slaves Baltiques, C'ette interprétation est tout simplement absurde.

La librairie Simmel de Leipzig annonce qu'elle s'est procuré les exemplaires restants de l'ouvrage de J. Hanusch: Die Wissenschaft des Slavischen Nythus, im weitesten den altprenasisch-lithaniuchen Nythus mitumfassenden sinne (Lemberg, 1842) et qu'elle tient ces exemplaires à la disposition du public au prix de 12 marcs, soit 15 francs, prix qui seru prochainement élère. Nous aroyons devoir mettre nos lecteurs en garde contre cette annonce; l'ouvrage de Hanusz est aujourd'hm absolument démode et s'appuie en partie sur dés textes apocryphes. Le jour ou il sera tombé à 2 ou 3 francs il aura atteint es juste valeur.

Indes. — Un Parsi, M. Dosabhai Framji Karaka, président du tribunal de Bombay, se propose de publier messsamment une histoire très détaillée du Parsisme, dans laquelle il donnera une description minurieuse des contumes et des rites de ses cordigionnaires.

Turquis. - Le conflit qui s'est eleve au rajet de la nomination du catholiens arménion d'Étahmiadzin et dont nous avons déjà parle dans le précédent numero, dure encore au moment ou nous écrivons. Monseigneur Nersés qui a eté nominé par les Arméniers réunis à Constantinophe comme par coux d'Etchmindria, prétexte des raisons de santé pour ne pas accepter la haute dignité à laquelle il a été appelé. Le czar, qui a dù la sanctionner, insiste auprès de hai pour qu'il retire sa démission, quaique monseigneur Nersés muit pas éleson candidat prefere; les Arménieus n'en veuleut pas d'autre. En réalité il paraft avère que le rénérable prélat ne différe son acceptation que pour obtenir du gouvernement russe une modification aux réglements qui déterminent les relations actualles de la communauté arménienne avec la Russie et fixent les conditions de l'électorat pour le choix du catholicos. Les Armèniens esperent obtenir de la Russio une plus grande indépendance. Depuis 1834, en effet, l'église armenicane subit l'ingerence perpétuelle du gouvernement russe dans ses affaires intérieures. Des quatorse membres du Synode d'Etchnundrin sept sont nommés directement par le crar. Monseigneur Nerses demande que les quatorze membres soient élus par les diocèses armèniens. La santé du patriarche, quoique réellement affaiblie, ne l'empéchera pas d'accepter la dignité suprême que se nation puisse lui conférer, s'il réussit à obtenir du car les conconstions désirées.

Beigique. — An moment de mattre sous presse, com apprenous avec le plus vil plaisir que l'Université de Bruxelles a décide la création d'une chaire d'histoire des raligions dans la Faculté de philosophie et lettres; et qu'elle a fait choix de notre collaborateur, M. Goblet d'Alviella, pour innugurer cet enseignement en Belgique, après lui avoir décerné à l'unanimité le titre de docteur honoris ennan.

## DÉPOUILLEMENT DES PÉRIODIQUES

ET DES TRAVAUX DES SOCIÈTÉS SAVANTES!

L Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. - Semer du 20 juin. Après avoir entendu M. Charles Robert et plusieurs autres monsbres à propos des dévastations auxquelles les monuments historiques sont exposés on Algèria et en Tunisie, l'Académie émet le vou suivant à l'adresse du gouvernement : « L'Académie prie instamment M. le ministre de l'instruction publique et des beaux-aris de provoquer les dispositions législatives nécessaires pour assurar, au moyen d'une sanction pénule, la conservation des monuments classés par une commission spéciale, non-senfement en France, mais dans toutes les possessions françaises régulièrement organisées, a -Scance du 27 juin. Parmi les traveux couronnes par la commission des autiquites nationales seion le rapport de M. Alexandre Bertrand nous signalus : Les Tumulus du plateau du Gers (Hantes-Pyrénées), par M. la lieuismant-colonel Pothier, qui a obtenu la première medaille : Les Noels virois de Jean le Houz et Ollivior Busselin et les chansons normandes du xxº siècle, par M. Armand Gaste (1st mention); aufin Les recherches sur les réputtures de l'époque du bronze en Bretagne, par M. Paul Duchatellier (2º montion). - N. Clermont Canneau presente à l'Académie le moulage de l'inscription arabe enivante, récemment découverte à Ascalon et transmise par Réouf-Pacha, le gouverneur de la Palestine : « Au nora de Diou clement et miséricorifieux. Il n'y a pas s d'autre Dieu que Dieu seul et il n'a pas d'associé. Mohammeil est le crai « prophète de Dieu, Que les bénédictions et le salut de Dieu soient sur lui! a A ordonne la construction de ce minaret et de cette mosquée El-Mahdi, a commandeur des croyants (que Dien le garde, qu'il augmente sa récompense a et améliore sa rétribution) par les soins de d'El-Mofaddhal, illa de Sellam a El-...mri et de Djahour, flis de Hecham El-Korachi, dans le mois de Mohars rem de l'année 155. - Il n'y a pas d'antre Dieu que Dieu, le souverais « unique et tout-paissant, et il n'a pas d'associe. » Celle inscription sous approud que la masques d'Ascalon, a été construite en 771 (155 de l'hégire) par le troisième khalife abasside, associé à l'empire encure du vivant de con pere, et qualifie des lors du titre du commandeur des croyants. Cette inscription fournit un des premiers exemples de la qualification El-Mabdi. - Ouvrages

<sup>1)</sup> Nous nous hornous à signaler les articles on communications qui concement l'histoire des religions.

presentes dans cette même séance : la par M. Miller, diverses publications litrigliques du cardinal Para (Rome, 1881 et 1883) : 2º par M. Gaston Paris : Jean Bonnard. Les traductions de la Bible en vers français au moyen-âge ; 3º par l'anteur : P. Ch. Rabert, Henri de Hacuncourt Chambley, dopen du chapitre de Metz; de par M. Le Blaul : Stanislas Rostewski. (Lituanicarum Societatis Jern historiarum libri decem (réimpression par la P. Martinov).

- Scance du 1 juillet. La sonne a été levée en signe de deuil anssitét après le discours prononcé par M. Georges Perrot, président, pour rendre bommage à M. Charles Tixest, l'archéologue et le diplomate éminent dont l'Academie est unanime à regretter la perie prématurée. Gréce aux soins de M. Salomon Reinach, le grand ouvrage auquel travaillait M. Tissut, la Géographie de l'Afrique proconsulaire, pourra bleatel être publie.
- Segnez du 11 juillet. M. Oppert trouve dans un vocabulaire de 48 mots découvert par M. Delitasch au Musée britannique et attribué par loi aux Cosséens, la confirmation de l'existence d'une langue élamite qu'il avait déjà déconverte sous l'écriture enneiforme des 1862. Il y aurait donc eu anciennement dana le bassin du Tigre quatre langues différentes, écrités également au moven des caractères cuneiformes, male foncièrement distinctes : le sumérien (sous deux formes), l'élamite, le suso-médique et l'assyrien. Ainsi le terme « dieu « s'exprimait suivant la langue dont il s'agit de l'une des quatre façons suivantes : dingir, bashu, annap ou ilu. - M. Hamy espere les résultats de l'étude qu'il a entreprise au point de vue de l'ethnographie sur les bas-reliefs d'un tombesau conserve à Thèbes, sur lequel on voit des hummes apportant au Pharaon Toutmes III, les tributs des pays de Pount, des Rotennou et de Kefat. D'après les formes unthropologiques et la nature des présents amenes au roi, M. Hamy se croit auurise à identifier les gens de l'ount avec les hommes de race konschite que l'on rencontre de nos jours ancore en Éthiopie ; les Rôtennou appartiendraient aux populations syriennes au pord de Beyrouth et dans les montagnes de l'Ansariès ; enfin les Kefat serment les Phénicions. Il en resulte que vers le xvn\* siècle avant notre ère fes régions tributaires de l'Egypte s'étendaient au and jusque vers le 11º degré, y compris le pays des Somalis, et au nord jusqu'an Taurus et aux bassine du Tigre et de l'Euptrate. - Ouvrages precentée dans celle même séance : le par M. Renan : B. Aubé. Un supplément aice Acta sincera de Ruinart; actes indiits de l'évêque de l'amphylie Nestor, murtur le 28 février 250 l'extrait de la Revue archéologique); 2º par M. Derenbourg : 1. Hamburger, Talmudische Encyclopædie (2º partle).
  - Source du 18 juillet. En réponse au von relatif à la conservation des monuments historiques qui lui a été adressé par l'Académie. M. le ministre de l'instruction publique promot d'étodier la question, mais il craint que des difficultes financières n'empéchent de satisfaire au desir de l'Académie. Conformement à la propesition de M. Deloche il sora répondu au ministre qu'à défant de mesurés plus complètes une loi pénale contre les destructeurs des monuments

suffirait. Une pareille mesure ne coulerait rien à l'Etat. - M. le ministre transmet à l'Académia la description d'um belle mosuique découverts a Brindisi et signales par M. Tarautini. Elle représente le Labyrinthe et au centre la combat de Théase et du Minotaure. Tout autour du labyrinthe on remarque des pies, probablement par allusion aux oiscaux automatiques fabriques par Dédale. - M. Réron de Villeforse présente des observations sur une inscription trouves à Boulogne par M. l'abbé Haignere, curé de Marquise (Pas-de-Calais), C'est une dedicace aux Sulery Janunes, deesses protectrices d'Aquin Sulis (Bath en tirande-Bretagne), provenant probablement d'un soldat ou d'un vitieran malado qui avait eté envoyo aux caua. Ou connaît dejà d'autres inscriptions dédiées aux mêmes décases, également par des soldals, le long du Fthin ct a Rome. - M. Abet des Michels, continuant la lecture de son etadé sur la littérature annamite, parle d'un poeme toulainois à Kim Van Kién tan Tranén composé par Nguyên Ti, haut fonctionnaire du ministère des rites, C'est l'Instoire d'une jeune fille vertueuse, exposee à tous les dangers, mais qui finit cependant par éponser son finnce, Les matheurs de l'héroine sont consideres comme autant de punitions des fautes commises dans una existence antérioure. -1. Académie entend ensuite la lecture d'une note de M. la capilame formard sur les monuments mégalithiques rencontrès dans le Saham par la premiero mission Platters.

- Seance du ter nont, M. S. Reinach communique une inscription trouves sur une stèle à Epidaure près de l'ancien temple d'Esculape, dans laquelle il est fait mention de plusieurs guerisons opérèes en faisant lécher le malade par des chiens. Il y avait donc des chiens sceres attaches aux temples d'Esculape, de même que des serpents. Les chiens dont il est pariè sur une tablette de Cittium, découverte à Chypre sur l'emplacement d'un anvien temple, ne seraient done pas des individus vonés à la prostitution sacree, comme le venlent les anteurs du Recueil d'inscriptions sémiliques, mais tout simplement des chiens sacrès, comme l'entend M. Halèvy, attachès peut-être a quelque temple d'Estimoun, dont les analogies avec Esculape sont bien connues. - M. Robert Morent communique une ancienne inscription latine d'une lame de bronze attachée probablement à un ex-roto quelconque, dédice à la Fortune, « fille première née de Jupitet » ; Occevia Numeri (fileis) Nationa Gratia Fortuna. Diore Fileia Primo Genia Donom Dedi. C'est donc à l'occasion de son heureuse délirrance qu'Orcevia a consacré cet objet à la déesse. - M. Gaston Maspero, de retour d'Egypte, est introdait dans la salle des séances par le secrétaire perpêtuel. M. Maspero venait, en effat, de quitter la France, lorsqu'il fut nomme membre de l'Académie.

11. Société nationale des antiquaires de France (d'après les comples-rendus de M. Gaidoz dans la Renue critique). — Séance du 28 mai. M. Schlumberger présente un reliquaire d'or avec inscription melles indiquant qu'il a contenu une relique de saint Etienne le jeune, fils de l'empereur

Basile 1st et patriarche de Constantinophe au x siècle. — Séances du 4 et 11 juin. M. Heron de Villelosse communique l'estampage d'une inscription romaine découverte dans les environs de Sisteron (Bassès-Alpes). C'est un ex-voto en l'honneur du dieu Mars dont le nom est accompagne de plusieurs surnome locaux curieux. L'estampage a été envoyé à M. Flouest par M. Eysseric, ancien magistrat. — M. A. Bertrand communique une lettre de M. Bequet, conservateur du Muses de Nanur, relative à la découverte d'une caverne à sépulture par inhumation au sommet d'une montagne à Sinsin. Cette caverne appartient à l'ûge du bronze, et les objets qu'en y a Mécouverts sont analogues à ceux décrits par M. Desor, en Suisse.

- Scurce du 18 juin, M. Gaidoz fait hommage de la part de M. Cerquand d'une brochure intitules Copia, étude de Mythologie Romaine, Copia, copius par une inscription récemment déconverte dans le département de Vancluse, est une divinité sortie d'une allégorie des poètes. M. Gaidor fait ressortir l'intèrit du travail de M. Cerquand au point de vue de la mythologie. - M. Hèron de Villelesse communique, de la part de M. Letaffie, charge d'une mission archéologique en Tunisie, divers objets d'antiquités trouvés à l'Henchir-Makteur. Ce aont d'abord deux sandales ca plomb qu'il considère comme des objets rotifs offerts par un voyayeur; puis un petit untel consacre aux lures protecteurs de la maison avec des représentations de divinités sur chaque face ; enfin deux inscriptions latines votives, l'une portant le nom de la Bonne Diesse et l'autro celui l'Isis. M. Pionest rite s cette becasion des objets en forme de pieds chausses et munis de belières qui, pense-t-il, sont des amulelles, M. Héron de Villelesse peuse que ce cont platét des ex-rete comme en en trouve aux sources de la Same et ailleurs. M. Gaider cite à ce propes des jambes votices en bronze du Musea britannique a Londres et la défense l'afte dans les premiers sincles du christianisme de déposer des pedum simulatra dans les carrefours. - M. Gaigoz presente la photographie d'un petit moustment en argile blanche de la collection Esmonnat à Moulins. Ce monument représents un homme nu, barbe, tenant que roue de la main droite levee ; de la main gauche il parait écraser un commi uccroupi. Ce monument s'ajoute à una serie de dioux a la roue, della dressen par M. de Villefosse, et M. Gaidor y voit une image du dieu gaulois du Solell, Au monument de Moulins, M. Gaidez joint des objets ou figurent des rones et qui out ete trouvés à Cavriben en Grande-Bretagne, M. Gaidoz rappelle que le solell cet appelé une roue d'or ou num roue brillante dans les Vedas et dans l'Edda, et que la « Roue de la bri » qui est un des principaux symboles du banddinsuo est une représentation du Soloil, il suit le symbole de la rone jusque dans les usages superstitleux de notre temps ou le symbole s'est conservé comme surviennce. Tel est le cas des rouss cultummées que l'on porte ou que l'en fait rouier du baut d'ans montagne à la Saint-Jean, c'est-a-dire, a la fête du solstice d'ête, de la rone que l'on portan à Bonni à la fête de Cayant, le tromieme dimanche de jum, et de la rone en cire que l'on porte encore chaque année a Room, à la fête de SaintAmable, au mois de juin. Ce sont la des débris inconscients du culte du Disu-Soleil.

- Scance du 25 juin. M. Flouest cité des exemples de petits piede en bronze qui ont été trouvés dans des tumuti et qui paraissent avoir servi d'auxilettes. De même que M. Gaidoz il indique divers exemples d'az-coto ayant à peu près la même forme dans l'antiquité que de nos jours.
- III. Journal asiatique, Avril-Mai-Inin: 1\* Clermont-Ganneau. Trois monuments phéniciens apocryphes. 2\* Souret. Etude sur les lesciptions de Piyadasi (suite). 3\* Abel Bergaigne. Études sur le laxique du Rig-Veda (suite). 4\* Ribens Dusul. Notice sur deux docteurs de la tradition monophysite syriaque. 5\* J. Durmexteter. Sur la mot « Zendik. »
- IV. Revue critique d'histoire et de littérature. 16 juin. Fr. Delitisch. Die Sprache der Kosseer (c.-r. par M. J. Halevy). 23 juin. 6. Lafaye. Histoire du culte des divinités d'Alexandrie, Sérapis, luie, flarpocrate et Anubis hors de l'Égypte depuis les origines jusqu'à la maissance de l'égole néoplatonicienne. 7 juillet. Baron Kerryn de Lettenhove. Les linguenots et les tineux (c.-r. par M. T de l..). 14 juillet. 1• Eh. Schrader. Zur Frage nach dem Ursprunge der althabylonischen Caltur (c.-r. par M. J. Halévy; la muite dans le n° du 21 juillet : réfutation des accadistes, par M.J.H.) 2º H.Gaidoz et Paul Schillet.Blason populaire de la France (c.-r. par M.G.P.) 4 nedt. J. J. Hild. Les fouilles de Sanxay (c.-r. par M.C. Jullian).
- V. Revue historique. Juillet-Anut. 1º Molinier. Guillem Bernard de Gaillac et l'enseignement des dominicains à la fin du xue siècle. 2º Compte-rendu critique : N. Joel. Bücke in die Religiousgeschichte au Anlang des aweiten christlichen Jahrhunderts (c.-r. par M. Maurice Vernes).
- VI. Bulletin critique. 15 juin. Blumpignon. L'apiscopat de Massillon suivi de sa correspondance (e -r. par M. A. Ingold.) 1 r juillet. F. X. Funk. Die Echtheit der ignatianischen Briefe (c.-r. par M. L. Duchesne).
- VII. Journal des Savants. Juin. 1º Ad. Franck. De la philosophie d'Origène. — 2º Durente. Coda rabbinlque. — 3º Ernest Renga. Le livre de Sibawalhi.
- VIII. Revue des questions historiques. Juillet. 1º Allard. Rome au nº siècle. — 2º Martin. Les plus anciens manuscrits grecs du N. T. — 3º Martinov. La légende italique des SS. Cyrille et Méthoda.
- IX. Revue philosophique. No 7: 1º Brochard. Do la croyance. 2º Secretan. La restauration du thomisme.
- X. La Nouvelle Revue, 1 or juillet. Grandmangia, La thise-sophie.
- XI. Revue de linguistique. XVII. 2. Gaidoz et Sebillot. Études de folk-lore.
  - XII. Mélusine. 5 juillet. 1º II. Goidez, Comme quoi M. Max

Muller n'a jamals existà; étude de mythologie comparée, — 2º A. Berguigne.
Les Védas rednits à lear juste valeur. — 3º Comptes-rendles critiques : Famure Arbertt. La Bandieria dell' Albania. Periodico mensile diretto da Gerolamo da Bada (c.-r. par M. Z.); Esame critico del nidema fiologico e linguistico applicato alla Mulologia et alla scienza della Beligioni, pel P. Gener A. de Cara (c.-r. par M. il. G.). — 5 anut. — 1º H. Guidez. La mythologie comparée. — 2º J. Darmerteter. Les Védas rédnits à leur juste Faleur. — 3º Enquêtes sur la chanson populaire du Plongeur, sur l'Arc-en-ciel, la Grande Ourse, le Feu Saint-Elmo, la mer phosphorescente. — 4º Gomptes-rendus critiques : A Réville.
Les religions des non-crytières ; Inles Lacour. Esquisses du Bonage normand (c.-r. par M. H. G.).

XIII. Revue de l'Extrême-Orient. — II. 4. — Imbault-Haurt. Sur l'inscription bouddhique de la passe de Kin-young-kouan près la Grande-Muraille.

KIV. Revue des Études Juives. — Nº 15. — 1º Hild. Les Juis à Home devant l'opinion et dans la littérature. — 2º Haldey, Traces d'aggadot saduccennes dans le Taimud. — 3º Lévy, La légende de l'ange et de l'ormite dans les écrits juils. — 4º Kayserling, Richelieu, Buxtorf père et ille et Jacob Roman. — 3º De Maulde. Les Juis dans les étais français du pape au moyen-age.

XV. Bulletin de correspondance hellénique. — Nº 4 et 5. — 1º Rhurette. Fauilles d'Éleusis. Enceinte de Deméter. 2º Homolle. Documents nouveaux sur l'amphietyonie Attico-Délianne.

XVI. Bibliothèque de l'École des chartes. — M.V. 2, — C. Kabler. Note sur un manuscrit de la Bibliothèque d'Aresso.

XVII. Mélanges d'archéologie et d'histoire publies par l'Ecole française de Rome. — II. 1 el 2. — 1º Léopold Belizie. Authentiques des reliques de l'époque mérovingieune. — 2º Autoine Thomas. Extraits des archives du Vatican pour servir à l'histoire littéraire du moyenage (autre et lio).

XVIII. Critique philosophique. — Nº 20 et suiv. — Bonet-Maury. Étude critique sur la Didache des doute apôtres.

XIX. Revue internationale. — II, 5. — i\* Deru d'Istria. La culte pepulaire des animaux (la suite dans la N\* 6). — 2\* Antony. La légenda d'Alexes.

XX. Revue de Belgique. — 15 juillet. — Cobiet d'Alvielle. La contrereformation catholique du xve élècle.

XXI. Muséon. — juliet. — 1º De Milloud. La religion des Juins (auto). — 2º M. A. F. de Mehren. Vuos d'Avicenus sur l'astrologie et sur le rapport de la responsabilité humaine aver le destie. — 3º Eug. Béancois. La fontaine de Jouvence et le Jourdain dans les traditions des AnAlles et de la Floride. —

4º Willi. Geiger. La civilisation des Aryss. — 5º Revue reltique (Le Lahta Vistara, trad. par M. Foucaux; — Les üges ou soleits d'après la mythologie des peuples de la Nouvelle-Espagne, par le comte H. du Charencey; — Codex Cortesianus, de M. de Rosny; — Atlàs archéologique de la Bible, par M. L. Fillion; — Esame crítico del sistema filologico e linguistico applicato alla mitologia e alla scienza delle religioni, de M. de Cara Prato; — Le cycle mythologique triandais et la foythologie celtique de M. d'Arbois de Juhaisville).

XXII. Revue d'ethnographie. — III. 2. — 1º Fourecreau, La fête de Polygoudoux, Haut-Maroni. — 2º Clavel. Le latouage aux lles Marquises. — 3º Hamy. Décades américaines.

XXIII. Bulletin de la Société de géographie de Lyon. - V. 1 et 2. — Motono. Le Shintoïsme au Japon.

XXIV. The Academy, - 14 juin. - W. M. Flinders Petrie. The site of the great temple of San. - 21 juin. - 1. Recent theology; Ellicott. An Old Testament commentary for english readers by various writers; Lats. Quastiones de historia Sabbati. - 2º Am. B. Edwards, Egypt exploration fund; excavations at San. — 28 juin. — 1. The Gospel of divine Humanity. — 2. A. F. Milchell, Coverdale's spiritual songs and the german Kirchenlied. -3º E. G. John Wyeld. - 4º Some Arabic books: Dieterici. Die sogenannte Theologie des Aristoteles; O. Loth. Ueber Leben und Werke des Abdallah ihn ul Mu'tazz. - 5 juillet. - 1. Princ. Tulloch, Modern Theories in Philosophy and Religion (c.-r. par M. G. A. Simcox). - 2º I. O. L. Sarut John's Eve in France. - 30 Owen C. Whilehouse. The Old Testament commentary for english readers. - 12 julitet. - 1º William S, Lilly. Ancient religion and moduen thought (e.-r. par M. A. Fairbain) .- 2 Ralph Abercromby. The cracks of mythic. 30 Joseph Edkins, Chinese mythology and art. - 19 juillet. - 10 F. Max Waller. Richard Lepsius, J. J. Dorner. - 3 Wenthworth Webster, Saint John's Eve in the Pyrenees. - 26 juillet. - 1º A. H. Keane. Aboriginal American Liberature (Aboriginal American authors and their productions; the Iroquals Book of Rites, et the Güsgüence). - D E. Martinenge Estarcies, Saint John's Eve. -3º Amelia B. Edwards, Excavations at San. - 2º nout. - 1º Monier Williams, Religious Thought and life in India (c.-r. par M. H. G. Keene). - 2\* Folk-loce of modern Greece; the tales of the people, edited by E. M. Geldart (c. r. par M. H. F. Tozer). - 3\* Bible folk-fore by the author of Rabbi Jeshua (c,-r, par M. Henri Bradley).

XXV. Athenceum. — 21 juin. — Falk-lore of modern Greece by the rev. E. M. Geldart. — 28 juin. — John M. Ross, Scottish history and literature to the period of the Reformation. — 5 juillet. — Rev. J. Bodd. A history of Canon Law in conjunction with other branches of jurisprudence (sans valeur). — 19 juillet. — Lehre der zwell Apostel nach der Ausgabe des Metropoliten Philotheos Bryennios (a propos de la traduction allemande de M. A. Wünzchel. — 26 juillet. — 1º The book of Kallah and Dunnah, translated from Arabic

into Syriac, edited by W. Wright. - 2º An Old-Testament commentary for English readers (ouvrage conforms à l'orthodoxic protestante).

XXVI. Indian antiquary. — Juin. 1º Hullwoh. Karatia Grants (2º partie). — 2º A grant of Ranga II, dated 1641-5. — 3º Flect. Sanakrit and old Canarese Inscriptions (suite). — 4º Kielhorn, Inscription from the Mahadeva Temple at Kanaswa near Kott. — 5º Temples Rasalu and Salivahana of Sialkot. — 6º Natisa Sastri. Folk-hore in Southern India.

XXVII. The China Review. XII. 1 .- Arendt. Scraps from chinese mythology.

XXVIII. The Nineteenth Century. — Inin. — to Stephen. The Unknowable and the Unknown. — 20 Resulter. The continental Sunday. — 30 Maz Müller. Forgotten hibles. — Juillet. — 10 H. Spencer. Retrogressive religion. — 20 Myers. Visible apparitions.

XXIX. Dublin Review. — Juillet. — to The first sisters of charity. — 20 De Harlez. The primitive religion of the Chinese. — 30 Atteridge. The a Encyclopædia Britannica » on Missions.

XXX, Quarterly Review. - Juillet. - John Wyelif, precurrer of the Reformation.

XXXI. Westminster Review.—Jullet.—The myth of Simon Magus.

XXXII. Contemporary Review.— Acut — 10 ll. Roughi. Leo
XIII. — 20 Georges F. Stokes. Ecclesinstical history.

XXXIII. Fortnightly Review. - Juillet. - Richop of Gibraltar.

The English church on the continent. - Jout. - Lucien Wolf. What is Judaism?

XXXIV. Scottish Review.— Initial. — 1º Linpublished notices of James Sharp, archbishop of Saint Andrews. — 2º The Scottish language the propos de divers ouvrages, parmi lesquels nous notons: Scottish history and literature to the period of the Reformation). — 3º The new light upon Saint Patrick (a propos de la Vita Sancti Patrick, publice par M. R. P. Edminishus Hogan). — 4º A legend of vanished waters.

XXXV. Theologische Literaturzeitung.—28 jann.—18 Handbuch der theologischen Wissenschaften (publié sons la direction de M. le prof. Otto Zöckler, c.-r. par M. Nestlu).—28 Palastina in Bild und Wort (d'après l'anglais par MM, Ebers et Guthe; c.-r. par M. Schürer).—38 O. Lorenz. Der Römerbrief (e.-r. par M. Jülicher).—48 R. Ruddenneg. John Wyclif (c.-r. par M. G. Lechler).—58 L. Lohar. Laulitz, der Dichter und Toukünstler (c.-r. par M. Achelis).—68 R. Dallon. Reisebilder aus Griechenland und Kleinamen (a propes de certains passages du N. T.; c.-r. par M. F. R. Fay).—12 juillet.—18 Mangold. Der Römerbrief und seine geschichtlichen Voraussetrungen (n.-r. par M. Schürer).—28 A. Hilgenfeld. Evangellorum sec. Rebraca, sec. Petrum, etc.... quas supersunt, addita doctrina XII apostolorum (2° ed.;

c.-r. par M. A. Harnack). - 30 V. Ryssel, Ein Brief Georga, Bischofa der Araber, un den Preshvier Jesus (trod. du svrinque avac introd. et communi.; par M. W. Möller). - 40 Ed. Habaud. Histoire do la doctrine de l'inspiration des saintes écritures dans les pays de langue française de la Réforme a nos jours (o.er. par M. A. Krauss). - 26 juillet. - 10 A. P. Bissell. The law of anylum in Israel (c. r. par M. Smend). - 20 J. P. P. Martin, Description technique des manuscrits grees relatifs on Nouveau Testament conservés dans les hibliothèques de Paris (c. r. par.M. E. Nestle). - 30 J. T. Bock. Erklärung der Offenbarong Johannis, c. 1 & 12 (public. d'une œuvre posthume par M. J. Lindonmeyer (c.-r. par M. E. Schurer). - 44 A. Hilgenfeld. Die Ketzergeschichte des Urchristenthums (c.-r., par M. G. Koffmane). - 50 H. Goelzer. Etale lexicographique et grammaticale de la latinité de saint Jérôme (c.-r. par M. G. Koffmane). - 60 A. Zimmermann. Die kirchlichen Verfassungskämpfe in XV Jahrhandert (c.-r. par M. W. Möller), - 70 F. Delitisch. Documente der nationaljüdischen christeläubigen Bewegung in Sudrussland (c.-r. par M. A. Harnack). - 9 nonit. - to H. Guthe. Ausgrabungen bei Jerusalem (o.-r. par M. K. Furrer). - 20 1, Hall. American Greek Testaments (c.-r. par M. E. Schürer). - 3º P. Gucke, Die Hirschauer während des Investiturstreites [c.r. par M. R. Zoepffel).

XXXVI. Deutsche Litteraturzeitung. - 21 Juin. - 1 R. Buddensieg. Joh. Wyclifs Lateinische Streitschriften (e.-c. par M. Karl Müller). -2º Lexikon deutscher Stifter Klöster und Ordensbauser, par Otto Freih, Grote (c.-r. par M. L. Müller). — 28 juin. — 10 F. Nippold, Handbuch der neuesten Kirchengeschichte (3\* ed. cevue et corr., 2" vol.; c.-r. par M, Hahler). -20 Heinrich Benecke, Wilhelm Valke [c.-r. par M. Jülicher]. - 30 Karl Werner. Die Scholestik des spätern Mittelalters. - 5 juillet. - 19 A. Belleskeim. Geschichte der katholischen Kirche in Schottland von der Einfährung des Christentums bis auf die Gegenwart (c.-r. par M. F. H. Krauss). - 20 Die Schmalkaldischen Artikel vom Jahre 1537 (ad. par Karl Zangemeister: a.r. par M. Tir. Koldey. — 30 Der Hitopadescha, alt-indische Märchen und Sprüche (trad. du sansorit par J. Schoenberg; e.-r. par M. L. v. Schroeder). - 40 Wilh. Scheffler. Die französische Volkedichtung mid Sage (1rt partie; c.-r. par M. Willi. Storek). - 12 juillet. - to R. Segdet. Die Buddin-Legende und das Leben Jesu nach den Evangelien (c.-r. par M. H. Kern). - 20 d. v. Druf. fel. Kaiser Karel V und die römische Curie 1514-1546 (c.-r., par M. Max Lenz). - 19 juillet: - 10 Jul. Grill. Det 68 Psalm (c.-r. par M. W. Nowack). -20 J. Justus, Das Christentum im Lichte der vergleichenden Sprach-und Reilgionswissenschaft und in seinem Gegensatze zur aristotolischercholastischen Speculation (e.s. par M. J. Gottschick). - 30 E. Elienne. La via do saint Thomas, le martyr, poeme historique do xue sieule, compose par Garmer de Pont-Saint-Maxence (c. r. par M. H. Morf, - 40 M. F. Stern. Zur Biographie des Palistes Urbans II, (c. r. par M. E. Bernheim). - 26 juillet. - 10 Bernh. Pünjer. Geschichte der christlichen Religiousphilosophie zeit der Reformation (c. r. par M. Lommatzsch), — 20 Pantschatantra (trad. du sanscrit par Ludiu. Fritze (c.-r. par M. R. Garba). — 20 zont. — F. X. Funk. Die Echtheit der Ignatianischen Brisle aufa neue vertheidigt (n.-r. par M. Nürnberger).

XXXVII. Literarisches Centralblatt. - 17 mai. - Friedrich von Farral's Elponi-i-Sela, Organ aller geoffenbarten Religionea (absurde). -24 mai. - 1º Reusch. Der Indez der verbotenen Bucher, - 2º Lafage, Histoire du culte des divinués d'Alexandrie, Serapie, Isia, Harpocrate et Anubie hors de l'Egypte, etc. - 31 mai, - to Voelter. Der Ursprung des Donatismus. - 20 Beck. Geschichte des Montanismus. - 7 juin, - 10 Ebers et Guthe. Palistina in Bild und Wort. - 20 Lorgel, Die Bischofswahlen zu Münster, Osnabrück, Paderborn seit dem Interregnum bis zum Tode Urbans VI (1250-1389). - 30 Dickamp, Die neuere Literatur zur pabstlichen Diplomatik, - 4a Edw. Müller. Ancient inscriptions in Caylon. - 14 juin. - 1a Scydel, Die Buddhalegende und das Leben Jesu nach den Evangellen. - 20 Gieraberg. Geschichte der Pfarreien des Dekanates Gravenbroich. - 30 Millenkof. Deutsche Alterthumskunde V. 1. - 21 juin, - 19 Lowe. The Mishnah on which the Palestinian Talmud rests edited for the syndics of the University Press from the unique manuscript preserved in the University Library of Cambridge. -25 Verkenstell. Die Mythen, Sagen und Legenden der Zamaiten (Lilauer). -28 juin. - 10 J. Müller, Kritischer Versach über den Ursprang und die geschichtliebe Entwickelung des Pezach und Mazzothfestes. - 2ª Tolle, Das Bethemen und Baschworen ju der altromanischen Ponsie mit besonderer Berücksichtigung der framösischen, - 5 juillet, - (\* Mandelkern. Die neubearbenete hebraiach-chaldaucha Bibel-Concordanz, - 20 L. Zuhn et Deffner, Catalogua de la bibliothèque nationale d'Athènes (et rol.; la théologie). - 3º Bohmer, Begesten zur Geschichte der Mainzer Erzbischöfe von Bomlatius bis Uriel von Gemmingen (742-1514; 20 vol., 1" livr.; nouvelle éd. par M. C. Will. -4º Deuszen, Das System des Veilänta nuch den Brahma-Sütra's des Badaravase und dem Commentare des Caukars ueber dieselben als ein Compendiam der Dogmatik des Brahmanismus vom Standpunkte des Çankara aus dargestellt. - 12 juillet. - 10 flyts, Carl Albrecht Reinhold Baggesen, Plarror, sin Leben-und Zeithild aus der Bernischen Kirche. - 2º Bacher, Joseph Kimahi et Abulwalid Merena ibn Ganah. -- 30 Malterer Urkunden und Ragesten zur Geschichte der Tempelherren und Johanniter (publ. pur Hans Prafs).

XXXVIII. Literatur-Blatt für Orientalische Philologie. — Arril-mus-juin. — Bibliographie (tout à fait remarquable par sun étandus et sa disposition).

XXXIX. Deutsche Rundschau. — Juin et juillet. — Jully. Eine Reise nach Ost-Indien (2 articles, saite):

XL. Göttingische gelehrte Anzeigen. — No 10. — Dav. Kaufmann. Haj ibn Jokaka. — No 12. — Volter, Der Ussprung des Donatismus (c.-r. par M. Jülicher).

- XII. Beweis des Glaubens. Juin. 1º Bendizen. Der Brief an den Diognet. 2º Die zoeinle Bedeutung des mosaischen Gesetzes (dernière partie). 3º Höhne. Das neue im Christenthum (suite en juillet). 4º F. Hommel. Encyclopedie der semitischen Philologie. Juillet. Gran. Vom Opfer und zur Versöhnungsfrage der Paulinischen Briefe, zowie des Hebraerbriefes.
- XIII. Zeitschrift für kirchliche Wissenschaft.— N. 6.— H. von Orelli. Einige alttestamentliche Prämissen zur neutestamentlichen Versöhnungslehre (suite). 20 Bachmann. Zur Entstehungsgeschichte der geistlichen Lieder Luthers (suite). 30 Bachmald. Ungedruckte Predigten Dr. M. Luthers im Jahre 1520 auf der Reise nach Marburg und auf dem Rückwege nach Wittemberg gehalten. 40 Hameter. G. L. Seidenbecher, ein Opfer des Chillasmus im XVII Jahrhundert. N. 7. 10 H. Leische, Plotin und Augustin. 20 Vict. Schutze. Das Marienteild in der mittelalterlichen Kurst. 30 Dieckhof. Die neu aufgefundene Vorlesung meber das Bach der Richter.
- XLIII. Theologische Quartalschrift.— N° 3.—1° Funk. Die doctrina apostolorum. 2° Mähling. Neue Untermehungen neber die Genealogien der Chronik I. 1-9 und deren Verhältniss zum Zweck dieses Buches. 3° Schmid. Studien neber die Raform des römischen Breviers und Missale unter Pins V.—4° Funk. Zur Ignatiusliteratur.
- XLIV. Monatschrift für Geschichte und Wissenschaft des Judentums. Juin. 1º Graetz. Exegetische Studien zu den Salomenischen Sprüchen (suite en juillet). 2º Back. Die Fabel in Talmud und Midrasch (fin). 3º Backer. Die Agada der Tunneiten. 4º Egers. Aus Mones b. Esras Diwan. Juillet. 1º Liue. Der synagogale Bitus. 2º Dav. Kanfmann. Mirammar us-Suigmi und der unbekannte Gaon in Ihn Esras Jesod Mors.
- XLV. Zeitschrift für allgemeine Geschichte. No 6. Laserth. Zur Geschichte der Widerthafer in Mähren.
- XLVI, Historisch-politische Blätter. XCIII. 12. Die St Nepomukfrage.
  - XLVII. Nord and Sad. Juillet. Bruck. The Stigmatheierten.
- XI.VIII. Zeitschrift für wissenschaftliche Theologie. XXVII. 4. 1- Rünsch. Die griechische Fassung der vierten Bitte im Vaterunser. 2. H. Ziegler. Licht und Schatten in der christlichen Kirche des II Jahrhunderts. 3. Marold: Die Ambrosianer nach Inhalt und Ursprung. 4. Härm. Hagen. Ein Italafragment aus einem Berner Pullmpsest des XVI Jahrhunderts. 5. A. Hilgenfeld. Neutestamentliche Forschungen.
- XLIX. Zeitschrift für alttestamentliche Wissenschaft. No2.—1°H. Smend. Zu Jes. 24 à 27.—2° Wolff. Zur Charakteristik der Bibei exegese Saadia Alfajjümis.— 2° Stade. Wie hoch belief sich die Zahl der unter Nebukadnezar deportierten Juden?— 4° Noumek. Ueber das Buch Micha.—5° Budde. Seth und die Sethiten.

I. Sitzungsberichte der philos-philolog, und hist. Klasse der königl. B. Akademie zu München. — Na 2. — Geiger. Valerland und Zeitalter des Awesta und seiner Caltur.

14. Baltische Studien. - XXXV, 2-3. - Knenp. Der heilige Georg in der Pommerschen Volkssage.

- Lill. Studien und Mitteilungen aus dem Benedictinerund Cistercensierorden. — V. 3. — 10 H. Ringholt. Der heilige Odllo von Clany (3° partie). — 2° Wichner, Admonter Totenrotel des XV Jahrh. (3° partie). — 3° Kichle. Ambrosianische Liturgie und Gesang (2° partie). — 4° Mittermüller. Die Universität Salzburg und der h. Thomas von Aquin (3° partie). — 5° Grashof. Gandersheim und firothenitha (3° partie). — 6° Schunder. Durchfahrung der Benedictina in Beutschland (fin). — 7° Wolf. Psalmodie, Lesung und Gebet. — 8° Schmidt. Geschichte von Engelszeil (3° partie). — 9° Tomanik. Aus dem Sonettenkraus St Benedikt.
- Lill. Zeitschrift für Kirchengeschichte.— VI. 4.— 1- Drüsche. Apollinarios von Lacdicea, der Verfasser der echten Bestandteile der premio-justimischen Schrift extress. 2n Rühricht. Die Kreuzpredigten gegen den Islam. 30 De Baur. Zu Theodorus Lector. 40 Kast Müller. Eine Betteln am pübstüchen Hof unter Johan XXII im J. 1328. 5n H. Haupt. Johannes Malkaws Verfolgung durch die Inquisition zu Strassburg. 6n Benruth. Brief des Johannes Eck un Paul III, von 17 Februar 1535.

LIV. Gids. - Juin. - Bruming. De Theologie in den kring der wetenschappen.

LV. Archivio per lo Studio delle tradizioni populari — III. 2. — Piret. Bibliografia delle tradizioni populari in Italia (3º partie : Usi, cestumi, crodenza, superstitioni). — Proverbi Napoletani. — 2º Finamore. Tradizioni populari abruzzasi. — 3º Pirez. Advinhas portuguezas. — 4º Di Martino. Quattro covelline populari avedesi. — 5º Sulomore Marino. Aneddoti, Proverbi e moteggi illustrati da novellette popul. sicil. — 6º Del Chiaro. Canti populari di Term d'Otranto.

LVI, Revista de España. — Nº 392 — Castelar. El renacimiento y

LVII. Calcutta Review. — Juillet. — W. R. Blackett. The agnostic theory of religion.

LVIII. Journal of the Royal Asiatic Society. — Juillet. — to Rev. D. Edkins. The Yi-king as a book of divination. — 2º Fred. Pincett. On the arrangement of the hymns of the Rig-Veds.

LIX. The Antiquary. - Acct. - Legends, traditions and superati-

LX, The Folk-Lore Journal. - Juillet. - June: Britten, frish Folk tales. - Agut. - H. C. Goote. Folklore in modern Greece.

#### BIBLIOGRAPHIE

Eu dehors des nombreux ouvrages meutlonnés dans la Chronique et dans la Revue des périodiques, nous falsons suivre ioi l'énumération de quelques trayaux récents concernant l'histoire des religions ;

- P. Gloutz. Spekulative Theologie in Verbindung met der Religiousgeseitichte (1<sup>et</sup> vol. Gotha, F. A. Perthes, 1884, in-8, XIX, 1334 p.).
- Theologischer Jahresbericht, unter Mitwirkung v. Bassermann, Benrath, Bühringer, herzusgeg. v. B. Punjer (3\* vol., contenant la littérature de l'année 1883, Leipzig, Barth. 1884).
- K. Farrer. Die allgemeine Heligionsgeschiehte und die religiöse Bildung (Zürich, Schulthess, 1884).
- Fr. Bergmann. Origine, signification et histoire de la castration, de l'eunuchieme et de la circonoision (Strassburg, Treuttel, 1883).
- Otto Hagenmacher. Zur Frage nach dem Ursprung der Religion und nach den ältesten Religionsformen. Eine Studie (Leipzig, Wigand, 1883, in-S, 87 p.).
- Mario y Lucar. Les rites orientales, o sea collèccion de cartas sobre les rites que se profesan en Oriente (Madrid, A. Raiz de Castroviejo, 1883, in-8, 352 p.).
- Ch. Friederici, Bibliotheca orientalis oder eine vollständige Liste der in Jahre 1863 in Deutschland, Frankreich, England und den Colonien erschienenen Bücher, Broschuren, Zeitschriften u. s. w. über die Sprachen, Religionen, Antiquitäten, Liter, n. Gesch. des Ostens (8e nance. Leipzig, O. Schulze. 1884).
- G. Kurch. Die chaldhische Sternenbibel oder der Sternenhimmel nach den 7 Stufen der Mithrasmysterien in 7 Gebieten als d. Weg zur Vollendung für Zeit und Ewigkeit wieder nach Jahrhunderten neu dargestellt (Würzburg, Bucher, 1883, in-8, XLV, 220 p.).
- A. Andreozzi. Il dente di Budda: racconto estratto dalla Storia delle spiagge, e tradotto letteralmente dal chinese (Firenze, Dotti, 1883).
- A. Weber Unber eine magische Gebelsformel aus Tibet (Berlin, 1884 : extrait des « Sitzungsb. d. K. Pr. Akad. der Wiss, zu Berlin »).
- Burgess. The ritual of the temple of Ramesvaram (Bombay, Educ. Soc. Press. 1884).
- J. Hesse, Die Heidenpredigt in Indian (Basel, Miss-Buchh, 1884, in-8, 56 p.).
- Kashinath Paddhe. Atha Dharma Sindhu, on religious ceremonies (Poons Jagaddhitechchu Press, 1883).

Ramazeanni Sastrila, Sarrati Makta Phalam Varnasrama Dharmakhandam (Madras, Adi Saraavati Nikeyam Press, 1882, in-4, 151 p.).

Banglal. Ramal-Navaratan; or the Book of Divination in nine sections (Bom-

bar, Wyankuleshwar Press. 1882, iu-8, 68 p.).

- P. Haupt. Das babylenische Nimrodepes, Keitschriftlert der Bruchstlicke der sognannten Izdebariegenden mit dem keilinschriftlichen Sintflutberickte nach den Originalen im Britischen Museum copirt u. herungegeben (fre partik, Leipzig, Hinrichs, 1891, in-1, 78 p.).
- Levy. Libri Kohelel versio arabica quam composait the Chijath (Lugd. Batav. Brill, 1884).
- E. P. Rurrouts, Manuers and customs of the lews (Nouv. el. covus et corr. Lon. don, Rel. Tract. Soc. 1884, m-8).
- B. Fischer, Talmudische Chrestomathie mit Ammerkungen, Schollen u. Glesser (Leipzig, Barth. 1884, in-8, VII, 268 p.).
- Wünsche, Eibliothera rabbinica. Eine Sammlung alter Midraschim zum ersten Male ins Deutsche übertragen (hr. 24 et sulv. Leipzig, O. Schulze, 1884).
- Der Midrasch Wajikra Rabba, d. i. die haggadische Auslegung des 3\* Buches Mose. Zum ersten Male ins Denische übertr. (Leipzig, O.Schulze, 1884, in-S. X. 298 p.).
- L. Krehl. Das Leben des Muhammed (Leipzig, O. Schulze).
- A. Dillmann. Leber die Regierung, inebesandere die Kirchenordnung des Königs Zar's Jacob (Berlin, Dammler, 1884, in-4, 79 p.).
- Rabbi Yapheth Abou Aly, Ibn Aly Bassorensis, Karattarum doctoris sapientissimi, in Canticum canticorum commentarium arabicum, quod ex unico hibl. mat. Parisinasis manuser, codice in lucem edidit atque in ling. latinam transfulit J. J. L. Bargès (Paris, Leroux, 1884, in-8, XXXII, 340 p.).
- Lichlein. Gammelnegyptisk religion populaert framstillet. Del 1. Gudsbegrebets udvikling (Christiania, Aschahoug, 1883; In-8, 162 p.).
- 6. Yest. Del culti e delle arti egiziane in Roma; cenni storici (Roma, Armanni, 1883, in-16, 74 p.).
- Ellen Emerson, Indian myths or legends, traditions, and symbols of the aborigines of America compared with those of other countries including Hindostan, Egypt, Persis, Assyria and China (London, Trubuer, 1884, in-18, 540 p.).
- H. Barcley. Heathen mythology corroborative or illustrative of hely scripture (London, Hamilton, 1884, in-8, 102 p.)...
- Oale, Kismaheli Folk-Lore (London, Sonnenschein, 1881, in-8).
- Vautrey, Histoire des évêques de Bâle (tome I. Einaiedeln, Benziger, 1884, in-8, XIV, 244 p.).
- B. E. Carré. Histoire du monastère de Notre-Dame d'Igny, de l'ordre de Citeann, nu diocèse de Reime (1126 à 1884. Reims, Michaud, 1884. in-S, XXXVI, 633 p.).

- A. Bulk. Der Irrgang des Lebens Jesu, in geschichtlicher Auffassung dargestellt (100 partie, Stuttgart, Dietz, 1884, in-S. XVIII, 359 p.).
- Th. Zahn. Forzehungen zur Geschichte des neutestamentlichen Kanons und der altkirchlichen Literatur (3e partie: Supplementum Glementinum.—Erlangen, Deichert, 1884. in-8, IV, 329 p.).
- F. W. Woker. Aus norddeutschen Missionen des XVII und XVIII Jahrh. Franeiseaner, Dominicaner und andere Missionare (Köla: Bachem, 1844.in-8, VIII. 113 p.).
- K. Objer. Wilfried der Aeltere, Bischof von York. Ein Beitrag zur angelsachsischen Gesch. d. VII Jahrh. (Heidelberg. Bangel et Schmitt, 1884, in 8, 103 p.].
- M. Philippion. Les origines du catholicisme moderne : la contre-revolution religieuse au xvi\*siècle (Paris, Félix Alcan, 1884, In-S).
- Donnis. Essai sur l'organisation des études dans l'ordre des frères précheurs au xm\* et au xm\* siècle (1216-1342). Première province de Provence; province de Toulouse (Paris, Picart, 1884, in-8, XVI, 287 p.).
- Ursprung, Entwickelung und Schicksale der Taufgesinnten oder Mennomiten in kurzen Zügen übersichtlich dargestellt von Frauenhand (Norden, Soltan, 1884, in-8, XX, 447 p.).
- G. Uhlhern. Die christliche Liebesthätigkeit im Mittelalter (2 vol. Stuttgart, Gundert).
- Leonis X pentificis maximi regesta, gloriosis auspiciis Leonis D. P. pp. XIII feliciter regnantis e tabularii Vaticani manuscriptis voluminibus affisque monumentis adjuvantibus tum eidem archivio addictis tum aliis eruditis viris collegit et edidit J. Hergenreether (1<sup>ss</sup> des 12 fascientes, Freiburg ins Breisgau, Herder, 4881, in-1, X, 136 p.).

L'Editeur-Gérant, EBERST LERUIS.

# L'ENSEIGNEMENT DES DOUZE APOTRES

M. Philothée Bryennios, aujourd'hui métropolitain de Nicomédie, bien connu pour avoir publié en 1875 le texte complet de l'épître de Clément de Rome, vient de nous donner, d'après le même manuscrit qui contenait cette épitre, un opuscule jusqu'à présent inédit, très important par son antiquité puisque il ne peut être postérieur au second siècle, mais plus important encore par la lumière qu'il répand sur une certaine classe des monuments de la littérature chrétienne et sur quelquesuns des points obscurs de l'histoire de l'Église. Cet opuscule a deux titres dont le premier est L'enseignement des douze apôtres et le second L'enseignement du Seigneur aux paiens par le moyen des douze apôtres. M. Bryennios, en 1875, l'avait indiqué au cinquième rang, dans la liste des écrits qui composaient le manuscrit où il avait trouvé l'épitre de Clément et on attendait la publication avec intérêt sans en soupçonner toute la valeur. Le savant archevêque a mis sept ans à en préparer l'édition ', l'enrichissant d'une introduction et de notes qui abrègent beaucoup les recherches, même lorsque on ne se range pas à son sentiment, ce qui a été généralement le cas pour le lieu d'origine, le temps et le but particulier de cet opuscule. Depuis quelques mois qu'il a paru il a excité une émotion qui dure encore et des discussions qui ne

Διδαχή των δώδικα ἀποστόλων, ἐκ τοῦ ἰεροσολυμετικοῦ χειρογράφου νῶῦ πρώτον ἐκδεδομενα, μετά προλεγομένων καὶ σημειώσεων... ἐν Κονττκοπολεί 1883.

1) Acours

sont pas près de finir. Je voudrais surtout l'examiner en luimême et en exposer avec détail l'économie pour recuelilir au fur et à mesure les résultats. Mais il faut d'abord le présenter en raccourci, et dire un mot de ce que nous apprennent à son égard ses rapports avec d'autres écrits ainsi que les témoignages historiques.

C'est une sorte de livre d'église, manuel très court, rédigé certainement de manière à pouvoir être appris par cœur et où se trouve le nécessaire pour la constitution et le fonctionnement d'une communauté chrétienne. On peut dire, en employant ici des mots trop techniques, qu'il contient ce qui paraissait indispensable en fait de catéchuménat, de liturgie et de discipline. Il a seize chapitres mais se divise naturellement en deux parties. La première comprend l'enseignement? à donner aux païens disposés à se convertir. La seconde, réservée aux fidèles, commence par un rituel du Baptême et de la Sainte-Cène, avec des recommandations au sujet des jeunes. Viennent ensuite les règles à suivre vis-à-vis des étrangers de passage ou désireux de s'établir dans la communauté à quelque titre que ce soit : nous recueillons à cette occasion des détails curieux sur les docteurs, les missionnaires et les prophètes. De là on passe aux moyens de maintenir la communauté sans souillure et en concorde, ce qui nous vaut des indications importantes relativement à la hiérarchie ; on voit avec surprise quel rôle secondaire estassigné aux évêques ou anciens et aux diacres. L'ouvrage se termine par une exhortation à la

<sup>1)</sup> Les publications les plus importantes de la critique allemande que se sujet sont dans l'ordre chronologique celles de : MM. Hilganfeld dans le dernier fascicule de la nouvelle édition de son Novum Testamentum extra canonema 1834 : Zalm Forschungen sur Geschichte des neutestamentilichen Kanons, su Theil, Erlangen 1884 : Ad. Harnack Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altehristlichen litteratur von Oscar von Gebhardt und Adolf Harnack, it liand, tieft is Leipzig 1834 ; Funch Theologische Quartalischrift, Tubingen 1884, drittes Quartalische, p. 381 ss. Les conclusions de ces travaux different de celles de M. Bryennios et entre elles. La Faculté de théologie protestante de Paris a prin pari à ce mouvement par des articles de MM, les professeurs Ménéger et Bonet Maney, ainsi que par une traduction de M. Paul Sabatier, èthi-digut en théologie, qui soutiendra incessament une thèse sur ce sujet.

vigilance à cause de la proximité des derniers, temps et par le tableau de ce que sera la venue du Seigneur. Oserai-je dire que ce plan ne me paraît pas sans quelque rapport avec une ébauche de programme d'instruction élémentaire indiqué en passant par l'auteur de l'épître aux Hébreux (Hébr. VI, 1-2), et où l'on peut distinguer d'un côté la repentance et la croyance en un Dieu unique, de l'autre l'enseignement au sujet du baptême, l'imposition des mains, la résurrection des morts et le jugement éternel.

M. Beyennios a constaté que notre opuscule, (appelons-le la Didaché d'un nom qui devient pour ainsi dire populaire), est contenu à peu près entièrement dans le septième livre des Constitutions apostoliques, avec des modifications qui montrent qu'il leur est fort antérieur. Ses traces se retrouvent dans les autres livres de cette curieuse compilation dont il forme ainsi un des principaux éléments. Il soutient encore avec d'autres plèces de la littérature relative aux Constitutions, ainsi qu'avec le pasteur d'Hermas et l'épitre de Barnabas, des rapports qui ne peuvent s'expliquer que par l'imitation et sur lesquels nous aurons à nous prononcer.

On aura tout d'un coup sur la Didaché un certain nombre de renseignements si l'on admet avec M. Bryennios, et la généralité des critiques, qu'elle est identique à un ouvrage intitulé précisément Enseignement des apolires dont parlent Eusèbe, Athanase et Nicéphore Calliste.

Le premier en effet signale (Hist. eccl. m. 25), en même temps que le pasteur d'Hermas, l'épître de Barnabas et d'autres ouvrages, des Enseignements des Apôtres, parmi les livres contestés du Nouveau Testament. Or un passage de notre Didaché est cité par Clément d'Alexandrie comme un témoignage de l'Ecriture. Athanase de son côté signale l'Enseignement des Apôtres avec le pasteur d'Hermas et certains livres des Septante, comme ne faisant pas partie du canon, mais cependant comme étant depuis longtemps en usage dans l'Église pour l'instruction des catéchumènes. Or nous avons vu que la première partie de la Didaché s'adresse précisément aux caté-

chamènes. Enfin Nicéphore Galliste dans sa Stichométrie donne un contenu de deux cents lignes à l'Enseignement des Apôtres. et notre Didaché dans le manuscrit en a deux cents trois. Si de ces rapprochements, dus à M. Bryennios, on peut conclure à l'identité des deux ouvrages, il s'ensuivra des conséquences

importantes.

D'abord la Didaché, sauf l'hypothèse d'altérations, ne sera pas un livre hérétique, car Eusèbe nous dit (m. 25, 6) qu'il ne met pas de tels livres au rang des contestés, et Athanase nous apprend qu'elle était en usage dans les Églises. Ensuite elle est au plus tard de la fin du second siècle puisque elle est citée par Clément d'Alexandrie. Enfin c'est surtout en Egygte qu'elle était adoptée par des églises, toujours à cause du même Clément, d'Athanase qui naquit à Alexandrie et y fut évêque, et aussi d'Eusèbe, origéniste, et évêque dans une contrée qui dépendait géographiquement et littérairement de l'Egypte.

Ces considérations sont très plausibles : mais arrivons à l'ouvrage lui même pour voir jusqu'à quel point il les confirme et ce que lui même nous apprend de lui. Il faut traiter chacune

de ses deux parties séparément.

L

#### LA CATÉCHÈSE.

La première partie, qui comprend ce dont les païens désireux de se convertir au christianisme doivent être penetrés avant d'être admis au baptème, se divise en six chapitres. Elle commence (ch. 1) par établir qu'il existe deux voies, celle de la vie et celle de la mort. Celle de la vie consiste premièrement à aimer Dieu, secondement à aimer le prochain comme soi-même et à ne pas faire aux autres ce qu'on ne veut pas qui vous soit fait. La prescription relative au prochain, ayant deux formes, l'une positive et l'autre négative, est par cela même l'objet d'un double enseignement. La forme positive, aimer le prochain comme soi-même » est commentée par des principes évidemment tirés du discours sur la montagne qui commandent l'amour et la patience vis-à-vis des ennemis, et la libéralité vis-à-vis de tous les hommes indistinctement. La forme négative « ne pas faire aux autres ce qu'on ne veut pas qui nous soit fait » a pour commentaire (ch. n) la deuxième table de la loi, c'est-à-dire la défense de tuer, de commettre adultère, de voier, de porter un faux témoignage et de convoiter : elle se termine par la défense générale de hair qui que ce soit. Ensuite (ch. m) pour faciliter l'accomplissement de ces prescriptions on indique les péchés qui conduisent à les violer et dont it faut par conséquent se garder d'une façon particulière. Le grande vertu recommandée est l'humilité. Au point où nous sommes arrivés, celui à qui on s'adresse est appelé pour la première fois « mon enfant » sans doute parce qu'on le suppose parvenu à un degré d'instruction et de modification morale qui le rend vraiment disciple : ce titre d'enfant lui est dorénavant continué.

Les conseils suivants (ch. 1v) s'adressent au disciple qui, n'ayant plus rien à apprendre relativement à la morale générale est pour ainsi dire introduit dans l'assemblée des saints. On peut remarquer en passant que ce nom, chez les Juifs, était donné avant le christianisme aux Israélites fidèles ou en général au peuple d'Israël. Le disciple doit honorer son maître, fréquenter assidûment les membres de l'Église pour être amélioré par leur commerce, rechercher la paix, juger sans acception de personnes, ne pas douter, donner libéralement à ses frères (il ne s'agit plus maintenant de tous les hommes), élever ses entants dans la crainte de Dieu, ne pas s'irriter contres ses serviteurs qui espèrent dans le même Dieu de peur de les scandaliser et, s'il est esclave, demeurer soumis à son

th misson provi

<sup>1)</sup> On sait que chez les Juifs le mattre et le disciple se traitaient de père et d'enfant.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup>) Ce mot est à la fin du chapitre. On sait qu'il était employé chez les Juife, particulièrement dans les Seplante, pour désigner l'essemblée du peuple de Dieu.

maître comme à un type de Dieu; enfin persévèrer dans le bien, confesser ses péchés dans l'assemblée et n'arriver à la prière qu'avec une conscience pure. Aux devoirs du catéchumène ont été ajoutés ceux du fidèle; il n'y a plus rien à dire, du moins au point de vue de la conduite, sur la voie de la vie.

Le chapître suivant (ch. v) met en opposition avec ce qui précède la voie de la mort qui est celle de tous les pêchés, Pratiquer (ch. vi) toutes les vertus précédemment énumérées, c'est porter complètement le joug du Seigneur, c'est être parfait. Il faut du moins en porter ce qu'on peut. De même pour la nourriture : il u'y a que les viandes sacriflées aux idoles qui soient formellement interdites, car en manger est un acte d'idolatrie.

On voit que cette série de prescriptions forme un tout hien lié, auquel on ne peut reprocher d'autre irrégularité que de ne pas avoir développé le commandement relatif à l'amour de Dieu. On y est surpris de l'absence de tout ce qui est relatif au dogme chrétien. Le nom de Jésus n'est pas prononcé ; le mot de Seigneur peut quelquefois s'appliquer à lui, mais un lecteur juif l'aurait sans hésitation applique à Dieu qui est, comme on sait, très souvent appelé dans les Septante le Seigneur. Bien qu'aux premiers siècles la croyance en Dien fût considérée comme un véritable commencement de profession chrétienne, à il n'est pas croyable qu'on donnat le baptème aux prosélytes sans leur avoir fait connaître Jésus. Cependant la seconde partie de la Didachè commencera en prescrivant de baptiser après avoir dit tout ce qui précède, c'est-à-dire uniquement ce que nous venons d'exposer.

<sup>11</sup> is innlugia.

t) of apprehing int apprehing too. L'aurais presque altendu int ets mos cruzie à l'endroit où les fidèles se réunissent pour prier.

<sup>7)</sup> Ainsi dans l'Octavius, Miqueius une fois convalueu de l'existence de Dieu et de la Providence se déclare chrétien en ajoutaul : etiam nunc lauren alique consubsidunt non abstrapentia veritati sed perfectse institutioni necessaria, de quibus crastino... requiremus, § 39. ef. § 35 et les mots de Pothin et de Théophile d'Antioché sur Dieu qu'on connaît lorsqu'on en est digne.

Faut-il penser que la fin du texte ne nous est pas parvenue ou bien qu'on réservait ce qui constitue essentiellement le christianisme à l'enseignement oral? Ni l'une ni l'autre de ces hypothèses ne me satisfait entièrement; ' je penche cependant pour la première.

Si maintenant, le plan de notre première partie étant connu, nous passons à l'examen de détail, l'attention est d'abord at-

tirée par la figure des doux voies.

Il est à paine nécessaire de rappeler les exemples de cette figure dans l'antiquité profane, quoique il soit bon de remarquer que dans les témoignages de cette antiquité il s'agit de la vérité et de l'erreur, du bien et du mal, et ici de la vie et de la mort. Une observation plus importante est que le choix entre la vie comme résultat de l'obéissance aux commandements divins et la mort dans l'alternative contraire, se trouve solennellement proposè dans le Deutéronome (xxx, 15, 16) avec l'emploi de la même métaphore. On ne peut douter que ce passage du Deutéronome ou mieux le contexte dont il est le point culminant n'ait été capital dans l'enseignement des Israélites. On retrouve souvent les deux voies avec leur issue bienfaisante ou funeste dans l'Ancien Testament et en particulier dans les Psauces. On les retrouve aussi dans Philon, \* mais surtout dans la bouche de Jésus, dont l'enseignement est si profondément imprégné de l'esprit de l'Ancien Testament," « large est la voie qui mène à la mort, étroite la voie qui mène à la vie » (Matt. vn. 13-14, cf. Sirae. xxt, 10). On peut se demander si notre auteur s'est uniquement inspiré du mot de Jésus ou s'il pensait aussi au texte du Deutéronome. La seconde supposition serait favorisée par le septième livre des Constitutions apostoliques qui commence précisément sa pa-

<sup>\*)</sup> M. A. Harnack pense que la première partie s'âtend jusqu'anz prières liturgiques inclusivement, au sujet desquelles en donnait au commun des catéchumères des explications sommaires; mais le ratio moire aportenisses familieure du ch. vu me parait contraire à cette opinion.

<sup>3)</sup> Do migratione Abrahami, Mangey 1, 450-8. De confusione linguarum

<sup>\*]</sup> Surtout pour ca qui concerne les Prophètes et les Panumes.

raphrase de la Didachè, en citant le passage du Deutéronome, et c'est celle qui nous paraît la plus conforme à l'allure générale de cette première partie.

L'auteur résume la voie de la vie dans le sommaire de la loi donné par Jésus, lauquel il ajoute le précepte de ne pas faire aux autres ce que nous ne voulons pas qu'on nous fasse, précepte qui se trouve aussi dans les Évangiles mais dans un autre endroit que le sommaire, et sous la forme positive d'une obligation et non sous la forme négative d'une défense. C'est ici qu'on commence à s'apercevoir de la liberté de notre auteur vis-à-vis des textes de l'Ancien et du Nouveau Testament, en supposant qu'il se soit servi des Évangiles que nous connaissons. Jésus avait formulé le sommaire de la loi en réunissant un passage du Deutéronome et un passage du Lévitique (Deut, vi 41; Lév. xix 18). Notre auteur modifie la forme du sommaire par des retranchements et une addition. ' Ce n'est pas tout. De même que pour former le sommaire Jésus avait combiné deux passages de l'Aucien Testament, pour établir sa division il combine deux paroles de Jesus prononcées dans deux occasions différentes : hien plus il reproduit la seconde en en changeant le tour et en mettant le singulier au lieu du pluriel. Ce qui étonne davantage et ce qui provoque des réflexions c'est que la seconde parole se trouve dans le Talmud, attribuée à Hillel et précisément avec la forme préférée par la Didachè « ne fais pas à autrui ce qu'il te serait désagréable d'éprouver toi-même ; voilà le commandement principal de la loi ; tout le reste n'en est que le commentaire ». Est-ce à une parole de Jésus, se demande-t-on, et peut-être d'après une tradition orale, ou serait-ce directement à la tradition juive qu'aurait été îci emprunté ce précepte?

Nous avons dit que le commandement relatif à l'amour de

<sup>1)</sup> Tu aimeras le Seigneur tou Dicu de tout tou œur, et de toute ten âme et de toute la peusée et de toute la force; c'est le premier commandement. Et voici le second qui lui est semblable; tu aimeras tou prochain comme toumême, Mare zu, 30, 31).

Dieu n'est pas commenté. Nous arrivons donc, au commentaire des devoirs positifs envers le prochain, et il est nécessaire de le citer:

- « Bénissez ceux qui vous maudissent et priez pour vos ennemis; jeûnez pour ceux qui vous persécutent. Car si vous aimez ceux qui vous aiment quel gré vous en saura-t-on? Les païens eux-mêmes n'en font-il pas autant? Mais vous, aimez ceux qui vous haïssent et vous n'aurez pas d'ennemi.
- « Abstiens-toi des désirs charnels et mondains. Si quelqu'un te donne un soufflet sur la joue droite, tends-lui aussi l'autre et tu seras parfait. Si quelqu'un te met en réquisition pour un mille, fais-en deux avec lui, Si quelqu'un t'ôte ton manteau donne-lui aussi la tunique. Si quelqu'un t'ôte ce qui est à toi ne le redemande pas, car tu ne le peux.
- \* Donne à tous ceux qui te demandent et ne redemande pas, car le Père veut qu'on fasse part à tous de ses propres bienfaits. Heureux qui donne conformément au commandement! Car il est innocent. Malheur à qui reçoit! Car si l'on reçoit lorsque on a besoin on sera innocent, mais celui qui n'aurait pas eu besoin sera puni à cause de ce qu'il a reçu et de l'emploi qu'il en a fait : il sera mis aux ceps et subira la question pour ce qu'il a fait et il ne sortira pas de là jusqu'à ce qu'il ait rendu le dernier quart d'as. Mais c'est à cause de celui-ci qu'il a été dit : Que ton aumône s'échausse entre tes mains jusqu'à ce que tu saches à qui tu dois la donner».

Ce commentaire des devoirs positifs envers le prochain se compose de trois développements sur l'amour, la patience et la libéralité. On voit au premier coup d'œil qu'il reproduit en partie le discours sur la montagne, mais avec une liberté à laquelle nous sommes déjà préparés. L'ordre est à peu près celui de saint Luc quoique aveç plus de méthode; le texte, avec des différences dont nous ne pouvons signaler le détail, rappelle plutôt saint Matthieu. L'ascétisme y est accentué. C'est ainsi que l'auteur insiste sur les préceptes relatifs à la

<sup>1)</sup> Sens èvidenment symbolique.

patience; c'est là et non dans l'activité de l'amour qu'il met la perfection. En même temps il accentue aussi les pratiques juives. C'était chez les Juits un usage de jeuner pour des amis malades on en prison, ou bien pour détourner quelque malheur. Esther avant d'aller trouver Assuérus demande que tout les Juifs jeunent pour elle. Jésus lui-même dit d'une sorte de démons qu'olle ne peut être chassée que par la prière et par le jeune (Matt. xvii, 21). Cependant le texte de Matthieu et celui de Luc prescrivent de prier et non de jeuner pour ceux qui nous persécutent ou nous outragent. De plus l'antithèse du discours sur la montagne entre ce qu'il a été dit aux anciens, c'est-à-dire, en somme, la loi mosaïque et ce que dit Jésus ne se retrouve pas ici. Remarquons encore, uniquement au point de vue des divergences, la manière dont la parole de Jésus sur le dernier quadrant est rapportée et interprétée. Sommes nous en présence d'une altération volontaire des Synoptiques? Ne faut-il pas plutôt remonter à un temps où leur autorité n'était pas universellement acceptée, et où des relations diverses de l'enseignement de Jésus étaient encore en crédit?

Les devoirs négatifs envers le prochain sont, nous l'avons vu, empruntés à la deuxième table de la loi qui est entièrement composée de prescriptions négatives, comme Philon l'avait remarqué!. On la trouve ici dans l'ordre du Deutéronome, plus régulier que celui de l'Exode. De plus, chaque précepte est suivi de cas qui s'y rattachent, le plus souvent en progression décroissante; et cela rappelle tout à fait la manière dont Philon a rattaché aux dix commandements les lois spéciales dispersées dans le Pentateuque!, seulement le texte de la Didaché est ici un peu confus; mais la clarté reparaîtra si on lit de la manière suivante, sans autre changement qu'une légère transposition:

\* Tu ne tueras point ; tu ne feras point d'enchantements ; tu n'administreras point de breuvages magiques 1; tu ne tueras point l'enfant par avortement ou après sa naissance.

<sup>1)</sup> De decem oraculit \$ 12, p. 180 du t. Il de Mangey.

<sup>\*)</sup> Dans les livres De specialibus legibus.

<sup>\*)</sup> Philov, sp. leg. III, § 17, p. 315 en développant d'après les lois spéciales

- « Tu ne commettras point d'adultère ; tu ne violeras point : tu ne connaîtras point de femme en dehors du mariage '.
- " Tu ne déroberas point; tu ne convoiteras point ce qui appartient à ton prochain.

"Tu ne te parjureras point ; tu ne diras point de faux témoimage, tu ne médiras point » etc. Ici encore nous relevons une grande différence, ou plutôt une contradiction absolue avec un commandement de Jésus. Jésus défend de jurer, la Didachè se borne à interdire le parjure. On peut même dire que si elle a connu le premier évangile elle se met sciemment du côté des anciens et reprend pour son compte ce qui leur a été dit et qui est condamné par le texte de saint Matthieu. Ici elle est même en désaccord avec Philon qui n'admet le serment qu'en cas d'extrême nécessité et qui estime que ne pas jurer est conforme à la nature raisonnable 1.

L'énumération qui vient ensuite des défauts à éviter pour arriver plus facilement à ne pas violer les préceptes négatifs qui viennent d'être donnés rappelle évidemment la précaution analogue prise par les Juifs, co qu'ils appelaient planter une haie autour de la loi. L'idée de différents degrés entre les fidèles se retrouve d'une manière plus ou moins analogue chez Philon, saint Paul et Clément d'Alexandrie.

Avant de tirer les conclusions d'un examen que nous avons abrégé autant que possible nous devons comparer la première partie de la Didaché avec d'autres pièces de la littérature chrétienne.

le commandement contre l'homicide, parle tout au long des payet et des

ganusztrzei.

4) De decem araculis & 17 at 28, p. 194 ss. — Kalkerron dá nat Campikircaron ant appartus hopest poets to arabactor obtain adababas do exactor distribupates, but

rais larent doners from remiterbut. § 17, p. 195-90.

<sup>1)</sup> Philon, même livre, en développant le commandement contre l'adultère designe le viol par maida obasco y 11 p. 310-311 et la pedéractio par muissarral. § 7 p. 305-6. J'ai done cru pouvoir traduire le zurfostosats de la Didaché par le viol, quoique il soit possible que l'auteur ait en en vue les deux sexes. - Quant a od supresent (cf. Philan fold. \$ 0 p. 309) je n'ai pas trouvé pour rendre l'idés avec précision d'antres termes que la périphrase dont je ma suis servi en desespoir de causa.

Il s'agit d'abord de trois opuscules: Les Constitutions de Clément et les règles des saints apôtres relatives aux Églises, Abrégé des règles de la tradition catholique des saints apôtres. Extrait des ordonnances des saints apôtres. Le premier contient à peu près notre première partie avec une suite toute différente; les autres se réduisent à cette première partie. On voit par là qu'il était très nécessaire de l'examiner à part. Tout le monde est d'accord que ces trois opuscules sont postérieurs à la Didaché. Les préceptes sont mis dans la bouche des Douza qui prennent la parole l'un après l'autre. Ce qui se rapporte au discours sur la montagne manque mais j'ai remarqué en comparant les quatre textes que bien des passages de la Didaché qui ne se trouvent pas dans un des trois opuscules reparaissent dans un autre, ce qui montre qu'elle a été le fond commun.

L'épître de Barnabas qu'on situe en général à la fin du premier siècle contient dans ses chapitres XVIII-XXI une description des deux voies, relativement courte, et qui coïncide presque entièrement avec des passages de notre première partie. On a contesté, il est vrai, l'authenticité de ces derniers chapitres de l'épître, mais les témoignages de Clément d'Alexandrie et d'Origène sont suffisamment rassurants à cet égard.Ici, dans la description de la première voie l'ordre que nous connaissons est bouleversé. On dirait que les phrases se succèdent au hasard. Ainsi les passages relatifs à la deuxième table de la loi sont jetés loin les uns des autres sans qu'on puisse savoir pourquoi. Il est impossible d'admettre que l'auteur de la Didachè, pour réaliser quelques parties de son plan si régulier. ait glane çà et là dans ces chapitres de Barnabas quelques phrases ou parties de phrases si étrangement disposées. On comprend, au contraire, que l'auteur de l'épitre de Barnabas désirant après tant d'allégories donner quelques leçons de morale pratique, et passant ainsi comme il le dit à une autre sorte d'enseignement, pressé d'ailleurs d'en finir, se soit servi de lambeaux d'un autre écrit qui lui restaient dans la mémoire et les ait mèlés à sa prose comme ils lui venzient à l'esprit.

<sup>1)</sup> Cette raison qui peut dispenser des autres est admise par M. Zahn et M.

Ce dernier résultat rend inutile la comparaison avec un passage du pasteur d'Hermas (Mand. II) sur la nécessité de donner à tous : passage qui ne peut qu'avoir été textuellement emprunté à la Didachè, si celle-ci est antérieure à l'épître de Barnabas.

La première partie de notre manuel remonterait donc en decà de l'an 100. Les divergences avec les Synoptiques nous avaient dojá obligé de remonter assez haut, surtout s'il s'agit, comme cela est très vraisemblable, d'un écrit qui fut longtemps l'objet du respect de l'Église catholique. C'est à cette première partie qu'appartient la citation faite par Clément d'Alexandrie et donnée par lui comme un témoignage de l'Écriture. Les ressemblances que j'ai signalées avec les livres od Philon comment: les dix commandements avec d'évidentes intentions apologétiques et missionnaires vis-à-vis des païens, fortifieraient l'hypothèse de l'origine égyptienne de la Didachè, si l'empreinte judéo-alexandrine ne se tronvait aussi très marquée dans l'épitre de Clément de Rome. Le respect de l'antique Eglise romaine pour le judaisme comparé au respect si énergiquement manifesté par la Didachè pour la loi mosaïque et pour ce qui a été dit aux anciens nous inclinerait pour elle en faveur d'une origine romaine. Le fait qu'elle a été constamment en usage en Egypte ne s'opposerait pas à cette hypothèse; son histoire serait en ce cas tout-à-fait semblable à celle du Pasteur d'Hermas.

Nous nous hasarderons encore à dire que la première partie de la Didachè, ne renfermant rien de particulier au christianisme à l'exception de ce qui se rapporte au discours sur la montagne pourrait bien avoir pour fonds un enseignement judéo-hellénique à l'usage des païens désireux de se convertir à la loi de Moïse et qui demeurèrent longtemps si nombreux.

Funk. Nous sommes etonnés qu'elle n'ait pas paru suffisante à M. Ad. Harmack dont les opinions méritent d'être tenues en haute extime.

φεσε γούν & Γραφή αξέ, με γένου φευστες όδεγει γώς το φεύσμα προς τέν πλοπόν. — Strom. I, § 20. Cf. Did. ch. III; τέκνον μου, με γένου φεύστες ἐπείδὸ όδηγει το ψευσμα εξετέν ελαπόν.

#### II.

### A. LE BAPTÈME, LES JEUNES, L'ORAISON DOMINICALE, L'EUGHABISTIE.

Une fois l'instruction du prosèlyte achevée il est admis au baptême. (Ch. VII). Il ne faut pas se placer au temps où les catéchumènes étaient reçus en nombre à Pâques ou à la Pentecôte. Ici la cérémonie a un caractère plus intime; c'est d'un seul catéchumène qu'il est question.

Avant de recevoir le baptême il doit jeûner un jour ou deux, tout au moins la veille, avec celui qui le baptise et ceux d'entre les fidèles qui peuvent supporter le jeûne. Cette coutume est signalée à Rome dans les Homélies clémentines (XIII 9, 12) et auparavant par Justin (ap. I. 61) qui en donne la raison. On demandait ainsi, avant la régénération, le pardon des pêchés passés. Le jeûne et la prière de tous s'unissaient en taveur d'un seul, conformément à l'usage juif, dont nous avons déjà parlé.

Le baptême a lieu au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit (cf. Matth. XXVIII, 19), avec une grande simplicité. Il n'est pas question dans la *Didachè* des onctions et des autres actes analogues mentionnés pour la première fois à ma connaissance par Tertuliien; seulement elle donne deux instructions qui surprennent au premier abord quand on lui attribue une origine très ancienne.

En premier lieu l'eau dont on doit se servir de préférence est de l'eau vive. Il n'est pas dit pourquoi, mais les péchés étant lavés d'une manière plus ou moins symbolique par l'eau du baptême, comme c'est l'eau courante qui emporte le mieux les souillures, c'est elle évidemment qu'il faut entendre par le

<sup>1)</sup> Tert. Bapt, 19.

nom d'eau vive, Naaman dut se plonger dans le Joudain pour âtre nettoyé de sa lèpre; Jean-Baptiste baptisait dans le Jourdain, et la prescription de la Didaché qui a pu d'abord paraître singulière nous ramène précisément aux origines du baptôme. Cette explication du terme d'eau vive est d'ailleurs celle que donnent formellement les Homélies cléntentines. Elle suggère aussi, outre l'idée de l'absolution des péchès, celle du Fils de Dieu se communiquant sans cesse à l'âme pour la désaltèrer comme à une source pure et nous verrons un peu plus tard que cette idée, tout à fait philonienne et par conséquent antérieure au quatrième évangile, se trouve dans la Didaché.

Il faut donc autant que possible baptiser dans une eau courante, mais notre auteur n'est pas exclusif et ne fait pas de cette forme une condition nécessaire. « Si tu n'as pas d'eau vive baptise dans une autre eau; et si tu n'en as pas de froide, dans de la chaude. »

Il prévoit même (et c'est la seconde prescription qui pourrait surprendre) le cas où l'on n'aurait ni eau froide ni éau chaude en quantité suffisante. Il suffit alors de trois aspersions sur la tête du néophyte. On voit qu'il ne faut pas ici penser au baptême que les malades recevaient au lit de cette manière. Cette coutume à leur sujet qui excita une polémique au troisième siècle paraît postérieure à Tertullien, car il n'en a rien dit dans son Traité du baptéme. Ici c'est du manque d'eau qu'il est question et non de la santé du catéchumène. Un princîpe a été posé, mais l'exécution en est facilitée autant que possible par largeur d'esprit et peut-être aussi par un reste de l'ingénieuse adresse des docteurs juifs.

L'auteur ayant terminé par le jeûne préparatoire au baptême en prend occasion pour dire un mot des jeûnes en général (ch. VIII). « Que vos jeûnes ne soient pas avec ceux des hypocrites, des (Pharisiens) car ils jeûnent le second et le cinquième jour de la semaine (le landi et le jeudi, jours où Moïse étalt

<sup>&#</sup>x27; Contestatio 1.

<sup>1)</sup> Ch. X.

monté au mont Sinaï et d'où il en était descendu): mais vous, jeunez le quatrième jour (le mercredi, jour où Judas promit de trahir le Seigneur) et la veille du sabbat (le vendredi, jour où le Seigneur fut crucifié). » Ce n'est pas la loi de Moïse qui est condamnée, mais une tradition juive. Néanmoins on ne s'attendait pas, étant donné le ton de la première partie, à voir le mot d'hypocrite employé ici comme dans les Synoptiques pour désigner les Pharisiens. La règlementation du jeune chrétien n'étonne pas moins si tout notre opuscule est au plus tard de la fin du premier siècle. Sur ce second point on peut répondre que l'esprit de règlementation est très marque précisément à la fin du premier siècle dans les Pastorales: ' j'avoue que je demeure embarrassé, à moins de recourir à la ressource peut-étre trop commode d'une interpolation.

C'est encore par opposition à l'usage des hypocrites que notre auteur qui aime les transitions, mais se sert trop souvent de transitions de mot, introduit l'Oraison dominicale. En réalité elle est ici à sa place, comme étant particulière aux chrêtiens et parce qu'on la pronouçait après le baptême. De même, elle sera suivie des prières relatives à l'encharistie parce que le repas eucharistique suivait le baptême.

Il est prescrit de dire l'Oraison dominicale trois fois par jour. Prier trois fois par jour était une contume juive que nous voyons pour la première fois dans le Livre de Daniel et qui fut conservée par la synagogue. Mais ici il n'est rien dit d'heures dêterminées dont la coutume n'était pas encore générale à la fin du second siècle, au rapport de Clément d'Alexandrie. Le texte de l'Oraison dominicale est à peu près le même que dans

<sup>\*)</sup> Vers 140 le Pasteur d'Hermas (Sim. V, 1) parie de stations : Tertullien (De jejunio 2, de oratore 19) désigne sous ce nom les jeunes du mercredi et du vendredi ; il s'agit probablement de ces jeunes dans le Pasteur et lle pouvaient très bien n'être pas nouveaux de son temps. Mais tout cela n'est pas réellement satisfaisant.

<sup>3)</sup> Il est question Matt. vi, 5, de la manière dont prient les hypocrites, mais à cause de leur affectation et non du texte de leurs prières. C'est aux redites des pasens que l'Oraison dominicale y est opposée.

l'évangile selon Saint-Matthieu : il y joint la doxologie, mais incomplète .

Suivent (ch. ix et x) trois prières formant un groupe et comprises sous le nom commun d'action de grâces, d'eucharistie, qui les annonce, « Quant à l'eucharistie... » Il est rendu grâce prémièrement au sujet de la coupe, secondement au sujet du pain rompu, enfin après qu'on s'est « rassasié » <sup>2</sup>. C'est donc d'un véritable repas qu'il s'agit.

C'était certainement la coutume juive et, d'après les Synoptiques, celle de Jésus, de rendre grâce à chaque repas pour les mets que fournissait la bonté de Dieu, avant de s'en nourrir. De même les chrétiens à chaque repas remerciaient Dieu de ses dons et cet acte de reconnaissance, cette eucharistie, équivalait pour eux aux sacrifices des païens auxquels ils l'opposaient (cf. Justin, ap. 1, 13). Mais il s'agit ici d'un acte plus solennel que l'eucharistie journalière, d'un acte auquel non seulement on ne peut prendre part sans avoir reçu le baptême, mais au sujet duquel le Seigneur a dit : « Ne donnez pas les choses saintes aux chiens » (ch. 1x). C'est la communauté chrétienne qui est à table le jour du Seigneur, elle célèbre ce qu'on appelle l'agape dans un temps où comme nous le verrons, l'agape se confondait entièrement avec la Sainte-Cène.

La Didaché donne d'abord une formule relative à la coupe. Or chez les Juifs, à la célébration de la Pâque, le père de famille commençait en faisant circuler la coupe après l'avoir bénie ; c'est aussi ce que fit Jésus lorsque il célébra pour la dernière fois la Pâque avec ses disciples et institua la Sainte-Cène. La formule de la Didaché est courte : « Nous te rendons grâce, notre Père, pour la vigne de David \* ton enfant (ou ton

<sup>\*)</sup> On sait que la Decologie dans Matthieu n'est donnée que par le texte regu. La Didaché la donne mais en supprimant Saschia.

<sup>4)</sup> ний то інпідобёчи.

<sup>2)</sup> Cf. ch. XIV.

<sup>4)</sup> M. Bryennios fait remarquer que dans deux passages qu'il cite, Clément d'Alexandrie s'est servi de cette expression.

serviteur) que tu nous as fait connaître par Jésus ton outant (ou ton serviteur) \*. A toi la gloire au siècle des siècles ».

Suit la formule relative au pain : « Nous te rendons grâce. notre Père, pour la vie et la connaissance que tu nous as fait connaître par Jésus ton enfant (ou ton serviteur). A toi la gloire au siècle des siècles. » Jusqu'ici c'est à peu près la même prière que pour la coupe. Elle continue et la suite en est très helle. De même que ce pain était disséminé sur les montagnes et qu'avant été rassemblé il est devenu un, ainsi que ton Église soit rassemblée des extrémités de la terre dans ton royaume. Car c'est à toi qu'est la gloire et la puissance par Jesus-Christ dans tous les siècles. » Cette magnifique et touchante comparaison se retrouvera dans Cyprien (ép. 63, 13) mais avec quelque différence de sens, pour représenter l'union des fidèles dans le corps de Christ. Ici la pensée est encore telle qu'un Juif aurait pu prononcer la seconde partie de cette prière sans v rien changer, et peut être était-elle juive à l'origine. C'est bien là le souhait ardent que formaient les Juifs dispersés, souhait dont la réalisation future a été décrite avec éloquence par Philon lui-même (De execr. 8).

La dernière prière d'actions de grâces qui a lieu lorsque les convives se sont rassasiés est de beaucoup la plus longue. Elle renferme à peu près les mêmes éléments, mais avec une véritable effusion vers Dieu, l'auteur de la nourriture temporelle et de la nourriture spirituelle. La connaissance et la vie

<sup>1)</sup> του πκιθές του. Le mot πας qui signific enfant et serviteur ansat bien dans les Septante que dans les auteurs profanes se trouve chez les Pères applique à Jèsus comme au fils de Dieu, dans une quantité de passage dent on peut roir une liste dans l'édition des Pères apostoliques de Geobardt, Harnack et Zahn, ep. de Barranèas vr. 1 note de la page 25 1878. Clement de Rome, chez lequel nous trauvons πείς mais dans une prière liturgique qu'il nous à transmise appelle Jésusfils très nationent dans le corps de soa épitre. D'un autre côté l'ierre, dans les Actes, s'adressant aux Juits appelle todobitablement Jèsus serviteur de Dieu et au ch. re du mêms livre, dans la prière des disciples, David et Jèsus sunt appelles πείς l'un et l'autre, mais Jèsus avec le titre de saint. L'ai faissé dans ma traduction la question indécise ; je crois cependant le sens de fils préférable dans les prières de la Didache a cause du rôle que la troisième réserve expressément à slèsus de communiquer aux chrétiens la nourriture spirituelle.

que nous avons vues, dans les deux prières précédentes, venant de Dieu par l'intermédiaire de Jésus, sont maintenant expressément représentées comme un aliment et comme un breuvage spirituels. Il n'est pas necessaire pour s'expliquer ce fait d'avoir recours au quatrième évangile puisque Philon parle souvent de la sagesse et du Fils de Dieu comme du pain du ciel et du breuvage de l'âme '; il est même probable que longtemps avant lui la manne et l'eau du rocher avaient été pris dans un sens allégorique. Quant à la tendance à présenter surtout l'œuvre de Jésus comme ayant été de communiquer la connaissance, elle se manifeste d'une manière très remarquable, toujours sous la même influence alexandrine, dans l'épître de Clément de Rome (36 et 38). Cette troisième prière doit être citée tout entière:

« Nous te rendons grâce, Père saint, pour ten saint nomque tu as fait habiter dans nos cœurs, et pour la connaissance, la foi et l'immortalité que tu nous as fait connaître par Jésus ton enfant, a toi la gloire dans tous les siècles. Toi, maître tout puissant, tu as créé l'univers à cause de ton nom ; tu as donné la nourriture et le breuvage aux hommes pour qu'ils en jouissent afin qu'ils te rendent grâce : mais à nous tu as accordé le bienfait de la nonrriture et du breuvage spirituels et la vie éternelle par ton enfant (ou ton serviteur) . Avant tout nous te rendons grâce parce que tu es puissant : à toi la gloire dans tous les siècles. Souviens-toi, Seigneur de ton Église pour la délivrer de tout mal (ou de tout méchant) et la rendre parfaite dans ton amour, et rassemble-là des quatre vents, elle que tu as sanctifiée pour ton royaume que tu lui as préparé, car à toi sont la puissance et la gloire dans tous les siècles. Que la grace arrive et que ce monde passe. Hosanna au fils de David. Si quolqu'an est saint qu'il vienne, s'il ne l'est pas qu'il se repente. Maranatha (c'est-à-dire le Seigneur vient). Amen.

<sup>1)</sup> De mutatione nominum 44; Mangey 1, p. 617; legis alley, m, 58-61 Mang. 1, p. 120-132; Quis revem diem, hacres 39, Mang. 1, p. 400-500; De profugis 25, Mang. 1, 560; pour la manna et le pain. — De posterijate Caini 37, Mang. 1, 250; De profugis 18, Mang. 1, 520; legis alleg. 0, 21, Mang. 1 82 pour le brouvage.

M Zahn pense que la Sainte-Cène n'est pas ici confoudue avec l'agape, mais qu'elle vient aussitôt après, et qu'elle est annoncée par la fin de la troisième prière. D'après lui « si quelqu'un est saint qu'il approche » est une invitation à prendre part à la Sainte-Cène« « Le Seigneur vient » indique la solennité du moment. La manière dont il développe son opinion nous a un moment ébranlé : cependant, toute réflexion faite, il ne nous est pas possible de la partager. Sans doute son explication de ce qui concerne l'invitation aux saints, peut paraitre au premier abord claire et satisfaisante et d'un antre côté confondre comme nous l'avons fait l'agape et la Sainte Cène semble contraire à la plus lointaine tradition, mais la manière dont M. Zahn explique maranatha (le Seigneur va venir) s'accorde-t-elle avec le contexte? Voyons la suite des idées. A la fin de la prière les chrétiens pleins d'enthousiasme se sont écriés: « Que ce monde passe! » Ils out acclamé le futur retour du fils de David, l'inauguration du royanme, et c'est évidemment dans ce sens, qu'ils disent : « Le Seigneur vient ! » De même » si quelqu'un est saint qu'il vienne » me paraît signifier : qu'il vienne au-devant du Seigneur. S'il s'agissait de la Sainte-Cène. étant à table on n'aurait pas à s'approcher. Ceux qui ne sont pas membres de l'Eglise ont déjà été exclus de l'agape ; il serait singulier d'inviter quelques-uns de ceux qui y ont pris part comme à une chose sainte (voir ch. rx), à s'abstenir de la Sainte-Cène. De plus pourquoi ces graces rendues solennellement dans l'agape au sujet du vin et du pain en rappelant la connaissance manifestée par l'intermédiaire de Jésus, et ensuite un silence absolu sur les formules propres à la Sainte-Cène ? Enfin, si l'on remonte aux récits des Synoptiques on ne pourra pas ne pas y voir que l'institution de la Sainte-Cène a du moins commencé pendant le repas. Je crois donc devoir m'en tenir au sens qui se tire du texte de la Didaché examiné sans préoccupation étrangère, et considérer comme la Sainte-Cène ellemême, ce repas, dont elle nous donne la liturgie. La tradition

<sup>1)</sup> C'est ici qu'il me paralt difficile de traduire zui; par serviteur.

représentée par la Didaché serait donc ici de l'antiquité la plus haute.

B. Rapports avec les chrétiens de toute sorte étrangers à la communauté. Les prophètes.

Par l'enseignement et le culte la communauté, d'ailleurs en possession d'un évangile, est constituée. Nous arrivons aux moyens de la maintenir. D'après la Didaché, des missionnaires et des inspirés de toute sorte parcouraient alors les églises, propageant leurs doctrines, donnant au nom de Dieu des directions générales ou des ordres particuliers. D'autres étrangers qui prétendaient seulement être reconnus comme des frères et jouir des avantages attachés à ce titre se présentaient aussi dans les églises pour y passer ou pour s'y établir. Ce tableau dans ses grandes lignes est de tous les temps.

Notre manuel courant au plus pressé commence, d'ailleurs conformément à son titre, par les docteurs (ch. xr). La science vient des maîtres et de l'étude. On l'acquiert par le travail et celui qui l'a acquise la possède. L'Eglise ne peut la lui conférer par l'élection, la consécration ou de toute autre manière; tout ce qu'elle peut c'est de le rejeter ou de l'agréer. Agréé, devenu docteur des catéchumènes et des fidèles il tient pour aînsi dire on main la pensée chrétienne. La Didachè qui a tant insisté sur la connaissance communiquée par le fils de Dieu devait reconnaître à celui qui en avait en quelque sorte le privilège une haute importance : aussi ordonne-t-elle à deux reprises, si étrange que cela puisse nous paraître, de le recevoir et de l'honorer comme le Seigneur. Il sera entretenu aux frais de l'Église. D'autont plus nécessaire était-il de n'admettre celui qui se donnalt pour docteur qu'à bon escient, surtout quand venant du dehors il pouvait par ses qualités oratoires, par l'éclat ou la nouveauté de ses développements, comme fit Apollos à Corinthe, charmer et entraîner les esprits. Il sera reconnu pour véritable si son enseignement est conforme à tout ce qui a été dit précédemment par la *Didaché*, ' c'est-à-dire à l'enseignement de Jésus et des apôtres, d'après la tradition dont elle est l'organe. Tel est le critère qui rappelle l'esprit des *Pasto*rales.

Après les docteurs, la classe à laquelle on passe, excite tout d'abord l'étonnement. En effet il ne s'agit rien moins que des apôtres. « Que tout apôtre qui vient vers vous soit reçu comme le Seigneur. Il restera un jour, deux au besoin. S'il reste trois jours, c'est un faux prophète. Qu'en vous quittant l'apôtre n'accepte rien que la quantité de nourriture suffisante pour atteindre l'endroit où il passera la nuit. S'il demande de l'argent c'est un faux prophète.

Evidemment il ne s'agit pas des Douze et de Paul. D'un autre côté les Pères, sauf peut-être Hermas, " ne donnent jamais le titre d'apôtres qu'aux Douze et à Paul. Il faut remonter au Nouveau-Testament pour avoir une explication historique satisfaisante. Le nom d'apôtre y est donné plus d'une fois à ceux que par un mot analogue mais dérivé du latin, nous appelons aujourd'hui des missionnaires. Barnabas est ainsi désigné avec Paul par l'auteur des Actes (xiv. 4) : Silvain et Timothée avec Paul, par Paul lui-même, quoique d'une manière moins certaine (t Thess. II, 6); Andronicus et Junias, deux parents de Paul, par Paul encore qui leur donne le titre de « distingués parmi les apôtres » (Rom. xvi, 7). Ceux que Paul appelle avec ironie apôtres au plus haut degré a (2 Cor. xi, 5; xii, 1) et sérieusement « faux apôtres » (ibid. xt, 13), c'est-à-dire les Judéochrétiens qui entravaient sa propre mission penvent être envoyes par Jacques mais ne sont évidemment pas les Douze. Un peu plus tard l'auteur de l'Apocatypse s'élève contre caux qui se prétendent apôtres et ne le sont pas (n. 2), et je crois

Happelons qu'elle ne parsit pas nous être pervenus dans son intégrité.
 Cl. In. m. 5; Sim. ex passin mais surtout 15.

qu'il est excessif de voir là une allusion à Saint-Paul luimême. Il résulte de ces témoignages que dans les premiers temps ceux qui annonçaient l'Évangile prenaient sans scrupule le nom d'apôtres, c'est-à-dire d'envoyés, non dans le sens d'excellence qui finit par être le seul conservé, mais dans un sens secondaire.

Il était naturel que ces missionnaires prissent pour règle les instructions données par Jésus à ses disciples immédiats (Math. x 5-12; Luc ix 1-6, x 1-16); que, confiants en ses paroles, ils ne prissent avec eux ni argent, ni vêtements de rechange; que pour annoncer dans le plus de lieux possible la prochaine réalisation du royaume ils ne fissent de séjour nulle part. Ainsi on s'explique que la Didaché, pour la règle à suivre à leur égard en appelle à son évangile que nous savons surtout analogue à cenx de Matthieu et de Luc. On voit en même temps à ses précautions et sa défiance que plus d'une fois des missionnaires indignes de leurs fonctions ou même des imposteurs osaient abuser du respect qu'inspirait leur titre dans les jeunes communautés pagano-chrétiennes, un peu comme ce moine grec auquel Rousseau dans sa jeunesse servit d'interprête et qui quétait à son profit pour le retablissement du Saint-Sépulcre. On reconnaîtra le vrai missionnaire à son refus de rien accepter sauf au départ un viatique en nature, textuellement du pain.

Des missionnaires on passe aux prophètes. Si le docteur possède la tradition et la connaissance du sens des Ecritures, s'il représente la science, le prophète a l'inspiration. Animé du Saint-Esprit qui souffle où il veut et quand il veut, il communique aux lidèles les volontés de Dieu et leur apprend ce qu'il faut faire dans telle ou telle circonstance. Dans les prières eucharistiques il n'est pas tenu d'observer la liturgie et peut rendre grâce en suivant librement les mouvements de son cœur.

L'âlément prophétique ne pouvait manquer dans les premières Églises. On attachait une grande importance à la prédiction : « Aux derniers jours je répandrai mon esprit sur toute

chair; vos fils et vos filles prophétiseront ». On eut pensé, al les églises avaient manqué de prophètes, que Dieu était infidèle à sa promesse. Faut-il rappeler Agabus ou les filles de Philippe dans les Actes, et tout ce que Saint-Paul dans ses Épitres dit au sujet des prophètes? Cet élément devait diminuer dans la proportion des progrès de la tradition et de la hiérarchie. Il eut cependant sa place jusqu'aux temps du Montanisme dont les extravagances le compromirent d'une manière irrémédiable. Vers le milieu du second siècle il est encore considéré dans l'Église de Rome comme une sorte d'institution au témoignage du Pasteur d'Hermas (Mand x1). Il en est de même dans la Didaché. Il sera question plus loin du rang et des fonctions des prophètes : pour le moment il s'agit de donner les marques auxquelles se reconnaît le vrai prophète. Cela est d'autant plus nécessaire que si l'on se trompe c'est l'esprit de Dieu qu'on rejette. La règle, d'un bon sens pratique, semble empruntée à une parole de Jesus dans le premier évangile (Matt. vn. 45, 46). C'est à leurs mœurs qu'on distingue le vrai et le faux prophète. Parler en esprit ne suffit pas ; il faut avoir les mœurs du Seigneur. Ceux qui enseignent la vérité mais n'y conforment pas leur vie, ceux qui en prophétisant demandent pour eux de la nourriture et de l'argent sont de faux prophètes. Tel est aussi à peu près le sentiment du Pasteur d'Hermas. On devait beaucoup abuser de l'empressement des fidèles à donner, puisque la Didaché lour conseille si souvent la prudence.

Quant aux simples chrétiens qui viennent du dehors, la règle est pleine de la même sagesse pratique et il suffit de la citer (ch. xn): « Quiconque vient au nom du Seigneur doit être reçu. Puis, après l'avoir éprouvé vous le connaîtrez car vous aurez l'intelligence du bien et du mal. Si l'arrivant est de passage, aidez-le selon vos moyens. Il ne restera que deux ou trois jours, au besoin, mais s'il veut s'établir chez vous et qu'il ait un mêtier, qu'il travaille et mange. S'il n'a pas de mêtier, pourvoyez d'après votre intelligence à ce qu'un chrétien ne vive pas au milieu de vous dans l'oisiveté. S'il ne vent

pas faire ce que vous lui direz, c'est un trafiquant du nom de Christ: « gardez-vous de telles gens ». Ici encore je ne pais m'empêcher de dire que très-probablement la société juive mise en présence de cas pareils avait dû les résoudre et que sa pratique avait pu servir de modèle aux premières sociétés chrétiennes.

Nous arrivons à la situation des prophètes dans l'Église et en même temps au principal argument des critiques qui tiennent la *Didacké* pour une œuvre montaniste ou remaniée par les montanistes. Notre texte leur donne-t-il raison?

Après avoir dit que le simple fidèle qui veut s'établir dans une communauté doit y vivre de son travail, il tire du même principe une conséquence à l'égard du prophète. Celui-ci doit être entretenu par les fidèles au milieu desquels îl vient se fixer. Car l'ouvrier est digne de sa nourriture. C'est, on s'an souvient, une parole de Jésus. Saint-Paul nous apprend qu'elle était mise en pratique et qu'excepté lui ceux qui annonçaient l'évangile vivaient de l'évangile, Jusqu'à présent rien d'opposé à l'Église des premiers siècles et des siècles suivants, « mais, ajoute le texte, il faut leur donner toutes les promices de la cuve et de l'aire, des bœufs et des brebis; car ce sont eux qui sont vos grands prêtres. »

Le mot est inattendu. Cependant étant donnée la tendance bien connue à trouver toute la nouvelle économie préfigurée dans l'ancienne, l'assimilation des prophètes chrétiens aux grands prêtres juifs n'a rien d'extraordinaire. Chez les Juifs on donnait les prémices aux prêtres; chez les chrétiens cette coutume dut continuer en se transformant. A qui les offrir? A ceux qui travaillent pour la communauté, qui eutre autres offices président au culte, c'est-à-dire (cf. ch. XIV) au sacrifice spirituel et qui sont ainsi en quelque sorte les prêtres de la nouvelle alliance. Les prophètes sont au nombre de ces nouveaux prêtres carils ne se bornent pas à manifester la volonté de Dieu dans les occasions exceptionnelles, ni à l'enseigner; ils rendent grâce dans le repas eucharistique. S'ils sont ici au premier rang tandis que les docteurs vienuent en second lieû et que la troisième

place est aux évêques ou anciens et aux diacres que nous rencontrerons plus toin, c'est là à peu près l'ordre suivi par Saint Paul (1 Cor. XII, 28, s.: Rom. XII, 7 ss.) qui ne fait passer avant les prophètes que les apôtres en prenant ce mot dans le sens par excellence. Qui passerait en effet avant les prophètes? Remplis du Saint-Esprit ils sont dans la communauté l'organe de Dieu; par une conséquence logique, les juger se serait juger le Saint-Esprit, c'est-à-dire commettre le péché irrémissible. Ils sont d'ailleurs d'autant plus précieux qu'ils n'y en a pas dans toutes les communautés, 2 car on peut former des docteurs mais non des prophètes. On n'a donc aucune peine à comprendre que dans le langage symbolique des chrétiens ils aient été comparés au grand-prêtre. Remarquons d'ailleurs qu'ils peuvent être plusieurs dans une seule communauté. Mais dira-t-on ils recoivent de l'argent, comme les prophètes montanistes auxquels on reprochait de lever tribut sur la piété des fidèles. Comment n'en recevraient-ils pas, puisque leur entretien est à la charge de l'Église? On devrait plutôt remarquer qu'il leur est sévèrement interdit d'en demander, et que comme pour les autres classes de chrétiens, les précautions sont prises contre les abus qu'ils pourraient être tentés de commettre. Pas plus ici qu'ailleurs le bon sens de la Didaché "n'est en accord avec l'exaltation montaniste. De plus il n'est rien dit des prophètesses, et nous ne voyons nulle part le moindre vestige de polemique contre l'Église catholique. Les Montanistes voulurent retenir les anciens usages en les exagérant par esprit de réaction: la Didaché décrit ces usages avec un détail qui nous était inconnu : de là entre elle et le Montanisme des coïncidences qui n'ont rien de surprenant, que j'ai cru complètement inutile d'énumérer au passage et qu'on aurait tort d'ériger en rapport de dépendance.

<sup>1)</sup> Ch. XI.

<sup>\*)</sup> Ch. XIII.

<sup>3)</sup> Si bien mie en lumière par M. Ménégox dans le journal luthérieu Le Témoignage.

C. LE MAINTIEN DE LA PURETÉ ET DE L'UNION. GONGLUSION : L'AVENEMENT DU SRIGNEUR.

· Quand vous vous réunissez, le jour du Seigneur, pour rompre le pain et rendre grâce, confessez d'abord vos pêchês afin que votre sacrifice soit pur. » (Ch. XIV), Le sacrifice des chrétiens est un sacrifice de louanges et d'actions de grâces. Philon avant eux aimait à dire que la vie du sage doit être un perpétuel sacrifice d'actions de grâces: mais pour que le concert des cœurs soit réel, pour que l'assemblée puisse offrir à Dieu sa reconnaissance et sa Joie il faut qu'elle soit sans souillure. Un péché caché souille l'offrande commune. Il faut donc commencer par confesser ses péchés devant Dieu, dans l'assemblée (voir ch. IV) car alors il les pardonne et les efface, et le sacrifice peut avoir lieu. Nous sommes ici en présence d'une des plus belles coutumes des Israélites. Non seulement l'Israêlite avant d'offrir son sacrifice pour le pêché confessait son péché (Lév. V. 1 ss. Cf. Nombres V, 5-8) mais c'est l'assemblée tout entière dans des circonstances solennelles qui faisait cette confession (Neh. IX, 1-30; Lév. XXVI, 40). Lorsque un pêché qui avait été tenu caché a été confessé, l'Éternel rend le calme à celui qui l'avait commis (Ps. XXXIII, 5). Quant à la solidarité entre les membres du peuple de Dieu elle est telle que celui qui prie seul confesse avec son pêchê celui de son peuple (Dan. IX, 20). La Didaché emploie la fin du chapitre à montrer l'importance de cette solidarité; «Que personne étant en contestation avec son ami ne se réunisse à vous jusqu'à ce qu'il se soient réconciliés, afin que votre sacrifice ne soit point souillé. Car voici ce que le Seigneur a dit : En tout lieu et en

3) Cf. Justin, Ap. J. 10, 13; Heb., XIII, 45, 10.

Passim: Je cite, p. 184-5, 104, 202, 201, 273, 348-0,354, 386-8, 375-6, 401, 668 riou que dans le tome I de Mangey.

tout temps qu'on m'offre un sacrifice pur. Car je suis un grand roi, dit le Seigneur, et mon nom est en admiration aux Gentils (Malach. I, 11, 14). »

C'est en conséquence de ce qui précède qu'elle s'occupe des évêques et des diacres (ch. XV).

Choisissez-vous \*\*Choisissez-vous \*\*Choisissez-vous \*\*Choisissez-vous \*\*Choisissez-vous \*\*Choisissez-vous des évêques et désintéressés, véridiques et éprouvés. Car ils font aussi pour vous le service des prophètes et des docteurs. Ne les méprisez donc pas : car îls sont chez vous les personnages en honneur avec les prophètes et les docteurs. \*\*

Les évêques et les diacres ont évidemment pour fonction principale de veiller au maintien de l'ordre et à la bonne administration des affaires. Il n'est pas besoin de prouver que les évêques ou surveillants sont ici plusieurs dans la même communauté et identiques aux anciens. Chez les Juifs « le collège des anciens veillait à l'ordre et à la discipline dans la synagogue et blamait ou excommuniait les coupables (Jean IX, 22, XII, 42, XVI, 2); il administrait aussi les finances de la communauté (Epiph. Hær. XXX 3)1 ». Chez les chrétiens ces soins se partagent entre les évêques ou anciens et les diacres. Chez les Juifs les docteurs et en général ceux qui exercent sur la foule l'empire de la parole ne se confondent pas avec les anciens : chez les chrétiens il en est de même, mais les anciens et les diacres doivent pouvoir remplir au besoin l'office des docteurs et des prophètes (cf. 1 Tim. V, 17, III, 2, pour les anciens) et alors ces hommes d'ordre et de discipline acquièrent une part de la considération qui s'attache à la science du docteur et à l'inspiration du prophète. Mais en général le peu d'éclat de leur rôle les laisse au second rang, et la Didaché se croit obligée de recommander qu'on ne les méprise pas. Elle nous fait ainsi mieux comprendre ce qui se passa vers la fin du premier siècle dans l'église de Corinthe quand les partisans des docteurs et des prophètes s'insurgèrent contre le conseil

<sup>1)</sup> Encyclopédie des éciences religiouses, acticle Synnyoque.

des anciens. C'est déjà la lutte entre l'esprit d'initiative et l'esprit d'ordre; les anciens finiront par triompher en absorbant d'ailleurs les docteurs et les prédicateurs dans leur sein.

La communauté concourt avec les évêques et les diacres à l'œuvre du maintien de la discipline. « Reprenez-vous les uns les autres, dans un esprit non de colère mais de paix, comme il est dit dans l'Évangile; et toutes les fois que quelqu'un pèche contre un autre, que nul d'entre vous ne lui parle ni ne l'écoute jusqu'à ce qu'il se repente ». Voilà une véritable excommunication, analogue à celle de la synagogue.

Les prescriptions sont achevées : elles ont été résumées dans la recommandation générale de tout faire conformément à l'évangile du Seigneur. Qu'on ne les néglige pas ; qu'on veille au contraire pour être trouvé prêt : car on ignore l'heure à laquelle le Seigneur viendra et comme elle aura été précédée d'éprenves très dangereuses pour la foi chrétienne. si on n'a pas avant ce moment atteint la perfection il sera très difficile, dans le déchaînement des persécutions et la multiplication de l'iniquité, de persévérer jusqu'à la fin et d'être sanyé. Ici on reconnaît d'une manière indubitable le fond du grand passage de saint Matthieu sur les derniers temps, mais avec plus de simplicité et d'ordre et cette fois encore avec des différences notables. Il suffira de signaler comme une des plus grandes l'apparition du séducteur du monde, qui passora pour fils de Dieu et aux mains duquel la terre sera quelque temps livrée. Cette figure de l'Antechrist se retrouve dans la seconde épître aux Thessaloniciens, dans l'Apocalypse, et auparavant dans les livres Sibyllins : le premier évangile parle plus vaguement de faux Christ et de faux prophètes en nombre indéterminé. Enfin paraîtront les véritables signes de la venue du Seigneur, au nombre de trois, déploiement dans le ciel, son de la trompette, résurrection des saints; « alors le monde verra le Seigneur sur les nuées du ciel ». Ainsi finit la Didnehe dont les différentes parties se sont succédées dans un ordre parfait.

En résumé ce, singulier petit livre semble avoir été rédigé d'après deux sources principales, d'abord les paroles de Jésus tirées d'un évangile plusieurs fois cité et qui rappelle les Logia dans saint Matthieu; ensuite des prescriptions dont l'origine n'est pas indiquée dans le corps de l'ouvrage mais que l'auteur, d'après le titre, attribuerait aux apôtres. Dans ces prescriptions qui sanctionnent un certain nombre de coutumes juives j'ai cru pouvoir distinguer les traces d'un enseignement destiné aux prosélytes juifs avant d'être utilisé pour les catéchumènes chrétiens. La rédaction de la Didaché paraît une à cause de la netteté du plan : peut être le passage sur les jeûnes a-t-il été interpolé. Peut-être aussi la partie relative à l'enseignement de la doctrine ne nous est-elle pas arrivée en entier.

En toute hypothèse la théologie de notre opuscule, autant que nous pouvons en juger par les prières eucharistiques, est très simple. Il n'a rien de polémique ni de sectaire. Il m'a du moins été impossible d'y voir des intentions anti-gnostiques et anti-montanistes avec M. Bryennios, ou montanistes avec MM. Hilgenfeld et Bonet-Maury.

Quant au temps où la Didachè a pu être rédigée, l'imitation évidente de la première partie par l'épître de Barnabas, oblige à remonter pour cette partie jusqu'aux dernières années du premier siècle ', à moins de supposer, ce qui à la rigueur est possible, que les passages de Barnabas aient été directement empruntés au manuel judéo-hellénique dont je soupcome l'existence. Quoi qu'il en soit la physionomie de l'ensemble de l'ouvrage qui fait penser aux Pastorales invite à en concevoir la rédaction aux environs de la fin du premier siècle. Ce qui est relatif aux évêques et aux discres, ainsi qu'aux prophètes et à la Sainte-Cène nous engagerait même à remonter plus haut s'il ne fallait pas distinguer entre le rédac-

<sup>3)</sup> On trouve encore au dernier chapitre de la Didache un passage que Barnahas ini a aussi emprunté à moins qu'elle ne l'ait tire de Barnahas. Si l'on fait abstraction de la première partie de la Didache il est difficile de dire lequel des deux dans le second cas a été l'imitateur.

A-t-il réellement reproduit des prescriptions dues aux apôtres? Si i'on considére que les apôtres ont en effet fondé des églises, et que saint Paul lui-même, qui connaissait avant sa conversion la valeur du met de tradition, recommande avec force dans les grandes épitres, en employant ce mot, qu'on garde avec soin ce qu'il a reçu et ce qu'il transmet, il n'est pas déraisonnable de croire que le rédacteur, s'il vivait en effet à la fin du premier siècle, nons ait conservé quelques parties d'une organisation due soit aux apôtres soit à leurs disciples immédiats. Cela est d'autant plus probable que rien n'autorise, malgré la défiance où nous met d'abord le grand nombre des pseudopigraphes, à douter de sa bonne foi.

Pour le lieu d'origine de la Didaché j'ai dit ce qui me faisait

pencher en faveur de Rome.

Ses destinées turent d'abord brillantes. Mise à contribution par l'épître de Barnabas, puis par le Pasteur, puis citée
par Clément d'Alexandrie!, elle fit partie du corps des Ecritures dans un certain nombre d'églises, notamment en Egypte,
car c'est elle certainement qu'Eusèbe, Athanase et Nicéphore
désignent sous le nom d'Enseignement des apôtres. Mais à
mesure que la théologie et la hiérarchie se compliquèrent
elle dut paraître singulière et même étrange : qui sait si les
lacunes relatives à la doctrine ne sont pas des retranchements
opérès pour diminuer cette étrangeté? Au commencement du
troisième siècle les grands écrivains la dédaignent ou l'ignorent. Protégée par le respect de son passé, on la trouve au
quatrième siècle servant en quelques endroits, quoique définitivement sortie du canon, à l'instruction des catéchumènes,
sans doute uniquement dans sa première partie. Un débris de

i) Pour la fin de l'apitre de Barnabas et les citations de Clément d'Alexandrie dont je n'ai donne que celle qui est incontestable, il est nécessaire de rappelar que la fond de la première partie utilisé par le reducteur de la Diduché a pu fournir les citations antérieurement à la rédaction de la Diduché ellemème.

traduction latine conservé dans un traité d'époque incertaine', nous montre, malgré le silence des Pères latins, qu'elle n'était pas inconnue en Occident. A un certain moment, perdant son individualité, elle devient pour ainsi dire le levain de la littérature des Constitutions apostoliques. Noyée dans les imitations, dans les adaptations aux besoins des siècles postérieurs elle est peu à peu oubliée. Après Nicéphore au IX siècle, le dernier qui l'ait eue sous les yeux, à notre connaissance, est le scribe Léon qui la transcrivit au xr siècle dans le manuscrit d'où elle a été tirée de nos jours par M. Bryennios .

4) De aleatoribus 4. Et in doctrinis apostolorum: Si quis frator delinquit in esclesia et non paret legă, hie nec colligatur donec pernitentiam agat, et non recipiatur ne inquinetur et impediatur orațio vestra. Dans le Capriani opera de Hartel, pars. III, p. 96. Pour la Didaché, of. ch. XIV et ch. XV.

L. MASSEBIEAU.

i; Cette étude était terminée lorsque j'ai reçu le suvant travail de M. le professeur Bonet-Maury, intitule sous la forme définitive qu'il lui a donnée : La doctrine des douce apôtres. Essai de traduction avec un commentaire critique et historique : Paris, Fischbacher 1884. Je n'y ai rien trouve qui m'obligent à modifier mes conclusions. — Voir aussi Bulletin critique n° 10 un court et bon article de M. l'abbé Duchesne.

# LA NOUVELLE THÉOSOPHIE

DIUXIÈME ARTICLE

#### V

Dans une des conférences qu'il a données à Paris, aux mois de mai et juin derniers, le chéla de Kout-Houmi, son porte-voix autorise, M. Mohini, neus disait : a Toules les religions s'effrondrent sous · le poids écrasant des données de la science ; aucune ne résistera à a cette pression. La société théosophique espère, elle, assegir la re-· ligion sur une base scientifique; elle espère démentrer que relis gion et science sont choses identiques. M. Goblet d'Alviella, dans son remarquable livre de l'Évolution religieuse comtemporaine, avait eu des paroles qui, à première vue, ne paraissent pas différer de celles-la : « L'expérience du passé nous enseigne, dit-il, qu'après « une période plus ou moins longue d'oscillations et de tâtonnea ments, le zentiment religieux finit toujours par se débarrasser de « ses formes décrépites, pour se reporter sur une explication de l'u-· nivers plus conforme aux données de la science et aux aspirations \* de la société contemporaine. > On pourrait croire que M. Mohini n'a fait que reproduire la pensée de l'éminent auteur belge ; pourtant il y a entre eux une différence. M. Gobiet d'Alviella estime que, si la philosophie, travaillant sur les matériaux fournis par l'observation, est légitimement autorisée à en déduire une conception relativement adéquate de l'univers, dont le sentiment religieux s'empare pour l'idéaliser, cette conception n'en est pas moins, avec le temps, dépassée par le progrès des connaissances. En d'autres termes, n'admettant

<sup>&#</sup>x27;) La première partie a paru dans la Rerne de septembre-octobre 1884, p. 43 à 7t.

pas la fixité absolue d'aucune synthèse scientifique, il n'admet pasdavantage celle d'aucune philosophie, ni, par consequent, d'aucune religion. Il doit croire aussi que, l'objet de la connaissance étant inépuisable, un problème qu'on résout en fait naître de nouveaux à résoudre, et que, partant, toute synthèse, pour si exacte qu'on la suppose, ne saurait être l'enue pour définitive ni aucune théorie pour indéfectible. Or, ce n'est pas tout-à-fait ainsi que la nouvelle Théosophie l'entend. Elle prétend bien haser la religion sur la science, mais une science faite et réglée une fois pour toutes, qui n'a de commun avec la nôtre que ce qui ne contrarie point son a priori à elle.

Pour nous, Occidentaux, la science véritable, celle qui implique assimilation de l'objet par le sujet, a pour base ce principe, si nettement formulé à la française par Fontenelle : « Avant d'expliquer les a faits, il est nécessaire de les constator; on évile ainsi le ridicule « d'avoir trouvé la cause de ce qui n'est point, » Ceci s'adresse aux théoridiens de tous systèmes, qu'il s'agisse de natis croyants ou de savants de profession. Partant de ce principe, nous nous croyons en droit d'exiger de toute affirmation, descendit-elle des hauteurs de l'empyrée, qu'elle se démontre, si elle tient à ce que l'esprit auquel elle s'adresse puisse se l'assimiler comme objet scientifique : affirmanti incumbit probatio. Coux qui affirment sans cette condition, indispensable à nos yeux, ont beau nous dire que leur science est le résultat de centaines et de milliers de siècles d'observation et d'expérience; qu'elle est le fands originel, pur et limpide, de toutes les synthèses philosophiques et religieuses venues depuis ; qu'en elle sa résume tout ce qui a été su et tout ce qui pent l'être encore, la chose. serait-eile vraie, que, si l'exposition qu'ils en font ne l'établit point, le n'an serai pas, pour le croire, plus savant que si je no le croyais pas. En d'autres termes, induction et déduction, l'une s'élevant du particulier au général, l'autre, qui y est aubordonnée, descendant du général au particulier, telles sont nos méthodes scientifiques. L'Orient en a une troisième, à laquette il ne donne pas seulement la préférence, mais subordonne les doux autres, tout en les admottant en principe. C'est cette dernière qu'a adoptée et que suit la Théosophie. On l'appelle l'intuition : « L'occultiste, sans faire fi de la mu-« thode inductive, dit le Théorophist d'audt 1884, préfère s'unir avec « le centre de l'univers, et de là plonger le régard dans le tout in-· fini ; il essaie de mettre tout son être en harmonie avez l'esprit · universel, pour cutrer mentalement au cour même des obosus, et

s par là un acquarir la vrale commissance. Pour acriver là, il faut · d'immenses efforts, une persévérance constante, et le savant ordia naire, trouvant plus commode de recourir à ses instruments physi-« ques que de perfectionner son moral et de discipliner ses facultés s spirituelles, ne peut obtenir qu'une connaissance imparfaite ou · une connaissance de quelques délails. Se mettre en harmonie avec « l'Esprit divin, ce n'est pas simplement penser à « Dieu » et au · · Ciel ·, ou pratiquer une certaine forme de culte, mais établir une · identification continue de vibration moléculaire entre la partie spia rituelle de l'homme et l'esprit universel : c'est, en un mot, vivre a constamment en sa haula conscience, qui est la veaie contempla-. tion. " Pour comprendre à peu près cela, on doit savoir que la nouveile Théosophie admet trois états de conscience : la conscience animale, qui n'est, dans l'homme, que l'instinct de la brute; la conscience normale ou raison, qui tient le milieu entre l'instinct et l'intuition; et la conscience sperituelle, dont l'expression la plus élovée est l'extase, qu'il ne faut confondre ni avec la possession ni avec l'élat cataleptique : . Dans cette situation extalique, la conscience de · l'homme s'unit plus on moins à l'âme universeile ; elle acquiert des a choses une connaissance que, dans les conditions normales, elle s est incapable de comprandre. s,

Celts methode, qualifier de scientifique, ne differe pas ou, du moins, ne diffère que dans les mots de la contemplation telle que la définissent les Mystiques chrétiens. Saint-Augustin, au livre XII contre l'austus, dit de la contemplation que c'est « une sainte ivresse a qui relice l'âme de la fluidité des choses lemporelles et qui a pour » principe l'intuition de l'éternelle lumière de la Sagesse, » Pour tous les autres mystiques venus depuis, c'est la » vie unitive en Dieu, du α sein de laquelle l'esprit, élevé à l'intuition faciale, perçoit l'étera nelle verité par un pur regard, avec certitude et clarté, sans la · multiplicité des raisonnements :, » Le Throsaphist dit que par contemplation « il n'entend pas un état passif de l'esprit, mais l'étude d'une idée : « Contempler, ajoute t-il, loin de signifier une passivile de l'âme, est, au contraire, l'état le plus élevé de l'activité ; e c'est l'entrée de l'esprit dans les hautes régions de la pensée. C'est par la contemplation ainsi pratiquée qu'en arrive au repos parfail du Nirvana. Et bien! la Mystique chréticana ne l'entend pas

<sup>1)</sup> Cardinal Bonn, Via compositif ad Deum, C. U. n. i.

autrement : « Comme dans la méditation, dit M. l'abbé Ribet.

« l'homme môle ses efforts à la grace divine, et que cet exercice

« des forces naturelles se prolonge dans l'acte même de la contem
» plation, qui en est le fruit et le couronnement, cette contemplation

« est qualifiée de naturelle et d'active, moins cependant pour affir
» mer le résultat de la nature et de l'activité humaines que pour dis
« tinguer cette contemplation inférieure de l'attraction divine qui

· prévient tous les efforts humains et réduit l'âme à une passivité · bienheureuse 1, 1 La, néamoins, s'arrête l'analogie de principe. Tandis, en effet, que la Mystique chrétienne, qui pose Dieu en dehors de la nature, croit que l'esprit peut s'élever à la vue de Dieu face à face, en dehors de cette même nature, la Théosophie, pour laquelle il n'y a de Divin que le Divin naturel, estime qu'on ne peut en acquérir la connaissance que par l'étude de ses manifestations : « L'occultiste, dit-elle, e ne croit pas qu'il existe rien qui ne soit Dieu; il croit que Dieu est c tout ce qui existe, quoique nous ne puissions voir l'essence de \* Dieu, que nous ne percevons que dans ses manifestations ; car, les · choses que nous percevons par les sens physiques ne sont pas les a choses elles-mêmes, mais seulement leurs attributs. L'occultiste nie, · par conséquent, que la matière dans aucune de ses formes puisse avoir une existence réelle quelconque, et il dit que le monde des · formes n'est que le résultat mobile et toujours changeant de l'i-· déologie cosmique, ou le symbolisme sous lequel les idées divines « sont présentées à notre esprit. » De là elle tire cette conséquence : que rien n'exista que Dieu et que toutes choses sont le résultat de l'action de l'Esprit divin, qui les déroule de lui-même et leur donne forme par la puissance de sa volonté et suivant certaines lois immuables appelées les lois de la nature : « S'il en est ainsi, ajonte-t-elle, « cette volonté est toute-puissante, et quiconque agit en harmonie avec e elle participe de son pouvoir pouvoir dont l'exercice, dans l'individu, dépend de la connaissance des lois de la nature. Mais l'homme, « comme la nature elle-même, n'est que l'expression d'une idéa die vine; sa conscience est le résultat dernier de l'idéologie cosmique, et l'homma est, par consequent, lui-même Divin. La connais-· sance de l'univers et de ses lois dépend d'une connaissance par-

· faite de l'homme, non pas seulement de l'homme en sa condition

<sup>1)</sup> La Myst. die., t. 1, p. 60.

- · ordinaire, mais de l'homme parfait en son dernier état. Or, per-
- sonne ne peut obtenir cette parfaite connaissance sans être lui-
- · même parfait ; et cet état de perfection ne peut être obtenu en
- · une seule vie sur la terre ; ce sera, dans le cours de l'évolution,
- · la condition normale de ceux-là seulement qui seront sortis victo-
- s torioux du combat entre l'esprit et la matière '...

Telle est la méthode. Peut-on la qualifler de scientifique? Assurément non, du moins comme criterium possible à la portée de ce qu'on peut appeter le sens rationnel. La théosophie, du reste, semble le reconnattre elle-même, puisqu'elle réserve la pratique fractueuse de ce genre d'intuition pour un état de l'esprit fort au-dessus de la conscience normale, auquel nous sommes loin, en Occident, d'avoir encore atteint. A moins, par consequent, d'admettre son enseignement sur parole, en attendant que notre esprit se soit élevé au degrá de contemplation active vonlue pour le comprendre, nous sommes donc forces de nous en tenir aux modestes résultats de l'induction et de la déduction. Nous croyons très-sincèrement que l'intuition n'est pas toujours menteuse; que beaucoup de choses peuvent être vues intérieurement sans avoir été raisonnées; mais, jusqu'à plus ample développement de nos facultés, nous croyons aussi que les faits d'observation et d'expérience, sur lesquels nous sommes bien obligés de baser nos conclusions, sont tout-à-fait insuffisants pour donner à la clairvoyance active ou illumination divine, ainsi que les théosophes appellent l'intuition, le caractère et la valeur d'un criterium de certitude.

La méthode connue, voyons maintenant à quels résultats elle a abouti.

## VI.

La théosophie nouvelle enseigne qu'une masse de connaissances touchant l'origine de la création, celle de l'homme et ses destinées dernières, comme aussi la nature des autres mondes et les états successifs de l'éternelle existence de toutes choses, ont été conservées par « des gardiens qui les regardent comme constituant la vérité

ty Le Théosophisi d'août 1881.

absoluet». Ils protendent que ces sublimes connaissances sont « la mine inéquisable d'où toutes les religions et toutes les philosophies ont tiré ce qu'elles possèdent de vérité ». Bien que devenues plus spécialement le domaine du bouddhisme ésotérique thibétain, elles avaient leur formule faite avant le passage de Gautama-Bouddha aur la terre. La philosophie brahmanique, antérioure à la division des castes, bien des siècles avant le Cakya Mouni, se les était assimilées : « Les contours extérieurs de la science occulte, dit M. Sinnett, étajent bien effacés; mais le fond en était déjà en la possession d'un petit nombre d'hommes d'élite quand Bouddha vint l'élaborer, « Ce fond, le bouddhisme orthodoxe esotérique, tant au Thibet qu'à Ceylan, l'a un peu dénaturé; mais le secret en a été pleusement entretenu « comme un précieux héritage appartenant exclusivement à des membres régulièrement initiés d'associations organisées mystérieusement.» Ces initiés, auxquels il est fait souvent allusion dans la litterature bouddhique, y sont appelés Arbats, Dans l'Inde, où ils ne font has profession de bouddhisme proprement dit, ils sont plus particulièrement connus sous le nom de Mahatmas : c'est celui que les théosophes leur donnent de préférence. Lei, on les considère comme les successeurs des Rischis védiques. Il ne faudrait pas les confondre avec les yaghis, non plus qu'avec les fakirs, qu'on rencontra épars dans l'Inde un peu partout, notamment sur les bords rocheux de la Nerbada, où ils vivent isolament, sans être soumis à d'autre règle qu'à celle qu'ils se sont faite oux-mêmes. Les mahatmas bruhmaniques de l'Hindoustan; identiques aux Arbats bouddiques stu-Thibet, sont unis entre oux par un lien mystique. Quoique dispersés, vivant chacun à part, ils n'en forment pas moins une vraie communauté de frères, soumis aux mêmes lois, avant les mêmes pensées, la même discipline morale. C'est, adanmoins, du Thibet, ainzi que nous l'avons déjà dit, que rayonne, comme de son foyer central, l'inspiration dont ils sout uniformément pénétrés; c'est là que sont les malires de l'adeptat, les suprêmes gourous, dispensaleurs des graces de la science occulte; c'est leur ensaignement qui les forme, leur haute faveur, déterminée, il est vrat, par la dignité de l'adopte, qui les sacre ce qu'ils sont : « Il y a, de par le monde, dit M. Sianett?,

<sup>1)</sup> Esot. Build. Priface.

<sup>\*)</sup> Id.

<sup>3)</sup> Esot, Budd., p. 0.

des occultes de différents degrés d'éminence, et même des fraternités occultes, qui ont heaucoup de choses en commun avec la fraternité dirigeante établie au Thibet; mais toutes mes recharches m'ont convaince que la fraternité thibétaine est incomparablement la plus élevée de ces associations et qu'elle est tenue pour telle par les autres. Nous avons vu que de ces hauteurs était descendue l'inspiration qui a fait naître la nouvelle théosophie.

On ne connaît pas l'organisation des adeptes de l'Himalaya; rien n'a encore été révélé par eux à cet égard; tout ce qu'en sait et qu'en peut dire; o'est que, d'après nos auteurs, ils sont bien effectivement organisés, formant une hiérarchie, à la tête de laquelle est un chef suprême. Personnellement, ce chef n'est pas infaillible, pas plus que ne l'est le pape en tant que particulier; mais ses ordres de chef doivent avoir le caractère de l'infaillibilité, car il est obéi des mahatmas, comme ceux-ci le sont des chélas, lours disciples, de la même manière que le pape, parlant ex cathedra, l'est de toute l'Eglise catholique.

J'ai du co qu'était un mahatma : c'est, d'après ce qu'on a pu en conclure, l'homme élevé au plus haut degré de puissance auquel l'évolution de la vie puisse attaindre sur cette terre. Mais on n'arrive à ce degré d'élévation qu'à la suite d'épreuves de la plus sévère austérité. Il faut, d'abord, avoir été aspirant ou novice, puis chéin ou disciple reconnu. Nous ignorons, naturellement, le système de propédeutique suivi dans le Thibet; mais M. Mohini nous a fait connature celui des frères de l'Inde, qui n'en doit pas différer.

Il y a, d'après te chéta de Kout-Houmi, deux classes de candidats à la salence suprême occulte : 1° ceux qui s'adonnent entièrement à cette étude et n'ent pas d'autre occupation ; 2° ceux qui, sans s'y être voués exclusivement et vivant dans le monde, étudient, néanmoins, la doctrine, ont la foi et s'exercent à y conformer leur conduite. Si l'organisation de la fraternité était claustrale, ces derniers en représenteraient le tiers-ordre.

Pour devenir chôla, six conditions and nécessaires :

1º Il fant avoir appris à commander à ses sens, en être le maître, dominer, en un mot, sa nature extérieure, ainsi que s'exprime notre autorité.

20 Il faut, au même degré, avoir apprès à dominer su nature intérieure. On a si bien vaineu les tentations de la chair, dit M. Mohini, qu'en n'en ressent plus les atteintes ». absolucia. Ils protendent que ces sublimes connaissances sent a la mine inéquisable d'où toutes les religions et toutes les philosophies ont tiré ce qu'elles possèdent de vérité ». Bien que devenues plus spécialement le domaine du bouddhisme ésotérique thibétain, elles avaient leur formule faits avant le passage de Gautama-Bouddha ann la terre. La philosophie brahmanique, antérieure à la division des casles, bien des siècles avant le Cakya Mouni, se les était assimilées : « Les contours extérieurs de la science occulte, dit M. Sinnett, étaiont bien effacés; mais le fond en était déjà en la possession d'un petit nombre d'hommes d'élite quand Bouddha vint l'élaborer. » Ce fond, le bouddhisme orthodoxe esotérique, tant au Thibet qu'à Cevlan, l'a un peu dénaturé; mais le secret en a été pieusement entretenu « comme un précieux héritage appartenant exclusivement à des membres régulièrement initiés d'associations organisées mystérieusement. » Ces initiés, auxquels il est fait souvent allusion dans la litterature bouddhique, y sont appelés Arhats, Dans l'Inde, où ils ne font pas profession de bouddhisme proprament dit, ils sont plus particulièrement connus sous le nom de Mahatmas; c'est celui que les théosophes leur donnent de préférence. lei, on les considère comme les successeurs des Rischie védiques. Il ne laudrait pas les confondre avec les yoghis, non plus qu'avec les fakirs, qu'on rencontre opars dans l'Indo un peu partout, notamment sur les bords rochoux de la Nerbada, où ils vivent isolément, sans être soumis à d'autre règle qu'à celle qu'ils se sont faite aux-mêmes. Les mahatmas bruhmaniques de l'Hindouslan, identiques aux Achats bouddiques du Thibet, sont unis entre oux par un lien mystique. Quoique dispersés, vivant chacun à part, ils n'en forment pas moins que vraie communauté de frères, soumis aux mêmes lois, avant les mêmes pensies, la même discipline morale. C'est, néanmoins, du Thibet, ainsi que. nous l'avons déjà dit, que rayonne, comme de son foyer central, l'inspiration dont ils sont uniformément pénétrés; c'est là que sont les maltres de l'adeptat, les suprêmes gourous, dispensaleurs des graces de la science occulta; c'est leur enseignement qui les forme, leur haute faveur, déterminée, il est veat, par la dignité de l'adopte, qui les saure ce qu'ils sont : « Il y a, de par le monde, dit M. Sinnett\*,

<sup>1)</sup> Esot. Build. Preface.

<sup>4)</sup> Id.

<sup>\*)</sup> Esot, Budd., p. 9.

des occultistes de différents degrés d'éminence, et même des fraternités occultes, qui ont beaucoup de choses en commun avec la fraternité dirigeante établie au Thibet; mais toutes mes recherches m'ont conveineu que la fraternité thibétaine est incomparablement la plus élevée de ces associations et qu'elle est tenue pour telle par les autres. Nous avons vu que de ces hanteurs était descendue l'inspiration qu' à fait naître la nouvelle théosophie.

On ne connaît pas l'organisation des adeptes de l'Himalaya; rien n'a encore été révélé par eux à cet égard; tout ce qu'on sait et qu'on peut dire, c'est que, d'après nos auteurs, ils sont bien effectivement organisés, formant une hiérarchie, à la tête de laquelle est un chef organisés, formant une hiérarchie, à la tête de laquelle est un chef suprème. Personnellement, ce chef n'est pas infaillible, pas plus que ne l'est le pape en tant que particulier; mais ses ordres de chef doivent avoir le caractère de l'infaillibilité, car il est obéi des mahalmas, comme ceux-oi le sont des chélas, leurs disciples, de la même manière que le pape, parlant ex cuthedra, l'est de toute l'Eglise catholique.

l'ai dit ce qu'était un mahatma : c'est, d'après ce qu'on a pu en conclure, l'homme élevé au plus hant degré de puissance auquel l'évolution de la vie puisse atteindre sur cette terre. Mais on n'arrive à ce degré d'élévation qu'à la suite d'épreuves de la plus sévère austérité. Il faut, d'abord, avoir été aspirant ou novice, puis chéla ou disciple reconnu. Nous ignorons, naturellement, le système de propédeulique suivi dans le Thibet; mais M. Mohini nous a fait connattre celui des frères de l'Inde, qui n'en doit pas différer.

Il y a. d'après le chéla de Kout-Houmi, deux classes de candidats à la selence suprême occulte : 1° ceux qui s'adonnent entièrement à cette étude et n'ont pas d'autre occupation; 2° ceux qui, sans s'y être voués exclusivement et vivant dans le monde, étudient, néanmoins, la doctrine, ont la foi et s'exercent à y conformer leur conduite. Si l'organisation de la fraternité était claustrale, ces derniers en représenteraient le tiers-ordre.

Pour devenir chela, six conditions sont nécessaires :

1º Il fant avoir appris à commander à ses sens, en être le maltre, dominer, en un môt, sa nature extérieure, ainsi que s'exprime notre autorité.

20 Il faut, au même degré, avoir apprès à dominer sa nature intérieure. On a si bien vaineu les tentations de la chair, dit M. Mohini, qu'on n'en ressent plus les atteintes ». 3º Renoncement, à tout, indifférence complète à l'égard de la pessession, abandon de tout désir de se faire justice à soi-même.

4º Quand on est arrivé à s'abstenir du mai en en éloignant la pensée, il fant pouvoir y penser sans en éprouver aucun trouble. An 2º degré, on fuit la tentation ; au 4º, elle ne peut plus exister pour nous.

5º Foi pleine et entière dans celui qui est chargé de nous instruïre et confiance en nous-mêmes. Pourquoi celte foi? Les connaissances ordinaires nous viennent par les sens; celles-là, l'observation et l'analyse peuvent nous mettre à même de nous les assimiler. Mais il en est d'autres qui ne peuvent être appréhendées que par l'exercice de plus hautes lacultés. La première condition requise pour atteindre aux vérités supérieures, c'est de savoir qu'il y a des hommes qui sont arrivés à les connaître. Or, sans une confiance absolue en ces hommes, sans la foi dans le maître, il n'y a pas de début possible aux études occultistes. Néanmoins, comme il paraît s'agir ici d'une foi logique, — logique la latellate lui aura dit.

6º Désir intense de la libération spirituelle, impatience d'y arriver, aspiration ardente vers l'infini.

Lorsque, après avoir passé par tous ces degrés de l'ascèse, l'aspirant a si bien tué le vieil homme en lui, qu'il n'en reste plus rien, il est accepté comme disciple ; il est chéta.

Quant à la manière dont se pratique l'étude, elle consiste à écouter, puis méditer, et enllu à s'assimiler la doctrine dans la mesure de sa capacité propre. C'est après cette assimilation, que les vérités deviennent partie constituante de notre être. Alors se vérifle, relativement aux choses occultes, ce grand principe scientifique de la philosophie néo-platonicienne : « Le connaissant est semblable à ce qui est connu \*. « Or, ce qui est ici connu paraissant être, au dire des théosophes, des choses auxquelles notre science n'a pas encare atteint et n'atteindra jamais, avac les méthodes qui lui sont particu-lières, si la capacité du chèla peut se hausser jusqu'à les comprendre pleinement, il devient arbat ou mahatma, à son tour.

<sup>1)</sup> S. Paul, Ep. aux Romains, XII, 1.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup>) Plotin, Ennéade I, I<sub>b</sub>VIII, I, et Enn. II, I. IV, 10, Cf. Porphyre, 'Αφορικά πρός τὰ νοφτά, Enn. III, I. 8, 14.

La prière ne figure point, comme on le voit, au nombre des exercices de l'ascèse thésophique. La remarque en ayant été faite par un des auditeurs, dans la même conférence où fut développée la thèse qui précède, le chéfa Mohini y répondit, sans la plus légère hésitation, à peu près de la manière suivante :

Les lois de la nature ayant un caractère d'absolue inflexibilité, la prière; qui n'y pout rien changer, est radicalement inefficace; elle est sans effet comme sans objet réel, par conséquent inutile et vains. Elle est, de plus, dangereuse, en tant que prière proprement dite. Lorsque nous prions, il se fait comme un vide dans notre esprit; la volonté s'endort, et, affaiblis par ce relachement de l'innervation morale, nous subissons plus facilement les suggestions malignes. Le calme obtenu par la prière est un calme trompeur. Il nous entretient dans une fausse sécurité, nous énerve pour la fuite, paralyse la volanté dont nous avons besoin pour les combats de la vie. La prière est un soporifique de la conscience. On a remarqué que les grands mouvements de la piété publique, - comme les reciculs anglais, étaient généralement suivis d'une recrudescence de crimes et d'immoralite . Cotho en avait le sentiment : c'est le moment de la prière. comme le plus propice, que choisit Méphistophélès pour tenter Marquarite. Nous n'avons, du reste, rien à attendre que de nous-mêmes et de nos efforts. Si prier n'est pas vouloir, lu prière doit être proscrite. Or, vouloir n'est pas conséquence de prier : ce n'est conséquence que de méditer et connaître. Il n'y a de prière efficace que la meditation.

Après une exposition aussi nette, aussi catégorique, il cût été fort oiseux de demander au chéla ce qu'il pensait de la grâce : la pensée n'en vint à personne. Habituelle ou actuelle, la grâce, en effet, est une idée qu'implique la prière. La Théosophie n'admettant pas d'autre force que celle de la nature, où réside tout le Divin, dont elle est l'expansion; d'autre part, la force divine étant en chacune des divisions du Cosmos, en nous, par conséquent, dans des conditions de virtualité auxquelles le vouloir n'a qu'à répondre pour opérer efficacement, il n'y a rien hors de nous que nous ayons à sol·liciter.

<sup>4)</sup> Mms de Stad, dans son coman de Cerinne, I. X. ch. 5, fait dire à lord Nelvil : « C'est après le Semaine Sainte que se commet à Rome le plus grand « nombre de mentres. Le pouple se croit, pour aiusi dire, en fonds par le ca- rême et dépense en assassinals les trésors de sa pentence. »

Néanmoins, bien que la nouvelle Théosophie n'admette pas la grace dans le sens chrétien d'une libéralité à laquelle Dieu n'est point tenu, il ne serait peut-être pas exact de dire qu'elle en rejette le principe. Elle sait trop bien, puisqu'elle l'enseigne, que, si l'individu a sa raison d'être et qu'il puisse quelque chese, ce n'est qu'en se tenant en union intinte avec la source suprême d'où tout découle ; que la via de la monade, en un mot, n'est rien, absolument rien, et qu'elle tient tout ce qu'elle est, tout ce qu'elle peut devenir encore, de l'Étre éternal, infini, en qui tout vit et se résume. Saint Paul a dit de la grace que c'était la vie éternelle ; que la défection de la grace, c'était la mort : stipendia pecenti mura ; gratia autem Dei vita aterna . Il a dit encore : « Ce que je suis, je le suis par la grace de Dieu : gratia Dei sum la quod sum. . Entendues dans la sens d'une coopération de l'Ama humains avec l'influx divin qui nourrit, entretient et parfait la vie et le vouloir en elle, ces paroles de l'Apôtre sont d'une trop haute vérité et concordent trop bien aven la donnée générale occultista pour que la nouvelle théosophie puisse répugner A los faire siannes.

Parmi les conditions regardées comma indispensables pour former un chéla, nous avons vu que figurait en première ligne la maltriso des sens et de la chair : chastaté absolue du corps et de la pensée. Il est possible que, en imposant le célibat à son clergé séculier, l'Eglise catholique ait ou surtout en vue une mesure d'ordre intérieur ; mais pour le clergé régulier, qui, dès les premiers siècles du Christianisme, pratiqualt comme vertu transcendante, ce qui, pour l'autre clergé, ne serait qu'une discipline, le célibat n'eut pas d'autre motif que la chasteté. Les cénohites chrétiens, - et l'on pourrait en dire autant de beaucoup de sectes gnostiques, - étaient persuadés que, en domptant la chair, ils domptaient à la fois, ainsi que s'expriment les mahatmas hindous, la nature intérieure et extérieure, et qu'ils fortifiaient en eux le principe divin. Le but visé est donc des deux côtés le même : nisi quis ab omnibus creaturis fucrit expeditus, non paterit libere intendere divinis, estil dil dans l'Imitation de J.-C.1. Il y a, néanmoins, une différence objective à noter, et elle est considérable. La doctrine chrétianne tenant le Divin pour une personnalité indépendante de la nature, qui n'a rien de subtantiellement

<sup>1)</sup> Epist. ad Romanos, VI, 23, 2) L. III, c. XXXI, 1,

commun avec lui, le renoncement au monde est, pour l'ascète chrétion, une sorte de fission à l'extérieur de lui-même et en Dien, seul vivant et éternel : ab omnibus creaturis liberatus ac Des totus,... et quidquid Deus non est subil est et pro mikilo computari debet. Le théosophe, pour qui « il n'y a pas d'absurdité comparable à calle d'une Divinité extra-cosmique. », ne l'entend pas le la sorte. Le ranoncement, pour lui, c'est l'assimilation, par la méditation, la connaissance et la volenté, du Divin cosmique à ce qu'il y a de divin en nous.

Ceci nous conduit à une exposition de la destrine théosophique touchant la constitution de l'homme et celle du monte, ou, suivant la terminologie propre à cette doctrine, le microcosme et le macrocosme.

Oniconque n'a rien perdu de ce que la nature l'a fait et a conservé intacte la part de spiritualité qui y est adhérente sent très-bien que son corps matériel est habité par doux éléments spiritueis, au moins, qui suivent différentes attractions et différent essentiellement l'un de l'autre : ainsi débute l'exposé doctrinal que nous allons analyser. L'homme est done une sorte de trinité composée de ; 1º un corps physique animé; 2º une ame intellectuelle, et 3º un esprit divin: La science occulte, qui protend avoir e des moyens supérieurs d'investigation à sa disposition », tout en admeltant cos principas, les subdivise et en fait sept, dont chacun, ajoute-t-elle, pout encore être subdivisa en sept autres. Cas principes, par l'effet d'une attraction mutucile, s'enchainent les uns aux autres durant la vie; mais à la mort ils se séparent en trois groupes distincts. Le corps physique, dont la vitalité a été épuisée, sa désagrège et meuri comme tel; les principes moins grossiers, source des passions exclusivement animales, ce que les occultistes appelle les Elémentaires, peuvent, selon les circonstances, vivre longtemps encore avant de périr tout-à-fait; l'esprit seul, ce qu'il y a de divin en nous, est immortel. Il monte dans la sphère qui lui est propre, et il y reste, sans se méler aux choses de la terre, dans une haurause quictude, pendant un temps dont la durée est déterminée par la pureté des antes et des pensées de l'homme en la vie qu'il a menée précédemment. Puis li se réincarne, pour cheminer à nouveau dans la voie du progrès,

<sup>1)</sup> id., 10., 2.
5) It is no such absurdity as an extra-cosmic Doity. Voir la Theosophist de levrier 1884, article : Fictims of words,

Comme la mesure dans laquelle ces principes et leurs parties composantes peuvent se mélanger en une variété infinie de proportions,
ils présentent aussi une infinie variété de formes. Un principe inférieur peut être plus ou moins actif selon qu'il est plus ou moins saturé d'effluves d'un principe supérieur, et colni-ci plus ou moins développé, suivant ce qui à été dépensé d'activité pour ce développement. Sous le nom de « principe » la théosophie n'entend ni matière
ni force, mais l'élément dont la force et la matière seraient formées
et dont elles sont, ajoute-t-elle, les pôtes positif et négatif. De même
que l'eau gelée se tiquéde en fondant, pour passer à l'état gazeux
quand elle est chauffée, puis, surchauffée, devient électricité, de
même les principes évoluent d'un état inférieur à un état supérieur;
mais tous ont été developpés d'un état primordial, qui est la source
commune de tout être.

## a). L'HOMME PHYSIQUE,

Il se compose des trois premiers principes, qui sont ;

1º Le corps matériel, - ROUPA;

2. La vitalité, - Daya ou Prana;

3º Lo corps astral, - Mayavi-Roupa ou Linga-Canina.

Le corps matériel se décompose à la mort, mais quelquefois il arrive que la vitalité s'y maintient longtemps encore après que tous les signes de la vie et de la conscience semblent avoir disparu. Le Theosophist cite l'exemple de yoghis et de fakirs qui, après être restés plusieurs semaines emmurés dans un sépulere, en ont été retirés vivants.

La vitalité est le résultat d'une combinaison de forces, telles que chaleur, électricité, magnétisme, etc. Ses mouvements et modes d'action sont guidés par la volonté. Elle peut être « infusée » dans d'autres corps, et c'est par là qu'un explique beaucoup de phénomènes occultes, comme le magnétisme animal, la pousse anormale de plantes, etc. Elle ne meurt point, mais elle passe dans des corps différents et sert à développer des formes nouvelles. On a demandé aux maltres s'il fallait regarder la vitalité comme quelque chose de matériel ou d'immalèriel. Ils ont répendu d'une commune voix qu'il n'y avait rien, dans la nature, qui ne fût mallère plus ou moins grossière, plus ou moins sublimée, « Ce que l'on entend communément

par esprit, dit le Theosophist de Juin 1884, n'est rien qu'une forme hantement éthérisée de la matière, que, avec nos sens finis, nous ne ponvons comprendre. Mais c'est toujours de la matière, en tant que c'est toujours quelque chose et que ce quelque chose est sujet à devenir plus grossier. . M. Sinnett ne pense pas autrement : « La science occulte, dit-il, tient la force et la matière pour identiques ; suivant elle, il n'y a pas, dans la nature, de principo qui soit entièment immatériel '. » Le second principe constitutif de l'homme, la vitalité; a consiste donc, ajoute le même auteur, an matière sous san aspect de force. Quand un corps meurt, par suite de la désertion des principes supériours qui l'avaient maintenu à l'état de réalité vivante, le second de ces principes ou principe de vie, tout en cessant de former une unité, reste néanmoins inhérent aux molécules du corps en voie de se décomposer, s'attachant à d'autres organismes auxquels le processus même de décomposition donne naissance. Enterrez le corps, et son direa s'attachera à la végétation qui pousse de terre ou aux formes animales inférieures évoluent de sa substance. Brûlezle, au contraire, et l'indestructible djina n'en ratourne pas moins instantatément au corps de la planète même d'où il a été originairement. tiró, pour entrer dans quelque nouvelle combinaison selon que ses affinités peuvent le déterminer. »

Le corps astral est le double éthéré du corps physique, son type original. C'est l'instrument au moyen duquel la volonté agit sur la force vitale. Seion le Théasophist, il secult inconscient, non intelligent, C'est aussi l'opinion de M. Sinnett, celle de Mme Blavatsky. Quand le corps astral se rend visible, c'est, dit M. Sinnett, « une pure agrégation de molécules dans un état particulier, n'ayant ni vie ni conscience d'aucune sorte. Ce n'est pas plus un être que ne sont des êtres les mages que l'on voit dans le ciel prendre des formes animales. » Ceci devrait parattre contredit par la nature même de la vision que M. Olcott nons a dit avoir eue, à New-York, du double de Kout-Houmi. On a du se convaincre, parce que nous en avons rapportó, que le fondateur et président de la nouvelle Seciété théosophique était toin de tenir ce double pour un fantôme creux et vide, Le Theosophist et M. Sinnett disent encore que le mayani-roupa no peut s'éloigner beaucoup du corps physique, à moins de danger pour la vic de ce dernier; l'organe officiel de la Société estime que la pro-

<sup>)</sup> Esst. Ruddhism, p. 20.

jection ne sauralt aller à plus de cent yards, moins de cent mêtres de France, Iti encore la contradiction semble flagrante. Du Thibet, d'où n'avait point bougé le corps physique da mahatma, à New-York, où se projeta son coros astral, il y a un peu nius de cent mêtres. Sans être aussi grande, la distance du même point aux différents endroits de l'Inde, où le Theosophist assure qu'a été vu à mainles reprises le même double, est encore fort considérable. Mais les théosophes, prévoyant l'objection qu'on n'aurait pas manqué de leur faire, y répondent de la manière suivante : « Un adepte peut, cepen-· dant, projeter sa forme astrale aussi loin qu'il le veut, Saturée des · principes supérieurs, elle agit consciemment et intelligemment, et e elle peut se rendre visible, parler, se matérialiser, en un mot, de « façon à ne pouvoir être distinguée d'un corps physique vivant. C'est « de cette manière que les Frères de l'Himalaya communiquent avec · des personnes fort éloignées de là, par exemple avec les chels de · la Société théosophique à Adyar (Madras), et ceux qui, tous les « jours, sont témoins de semblables phénomènes ont cessé de s'en · étonner. ·

La saturation exceptionnelle dont parle la Theorophist no semble pas néanmoins, être le privilège exclusif des adeptes. De nombreux exemples de bilocation de saints, de profanes et de soroières, exemples tout aussi dignes de foi que ceux qu'on trouve consignés dans l'organe officiel de la théosophie touchant le dédoublement astral des arhats thibétains, pourraient être de nature à le prouver. Nous avons vu que sainte Lidwine et la vénérable Marie d'Agrêda se transportaient consciemment et intelligemments, sans quitter, l'une son lit et l'autre son oratoire, à des distances de plusieurs milliers de lieues ; que beaucoup de sorciers et de sorcières ont été vus à la lois en calatepsie sur leur grabat et à des réunions sabbatiques fort au loin. Comme les théosophes ne nient pas ces laits, on doit croire qu'ils les expliquent par le procèdé de saturation imaginé à l'égard de leurs adeptes.

A la mort du corps physique, le corps astral ne se dissout pas tout de suite; il reste encore quelque temps à l'état de fumée d'un foyer éteint. Au dire des théosophes, qui l'affirment, comme beaucoup d'autres choses, reconnaissons le, sans se croire tenus de le prouver, ce que les Spirites prennent pour l'esprit des personnes décèdées ne serait autre que cette fomée-là. Les spirites ne sont, naturellement, pas de cet avis, et c'est de cette différence d'opinion touchant la na-

ture du périsprit qu'est née la guerre qui divise le psychisme contemporain : « Chez les personnes qui se portent bien, dit le Théosophia

- d'avril 1884, le principe en questinn ne peut, durant la vie, se sépa-
- s rer du corps physique; mais chez les personnes faibles, d'une
- santé dépérie, il peut déborder au dahors et être vu comme un
- · cosprit matérialisé. · La ressemblance qu'il peut avoir avec telle
- · personne défante provient de l'intensité du désir de l'audience
- ou du médium, des deux à la fois même, ou de l'influence des
- · · Elémentaires » attirés dans la salle des séances. C'est essentiel-
- · lement le double du médium. ·

#### b), L'HOMME INTELLECTUEL

Il se compose des principes suivants, les 4° et 5° dans l'ordre de septénarité, adopté par la théosophie :

- 4. L'ume unimale, KAMA-ROUPA ;
- 5º L'ame humaine, Manas.

L'ame animale est la «véhicule de la volonté, le corps du désir et de l'illusion » : c'est le sons qu'a en sanscrit le nom de kama roupa qui lui est donné. Les appétits grassiers, les passions, les instincts animaux ont la leur siège. Elle n'est ni consciente ni intelligente, mais, par son union avec le 5° principe, elle peut évoluer en qualque chose de supérieur. Elle pout aussi, involontairement, dans telles circonstances données, se détacher du corps et se porter à de grandes distances, où elle agit sur certains esprits comme pressentiment, se montre à d'autres à l'état de spectre de quelqu'un de vivant. Elle paut encore être projetée par l'ardent désir d'une personne mourante et apparatire alors comme esprit au moment de la mort ou peu après. Les théosophes expliquent de la sorte la plupart des histoires de fantômes et de maisons hantées. Au sujet de cette puissance attribuée à un désir ardent de mourant, je ne puis résister à la tentation de citer l'opinion d'un des plus grands savants qu'il y uit eu. La citation me paratt, du reste, venir à propos. Je l'emprunte au No d'Ayril 1883 dos Proceedings of the Society for psychical research, de Londres ; mais, quoique de seconde main, comme elle se trouve dans un rapport signé de noms honorablement connus, Je dois la croire exacte: « Qu'un ami aimé, dit Humboldt, puisse, au · moment de sa dissolution, prendre pouvoir sur les éléments et, en

« dépit des lois de la nature, nous apparaître, ce servit absolument « incompréhensible, s'il n'y avait en nos cœurs un sentiment vague « que cela peut être. Il est tout-à-fait probable qu'un très-fort désir « nous donne la force suffisante de vaincre les lois de la nature!, » Le rapport où on lit ces singulières paroles n'y fait qu'une objection; il admet la possibilité du fait, mais il prêtend, avec raison, paraît-il, que, s'il se produit, ce ne peut être qu'en vertu d'une loi naturelle, nullement contre « les lois de la nature», comme le dit Humboldt; « Nous ne doutons pas, ajoute-t-il, que des lois riguliè- « res ne soient à la base de tous faits observés, queique éloignées « que ces lois puissent être de la portée actuelle de notre perception. »

Le kama roupa peut résister très longtemps à la mort des trais premiers principes. Chez les hommes dont la spiritualité, durant la vie, a été prépondérante, sa puissance vitale est faible ; il est absolument inconscient, et suit de près l'extinction du djiva. Mais s'il a eu de fortes passions, soit haine, soit amour, et qu'il se soit assimilé par la une dose considérable des parties inférieures du cinquième principe, il est robuste, tenuce et meurt difficilement. Ainsi, il pent arriver, pour certaines personnes très-matérielles, quoique intelligentes, que leur kama roupa résorbe en lui tout son cinquième principe ou manas. Il devient alors par(nitement conscient, après quoi il peut vivre et souffrir des milliers d'années, ne s'éteignant que lentement et graduellement. C'est ce même qualrième principe, conscient ou semi-conscient, qui sernit, d'après les théosophes, le visiteur habituel des séances de spiritisme. Il est, disent-ils, galvanisé en un semblant de vie par la réflection des principes supérieurs des personnes présentes. Il peut avoir un peu de mémoire à lui, mais il est incapable d'une idée originale. Ces corps ainsi formés, appelés élémentaires, si ce sont des restes do personnes qui ont ôté honnes, éprouvent beaucoup de peine à prendre le semblant de vie que nous venous de dire ; il faut qu'ils y soient aidés, forcés en qualque sorte par une ferme volonte du medium ou, comme s'expriment les théosophes, du nécromant. Il va sans dire que les prétendues évocations de Socrate, de Platon, de Jéans-Christ même, dont il est question dans les livres de MM. Allan-Kardec, Bellemare, etc., la théosophie, sans contester la réalité des manifestations en elles-mêmes, les tient pour l'œuvre d'esprits monteurs, qu'elle appeile des « Elé-

<sup>1)</sup> Proceedings, etc. April, 1883, p. 150.

mentaires», quelque chose d'assez semblable aux cacodémons des anciens et aux démons de l'Eglise chrétienne. Il lui a paru absurde, comme à heaucoup de monde, du reste, de supposer que d'aussi grandes ames puissent se prêter à des jeux de société, obéir aux

caprices du premier vanu.

A ce même kama-roupa, persistant après la mort, appartiendrait encore la classe des vampires, ces spectres hideux qui, sortant du tombeau où pourrissent les corps auxquels ils sont attachés, viennent, pendant la nuit, sucer le sang des amis et des parents, pour le reporter aux cadavres et prolonger en eux un instant de vie. Le Theosophist, qui l'affirme, ajoute que, tant que le spectre tient au mort d'une manière quelconque, il exhale une odeur fétide de cimetière.

L'ame intellectuelle on monas est formée par le développement des principes inférieurs et leur élévation à quelque chose de plus haut. C'est le siège de la raison et de la mémoire; il a son foyer central dans le cerveau. Au point où en est arrivée l'évolution dans notre humanité, ce principe, chez le plus grand nombre, est encore à l'état d'embryon. L'homme n'est que partiellement libre; quoique en situation de pouvoir choisir entre le bien et le mal, sa connaissance à cet égard est tellement bornée, qu'en y mesurant la responsabilité qui peut lui revenir de ses actes, on doit trouver que la part en est petite.

Après la mort, les parties supérieures de ce qui constitue ce principe se divisent en deux groupes. Le plus élevé, d'une spiritualité plus pure, se combine avec le sixième principe et monte dans la sphère des esprits immortels. Il y vit dans un repos, dont la durée et les conditions de jouissance sont proportionnées à la pureté des pensées et des actes de l'individu pendant sa vie terrestre. Il y passe par des degrés corrélatifs d'enfance, de jeunesse, d'âge mur, de vieillesse et de décrépitude, puis il se réincarne, soit sur notre planète, soit dans une autre, suivant la loi des réincarnations. Quant au groupe moins élevé, il va rejoindre le reste élémentaire du quatrième principe, qu'il fortifie.

L'homme a ainsi la faculté de descendre au-dessous de la brute en donnant cours à ses attractions d'ordre inférieur, ou de se grandir jusqu'au Divin. Il y a des cas exceptionnels où, par suite d'une conduite bestiale, l'individu a perdu tous éléments de spiritualité, toute espérance d'immortalité, par conséquent. Chez d'autres, comme les crétins, les idiots, la spiritualité manquant tout-à-fait de racines, il n'y a rien dont puisse se développer un état supérieur.

## c). L'HOMME SPIRITUEL.

A ce degré de l'évolution, comme l'entendent les théosophes, appartiennent les parties supérioures du 5° principe, plus les 6° et 7° principes, qui sont :

0. L'ame spirituelle, - Boundui.

7 L'esprit, - ATMA.

L'dme spirituelle ou Bouddhi est le principe humain le plus élevé. une pure spiritualité et matérialité, comme s'exprime le Pheosophist. C'est un état que très peu de personnes ont encore atteint. Ceux qui v sont arrivés sont appelés Illuminés, Initiés ou Adeptes. C'est la sphère où réside la connaissance. La conscience spirituelle, dont l'homme, en son état normal, n'a qu'une vague impression, est lai pleinement développée; l'immortalité persannelle est finalement conquise. La se fondant avec ce principe, l'homme devient omniscient, dans une mesure, toutefois, proportionnelle, c'est-à-dire qu'il peut, pour employer le langage de l'école néoplatonicienne. s'assimiler tout objet qui ne répugne point à sa nature propre. Il connaît son pouvoir; il connaît aussi tont ce que peut la nature, et, le connaissant, il en est le modérateur et le mattre. Il peut maintenant se gulder lui-même, en dehors d'elle, et diriger ses incarnations subséquentes selon qu'il le juge nécessaire. Mais il avance toujours. Sa raison devient sagesse, sa bonté s'épand en amour sur tout ce qui vit. Il est Bouddha; finalement Il arrive à ne plus faire qu'un avec la source de toutes choses. M. Mohini disait, dans une de ses conférences de Paris, que les mahatmas, en possession de ce sixième principe, peuvent se montrer la tête entourée du nimbe luminoux qui encadre la figure de J.-C., celles des prophètes de l'ancien Testament et des saints chrétiens. Ce rayonnement ne seralt, sur leur visage, que le reflet de la lumière intérieure de leur Bouddhi.

Les théosophes s'accordant à reconnaître que nous ne possédons qu'un bien petit germe du sixième principe. Quelques-uns soutiennent même qu'il n'existe pas réellement en nous; qu'il doit y être attiré ou formé par concentration de pensée et de vouloir; mais ce n'est par l'avis du plus grand nombre. D'après M. Sinnett, comme toutes choses, non seulement l'homme, mais l'animal, la plante et te mineral, ont leurs sept principes, et que c'est, au bout du compte, le septième qui les « vitalises tous, il doit y avoir de lui d'un bout à l'autre de l'évolution de la vie. Quelle que soit la valeur intrinsèque de la conclusion elle, a, du moins, un avantage sur l'opinion opposée, calui d'être logique.

Nous n'aurions, sur la terre, selon la doctrine théosophique, que de très faibles lueurs du 6° principe; l'humanité actuelle, dans la race aryenne, développerait le 5°; les autres races, comme les Chinois, n'an seraient encore qu'au développement du 4° principe de la septénarité évolutionnelle.

L'Atma ou Esprit. C'est, dit le Theosophist, « un état qui ne se concoil point, » Là est la source universalle d'où toutes choses dérivent et où tout retourne. C'est l'état « inimaginable » de Nirvana, « l'esprit de l'âme spirituelle, Parabrahm. »

#### VII

La monade spirituelle individuelle a, donnis son union avec la matière jusqu'à son entier développement en unité spirituelle parfaite, à faire sopt lois le tour de la chaîne septénaire des planètes de notre système et à passer par chacune des races et sous-races dont la théorie qui vient d'être exposée paraît impliquer la notion. La chaîne des mondes dont notre terre fait partie n'est pas uniforme, en ce sens que les mondes qui la composent na sont pas également appropriés au développement d'une existence matérielle unique ou même d'une existence sembiable en quoi que ce soit à la nôtre. La division n'aurait pas de sens, si tous les mondes étaient les mêmes, et il cût autant valu qu'ils fussent confondus en un seul, « En réalité, dit M.

- « Sinnett, les mondes avec lesquels nous sommes liés différent beau-
- e coup les uns des autres, non sculement à l'extérieur, mais quant à
- « la proportion dans laquelle l'esprit et la malière s'y trouvent con-
- · densés. Notre monde à nous est dans des conditions d'ensemble où
- a la matière et l'esprit se font équilibre. Qu'on ne croie pas pour
- e cela qu'il soit bien élevé dans l'échelle de la perfection; il n'y

a occupe, au contraire, qu'une place fort intérieure. Les mondes qui a s'y trouvent le plus haut placés sont ceux où l'esprit prédomine

a largement, »

Le mot d'échelle, pour désigner le genre d'évolution suivi par la menade individuelle; paratt, cependant, impropre. Selon la doctrine théesophique et d'après M. Sinnett lui-même, ce mouvement n'aurait pas lieu par ascension droite, mais sous forme spiralique à courbes irrégulières : le serpent replié autour de l'arbre de vie, plutôt que celui qui, tourné en cercle, vient se mordre la queue, en serait une image assez fidèle. On ne dit pas le nombre de tours ou replis sur elle-même que la monade a à faire pour atteindre définitivement, sur cette terre, le degré qui place, par exemple, l'animal au seuil de l'humanité, ou l'homme des races et sous-races qui précèdent la conquième au seuil de celle-ci; mais en l'évaluant à sept, on ne doit pas être loin de comple avec la théosophie. Il ne faudrait, pourtant, pas s'imaginer qu'il en soit de l'évolution théosophique comme de l'évolution darwinienne, où le progrès du monon originel jusqu'à l'homme est tenu pour une transformation par voie d'adaptation et d'hérédité. Sans faire fi de cette explication, la plus scientifique d'abord, et puis aussi la plus logique, une fois l'évolution démontrénet admise, les théosophes la subordonnent à un système de réincarnations individuelles successives, dont le nombre, qui peut aller de cent à des milliers, varie, de has en haut et de haut en bas, jusqu'au seuit du degré plus élevé, selon le mérite ou démérite de l'individu. L'évolution vitale est comparée par eux à un filet de vis, qui, bien que formant en réalité un plan incliné, ressemble à une suite de pas, quand on le considère sur une ligne parallèle à son axe. Les monades spirituelles qui tournent autour du filet de la vie sur le niveau animal passent en d'autres mondes, quand elles ont accompli leur période d'incarnation animale sur celui-ci. Mais le passage n'a plus lieu spiraliquement ; l'échelle y vient aider ; c'est par poussées ou vagues, un effet, - by rushes and gushes, - qu'il s'effectue. Ici l'évolution, comme il platt aux théosophes d'appeler toujours ce singulier mouvement, n'a plus rien de commun avoc la transformation graduée scientifique. Exemple : « Le complet développement de l'époque minérale sur le globe A, dit M. Sinnett, própare la voie au développement végéu tal, et des que celui-ci commence, l'impulsus de vie végétale dé-

borde dans le globe B et l'impulsus minéral passe dans le globe
C. C'est alors, finalement, que l'impulsus de la vie humaine dé-

\* hute sur le globe A... Mais tout impulsus a déjà fait plusieurs

of fois le tour de toute la chaine des mondes avant que la vie hu
maine commence sur ce dernier. Les monades individuelles, —

atomes individuels de l'immense impulsus de la vie, — ne com
plètent pas entièrement leur existence minérale sur le globe A;

elles la complètent sur le globe B, et ainsi de suite. Elles font

plusieurs fois le tour de tout le cercle comme minéraux, plusieurs

fois comme végétaux, et plusieurs fois comme animaux... Le

processus de chaque monade n'a donc pas lleu par simple

passage d'une planète à une autre. Chaque fois que la monade

arrive dans une planète, elle y passe par une série d'évolutions

très compliquées. Elle s'incarne plusieurs fois dans des races

d'hommes successivés avant de monter plus haut, et elle passe

même par beaucoup d'incarnations dans chacune des grandes

races. »

M. Sinnett trouve que ces explications, comme il les appelle, 

pettent des flots de lumière sur la condition actuelle du genre hu
main. \* Elles rendraient compte, d'après lui et d'après tous les
théosophes de la nouvelle école, « de ces immenses différences d'in
telligence et de moralité, même de bien-être dans le sens le plus
élevé, qui paraissent en général si doulourensement mysté
rieuses 1, »

Nous avons vu que, d'après la nouvelle théosophie, chaque monade individuelle, dans le cours de son passage sur une planète quelconque, est « inévitablement » incarnée plusieurs fois : « Si la
« monade n'avait qu'une seule existence à passer dans chacune des
« sous-races qu'elle doit traverser une fois au moins, le nombre total
« de ses existences sur une planète durant une seule période serait
» de 343, soit la troisième puissance de sept », « Mais comme par le
fait, — as a matter of fact! — chaque monade est incarnée deux fois
dans chacune des sous-races et que, en outre, il n'y a pas mai d'incarnations extra, — extra incarnations, — il serait difficile de rien
préciser à cet égard. Coux qui sont au courant des systèmes théogoniques hindous savent qu'une période cosmique ou jour de Brahm
se compose d'un état de veille et d'un état de sommoil, le premier,
ou jour proprement dit, appelé manuautara, et le second, ou la nuit,

<sup>1)</sup> Esot. Budd., p. 43.

<sup>\*)</sup> Ecot. Budd., p. 117.

pralaya. Comme il n'y a pas plus de commencement à l'éternité autè qu'à l'éternité pest, on ne saurait parler ni de 1st, ni de 2st manusertara; celui dans lequel se déroule actuellement la vie des mondes n'a donc pas de numéro d'ordre à recevoir. Or, dans ce manusantare, auquel sont liées les rondes de sept que nous commissons et colles dont il sera encore parlé, l'humanité en serait, sur notre planète, à son quatrième pas de vis, c'est-à-dire à sa quatrième ronde autour du globe cosmique, « quoique, dans le nombre des humains, il y en ait quelques-uns, très peu par rapport à l'ensemble total, qui appartiennent à la 5st ronde, « A ce compte, chacun de nous aurait déjà passé par 1372 incarnations en moyenne sur catte terre depuis le début du manuantara. C'est ce qui devrait ressortir, ce semble, des estimations qui précèdent.

Le nombre des rondes à parcourir, dans le cours d'un manunatara, est naturellement de sept, comme caluí des principes dont se compose une individualité humaine : macrocome et microcome se répondent. Les savants ocultistes voient cela aussi clairement établi. dit M. Sinnett, que les physiciens voient le speatre solaire composé de sept couleurs et savent que la gamme musicale sa compose de sept tons. Les rondes cosmiques répondant à l'évolution que l'on sait de la monade individuelle, on peut se figurer ce qu'il doit en être de chacune d'elles. Disons seulement que notre race seruit la cinquième de la quatrième ronde. Elle aurait débuté comme talle il y a environ un million d'années : le fait a été établi, disent les théesophes, par la plus baute des autorités occultes. Encore deux tours d'un million d'années chacune, au moins, et l'homanité commencera sa cinquième ronde sur la terre : ce sera, après bien des mouvements de haut et de bas à travers races et sous-races, le triomphe du manus sur les principes inférieurs, un degré d'élévation dont la république de Vrilya peut, jusqu'à un certain point, donner une teinte. Cette république, que Balwer Lytton a décrite dans son roman : The coming race, - " La race à venir ", - n'est qu'une fiction; mais comme les théosophes paraissont convaincus que l'auteur en a pris l'idée dans leur doctrine, on est autorisé à voir dans cette fiction une des phases possibles de leur 5º rondo. Ce sera donc le tour du vril : la puissance de la volonté donnant la vie aux machines, réduisant tout obstacle en poussière, réglant la température, exercant son empire sur les esprits, comme sur les corps, végétaux et animaux.

A la sixième roude, l'humanité aura atteint « un degré de perfece tion de corps et d'ame, d'intelligence et de spiritualité, que les mortels ordinaires de l'époque présente ne sauraient même imagi-· ner. Les plus haules combinaisons de sagesse, de bonté et d'Illue mination transcendante, que le monde puisse se figurer, repré-

« senteront le type ordinaire du genre humain. «

Quant à la septième ronde, c'est le Nirvana, où, tout ce qu'il y a de matériel et de passionnel en nous stant absolument éjeint, l'esprit, entièrement dégagé et libre, ne fait plus qu'un avec Purabrahm.

La doctrine que nous venons d'exposer peut se résumer ainsi :

Chaque monade possède une individualité propre, qui constitue en qualque sorte son point de convergence. Cette individualité est permanente; la personnalité seule, quand elle est arrivée à se former dans l'être, se modifie. L'évolution de l'homme, dont la monade a passé par tous les états qu'impliquent les différents règnes de la nature, minéral, végétal, animal, consiste dans le développement des sent principes énoncés, comme celle des autres êtres dans le développement des principes constitutifs qui leur sont particuliers, au nombre de sept égulement. Sept planètes sont destinées à l'évolution de l'homme, et chaque individualité a nécessairement à passer et repasser plusieurs fois par chacune d'elles avant d'arriver au terme de cette ávolution. Chaque passage d'une planète à l'antre est un progrès, chacune des planèles répondant à un développement en consóquence; mais l'être humain a toute une ronde à faire sur la planôte où il se trouve; par consequent à s'y incarner à plusieurs reprises, avant de monter plus haut. Chaque ronde, sur une planète, y est umenée par les transformations de sa septénarité en elle et dans les autres, et elle se compose, pour l'homme, de l'évolution de sept races principales, divisées elles-mêmes en sous-races. Les nations européennes actuelles appartiennent à la 7º subdivision de la 5º race de la 4º ronde, et comme cette subdivision a débuté il y a un million d'années, on peut se faire que idée du nombre de siècles que notre humanité, comme telle, a dû traverser, cien que sur cette lerre pour en arriver là.

Il parall qu'il y a, sur le chemin de notre évolution, un point difficile à passer ; que les adeptes ont déjà franchi, mais que beaucoup d'entre nons ne passeront très-certainement pas de même : d'est le milieu de la 5º ronde, le point de transition entre cette ronde et la or. Gelui qui, comme le mahatma, a surmenté ce suprême danger, que les théosophes comparent à celui d'une mer bouleuse et où, dissentils, tant de mortels périssent pour toujours, n'aura plus rien à redouter; l'immortalité lui sera désormais acquise. Pour la théosophie, comme pour le christianisme, d'ailleurs, il y a besuesup d'appelés, mais pen d'élus. Tous les grains de blé qui se sèment ne poussent point en épis. Pent-on raisonnablement accuser la nature d'injustice, parce que tant de germes pourrissent dans la terre ou sont dispersés par le vent? Telle est la doctrine théosophique. Ce n'est ni la grâce ni la prédestination chrétiennes, mais, pour être de la nature, ce n'en est pas moins une prédestination; car, nous l'avons constaté, les monades sont inégales; il y a des idiots, qui ne se sont pas faits ce qu'ils sont, et qui pourtant, — le Theosophist l'affirme, — ne jouiront pas de la vie éternelle!

En disant qu'il y a des idiots qui ne se sont pas faits ce qu'ils sont, j'énonce assurément une de ces vérités comme nous les comprenons en Occident : mais la nouvelle théosophie ne l'entend pas de la sorte. Pour elle, an effet, toute forme de manifestation de la vie est le résultat fatal d'une loi « qui fait dépendre du mode d'existence a antérieure la nature de la suivante. . Cette loi est celle du Karma, de la racine sanscrite Kr. qui signifle « faire » et « agir » ; elle régit. non sealement la vio spirituelle et morale, mais la phénoménalité physique. En ce qui nous concerne, c'est elle qui nous a faits, tant au physique qu'au moral, ce que nous sommes; « Nous ne subissons en cette vie, dit le traducteur français du catéchisme boude dhique de M. Olcott, que le sort mérité par nos propres agissea ments antérieurs. Peut-on se plaindre, dans ces conditions, « d'autres que de soi-même? Et comme le bouddhisme ajoute que nous préparons aussi dans cette vie la nature de notre existence « sujvante, quelle incitation au devoir basée sur l'expérience même « do chaque jour! et, je dirai plus, quelle simple et parfaite solution « de la question sociale, pendante en Occident, si cette doctrine était « pleinement admise, ce qu'on appelle vécue, c'est-à-dire si chacun « y conformait sa conduito, »

La doctrine du Karma et des réinearnations, dont la nouvelle théosophie a fait sa base morale, est du plus pur bouddhisme, et la bouddhisme lui même l'a prise au brahmanisme. Elle fut imaginée

<sup>1)</sup> Karma ou karman Lignille donc litteralement a muyre » ou « action ».

pour rendre raison de la différence des castes et, subsidiairement, pour assurer, en même temps que la tranquillité et le repos des classes dirigeantes, la soumission résignée et la servitude des autres : les Védes ne la connaissent point. Le bouddhisme, en l'adoptant, y imprima, à côté de la marque religieuse d'origine, une sorte de cachet philosophique qui, tout en paraissant en relever la signification, lui donna le caractère d'une loi de nature et ne fit de la sorte qu'en fortifier le principe.

En quoi consiste donc, d'après le bouddhisme et dans la théorie théosophique de la société de Madras, la réincarnation comme conséquence du Karma? Les Brahmanes, les Egyptiens, l'école de Pythagore et nos Druides croyaient que les ames, en passant d'un corps dans un autre, conservaient leur identité. La philosophie Sankhya est aussi en partie de cet avis : l'amo (Pourouscha) est éternelle, incréée, individuelle, immuable, comme monade, dans tous ses changements, quoiqu'elle perdo la conscience d'un passage à l'autre, pour ne la retrouver, suivant les uns, qu'au terme de l'évolution, après des milliers et des milliers de siècles vécus. Cette philosophie admet, conséquemment, deux genres de vies pour la monade ; la vie individuelle, qui ne périt point, et la vie personnelle, qui change avec la forme de l'existence. Dans une conférence qu'il a donnée à Londres, au mois de juin dernier, le chéla de Kout-Houmi a dit que la monade, en tant qu'individualité, est éternelle, et M. Olcoit a posé comme principe de la transmigration la dualité dont il est question ici. On doit donc croire que la nouvelle théosophie professe, à cet égard, la philosophie sankhya. C'est, du reste, la doctrine de tout le bouddhisme septentrional, qui est celle dont s'est inspirée la société théosophique, Quant aux bouddhistes du sud, ils repoussent la pérennité des monados, comme celle de la matière,

Dans ce système, toute naissance, entendue de la personne, est donc une nouvelle naissance plutôt qu'une renaissance; ce n'est pas une métempsychose, mais une métamorphose. Les bouddhistes rendent l'idée sensible par les comparaisons de la lampe et de l'arbre; « Une lampe, disent-ils, est allumée à une autre lampe; les deux lampes sont différentes, mais la seconde tient sa lumière de l'autre seulement et n'aurait pu être allumée sans elle. L'arbre produit un fruit, de ce fruit nait un autre arbre, etc. Le dernier arbre n'est pas le même que le premier, mais il en est une conséquence; si le pre-

mier arbre n'eût pas existé, le dernier n'aurait pu exister non plus. L'homme est l'arbre, sea actions sont les fruits, la force qui viville les fruits est le désir. Tant que le désir persiste, l'évolution confinue: les bonnes et mauvaises actions déterminent la qualité du fruit, de sorte que l'existence, qui résulte de ces mouvements, sera heureuse ou maiheureuse, la nature du fruit influent sur l'arbre qui en nall, " » Sangermano, cité par Koppen\*, dit du bouddhisme an Birmanie qu' « il admet une métempsychose, mais dans un sens tout « différent de celle de Pythagore, qui enseignait que l'âme, après la « mort du corps, allait en occuper et animer un autre. Les Birmans, « au contraire, comme beaucoup d'autres nations de l'Inde, disent e que, à la mort d'un homme, d'un animal ou d'un autre être vivant, « l'âme périt avec le corps ; mais qu'ensuite de cette complète dissolution unit un autro individu, qui sera homme, bête ou Nat a (Diva), selon les mérites ou démérites des actions de la via précédente, etc. . C'est aussi l'explication que donnent de la métemnsychose ou métamorphose les bouddhistes de Ceylan. La philosophie sankya est moios matérialiste. Elle enseigne que, si l'âme ou monade n'a pas de commencement, elle ne saurait non plus avoir de fin ; elle ne meurt donc point, elle se transforme, tout en conservant, non pas la conscience personnelle, mais ce qu'on appelle l'égoité. Le bouddhisme thibétain a adopté cette façon de voir, qu'il a transmise à la nouvelle théosophie. Il y a, néanmoins, ajouté un trait essential, celui de la réapparition de la conscience à intervalles éloignés et son entier épanouissement final, avec cessation du désir. dans le Nirvana, qui, loin d'être ici un éternel néant, est plutôt une sorte de synthèse générale consciente de tout le devenu dans la sérénité d'un éternel repos.

La société théosophique de Madras ne paralt pas avoir, sur la nature de l'évolution, d'autre doctrine que celle-là. Et cette doctrine, M. le colonel Olcott, dans son catéchisme bouddhique, estime qu'elle répond à la loi de sélection du darwinisme, « l'idée racine » de l'une et de l'autre lui paraissant être la même. Je ne crois pas que ce solt exact. Loin de répondre au principe du transformisme, tel que l'entend la science, la théorie des réinearnations nous semble

1) Die Religion des Buddha, t. 1, p. 303.

t) Tennent, Das Christenshum auf Ceylan, p. 117 et suiv.; Hardy, passim; Weber, Die neuesten Forschungen nuf dem Gebiete des Buddhismus, p. 18.

en être le contre-pied. Ce qui se transforme, d'après cette théorie, c'est, comme nous venons de le voir, l'éternelle monade individuelle : le karma de l'individu y est considéré comme présidant aux transformations des genres, des espèces et des races; comme les déterminant et les différenciant. Or, c'est tout le contraire qui aurait lieu, d'après le système transformiste scientifique, lei, il n'y a d'originel qu'un monon général indifférencie, d'où se seraient irradiés, par frac-Connements successifs, suivant des lois d'hérédité et d'adaptation, les règnes, genres, espèces et races; l'individu y est tenu, non point, ainsi que l'enseignent la philosophie sankhya, le bouddhisme thibétain et la nouvelle théosophie, pour une évolution de lui-même, liée à un karma individuel, mais pour la résultante d'un karma collectif additionne, où, par consequent, il ne saurait, comme tel, avoir la moindre part de responsabilité personnelle. En admettant, ainsi que le fait, d'ailleurs, la nouvelle théosophie, une unité de substance dont lout serait émané, conséquemment l'indivision originelle, on est hien obligé d'admettre aussi que la monade individuelle ne se produit qu'à un moment de l'évolution; que, puisqu'elle est émanée en tant que monade, elle ne saurait être principielle et a eu nécessairement un début qui, pour si loin qu'on le reporte, a encore derrière lui l'éternité; qu'elle n'est donc pas éternelle, mais devenue, comme telle, à la suite de différenciations, dans la production ou le harma desquelles elle n'est absolument pour rien. En supposant, d'autre part, comme y est, du reste forcée la philosophie Sankhya, pour rendre raison du déterminisme des responsabilités de l'individu dans la série évolutionnelle, la pérennité de la monade, on pose à l'origine de l'évolution une différenciation générale préexistante. c'est-à-dire un karma sans déterminisme lui-même, ce qui implique contradiction ; de plus, on sape par la hase l'idée du monon originel. nécessairement indifférencié, sans quoi ce un serait plus un monon, idée que le bouddhisme et la nouvelle théosophie liennent, pourtant, et doivent tenir pour le fondement même de tout leur édifice. Il suit de la que le déterminisme originel de l'individu n'étant pas de son fait, l'individu n'est personnellement pour rien dans le mouvement qui a déterminé les différenciations d'où sont sortis les règnes de la nature et, subséquemment, par suite d'hérédité et d'adaptation, les genres, les espèces, les races et les familles; que nous pe sommes consciemment responsables d'aucune portion du devenu, notre karma individuel ne s'exerçant que dans les limites du présent et en vue d'un devenir, dans l'évolution duquel ce présent ne concourt que pour une part infinitésimale; que, si les situations individuelles sont bien ici-bas, — ce que nous croyons aussi, cela va sans dire, — l'effet de causes antérieures, ces causes n'ont par été toutes engendrées, ainsi que l'enseignent le bouddhisme septentrional et la nouvelle théosophie, par celui qui en subit les conséquences.

Une question singulière a été adressée par un croyant à la direction du Theosophist. Cette question, la voici, littéralement traduite : « La renaissance est-elle dans le père et transmisé par lui à la mère? Ou est-elle dans la mère, après que le corps physique a atteint en son sein un certain développement? » La Theosophist répond à cela dans son numéro de septembre de cette année : « La renaissance n'est ni dans le mâle ni dans la femelle. L'entité qui se réincarne après avoir passé par le Dévachan ou l'Avitchi, suivant le cas, est attiré dans le corps physique immédiatement après la naissance de celui-ci, quand l'enfant commence à respirer, conformément à ses affinités. Naturellement l'atmu (7° principe) n'entre jamais dans le corps; il obombre (overshadows) seulement l'individu. »

Cette réponse, qui ressort logiquement, du reste, de l'ensemble de la doctrine, complète ce que nous venons de dire de la différence radicale qui existe entre l'évolution scientifique darwinienne et la théorie théosophique.

Nous avons constaté plus haut que les théosophes considérant la doctrine du karma individuel comme « une solution simple et parfaite de la question sociale pendanté en Occident. » S'il fallait augurer de ce que pourrait être cette solution par l'état social qu'a produit et qu'entretient encore dans l'Inde la doctrine des réincarnations selon le mérite, voici ce que nous aurions :

- Celui qui souffre de sa destinée n'y verrait plus une injustice et
   cesserait de porter envie à ses frères plus heureux. Le gouverné
- · serait convaince de la nécessaté d'un pouvoir fort et se plierait vo-
- · lontiers et de plein gré à une situation plus modeste vis-à-vis de
- · l'autorità . »

Je ne sais si l'auteur allemand dont je reproduis ici les paroles est néo théosophe ou spirite de l'école d'Allan-Kardec; mais qu'il soit spirite Kardécien ou théosophe brahmano-houddhique; qu'il ne soit même ni l'un ni l'autre, la conséquence qu'il tire du principe ne nous

<sup>1)</sup> Carl Pastor, Culturhistorische Bilder.

en paralt pas moins la seule logique qui y soit impliquée. A ce compte, il est fort douteux que la démocratic occidentale fasse à la doctrine un meilleur accueil que la démocratic grecque au Pythagerteisme, dans lequel elle ne voulut voir qu'un auxiliaire de l'aristecratic et qu'elle traita en conséquence, notamment à Crotone.

### VIII.

La plupart des principes que nous venons d'exposer, la nouvelle théosophie les tient du Bouddhisme thibètain. D'autres lui sont plus particuliers, quoique lui venant d'un Bouddhisme ésotérique par l'intermédiaire des arhats de l'Ilmalaya. Parmi ces derniers nous citerons notamment ce qui est relatif aux Elémentaux et aux Élémentaires, aux Dhyan-Ghoans, au Kama-Loca, au Bevachan et à l'Avitchi, auxqueis il a été fait allusion dans ce qui précède.

Les Elémentaux sont des créatures semi-intelligentes de la lumière astrale, dit M. Sinnet! Ils appartiennent à un règne de la nature entièrement différent de nous. Il ne serait pas possible, quant à présent, de rian préciser à l'égard de leurs attributs, « par la raison « bien simple que les adéptes se sont réservé le secret de cette connaissance et s'en sont rigoureusement interdit la propagation. » La possession de ce secret serait, entre les mains des méchants, une arme des plus dangereuses. C'est, en effet, par la puissance qu'ils ent sur les Elémentaux, dont ils commandent les mouvements, que les mahatmas opèrent les prodiges dont nous avons parlé. Ces sortes d'esprits rappellent assez bien les démons de Pythagore, ceux d'Hièrodès, d'Anaximandre, d'Héraclite surtout.

Quant aux Élémentaires, ce sont des démons d'un ordre inférieur à ceiui des Elémentaux; ils appartiennment à l'atmosphère de la terre et us sout pas intelligents. La nouvelle Théosophie explique par des espiègleries et souvent des méchancetés de ces mystérieux agents la plupart des phénomènes spirites et tout ce qui se rattache à la magie noire.

Il ne parali pas y avoir une manifestation de la force à laquelle ne préside un Elémental ou un Elémentaire : tout en est pénétré.

<sup>1)</sup> Esol. Budd., p. 06.

Au-deasus de ces démons il en est d'autres, que l'on pourrait com parer aux héros de la mythologie grecque : ce sont les Dhyan Chohans. Dans la philosophie adoditi, mélange de vedântisme et de givalsmo, ces esprits supérieurs, « représentant l'intelligence cosmique totalisée », sont tenus pour « les artisans immédiats des mondes », de véritables démiurges. Comme artisans et ordennateurs, « ils sont le principe élémentaire de l'univers, quo qu'ils soient en même temps le résultat de l'évolution cosmique, « Comme tels, ils ont dû nécessairement passer par les états successits que nous avons dits. Semblables aux dieux de l'Olympe ou, du moins, aux héros, ce sont des parvenus, qui ont atteint au sixième principe et conquis par leurs efforts la haute position qu'ils occupent, position à laquelle chacun de nous peut prétendre. Les théosophes en font « les gardiens et les guides des planètes », ce qui rapproche singulièrement la doctrine de la théorie sabéenne sous ce rapport. Chaque planète a son Dhyan-Choan, Le grand Képler ne croyait-il pas à l'esprit de la Terre!

Le Devachan et l'Avitéhi répondent partiellement au Ciel et à l'Enfer des chrétiens. Je dis partiellement, car ce ne sent point des localisations fixes et d'une nature uniforme pour tous, mais de simples situations proportionnées, quant à leurs degrés d'élévation ou d'abaissement, au karma de chacun. La vie n'y est donc pas objective, mais subjective. Elle n'y est pas non plus éternelle, et c'est en quoi elle diffère encore de calle de notre Ciel et de notre Enfer. « Dans le · Devachan, dit M. Sinnet, ce qui survit n'est pas simplement la « monade individuelle, qui traverse tous les changements du coua rant évolutionnel et passe de corps en corps, de planète en planète. · et ainsi de suite; ce qui survit dans le Dévachan, c'est la person-· nalité consciente de l'homme, » Cette personnalité étant demeurée jusque-là inconsciente de ses transformations, il eat été, ce semble, plus exact de dire, non pas qu'elle survit, mais qu'elle se retrouve enfin dans l'état dévachanique. Et elle s'y retrouve, paraît-il, avec toutes ses affections, avec tout ce qui a fait sa joie at peut assurer son bonheur : « Dans cet état, ajoule notre auteur, on ignore tout ce a qui se passe sur la terre. Sans cela il n'y aurait pas de vrai bon-« heur après la mort. Un ciel d'où, comme du haut d'un observa-« toire, on pourrait voir les misères, de notre planète, serait vérita-· blement un lieu de souffrances morales aigués pour ses habitants

· les plus désintéressés et les plus méritants, un séjour d'autant plus

« pénible qu'on aurait été plus aimant et mailleur!. » Saint-Anselme me semble avoir eu de la béatitude céleste une idée qui se rapproche de celle-là: « Quiconque, dit-il, méritara de régner avec « Dieu, tout es qu'il voudra sera au Ciel et sur la terre, et tout ca « qu'il ne voudra pas ne sera ni sur la terre ni au Ciel, parce que la « gloire n'est autre chose qu'un parfait accomplissement de la vo- « lonté du juste. » Ce qui revient à dire que la vie du juste dans le Ciel, comme celle du Dévachan, «st hien une vie subjective.

Ainsi que je le disais plus haut, le Dévachan n'est donc pas un endroit, un lieu, mais un état; il en est de même de l'Avitchi, son antipode, qu'il ne faut pas contondre avec l'Enfer. La philosophie bouddhique ésotérique reconnaît trois lokas; 1º le Kama loka ou le monde des désirs, des passions, des appétits terrestres; 2º le Roupa loka ou le monde des ombres et des formes, avec objectivité, mais saus substance; 3º l'Aroupa loka ou le monde sans forme, monde dont les habitants, quolque réels, n'ont ni corps, ni conteur, ni rien de saisissable par nos sens, à nous, mortels. Le premier de ces mondes est le nôtre; le deuxième, le Dévachan et l'Avitchi; le troisième, le Nirvana. Comme le travail et le changement sont incessants, tant que l'évolution n'a pas atteint à ce dernier état, ni l'Avitchi ni le Dévachan ne sont des conditions éternelles; on peut en être tiré par son karma, pour renaître, sur la terre ou ailleurs, et continuer le mouvament, soit d'avance, soit de recut.

Il y aurait beaucoup à dire encore, non-seulement sur l'évolution d'outre-tombe, telle que l'entend le Bouddhisme des arbats thibétains, mais sur le reste de la doctrine néo-théosophique. Nous oroyons, néaumoins, avoir donné une idée suffisante de cette doctrine, et c'est tout ne que pouvait nous permettre un article de Revue.

### J. BAISSAC.

NOTA. — Nous avons dit, dans notre premier article, que ni Man Blavatsky ni M. Mohini ne paraissaient connaître personnellement le mahatma Kout-Houmi. On nous fait observer que, durant les sept années que Man Blavatsky a passées au Thibet, elle a eu.

<sup>1)</sup> Esot. Buddh.

au contraire, fréquemment l'occasion de voir Kout-Houmi chez iu.. Quant à M. Mohiñi, il ne connaissait pas encore son maltre, il est vrai, lorsque fut écrit, près de 15 mois avant sa publication, l'article du *Theorophist* dont nous avions cru pouvoir inférer que le chéla n'avait peut-être jamais vu l'illustre gourou thibâtain : mais il nous fait dire qu'il l'a connu depais et a eu avec lui des rapports de disciple à maltre.

J. B.

## LA FILLE AUX MAINS COUPÉES

Je veux m'occuper d'une légende assez étrange qui a déjà été l'objet de travaux importants de MM. d'Ancona et Wesselofski. Le sujet dont je me propose de parier n'est donc pas nouveau et je serai obligé, plus d'une fois, de revenir aux études de mes savants prédécesseurs : isolées des leurs, les recherches, les découvertes que j'ai faites moi-même demeureraient incomplètes et obcures. Je n'ai, du reste, pas la prétention de dire le dernier mot sur le conie de La fille aux mains compées ni de signaler tous les rapprochements auxquels il peut donner lieu, car à chaque instant on découvre de nouvelles références.

Le conte de La fille a la main ou aux mains coupées, existe sur des points fort étoignés les uns des antres; les événements qui aménent la mutilation sont souvent fort différents et dans la plupart des rédactions, ce conte se développe par l'agrégation de plusieurs autres récits. Je rencentrai pour la première fois cette singulière histoire, quand, en 1866, je m'associai à M. Albert de Curcourt, pour traduire le livre de Gutierre Dias de Gamez qui, au xve siècle, sous le titre de Victorial, raconta la vie accidentée de don Pero Nino, chevalier aventureux et un peu aventurier dont il était l'Alferez. Venu en France à la suite de ce seigneur, Gamez apprit, il ne dit pas comment, un épisode par lequel il prétendait exposer les causes des longues guerres qui se produisirent entre ce royaume et l'Angleterre. C'est cette version dont je veux d'abord parier et qui servira comme de base à ce petit travail.

Gamez raconte qu'un duc de Guienne conçut, après la mort de sa femme, une affreuse passion pour sa illle. Je me borne à indiquer rapidement cette répugnante situation, mais je pense devoir donner le reste de la légende: « La damoisoile appela un sion serviteur à qui elle se flait et lui raconta toute la chose, et comment son père lui avait baisé les mains. Et pour empêcher un si grand péché, elle lui dit : Je veux que lu coupes mes mains et lu lieras mes bras afin que je ne menre pas. Le serviteur se défendit de faire telle chose, mais elle lui dit : Tu me les couperas, ou je me tuerai avec ce couteau. Je puis bien vivre sans mains, ou autrement tu ne me verras plus, ni toi, ni personne.

- a Et la damoiselle prit un bassin d'argent et un couteau qu'elle tenait tont près et bien aiguisé et posa les mains sur le bassin et dit; Coupe sans crainte, et ainsi le serviteur les lui trancha et les plaça dans le bassin avec le couteau et le sang; il lui lia les bras, puis couvrit le bassin avec un drap, le mit de côté et s'en fut. Le lendemain le duc vint pour voir sa fille et s'assit près d'ella sur l'estrate; et la regardant, il la vit très-pâle, telle que jamais elle ne l'avait été, et lui voulut prendre les mains, comme il avait contume de le faire. Elle, alors, leva ses bras qui étaient liés, et quand il ne vit point de mains il fut fort étonné et dit : Qu'est-ce ceci, fille?
- « Elle répondit : Seigneur pira, ce n'est pas sans raison ; par yous je jus engendrée, vous baisiez mes mains; et les mains baisées par un père, voilà ce qu'elles méritent. Alors le duc très courreucé contra sa fille. Il appeler ceux de son conseil et leur racenta la chose, et il dit que puisque sa fille n'avait point ou pitié de lui, on ne devait pas avoir pitié d'elle et qu'il voulait qu'elle mourût, mais qu'il demandait avis sur le genre de mort qu'elle devait subir. Les conseillers répondirent ; - La loi n'est pas qu'elle meure; la loi ordonne qu'une femme de lignage royal qui a commis une faute ne suit pas mise à mort, mais qu'on la place sur un vaisseau toute seule et cans nulle compagnie; et si elle a des enfants conçus contre l'honneur, qu'on les y place près d'elle, qu'on hi donne son tronsseau et tout ce qui lui appartient, et ce dont elle peut avoir besoin pour se substanter, et que l'un conduise le vaisseau en mer si loin que la terre ne se voic plus, qu'alors on déploie les voiles et qu'on la laisse ainsi seule sur les flois.
- Et de la sorte il fut fait incontinent. On appareilla une nel et onmit la damoiselle dedans avec tout ce qui lui appartennit ainsi que le bassin contenant les mains et le sang, et des hommes entrérent dans d'autres vaisseaux pour conduire la nef. Quand ils eurent perdu la terre de vue, laissant la damoiselle toute seule, ils ravinrent au rivage. Tout ce jour et toute la nuit, la damoiselle ne fit que pleurer, appelant Dieu et Sainte-Marie, les priant de la secourir et conduire à hon port, et d'avoir merci de son ame. Et comme elle était très-

faible à cause qu'elle avait perdu heaucoup de sang, eile s'endormit au point du jour; et la nef, comme il n'y avait personne qui la dirigeat, s'en alloit, poussée par les vents et les endes, tantét d'un côté, tantôt d'un autre sans suivre de route certaine. Tandis qu'elle dormait ainsi la Vierge Sainte-Marie lui apparut dans un songo et hu dit; — Ma fille que veux tu? Vois, je sois la mère de Dieu, qui secours les tristes et les désolés au temps de leur plus grande détresse. Je suis celle que tu as invoquée si instamment.

« Et la damoiselle répondit : - Dame, si tu es la Vierge-Marie, je te demande d'avoir les mains saînes comme je les avais, et de m'enlever ces douleurs et de me délivrer du grand péril dans lequel je me trouve et de me conduire à bon port. - Et la Vierge lui dit : - Ma fille, du premier jour que tu m'as appelée, J'étais avec toi pour te préserver du péché, mais comme Dieu counait les cœurs de chacun, parfois il laisse ses amis souffrir et tomber dans quelques maux pour que leur palience et force soient éprouvées, afin que leur gloire et récompense soient plus grandes. Et pour que tu oroies bien que Je suis la Vierge Sainte-Marie, regarde, tu as les mains comme lu les avais, et tu seras bientôt à bon port et consolée et très honorée. -Dans la grande joie qu'elle éprouvait à se retrouver avac ses mains, et ne sentant plus de douleur, la damoiselle se reveilla très-allègre et ne vit plus rien de la vision qui lui était apparue, mais elle était guerie et rendit grace à Dien. Il commença à s'élever un vent très doux du côté do la France, et la nef se mit à suivre une route aussi droite que si quelqu'un cut tenu le gouvernail. Peu d'heures après, la demoiselle apercut l'Angleterre, mais elle ne savait pas quelle terre c'était ; cinglant aussi dans cette direction, vers le soir se montra une flotte. C'était un frère du roi d'Angleterre qui revenait d'Irlande. Dès qu'il aperent la nof, il fit porter sur elle, et lui et ses gens furent très émerveillés d'une telle aventure, quand ils apprirent de la demoiseile qui elle était. Elle lui raconta tout ce qui avait eu lieu; et tous eurent grande pitié d'elle. Ce saigneur regarda cela comme une heureuse fortuns et conduisit la damoiselle en Angleterre très honorablement, et se maria avec elle. Ensuite lorsque le duc de Guienne mourut sans laisser d'autres héritiers, ce seigneur anglais vint en Guienne avec sa femme réclamer le duché; mais les Français ne le lui voulurent pas donner. Au contraire, ils le chassèrent du pays, car ils avaient toujours été ses ennemis. Le duc de Guienne, quoiqu'il ent appris le miracle, n'avnit plus jamais aimé sa fille,

aussi quand la mort approcha, il donna le duché au roi de France. Et tel fut le principe de la guerre qui dure encore aujourd'hul . .

Il est probable que o'est Eléonore de Guienne que Gamez a transformée en une chaste princesse, cette même Eléonore à laquelle Philippe Mousket (Chronique, t. 1, p. 245) donnait pour mère un diable
ayant, sous une forme féminine, séduit un duc d'Aquitaine. Je n'ai
pas à rechercher comment Games a été amené à mèler ainsi le souvenir de la première femme de Louis VII à une fable évidemment
fort ancienne qui, comme l'a remarqué M. Wesselofski, remplit tout
un cycle et s'augmente, comme on va le voir, dans ses autres versions, d'une seconde partie omise par l'auteur espagnol et se confondant avec le cycle très vaste aussi de l'épouse calemniée et persécutée.

La fiction qui nous occupe se divise en trois hranches. L'une a pour début la version de Gamez, mais s'allonge de la continuation dont je parlais tout à l'heure et qu'a omise l'alferez de Pero Niño. La seconde, avec diverses variantes, reproduit cette autra parlie, mais ne renferme plus l'histoire des mains coupées; enfin la troisième branche contient un nombre assez considérable de contes de différents pays où l'amour incestueux à disparu et dans lesquels l'amputation des mains a des causes diverses.

La Manckine est une des œuvres principales appartenant à la première branche. Ce roman en vers fut composé au xm² siècle par Philippe de Beaumanoir, seigneur de Henry, le même à qui l'on doit les Contumes du Beauvoisis. La Manckine, analysée dans l'Histoire de France, t. XXII, p. 864, (voir encora le même ouvrage, t. XX, p. 394, t. XXII, 228, t. XXIII, p. 680), a été publiée à Paris en 1840 par M. Francisque Michel. Le même a inséré dans le Théâtre français au moyen-ège, édité avec Montmerqué un mystère provenant de ce roman, mystère qui a de nouveau été imprimé dans le tome V des Miracles de Notre-Dame, de la Société des anciens textes. Enfin cette Société doit taire paraltre une traduction en prose de la Manckine, traduction exécutée au xvª siècle par Wanquelin, bourgeois de Mons.

Un roi de Hongrie, resté voul, est supplié par ses barons de se remarier. Il a promis à la feue reine de n'épouser qu'une femme qui lui ressemblerait et ne trouve cette ressemblance que dans sa fille Joie.

<sup>1)</sup> Le Victorial, p. 260 at sniv.

Celle-ci, outrée des desseins de son père, se coupe la main gauche qui lombe dans un fleuve coulant au-dessous de la cuisine où cet acte a lieu. Son père, furieux, la condamne à être brûlée vive. Un mannequin - de la le titre du roman - est mis a la place de Joie, que l'on embarque. Elle aborde en Ecosse et rencontre le roi de co pays. Il s'éprend d'elle et l'épouse. Ici cesse la ressemblance avec la légende du Victorial et commence une autre partie, où une méchante belle-mère joue le même rôle odieux que dans quantité d'autres fictions qui appartiennent au cycle de l'épouse calomniée. Joje acconche d'un beau prince pendant l'absence de sou mari. La mère de celui-ci intercepte la lettre qui apprend cette nouvelle à son fils et y substitue une autre missive par laquelle on lut fait savoir qu'il est père d'un monstre. Le roi ordonne d'attendre son relour avant de rien décider sur le sort de Joie. A cette lettre, sa mère en substitue de nouveau une autre, où il est enjoint au sénéchal de livrer Joie au bûcher. Cette fois encore la reine est sanvée par un mannequin qu'on brâle à sa place et elle s'embarque avec son enfant. Le roi revient, découvre la vérifé, fait enfermer sa mère et se met en quête de sa femme. Au bout de sept ans, il la retrouve à Rome. Là est aussi le roi de liongrie, tourmenté par ses remords. Il fait dans une église une confession publique. Joie, témois de son repentir, se fait connaltre. On retrouve dans une fontaine la main qui jadis a été avalée par un esturgeon, ot qui, graco à une benédiction du Pape, va se rattucher an bras de la reine

En Italie, le même sojet a été traité dans une vicille œuvre dramatique qui a été imprimée par les soins de M. d'Ancona. La rappretentazione di Santa Ultra i. Inutile d'en analyser le commencement, qui est presque identique à celui de la Manekine, seulement le roi de Hongrie y est devenu un empereur romain, et sa fille, comme dans le Victorial, se fait couper les deux mains. Rencontrée par le roi de Brelagne, Uliva est conduite dans son palais avec la charge de veiller sur le prince royal encore au berceau est renversé; n'ayant pas de mains, Uliva ne peut le relever; le baron l'accuse du meurtre de l'enfant qui s'est tué dans sa chute. Condamnée à mort, le séné-

Pise, Nistri, 1863, et Sacre rapprenentazioni dei Scraff XIV, XV, XVI. Pirenze, successori Le Monnier, t. III, p. 235.

chal, qui en a pitié, la conduit dans la forêt où elle a été trouvée. La Vierge lui apparaît, lui rend ses mains et lui indique un monastère où elle trouvera un abri. Un mauvais prêtre l'accuse d'avoir volé un calice. Uliva est placée dans une barque qu'on abandonne aux flots. Elle est rencontrée par des marchands qui la ménent au roi de Castille; celui-ci l'épouse, mais bientôt il est attiré loin de son royaume par une guerre. C'est alors qu'Uliva met au monde un flis et que sa belle mère jone exactement le même rôte que celle de la Manchine. Uliva, pendant qu'on brûte un mannequin à sa place, est encore une fois abandonnée dans une barque. Elle finit par arriver à Rome, où elle retrouve son mari qui était venu chercher l'absolution, car dans l'indignation que lui avaient causée les trames de sa mère, il l'avait fait périr. Le roi de Castille, reconnaît sa femme, l'empereur, sa fille et tout finit bien.

Une nouvelle toscans, la Madra Oliva (Archivio per lo studio delle tradizioni popolari, t. I. p. 520) reproduit les mêmes épisodes, mais, comme dans quelques contes dont il sera parlé plus tard, Oliva retrouve ses mains en plongeant ses moignons dans une fontaine pour en retirer ses enfants qu'elle y avait laissés tomber. Une variante, toscano aussi, la Bella Oliva diffère de la Madre Oliva par l'absence des mains coupées et appartient à la seconde branche. Le Mystère de Stella, que M. d'Ancona a publié dans ses Sacre rapprezentationi, présente, avec celui d'Uliva, d'assez grandes ressemblances pour qu'il soit inutile de s'y arrêter, Disons encore, pour finir avec ce que l'Imlie nous offre sur ce sujet, que dans un conte du Pentamerone, Penta Manomozza repoussant l'amour de son frère, se coupe une main (Voyez La Nevelleja forentina d'Imbriani, p. 158).

L'histoire de la fille du roi de Dacie ne diffère pas beaucoup de cette dounée; à la suite d'incidents à pou de choses près semblables à ceux qui forment le début du roman de la Manekine et du Mystère de Santa Uliva, Elisa arrive à Rome; un prince allemand, le duc Apardo, la voit et devient amoureux d'elle. Les miracles se succèdent. Elisa recouvre ses mains, des voix célestes engagent Apardo à épouser la belle inconnue, un saint ermite l'y détermine, le mariage a lieu et amène les mêmes événements que dans les deux versions précédentes. Revenue à Rome, Elisa y est choisie par un grand seigneur allemand pour nourrice de son fils. Le duc Apardo, venu chez ce seigneur, y réconnalt sa femme.

On retrouve la plupart de ces incidents dans une version catalane,

Historia del reg de Hungria. Mais ici la jeune fille aux mains couples débarque à Marseille. Le comte de Provence la voit, l'aime et l'épouse malgré sa mère. Il obtient de sa femme le récit de ce qui lui est arrivé et se rend près du roi de Hongrie, son beau-père. Celui-ci, repentant de son coupable amour, reçoit très bien son gendre, et le retient si longtemps à sa cour que la belle-mère de la comtesse peut exécuter les noirceurs que nous avons déjà racontées. Placée dans une frèle embarcation, la joune femme aborde près d'un couvent de religieuses; elle y est accueillie par l'abbesse et y mène une sainte vie. Au bout de cinq ans, elle était un jour en oraison quand elle vit un prêtre qui voulait dire la messe et n'avait personne pour la servir. Elle éprouva un vif désir de pouvoir l'aider, et tout à coup aperçut deux belles mains, elle étendit ses poignets vers elles et elles vinrent aussirôt s'y attacher.

Gependant le comte était revenu à Marseille, mais, irrité contra sa mare, il se décida à quitter ses États, déterminé à n'y revenir qu'avec sa femme. Après treize ans de recherches, il la découvrit enfin dans le monastère où elle s'était réfugiée, il la ramena à Marseille et un eut plusieurs cufants. Une de ses filles fut mariée à un roi de France, une autre à un roi da Castille, la troisième au roi d'Angleterre.

L'histoire des mains coupées ne s'est par arrêtée là. Nous allons la suivre dans diverses contrées; mais nous l'y retrouverons dégagée du début des romans précédemment analysés. Allons d'abord en Catalogne. Le Rondallagre nous offre un conte, Lo Castell de iras y no hicentus (première série, page 60), où nous voyons un pere très pauvre donner sa fille au diable. Au moment où le Manvais doit s'emparer d'elle, elle fait le signe de la croix et Satan prend la faite, mais il exige que le père coupe la main droite de son enfant, ce qui est exécuté. Le diable revient, la pauvre fille se signe de la main gauche et échappe encore à son persécuteur. Celui-ci enjoint au père de couper aussi cette main, et il est obéi Une troisième feis la jenne fille simule le signe de la croix avec la tête et le démon ordonne qu'elle sera tranchée, mais sa victime prend la fuite et se réfugie dans une grotte. Les chiens du roi l'y nourrissent de leur pain et deviennent si maigres que leur maître voulant en savoir la causa les

Documentos de la corona de Aragon, t. XIII. Documentos teterarios en antigua lengua catalana (Siglo XIV, y XV), Barceloha, 1857, p. 53-79.

fait suivre, découvre la jeune tille et l'épouse. Nous retrouverons ce chasseur et ces chiens dans un conte breton.

Le roi part pour une longue guerre; pendant son absence, sa femme accouche d'un fils et d'une fille. Le diable jour le rôle attribué à des belles-mères dans d'autres versions et substitue une fettre à celle qui apporte l'héureuse nouvelle, une nutre lettre également substituée ocdonne de noyer les Jumeaux. Ils sont sauvés par un meunier. Ce sont eux qui deviannent les héros du reste du conte; ils ont de merveilleuses aventures dont nous n'avons pas à nous occuper. A la fin, le roi retrouve ses enfants, puis sa femme qui a recouvré ses mains, on ne dit pas comment.

M. Paul Sébillot nous a donné de ce conte deux versions bretonnes dont l'une offre de l'analogie avoc le récit catalan. (Contes de paysans et de pêcheurs, p. 215.)

Un paysan a promis au diable de lui livrer un enfant dont il attend la naissance. Sa fenume met au monde une fille. Elle eut pour marraine une religieuse. Celle-ci ayant connaissance de l'odieux marché, quand sa filleule devint un peu grande, l'avertit de ce qu'elle aurait à faire pour échapper à l'esprit du mal : « Quand le diable viendra pour te chercher, lui dit-elle, tu feras le signe de la croix avec la main droite en passant devant les calvaires. S'il te la coupe, tu te signeras de la gauche, et, s'il te la coupe encore, tu salueras les croix de la tête. »

Quand la fille ent sept ans, le diable l'emmena. Elle suivit exactement les prescriptions de sa marraine, et comme celle-ci l'avait prévu, elle perdit ses mains, mais le diable renouça à l'emporter.

La pauvre petite gagna un bois et se réfugia dans un tronc d'arbre où elle vécut assez longtemps pour devenir une belle jeune fille et inspirer une violente passion au mattre d'un château voisin qui l'épousa en dépit de ses parents, lei commencent les persécutions et les ruses d'une belle-mère, telles que nous les avons déjà rencontrées plusieurs fois. La jeune femme emportant ses enfants dans une hotte, les laisse tomber dans une fontaine où elle veut boire; elle y plonge ses moignems auxquels deux mains viennent aussitôt s'attacher, comme dans le conte italien la Madre Olien et dans d'autres récits dont nous parlerons tout-à l'heure. Un conte allemand recueilli par Grimm, des Madchen chine hande, et analysé par M. Wesselofski, se rapproche du récit breton et du récit catalan par un marché avec le diable.

Le deuxième conte donné par M. Sébillot diffère du premier surtout par un point de départ que nous retrouverous bientôt en Grèce.

Une femme lafouse de la beauté de sa belle-fille, pendant une longue absence de son mari, fait couper les mains de la malheureuse et la fait hisser sur une ènine blanche grande comme un nommier. Une pie vient miraculeusement apporter de la nourriture à la jeune tille. Un chasseur la rencontre en suivant ses chiens, il l'emmène chez lui. l'épouse malgré sa mère et peu après part pour la guerre. loi se reproduisent les incidents connus, accouchement de deux beaux enfants, lettre de la belle-mère annoneant la maissance de doux monstres, etc. Le mari répond par l'ordre de les tuer, mais de ne faire aucun mal à leur môre. La persécutrice tait mettre les deux enlants dans une hotte et placer cette hotte sur le dos de sa bellefille qu'alle chasse. Comme dans le conte précédent, les enfants tombent dans une fontaine. Une belle dame apparaît et ordonne à leur mère de plonger ses bras dans l'eau, les mains repoussent. La dame conduit les fugitifs dans une grotte où la pie qui a figuré au commencement de l'histoire les nouvrit de nouveau. Le mari à son retour et à qui on a fait croire que sa femme était morte, rencontre ses enfants en chassant, il est frappo de la ressemblance que la polite ille offre avec cells qu'il regrette si vivement; il la suit à une maisonnelle où il retrouve sa femma. Reconnaissance et llu houreuse. (Contes papulaires de la Haute-Bretagne, 1" série, p. 105.)

M. Jean Fleury, dans son très intéressant volume Littérature orate de la Basse-Normandie, p. 151, a donné une version qui a beaucoup de rapports avec celle dont nous venous de parler.

Une mère jalouse de la beauté de sa fille ordonne à des meurtriers de la tuer et de rapporter comme preuve de l'exécution de ses ordres, le cœue et les mains de la victime. Les handits qui l'ont conduite dans une forêt ne peuvent se décater au mourtre, mais se munissent du cœur d'un chien et coapent les mains de la malheureuse. Ils l'abandonnent après avoir bandé les plaies avec l'huile qui arrête le sang. La jeune filte ayant pénétré dans un jardin s'y nourrit de fruits comme l'héroïne du comte allemand de Grimm. Elle est découverte par le fils de la maîtresse du château qui s'éprend d'elle et l'épouse. Jei se représentent la naissance de deux enfants, la haine de la belle-mère, ses mensonges, les lettres interceptées, etc. La jeune femme persécutée prend la faite, emportant les jumeaux

1

dans une hotte. En se baissant pour boire elle les laisse tomber dans une tontaine, comme dans le Madre Oliva, les deux contes bretons et un conte russe, analyse par M. Wesselofski . La jeune famme plonge ses moignons dans l'eau et aussitôt il y repousse des mains, de même que dans les versions que nous venons de rappeler. Un conte de l'Armagune, recueilli par M. Biadé, offre aussi une trace de la croyance à une puissance vivillante et mervell-leuse de l'oau.

Dans ce conte, une belle-mère, encore, persécute sa belle-fille et va jusqu'à tuer son enfant pour l'accuser du meurtre; privée d'une de ses mains par son père, la Damayseleto la retrouve en enfonçant son bras dans une fontaine. (Contes de l'Armagnac, p. 53.)

Mais revenons à notre héroine. Son mari, à son retour, se met à sa recherche ; il rencontre un de ses fils, et, parce qu'il apprend, ne doute pas que son épouse ne soit vivante. Il la retronve en effet et enferme sa méchante mère dans un souterrain où elle est dévorée par les bêtes sauvages.

Ces derniers contes ne sont pas sans quelque analogie avec un conte grec traduit par M. Legrand. (Contes populaires de la Grèce, p. 241.)

Un roi qui vivait au pays franc étant veuf se remaria à une méchante femme qui devint fort jalouse d'une filte née d'un premier lit. Pendant une absence de son mari, celle méchante femme ordonna à un serviteur d'emmener sa belle-fille dans une forêt et de la tuer, ce qui amène les incidents déjà connus, compassion du menririer, mains coupées etc., la princesse est rencontrée par un duc qui l'épouse,

Le roi franc à qui l'on raconte que sa fille avait pris la fuite, su doute de queique trahison. Tombé dans une grande tristesse, pour se distraire il fit annoncer un grand tournoi. Celui qui, sans qu'il le sût, était son gendre, y fit des exploits et inspira un vil amour à la reine. Elle interrogea un des gens du vaillant chevalier et apprit que sa belle-fille, toin d'être morte, avait épousé celui qu'elle aimait. Le serviteur révéla qu'il venait d'arriver des lettres annonçant que sa belle maîtresse était accouchée de deux garçons. Lettres interceptées et remplacées par d'autres où il est ordonné de faire périr la jeune mère et ses enfants.

<sup>1)</sup> La figlia del re di Plucia, p. XX.

Son beau-père ne peut se décider à faire exécuter de tels ordres. On ahandonne la jeune femme avec ses enfants dans un désert où elle rencontre un ermite qui prend soin de la nouvrir.

La Vierge, touchée de sa résignation, lui rend ses mains, puis son mari qui par la suite succède au roi franc.

Agapios moine du mont Athos a écrit mé légende presque semhiable dans un tivre intitulé: Le Salut des Pécheurs. La ressemblance est si grande entre les doux récits, qu'il est invitie d'analyser le second, ce qui d'ailleurs a été fait par M. Gidel dans ses Études nur la littérature grecque moderne (p. 280). M. Legrand pense que aon conte dérive de celui d'Agapios, qui, lui-même, on l'a vu, a de grands rapports avec la Manchine; il ne croit pas, cependant, qu'il en provienne directement et admet que le moine dut connaître quelque imitation italienne de ce roman. Cela parelt certain. D'Ancona parle d'un vieux roman, Miracoli della Madonna, qui a donné le aujet de la rappresentazione di Stella, à peu près semblable, comme nous l'avons dit an mystère de sainte Uliva. Le moine grec dut avoir entre les mains ce livre des Miracoli.

Bien que remontant à une origine commune, les contes dont nous vanons de nous occuper offrent, nous en avons prévenu le lecteur, deux différences notables avec le Manekine et ses dérivés; il n'y est plus question de l'amour d'un père et leurs héroines pardent leurs mains par des motifs différents.

Nous ne pensons pas avoir indiqué tous les récits où se trouve ce sangiant épisode. De plus longs détails à ce sujet nous sembleraient, du reste, inutiles ; ils ne feroient guère qu'offrir la répétition des faits principaux que nous avons rapportés et sans grand profit, lis ne feraient que montrer ce qu'on sait de reste, aujourd'hui, combien les mêmes récits se retrouvent dans des pays distincts les uns des autres et sans rapports apparents entre eux.

Cot épisode des mains coupées a disparu d'une autre branche dont maintenant nous dirons un mot d'après M. Wesseloski.

Au XV siècle, Bartolomeo Fazrio composa une nouvelle intitulee: De origine belli inter Gallos et Britannos. Il reconnaissait l'avoir écrite d'après un récit en langua vulgaire. L'ette prétendre histoire de l'origine de la guerre des Français et des Anglais fut ensuite racontée en italien par Jacopo di Poggio Bracciolini, dans une nouvelle qui fut imprimée sous ce tutre : Storia dell'origine della guerre tra i francesi e gli inglesi (Florence, 1542) et rüimprimée sous celui (Florence, 1542).

rence, 1834) de Nucella di incerto autore et sous celui (Lucques, 1850) de Novella della Pulcella di Francia. Sunf l'épisode des mains coupées, cette version rappelle beaucoup les différents récits dont nous nous sommes occupé en dernier lieu. Edouard, roi d'Angleterre, perd sa femme el conçoit un affreux amour pour sa fille. Celle-ci implore son oncle, le duc de Lencastro, et grace à lui réussit à se. retirer dans un monastère de Vienne. Elle y est rencontrée par le dauphin de France qui devient amoureux d'elle et l'épouse à la grande fureur de sa mère qui agit comme les helles-mères dont il a été précédemment parlé. La princesse prend la fuite et se retire à Rome avec son fils. Là elle trouve un asile où l'empereur Henri la voit et la choisit pour nourrice d'un enfant qui vient de lui naltre. Cependant le dauphin devenu roi a appris la fausse nouvelle de la mort de sa femme et les infamies de sa mère à laquelle il déclare la guerre. Après une lutte du trois ans, il finit par la vaincre et la tuer. Pleia de remords il arrive à Rome pour solliciter l'absolution du Pape, A un dincr de l'empereur, il est tellement charmé de la grâce d'un jeune garçon, qu'il témoigne le désir de l'emmener avec lui. C'est le fils de la nourrice dans laquelle le roi de France reconnaît sa femme, avec laquelle il revient triomphalament dans son royaume.

Peu après son retour dans ses Etats, il a un autre fils, et pour éviter de l'acheuses contestations, il décide que l'alné règnera sur la France et le second sur l'Angleterre dont sa femme avait hérité à la mort d'Edouard. Le roi ordonna de plus dans son testament que tous les ans, à Pâques et à Noël, le roi d'Angleterre viendrait à Paris et servirait à table le roi de France. Pendant longtemps ces dispositions furent observées, mais un jour le roi de la Grande-Bretagne, mal conseillé par ses ministres, refusa de se soumettre à cet acte d'hommage, et ce fut la cause d'une grande guerre et de haines qui duraient encore au moment où écrivait l'auteur de la nouvelle.

Un ancien roman publié à Paris sans date, in-4° gothique, et tombé dans le domaine de la Bibliothèque bleue, procède évidemment de la même origine, c'est l'histoire de la belle Hélène de Constantinople, mère de saint Martin et de saint Brice. Cette belle Helène était fille d'un roi de Constantinople, nommé Antoine, lequel avait épousé la sœur du pape Clément IX. Antoine demanda à son beau-frère la permission d'épouser Helène. Le pape refusa d'abord et cèda ensuite d'après un ordre céleste que lui apporta un ange-

Antoine cependant ne peut profiter de l'autorisation car sa fille prend la fuite. Après bien des aventures, elle arrive en Angleterre où le roi Honri l'épouse. Obligé de partir pour une guerre lointaine, il laisse sa femme en garde h sa belle-mère. Nous retrouvons iel la situation que nous avons déjà trop souvent rencontrée, naissance de beaux enfants que la maratro prétend être des chiens, lettres fabriquées, etc. Le duc de Glocester no peut se décider à faire brûler Heiène, on l'embarque après lui avoir coupé un bras. Pourquoi? C'est ce que l'histoire ne dit pas, mais ce qui achève de prouver la communauté d'origine avec le roman de Le Mankine. Le reste des aventures diffère, et il serait peu utile de les raconter. Disons soulement qu'Helène finit par retrouver son père, son mari, ses enfants qu'elle avait perdus et même son bras que son ills, saint Martin, inirend par un miracle. Le lecteur qui voudrait plus de détails pourra consulter l'Histoire des lures populaires de M. Ch. Nisard, tome I. pages 415 et suiv.

A ceite branche appartient encore la comiesse d'Anjou (Manuscrits de la Bibliothèque du roi, par Paulin Paris, tome VI, p. 40). Celte comiesse en jouant aux échecs avec son père lui inspire un violent amour. Elle prend la fuite, erre longtemps au milieu de toutes sortes d'aventures. Elle épouse le comte de Bourges, mais la comlesse de Chartres est furieuse de la mésalliance de son neveu, — car elle ignore le rang de sa femme, — et elle joue le rôle odieux attribué aux belles-mères dont nous avons tant de lois parlé.

Il sarait facile de citer un grand nombre de références avec cette beanche ou du moins avec son début; l'odieux amour d'un père : notre Pean d'one, Pell d'aze du Rondallayer (t. II. p. 22), la romance asturienne Delgadina! (larhbuch, t. III. p. 284, Vieux auteurs castillans, t. II. p. 489); la filla del re des Cansons de la terra (t. IV. p. 47); la Margarita du romancecillo catalan de Milà (nº 29 et aux noticias, p. 264, nº 272); la Silvanha portugaise (p. 37 de notre traduction du Romanceiro); la romance, sans doute expurgée, que Fernan Caballero a insérée dans Cosa camplida solo en otra vida; le coule angluis Du roi qui vaulait épouser sa fille (Contes de la Grande-Bretagne, de M. Brueyre, p. 41); la Zuccacia des Novelline, de Comparetti (p. 244); la Scindirocura de la Novellajà fiorentina (p. 458) et ses

O C'est Amador de Los Ptios qui l'a publise dans le Jahrbuch. Il y est revenu dans son Historia critica de la literatura española, L. VI, p. 435 et à la note.

nombreux dérivés; la Pilusula de Pitrè (Fiabe. etc., t. l., p. 381) et ses parallèles; l'Indavianto; le Ciabattina d'oro de l'Archivio pur la studio della tradizioni populari; sainte Dymna (Nav. fiorvatina, p. 158, note), etc., etc.... Il y a dans tout cela des ressemblances dont les unes ne portent que sur l'amour d'un père, dont les autres rentrent dans la cycle de la fille persécutée et dans celui de la femme calumniée, qui ont d'ailleurs été étudiés à fond par Al. d'Ancona. Nous remarquerons toutefois que dans quelques contes italiens, on retrouve comme un souvenir de l'embarquement de la princesse d'Aquitaine et d'autres héroines dont nous avons parlés. Beaucoup de ces récits confondent les aventures de Cemirillon et de Penu d'Ane, contes dout les ramifications sont infinies. — Une romance portugaise pourrait se rattacher à la donnée qui eut tant de vogue. Comme elle est très courie, la voici :

### DONA MARIA

" J'étais la fille d'un roi, on m'appelait Dona Maria; j'aimais un capitaine à cause du bien qu'il me voulait. Mon père quand il le sut randit ma vie très dure : il me donnait le pain par once et me mesurait l'eau.

Le rol fit publier par toute la ville que calfats et charpentiers oussent à se réunir le jour même, afin de construire un vaissaau pour emmener Dona Maria. Les caifats étaient nombraux, ils eurent fini le jour même. On mit dans le vaissaau des vivres pour sept ans et un jour, on mit la nef en mer sans voiles et sens rames. Dona Maria était dedans sans nulls compagnie. Elle arriva à une terre où il n'y avait nulles gens, si ce n'est un ermite pieux qui menait une sainte vie.

- Femme, qui l'a conduite ici, pour la parte de mon âme?
- Continue, pieux ermite, à mener la sainte vie. Ce vent qui m'a menée ici, pourra me remmener. Souffie vent, soullle, obéissex vagues, conduisex-moi dans mon pays, c'est ce que je souhuite.

Le roi était à la fenêtre à l'heure de midi où entra un navire sans voiles et sans rames. — Dites-moi quel est ce vaisseau qui entre sans ma permission?

<sup>&#</sup>x27;) Dans le Guerrion-Breiz-isel, sainte Houorine, personnee, est abandonnée eur la mer dans un tonneau. Dans les chansons populaires de l'Afence de M. Weckerlin, sainte Odile, par ordre de son père, est de mêma abandonnée aux flots dans un tonneau.

- C'est votre fille, seigneur, appelée Dona Maria,

- Puisque c'est ma fille, le la veux aller visiter. Dis-moi, toi ma fille, comment tu as traversé les mers?

- Les mers ma rendaient honneur, les vents me faisaient courtoisie et les anges venaient la nuit pour me tenir compagnie. Ils partaient avec le soleil et revenaient le lendemain, et la Vierge m'appelait sa servante Marie ».

Certainement il n'y a que de bien vagues ressemblances entre cette romance et la légènde rappelée par Games; il y en a cependant assez pour supposer qu'un début offrant un point de départ identique à celui de la comance de Silvaninha, a ensuite été remplacé par un autre, comme cela arrivait plus d'une fois.

Mais en voilà assez, trop peut-être au sujet des céférences. Il serait plus intéressant, revenant au point de départ de cet article, de déconvrir d'où est vanue l'étrange légende qui a étendu de tous côtés tant de ramifications.

M. Wesselofski, dans la sainta Uliva de la représentation sacrée, croît reconnaître quelques traits de la vie de la sainte Uliva de Palermo dont il trouve la légende dans les Bollandistes. La il n'y a ni amour incestueux, ni mains coupées, mais des persécutions dont l'imagination s'est ensuite emparée et qu'elle a ornée d'incidents nouveaux et merveilleux. Cette légende, suivant notre auteur, avait d'abord été un mythe, qui comme beaucoup d'autres mythes, ayant perdu sun caraclère symbolique, devint un simple résit.

Comment se ferait-il, s'il en était ainsi, que la légende de sainte Uliva, telle que la donnent les Bollandistes, n'offrit justement rien des épisodes les plus marquants dont M. Wesselofski donne une explication. Suivant lui, la reîne qui meurt est la déesse de l'été qui s'en va; sa fille, la déesse de l'année future; le père, le dieu Wuotan; le chasseur qui découvre la fugitive, c'est l'hivar; les mains coupées sont les feuillages qui tombent des arbres, elles repoussent à paine touchées par l'eau vivifiante, comme les feuilles et la verdure, aux pluies du printemps, etc., etc. J'avoue que je ne crois pas du tout à ce mythe.

L'amour, qui fait le point de départ de tant de versions de notre légende, s'est malheureusement manifesté assez de fois dans la vie réelle pour que son apparition dans une fiction romanesque n'ait rien de surprenant. Les noirceurs d'une helle-mère, ses persécutions à l'endroit de sa belle-fille, les iettres interceptees et remplacées par

d'autres étalent devenus comme un lieu commun pour les romanciers du moyen age. Des 1862, nous citions dans les Vieux auteurs castillans, comme offrant des situations semblables, le Chevalier an Cygne, l'histoire de Dussolina des Reali di Francia, celle de Dioniza de Giovanni Fiorentino, etc. Et depuis lors plusieurs écrivains ont ajouté à cette liste et étudié le cycle de la femme persocutée, le savant Liebrecht entre autres (Gott. Gel. auz. 1867. p. 565), dans un travail sur la Figlia del re di Dacia. La conception la plus difficile à expliquer est celle de ces absurdes mains coupées qu'on trouve dans tant de récits. M. d'Ancona rappelle à leur sujet une lable grecque rapportée par Diodore. Salomoné avait épousé en secondes noces Siderce qui l'excitait contre sa belle-fille Tiroé. Elle fut à l'instigation de sa helle-mère, maltraitée, battue, on lui coupa les cheveux, on la mit en prison. Ses fils furent abandonnés sur un fleuve, ils devinrent plus tard ses sauveurs, comme quantité de héros de nos vieux romans.

Dans cette anecdote, qui par quelques points touche en effet à notre légende, il n'y a que des cheveux coupés, mais M. d'Ancona fait remarquer que dans le rapprezentazione di santa Ulica, il est aussi parlé de cheveux coupés.

C'est sans doute dans quelque légende qu'il faut rechercher l'origine de l'histoire des mains coupées. M. Gidel, dans son Etude sur la littérature greeque moderne, dit (p. 293) : « On lit dans un miracle de saint Jehan Crisosthome et d'Anthure, sa mère, comment un roi lui fit couper le poing et Nostre-Dame lui refit une nouvelle main. » Malheureusement M. Gidel no dit rien de plus de la légende qui peul-être nous eut fourni de curieux rapprochements.

La Legende dorce rapporte un prodige du même genre dans la vie apocryphe de saint Léon, qui monta sur le trône poutifical le 10 mai 440: «Le pape Léon, ainsi qu'on le lit dans le livre des miracles de la bienheureuse Vierge-Marie, colébrait la messe le saint jour de Pâques, dans l'église de Sainte-Marie-Majoure, et comme il donnait la communion aux fidèles, les uns après les autres, une femme le baisa à la main et il éprouva une tentation. Mais l'homme de Dieu s'érigeant en sévère vengeur contre lui-même se coupa en secret cette main qui l'avait scandalisé. Et il s'éleva des murmures parmi le peuple, qui s'étonnait de ce que le saint ne célébrait plus l'office divin, comme il en avait l'habitude. Alors Léon implora la Sainte-Vierge, s'abandonnant entièrement à sa miséricorde. Et elle

lui apparut, et elle lui rapporta la main qu'il avait tranchée, lui commandant de recommencer à offrir le saint sacrifice. » (Légende dorée ed. Gosselin, t. 1, p. 271.)

Cette anecdote étrange était très répandue. Elle a été rapportée par Sabellicus, Baronius, saint Antonin. Le savant jésuite Théophile Raynaud en a parié pour la réfuter (Hopothee., sect. u, liv. III, Cap. X, p. 361). Il a l'ait remarquer que, contrairement à une assertion voulant que, depuis cet incident, on eut changé l'usage de baiser la main du Souverain-Pontife le jour de Paques, en celui de baiser son pied, le premier usage n'avait jamais été modifié. On a aussi raconté le fait autrement. On disait que saint Léon s'était coupé la main droite, parce qu'il se reprochait d'avoir confèré les ordres à un homme qui en était indigne. Enfin, on ajoutait que saint Léon retrouva sa main par la vertu d'un portrait de la Vierge peint par saint Luc (Bayle, art, Léon).

Je ne serais pas très éloigné de faire remonter à cette main coupée par chasteté et rendue par l'intervention de Sainte-Marie, la main coupée aussi par chasteté et de même restituée par la Vierge de la duchesse d'Aquitaine et de tant d'autres héroines dont j'ai parlé. Pour qui sait la manière dont les légendes se forment et se transposent, cette opinion n'aura peut-être rien d'inadmissible.

Le lecteur aura certes été étonné de la vogue qu'obtint une histoire aussi incroyable. On supposerait volontiers qu'un monde presque entièrement séparé du vieux monde, qu'un monde jeune, par son ignorance et livré à lui-même, devait avoir une vie puissante, une grande fécondité d'imagination, de création. Il n'en fut pas ainsi. Le moyen-age est le temps des redites. Il ne se lessait pas plus que les enfants d'entendre les mêmes histoires; toute sa littérature est là pour le prouver.

Si, revenant au livre de Gamez, base de ce petit travail, j'avais à me prononcer sur la version qu'il contient, je la regarderais comme la plus ancienne, parce qu'elle est la plus courte et la moins compliquée. Gamez put la recueillir, attribuée ou non à Elécnore de Guienne, de quelque vieille tradition orale. S'il l'avait empruntée à la Manchine, il n'aurait, lui grand amateur de fictions de ce genre, pas plus hésité à nous donner le roman tout entier, qu'il n'a reculé devant l'histoire de Brut, si singulièrement et si longuement intercalée dans le Victorial.

# LES ORIGINES DE L'ACADÉMIE PROTESTANTE

### DE MONTAUBAN'

Extratt de l'Histoire de l'Académie protestante de Montauban, par M. M. Nicolas, qui doit être publiée procliainement.

De très bonne heure, les Réformés français formèrent le projet. d'établir des Universités leur apparlenant en propre et ne relevant que de leurs Synodes nationaux. Les circonstances leur en faisnient une obligation. Un grand nombre d'Églises manquaient de pasteurs. Pour former des jeunes gens au ministère évangellque, il fallait des écoles de hautes études. Il en fallait encore pour préparer sux professions libérales les Jennes gens de leur culte qui s'y destinaient et qui étaient ou exclus des Universités du royaume ou contraints, en prenant leurs grades, à des actes de catholicisme qui blessaient leur conscience . L'Académie de Genève leur offrait, il

1) M. M. Nicolas a bien voulu nous ramettre les bonnes feuilles de l'introduction et du premier chapitre de l'Hestoire de l'Academie protestante de Montauban qu'il fera paraltre incessamment a la libraine Fischbacher. Nos locteurs nous sauront grè de les leur communiquer.

2) Aymon, Synodes nationaux, t. 1, p. 70; Ristoire de l'Église réformée de Nimes, par A. Borel, p. 15. — La discipline exclusivatique des Eglises réformées de France, édition de La Haye, 1760, p. 1633-1666.

1) Histoire des assemblées politiques des Réformes de France, par L. Anquez, p. 105. Les Réformés protestérent à plusieurs reprises, soit contre leur exclucion des Universités du royaume, soit contre l'obligation qui leur était imposée, en y prenant des grades, de faire des sotes de catholicisme, L'assemblée politique réunio à Montanhan en 1573 demanda que toutes les écoles du royaume inscent ouvertes aux Beformes, et que dans chacune d'elles il y eut un regent et un recteur appartenant a la communion protestante. Ce système, qui ne lendait à rien moins qu'à constituer des Universités mi-parlies, etait irréalisable est vrai, toutes les ressources d'instruction et toutes les garanties religieuses qu'ils pouvaient désirer. Mois d'un côté les Églises réformées trançaises, sans renoncer aux précieux avantages que cette Académie leur présentait, jugeaient avec raison qu'elles devaient posséder elles mêmes toutes les institutions nécessaires à leur vie intellectuelle et morale; et d'un autre côté sian n'assurait que le gouvernement français, qui, à plusieurs reprises, ne voulut pas souffrir que des pasteurs d'origine étrangère restassent au service des Églises réformées du royaume, n'interdirait jamais l'exercise, soit du ministère évangélique, soit des professions libérales, à ceux qui auraient fait leurs études en des pays protestants.

G'est pour les mêmes raisons que les assemblées politiques et les Synodes nationaux ne tinrent aucun compte et ne dirent jamais un mot, dans leurs discussions sur ce sujet, ni de l'Académie que Jeanne d'Albret avait fondée à Orthez en 1560, ni de celle que le duc de Bouillon avait établie à Sedan en 1579. Ni le Béarn ni la principauté de Sedan ne faisaient alors partie de la France; leurs Académies se trouvaient par conséquent dans le même cas que celle de Genève par rapport au gouvernement français, Leurs Églises étaient indépendantes des Synodes nationaux de France, et ces vénérables assemblées voulaient avoir des Académies qui fussent sons leur autorité immédiate et sons leur propre direction.

Enfin, celle qui avait été fondée à Nîmes le 7 avril 1561, par le consistoire et le conseil de cette ville, ne répondait pas tout à fait à ces conditions. Elle dépendait avant tout des corps qui l'avaient établie; elle existait par les subsides qu'elle en recevait ; elle échappait en partie par ces deux circonstances, sinon au contrôle religieux et moral, du moins à la direction directe des synodes. Elle se trou-

et fut abandonné. Henri III ordonna, il est vrai, par l'artinle u de l'édit de Benulisu, de recevoir dans les écoles tous les étudiants français, sans acception de religion. Mais cette clause ne fut pas exécutée, et ne pouvait pas l'être aussi longtemps que la collation des grades était entourée de cérémonise exthéliques et n'était pas purement laïque.

') L'Académie de Genève date du mois de juin 1550. Avant celte époque, la Republique n'avait que son collège de Rive. La France protest., 2º édit., t. t,

col. 76, note 2.

\*) Les Églises réformées du Béarn ne furent réellement unies à celles de la France qu'en 1631, et non sans de grands et longs débats. Aymon, Synades nation., t. 11, p. 476 à 483. Et celles de la principauté de Sedan, même après la reunion de catte principauté à la France en 1642, ne furent représentées ni su Synode national de Charanton ou 1645, ni à celui de London en 1659.

vait par là comme une institution particulière à la ville de Nimes et aux Églises environnantes, qui en subissaient l'influence et qui, par la force même des choses, en étaient presque des annexes et des dépendances. Cet état de choses dura Jusqu'à l'établissement du régime de l'édit de Nantes, qui la fit entrer naturellement sous la complète autorité des synodes nationaux; elle fut mise alors sur le même pied que les deux Académies que ce nouveau régime permit à ces assemblées de pouvoir fonder directement elles-mêmes.

Jusqu'à la promulgation de l'édit de Nantes, les synodes nationaux et les assemblées politiques se consumèrent en efforts impuissants; ils ne perdirent cependant jamais l'espoir de pouvoir fonder des Académies réformées; ils en parièrent toujours comme d'institutions d'une absolue nécessité; on n'y admit pas un seul moment qu'on pût s'en passer. Bien longtemps avant que la moindre possibilité de les établir vint luire aux youx des Réformés français, ils en regardaient l'existence comme certaine et même comme prochaîne. Le Synode national résmi à Lyon en noût 1563 en était tellement persuadé, qu'il détermina les attributions des professeurs qui y enseigneraient, et qu'il décida qu'ils pourraient être membres des consistoires et députés aux Synodes l. Celui qui fut tenu à Nîmes en mai 1572, au moment même où se méditait la ruine du protestantisme en France, règlementa le mode de leur nomination et fixa les obligations qui leur seraient imposées.

L'assemblée politique réunis à la Rochelle en 1590 vota l'établissement d'une Université dans cette ville, pour former des jeunes gens au ministère évangélique; et comme elle n'avait point de fonds ni pour l'établir ni pour l'entretenir, elle décrôta qu'il serait fait un prélèvement de mille écus sur les revenus du clergé catholique . Cotte décision resta sans résultat. La Rochelle eut toutefois, quatorze ans après, l'espérance d'avoir une Académie. En 1504. Henri IV, cédant aux instances réitérées des Réformés, crèa, par lettres patentes, une Université dans cette ville, une autre à Nimos et une troisième à Montélimart. Mais ces lettres patentes n'étaient pas encore enregistrées en avril 1508, et elles ne le forent jamais,

\*) Aymon, Ibid., t. 1, p. 115.

<sup>1)</sup> Aymon, Synades nationaux, t. 1, p. 33.

L. Anquez, Histoire des assemblées politiques des Réformés de France,
 455.

malgre la promesse qui en fut faite dans le trente-septième des articles secrets de l'édit de Nantes .

Fatigué de ces lenteurs, le Synode national tenu à Saumur en juin 1596, comprenant que les Réformés ne devaient compter que sur leurs propres efforts, « avertit les provinces de a'efforcer d'établir chacune un collège, et toutes ensemble au moins deux Académies \*. » Duplessis-Mornay ne fut certainement pas étranger à cette résolution. Depuis 1590 il cherchait lui-même à fonder une Université à Saumur \*, et le Synode national de 1590, d'accord avec lui, « jugea cette ville propre à y dresser un collège, et quand Dieu en donners le moyen, une Académie. Sur quoi nous avons prié M. le gouverneur de ce lleu (Duplessis-Mornay) de continuer la bonne volonté qu'il a témoignée pour cela, et chacun de cette compagnie est prié d'y exhorter ceux de sa province ». »

Quand l'édit de Nantes eut donné aux Réformés une position légale en France et qu'un subside annuel leur eut été alloué par Henri IV pour l'entretien de leurs Églises, on se trouva enfin en mesure de mettre à exécution le projet poursuivi depuis si longtemps avec tant de constance, et, sans plus de retard, la fondation de deux Universités fut décrètée au quinzième synode national, tenu à Montpellier du 26 au 30 mai 1598, un mois à peine après la signature de l'édit. L'une de ces Académies fut placée à Saumur et l'autre à Montauban?

### PREMIÈRE PARTIE

L'AGADÉMIE DE MONTAUBAN (1508-1650) ET DE PUYLAURENS (1650-1695).

#### CHAPTERE L.

ORGANISATION INTERIGURE ET ORURE DES ETUDES.

Les Académies que le Synode national teau à Montpellier en 1598 avait décidé d'établir à Montauban et à Saumur devaient être de véritables Universités. La théologie devait sans doute y occuper la

1) L. Anquez, Ibid., p. 106.

Aymon, Synodes nationnuz, t. 1, p. 197.
 Aymon, Ibid., t. 1, p. 225.

<sup>2)</sup> Aymon, Synodes nationaux, t. 1, p. 107.

<sup>1)</sup> Vie de Duplemis-Mornay, Loydo, 1647, p. 157.

<sup>1)</sup> Le mot Académie était entendu alors dans le même sens que le mot Uni-

plus large place; mais il était bien entendu que, à côté d'elle, on y enseignerait aussi le droit, la médecine, les sciences, les langues et ce qu'on appolait alors les humanités, c'est-à-dire les helles-lettres. Les Synodes nationaux et les assemblées politiques n'avaient pas en seulement l'intention, en travaillant si longtemps à fonder des Académies, de préparer des ministres aux Eglises; ils avaient voulu aussi éviter aux jeunes gens de leur oulte qui se destinaient à des carrières libérales la nécessité de fréquenter les Universités de l'État, où les titres de maître ès-arts, de docteur en droit, de docteur en médecine, ne pouvaient être acquis qu'en prenant part à des cérémonies catholiques.

L'Académie de Montauban firt établie sur ce plan. On en a la preuve dans ses règlements, qui, élabores de 1508 à 1600, furent publiés et lus publiquement au Grand Temple le 22 octobre de cette dernière année! Il est dit dans le prologue : « L'Académie qui se dresse à Montauban, par la permission du roi, à la requête et supplication des Eglises réformées de France, sera composée de docteurs et professeurs publics en l'héologie, jurisprudence, médecine, mathématiques, langues hébratque et grecque, de professeurs qui enseigneront la physique, la logique, l'éloquence et la grammaire. Et dans le corps des règlements, après avoir déterminé quel sera l'enseignement des professeurs de théologie, on ajoute : « Le professeur de jurispruilence lira, en cette Académie, les fentitutes de Justinien et autres livres de deuit civil : le professeur en médecine lira Hippocrate, Galian et autres ; le professeur en methématiques enseignera Euclide, Ptolémée et autres. » Puis II est question « des professeurs en langue hébraique et grecque; et plus loin, de l'enseignement de la philosophie et de la physique. Enfin, il est supposé

varsité. Mais on ne peut douter qu'il n'ait été choisi par les Réformes français du XVII siècle dans l'intention spéciale de marcher sur les traces de Genève, où l'Université a été appelée, depuis Calvin jusqu'à nos jours, du nom d'Académie.

<sup>1)</sup> Voyez appendice no A.

<sup>2)</sup> Il devait eu être de mêma à l'Academie de Nîmas. Les Academie Nemausensis leges (Nemausi, 1582, in 40) contiennent cet article : « Jurisperstus institutionum imperatium libres pure et perspicue, habita tyranum ratiume, edocate, « Il y est dit susuite que le professeur de jurisprudence expliquera les termes de droit et qu'il donnera qualques notions du droit naturé ét du droit des gens, qu'il en fets connaître du moins les sources. — Nous aurous qu'a l'Académie de Sedan il y cut jusqu'à la fin un sosseignement du droit ; on connaît même les nome des professeurs qui y donnérent cet enseignement.

dans ces règlements qu'il y aura, à l'Académie de Montanban, des étudiants en droit, en médecine, en belles-lettres, aussi bien que des étudiants en théologie.

Et c'est, en effet, ce qui eut lieu dans cette Académie, il ne nous reste aucun des anciens registres d'inscriptions des étudiants, pas plus de ceux des inscriptions des étudiants en théologie que de ceux où s'inscrivirent les étudiants en droit et les étudiants en médecine; mais il est fait fréquemment mention, dans les registres des notaires de cette ville pendant le XVII siècle, d'a escoliers estudiants en l'Académie, e d'a escoliers estudiants en droit e, d'a escoliers en théologie. C'est d'ordinaire comme témoins à des contrats de mariage et à des testaments que les noms et souvent aussi les signatures de ces jeunes gens figurent dans ces registres. Parfois ces désignations sont tout à fait explicites. Ainsi, dans un acte notarié du 11 septembre 1600, on trouve le nom d'un «Jacques Berlouin, escoller estudiant en droit à l'Académie de cette ville; e on ajoute même qu'il était logé chez Jean-Estienne Vidaillan, régent au collège '.

Nous n'avons pas su retrouver le nom du professeur de droit; mais nous avons quelques raisons de croire que cel enseignement était donné, au commencement du XVII siècle, par Guill, de La Pimche, docteur en droit. Nous connaissons les noms de deux professeurs de médecine. L'un était Isaac Constans, docteur en médecine de l'Université de Montpellier; il est mentionné dans plusieurs actes notariés avec le titre de docteur régent et professeur royal de médecine et de pharmacie à l'Académie de Montauban\*, et il a ajouté ce titre à son nom dans un de ses ouvrages. L'autre était Adam Cambel, docteur en médecine; il est qualifié, dans un acte public et authentique, de professeur royal en médecine\*. Il succèda probablement à Isaac Constans; mais il ne paralt pas avoir eu de successeur, du moins il n'est plus question, ni dans les actes de l'état civil de Montauban, ni dans les registres des notaires de cette ville, d'aucun

1) Regustre des Baptemes, 1618-1622, fol. 88 ve ot 89.

Protocole de 1809 à 1611, de Pierre Dufan, nature de Montauban, faile 98.

<sup>\*19</sup> Protocole de Jean Brandalac, notaire royal de Montaubau, 1815, fol. 688: 7 Protocole de Jacq. Pagés, notaire à Montaubau, 1823, folio 315 v\*; Registre des Baptèmes, 1818-1823, folio 57 v\*, Les professeurs des Académies Maient désignés par le tière de professeur royal ou de professeur public.

autre professeur reyal de médecine!. Les temps difficiles que l'Académie de Montauban out à iraverser après le siège de 1621, l'obligèrent à se réduire et à se borner à ce qui, pour le moment, était le plus nécessaire aux Églises réformées de France, je veux dire à l'enseignement de la théologie et des parties des connaissances humaines qui en ont toujours été regardées comme des auxiliaires indispensables, remettant à des temps meilleurs le soin de rétablir le corcle des études conformément au programme tracé dans les règlements de 1600. Malheurensement ces temps meilleurs ne vinrent jamais ; l'enseignement du droit et celui de la médecine ne furent pas rétablis à l'Académie de Montauban, et cet état de choses fut accepté par les Églises réformées de France.

Gependant l'Académie de Montauban, tout en ayant pour affaire essentielle de former des pasteurs pour les Églises réformées de France, ne fut pas une simple école de théologie. Elle se composait, à peu près comme notre Faculté actualle, d'une division de philosophie et d'une division de théologie. La première avait été établie uniquement en vue de la seconde; elle devait être une sorte d'école préparatoire. On avait jugé, non sans raison, que les jeunes gens qui se destinaient au ministère évangélique n'avaient, en sortant du

<sup>1)</sup> Il n'est pas question de professeurs publics de droit ni de coax de médeeine dans les « Statuts generaux faits au Synode national d'Alais en 1020 pour les Academies des Eglises réformes de France (Aymon, Synodes nation., t. n. p. 209-212). Il ne faudrait pas en conclure qu'il n'y ait jamais en dans les Académies protestantes un enseignement du droit et un enseignement de la mêdecine, les Synodes nationaux étaient des corps ecclésiastiques ; ils avaient à s'occuper de l'ensaignement de la théologie et des branches auxiliaires qui s'y rattachent et sont nécessaires à cet enseignoment ; ils p'avaient rien a voir ni à l'enseignement de la medecine ni à celui du droit. Il est d'allleurs une preuve de fait que, malgrè le silence des Synodes nationaux, le droit et la médecine ont on y etre enseignes : c'est qu'à Sedan, comme nous l'avons dejà dit, il y aul des professeurs de droit jusqu'à la suppression de l'Acadômie. Seulemant les professeurs, soit de droit, soit de médecine, n'avaient point de part aux subsides accordes par l'Etat et mis à la disposition des Synodes nationaux, et cela se comprend : ces subsides avaient étà établie par l'édit de Nantes pour l'entretien des Eglises réformées, et les professeurs de théologie et de philosophie n'y avaient part qu'autunt que lour enseignement était une nécessité pour es Eglises et en était en quelque sorte une partie intégrante. Les professeurs de droit et de médecine, tout en faisant partie des Académies réformées, devaient être retribués par les municipallics, Les Synodes de l'Eglise de France n'avaient à s'occuper que de coux des professeurs publies qui enseignaient la théologie, la langue hébraique et la grecque, la philosophie, la rhétorique et les mathématiques. Aymon, Synodes nationnue, t. 11, p. 240.

collège, ni assez de maturité d'esprit ni des connaissances assez étendues et assez solides pour suivre avec fruit des cours de théologie, et un avait voulu, en les obligeant à assister pendant un an ou deux à des leçons de philosophie, d'éloquence et de littérature grecque, donner à leur éducation classique un complément indispensable.

Mais l'enseignement donné dans la division de philosophie pouvait être utile à d'autres jeunes gens qu'à ceux qui se consacraient au ministère évangélique ; il ne se distinguait en rien de celui qui se donnait alors dans toutes les Universités sur les matières de philosophie et de littérature gracque, si ce n'est qu'il était entièrement indépendant des croyances et des opinions de l'Église catholique. Dans tous les cas, le cadre n'en était pas ecclésiastique. Les jeunes gens qui, obligés par leur naissance ou par les fonctions auxquelles ils aspiraient, à une culture supérieure, avaient besoin, en sortant des collèges, de perfectionner et d'étendre les études qu'ils y avaient faites, pouvaient en retirer des avantages assurés. C'est ce que pensèrent un grand nombre de familles protestantes riches ou simplement aisées. Et comme Henri IV avait accordé aux Académies de Montauban et de Saumur les a privilèges, immunités et prérogatives » dont jouissaient les autres Universités du royaume!, et qu'on pouvait par conséquent y conférer le baccalauréat et la mattrise èsarts, elles préférèrent envoyer leurs fils prendre ces grades dans une Acadêmie de leur culte que dans toute antre école, où ils ne trouvaient pas de garanties pour leurs croyances. Dans le midi de la France cet usuge s'établit de bonne houre et se maintint jusqu'à la révocation de l'édit de Nantes. Il y amena une foule de jeunes gens qui, après avoir terminé leurs études classiques et avant d'alter étudier le droit ou la médecine, ou d'aspirer à des fonctions publiques, venziont y faire leurs humanités et leur philosophie, et s'y faisaient ensuite recevoir mattres és-arts. Les étudiants de cette catégorie furent souvent plus nombreux dans la division de philosophie que coux qui s'y préparaient à passér ensuite dans celle de théologie. Il arriva de la que tout naturellement cette division, qui ne devait être

<sup>\*)</sup> Décisions sur les principales difficultés de l'édit de Nantes, édition nouvelle, sans indication de lieu ni de date, p. 103. Ces privilèges furent confirmés aux Universités protestantes à deux reprises différentes, d'about par Henri IV dans sa réponse aux cahiers des Réformés en 1602, et ensuite par Leuis XIII dans su réponse aux cahiers de 1611. Histoire dus fairmisme, par Soulier, prêtre, p. 651.

qu'un auxiliaire de l'autre, prit une importance considérable et ent en quelque sorte une vie propre. Tout en restant toujours une école préparatoire à l'étude de la théologie, elle devint une sorte de Faculté des lettres et de Faculté des sciences réunies, et, par suite de cette circonstance, l'Académie de Montanban conserva, en une certaine mesure et en un certain sens, le caractère d'une Université!.

Ceux des élèves de la division de philosophie qui se proposaient de suivre ensuite les cours de la division de théologie, devaient réglementairement y passer deux ans et se rendre capables de prendre le grade de maître ès-aris; on ne tolérait pas d'infraction à cette règle. « Il est enjoint aux Academies et aux collèges, est-il dit au Synode national tenu à Saint-Maixent en 1600, d'examiner exactement les écoliers étudiant en philosophie après les deux ans de leur cours, et défendu aux recteurs et professeurs de leur donner des lettres de maîtrise si on ne les trouve pas bien capables. It est pareillement défendu aux professeurs en théologie de les recevoir entre leurs disciples autrement que sous cette condition. »

L'Acudémie de Montauban se composait donc de deux divisions, une de philosophie et l'autre de théologie. Chacune d'elles avait trois professeurs : la première, deux professeurs de philosophie et un de gree; la seconde, deux professeurs de théologie et un d'hébreu.

Il ne faut pas s'étonner de trouver deux professeurs de philosophie dans la première de ces deux divisions. A cette époque, les sciences proprement dites, encore rudimentaires, fuisaient partie de la philosophie; de sorte que ces deux professeurs avaient à ensoigner, non-seulement la métaphysique, la logique, la morale, mais encore tout de qu'on savait ou croyait savoir des phénomènes du monde et des lois qui le régissent. Les cours de plusieurs de ces professeurs furent imprimés et sont ainsi parvenus Jusqu'à nous. Un d'entre eux, et ce n'est pas le moins remarquable, est une véritable philosophie de la nature; Je veux parier de la Physiologia de Guil-

<sup>&#</sup>x27;) Naturellement il eu lut de même à l'Academie de Saumur, à celles de Nimes, de Die et de Sedan.

Aymon, Synodes unitonaux, t. 1, p. 380. — « Les ecoliers en philosophie n'auront point de lettres de maître aux aris qu'après un examen légiture de leur capacité et qu'ils en auront été jugés véritablement dignes, suivant l'article 8 du Synode national de Saint-Maixent 1000, au chapitre des écoles, « A Pujol, Hecuell des réglements fails par les Synodes provinciaux du Haut-Languedor et de la Haute-Guienne, p. 131 et 132,

laume Duncan. Ce nefirent pas toujours des ministres qui farent chargés de cet ensaignement. On trouve fort souvent des méderins et des jurisconsultes parmi caux qui occupérent les chaires de philosophie.

On peut conclure de la que la philosophie n'était pas, à l'Académie de Montauhan, sous la dépendance absolue de la théologie, et se mouvait assez librement dans le cercle d'idées qui lui appartient en propre : Seulement, les Synodes nationaux érurent devoir, de temps à autre, recommander la prudence à ceux qui l'enseignaient :

Pendant un assez long temps, la logique et la physique furent les parties de la philosophie qu'on exposa de préférence. Le vingt-huitième Synode national, tenu à Charenton en 1644, preserivit aux professeurs de dicter à leurs ecoliers un petit abrégé de morale\*, et déjà le vingt-sixième, tenu à Charenton en 1631, avait décidé que la métaphysique ne serait plus laissée de côté, par ces raisons qu'elle est une des principales sciences, que toutes les autres en tirent leurs principes, et qu'il est d'autant plus nécessaire de la remettre en son lustre et en sa purcié, que depuis longtemps elle a été entièrement corrompue par les fausses subtilités des docteurs de l'Église romaine, qui, abusant de ses maximes, ont défiguré tonte la théologie et tachent d'établir leurs faux principes, au grand préjudice de la vérité. Et pour ne pas surcharger outre mesure les études par ce nonvol enseignement, il recommunde aux consells académiques de faira enseigner dans les classes de première et même de seconde des collèges les premiers éléments de la logique, ce qui d'ailleurs aurait encore l'avantage de rendre les écoliers, à leur sortie du collège, mieux préparés à un enseignement plus élevé . Enfin, le vingt-

<sup>1)</sup> Il en fut de même dans les antres Académies protestantes de France, Les professeurs de philosophie y farent souvent des docteurs en médécine ou des docteurs en droit.

<sup>\*) «</sup> Les professeurs en philosophie, est-il dit dans le Synorie national tenu à Alais en 1630, prendrent garde, en traitant les questions de physique en de métaphysique qui ent quelque rapport à la théologie, de le faire de telle manière qu'ils ne doment aucus atteinte aux principes de la visie religion et ne fassent point naître des sorupules, dans les esprits de la jennesse, qui soient contraires à la piète. « Aymon, Synodes ention», t. n. p. 203. Et dans le Synode national tenu à Charcaton en 1631, il fut sajoint expressement aux professeurs de philosophie de se garder de traiter des matières de théologie ou des questions inutiles, et de se tanic toujours dans leurs limites, sans vouloir erter dans une région qui leur était incanaux. Aymen, thit, . 1, p. 5 ti.

<sup>1</sup> Aymon, Sunodes nationaux, t. ii, p. 606.

<sup>&#</sup>x27;) Aymon, Ibid., t. n. p. 510 et 511.

septième Synode national, tenu à Alençon en 1637, ravenant sur ce sujet, exhorta les Universités réformées à se conformer à la décision du Synode national précédent, et recommanda aux professeurs de philosophie d'enseigner la métaphysique avec autant de soin que les autres parties de la philosophie.

Le professeur de grec n'avait pas à s'occuper de l'enseignement de la grammaire. Les élèves qui suivaient ses leçons avaient fait lours études classiques et étaient par conséquent en état de traduire et de comprendre les écrivains de la Grèce antique. Il s'agissait pour lui de perfectionner la connaissance qu'ils avaient déjà de cette langue et surtout d'en faire ressortir les beautés littéraires et les principes dialectiques, selon qu'il teur expliquait des orateurs et des poètes ou des philosophes et des théologiens, Brillamment inauguré à l'Académie de Montauhan par un des plus grands hellénistes de cette époque, le célèbre Robert Constantin, qui mourut le 27 décembre 1605, cet enseignement fut souvent en souffrance, comme d'ailleurs dans toutes les autres Académies protestantes. La chaire de grec fut supprimée, par suite des malheurs des temps, au Synode national tenu à Charenton en 1623?. Trois ans après, le Synode national tenu à Castres en 1626 la rétablit . Mais comme les ressources financières n'avaient pas augmenté, tant s'en faut, il fut impossible de donner suite à cette décision, et l'enseignement de la langue grecque resta supprime de fait, si ce n'est accidentellement, là où quelque protestant pieux et savant s'offrit volontairement pour le donner sans rétribution, comme cela cut lieu à Saumur à partir de 1645 ', on encore la où il se trouva, comme ce fut quelquefeis le cas à Montauban, un principal du collège ou quelque régent de première ou de seconde capable de suivre les exhortations du Synode national tenu à Charenton en 1631 s, et de donner, d'ordinaire gratuitement, des leçons d'une langue dont la connaissance approfondie est absolument indispensable au théologien protestant.

Quoique les élèves de la division de philosophie eussent déjà été initiés, au Gollège, aux principes de l'art d'écrire soit en latin, soit

<sup>1)</sup> Aymon, Ibid., t. it, p. 553.

<sup>4)</sup> Aymon, Synodes nationaux, t. n, p. 286.

<sup>\*)</sup> Aymon, Ibid., 1. 11, p. 402.

<sup>\*)</sup> Bulletin de la Société de l'histoire du Protestantisme français, t. n. p. 157 et 158.

<sup>\*)</sup> Aymoo, Synodes nationaux, L. n. p. 511.

en français, en jugea convenable, à l'Académie de Mentauban, de continuer à les entretenir dans la culture littéraire, de les former, comme on disait alors, à l'éloquence, de leur en faire enseigner les règies avec plus de développements, et de les habituer à présenter leurs pensées avec goût et avec une certaine élégance. On pensa avec raison que le régent de première du Collège était très propre à cet enseignement, et, sous le nom de professeur d'éloquence, on le chargea de trois ou quatre leçons par semaine dans la division de philosophie. Il est probable qu'il n'y présenta qu'une rhétorique un peu développée; ce a'en fut pas moins une heureuse innovation; les lettres eurent désormais une place dans l'enseignement supérieur, et ce nouvel ordre de choses, qui dura sans interruption jusqu'à la suppression de l'Académie, contribua sans le moindre doute à sa prespérité et peut-être aussi à l'excellent esprit qui la distingua.

Philippe de la Touche, qui était docteur en médecine, ne fut pas le premier à remplir cette double fonction de régent de première au Collège et de professeur d'éloquence à l'Académie; mais il la remplit pendant plus de vingt ans, et, à ce qu'il paraît, avec un succès marqué.

Les deux professeurs de théologie de la division supérieure étaient chargés d'enseigner. l'un ce qu'on désigne anjourd'hai sous le nom de théologie hiblique, en même temps que l'ensemble de ces connaissances variées qui composent ce qu'on appelle communément la critique sacrée, et l'autre ce qu'on appellait alors les lieux communs, loci communes, c'est-à-dire une sorte de théologie scientifique, systématique ou scolastique. Dans le principe, ces cours devaient se terminer en deux ans, et comme la durée des études dans cette division était de trois années, il était permis, il serait plus exact de dire qu'il était recommandé à ces deux professeurs de consucrer la troisième année à l'étude des points controverses entre l'Église protestante et l'Église catholique. Plus tard, les cours de ces deux professeurs durérent trois ans, et la controverse y était traitée à l'occasion de

Il est possible que les autres Académies protestantes de France aient eu aussi des cours littéraires du même genre; mais je n'ai pas eu occasion de m'en assurer.

<sup>3)</sup> Philippe de la Touche es maria en 1632 (Registre des mariages, 1623-1648, fol. 7t. — Protocoic de Guttlaume Riquad, notaire à Montauban, 1632, fol. 452 v.). Il était déjà régent de prumière au Collège et professeur d'éloquance à l'Académie.

chacune des questions exposées, sans former une série particulière de leçons.

Le vou des Synodes nationaux était qu'il y cût trois professeurs de théologie. C'est ce qui fut exprimé dans les statuts généraux faits au Synode national tenu à Alais en octobre 1620, pour les Académies des Églises réformées de France. « S'il est possible, y est-il dit, d'avoir trois professeurs, l'un exposera le Vieux Testament, l'autre le Nouveau et le troisième les Lieux communs . »

Ce vœu fut rarement accompli. A Montauban, ce ne fut que de 1620 à 1642 et de 1674 à 1681 qu'il y cut trois professeurs de théologie, et encore de 1674 à 1681 le troisième professeur de théologie, qui était chargé de l'exposition de la théologie de l'Ancien Testament, était en même temps professeur de langue hébraïque.

Le professeur d'hébreu devait, à la fin de chaque année, donner quelques notions de grammaire chaldaïque et de grammaire syriaque. Il dictait lui-même à ses élèves un abrégé des éléments de la langue hébraïque et probablement aussi des abrégés analogues de la grammaire chaldéenne et de la grammaire syriaque. La hibliothéque de la ville de Metz possède en manuscrit une grammaire hébraïque de Daniel Chamier, de la main de Pierre Bachelle, de Metz, qui était étudiant en théologie à Montauban en 1615.

Après avoir suivi un an au moins, et réglementairement deux ans, les cours de la division de philosophie, les étudiants qui ne voulaient pas pousser plus loin leurs études étaient admis aux épreuves de la maîtrise ès-arts<sup>3</sup>; et ceux qui se destinaient un ministère évangélique passaient, après cet examen, dans la division de théologie. A moins de circonstances accidentelles qui étaient fort rares, ils y suivaient pendant trois ans les leçons des professeurs de théologie et du professeur d'hébreu. Chaque année d'étude était sanctionnée par un examen. Pendant les six premiers mois de leur première année

1) Aymon, Synodes nation., L. 1, p. 380.

<sup>1)</sup> Aymon, Synodes nation., 1, 11, p. 210.
2) Charles Read, Daniel Chamier, p. 339-340.

<sup>&#</sup>x27;) Non toutefois sans suhir un nouvel examen devant le consuit académique.

\* Les proposans sont immatricules par le recteur de l'Académic, après examen fait par le conseil académique ordinaire, tant de leur vie et mœurs, par homnes et valables attestations, que du profit et avancement qu'ils aurout fait, tant aux lettres humaines qu'en la philosophie, pour y être renvoyes (dans la division de philosophie) s'ils ne sont pas asses avances, suivant l'article 12 de l'Académie, « A. Pujol, ficcueil de régispacels, etc., p. 128.

de théologie, ils pouvaient être exemptés de toute autre tache que de l'assiduité aux leçons; on voulait leur laisser le temps de se faire, ai on peut ainsi dire, à des études nouvelles pour eux. Mais à partir de ce moment, ils étaient tenus à un certain nombre de travaux particuliers, qui consistaient principalement en des propositions françaises et latines qu'ils devaient composer et récitur, et en des exercices d'argumentation auxquels ils étaient appelés à prendre part à tour de rôle.

Les propositions françaises sont restées une des tâches les plus importantes de nos Facultés. Il y a une trentaine d'années que les propositions latines étaient encore exigées à la Faculté de théologie de l'Académie de Genève. Au xvn° siècle, la langue latine était d'un usage trop général parmi les savants pour qu'il ne fût pas d'une indispensable nécessité d'habituer les futurs pasteurs des Églises à manier cette langue avec une certaine facilité. Du reste, écrire en latin n'avait pas alors les mêmes difficultés qu'aujourd'hui. Les cours se donnaient tous dans cette langue; c'est également en latin que les examens se passaient; enfin dans les collèges des Réformés, comme d'ailleurs dans tous ceux de cette époque, on ne se servait pas d'une autre langue à partir de la quatrième.

Les exercices d'argumentation consistaient en des discussions entre les élèves sur des sojets présentés par les professeurs. Dans un temps où les conférences sur les points controversés élaient très frèquentes entre les pasteurs réformés et les ecclésiastiques catholiques, il importait de former de bonne heure les futurs conducteurs des Églises à l'art et à l'habitude de la discussion. Un article du règlement de 1600 porte que de quinze en quinze jours les élèves seront appelés à des exercices de ce genre. L'article 15 du règlement de l'Académie de Die est plus explicite : « Chaque samedi, y est-il dit, d'une heure de l'après-midi jusqu'à quatre heures, il y aura des discussions latines sur des thèses, dont il sera donné connaissance quelques jours auparavant, en les distribuant aux étudiants en théologie. Toutes ces thèses seront vraies et solides, quant au fond, et nullement frivoles et curicuses. Il sera loisible à lous sans distinction de faire des objections; mais ces objections devront être prosentées modestement et respectueusement, et non d'une manière. audacieuse et téméraire, comme des défis ou des provocations, Les professeurs en théologie présiderant et conduiront les discussions chacun à leur tour ; et après avoir laisse l'écolier répondant faire de son mieux, essayor ses forces et sos talents, et défendre sa cause et ses opinions, les professours résondront, avec le gravité convenable, les difficultés proposées, en tirant leurs arguments des Saintes Écritures 1.

Ces exercices furent définitivement réglementés par le Synode national tenu à Alais en 1020. « Il y aura, y fut-il arrêté, des disputes particulières en théologie chaque semaine, et des publiques, sous chaque professeur, une fois le mois. Les écoliers seront obligés... de soutenir des thèses et d'argumenter, chaque successivement, depuis le premier jusqu'au dernier, solon le rang de leur immatriculation, avec cette réserve que les nouveaux venus pourront être dispensés des disputes publiques pendant six mois ou un an, selon la discrétion des professeurs qui jugeront de leur capacité<sup>2</sup>. »

Telle fut, après divers tatonnements, la torme définitive que prirent les exercices d'argumentation. Dans le principe, les thèses qui servaient de lexte à la discussion étaient de simples propositions. « Les thèses de théologie pour les disputes publiques, est-il dit dans les statuts généraux faits à Alais en 1620 pour les Académies des Églises réformées de France, seront fort abrégées et contiendront, autant qu'il sera possible, quelque lieu commun (quelque point des loci communes), sans que lesdites thèses soient chargées des objections qui peuvent être failes dans la dispute, ni d'une longue déduction de toutes les raisons qui servent à en confirmer la vérité, afin que les thèses ne soient pas des traités aussi diffus que ceux qu'on met dans les livres?. » C'est ainsi que restèrent sans le moindre doute celles qui étnient discutées dans les disputes particulières. Mais celles qui devaient servir de thèmes aux discussions publiques prirent peu à peu des proportions plus considérables; on en comprend facilement la raison. Les discussions publiques mensuelles avaient une certaine solennité. Les pasteurs de l'Éguise et des personnes notables de la ville y assistaient. Il convenait que les argumentateurs y arrivassent mieux préparés qu'aux discussions particulières, et qu'ils ne fussent pas exposés à s'égarer hors du sujet en des objections frivoles ou en des réfutations sans portée. Il devint par conséquent nécessaire de leur donner un thème assez développé pour les diriger

<sup>1)</sup> Charles Read, Daniel Chamier, p. 133.

<sup>1)</sup> Aymon, Synodes nationaux, t. 11, p. 211.
2) Aymon, Synodes nationaux, t. 11, p. 211.

sûrement, et dans leur travail de préparation et dans la marche de la discussion.

Ces thèses finirent par devenir de véritables traités, et comme il aurait été long d'en faire plusieurs copies manuscrites, et que probablement aussi les personnes qui y assistaient désiraient en prendre connaissance à l'avance, l'usage de les faire imprimer s'établit à Montauban, aussi bien d'ailleurs que dans les autres Académies, Celles de Montauban n'ent pas été réunies ensemble, comme cela a éu lieu pour un certain nombre de celles de Saumur et de Sedan; mais il nous en est parvenu plusieurs reliées ensemble et formant un recueil factice. Je denne dans l'Appendice une description détaillée de la rare et précieuse collection qu'en possède la bibliothèque de la Faculté de théologie protestante de Montauban, et qui, se-lon toutes les vraisemblances, n'existe nulle autre part :

Des exercices du même genre avaient également lieu dans la division de philosophie, sur des questions de métaphysique, de physique, de logique ou de morale. Plusieurs des thèses qui y servirent de thèmes aux argumentations furent aussi imprimées. Nous avons eu entre les mains des thèses de Jean Verdier, imprimées en 1636, pour servir à un exercice public d'argumentation entre irente-trois étudiants de la division de philosophie qui aspiraient au baccalauréat, et deux autres écrits semblables de Pierre Cruvei, l'un de l'année 1647 et le second de l'année 1648. Nous savons que, plus tard, Jean Bon fit imprimer des thèses de philosophie pour des exercices d'argumentation. Pierre Bayle demande à son frère de les lui faire passer, dans une lettre du 24 mars 1677. Il est indubitable que tous les professeurs de philosophie depuis 1635 firent de même. Mal-

1) Cette collection ne renforme pas cependant foutes les thoses imprimées qui servirent aux exercices d'argumentation dans cette Académie.

1) Ces trois pièces sont dans l'Appendice, nos vu et viu.

" (Eurres diverses de Bayle, t. 1, Lettres a sa famille, p. 74 et 82.

<sup>\*)</sup> a Il y aura des disputes publiques en philosophie une fais chaque mois, ce qui se fera alternativement, tantôt par l'un des professeurs, tantôt par l'autre. » A. Pojol, Remail des Réglements faits par les syn. prov. de Haut-Languedoc et Haut-Cuienne, p. 125.

<sup>2)</sup> On donnait à cette époque une si grande importance aux exercices de discussion et d'argumentation, qu'on avait voulu les introduire dans les clauses supérieures du Gollège, pour y former le plus tôt possible les élèves, « Les régents feront disputer leurs écoliers tous les samedis, les une contre les autres, tant sur les diverses phrases et façon de parter des Latina ou des Grecs, que sur les termes mythologiques, historiques et autres choses pour l'intelli-

heureusement tous ces écrits, sauf celui de Jean Verdier et ceux de Pierre Cruvel, que je viens de mentionner, paraissent avoir péri.

L'Académie de Montauban — et chacune des autres Académies réformées en France jouissait du même privilège — se gouvernait librement elle-même. En certains cas graves seulement, il pouvait y avoir recours en première instance au Synode de la province, et en dernière au Synode national. L'autorité était entre les mains de deux conseils. L'un, appelé conseil académique ordinaire, se composait des professeurs de l'Académie, des pasteurs de la ville et du principal du collège . Il était présidé par le recteur, qu'il nommait lui-même annuellement et qu'il devait choisir parmi ses membres . Il se réunissait régulièrement une fois par semaine, et plus souvent quand les circonstances l'exigeaient. Ses attributions consistaient à veiller à l'exécution des règlements et à se prononcer sur toutes les affaires courantes que le recteur soumettait à son appréciation.

L'autre, appelé conseil académique extraordinaire, se composait de tous les membres du conseil académique ordinaire et de quelques-uns des principaux habitants de la ville, nommés par le conseil de la commune aussi longtemps que ce conseil ne fut formé que de personnes appartenant au culte réformé, c'est-à-dire aussi longtemps que la population de Montauban fut toute entière protestante, et après 1628, c'est-à-dire après que le culte catholique y eut été rétabli et que le conseil de la commune fut devenu mi-partie, par le consistoire. Ce conseil élisait lui-même un de ses membres pour président. Ses séances avaient lieu, non è des jours fixes, comme celles du conseil erdinaire, mais à des époques indéterminées, solon les besoins du moment, ou encore quand il se présentait quelque affaire grave dont le conseil académique ordinaire ne croyait pas pouvoir prendre la responsabilité et sur laquelle il dézirait avoir son opinion.

La nomination des régents du collège lui appartenait. Il pouvait les censurer s'ils venaient à se négligor, les suspendre et même les

gence des anciens, conformément aux dits Réglements académiques de l'année 1600, chapitre des régents. « A. Pujol, Recueil des réglements, etc., p. 126 et 127.

1) De 1632 à 1660, le principal, étant de droit un catholique, ne fit pas partin du conseil académique ordinaire.

2) Les pasteurs de l'Eglisa du lieu où résidait l'Académie faisant partie de ne nouseil, il arriva asses souvent qu'on nomma l'un d'entre eux pour récteur. révoquer pour des fautes graves ot après une procédure régulièrement conduite. Il ne paraît pas qu'à Montauban il ait jamais été dans la pénible nécessité de prononcer des suspensions et des exclusions; je n'en ai pas du moina trouvé le moindre indice. Il était également chargé de présenter les candidats aux chaires vacantes à l'Académie, et il apporta constamment dans l'exercice de ce devoir la plus vive sollicitude. On le voit, de tout temps, préoccupé du désir d'attirer à l'Académie les pasteurs qui se distinguaient par des taients hors ligne.

Cette présentation devait être soumise au Synode de la province de Haut-Languedoc et Haute-Guienne. Il convient d'ajouter qu'elle fut toujours favorablement accueillie. Cette double sanction ne suffisait pas pour que la nomination d'un professeur fût définitive, Celui qui avait été présenté par ce conseil n'était encore, après la sanction du Synode provincial, que candidat à la chaire à laquelle il aspirait et pronait des ce moment le titre de professor designatus, c'est-à-dire qu'il était désigné pour être professeur. Pour le devenir réellement, il avait à subir diverses épreuves devant une commission dont les membres étaient nominés par le Synode de la province. Ces épreuves consistaient en leçons sur des sujets qui lui étaient indiqués, et en une thèse qu'il devait composer sur un point de doctrine se rapportant à l'enseignement propre à la chaire vacante et imposé par la Synode de la province. Cette thèse était le texte sur lequel s'établissait une discussion publique entre le professeur désigné, qui en défendait les diverses propositions, et les membres de la commission, qui les attaquaient, ou encore les différents concurrents, si le Synode en avait admis plusieurs! La bibliothèque de la Faculté de

<sup>&#</sup>x27;) « Les docteurs et professeurs en théologie aiant premièrement été choisis par le conseil extraordinaire de l'Université, ladité élection sera portée au Synode provincial pour en juger, et au cas qu'elle soit approuvée, on donnera ordre pour l'examen et la réception des professeurs êtus, selon le troisième canon du second chapitre de la Discipline ». Aymon, Synodez nation., t. u., p. 540. Voici ce canon de la Discipline : « Les docteurs et professeurs en théologie seront étus par le Synode de la province où sont les Académies, et seront examinés tant par les leçons qu'ils feront sur le Viel et sur le Nouveau Testament, suivant l'édition authentique des textes hébreux et grecs qu'il sur seront donnés, que par dispute d'un ou de plusieurs jours, ainsi qu'il sera avisé, et étant trouvés capables, s'ils ne sont pasteurs, la main d'association leur sera donnée, avant promis au préalable du fidélement et diligemment faire laur charge, et de traiter l'Écriture en toute pureté, salon l'analogie de la foi, et selon la confession de nes Églises, liaquelle its signerênt, » Le Discipline scréssimitique des Églises reformées. — La Huye, 1766, p. 170-171.

théologie protestante possède les thèses de ce genre d'André Martel, de Jean Gommarc, de Théophile Arbussy et d'Antoine Pérès.

Comme on le voit, la nomination des professeurs offrait des garanties sériouses. Dans des moments difficiles, on passa par dessus ces épreuves imposées par les règlements. Mais chaque fois, tout en reconnaissant qu'il aurait été difficile, sinon absolument impossible, de procéder régulièrement, les Synodes nationaux blâmèrent ces nominations et recommandèrent de ne plus se départir à l'avenir des prescriptions de la discipline ecclésiastique et des statuts généraux drossés pour les Académies des Églises réformées de France.

Pour complèter ce que nous vanons de dire des études qui se faisaient dans l'Académies de Montauban (et aussi dans toutes les
autres Académies protestantes au xvnº siècle), il convient, ce nous
semble, de faire remarquer que ce n'était pas le corps enseignant
qui était chargé de constater la capacité de ses élèves à être admis
au ministère évangélique et à être placés ensuite à la tête des
Eglises. Les Académies devaient, il est vrai, leur donner des certifleats d'études, et les Synodes nationaux leur rappelèrent à diverses
reprises qu'elles ne devaient pas donner ces certificats à la légère,
par complaisance ou par suite de considérations particulières. Ce
qu'on appelle aujourd'hui les grands examens pour obtenir le diplôme
de bachelier en théologie n'était pas inconnu dans nos anciennes
Égiises; mais c'étaient les Synodes provinciaux qui avaient le droit
et la mission de les faire subir. Voici le règlement qui fut dressé à ce
sujet au Synode national tenu à Saint-Maixent en 1600 :

a Le ministre de l'Évangile (hors le temps de persécution, durant lequel il pourra être élu par trois pasteurs avec le consistoire du lieu, en cas de très grande nécessité) ne pourra être admis à cette sainte charge que par le Synode provincial ou par le colleque, pourvu qu'il soit composé du nombre de sept pasteurs pour le moins; lequel nombre ne se trouvant pas dans quelque colleque, il en appellera des colleques voisins jusqu'à concurrence dudit nombre. Et celui qui doit être élu sera présenté avec de bons et valables témoignages non-seulement des Académies ou Églises particulières, mais aussi du colleque où il aura le plus conversé. L'examen de celui qui sera présenté se fera premièrement par des propositions (sermons) de la parole de Dieu, sur des textes qui lui seront donnés.

<sup>1)</sup> Aymon, Synodes nation., t. u, 98, 743 et 744.

l'une de ces propositions en français nécessairement et l'autre en latin, si le colloque ou le synode le jugent expédient, pour chacune desquelles on lui accordera vingt-quatre heures de temps pour s'y préparer. S'il contente la compaguie par ces propositions, on l'examinera sur un chapitre du Nouveau Testament qui fui sera présenté, s'il a profité en la langue grecque jusqu'à la ponvoir interpréter. Et pour la langue hébraïque, on verra s'il en sait au moins jusqu'à ponvoir se servir des bons livres pour l'intelligence de l'Écriture, A quei on ajoutera un essai de son industrie sur les endroits les plusnécessaires de la philosophie; le tout en charité et sans affectation de questions épineuses et inutiles. Finalement un tirera de lui une confession abrègée et en latin de sa foi, sur laquelle on l'examinera par queique dispute. Et si après cet examen il est jugé capable, la compagnie, lui remontrant les obligations de la charge à laquelle il est appelé, lui déclarera le pouvoir qui lui est donné, au nom de Jésus-Christ, tant de précher la parole de Dieu que d'administrer les sacrements, après son entière ordination dans l'Église où il est envoyé; el ensuite on députera deux ministres pour le présenter au peuple (c'est-à-dire à l'Église où il est envoyé comme pastour) 1. »

La Discipline ecclésiastique des Eglises réformées de France s'exprime sur ce sujet presque dans les mêmes termes (chapitre 1, articles 4 et 5). Il ne fut admis qu'une seule modification aux prescriptions qu'elle contient. Au Synode national teau à Vitré en 1817, sur la proposition des députés de la province d'Anjou, on ajoutaqu'il ne serait pas nécessaire de limiter aux proposants un temps si court qu'il est porté par l'article 5 de la Discipline, comme par la décision du Synode national tenu à Saint-Maixent en 1609, pour se préparer à faire leurs propositions (sermons d'épreuve). Ce Synode, ne voniant rien changer à cel article, remit à la prudence des Synodes provinciaux et des colloques de prolonger ce temps selon la connaissance qu'ils auront de la facilité des proposants, et de leur accorder un temps un peu plus long s'ils en avaient besoin 2.

Rien ne fut changé d'ailleurs aux règlements sur cotte matière. On revint sculement à plusieurs reprises sur ce point, que les Synodes provinciaux ne pouvaient admetire aux examens pour le

4) Avmon, Ibid., 1, n, p. 83.

<sup>1)</sup> Aymon, Synodes nationaux, t. 1, p. 257 et 258.

ministère évangélique des proposants venus d'une autre province, à moins qu'ils en eussent reçu l'autorité du Synode de leur propre province , et qu'ils ne fissent la promesse expresse de se consacrer au service de la province qui les admettait à l'examen .

MICHEL NICOLAS.

\*) Pajal, Ibid., p. 12.

<sup>1)</sup> Pajol, Recueil des Règlements, etc., p. 14.

## NÉCROLOGIE

#### STANISLAS GUYARD

Au moment même où paraissait le dernier fascicule de cette Revue, nous apprenions la désolante nouvelle de la mort prêmaturée
de Stanislas Guyard. Il neus a fallu différer jusqu'à ce jour le témoignage de haute estime et de profonde reconnaissance que la Rèvne
de l'Histoire des Religions doit au jeune savant, déjà illustre, qui,
dans le cours de ses nombreux travaux, tui a apporté l'autorité de
son patronage et le concours de son talent. Qu'importe l'heure à
laquelle nos hommages s'élèvent vers lui! L'œuvre de Stanislas
Guyard, quoiqu'elle ait été arrêtée par la mort au moment où elle
semblait, au contraire, devoir prendre un nouvel essor, est de celles
qui durent, et qui assurent à leur auteur l'estime réfléchie et contime d'un petit nombre d'hommes compétents plutôt que l'éclat fugitif d'une gloire d'actualité.

Né à Frottey-lès-Vesoul (Haute-Saône), le 27 septembre 1846. Stanislas Guyard s'était initié à la connaissance des langues orientales dès ses jeunes années, pendant un séjour de trois ans en Russie en compagnie de jounes seigneurs persans. De retour à Paris, il entreprit à la fois l'étude du sansorit et celle de l'arabe. Dès 1868, à l'âge de 22 ans, il était chargé par les fondateurs de l'École des Hautes Études de la répétition d'arabe et depersan. Il se mit à l'œuvre avec une ardeur exceptionnelle; il donna jusqu'à six conférences par samaine, sans préjudice des nombreux articles qu'il publiait dans les revues scientifiques, entre autres dans le Journal asiatique, les Notices et extraits, les Mémoires de la Société de linguistique, et la fleure critique. Et il trouvait encore le temps de cultiver, non seulement comme amateur, mais comme artiste et compositeur consommé, les études musicales vers lesquelles il se sentait porté par un irrésistible penchant, au point qu'il hésita longtemps à se vouer à la phi-

lologie orientale pour pouvoir se consacrer entièrement à la musique. Le plus heau résultat de cette combinaison de la science et du l'art fut son Mémoire sur la métrique arabe, où l'instinct artistique doublé de solides connaissances philologiques lui fit débrouiller les mystères des mètres arabes, que personne jusqu'alors n'avait pu expliquer d'une façon satisfaisante. Citons encore parmi ses travaux la traduction du russe en français de la grammaire pâlie de Minayeff, et un manuel franco-anglais de la langue persone vulgaire, pour donner une idée de l'étendue de ses connaissances linguistiques.

Ses études sur la secte des Ismaéliens, sur Abd-ar-Razzaq et sur es doctrines soufies de la prédestination et du libre arbitre, le désignèrent au fondateur de la Revue de l'Histoire des Religions comme l'un des plus précieux collaborateurs qu'il pût recruter parmi la phalange des jeunes savants. Toutefois ce n'est pas le Bulletin arabe que Stanislas Guyard se chargea de rédiger comme l'on aurait pu s'y attendre. Son infatigable cariosité scientifique l'avait attiré vers un domaine particulièrement intéressant par les difficultés qu'il présente aux explorateurs et par les luttes ardentes que s'y livrent les spécialistes, vers l'assyriologie. Dans un premier Bulletin (tome 1. p. 327 à 345), il fit à nos lectours un lumineux exposé des différentes phases par lesquelles a passé l'interprétation des inscriptions en caracières cunéiformes, et donna un aperçu sommaire de la Genèse chaldeenne à propos du volume de M. Lenormant sur les Origines de Phistoire. Dans un second Bulletin (tome V. p. 253 à 278), il expesa la théorie de l'école suméro-accadienne, et prit résolument parti pour M. Halevy en montrant avec beaucoup de force que le système, dit improprement sumérien ou accadien, n'est qu'une manière conventionnelle d'écrire l'assyrien.

Copendant ses laborieuses études de philologie assyrienne (condensées dans les Notes de lexicographie assyrienne) ne l'empéchaient pas de se consacrer encore à l'arabe. Il avait été appelé par M. de Goeje à callaborer à la publication du texte arabe reconstitué de la grande chronique de Tabari, et tout récemment il avait été choisi par l'assemblée des professaurs du Collège de France pour rumplacer M. Detrèmery dans la chaire d'arabe. Nous avons rendu compte, dans une de nos précédentes Chroniques, de la magistrale leçon d'ouverture par laquelle il inaugura son enseignement, donnant dans le court espace d'une houre un aperçu complet de toute la civi-

lisation musulmane. Peu de temps avant su mort, il avait promis de rédiger pour la Revue de l'Histoire des Retigions une étude sur une des sectes musulmanes, dès qu'un repos reconnu indispensable lui aurait rendu ses forces.

Ses forces, hélas l'ne devaient plus revenir. Comme tant d'autres jeunes hommes qui brillaient parmi les plus vaillants combattants de l'armée scientifique réorganisée, il avait abusé du travail cérébral: l'organisme tatigué lui refusait ses services, il ne put supporter cette épreuve et préféra mourir (7 septembre 1884).

Tous ceux qui ont connu Guyard s'accordent à reconnaître la droilure de son caractère, l'aménité de sa nature, le désintéressement de son activité, la clarté de son esprit et son savoir à la fois vaste et rigoureux. Si ses obsèques n'avaient en lieu au milieu des vacances universitaires, un public heaucoup plus nombreux se serait pressé autour de sa tombe trop tôt ouverte. Dans toutes les notices qui ont déjà été consacrees à sa mémoire, nous n'avons trouvé qu'un seul et même avis sur les qualités de l'homme et les mérites du savant.

En attendant qu'un de nos collaborateurs plus particulièrement compétent leur rappelle avec plus de détails l'œuvre scientifique de Stanislas Guyard, nos lecteurs retrouveront ici avec plaisir les discours qui ont été prononcés sur sa tombe par M. Ernest Renan, au nom du Collège de France; et par M. Guston Paris au nom de l'École des hautes études. N'est-ce pas la plus belle des oraisons fimèlires d'être pleuré par de tels hommes?

Voici le discours prononcé par M. Ernest Renan au nom du Gollège da France :

\* Quelle fatulité, messicurs, que la mort soit venue prendre parmi nous le plus jeune, le plus désigné pour les grandes œuvres, le plus aimé! Six mois à peine se sont écoulés depuis que Stanislas Guyard remplaçait dans le chaire d'arabé au Collège de France le regretté Defrémery, et voilà que le coup le plus imprevu nous l'enlève au milieu d'une féconde activité: Il n'avait que trente-huit aus. En peu d'années, il a su remplir le cadre d'une longue vie scientifique; il en a fait assex pour sa tâche virile; mais nous qui fondions sur lui tant d'espérances, nous qui nous consolions de vieillir en voyant grandir à côte de nous cette laborieuse et vaillante jeunesse, c'est pour nous qu'est le deuil. Depuis le jour où j'ai serré sa main sur son lit d'a-

gonie, sans qu'elle m'ait répendu, il me semble que nos études ont été atteintes dans quelque organe vivant, près du cœur.

- c Le goût de Stanislas Guyard pour les études orientales data de sa première jeunesse. Son esprit ferme et sagace lui révéla tout d'abord qu'en fait de sciences historiques c'était là qu'il y avait le plus de travail utile à dépenser, le plus de vrai à découvrir. Il îlt à sa vocation les plus grands sacrifices, et il fallut la ténacité extrême de sa volonté pour continuer les recherches de son choix, malgré la situation extérieurement défavorable où sont placées des études capitales, il est vrai, par leurs résultats philosophiques, mais qui n'ont presqua point d'application professionnelle. Longtemps il n'eut pour récompense que l'estime des témoins de ses travaux ; mais cette estime, du moins; lui fut bien vite acquise. Nous éprouvames tous une sensible joie quand nous vimes venir à notre Société Asiatique ce jeune. homme sérieux, ardent, consciencieux, ami passionne du vrai, ennemi de tout charlatanisme et de toute hypocrisie. On sentait, derrière sa modestie, les qualités essentielles du savant, la droiture et l'indépendance du caractère, la sincérité absolue de l'esprit.
- · Bientôt, des travaux de haute valeur se succédérent. Guyard s'allaqua successivement aux problèmes les plus difficiles des langues et des littératures de l'Asie occidentale. Les questions délicates relatives au khalifat de Bagdad, l'histoire des Ismaéliens et des sectas incrédules dans le sein de l'Islam, la métrique arabe, où tant de choses nous surprennent, les formes bizarras de ce qu'on appelle les pluriels brisés, chapitre si curieux de la théorie comparée des langues sémitiques, furent pour notre savant collègue l'objet de travaux approfondis, toujours fondés ser l'étude directe des sources. Sa lecture de l'arabe était rapide et sûre. Quand une société composée des arabisants les plus éminents de toute l'Europe se partagea le travail immense d'une édition complète du texte des Annales de Tabari. M. Guyard se chargea d'un volume, et c'est grace à lui que la France a été représentée dans cette entreprise monumentale. L'achèvement de la traduction de la Géographie d'Aboulféda, commencée par M. Reinaud, lui fut conflée. Attaché comme auxiliaire au Recueil des Historiens grabes des croisades, publié par l'Académie des inscriptions et belles-lettres, M. Guyard a été en ce travail, pour M. Burbier de Meynard, le pius précieux des callaborateurs.
  - Tous les grands problèmes l'attiraient. L'intérêt hors ligne que présente l'assyrlologie le frappa, et il est probable que, s'il eut vécu

davantage, il cut de plus en plus tourné ses études de co côté. Il voyait l'immense avenir d'une science qui nous fournira un jour sur la haute antiquité des lumières inattendues. Son nom figurera parmi ceux des vaillants travailleurs qui auront marché au premier rang à la conquête de ce monde nouveau.

« Comme professeur, d'abord à l'École fles hautes études, puis parmi nous, M. Stanislas Guyard n'a pas rendu de moindres services. Il savait s'attacher ses élèves, leur inspirer le goût du travail qui le remplissait lui-même. Son assiduité était admirable ; il aimait à dépasser à cet égard les obligations qui nous sont imposées. L'amour du hien public, le sentiment abstrait du devoir, formaient l'unique mobile de sa vie. Il était, dans les relations privées, d'une douceur charmante ; ses frères, ses sœurs, l'adoraient. Tous ceux qui l'ont approché ont gardé de lui l'impression de qualque chose de supérieur.

" Hélas! il était trop parlait, et quand on est arrivé à ce degré extrême de désintéressement, la terre ne vous retient plus assez; on est trop prêt, au moindre signe, à la quitter. La soif de travail allait chez lui jusqu'à l'obsession ; il avait tué en lui la possibilité du repos. Quand il pensait à tant de belles choses qui seraient à faire, quand il voyait la moisson si belle et les ouvriers si peu nombreux, il était pris d'une serte de fièvre ; il assumait pour lui la tâche de dix autres. La fatigue amena bientôt l'insomnie, l'incapacité du travail, L'incapanité du travail, c'était pour lui la mort. Vivre sans penser, sans chercher, lui parut un supplice. Imitez-le en tout, jeunes amis, excepté ca cette espèce de tension dangereuse qui fail qu'on ne peut plus associer au devoir le sourire, le divertissement honnête, le plaisir de contempler un monde où, à côté de tant de parties sombres, il y a des touches si lumineuses. Indulgere genio est un art que notro ami ne savait pas, ne voulait pas savoir. Il ne pécha que par excès d'amour pour le bien. La vie était pour lui tellement identifiée avec la travail qu'un ordre de repos lui sembla insupportable. La perspective de vivre sans travailler lui parut un cauchemar plus affreux que la mort.

n Et puis il y avait en tout cela quelque chose de plus profond encore. L'espèce de providence inconsciente qui veille à la destinée des grandes ames semble faire en sorte que la récompense ne leur vienne que tard et quand elle a perdu son attrait. Il en fut ainsi pour Guyard. La vie s'était toujours montrée à lui par le côté austère, Quand elle commença de lui sourire, le stolcien eut des scrupules ; il crut qu'il allait perdre de sa noblesse, en acceptant le prix qu'il avait si bien mérité; il sembla se dérober, se soustraire...

a Pauvre cher ami, entré maintenant dans la sérénité absolue, donne le repos à ce cœur inquiet, à cette conscience timorée, à cette ame toujours craintive de ne pas assez bien taire. Tu us été un bon ouvrier dans l'œuvre excellente qui se construit avec nos efforts. Ta tristesse seule fut parfois un peu injuste, injuste pour la Providence, injuste pour ton siècle et pour toi-même. Sois tranquille, ta gerbe fleurira; tu as montré la route : ce que tu n'as pu faire, d'autres le feront. Ta vie sera pour tous ceux qui l'ent coanu une leçon de déssintéressement, de patriotisme, de travail et de vertu.

Après M. Renan, M. Gaston Paris a pris la parole en ces termes: « Messieurs, je viens apporter devant cette tombe, si cruellement et si prématurément ouverte, le tribut des regrets profonds de l'École pratique des Hautes-Études. Stanislas Guyard nous appartenait des la fondation de l'École; à peine agé de 22 aus, il avait déjà fait preuve d'une science assez étendue et d'une critique assez sure pour qu'on le chargeat de représenter l'enseignement du persan et de l'arabe dans cet établissement, modeste en apparence, auquel un ministre éclaire conflait la grande mission de donner dans notre pays une impuision nouvelle aux études originales et approfondies. Le jeune répetiteur, nomme plus tard directeur-adjoint, justiffa d'une manière éclatante, par son zèle autant que par ses capacités, la confiance qu'on avait mise en lui. Il se donna tout entier à cette tâche attrayante et féconde, mais qui exige tant de dévouement et des talents si variés, de diriger dans la voie rigoureuse de l'investigation méthodique et critique de jeunes esprits curieux, mais mal préparés, avides de savoir, mais souvent impatients du joug de cette discipline austère qu'en apprend à aimer quand on a pu apprécier en qu'elle ajoute de vrais force à l'intelligence, ce qu'elle fait rendre au travail de fruits inespérés, Profitant à sa manière de la liberté qui a toujours régné entre nous, il faisait Jusqu'à six conférences hebdomadaires, bien qu'il ne reçût pour lant de peine, préparée par tant d'étude, qu'une rémunération à peu près insignifiante. D'autres diront avec une compétence que je n'ai pas l'autorité qu'il prit de bonne heure et l'influence heureuse qu'il exerça sur un groupe restreint, mais fidèle, d'élèves. Je veux sculement le remercier au nom de

nous tous pour l'aide qu'il nous a prêtée, pour la part notable qu'il a que au succès de l'œuvre commune, anccès tout spirituel, mais qui n'en est que plus noble, et qui est du tout entier à un généreux et infatigable concours de talents et d'abnégations. Guyard montra, qu'il me soit permis de l'ajouter, le même désintéressement quand il accepta, sur ma demande, une part dans la direction de la Revue critique d'histoire et de littérature, ce récueil fondé un peu avant l'École des Hautes-Études et que des liens étroits ont rattaché à cette école depuis qu'elle existe. Il nous apporta aussi le même aèle et, grâce à lui, la partie orientale de la Renne prit bientôt une importance hors ligne. Nous contemplons aujourd'hui avec stupeur le vide que la disparition soudaine d'un tel collaboratour laisse dans nos rangs ; qua dire du vide que sa perte laisse dans nos cœurs? Guyard était sympathique à première vue et le devenait plus à mesure qu'on le connaissait mieux. La franchise, la bonne grâce, la plus almable et la plus naturelle aménité de manières lui gagnaient vite l'amitié de ceux-mêmes qui ne pouvaient apprécier toute la force de sa pensée indépendante et réfléchie, toute la richesse et la sûreté de son savoir. Il fallait pénétrer plus avant dans son intimité, qu'il ouvrait rarement, pour découvrir que cet extérieur si avenant et si facile cachait une ame mélancolique et désenchantée pour laquelle le travail était une diversion autant qu'une jouissance, et qui, ayant à sa portée bien des conditions du honheur, semblait s'y refuser de parti pris et ne pouvait échapper à l'obsession de quelque sinistre vision d'avenie. Cette vision, on voulait croire que son imagination la créait seule; elle était, hélas! trop réellement menagante, elle se rapprochait de jour en jour, elle a enveloppé, elle a emporté sa jeunesse..... Que de mérite, que de qualités, que de brillants et utiles travaux sont ainsi ravis à la science, à l'amitié, à la patrie! Nous qui avons connu, qui avons aimé Stanislas Guyard, nous qui devinons tout ca qu'il a souffert, nous qui savons tout ce qu'il valait, plaignons-le, plaignons-nous et conservous pieusement su touchante image et son noble souvenir. »

#### RICHARD LEPSIUS

Richard Lepsius, le célèbre égyptologue, est mort le 10 juillet dernier. Au moment où cette nouvelle nous parvint, nous lisions un article du journal asiatiqué de l'année 1830, relatif aux Éclaireissements sur le corcueil du roi memphite Mycérious, traduits de l'anglais par Ch. Lenormant. Nous avions remarqué ce passage : «A la fin des notes de M. Lenormant, est imprimée une lettre de M. Lepsius, jeune savant allemand, qui a déjà publié des travaux importants sur les études hiéroglyphiques (p. 462), » Ce n'était pas la pramière fois que le nom de Lepsius était mentionné en France. Dès 1834, il s'était fait connaître à Paris par un important travail sur la Paléographie considérée comme un moyen d'études linguistiques, qui lui avait valu le prix Voiney. Quel éclat, depuis lors, a entouré ce nom l Quel sillon profond Lepsius a creusé dans le champ de la science égyptologique! Ses prodigieux travaux et ses belles découvertes lui ont fait donner de l'autre côté du Rhin le titre de Champollion allemand.

Un de ses disciplos, M. Jean Dumichen, professeur d'égyptologie à l'Université de Strasbourg, qui, pour célébrer le jubilé de son illustre maltre, venait de lui dédier un magnifique travait sur la tombe de Patuamenap?, — a fait parattre à Strasbourg une notice hiographique sur Richard Lepsius², à laquella nous empruntons plusieurs des détaits suivants.

Richard Lepsius, docteur en théologie et en philosophie, membre de l'Académie des sciences, bibliothécaire du rol, professeur à l'Université de Berlin et directeur du Musée égyptien de cette ville, chevalier de l'ordre pour le mérite, de l'ordre bavarois de Maximilien, de l'ordre de l'Aigie rouge, etc., etc., était né à Naumhourg en Prusse, le 23 décembre 1810, jour pour jour vingt aus après Champollion. Bien qu'il fût déjà en pleine adolescence à l'époque de la mort du célèbre créateur de l'égyptologie, il ne l'avait jamais vu, s'étant d'abord exclusivement adonné aux études linguistiques et à la philologie comparée. C'est en 1833 seulement qu'il vint pour la

<sup>1)</sup> Troisième serie. T. VII, 1830, p. 456 et suiv.

<sup>\*)</sup> Nous en rendrons compte dans la prochaine livraison de la Berne.

<sup>&</sup>lt;sup>5</sup>) Zur Erinnerung an Richard Lepsius, von Joh. Dumichen (des Dahingeschiedenen Schüler von 1858-1862) seit 1872 Professor für Ægyptologie an der K. W. Universität Strassburg.

première fois à Paris, où il composa; outre l'ouvrage sur la Paléographie déjà cité, un traité « sur l'ordre et la parenté des alphabets sémitique, indien, perse, égyptien et éthiopien ( » (1835), qui l'ut inséré dans les Mémoires de l'Académie de Berlin.

Ce n'est qu'en 1836, durant un voyage en Italie, qu'il commença à se vouer spécialement aux études égyptologiques. Il attira l'attention des savants par sa « Lettre à M. Rosellini sur l'alphabet égyptien » (Rome, 1837). A ce moment. l'égyptologie ne comptait encore que deux représentants distingués, Rosellini et Salvolini, tous deux disciples de Champollion, mais qui malheureusement moururent jeunes comme leur maltre, sans avoir pu grouper et coordonner les résultats de leurs recherches.

L'Égypte était visitée et pillée par des dilettante dont les relations de voyage traitaient de tout, excepté du déchiffrement des hiéroglyphes. Les savants, au lieu de se livrer à des recherches originales, se contentaient de prendre parti pour ou contre Champollion.

Dans sa « Lettre à Rosellini », Lepsius, soumettant le système de Champollion à une critique rigoureuse, prouvait que ce système était seul soutenable, et que les méthodes de déchiffrement proposées par d'autres (Klaproth, Sickler, Spohn-Soyffarth) devaient être rejetées comme fausses. Il prouvait en même temps que le système de Champollion lui-même devait être rectifié en plusieurs points, qu'il fallait notamment simplifier son gigantesque alphabet, par l'exclusion de tous les signes dont l'usage, inconnu dans les textes pharaoniques, n'apparaît qu'à ce qu'on est convenu d'appeler depuis la Basse Epoque (temps de la domination grecque et romaine). Enfin il établissait le vrai rapport de la langue copte à l'ancienne langue égyptienne.

Depuis lors et durant près d'un demi-siècle, Lepsius s'est consacré presque exclusivement aux études égyptologiques. Un an à peine après sa Lettre à Rosellini, il publie à Rome l'important traité « sur l'ordre des colonnes-piliers en Égypte et ses rapports avec le II ordre égyptien et la colonne grecque. »

Il avait rapporté de son passage à Turin la copie de l'exemplaire le plus complet, bien qu'un des moins corrects, du fameux ouvrage si important pour la connaissance des idées égyptiennes sur la vie

<sup>1)</sup> Ueber die Anordnung und Verwandschaft der zegnitischen, altindsschen, altgereischen, altägyptischen und altäthiopischen Alphabete.

future, qualifié par Champollion de « Rituel funéraire, » et que Lepsius fit parolire, en 1842, sous le nom de « Liere des Morts !. »

La même année, il partait pour l'Égypte, sur l'ordre du roi Frédéric Guillaume IV, qui mettait à sa disposition cent mille thalers. Lepsius, accompagné d'architectes et de dessinateurs, explora la vallée du Nil et les déserts qui l'environnent, ainsi qu'une partie du la Syrie, de la Palestine et de la presqu'ile du Sinai, puis touta la Nubie et une partie du Soudan. Le premier résultat de ce voyage, qui dura trois ans (1842-1845), lut la splandide publication des « Monuments d'Égypte et d'Éthiopie », pour laquelle le roi de Prusse dépensa encore cent mille thalers, et qui n'exigea pas moins de dix années (1849-1859).

Dans cet intervalle. Lepsius publiait ses intéressantes « Leitres d'Égypte, d'Éthiopie et de la presqu'ile du Sinai » qui témoignent d'un vil enthousiasme pour les contrées explorées par lui et révèlent une ame sensible à toutes les beautés de la nature et de l'art.

Grace aux documents qu'il rapportait, l'infatigable savant put composer sa « Chronologie des Égyptiens », qui, pour la première fois, portait la lumière dans le chaos de la chronologie et de l'histoire de l'ancienne Égypte.

Quelques années plus tard, il publis le «Livre des Rois », en deux volumes, dont le premier renferme le texte explicatif des soi-xante-douze tableaux du second. Il y avait réuni neuf cent quatre-vingt-sept noms de rois, de roines, de princes, de princesses, tirés des documents et des papyras, et rangés par ordre chronologique d'après le système des dynasties de Manéthon, Plusieurs de ces dynasties, ainsi que l'époque des Hyksos, des Éthiopiens, des Ptolé-

Peu avant le Todtenbuch, avait paru le « Choix des documents les plus imperiants de l'antiquité égyptionne. » (Auswahl der wichtigsten Erkunden des

wgyptischen Alterthums, Leipzig, 1842).

1) Briefe aus Ægypten, Æthiopien und der Halbinsel des Sinot, Ber-

lin, 1852.

<sup>1)</sup> Todtenbuch der Ægypter unch dem hieroglyphisches Papyrus in Turin, Leipzig, 1842 (79 planches).

<sup>2)</sup> Denkmüler aus Ægypten und Æthiopien nach den Zeiehnungen der von Sr. Majestät dem Könige von Preussen Friedrich Wilhelm IV nach diesem Ländern entsandeten und in den Jahren 1842-1845 ausgeführten wissenschaftliche Expedition, berausgegeben von Carl Richard Lepsius, Berlin 1849-1850 (NO planches).

Die Chronologie des Ægypter, Berlin 1849.
 Königsbuck der alten Ægypter, Berlin, 1858.

mées et des Romains, devinrent l'objet de recherches nouvelles, dont Lepsius fit paratire les résultats dans la «Zeitschrift für arguptische Sprache», fondée en 1862.

Comme complément à son édition du Todienbuch de Turin, il reproduisit, quelques années plus tard, et avec ce soin minutieux qui caractérise toutes ses publications, « Les plus anciens textes du Livre des Morts, d'après des sarcophages de l'ancien ampire » !.

Au printemps de l'année 1866. Lepsius retourne en Égypte pour étudier plus particulièrement la géographie de cette contrée. Il a le bonheur de trouver dans les ruines de l'ancienne Tanis la fameuse stèle, portant le décret des prêtres égyptiens promulgué sous Ptolémée III. Cette découverte rappelle celle de la fameuse Pierre de Rosette, qui avait servi de point de départ au déchiffrement des hiéroglyphes; la stèle de Tanis est un document plus précieux encore, car elle est complète dans ses trois textes. Elle parut sous le titre : « Le décret bilingue de Canope. » 2

Parmi les questions qui avaient particulièrement occupé l'attention de Lopsius, il faut signaler encore celle des mesures usitées en Égypte. Dès 1865, il avait publié sur ce sujet l'ouvrage devenu classique : « L'ancienne coudée égyptienne et ses divisions. » \*

Quelques semaines avant sa mort, il complétait ce travail par une étude sur « Les mesures de longuour des anciens Égyptiens», qui n'offre encore qu'une partir des résultats auxquels avaient abouti ses longues recherches sur la métrologie égyptienne.

L'activité de Lepsius semblait s'accroître, foin de s'équiser par des productions multiples. A soixante-dix ans, l'illustre vieillard conservait encore la fraicheur et la vigueur intellectuelles de sa jeunesse. Témoin son dernier grand ouvrage: « Grammaire aubienne précédée d'une introduction sur les peuples et les langues de l'Afrique, » Voici comment M. Max Muller annonçait cette œuvre magistrale:

« Le professeur Lepsius est âgé de soixante-dix ans, et il a publié un livre qui eut absorbé au plus haut degré les forces d'hommes

Aeltezte Texte des Todtenbuchs, nach Sarkophagen des altägyptischen Reichs im Berliner Museum, 1867.

<sup>1)</sup> Das bilingue Dekret von Kanopas, Berlin, 1806.

1) Die allapoptische Elle und thre Eintheilung.

<sup>1)</sup> Nubische Grammatik mit einer Einleitung über die Volker und Sprachen Afrika's, Berlin, 1980.

joines. Ce livre, non sculement est ploin d'observations soignousement réunies, mais il expose des théories qui étonneront beaucoup de ses lecteurs et les porteront à la reflexion, comme aussi, nous l'espérons, au travail. Le professeur Lepsius a joint à sa «Grammaire nubienne» (volume de six cents pages), depuis longiemps altendue, une préface qui est cartainement la partie la plus importante de l'ouvrage. Il y fait connaître les résultats de ses longues études sur toutes ou presque toutes les langues de l'Afrique, et formule en même temps des principes généraux relatifs aux questions les plus élevées de la linguistique. Tandis que la plupart des savants qui s'occupent de philologie comparce, se plongent dans des minuties sur le carnotère et les différences dialectiques des voyelles et des consumes, le professeur Lepsina dessine en traits hardis les puissants contours d'one histoire du langage qui s'étend à quatre ou cinq mille années et embrasse tout le continent de l'Afrique et les rivages voisins de l'Asie. »

L'étude de l'antiquité égyptienne que les travaux de Lepsius ont si puissamment secondée, dit M. Dumichen, fera certainement dans l'avenir des progrès surprenants. Nous en avons pour garantie non-seulement les découverles importantes faites sous l'intelligente direction de M. G. Maspero, le directeur des musées du khédive, mais encore le grand nombre d'égyptologues distingués en Allemagne, en France, en Angleterre, en Italie et dans d'autres pays de l'Europe. Quels que soient les progrès réservés à la science égyptologique, et lors même que l'on pourrait appliquer à l'un ou à l'autre des grands travaux de Lepsius le proverbe arabe : « Le mérite reste au fondateur, lors même que le successeur ferait mieux », il est probable qu'une au moins de ses publications restera sans rivale ; ce sont les douze gigantesques volumes de ses Deakmaeler. »

L'homme, en Lepsius, se distinguait par les mêmes qualités que le savant. Doné d'une rare aptitude pour l'observation et d'une éminente pénétration critique, il savait merveilleusement se frayer une voie, et l'on était émerveille de le voir s'orienter sur un terrain encore complétement inconnu, ou autrecoupé de chemins déjà fréquentés, mais se croisant dans tous les sens. D'une sincérité absolue et d'une application infatigable, il était extrêmement prudent, exact, et scrupuleux dans se vie privée comme dans ses travaux scientifiques. Aussi sa parole avait-alle une grande autorité,

et l'on aimait à prendre son avis dans les circonstances importantes. Son extérieur noble et distingué et sa grande amabilité lui gagnaient facilement les cœurs.

Son existence, ensoleillée durant de longues années, fut assombrie vers la fin par des épreuves cruelles. Lui-même succomba après deux coups d'apoplexie.

> Leanots (de Strasbourg).

# REVUE DES LIVRES'

Estanislao Sanchez Calvo. Los nombres de los dioses (Ra, Osiris, Bejo, Ichova, Elohim, Melkarte, Adonis, Endohelico, Pradjania, Brahma, Imira, Mitra, Perahom, Heraeles, Apolo, Dionyso, Hermes, Afrodite, Venus, Iane, Saturna, Impiter, Cybries, Minarca, Proscrpina, Marte, Vulcano, etc., etc., indugacion acerea del origen del lenguaje y di las religiones a la luz del cuskaro y de los idiomas turanianos. — Madrid, Imprenta de Enrique de la Riva, 1834, in-8 de XVI, 326 p. Prix; 7 fc. 50.

L'ouvrage, très aspagnol par son long titre, de M. Sanchez Caivo, se rattache à des études peu en faveur en Espagne jusqu'à ce temps. MM. Argusa et Jusquin Costa out seuls fait quelques fentatives pour affirer l'attention sur le sammerit et les langues primitives de la pénusuie. M. Sanchez Calvo constate à regret ce dédain de ses compatriotes pour les sujets qui l'intéressent; il n'amblie pas non plus, — ce qui est significatif — de signaler à son éloge uns des qualites de son tivre : sou ouvrage est écrit en un style simple, sans enflures de rhétorique et sans redomlances.

Il est aisé de diviser Les nambres de les dieses en deux parties : l'une qui n'est que la vulgarisation de points démentrés scientifiquement ; l'autre que l'auteur qualifie de nouveanté intéressante.

Dans la première partie — la moins personnelle à M. Sanchez Calvo, — il est à regretter que les typographes sient estropié tons les textes français et nombre de noms d'auteurs et de titres d'ouvrages.

Toute la théorie spéciale à M. Sauchez Galvo se rattache en somme à un monosyllahe, l'onomatopée Rer.

<sup>&#</sup>x27;i) Tous les ouvrages envoyés à la Revue, pour autant qu'ils se rapportent à l'histoire des raligions, y seront l'objet d'un compte rendu spécial.

M. Sanchet Calvo numet le peuplement de l'ouest et du nord de l'Europe par les Rasques untérieurement aux invasions des Aryas. Dis lors laur langage. langue uniforme de l'Europe primitive, devent d'une importance extreme pour les études auxquelles il se livre. Sans doute ce langage n'est par la vraie lanque primitive, sans donte le basque fere est une forme dérivée, mais qui a conserve dans la langue des Eskualdanace sa signification primitivo, poisqu'elle signifie chaleur. Max Muller et Saven ont plusieurs fois appelé l'attention sur l'étude des langues touraniennes. Le premier a constaté la conservation des mots à signification religiouse ou rituelle chez les peuples aryas et sémitiques. M. Sanchez trouve la clé de ce mystère dans l'onomatopée ber, ronflement de l'esu qui bout. « Il faut, dit-il, nons identiller à la manière de voir et de penser de l'homme primitif. Nous en avons la clé dans cette philosophie qui animoit toute la nature..... Nes lecteurs comprendront donc parfaitement qu'un phénomène aussi insignifiant aujourd'hui que l'ébuliltion de l'eau put produire et produisit suns doute une grande surprise dans la famille préhistorique. Elle densura convainans que l'eau soomise à l'influence du feu s'animait et vivait, En se rappelant cuante tous les phénomènes qui accompagnment l'ébulition, dégagement de vapeur, formation de bulles, chaleur intense, bruit inexplicable surtout, pour exprimer tout cels elle ne trouve rien de mieux que l'onomatopée der, n'est à dire le susurrement du vase. « Ber est danc hientôt le nom de la chaleur, du feu. La chaleur, c'ust la vie ; le feu qui l'engundre sera le père de la creation. . Cette syllaba (her) est la cla et la base du plus grand nombre des mythologies. Olympe gree et Panthéon latin, mythes des Aryas, des Touraniens et das Semites s'exploquent par elle. « Ber et ses dérivés designent avec le temps, l'homme, le ventre, le carar, le soloil, la plaie, l'étolie. « Il n'est pas une racine plus inconnue jusqu'à ce jour, plus importante et plus indéniable, conclut M. Sauchez Calvo. On n'a rien trouvé en linguistique jusqu'à co jour qui puisse servir de trait d'union entre des langues de atructure aussi différente que les langues touraniennes, sémiliques, indo-européennes, chamitiques, américalnes et occuniennes, rieu en déhors de cette onomatopée..... C'est chase à nater que les nome des dieux surtout conservent dans toutes les langues cette prante de fraternite et de l'origine commune du genre humain, »

Faut-il maintenant passer les dieux en revue avec M. Sanches Calvo pour chercher en leurs noms la famense onomatopee? Il retrouve Ber dans Enus et dans Héralès, dans Jugiter comme dans Héra, dans Freya cumme dans Balder, dans les dieux mexicains comme dans les dieux arangues, dans les formes égyptionnes et persanes du mot chef hari, plare, pirha, comme dans le Brennus gantois ou le beorn des anglo-saxons. « La grande loi de l'unite des mythes est done formniès, conclut triomphalement M. Sanchez Calvo, et l'origine du fangage découverte. »

A. SAVINE:

Paganisme des Hébreux jusqu'à la captivité de Babylone, par Émile Ferrière (Paris, 1884. Felix Alenn, in-12, 428 p.).

M. Emile l'errière, qui partage ses lossies entre des études d'histoire naintelle et d'histoire religieuse, viant de publier à la librairie Félix Alcan (successeur de Germer Baillière), un nouveau volume, dans lequel Il s'efforce de prouver, conformement à la méthode expérimentale, que le monothéisme primordial des Hébreux est une fiction, et que le peuple d'Iarnel a été paien, paringeant toutes les pratiques du paganisme canancen jusqu'à la captivité de Babylone. Il ne prétend pas faire une déconverts ; il se propose uniquement de concentrer les faits et les arguments dissèminés pour les mener à l'assaut de ce qu'il appelle l'erreur monothélate, et de ce qui est un réulité la croyance traditionnelle au monothéisme primitif du peuple d'Israel. Il est de fait que M. Ferrière procode à une formidable concentration! Dans une première partie il classe les livres de l'Ancien Testament d'après leur date, leur origine et leur composition (40 pages). Dans une seconde partie (35 pages) Il nous fait nonmaître la rehgion générale des Sémites. Ensuite il expose les daux conceptions distinctes de la divinité chez les Hébreux, et étudie le tétragrazanse HWH, qu'il prononce Jahouh et qu'il considérs comme une forme du dieu Houh, l'un des aspects du Dieu univerzel des Chaldeens, II ou Et. Dans une quatrième partie sufin l'auteur traite le cœur même de son sujet en développant tous les faits qui prouvent que les Hébreux ent partage, saus exception, toutes les pratiques du culte semilique. L'ouvrage se termine par une sèrie d'appendices dont nous un voyons pas trop le rapport avec le sejet principal : les sacrifices lumane et la rachat dans l'Église catholique ; le cuite du solell et la unissance de Jèsus dans l'Égliss catholique; une table alphabétique de nome sémiliques avec leur étymologis; et enfin les calembours de la Bible.

Cette simple écomeration suffit à prouver qu'il s'agit isi d'un tirre de valgarisation et de polémique bien pintôt que d'un ouvrage animé d'un esprit purement historique et scientifique. L'auteur plable en faveur d'une thèse, — banne
ou mauvaise —, rassemble tous les arguments favorables à sa cliente, et cherche avant tout à frapper l'esprit du juge par l'abondance de ses preuves. Il
s'adresse au public, et non pas à un petit cercle d'évudits et de philologues;
par conséquent il procède par affirmations plutôt que par discussions. C'est
alusi qu'à la page 39 il donne dans un petit tableau synoptique la distribution
des fragments jéhovistes et élobistes de la Genèse chapitre par chapitre. C'est
encore ainsi que toute sa critique des documents de l'Ancien Testament, en
debors du l'entateuque, tient en dix pages. Il est clair que dans de pareilles
conditions il ne peut pas être question de la valour scientifique d'un ouvrage.

Nous ne voyons, pour notre past, aucun inconvénient à ces essais de vulgarisation des résultats de la critique biblique et de la science des religions, les travaux originaux restant nécessairement bors de la portee du public, accessibles seulement à un très petit nombre de personnes. Non-seulement la public en réniame, mais de plus il y a tout intérêt pour une seience quelconque à dresser le bilan de ses résultats acquis à un moment donné : cela lui permet de se rendre compie à elle-même de son état. Mais il vant mieux, en général, laisser cette tâcles à quelqu'un qui connaisse à fimil la science dont il a'agit et qui me se berne pas à glacer dans les souvrages des marcs des résultats qu'il ne peut pas zontrôler. De plus, il importe beaucomp en pareit cas et surtout lorsqu'il a'agit d'une question où les croynases religieuses traditionnalles sont en jou, que le rulgarisateur se soit pas un homme à système, un avocat plutôt qu'un historien. Autrement il risque fort de ne persuader que ceux qui sont déjà de son aris. C'est là, nous le craignons, le sort qui attend le livre de M. Emile Ferrère, alors même que sa thèse principale, l'affirmation du paganisme primitif des Hébreux, ne soit plus guere coulestable au point de sus strictement historique, à condition qu'on ne l'exagère pas comme le fait notre auteur.

JEAN RIVILLE.

Les Origines du catholicisme moderne. La Contre-Révolution religieuse au XVI siècle, par Muriin Philippaen, professeur à l'Université de Bruxelles (Paris, Félix Alean, Bruxelles, Muquardi, in-8, de xv et 618 p.).

Le volumineux ouvrage de M. Martin Philippson est, lui aussi, un ouvrage de vulgarisation. Il fait partie de la Bibliothèque historique et politique de la maison Félix Aloan. Hâtous-nous toutefois d'ajouter qu'il présente la plupart des qualités que nous réalamions dans la précédente notice pour des ouvrages de ce genre. L'auteur a observé, que l'on s'est beaucoup occupe de l'histoire de la Réformation, fandis que l'on a carement embrasse dans un travail d'ensemble les institutions et les réformes que la nécessité de lutter contre le protestantieme envahissant provoqua dans l'Église catholique. Comme pendant a l'histoire de la Réformation il a voulu rédiger une histoire de la réforme interieure du éatholicisme, d'où est sorti ce qu'il appella fort justament le cacatholicisme moderne par opposition au catholicisme du moyen-âge ou da la Renalassance. L'idée est bonne ; elle répend véritablement à un besoin du pubile ; aussi ne serious-nous pas chané que la livre môt bien aucoeill.

Findippeon distingue principalement trois agents de reconstitution ecclesiastique; les ordres nouveaux, et parmi six, un tout premier rang, l'ordre des Jesuites; l'inquisition, et la fixation définitive du catholicieme par le Concile de Tronte. Ce sont là les trois parties de son livre, qui étaient tout indiquées par le sujet. Nous ne ponsons par que cet ouvrage apporte beaucoup de sonpaissances nouvelles à ceux que out étudié l'histoire religieuse du xur siècle. L'ordre des Jesuites, l'Inquisition, le Concile de Truste ont èle, chacun pour su part, l'objet de nombrouser et membrousen atudes ; ce n'est guero que des archives du Vetican que pourront sortir des documents assez considérables pour modifier d'une façon significative les resultats acques. Mais M. Pfalippeon à profite des cravaux qui ont été publiés ; co qu'il a voulu faire, c'est blan moins une étude renouvelés de chacun des trois agents de la réaction cathelique qu'un tableau d'ensemble de la contre-réformation, et il nous semble avoir réassi dans l'accomplissement de ce dessein. Nons regrettans soulement qu'il n'ait pas dans un dernier chapitre dresse le bilan auquel aboutit la confra-reformation catholique ; le fecteur aurait ainsi pu se readre un compte plun exact de l'importance relative de chanen des factours qui concoururent a l'ouvre commune. Il aurait par la même occusion pu s'étendre un peu plus sur l'éches de la réaction catholique dans le nord de l'Éurope. Il ancast également pu laire ressortir davantage l'influence du besoin d'autorité que s'empara de la majorité des esprits en Europe à la fin des grandes secoures causées par la Renaissance et par la Réformation. Ce besoin d'autorité so politique et en religion, auquel le protestantisme chercha à répondre comme le catholicisme, sans y parrenir aussi bien en vertu mêne de son principe, favorisa le nouvel esser di catholicisme et permit aux institutions nonvelles qu'il avait fait surgir de porter tour leurs fruits.

Toutefois, à défaut de cette récapitulation qui nous parait manquer à l'onvrage de M. Philippson, le lecteur gardera cependant sans trop de peine une impression d'ensemble satisfairante. Le pian est bien conqu: le livre est clairement écrit et se lit facilement. Enfin l'autour, sans cacher le peu de confiance que lui inspire l'avanir du catholicisme moderne, ne se départit pas un soul instant de l'esprit d'impartialité qui est indispensable aux curves de ce genre.

JEAN REVELLE.

### CHRONIQUE

France. - La deuxième édition de la France protestante, publiée sons la direction de M. Henri Bórdier, en est arrivée à la fin du tome IV et de la lettre C. La même serupulcuse exactitude et la même écuditlon minutionse qui avalent caractérisé les premiers fescionles de cotte révison de l'œuvre des frères Hang. se retrouvent dans les livraisons suivantes. La dernière, la huitième, comprend cont quatre-vingt-quints name ou groupes de nome, de Carbites à Cahand ou Cynaud. Ciaquante-huit seulement de ces noms figuraleat dans l'édition Hang. et la plupart de coux-là out reçu des adjonctions quelquescia considerables. Notons parmi les personnages qui y tigurent le célèbre sculpteur Jean Counin. M. Bordier, se fondant sur Theodore de Bezo et sur Crespin, d'une part, sur le . Journal de ce qui s'est passé en France durant l'année 1562 », d'autre part, stabilt que Jean Cousin lut mis en pièces par le people en la res Saint-Germain l'Auxerrois et noya le 21 juillet de l'an 1562. - Dès à present M. Bordier a vuntu faire profiter ses lecteurs des quelques corrections et des additions qui lui ont ida a fressèse pondant la publication des quatre premiers volumes tiettres A it C.). Elles portent sur cont quarante-neul nous dont une trentaine avaient élé omis par l'éditeur, et elles occupent quatre-vingth colonnes. On estima qua M. Bordier a termine à pou près le tiors de l'ouvre magistrale à laquelle son nom restera désormais attaché.

- —Le tome I des Institutions de l'aucienne Rosse, publiées par F. Robiou, professour de littérature et institutions grecques à la Faculté des lettres de Rennes, et D. Delaunay, professour de littérature et institutions romaines à la Faculté des lettres de Rennes, comproud outre les parties politique et militaire, les institutions religieuses. C'est un in-12 de XI et 424 pages, qui paraît chez Enrile Perrin (librairie académique Didier).
- —Nous avons signale à nos lecteurs, avac tous les eloges qu'il mérite, le beau travail de M. Samuel Borger sur la Bible française nu moyen-dec (tome IX. p. 237 et suiv.). L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres avait mis au concours en 1830, l'étude des versions de la Bible en langue d'oil antérieures à la mort de Charles VII. Le memoire présente par M. Berger obtint le prix sur celui de M. Jean Bonnard. Toutefois, comme chacun des deux concurrents s'était spécialement attaché à une catégorie particulière des versions de

la Bible, M. Berger pux versions en prose, M. Bonnard à celles en vers, ils ont eu la bonne idée de se communiquer les documents qui pouvaient les intéresser réciproquement. Leurs publications, au fieu de faire double emploi, se complètent ainsi de la façon la plus heureuse. Tantés que le livre de M. Berger est consaare aux versions en proce, celui de M. Jean Bonnard a pour litre: Les traductions de la Bible en vers français na mayes âge. C'est un envage moins considerable que celui de l'honorable secrétaire de la Faculté de théologie protestante de Paris. L'auteur y étudie vingt-cinq traductions en initiations en vers de l'Ancien Testament, en tout ou partie, dix poèmes sur le Nouveau Testament, des Evangiles, surtout des apostryphes, sulla neuf poèmes sur la vie de Jésus et de la Vierge, Paruii les traductions de l'Ancien Testament les plus tatèressantes sont celles du Psautier; M. Bonnard en a studie six.

— L'histoire de la Réformation attire depins en plus l'attention des érodite de province. Récomment nous analysions dans cette Revue le heau travail de M. Gaullieur sur l'Histoire de la Réformation à Bordeaux et dans le ressort du Parlement de Guyanne. Un amonce, d'autre part, que M. Inter Beinet, ambiviste du Leiret, travaille actuellement à une Histoire du protestantisme français dans l'Orléanais pendant la période qui s'étend de la révocation de l'édit de Nantes à la Révolution (1688-1789), et que M. Denis d'Aussy prèpare une Histoire de la Réforme en Saintenge.

Parmi les publications relatives à l'histoire religieuse de la France au movenâge il faut signaler l'Obituaire et livre des distributions de l'égluse enthairale de Beauvais par M. le comte de Marsy, d'après un manuscrit des archives de l'état à Mons, qui semble remonter à l'au 1250 ou 1270, — et l'importante publication entreprise aux frais de l'Académie de Mâcon, le Grand Buentaire de l'abbaye de Cluny. Cet ouvrage, dont l'impression vient de commencer, contiondra l'analyse complète des chartes et manuscrits conservés dans l'abbaya de Chary à la fin du ant siècle. Il y sura plusieurs volumes.

La librairie Lecoux joint depais cet été une Revue de plus atoutes celles qui se publicat déjà chez elle, la fieure d'assyriologie et d'archéologie orientale sons la direction de MM. J. Opport et E. Ledram. La nouvelle revue parattra quairs fois par an. Le prix d'abonnement est de 30 francs pour Paris, 31 francs pour les départements et 32 francs pour l'útranger. Parmi les articles du premier fascieule, qui sont des surtout à M. Ledram et à M. Opport, nous no voyons que rein de M. Ledram e sur une table de sacrifices punique » qui concerne l'histoire des religions.

Le cimpulame rapport de M. Ciermont-Gameau sur sa mission de 1881 en Palestino et en Phanicie, qui a para récenument à la librairie Maisonneuve, comprend la résume des résultats auxquels l'auteur est parveou et le catalogue descriptif des objets qu'il a recueillis. Il forme un fascicule à part, contenant 80 gravures dans le texte, i grande planche hors texté représentant le tracé de

251

l'aquaduc de Silon et 11 planeires heliographiques, dont que double, reproduisent une quarantaine de monuments.

- M. Molinier, maltre de conférences à la Faculté de Resançan, est chargé d'une mission à Rome à l'effet de requeiller à la lébliothèque du Valiean des documents relatifs à l'Inquisition.
- —Notre colinborateur, M. Albert Réville fera parattre très prochainement ches Fischhacher un nouven volume faisant suite à ceux qu'il a déjà publiés sur « Les religions des peuples oun civilisés.» Il sera intitulé: Religions de Mexique, de l'Amérique centrale et du Pérau. D'antre part, le comité des Hibbert Lectures vient de faire publier les conférences que M. Albert Réville a faites la printemps dernier à Oxford et à Londres sur le même sojet, en y ruttachant des considérations plus generales sur le développement historique des raisgiues. Ces conferences ont été traduites par M. P. H. Wicksteed : elles forment le aixieme volume de la serie des « Hibbert Lectures », intitulé : Lectures en the origin and growth of religion as illustrated by the native religions ef Mexico and Pera. (Williams and Norgate 1881, in-8, X et 255 p.). La même librairie annonce ogalement la traduction anglaise, par M. Stavens Squire, du volume des Prolégomènes de Chistoire des religions par loquel M. Albert Réville a Inaugure la sèrie actuelle de ses publications sur les sujets qu'il traite dans ses cours du Collège de France.
- L'importante decouverte de la 1000 x 5 voi de constant par le métropolitain gree Ph. Bryannica, que nous avons signales à nos lecteurs, des qu'elle a été connue, a déjà provoqué en tous pays spécialement en Allemagne, plusienra publications dont qualques ques meritent les plus grands éloges. Pour as mentionner que les plus importantes nous citeraus colles de Hilgenfeld (dans la 2º édition de ses Evangiles estracanoniques); Th. Zahn (« Forschungen nur Geschichte des N. T. Kanona unel der alt-christitionen Literatur », 3º purtie); O. son Gabhardt et A. Harnack (« Texte unel Unterruchungen nur Geschichte des alt-christlichen Literatur », 11, 1 et 2); sug. Wünsche (« Lehre der zwodf Apostel »); Funk (dans la » Theologische Quartalezhrift », LXVI, 3); Prins (« Didaché », etc., à Leide). Un des juges les plus competents en pareille matière a pu dire avec raison que des travaux auss) remarquables que coux de MM. Hilgenfeld, Zahn, Gobhardt et Harnack, paraissant moins de six mais après la pubbeation du document original, font le plus grand honneur à la science ailemande.

Il n'est pout-ètre pas inutile de signaler au public lettré que la France n'est pas metées en arcière dans l'étude de ce document d'une importance capitale pour la reconstitution de l'histoire de l'Église primitive. Outre l'article de M. Massebicas que nous publicos en tôte de ce numéro de la Royas, nous avons a mentionner un article, — un peu sammaire, il est vrai, — de M. L. Burhesse dans le Bulletin critique du 1<sup>ex</sup> actobre, une sèrie d'articles de M. B. C. dans le journal protestant la Benaissance (n° des 12, 19, 26 septembre, 3, 10 et 17

cetabre), des articles de M. Paul Sabatier dans l'Eglise tière, de M. Ménégra dans le Témoignage, enfin l'étude approfendie de M. le professeur Bonel-Maury, qui a paru d'abord dans la Gritique philosophique et la Gritique religieure de M. Remouvier, et qui a éte publiée en tirage à part ches Fischbanher: La Doctrine des douze apôtres. (Essai de traduction aven un commentaire critique et historique. Paris. 1884, gr. in-8. 36 p.).

Remarquons en passant que la plupart de ces travaux proviennent de la Paculte de théologie protestante de Paris. Au moment où il est question de la suppression des facultès de théologie cu France, ce fait vient à l'appui de caux qui prôtendent qu'une partir des sciences historiques et religieuses se trouverait dépouvue de toute espèce de représentation dans l'Université de France, et l'on se bornait à supprimer les facultés de théologie, protestantes et catholiques, sans autre forme de procès. La France est dejà inférieure à l'Allemagne, a la Hollande et même, sur certaine points, à l'Angleterre dans la domaine des sciences religieuses. Il est vraiment étrange que dans ses camilitions des hommes d'une motorite considerable proposent la suppression de toutes les facultés de théologie, sans charcher même à combler la facune que cette suppression laisserait dans l'enseignement universitaire. Qu'on les réforme, si on les juge mai organisées; mais de grâce, que l'un ne fasse pas disparaître legérement les quelques misérables chaires que l'Université de France consocre aux sciences religieuses.

Pour en revenir à la Didache de M. Bonet-Maury, nous nous bornons à noter , que ses conclusions ne sont pas entiérement conformes à celles de son collègue M. Massebicau. Apres avoir traduit les deux parties du document, le Calcabisme ou » les Doux Chominz» et la partie liturgique et disciplinaire, M. Bonet commerce quelques pages al'examen des bypothèses que la critique avail suggerous au sujet. des « Constitutions apostoliques, » Il rappelle que parmi plusieure autres la De Krawntsky, sous-directeur du sômhuaire catholiqua de Breslau, avait recommqu'un livro mentionné par les autours écclésiastiques 2003 le nou de Bistachi en Duz Viw, mais perdu, avail servi de novau primitif à ves Constitutions, et qu'il avait tente d'en reconstituer la texte. Passant ensuite à l'examen du titre et à l'analyse des danx parties de la Didaché retrouvée, M. Bonet conclui que la titre convient seulement à la première partie, tandis que la seconde forme un tout distinct dans lequel un distingue à première rue des sutures et des interpolations. Il fant donc les étudier à part. De la comparaison avec le vu\* livre des « Constitutions apostoliques » et avec le recueil de preceptes apostoliques conna sous le nom d'Epitome, il résulta que la première partie est plus uncienne que ces deux recueils ; l'éplire de Barnabas, au contraire, lui est antericure. D'après M. Bonat, il y cut originairement un opuscule, intitule les Deux Chemins, dans lequel les chap, 18 à 20 du pseudo-Barnabas furent développés au moyen de citations de l'Evangile et de commentaires. Cet ouvrage d'édification, ou plutôt ce catéchisme, seruit le point de départ de tous les recueils aualogues postérieurs; il aurait su plusieurs éditions plus ou moins variées, dont la première portie de la Didaché et l'Epitome serxient les échantillons les plus eurieux.

L'examen de la decisione partie et la comparaison de non contenu avec les épitres de Clément romain, les Homélies clémentines, les Constitutions apostoliques, Justin Martyr, le pasteur d'Hermas et les documents montanistes, conduisent M. Ronet à y reconnaître des modifications ultérieures dans un seus rigoriste et favorable à la hierarchie paulinieuze. En combinant avec ces premiers resultats ceux que suggere la critique interne du texte l'auteur se croit autorisé à conclure ainsi : « La Didaché n'a pas revêtu du premier coup la forme . qui nous est parvenue, mais a du passer par trois remaniements au moina.La · premier auteur, un judéo-chrétien helléniste d'Alexandrie, a publié vers 130 ou 140, un manuel de morale à l'usago des entéchunéoes et des pressiytes qui comprenzit les paragraphes 1 à 6, 2. Une vingtaine d'années après, vers \* l'époque de Justin Martyr (150-160), le même auteur, ou la même église, y - ajonta, à l'usage des presbytres et des fidèles, une liturgie du bapteme et de " l'embaristie, plus ancienne, et des règles sur l'aumône, la prière et les jennes, » la discernement des apôtres, prophètes et docteurs, l'observation du dimens che, l'élection des brêques et des diagres, et le choix des docteurs. Cet ou-· vrage, tout impregue d'esprit hébraique, etant tombé entre les mains d'anc-· èguse asintique, emportée par le réveil montaniste, requi les additions rigo-· ristos que nous avons signalees, au début du troissème niècle. Mais cinquante ou cent ans plus tard, un occivain orthodoxe, biffant a son tour ces interpoa Intions et effaçant dans la Didaché tout ce qui avait un cachet ébionite en a upostolique, le remplaça par les riles sacramentels et les privilèges du clergé a de son temps, et broda sur ce canevas le septième livre des Constitutions · apostoliques, "

Nous avons tout à donner en détail les conclusions de M. Bonet-Maury. En les comparant à celles, beaucoup plus simples, de M. Massehicau nos lecteurs possederont les divers élements de la solution que comporte la question de la Didaché dans l'état actuel des recherches.

L'Académie des Invariptions et Belles-Lettres vient de perdra son doyen, M. Adalphe Régnier, décède le 20 octobre, au palais de Fontainebleau dont il était bibliothecaire, à l'aga de 80 ans. M. Bégnier était un philologue consommé. Il avait été présente deux fois par l'assemblée des professeurs du Collège de France au choix du ministre pour les cinaires de sanscrit et de philologie comparée. Des motifs de l'ordre politique firent scarter sa candidature. Il avait été précepteur de M. le courte de Paris. Comma président de la Sociéte aziatique et comme directeur de la Collection des grands écrivaiun de la France, M. Adolphe Régnier à readu de grands services. Parmi les nombreux travaux du défant (sur les langues germaniques, grecque; éditions de classiques grece, etc.), hous citerons parliculièrement ses Études sur l'idiome

des Védas et les origines de la langue susserite (1656, (n-1) et le Praticitation du Rig-Veda, texte sansarit, public pour la première fois sur un manuscrit de la Bibliothèque impériale, traduit en français avec un commentaire perpétuel et des études sur la grammaire vedique (1856-1869, 3 vol. in-8).

Angleterre. - MM. Max Müller et Banyiu Nanjio oni public dana les Ancedota (tronienza les rieux manuscrits en femille de palmier du monastère japonnia de Horiani, sous ce titre : The ancient Palm-Leures of the menastery of Hornest in Japan (Oxford, Clarendon Press, 1884), M. G. Wähler y a joint des remarques très curieuses tendant à établir que dans la première moitié du ve siècle il existait dans l'Indo coulrale un alphabet cursif parfaitement devetoppé, à peu près semblable à celui des plus anciens manuscrits du Nepul, muis different de celui que l'on trouve sur les inscriptions de la même apoque, Ces observations du sarant paléographs confirment, d'après l'Academy, les conjectures du professeur Dowson et du D' Burgess concernant l'usage simultane de deux alphabets quelque pen différents dans l'Inde reptentrionale au commencement du vie siècle. La publication de MM. Max Müller et Bunyiu Nanjlo contient six tables : 1º la photographie des manuscrits en feuille de palmier nonservés depuis l'an 600 dans le monastère d'Horium ; 2º ot 3º deux fac-simile ; 4º une photographia de la copie price par Ziogon en 1604 : 50 la reproduction d'une table de pierre du temple d'Asakusa au Japon; 6º une sympose d'alphabets par le professeur Bubler. En outre elle nous donne le texte du Pragad-paramita-hridaya sutra, et de l'Ushinison-vigaya-dharani ou caractères Devandgari; - la ropie de cea textes prise par Ziogon qui a romervé plusieurs lettres devennes illicibles our les manuscrits : --- les textes reçus des deux trailes, avec traduction anglaise et notes. Ces corits supposent une commisses deja generale et complète du Bonddhisme chez les lecteurs auxquels ils sont auressés.

-L'été dernier ont paro presque simulianément trois nouveaux catalogues de manuscrits bouddhiques: A catalogue of the chinese translation of the Buddhist Tripitaka, par M. Bunyin Naujio; le Calalogue of the buildhiel sanskrat manuscripts in the University-Library of Gambridge, par M. Comi Bendall, at The zanskrif buddhizt Laterature of Nepal par M. Hajamiralala Mitra (Calcutta. Aniatic society of Bengal). Le premier de esa trois catalogues est un modèle du geure. Il est rédigé d'après un catalogue chinois de la fin du xvis siècle. On y trouve la mention de 1662 écrits ; les titres sanscrits out été corriges de la façon la plus beureuse. En nutre M. Bunyin Nanjio a redige des notices sur les auteurs et sur les traducteurs dont les noms figurent dans le texte. Quant au catalogue de M. Cecil Bendall on en comprendra touto l'importance, al l'on veut bien touir compte de ce fuit, que la bibliothèque universitaire de Cumbridge et la Bibliothèque nationale de Paris sont les plus riches de toutes en asaunsorits sanscrits boundhiques. M. Rajendralata Mitra, lui, a est occupe des quatrevingt-tinq manuscrits de Calcutta dont une quarantaine environ out leur pendant à Cambridge. A la description de ces manuscrits it a joint un resume de leur contenu.

- On anonges la publication d'un livre du Rev. De Weight our l'empire des littles avec une collection complète des inscriptions hittées. M. le professeur Sayre y a joint un article sur le déchiffrement de ces inscriptions. Une carte complète l'envrage.
- L'Academy annonce que quelques personnes privilégiess ont pu prandre comnaissance à l'avance du premier volume de l'édition des Gattan (hymnes soroustriens) par le Rev. L. H. Mills. Costs publication est le fruit de longues années d'étude de la part du sendiste américain. Elle formers deux volumes. Le premier contient les textes avec une traduction rythmique en angiais et une traduction littérale en latin, et de plus les interprétations anciennes du texte, c'est-à-dire les versions pehleje, sanacrite et perso ; les deux promières sont traduites, elles cassi, en anglais. Tous ceux qui eludient l'Avesta trouveront dans cel ouvrage une mine incomparable de rensugnements. Les études avestiques cont d'ailleurs plus que jamais à l'ordre du jour. Tauelle que M. Mills public les Gàthus, M. le professeur Géldage du Tubungue met la darnière main à l'édition du Zenil Avesta qu'il a entreprise pour le compte de l'Académie des schances de Vienne, et M. With, Geiger vient de publier dans les Mémoires de l'Académie royale de Bandre un important support sur l'Avesta, dans lequel il modifia certaines opinions generalement repandues aujourd'hui parmi les 1-ndistas.
- M. J.-W. Cetterill a public recomment un livre intitule : Modern criticism and Clement's epistics to virgins (Edinburgh, T. Clarck), dans lequel il montre que les epitres sur la virginité, baussement attribuées à Clément, en retrouveux pour la plus grande partie dans les Homèlies d'Antiochus de Palestine, un auteur du vies siècle. Il cherche également à établir que les passages d'Epuphane et de Jérôme où l'en voyait des empeunts on des allusions aux dites épitres n'ent ancun rapport avec elles.
- Parmi les publications annoncées par la librairie Trûbnar pour la prochaine suison d'hiver nous notons les suivantes qui concernant l'histoire des religions: 1º Une traduction du Si-l'a-Kr de Hionen Teiung, par le professeur Beal; 2º The life of Buddha, d'après des décuments tibetains, par notre callaborateur M. Wondrille Rockhill; 3º La traduction du Nanaca-Dharma-castra, commencée par leu le lie Burnell et terminées par le D' E. W. Hopkins; 1º Sankhya Aphierisms of Kapila, traduction par leu J.-R. Ballantyne, réciditée par M. Fitzed-ward Hall; 5º Un commentaire du Korun en trois volumes par le rev. E. M. Wherey. Cas divers ouvrages feront partie de la collection orientale de la librairie Trabuer.
- —Nous signalous encore in prochaine apparition des ouvrages suivants: Reginald Peole, « Illustrations of the history of mediaval thought in the departments of theology and osclesiastical politics »; — Nev. E. F. Letts. « History of the church of Manchester from the earliest time to the present day », d'après des documents inédits. — D'antre part, on nous apprend que M. Théodore

7.6

Walcond a entrepris une biographie de desn Stanley; que M. Edein Hatch, l'autour d'un excellent ouvrage sur l'organisation de l'Église primitive (The organisation of the eurly christian churches, London, Rivingtons, 1882), va publier les remarquables leçons qu'il a faites à Oxford sur la version des LXX; et que la Religions Tract Society a publié une nouvelle vie de Mahamed avec appréciation de l'Islamisme, sous ce titre: Mahamet and Islam.

Allemagne. - C'est un curieux livre que celui de M. L. rus Schreder initials . Pythagerus und die Inder s. Eine Untersichung ueber Berkunft und Abstantmung der Pythagoreisonen Lehre. » L'auteur est convainen que la dectrine de Pythagore provient en grande partie de brahmanisme ; il s'efferce de démontrer que les caractères principaux du pythagorisme sont emprantes à l'Inde du vir siècle. Il établit successivement cette concordance sur les direts points suivants : la migration des ames, que l'on ne saurait considérer comme un emprunt fait à l'Égypte, paisque, d'après l'opinion de l'auteur, elle n'était pas encure enseignée à cette époque dans le pays des Pharaons, et qui concorde jusque dans les détaits chez les Brahmanes et chez les Pythagoricians ; - la défense de manuer des fèves et de satisfaire aux besoins de la nature en se tournant vers le soleil ; - le doctrine des cinq éléments ; les apèculations sur la quantité inconcevable ve ; les théories sur les nombres, sur les cons et sur les propriétés des sept cordes de la lyre ; les rêveries mystiques ; les rapports entre la société pythagoriejenne et les ordres religiour et philosophiques de l'Inde, etc... M. von Schroeder suppose que Pythagore nurait pousse ses peregrinations jusqu'an centre de Plade, - Il y a sans duote hien des observations à faire sur cette hypathèse. Les objections qui s'imposent rien qu'après lecture de l'enumeration prichiente sont considérables. De co que deux doctrines professées à la même apoque dans des milieux enfièrement differents se ressemblen! d'une (seon frappante il ne revulte pas necessairement qu'il fallie les faire dériver l'une de l'antre. C'est là une question d'appréciation délicate, De plus il importe de distinguer en qui dans les doctrines et pratiques religieuses ou philosophiques du pythagorisme remonte reellement à Pythagore, de ce qui lui a été impute ultérieurement par les não pyllagoriciens. La détermination de la doctrine prácise de Pythagore n'est rien moine qu'assurée. Néanmoins l'euvrage de M. Schmeder mérite d'attirer l'attention. Ce n'est pas une cauvre de l'antaisis comme tant d'autres livres destines à montrer les relations mystérieuses de la sagesse occidentale et de la philosophie de l'Orient. L'auteur traite son sujet d'aux façon seneuse : alors même que ses conclusions paraltraient fausses, il n'y a pas moins dans son travail un grand nombre de remarques fort justes.

— M. Aug. con Druffel a commence la publication d'un important recueil de documents sur le concile de Trente: Monumenta tridentina (Beitre ge aux l'eschielste des Concile von Trient). Il a puisé dans les archives municipales du Florence, mettant à profit la riche collection des papiers du cardinal et légat Mar-

celle Carrico (plus tard Marcel II) qui n'avaient pas encore été publiés. Il nous presente ainsi tout particuliersment les correspondances des légats avec le curie, avec les nouses et avec quelques grands personnages de l'époque. Quiconque connaît l'histoire du Cancile de Trents comprondes quel interêt il y a à saisir sur le rif toutes les intrigues qui se déroulèrent à cette occasion.

— Le troisième volume du Theologischer Jahrenjericht (Leipzig, Bartla 1884, gr. in-8°, van et 406 p.), contenant le compte-rendu de la littérature théologique pour l'année 1883, a paru comme les précédents sons la direction de M. B. Pénjer, professeur à Jena. Voici les noms, bien comme pour la plupart, des principaux collaborateurs : Siesentee, prof. à léna, pour l'Amner-Textament et les langues orientales : Hourmann, à Strasbourg, pour le Novem-Testament : Lünemann, à Berne, pour l'histolée de l'Église jimqu'au consile de Nicos ; Bessances, à Bâle, jusqu'a la fissermation exclusivament : Reseaun, à Boun, jusqu'en 1700 ; A. Wenann, pasteur à Guben, jusqu'à nes temps ; Parien, pour l'histoire desreligions, la philosophie religieuse, etc. ; Lipeus, à léna, pour la dogmatique ; Gass, à Heidelberg, pour la morais ; Barrenmann, à Heidelberg, pour la théologie pratique ; Sevenans, à léna, pour le droit sectesiastique ; Darres, à Gotha, pour les sermonnaires ; enfin Pursen passe en resue les morts de l'année.

- Parmi les grandes publications historiques de la théologie catholique en Allemagne il convient de signaler les deux suivantes :

1° L'ouvrage latin du jésuite H. Hurter, professeur du théologie à lanshruck : Nomenclater literarius recentieris théologie enthélieu, etc. (Denipoute, Wagner 1983, is-8°, 193 p.). C'est une histoire littéraire de la théologie catholique depuis la clôture du Concile de Trente. Le tome troisième est en cours de publication. Chaque tome embrasse un espace de cent ans et comprend einq livraisons afferentes chacane à une période de vingt ans. Chaque livraison contient deux tableaux où les publications sont classées d'après les principaux pays de l'Europe et d'après les diverses branches de la théologie.

Der Index der verhotenen Bücher; ein Beitrag zur Kirchen-und Literaturgeschichte (Bonn. Cohen), par le professeur vieux catholique de Bonn, M. F. H. Reusch. Le premier volume s'arrête à le fin du xve siècle. L'auteur classe avec soin les nombreux ouvrages censurés par la congrégation de l'index, les facultés de théologie, par l'Inquisition et par les princes.

— Nous relevous dans la « Borue critique » (15 esptembre), la table des matières du second volume des Cryptadia ou Recueil de documents pour servir à l'étude des traditions populaires qui doit paraître à la librairie Henninger de Heilbron et qui no sera tiré qu'à 135 exemplaires numéroles : Folk-lure de la Haute-Bretagne. — Contes picards, 2° série. — Schwedische Schwanke und Abergianhen aus Norland. — Anmerkungen. — Literatura popular erotica de Andalucia. — Some erotic foik-lore from Scotland. — Dictons et formulettes de la Basse-Bretagne. — An erotic English dictionary. — Trois contes alsactions. — Glossaire cryptologique du breton. — Welsh archaeologie, etc.

- Voici quelques indications touchast les numbreuses publications allemandes, relatives aux études religieures et qui paraissent par livraisons :
- 1º Le Handie Serbuch des biblischen Attertums de E. C. A. Richen aut termink. Le dernier volume a para dans le courant de l'élé.
- 2º La Real-Encyclopadie der christlichen Afterthümer, publiée à la libraine lierder, à Pribourg en Brisgau, en est à la lettre L. Cette utile publication est dirigée par M. F. X. Krauss, et contient de nombreuses illustrations.
- 3º La seconde edition de la Reul-Encyklopación für Protestantische Theologie und Kirche (Leipzig. Hinriche), en cet à la seconde moitlé du toma qualor-zième (Leitra S). Ce monument de la théologie allemande, qui n'a son paral en auann pays et dans aucune langue, est donc bien pres de son complet achévement. La seconde édition, publice sons la direction du professeur Hanch d'Erlangen, après la mort du professeur Herseg qui avait attaché son nom à lu première édition, a gagné en étendue et, sur certains points aussi, en valeur seleutifique. D'après les prévisions de l'éditeur, elle devait former 15 tomes a 10 livraisons, soit 150 livraisons en tout. Dans l'un des dernière fasciaules les souscripteurs ont pu voir qu'il y aurait environ une dissins de livraisons en sus, et que l'ouvrage antier se composera par conséquent de seize tomes de 800 pages chacan, auquel sera adjoint un dix-septième volume contemnt une table des matières générale.
- 4º Le Kirchenlexicon oder Eucyclopudic der kulkolischen Theologie und threr Hülfrwissenschaften de Wetter et Weite, qui paralt ausel dans une seconde édition augmentée et foctement améliorée, sous la direction de professeur Kaulen de Bonn, en est arrivé à latin de la lettre C (22º livraison). L'ouvrage sera complet en 110 livraisone. Kons ne esvens s'il est question de faire pour la seconde édition comme pour la première une traduction française.
- 5- Le Biblisch Theologisches Waerferbuch der neutestamentlichen Gracitaet de M. Herman Gremer parait actuellement en quatriame équien rerue et augmentée. La première livraison a été miss en vente par la maison F- A. Perthes du Gotha.
- M. Fr. von Weech a entrepris la publication du cartulaire du couvent des chartreux de Salem. Les zinq premières livraisons de ce Codez distemplicus salemihanus ont paru chez Braun a Karlarube.
- -M. J. von Pflagi-Hartung, public à la librairie Kohlhammer de Stuttgart un recneil de specimens de chartes pontificales originales.
- Le premier des dours fascicules de la Bibliothèce anmarilana de M. Heidenheim a paru chez Schulze à Leipzig, avec ce titre : Die Semaritanische Pentateuch-Version. Die Genesis in der hebraeischen Quadratichrift unter Benutzung der barberinischen Triglette. L'ouvrage complet confleudra des textes samaritains hebreus, une chitien critique de la tranuction samaritaine du Pentaton-

que, des hymnes, des prières, le tont accompagné d'introductions, de notes, et d'une étude sor la litterature samuritaine.

Les élèves et adminiseurs du professeur Zent de Berlin lei ent dédié à l'occasion de son iéle anniversaire un volume de Mélanges contenant quinse travaux sur le littérature bébraique, parud lesquels nous notens : « La metaphysique d'Aristote cher les Julis », par le D' Steinnchneider de Berlin ; « la Genése et la science », par un rabbin de Mantous, M. Marce Mortare ; un fragment du luxte arabe du commentaire de Maimonides sur la Mishna par 1. Derenbourg ; une étude sur le poète religieux Eléasar Kralir par le D' Frankei : un travail sur Abraham bes Nathau de Lunei, par le D' Gastei ; les lettres de En-Duran (Siméne best Joseph) de Lunei pour défendre l'orthodoxie contre les philosophies, par D. Kaufmann de Buris-l'esth, d'après un manuscrit mique de la bibliothèque bodlétenne ; un traite mystique sur le Paradis de Hayyim ben Ismei, d'après les manuscrits de l'armé et d'Oxford, par M. Perreau, bibliothècairs à Parme, Ce volume comprend deux parties, l'une es hèbres, l'autre dans toutes les langues employèes par les divers collaborateurs.

On anconce, pour le commencement de l'année 1835, l'apparision d'une nouvelle revue compactée à l'histoire ecològiastique du moyen-les, l'Archie für Litteratur-und Kirchengeschichte des Mittelatters. La neuvelle revue paraîtra a Barlin, à la libraine Weidmann, et sorn dirigée par le savant dominimin Heinrich Benifie, archiviste de la bibliothèque du Vatican, et par le P. Franz Ehrle. Elie ne comprendra que des travaux falts d'après des documents inédits.

Alance-Lorraine. — La magnifique édition des œuvres de Calvin entroprise par les professeurs de la Faculté de théologie de Strasbourg s'est entichis du tome XXVII contenent la suite des surmons sur le Deutéronome (X à XXI). Ce volume est le cinquième des œuvres exégutiques et homilèliques. Nous croyons auvoir que le reste du cette importante publication est prêt pour l'impression.

Hollande. — Le gouvernement hollandair a patrouné à Java la publication d'un manuel de jurisprudence musulmane selen la rite Chaffi. Le second volume de cet ouvrage, intitulé Minadif at falléin. « Le Guide des sèles croyants gr. in-1, 476 p.), a paru à Batavia, à pains un an après le premier. Il contient le suite du texte arabe avec traduction française et avec des notes par M. L. W. C. van den Berg. Le français du traducteur n'est pas à l'abri de toute critique.

— La Société de La Haye pour la défenir de la religion chrétienne s'est réunie le 8 septembre ils cutte annes. Aucun des quatre mémoires qui lui étaient présentés n'a paru mériter un recompense. Les mjets proposés pour le concours de l'année prochaine sent les suivants :

I Une recharche historico-critique sur l'origine de l'apostalat et sur sa si-

gaification dans l'église chrétienne d'après les écrits du Nouveau Testament et la littérature chrétienne des deux premiers siècles. — II. Un écrit destiné à exposer et à résondre, pour les laiques cultivés, les questions les plus importantes relatives à la vie morale, en conformité des besoins actuels. — III. Un mémoire qui explique l'origine et l'unage du mot éviec et de ses derivés dans les écrits du Nouveau Testament, afin de caractériser ainsi l'Eglise primitive. — Los repouses approuvées resolvent un prix de 300 francs environ (400 florms de Hollande). Elle doivent parvenir avant le 15 décembre 1885, à M. A. Kuepen, professeur de théologie à Leide et secrétaire de la Société.

Belgique. — Notre collaborateur, M Charles Michel, professeur de sanscrit à l'université de Llège, prépare une édition critique de la version méridionale du Panchatantra.

Suisse. — La Sociéte d'histoire et d'archéolog e de Neuchâtel poblie les Chroniques des chanoines de Neuchâtel, mivies des entreprises du due de Bourgogne contre les Suisses, à la librairie Berthoud de Neuchâtel (in-8; VIII et 331 p.). À côté des documents qui traitent des rapports de Neuchâtel avec les dins de Bourgogne et avec la Suisse, nous y trouvous la mimpression d'un requisit de notes latines et françaises sur des faits concernant l'église de Neuchâtel aux xm², xm² et xx² siècles. Les notes proviennent d'un chanoine inconnu qui vivait au commencement du xm² siècle. Elles avaient déjà été publiées en 1839, mais d'une lagon moins complète et moins exacte.

- L'Histoire des coèques de Bale entreprise par M.lo cure de Delémont, L. Vantrey, sura quatre volumes. Le pramier a déjà paru à Einstedeln chez Benziger (in-S. 244 p.). M. Vantrey y travaille dépuis vingt ans.

Depuis plusieurs unnées dojà il parait régulièrement à Genère au mois de décembre un volume d'Etrennes chrétiques qui contient ordinairement d'intéressantes études d'histoire religiouse destinées au grand public. Le prospectus du volume qui doit paraître sous peu a été public récemment. Nous y remarqueme un travail du professeur Chantre sur Zwingli, sa vic et son œuvre, un unticle du pasteur Nael: A Zurich et à Cappel, une étude de mater collaboratour M. Edonard Montet sur Genère et les pasteurs français réfugies en 1085, et enfin une contribution de M. Albert Réville: Le dernier des lucas.

Italie. — Nous avons amoune dans la hibliographie du précèdent numéro la publication du premier fascicule des Regestes du pontificat de Leon X (Levents X pontificis maximu regestu, etc.). La commission qui préside à cette publication, et qui est charges du déponillement des archives du Vatican, se composé de : S. Em. Joseph Hergenroether, cardinal-archivette : l'abbe Tosti, du Mont-Cassin, vioe-archiveste : Mag. Delicati et le P. Denifle, dominicata, sous-archivettes; les PP. Venzel et Palmieri de l'ordre de St-Benott, custodes : le chanoine Poggioli, scriptor, et de MM. Armellini, Joh. Aspront, Jos. Herzen, Carini et D. Franz Hergenroether, adjoints. Après avoir épnise le pontificat de Léon X la commission entreprendre les autres papes. Il lui faudra au moins

quaire ans pour maner cette publication à bon terme, Pour les régentes de Léon X elle a dû se borner à resumer la contenu de chaque buile au lieu de les publier intégralement. Il n'y a pas moins de quarante mille builes, en effet, sous le nam de se pape. Déjà l'on prépare la publication des Régentes de Clément V. Plus tard viendront ceux des papes d'Avignon. Léon XIII, qui fait tous les frais du ces vastes publications, a décide également de créer que école de paléographie au Vatican sous la direction du chanoine Carigny.

—La «Hevas critique» donna le sommaire du premier fascieule d'une nouvelle revue italieune, la fincisia storica daliana. Parmi les articles qu'il contient quelques-uns concernent l'histoire religieuse : Una unova questione sul Savonarola, par M. P. Villari ; « L'elezione di papa Giulio III,» par M. G. de Leva; et « I Francescani nel secolo XIII » par M. G. Rosa.

Russie. - M. Koulikovsky, professeur a Juniversite d'Odessa, ancien élève de l'Ecole des Hautes-Etudes, a fait parattre le premier volume d'un ourrago, qui pourra offrir un grand intérêt et qui est intitulé ; Oput innucentya Bakkhiczskikh Koullov Indosvropelskos drzunosti (Odosta, Zelenu, 1884, in-8', 239 p.), c'est à dire: « Recherches sur les cultes bacchiques dans l'antiquité indo-suropéenne ». M. Koulikovsky se propose d'étudier le rôle de l'extase dans l'antiquité. La première partie, déjà publiée, est consarrée au culte de Soma dans l'Inde védique. Voici la table des matières: I. Résultat de l'étude comparative des cultes bacchiques dans l'antiquité indo-européenne. - Soura, Haoma, Dionysos. - Théorie de l'orage. - Théorie psychologique. - Caractéristique générale de Soma comme divinité d'exisse. - Il. L'extase de l'ivrosse et l'extase du chant - Le chant cause d'extane et ellet de l'extane. - Conception de l'extane. - La parele et le chant conçus comme liquide coulant. - Son et lumlère. - Psychologie de l'extase d'après le langage. - La parole-oiseau et Soma-faucon. - La parole-dieu. -III. Traits de civilisation primitive dans les hymnes de Soma. - IV. Conceptions mystiques de Soma. - V. Soma dana ses rapports avec les mythes celeutes: Soma-Soleil, Soma-Savitar, Soma et le Grandhava, Soma-Luno. - VI. Les divinités parentes de Soma : Surasvan et Sarasvati, Brahmanaspati, Dadhikrá, Tvashtar. - VII. Conclusione.

- M. Generator vient de publier à Sarator, une brochure sur les idées populaires russes concernant la vie d'autre-tembe, d'après les lamentations, les chanums, etc. M. Generosov a mis à profit pour ce travail les combreux reencils de chants populaires publies dans notre siecle en Russie.
- Le Times a public roccument um série d'articles relatifs à l'Asie centrale russe, dus à un royageur qui a parcouru ces vasies contress encore peu connues. Nous relevans dans ces correspondances quelques détails concernant les cuntumes et les croyances religiouses des Kirghises, population nomade de race tartare, dont on estime l'importance numérique à plus de deux millions d'âuses. L'autorité russe les considére comme musulmans ; elle leur a construit

des musquées et leur a suvoyé des mollahs. En réalité ils paraissent bian plutôt être restés paiens. Le currespondant du journal anglais supproche lour religion du chamanisma des Mogols de Sibérie, parce qu'ils se servent, dans leurs etrimonias religiouses, de crius de cheval, et parce qu'ils déposset sur les tombes des hardes, des aliments et de l'argent. Il est vrai qu'il n'y a rien là de bien particulier au shamamame; ce sout des usages généralement sépandus chez les nomades païens. La même observation s'applique aux nombreuses ressemblances entre les contumes de ces nomades et les menurs des patriarches d'après la Rible. Point n'est besoin de recourir, pour les expliquer, 1 des hypothèsen aussi saugranues que colle, à laquelle s'arrête le voyageur anglais en vertu de sa culture trop exclusivement biblique : d'après lui ce seraient les fils d'Abraham et de Keturah, qui, chassés par leur pere et envoyes vers l'Orient, auraient importé en Chaldée et jusque sur les bords de l'Oxus les countres patrincales ! La religion des Kirghises est uns des nombrouses variétés du culte des esprits, du polydémonisme, qui a régué parmi toutes les tribus sibériennes et parmi les Tariares, et qui subsiste encore, avec ses incantations et son magisme, mams chez celles qui ont embrasse d'une façon extérieure le bouddhisme on l'islamisme. Voici, par exemple, une des réponses les plus caractéristiques rapportées par le voyageur anglais : il leur a demandé ce que, à leur avis, l'homme devenait après la mort, « Quand un homme natt, lui ont-ils répundu, doux anges viennent s'asseoir sur ses spaules, à droite, Mankir, qui tient comple de tout ce qu'il fact de bien; à gauche, Nankie, qui exceptistre loutes ses mauraises actions. Quand il mourt, sun ame est condulte devant Disc qui décide de son sort d'après le coutenn des deux nivres tenus par les anges. Si le mal l'emporte, l'homme est envoyé dans le fieu; se c'est le bien, il trouve nue via nouvelle dans le monde des esprits où les bons ont tout en qu'ils désirent.»

Cochinchine. — Il existe depuis quelque temps à Saïgon une Socielle des études indo-chinoises, qui publie un Bulletin dont le secretaire est M. Henri Vienot.

Etate-Unis. — La seconde partie des English and scotch popular balluds par M. J. Child, professeur à Harvard, a paru récemment. Elle contient vingtcinq ballades sous leurs différentes formes.

Afrique. — M. Louis Blan, chef du service central des affaires indigênce au gouvernement général de l'Algèrie, vient de faire paraître un excellent ouvrage intitulé Maraboutr et Khomass, et qui donne un tableau complet des confréries mulsumanes qui couvrant l'Afrique du Nord. Voici comment la correspondant algéries du Journal des Débats résume ce que M. Binn nous apprend des Taibya on de l'ordre de Mouley Taïels:

a Vous vous rappelez le bruit qu'on a fait récomment autour du chérif d'Ouzzzan, Si Abd-us-Sehem-ben-el-Hudj-el-Arià. Ce prince marzhoutique marcezin, marié à une Anglaise, ancienne institutrice dans la famille d'un diplomais, àvait sollielle le titre de citoyen français dés 1876 ; l'année damière, il avait enroyè son file an lycée d'Alger; anim is tô janvier un cette annea, il s'est fait conflèrer le titre de protège français, conformement à l'article 16 du traité de Madrid. Les Taibys sont ses serviteurs religieux. C'est à eux senis qu'il accorde, par l'intermédiaire de ses « moquaddem », les bénédictions qu'il tient du prophète Mahomet, son ancêtre ; il leur communique des prières secrètes qui teur ouvriront la porte du paradis ; il est leur guide unique ; ils sont entre ses mains, suivant l'expression emprantée par les jésuites aux musulmans, comme le corps d'un définit entre les mains de laveur des morts. On en compte 9,805 dans la province d'Oran, 2,851 dans celle d'Alger, 3,068 dans celle de Constantine ; quelques-une se rencontrent en Tanisie, en Tripolitaine et en Egyple ; mais il publishent au Maroc ; ils ent même un couvent (saouia) dans le Touat, un autre sur l'Oute Drah, près de Commerçantes du Sahara occidental.

Cet ordre des Taibya ne fut pas, à proprement parler, institue par Mouley Taieb dont il porte le nom. Le femiateur véritable en est le chérit Mouley Abd-Allah, qui mourut en 1678 de notre are. Il descendait directement d'Edris, qui lui-même était arrière-petit-fils de Hocem, fils d'All, le gendre du prephère. C'est lui qui fonda la zoula d'Ouazzan. Mouley Taïeb, sun petits-fils, n'out qu'à règler les dévotions et arrêter définitivement le dikr de l'Ordre.

outre les cinq prières ordinaires des musulmans. Le dikr de Mouley Taleb se compose de cinq versets du Coran et de cinq répons appareilles de telle sorte que les imitiés s'en servent comme de symboles pour se réconnaître. Deux fois par jour, au lever de l'autore et à trois heures de l'après-midi, les Frères (Kimuan) de Mouley Taleb égrénent leur chapelet et répétent trois fois les ninq versets du Coran, et cent fois chacun des répons, excepts le troisième qui ne se dit que canquante fois. Cela fait, en commes, neaf cent trante invocations, et ce n'est qu'un minimum obligatoire. Qui veut s'elever plus haut vers la divinite et franchir au moins une station sur le chemin de la grâce, doit décupler la dikr et prononcer neul mille trois cents invocations par jour ; mais les Taïbya ne sont pas renommés pour l'excès de leur ascettme ; au contraire, Mouley Taïab a pris sont d'ajouar à sa règle un bus nambre d'exceptions en faveur des gens du monde ; ainsi, ou peut parler de ses affaires tout en récitant le dikr, et même, en ous d'oubli complet, on y supplies par une aumône explatoire.

a Ce decnier trait nous indique précisement le but que Mouley Abd-Allah et Mouley Taleb se sont proposé. Au dix-septieme et dix-huitième siècles, les ordres miligieux qui dominaient au Maroc, Chadelya, Alissaous, Derquaous, étalent mystiques à l'extrême, et préchaient le renoncement absolu. Le monde présent leur paraissait odinux ; le contact des souverains laur était pénible ; its étaient hien foin de s'intéresser en quoi que ce foi nur Chearfa édrinites de la branche cadette, suitans de Fes, qui s'ansuralent l'empire actuel du Maroc en zombattant à outrance les Tures, les Portuguis et les Espagnois. En outre, its

avaient des origines orientales et recevaient des mots d'ordre du Caire on de Bagdad. Dans ces conditions, il y avait place pour une confrerie d'une dévetion plus accomodante, accessible aux geun du siècle, et patriote dans une certaine mesure. Or, personne n'avait plus d'autorité pour crèer et diriger un ordre de ce genre sur l'étroite limite du spirituel et du temporel que les Cheurle edrisites de la branche ainée, c'est-à-dire justement Mouley Abd-Alla et Mouley Taleb. Certes, ce ne fut point une idée vulgaire que celle de reunir ainsi, pon pas dans la mêmo personne, mais côte à côte dans la même famille issue du prophète, l'empire et la papauté, un Etat et une Egline, l'un abandonne aux tempêtes du mande, l'autre éternelle et secrètement modératrice. Moniey Abd-Alla, Mouley Taleb et leurs successeurs ne rénasirant qu'à demi, parce qu'ils cencontrèrent dans les autres Ordres musulmans, juleux de leur indépendance, des annemis auss, tenaces que les tribus kabyles, les chrétiens et les Turcs qui faisaient tête dans le même temps à leurs cousins laïques ; mais l'accord des deux pouvoirs n'en fut pas moins admirable. C'ast, en particulier, à la zaoula d'Ouazzan qu'il faut attribuer la prudence, disons-même la sagresse dont l'empereur du Maron a fait preuve depuis que nous occupons Alger.

Malgré les efforts d'Abd-el-Kader, l'empureur, en effet, a longtemps refusé de nous faire la guerre, et, quand il y a été entrainé par l'opinion publique, il a refusé d'admetire les réguliers d'Abd-el-Kader dans les rangs de sen armés. Ce serait à l'influence de la zaouia d'Ouazzan que cette modération serait due. Nous sommes donc les en présence d'un fait qui bouleverse, il faut le dire, toutes les idées courantes : Une confrèrie, un ordre religieux musulman, fondé par les descendante d'un membre même de la famille du prophète et qui, lois d'être fantique et de rèver la guerre sainte, s'execce au contraire à l'empêcher et untretient des rapports amicaux avec les influées, tellement que son chef actual épouse une chrétienne et demande à être admis au nombre des proteges français.

Par suite de l'abondance des matières nous sommes obligé de renvoyer au prochain numéro le Dépouillement des périodiques et la Bibliographie.

L'Editeur-Gerant, Ennest LEROUX.

## L'ÉLYSÉE DES MEXICAINS

## COMPARÉ A CELUI DES CELTES

## SECONDE PARTIE

A la suite de la victoire des Milédiens, qui remirent en honneur les rites sanguinaires de Kronos-Tethra (Tezcatlipoca-Huemac), les Tuatha Dé Danann, sectateurs de Héraklès-Ogmios (Quetzalcoati), avaient émigré dans les îles de la mer-Kronienne, \* dont la principale Ogygie ou Thuls (l'Islande) était célèbre par la grotte où Kronos se manifestait parfois et rendait des oracles. Etablis à côté des Fomors, leurs auciens adversaires, et presque confondus avec eux, 'ils purent bien prendre le nom du principal séjour de Tethra, le roi de ces derniers, et s'appeler comme enx Thulites, en nahua Tollecs, " et aussi Tlapaltecs, " à cause de Tiapallan autre dénomination de Thulé (Tulian-Tiapalian). On a déjà fait remarquer incidemment que dans toutes les traditions sur l'Elysée transatlantique, les génies qui l'habitent ont une double origine ou même procèdent de deux principes opposés : dans la Kronie, les Ti-

<sup>1)</sup> La première partie a paru dans le no de juillet-sont 1881, p. 1-12-\*) Voy. ir partie, p. 16, et note 8.

<sup>&</sup>quot; Voy. 1" partie, p. 7.

<sup>1</sup> Voy. 1" partie, p. 19.

Voy, tes partie, p. 29-30.
 Topilizin (le Quetzalcoati de Tula ou Tulian et de Cholula) - una noche con algunos Tulteces se partio para Tiapnian, camicando de noche y en desierto, hasta que llègo en aquel lugar, adonde vivio despues casi treinta ance, servido y regulado de los Tiapottecas, y murio de edad de ciento cuatro años lixillixochill. Quinta relacion de los reyes Tultecas y de su destruccion, dans le T. IX des Antiquities of Mexico de Lord Kingsborough p. 332.)

<sup>1)</sup> Voy. plus baut its partie, p. 25.

tans d'une part de l'autre les génies bienfaisants de l'age d'or, ancien compagnons de Kronos,' ainsi que les héros immortalisés par Zeus, son fils et son adversaire; dans le Mag Mell ou royaume de Tethra, les Fomors et les Tuatha Dé Danann ou Sides ; \* dans le Tlalocan, les deux espèces de Tlalocs; dans l'une de ses subdivisions, à Tullan, les Toltecs de la première migration, conduite par Tezcatlipoca-Huemac, \* et ceux de la seconde, dirigés, sinon par Quetzalcosti en personne, du moins par l'idole qui était censée le représenter. C'est de ceux-ci que Sahagun dit : « Ils étaient guides par un grand-prêtre qui portait sur lui leur Dieu dont ils suivaient les conseils en tout ce qu'il convenait de faire, ils furent habiter Tamoanchan où ils résidèrent longtemps. » \*

Cet écrivain semble placer Tamoanchan sur la côte orientale du Mexique; mais ailleurs il fait de ce terme géographique un nom ethnique par lequel il désigne des explorateurs allont à la recherche du paradis terrestre. Il le décompose même en tictemou tochan qui signifierait : Nous cherchons notre maison naturelle, 1 ou nous cherchons notre demeure. 1 Si l'explication laisse à désirer au point de vue philologique, elle n'est pasmoins préciense comme indice du mobile auquel obèlssaient les émigrants. Ceux-ci étaient animés du même désir que beaucoup d'aventuriers et de pèlerins celtiques; ils voulaient, sinon pénétrer dans l'Elysée transatlantique " ou l'Eden occidental. 16 du moins en voir les abords. Partis, comme Demétrius de Tarse pour les fies des génies ou des héros, " ou

<sup>1)</sup> Voy. plus linut, 110 partie, p. 11, 16, 19.

<sup>\*)</sup> E. Beauvois, l'Elysée transatlantique, 11 partie, p. 277.

<sup>\*)</sup> L'Elysée des Mexicains, 1" partie, p. 19.

<sup>4)</sup> Voy. plus hant, ire partie, p. 26-27. b) Yoy: plus hant, tre partie, p. 30, 32,

<sup>1)</sup> Sahagun, Hist. gen. I. X, ch. 29, § 12, p. 674.

<sup>1)</sup> Id. ibid. prol. du l. VIII. p. 495.

<sup>\*)</sup> Id. ibid. prol. du L. l. p. 0.

<sup>9</sup> E. Beauvois, "Elysce transatt, to partie, p. 281, 290, 207-298, 302-303, 310, 312,

<sup>16)</sup> Id. ibid. 2\* partis, p. 330, 333, 335, 336, 338, 343, 344, 347, 350, 365.

<sup>11)</sup> Id. ibid., 1re partie, p. 281.

comme le prêtre de la Nouvelle Méolide pour l'Ogygie kronienne, i ils durent être fort désappointés de n'y rien trouver des merveilles célèbres dans les mythes de leur race ; ils y virent bien des phénomènes auxquels ils n'étaient pas accoutumés : des aurores horéales en hiven et, aux approches du solstice d'été, une clarté crépusculaire qui offusquait celle des astres et dans laquelle les anciens croyaient distinguer des images divines ; 1 ils purent y admirer des volcans, des gensis (sources janilissantes) et des solfatares, qu'il était permis de regarder comme des issues du paradis terrestre ; mais ce lieu de délices ne leur étant pas accessible par là. Ils durent chercher d'autres entrées. Les anciens Européens plaçaient l'Elysée les uns à l'ouest, dans la région tropicale, à cause de la douceur de la température ; les autres au nord à cause des phénomènes solaires. Comme on y vonlait trouver tout à la fois un jour sans fin \* et une nature exubérante \* sous un heureux climat, \* les astronomes indiquaient une lle de l'Atlantique, située sous le cercle polaire et constamment célèbre dans les Deux-Mondes sous les noms d'Ogygie, Thule, Tullan-Tlapallan, Islande; les naturalistes renvoyaient aux îles Fortunées et aux pays transatlantiques situés à la même latitude. Ces données étaient contradictoires; on essaya de les concilier tantôt en faisant de l'Islande un séjour délicieux; \* tantôt en attribuant à la zone tempérée de l'Amérique du Nord la longue durée des jours 7 qui caractérise au contraire les bautes latitudes.

Sous l'influence de ces idées les Sides ou Tuatha Dé Danann, cherchurent d'abord la retraite de leur dieu dans les îles Kronien-

<sup>1)</sup> L'Etysie des Mexicains, 1º partie, p. 3, 5, 8.

<sup>1)</sup> Tacite disait d'un autre pays situé à la même latitude (la Laponie) : . Extremus cadentis jam sons fulgor la ortes edurat adeo ciarus, ut sidera hebetet ..... formasque deorum.... adepici. a (Germ. ch. 45).

<sup>&</sup>quot;] E. Beauvois, l'Elysée transatt., p. 277, 278, 270, 284; l'Elysée éles Mexicains, 1º partie, p. 5, 6.

Id. l'Etys. trans., p. 277, 285, 291, 294, 297, 302, 303, 304, 312, 313.
 Id. ibid., p. 275, 312.
 Voy. l'Elysée des Mex., tre partie, p. 7; Cfr l'Elysée transatt. p. 277. 1) Voy. l'Elysée transatt., p. 350.

nes, les plus voisines de leur point de départ; n'y avant rien trouve qui ressemblat à la fameuse Ogygie, ils descendirent successivement vers le sud, comme nous l'apprennent les traditions mexicaines; Plutarque, en effet, nous montre, dès le temps de Sylla, des compagnons de Héraklès-Ogmios établis sur les rives de la Méotide nord-américaine. Il est vrai que les sources celtiques ne nous donnent pas les détails de ces migrations: elles sont muettes à cet égard ou, peut-être plutôt, insuffisamment connues, mais, dans le fond, elles sont d'accord avec les lógendes mexicaines. Les unes et les autres parlent de terres de promission où les Thulites (Toltecs), sectateurs d'Ogma ou Quetzalcoatl habitèrent après avoir quitté Thulé ou Tullan-Tiapallan. Il faut donc admettre que, dans l'esprit des Celtes même payens, un Dieu avait promis à ses adorateurs de les conduire à une sorte de paradis terrestre. S'il ne s'agissait que de personnages isolés, auxquels cette promesse aurait été faite, on pourrait multiplier les exemples; mais nous avouons ne pas connaître, chez les Celtes, de nation entière qui nit été menée à l'Elysée 1 par un génie du lieu. Il dut y en avoir cependant, sans quoi l'on ne pourrait s'expliquer le nom de Tirtairngire, (terre promise), appliqué à un pays transatlantique. Pour tourner la difficulté on a supposé que c'était une réminiscence biblique et que cette expression n'était passée dans l'idiome des Gaëls qu'après leur conversion au christianisme. Mais, s'il en était ainsi, on ent identifié la chose avec le nom et cherché en Orient plutôt qu'à l'Ouest la nouvelle terre de Canaan; en tout cas, il aurait été singulier qu'on l'eût assignée

<sup>1)</sup> Ibid. p. 288-290, 292, 293, 294, 302.

<sup>4)</sup> Horace conseillait à ceux de ses compairioles qui avaient horreur des guerres civiles, de se transporter en masse aux lies Fortunées. (Voy. l'Elysée transatt, tre part. p. 284-5).

i) Transactions of the Ossianic Society for the year 1855, 1. III. Bublin, 1857 in 3, p. 118, 106: — Old Cettic romances, trad. par P. W. Joyce, p. 38, 314, 330; — Dind-senchus cité par J. O'Beirne Crowe, dans the Journal of the B. hist. and archwol. Association of Ireland, 4° série, vol. III, part. 1. Bublin 1874, p. 124: — D'Arbois de Jubaluville, le Cycle mytholog. irlandais, p. 327, 331.

<sup>1)</sup> O'Beirne Growe, loc. cit. p. 124.

pour séjour aux Sides qui passaient à juste titre pour des réprouvés, des démons.' L'association de leur nom à celui de Tir-tairngire, indique assez que l'idée comprise sous cette dernière dénomination n'était pas étrangère aux Celtes payens. Rien n'empêche donc de croire qu'un de leurs prêtres nourri des légendes Kroniennes n'ait conduit à l'oracle de Kronos, dans l'île d'Ogygie, quelques tribus expulsées de l'Irlande, emportant avec lui les reliques d'Ogma (Héraklès); et que, parlant au nom de ce Dieu, il ne leur ait signalé un pays de cocagne situé au-delà de l'Atlantique; de là serait venu le nom de Terre de promission, que les Celtes évangélisés auraient plus tard confondue avec l'Eden oriental.

La situation de cette terre promise, que les Celtes placent vaguement dans l'Atlantique ou au-delà, est mieux précisée par les Mexicains qui la localisent dans leur pays; selon ces derniers, les Thulites ou Toltecs qui la cherchèrent et la trouvèrent, avaient pour point de départ, comme on l'a vu, les uns le Grand ou Vieux Tlapallan, les autres Tullan-Tlapallan. Ils passaient pour avoir fait sur sept embarcations la traversée de l'Ancien au Nouveau-Monde, et s'être arrêtés dans autant de grottes. L'idée de choisir pour demeures ou plutôt pour temples des excavations naturelles leur avait sans doute été suggérée par la célébrité des grottes de leur première pa-

<sup>1)</sup> Dans le Leabhar na k-Eidhri, transcrit vers l'an 1100, les Aes Side, peuple des Mounds ou collines féériques, sont qualifiés de démons. Voy. L'Elysée transcrit. p. 290.

<sup>1)</sup> L'Elusée des Mexicains, 1º part. p. 7.

<sup>2 1/</sup>Elysee des Mexicains, 10 part. p. 23, 24, 31, 32.

<sup>1)</sup> Ibid. p. 25, 26,

<sup>1) «</sup> Pour ce qui est de l'origine de ces Indiens, les vieillards prétendent qu'ils vincent du Nord. La verité est qu'il arriva quelques vaisseaux. On ignore quelle en était la forme ; on sait sculement par la tradition qui exista chez les lodigènes, que les premiers de leur race sortirent de sept cavernes et que celles-or sont precisement ces navires on galères sur lesquele arrivèrent les premiers hommes qui ont peuple cette terre, « (Sahagan, Hist. gén. prol. du l. I. p. 9).

<sup>9 »</sup> La se trouvaient sept cavarnes no tous les émigrants établirent leurs oratoires.... C'est pour ceta que tous les peuples du Mexique es vantant d'avoir pris leur orgine dans les dites cavarans d'où sont sortia leurs nieux. « (id. 16 id. 1. X. ch. 29, § 12, p. 677).

trie (l'Écosse et l'Irlande) et de l'antre de Krones dans l'île d'Ogygie. Les anciens Gaëls avaient été si vivement impressionnés par la vue des belles grottes basaltiques de leur pays, qu'ils en avaient fait le théâtre de toutes sortes d'aventures, et les récits qui se rapportent à celles-ci forment une branche importante des traditions gaëliques. Ne se bornant pas à admirer celles qui existatent, ils en avalent imaginé de plus remarquables encore, les grottes féériques des Sids. 11 était donc naturel qu'en arrivant dans la nouvelle Meetide ou golfe du Saint-Laurent, ils s'établissent dans le voisinage de l'île Percée. Celle-ci a de tout temps attiré l'attention des navigateurs. Unie autrefois à l'île Bonaventure, elle présentait une masse imposante à l'entrée de l'estuaire du Saint-Laurent et de la baie des Chaleurs. Bien que diminuée par de fréquents éboulements, elle a encore 288 pieds de hauteur, 1500 de longueur et 300 de largeur. Cet énorme bloc calcaire offre de nombreuses fissures, dont l'une, percée de part en part, offrait un passage aux chaloupes du temps de Champlain; soixante ans après, il y avait deux ouvertures à jour : un peu plus tard il s'en forma deux nouvelles ; mais l'une des grandes arches s'est effondrée en 1845. En abordant à l'île Percee, les explorateurs crurent avoir découvert une des entrées du paradis terrestre ; its lui donnérent le nom significatif de Divin Pic arqué, en nahua Teo-Culhuacan, composé de teotl (dieu) apocopé et de Culhuacan,

<sup>1)</sup> E. O'Curry, Lectures on the manuscript materials of ancient Irish history, 2ª tirage, p. 283, 586-7.

<sup>1)</sup> E. Beauvois, l'Elysée transatt. p. 288, 307, 309; - l'Elysée des Mexicabis, 1" part. p. 20.

<sup>\*)</sup> Mare Lescarbot, Hist. de la Nouvelle France, edit. Trass, Paris 1866, 3 tomes in-8; l. III, ch. 9, p. 171; — Nicolus Denys, Description geogr. et histor. des côtes de l'Amerique septent. Paris, 1673, 2 vols in-18, l. 1. ch. 9; - Brazen de la Martinière, le Grand Diction, geogr. nouv. edit. Paris, 1768. t. Ill. p. 555, art. Isle Percee ; - Edmund M. Blunt, The american countpilot, 21 edit. New-York, 1867, in-S, p. 77 : - Paucher de Saint-Mauries, De tribord à babord, trois croisières dans le golfe Saint-Laurent, Montreil, 1877, p. 364-5. — Voy, one voe do Cap Perce, dans Voyageurs anciens et modernes, par Ed. Charton, t. IV, Paris 1857, in-4, p. 26.

Collinacan is a locative form. It is usually derived from coloa, to curve, to round (D. G. Bemion, American Acro-myths, p. 92, note 2).

<sup>9</sup> Voy. plus lois, 2- Bart. p. 819 -320,

c'est-à-dire « le pic tordu parce que le sommet en est recourbé jusqu'à la base. » '

Le pic de Teo-Culhuacan, aussi appelé Chicomoztoc, ou Aux sept cavernes, à à cause des grottes que bantaient les sept tribus, était situé dans une grande lagune, la Nouvelle Méotide mentionnée par Plutarque , caractérisée par de larges bancs de sable, et fort justement qualifiée de Hucy Xalac (Grand sablon) . L'ensemble de cette contrée était nommé Aztlan. Ce dernier mot implique une idée de blancheur, admise par la plupart des interprètes, alors même qu'ils diffèrent sur l'explication. Il n'est donc pas impossible de les mettre d'accord.

1) Nuestros padres moraron en aquel felice y dichoso lugar que flamaron Azilan, que quiere desir biancura; en este lugar ay un gran cerro, en medio del ugua, que llamavan Culhuaran, parque tiene la punta algo reinerta lucia abazo, y à esta cansa se llama Culhuaran, que quiere decir cerro tuerto. En esta cerro avia unas boças o cuevas y concavidades donde avitaron nuestros padres y aguelos por muchos años (D. Duran, Hist. de las Indias, ch. 27. L. I., p. 219-220. — Voy, plus loin 2\* part. p. 310 320, la contexte el la traduction

dо со разваже.)

\*\*) Compose de chicome sept, et oztoc loratif d'estott caverne. — Salieron pues siete tribus de gentes de aquellas siete cuevas donde avitaban, para venir à buscar esta tierra, à las quales liamahan Chicomeste (Duran, Hist. de lou Indias, ch. l. t. l. p. 9.) — Sur leur situation d'après la même, yoy, plus haut tempart, p. 26, note t ; et plus loin p. 319-329). — Une (India a mi cer harte hàbit y de busca memoria . . . dice, que estos Indias de la Noeva España trasin principio de un pueblo llamado Chicomoztoc, que en missura lengua castellana quiere decir Siete cuevas (Tarribio de Motolinia, Historia de los Indias de la Nueva España, introd. p. 7 de l'editi de l. G. Icarbalceta dans sa Coleccion de documentos para la historia de Mexico, t. l. Mex. 1878 in-1). — Torquemada, Mon. Indiana, i. l. ch. XII; II, ch. II; III, ch. XVIII, t. l. p. 31, 79, 279; l.VI, ch. XIX et XII, t. II, p. 38, 77.— Tercoramo, Cron. Mexic. ch. 1; voy, ce passage plus loin, p. 272, note 2.

7 Voy. plus haut, 1" part. p. 4, 8-9.

\*) Voici ce que dit Jacques Cartier des environs du Cap Treanot ou Joli, à cinquante piede duquel s'élève le rocher de l'ercé : « Passé ce cap toute la terre est posses vers l'est sud-est, ouest nord-masst; et toutes ces forres sont basses, belles et environnées de sablon près de la mor. Et il y a plusieurs marais et bancs par l'espace de vingt lieues. . . Et, ainsi comme il nous semble, il y a plusieurs bancs périlleux plus de quatre ou cinq lieues loin de la terra, » (Premier ropoge, ch. XXIII, dans Voy, anc. et mod, par E. Charian, i. iv, p. 22 : Cfr. 22 voyage, ch. 1. p. 25).

4) Voy, le passage d'Ixilizochitl cité plus haut, tes part, p. 31, note 1.

\*) Voy, le passage d'ixilizonnul elle plus haut, 1 part. p. 31, note 1.

\*) Sur ce nom voy. Codice mendezine, ensuye de descifracion peroglifica

12. Aztlan y Teognituacan, par M. Orozco y Berra, p. 55-70 de Angles del

\$12, Aztlan y Teocnilinacan, par M. Orozeo y Berra, p. 55-70 de Anales del Mureo Nacional de Mexico, t. II. Mex. 1882, pot, in-fol, — Cir. II. H. Banc-ron, the Nature races of the Pacific States, T. II. New-York, 1875, in 8-, p. 125; t. V. p. 305 note 39. — Brinton, American hero-myths, p. 92, note 1.

Les uns font venir Azilan de la suffixe de lieu tlan et d'un radical tombé en désuétude, mais affilié avec istac blanc, ' et le rendent par Lieu de blancheur; les autres le croyant composé de la même suffixe et d'aztatl' nom du héron blanc, " le traduisent par Contrée du héron blanc. L'épithète étant conservée dans les deux cas, le désaccord n'est pas aussi grand qu'il en a l'air, surtout si l'on considére que les deux explications, dues à des Espagnols du xvi' siècle, sont l'une et l'autre basées sur des peintures muémoniques, où le pays en question était désigué par un héron blanc ; les uns n'auront considéré que le volatile, les autres que sa couleur. Si l'on s'en tenait à ces uniques notions, il seralt difficile de dire lesquels avaient raison; on pourrait prolonger la discussion à ce sujet aussi longtemps qu'ont duré les querelles des nominalistes et des réalistes. Mais à quoi bon nous enfermer dans un cercle d'idées trop étroit, quand nous pouvons élargir la question? Pour Plutarque, qui regardait comme Grecs les compagnons d'Hercule établis sur les rives de la Nouvelle Méotide, et pour nous, qui les identifions avec les Tuatha Dé Danann, sectateurs d'Ognia, ces émigrants devaient être des Blanes. Les chefs Thulites on Toltecs étaient en effet blancs et barbus , et Quetzalcoatl (Hêraklès-Ogmios), le plus célèbre d'entre oux avait le teint

<sup>1)</sup> Llego à esta tierca [la Nueva España] la nacion y congregacion Mexicana, la qual gente avia salido (como todas ha demas naciones sie que ya toda la tierra estaba poblada) de unas cuoras que en número eran siete, y de ma tierra donde avian habitado, que hamaban Aztlan, que quiere decir blancura à lugar de garras y así les llamaban a estas naciones Acteca, que quiere desir la gente de la blancura. (D. Duean, Hist. de las Indias, ch. III. t. 1, p. 19; Cfr. ch. 27, 1, 1, p. 219. - Voy. plus haut, p. 271, note 2),

<sup>1)</sup> La venida de estos Mexicanos muy antiguos, de la parte que ellos vimeron, tierra y casa antigua, llamada hoy dia Chicomoztoc, que es casa de siete cuceas cavernosas: segundo nombre lluman Action, que es denr asiento de ta garza. . . . Antiguamente ellos se jactavan flamar Aztlantiaca (Texosomoc. Cron. Mex. ch. l, p. t du t. IX de Antiquities of Mexico de Kingshorough). Cfr. Duran, dans la note preced,

a) Sahagun, Hist. gen. l. XI, ch. U. § 3, p. 606.

<sup>&#</sup>x27;) Estos reyes eran altos de cuerpo y blancos, barbados como nos Españoles y por cato los Indios, cuando vino el Marques [del Valle=Cortes], entendiaron que era Holpillizin, como les abia dicho que habia de volver à cierto tiempo con sus vasailos antiguos de sus pasados. (Ixtilizochit, 3º relac, de los Tultecas, p. 326 du t. 1X des Antiq. of Mexico de Kingsborough].

blanc et portait une longue barbe. Il serait donc déjà rationnel de penser que Axtlan signifiait tout simplément le pays des
Blancs, et cette opinion est confirmée par un fait capital; lorsque les Scandinaves fréquentaient les mêmes paragés vers l'an
1000, ils entendirent parler d'une contree voisine du golfe
Saint-Laurent, habitée par des Gaëls et appelée Grande Irlande ou Heitramannaland, c'est-à-dire Pays des hommes
blancs. Le nom de Wabanahis ou Abenahis, que se donnent
encore les indigènes de la péninsule située au sud de l'estuaire
du Saint-Laurent, vient de Wabeya qui signifie blanc.

Que la population gaélique s'y soit maintenue sans mélange depuis le temps de Sylla jusqu'aux explorations des Scandinaves, ou plutôt qu'elle ait été successivement absorbée par les indigènes du voisinage, puis renouvelée par d'autres migrations, comme cela avait eu lieu avant Sylla, \* c'est une alterna-

<sup>1) =</sup> Son vimge étail fort laid, harbu et la tôte allongée, » (Schagun, I. III, ch. III, p. 207); - Quecalcoati era hombre bianco, crecido de cuerpo, sucha la frante, los ojos grandes, los cabellos largos y negros, la barba grande y redunda, (Bartelonie de las Casas, Hixtoria apologetica, ch. CXXII, extr. à la suite de son Historia de las Indias publ. par le marquis de la Fuensanta del Valle, T. V. Madrid, 1876, in-8, p. 449; Cfr. G. de Memileta, Historia celesuistien Indiana publ. par J. G. leazbalceta, Mex. 1870, in-1, L. H. ch. XI, p. 92); - Era Quetzalcoati . . . hombre blamo y barbudo (Ixtlitxochit), Historia Chichimeca, ch. I, dans Ant. of Mexico de Klaysborough, L. IX, p. 200) : -La barba larga entre cam y roja (D. Duran, Hist, de las Indias, t. II, p. 73); - Quebralcohunti. . . . fue de mui buena disposicion, blanco y rubio y barbado (Torquemada, Mon. Ind. L III, ch. VII, t. I, p. 255', - Su imagen tenia la cars mai fez, y la cabeça larga y mui barbado (ed loid. l. VI, ch. XXIV, t. II, p. 52). - Al dies Quetzalcohnali pintaban en un idalo min grande y disforme, barbado. . . . Barbado, porque avia pronosticado la venida de la rente barbada. que avia de venir à senorese estas tiercas, (Id. ibid. l. VI. ch. XXXVII, t. II. p. 71). - Sur cette prediction roy, an passage do l'History de Tlarcala de Muños Camargo, elle plus loin p. 37, et l'extrait sulvant du Codex Vaticamus o\* 3738 ms.; « Naque questo Quetzalcontla nel giorno che dicono di una canna, « l'anno cha vennero gli Spagonoli principio in questa una canna secondo la loro antiqua computazione, e daqui pigliarono canaz a penzare che gli Spagnuoli fossero il loro din, e così peralio dicono che predires che aveva da venire in quel paese. una gente barbuta la quale l'avera di soggetargh, (Expl. du F. P. de los Rios dans les Ant. of Mexico de Kingsbocough, 1 V. p. 172,

<sup>\*)</sup> E. Beauvois, La déconcerte du Nouveau-Monde par les Irlandais dans le Compte-rendu du 1º congres des Americanistes, Nancy, 1875-8, in 8, L. 1, p. 43-44, 61, 64, 82-85.

<sup>\*)</sup> Charles G. Leland, the Algonquin legends of New England, Reston, 1884, in 18, prél. p. 1, cf. p. 50 et 145 note 2.

<sup>\*)</sup> Voy, plus haut, in part. p. 5.

tive sur laquelle on ne saurait se prononcer; mais il y a tout lieu de croire que les Gaels, mélangés ou purs, transmirent aux barbares du Nouveau-Monde les croyances et les éléments de civilisation qu'ils apportaient avec eux. Voilà du moins ce qu'enseignaient les traditions mexicaines. Elles faisaient sortir de Chicomozioe toutes les tribus civilisées de la Nouvelle-Espagne. ' Quetzalcoatl aussi avait passé par là; ' puisque ce personnage est, dans la présente thèse, identique avec Hèrakiès-Ogmios, l'Ogma des Gaëls, on peut demander comment il se faisait que ce dernier, tué à la seconde bataille de Mag-Tured et inhumé dans le sid ou palais souterrain de Brug na Boinne ' en Irlande, avait pu jouer un rôle actif d'abord à Chicomoztoc, ensuite dans la Tula mexicaine. L'explication est tacile si l'on se reporte aux doctrines des Celtes. « Ils veulent surtout persuader, dit César, que les ames ne meurent pas, mais qu'après la mort elles passent d'un corps dans un autre. \*> D'après Diodore de Sicile, ils avaient adopté « la doctrine Pythagoricienne d'après laquelle l'âme humaine est immortelle et rentre dans d'autres corps pour revivre pendant un temps déterminé. \* » La littérature gaélique nous à conservé plusieurs exemples de dieux et de simples mortels qui, après avoir quitté cette terre, conservèrent pourtant leur individualité et reparurent vivants au bont de plusieurs siècles, soit qu'ils eussent repris un nonveau corps en vertu de la palingénésie, soit qu'ils revinssent du pays des morts avec une forme physique que rien ne distinguait de celle du reste des hommes. \* Lug, frère utérin d'Ogma ' et retiré comme lui dans un sid, reparut en Irlande "longtemps après l'émigration des

<sup>&#</sup>x27;) Voy. plus haut, 2s part. p. 269, notes 5, 6; p. 9, note 1; p. 272, note 1, 2, et plus loin, p. 277.

<sup>1)</sup> Voy. plus loin, 20 part, p. 276-278.

Aussi appele du nom caractéristique de Brug maie ind ec, ou château du ble des jeunes (D'Arbols de Jubaiaville. Le Cycle mythot triandais, p. 270), nom qui convient bien à la résidence d'un être qui était gense jonir d'une perpétuelle jeunesse et de l'immortalité, même dans le tombeau. (Id. ibid. p. 306-7.)

<sup>\*)</sup> De bello gallico, l. Vi, ch. XIII.
\*) Hiblioth, histor, l. V, ch. XXVIII.

b) O'Arbois de Jubnirgille, le Cycle mythol, p. 345, 346.

<sup>1)</sup> ld. ibid. p. 174, 175, 178. 1) ld. ibid. p. 300, 301, 303.

Tuatha De Danann; Etain, femme d'Engus, fils de Dagda et par conséquent neveu d'Ogma, 'quitta la merveilleuse Grande Terre où l'on ne vieillit point, pour s'incarner dans le sein d'une simple mortelle et devenir la femme d'Eochaid Airem, le roi suprême de l'Irlande.

Ogma, qui était doué de l'immortalité comme les autres Tuatha Dé Danann, ne devait pas plus qu'eux être privé de la faculté de briller de nouveau après une éclipse momentanée; car c'est un des principaux attributs de l'astre dont il était la personnification, comme l'indique son surnom de grian-aineth (à la face solaire). Cette qualification est un nouveau trait de ressemblance entre Ogma et Quetzalceatl. On a vu que ce dernier s'était substitué à Tezcatlipoca comme soleil; il le fut jusqu'à ce que son constant adversaire, prenant sa revauche, le renversât à son tour et le remplaçat par Tialocatecli, le seigneur du Tialocan alors considéré comme l'enter.

I. Histoire des Mexicains d'après leurs peintures, d'où nous tirons des notions, ne nous dit pas ce que devint le soleil en disponibilité; mais il est facile de le deviner quand on sait que plus tard il sortit de Tulian-Flapallan pour y rentrer après avoir conduit ses sectateurs au Mexique. Il était naturellement allé rejoindre son prédécesseur Texcatlipoca dans l'Elysée,

<sup>1)</sup> Id. (bld. p. 306, 312. 2) Id. (bld. p. 313.

Proderic O'Flaherty, Ogygia. Loudres 1685, pet. In-4 part. III, ch. 14, p. 179; — J. H. Todd, dans see notes à The trish version of the Historia Botonum of Neumons, p. 46-47; — D'Arbols de Jubalaville, le Cycle mytholog, irlandais, p. 234, 306.

<sup>1)</sup> L'Etypée des Mexicains, 1ra part. p. 22-23.

I Texcultipora metamorphosò en tigre e dio una con a Queçairenti que lo derribò y quito da ser sol.... y quedo por sal Tialocatecli, dos del inflerno, el qual dura hecho sol siste vezas cinquenta y dos años, y sen trezientes y sessens y quatro años.... Pasados estos años, Queçalconti llavio luego del ciolo, y quito que no fuere so Atlomicoli sur pour Tialocatecli), y puso por sol à su muger Uhalchiutlique, la cual fue sol seis vezes cinquenta y dos años, que son trezientos y dos años. (Historia de los Mexicanos por sus pintuens, edile par J. G. Icasbalacia, dana Anales del Museo nacional de Mexico, 1882, pet, la-folio, p. 87-88).

<sup>9</sup> Voy, l'Elgade des Mexicains, i= part, p. 30 note 4; p. 31 note 1; 24 part, p. 276-300.

<sup>)</sup> Ibid. its partie , p. 30-31 ;2s part. p. 200, 209, 300, 315.

comme il y fut rejoint par ses successeurs détrônés. Il était logique, en effet, de placer au paradis terrestre les dieux expulsés du ciel, et c'est la que nous les retrouvons après leur chute, non pas précisément dans le même lieu, mais chacun dans une subdivision de l'Elysée, savoir : Tezcatlipoca-Huemac à Cicatco ; ' Quetzalcoatl à Tullan-Tlapallan, puis à Chicomoztoc, plus tard à Tamoanchan, enfin à Tullan-Tiapallan; Tialocatecutli et sa mère, sœur ou compagne Chalchinitliene (qui se parfagèrent le trône solaire pendant treize fois cinquante deux ans, dont sept fois pour lui et six pour elle! dans le Tialocan. 3

Il y a plusieurs traditions fort différentes sur la manière dont Quetzalcoatl se manifesta à Chicomoztoc, sa première station an-dela de l'Océan Atlantique. Selon un récit fort incomplet qui ne nous est plus connu que par de vagues allusions, c'est sous forme d'idole 1 portée par un grand prêtre, qu'il fit ses pérégrinations dans le Nouveau-Monde. Son point de départ, Tuilan-Tlapallan où l'on redevenait jeune, est à cet égard identique avec le Brug maic ind oc (château du fils des jeunes : et son point d'arrivée, que l'on plaçait au nord de la Floride, dans les parages des Bacallaos (Morues), d'est-àdire de Terre-Neuve, passait pour être une section du paradis terrestre. Le voilà donc à Teo-Culhuacan (le céleste Pic

<sup>1)</sup> Ibid. 170 part, 38-50; 20 part, p. 301, 302, 304-308, 316-313, 316.

Ibid. 2\* part, p. 275 note 5.
 Sahagun, Hist. gén. l. l. ch. XI, p. 21; l. XI, ch. XII, § t, p. 780.

<sup>9 11,</sup> Bid. I. X,ch. XXIX. \$ 12,p. 674. Cfr. Blysee des Mexic. 2s part. p. 266. 2) Voy. l'Etysee des Mexic. 12 part. p. 25, 20, 30 note 4 : p. 31 note 2.

<sup>\*)</sup> Ibid. 2 part. p. 274, note 3.

<sup>1)</sup> Ibid. 124 part. p. 28 note 1 ; 25 part. p. 274.

<sup>1)</sup> Vinieran de leta la parte del Norte ciertas naciones de gentes que aportarun por la parte de Panuco..... La raçon que dan por donda se colige aer triandeses, es..... por estar tan cerca de los fiacalinos y un estrecho, que ai asimiamo mui pequeño, por donde tambien pudieron venir y pasar (Torquemuda, Monarchia Indiana, I. III, ch. VII, L.I., p. 255.)

<sup>)</sup> Le vice-roi Tiacariel, pariaul a Monteauma ler de la coutres d'où claient venus leurs aleux, la dépeignait comme ayant sié « muy viciosa [vistosa] y amena y muy defeitosa dunde tuvieron todo descanso y donde vivian mucho, sin tornarse viejos, ni touer de ninguna cosa necessidad, a L historingraphe royal disalt de meme : « Nuestros padres moraron en aquel falice y dichoso lugar que llamaron Aztfan, " [D. Duran, Historia de las Indias de Nueva España, ch. XXVII, 1, 1, p. 219). Voy. plus loin, p. 319, 320.

arqué), dans les grottes de Chicomoztoc. Selon les uns, il avait pour parents le dieu Cithalatonac et la déesse Cithalicue. Celle-ci ayant accouché d'un poignard de silex ou tecnati, ses autres fils épouvantés jetèrent cette pierre du haut du ciel; elle tomba à Chicomozioc et donna naissance à six cents dieux et déesses, 'notamment à Quetzalcoati et à Tezcatlipoca.3-Selon d'autres récits basés, dit le P. Motolinia, « sur les livres [peintures historiques] des indigenes, » les Indiens de la Nouvelle-Espagne tiraient leur origine d'un pays appelé Chicomoztoc, dont le seigneur ent de deux femmes sept fils qui furent les chefs d'autant de bandes émigrantes ; le dernier d'entre eux, qui naquit seul du second mariage, avait pour mère Chimamatl. 'Son père n'est pas nommé par Motolinia, mais on voit dans Gomara \* qu'il s'appelait Iztaemixeoatl. 1 le Tourbillon blanc ou Serpent de la muée blanche. On ne manquera pas de tronver ce nom caractéristique si l'on se rappelle que les Tuatha De Danann s'enveloppaient de nuages pour se dérober à la vue des hommes en opérant leurs descentes sur terre; \* c'est ainsi, par exemple, qu'ils abordèrent en Irlande. Quetzalcoatl quitta la forme de momie, sous laquelle il avait été transporté à Chicomoztoc, en s'incarnant par

<sup>1)</sup> Torquemada, Mon. Indiana, I. VI, ch. XI.I, t. Ip. 75; cfr. ch. XIX.p. 38.
2) Codex Telleriano-Remensis, pl. XXII, explic. dans Antiquities of Me-

gico de Kingsberough, t. V. p. 143.

<sup>\*)</sup> Relacion de los ritos antiguos, idolatrias y sacrificios de los Indios de la Nueva España, epistola prosmial, dans Colección de documentos para la historia de Mexico publice par J. G. leazhalcota, T. I., p. 7, 10.

<sup>&#</sup>x27;) Segunda parte de la Crônica general de las Indias, que trata de la Conquista de Mejico dans Historiadores primitivos de Indias édit. par D. Enrique de Vedia, t. 1, (XXII de la Biblioteca de autores Españoles. Madrid, 1863 in S. p. 432.)

<sup>\*)</sup> Iztac blanc; mixcoatt tourbillen, tomado; ou bien mixtti minge et coatt serpent, le tout en nahua.

<sup>4)</sup> Voy. l'Elysée des Mexic. 1ºs part, p. 21 et note i ; efc. p. 27 note 8 pour les Tlalocs qui sont les pendants des Tustha De Danann. — Monteruna, qui prit d'abord Cortés pour un avatar de Quetzalcoail, lui dit lers de teur première entrevue ; « Vous êtes sorti d'entre les nuages et les brouillards. « (Sahagun, l. XII, ch. XVI, p. 812.) — Ces parelles sont ainsi rendues par Joan Saures de Peralta ; « De doude abeis, señor, venido ? De entre las nubes ? Ellas os trujeron y las nieblas, lugar à todos escondido. » (Noticias históricas de la Nueva España, edit, par D. Justo Zaragoza, Madrid, 1578, in-4, p. 107).

l'intermédiaire du Serpent de la nuée blanche; aussi sous le titre de Hueimac (Grande puissance), qui appartient plutôt à Tezcatlipoca, est-il qualifié de Père des fils des nuées. — D'après une autre version, il n'était que le fils putatif de Camaxtli surnommé Mixcoatl' (le Serpent de la nuée), dont la femme Chimalma, ayant avalé une chalchihuitl (émeraude) qu'elle avait trouvée en balayant, devint miraculeusement enceinte et donna le jour à Quetzalcoatl.

Combien de temps, l'idole incarnée vécut-elle à Chicomoztoc? Quand et sous quelle forme quitta-t-elle ce pays pour aller à Tamoanchan? On l'ignore; tout ce que l'on sait, c'est que de cette ruche féconde sortirent successivement et à de longs intervalles des essaims qui se rendirent au Mexique par diverses voies. Une première fois Quetzalcoatl, ou plutôt sa momie, fit le voyage par eau et alla débarquer à Panuco ;

<sup>1)</sup> Voy, plus hant, 1\*\* partie, p. 27 note 11 on est cité un texte qui peut également s'appliquer au véritable Huemac.

<sup>2)</sup> Camasale, uno de los quatro dioses.... o por otro nombre Mircoatt. (Hist. de los Mexicanos por sus pinturas, ch. VIII, p. 90; — Gomara, Conquista de Méjico, edit. Vedia, p. 334;. — Mi coatt quiere deoir culebra de nube. (Duran, Hist, de las Indias, t. 11, p. 130).

s) Torquemada, Monarchia Indiana, l. VI, ch. XLV, t. 1, p. 20; — Anales de Cuauhtitlan, extr. dans l'Append. au t. l, de Duran, p. 70. Le père de Quetzalcoati n'y est pas désigné lors de la miraculeuse conception; mais plus tard Tercatlipoca dit au Grand prêtre qui représentait Quetzalcoati; Señor y grand sacerdole, te rengo à enseñar à Quetzalcoati que lleva una caña (c. 2-d. Ceacatl) es tu cuerpo, tu propia carae (id. ibid. p. 72).

<sup>1)</sup> Unos dicen que [los Indios de la Nueva-España] salieron de aquella gran cueba, que ellos liaman Chicamozioti (que quiere decir Sicle Cuebas), y que vinieron sus pasados poco à poco, poblando, tomando, dejando, o mudando sus combres, conforme à los sitios à tierras, que hallabau. (Torquemada, Mon-Ind. 1. 1, cb. XI, t. 1, p. 31). — Ni clios [los indies] saben dar mas relacion, sino desde aquellas siete cuevas donde avitaron tao largo tiempo, les quales desampararon para venir à buscar esta tierra, unos primos, otros despues, o otros may despues, hasta dejallas desiertas (D. Duran, Hist. de las Indias, chi. I, t. 1, p. 3). — Los que salieron de aquellas cuevas fueron los seis gêneros de gentes,.... aunques de saber que no todos juntos ni todos en un año, sino unos primero y otros despoes, y así sucusivamente iban dejando aquel sitio y lugar de las ruevas.... quedandose alla el [genero] Mexicano, segun ellos dicen, por ordenacion divina..... [los Mexicanos] no desampararon el lugar de las cuevas en aquellos trescientos y dos anos (ld. ibid., ch. II, p. 10).

s) e Il y a un nombre indéterminé d'années que les premiers habitants asvivérent dans cette partie de la Nouvelle-Espagoe qui est pour ainsi dies un autre monde. Venus de la mer avec des navires, ils abordèrent au pert qui se trouve vers le nord. Comme ils débarquèrent en cet endroit, on l'appela Panotlan,

longtemps après, sous le nom de Mexitli?, l'éponyme des Mexicains, il clât l'ère des migrations des Nahuas.

Motolinia fait remonter à huit cents ans 1, avant l'année 1541 où il écrivait 2, la plus ancienne mention qu'il trouve des Chichimecs, dans le Libro de la cuenta de los años ou Chronologie nahua; mais il les croit beaucoup plus anciens et il attribue le silence des annales à leur ignorance de l'écriture et même de l'idéographie; c'étaient des sauvages, probablement les abcrigènes du Mexique 1. Les Colhuas, parlant la même langue que les Mexicains 2, c'est-û-dire le nahua, les signalèrent pour la première fois dans leurs peintures, en ne remontant que trente ans avant leur propre arrivée en 771 de notre ère ou, comme dit notre auteur sept cent soixante-dix ans 2 avant 1541. Les Mexicains propres sont cités comme les derniers venus 2. Le P. Diego Duran fait commencer près d'un demi-

pour Panozyan, c'est-à-dira lieu où l'on arrive par la mer. Presentement on dit par corruption Pantlan. Partant de ce port, ils se mirent en marche en suivant la piage, à la vuo des sierras nevadas et des volcams, jusqu'à ce qu'ils arrivassent à la province de Guatemala. Ils ctaient guides par un grand-prêtre qui portait sur lui leur dieu dent ils suivaient les conseils en tout ce qu'il convenait de faire. Ils farent habiter Tamoanchan où Ils résidérent longtemes. « (Schagun, l. X. ch. XXIX, § 12, p. 673-41). Cet herirain ne dit pas positivement que l'i-dole était celle de Quetralecati; mais cela résults de ce que les emigrants allerent habiter Tameanchan (voy, même chapitre, § 10, p. 672). En outre, Torquements lait débarquer Quetralecati au même port de Pantico; et il rapporte une opinion d'après inquelle il renait du veisinage des facallaor ou Terre-Neure (Mon. Indiana, l. III, ch. VII, p. 255, Voy, plus haut, page 276, note 8.)

4) De los Chichimecas ao se halla mas de que la ochocientos años que non moradores ou esta tierra, sunque se tiema por cierto ser mucho mas antiguos, sipo que ao tenian mauera de secribir ni figurar, poe ser gente harbara y que rivian como salvajes. Los de Coihun es inila que comenzaron à escribir y hacer memoriales por sus caracteres y figuras. (Hist. de los Indios de la Nueva-España, introd., p. 34 de l'édit, d'Icarbalesta.

1) Id. ibid., p. 8.

3) ld. ibid., p. 4. (Cfr. plus hant, p. 270, note 1).

Motolinia, ibid, p. 5.

i) Los segundos fueron los de Colhua. No se sahe de cierto de adonds vinteren, mas de que no fueron naturales, sino que vinteren treinta años despues que los Chichimecas habitaban en la tierra; de manora que hay memoris de ellos de sotecientos y setenta años; y que eran gente de razon, y labraron y caltivaron la tierra, y commenzaron à edificar y à hacer casas y pueblos. (10., ibid., p. 4).

6) Id., ibid., p. 5; - Gomara, conquista de Méjico, édit. de Vedia, p. 431,

433 ; Efr. la note survente.

siècle plus tard, en 820, la migration des sept tribus sorties de Chicomoztoc; les six premières ne mirent que quatre-vingt-deux ans à fhire le trajet!; mais les Mexicains n'arrivèrent que trois siècles plus tard, en 4193°, dans le pays dont ils devaient faire un grand empire nommé d'après eux. Enfin, près de trois cents ans après, vers 1384°, ou selon d'autres, quatre à cinq générations avant la conquête espagnole. Il

1) Salieron estas naciones Indianas de aquellas siete cuevas, dondo avian avitado mucho dempo el año del Sañor de ochocientos y vointe; tardaren es llegar à esta tierra mas de ochenta anos. (Hist. de las Indias, ch. il. p. 9; cfr. plus haut, p. 278, note 4).

2) Duran, ch. III, p. 19.

2) Estando el gran rey Acamapichi el primero, el año de 1381, rino un horsbre blanco con barbas y vestido como papa de la manera de esta lierra, al
pareser sacurdote, con un libro en las manes, y le dijo en su langua que [Acamapichi] estaba muy engañado.... y que no hictesen escrificios con sus pròjimos..... y que no se sustentatasen con carnes humanas, y que sus idolos
habían de ser derrocados, y que los hijos del sol se habían de señacear con
la tierra y habían de tiranizarlos y servirse de ellos y sus haciendas, y el que
obraso hien en su empleo, en todo sería mejorado y sumpre lograria el hum
con ellos. Merced de Hernan Carta é los Caciques de Axapusco, p. 1-10.
L'original est perdu, mais il en reste aux Atchives nationales de Mexico
un ridinus de 1617, d'aillears lacere et rermonlo qui a élé publié par learbalcata dans sa Coleccion de documentos para la Historia de Mexico. T. 11,

Mez. 1866, in-4, p. 1-24, avec de preciouses notes de Ramirez),

Tambien diren que en los tiempos pasados vimeron por estas parles hombres barbados de que los naturales Indios se maravillaban, porque ellan acostumbratian pelares las barbas, para no tener pelo alguno, y asl se maravillaron, cuando oltimamente vieron a los Españoles venir con Cortés barbados; segun que de tiempos atras se le tenian pronosticado como cosa nueva y entre ellos inusitada, como se dirá en el segundo cap, del tercero libro de esta histoca, (Geronimo de Mendista, Historia celestifistica Indiana, L. II, els. XIII, p. 96 de l'édit. d'franbalceta). - Demas de esto declararon los anterales da esta tierra, que muchos años antes que los Españoles vinirsan, por tiempo de cuatro generaciones, los padres y las madres juntaban à los liljus, y los viejos de la parentela à los mores, y les decian le que habia de suceder ou lux tiemreas venideros. Sabed (decian) que vendrà una gente barhuda..... Y mas decian : culoness perecerna anestros dioses, y no habra mas que uno en el mando, y no nos quedara mas que una mujer a cada uno ..... Mas de cuatro edades atras, ne se ya como por via del demonio se podla saber, si no es por que el sabia muy bien que el Evangelio se imbia de predicar infaliblemente en todo el mundo. (Id., ibid., I. III, ab. II, p. 180, 181; Torquemada, Monarchia Indiana, L XII, ch. XC, t. I, p 235, 236). - Topilizin.... les profetiço la benida de una gente estrada, que de las partes de Oriente aportarian à esta tierra..... Luego pintaron en sus escrituras a que estas gentes quel papa les profetiçaba para tener memoria della y esperar el suceso, como dispues lo bieron cumplido en la benida de los Españoles. Tambien les dixo que la benida de aquellas

vint au Mexique un missionnaire appele Papa, tout comme les religieux Columbites de l'Aztlan ou Hvitramannaland : il portait une tunique blanche comme une sontane de moine, avec un manteau parsemé de croix rouges et il allait prêcher avec un livre à la main , annonçant la fin du polythéisme, le règne d'un dieu unique et l'abolition de la polygamie . Il élevait des auteis', plantait des croix ou en sculptait sur les parois

gentes no la berian ellos, ni sus hijos, ni nietos, sino su cuarta o quinta generacion (Buran, Hist, de las Indias, t. II, p. 75).

1) E. Beauvois, Lu Découverte du Nouveau-Monde par les Irlandais,

p. 600-72, 78-80.

7) Este Queralquafe train una vestidura bianca como túnica de flaile éencima una manta cubierta cum craves coloradas por ella (Helacion hecha por el S' Andrés de Tupia sobre la Conquista de México, p. 574 du 1, II de la Colección d'Icarbalceta). — Nunca se vistio alno ona ropa de algodon biquen, estrecha y larga, y encima una manta sembrada de cruces coloradas

(Gomars, Conquista de Méjico, édit. de Vedia, p. 237-8.)

\*) Tambien me dixo un rudio biejo que passando el Papa por Ocuituro les aria de ado un libro grande, de quatro dedos de alto de unas letras (Duran. Hist. de las Indias, II, p. 76). - El Papa dejó en esta tiorra un libro a manera de missal.... Entiendese que era la Biblia. (Origen de los Indios, Resume des histoires du Mexique de Duran et de Juan Tobar, fait par ce dernier et publié par Osozco y Berra, en 161e de son édition de Texozomoc, p. 811. — Sur le livre que le Papa avait à la main, voy, plus hant, p. 280 note 3; - Voy, plus loin, p. 301 om passage de de Muñoz Camarco.

1) [El Papul no em menos que de nombre avangélico, y mas que se axegura, que no fue idolatra, antes abriminaba y contradecia los idolos y maios ritos y cer-monias que leman (Origen de los Indios, p. 81); - Voy, le Vidimus de 1617, Mendiela et Torquemasia, prasages reproduits on cites plus haut, p. 280,

notes 3-4.

1 Este Tapilizio, que por otro nombre llamaren estes ludios Papa, fue una persona muy benerable y religiosa a quien ellos tuvieron en gran beneracion y le honraban y reberenciaban como a persona santa. La noticia que del setione es grande, el qual bi pintado à la manera que atriba parece, en un papel hien biejo y antigo, en la ciudad de México, con una benerable pesencia : demostraba ser hombre de edud : la burba larga cotre cana y roja ...... el cavello largo..... Estaba siempre recojido en una celda orando, el qual pocas verse se desava ver ; ara hombre muy austinente y ayunador ; bibia castamente y muy penitendiero; tenia por exercício el edificar altares y oratorios por todos los barrios y poner ymagenes en las paredes, sobre los altares y hinearse de radillas ante citas y reverenciallas y besser la tierra, algunas veces con la boca, otras veces con la mano; el exercicio del qual era continua oracion ; dormia siempre en la piana del altar que edificaba, en el anelo flegaban assi discipulos y los enseñava à orar y à predicar (Duran, Hist, de las Indias, t. II, p. 73; - Passando Topilizin por todos extos pueblos que a diebo, dicen que yba entailando en las poñas cruces y ymagenes, y preguntandoles donde se podrian ber para satisfacerme, nombraronna clertos lugares donde lo des rochers, défendait de sacrifler le prochain et prohibait l'usage de la chair humaine. Son origine européenne était attestée, non seulement par ses doctrines religieuses (le christianisme), mais encore par son teint blanc et sa longue barbe, en quoi il ressemblait à Quetzalcoatl. le réformateur humanitaire. Aussi fut-il nommé par les Mexicains, soit du nom de ce dernier, soit de son surnom de Topitzin. N'ayant

pedria ber y uno en la Capoteca; y preguntando à un Español que se avia allado por alli, si aquello fuese verdad, une certifico con puramento quel avia bisto un crucifixo entallado en una peña en una quebrada e tambien me dixo etc. (Id., ibid., L. II., p. 76; in suite a été reproduite p. 281, note il : Cfr. Origen de los Indios, p. 81.) — [Quetsaicoatl] fue el primero que adom y coloco la cruz. (Ixtlilxochiti, Hist. Chichimeca, ch. I. p. 200 du L. IX des Ant. of Mex. de Kingsborough; — Satiagun, I. III, ch. XIV, p. 2201.

1) Voy, passage du Vidimus de 1617, reproduit plus haut p. 230, note 3; - Quezalquate .... les mundaba que no maiasen hombres, sino que al erratur del sol y del cielo le hiciesen casas à de le ofrecissen co-loralces è etras cocas de cara, é no se hiciesen mai unos à otros ui quisiesen mai (A. de Tapia, Relac. p. 574 du t. II de la Coléccion de leazbalceta; - Quetzalconathi... rirgen, como allos dicen.... instituidor del ayuna..... y de que no sucrificasen sino codornices, palomas y cosas de caza (Gomara, Conq. de Mejico, edit, de Vedia, p. 327). - A este (Quecalcoall) canonizaron..... per tres rasones : ..... la segunda porque nunca quiso ni admilio sacrificios de sangre de hombres ni de animales, sino solamente de pan y de rosas, y flores, y perfumes, y olores; la tercera, porque vedaba y prohibia con mucha eficacia las guerras, fobes y muertes, y otros daños que los hiciesta unos à otros..... lokes lambien mucho del que fue castisimo y honestisimo iB. de las Casas, Hist. apolog. ch. CXXII, p. 449-450 du t. V de son Hist. de las Indias; — Lir. Torquemada, Mon. Indiana, I. VI, ch. XXIV, 1, II, p. 50; - Jamas quiso mestar en sacrificio à los Tolteca, pues amahe à sur vasallos como à hijos; y solo sacrificaba viboras, aves y mariposas que habra carado en el valle.... Luego se dice de que modo se fue Quetraicoatl cuando no quiso obedecer a los demonios, ni matar y sacrificar a los hombres (Anales de Cuauhtitlan. Extruit dans l'Appendice ajouté par M. A. Chavero à l'Historia de las Indias du P. Duran; t. II, p. 71). - Bien que plusieurs de ces traits puissent appartenir au Quetralcoall payen, on les a reproduits faute de pouroir faire la part de chacan, el aursi parce qu'ils expliquent ponrquoi deux personnages d'aitleurs si differents out pu être confondus.

2) C'est ce que dit en propres termés le vidimus de 1617 (vey, plus hant, p. 280, note 3), et ce qui résulterait d'allieurs assez des prédibitions rapportées

dans la note procédente.

5) Voy, le Vidimur de t617 (plus haut, p. 280, note 3) et Duran (plus haut, p. 281, note 5). Cfr. un passage de Muñoz Camargo (plus lola, p. 301.)

by Voy. plus hant, II. partie, p. 273, note 1.

3) Voy. plus lain, p. 293-294.

\*) Voy. Durau cité plus hant, p. 281, note 5. — Le même écrivain est bien loin de confondre le Papa Topultrin avec Topultrin payen, pulsqu'il nomme

pas eu plus de succès que son prédécesseur, chez un peuple naturellement sanguinaire, il dut quitter le pays sans avoir accompli sa tâche; il s'embarqua sur mer et disparut, mais non sans renouveler la prophétie des autres Quetzalcoati qui, se basant sur la superiorité intellectuelle des Européens, pouvaient à coup sûr annoncer qu'il viendrait un jour de l'est un peuple conquérant. Lui qui devait être un Gaël de l'Escotiland ou Grande-Irlande, amené sans doute par un navire du pêcheur Frislandais!, il savait que le chemin du Nouveau-Monde était

Quetzalcoali parmi les persecuteure de celui-là Hist, de las Indies, t. II, p. 78).

—Juan Tobar sait fort bien que les noms de Toplitzin et de Quetzalcoali avaient eté portes par des dieux et qu'on les appliqua au Papa | parce qu'il leue ressemblait | Llamahan a este con tres nombres, que eran de dioses y de estima, al primere era Toplitzin, el segundo Quetzalcohunti (como queda dicho), el terceco Papa (Origen de los Indios, p. 81). Ce passage et d'autres se treuvent mot pour mot dans une lettre inedite de J. Tobar à Acosta, qui a sus publice par extrait dans les Antiquities el Mexico de Kingaborough, t. VIII, p. 259 de la 1<sup>26</sup> partin, notes. C'est estie identité absolue qui nous permettra de soutenir prochainement, dans un travail critique sur l'Histoire des Mexicoms du P. D. Duran, que l'Origen de los Indios n'a pas servi de modèle à calui-ci, que c'est su contraire un nimple résume des histoires du P. Duran et de Inan Tobar, l'ait de memoire par ce dernier, comme il l'avoue dans la même lettre. Ces conclusions inattaquables laverent Acosta du reproche de plagiat et justifierant le P. Duran du titre d'amplificateur que lui donnent si injustement la piupart des savants mexicains.

') Fernanto Gortès. Cartas de relacion. Carta segunda, p. 30, de l'édit. de E. de Vedia, dans Historiadores primitivos de Indias, t. 1; — Gornara, Conq. de Mégico, même recueil, t. 1, p. 341; — A. de Tapis, Relac., p. 580 dans le t. 11 de la Coleccion de learbalesta; — Petrus Martyr Anglerius, De Orbe Novo, decadrs octo. dec. V. ch. 111, p. 353 de l'édit de Rich. Hakluyt. Paris, 1587, in-18; — B. de las Casas, Hist. Apolog., ch. CXXII, est. dans la t. V de non Hist. de las Indias, p. 451; — Joan Suarez de Perulla, Protado del desembrimiento de las Indias, ch. XIII, p. 107; — Sahagun, Hist. gén., l. XII, ch. 111, IV, XVI, p. 791, 801, 811-812; — Duran, Hist. gén., l. XII, ch. 111, IV, XVI, p. 59, 12, 35 du t. II; — Origen de les Indias, ch. iXIX, LXX, LXXIV, p. 5, 9, 12, 35 du t. II; — Origen de les Indias, p. 81; — Teconomoc, Chron. Mex., ch. CVIII, p. 687-8,691; de l'édit. d'Oroxco y Berra; — G. de Mendieta, Hist. celes. Indiana, l. 1, ch. VII, p. 86; — Torquemada. Mon. Indiana, l. IV, ch. XIII, XIV, XV, XLVIII, t. 1, p. 379-382, 385, 452; t. VI. ch. XXIV, XXXVII, t. 11, p. 51, 71; — Intlincebill, Historia Chichimeca, ch. 1, p. 206; ch. LXXXV, p. 296; ch. LXXII, p. 279; ch. LXXX, p. 287 du t. IX, de Kingsborough; Quanta relacion de los reyes Tultecas, p. 382 du même vol.; Sumaria relacion, 161d, p. 450; 13\* relacion, de la venida de los Españoles, p. 111 du même vol.

\*) Sur ce pécheur des iles Faroya qui avait fait nanfrage, vers 1374, sur les côtes de l'Escotiland ou pays des Ecossais du livitramannaland (Gasposie Nouveau-Brunswick), voy, la relation des Zeni au partie traduite et com-

retrouvé, et que des compatriotes ou tout au moins des coreligionnaires du pécheur ne tarderaient pas à le suivre. La prédiction rafraîchie par lui laissa dans l'esprit des indigènes des souvenirs si vivaces, que les Espagnols purent la recueillir non seulement de la bouche des Mexicains, mais encore de celle des insulaires des Antilles'. Ce n'est pas le lieu de signaler les nombreuses traces de croyances et de pratiques chrétiennes et d'idées européennes que les Espagnols retrouvèrent dans ces îles, dans la Floride et au Mexique 1. Il suifit pour notre sujet de dire que Montezuma et ses sujets s'attendaient au prochain retour des hommes blancs et barbus :; qu'ils prirent les Espagnols pour les fils du soleil annoncés depuis si longtemps et leur chef pour Quetzalcoatl', lui-

mentes dans les Colonies curopéennes du Markland et de l'Escociland, par E. Beauvois (Congrès international des Américanistes, Compte-rendu de la 2º session, Luxembourg, 1877, t. I., 1878, p. 194-200). Il passa plusienes années dans un pays chaud, situe dans la partie méridionale de l'Amérique du Nord et appele Drogio, et il établit des relations commerciales entre cette contres et l'Escouland. (Là onde egli fremente poi con lor quel viaggio, p. 199 du mem, cité). Il est vraisemblable qu'un des Papus de la Grande Irlande se sera ioint à ces murchands pour précher l'Evaugile dans la zone tropicale de l'Amerique. En tent cas la date du Vidimus de 1617 se rapporte on ne peut mieux avec celle des Zem. (Voy: plus haut p. 28), note 3.)

1) Avant l'arrives de Chr. Colomb, les indigénes de Haiti avalent appris soit directement par les Gants de l'Escotiland, soit plutôt par l'intermediaire de quelque peuplade des Etats-Unis, qu'il viendrait prochainement des hommes à longue barbe, entièrement couverts de vétennents et armes d'épèce brillantes avec lesquelles ils pourfaudralent un homma d'un soul coup, et qu'ils proseriraient la religion des indicenes. Ils araient, en outre, ainsi que las sauvages de la Floride (Eints-Unis), quelques notions de la vertu revisifiants des eaux du baptème (E. de Bezavois, La Fontaine de Jouvence et le Jourdain dans les traditions des Antilles et de la Floride, Extrait du Muséon da Louvain,

t. III, nº 3, juillet 1884, p. 427.)

\*) E. Beauvois, Relations précolombiennes des Gaels avec le Mexique. Extrait du Compte-rendu du Congres international des Americanistes à Copenhague, 1883. Copenhague, 1884, in-8, p. 91-07.

5) Voy, la plupari des passages ciles plus haut, page 263, note 1, et Moto-linia, l. l. ch. XII, dans la Colección d'Icarbalecta, t. I. p. 65.

9 Motolinia, part. I, ch. XII, p. 65 de l'edit. Irazbalceta; - Sahagun, Hist. gen., lly. XII, ch. III, IV, p. 799-800; - Bartol, de las Casas, Historia apalogètica, extraits dans le t. V de son Historia de las Indias, éditée par le marquis de la Fuensanta del Valle, ch. CXXII, p. 454 ; - Pietro de los Hios, religieux dominicaia qui était à Mexico en 1568, Spiegazione delle tanole del codice Mexicano che si conserva nella biblioteca Vaticana al nº 3738 ms., pl. XV., p. 171, dans Antiquities of Mexico da lord Kingsbomême. Enfin, jusqu'à 1550, les Zapotecs se soulevèrent dans la croyance du retour de Quetzalcoati, leur rédempteur 1.

Ce rapide exposé nous a entraîne bien loin du paradis terrestre : mais il était indispensable à l'intelligence de ce qu'il nous reste à dire de l'Elysée mexicain. On conçoit que dans le cours de tant de siècles. l'un des génies du Tlalocan, en passant par tant d'avatars, ait plusieurs fois changé de physionomie. Dans l'antiquité, il n'était, comme Héraklès-Ogmios, que la personnification du progrès moral et matériel selon les idées pavennes; au moyen age, ses adorateurs étant entrés en contact avec les pèlerins Irlandais et Bretons, qui venaient à la recherche de l'Eden occidental, et plus tard avec les Papas gaëls, établis dans l'Aztlan ou Hvitramannaland, le confondirent avec l'un d'eux et subirent l'influence de ces religieux columbites; c'est ce qui explique pourquoi l'on trouve chez les Mexicains tant de traces d'une évangélisation précolombienne : emblèmes, croyances, cérémonies, et beaucoup d'autres articles de leur religion se ressentent des pratiques et des doctrines chrétiennes. Mais ce n'est pas le lieu de s'apesantir sur ce sujet qui sera traité in extenso dans un ouvrage sur le Christianisme au Mexique pendant le moyen dge et ses propagateurs les Papas, religieux Gaels de l'ordre de Saint-Columba,

Reprenons le cours des pérégrinations du dieu si bieu qualifié de Voyageur (Ynacxitl) 4 et, après avoir côtoyé la Floride (Domination Canadie: 1000 et Etats-Unis), allons débarquer avec ses sectateurs à Panuco, Cest-à-dire le Lieu de Passage 4, sur le chemin le plus court pour se rendre du golfe du Mexique au

rough, t. V; — D. Duran, Hist, de las Indias de Nueva España ch. LXIX, p. 5, 6, 9; — Tezosomoc, Cronica Mexicana, édit. d'Orozco y Berra, ch. LVIII, p. 687, 688, 691; — G. de Memilieta, Historia eclesióstica Indiana, edit. par J.-G. leuzbalesta, Mexico, 1870, in-4, 1, 11, ch. VII, p. 86; — Torquemada, Monarchia Indiana, l. IV, ch. XIII, t. 1, p. 379; ch. XIV, p. 380, 381, 382; ch. XV, p. 385; — Istilizachiti, Historia Chichimeca, ch. LXIX, dans Ant. of Mexico, de Kingshorough, t. IX, p. 276.

<sup>1)</sup> I', de los l'ilos, passage cité dans la note précedente.

 <sup>\*)</sup> a Caminador a (Terozomoe, edit. d'Oroxeo y Berra, ch. GVIII, p. 691).
 \*) Sahagun, Hist. gen. prol. du l. I. p. 9; I. X, ep. XXIX, § 8 et 12, p. 673-4.

plateau de l'Anahuac. Ceux-ci, habitués à localiser le paradis terrestre dans les sids, collines naturelles ou monticules artificiels, et allant à sa recherche, s'établirent près des plus hautes montagnes qu'ils rencontrèrent, et finirent par s'avancer de la sorte jusqu'au Guatemala. Les Mexicains, n'ayant pas à s'occuper des stations de ces explorateurs en dehors de la Nouvelle-Espagne, ne nous ont conservé de détails que sur leur séjour dans le Tamoanchan. On ne sait pas au juste où était située cette contrée mythique ; elle paraît correspondre à l'ancien pays des Olmecs et des Miztecs, qui était très fertile et surnommé Tlalocan ou paradis terrestre; aussi les habitants passaient-ils pour être fils de Quetzalcoatl, le dieu des richesses et de l'abondance. Ils se disaient issus des Toltecs. Sahagun affirme qu'ils habitaient dans la partie orientale du Mexique. 2 Quelle que soit aujourd'hui la nature de cette contrée, elle devint un pays de cocagne pendant le séjour de Quetzalcoatl. Ce dieu et ses compagnons étaient riches non seulement en nobles métaux et en pierres précieuses, mais aussi en deurées de toutes sortes; les vivres ne leur faisaient jamais défaut; ils ne mangeaient que les grosses panouilles de maïs, si lourdes qu'une seule suffisait à charger une personne; quant aux petites ils s'en servaient pour chauffer leurs bains. Ils avaient aussi d'énormes calebasses de plusieurs brasses de tour, et des blettes de si haute tige qu'on y montait comme sur un arbre ; ils récoltaient du cacao en abondance ; leur coton n'avait pas besoin d'être teint; il y en avait de diverses couleurs; lours volières étaient remplies d'oiseaux aux brillantes couleurs bariolées qui faisaient entendre le plus doux ramage. 1

Ce séjour enchanteur ne le cédait certainement ni aux Iles Fortunées des classiques, ni au Mag-Mell des Gaëls; 1 les ressemblances ne sont pas moins grandes entre les terres

<sup>1)</sup> Sahagun, Hist. gen. I. X. ch. XXIX, § 12. p. 674, cfr. prol. des l. 1 et VIII, p. 9 et 495.

Id. ibid. I, X, ch. XXIX, § 10, p. 672.
 Id. ibid. I. III, ch. III, p. 208; — Torquemada, Monarchia Indiqua, I. VI, ch. XXIV, t. II, p. 49.
 Yoy, l'Elysee transationtique, passim,

promises: la Tir-Tairngire de ces derniers et le Tampanhan des Mexicains; et ces analogies paraîtront encore plus complètes, si l'on compare leurs habitants, les Tuatha De Danann, compagnons de Héraklès-Ogmios, avec les Toltecs sectateurs de Quetzalcoatl. C'est à ces génies de l'âge d'or que deux peuples séparès par l'immensité de l'Atlantique attribuaient respectivement leur civilisation. Les Tuatha De Danana offraient aux Irlandais l'ideal des savants, des artistes, des poètes; on citait particulièrement Ogma grianainech (à la face solaire), le champion par excellence, a qui inventa l'écriture ogamique, 'comme Hercule l'Egyptien, les lettres phrygiennes: 'Luchta ou Luchtiné, le charpentier ; ' Creidné, le grand orfèvre et ceramiste qui fit au roi Nuada une main d'argent ; \* Goibnen, le forgeron, qui était aussi brasseur et cuisinier; Culand, et Colum Cuallemeach, deux autres forgerons, à moins qu'ils n'en forment un seul ; Lug Lamfada (à la longue main), surnommé Olam (docteur) et Sabdildânach (prince de la polymathie)18, parce qu'il était versé dans tous les arts; Dagda, l'incomparable musicien ; " Abcan, le harpiste ; " En, le poète et historien; 12 Diancecht, le grand médecin, 24 moins habile pourtant que son fils Midac et sa fille Armeda (car s'il avait adapté au bras du roi Nuada la main d'argent fabriquée par

1) The Irish version of the Historia Britonum of Nennius, p. 46.

7) D'Arbois de lubainville, le Cycle mytholog. p. 176.

3) Nannius en guélique, p. 46.

Natalis Comes, Mythol. l. VII, p. 693.

1) Nonnius on gaet. p. 46; D'Arbois de Juhainvillo, le Cycle mythol.,

p. 176-

4) Nennius, p. 46; — E. O'Carry, Lectures on the ms. materials of ancient Irish history, p. 247; D'Arhois de Jubainville, le Cycle mythol. p. 169, 177, 179, 181-184, 807.

1 Nenaius, p. 46; D'Arbois de Jubainville, le Cycle mythol. p. 179, 181-

184, 277, 278, 308-310.

h lovee, Old celtie romances, p. 350.

1) D'Arbois de Jubainville, le Cycle mythot., p. 176.

14) Nennius, p. 46; D'Arbois de Jubainville, le Cycle mythol. p. 177-8,

13 D'Arbois de Juhainville, ibid. p. 190-191.

19 1d. ibid. p. 175, 13 Id. ibid. p. 176.

14) Nennius, p. 40; E. O'Curry, Lect. p. 28, 46, 121, 247; d'Arbois de Jubainville, le Cycle mythol. p. 169, 177, 307-8.

Creidné, ses enfants en firent une nouvelle en vraie chair qu'ils substituérent à la main artificielle); une autre de sesfilles Etan ou Edandana, surnommée la nourrice des poètes et poétesse elle-même, \* était mère du plus ancien des satiristes irlandais, Corpré, dont quatre vers magiques suffirent à causer la chute du roi Bress ; " une autre poétesse était Dana, fille de Dagda, mère de trois des principaux Tuatha De Danann ; ' sous le nom de Brigit elle était déesse de la littérature et ses trois fils avaient en commun un fils unique, appelé Ecné, c'est-à-dire science ou poésie. En un mot, les Tuatha Dé Danann excellaient dans les sciences fondamentales, comme il est dit dans un manuscrit gaélique du XIVª siècle. \*

Les compagnens de Quetzalcontl étaient de leur côté si adroits de leurs mains et si renommés pour la finesse et la supériorité de leurs produits, que le nom de Toltec est devenu synonyme d'artiste. 7 Leurs édifices étaient ornés de plaques de métal, d'incrustations, de mosaïques ou de stuc supérieurement bruni, ou tapissés de plumes admirablement appareillées. \* Ils élevaient des tertres ou des pyramides de pierres et de briques, qui rappellent les sids des Gaëls. Ils donnaient à des pilliers la forme du serpent, ' qui est un des motifs d'ornementation les plus fréquents dans les sculptures irlandaises du moyen âge. Quetzalcoatl passait pour avoir inventé les

<sup>1)</sup> P. W. Joyce, Old cellic romances, p. 402-3.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup>) Nennius, p. 46; D'Arbois de Juhainville, le Cycle mythol. p. 171, 307. 5) E. O'Curry, Lect. p. 248-9; D'Arbois de Jubainville, le Cycle mythol.

<sup>\*)</sup> D'Arbois de Jubainville, le Cycle mythol. p. 145-7, 183, 372-3.

\*) Nennius. p. 46; Three Irish glossaries édit. par W. S(tokes), p. XXXIII-XXXIV.

<sup>4)</sup> Livre de Ballymote, cité par L. Dieffenhach, dans Celtico, partie II, 2\* division, p 408.

<sup>5)</sup> Sahagun, Hist. gén., J. X. ch. XXIX, § 1, p. 056; Torquemada, Mon. Indiana, I. I, ch. XIV, I. III, ch. VII. t. I, p. 37, 255-256; D. Duran, Hist. de Las Indias, ch, LXXIX, t. II, p. 73, 75

<sup>\*)</sup> Sahagun, Hist. gén. l. III, ch. III, p. 208. l. X, ch. 20, § 1, p. 656; Turquemada, Mon. Indiana, l. III, ch. VII, t. I, p. 255; l. VI, ch. XXIV. t. II,

<sup>\*)</sup> Sahagun, Hist. gén! l. X, ch, XXIX, § 1, p. 656.

tours absolument rondes et sans angles ' qui ont des pendants si curieux dans les pays gaéliques. ' Il était vêm d'une unique blanche ' comme les Sides, ' et ses compagnons, de même que les anciens Celtes et plus tard les Papas Columbites, ' se coupaient les cheveux par devant, mais les laissaient croître de toute leur longueur par derrière. ' A l'exemple du fiann Caol, surnommé luaimhneach (l'agile), et de beaucoup d'autres Gaëls qui allaient plus vite que le vent, ', ils étaient d'une prodigieuse vitesse à la course et pouvaient courir tout un jour sans se reposer. 'Le timbre de leur voix était si perçant qu'elle retentissait à cent lieues de distance. ' en quoi ils ressemblaient encore aux Gaëls : le fiann Kylta Mac-Ronan posté sur une colline se faisait entendre non seulement dans la vallée la plus rapprochée, mais aussi dans celles qui en étaient séparées par une autre colline, et son messager Fergor se

<sup>&</sup>lt;sup>1)</sup> Pietro de los Rios, explicat, du Codex Vaticanus dans Antiq. of Mexico de Kingsborough, t. V. p. 167, 169, 184; — Explication du Codex Telleranos-Bemenzia dans le même vol. de Kingsborough, p. 135; — Motolinia, t. l. ch. IV. dans la Coleccion d'Icarbalecta, t. l. p. 30; — D. Durao, Hat, de las Indias, ch. LXXXIV, t. II. p. 123-2; — Torquemada, Mon. Indiana, t. VI. ch. XXIV, t. II. p. 51; t. VIII, ch. VII, t. II. p. 137.

b) George Petrie, The enclesiastical architecture of Ireland.... and uses of the round towers of Ireland. Dublin, 1845 in 4°.

<sup>3)</sup> Voy. plus haut, 2\* part, p. 281, note 2.

<sup>&</sup>quot;/ Voy. 1" partie, p. 20, note 5.

<sup>4)</sup> Varin, Mém. sur les causes de la dissidence entre l'église Bretonne et l'église homaine, relativement à la célébration de la fête de Pâques, dans Mémoires présentés par divers savants à l'Acadêmie des Inscriptions et belles-lettres de l'Institut de France, 1<sup>th</sup> serie, L. V. 2 parlie, Paris, 1858 in 4. 12 mêm. p. 104; 20 mêm. p. 160.

<sup>4)</sup> Sahagun, Hist gen. l. X, ch. XXIX, § 1 p. 600,

Transactions of the Oscianic Society for the year 1856, vol. IV, Dublin, 1859 in-8-, p. 194, 295; — E. O'Curry, Lect. p. 475; — P. W Joyce, Old Celtic romances, p. 278, 413; — Il est bon de rappeler a ce propos que Leif, ills d'Errik Raude, allant explorer la continent découvert par les Galds, avait summené comme coursurs un Récessais et una Leussaise, plus agiles que des bêtes fauves, et qu'il les utilisa dans ses voyages en Viniand. (Saga du Thorlinn Karlseini, ch. VII, dans Antiquitates americanse édit, par Ilafa pour la Sociète des Antiquaires du Nord. Copanhague, 1845, in-6-, p. 439-110, 171-173, 196-7.)

<sup>\*)</sup> Sahagun, I. III, ch. III, p. 208; I. X. ch. XXIX, § 1, p. 659; — Torque-mada, I. VI, ch. XXIV, I. II, p. 48.

Sahagun, I, III, ch. III, p. 298; — Torquemada, I. VI, ch. XXIV, t. II,
 p. 48; — Duran, Hist, de las Indias, ch. LXXIX, t. II, p. 74.

faisait écouter dans trois cantons à la fois, ' Il en était de même de Saint-Columba dont on pouvait distinguer les paroles à une distance de mille pas ; quelquefois sa voix prenait l'éclat du tonnerre et dominait tout un rassemblement de mutins.

C'est à Quetzalcoatl et aux Toltees que les Mexicains font remonter leurs premières notions dans les sciences, les lettres, les arts. l'industrie et l'agriculture. Ils n'avaient pas seulement des maçons, des menuisiers, des brunisseurs, des potiers, des fileurs, des tisserands, des cultivateurs' qui les approvisionnaient de mais, de graines de blettes, de coton et de cacao : on cite aussi parmi eux des orfèvres, des lapidaires, des mosaïstes qui, entre autres matières, employaient même la plume pour la décoration de leurs édifices et de leurs vêtements ; des céramistes, des peintres; des sculpteurs, et même des poètes, des musiciens, des chanteurs et des compositeurs. Leurs connaissances en botanique étaient si approfondies qu'ils découvrirent les propriétés thérapeutiques de heaucoup de plantes; ils étaient célèbres comme médecins. On les disait non moins habiles à découvrir et à exploiter les mines, à fondre et à travailler les métaux. Ils s'étaient si bien rendu compte du mouvement des astres, qu'ils avaient établi un comput passablement exact 2 et mis des notions positives au service des chimères astrologiques. Sous le nom d'Oxomoco, "

<sup>1)</sup> P. W. Joyce, Old. cellie romances, p. 242.
2) The Historians of Scotland, vol. VI: Vie de Saint-Columba par Adamnan, edit. par W. Beeres, Edinburgh, 1874, in-St. I. I. ch. XXIX, p. 137-3

du texte, 28 de la trad, angl. Cfr. note p. 270,

\*) Sahagun, I. Hf. ch. III, p. 207-2, I. X, ch. XXIX, § 1, p. 855-650; —
Torquemada, Mon. Indiana, I. I. ch. XIV, I. I, p. 27; L III, ch. VII, L. I, p. 255; l. VI. ch. XXIV, t. II. p. 19; - Anales de Cuauhtitlan ou Codex Chimalpopora, extrait dans l'Appendice ajouté par M. A. Chavero au L. II, de Historia de las Indias de Duran, p. 10-71.

1) Torquemada, Mon. Indiana 1. III. ch. VII. t. 1, p. 255.

Sahagun, Hist. gen. append. du l. IV. p. 283-292; — Duran, Hist. de las Indias, calendario antiguo, t. II. p. 247-268; — Torquemada, l. X. ch. XXXV, t. II. p. 299-302; — H. H. Bancroft, The native races t. II. p. 502-522

<sup>4)</sup> G. de Mendieta, Histoccies, Indiana, I.H., ch. XIV. - Oxomoco paralt d'allleurs être un des surnous on pintôt des avatars de Quetzalconil, car Texoxomoc (Cron. Mex. ch. I), paris de Quetzalcoall Xocomo; or ce dernier nom est sans

ou en collaboration avec ce personnage dont le sexe n'est pas bien déterminé, ' Quetzalcoati prit part à l'invention du calendrier et des vingt signes dont chacun désignait un jour du mois et servait aussi de lettre, ' de sorte qu'il peut passer comme Ogma pour l'inventeur d'une écriture, mystérieuse, ' Ixtlixochit le qualifie aussi de premier historien des Indiens;' mais c'est probablement par confusion avec Huemac, ' qu'il dit ailleurs avoir écrit, avant lui, ' les annales des Toltecs.

La perfection morale ne lui tenait pas moins au cœur que les progrès matériels; il y a dans les mythes qui le concernent tels traits qui ne dépareraient pas une hagiographie chrétienne; il est vrai que ce sont pent-être des réminiscences de l'évangélisation précolombienne de l'Aztlan et du Mexique. Toutefois, comme il est certain que la greffe ne prend bien que sur des sujets de son espèce et que cette loi naturelle s'ap-

donte corrompu par l'aphèrèse de l'O initial et l'interversion des deux dernières syllabes; car il désigne un des génies de quartiers adorés par les Maxicams, et Saliagun place. Justement Oxonoco en tête des quatres sages lalasés par Quetralcoall. (Hist. gen. l. X, ch. XXIX, § 12, p. 674).

') Salagun le nomme trois fois conjointement avec Cipactonal ; in première, il en fait une femme ; la seconde et la troisfeme, un bomme. Hist. gén. I. IV.

shi H. p. 240 : I. X, dr. XXIX, § 1 et 12, p. 057 et 674).

2) Hence de avertir que fue este Quetzalconati mui amigo de la culturz, y ceremonias de la adoración de los idolos, y el mismo ordeno muchos rites y ceremonias y fiestas de los moses; y tienese por cierto que este hico el calendario. (Torquemada. Mon. Indiana, I. VI, ch. XXIV.1, II, p. 52).

2) Estos veinte signos o figuras, demas de nombrar los dias del mes.....

servian como de letras. (Duran, Hest. de las Invias, t. II, p. 257).

") Voy plus haut, 2 partie, p. 287 notes 3-4.

1) Los mas graves autores y históricos que hube en la infidelidad, entre los cuales de los mas autiguos so halla haber sido Quetralecarl el primero..... declaren por sos historias que..... (Historia Chichimeca, ch. J. p. 205 da t. IX de Kingsi prough). Ou pourrait se demander si primero indique que Quetralcoati fut le plus anciens des historias unhons ou le désigne comme le premier des divers personnages de ce nom; une scolle placee en bas de la page nom apprend que dans la pensée de l'auteur ou du copiste; esse fue si mus antique historiator de los Indios.

\*) Un hombre a quien liamaron Quetzalcoatl... y otros finemes. [Ixtillrochit]. Hist. Chachen. ch. I. p. 206 du t. IX de Kinsborough); — De quien se nospecha que fue un gran baron que ubo en esta tierra, liamado Topilizia, y por otro nombre Papa, à quien les Mexicanes liamaron Husymac. (Duran, Hist.)

de las Indias, L. II, p. 72, cfr. p. 77, 78).

1) Tercera relacion, dans lot, IX des Ant. of Mexico de Kingsborough, p. 325-6.

plique aussi bien au moral qu'au physique, on peut en induire que, si l'on a attribué à ce gentil des vertus chrétiennes, c'est que sa vie, ou pour mieux dire sa légende, s'y prêtait pour en offrir d'analogues. En sa qualité de réformateur, il ressemblait de fort loin au Christ et aux saints. Comme eux il prechait le sacrifice de soi-même, tandis que la plupart des payens croyaient pouvoir s'en exempter en fournissant des remplacants et en immolant d'autres victimes, soit des animaux soit même leurs semblables, pour apaiser le courroux de leurs divinités sanguinaires. C'était la théorie des anciens Druides qui enseignaient que pour racheter la vie d'un homme il fallait répandre le sang d'un autre '. Mais à côté de ces sacrificateurs impitoyables, de ces adorateurs de Crom Cruach . il s'était formé une école plus humaine, représentée chez les Gaulois par les dévots qui se faisaient tirer du sang sur les autels : chez les Irlandais, par les Tuatha Dé Danann qui avaient aboli les hécatombes des Fomors \*; chez les Latins, par Hercule qui adoucit les rites barbares de l'ancien culte. « On prétend, dit Denys d'Halicarnasse 1, que les anciens habitants de l'Italie avaient contume d'offrir des victimes humaines à Saturne, comme la chose se pratiquait à Carthage, tant que cette ville a subsisté, et comme elle se pratique encore aujourd'hui dans les Gaules et parmi quelques autres peuples de l'Occident. Hercule, voulant abolir ces sacrifices, bâtit un autel sur la colline de Saturne et apprit aux gens du pays à y offrir par le feu des victimes permises. Cependant, pour arracher de leur esprit tout scrupule et pour empêcher qu'ils ne se reprochas-

f) Qui sunt affecti gravioribus morbis, quique in prachis periculaque versautur, aut pro victimis homines immolant aut se immolatures vevent, administrisque ad es ascrificia drundibus atuatur, quod, pro vita hominis nisi hominis vita reddatur, non posse deorum immorialium numen planari arbitrantur (Cesar, De belto Gattico, L. VI. ch. XVI).

<sup>7)</sup> L'Elysée des Mexicains, 1" part., p. 17-18.

<sup>\*)</sup> Ibid., ir\* part., p. 18, note 3.
\*) Ibid., ir\* part., p. 12, 17.

<sup>3)</sup> Ant. Rom., I. I. ch. IV. extrait dans Hist. des Celtes de Pelloutier, I. III, ch. VI, § 14, t. V. p. 160-162 de l'éd. de Paris, 1771, in S. — Cfr. Ovide, Fastes, II.

sent de négliger les cérémonies religieuses, il jugea à propos de conserver une image de cette superstition, en ordonnant que, pour apaiser le courroux de Saturne, on jetterait à l'avenir dans le Tibre trente hommes de paille, au lieu de trente vieillards qu'on y avait précipités jusqu'alors, pieds et poings liés. Les Romains conservent encore aujourd'hui cette cérémonie et la célèbrent peu après l'équinoxe du printemps... Après avoir offert des sacrifices selon la coutume, ils se rendent sur un pont sacré d'où l'on précipite dans le Tibre trente hommes de paille '. »

Quetzalcoatl, qui est l'Hercule des Mexicains, comme l'a remarqué Sahagun sans se douter de la présente théorie, interdit également à ses sectateurs les sacrifices humains; il ne leur permit d'offrir aux dieux que des fleurs, des papillons, des serpents, du gibler ; mais pour satisfaire les âmes timorées qui croyaient à la nécessité de répandre du sang, il leur permit de s'en tirer à eux-mêmes comme faisaient certains Gaulois ; il leur en donna l'exemple en perçant sa propre chair (langue, oreilles, mollets) avec des pointes très dures de feuilles d'aloès . « Ce n'était pas pour servir le démon, dit Motoli-

Museo nacional de Mexico.

<sup>\*)</sup> En Hourgogne, on lette encore à l'eau, du haut d'un pout, des mannequina de paille, auxquels ou a mie le fou, et cela à l'occasion du carnaval, c'est-à-dire à peu près dans la même saison que les Romains pratiquaient une cérémonie analogue. N'est-il pas permis de conclure de ces coincidences que le mot carmaval (carnis levamen, sonfagement de la chair, à laquelle on avait substitué un simulacre pour ini spargner le supplice du feu et de l'eau) est aussi aucien que la chose et remonte simm aux Romains du moins à quelque population italiote?

Hist. gen., trad. du Dr Jourdanet, L Hi, chap. III, p. 207.
 Voy. plus haut, 2\* part., p. 280, note t, et 282, note 1.
 Voy. plus haut, 1\* part., p. 18, note 3.

<sup>1)</sup> Dicono qua [Quetralcoati-Topiltzin] sacrifico se mederimo cavando il propio sangue con spine ed altre sorte di penitenza (P. de los Rios, Expl. du Codex Vatic, dans le t. V de Kingsborough, p. 168); — Dicea que fuè esto [Quetralcoati] el primero que comenzó el sacrificio, y à sacar sangre de las crejas y de la langua; no por servir el demonio, sino en penitencia contra el vicio de la lengua y del oir : despues el demonio lo aplico à su culto y servicio (Molosinia, Hist. de los Indios, introd. dans le t. I de la Colección d'Icazbalesta, p. 10); — Sahagua, I. III, chap. III, p. 208; — Anales de Cuauh-tillan, dans l'append, an t. Il de Duran, p. 70; — Gomara, Conq. de Méjico, edit. de Vedia, p. 337; — Torquemada, Mon. Ind, I. IX, chap. XXXI, p. 221; Historia de los Mexicanos por sus pinturas, p. 91 da t. Il des Anales del

nia', mais pour faire pénitence des péchés de la parole et de l'ouïe ; pratiques que plus tard le diable appliqua à son propreculte. » Ces reflexions semblent indiquer que, dans la pensée du pieux franciscain, ces mortifications étaient d'origine chrétienne; il est possible que par excès de zèle des néophytes barbares les aient admises au même titre que la haire et la discipline; mais l'ascetisme est tellement enchevêtré dans les mythes du Quetzalcoati primitif, qu'il est rationnel de faire remonter aux temps payens ces sauvages pratiques. Elles passaient pour avoir été mises en honneur par ce dieu même avant qu'il fût descendu des régions éthérées : son adversaire Tezcatlipoca, ayant résolu de taire un nouveau soleil, avait créé quatre cents hommes et cinq femmes, qui devaient se faire la guerre, afin que le nouvel astre eût des victimes à dévorer et du sang à boire. Quetzalcoatl, au contraire, voulut prendre pour soleil le fils qu'il avait en sans connaître de femme et, pour lune, le fils de Tlalocatecli et de Chalchinitlicue. A cet effet, ils jeunèrent tous, prièrent et sacriflèrent le sang qu'ils se tiraient des oreilles et du corps. Après quoi Quetzalcoati prit son fils et le lança dans une grande fournaise, d'où celui-ci sortit comme solell pour éclairer le monde \*.

Ce mythe est si bien impregne d'idees payennes, que l'on n'oserait rattacher au christianisme les jeunes et les austérités qui en font partie. Aussi bien nous montre-t-il Quetzalcoati dans une sphère bien supérieure à notre bas monde ; mais des que ce dieu s'incarne, il se rapproche davantage des conceptions chrétiennes. Qu'on en juge par l'extrait suivant d'une précieuse source aztèque, le Codex Vaticanus expliqué par le P. Pietro de los Rios : le dien Citiallatonac ou Etoile resplendissante, qui brille dans la voie lactée envoya un messager à une vierge de Tulan, nommée Chimalman, pour lui annoncer qu'elle concevrait un fils sans connaître d'homme. Celui-ci,

1) Voy, la note précédente.

<sup>1)</sup> Hist. de los Mexic. por sus pinturas, ch. VII, p. 00.

nommé Topilizin ' Quetzalcoatl, est regardé comme le dieu des vents et l'inventeur des temples en forme de tour ronde. Comprenant que les misères du monde étaient causées par les péchés des hommes, il invoqua la déesse de l'eau, Chalchiutlique, mère du dieu Tialoc, afin d'en obtenir de la pluie. Mais la sécheresse qui durait depuis quatre ans n'ayant pas cessé, il résolut, pour apaiser les dieux irrités de l'ingratitude des hommes et de l'absence d'offrandes, de faire pénitence pour

1) Le P. Pietro de los Rios dans Spiegazione del Codice Vaticano, nº 2738 (t. Vide Kingsborough, p. 168) rend Topillain par - nostro molto caro figlio a (notre très cher illa). Mais cette traduction n'est qu'un à pen près, car to = notre, et pilizin, composé de pilli file), avec la particule reverentielle trin, signifie seignmur fils. - Si l'on considere la conception miraculeuse de Quatralcoatl, amoncos a sa mère par un envoyé (ange) de Tongentecutti, le erealaur du ciel (Codex Telleriano-Itemensis, p. 135 du 1. V de Kingsborough), qui s'était cree luismome et n'avait jamais quitte l'empyrée (Hist. de los Mez. por sus pinturus, p. 83); si l'on ajouts que ce fils du dieu suprême versa. son propre sang pour apaiser la divinité et sauver les hommes (Il auc propie sangue offerentiegli, con quelle et altre penteuxe place gli dei. — P. de los Rips, p. 168), un sera porte a arnire qu'il y a là des reminiscences du christisnieme, avec lequel les Mexicaine avaiest fait connaissance, soit par les prédications du Papa de 1384, soit par leurs communications avec les Papas de l'Aulan ou Hvitramannaland. S'il en est ainsi, on peut regarder Tonacalecuili comme Dien le Père, et Quetralcoatl comme Dien le Fils, en quel uns il faut tradure Topilizin par Notre-Seigneus le Fils; Aussi bien B, de las Casas bent-Il : Soin este entre todos los otros dioses se llamaba el Señor, autonomatice o por excellencia, de manera que cuando juralmo y declan por nuestro Secor, se entendia por Quelcalcoall y no por otro alguno, aunque habia otros muchos en toda la tierra y que eran dioses muy estimados (Historia apologética" ch. CXXII, p. 450, estr. h la suite du t. V de l'Historia de las Indias; efr. Memiirta, Hist. celes. Indiana, I. II. ahap. II : - et Torquemada, Mon. Indiana, I. VI, ch. XXIV, t. II, p. 51). Dans cette theorie nouvelle, le Saint-Esprit, la colombo que les artistes placent au-dezaus de la croix, mais que la commun des fidèles place à gauche en faisait le signe de la croix, serait Huit. rilopochtli dant le nom signifie le colibri de gauche. Mais, comme il est souvenit confondu aves Quetralcoall (Voy. plus lein, p. 317 et note 1), c'est lui, également incarne dans le sein d'une vierge, qui était l'hostie, le pain myetique consacri une fois par an dans le grand temple et distribue à tous les communianta La singulière ressemblance de cette cérémonie avec l'Enchariatie étonnait les premiers missionuaires espagnols autant qu'elle leur faienit horreus. « En la cual fiesta [de Vitzilopochtli] y corimonias, dit le P. Duran, abra mucho que notar, por aver una mezcia de cerimonias tan dibersas, que unas acuden à nuestra religion christiana y otras a la de la ley hieja y otras endemoniadas y satánicas, inbentadas dellos » (Hist. de las Indias, 1. II, p. 79). Sur cetta fête, voy, le même (t. II, p. 90-92) et Sahagun (l. III, ch. I, § 2, p. 203-4).

STA

son peuple, de sacrifier son propre sang qu'il tirait lui-même avec des épines [d'aloes], et de jeter au feu de l'or, des pierres précieuses, de l'encens et d'autres choses estimées du monde. Au bout d'un temps fort long passé dans les austérités et les pratiques pieuses, il vit la fin du fléau : la terre stérile depuis tant d'années se mit à produire des fruits en abondance : il eut beaucoup d'imitateurs et construisit des temples, entre autres deux du jeune; un du châtiment ; le quatrième, de la honte. Un certain Totec Chipe', grand pécheur qui avait fait pénitence, se retira sur une montagne épineuse et se répandit en prédications fanatiques; il était vêtu d'une peau d'homme, reprochait aux habitants de Tulan d'avoir abandonne le culte des dieux et négligé les sacrifices 1; il les invitait à se convertir et sous prétexte de les débarrasser d'une apparition qu'il interprétait comme le péché du peuple, il les engages à trainer ce fantôme dans un précipice où ils périrent presque tous. Il ne resta que les enfants innocents.

Quetzalcoatl et Totec se mirent à la tête des survivants et les emmenèrent par le monde; leur troupe grossie de gens qui se joignaient à eux, arrivant à une montagne infranchissable, la perça pour passer, mais d'autres disent qu'elle resta à l'intérieur du souterrain et fut transformée en statues. Quatzalcoatl continua son chemin jusqu'à la mer Rouge appelée Thapalan; il yentra et disparut après avoir annonce à ses compagnons qu'il reviendrait en temps opportun. On attendit longtemps son retour et, en voyant arriver les Espagnols, on crut d'abord que

W16

<sup>1)</sup> Sur ce personnage, voy. plus haut, 1re part., p. 39, et plus loin, 2\* part. p. 305, note 6.

I Les sacrifices qu'il voulait rétablir étaient cenx de ses semblables, comme on le voit par d'autres sources. La peau d'homme dont se vétait cet hypocrite indique asser que ce n'etait pas un émule sincère de Queixsicoati et qu'il ne songeait pas à adoncir les pratiques sanguinires des Tolters. C'était tout simplement le farouche Texcatlipoca, comme il est appelé en propres termes dans l'Historia de tos Mexicanos por sus pinturus, p. 91; dans les Anaies de Cuanhtitlan (extr. dans l'append. du t. II, de Duran, p. 71); et par Torquemada, (l. III, ch. VII, t. I, p. 255; i. VI, ch. XLV, t. II, p. 79). Ailleurs, ce dernier (l. VI, ch. XXIV, t. II, p. 49, et i. III, ch. VII, t. I, p. 255 jui donne les noms de Titlacahus et de linemae, qui désignent auesi Tercatipoca (Voy, plus join, p. 297).

c'était lui ; car l'année où cet évènement eut, lieu commençait par le signe de ce acatt (un roseau), marque du jour de la naissance de Quetzalcoatl, lequel avait d'ailleurs annoncé l'assujettissement du pays par des hommes barbus. Plus tard, en-1550, les Zapotecs se soulevèrent sous protexte que leur rédempteur était apparu. On crut qu'il était monté au ciel et qu'il devint la planète de Vénus '.

Avec cette disparition nous rentrons en plein dans notre sujet, dont il avait fallu nous écarter pour signaler la présence d'éléments européens dans le mythe de Quetzalcoatl. Il nous faut maintenant le suivre au paradis terrestre où il est retourné. La cause de son départ pour Tiapallan n'est pas aussi bien expliquée dans le Codex Vaticanus que dans d'autres ouvrages du xvr siècle. Le P. Bernardino de Sahagun l'attribue à la ruine des Toltees. Ce peuple, d'abord si prospère, finit par éprouver le revers de la fortune. Quetzalcoatl devenu vieux n'était plus en état de les protèger contre les démons coalisés pour leur perte. Eloigné depuis trop longtemps de l'Elysée, il avait besoin d'aller s'y retremper pour redevenir jeune \*. Les anciens dieux (ou plutôt leurs représentants ou leurs sectateurs, car Tezcatlipoca, par exemple, est appelé tantôt Buemac 1, tantôt Titlacauan 1 ou Totec Xipe 1 dans le récit de ces inttes) l'avaient maintes fois sollicité de rétablir les sacrifices humains; irrités de ce qu'il ménageait la vie de ses sujets qu'il aimait comme des fils, et de ce qu'il remplaçait les victimes humaines par des serpents, des oiseaux, des papillons, ils se mirent à le ridiculiser, à l'outrager et à le mortifier de manière à le forcer de quitter le pays. Ils y réussirent par

<sup>1)</sup> Spiegazione delle tuvole del codice messicano, che si conserva nella Biblioteca Vaticana al nº 3738 ms., par Frère Pietro de los Hies, religious de l'orine de Saint-Dominique qui se trouvait à Mexico, ce 1566 (Dans Antiquities of Mexico de Kingsborough, t. V. p. 167-172.) \*) Yoy. plus hant, 1 \*\* part., p. 25, nots 4.
\*) Yoy. plus hant, 1 \*\* part., p. 23, 37, 39; 2 \* part., p. 296 et note 2.

Sahagan, Hist. gen., I. III, chap. II, p. 206, 200; — Torquenada, Mon. Indiana, I. VI, chap. XXIV, t. II, p. 49.

<sup>4)</sup> Voy, plus haut, 2 part., p. 296, notes 1 et 2,

leurs artifices. La contrée qui avait été jusqu'alors un pays de cocagne fut affligée par des calamités de toutes sortes. Les vivres se corrompirent au point de devenir immangeables : la peste décima les Toltèes ; un grand nombre d'entre sux furent frappes de folie furieuse 1; les rochers s'écroulèrent 2; les montagnes étaient en feu", c'est-à-dire que les volcans faisaient éruption; il tombs du ciel une averse de pierres, entre autres un gros bloc, nommé Techcutl', la pierre arrondie en forme de billot", la piedra redonda des sacrifices", qui rappelle d'une manière si frappante la Crom Cruach, la courbe sangiante des anciens Gaëls 12; mais ces horribles autels ont un trait de ressemblance encore plus caractéristique; c'est que des fanatiques s'y rendaient d'eux-mêmes comme des victimes volontaires. Il est vraisemblable que les Toltecs, croyant les dieux courroucés par l'abolition des hécatombes humaines, pensaient les apaiser en se sacrifiant spontanément. C'en était trop : Quetzalcoatl jugeant que ses doctrines, au lieu d'améliorer le sort des Toltecs ne faisaient que l'empi-

<sup>1)</sup> Anales de Cuanhtitlan, exte. dans Append. du t. II de Duran, p. 74.

<sup>2/</sup> Sahagun, L. III, chap. XI, p. 216.

<sup>1)</sup> ld. ibid., l. lil, chap. IX, p. 215; - Tocquemula, Mon. Ind., l. l. ch. XIV, t. I, p. 28.

1) Sahagun, l. III, ch. VII et X, p. 214, 216.

<sup>5)</sup> Id. ibid., I. III, ch. VII, p. 214; - P. de los Rios, dans le t. V de Kingsborough, p. 171.

<sup>1)</sup> Sahagun, I. III, ch. X, p. 210. 1) ld. thid., l. III, ch. X, p. 216. \*) Sahagun, Append. du l. II, p. 172,

<sup>1)</sup> Torquemada, Mon. Ind., 1. 1, oh. X, t. 1, p. 91.

<sup>19)</sup> Voy. plus haut, 1º part., p. 17-18. L'Historia de los Mexicanos por sus pinturas (dans le t. II des Anales del Museo nacional de Mexico, p. 91) donne une version un pau différente du récit de Sahagun (t. 111, ch. X, p. 218) : « Una muger vieja, natural de Tula, anduvo dando vanderas de papel puestas en paios à cade uno de los naturales, y aperentiendoles que se aparejasen porque avian de menir; y lusgo todos se yvan a cehar sobre la piedra donde los Mexicanos sacrificavan, y uno que tenis cargo del templo que havia becho en Tula, que se decla Tequipuyul, que era advenediço y oreen que era el diablo, los matava; y antes que los Mexicanos hiziesen templo, aquella piedra tenian los de Tula por templo ; y ansi fueron muertos todos los de fula, que no quedo ninguno, y quedaron señores de Tula los Mexicanos. . - Ainsi le Techcall, de mame que Crom Cruuch, otait originalrement un temple, ou pour mieux dire un autel en plein air.

rer, abandonna la lutte et prit le parti de se retirer. Il se dirigea du côté de l'est par où il était venu ; arrive sur les bords de la mer, il étendit son manteau sur l'eau et s'assit dessus, selon les uns'; selon d'antres, il s'embarqua sur des serpents', nom que les anciens Scandinaves donnaient à quelques-uns de leurs navires. Dans une troisième version, il descendit dans l'eau et marcha sur le fond de la mer qui s'ouvrit devant lui. Ce trait ne se trouve pas sculement dans l'histoire de Moïse ; il figure aussi dans des traditions celtiques , meme payennes".

Les Toltecs en s'en allant cachèrent leurs trésors dans les montagnes et les ravins, ou bien les enfouirent dans les cryptes 1 (palais souterrains des sids), à l'exemple des Tuatha Dé Danann. \* Comme ceux-ci ils devaient revenir les chercher. Ils brûlèrent leurs maisons, changèrent les cacaotiers en mimosas légumineuses et emmenèrent leurs beaux oiseaux. Voilà un mythe ingénieusement imaginé pour expliquer comment le fameux Tamoanchan et la prospère Tula de l'Anahuac, avaient

<sup>1)</sup> Duran, Hist. de las Indias, t. II. p. 76. 1) Sahagun, Hist. gen., l. III, ch. XIV. p. 220.

<sup>\*)</sup> Buran, t. I. p. 5; t. II. p. 76. Le mome dil : Tomo la bia hacia la mar y que all abrio, con solo su palabra, un grand monte y que se metio por alli. (Ibid., p. 75-78). Ce mont qui s'ouvrit doit être le cerro de palo (montieule de bois) que représentaient les pendures precolombiennes des Mexicalne et sur lequel devaient revenir les compagnons de Quetzalcoatl (Duran, t. II, p. 12); ou hien les « culebres muy grandles que parecen carros, » (Tesesomoo, Gron. Max., ch. GIX., p. 695-6). Ce dernier passage explique à la fais le sens des serpents et des monts dont parient les traditions ; c'étaient tout sinplement des navires, que les Mexicalns, faute d'avoir des mots propres pour les rendre, comparaient tantot à des reptiles que nagent, tantôt à des montagnes Rottantes. Il suffit d'approfondir un pou les vieux récits pour voir que ce n'est pas un tissu de non-seus comme le croient les lecteurs superficiels,

<sup>1)</sup> Ezode, XIV, 21-29,

<sup>\*)</sup> E. Beanvols, l'Elysée transatt., 2º part. p. 337

<sup>&</sup>quot;) ld. ibid., 1" part., p. 296,

<sup>1)</sup> Sahagun, i. iii, ch. XII, p. 217; l. X. ch. XXIX, § 1, p. 659; - Torquemada, I. VI, ch. XXIV, t. II, p. 49; - Anales de Cunuatition dans l'append. du t. II, de Duran, p. 74; — Duran, Hut. de las Indias, t. II, p. 5, 12, 78; — Terozomoc, Cron. Mex., ch. CVIII, p. 087, 694.

<sup>\*)</sup> Voy. plus hout, for part. p. 20, note 3,

<sup>3)</sup> Sahagun, I. III, ch. XII, p. 247; - Torquemuda, I. VI, ch. XXIV, t. II, p. 49.

cesse d'être des appendices du paradis terrestre pour redevenir des pays ordinaires. La grotte de Xicco, située probablement dans l'île de ce nom, nu milieu du lac de Chalco, à vingthuit kilomètres au sud-est de Mexico, avait pourtant conservé un des plus beaux privilèges de l'Elysée ; c'est qu'on n'y mourait pas. Au commencement du XVIII siècle, beaucoup d'Indiens croyaient que Topiltziu [Quetzalcoatl] était « encore à Xicco et qu'il n'était pas allé à Tiapalan avec Nezahualcoyotzin et Nezahualpiltzintli, rois de Tezcuco, et avec Moquihuitzin de Tlatelulco, lesquels s'y trouvaient comme les plus valeureux et les plus héroïques de tous les rois des Toltecs et des Chichimees. Selon trois cents autres fables qui sont encore en circulation, ils doivent en sortir un jour, comme les Portugais le croient du roi Don Sébastien, qui serait encore vivant. 2 »

Mais l'opinion la plus commune était que Quetzalcoati était parti pour Tullan Tiapallan où l'attendait un vieillard a et qu'il devait revenir rajeuni. \* Il était alle rejoindre ses puissants ancêtres. Il y avait emmené pour les soustraire à la mort, Ceteuctli, et trois des principaux magiciens de Tula : Matiaxochitl, Ozomatli et Timal. " Ses sectateurs le regrettaient comme un chef plein d'humanité et de miséricorde , et ils attendaient

23

<sup>1)</sup> On volt pur un Textimonio der autorités de San-Salvador Quatlacines que Exthilxochitt avant ecrit avant 1608 ses histoires des Tolteos et des Unichimees, A la première desquelles est emprunte le passage mivant (Kingsborough, Ant, of Mexico, t. IX; p. 448-449.)

<sup>3)</sup> Este rey dicen muchos Indios, que esta todavia en Xicco y no se fue à Tlapalan con Nazanualeovotsin y Nesahualpitzintil, reges de Tezoneo aus des-cendientes, y Moquilimitzin de Tiatolulco, por que fueron los mas valerosos y a grandes hazañas que cuantos reyes han tenido los Tultecas y Chichimacas, y otras trescientas fabulas que aum todavia corren que han de salir de gill en aigun tiempo, como los Portugueses, que todavia ereen que ha de volves el rey Don Sebastien, y que está vivo, lo cual como se ha de creer que está todo mentira y fabula, como ya otras veces tengo dictio (Ixllifxechiti, Quinta retacion de los reyes Tullecus y de su destrucción, dans la L IX de Kingsborough,

<sup>&</sup>lt;sup>4</sup> Shhagun, Hist, gen. 4. III, ch. IV, p. 209.

<sup>&#</sup>x27;) Id. ibid. p. 200-210. — Cfr. Torquemada, I. VI, ch. XXIV, t. II, p. 49.

Noy. plus haut, 1er part. p. 31, nois 1.

<sup>\*)</sup> Voy, plus Joio, 2° part. p. 315, note t.

†) P. de los Rios, expl. du Codex Vatic., dans Kingsborough, t. V. p. 471; - B. de las Casas, Hist. apol. ch. CXXII, t. V, p. 450: - Daran, t. II, p.

son retour comme celui d'un libérateur ; c'est donc avec raison que le P. Sahagun l'a comparé au roi Arthur, le héros des Gallois. Au reste, quoiqu'il eut des partisans dans tout l'empire Mexicain, c'étaient surtout les ennemis de Montezuma, les Tiaxcaltecs et les Choluitecs qui se réclamaient de Quetzalcoalt, le patron de leurs villes. Lorsque Cortés eut proposé aux habitants de Tiaxcallan de les délivrer de la tyrannie des Aztecs, Xicotencatl, l'un des chefs confédérés dit aux autres seigneurs: » Vous savez qu'une ancienne prédiction nous annonce qu'il doit venir, du côté de l'Orient, des hommes qui feront alliance avec nous ; ils doivent être blancs et barbus, se gouverner par de petits livres et porter des armes auxquelles les nôtres ne pourront résister. En bien! ce sont eux qui sont arrivés. \* « Ces raisons décidèrent les Tlaxcaltecs à faire alliance avec les Espagnols, tant était profondément enracinée la croyance au retour de Quetzalcoati. Si les uns espéraient cet évènement d'autres le redoutaient, et Montezuma était du nombre de ces derniers. Prenant Cortés pour le dieu dépossédé, il s'imaginaît que ce dernier venaît chercher ses trésors enfouis 1. Bien plus, se considérant comme le lieutenant de Quetzalcoati et le détenteur de son trône , il appréhendait d'avoir à le lui rendre. Dans ces circonstances, il devait mettre tout son espoir dans Huemac [Tezcatlipoca], l'éternel adversaire du dieu miséricordieux; c'est ce qu'il fit, sans ignorer qu'il allait se livrer à un terrible maître; mais il n'avait pas le choix; on verra plus loin ce qu'il en advint.

<sup>75; -</sup> J. Suarez de Peralia, Trat. del descubrimiento, eli. X, p. 79-80; -Ixilitxochill, Hist. Chichemeca, ch. LXXX, p. 287 dirt. IX de Kangxborough;
- Torquemada, Man. Indiana, l. VI, ch. XXIV, t. R, p. 50; Ufr. I. IV, ch. XIV. t. 1, p. 380.

<sup>1)</sup> B. de las Casas, Hist. apolog. ch. CNXII, dans le t. V, p. 452, cfr. Tor-

quemada: Mon. Ind. I. VI, cb. XXIV; t. II, p. 51.

3) Bomingo Muñoz Camargo, Histoire de la république de Tlaxcallan. brad, par II. Ternans Compans, dans Nouv. Annales des Voyages, to sèrie,

<sup>1.</sup> XIV. avril-juin 1843 08° de la collection), 1° art. p. 145.

1 Voy. plan haut; 2° part. p. 299, note 7.

1 Torquemada, Mor. Ind., 1, 1V, ch. XIV. t. II, pl 381; cfr. phis haut, 2° part. p. 283, note 1 et 284 vote 3.

Il était déjà préparé à cette triste éventualité. Quelques années auparavant de vagues rumeurs ayant transpiré sur l'établissement des Espagnols dans les Antilles, le roi de Tezcuco, Nezahualpilli, aliié de Montezuma, lui dit que, pour se soustraire à ces étrangers, ils n'avaient d'autre ressource que de retourner dans le royaume de leurs ancêtres. Comme il était grand magicien, le bruit courut qu'il s'était élevé dans l'air avec l'empereur des Aztecs et l'avait transporté au berceau de leur race; que les seigneurs du lieu voulaient le retenir pour gouverner le pays, mais qu'il refusa pour cette fois, promettant de revenir en un moment plus opportun ; en attendant il retourna avec Montezuma dans son palais. 'Ses sujets crurent qu'il n'était point mort, mais qu'il avait dispara pour aller régner dans les contrées septentrionales d'où venaient ses ancêtres.

Montezuma voulut sans doute en faire autant : à en juger par les témoignages des historiens les plus graves, il s'occupa sérieusement d'aller rejoindre Huemac. Apprenant par ses messagers que les Espagnols s'informaient beaucoup de lui, il vivait dans les transes, n'ayant d'autre alternative que de tuir ou de se cacher pour leur échapper. «Il voulut se réfugier dans quelque caverne, dit Sahagun, ou sortir de ce monde pour s'en aller en enfer, ou dans le Paradis terrestre, ou en quelque autre lieu secret. Il en conférait avec ceux de ses amis qui lui inspiraient confiance. Ceux-ci lui disaient : Il y a des gens qui savent le chemin pour se rendre en enfer [Mictian], au paradis aussi [Tlalocan], à l'habitation du soleil [Tiapallan] et à la caverne appelée Cincalco, qui se trouve près de Tiacuyoacan, derrière Chapultepec, où existent de grandes cachettes. Votre Majesté trouvera dans quelqu'un de ces heux un remède à sa situation. Qu'elle choisisse l'endroit qu'elle voudra ; nous l'y conduirons et elle s'y consolera sans recevoir aucun dommage. Monteuhçoma (Montezuma) résolut de se rendre à la ca-

Torquemada, Mon. Ind., L. II, ch. LNXVII, t. 1, p. 212.

<sup>2)</sup> Id. ibid. I. II. ch. LXXX, p. 210-217. — Le P. Duran dit qu'il se cacha pour ne pas usaister à lacraine de l'empire. (Hist. de las Indias. ch. LXIII.,

<sup>2)</sup> Voy. l'Elysée des Mexicains, (\* part, p. 24 noine 2, 3 ; p. 25,

verne de Cincalco et on l'annonça à tout le pays. Mais cela ne se réalisa point. Rien d'ailleurs de ce que conseillaient les nécromanciens ne put se faire. ' > Voici ce que dit à ce même propos un fils de conquistador, Joan Suarez de Peralta, né à Mexico entre 1535 et 1540 et qui écrivait en 1589 : \* « Montezuma parla à ses satrapes et nécromanciens de se cacher dans l'enfer, dans le paradis terrestre, dans la maison du soleil et dans une grotte appelée Cencalco où l'on disait qu'il y avait de grands mystères. Ils lui dirent de choisir celui de ces endroits où il voudrait se cacher, qu'ils l'y conduiraient, qu'il y serait en sûreté et tranquille. Mais comme le tout n'était que fahles et tromperie, il résolut de s'exposer à toute éventualité et d'attendre les Espagnols. \*

Cette aventure est contée beaucoup plus amplement par le P. Duran et Tezozomoc, deux écrivains du XVI\* siècle, nés au Mexique et qui se sont exclusivement occupés de l'histoire des Artecs, presque sans remonter au-delà du XIV siècle. Se renfermant dans un espace de temps assez étroit et s'attachant à un seul peuple, ils ont pu, dans ce cadre restreint, être beaucoup plus circonstanciés que tous les autres historiens de l'ancien Mexique; il est donc naturel que l'anecdote en question soit traitée par eux avec beaucoup plus de détails que par aucun autre ; ils ont d'ailleurs suivi la même source, tantôt reproduisant le même trait, tantôt donnant des traits différents ou des variantes, de sorte que sans dire absolument la même chose ils sont rarement en contradiction. On peut les compléter l'un par l'autre, et c'est ce que l'on va faire dans l'exposé suivant : Montezuma effrayé de l'apparition d'une comète et d'autres phénomènes extraordinaires qu'il regardait comme indices du prochain retour de Quetzalcoatt, résolut de se réfugier dans quelques cavernes au milieu des montagnes. Il hésita quelque

Hist, gen, des choses de la Nouv. Espagne, trad. par le D. Jourdanet,
 X, ch. IX, p. 805-6.

Noticias historicas de la Nueva España public par B. Justo Zaragora. Madrid, 1878, in-4°, Introduction, p. XIII, XX.

<sup>7)</sup> Id. ibid, p. 83.

temps entre les lieux de cachette, mais à la fin il se prononça pour la grotte de Cicalco. 'C'était, suivant le P. Duran, un lieu très agréable dont les habitants vivaient à jamais sans connaitre la mort; les eaux y étaient claires et cristallines; la fraicheur y regnait; le sol très fertile y donnait toute sorte de subsistances, de roses et de fleurs. 1. - Tezozomoc est encore plus explicite; il met dans la bouche de Montezuma les paroles suivantes : « J'ai trouvé l'endroit où vous viendrez avec moi dit le roi à ses nains et à ses bossas ; c'est à Cicalco ; nous y demeurerons en compagnie de Huemac qui alla, il y a fort longtemps, à Tula et qui nous amena ici. Si nous y sommes admis nous ne mourrons jamais, mais nous vivrons éternellement. On y trouve toute sorte de plantes utiles à l'alimentation, toute sorte de boissons et de roses et d'arbres fruitiers. C'est pourquoi tous les habitants y jouissent d'une félicité parfaite, et leur roi Huemac est le plus heurenx et le plus content du monde. 3 » Les bossus transportés d'allégresse, priaient le dieu Huitzilopochtli de le récompenser de sa bonne volonté tant ils se réjouissaient d'ailer à Cicalco ou pour mieux dire en enfer. Il fit chercher les meilleurs magiciens pour les envoyer en ambassade auprès de Huemac; mais d'abord il fit apporter une grande quantité de vin blanc et s'enivra avec

t) C'est Porthographe adoptée par le P. Duran (Hist. de las Indins, ch. LXVII, t. I, p. 518) qui interprête ce mot par lugar de las Bebres, lieu où il y a des lièvres. Chili su effet, signifie lièvre, et calco est un composé de callé maison avec la particule de lieu co. D'antres comme le P. B. de Salingun (Hist. génér. l. X., ch. IX., p. 205), et Tezazomoc (Gron. Mexicana, ch. CHI, p. 671 de l'édition d'Orozco y Berra) écrivent Cincalco, que l'on traduit par calco a la maison, et citif du mais. Orozco y Berra dians l'inition de Tezocomoc, p. 677 notes fait remarquer que cutti signifie nuest abuela l'aisele et il profère ce sens. Cicalco serait donc le foyer de l'aisele, ce qui serait asses conforme à la tradition aztèque sur la mère du dieu liuitzilopochii (voy. plus loiu, p. 318, 320, 321, 323, 324, 325, 327).

<sup>7</sup> Duran, Hist. de las Indias, ch. LXVII, t. I, p. 518.

<sup>&#</sup>x27;) Voy, le texte de ce passage si important pour notre sujet dans la première partie de ce mémulre, p. 39-40.

<sup>&#</sup>x27;) Dans cotte explication et dans plusieurs autres qui anivent. Territoime s'exprime en chretien et traduit les idées payennes par de prétendus équivalents.

<sup>2)</sup> C'est-à-dire d'octif ou pulque, boisson fermentée faite de sève de ma-

eux. Ayant fait sacrifler à Huitzilopochtli quatre captifs, il les fit écorcher. Le lendemain il remit les peaux aux magiciens et aux volos ses esclaves, pour les porter au roi Huemac, en leur ordonnant de lui dire : « Montezuma votre vassal vous envoie tous ses compliments et vous prie de daigner le recevoir pour vous servir de balayeur et pour exécuter tous vos ordres. »

Montezuma les pourvut de tous ce dont ils pourraient avoir besoin pendant le voyage et leur fournit des indications pour trouver la grotte de Cicalco. Celle-ci était située, selon quelques-uns entre Mexico et Coyuncan, en un tien appelé Atlixucan,' où les vieillards rapportaient que, chaque muit, apparaissait un fantôme; colui-ci enlevait le premier homme qu'il rencontrait, et que l'on ne revoyait jan ais; aussi, pendant la nuit se gardait-on de passer par ce chemin.

Les messagers, entrés dans la grotte de Cicalco, trouvérent quatre voies qui, plus bas, se réunissaient toutes en une seule où ils rencontrérent bientôt le vieux Totecchicahua\*.

1) L. P. Duran dit : buit (Hist. de las Indias, t. 1, p. 518). 2] Le P. Duran (ibid. p. 518) écrit : ses Tequilliques, officiers.

Terazomoc, Cronica Mexicana, ch. CIV edition d'Orozco y Berra, p. 672.

\*) J. F. Ramirez, l'editeur de Duran, disait que la situation de la plopart de cea petites localités était inconnue aujourd'uni (note 2 de la p. 510 du t. 1 de Duran . Il est difficile, en eilet, de la determiner, mais ce n'est pus impossible si l'on s'appaye sur les indications fournies par Sahagun, Duran et Teronomoc. Calles-ci sont besucoup plus concordantes que ue permet de le craire un examen superficiel, Le premier de ces cerreaiss place, on l'a vu (plus haut p. 302). Tiacuyoacan derri-co Chapullopec, c'est-a-dire à l'ouest de Maxico ; (Cir. Attacuthuya cerca de Chapultepec, dans Motoliain, ettit, d'Icasbalceta, p. 145); les deux autres font apparaitre l'uemac au sommet du mont de Chapultaper. En cutre, Tlasuyoucan est un composé dont la derniere partie n'est nutre que la Coyuncan du P. Duran (T. I. p. 510); les grandes cachettes du premier (Salagua, l. X. ch. IX, p. 805) correspondent fort bien aux grottes de Coyuncan ou Monteguma allait chasser ages su tentative infruetuense Terozomon Cron. Mexic. no. CV, p. 681, voy, plus loin, p. 315). La mysteriouse grotte de Cicairo devait stre l'une d'elles ; il est hien vrai que c'est une pare conception invihique, mais il n'était pas moins utile de chercher ou les Mexicains l'out localisée,

2) D. Duran, Hist. de las Indias, ch. LXVII. 1. 1, p. 519,

On nonplement Totac, seion le P. Duran qui ajoute (p. 519) que celui ei était très noir, Chicaux, planche ou bâtou a grelot, était un des attributs du dieu Totee (Sahagun, l. IX, ch. XV, p. 584, et l. II, ch. XXVIII, p. 184; afr. Duran, t. II, p. 148). Seion Sahagun II, VII, ch. II, p. 480), Totee était un des noms du diou Flatanic (Rouge) Tezcatiopous : Duran en effet l'appelle Totee Xipe Tlatlauhquitezeatt. Ce dernier mot se compose du nom de Tercatlipoca apacopé et de l'épithète Tlatlauhqui (Rouge, — Voy. note de M. Bèmi Sîméon.

qui avait un bourdon entre les mains. Informé de ce qu'ils désiraient, celui-ci les prit par la main et les conduisit auprès de Huemac, dont l'aspect était effroyable 1. Se prosternant devant lui, ils lui présentèrent les peaux d'hommes et lui exposèrent le désir qu'avait Montezuma d'entrer à son service 1, « C'est en qualité de grand seigneur que j'ai été investi de ce royaume, répondit Huemac. Allez donc dire à Montezuma que je remédierai à sa peine, quelque grande qu'elle soit. » Puis les rappelant, il ajouta : « Emportez lui ces piments verts, ces tomates, ces tagètes, ces panouilles et ces rapes de mais vert. > Montezuma, à qui ils rapportèrent cette réponse avec les présents, (en comprit sans doute le sens ironique, car il) les fit emprisonner par son majordome Petlacalcatl pour être lapides; puis il ordonna à ses esclaves Xolos d'aller baiser les mains à Huemac, de la part de son serviteur Montezuma et de lui répêter la demande dans les mêmes termes que la première fois, en lui présentant une offrande de peaux d'hommes. Il leur recommanda de garder le secret sur cette affaire, sous peine d'être brûlés vifs, eux, leurs femmes et leurs enfants. Il partirent donc à la dérobée et, à peine étaient-ils entres dans la grotte de Cicalco, qu'ils rencontrèrent un naturel de l'endroit, un Ixteptla, dons les yeux étaient petits' comme une

dans Sabagun, p. 645), Duran explique Totec par señor espantoso (seigneur terrible, t. II, p. 147); Xipe par scorebé et Tiatlauhqui Tescati par miroir ardent et resplendiesant. — Sur la lête de Xipe Totec, voy. Salugun, l. I, ch. XVIII, p. 37.

'Tezezomoc, p. 672, efr. Sahagun, l. I, ch. XVIII, p. 38, - Duran dit : A

la main, t. I, p. 519.

\*) Huemac, il faut se le rappeler (voy. 1re part., p. 29-42), représentait Texcatipocs et était le pendant de Kronos-Tethra, à qui l'on offrait tant de viclines humaines, avec cette aggravation chez les Mexicains, que l'on écorchait celles-ci pour revêtir de leurs peaux ses idoles ou ses prêtres.

2) D. Duran, Hist. de las Indias, t. II, p. 519.

\*) C'est ce qui ressort du contexte, mais comme les mots planés entre paranthèss ne sont ni dans Duran, ni dans Tezozonoc, d'après lesquels est composè ce recit, avec taute la fidélité possible, oc a jugé à propos de les distinguer du reste. — Des le premier alord, Huemac, o'est à dire ses intermédiaires, montreut qu'ils ont bien connu le genre de maladie dont souffrait Mentexuma : c'était la surexcitation nausse par l'abus de la honne chère et des plaisire : aussi le mettent-ils d'aberd au régime du maigre, plus tard à une diète sevère.

\*) Comme on l'a vu dans la note précédente, les savants du Mexique dia-

pointe d'herbe et la bouche à proportion. « Qui êtes-vous ? d'où venez-vous et que voulez-vous? » leur demanda-t-il. -« Nous sommes des messagers que Montezuma envoie au roi. » - \* A quel roi? » - \* Au roi Huemac. » - « Bien, allons près de lui. » Ils répétèrent ce qu'avaient dit les précédents messagers et ils ajoutèrent : « Le roi Montezuma est fort inquiet de ce que lui a dit Nezahualpilli sur la fin de ses jours. Il voudrait savoir ce qui doit lui arriver. Le roi de Cuitlahuac, Tzompanteuctli", lui a aussi parlé d'une nuée blanche qu'il voyait s'élever à minuit, vers le ciel et qui, après s'être dilatée, jetait de la fumée presque jusqu'à l'aurore : c'est pourquoi il n'ose la regarder avant que le jour approche. Le roi désirerait savoir quel est ce présage et desirerait qu'on le lui expliquat 1, » - a Qu'est-ce que dit Montezuma? répliqua Huemac. Penset-il qu'on soit ici comme dans le monde où il règne? Il s'imagine qu'il y a ici des bijoux, de l'or, des pierres précieuses; des plumes brillantes, de riches étoffes, des subsistances et des boissons savoureuses, comme celles dont il jouit sur terre, c'est une erreur. Qu'il garde ce qu'il a et reste où il est ; on ne peut fuir sou destin. Ceux qui sont avec moi étaient des hommes comme Montezuma; regardez-les et voyez combien ils diffèrent de co qu'ils étaient. Là-bas ils vivaient dans le repos et l'allégresse; ici dans les tourments, le travail et la misère; car ce n'est pas, comme dit le proverbe , un paradis

gnoctiquaient avec une grande surete; ils n'étaient pas moins habiles à observer la nature; aussi n'ignoraient-ils pas que les êtres vivant dans l'obscurité ent la primelle fort rétrécie, à tel point que les taupes sambleut n'avoir point d'year.

1) Duran (t. 11, p. 518) mentionne aussi ce roi et celui de Tezeuce, mais plus

brierement et à l'occasion de la première ambassade.

b) Terozomoe, Cron. Mexic, ch. CIV, p. 674.

<sup>\*)</sup> C'est dans une enveloppe de nuages que les Tuatha De Danaan operaient leur descente sur terre; en croyait qu'il en était de même pour Quetanlcoalt (Voy. pius haut, p. 277. note 6 : 278), qui correspondait à Ogmios leur chef et qui venait de chea les Tialors, leurs analogues mexicains.

<sup>\*) «</sup> Que no es este lugar, como alla el refran dire, que es un deleitoso paraisso de contento » (1st. ibid.). C'est une prenve que la tradition populaire faisalt bian de Cicalco un paradis terrestre comme il a été decrit plus hant. Comment alors expliquer la varsion contradictoire? Texasonos aurait-il remanie la légende sous l'influence des tilees chrétiennes, au fice de la reproduire fidèles.

de délices ; nous n'y sommes pas venus de bon gré, mais par force et nous n'y restons que par la voionté du Très-Haut. Dites à Montezuma qu'il n'y pourrait tenir un jour, pas même une heure et que s'il voyait ce lieu, il s'enfuirait épouvanté, jusqu'à aller se cacher dans une pierre dure !. »

Montezuma à qui ils rapportèrent par le menu tout ce qui s'était dit et passé, les fit jeter en prison et manda à deux des magiciens d'Aculhuacan d'aller en ambassade auprès du roi Huemac, disant que, puisque celui-ci ne voulait pas le recevoir en sa compagnie, il le suppliait de lui faire la grace d'expliquer le pronestic de la nuée blanche. Il recommanda à ses messagers le plus grand secret, leur promettant, s'ils le gardaient, de les faire seigneurs et de leur donner des vassaux. mais les menaçant, s'ils le violaient, de les faire mourir, eux, leurs femmes et leurs enfants, et de raser leur maison, jusqu'à faire un marécage de leur emplacement. Ils emportèrent des peaux d'homme dans des chiquihuites (paniers). A leur entrée dans la grotte, ils rencontrèrent un Acuacuanh qui les conduisit auprès de Huemac, devant lequel ils s'agenouillèrent en disant : « Notre seigneur et roi, nous venons de la part de ton loyal sujet Montezuma, qui t'envoie ce petit présent et la supplie de ne pas refuser ses services : il désirerait ne pas voir ce qui va se passer sur terre au milieu des hontes et du déshonneur. » — « Qu'il sache, répondit Huemac, que la cause de ses malheurs, c'est son exaltation, son orgueil démesuré et sa eruauté envers ses proches qu'il prive inhumainement de la

ment, et fait un enfer de l'Elysée payen? Ce n'est pas impossible; mais on peut croire aussi que les partisans de Querraicoatt ne peignaient pas sous les continurs les plus favorables la retraite de cet adversaire de leur dieu ou prophète. On peut supposer aussi que les intermédiaires desquels Munteauma tirait toutes aes notions sur Cicalco, ont en posteriourement de graves raisons de combattre la croyance populaire à faquelle ils s'étaient d'abord rangès avec complaisance. Tant que le coi s'était borné à les envoyer a Cicalco, ils le décrivaient de la manière qu'ils juguaient devoir ini être le dus agrésble; mais dés qu'il vonint y aller lui-même, ils inventermit toute sorte de faux-fuyants pour se soustraire à leur imprudente promesse, ou tout au moine pour gagner du temps.

1) Teroromoc, Cron. Mexic., ch. Civ. p. 674; - Duran, Hist. de las Indias, t. I. p. 519.

vie. S'il vent entrer ici, il faut qu'il se mette à faire penitence et à jeuner pendant quatre-vingts jours; qu'il renonce peu à peu aux privilèges du pouvoir; qu'il éloigne les roses, les fieurs, les parfums; qu'il substitue aux aliments substantiels et aux boissons savoureuses de la graine de michihuauhtli<sup>1</sup>, de l'eau bouillie avec une cuillerée de haricots; surtout qu'il n'approche pas de ses femmes; qu'il ne s'assole pas sur le trône; qu'il ne se couvre pas du manteau royal; qu'il ne se pare d'aucun bijou; qu'il ne porte que des vêtements de pénitent?. S'il se conforme à ces prescriptions, la sentence portée contre lui sera changée; sinon je me montrerai à lui de temps à autre. Revenez au bout de quatre-vingts jours; je vous dirai ce qu'il y aura à faire?.

Les messagers prirent congé en faisant de grandes révérences. Cette fois, Montezuma fut si satisfait du résultat de leur mission, qu'il les fit asseoir et bien régaler, puis il ordonna à Petlacalcatt de leur remettre de riches manteaux de cinq à dix brasses de longueur et des pagnes pour eux, des canots remplis de maïs, des charges de cacao, de piment, de coton, etc.; en outre, il les admit dans son conseil pour juger les petites canses. Pour sa part, il se disposa à la pénitence, en ordonnant aux vieillards et aux duègnes qui gardaient ses temmes de n'en pas laisser pénêtrer une dans sa retraite; que si elles voulaient se marier, il les donnerait à qui les demanderait, à l'exception d'une qui était l'épouse légitime. Il resta enfermé pendant quatre-vingts jours, s'astreignant à de pê-

<sup>1)</sup> Espèce de biella selon M. R. Simoon, dans Sahagun, trad. de M. Jourdanet, p. 652, note 2.

<sup>\*)</sup> Les nécromanciens, royant que Montezuma persistait dans son projet insensé et que l'état d'exaltation continuait, voulurent le traiter par les cafenichissants; ils lui prescrivirent un long repos pour lui laisser le temps de se calmer et de donner un nutre cours à ses idées. Ces auges prescriptions montrent que les magiciens n'étaient pas de simples imposteurs, mais qu'ils avaient de serieuses connaissances médicales (Bancroft, The Native races, I. II, p. 597-8). On peut dire, en parodiant une trop célébre sentence de Voltaire (Eddipe, IV, 1):

Notre crédulité n'est pas, comme en le pense, Ce qui des necromants fait toute la science. \*) Tezessemoc, ch. CIV, p. 674-5; — Duran, t. I, p. 520.

nibles austérités, ne mangeant et ne buvant que ce qui lui avait été permis; après quoi il renvoya les deux magiciens d'A-culhuacan auprès de Huemac. Celui-ci promit de se montrer dans quatre jours sur le sommet du Chapultepec et, s'il voyait alors Montezuma à Tlachtonce, au milieu de la lagune, il l'emmènerait avec lui; qu'en attendant il fallait orner cet endroit le mieux possible.

Le roi, se montrant de nouveau en public, se hata de régler les affaires de l'Etat et de donner les ordres nécessaires, le tout avec beaucoup de précautions et de mystère pour n'être pas découvert. Il accorda des faveurs à quelques parents et allies et recommanda à ses esclaves d'apprêter pendant la nuit le Tlachtonco [petit jeu de paume]. C'est ce qu'ils firent, le décorant de branches de zapotes et jonchant le sol de feuilles de cet arbuste. Dès que tout fut prêt, Montezuma dit à ses nains : \* Nous allons quitter Mexico-Tenuchtitlau et partir pour la demeure de Huemac à Cicalco. . Ils se mirent à pleurer, mais il les consola par ces paroles : « Nous y vivrons éternellement dans les plaisirs et la joie . « Il s'embarqua secrètement dans un canot et il était encore en route lorsqu'il vit au sommet du mont Chapultepec une grotte embrasée dont les reflets éclairaient la cité, les monts et les arbres du voisinage, comme s'il ent fait jour. Comprenant que Huemac approchait, il ordonna à ses nains de faire force de rames et, des qu'il fut arrivé au Tlachtonco, il se revêtit d'une peau d'homme'; para de plumes de Tlauhquechol\* sa mèche de cheveux ; plaça une êmeraude dans le trou de sa lèvre inférieure ; se mit des pendants d'oreille en or, un bracelet d'or; aux poignets et aux

<sup>1)</sup> Tezosomoc, ch. CIV, p. 675-7; - Duran, t. I. p. 524.

<sup>\*) «</sup> Para siempre viviremes à placer y contente, y ne habra memoria de muerte » (Tezozomoc, ch. GV, p. 678).

<sup>\*) •</sup> Una cuera incendida » (Duran, t. 1, p. 521). — « Una piedra bianca que relumbraba • (Texozomoc, ch. CV, p. 678).

<sup>4)</sup> Le P. Duran ayant abrège cette description, c'est celle de Tezonomoc que l'on reproduit. Ce dernier est généralement beaucoup plus circonstancié jusqu'à tember dans des redites.

<sup>\*)</sup> Sorte de canard au plumage rouge (Sabagua, 1. XI, ch. II, § 1, p. 601. Cir. note 2).

cous-de-pied, des manchettes et des chémides de cuir doré et bariolé; se para de grelots et de riches perles de Chalchihuitl (émeraude). Tous les bossus étaient ornés de colliers de Chalchihuitl et de plumes pour pouvoir paraître devant Huemac, le roi de la grande caverne infernale; tous les serviteurs étaient assis sur des paquets de feuilles de zapotes, tandis que Montezuma trônait sur le quecholicpalli [fauteuil de belles plumes].

Bientôt ils virent approcher Huemac qui lançait des éclairs et, à chaque fois, illuminait les montagnes et les maisons. Il descendit à Tlanamacacoyan près de l'endroit où les Espagnols plantèrent la première croix dans la vallée d'Atlixucan; où l'on croyait entendre résonner\*; où les représentants de Tzoncoztli gardaient les frères du Tzoncoz, c'est-à-dire ceux qui devaient jeuner un an Ceux-ci, après avoir été chercher les chevelures blondes que tient en charge le majordome de

<sup>1)</sup> Cette description n'est pas de fantaisie : Sahagun mentionne la plupart des pièces de ce costume (t. VIII, ch. IX, p. 5(0-51).)

<sup>\*)</sup> Quecholli, oiseau au plumage brillant; icpalli, siège à dossier (Cfr. Sahagun, J. II, ch. XXI, p. 80).

<sup>\*)</sup> Terozomoe, ch. CV, p. 676-678; - Duran, t. l. p. 521-2.

<sup>1) «</sup> Y que parecla que incla resonido « (l'ezozomoc, ibid). Ce passage et les suivants sont bien embrouillès, de l'avis même d'Orozeo y Berra, qui scrivait pourlant en espagnol et qui fut un des plus savaols mexicanistes; aussi M. Ternaux-Compans est-il bien excusable de l'avoir omis dans sa traduction de Tezozomoc (t. II., p. 223) et d'avoir fait du reste une paraphrase qui diffère sensiblement des textes imprimés ; peut-être y était-il antorisé par son manuscrit inédit. Tezozomoc a sans doute vouln indiquer que la terro sonnait creux, es qui aurait indique la présence d'une savité, la grotte de Huemac.

<sup>6)</sup> Le P. Duran écrit Tzocozili dont il explique allleurs le sens : « L'histoire conte en cet endroit [a propos des propostics effrayants] que dans les temples il y avait toujours un Indien qui représentait le dien du lisu; assis dans une pièce particulière, il était servi et révéré comme le dieu lui-même : il avait ses propres serviteurs et gens de garde, désignés pour une année et appelés moceziuhcenque, ce qui veut dire ceux qui fsisaient pénitence, s'abstenzient de fommes et se gardaient d'offenser dieu pendant une année dans le temple de Vitniopochtii. Le representant de ce dieu était un généreux adolescent qui se nommait Trocozili « (Hist. de las Indias, ch. 63, 1, 1, p. 488-9). Ce passage nous dit bien quels étaient les devoirs et la mission du Tzocozili, sans nous donner l'étymologie de ce nom, mais une indication de Tezozomee nous met sur la voie (Efr. la note suivante).

<sup>\*) -</sup> Les cabelleras de cabellos rubios - (Teronomoc, ch. CV, p. 678).
sonth = chevelure, et corric = jaune d'or, blond. Les fonctions du Tron-

Cuetlaxtian, les mettaient au temps du jeune sous leur oreiller, quandils couchaient dans un dortoir éclairé par une veilleuse. Le démon 'appela le gardien par son nom et lui dit : « Est-il possible que tu dormes étant chargé de veiller? C'est mal; lève-toi. Vois comme ces gardiens du Tzoncoztli ronflent au lieu de veiller! Et ce. Montezuma avec ses prétentions! Maudite soit sa fuite honteuse! Que diront les peuples de cet empire, mais surtout nos ennemis et les siens, les habitants de Huexotzinco, Cholola, Tlaxcala, Tilliuhquitepec, Meztitlan, Mechoacan et Yopitzinco? Il se deshonore [gratuitement] : ce qui doit arriver se réalisera bientôt ; ce qui est annoncé s'accomplira irrévocablement dans toute sa rigueur. Il n'est pas possible qu'il parvienne où il désire. Le Seigneur des airs, de la terre, de la mer, des rivières, des montagnes, m'envoie pour le lui annoncer. Je suis venu pour empêcher Huemac d'approcher et il s'est éloigné des qu'il m'a vu 1. Maintenant. obeis à l'injonction du dieu qui sontient le ciel, la terre et le monde entier, et va dire à Montezuma de s'en retourner à son palais sans importuner Huemac de vœux irréalisables. »

L'apparition s'évanouit et le représentant du Tzoncoztii, sautant dans un canot, nagea dans la direction du Tlachtitlan;

cozili étaient donc parfaitement indiquées par son nom composé de ces deux mots.

Le lexte nahua se servait sans doute de l'expression dieu ou génie, que le traducteur chrétien à remin fort mal à propos à l'inverse (Cfr.plus haut, p. 301, note 4).

a) Tesozumoc, ch. CV. p. 678-9. Le P. Duran abrege beaucoup cette partie du récit et il appelle texipta le representant du dieu (t. I. p. 522). Ce nome est-il affilié avec tepicque, guardas de gente, selon le P. Duran, ch. XCVIII. L. II., p. 223; ou plutôt est-te une corruption du not teteptla, employé par Tezozomoc (Voy, plus taut, p. 43), et qui d'après le dictionnaire de Molina aignifie complètement aveugle. Cette qualification convient fort bien au gaodien de la grotte souterraine de Huemac. S'il en est ainst, le P. Duran a mal à propos transpose est aveugle du souterrain on il était à su place dans un temple ou il ne l'est plus. Voilà un exemple de l'utilité qu'il y aurait à comparer de point en point les histoires de Tezozomice et de Duran qui sont derivées d'une même source : les pointures mnémoniques expliquées par la tradition orale des Aziecs.

<sup>3/</sup> Nom formé de Tlachtli jeu de paumo) et de la particule locative Man-Tlachtonco employé plus hant en est un diminutif avec la suffixe locative co ; aussi le dernier éditeur de Tezoromoc (note de la p. 679) n'a-t-il pas hésité à identifier ces deux noms de lieux.

en arrivant auprès de Montezuma, il lui dit : « Seigneur que faites-vous ici? N'êtes-vous pas le maître du monde? Convient-il que l'empereur des Mexicains se conduise comme le premier venu? Répondez-moi. » Et comme Montezuma gardait le silence, il continua : « Je suis le représentant du Tzoncoztli et j'accomplis ma mission en arrachant ce plumet de vos tresses de cheveux, puisque vous restez muet. « Il ajouta, après que Montezuma eut avoué que c'était bien lui ; « N'est-ce pas un grand affront que vous alliez taire à tout l'empire? Quittez la voie où vous êtes engagé, vous devant qui tremble le monde! Voulez-vous que votre seul caprice donne aux étrangers l'audace de venir ruiner la monarchie? Que craignez-vous? A quelles idées vaines et basses a fait place votre premier dessein de subjuguer la terre jusqu'aux confins du ciel ? Que diraient les grands seigneurs de votre disparition et de votre départ pour l'enfer? Quel trouble et quelle scandale pour eux d'avoir à vous chercher! Ce n'est pas seulement votre personne, mais aussi toute la famille royale, qui serait déshonorée d'une fuite motivée par l'appréhension de ce qui doit arriver, de ce qui est inévitable. Faites un effort de courage, Renoncez à de vains et lâches projets, et à la crainte d'être seul exposé, quand nous tous le serons avant vous. Voici ce qui m'autorise à parier de la sorte : je dormais, lorsqu'une voix m'appeta par mon nom et me dit : C'est ainsi que tu t'acquittes du devoir de veiller, de monter la garde et de jeûner ! Vois Montezuma qui se propose de partir avec Huemac; il ne faut pas qu'il le fasse! La voix s'adressant alors à Huemac lui dit : Retourne à l'endroit d'où tu es venu ; tu voulais emmener Montezuma ; or il n'est pas en ton pouvoir de prendre ce qui est à autrui. Le dieu très haut, seigneur des seigneurs, maître des montagnes, des fleuves, des airs, dit à Huemac de s'éloigner de ma maison et de te repousser, si tu lui envoyais un autre message, qu'autrement il l'enchaînerait. Huemac partît et je ne le vis plus. Allons-nous en aussi, avant que le jour paraisse, afin que votre royale personne ne soit pas déshonorée! » - « Partons donc, jeune homme, dit Montezuma;

nous ne vous laisserous pas mourir, mais nous mettrons quelqu'un à votre place. Seulement ne dites à personne ce qui vient de se passer: » 3

Il regagna son palais, avec ses bossus, ses nains et le Tzoncoz, qui le quitta alors pour retourner à son poste. De là, celui-ci se rendit à la demeure du Cuetlaxtecatl et dit aux jeuneurs d'une année : « Est-il possible de dormir au point de ne pas se douter de ce qui se passe? Si j'avais marché, je serais à plus de huit lieues d'Ici, et vous ne savez pas où je suis allé. Sus! mes frères, veillez, puisque c'est votre devoir. » -«Jeune seigneur, répondirent-ils, nous étions comme engourdis; nardonnez-nous et gardez-nous le secret, car si l'on venzità savoir la vérité, il ne nous en coûterait rien moins que la vie.» Le jour venu, Tzoncoz leur dit : « Mes compagnons de jeune, allons voir au palais ce que le roi peut avoir à nous commander. " En arrivant, ils demandèrent si les grands étaient venus et si Montezuma était descendu à la salle de réception. Sur la réponse négative, le Tzoncoz s'assit pour attendre des ordres; mais par honte le roi ne sortit pas de toute la journée, et il en fut de même les trois suivantes. A la sin le Tzoncoz entra dans l'appartement du roi où ne pénétrait jamais d'étranger, et, se jetant à genoux, il dit : " Notre seigneur et fils si chéri et aimé de tous, sortons : les grands sont fort en peine, craignant que tu ne sois malade. Oublie le passe et ne t'en préoccupe pas; je l'ignorerais moi-même, si l'on ne m'avait éveillé pour me l'apprendre; le secret restera renfermé dans mon cœur et il mourra avec moi ; je le promets sur peine de la vie. Mais laissons cela : considère, seigneur, ce que tu allais faire! A qui abandonnais-tu le pouvoir qui est à toi? Puisque l'avenir est

i) Pour bien comprendre ces paroles, il faut savoir que le jeuns homme choisi pour représenter un dieu pendant une année, devait au bout de ce tempe être solennellement sacrifié en l'honneur de cette divinite, (Sahagun, I. H. ch. V, p. 62 et passim).

<sup>\*)</sup> Dans tout cet ulinez on a suivi Tezozomoo (ch. CV, p. 679-680), on supprimant les redondancez et les tautologies. Le récit du P. Duran (t. 1, p. 522-3) est plus sobre et plus clair ; mais il y manque certains traits caractéristiques qui sont indispensables pour notre sujet.

<sup>7)</sup> Homme, officier de la province de Cuetlaxian (Voy.plus haut p. 311-312).

fixe, tu n'as pas à en prendre souci. Rappelle-toi, en effet, ce que l'on rapporte de Ceteuctli : c'était un grand seigneur qu'emmena Quetzalcoatl à Tlapalan par la mer céleste de l'Orient et qui ne mourut point. De même d'autres seigneurs appelés Matiaxochitl, Ozomatli et Timal, qui étaient les plus habiles nécromanciens de Tuia furent exempts de la mort, parce que leur roi Ouetzalcoatl les enleva et ils ne sont plus de ce monde. ' Ne l'attriste donc pas ; rentre en toi-même et sois plus allègre que jamais. Jouis de ta verte jeunesse, passe ta vic dans les fêtes, les amusements et les jardins. > -« Vous m'avez fait grand plaisir, répondit Montezuma ; personne ne me consolera aussi bien que vous faites : ie n'ai plus de sollicitude pour ce qui me concerne, puisque le destin est inévitable ; mais c'est à cause de mes fils que j'éprouve des appréhensions. Je mettrai quelqu'un à votre place; vous ne quitterez plus ce palais, où vous vivrez en ma compagnie. » Et il en fut ainsi : jusqu'à la fin de sa vie, le Tzoncoz accompagna le roi dans les parcs et les jardins de Cuauhnahuac et de Huaxtepec, et dans les grottes de Cuyuacan, pour chasser à la sarbacane. 3

La comédie dont fut dupe le trop crédule Montezuma et qui eut d'ailleurs le plus heureux dénouement, n'aurait pu se jouer si la croyance en la possibilité pour les grands et les héros d'être admis de leur vivant au paradis terrestre, n'avait

<sup>1)</sup> Il fant reproduire le texte de ce passage important : Si no, mirad, señor, lo que se trata de el Cetcuctli, que era un señor principal este Cetcuctli, que llevo comigo Quetralcoall. No fueron à morir à Tlapalan, por la mar del cielo arriba, y sus principales de ellos llamados Matlaxochitl y Oromatli, y Timal, que fueron estos les mayores nigromànticos de el mundo en Tula, y al cabo no vinieron à morir que los llevo su rey y señor (quetralcoall, ni estan abora en el mundo, « (Temnomoc, ch. CV, p. 681). — Quoique les idées soient passablement incoherentes, comme c'est trop souvent le cas dans l'ouvrage de Texozomoc, il n'est pas impossible de trouver une certaine logique dans le raisomament. Le Troncoutil engage le roi à ne pas prendre tant de souci de ce qui est inévitable et à se fier à la providence qui intervient parfois d'une manère inattendue, comme elle fit pour plusieurs grands de Tula emmenés à Tlapalan par Quetralcoatl. Il pourrait en arriver antant pour Montenuma, dont l'espoir trahi par Huemac serait peut-âtre réalise par son adversaire.

7) Terozomoc, ch. CV, p. 680-681, — Duran, t. 1, p. 523-4.

été universellement répandue jusqu'à passer en proverbe. Il y a dans ce singulier épisode la preuve que Huemac et Quetzalcoatl, après s'être combattus sur terre, avaient l'un et l'autre trouvé asile dans Tialocan; mais de même que Kronos était dans l'île d'Ogygie, Hercule dans l'Olympe, Tethra dans le Mag-Mell et les Tuatha De Danaun dans les sids, - Huemac était à Cicalco et Quetzalcoatl à Thapallan ou dans la grotte de Xicco. Malgré la différence de leurs retraites, tous avaient la faculté de soustraire les élus à la mort en les dotant d'une perpétuelle jeunesse. Hercule par l'intermédiaire de Hébé : qui leur versait l'ambroisie, les autres soit en leur faisant golterd'un breuvage révivifiant, ou manger des fruits enchantés, soit en les emmenant dans leur séjour. Cette croyance que les Toltecs tennient, avons nous dit, de quelques immigrants de race celtique, passa en héritage aux Aztecs, leurs successeurs, avec quelques modifications, il est vrai. Le Kronos-Tethra-Tezcatlipoca-Huemac de la première tribu toltèque, et le Héraklès-Ogmios-Quetzalcoatl de la seconde, fut remplacé, chez les derniers venus des peuples nahuas, par Huitzilopochtli, le plus jeune frère des dieux cités précédemment. La légende de la migration aztèque ne prend pas celui-ci au ciel, mais à Chicomoztoc, ce paradis des sept grottes, d'où elle le fait sortir, après les six autres tribus, pour conduire la septième à la Terre promise. ' On sait d'ailleurs par d'autres récits que Huitzilopochtii, après avoir eu dans l'empyrée un rôle assez efface, était descendu sur terre en s'incarnant dans le sein d'une vierge, à peu près de la même manière que Quetzalcoatl; coïncidence qui n'a rien d'accidentel : il est, en

Ore reformatus primos Iolaus in annos. Hoc illi dederat Junonia muneria Hebe,

<sup>1)</sup> wyrous; épara marra (Bésiode, Théog. v. 955).
2) . . . . Nam limine constitit alto
Pene puer, dubiaque tegens lanugine malas

Victa viri precibus. (Ovide. Métamorph. 1. IX, § 7.)

\*) Hist. de los Mexicanos por sus pinturas, ch. 1, p. 83.

\*| D. Duran, Hist. de las Indias, 1, 1, p. 16, 20, 21.

<sup>3)</sup> Sa mère Coatlieue halayant les sanctuaires du mont Coatepec trouva une boule de plume qu'elle plaça sous ses vêtements; elle devint enceinte tout

effet, l'épigone ' de celui-ci, du moins dans une partie de sa vie terrestre. Aussi a-t-il été comme lui qualifié d'Hercule \* et cela avec beaucoup plus de raison que le P. Sahagun ne pouvait le croire avant la présente démonstration. Il paraît, en outre, que tous les deux ont été confondus avec Mexitli, 1 l'éponyme des Mexicains. On ne doit donc pas être surpris de trouver certaines analogies entre les légendes de ces patrons de tribus émigrantes, parties du même Elysée pour aller à la recherche de la Terre promise. Ce n'était pas sans esprit de

comme la mère de Quetzalcout! l'était devenue en avalant une émerande, l'Sahagun, l. III, ch. I, § 1, p. 202; - Torquemada, Mon.Indiana, l. VI, ch. XXI at XLV, t. I. p. 12, 80; - Hut. de los Mexic. por sus pinturas, ch. II.

p. 93; - Cfr. plus haut, 1" part. p. 278).

1) Estos Teochichimecas tenian por dios à Camartle ( que es el mismo que les Mexicanos llamaron Hnitzilopuchitli). (Torquemada, Mon. Ind. 1. III, ch. IX, t. 1, p. 258; efr. I. X.els. XXXV, t.H. p. 299.1-Estos adoraban un mismo dios, unnique lo nombraban con diferentes numbres. Los Tlaxcaltecas y fluexotrincas le llamaban Camaxtle, y los de Cholula, Quelzalcohuati.(Id. ibid. i. X. ch. XXXI, t. II, p. 288). - Sur la parenté de Camaxile et de Quetzalegali, voy. plus haut, p. 278. — Quetzalcoall et Huitzilopochtil a se confunden en la historia de la religion nahoa, » (Alfr. Chavero, la Piedra del sol. § XVI, p. 201. du t. II, des Anales del Museo nacional de Mexico. 1882 pet. in-L)

1) Hist, gen. des choses de la Nouv. Espagne, 1. 1, ch. 1, p. 13 ; 1. 111,

ch. III, p. 207,

4) Les Mexitin ou Mexicains affirmaient qu'ils tirnient leur nom « de el dies principal que elles traxeron, et qual tenis des nombres, el uno Buitzilopachtli y st otre Mexitly, a (Torquemada, Mon. Indiana, I. III,ch. XXIII, t. 1, p. 293. I. VIII, ch. XI, t. II, p. 145.) — Le temoignage relatif a Quelzacoali est plus discutable. Un curoye de Montezuma II, charge de donner l'investiture un roide l'esenso Quetralaxoyath, fils de Nezahualpilli, lui dit, sans doute, cu lui montrant des peintures historiques : « Voyez, mon fills, l'origine et le commencement de ceux qui nous ont gouverne, les dieux et soigneurs d'Aztlan-Chicomortoo, don't l'un su nommait Ceacuti et Naxitii et Quetralcouti. Ils régnérant et gouvernérent de cette façon le monde et la nation chichimèque des Mexitio. anjourd'hni appelés Mexicains, el c'est de celle manière et dans cet ordre qu'ils se succederent à Tulan et à Guanhillan, « (Tezozomoc, ch. CVII, p. 659 de l'edit, d'Oronco y Berra). La traduction de M. Ternaux-Compans, faite d'après un autre manuscrit porte Mexitin au lleu de Naxitti ; cette version nous semble preferable, bien que Mexitin avec sa forme plurielle soit un nom ethnique et non un nom d'homme ; le manuscrit d'après lequel ont èté faites les deux copies devait être pau lisible en cet endroit et l'un des copistes a pu lim na au lieu de me en premant le troisième jambage de m comme le premier crochet de a, mais du mains il a douné à la fin du nom qui étuit sans doute en abrège une forme grammaticalement correcte. L'autre copiete a bien la le commencement, mais mal restitue la finale abregue. On ne pretend toutelois pas donner ces coujectures pour des certitudes et il faut attendre un nouvel examen des manuscells

retour que Huitzilopochth avait quitté Chicomoztoc, où il laissait sa vieille mère. Cette subdivision du paradis terrestre était en effet gouvernée, non pas par un vieillard (Kronos) comme la Kronie et Tlapallau, ni par de jeunes nymphes, comme l'Ogygie d'Homère, comme les vids, la Tir na n-og et l'Inis Labrada des traditions celtiques, mais bien par une vénérable matrone, comme la citadelle de Saturne l'étnit par Rhéa. 'Nulle part elle n'est aussi amplement décrite que dans l'épisode suivant, '

Montezuma I qui, sans avoir porté aussi loin que ses successeurs les limites de l'empire aztec, l'avait pourtant déjà élevé à l'état de suprématie où le trouvèrent les Espagnols, voulut savoir en quel lieu avaient habité ses ancêtres et ce qu'étaient les Sept-Grottes mentionnées dans les histoires de la nation. A cet effet il manda son coadjuteur Tlacaelel qui était tout à la fois le glorieux chef des armées et un très-sage conseiller. « J'ai résolu, dit-il, de réunir mes vaillants guerriers pour les envoyer bien équipés au berceau de notre race, avec une grande partie des richesses que nous a données le dieu de la création, le seigneur du jour et de la nuit par qui nous vivons ; il les offriront à ceux qu'ils trouveront en ce lieu . Nous savons que la mère de notre dieu Huitzilopochtli était encore en vie lors du départ de celui-ci, peut-être l'est-elle encore. S'il en est ainsi, ils lui remettront ces présents, afin qu'elle jouisse de ce que son fils a gagné par la force de ses bras, par son courage et son génie. » - « Puissant seigneur, répondit Tlacaelel, cette royale conduite ne t'est pas dictée par des mobiles privés, ni par des intérêts humains, mais par quelque divinité

<sup>1)</sup> E. Beauvois, l'Elysée transatt. 277, 283, 288-9, 201-2, 301.

<sup>\*)</sup> Il remplit tout le ch. XXVI de l'Historia de las Indias par le P.D. Duran, t. 1, p. 218-228. C'est certain ment une légende mexicaine que est certain a traduite sans la défigurer par un métange d'idées chrétiennes, comme Teicoomoc l'a fait pour la précédente. On n'eserait toutefois paz affirmer que l'original ait parlé de démons et décrit la mère de Huitzilopochtil comme sale, affrense et d'un aspect infernal, (voy. plus bas. p. 323).

<sup>2)</sup> On peut comparer cotte théorie à celles que les Celtes envuyaient à l'île des Héros et les riveroins de la Nouvelle-Méotide à l'île d'Ogygie ivoy, plus linut, 17 partie, p. 2, 5].

éternelle d'où procède tout bien en ce monde créé; c'est par sa providence, très-sage seigneur, que t'est venue l'idée de cette grande entreprise. Je vais te répondre à ce sujet, mais excuse-moi d'abord d'avoir toujours l'air de vouloir te convaincre par mes raisonnements. Le but que tu te proposes ne peut être atteint ni par la force, ni par la vaillance, ni par la dextérité; il ne l'aut donc pas t'adresser à des hommes de guerre ni à des capitaines entourés d'un grand appareil militaire, puisqu'il s'agit moins de conquerir que de chercher le berceau de nos ancêtres, le lieu de naissance du dieu Huitzilopochtli. Ce sont plutôt des magiciens qui pourront le découvrir par leurs incantations : nos histoires content en effet que cette contrée est maintenant cachée par de grandes broussailles, très épaisses et très épineuses, par des rochers escarpes, et que le tout est couvert de bancs de sable, de lagunes, de marécages, de roseaux, et qu'il serait impossible de s'y recounaître, si ce n'est par l'effet du hasard. Crois-m'en donc il faut des magiciens pour découvrir ce pays et t'en rapporter des nouvelles ; car, bien que nos ancêtres l'aient habité et que ce fut alors un séjour très beau, agréable et délicieux; qu'ils y aient joui d'un complet repos et vécu sans connaître ni la vieillesse, ni la fatigue, ni privation d'aucune sorte, - depuis qu'ils l'ont quitté, tout s'est change en buissons et en chardons, les pierres sont devenues aigues, les herbes piquantes et les arbres épineux 1. Tout s'est retourné contre eux pour les empêcher de reconnaître le pays et d'y rentrer. »

Montezuma, appréciant le bon conseil de Tlacaelel, fit appeler l'historiographe royal, nommé Cuauhcoalt, vieillard très âgé et lui dit: « Vénérable père, je voudrais bien savoir ce que ton histoire contient sur les Sept-Grottes d'où sont sortis nos ancêtres et quel lieu est celui d'où notre dieu Huitzilopochtil les amena.» — « Pnissant seigneur, ce que ton indigne serviteur sait à ce sujet, c'est que nos aïeux habitèrent cette contrèe heureuse et favorisée, nommée Aztlan, qui signifie blan-

n On a vu (plus haut, p. 209-300) qu'après le départ de Quetralcoati le Tamonnchan perdit beaucoup de ses attraits, mais non pas aussi complétement.

cheur. Là s'élève au milieu de l'eau une haute montagne nommée Culhuacan, montagne courbe, parce que la cime est recourbée jusqu'au bas. Il y a sur ses flancs plusieurs cavernes dans lesquelles habitèrent nos ancêtres pendant bien des années, sous les noms de Mexitin (Mexicains) et Asteca (Aztecs). Ils jouissaient de beaucoup de bien-être ; ils avaient en abondance des canards, des hérons, des plongeons, des poules d'eau, des gloussètes; ils entendaient le chant des oiseaux à tête rouge et janne; ils péchaient plusieurs espèces de grands et beaux poissons ; ils jouissaient de la fraicheur des arbres croissant sur ces plages et de fontaines entourées de saules, de sabines, et d'aunes lancés et élégants ; ils allaient en canot et faisaient des jardins flottants dans lesquels ils semaient du mais, du chile (piment), du nauhtli', des haricots, et de tous les légumes que nous mangeons et que nous avons tirés de là. Mais dès qu'ils eurent quiué ce lieu délicieux pour passer en terre ferme, tout se retourna contre eux : les herbes piquaient, les pierres blessaient, les champs étaient pleins de ronces et d'épines, de grands halliers et de broussailles impénétrables. Il n'y avait plus de place pour s'asseoir ou dormir ; tout le pays était infesté de vipères; de couleuvres, d'insectes venimeux, de lions, de tigres et d'autres animaux malfaisants. Voilà ce que contaient nos ancêtres et ce qui est rapporté dans mes anciennes histoires; c'est la puissant seigneur tout ce que je puis dire à ce sujet.

Le roi répondit que c'était la vérité puisque Tlacaelel faisait le même récit. Il ordonna donc de mander et de chercher dans toutes les provinces les magiciens et sorciers capables de trouver ce pays. On lui amena soixante vieillards versés dans la magie : « Vieux pères, dit-il, j'ai résolu de m'informer où est le berceau de la race mexicaine, quel pays c'est anjourd'hui, qui l'habite et si la mère de notre dieu Huitzllopochtii vit encore. Préparez-vous donc à y aller de la mell-leure manière et le plus vite que vous pourrez. » Il fit aussitôt

<sup>1)</sup> Sorte de sarriette (Sallagun, l. XI, ch. VII, § 3, p. 730).

apporter, en grande quantité, toutes sortes de mantes, de vêtements de femmes, de pierreries, d'or, de précieux bijoux, beaucoup de cacao et de teonacaztii, de coton, de roses, de vanille noire; des plumes de toute beauté, les meilleures et les plus grandes; enfin de tout ce qu'il y avait de plus exquis dans ses magasins, et le remit aux magiciens, leur donnant à eux-mêmes des mantes et une solde pour les encourager, avec beaucoup de provisions de voyage.

Ils partirent et, arrivès à la montagne de Coatepec, dans la province de Tulla, ils firent conjointement leurs cercles magiques et leurs invocations au démon, s'endulsant des onguents dont usent encore leurs pareils, et se métamorphosant les uns en oiseaux, les autres en bêtes féroces : lions, tigres, chacals, chats effroyables. Ces conjurations forcerent le démon de leur montrer le chemin et de les transporter, eux et leurs bagages, au lieu d'où venzient leurs ancêtres. Parvenus à une grande lagune au milieu de laquelle était le mont de de Culhuacan, et déposés sur le rivage, ils reprirent la forme humaine. Voyant dans des canots des gens qui allaient à la pêche ou à leurs travaux, ils les hélèrent. Ceux-ci entendant des étrangers qui parlaient leur langue s'approchèrent pour leur demander ce qu'ils voulaient et d'où ils venaient. Apprenant qu'ils venaient de Mexico et qu'ils étaient chargés de chercher la patrie de leurs ancêtres, ils s'informèrent du dien qu'ils adoraient. « C'est le grand Huitzilopochtli, répondirent les magiciens. Nous venons de la part du puissant roi Montezuma et de son coadjuteur Tiacaelel pour visiter la mère de ce dieu, nommée Coatlique, et le lieu habité par nos ancêtres; nous apportons des présents à Coatlique, si elle vit encore, sinon. à ses aïeux et aux ministres qui la servaient. » Les indigènes les prièrent d'attendre et ils allèrent trouver le ministre de Coatlicue à qui ils rapportèrent ce qu'ils avaient appris, « Qu'ils soient les bienvenus, dit le vieillard, amenez les ici. »

Regagnant le rivage avec leurs canots, ils y firent entrer les

Oreille divine, fleur aromatique, selon Sahagun, I. XI, ch. VI, p. 734;
 ch, VII, § X, p. 769; efr., I. IX, ch. VI, p. 564.

magiciens et les conduisirent au mont Culhuacan, dont la moitié supérieure, dit-on, se compose d'un sable si fin, si épais et si mouvant qu'on ne peut en faire l'ascension. Les voyageurs entrèrent dans une maison qu'avait le vieillard, au pied du mont; l'ayant salué avec beaucoup de révérences ils lui dirent : « Vénérable seigneur, tes serviteurs sont arrivés au lieu où ta parole est obéie et où le souffle de ta bouche est rêvêré. v — « Vous êtes les bienvenus, mes enfants! Qui vous envoie? " - " C'est Montezuma et son coadjuteur Tlacaelel, surnommé Ciuacoalt. . ' - « Quels sont ces Montezuma et Tlacaelel : il n'est parti d'ici aucun personnage de ce nom : les sept chefs de tribus s'appelaient Teçacatetl, Acacitli, Ocelopan, Ahatl, Xomimitl, Auexolt, Uicton et Tenoch\*, Il y avait en ontre quatre merveilleux ministres de Huitzilopochtli, dont deux se nommaient Cuauhtloquetzqui et Axoloua. » - « Nous confessons que ces seigneurs nous sont inconnus et que nous ne les avons jamais vus, parce que tous sont morts. Nous en avons entendu parler quelquefois. » — « O seigneur du monde! s'écria le vieillard stupéfait. Et qui les a tues? car tous ceux qu'ils ont laissés ici sont encore vivants. Mais par qui sont-ils remplaces? » — « Par les descendants de ceux que tu as nommés. « — « Quel est le père et ministre actuel du dien Huitzilopochtli?» — « Un grand prêtre nommé Cuauhcoatt, [l'historien précité], à qui il parle et dicte sa volonté. . - a Avez-vous vu le dieu, avant votre départ, et vous a-t-il dit quelque chose? --« Non, il ne nous a ni donné d'ordres, ni même parlé. C'est le roi et son coadjuteur qui nons ont envoyés. » - « Ne donnerat-il pas avis de son retour? reprit le vieillard. Il a promis de revenir, et sa pauvre mère l'attend de jour en jour, si triste et éplorée que rien ne peut la consoler. Il aurait été bien à pro-

<sup>&#</sup>x27;) Cihua lemme et Coult serpent; par extension dignitaire femelle, l'empereur titulaire était ceosè le male. Ce mot composé avait fini par signifier: lieutenant, coadjuteur.

I Il en cite huit. Si, au lieu de séparer les deux premiers soms par une virgule, on les joignait par un trait d'union, on aurait l'equesteli-Acacilli, qui pourrait bien être une cogruption de Cencati-Mexitii (Quetraleoatlie Mexicule. Voy. plus haut, p. 317, nete 3. Cir. pourtant D. Duran, t. 1, p. 47).

pos que vous eussiez vu Huitzilopochtli et parle avec lui: » — » Seigneur, répondirent-ils, nous avons fait ce que nos maîtres nous ont commandé et nous apportons une offrande à la grande Dame, avec ordre de la saluer et de lui remettre à ellemème une partie du butin et des biens dont jouit son fils. » — « Eh bien! Prenez votre fardeau et venez. »

Ils chargèrent les présents sur leur dos à et suivirent le vieillard qui commença à gravir la montagne avec une grande légèreté et sans fatigue, tandis qu'ils enfonçaient dans le sable et ne marchaient qu'avec peine et efforts. Leur guide, tournant la tête, vit que le sable leur montait jusqu'au genou. « Qu'avez-vous? leur dit-il. Vous n'avancez pas ? Dépêchez-vous ! » Voulant le suivre, ils restèrent empêtrés jusqu'à la ceinture, et comme ils ne pouvaient bouger, ils crièrent après le vieillard qui allait avec tant de vitesse qu'il paraissait ne pas toucher le sol. «Qu'est-ce qui vous prend, Mexicains ? leur demanda-t-il. Qu'est-ce qui vous a rendus si pesants? Que mangez-vous dans votre pays ?" - " Nous vivons des aliments qu'il produit et nons buvons du cacao, » - « C'est cette nourriture et cetto boisson qui vous rendent lourds et pesants et ne vous laissent pas voir le lieu où vécurent vos ancêtres. Voilà pourquoi vous êtes soumis à la mort. Vivant dans la pauvreté et la simplicité nous n'usons pas des richesses que vous apportez. Donnez-les moi et restez ici, pendant que j'appellerai la Dame de ce pays, pour que vous la voyiez. » En prenant une des charges sur ses épaules, il l'enleva comme une paille et revint successivement chercher les autres qu'il monta avec une grande facilité.

Lorsqu'il ent fini, vint une temme de grand âge, à en juger par son aspect. D'une laideur et d'une malpropreté dont on ne peut se faire idée, elle avait la figure si sale et si noire qu'on l'eût prise pour une habitante de l'enfer. Pleurant amèrement, elle dit aux Mexicains: «Soyez les bienvenus, mes enfants. Sachez que, depuis le départ de mon fils, votre dieu Huitzilopochtli, je vis dans les gémissements et la tristesse, en atten-

<sup>1)</sup> Les Mexcains o't yout par d'animaux domestiques pour trainer et porter les charges, ne faisaient les transports qu'à dos d'homme.

dant son retour. Depuis ce jour, je ne me suis pas lavé la figure : ' je n'ai pas passé de peigne dans mes cheveux, ni changé de vêtements, et mon deuil durera jusqu'à ce que mon fils revienne. Est-il vrai que vous soyez envoyés par les seigneurs des sept tribus qu'il a emmenées d'ici ?» Levant les yeux et, voyant une femme si affreuse et dégoûtante, ils se prosternérent avec effroi devant elle. « Grande et puissante Dame, dirent-ils, nous n'avons ni vu ni entendu les seigneurs des Calpullis,\* mais nous venons de la part du roi Montezuma et de son coadjuteur Tiacaelel Cinacoatl pour te visiter et chercher le berceau de leurs ancêtres. Nous sommes chargés de te baiser les mains et de t'informer que Montezuma règne actuellement dans la grande cité de Mexico. Ce n'est pas le premier roi ; il a eu quatre prédécesseurs : Acamapichtli, Huitzilihuitl, Chimalpopoca, Itzcostl. Son nom est Ueue Montezuma. Les autres ont été éprouvés par la faim, la pauvreté et de grands travaux, et ils ont été tributaires d'autres pays ; mais aujourd'hui la cité est libre et prospère, des routes ont été ouvertes vers la côte et dans tout le pays; la sécurité y règne. Mexico est la maîtresse, la reine des cités ; toutes lui obéissent ; elle a des mines d'or. d'argent, de pierres précieuses et un magasin de plumes brillantes. Pour que tu t'en assures, le roi t'envoie en présent des richesses dont jouit ton merveilleux fils Huitzilopochtli; e est lui qui a gagné avec son bras, son courage et son intelligence, ce que nous a donné le Seigneur du monde, du jour et de la nuit. w

Un peu apaisée, elle reprit : «Soyez les bienvenus, mes fils; je fais mes compliments à vos chefs. Mais dites-moi : les vieil-

<sup>4)</sup> Ce n'était pas le résultat d'une dégoûtante négligence, mais la manière de témoigner son chagrin, pendant tout le temps du déuil, chez les Mexicules (D. Buran, Hist. de las Indias, ch. XVIII, t. I, p. 555).

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup>) Temples, lieux de retraite des prêtres et des grands personnages (Sahagun, l. I, ch. XIX, p. 40; append. du l. 11, p. 182).

D'antres evrivains orthographient huhue qui signifie ancien. Duran supprime le h, et il écrit Vitzilivitt, Vitzilippochtti, Cemae. Comme ce travail ne s'adresse pas aux linguistes, nous avons rétabli l'orthographe normale, afin de ne pas découter le lecteur. C'est par inadversance que Montezuma I lui-même se qualifie de Ueue (vieux) par opposition à son successeur Montezuma II Xocoyotzin (le jeune), contemporain de Cortés.

lards qui sont partis d'ici vivent-ils encore? » - « Ils ne sont plus de ce monde; nous ne les connaissons pas; il n'est resté d'eux que leur ombre et des souvenirs. « Donnant de nonveau cours à ses lamentations, elle s'écria : « Qui les a donc fait mourir, puisque ici leurs compagnons sont tous en vie? Mais qu'apportez-vous là? Sont-ce des provisions de bouche. » -" Il y a des aliments et des boissons: le cacao se boit; le reste est pour mélanger avec lui ou pour manger. » - « C'est là ce qui vous rend pesants et vous gêne pour monter. Et ces mantes, ces plumes, ces bijoux, est-ce là le costume de mon fils?" -« On l'en pare en effet, parce qu'il est maître de toutes ces richesses. " - " Fort bien, vous me tranquillisez; mais diteslui bien d'avoir pitié de moi et des souffrances que j'endure loin de lui. Voyez comme je vis dans le jeune et les austérités à cause de lui. Sachez qu'il me dit en partant : Mère, je ne tarderai pas longtemps à revenir, pas plus qu'il ne faudra pour conduire ces sept tribus dans la contrée qui leur est promise. Dès que je les y aurai établies et réconfortées, je prendrai le chemin du retour et ce sera à l'époque fixée, lorsque les années de ma pérégrination seront accomplies. Pendant cet espace de temps, j'aurai à faire la guerre à toutes les provinces, cités et localités, pour les assujettir à mon service. Mais dans le même ordre que je les aurai conquises, des étrangers me les enlèveront et m'expulseront de cette terre. C'est alors que je reviendrai ici, parce que ceux qu'auront dompté mon glaive et mon bouclier se tourneront contre moi et s'efforceront de me renverser, mes armes et moi nous roulerons sur le sol. Mon temps sera accompli et je fuirai pour rentrer dans votre giron, ma mère.Jusque-là il n'y a pas à se mettre en peine. Ce que je vous demande, ce sont deux paires de chaussures, une pour aller, une pour revenir; non, donnez m'en quatre. - Mon fils, lui répondis-je, allez et bonne chance, mais ayez soin de ne pas tarder à revenir au temps fixé. - Il paraît, mes enfants, qu'il dott se trouver bien là-bas, puisqu'il y reste, puisqu'il ne se souvient et ne se soucie plus de sa mère éplorée. Je vous recommande de lui dire de me rejoindre de suite. Et pour lui rappeler que je désire le revoir et que je suis sa mère, donnez-lui cette mante de nequen et cette ceinture de même étoffe, pour qu'il s'en revête. »

Ils partirent avec ces présents et ils étaient encore sur la pente de la montagne, lorsque la vieille les appela pour leur montrer comment les habitants du pays se rajeunissaient. Le vieillard décrépit se mit à descendre ; plus bas il allait, plus jeune il devenait, et lorsqu'il arriva près d'eux, il avait l'air de n'avoir que vingt ans. " - " Vous m'avez vu comme un adolescent, dit-il : je vais remonter, mais je ne serai pas à la moitié de la pente sans paraître plus âgé. » Il gravit de nouveau le mont et, se retournant à mi-chemin, il avait l'air d'un homme de quarante ans ; vingt pas plus haut, il ressemblait à un vieillard - « Voilà, leur dit-il, la manière dont on s'y prend pour changer d'age; aussi tous ceux que vos pères ont laissé ici sont-ils en vie sans exception. S'il n'en est pas ainsi pour rous c'est à cause du cacao que vous buvez et des aliments que vous mangez; ils vous ont corrompus et détériores; les mantes, les plumes, les richesses que vous avez apportées et dont vous faites usage, ont achevé de vous perdre. « Mais pour ne pas être en reste et ne pas les laisser partir les mains vides, il prit de toutes les espèces d'oies, de canards, de hérons, d'oiseaux de mer qui vivent dans cette lagune et de toute sorte de légumes et de roses que produit la terre, et, en faisant de grands chapelets, il les leur donna avec des mantes de nequen et des ceintures, les unes pour Montezuma, les autres pour Tlacaelel. Après s'être excusé de n'avoir rien de meilleur à leur envoyer il les congédia.

Les magiciens ayant de nouveautracé leurs cercles, fait leurs conjurations et leurs onctions, se changèrent en animaux pour

f) La gente pobre vestia de nequen, que es la tela gruesa y basta, que se hace del maguei. (Torquemada, Mon. Indiana, l. III, ch. XIX. t. 1, p. 283).—Ce n'est pas sans intention ironique que la mère de Huitrilopochtii lui envoie une étolle faite de grossières libres d'agave et affectée au costume des gens pauvres. Dans toute cette légende, elle proteste contre le luxe qui amollit les Maxicains et finit par les réndre incapables de maintenir leur indépendance.

retourner au Coatepec où ils reprirent leur forme naturelle; mais en se comptant ils trouvèrent qu'il manquait vingt d'entre eux, c'est-à-dire le tiers. Quelques-uns pensèrent que ceux-ci avaient été dévorés par les bêtes féroces et les oiseaux de proie qu'ils avaient rencontrés. Mais il ne devait pas en être ainsi ; c'était plutôt le démon qui les avaient décimés pour se payer de son travail. Car l'histoire rapporte qu'ils firent en dix jours à l'aller, et huit au retour, un trajet de plus de trois cents lieues. Arrivés à Mexico ils déposèrent les présents devant Montezuma, lui rapporterent tout ce qu'ils avaient vu et entendu dans la terre d'Aztlan et de Culhuacan; décrivirent la fertilité du sol, la fraîcheur des bosquets, la manière de s'y procurer des vivres; en faisant sur l'eau des jardins flottants pour y cultiver des légumes; parlèrent de la grande abondance et de la variété des poissons, et des produits de toutes sortes; du doux ramage des oiseaux gros et petits; de la succession des récoltes, quelques plantes commençant à pousser tandis que les autres étaient en fleurs, en fruits, on même en pleine maturité, de sorte que la famine ne pouvait s'y taire sentir. Ils n'oublièrent ni les lamentations de la mère de Huitzilopochtli ni son étonnement d'apprendre la mort des compagnons de celui-ci, ni la manière de se rajeunir ou de se vieillir en montant ou descendant la pente de Culhuacan, ni les leçons du vieillard. Montezuma et Tlacaelel se mirent à pleurer en songeant à lours ancêtres et furent pris du désir de visiter leur berceau. Après avoir récompensé les magiciens, ils firent porter au temple de Huitzilopochtli les présents que sa mère lui envoyait. Effrayés de ce qu'avait dit Coafficue sur la perte des conquêtes faites par les Aztecs et le retour de leur dien au lieu d'où il était sorti, ils s'enquirent de ceux qui devaient prévaloir contre eux. En cherchant avec toute la diligence possible, en étudiant leurs antiquités, leurs écritures [paintures] et les prophéties, ils trouvèrent que des fils du soleil devaient venir de l'Orient pour expulser leur dieu et les exterminer eux-mêmes.

<sup>1)</sup> lei finit le ch. XXVII, à la page 228; on y afoute le commencement du chapitre suivant, p. 229 de l'ouvrage de Duran.

Nous avons fini de passer en revue les sources de la mythologie mexicaine et d'en extraire, pour les analyser et les commenter, les légendes et les traits qui concernent les relations des vivants avec le paradis terrestre. Il nous reste à parler des morts qui y trouvaient asile, comme les enfants, les gens foudroyés, les noyés, les lépreux, les verolés, les galeux, les goutteux et les hydropiques. Les premiers y étaient admisparce que les sacrifices offerts aux Tialocs, comme à leurs correspondants celtiques, les Fomors, consistaient principalement en enfants, ' qui continuaient à vivre au Tlalocan dans la gioire et l'allégresse. 2 Quant à ceux qui étaient morts naturellement « avant de connaître le péché, dans l'état d'innocence et de virginité, » 'ils n'allaient pas non plus en enfer, mais une autre subdivision du paradis terrestre leur était réservée : c'était le Tonacaquauhtitlan [le bocage de notre vie], où s'élevait le palais de Tonucatecutti [Seigneur de notre vie]. « Leurs âmes se trouvent en des lieux de délices où régne l'abondance, parce qu'ils sont morts aussi nets que des pierres précieuses et de fins saphirs. . Les novés et les gens foudroyés passaient pour être aimés des dieux, et pour avoir été ravis au paradis terrestre 1 où règne, en effet, Tlalocatecutli, le dieu de la fondre et de l'eau. C'est peut être à ce dernier titre qu'on lui attribuait aussi les goutteux et les hydropiques ; mais c'est une simple conjecture. Nos sources ne disent pas non plus pourquoi les vérolés, les galeux et les lépreux entraient au Tialocan; mais comme ils étaient tous affligés de maladies de la peau, il était naturel qu'ils allassent

<sup>1)</sup> Sahagun, Hist. gen. appendice du l. III, ch. II, p. 215; - Torquemada. Mon. Indiana, 1. III, ch. XI.VIII, t. I, p. 529.

<sup>2)</sup> Voy. plus haut, 1. part. p. 28, notes 1, 2, 3.

a) Tenian creido que (los ninos que avian sido muertos y sacrificacios, a houra de los dioses Tlaloques] estaban vivos, y vivian con los dioses Tlaloques en suma gloria y celestial alagris. (Torquemada, Mon. Indiana, I, VIII, ch. XIV, t. II, p. 151).

<sup>4)</sup> Sahagun, I. VI, ch. XXI, p. 401. 1) Cir. l'arbre de la vie dans la Genèse. II, 0.

<sup>4)</sup> Saliagun, ibid. p. 461. i) ld, ibid,

rejoindre Quetzalcoatl, le patron des vérolés, \* et son pendant grec : Hercule gangrené par la tunique de Nessus.

L'Elysée des Mexicains et celui des Celtes, comme on l'a vu, ont en commun la verdure perpetuelle, le printemps sans fin, la jeunesse et l'immortalité dont jouissaient leurs hôtes. S'il ne se ressemblaient que par ces côtés, il n'y aurait pas de raison de penser que l'un est la copie plus ou moins défigurée de l'autre : car ces analogies ne prouvent rien, faisaut partie integrante de toute conception du paradis terrestre. Mais il en est d'autres qui, pour être moins naturelles et plus contingentes, sont d'autant plus concluantes. On en a déjà signalé quelques-unes, comme la présence simultanée, dans le Tlalocan et le Mag Mell, de deux dieux ennemis, qui représentent même des principes opposés : Tezcathipoca-Huemac et Quetzalcoatl d'une part : Tethra et Ogma de l'autre. La lutte qui avait commencé entre ces deux derniers, pendant leur vie terrestre, en Europe, se prolonge entre les mêmes en Amérique, après leur sortie de l'Elysée. La doctrine de la palingénésie, qui était en honneur aussi bien chez les Mexicains que chez les Celtes. explique comment Tethra put devenir Tezcatlipoca qui se transforma lui-même en Huemac; et comment Ogma, inhumé dans un tertre d'Irlande, put s'incarner dans le sein d'une mortelle à Chicomoztoc pour reparaître au Mexique sous le nom de Quetzalcoatl. Ceux-ci, tous deux adversaires d'un dieu cruel qui exige des hécatombes d'hommes et d'enfants, abolissent ce culte sanguinaire et se font les propagateurs d'une civilisation plus avancée ; ils inventent l'un et l'autre une sorte d'écriture. Leurs compagnons respectifs, les Tuatha Dé Danann et les Toltecs du Tamoanchan, ne se ressemblent pas moins. Ce sont les génies des sciences, des lettres et des arts; aussi bien peut-on constater, en combinant les traditions grecques,

<sup>&#</sup>x27;) « Abogado de las bubas, » dit le P. Duran (t. II, p. 123). — Selna les Anates de Guauktitian (dans l'append. au t. II, de Duran, p. 72). son corps était « lieno de pudricion. » L'origine de ce mai nous est inconnue; mais Queltalcoall, comme Hercule, y mit fin en se précipitant dans un brasier, (ld. ibid. p. 74).

celtiques et mexicaines, qu'ils forment une seule race mythique. Ayant passé par la Grèce et partis d'Irlande pour les pays transatlantiques, les compagnons de Héraklès-Ogmios sont signalés, dès le temps de Sylla, à Chicomoztoc, sur les rives de la Nouvelle, Méotide ou lagune de Teoculhuacan. Malgré la distance, ils n'avaient pas encore oublié leur origine et ils continuaient à envoyer des offrandes, sinon au berceau de leur race, du moins à une de leurs principales stations, à Tulan-Tlapallan, la Thulé des classiques, l'Ogygio de Plutarque, où il y avait un célèbre oracle de Kronos. Ils en étaient encore bien plus éloignés, lorsque Quetzalcoatl y alla chercher un remède contre la vieillesse.

La convergence des traditions celtiques et mexicaines vers l'île merveilleuse est la meilleure preuve de leur origine commune : les unes doivent être les échos des autres. Ce point admis, il n'est pas difficile de déterminer lesquelles sont primitives, lesquelles sont dérivées. Les Celtes affirment que leurs dieux de l'Elysée ont émigré vers l'ouest, à travers l'Atlantique, les Mexicains reconnaissent que les leurs sont venus de cette direction ; leur accord ne laisse donc aucun doute sur le mode de propagation de ces mythes paradisiaques. C'est l'Ancien-Monde qui les a conçus et transmis au Nouveau par l'intermédiaire des Celtes. Les Mexicains les ont reçus presque passivement sans leur donner le développement qu'ils comportaient. Que Héraklès-Ogmios ait été primitivement le soleil ou le génie de la civilisation, il devait disparaître du côté opposé à celui d'où il était venu ; c'est la marche de l'astre anquel fait allusion le surnom d'Ogma (Grian ainech = à la face solaire); c'est également celle du progrès, qui va toujours de l'avant et qui ne rétrograde pas vers son point de départ. Puisque Quetzaicoatl avait commencé par être soleil, il aurait dû se coucher à l'Occident comme Ogma ; là où les Celtes disaient l'Atlantique ; leurs imitateurs auraient dû traduire par le Pacifique; mais non, ils ont servilement reproduit la légende primitive, sans comprendre que le berceau de Quetzalcoatl ne pouvait être en même temps son tombeau,

comme il avait été celui d'Ogma. Ils ont donc traité les avatars de ce dernier comme de simples personnages historiques, qui tous venaient de l'Est, y retournaient après avoir échoué dans leur mission et qui devaient en sortir de nouveau pour la reprendre, délivrer leurs sectateurs, faire régner parmi eux la justice et la paix', et réaliser ainsi l'idéal de la Terre promise (Tamoanchan ou Tir tairngire). L'un d'eux au moins s'était même, sous l'influence des idées chrétiennes, transformé en Messie, les Mexicains ayant rattaché au mythe de Quetzalcoatl une grande partie de ce qu'ils avaient retenu des doctrines des Gaöis de l'antiquité ou du moyen âge.

Dans le cours de cette étude, on s'est efforcé de restituer la physionomie d'Ogma en la complétant par celle de Héraklès; d'Hercule, et d'Ogmios, ses frères, pour la comparer à celles de ses avatars les différents Quetzalcoatl. Il fallait que les points de ressemblance entre l'ancêtre et ses descendants fussent bien nombreux et bien frappants, pour que l'on en put distinguer encore quelques-uns chez des personnages appartenant à des nationalités si différentes et sépares par l'immensité de l'Atlantique, on que les traits caractéristiques fussent bien prononcés pour que les effets de l'atavisme se fissent sentir au bout de tant de générations. D'autre part, si l'on considère que les portraits d'Ogma et de Quetzaicoati n'ont pas été peints au vif, mais que nous avons seulement des copies effacees, fragmentaires, imparfaites, et que celles-ci, pour arriver jusqu'à nous, ont dû passer respectivement par l'intermédiaire des Espagnols ou des Gaëls chrétiens, on sera étonné de ce qu'elles aient encore un air de famille. Voith pourtant un fait positif que nous avons interprété à notre façon; il est loisible d'en chercher une autre explication, mais il n'est pas permis de le nier!

E. BEAUVOIS.

<sup>1)</sup> a Enviarià sus hijos à que los gobernasen y mantuviesen en par y justicia » (Paroles de Montenima à Cortès, dans Gomara, Conq. des Mexico, t. I. p. 34. du recueil de Vedia. Cfr. Torquemada, Mon. Ind., l. IV, ch. XLVII, t. I. p. 452). — « Guando estos vinieren cesaran todas las guerras y en toda parte del mundo habra par y amistades » (Prophétie sur le retour de Quetzalcoati, dans Mendiets, Hist. ectes. Ind., l. III, ch. II, p. 480).

# LE CULTE DES ANCÈTRES

## ET LE CULTE DES MORTS

### CHEZ LES ARABES

PAR IGNACE GOLDZIHER

I.

Nous avons déjà eu l'occasion de signaler dans cette Revue certains éléments du culte des ancêtres et des héros chez les Arabes, qui n'ont pas encore assez subi l'influence de l'Islam et qui ne sont pas pénétrés de l'enseignement de Mohammed.¹ Le jecteur voudra bien se souvenir que nous avons insisté sur la protonde différence entre le culte des saints, tel qu'il s'était développé chez les Bédouins,¹ et le culte des saints dans l'Islam proprement dit. Le premier, en effet, ne doit être considéré que comme une forme renforcée des hommages rendus aux ancêtres et aux héros de la tribu. De même l'attachement opiniâtre des Arabes païens à la Sunna de leurs pères s'est présenté à nous comme une conséquence intime de cette véné-

2) Revue de l'Histoire des Religions, T. II, p. 342 et suiv.,

<sup>1)</sup> Cet article a été rédige en Allemand. La traduction française a été revue par l'auteur. (Note de la Réduction).

a) Burckhardt. Voyoges en Arabie; trad. française par Eyries (Paris 1835).
T. III p. 187 : « Il y a pen de tribus de Bedouins, dans le territoire ou du

moies a peu de distance desquelles on ne trouve pas le tombeau d'un santon

ou d'un sheikh revèré : c'est à lui que tous les Arabes du voisinage saires sent leurs vœux. Ces tombeaux sont genéralement visités une fois l'an par un

grand combre d'Arabes qui viennent y immoler les victimes pronnées durant

<sup>·</sup> l'année précédente... La vénération que ces Ecdouins unt pour un saint

ration pour les ancêtres ; et à ce propos nous avons rappelé les plaintes amères constamment proférées par Mohammed dans le Ooran contre le traditionalisme de ses compatriotes païens, qui constituait le principal obstacle à la propagation de son enseignement. Ce ne sont pas là de simples formules stéréotypées, comme on serait autorisé à le croire d'après leur usage réitéré par le prophète dans des formes presque complètement identiques. Nous trouvons chez les Arabes des documents attestant ces dispositions diamétralement contraires à la nouvelle doctrine, et dans lesquels ils en appellent, pour la repousser, aux « traces de leurs ancêtres » et aux traditions « où se retrouvent leurs pères. » Tel est, entre autres, le poème dans lequel Ka'b b. Zuhejr, encore rigoureusement païen, prononce des imprécations contre son frère Budjejr qui s'est converti à la doctrine de Mohammed:

- . Tu as quitté le droit chemin (al-huda) set tu l'as suivi ! helas ! où t'as-t-on conduit !
- . Vers une manière d'être, où lu ne retrouves mi père ni mère. et où tu ne rencontres aucun frère qui l'ait adoptée. »

A quoi Budjejr, l'adepte de Mohammed répond :

La religiou (din) du père Zuhejr? ce n'est rien cette religion,
 ct la religiou d'Abu-Sulma (le grand père), je la méprise.

Il est vrai qu'un pen plus tard Ka'b aussi rejette les dieux Al-Lat et Al-Uzza, et qu'il devient le panégyriste du prophète et de sa doctrine.

En tenant compte de cette disposition de l'esprit arabe, on comprend que les Qoreishites aient commencé par prendre à la légère l'enseignement « du jeune homme de la famille d'Abd al-Muttalib qui répète ce que lui dit le ciel »; ils n'y ont vu tout d'abord que la chimère inoffensive d'un original exalté, et

2) Cette expression est sans donte employée par les paiens dans un sens iropique. Mohammed at ses adhérents se plaisaient a désigner ainei feur doctrine

al lours contumes.

<sup>1</sup> M. L. Deceme a consigné d'excellentes observations sur la puissance de la tradition et des coutumes anciennes chez les veritables Arabes dans l'Introduction à sa traduction française de l'ouvrage de Me Anna Biunt : Pélermage es Nedid, bereean de la race arabe (Puris 1882). p. XLVII et suiv.

<sup>&</sup>quot;j Bannt Su'ad ed. Guidi p. 4-5.

ne lui ont fait une opposition passionnée qu'à partir du moment où Mohammed ne s'est plus borné à l'attaque de leurs dieux, mais « a condamné également leurs pères, morts dans l'incrédulité; alors seulement ils commencerent à le hair et à le poursuivre \*\*. " O Abû-Talib, dirent-ils en se lamentant, le « fils de ton frère méprise nos dieux, condamne nos prati-· ques religieuses, déclare nos mœurs barbares et fait passer

« nos pères pour des impies. » \*

Sans emboîter le pas derrière l'école de « l'évhémérisme moderne, » récemment remise en honneur par Herbert Spencer, \* on est donc autorisé à signaler le culte ardent du passé et de ses représentants comme l'un des facteurs moraux, ou plutôt religieux, de la vie spirituelle chez les Arabes paiens, et à y voir l'une des rares inspirations religieuses de quelque valeur que présente l'esprit arabe. Il s'est manifeste d'une façon formelle dans certains usages que l'on range ordinairement dans la catégorie des pratiques religieuses. Nous avons déjà mentionné leur habitude de s'arrêter dans la vallée de Mina, après avoir terminé les cérémonies du pèlerinage, pour célébrer par des chants les hauts faits de leurs pères, à peu près comme les anciens Romains chantaient dans leurs banquets les louanges de leurs ancêtres. Dans le même ordre d'idées nous pouvons rappeler que les Qoréjshites de l'époque païenne avaient coutume de jurer par leurs ancêtres, et que Mohammed dut interdire de pa-

<sup>5)</sup> Ibu Sa'd dans Sprenger. Mokummed sein Leben und seine Lehre 1, p. 357. <sup>2</sup>) Ibn Hisham p. 17, Cfr. 183, 186, 190, Al-Tabari, T. I. p. 1175, 1185.

<sup>2)</sup> Parmi les défenseurs de la thèse d'après laquelle le cuite spontané des aucetres et des héros serait la forme historique primitive de toute religion, il y a même quelques auteurs qui considérent également ce cuite des ancêtres comme le plus haut et le mailleur degré du développement religioux. De ce nombre est M. G. Eugène Simon, ancien consul de France en Chino; entraine par son enthousiasme pour la valeur morale de ce culte il en fait un éloga dithymenbique dans un article de la Nouvelle Revue (1883, T. XXI, p. 402 et suiv.), intliuie : « La famille chinoise ». « Dans quelle religion, s'eczie-t-il en guise de constu-

<sup>\*</sup> sion, dans quelle civilisation pourrait-on trouver de plus puissantes sollisitaa tions au progrès, à l'effort ? a

<sup>1)</sup> Le cuite des saints etc. p. 347.

reils serments et prescrire de ne jurer que par le seul nom d'Allâh.

Chez certaines tribus les tombeaux des ancêtres semblent aussi avoir bénéficié d'une considération particulièrement solennelle. C'est là du moins ce qui paraît ressortir d'un vers de Hassan b. Thábit, dans son poème en l'honneur des Ghassanides de Syrie:

« Les descendants de Djafna, autour de tembeau de teur ancêtre, autour du tembeau du noble, de l'illustre Ibn Mâria. » 2

Il ne s'agit ici, évidemment, que d'un cas particulier et local, qu'il serait imprudent de généraliser pour en déduire des conclusions plus étendues, comme on le fait trop souvent lorsqu'on a'occupe du culte des ancêtres. Nous n'en avons nullement l'intention. Toutefois nous devons à ce propos attirer l'attention sur le fait, que certaines tribus arabes ont conservé intacte la tradition du tombeau des ancêtres jusqu'à une époque bien postérieure, par exemple la tradition concernant le tombeau du patriarche des Tamîmites à Marran, et celui du patriarche de la tribu de Qudâ'a, sur une montagne de la côte d'Al-Shihr, dans la région d'Hadramaut, où se trouvait primitivement le siège de la tribu qui porte son nom, avant qu'elle n'eût émigré vers le nord.

Le culte des morts touche de près au culte des ancêtres. Il n'y a entre ces deux formes de la piété qu'une différence relative; le premier, en effet, s'adresse à des générations plus rapprochées, tandis que le second a pour objet des êtres appartenant aux temps les plus reculés. En ce qui concerne les Arabes, nous disposons d'un plus grand nombre de renseignements pour déterminer la nature du culte qu'ils rendent

1) Al-Buchari , Mandgib al-tangir nº 26 ; Tauhid. uº 13.

4) Jagat IV, p. 479.

a) Dienn de Hamin (ed. de Tunis, p. 72), dans Al-Ja'qubl, Historiar (ed. Houtsma I. p. 238, 12). Le vers est cité par Al-Mejdánl, Amthal (ed. Bulay, I. p. 204). Cir. Reiske. Prima lines: historia regnorum arabicorum p. 81. — Voyez aussi, à propos de cette question, Diana de Nabigha al-Dhubjant I. v. 6 (dans la collention d'Ahlwardt) et Wetzstein, Reisebericht über Haurin und die Trachenen p. 118.

<sup>1)</sup> Wüstenfold. Register zu den genealogischen Inbellen, p. 138.

aux morts que pour établir en quoi consiste leur culte des ancêtres. Lorsque nous mentionnons ce dernier chez les Arabes, il est d'ailleurs bien entendu que nous n'admettons en aucune façon qu'il ait eu chez eux à beaucoup près une importance aussi grande que celle que M. Fustel de Coulanges lui assigne dans la religion des Grecs et des Romains. On cherchera en vain une pareille adoration des ancêtres chez les Arabes, à l'exception, du moins, des Arabes du Sud chez lesquels on a constaté un culte des ancêtres plus développé . Mais nous les avons laissés en dehors de notre étude. Nous maintenons uniquement ceci, que parmi les tendances fondamentales qui ont inspiré aux Arabes leur conception du monde moral, la glorification des ancêtres figure comme un principe actif.

#### II.

Le Qoran mentionne parmi les objets auxquels les Arabes païens rendaient un culte les ançab ou nuçub. Il les proscrit au même titre que le vin, le jeu de mejsir et les autres choses condamnées par l'Islam; \* il défend de manger la viande des bêtes qui ont été abattues sur ces objets on en leur honneur. · N'offre point de sacrifices aux nuçub dressés; n'adore point « les hauteurs ; n'adore que Dien seul, » dit al-A'sha dans son poème en l'honneur de Mohammed. Ançab, dont l'étymologie est identique à celle de maccebha dans l'Ancien Testament,1 désigne les pierres dressées auxquelles les Arabes païens adressaient un culte. En général on applique ce nom aux pierres qui entouraient la Ka ba et auprès desquelles les Arabes ont du offrir des sacrifices. Nous avons cependant des

<sup>1)</sup> Voir par exemple : D. H. Müller, Sudarabische Studien (Vienne, 1877), p. 35 du tirage à part (Memoires de l'Académie de Vienne, classe de philosophie et d'histoire, T. LXXXVI, p. 435). \*) Sur. V, v. 92.

<sup>3)</sup> Ibid, v. 4,

<sup>1)</sup> Ed, Thorbecke, v. 20, Morgenlandische Forschungen, p. 258,

<sup>2)</sup> Cfe. Stade, Geschichte des Volkes Israel dans l'Allgemeine Geschichte d'Oncken, p. 450,

preuves certaines que l'on dressait également de pareils ançab auprès des tombeaux, spécialement de ceux qui renfermaient les cendres des héros, et qu'ils y étaient l'objet d'une vénération qui était provoquée par le tombeau lui-même. 'On désignait aussi de semblables monuments funébres par le nom de nacâ'ib (sing. naçība), qui est dérivé de la même racine que nuçub. C'est ainsi que le poète Sulejm b. Rib'i s'écrie dans une élégie sur son frère (v. 5):

 En vérité l'affligé qui mutile sen visage (pour exprimer sa douleur) n'est pas plus vivant que le défunt pour lequel en dressa les monuments funébres (naç&ib), »;

Autour du tombeau de Hâtim, de la tribu de Tejj, 2 celbère par sa générosité, les contemporains reconnaissants dressent des ancâb se faisant face réciproquement et ressemblant à des pleureuses. Un homme appelé Abû-l-Chejbarî passa auprès de ce tombeau en compagnie de quelques membres de sa tribu et, s'y étant arrêté pour la nuit, il s'écria : « O Abû Dja'far, sers à manger à tes hôtes. » Comme on lui reprochait d'invoquer de la sorte des ossements desséchés, il répondit : Chaque Tejjite est convaincu que personne ne s'arrête auprès de ce tombeau sans que l'hôte qui l'habite ne lui offre à manger. A la fin cependant il fut vaincu par le sommeil. Mais, lorsque le jour commença à poindre, il se leva en sursaut et s'écria d'un ton lamentable : " Malheur à mon coursier! J'ai vu Hâtim sortir du tombeau, un couteau à la main, et égorger mon coursier. » En effet, ses compagnons incrédules ne tardèrent pas à découvrir la pauvre bête agonisante; et ils la mangérent en

<sup>\*)</sup> Cfr.le mot gharijjun que l'on interprète ainsi : « nupub sur lequel on abattait généralement les sacrifices Asha'ir. « Le même mot signific aussi : monument funébre ; p. e. le célèbre Al-gharijjin dans Kôfa, Jagat III, p. 790, 10.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup>] Wright, Opusculu arabica p. 104, 7. Pour le fond voyez ; ibid. p. 165, 6. On trouve aussi le mot AJAT pour indiquer un monument sépuloral ; Elegio de Mutammim b. Nuwejra v. 18, dans Nöbieke. Beiträge zur Kenntnissteller Passic der altes Araber, p. 99.

<sup>\*)</sup> Notre document place le tombese à Taba'a, une localité du Nedjd. Il y aurait su là des tombesux d'Adites, que les Arabes vénéraient d'une façon toute particulière, Jaqui I, p. 823, tv. D'autres documents youlent que le tombesu fut sur le 'Uvràrid, une montagne du territoire de Tejj; ind. III, p. 740, I3.

commun. A peine avaient-ils repris leur voyage, qu'ils virent s'approcher un cavalier au galop, qui demanda Abû-l-Chejbarî et lui apprit qu'il avait entendu en rêve son père Hâtim raconter comment un certain Abû-l-Chejbarî avait fait un pressant appel à son hospitalité, et comment lui, Hâtim, avait obtempéré à cette requête en sacrifiant le propre cheval de son hôte.

Après sa mort le héros de la tribu est censé posséder les mêmes qualités et les mêmes vertus qui le distinguaient pendant sa vie; son tombeau doit offrir à tous ceux qui recourent à sa protection ou à son aide les mêmes avantages que leur aurait assurés sa tente, alors qu'il était encore en vie. Le récit que nous venons de faire connaître révèle d'ailleurs de curieuses particularités de la légende. Le voyageur auprès du tombeau de Hâtim s'attend à être nourri par lui. Nous retrouvons une idée toute semblable à celle de l'Arabe paien dans les eroyances populaires des paiens de l'Afrique septentrionale. Le promontoire qui porte aujourd'hui le nom de Cap Cantin (Ra's al-Hudik) sur la côte marocaine, du côté de l'Atlantique, un peu au nord d'Asafi, le pays par excellence du cuir maroquin (ou cuir de Saffi), s'appelait dans l'antiquité Σολοίι; ε, Σολόevro; axpn; " — un nom que C. Müller, dans les savantes annotations de son édition du Périple de Hannon (§ 3) +, a identifié avec le mot sémitique sela', c'est-à-dire rocher. Il s'y trouvait une ara Neptuni (βωμός μέγας ποινής Πόσηdavec), qui en faisait, selon le témoignage de Scylax 3, un des endroits les plus renommés et les plus sacrés de toute la Libye. Les Romains, chose assez curieuse, firent de ce Yakons, par un procédé d'étymologie populaire, un Promontorium Solis. A ce promontoire se rattachait une légende d'après laquelle on y trouvait en certains endroits de la nourriture en

<sup>1)</sup> Diedn de Râtim, ed. Hasson (London 1872), p. 30. Aghari XVI, p. 101. Voyer aussi : Kremer, Geschichte der herrschenden Ideen des Islam, p. 166.

<sup>\*)</sup> Scylar, Periplus, 112 (cd. C. Müller).
\*) Revolote II, 32.

<sup>\*,</sup> Et avant tui déjà Gesenius : Scriptures linguaque Phienicies monuments, p. 418.

<sup>2)</sup> τες de Λεδύτς πάσα αύτε è χωρα όνομαστοτώτε και εκρατάτη.
4) Pline, H. N. V. 9.

abondance dont le premier venu pouvait profiter. L'endroit s'appelait pour cette raison la table du soleil. ' A peu près sur le même emplacement s'éleva plus tard, d'après les croyances populaires musulmanes, le tombeau du saint Sid Kushusu, dont le nom provient du kouskousou. l'aliment préféré des Maures. Le saint était durant sa vie terrestre un amateur si passionné de cette nourriture, qu'il passe pour avoir disposé d'une partie de sa fortune, afin que tous les voyageurs qui s'approcheraient de son tombeau pussent s'en régaler. Toutefois, comme un grand nombre d'oisifs ne faisaient pas autre chose que d'aller et de venir autour du tombeau pour s'assurer la nourriture, le legs fut bientôt épuisé. \* Ainsi la générosité et l'hospitalité du dieu des païens à l'égard de ceux qui visitaient son sanctuaire incombèrent comme un héritage au saint musulman qui avait pris sa place. C'est là un remarquable exemple à l'appui de la transformation de certains élèments des cultes païens dans les légendes des saints musulmans, dont nous nous sommes déjà occupé d'une façon plus détaillée ici-même, et sur lesquels on nous promet d'intéressantes communications provenant du sud de l'Arabie.\*

Mais revenons à nos ançab. La mention de ces monuments auprès du tombeau de Hâtim ne révèle pas encore la valeur religieuse qu'on leur attribuait. Celle-ci apparaît dans les ançab qui entourent le tombeau d'un héros de tribu non moins célèbre, 'Amir b. Al-Tufejl. A la mort de ce rival de Mohammod, que le prophète s'était en vain efforcé de convertir, les Arabes élevèrent, d'après nos documents, sur un mil carré autour de son tombeau, des ançab pour indiquer que c'était une enceinte sacrée, un viuve; (himā), à l'intérieur duquel il était interdit de faire paitre des animaux domestiques et de circuler à pied ou à cheval.

3) Aghani, XV, p. 139.

<sup>))</sup> Hist, d'après un aucien auteur espagnol, cits Pomponius Melu comme garant de cette legende. Je n'al pu la retrouver dans son ouvrage De situ crou.

<sup>1)</sup> Georg Host, Nachrichten von Marokes und Fes. Copenhague, 178t, p. 07.
2) Cfr. la communication provisoire faile par MM. Decembourg dans le Journal ariatique 1884, II, p. 327.

Des himâ's tout semblables étaient consacrés aux dieux. Nous en avons un exemple parfaitement attesté dans le culte de Dhû-l-sharâ, le dieu de la tribu de Daus. Cette manière de consacrer les tombeaux des héros avait donc positivement une signification religieuse, On comprend des lors pourquoi la tradition attribue à Mohammed une sentence qui interdit d'élever un himà à d'autres qu'à Dieu et au prophète. 3 Hima, dans l'ancien arabe, appartient, en effet, au vocabulaire religieux et a la même signification que le mot haram a eue plus tard dans la terminologie de l'Islam.

Au respect religieux que les Arabes païens éprouvaient pour les tombeaux des héros vénérés se rattache aussi l'idée que le tombeau doit être considéré comme un asyle inviolable. L'Islam a hérité de cette croyance. Le poète Hammad chercha un refuge auprès du tombeau du père de son ennemi, et sa confiance ne fut pas décue. Quand le poète Al-Kumejt, partisan des 'Alides, eut provoqué la colère du khalife par une satire dirigée contre les Omajiades et qu'il eut pour ce métait été mis hors la loi, il erra comme une bête aux abois jusqu'à ce qu'enfin, sur le conseil de ses amis, il se fût réfugié auprès du tombeau d'un prince de la famille régnante. Il planta sa tente à proximité du tombeau, et quand le khalife vint visiter le monument, son regard s'arrêta sur elle. « Qui est-là? » demanda le khalife, « Peut-étre, lui fut-il répondu, quelqu'un qui cherche un asyle auprès de ce tombeau (mustadjir bi-l-quabr).» « Qui que ce soit, dit alors le prince, il trouvera grâce, à moins que ce ne soit Al-Kumejt. » A ces mots les descendants s'avancèrent ; ils nouèrent leurs vêtements à ceux du poète et s'écrièrent : « Il s'est réfugié auprès du tombeau de notre ancêtre, ô prince des croyants; ne nous couvre pas de honte en la

<sup>1)</sup> Ibn Hishum, p. 253, Cfr. Krehl, Ueber die Religion der vorislamischen Araher, p. 83.

<sup>1) =</sup> Lå himä "illa lillähi wo-li-rasillihi = (Al-Djauhari, s. v. km), au commencement). Cette sentence est sans doute apocryphe. Elle admet un culto à l'égard du prophète, qu'il n'a pas réclamé lui-même, mais qu'il a, au contraire, constamment repousse. Il est vrai que cette difficulté n'existe pas d'après l'interpretation ordinaire des Musulmans qui rapportent la sentence à Al-Shafe'l. Voyez Jagat II, p. 355.

<sup>1)</sup> Dozy, De Israetielen te Mokka. p. 78.

personne de celui qui a cherché un asyle auprès de ce mort ; car la honte infligée au mort rejaillit sur les vivants. » En entendant ces paroles le khalife fondit en larmes et fit grâce au poète.

Le poète Al-Farazdaq honorait à tel point le tombeau de son père qu'il considérait comme son propre protégé quiconque venait s'y réfugier, et qu'il prenait à cœur ses affaires comme les siennes propres. Le mausolée du prince 'Alide Idris, à Pez, sert encore de nos jours comme asyle pour les malfaiteurs qui fuient devant la justice civile. Le même privilège appartient à la mosquée où sont ensevelis les souverains du Maroc, à la chapelle funéraire de Sidi Abû-l-'Abbas, le saint patron du Maroc, et en général à la plupart des tombeaux de saints dans ce pays. Ce sont la des pratiques empruntées au paganisme arabe, comme tant d'autres qui ont été sanctionnées sous une forme musulmane par l'Islam. Quatremère, dans un de ses savants mémoires, a réuni une imposante série de témoignages sur l'inviolabilité du djur al-quabr (protégé des tombeaux) à l'époque de l'Islam. Les faits qu'il cite tiennent au caractère sacré dont étaient revêtus les tombeaux. Le tombeau de ses ancêtres ou de ses héros est aussi sacré pour l'Arabe que pour le Grec l'autel du temple qu'il considérait comme un asyle inviolable, ou pour l'Arabe lui-même les voiles de la Ka ba sous lesquels chacun trouvait une protection assurée et un asyle sûr.

<sup>1)</sup> Aghant XV, p. 117, 121,

<sup>7)</sup> Ibn Ghallikan, Vilm illustrium virorum (no 788), ed. Wüstenfeld, t. IX, p. 114.

<sup>1)</sup> Bohlfs. Erster Aufenthalt in Narokko p. 241, 285-6, 392.

<sup>&#</sup>x27;) Host. Nachrichten von Marches p. 125. Cfr. aussi un exemple interessant dans Annales regum Mauritania ed. Tornberg, t. I, p. 128.

<sup>2)</sup> Mémoire sur les avyles chez les Arabes, Mêm. de l'Acad, des Inscriptions, XV, 2, p. 309-313.

<sup>\*)</sup> Thurydide IV, 98. Voyez à la fin de l'ère paienne les lieux d'asylé auprès du temple d'Apollon et d'Artémis à Daphne sur l'Oronte, où nous royons 20 réfugier même un just. II. Macchabées, IV, 33.

<sup>1)</sup> Hm ttishim p. 818: « Avant d'entrer à la Mecque la prophète ordonna de ne menacer que les ennemis que ses guerriers pourraient atteindre avec leur giaive; il ne designa qu'un petit nombre de personn a qu'il fallait tuer, alors même qu'on les trouverait sous les voiles de la Ka'ba. « Gfr. Exed. XXI, v. 14; 1 hois 1, 50; 11, 28, etc.

#### Ш

Du moment que les tombeaux des héros ou des bienfaiteurs sont traités comme des sanctuaires religieux, nous sommes en droit de nous attendre à y trouver la trace des cérémonies religieuses qui s'y rattachaient. C'est là, en effet, ce qui arrive. La tradition nous à conservé de nombreux vestiges des sacrifices offerts par les anciens Arabes aux morts; et nous retrouvons les restes de ces pratiques, non-seulement dans la société bédouine, mais encore dans la vie religieuse de l'Islam strictement orthodoxe, où elles se sont introduites sous des formes mahométanes. La fidélité à la tradition est telle chez les représentants du vieil esprit arabe, elle fait si bien partie intégrante de leur nature, que les Bédouins, même lorsqu'ils se furent convertis à la religion de Mohammed, conservèrent néanmoins leurs institutions sociales et leurs lois, quoique le Prophète y eût substitué une autre organisation et d'autres dispositions. Ils les ont maintenues jusque dans les temps les plus récents. Aussi Burchhardt, l'auteur de la meilleure et de la plus fidèle description de la société bédouine qui ait été écrite jusqu'à présent par les savants européens, a-t-il pu exprimer à juste titre l'opinion que l'observation exacte des institutions qui régissent les grandes tribus de l'Yémen et du Nedjd, constitue la meilleure source de renseignements pour apprendre à connaître l'état social des Arabes à l'époque du paganisme 1. On n'a pas manqué d'ailleurs de suivre l'indication du grand observateur.

Burckhardt nous révèle entre autres une très curieuse coutume des Bédouins du Nedjd, qui s'est combinée dans la suite des temps avec des pratiques mahométanes. A la grande fête de l'année ('îd al-qurbán) chaque tamille abat autant de chameaux qu'elle a perdu de membres adultes des deux sexes pendant l'année qui vient de s'écouler. Cette coutume est ob-

<sup>1)</sup> Voyagez en Arabie, t. III. p. 277.

servée même dans le cas où le défunt n'aurait laissé qu'un seul chameau. S'il n'en a pas même laissé un seul, les plus proches parents doivent se cotiser pour s'en procurer un. Sept moutons représentent l'équivalent d'un chameau. Quand les parents ne peuvent pas fournir le nombre voulu de victimes, ils doivent offrir une compensation dans la première ou la seconde des années suivantes . Voilà, selon toute apparence, le reste d'un ancien sacrifice aux morts. L'Islam, lui aussi, a ordonne d'offrir une victime en ce jour de fête, mais il a cherché à justifier cette pratique par un ressouvenir biblique. Elle est censée rappeler l'offrande du bélier qu'Abraham substitua à son fils Isma îl, lequel devait primitivement être sacrifié. Pour ce motif le sucrifice est appelé Al-fidà (la rançon), et la liturgie de cette cérémonie contient une formule de prière, qui doit être dite avant l'accomplissement du sacrifice , et dans laquelle on récite sur. XXVIII. v. 1073. Les pratiques de l'ancien culte des morts se sont insinuèes aussi dans l'Islam populaire : elles ont été rattachées au jour de fête dont nous venons de parler et au jour immédiatement précédent du petit 'id. En Egypte particulièrement, l'on profite de ces fêtes pour rendre visite aux tombeaux et pour les décorer de branches de palmiers. Après la prière et la récitation du Qoran on organise des divertissements populaires, au sujet desquels nous sommes renseignés d'une façon satisfaisante par la description exacte qu'en donne Lane '.

La coutume des anciens Arabes de sacrifier aux morts a subsisté dans l'Islam encore sous d'autres formes. Je n'en citerai qu'un exemple emprunté au 111° siècle et qui n'est rien moins qu'isolé. Le pieux traditionaliste Mohammed b. Ishaq

<sup>1)</sup> Burckhardt, ouvr. cit., p. 73.

<sup>1)</sup> Takbir-Taihriq. Voyez Mouraigen d'Ohsson, Tableau général de l'empire ottomon, t. II, p. 228. — Dabry de Thiersaut, Le Mahométisme en Chine, t. II, p. 452.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup>) Yoyez aussi le sermon pour ce jour dans Garcin de Tassy, Doctrine et devoirs de la religion musulmane (Paris, 1826), p. 200.

<sup>&</sup>quot; E. W. Lane, An account of the manners and customs of the modern Egyptians (5° 6d., London, 1871), t. II, p. 212, 221.

b. Sarradj, un client de la tribu de Thaqui mort en 313), sacriflait, nous est-il dit, chaque semaine on tons les quinze jours . une victime en l'honneur du Prophète. Le même dévot personnage racontait lui-même qu'il avait lu douze mille fois le Qoran d'un bout à l'autre, et qu'il avait offert autant de victimes à la mémoire du Prophète<sup>1</sup>. Nous apprenons une fois de plus par cet exemple de quelle façon les anciennes coutumes païennes se sont perpétuées dans l'Islam, sons bruit, sans que l'on s'en aperçut, en revêtant pour se faire sanctionner les formes de la piété mahométane.

Toutefois la pratique la plus caractéristique du culte des morts dans le paganisme arabe consiste dans l'accomplissement du sacrifice sur le tombeau même du défunt\*. Elle est mainte fois mentionnée dans l'ancienne littérature arabe et s'est conservée jusqu'à nos jours chez les Bédouins. Dans les temps anciens, les Arabes avaient coutume, toutes les foisqu'ils passaient auprès du tombeau d'un homme célèbre par sa générosité et par sa magnanimité, de sacrifler en son honneur une bête de somme et de la servir à leurs gens '. Les parents également se réunissaient encore pendant plusieurs années après la mort de celui des leurs qui leur était cher, pour se lamenter sur sa tombe et pour y sacrifier annuellement un chameau.2 Nous trouvons des détails intéressants au sujet de ces sacrifices aux morts dans la description des hommages que l'on témoignait au tombeau d'un des plus célèbres et des plus nobles chevaliers de l'époque immédiatement autérieure à l'apparition de Mohammed. Il s'agit du tombeau de Rabî 'a b. Mukaddam, qui sauva, quoique mourant, une caravane de femmes des mains de leurs agresseurs grâce à une héroïque

Abû-i-Maharin, Annales (ed. Juynboll), vol. 11, p. 226.

<sup>\*)</sup> Ne pas confondre avec une autre pratique mentionnée par les Arabes, et qui consiste à attacher sur le tombeau du défunt un chameau, les yeux bamées, pour le rouer à une mort certaine.

<sup>3)</sup> Voyez Stade, ouvr. cité, p. 389.

<sup>1)</sup> Al-Tabrial sur Hamasa, p. 411, 4; 496, 8 infra. Voyez aussi le cumman-taire de Freytag sur Ham, t. II, p. 89, sur v. 4.

<sup>1)</sup> Voyer un exemple ou sud de l'Arabie dans Kremer, ouvr. eite, p. 167.

résistance. Il n'est pas étonnant que le tombeau d'un héros aussi chevaleresque ait été un de ceux auprès desquels les voyageurs de passage offraient le sacrifice funèbre usuel, longtemps encore après la mort du personnage. Le philologue Abû 'Ubejda raconte qu'un Arabe de la tribu des Banû -l-Hârith b. Fihr, passant devant la dernière demeure de Rabi 'a, vit son chameau s'écarter avec effroi des pierres qui couvraient la dépouille du hèros. Le voyageur s'empressa de se disculper, dans une aimable poèsie, de la faute qu'il avait commise en n'offrant pas aux mânes de Rabi 'a le sacrifice funèbre :

e Mon chamean s'est écarie avec tarreur des pierres du pays de Harra, qui ont été élevées au-desaus de l'homme aux maine ouvertes, le généreux.

Ne le fuis pas, ò mon chameau; il savait tendre du vin et animer le combat,
 S'il n'y avait (les nécessités du) voyage et le vante, le formidable desert,
 je l'aurais laissé [le chameau] avec les jarrels coupes, se trainant sur la sol<sup>1</sup>.

Ce poète, sur le nom duquel les philologues n'ont pu se mettre d'accord, aurait été le premier à négliger le sacrifice funèbre en l'honneur de Rabi 'a, considérant qu'une élégie ferait le même office . La véracité d'Abû 'Ubejda (mort en 207 de l'hégire) n'est pas à l'abri de tout soupçon; car il a compilé pas mal de mensonges au sujet des antiquités arabes. Toutefois nous avons le droit d'admettre comme établi que les vers précédents ne sont pas une pure invention apocryphe; nous sommes donc autorisés à ne pas rejeter ce qu'ils nous révèlent sur la manière d'offrir des sacrifices auprès des tombeaux des héros célèbres.

Bien plus fréquents que ces hommages exceptionnels sont les sacrifices d'une ou de plusieurs victimes sur la tombe du défunt immédiatement après son ensevelissement. Il nous est dit dans la description de la mort d'un couple amouroux que Al-Djahiz a empruntée à l'ancienne société arabe, dans son livre « Al-mahâsin w-al-adhdâd », que l'on égorgeait trois

<sup>1)</sup> Aghant, t. XIII, p. 13). Cfr. Perron, Femmes arabes arant et depuis l'istamisme (Paris-Aiger, 1858), p. 80.
2) Voyez Hamdsa, p. 410, 412.

cents chameaux sur la tombe d'un martyr de l'amour !. Et nous trouvons de nombreux exemples de cette même coutume dans . la description animée de la vie des Arabes au désert, que nous fournit le roman d'Antar. Dès que l'un des nombreux héros de cette épopée du désert, si riche en épisodes, vient à mourir, dès que la description typique de la cérémonie funèbre est terminée, nous sommes assurés d'assister au sacrifice d'un grand nombre de chameaux auprès du tombeau du défant?. Rappelons-nous cependant, toutes les fois que nous puisons dans le roman d'Antar des renseignements sur les mœurs des Arabes au désert, que cet ouvrage, en dehors de ses formidables anachronismes, est par dessus le marché rempli des hyperboles les plus extravagantes. Quand on s'est quelque peu familiarisé avec lui, on est obligé d'apporter bien des restrictions à l'opinion de Hammer-Purgstall, d'après lequel cet ouvrage est, pour la connaissance des Arabes païens, de ceux « qui nous ont conservé la peinture fidèle de leurs mœurs\*, de « leur reifgion, de leurs usages et des élans de leur génie ... »

Il faut probablement mettre sur le compte de ces mômes hyperboles les sacrifices humains sur le tombeau des héros tués, dont il est si souvent question. Les prisonniers de la tribu du meurtrier sont exécutés en guise d'expiation . Le roman d'Antar nous en offre un exemple dans la description du deuil d'Antar, lorsque son fils Ghaçûb a été tué par les Banû-Fazara. « Le second jour, dit le récit, il appela son frère « Shejbûb, et lui ordonna de préparer une tombe pour le ca-

<sup>«</sup> davre de Ghaçub. Bientôt ils eurent creusé une fosse pro-

<sup>1)</sup> Girgas-Rosan, Chrestomathic grabe, p. 56, 1.

<sup>2)</sup> Voyes par exemple : Sirat 'Antar (ed. du Caire, 1286, Shahin), t. XXX

<sup>3)</sup> Voyez mon article dana la Zeitschrift für Völkerpsychologie und Sprachwissenschaft (1881), i. XIII, p. 251 et suiv ...

<sup>\*)</sup> Les Mines de l'Orient, t. I, p. 372-76. — La même remarque s'applique au jugement exprime par M. Marcel Devic ; . Les mœurs bédouines que peint Abou-i-Moayved (le rédacteur présume du roman) dans un tableau très vivant et très vrai, aussi vrai paut-être en 1864 qu'au temps auquel il se rapporte. etc. . (Les aventures d'Antar, Paris, 1878, p. VII),

<sup>1)</sup> Strat 'Antar, t. XXVI, p. 117.

- s fonde; ils y mirent le cadavre, et les larmes d'Antar cou-
- · laient à flots. Lorsqu'ils eurent ramené la terre sur la tombe,
- · 'Antar s'assit auprès et donna l'ordre d'amener les prison-
- niers. Puis, découvrant son bras, il tira son épée al-Dhâmî,
- · et leur trancha la tête à l'un après l'autre. Les Banû 'Abs
- · assistaient à l'exécution et restèrent jusqu'à ce que mille
- · Fazàrites eussent été mis à mort ; et ils laissèrent le sang
- « des victimes se figer sur le sol. Alors s'avança l'émîr Mej-
- · sura ; ses joues étaient couvertes de larmes, et il s'abandon-
- e nait à la plus violente douleur. A son tour il égorgea sur la
- « tombe de son frère trois cents des Banû Fazâra, jusqu'à ce
- « que le chef de la tribu, Qejs; eût donné l'ordre de mettre un
- · terme à cette boucherie. »

Les particularités du deuil des Banû 'Abs à cause de Shaddâd, le père du héros 'Antar, rentrent aussi dans la catégorie des contumes et des croyances que nous nous sommes proposé d'étudier dans cet article. La description qui nous en est donnée est une véritable illustration des pratiques funèbres chez les Arabes, telles que nous les voyons si souvent mentionnées dans les élégies', dont la littérature nous a conservé un grand nombre de spécimens. Elle nous fournit des renseignements intéressants au sujet du sacrifice de vengeance; malheureusement il n'est guère possible de discerner, si nous avons affaire à une pure invention du conteur de légendes ou si nous nous trouvons en présence d'une pratique empruntée aux anciennes coutumes des Arabes. « Quand les Banû 'Abs « furent arrivés sur le lieu du combat, hommes et femmes des-« cendirent de leurs montures et commencèrent à se lamen-

« ter' et à gémir. Les serviteurs criaient et les servantes se

1) Ta 'dad proprement : racunter les qualités et les vertus du défunt (Voyez-Dozy, Supplément, à ce moti. Cette énumération, en effet, lait partie intégrante

des complaintes sur les morts chez les Arabes.

Par exemple, Lebid dans tin Hishim (ed. Guidi), p. 183, 4 infra et suiv.
 Hamdau, p. 363, 1; 449, 6 et suiv.; 476, 13. Wright, Opuscula arabica, p. 100,
 6; 111, 9. Nöldeke, Beiträge zur Kenntniss der Poesis der alten Araber,
 p. 170, v. 5 (ten pleureuses au frappent in visage avec leurs semeltes).

« frappaient le visage . Ils menaient deuil en ce jour à cause « de Shaddad. Es rasèrent les crimères des chevaux et se réc pandirent en plaintes et en gémissements. Le roi Quis prit a la parole et dit ; En vérité, l'un des pillers les plus solides « des Band 'Abs s'est écroulé. Que Dieu maudisse Dhû-l-Chi-« mår à cause de sa trahison. Alors s'avança Rabi b. Zijad; « et au milieu des lamentations et des pleurs il prononça ces « paroles : Que reste-t-il encore aux Banû 'Abs, du moment e qu'ils t'ont perdu, ô Shaddad? Par Allah! Tu étais plein de « bonté et d'énergie : avec toi la sagesse et le bon conseil · nous ont quittés! 'Antar pleurait sans cesse et s'abandon-« nait au désespoir. Il jura qu'il n'ensevelirait pas son père avant d'avoir anéanti les Juifs de High Chejbar. Son frère « Shejbûb cependant déchirait ses vêtements et se couvrait la « tête de poussière ; et tous les hommes et toutes les femmes e en falsaient autant.... Sur ces entrefaites 'Antar ordonna à « son frère de prendre une natte de cuir taiffte et d'envelope per le cadavre de son père. Puis ils le chargèrent sur un « beau chameau et ils s'en retournèrent avec force larmes à « leur demicile . » En route 'Antar récite une des complaintes saisissantes, dont ce roman offre d'ahondants exemples, et lorsqu'ils parviennent au lieu d'habitation de la tribu, ils sont reçus par tous ceux qui sont restés en arrière, par les femmes comme par les hommes, au milieu des tamentations déchirantes, que Mohammed interdit sévèrement à ses fidèles avec beaucoup d'autres pratiques funéraires, qui sont autant de contemes essentiellement païennes. Quand ces lamentations furent à leur tour terminées. Qejs, le chef de la tribu, ordonna à son frère Malik de creuser une fosse. Shejbûb et Djerir descendirent le cadavre dans la tombe et répandirent de la terre

<sup>1)</sup> Lutanat. Les pleureuses s'appellent encore de noe jours dans les villes syriennes « lattamat », c'est-à-dire femmes qui se trappent le visage (voyes le tuémoire de Weizstein que nous citons à la fin de cet article; voyes aunsi Bidde, Das Actranche Kingelies dans la « Zeitschrift für die allt. Wissenschaft », t. II, 1882, p. 26.

1) Strat 'Antar, vol. XVIII, p. 150.

par dessus. A ce moment, le monde s'obscurcit aux yeux d'Antar, et il pleura si longtemps qu'il finit par s'évanouir. Quand il out reprit ses sens, les lamentations, les récitations de complaintes, les lacérations de vêtements recommencèrent de plus belle. Après quoi l'auteur décrit avec une satisfaction vraiment féroce, de quelle façon Samijja, la veuve du défunt, abat de son bras mis à nu cinquante cavaliers parmi les prisonniers, « pour éteindre le feu de son foie », et de quelle façon Zebîbe égorge à son tour quatre-vingt-dix captifs juifs et chrétiens. 'Autar enfin termine cette sanglante cérémonie par une nouvelle complainte. « Lorsque les Banû 'Abs enten-« dirent les paroles du héros, les larmes coulèrent de leurs. · cils, et ils s'écrièrent : O père des vaillants guerriers, qui-" conque laisse un fils comme le tien; celui-là n'est pas mort. " - Mais Antar fit avancer alors les prisonniers de Chejbar; on amena les femmes et les jeunes filles. Il leur fit faire « sept fois le tour du tombeau de son père et leur fit grûce de " la vie". " Pendant quarante jours 'Antar resta dans la " maison de deuil » (bejt-al-alizan), où il recut les condoléances des tribus arabes. Et lorsque la période de deuil des quarante jours fut terminée, il offrit un grand banquet à ses parents et fit la charité aux veuves et aux orphelins.

Nous avons déjà dit que le roman d'Antar est plein d'anachronismes; l'auteur introduit sans scrupule dans ses descriptions de sa vie paienne les contumes et les conceptions mahométanes, à tel point que les héros de ce roman parlent souvent tout juste comme des théologiens musulmans. On est ainsi amené à l'hypothèse toute naturelle que les quarante souvent dont il est question à la fin de l'épisode que nous venons

1) Sirat 'Antar, ibid., p. 153-157.

<sup>\*)</sup> A côté des formules d'introduction par lesqueiles commence chaque episode du récit, et qui sont presque toujours mahamétanes, nous signalerons dans le grand sombre de passages qui confirment notre assertion : VI, p. 126-7; XIII, 61 (un chef de tribu palea est apostrophé en ces termes : Imir al-ma'entain); XV, p. 16 (palémique ironique contre le culte des idoles); XVI, p. 15-16; XVII, p. 00, 121; XVIII, p. 55 (phrases du Qorân mises dans la bouche d'un palea), etc. — Voyez aussi : Zeuschrift der d. morgent, Geseilschaft, t. XXXII 1878), p. 343.

de citer, sont un emprunt aux usages de la société mahométane, dans laquelle de nos jours encore les deuils durent quarante jours'. Il est vrai, d'antre part, que, relativement aux pratíques du deuil comme dans bien d'autres cas, la loi mahométane fut impuissante à réformer entièrement les usages paiens traditionnels. Malgré les emphatiques défenses de l'Islam (voyez plus bas le dernier paragraphe de cet article) la complainte funèbre (nijil/ta) s'y est maintenue ", et bien d'autres éléments du culte païen des morts se sont enracinés dans la société musulmane. En s'adaptant à la vie mahométane ces diverses cérémonies ont été reportées spécialement sur le Vendredi; ainsi les vieux asages ont pris un vernis mahométan.

Le poète 'alidite, Mohammed b. Calih, - nous est-il dit dans le « livre des chants », — passait un jour à Samarra devant le tombeau d'un prince de la famille des 'Abbasides, lorsqu'il aperçut des jeunes filles qui se frappaient le visage. Ce spectacle inspira au poète la pièce suivante :

« C'était un Vendredi au matin, que je vis à Samarra des year dont les larmes abondantes auraient vaisi d'admiration tout spectateur;

« Elles rendent visile à des oasements qui pourrissent sous terre ; elles obtiennent le pardon pour les pechés de ces ossements.

« Et alors même que ce no seruit pas dejà la decision de Dieu, que la poussière soit animes à nouveau jusqu'au jour où résonnera la trompelle

. l'oserais affirmer qu'ils reprendraient vie grâce aux flois de larmes de celles qui les visitent 2, a

La scène qui nous est dépointe dans ce petit poème, est conforme à ce que chaque visiteur d'une ville orientale quelque pen considérable observera de nos jours encore au cimetière

<sup>1)</sup> Lase, Manners and customs of the modern Egyptians, t. II. p. 272, Un peut citer aussi à ce propos le commencement du récit sur le joaillier 'All al-Migri dans les Mille et une Nuits (ed. Bolaq, 1279), t. 11, p. 343, la 125- muit.

<sup>1)</sup> Voyes les notes de Rödiger sur Wellsted, Reise in Arabien, t. l. p. 150, note 110. - Russel, Naturgeschichte von Meppo, traduction allemande de Gmelia (Göttingen, 1797) I, p. 433.

<sup>\*) &#</sup>x27;Aghani, t. XV, p. 00, 4 ot suiv.

mahométan. Dans le culte des morts cependant, l'acte le plus remarquable, encore pratiqué dans les temps modernes, est le sacrifice des victimes sur le tombeau du défunt. Aux obsèques du vice-roi d'Egypte. Mohammed 'Alf, on a égorgé quatre-vingts buffies. L'ancien sacrifice arabe consacré aux morts a pris une nouvelle acception dans la tradition mahométane : le sacrifice en lui-même est destiné à expier les petits pêchês du défunt, et la chair des victimes est distribuée aux pauvres'. C'est pouquoi ce sacrifice porte aussi le nom d'Al-haffâra, c'est-à-dire sacrifice expiatoire. A une époque plus ancienne on se tenait encore plus près de l'antique coutume arabe en choisissant pour victime le chameau.

#### IV

Il y a encore d'autres pratiques auxquelles on ne saurait refuser tous les caractères d'un sacrifice aux morts. La plus remarquable de celles dont le souvenir nous est parvenu, est mentionnée dans les premiers temps de l'Islam. C'est sans doute un reste du culte des morts et des héros pratique aux temps de la Djâhilijja, et qui était encore présent à toutes les mémoires. A la mort du grand guerrier Châlid b. Al-Walid, qui avait combattu pour le paganisme contre Mohammed et les Muslims à Bedr, à Uhud et « auprès des tranchées », aucune femme de la tribu des Banú Mughira ne manqua de déposer sa coiffure sur la tombe du héros qu'elles pleuraient; et notre document ajoute cette explication : c'est-à-dire qu'elles rasèrent toutes leur chevelure et la déposèrent sur la tombe de Châlid . Dans le cas spécial dont il s'agit ici, le sacrifice des cheveux doit sans doute être considéré comme une manifestation extérieure de la douleur. - Cpr. Jérémie VII, 29; Mi-

<sup>&#</sup>x27;) E. W. Lane, Arabian Society in the middle ages, ed. by Stanley Lane-Paule (London, 1880), p. 261.

<sup>3)</sup> Manners and customs 1, c., p. 268.

<sup>\*) &#</sup>x27;Aghâni, t. I, p. 168, 9 et suiv.; on y trouve un exemple remontant à l'épo que des Ommejjades.

<sup>&</sup>quot; 'Anhani, I. XV, p. 12.

chée I, 16, etc. Mais le fait de les déposer sur la tombe du défunt semble bien être un acte de culte. Quelle que soit la circonspection avec laquelle il faille accepter les récits mahométans relatifs à l'état religieux des Arabes païens, on est en droit de ne pas refuser toute créance à la tradition d'après laquelle les Arabes de l'époque antérieure à Mohammed, entre autres témoignages de respect; se rasaient la chevelure auprès de la Ka'ba '. On trouve, en effet, la confirmation de cette tradition dans le récit légendaire, d'après lequel un souverain du sud de l'Arabie, celui qui est censé avoir été le premier à orner la Ka'ba d'un voile précieux, aurait accompli cet acte de dévotion, après avoir été converti par deux rabbins au culte des Arabes Quand le Thakefite 'Urwa b. Mas 'ûd, encore païen à son départ, revint chez lui converti au mahométisme, les membres de sa tribu remarquèrent qu'en arrivant à Ta'if un soir, après cinq jours de voyage, il entra directement dans sa demeure sans visiter préalablement la déesse Rabba et sans se raser les cheveux auprès de son image . Remarquens encore que dans une pièce de vers attribuée à 'Abdallah b. Ubejj le poète fait prêter serment par la formule suivante : « Par celui en l'honneur duquel on se rase les cheveux », ce qui signifie en d'autres termes : « par Dieu ". » Il faut aussi joindre à ces divers témoignages celui d'Hérodote (III, 8), confirmé par certains passages de Jérèmie, comme Krehl a été le premier à le démontrer, d'après lequel les Arabes se rasaient une partie de la barbe, les κρόταροι, en l'honneur du dieu Orotal. Ce sont là autant de preuves que le sacrifice des cheveux avait chez les Arabes païens une signification religieuse. Quand donc nous voyons accomplir cette cérémonie en l'honneur d'un mort, nous sommes en droit d'en conclure à la réalité d'un culte des morts.

<sup>1) 16</sup>n Hisham, p. 15; cir. p. 749.

<sup>3)</sup> At-Waqidi - Wellhausen, Muhammed in Medina, p. 381.

<sup>1)</sup> Ibidem, p. 182.

<sup>1)</sup> Krehl, Geber die Religion der voristamitehen Araber, p. 32-3, au on treuvern encore d'autres temoignages de poètes que nous n'avons pas cités.

V

Rt maintenant il nous reste à examiner comment l'Islam se comporta à l'égard de ces pratiques funéraires du paganisme arabe. Il faut partir du fait que, pour les fondateurs de la nouvelle religion, les lamentations désespérées et les manifestations de douleur par des femmes exaltées devaient paraître inconciliables avec le sentiment de l'abandon à la volonté d'Allah et de la résignation en face des décrets divins, - ce qu'ils nomment çabr et intisab. « Má shá s Alláh ! lá kaula wa-la quwwata 'illa billahi », - telle devait être la sentence de prédilection pour les fidèles tous les jours de la vie.Or, c'est là une autre conception des choses que celle qui se traduit par les complaintes funèbres et les pratiques de deuil chez les Arabes. Il faut implorer auprès d'Alfáh le pardon pour les péchés du défunt, et non pas témoigner des hommages exagérés à celui-ci, ou se lamenter sur sa mort d'une façon emphatique. La prière pour les morts (çalat al-djanaza) devait remplacer le culte des morts. La tradition nous à transmis toute une série de déclarations, dans lesquelles Mohammed condamne les pratiques funéraires des Arabes et interdit de les mettre en pratique'. « Le défunt est puni pour mainte lamen-« tation des survivants »; telle est la menace qui devait arrêter ces derniers. « Celui qui déchire ses vêtements à cause « d'un mort, n'est pas des nôtres; et celui qui se frappe le vi-» sage ou qui emploie les exclamations de la Djahilijja, n'est » pas des nôtres. » Le Prophète ne condamne pas moins la suppression de la chevelure et la pratique consistant à se convrir la tête de poussière. Et toutes ces déclarations sont illus-

<sup>1)</sup> C'est de la même façon que la loi de Solon chez les Grecs, la loi des XII Tables chez les Romains s'efforcent de modèrer l'excès des complaintes lunchres : « Ingemistere nonnunquam viro concessum est, idque raro; ejulatus » ne mulieri quidem. Et hie nimirum est lessus, quem duodecim tabulæ in funcibus adhiberi vetuerunt. « Gicero. De Legibus, II, 23-24.

trées par les faits et gestes de l'entourage du Prophète!, Aussi les Mahométans pieux, soumis a Dieu, ont-ils pris pour principe de leur conduite dans les circonstances douloureuses de la vie les doctrines enseignées par la tradition, et la législation théorique a provoqué des mesures de police pour prévenir le retour des pratiques païennes du deuil 4. Les adhérents de la conception mahométane évitent même de porter des vêtements de deuil d'une couleur spéciale . Il y a toute une série de sentences dans lesquelles le Prophète défend de mêdire de la destinée, des circonstances que le temps amène en se déroulant (al-dahr); je les ai fait connaître ailleurs dans un autre but'. Je suis actuellement convaincu que l'Islam combat aussi par ces interdictions les pratiques païennes du deuil. Les anciennes élégies arabes contiennent, en effet, souvent des invectives contre la destinée à propos du malheur qu'elles pleurent. Un grand nombre de ces poésies conservées jusqu'à nos jours commencent par cette phrase : « laha-'llahu dahran », etc., c'est-à dire : « que Dieu damne la destinée, qui », etc. 1. L'Islam ne pouvait approuver une pareille conception des choses ; sa désapprohation s'est exprimée dans les traditions concernant le dahr. D'autre part, tandis qu'il est très sévèrement défendu de prier sur les tombes\*, nous remarquons qu'il n'y a aucune protestation contre le sacrifice des victimes sur les tombeaux des défunts ; à moins cependant que l'opposition à cette coutume soit déjà comprise dans l'interdiction des sacrifices sur les ançab. Nous constatons, en effet,

<sup>1)</sup> Al-Bucharl, Kildb al-djand 'iz, at 32-35; 37-39. Les déclarations et les faits que nous visens y sont énuméres,

<sup>2)</sup> Le manuscrit arabe de la bibliothèque d'Oxford Bodl., nº 315, qui truite de la compétence du muntarit (chef de la police), contient dans son Ve chapitre l'énumération des pouvoirs de ce magietrat relativement aux cérémonies funèbres (Nicoll-Pusey, Biblioth. Bodleyan, Catalogus, p. 98).

<sup>1)</sup> R. Burton, A pilgrimage to Mekka and Medina (Luiptig, 1874, Tauchmitz), L. II. p. 160.

Die Zährriten, ihr Lehrsystem und ihre Geschichte, p. 152-155.

<sup>\*)</sup> Hamdsa, p. 479, 480, etc.

<sup>)</sup> Gratz, Monatschrift für Geschichte und Wissenschaft des Judenthums, 1871, p. 309,

chez les pieux sectateurs de Mohammed une tendance marquée. à éviter tout ce qui de près ou de loin pouvait ressembler à un culte des morts. Cette préoccupation leur tient tellement à cœur, qu'ils prennent des dispositions spéciales pour prévenir toute manifestation excessive de douleur sur leurs propres dépouilles mortelles. Dans les premiers temps de l'Islam il semble que l'on avait encore l'habitude, - une habitude peutêtre empruntée au paganisme. — de dresser une tente sur la tombe des personnes vénérées pour y séjourner pendant un certain temps après l'ensevelissement. On voulait indiquer par la combien la séparation d'avec le défunt était pénible aux survivants. L'une des exclamations les plus fréquentes chez les pleurenses et les poètes élégiaques, est : « là tab'ad », c'est-à-dire : « ne t'éloigne pas ». Sous cette forme, ou sous d'autres sembiables, elle revient si souvent dans la littérature des Marathû', que Rückert a pu fort justement la signaler dans ses notes sur la traduction de l'Hamasa comme l'un des caractères distinctifs de ce genre de poésies. Quand Al-Hasan, le petit-fils du khalife 'Ali, mourut, sa femme dressa sur la tombe où il reposait une tente (Qubba; d'où plus tard le nom des chapelles funéraires). Elle la maintint pendant un an ; et lorsqu'elle l'enleva, on entendit une voix céleste s'écrier: « Ontils donc déjà retrouvé ce qu'ils ont perdu? . A quoi une autre voix répondit : « Non ; mais ils se sont résignés à leur sort et ils se sont éloignes\*. » Cette coutume toutefois semble avoir été repoussée de très bonne heure par les orthodoxes; cela ressort entre autres du fait qu'Ibn 'Omar, voyant une tente (fustât) dressée au-dessus de la tombe d'Abd al-Rahmân b. Abi Bekr, cria à son serviteur ; « Eloigne la tente ; car seules « les bonnes œuvres du défunt pourront le proteger et le

1) Al-Buchari, kitab al-djana 'iz. no 62,

f) Par example : 'Aghânî, t. XIV. p. 130, 18. Hamûsa, p. 80, fin : \$10, 10 infra : \$71 fin, et d'autres. À l'Aqu, t. II. p. 11, 19 : « Ils disent : ce l'élaigne pas : mais en miline temps ils m'entercent : cà donc est la lieu de la séparation, si ce n'est pas mon séjour (le tombenu)? « Ainsi conclut Mâlik b. al-Hejth dans la poesie où il decrit ses propres obsèques. — Yoysz quesi Kremer, ouvr. cité, p. 167.

« mettre à l'ombre ', » Dans le même ordre d'idées nous citerons la disposition suivante des dernières volontés du grand conquérant 'Amr b. al-'Açî : « Quand je mourrai, ne me pleu-

s rez pas, et que mon cercueil ne soit suivi d'aucun panégy-

« riste (madih) et d'aucun diseur de complaintes (na ih); ré-

« pandez seulement de la poussière sur mu tombe; car ma

· droite n'est pas plus digne de la poussière que ma gauche.

« Ne placez aucun emblème sur ma tombe, ni en bois ni en

s pierre. Quand vous m'aurez enseveli, réunissez-vous autour

· du tombeau pendant le temps qu'il faut pour abattre un cha-

« meau et se partager sa chair, afin que je jouisse jusque-là

« de votre compagnie , »

D'après les recueils de traditions d'Ahmed et de Nash'i, le grand propagateur des traditions Abû Hurejra (mort en 57). sentant approcher sa fiu, aurait exprimé le vœu suivant : « Ne « dressez point de tente au-dessus de moi; ne me suivez « pas avec l'encensoir, mais hâtez-vous 1 (d'emporter) mon « cadavre. » Plus tard la tente se transforma en chapelle funéraire, en mausolée (ces constructions luxueuses conservèrent le nom de Qubba). Mais quand les Mahométans commencèrent à orner de constructions monumentales les tombes des pieux et saints personnages, cette tendance fut à son tour l'objet de la désapprobation des Musulmans orthodoxes. Cette désapprobation se traduisit non seulement dans des sentences que la tradition nous a conservées, mais encore dans la 16gende, souvent reproduite, d'après laquelle ces constructions étaient détruites et mises en pièces par le saint lui même dont elles devaient orner le tombeau. Tel fut, d'après la légende,

<sup>1)</sup> Ibidem, no 82.

Al-Damiri, Hajdt at-nejwan (au mot : djamr) T. I, p. 243 (citation d'après le recueil de traditions de Muslim). — At-Iqd at farid, T. II, p. 5. Al-Damiri est d'avia que la fin de ces paroles a trait à la profession de boucher qu'Amr avait exercée dans ses jeunes années.

<sup>\*)</sup> Le konfile Ma'indu exprima dans ses dernières volontes le même von que I'on fit diligence en emportant son cadavre, Al-Tabari, T. III, p. 1136, 15,

<sup>1)</sup> Ibn Bathid. Voyages. T. II, p. 113.

le cas du mausolée d'Ahmed b. Hanbal à Baghdiid . Quant à da belle Qubba du saint algérien Ahmed al-Kabir, que les Maures reconnaissants avaient élevée à grands frais en l'an 940 de l'hégire en l'honneur de leur patron, elle fut une nuit réduite en ruines, et cette destruction spontanée se reproduisit toutes les fois que les architectes entreprirent de relever le monument. Le saint, dans sa modestie, voulait se contenter d'un simple tombeau'.

Toutefois, maigre tous les efforts des sectateurs les plus pieux, le deuil païen et le cuite païen des morts se sont conservés en bien des endroits dans l'Islam, en se dépouillant seulement de certaines pratiques barbares (particulièrement les mutilations du corps). Les élégies de l'époque des Abbâsides ne se distinguent guère de celles qui nous ont été conservées de l'époque païenne . L'élègie d'Al-Farazdaq sur la mort du khalife 'Abd al'-Aziz b. Marwan, entre autres, montre jusqu'où l'on allait, lorsqu'il s'agissait de rendre de pieux hommages à des morts vénérables. Voici, par exemple, ce que nous y lisons : « Ils embrassent la poussière qui recouvre ses « déponilles mortelles, de même que dans le sanctunire « auquel se rendent les pèlerins (la Ka'ba), ceux-ci embrassent " la pierre (noire) " . D'autre part, parmi les invectives que vers la même époque un poête adresse à la tribu de ses adversaires, nous remarquons le reproche de traiter avec mépris le tombeau de ses compagnons.

<sup>1)</sup> The Hadjar. Bibliographical Dictionary (ed. de Calcutta). T. IV. p. 398.

<sup>\*)</sup> Trumelet. Les Saints du Tell. Paris, 1881. T. 1, p. 246.

<sup>\*)</sup> Souvent les poètes d'un âge postérieur jost capie, sans y faire attention, les phrases de leurs prédecesseurs, et les ont employées comma des formules usuelles, sans y attacher une valeur réelle. Ainsi les paroles de l'élégie publiée par Wright (Opumenta, p. 109. 6) on retrouvent dans l'elègia de Mohammed al-Lejthi sur Jezid b. Mazjad (mort en 185) : « Est-ce qu'après la mort de Jezid - ceux qui pleurent épargneront leurs farmes ou auront-its pitié de leurs \* jones ? \* (Al-iqd, T. II, p. 35, 8).

<sup>&</sup>lt;sup>5</sup>) Al-Iqd; T. H. p. 31. 5. La terre enlevée de dessus la hambe était l'objet de combrenses superstitions. Al-Firêzahêdî raconte dans le Qâmus, sous le mot sir, que d'après une superstition populaire, la terre prise sur un tombeau et dissonte dans l'eau guerit les chagrins d'amour. Cette boisson « appelle sutwin.

<sup>4) &#</sup>x27;Aghani. T. II, p. 104, 13.

Parmi tous les éléments qui oni subsiste de l'ancien culte des morts il n'y en a pas que l'Islam ait combattu avec plus . d'énergie que l'institution des pleureuses. Pour donner plus d'autorité à la réprobation dont elles sont l'objet, l'exégèse a déconvert ultérieurement la prohibition des complaintes des morts dans le verset du Qoran qui se lit: Sur. LX. v. 12, Mohammed, dans ce passage, se fait adresser la parole par Dieu en ces termes : « Quand les vraies croyantes vionnent à toi e pour te rendre hommage, (et qu'elles s'engagent à) ne pla-" car aucun être à côté d'Allah, à ne pas voler, à ne pas a commettre adultère, à ne plus tuer leurs enfants.... et a ne « pas te résister en tout ce qui est bien ; alors tu peux accen-" ter leurs hommages. " Les mots " ne pas te résister en « tout ce qui est bien » sont appliqués par les exégètes postérieurs à l'interdiction des complaintes des morts, qui étaient le plus souvent dites par les femmes désignées sous le nom de pleureuses.

On sait combien peu toutes ces interdictions ont porté de fruits dans l'Islam. Longtemps encore après Mohammed, et même encore jusqu'à nos jours, nous voyons les complaintes des morts en pleine vigueur, excepté dans quelques régions comme, par exemple, la ville traditionaliste par excellence de Médine!. C'est en Syrie qu'elles se sont le mieux conservées et qu'elles ont êté le moins altérees par l'Islam. Nous avons du savant le plus familier avec cette partie de l'Orient une description magistrale des complaintes des morts en Syrie . On peut y voir quelle a été l'impuissance des menaces terrifiantes de la tradition et de la théologie ultérieure en face des plus anciennes institutions de la société sémitique. En général, d'ailleurs, les pratiques funéraires

<sup>1)</sup> Burton, Onvr. cité, T. II, p. 167.

wetzstein dans son mémoire : Die syrische Dreschtafet dans la « Zeitsehrift für Ethnologis.» T. V (1873) p. 295-300.

<sup>\*)</sup> Les théologieus recoururent, pour les combattre, à des moyens tout à fait energiques! Ils imaginerent entre autres une menace de Molesmund, en verta de laquelle les pleureuses « paraitraient au jour de la résurrection en pantslons de goudron et en cliemises galeuses.

de la plus haute antiquité se sont perpétuées jusqu'aux époques les plus tardives '. Pour faire ressortir cette persistance de l'ancienne institution, on a faussement attribué à Mohammed la sentence suivante : « Parmi les contumes païennes il y « en a quatre dont ma communanté ne peut pas se défaire : » l'habitude de se glorifer des bisactives.

« l'habitude de se glorifier des bienfaits que l'on a accomplis :

· la tendance à déshonorer les ancêtres du prochain : la • croyance à l'influence des astres sur la fertilité, et les com-

 plaintes mortunires <sup>1</sup>. » Autant de coutumes contre lesquelles Mohammed et les sectateurs ultérieurs de sa doctrine inttèrent énergiquement, sans cependant parvenir à déraciner sur ces points particuliers les mœurs et les croyances païennes.

#### Buda-Pesth. Octobre 1884.

1) Fachral-din Al-Rasi, Mafdith al-ghefb. T. VIII, p. 193.

<sup>1)</sup> Go trouve un curioux exemple à l'appui de cette assertion dans : Adolf von Wrede, Reise in Hadhramauth, etc. (édit. H. von Mattzan, Braun-schweig, 1873) p. 239-240.

#### REVUE DES LIVRES

Dictionnaire de la mythologie d'Homère, par Etie Leacux, professeur agrège de l'Gniversité, Paris, P. Dupont, 1881. — In-12, VII-93.

Un dictionnaire homérique à l'umge des classes nous fait certainement défaut. M. Leroux, en composant son petit livre, chéissait donc à une pensée qu'il convient d'encourager. On peut se demander jusqu'à quel point l'auteur a réussi dans l'exécution. Je presenterai ici en substance les quelques observations qui me paraissent devoir être faites.

On trouvera pent-ètre tout d'abord queique peu sommaire la bibliographie de l'Arant-propas. Le dectionnaire d'Homère et des Homèrides est insufficant. Les deux volumes de Damm, l'ouvrage spécial de Autenrieth, qui est justement destine aux classes, tout au moins l'excellent Indez de la collection fidus n'auraient pas du ochapper à l'auteur. M. Leroux dit aussi qu'il a puise à pleines mains dans l'ouvrage de M. Decharme où cont résumés » les expante travaux d'O. Müller, de Gerhard, de Welcker, de Preller, de Cox, d'Adalbert Kuhn, de W. Mannhardt, » (VII). Voltà sans doute une façon de travailler qui n'a pas du prendre beancoup de temps à l'auteux, mais qui certainement p'est plus de mise aujourd'hui. M. Decharme n'a mullement prétendu faire un compendient de zon livre. Au moina Preller demandait il impérieusement à être consulté de première main. Je ne parle pas des grands travaux de la science frauçaise, dont l'auteur semble ne pas même connaître le nom,

Une omission plus grave et qui surprend à plus juste titre, c'est que M. Leroux de cite pas, dans sa bibliographie, une seule édition d'Homère. Je crains que l'auteur n'ait pas en souvent recours au texte original. Dans les quatre premières pages de 9 à 12 (inclusiv.), sur 28 citations, il sont fausses et 2 inexactes. Cl. Abantes. II, 540 : an lieu de 536; IV, 472 au lieu de 464. — Achieus. II, 684 au lieu de 681-684; V, 444 au lieu de 48, 246 (!). — Achilleus. IX, 448 au lieu de 442; XI, 84 au lieu de 834 (!); 24, 30 au lieu de 7-53. — Adrastos 2. II, 320 au lieu de 828-834 (!); VI, 51 au lieu de 37-65. — Euclies. XI, 801 au lieu de 805. — Ægide. II, 448 au lieu de 447; enfin Æpytas. VI, 604; la forme Æpytas (Acavra) no se trouve pas dans Homère et le chant VI n'a que 529 vers [

L'auteur voulait sans doute citer II, 604, où il y a timbres rimbes ; et s'est de cet similate qu'on a cru pouvoir rapprocher Epytus ; mais l'histoire de ce

<sup>1)</sup> Les chiffres romains renvoient à l'Iliade; les chiffres arabas à l'Odysser. On se sert ordinairemest pour cotte distinction des majuscules et des minuscules de l'alphabet gree. Au point de vue des classes, la notation ci-dessus est pent-eire preferable à celle qu'adopte M. Leroux : II. et Od.

personnage, telle que la donne M. Lernex, est inconnue à la Nythologie d'Homère.

Ces citations sent évidemment de seconde main : il a du souvent arriver à l'auteur de ne pas faire de vérification. A l'article Encor, par exemple, il établit tonte une genealogie de ce personnage, prise dans des lexiques généraux et renvoie à XXI, 180 on il est dit tout simplement : 6 7 00 Alexes da Aces ats. Plus loin, à propos de Æste il renvoic à 12, 70; jo doute fort rependant que M. Leroux ait eu ce vers sous les veux ; car, quelques pages plus loin, à l'articie Argo, il renvoie à 12, 49; or, c'est encore 12, 70 qu'il aurait fallu citer jei : c'est dans ce vers que se trouvent en effet, ces mots caractéristiques qui constituent pour Argo comme un locus classicus : 'Appu most galeerez, L'auteur, on alme à le croice du moins, en sut certainement été frappé, en recourant au texte-A l'article Æscidés, il ajoute que ce surnom est souvent étendu à Néoptolème et somble citer a l'appui XI, 801 (= 805) : dans ce vere il s'agit d'Achille et pour ma part je ne connais pas de passage où Neoptoleme se numme Assxièxe. M. Leroux cite aussi des formes qui ne sont pas homeriques : Aispa (s. c.) pour Athes; 'Almedes (cf. Alexades) n'existe pas dans Homère et c'est iont autre chose qu'il y a V, 388. Je signale, en outre, à l'auteur pour la lettre A, 171 omissions lant pour les noms mythologiques que pour les noms de héros, on sait que la distinction n'est pas toujours possible dans les poèmes homériques. L'auteur est facilement è cite cette facune en travaillant d'après le texte même, comme il conveunit strictement de le faire ou, à défaut de cela, en consultant les lexiques spècianx. Si l'auteur n'a réellement pas fait un plus grand usage du texte d'Homore, comme on seruit porté à le croire d'après teut ce qui précède, ce serait là, on on conviendra, une lacone fondamentale. Nous na chercherons done pas chicano à M. Leroux sur certaines inexactitudes de transcription dans les nome grees (Neonic = Nerbide, s. v.; Moior = Mura mais Moora = Mure of Thom = Houres, lorsqu'il y avait une distinction à établir pour les elèves entre le sans attacis à ces deux expressions dans Homère et celui: que nous leur accordons généralement), l'auteur a raison d'adopter pour l'orthographe des noms green les transcriptions qui sont depuis longtemps devenues mounaie courante dans la science. Mais pour ce qui est des besoins speciaux des classes, un dictionnaire homerique ne saurait guere être fait qu'en grec. C'est le seul moyen d'arriver l'exactitude complète et de faciliter les recherches aux élèves.

Il me reste à dire que M. Leroux semble carrieux de mythologie comparés, qu'ils en consigne certains resultats dans son livre et voudrait en enrichir la mémoire des élèves dels témoigne, sans doute, d'une certaine ouverture d'esprit. Mais ici encore nous ne saurions encourager la teotative. Ces sortes de vulgarisations demandent un outillage scientifique des plus solides et ne peuvent être faites qu'à l'aide de connaissances tout à fait spéciales. Quand je lis dans le Dictionnaire de M. Leroux qu'Amphitrite est la déesse gémissante, je me demande avoc auxièté si l'autour se rend bien compte de ce mot, s'il est au

courant des rapprochements fails à est egard, des tâtonnements et des inquieturles de la science, sill s'est anquis par lui-même, en un mot, du faiseant de
faits recasilin de ci de là un peut dur et qui ont permis d'entrevoir cetté conclassiques des opinions individualles, mais les recherches personnelles sont au
moins indispensables, si les fieres classiques un peuront pas être toujours de
muvres savantes, encore faut-il qu'en puisse entrevoir et deriner, à travers les
notes substantialles et les lignes concians et errèes, un septil rompu aux mâthodes scientifiques et capable au besoin de faits ses preuses. Il est hon de
voir de ses propres yeux par quelles voir s'a mythologie comparse arrive à formuler ses conclusions. Avant de mottre ces résultats à la portée des clèves,
avant d'y initier les autres, il faut commencer asi même par voir de benuccup
plus près ces matières délicules et difficiles qui se sont millement destineen à
amuser les loisirs d'un clève de réstorique, mais qui constituent une science des
plus sévères et des plus prafondes.

La pensée d'un distionnaire homérique est certainement excellente, nous le répétons et c'est déjà une benne note pour M. Leroux que d'en avoir conçu l'idée; mais ai l'auteur voulait réclément se metire à la fâtre, ce à quoi on pourrait peut-être l'encourager, le livre resterant embérement à faire. Il y fant un ensemble de comitions qu'il servit noussaire de remptir : une méthode plus servire, plus de richesse d'informations, une ourlorité d'esprit moins facilement satisfaite et enfin une pratique plus solide dex textes et dus ouvrages de mythologie homérique et de mythologie comparée.

Jasy Promings.

Problèmes et Conclusions de l'Histoire des Religions, par l'abbide Bacque, anclea élève de l'école polytechnique, professeur d'apologétique à l'Institut catholique de Paris. — Putuis-Crette, libraire-aditeur, Paris, 1885,

M. l'abbé de Broglia a publié récomment un livre, un peu antidaté, qui rentrerait dans la catégorie des ouvrages dont la Revue de l'Histoire des Religions doit s'occuper spécialement, si la méthode et la point de vue de l'honorable écrivain ne le classaient pas piutôt parmi les polémistes qui argumentent en vue d'une these dogmatique préalablement établie. Les arguments peuvent être emprintés à l'histoire, ce n'est pourtant pas de l'histoire, c'est une historia ancitta theologia, comme était la philosophie scolastique.

On devine alsament, on devine tent de suite à quoi l'autour en reur renir : fur-même ne s'en cache pas, et en comprendra par consequent pourquoi nous ne pourrious, dans ce recueil, le suivre uvec la prétention de discuter ses affégations et ses conclusions sans numpre avec le principe de neutralité dogma-tique et confessionnelle dont ses rédecteurs ne doivent sous aueun prétexte se départir.

Toutefois, comme l'ouvrage touche de près à la science qui nons intéresse le plus, ce surait de l'affectation que de le passer entérrement sons silences, et nous en dirons qualques mots sa ne l'envisageant pour ainsi dire que de peofil.

En premier lieu nous remirons un sincère hummage au ton de convenance parfaits avec faquelle M. l'able de Broghe parle des théories et des travaux relatifs & Phistoire religieuse, même quand elle est étudiée en toute indépendance, Le mérite et le numbre des œuvres, qui commencent à faire de la tumière sur ce champ si longtemps reconvert par une epaisso obscurité, l'inquiète sans l'effrayer et sans l'irriter. Il reconnaît là une puissance avec laquelle l'objet de sez intimes preferences devra desurmais compter, mais il en pretul courareusemont son parti, il uime mieux saisir le taureau par les cornes et essayer de le terrasser - le taureau n'est pas méchant, mus il est solide - que de faire semblant d'ignorer sa pressuce ou que de lui opposer d'inutiles investives. Il est d'aillours de trop bonne maison pour se complaire dans cette grossière polamique, remplaçant les arguments par des lajures, qui désbonore tant d'ouvrages de polemique religiouse. Quelque chose d'aristogratique, de confinat dans la bonté de sa cause, d'un peu dédaigneux pour ce qui semble miner les fondements de son édifice traditionnel, une largour d'intention contrastant singolièrement avec l'étroitesse du résultat, une bonne donc enfin de cette aisance, de cette dézinvolture avec laqualle les grands seigneurs d'autralois répominient courtemement aux soldiciteurs important, volla, selon more impression, ce qui caractérias la travall du noble abbé.

Oserous-nous ajouter qu'il nous fait parfois l'effet, quand il invoque les témeignages ou les démonstrations des spécialistes en matière d'histoire religiouse, de se mouvoir sur un invain qui ne lui est pas toujoure familier? Il y
a dans ses dissertations bien des chores passées sous silence, d'autres qu'on
serait tente de croire ignories (par exemple ce qui concerne les résultats de la
critique moderne des livres mosaiques), d'autres à panne effleurées (par exemple, la grave question des analogies du culte bouddhique avec certains cultas
chrétiens). Mais pent-être faut-il mettre ces lacunes sur le compte de la méthode suivie. Un travail destiné a plander en vue d'une conclusion théologique,
bien platôt qu'à exposer la science proprement dite à laquelle on demands des
arguments qui puissent servir, est fatalement exposé à ce genre de défaut.

Cette conclusion ou plutôt ces conclusions sont énoncées à la fin de l'ouvragu (p. 1368 et suiv.).

M. l'abbé de Broglie pense que la science a profana a est hors d'état de résoudre le problème de l'origine même de la religion sur la terre. L'explication la pius vraisemblable à son sens serait cells d'une révélation primontials monothéiste. Mais, ajoute-t-il avec cette bonne foi que nous nous plaisens à reconualtre, cette vraisemblance n'est pas une certitude et sans la Bible la question resterait douteuse. L'origine du pagament et des legentes mythologiques est encore à ranger parmi les problèmes non résolus ou incomplétement résilus. Quant à la mais-sance, au développement et à la vitalité des religions nouvelles telles que le bouddhieme (!) et l'infamisme, es sont encore là des problèmes dont la solution estentifique est loin d'être acquire.

Mais ex qui est certain, c'est l'universaille des croyances religiouses et leur identité fondamentale char les différents peuples. Les exceptions ne peuvent passer que pour des monstruccités. Ce qui l'est anssi, c'est que tous les hommes désirent une religion objective, communiquant avec de véritables divinités personnelles, tendant à une vie future personnelle. Or il n'y a que le christianisme et son antécédent le judaisme qui, en face de la science et de l'histoire, présentent les caraotères d'une religion objective (!!).

Deux autres conclusions certaines, d'est la transcendince du christianisme fondée sur le développement de la réligion juive et ses propheties, aussi bles que sur les faits qui out accompagné son origine, son triomphe, sur sa beauté, sa vitalite, etc.; d'est ensuite l'execulence de ce même christianisme qui renferme et réunit dans une admirable harmonie toutes les parties nobles et élevées des autres religious.

Seulement l'auteur réconnuit qu'il est impossible de s'expliquer pour poi il s'est écoulé tant de siècles avant que la pure lumière ait brillé sur l'humanité, pour qu'inne frantion de l'humanité inférieure à la moitie des humains. Il ne counail pas de réponse complete et absolument satisfaissante à cotte question. C'est encore le secret de Dieu. Il faut toutefois teour compte de la chite, ne pas se busser abover par les doctrines qu'un esprit sectaire a répandaes en France dans les derniers siècles contrairement aux larges et vraies doctrines de l'égilse (?), et sulla se rappolar que nous ne connaissons pas l'étendue de l'auties divine dans l'espace et dans le temps. — Le reste est de l'apologitique, un essai d'apologie des conclusions, muis ne concerne plus l'histoire proproment dite.

Nous ne pouvous neime pas songer à disenter lei les conclusions que nous renons de résumer. C'est sux lecteurs de la Revue de les comparer aux conséquences que chacun d'enx a pu tirer jusqu'a présent de ses moissant à relever le fait que cet ordre d'études n'est pas suns pénéter dans les regions mêmes qu'en pouvait lui croire fermées et à faire des vœux pour que la sincerité et le liberalisme relatif de M. l'abbé de Broglie n'arment pas course ini certains esprats plus etroits que le sien et qui, en fait d'histoire des religious, désireraisme surtont qu'on n'en fit pas.

Albert flavours.

Essais de critique religieuse, par A. S. Moum (Miren). Un vol. grand in-8º de 416 pages. Paris, Félix Alcan, 1885.

Vraiment nous ne croyons pas que le titre de ce volume soit justifié. M. Morin a de la chaleur, un style clair et coulant; il cerit sous l'empire d'une conviction profonde. « Ecraser l'infilme » est la tâche qu'il s'est donnée, la mission qu'il croit avoir à remplir, nous avons presque dit le sacerdoce auquel il se croit appelé. Il apporte à l'accomplissement de sou muvre un grand sérieux et une ardeur extrême; il fait preuve de connaissances étendues, sinon très profondes. Mais ce qui lui fait défaut, à notre sens, c'est essentiellement l'esprit critique. Possèdé de son idée, il voit tout comme à travers un prisma trompeur.

S'arit-il, par exemple, de la guerra de Grimée et de ses causes ? Tout la monde les connaît ; tout le monde sait que la question des lieux-saints a été simplement le prétexte, disons mieux, l'occasion, de cette grande conflagration. La-Russie a cru que le moment était favorable pour donner le coup de grâce a « l'homese malade, « réaliser es qu'elle appelle » le testament de Pierre-le-tirant, » et marches sur Constantinople, but séculaire de son ambition. L'Angieture, pour des raisons toutes politiques, a prétendu lui burrer le chemin et l'empereur Napoleou III a trouve que l'occasion était bonne pour se faire admetra dans la famille des souverains et consoluter son pouvoir par des victoires plus avouables que les massacres de décembre. Quant aux lieux-saints, l'empereur Nicolas, Lord l'almemton et Napoléou III s'en souclaient aussi peu les uns que les autres. Tout cels a ste dit mille fois et n'est contesté par personne, sauf par M. Morin qui, voyant partout sa grande ennemie, la religion, la retrouvant devant lui en toute occasion, affirme (page 369) que la guerre de Crimée a été une guerre de religion!

Co manque d'esprit critique se retrouve d'un bout à l'antre du livre. Pour l'anteur, la religion, toute religion, est manyaise en soit c'est une maladie dant la « libre peasée, « dont il en l'apôtre, doit triompher, comme la science a fini par triompher de telle on telle maladie, la gale, la variole, qui judia monsounsient les populations. Cette façon de voir nous paralt anti-scientifique. La religion est un fait tellement général, tellement universel, tellement varie dans ses manifestations, que la regarder comme une simple maladie transituire, cela nous semble le fait d'un esprit systèmatique, prevenu, buté à l'arance, non d'un esprit critique, impartial, résolu à chercher, non le triomphe de ses idées préconques, mais l'explication rationnelle des faits.

Au fond, saus qu'il s'en rende bien compte. M. Morin nous semble être victime d'une illusion très répandue dans notre pays, Quand il dit : Religion, Christianisme, c'est au fond du catholicisme qu'il parie. Christianisme et catholicisme sont pour lui identiques. Alusi le catholicisme a en ses moines, ses ascètes ; Montalembert a écrit un volume pour glorifier leurs actes. M. Morin ne doute par le moine du monde que ce ne son la du christianisme parfaltement authentique, l'application directe des enseignements de Jesus. Il se sait \* pas que Jesus n'a point pranque l'ascetisme et l'asu contraies condamné. (Veir evangile selon Saint-Matthieu, ch. XI, v. 16 et suiv.)

En général l'auteur nous paratt n'avoir qu'une connaissance assez superficielle des documents authentiques du christianisme, des fivres du Nouveau Testament. Des déconvertes de la critique moderne, dont il a quelque taînture, il n'a pris que celles qui peuvant lui foornir des arguments pour battre en brèche la tradition catholique; mals de cet immense travail de resonstruction que la critique sacrée a accompli, en dégageant le fond substantie, du christianisme de la gangue où l'avalent enfermé l'esprit et les préjuges du temps. M. Morin ne tient nul compts.

En résumé, son livre est un énorme pamphlet contre la religion ; mais ce n'est pas un travail critique qui puisse faire avancer la science.

E. C.

La Palestine au temps de Jésus-Christ, d'après le Nouveau-Testament, l'historien F. Josèphe et les Talmuds, par Ens. Syapers, D. en th., maltre de conferences à la Faculté de theologie protestante de Paris, 1 vol. in-S, de 532 pages avec deux tableaux, deux plans et une carte. Paris, Fischbacher, 1885.

Le volume que M. Stapfer vient de faire paraître sous ce titre est du plus haut interet. L'auteur regrettuit, comme il le dit dans sa préface, que l'on n'eut point encore écrit, dans les pays de langue française; ce que les Allemands appellent l'histoire contemporaine du Nouveau Testament : talle est la lacune qu'il a voula combler, en survant les traces de Schürer, auteur d'un ouvrage classique sur se sujet en Allemagne. Voici en quelques mols le plan du savant corit de M. Stapfor. Dans son introduction, l'historien nous donne un aperçu des divers documents, qui lui permettront de tracer le tableau de la Palestine a l'époque du Christ : ces documents nont les livres du Nouveau Testament, les ouvrages de F. Josepho et les Thalmuds. Vient susuite la bibliographie du sujet, precieuse pour le lecteur. Le travuit de M. Stapler se divise en deux parties : la vie sociale et la vie refirinne. Dans le premier firre l'auteur passe successivement en revue la geographie de la Palestine, l'analoire sommaire du pays depuis la mort d'Herode le Grand jusqu'à l'an 70, l'origine at les attrihutions des sanhédrins et surtout du grand Sanhédrin, l'organisation et l'exercer de la justice, la population et les divers elements qui la composent, ses caractores, les langues qu'elle parie, la vie prises (circonnision, mariage, divorce, sic.), l'inditation, le veniment, la sie publique spoids et mesures. monneies, calendrier, impôns, etc.), la vie à la campagne, les arie, la litterature et la science. Dans le second livre l'anteur étudie l'origine et l'histoire des

partis pharision et samoèsa, les écoles de Hillet et de Schammar, l'origine et les fonctions des scribes, la dogmatique pharisienne et saducésans, la predication pharisienne et les esperances messianiques, la naissance et le rôle de la synagurue, le sabbar, la Bible telle qu'elle était en usage à l'époque du Christ, la piète dans les diverses classes de la population et dans les écoles, les questions relatives à la pareté légale, le jeune, l'annète, la prière, le temple, le sacerdess et le rituel, les lêtes, les Essèniens ; les deux derniers chapitres sont consacrés, l'un a la détermination des principales dates de la vie de Jésus, l'autre à Jésus lui-même et à la prédication de l'Evangile. Suivent plusieurs tables, entre antres un indes alphabétique, Les deux tableaux joints à l'ouvrage contiennent la généalogie des Hérodes et la liste des légals impériaux de Syrie, des procurateurs de Judée et des grands piètres de l'an 37 av. J.-C. jusqu'à l'an 70 ap. J.-C..

Comme on le voit, lechamp d'investigations parcouru par M. Stapler est des plus vastes ; avec quelque competence qu'il s'y meuve, on ne devra donc point due surpris des quelques inexactitudes qu'il a pu commettre, ni des exagérations auxquelles il s'est laisse parfois entraîner. L'auteur aisseme (p. 249), que la lepre devient de plus en plus rare et qu'on n'en signale plus que quelques cas en Egypte, en Suisse et en Suède. M. Pointeure (Prophylaxie et géographie médicale des principales maladies, 1884) nous apprend que la lopre existe encore non-seulement en Egypte, mais au Maroc, en Arabie, on Asie-Mineure, etc. en Norwège, où alla cause de 8 à 900 decès par so, dans les provinces halfiques de la Russie, en Espagne et en Portugul, etc., qu'elle est très faible en Suèle et mille en Suime. C'est une exagération que de prétendre que « les enfants d'Ismel n'out jamais aprouve pour les débauches patennes que le plus insurmontable degroit » (p., 146). Quelque hante idée que l'on se fasse de la moralité juire, on ne saurait oublier les temoignages accusateurs de la législation moraique (le Levitique en particulier), et, sans remonter à Joseph le tobiade et à son file Byronn, anyenz d'Onias II, aux pontifes Jason et Ménélas, quelles mours avait-on à la cour d'Hérode ? L'auteur nous paralt beaucoup trop sur de l'existence de la Grande synagogue (p. 931, institution des plus problèmustiques, si co n'est même légendaire. Il place, avec Joséphe, à l'époque d'Alexandro le Grand, le schisme samaritain (p. 122), qui eut tres probablement fieu du tomps de Néhêmie. Peut-on dire (page 17) que Joséphe soit incomm des Thalmudistes, alors que les principaux faits, dont ils rappellent le esuvenir, pont l'époque qui pous occups, ne sont qu'un écho dégénére des récite de Josophe, et que, toutes les fois que Joséphe ignore ou se talt, ils gardent le sitence ? (Voy. Wellhausen, Decembourg, etc.) Il arrive à l'auteur de se servir d'expressions qui ne s'appliquent point rigoureusement aux évécements en aux doctrines qu'il expese. Jésus, du-ll, a enseigné : la justification par la foi » (p. 468); il fant laisser à l'apôtre Paul cette fermule caractéristique de sa théologie. L'auteur est aussi beaucoup trop affirmatif dant son chapitre sur la chronologie de la vie du Christ, lorsqu'il soutient que « les vraies dales de cette histoire sont plus faniles à établir qu'on ne le peuss généralement » (page 452). Telle n'est point l'impression qu'on retire de la lecture du chapitre et il serait aisé de contester à l'auteur la précision des résultats auxqueis il arrive.

Si nous embrassons l'ouvrage dans un coup d'ord général, nous regertterons que l'historien, malgre la largour de son esprit, ne se soit pus davantage af franchi des données traditionnelles. Il demeure attache à l'opinion classique sur le Pharisaïsme et le Saduceisme ;il cut été équitable et crai de falce une plus juste part à l'influence helleniste en Judée, comme nous l'avons montre lei même à propes de l'origine de la croyance juive à la vie future. Nous ne comprenous pas qu'ou admette, sur le seul témnignage du livre des Actes, que les Sadocéeas, éminement conservateurs en religion, rejetalent la foi aux anges et à l'Esprit (p. 309), dogmes essentiellement hébrahques. On me sera point étonné, après cela, de voir l'anteur accepter l'authenticité et l'autorité historique du quatrième évangile (p. 7-8, 452 m.), nier toute influence du Judaleme contemporain de Jésus sur Jésus et l'Evangile (p. 26), bien qu'ailleurs (p. 385 s. 467) il apporte des temperaments à cette affirmation, declarer enfin, comme canclusion, que a l'apparition de Jesus, son enseignement, ser actes, na vie entière est up miraele = (p. 476). Si Jésus est en dehors de l'histoire, peurquoi donc s'enquérir avec tant de soin et de science de la vie sociale et religieuse de son époque? - Tout en demeurant fidele à sa conscience et à ses principes dogmatiques, M. Stapfer aurait pu introduire d'henreuses modifications dans son ouvrage, on usant d'une critique plus sévère à l'égard de la tradition. Nous n'en estimons pas moins son travail, qui rémira de precieux services au public français. On apprend beaucoup en le lieant, et l'on ne saurait qu'en retirer le plus grand profit.

EDGUARD MONTEY.

### CHRONIQUE

Prance. — Nous avons reçu de M. A. Prudhomme, archiviste de l'Isère, une élágante plaquette intitulée : Simples notes sur Pierre de Sébivitle, en prédicateur de la Réferme à Grenoble 1514-1524. (Bourgoin Vauvilles, 1884, 48 p. tirée à 145 exempl.) L'auteur complète les détails donnés par M. le pasteur E. Arnaud dans son Histoire des protestants du Dauphiné sur le frère Pierre de Sébiville, cordelier de Grenoble et premier apôtre de la Réforme dans estie ville. Il montre l'attachement de la société de Grenoble pour son prédicaleur préferé et indique dans quelles circonstances se produieit l'abjuration forces de célui-ci. Il repousse l'hypothèse de M. Arnaud, d'après laquelle le frère Pierre aurait eté brûlé à Grenoble au mois de février 1525, mais reconnaît ne pas pouvoir y substituer une antre hypothèse plus plausible. M. Prudhomme a puisé les documents de celte conscienciause étude dans les registres des conclusions ou délibérations consulaires de Grenoble.

- M. V. Courdercane, professeur à la Faculté des lettres de Domi, nous a adresse un petit volume intitulé: Sur quei reposent les préfentions politiques de l'Egitie (Paris, Ch. Bayle 1884, in-18, 130 p.), dans lequel il a seuni six conferences faites à l'Union républicaine de la jeunesse du Nord. Commo ces confirences, d'ailleurs intéressantes, sont une œuvre de polémique plutôt que d'histoire religieuse, nous nous bornons à les signaier.
- M. F. C. J. van Goens, doctour en théologie, a publié en tirage à part chez Bridel à Lausanne une étude d'exègose biblique fort bien menée, sur Le Rôle de la liberté humaine dans la prédestination pantinienne, qui avait paru en mai dans la Revue de théologie et de philosophie. L'anteur aboutit à la concinsion que la prédestination paulinienne exclut le libre arbitre, qu'elle est absolue et inconditionnelle.
- La leçon d'ouverture de la Faculté de théologie protestante de Paris a été faite cette année par notre collaborateur M. Massehieau, maître de conférences. Le savant professeur a traité de l'Étude des Pères en France. Un peut lire cette très intéressante leçon, dans laquelle l'auteur passe en revue l'étude des Pères depuis Charlemagne jusqu'à nos jours, dans le Compte-rendu de la Séance de rentrée des cours de la Faculté de théologie protestante de Paris (Paris, Fischhacher 1884).
- Les historiens du Christianisme byzantin trouvelout de précieux renseignements, pour la plupart inédits, dans le récent ouvrage de M. Gustave

Schlumberger: La Sigillographie de l'empire bytantin. Imus ce magnifique travail, qui contleut enze cents dessins et la description de plantaux milliers de monuments, l'auteur a classé les scenux et emprendes qu'il a reconillis sous cinq rubriques; 1º la série geographique comprenant les scenux des fonctionnaires et des titulaires des sièges ecciésiastiques, avec les noms des provinces et des villes; 2º les scenux berlésiastiques, depuis coux des patriaccines, des prêtres et des patriaccines des provinces et des patriaccines prêtres et des catéchamènes; 3º les scenux suffitaires; to ceux des dignitaires, (empereurs etc.); 3º coux des familles byzantines.

— La sernee poblique annuelle de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres a en lieu le 14 novembre sons la présidence de M. G. Perrot. Après avoir reudu bommage aux quatre académiciens morts dans le cours de l'année, (MM. Thomas Henri Martin. Charles Tiasot, Albert Dument et Adolphe Regmer), la president proclame les nome des lauréats des concours de 1881 et les sujets des prix proposès pour les concours futura. Nous relevons dans cette longue liste les sujets et les travaux qui concernent l'histoire des religions ou le folk-lore.

1. Jugement des conevurs : 1- Prix ordinaire, docurno & M. Neubaner, attaché a la hibliothèque bodheisune d'Oxford, pour son mémoire en réponse à la question posée : . Classer et identifier autant qu'il est possible les noms geo-« graphiques de l'Occident de l'Europe qu'en trouve dans les ouvrages rabbi-« niques depuis le resiècle jusqu'à la fin du xve. Dresser une carte où tous a ces noms soient places, avec signes de donte vil y a lieu. - 2º Antiquilés de la France. La première médaille a eté décernée à M. Pothier pour son mêmales manuscrit sur les tumutus du plateun de Ger. Une pramière mention hanorable est accordée à M. Armand Gasté pour ses Etudes sur les Nobls virves par Jean le Houx, Olivier Bauselin et les compagnans du Van de Vire, les chansons normandes du xy siècle (Caen. 1806; in-12), et pour ses Nocls et Vamlevires du manuscret de Johan Porce (Chon 1883, in-80). La deuxières mention teriont à M. P. du Chatellier pour son Recherchez sur les sépultures de l'époque de bronze en Bretagne, explorations et études comparatives (1877-1882). - 3º Prix Bordin. La question étalt : Emdier le Râmayana au point de vue religieux. Quelles sont la philosophie religieuse et la morale religieuse qui y sunt professors ou qui s'en déduisent? Ne tenir campte de la mythologie qu'autant qu'elle interesse la question alusi posée. « - Le pris n'a pas cié décerne. Une récompanse de la valeur de 2,000 fr. est accordes à M. Schwhel.

II. Concours dont les termes expirent en 1885 et 1886 : le Prix ordinaire (2,000 ft.): u. Etudier d'après les chroniques arabes et principalement celles de l'abari. Maçqui etc., les causes politiques, religiouses et sociales qui ont détorminé la chute de la dynastic des Omeyyades et l'avinement des Abacsides (terme du dépôt des momoires au secrétariat de l'Institut : la 18 décembre 1886). — il Examen historique et critique de la Bibliothèque de Photius (terme,

31 décembre 1880). - c. . Elude sur les contributions demandées en France aux gens d'Eglise depuis Philippe-Auguste jusqu'à l'avécement de François jes ... (terma 31 decembre 1886). Le premier et le trojsième sujet nent nouveaux ; le ascond avait été déjà proposé pour le concours de 1884. - 2º Priz Rordin. a. « Rudier d'après les documents arabes et persaus les secles dualistes, Zena dicks, Muzdeens, Daisanites etc., telles qu'elles se montrent dans l'Orient - musulman. Eschercher par quels liens elles se rattachent soit au zorous-« trisme, soit au gnoslicismo et aux vielles emyaness populaires de l'iran » a (termo : 31 décembre 1885). - b. a Relever, à l'aide de documents motoria ques et littéraires et des dénuminations locales, les formes vulgaires des - nums des sainte en langue d'oui et en langue d'oc raignaler la plus ancienne « apparition en France des noms latins auxquals correspondent cas diverses a firmes - (terms; 31 decembes (886). - 3\* Prix Delalande-Guerineau. Le peix n'ayant pas été dicerna en 1894, l'Académie décernera deux prix en 1988 : a. au meilleur ouvrage dam l'ordre des études du moyen-age : - b. au meilleur ouvrage dans l'ordre des études orientales, (terme; 31 décembre 1885),

- L'Académie françaire a tenu sgalement sa séance publique nanuelle, dans laqualle M. Camille Doucet, scerétaire perpétuet, a la son rapport sur les compours et les ouvrages couronnés. Parmi ces derniers nous mentionnens les survants : Le cardinal Carlo Carafa par M. Georges Durny ; Essais erientaux par M. James Darmestater (tons deux un prix Bordin) ; Histoire de Fléchier, par M. l'abbé Delacroix (un prix Montyon) ; La Terre-Sainte, 2º partie, par M. Victor Guerin.
- La librairie Malsonneure vient de mettre en vente le septième tomé du Talianes de Jérusolem, traduit pour la première fois en français par M. Maurice Schwith (gr. in-8, 352 p.) Ce volume contient les traités Yebamoth et Sola,
- Le tome aux de l'Histoire litteraire de la France contient une remarquable étude de M. L. Baltile sur les anciens catalogues des évêques des églises de France. Il traite des dates de ces listes, de leurs sources et de leur autorité ; il signale les premières collections qui en ont été dressèes et en donne un classement diocèse par dincèse.
- M. Albert Réville a ouvert le landi ist decembre son cours d'histoire des teligions au Collège de France devant un très nombreux et sympalhique anditoire. Il éludière ette acrée la religion de la Grées antique, sa mythologie et ses principales divinités. Nous inauquous plus loin sous les rabriques Hollande, Belgique, Suran, les sujets traités par les professeurs d'histoire des religions à Lande, a Bruxelles et à tieneve, En France, si nous en samples religions à Lande, a Bruxelles et à tieneve, En France, si nous en samples les cours donnés à l'institut calholique de Paris, par àt. l'abbé de Broglie, ii n'y a par d'autre chaire cousserée à l'histoire des religions que celle du Collège de France, Plusieurs maltres du l'éuseignement experieur à Paris seront neumonns appeles à traiter cette amée des sujets qui font partie de l'histoire religions on qui y touchent de urès. Voici une liste de ceux qui sont parvenue religions on qui y touchent de urès. Voici une liste de ceux qui sont parvenue

à notre connaissance : 1º Au Collège de France : M. Lefèbure exposera la conception du monde infernal dans l'ancuence Egypte : M. Oppert expliquera les poèmes aesyrieus traitant des légendes mythiques ; M. Renan expliquera le livre des Psaumes, M. Foncaux le Bhagavaduna : M. Gaston Boissier étudiera la poèsie chrétienne au ry siècle. - 2º A la Fuculté des lettres, M. Gebhardt esamine la litterature historique relative au pontificat d'Alexandre vi. - 3- A la Faculté de théologie catholique, M. l'abbé Bouquet étudie les historiens de l'Eglise, Théudoret, Orose et Sulpice; M. l'abbé Blampiguon, l'histoire de la législation coclesiastique en France au commencement du xvur siècle ; M. l'abbe Fabre d'Envieu explique l'évangils salon Saint Jean, et M. l'abbe Burges les Proverbes et les Lamentations de Jérimle. — 4º A la Faculté de theologie protestante. M. Ménégoz interprête les épitres de Pierre et de Jacques; M. Philippe Berger, le livre des Juges ; M. Sabatier étudie les Sources de la Vin de Jeaus; M. Massebiezu, le document récomment deconvert, la Didaché des xu apôtres dont il a parle dans cette fievne ; M. Vignie fait l'histoire du culte chretien; M. Stapfer, Phisteurs du texte du N. T.; M. Bonet-Maury, expesse les Essais de réforme dans l'église chreticane depais le millien du aver jusqu'an avne siècle ; M. Jundt, dans deux cours différents, fait l'histoire de l'Église au moven-age et l'histoire du catholiciame contemporain, Enfin, MM, Samuel Berger et Jean Reville, dans deux cours libres, étudient, l'un les auxiennes versions de la Bible, l'autre le Paganisme à Rome du 11º au 11º siècle. - 5º A l'École pralique des Hantes-Kiudes, M. Roy présente des Edudes sur Phistoire des rapports de l'Eglise et de l'Etat du xve au xva\* slècle ; M. Ferdinand de Sanssure interprête la Sporra-Edda ; M. Bergaigne des hymnes védiques ; M. James Darmesteter des textes zands et poblivis ; M. Carrière le Lavre des Juces ; M. Halevy des inscriptions himyarites, et M. Glermont-Gamean traite des antiquités orientales. - 6º Ecole des tangues orientales. M. Carrière expire l'histoire d'Arménie (y compris l'Eglise arménienne) d'après Moïse de Korène, et M. de Rosny parlera du Sintanisme au Japan. — 7º Ecole du Louere, M. A. Bertrand studie les monuments du Musée de Saint-Germain relatifs à la religion des Gaulois et aux corporations des métiers en Gaule.

On remarquera que dans la plupart des cours mentionnes il s'agit bien plutot d'un enseignement philologique que de l'histoire proprement dits des religions.

<sup>—</sup> L'histoire ecclésinstique de Marseille s'est enrichie d'un nouvel novrage luxuousement imprimé, et dôte d'excellentes notices qui doment à cette publication une réalle valeur, C'est l'Armorial siguillagraphique des evêques de Marseille, auce des notices historiques sur chacun de ces prélats (Marseille, Olive, in-4, XVI et 191 p.).

<sup>—</sup> None signalons à non lecteurs dans le L. XLIV (4° de la 5° serie) des Mémoires de la Société nationale des antiquaires de France les traveux suivants: 4° Lu Vierge, le Christ, les saints sur les acesux byzantins des X°, XI° et

XII- niccies, par G. Schlumberger, Le sevant sigülographe, dont nous avons déjà annoucé plus haut le récent auvrage, y étudie les differents types des saints et les épithètes qui leur sent décernées, en insistant parroudièrement sur Saint Michal, le patron du Bosphare et le plus populaire des saints hyzantins. 20 Documents fizant la date de la construction des exthédrales d'Embrun et de Gap par M. Roman (la première est du xme, la seconde des xne et xme siècles).

3º Texte insiit d'une vie de Saint-Tudual, par M. A. de Barthéleiny (atteibué au vie siècle).

- —M. Barthélemy, de l'Eccle des Hautes Etudes, public, comme these d'sortie, une edition de la Conference d'Abata, texto peblvi rendant compte des discussions théologiques entre parsis et musulmans à la cour d'Almansona. Le texte peblvi est accompagne de traductions indigènes en persan et parsi, d'une traduction et d'un commentaire en français, d'un lexique et d'une introduction aux la date du livre es sur sa valeur historique (Revue critique).
- Nous trouvens dans le second numéro des Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux (1884) une curiouse étude de M.Hochard sur « la persecution des chretiens sous Néron ». L'auteur ne voit dans le récit de Tanite qu'une invatification.
- La librairie E. Leroux a publié le tome deuxième de la traduction française de l'Histoire générale de la littérature du moyen-age en Occulent par M. A. Khert (in-8, 450 p.), — traduite par MM. Joseph Aymeric et James Condamin. Ce tome comprend le quatrième et le cinquième livre, c'est-à dire la littérature latine circtienne dapuis l'époque de Charlemagne jusqu'à la mort de Charles le Chance.
- La nouvelle publication creée par M. Maspero, la Mission archéelegique française du Gaire, destinée à recevoir les travaux des membres de la mission française en Egypte, forme un excellent complément aux recuells déjà existants des Ecoles d'Athènes et de Rome, Le premier fisscicule conficut une série d'étadés parmi lesquelles nous relevous : 1º Le tombeau de l'Amarent Amen-Hotep par M. Lorot : 2º L'Eglise copte du tombeau de Dega par M. Bouriant ; 3º Quatre contes arabes en dialecte cuírote, par M. Dulae, Le second fascicule est consacre aux fouilles de M. Maspero, et le troislème reaferant une êtude très soignée de M. Lefebura sur le tombeau de Séti.

Allemagne. Parmi les récentes publications relatives à l'Histoire des religions, qui nous ent été communiquées, nons signalerons les suivantes :

1a Otto Haggenmacher, « Zur Frage nach dem Ursprung der Religion und nach den ættesten Religioniformen » (Leipzig, Otto Wigand, 1883; In-8,87 p.). Cet opuscule a été dédié par l'anteur à l'Université de Zurich, à l'occasion du cinquantième anniversaire de sa fondation; il a donc dejà plus d'une atmée d'existence. Al, Haggenmacher s'est propose de tracer un aperça de l'état actuel de cette question capitale, l'origine de la religion, et d'ajouter aux demoées déjà acquises les observations qu'il a gianées dans les récents travaux d'éthno-

graphin. C'est chez les peuples non civilises du passe et du présent qu'il cherche les éloments de la solution du problème. A l'origine, il place l'animeme, paus la culta des finces, le fétichisme, l'hénothéisme et le polytheisme, sufin le monothèisme.

2º Prof. D' E. Buchholz. e Die Homerischen Realien - IIIº volume, 1º partie; a flie Religiusse und sittliche Weltans-handing der Homerischen Grischen. J. Homerische Gretterlehre, — Leipzig, Engelmann, 1881, gr. 10-8; VI et 104 p.). Dans les deux volumes précedents, M. le professeur Buchhol a étaité la conception du monde telle qu'elle ressors des posmes homeriques (cosmographie, géographie, et les trois régnes de la mature), et la vie publique et privée d'après Homère. Cette fois il s'attaque à la religion et et la morale des Grees pendant la période homerique. Dans la première partie de ce troisième volume que nous avans sous les yeux, il expose la théologie d'Homère. Il éindis sucressivement les dieux anté-olympiens (dynastie de Kronos et des Titans), la nature des dieux d'Homère, leur relation avec le Destin, leur action sur la vie humaine et sur la nature, les dieux olympiens du clei, de lu ner et de la terre, et enfin les rapports suxueis entre les dieux et les hommes. Un index détaille facilité heancoop l'usage de ce vaste répertoire de l'amissue mythologie grecque.

3º D' Otto Pficiderer. « Raligionaphilosophie auf geschichtlicher Grandlaga » (2º vol.; Bariin, 1881. Reimer, VIII, et 670 p.). L'éminent professeur de la Faculté de théologie de Bariin à terminé la seconde édition, considérablement remaniée et augmentée, de su Philosophie de la religion fondée sur l'instance des religions. Nous reviendreus plus tard sur cet important ouvrage.

4º M. Heinrich Brugsch, l'egyptologue bien count, vient de publier ches. Hinrichs à Leipzig la première partie d'un travail considérable sur l'ancienne religion égyptimme: Religion und Mythologie der allen Egypter nach des Denkindlern bearèrilei (in-8; 280 p.). L'ouvrage est illustré de vingt gravures sur bois.

5º La librairie Niemeyer de Halle a miz en veute une menographie, qui paran fort complète, de la légende de Barham et Josephat : Die érste nicht-christliche Parabet des Barham und Josephat, thre Herkunft und Verbreitung, par M. Eugen Brambolz (in-8, VIII et 111 p.), L'autour a joint à son étude un tableau symptique des nombreux contes qui se ramifient à la légende bouddhiste primitive.

La première livraison des Skizzen und Ferurbeiten par la professeur Wellflauson (Berlin, Reimer, gr-in-8) contient un préciseux abrègé de l'histoire d'Israèl et de Juda, qui donne une notion plus complète des idées de l'auteur que l'article Israèl de l'Encyclopædia britannica. On sait que les Profesomenn zur Geschichte Israèls na sont en réalité qu'une introduction à la grande histoire du peuple d'Israèl que M. Wellhausen se propose d'esrire. La première livraison des esquisses que nous annongons sera survie de plusieurs autres, dans lesqueiles l'auteur étudiera égalodient les antiquités de l'Islamisme.

- Le Dr J. Hamburger a enfecpris une seconde edition negmentée et corrigée de son dictionnaire de la Bible et du Talanné (Boal, Encyclopædie für Bibel und Talanné, tre livraison, A. Babel, Leipuig, Koshier 1884). On sant que l'anteur expose, un parinut de l'Ancien Testament pour arriver au Talanné, l'histoire, les croyances, les musics et le culte du judaisme, d'une façon conforme à la tradition juive.
- La troisième partie des Mythologische Studien du prof. Engue est consucrés au mythe du sucrifice d'Odin et de l'arbre Yggdrasil, ainsi qu'à une comparaison avec les emblèmes chrétiens de la croix.

Angleterre. — Parmi les livres qui nous ant élé communiques nous no-

- 1. An cultime of the future retigion of the world with a consideration of the lasts and doctroes on which it will probably be based, by T. Lloyd Stanley (G. P. Putnams, New-York and London, 1884, gr. in-8, de XI et 588 pages, avec un index). L'auteur étudie successivement les grandes religions de l'antiquite, redisme, bouddhlame, mosaisme, religions semitiques et Zocoastrame, enfin le Christianisme (qu'il appelle religion de Yaishooa) pour y retrouver à l'état plus ou moins par les éléments de ce qui sera la religion de l'avemr, et tôt ou tard la religion définitive de l'humanité. La formula de cette religion est : The leh is one, ou the self is one. En d'autres termes elle enseigno l'identité de tous les men particuliers avec le mei universal, loquel possède néanmoins as personnalité propre; l'éther est considere comme l'agent de la rie universelle. Cet ouveage, on le voit, appartient plutôt au domaine de la apéculation qu'à celui de l'histoire, quoique la plus grande partie en soit consacrés à l'histoire des religions.
- 9° Si-Yu-Ki, haddhist seconds of the western world, translated from the Chinese of Himen-Tsinng (A. D. 620) by Summel Real (London, Tellbaer, 1884, 2 not, in-8 de CVIII at 242 p. et de VII at 360 p.) avec une carte, des notes et un index. Cel important ouvrage dont nous avons déjà anaones la publication dans un de non précedente fascicules, contient une longue introduction consacrée aux pélevins bouddhistes chinois Shin Fa-Hian (de l'an 400), Suog-Yun (de l'an 518) et Himen-Tsiang (de l'an 629), une notire touchant la littérature bouddhiste en Chine, le récit des royages de Fa-Hian (ou le Fo-kwe-ki) et de la mission de Sung-Yun et de Ilwei-Sang, et enfin les douse livres du Ta-Pang-Si-Yu-Ki.
- 3° The life of the Buddha, par M. W. Woodeille-Rockhill (London, Trübner, 1884, in-8, XII at 273 p.). Dans cet ouvrage, notre collaborateur donne la traduction de la vie du Bouddha et du l'histoire primitive de son ordre d'après des cerits libétains du Bkab-Hgyur et du Batan-Kgyur, ainsi que des notices aur Thistoire primitive du Tibet et du Khotan.
- 4º Listory of paganism in Caledonia, with an examination into the influence of aciatic philosophy and the gradual development of Christianity in

Pictavia, by Thomas A. Wise (Louden, Trühner, 1884, in-4, XXVI. 250 p.). L'anteur smit être arrivé à la conclusion qu'entre le paganisme celtique primitif de l'Écosse et su conversion au christianisme il y a cu une période bouddhiste!

- 5º Dictionary of Miracles, par le Rev. doctour Cobham Brewer (Chatto and Wimber, in-12, KLIV et 582 p. en deux colonnes de petit texto). L'auteur a divisé la vaste matière de son travail en trois parties : 1º Miracles des sainta analogues aux miracles de l'Ecriture zainte ou aux legendes profance les plus connues, et rangés alphabétiquement sons la rubrique à laquelle de se raliachent : 2º Miracles illustrant des enseignements de l'Ecriture sainte : 3º Miracles ayant pour but de démontrer les dogmes cutheliques. Ainsi communous dans la première catégorie sous la lattre É : « Elle nouvri par des corbanux, « d'auves miracles du même genre : Auxence nourri par un pigelio, le docteur Moulins sauvé par une poule, etc. L'a index général permet de trouver facilement le miracle que l'on cherche. Persoane ne s'étonners que l'ouverage as soit pas complet. Où commence le miracle et où finit-il ? Nous avons par exemple vainement cherché le miracle de la Legio futaminata. Telle qu'elle est, cette compilation n'en est pas moins curieuse à parcourit.
- M. A. J. Butter, d'Oxford, a fuit Imprimer par la Clarendou-Press deux rolumes intitules: The aucient Coptic churches of Egypt, avec de nombreuses gravures. Le premier volume est consacré à l'architecture, le second aux nites et cérémonies des églises coptes.
- La seconde réunion générale de l'Egypt Exploration Fund a en tieu à Londres le 5 novembre, sous la présidence de M. C. T. Newton. Il resulte des communications présentées à la Société: 1° que l'on a anfin trouve un joune Anglais pour se consacrer à l'égyptologie; 2° que M. Petre continuera ses fouilles à Sun Jans l'espoir de trouver des monuments qui éclairent l'histoire des rois Hyksus; 3° que M. Edouard Naville fora connaître les résulints de la découverte de l'ithem pour l'ancienne histoire des tiébreux et s'efforcera de reconstituer le chemin de l'Exode.
- La Vie de Mahomet (Mahomet and Islam), publice par la Religious Tract Society (voir notre ne précèdent), est une réduction populaire de l'œuvre beau-coup plus étendus de l'auteur, M. Muir, sur le même aujet. La beture de ce volume laisse une impression eminemment défavorable à Mohammed. Un ne peut s'empécher de craindre que l'apologète du christianisme n'ait fait tort à l'historion.
- La librairie H. Alien annouce la publication d'un Dictionary of Itlam, par un missionnaire, le rèv. T. P. Hughes. Cet ouvrage contiendra la description des doctrines, des rites, des cérémonies et des usages de la religion mahométane, et sera orisé de gravures.
- M. Dombhui Framji Karaka public à la librairie Macmillan, à Londres, une Histoire des Parsis en 2 vol.. Plusieurs chapitres de cet ouvrage sont consacrés à la religion des Parsis.

- L'« Academy » (8 novembrs) annonce que M. J. Burgers, le savant ar« chéologue de l'Inde occidentale, prépare les publications suivantes : to Un
  volume sur les Stupas bouddhistes à Amaravati et Jaggsyapet : 2º un volume
  sur l'architecture mohamètane de Gujarat, sur le grand temple bindou de
  Rameswarm et sur l'architecture de Madurz dans l'Inde méridionale ; 3º un
  volume d'inscriptions de l'Inde méridionale ; 4º un satalogue raisonne des antiquités de la Présidence de Bombay et des districts vossins, avec reieré des
  inscriptions.
  - tine nouvelle revue théologique paraît en Angleterre depuis le tes novembre : The monthly Interpreter, sous la direction du rèv. J. S. Exell. A en juger par le contenu du tes inscicule, cette revue est destinée à vulgariser dans le public angleis les traveux scientifiques sur la Bible.
  - C'est le professeur Pfleiderer de Berila qui a été choisi par le comité des Hibbert Lectures pour donnet en 1885 les conferences annuelles sur l'instoire des religions à Londres et à Oxford.
  - M. Edwin Hatch, dont nons avons déjà mainte fois parié à nos lecteurs, a été nommé lecteur en Histoire ecclésiastique à Oxford.
  - La librairie Swan, Sonnenschein et Cie, annonce diverses publications relatives au folk-lore, entre autres: Studies in Irish folk-lore, par M. David Fitzgerald; Pertuguese fel's-lore par miss Monteiro, et une nouvelle édition du Kaffir folk-lore de M. Theal.

Hollande. M. le professeur G. P. Tiele, notre éminent collaborateur, constate avec satisfaction que le goût pour l'histoire des religions tend à se répandre permi la jeunesse universitaire hollandaise. Aussi ne donne-t-il pas moins de trois cours différents : l'attlatoire générale des religions : les religions égyptienne et babylonienne assyrienne ; — 2º Histoire de la théodicée, 2º partie : « le développement de la théodicée chez les Grecs » (dans la première partie, le professeur, après avoir établi quelques principes sous forme de Profégoménes, avait étudié le developpement de la théodicée chez les Chinois, les Egyptiens, les Sémites et chez les Aryens orientaux) ; — 3º Mythologie comparée : « La mythologie grecque comparée à celle des autres peuples. » Ce dernier cours a étà entrapris par M. Tiele sur la demande expresse d'un certain nombre d'étudiants de la faculté des lettres. Le professeur y fait connaître la méthode de la mythologie comparée et en fait l'application à quelques mythes choicis.

Belgique. L'Université de Bruxelles, comme nous l'avens déjà annonce, a institué, à son tour, une chaire d'histoire des religions. Le nouveau professeur, M. Goblet d'Alviella, bien conne de nos lecteurs, a inauguré son cours le 9 décembre par un discours sur les « Préjugés qui a opposent à l'étude scientifique des religions. « M. Goblet d'Alviella a déjà en l'occasion d'exposer de quelle façon il conçoit le plan d'un cours d'histoire des religions (voir un article ; « De la Nécessité d'introduire l'histoire des religions dans notre ensei-

gaemmt public, » extrait de la flevos de Belgique, et en grande partie reproduit dans la « Revue de l'histoire des religions, » L. VI, p. 113 et suiv.). «
Cette année il se proposa de traiter successivement les généralités ou prolégomènes (1° Les sources ; 2º définition et classification des phénemènes religieux ; 3º Les plus anciennes formes de religion ; controverses sur l'origine de
la religion); les croyances Ses non civilisés (1° supports de la religion avec la
degre de civilisation ; les objets du culte ; le natureme ; 2º sémération du douhie ou des mânes ; 3º vénération du sepsits ; fetichisme ; 4º le suite; 5º devoloppement gradual des idées religiouses ; analogies entre elles; 6º des mythes, de leur formation et de leur interprétation ; leurs transformations ; le
falk-lore et sun importance), et, dans une troisième partie, les religions elempères à notre développement historique (1º la religion officielle de l'ancien empère chiaois; 2º le sintanisme au Japon ; 3º les anciennes religions du Perou,
du Mexique, de l'Amérique centrale).

Nous souhaitons un plein et durable succès à M. Goblet d'Alviella, ne doutant pas d'ailleurs qu'il ne sache attirer les étudiants par sa parole comme il sait intéresser les lecteurs par ses écrits.

Suisse. M. Ernest Struchlin. professeur titulaire d'hiver de Mardeisses, et l'Université de Genève, a'occupe pendant le semestre d'hiver de Mardeisses, et de la raligion des Germains et des Scandinares, Durant le semestre d'êté, it es propose de traiter la religion gréco-comaine. M. Struchlin surveitle en ce moment même la publication d'une importante hiographie sur Athanais Coquerel lits, dans laquelle il étudie et dépeint avec détails l'un des plus nobles representants du meurement religieux contemporain au sein du protestantisme ou, pour mieux dire, au soin de la cociété française.

Le traixième capport de la Société des seiences théologiques de tinnever rend compte des travaux qui out été présentés dans le cours de cette années. Nous y rélevous la mention d'une étade de M. la professeur Bourier sur Amédée Rogel comma éériquin religieux, d'un mêmoire de notre collaborateur M. Ed. Montet sur l'inflaence que les disciples de Jean Huss ont exercée sur ceux de Voide, et d'un travail de M. le professeur Oltramure sur les rapports du tière des Actes aute l'épitra de saint Paul aux Gaiates. Les deux premiers de ces travaux seront publiés dans un avenir ples ou moins éloigné.

— L'Histoire de la Reformation continue à être l'objet des préférences des éradits de la Suisse. Il ne se passe guère d'année sams que d'importantes publications complètent de plus en plus l'histoire de cette période de la recontinuale et religieuse suisse. Nous ne pouvous que signaler les plus recentes : 1º Dans le 1. IX du Jahrbuch für schweizerische Geschichte (Zurich, Hechr. 1884), M. Smile Plussch, hibliothecaire à Berne, étudie les conflits entre l'autorité civile et l'autorité ecclésiastique, qui préparèment les esprits à la réformation, dans un travail intitulé Die Vorreformation in Barn. Dans ce meme volume M. Vetter recont l'histoire de la Héformation dans le couvent et dans

la ville de Siem-sur-Bhin. — 2º La Societé d'histoire du cauton de Berne a commune la publication de Bie Berner Chronik dez Valerias Auskelm, dont l'acteus arabing sur schweizerischen Reformationsgeschichte in den Jahren 1521-1532 (Zurich-Meyer et Zeiler, 1881) par M. Strickler.

Ce volume renferme : 1º un supplément d'entires 250 documents et au errala : 2º une tripie table alphabétique très prafiquement dressée pour les matieres, les localités et les personnes, table indispensable pour s'orienter rapulement au milieu des richesses accumulees dans les cinq volumes ; 3- le cehave intillographique, disposé chrouologiquement, de tous les maprimes publiés un Suisse de 1521 à 1532 et touchant de près ou de loin à la réformation ; les titres, au nombre de plus de cinq ceut, sent accompagnée, de l'indication des bilitiothèques où se trouvent ces pièces, la pinpart ranssimes, et dont quelques-unes étaient resters incommes jusqu'ici à tous les chercheurs. Par ce procieux complément, dont il existe un tirage à part (Neuer Versuch eines Literaturverseichnisses zur schweizerischen Reformationsgeschichte, enthaltent die zeitgenwassiehe Literatur, 1821-1532, ibid., in 80; vi et 81 p., 2 fr. 50), M. Strickler a reads aux études historiques un nouveau service et a considerablemont enricht et précisé la hibliographie du xvi siècle entre autres celle d'Erasme, d'Ofsolampade, de Zwingli, atc. (Revue critique).

#### DÉPOUILLEMENT DES TRAVAUX

#### DES SOCIÉTÉS SAVANTES

I. Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. - Somer du 8 muit. M. Maspero fait requalitre la méthode qu'il applique désormais pour prevent antant que possible les fouilles claudestines. Les fellahs travaillent sous la surreillance d'un inspectour : tous les objets trouvés sout disposés en groupes de deux pieces; les travailleurs en choissesent une, l'administration garde l'autra. En ayant soiu de placer l'objet qu'on veut garder a côté d'un autre objet de moindre importance au point de vue archéologique, mais de pina grande valeur remale, on est presque sûr de l'avoir ; car les indigènes prélerent constamment l'autre qu'ils rendrout plus cher. C'est alesi que le musée de Boulau s'est eurichi d'environ deux mille objets presque sans frais. - Les fauillée entreprises à Memphis ont mis à jour une nécrapole de la sur dynastie el des sepultures d'un nouveau modèle, les martahas, en la chambre fameraire est bâtie sur le sarcophage, tandis qu'un conbassement en bésques la supporte, De cette luçon le tombeau est mieux protège et à l'abri des aboulements, La chambre luneraire est ornée de printures représentant le mobilier en les vêtements du mort. Ces mastabas datent de la ve dynastie ; neanmoins il sont fortsemblables aux sépuliures de la xiª dynastie retrouvées à Thébes, M. Maspero en conclut que l'art égyptien ne s'est guere modifie entre la periode memphite et la période théhainé. La même conclusion s'applique aux idées religiouses. Le rituel ampuel se emprorte l'ornementation est le même que celul auquel appartiennent les prières gravees aur les pyramides. - Les objets d'act, tels que des iroires et un lit funéraire, découverts à Thèles al datant de la xur dynastie, dénotent une culture artistique très développee, et montrent que l'époque dont ils proviennent a été fan-semest considérée comme une periode de décadence. - Lus sondages opérés à Lougeor out permis de constater que le bos du temple n'a pas eté miné

<sup>(1)</sup> Nous nous bornous à signaler les communications qui concernent l'histoire des religions.

par les inondations du fleuve, at que l'édifice pourre être complètement déblayé. A Karaak, au contraire, le grand temple est de plus en plus menacé. Une partie du second pylone s'est effondrée. Si le sal cède sonn le poids du bâtiment, comme il y a fisu de la craindre, il sera impossible d'empécher la chute complète du pylone qui entraînera probablement dans sa ruine la célèbre salle hypostyle. — On a découvert encore entre appée la veste nécropole de l'ampélie dont un a retiré environ trois mille cinq cents monies, Trois à quatre cents seulement offraient quelque intérêt à course des variations du mode de sépulture qu'elles trahissent. Les unes out été retrouvées dans des puits avec plusieurs étages de chambres appropréées, les autres dans des puits avec plusieurs étages de chambres appropréées, les autres dans des puits naturalles. Cette nécropole date de l'époque greco-rumaine. — Dans cette même soance a été présenté par M. Egger l'ouvrage de M. Georges Edon, intitulé : Neuvelles études sur le chant lémural, les prèces droites et l'écriture cursive des Latins.

— Science du 22 août. M. Halovy communique une inscription araméenne, découverts par MM. Buting et Huber sur une stèle de l'oasis de Teima, à l'est du golfe d'Akaba en Arabie, et publiée par M. Köldeke. La stèle parta une divinité avec un disque allé sur la tête et une lance à la main, et plus has un prêtre dans l'attitude de l'adocation auprès d'un antei sumonté d'une tête de bieut. Au-dessus ou lit ces mots : « Image de Schérib, illa de Petesiria, prêtre. « Sur la face opposée de la stèle se trouve une grande inscription de vingt-sing lignes, dont quinze sculement peuvent éneure être déchiffres. Elle mentionne l'installation de la statue du prêtre Scherib dans la « Maixon d'images de Hagamo » qui sat desservie par ses descendants ; elle rappelle que les habitants ont denne singt-trois palmiers et que le rui en donné six pour le culte de la statue, et elle contient des malédictions contre les profunateurs de la statue ou des exveto du temple. M. Halévy considére ce monument comme postérieur à Alexandre ; M. Esting le fait remonter au « « sécole,

— Science du 20 août, M. Philippe Berger fait committre dix inscriptions mahatennas inculler, decouvertes dans la vallee da tombeaux à l'est du golle d'Akalan, en Arabie, par MM. Robert et Roughty. Ces inscriptions sont dates et permettent ainsi de reconstituer la liste des rois nabateurs. Trois d'entre clies portent la formule du Haram qui dénote le caractère encre des momments luscraires. En voici una de l'an 2 après lésus-Christ: « C'est ici le cavenu e qu'a fait Aid, fils de Chaell, fils de Salacsias, pour lui et ses enfants et ses descendants et pour quiconque apportent dans sa maison un écrit formal de la main de Aid, valable pour lui et pour ceux à qui Aid aura accordé de son vivant d'êtra enfarrés ici. Au mois de Nisam, l'an 9 d'Arctas, roi des Nabas térns, ami de son peuple. Et que mandissent Damrès et Manoutou et Kausa quiconque dépouillerait ce cavenu-ci, ou le rendrait ou le mettrait en gage, ou le donnerait ou le ...., ou... sur lui une écriture queleunque, ou chanse gerait quelque chose à ce qui est écrit ci-dereur, Et que ce cavenu et son

- « inscription scient barata (sacrés) pour....., haram pour les Nabathers et pour » les Salémites, au alèste des siècles, »
- Seance du 5 replembre, M. Oppert presents un mamaire sur une inscription en caractères archaiques, semblables à ceux que l'on trouve sur les munuments de Goudéa, et datant neaumoins d'une époque beaucoup plus rapprochès (l'an 200 av. J.-C.). Elle est d'Antiochus, le second des Séleunides, Elle a siè découverte sur un baril de terre culte enfoui dans les fondements d'un vaste edifice à Bisnimrod, on M. Oppert croit retenuver la tour de la pyramide de Borsippa. M. Oppert la traduit ainsi : « Antiochus, la grand roi, le roi puissant, le roi sauveur, roi de Babylone, roi des para, restaurateur de la Pyramide et de la Tour, fils alué du roi Séleucus le Macedonien, roi de Babylone, moi : Depuis longtemps mon esprit m'a porté à faire la Pyramide et le Tour, et j'avais moulé beaucoup de briques (semiblables à celles) da la Pyramide et de la Tour dans le pays de Syrie, par mes mains augustes, dans la.... de pierre, et je les avais fait apporter pour jeter les fondations de la Pyramide et de la Tour. Au mois d'Adar, le 20+ jour de l'année 43, j'ai jeté les fondsments de la Tour, la maison éternélie, le temple du dieu Nebe, qui est dans Borsippa. Diau Nabo, fils sacre du... des dieux, l'excitateur, qui est proche à ceux qui le précogisent, fils aine de Mécodach, rejeton de la décesse Anesuna, la reine ...., suis gracieusament propice. l'ar la sainte parole (dont ameun mot ne solt sans effet!), l'obticodrai l'ancantissement du pays de mus ennemis, la vistoire sur les rebelles, l'affermissement de la maison par la force, la justice dans una royanté, des années de règne, de aplendour, des anness de bouheur du cour, l'accroissement de ma race : que cela soit accorde | Tu augmenteras la royante d'Antiochus et du rol Séleucus, son fils, pour toujours I.O. dieu Nelso, fila de la Pyramide, pramier-né de Mérodach, fila aino, rejaton de is disease A..., la reme, quand tu entreras, joyensement et voloniairement. dans la Tour, la maison étérmelle, la maison de tou pouvoir celeute, le sièce du plaisir de ton cour : que par tou ordre, qui ne peut stre ciude, mes jours soi-ul prolongés, mes années multipliées, que non trône son affermi, que mon régan devienna vieux : Que par ton hurin suprême, qui regie les résulutions du riel ei de la torre, soit établie mon existence heureuse devant la face sublime ! Que mes mains atteignent les pays depuis le lever du soleil Jusqu'an concher du soleil, que j'amoncele leurs tributs, pour pouvoir les employer à l'achérement de la Pyramide et de la Tour ! O Nebo, fils aine, quand tu entreras dans la Tour, la maison éternelle, que voit prédestince devant la face la faticité d'Antiochus, roi des pays, du roi Sélaucus, son fils, de la reine Stratonice, son épouse, la félicité à enz tous ! » On remarquera que la désseu myoquée par Antiochus est une incunnue. Poor le reule il y a, tant dans le choix des caracteres archaiques que dans l'uenge des vieilles formules religiouses assyriences, une intention bien caracterisce de rattacher la nouvelle dynastic aux vieilles dynasties de l'Assyrie et de la Chaldee. — Dans cette mone sennce M. L'opald

Deliste donne lecture d'une note sur les anciens sucramentaires ou recueile d'oraisons pour les messes de l'année. Il en a étudié quêtre-vingts. Ce sont ces sacramentaires qui, en se combinant avec les évangeliaires, ont constitué la plus grande partie du Missel.

- Séance du 12 septembre. Suite de la description des sacramentaires, par M. Léopold Delisle, L'iminent paléographe s'efforce de déterminer la date de lear fabrication at les églises auxquelles ils appartenaient. - M. Joseph Halevy reprend sa discussion sur la langue et l'ecriture nabatéennes telles qu'elles ressortent des inscriptions trouvers dans la vallée des tombeaux. Le dialecte dans lequal elles sont redigées est identique à relai des passages araméeus des livres d'Esdras et de Daniel; on y trouve amei des mots purement hébreux. D'après M. Halovy, les celations entre Nabatéens et Hébesux auraient été. nombreuses durant tout le cours de l'histoire. Il s'appuie sur la Bible et sur des documents assyriens pour établir que les étrangers transportés en Samarie par les Assyrious, après la destruction du royaums d'Israel, venzient d'Arabie et parlaient l'araméen ; après le retour de l'exil, les Julis adoptérent cette langue. M. Halevy va plus loin ; d'après lui les lemaélites et les Ketureons ne parlaient pas l'arabe, mais des dialectes araméens. Abraham lui-même étuit originaire d'un pays au sud da Babylone, où l'on parlait arameen. Lorsque ses descendants parient hébreu, ils out empraulé la langue des Canancens, Voice de quelle façon M. Haldry se représente la disposition des peuples semitiques : à l'Est les Assyro-Bahylonians et les Elymeans; au sud les Yortanules at les Kouschiles; a l'entet les Phonicieus; au nord les Hittites. Au milieu, de l'Hadjaz à l'Esphrate, il place les tribus graméennes. — M. apport étudie une tablette essyrianne sur laquelle sont marquees des periodes de 18 amoère depuis la 19º année de Darius jusqu'à la 213º de Seloucus. Ca sont évidenment das periodes astronomiques; M. Oppert y roit la période de 223 lunaisons, comma aujourd'hui sons to nom do periode de Halley, qui dure 18 ans et un peu pius du 10 jours, i.a tablette assyrimme indique donc les éclipses lunaires depuis le 15 avril 100 av. J. C. jusqu'au 16 octobre de l'an 100 av. J.C., En cominuant la même serie dans le passe, on aboutit à l'an 712 qui marque chez les Azeyriene la fia d'un grand evole de 1805 aus ou de 22325 limaisone (ou cent fois la periode da 223 lumisons); M. Oppert avait deja fixe, il y a ringt ans, cette date de 712 comme la fin d'une révolution de grand cycle lunaire, d'après les inscriptions du roi Sargon, Ce point acquis, l'eminent assyriologus constate que le cycle de 1805 ans se combine dans les calculs de la hauts antiquité avec le avels sothisque de (460 ans. Les deux cycles partent de la môme année 11542 av. J. C.; les observations autronomiques des Chafdeans rementeraient sinsi jusqu'à cette année d'une prodigiouse autiquité, et l'an 14542 av. J.-C. s-rait la plus ancionno dato de l'histoire. On retrouve d'ail leurs ces cycles dans les traditions des Chaldeons et de la Genése relatives aux toups mythiques, Les 39180 ans que les Chaldeens seriganient aux temps mythiques postèrieurs au déluge comprennent dours périodes de 1460 aus jou 292×60 ans) et dours periodes lunaires de 1805 aus jou 361×60 ans). Or, a dans la Genèse les nombres 292 et 361 expriment, d'après M. Oppert, les intervalles du déluge à la naissance d'Abraham et de celle-ci à la fin de la Genèse.

- Séance du 19 septembre. M. le ministre de l'instruction publique informs officiellement l'Academie du décès de M. Huber, l'habile explorateur ampus) en doit les estampages des inscriptions de la vallée des inmbaurs. M. Huber a été assassiné. M. Oppert cherche à établir d'après des inscriptions currisformes que Piud et l'églathphaiasar ne sont pas la même personne, mais que le premier est Chabiere, le second assyrien.
- Scance du 26 amtembre. M. Abel Maitre presents par l'organo de M. A. Bertrand un memoire intitulé : Les tumulus de l'ave'inis ; explication des detunes soulptes sur les pierres de l'attée comourte. Il pense avoir reconnu les lignes de la main dans ces dessins bizarres el suppose par consequent que les celibres pierres de cette fle du golfe du Morbiban sont des tombes de chiromanciens, -D'aprè doux inscriptions grosques de Delos M. Salomon Resunch assigne au mot arctalogus le sens de : « interpréte de miracles, » d'où : « conteue d'hismires fabuleuses, » repoussant aineir le seus requi de « boutfan: » — Séunce du S octobre, Le P. Delattre communique l'estampage d'une inscription punique, déconverie à Carthage, graves sur une pierre qui ressemble beaucoup à celle du tarif des sacrifices dejà recueillie par loi. - M. Salemen Brinnch commence la lecture d'un memoire sur les fouilles qu'il a dirigées de concert uves M. Bahelon sur l'emplacement de Carthage nux mois de mars et d'arril, et qui ont été remlues possibles par la libéralité du cardinal Lavigerie. Parni les objets mis à jour nous signalors des stèles funéraires, des lampes remaines et chretiennes, que l'on poures étailler un Louvre et a la Ribliothèque nationale.
- Séance du 10 octobre, M. A. Bertrand informs l'Académie que M. Clasmadeue a déconvert aous l'allée couverte de l'île de Gavr'his (voir scance du 26 septembre) une allée souterraine limitée par les supports des mentire et comprise entre le dallage et le soit par conséquent antérieurs à la construction de l'allée couverte. M. Germain entretient l'Académie de la publication qu'il à subreprise au nom de la Societé archéologique de Montpelher du Liber instrumentorum memorialium (ou Mémorial des nobles), un très interessant cartifiaire du xur siècle, contenant 570 pièces dont quelques-unes remoinant jusqu'au x' siècle, avec une préface on les pièces recueillies sont ouregistoies méthodiquement. Signalone les doux premières categories : 1° privilèges, sauveganies, admonitions, lettres on bulles des papes, concernant les seigneurs de Montpellier; 2° béhais et accords entre les évêques de Maguelanne at les seigneurs de Montpellier;

Séance du 31 octobre. — Nous avons remitu compte du début qui s'est produit à la seumes du 1<sup>es</sup> août au sujet des chiens sacres de certains temples de l'an-

tiquum (T. X. I. p. 110). M. Henri Guidaz, revenunt nur colle question, ejgrade por l'enterminaire de M. A. Bertraud um sèrie de crovances et de pratiques qui établissent natiement l'usage d'employer les chiens au traitement des muladies. Les Hindom et les Vénitions craient que la salive du chien contient un médicament, appalé « amrita » par les premiers, « balseme » (haune) par les seconds. Un ancien proverbe français dit : a langua de chien sert de imidecin, « En Robème on fait lècher les nouveaux-nès par les chiens pour leur portur fondieur. En Armônio on admettail que les plaies des blessés étaient lechoes par des divinités issues des chiens. On observe des faits semblables chez tous les peuples de l'Europe et dans une grande partie de l'Asie. - M. Salamen fainnch termine le compte-rendu des fouilles qu'il a entreprises à Carthage. Il stablit que la Carthago primitive est conservee à 5 ou 8 mètres au-dessous du sol actuel. - Séance du 7 navembre, M. Hauréau communique la résultat des recherches qu'il a laites our ,tlain de Lille, un religioux du une siècle, qui enseigne pendant quelque temps arce succès à l'écule épiscopule de Paris el se réfugia cuanite dans l'abbaya de Citezuz. Au concile de Latran de 1170 ji combattit ins Vaudous et les Albigeois. Il mouret en 1202, après avoir repris son cosseignement theologique à Montpellier. On a de lui un nombre considerable de sermous, dont onze settlement sont connus ; il y en a plusients. qui sont attribues à tort à Bugnes de Saint-Victor. La Rébliothèque nationale posseda quatre manuscrita da ses mavres. On l'u confordu, récomment encore, avec un moine anglais du même nom qui a'a rien de commun avec bui, -Mance publique da 14 novembre (voir la Chronique, sous la subrique France). - Source du 21 novembre. M. Edmond Le Blant communique l'introduction d'un nouvel overage intitule : Les tarzerhages chrétiens de la Gaule, qui fait suite à ceini qu'il a publit que les sarrophages chretiens d'Aries. M. Le Biant y donne la description de 250 monuments, completa ou fragmentaires. Il aboutit a la zumelunion que les modèles palons out servi aux sculpteurs des sarcophages chrétiens jusque dans la période mérovingienne,

II. Académie des sciences. Sénace de 29 septembre. M. Faye, le président du burgan des longitudes, a communiqué à ses sollègues les éléments principaix d'un ouvrage (qui a para depuis cette epoque) sur les Origines du monds. La plus grande partie de ce remarquable travail est consacrée à l'amilyes et la critique du système de Laplace et à l'exposé des modifications que les progrès de l'astronomie obligent à y apporter. Mais le communement du larre contient l'exposé des diverses cosmogunies de l'antiquite slepuis celle de la Genése jusqu'à celles de Platon, d'Aristole et de Lucrèce; la comparais son de ces anciennes canceptions de l'univers avec nos systèmes modernes offre un vif intérêt.

III. Acadêmie des sciences morales et politiques. — Séance du 15 novembre, M. Tessier, professeur d'histoire à la Faculté des lettres de Caen, présente un mémoire sur la quatrième croisade. Il s'est proposé de restituer à

cette expedition son caractère français et de relever l'autorité des tempignages de Villehardonin. M. Cellroy présente à ce propos quelques observations tendant à faire ressortir le préponderanne de l'influence venitieune dans le quatrième croisade.

IV. Société nationale des antiquaires de France d'après les comptes-tes-tembre de M. Gaidox dans la Raras critique). — Seance du il septembre. M. Gaidox revenant sur une communication procédente ou il armi expliqué comme diou gaulois du Seleil un personnage que les monuments ligures représentent comme tenant une mue, et qui a été assimilé par les liomains à Jupiter, explique pourquoi les Flomains out assimilé le Dieu gantois du Solell à leur Jupiter et non à leur dieu Apollon (qui était un dieu de la santé et de la médesine), et par suite de quelles idees maves sur la physique du giobe l'image classique du foudre se trouve quelquelois associée à cede de la rune sur des auteis gallo-remains.

Dans notre prochain numéro nous donnerons la Bibliographie et le dépouillement des articles originaux qui ant para dans les Périodiques pendant la secondo moitié de l'unnée 1884.

#### TABLE DES MATIÈRES

#### DU TOME DIXIÉME

Militardo De LOVID	
L'Elysée des Mexicains comparé à celui des Celtes, par M. Eng.	
Renuvois	1 et 265
L'enseignement des Douze Apôtres, par M. L. Mussehicau Le culte des ancêtres et le culte des morts chez les Arabes, par M.	129
Ignuce Goldziher	332
MELANGES ET DOCUMENTS.	
Etudes d'histoire religieuse contemporaine. La Nouvelle Théosophie par M. Jules Baissuc.	30 to 100
Quatro contes grace, recueillis à Smyrae en 1875 et traduits par	
M. Emile Legrand	72
Th. de Puymaigre	193
M. Nicolas.	
	210
REVUE DES LIVRES.	
E. Gaullieur, Histoire de la Réformation à Bordeaux et dans le res-	
sort du Parlement de Guyenno (Etienno Coquerel)	.94
Monier Williams, Heligious thought and life in India (Albert Réville).	97
E. Havel, Le Christianisme et ses origines. Le Nouveau Testament (Jean Réville)	60
Paul Sfeillot, Contes des provinces de France	98
H. Summer Maine. Etudes sur l'ancien droit et la coutome primitive	102
(Jacques Plank.)	102

Estanislao Sanchez Calpo, Los numbres de los dioses (A. Saving	Line
some exercise. Papanisma des Houseux imentio la cancielle de De-	261
Dylinos (Jenn Hatthe)	246
wards Pastephion, La confre-revolution religiouss un ver sidele	-499
(Acad Regide)	247
Elle Lerour Dieriannaire de la Matentana att	286
Ette Lereux, Dictionnaire de la Mythologie d'Homère (J. Psichart).	360
de breyns (l'abbe). Problèmes et conclusions de l'Illatoire des Hell.	
gious (A. Resille)	361
A. O. Morth, Essais de critique religieuse (E. C.)	365
E. Stapfer. La Palestine au temps de Jasus-Christ (Edonard Montel).	-
or or or an analysis an semps de sname Lineast (Edonard Mental),	366
was the first of the control of the	
Nacrounna (Stanislus Guyard. — Hichard Lepsius) 234 et	-
Cunasions 251 71	235
Cunasype	369
Disperimental des periodiques et des enavaux des sociétés sevantes. 114 al	12000
Buntiognammer	egu.
Видиодрагия	1.56

L'Éditeur-Gérant, Ernest Lenoys.

## PROBSTHAIN'S ORIENTAL GATALOGUE

No. XXIV.

# g CHINA g AND HER NEIGHBOURS PART I.

#### # INDEX. 4

		PAGSE
-E	Reviews and Journals relating to China	1-6
IL	Chinese Philology	5-10
	Chinese Grammars and Dictionaries	10-10
	Early Missionary Accounts	16-18
	China in General-A to MI-	19-50

Customers having no previous Account

## PROBSTHAIN & Co.,

Griental Booksellers and Publishers.

41, GT. RUSSELL STREET, LONDON, W.C.

1912.

# Introductory Note.

own and well as the second of the second of

Citinal with its magnificent past, the China which had for us such a mystic fascination, is no more. A hundred years of intercourse with Europe have sufficed to humble this vast and mighty Empire—and yet China is not dead. A new country is arising out of the ashes of its former splendour, but what its future development will be the future alone can tell. All that was best of the old culture is recorded in a wonderful literature, in some particulars surpassing even the Arts and Sciences of the West.

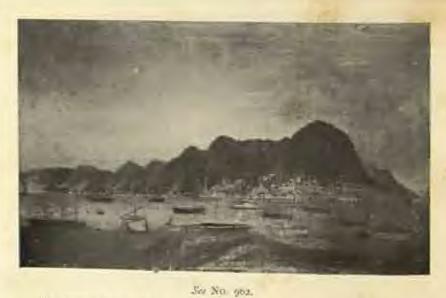
in this Catalogue I have endeavoured to bring together a collection of works representative of every phase of Chinese life and thought. It was my desire to ensure to the Scholar and the Collector an easy reference to any item he might require, and the fact that the classified references leave something to be desired is attributable to one cause alone—that although two years have clapsed since the task was begun other obligations have rendered the requisite attention impossible.

I have read or consulted the majority of the Books and Reviews enumerated, and it will be with a feeling of regret that I have now to part with many of the rare items which I have learned to cherish. Many of the works are indeed so scarce that, once dispersed. I fear their like will never come into my hands again.





See No. SOL



[The outlines of this reproduction are obscured rawing to defective light when photographing.]

## Twenty-fourth Catalogue of Valuable Books

OFFERED FOR BALE BY

## PROBSTHAIN & CO.,

Oriental Booksellers and Publishers,
41, GREAT RUSSELL ST., BRITISH MUSEUM.

#### PART L

#### REVIEWS & JOURNALS RELATING TO CHINA.

- I Asiatic Quarterly Review, edited by Demotrus Boniger, First Series, complete in 10 vols, roy. Svo. half call. London, 1886 to 1890. Out of print and courts.
- 2 iss7, April: 1891, Jamasy; 1892, April: 1895-1897, July; 1899, July-Ocnober each No. 4s
- 3 Asiatic Society of Bengal, Journal, Vola I. to XIV., 8vo (Vola I. to VI. half calf, the rest in Numbers). Calcutta, 1832-47

Extramely cure.
There is missing Nos. 1 and 4 of 1529, and Nos. 9, 10, 11 of 1542.

- 4 Vols. 1883, 1884, 1885, 1883, 1889, 1890, 1892, 1893, 1894 to 1897, 12 vols, complete. Culcutta £10
- 5 Subylonian and Oriental Record: a Monthly Magazine of the Antiquities of the East, edited by T. de Lacouperie, Vol. II., roy. Svo, cloth. 1887-88 12s 6d Cream arkles by S. Sail, C. de Harles Lamuperie.
- 6 Boletin de la Sociedad Geografica de Matrid, Vols 1 to 25, 8vo, uniformiy bound in cloth. Madrid, 1878-00 £13.
  - Centules a vest number of valuable contributions towards the Early Voyages and Discoveries, especially in Japan, Philippion Islands, America, Australia, Alexar, Many rasps accompany early estimate.
- 7 Bulletin de la Société Académique Indo-Chincise de France, Dauxième Série, 3 vols, roy. 8vo. Puris, 1882-90 £2 8s
- Puris, 1882 25s Camaining rations articles in resemention with Fruith tede-Chlum and Stram.
- # Builetin de l'Association Amicale France-chinoise, 3 vols, 8vo. Paris, 1909-11
- 10 Bulletin de la Société des Eindes Indo-Chinoises de Saigen, 1892, les Pascioule, 8ve, pp. 80. Saigen, 1892 for Beier Targin, Vocabulée transale lambe.

- 11 Bulletin de l'Association pour l'Exploration historique, archéol., linguist, et ethnograph, de l'Asie Centzale et de l'Extrème Ozione, publié le Comité Busse, Nos. 2, 3, 6, 6, 82, P., 1901-05
- 12 Bulletin de l'Ecole Française d'Extrême Orient, Tomo II., No. I., large Svo. Hanci, 1902
  - Contains: Finot, Notre Transcription du Cambolgien; Paramiller, Le Sauctonire de Po-Nagar a Nhatrang, 200.
- 13 Bulletin de L'Ecole Francaise d'Extreme-Orient, Tome IX., Nos. 2-3, large 8vo. Hanoi, 1909 10s
  - Contains: Neuvelles Imeriptions de Fé Klann Garal par M. L. Freet; L'Enves de Los Sin-Yuan (i) par M. P. Felliot: Pelliot; Los Nouvelles revues d'azt et d'horissologie en Chine.
- 14 China Association: Reports and Papers, 1839 to 1905, and 1907-08, 9 parts, 4to. London, printelly printed £5.3a
  - Appendicus A contain Political Situation—Appendicus B contain Conventions Inflering Sphere of Inflamore—Appendicus C cuntain German Interese.

This is the first copy which has been for sale.

15 China Magazine: a Monthly Miscellany for 1867, roy. 8vo, pp. 184, with numerous photographic plates of visus in China and Chinas Life, half call. Hangkong

The wil lacks title-page and linter.

- 16 The same, Christmas Volume, 1868, and Midsummer, 1889, in one vol., with title pages and Indices, half calf. 1868-69
- 17 The same, Missummer Volume (without title-page and Index) 12s A use and interesting magnitus.
- 18 China Review.—Vols. L. (all); II., 2, 3; III., 1, 2, 4, 5, 6; IV. (all); VIII., 2, 3; X., 1, 3; XII., 5; XIV., 5, 6; XV., 1 to 6; XVI. (all); XVII., 1 to 8; XIX., 4; XXII. (all); XXIII., 1; XXIV., 2; 4t%. Hong Kong, 1572 to 1900

Sold separately as different prices.

19 CHINA REVIEW, or Notes and Queries on the Far East, edited

by N. B. Dennys, a Complete Set from the Beginning (Vols. I. to XXv.), in parts, as issued, 4to. Hong Kong, 1872-1901 £35

With contributions by Chalmers, Watters, Eitel, J. Edkins, Bushell, E. H. Parker, and others.

COMPLETE SATE ARE EXTREMELY BARE.

Title-page and Index to Vol. II., No. 4 of Vol. XVII., No. 3 of Vol. XXI. are missing in this set, but endeavours will be made to obtain these numbers.

THE "CHINA REVIEW" may be styled the chief Collection of the Writings by Scholars of the second Period of Chinese Scholarship. It comprises: - C. Alabaster, E. Bretschneider, Bushall, Chalmers, Eitel, Giles, Hirth, J. H. St. Lockbart, W. F. Mayers, Oxenham, E. H. Parker, Playlair, Wylia.

The Series contains in numerable valuable articles of Research, Philological, Historical,

Religious, Translations from the Chinese, Beviews of Books.

The "China Review" and the "Chinese Repository" are the two Journals essential to every Chinese Library.

THE CHINESE REPOSITORY. A Complete Set of the Twenty Volumes, also including the General Index, bound in the original Chinese blue cloth covers. Canton, 1832-51 Fifty Guineas (£52 10s)

This stupendous work was edited by E. C. Bridgman and S. W. Williams.

It is the most valuable record of facts and opinions relative to China and to Eastern Asia during the first period of European Sinological study. It may milely be stated that every scholar of renown at that period has contributed learned articles towards its pages. It includes the following names: —Boons, Rowring, Bridgman, J. F. Davis, J. Leggo, Robert & J. R. Morrison, G. Staunton, R. Thom, S. W. Weils Williams.

The subjects in the Repository are:-The subjects in the Repository are:

I., Geography-II., Chinese Government and Politics—III., Revenue, Army and Navy-IV., Chinese Poople—V., Chinese History—VI., Natural History—VII., Arts, Sciences and Manufactures—VIII., Traveis—IX., Language, Linerature—XI., Trade and Commerce—XI., Shipping—XII., Opium—XIII., Canton Foreign Factories—XIV., Foreign Relations—XV., Bulations with Great Britain—XVI., War with England—XVII., Hongkong—XVIII., Relations with America—XIX., Japan, Corea, &c.—XX., Siam and Cochin China—XXI., Other Asiatic Nations—XXII., Indian Archipelago—XXIII., Pagans—XXIV., Missions—XXV., Medical Mission—XXVI., Revisions of the Bible—XXVII., Education Societies, Religions—XXIX., Biographical Notices—XXX., Misscellampous. Religious-XXIX., Biographical Notices-XXX., Miacellaneous.

When the Editors left the Repository to posterity in 1851, they could not be aware how greatly it would be treasured in after years. Neither the Editors nor the Contributors have ever received any monetary compensation for their labour. These men are looked up to-day as the pisseers of Chinese scholarship, of which they have left everlasting proof in the set of the twenty volumes.

Journal, Vols. II. (except No. 8), III. to IX., 8 vols. Fooches and Shanghai, 1989-78 21 Chinese Recorder and Missionary

Vols. VIII, and IX, lack tide-pages and Indicas. The same, Vols. III. (in wrappers);
V., VI. (half calf); XVIII., XIX.
(cloth); XXVIII., XXVIII., half calf.
Foochore and Shanghas, 1870.07

each vol läs

23 China Medical Missionary Journal.
Vols VII., Nos. 2, 3; XI., Nos. 3, 4;
XII., 1, 2, 3, seven Numbers, 8vo.
Shanphai, 1893-98
24 Chinese Repository (The), Vols. II.,
III., 2 vols, ball rall. Outsion, 1834-35

25 - Vol. IV., Non. 1, 2, 3, 4, 7, in original wrappers. Custon, 1835 each number 21 8i

36 Chinese Repository (The), Vol. VI. Circles, 1838

with Vol. VIII. (in which pages V. and VI. of Indexare missing). Canton, 1840 158

- Vols. IX., X., XI., XII., 4 vols, cloth Clanton, 1840-43

29 Chinese and Japanese Repository of Facts and Events in Science, History, and Art relating to Eastern Asia, edited by J. Sammers, 3 vols, bound in 2, cloth. Leadon, 1863 65

Extremely interesting. The web contain asticles by A. Wylie: The Israelines in Chino-Chinese Romances translated-Messais of Murco Polo-Panches, the Hern of Tibet-Fables in Chinese Historice-The Manchus in China-Chinese

20 East of Asia Magazine: a Non-Political Blustrated Quarterly, Vol. L., No. 1; Vol. III., Nos. 1, 2, and 3; Vol. IV., Nos. 2, 3, and 4; Vol. V., Nos. 1, 3, and 5; roy. 8vo, with illustrations by Chinese Artists and from photographs. Shanghai, 1902-06

each No. 5s

The same, Vols. L and II., bound in half morecco. Shanghai, 1902-03 £2 10a Indules various translations from the Chinese.

32 Echo de Chine. - Edition Hebdomadaire for 1906, complete, 4to, pp. 1908.

Shanghai, 1900 33 Far East (The): a Monthly Journal, illustrated with photographs of Chinese and Japanese Manners and Oustons,

Stenary, Eminent Chiases, and Englishmes in Chins, &c., edited by J. R. Biark, New Series, Vols. I., II., III., IV., and V., Nos. 1, 2, 5. Shanghai, 1576-78

Very scarce.

A most remarkable publication. It contains unuserous translations from the Chinese—Articles on Commontes, Superaithous, Processions, Peans, and Pestivals of the Crientish—Articles on Sir Th. Wade, Robert Hart, Wells Williams, with photographs, &c.

- New Series, Vols. IL and III., 34 -Ato, marageo, with numerous photographs. Shanghai, 1877 53 B

Vol. 11. includes: Memoirs of Generals Ward and Bergavine of the ever-conquering Legion, with photographs—Article on W. H. Mediums, with photographs—Marriags of the Emperit of China in 1894, 662.

34" Japan Weekly Mail.-A Roview of Japanese Commerce, Polities, Litera-ture and Art, Vols. XI. to XXIV., folio, half cali. Yokohema, 1889-1895 £7.10s

Full of valuable information. The vols locinite numerous articles on China and Korea, and give a decaded account of the China Japan Was.

35 Indo Chinese Gleaner, edited by W. Milne and Dr. Morrison, complete set. in 3 vols, with all Title-pages and Indices, containing Extracts of the occasional Correspondence of these Missionaries in the East who labour for the Missionary Society; together with Missollaneous Notices relative to the Philosophy, Mythology, Laterature, and History of the Indo-Chinese Nations, drawn chiefly from the Native Languages, bound in full calf, gilt top. £7 10s Mainers, 1817-21

The last two pages are in manuscript. Dr. Morrison's own copy, with his sunograph on the

inle-page.

The "Inda-Chinese Glesaus" is an excessively care work. For many years my copy has been offered for sale anywhere. The present copy includes the general plus of the Anglo Chinese College forming at Malance.

36 Journal of the American Asiatic Associstion, Vols III., IV., V., 4to, half calf. Nese York, 1903 1000 Duris with quantient political and commercial of the Far East, especially China.

57 - Val. L., Nos. 3 to 12, 1898 12s 6d

29 Journal of the American Geographical Society of New York, Vols. VII. to XIII., 7 vols, 8yo, with illustrations and mays, cloth. New York, 1875-1881 £10

Vols. XVIII. to XXXVIII., 21 vols, 8vo, with illustrations and maps, cloth. New York, 1886-1906 421 An extremely core series of this valuable journal which is almost unknown in Europe and Asia.

Fork, 1880 XII., 8vo, cloth. Zvete

39 Journal of the American Oriental Society, Vol. I., No. 1 (1843); II. (1851); III., 2 parts (1852-53); IV., 2 parts (1853-54); V., 2 parts (1855-56), VII., 2; VIII., 2; IX. (1871); XXIV., 2 (1903); XXV., 2 parts (1904); XXVI., 1 (1905) £9 10s

40 - Vol. 1, No. 1

- Vol. II., cont. Article VIII., 40A -Chineso Culture, by S. B. Brown. 185E

40b. - Vol. III., No. 2, cout. Article X., The Nestorian Monument of Singanfu, by E. Salisbury. 1853 To Go

Chinese Local Dialects reduced to Writing, by M. C. White. 1854 19: 61

Wylie on the Nestorian Monument of Sigan Foo. 1855

41 Journal Asiatique for the years 1897 to 1905, P vols, in numbers as haned Paris, 1897,1905

- 42 Journal Asiatique for years 1847, 1848, 1849 (being Fourth Series, Vols 9 to 14), 3 vols, half calf. Puris £2 5s
- 43 Journal of the Chins Branch of the Roy. Asiable Society, New Series, Vols. IV., V. (1867-68), XVI., XVII., XVIII., XIX., 1: XX., 24: XXI., XXII., XXIII., XXIV., XXV., XXVI., XXVII., XXVII., XXIX., XXXI., XXXII., XXXII., XXXIX., XXXIX.,

The Journal can be completed. It contains easily illustrations takes from the Chinese) and stage.

44 Journal of the Russian Orientalists Society (Wjestnik Asij in Russian, Vol. I. if numbers), Wastrated. 1909-10.

Entirely devoted to the Far Ent.

45 Journal of the Shanghai Literary and Scientific Society, No. 1, June, 1858 (all published), 8vc, pp. 144, with map. Naunghai, 1858

Includes: Wyles: Coins of the Ta-Teing Dynasty
-Rökine: A Buildhist Shattre, translated from
the Chinese.

45 Korean Repository, Vols. III., IV., V., 3 vols, 8vo, half call. Scoul, 1896-98 £2 56

Vol. III., title and index lacking.

Vol. V., title-page lacking.

Full of incorest on all things Korean, lockading translations from the Korean,

- 47 Korea Review, edited by H. B. Hulbert, Vols. III. to VI., 4 vols, 8vo, eloth. Scoul, 1900-06 £2 18s Contains general article on Korea of great interest, and the only Koreau History from the beginning.
- 48 Mesny's Chinese Miscellany, Vol. IV. a being a text-book of Notes on China and the Chinese, tto, pp. 526, with Index, pp. rxxii. Shanghai, 1905 £2
- 49 The same, Vol. I., Nos. 1 and 23; Vol. II., Nos. 20, 21, 24; Vol. IV., Nos. 1 to 14. Shanghai 20s
- 50 Rational Review (The): a Monthly Journal dealing with China, folio, Shangkei, 1911 32s

Published weekly. It is the organ of Young China and deals especially with modern phases of Chinese Life.

- 51 Notes and Queries on China and Japan, edited by N. B. Dennys, Vols. L and II., large Svo, half call. Hong Kong, 1867-68
- 52 The same, Vol. I. separate in numbers, 1867
- 53 The same, Vol. III., Nos. 1, 3, to 8; Vol. IV., Nos. 1 to 10. Hongkong, 1869-70

FUND. A Set of the Publications, from the beginning in 1829 to the end of 1879, com prising Sixty-six Distinct Works as detailed on unclosed List, roy. 8vo and roy. 4to, cloth and sawed, uncut

- 55 Orientalist (The): a Monthly Journal of Oriental Literature, Arts and Sciences, Falklare, &c., 3 vols, 4to. Kandy, 1884-89 There is no title and index to Vol. III.
- 55° Oriental Review (The): a Monthly Summary of East Asian Affairs, published by the Oriental Information Agency, Vol. L. 4to. New York, 1911 12s 6d

Subscriptions for squarers received, con per autom.

56 Phonix (The): a Monthly Magazine for China, Japan, and Eastern Asia, edited by J. Summers, 3 vols, 4to, cloth, 1870-73 £1 12s

Vol 2 in cloth; Vols 2 and 3 is numbers as immed. No. 32 is existing.

57 Review of the Far East, edited by A. Cumulagham, Nos. 2, 3 and 4 Se Contains some that articles by Playtair Kingmill and others.

58 Revue de l'Extreme-Orient, publice sous la Direction de M. Henri Cordice, 3 vols. Paris, 1882-87 £2 %

Contains many valuable articles on China and Japan.
59 Royal Asiattle Society.—One Series,
Nos. 1 to 6, 12, 13, 15, 1, 2; 16, 1, 2;
18, Vol. XIII., 1, 2; XV., 2; XVI., 1,
2. London, 1833-66 £5 So

60 New Senies, L, 1; IL, 1; III., 1; 2; IV., 1; V., 1; VIII., 1; VIII., 1; VIII., 1; IX., 1; XL, 3; XII., 4; XIII.; XV., 24; XVII., 3; XVIII., 1-3; XIX., 1, 4; XXI. to XXV.; XXVII.; XXVIII.; XIXX.; XXXI. London, 1884-1900

In parts as issued. Parts and vols are said separately.
31 Royal Geographical Society.—Journal, Old Saries, Vols 34 to 50, 17 vols, 8vo, cloth. 1872-90
£4 5s

62 Proceedings, Old Series, Vol. XIII., Nos. 1, 2, 3, 5; XX., Nos. 4, 6, 6 numbers in 8vo. 1869-76 20s

to XIV., Svo, in numbers, 1893-1908

64 Koyal Geographical Society. —
Droceedings. New Series, Vols.
L. II., III. (2 parts); IV., V., VI. (7 parts); VII. (10 parts); VIII., X. (11 parts); XII. (10 parts); XIII. (10 parts). XIV., complete, Syo. London, 1879-92 £1 10s

65 — Supplementary Papers, Vols. IL, IV., 5vo, cloth. 1887-90 £1 10s

55 --- Proceedings, Vols. III. to IX., 10y, 8vo, with many illustrations and maps, 7 vols, cloth. London, 1881-87

67 Toung Pao.—Archives pour servir à l'étude de l'histoire, des langues, de la géographie, &c., de l'Asis Orientals (Chine, Japon, Corée, &c.), rédigées par G. Schleget et H. Cordier, 1890 to 1894 (Vals. I to V.)

68 - 1891, Nos. 1 and 3 each No. 3s 68n --- 1904, Nos. 2 to 5, 8vo. Leiden 15s

68c - 1907, No. 2, with illustrated article by Bone on a painting by Li Lung Mian 75 6d

680 — 1909, No. 3 Sa 6d

68s --- 1910, complete 20s 69 Transactions of the China Branch of the Royal Asiatic Society, Part II., 8vo, pp. 172 Hongkong, 1852 10s Captales: Hillier, C. B.; Notice of the Chinese work Chronicles of Tales (Colonge of China), with 329 Illustrations.

70 Transactions of the Second Session of the International Congress of Oriestalists, London, 1874, 8vo, pp. viii, 456, cloth. 1976 Eth 6d

Contains: Huntaley: Study of the Tursdinn Lan-guages—Edicina: The Chinese Language at the mass of the Juvenion of Writing—Beal: Exami-nation of Chinese Boddinias books, &c.

71 Zeitschrift der deutschen Morgenlaendischen Gesallschaft, Vols 17 to 29, 8vo. half calf. Leipzig, 1863-76 £8 68

- The same, Vols 51 to 50 (1897-1905), in parts as issued. Leipzig £6 6s

### PART II

## CHINESE PHILOLOGY.

73 Abel-Rémusat (J. P.) Essai sur la Langue et la Littérature chinoises, over planthes, contenant des Textes Chinois, avec Traductions, Remarques, Notes et Table, Svo, pp. x, 160, call, gilb edges. Paris, 1811 20s Fine copy.

- Catalogue de la Bibliothèque de J. P. Abel-Remusat, 8vo, pp. 196. Paris, 1833 7s 6d

Large paper copy.

75 Alabaster (C.) Occasional Papers on Chinese Philosophy, No. VII., Book IV. of the Lunyil, 8vo, pp. 8. 1887 2 64

76 [Amyot] -Lettre de Pekin sur le génie de la langue chincire et la nature de leur écriture symbolique comparée avec celle des Anciens Egyptiens, par un Père de la Cie. de Jesus, 4to, pp. 38, 46, iv, with 21 plates, half calf. 1773

Fintes so to sy are eximing.

77 Annuaire de la Société des Etudes Japon, Chinoises, Tartares et Indo-Chinoises, 8vo. Paris, 1876 and 1881

78 [Anon.]—Dissertation on the Characters and Sounds of the Chinese Language, including Tables of the Elementary Characters and of the Chinese Monosyllables, 4to, pp. exill, with 4 tables, half calf. Strampers, 1809

79 Ball (Dyer) Rhythms and Rhymes in Chinese Climes, a Locture on Chinese Poetry and Poets, 8vo, pp. 45. Hongkang, 1907

80 Ballhorn (Fr.) Alphabete, oriental, und oocidental. Sprachen, 3vo, pp. 80, clath. 1880

31 Barlow (H. C.) Essays on Symbolism, 12mo, pp. x, 144, cloth. 1866 Symbolism in reference to Art - Secret Trem-The Tree of Life.

82 BONAPARTE, Prince Roland, Documents de l'époque mongole des XIIIe et XIVe siècles, inscriptions en six langues de la porte de Kiuyong Koan, près Pekin, folio, pp. 5 and 13 plates. Paris. 1805, privately brinted 25 5s Our copy contains some sheets of inscriptions and notes in Chinese, by Dr. Bushell.

83 Bushell (S. W.) Inscription in the Juchen and Allled Scripts, large 8vo, pp. 24. Reprint

84 Campbell (W.) The Blied in China: a Criticism of the Non-Alphabetic Method of writing Chinese, 8vo, pp. xx, 104. Shanghas, 1897

85 Chase (P. E.) Chinese and Indo-European Roots and Analogues, roy. E.) Chinese and Indo-5vo, pp. 44, cloth. 1861

Proc. American Philes. Soc.

- 56 Catalogue of Books contained in the Lockbart Library and to the General Library of the London Missionary Society, by G. Mahba, large evo, pp. 520, interiorned copy, half morocco. London, 1809 Furry, Lockbart Library, books relating thirty to China and the Fax East. Farry, Chinas Printed Books.
- 86" The Original MS. copy, well written, 2 vols, follo, half calf £1.18s
- 57 Chalfant (Fr. H.) Early Chinese Writing, 4to, pp. 35, with 50 places, Washington, 1905 25s.
  L. Historicks at Early Writing derived from Archest Inacriptions
  H., Notes upon the State West III., Royal Edict conforming the Dunale of San IV., Amount Inacriptions upon Bone and Toolsies.
- 85 Chavannes (E.) Le Calendrier des Yn. 8vo, pp. 52 Poris, 1890 2s 6d
- 89 Le Cycle Turo des Donse Animaux en Chine, large 8ve, pp. 74, with 18 plates. 1906
- 20 Les deux plus anciens Spécimens de la Cartographie Chinnise, roy. 8vo, pp. 35, with maps. Hanci, 1903, reprinted 5s
- 91 La première Inscription Chinoise de Bodh Gayn, 8vo, pp. 25, with Chinese plate. Parie, 1897 3s 6d
- 92 De l'Expression des Vocax dans l'Art populaire chinois, setà 2 plates, 8vo, pp. 43. Paris, 1901 3s
- 93 Inscriptions et Pièces de Chancellerie Chinoises de l'Epoque Mongole (Seconde Sèrie), 8vo, pp. 134, seith 30 plates. Reprint 1905
- 94 Une Inscription de Royaume de Nan-Tchao, 8vo, pp. 70. Paris, 1901 Sefel Includes the Chimes sext, with a translation.
- 95 Les Inscriptions des Ts'in, 8vo, pp. 51. Paris, 1893 38 5d
- 96 Les Livres Chinois avant l'Invention du Papier, Svo, pp. 75. Paris, 1965 — 3s fid
- 97 Cordier (H.) Bibliotheca Sinica, Dictionnaire Bibliographique des ouvrages rolatifs à l'Empire Chinois, with the Supplement, 3 vols, large 8vo, with Index, cloth. Paris, 1887-93 £4
- 98 Without the Supplement, 2 vols, in parts as issued, Puris, 1881-85 £3
- 69 Courant (M.) Catalogue des Livres Chinois, Corsens, Japonais, &c., dans la Bibliothéque Nationale, frac. 1 to 5, roy. 8vo. Paris, 1990-07 21s Tes conduing parts can be supplied as issued.

- 100 Davis (J. Fr.) Engraphia Sineasis, or the Art of Writing the Chicago Characters, contrined in 92 Rules and Examples, 4to, pp. 9, with 8 Chicago plates, extract. 1825
- 101 Chinese Miscellanies: a Collection of Essays and Notes, 8vo, pp. v, 190, cloth. 1865
  - Includes: Common Testar Characteristics of Russian and Channe-Rise and Progress of Chinese Literature to England-The Drame, North and Romanton-Analysis of a Work on Hosbandrey and Botany.
- 102 Memoir concerning the Chinase, 4to, pp. 18. 1823 2s 6d
- 103 Dévéria (M.) L'Ecriture du Royaume de Si-Hia ou Tangout, 400, pp. 31, with 2 pleases. Pieris, 1808 3s 8d
- 104 Devéria (G.) Stèle Si-Hia de Leang-Tcheon (Buddhist Temple), avec notice du Dr. Bushell, 8vo, pp. 24, mill 2 plates. Paris, 1899
- 105 Donglas (R. K.) The Language and Literature of China, Svo. pp. 118, cloth. 1875
- 196 The same, a German Translation, by W. Henkel, Svo, cloth. 1871 3s 6d
- 107 Edkins (J.) China's Place in Philology: an Attempt to above that the Languages of Europe and Asia have a common Origin, 8vo, pp. zxiii, 403, cloth. 1971 108 6d
- 108 Eills (R. L.) Some Thoughts on the best mode of Printing Chinese, 8vo. pp. 21. 1854 2s 64
- 100 Forlong (Major-Gen. J. O. R.) Short Texts in Faiths and Philosophies, or Sentiments of the Good and Wise, arranged chronologically to show the Movements of Thought through the Ages, 4to, pp. 130, anti portrais, cloth. 1897
- 110 Fourmont (St.) Maditationes Sinion, in quibus; Io, Consideratur Lingue philosophica: Ho, Lingue Sinarum Mandarinien; Ho, Datur corumdem Hieroglyphorum; IVo, Idque omne, progressa à Libria more Europseis (de Sinä tamen) ad Libros mare Sinicos, facto, folio, pp. xxvi, 152. Puris, 1787.
- 111 Gabelentz (G.) Zur Lehre vom Vergleichenden Adverbiells im Altehinssischen, Reprint, 4to, pp. 5. Berim, 1803
  - 112 Vorbereitendes zur Kritik des Kunn-Tal, 8vo, pp. 26. Berlin, 1892 24 6d

(Chinese) Characters contained in the Bible, and 27 other Books, with Introductory Remarks, Svo. Shanghai, 1885

114 Giles (H. A.) A History of Chinese Literature, 8vo, pp. viil, 448, cloth.

A standard work of enference.

115 — Adversaria Sinica, No. 8, imp. 8vo, pp. 38, with illustrations. Shang-Ani, 1910 — 38 foi Consins: Tracm of Aristion in Anima China-Hoses on Plain Names, Opiems, Alcohol, &c.

#### GOD IN CHINA.

116 Chalmers (J.) The Question of Turms Simplified, or the Meaning of Shan, lang and Ti in Chinese made Plain by Induction, 8vo, pp. 70 and 58 of Chinese text. Camon, 1876

117 Malan (Rev. S. C.) Who is God in China, Shin or Shang-te! the Rendering of those Terms into Chinese, 8vo,

pp. viii, 310, bds. 1855

118 Medhurst (W. H.) A Dissertation on the Theology of the Chinese, with a View to the Elucalation of the most appropriate Term for expressing the Daty in the Chinese Language, 8vo. pp. iv. 284. Shanghas, 1847. 24s

of rendering the Word God in translating the Secred Scriptures into Chinese, 8vo, pp. 170. Shanghot, 1848

130 — Reply to the Few Plain Questions of a Brother Missionary, 8vo, pp. 16. 1848

Word Shin as exhibited in the Chinese Imperial Thesaurus (Pei-Wan-Yun-Foo), translated by W. H. Medhurst, 8ro, pp. 68. Shanghai, 1849

122 Staunton (Sir G.) Inquiry into the Proper Mode of readering the Word God into Chinese, with reference to Christianity in China, 8ve, pp. 67, cloth. 1849

An interesting pumphlat.

123 Hager (L.) An Explanation of the Elementary Characters of the Chinese, with an Analysis of their Ancient Symbols and Hieroglyphics, folio, pp. Ixxvi, 43, bds. London, 1801 21s With a long Chines folding short.

Monument de Yu, ou la plus ancienne Inscription de la Chine suivio de 32 Formes d'anciens Caractères Chinols, folio. Puris, 1802

125 Harlez (C. de) Miscolianées Chinoise: L., Le Réve dans les Croyances Chinoises; H., Le Huan et Le Pe, Les deux Esprits de l'Homme, 8vo, pp. 22 N.D. 21

126 Hervey de Saint Denys. — Deux Traductions du San-Tsen-King et de son commentaire, Réponse philol., Svo, pp. 27. 1573 2s 64

127 Hirth (Fr.) Hunnenderschungen, 8vo, pp. xii, with plate. 1900 2:

123 \_\_\_\_ Die Insel Hainan usch Chao Ju-Kua, 4to, pp. 30. Berlin, 1898 2a

123 — Sinologische Beitraege zur Geschichte der Türkvölker: L. Abnentafel Attilas, 4to, pp. 41. 1900 2s 6d

13) Humboldt (G. do) Lettre a M. Abel-Bémusat sur la Nature des Formes grammaticales en général et sur la Génie de la Langue Chinoise, avec notice de l'ouvrage par S. de Sary, 2 parts, Svo, pp. viii, 122, 40. Paris, 1827-28

131 Ivanov (A.) Zur Kenntniss der Hsihais-Sprache, 410, pp. 12. St. P., 1909 2s 6d

132 James (F. H.) Chinese Literature, 8vo. pp. 50. Shanghai, 1899 3s 6d

163 Jametel (M.) L'Epigraphie Chinoise au Tibet, Inscriptions recueillies, traduites et annotées: Inscriptions du Mont Potala; Part 1, Inscriptions Impériales, 8vo, pp. 1x, 34. Palang, 1880

134 Jannet (P.) De la Langue Chinoise et des Moyens d'en Inciliter l'Usage, 8vo, pp. 28. 1869

135 Julien (St.) Examon critique de quolques Pages de Chinois relat. A l'Inde trad. p. G. Panthier, 8vo, pp. 156, cloth. 1841

Sixième Siècle de autre ère, 8ve, pp. 10.

Paris, N.D.

157 Möthede pour déchiffrer et transcrire, Les Noms Sanscrits qui se reacontrent dans les Livres Chinois, 8vo. pp. v. 235. Paris, 1861. 7s 8d

Ami de la Justico (Julion sersus Pauthier), 8vo, pp. 16. Paris, 1871 2s

139 —— Simple Exposé d'un fait honorable denaturé dans un Libelle recent de M. Pauthier, Svo, pp. 215. Puris, 1842 3s 6d

140 Vindicia Philologice in Linguam Sinicam, Dissertatio Prima, Ac., 8vo, pp. 23. Paris, 1830 2s 6d

141 Kidd (S.) Catalogue of the Chlusse Library of the R. Asiatic Society, 8vo, pp. 58, 1.38

- 142 [Klaproth (J. von)] Grande Execution d'Automne, No. 1, Weston, Svo. pp. 20. Pe King, 1814 2s 6d Femplist against Weston as a Simplegra.
- 143 Réponse à quelques Passages de la Préface du Roman chinois intitulé Hao Khicou Tehhouso, traduit por J. F. Davie, 8vo, pp. 48. Paris, 1830 3a
- 144 Kühnert (Dr. F.) Ueber einige Lautcomplexe des Shanghai-Dialuktes, 8vo, pp. 17. 1889
- 145 Lacouperie (Terrien de) Beginnings of Writing to Central and Eastern Asia, or Notes on 450 Embryo-Writings and Scripts, with 3 plates, Svo. pp. 208, cloth. 1894
- 146 The Fabulous Fishmen of Early Babylonia in Ancient Chinese Legends, 8vo, pp. 6. Reprint, 1888 2s
- 147 The Old Babylonian Characters and their Chinese Derivates, Svo. pp. 27. Reprint, 1888 — 38
- 148 The Tree of Life and the Calendar Plant of Babylonia and China, 8vo, pp. 11. Reprint, 1888 2s
- thinois antique, 8vo, pp. 15. Paris, 1887
- 150 The Smim of Psaish, not the Chinese, 4to, pp. 4. 1887 2s
- 151 Une Mounaie Bactro Chinolee Bilingue du Premier Siècle avant n. ère, 8vo, pp. 14, illustrated. 1890 2s
- 152 Lacrozianus Thesauri Epistolici Tomus III., Svo, pp. 253 and Index, bda. Lipsis, 1746
  - Includes a letter to Theoph. Sigft. Bayer (author of "Museum Sindrem") on Chinese Literature, with Coloner plants, S. Kutholt, Mothers, &c.
- 153 Laidiny (J. W.) Notice of a Chinese Geographical Work (Hai kwo was kian la, by Chhin loes Kwing), 8vo, pp. 28, 1849, abstract 28 64
- 154 Landresse Catalogue des livres de es Bibliothèque-Imprimés et MBS, des ouvrages chinois, tartares, japonais, &c., 8vo, pp. viii, 122. Poris, 1862 4s
- 185 Lanjulnais (J. D.) De la Langue Chincise, Morcoau Extrait du Mithridates d'Adelung, 3vo, pp. 37. Paris, 1807
- 156 Lauterbach (W.) Méprises singulières de quelques Sinologues, 8vo, pp. 15. Puru, 1827
- Dr. W. Schott's Uebersetzung der Werke des Confucius aus der Ursprache, Eine litterarische Betrilgerei, Svo. pp. 69. 1828 The five plates are missing.

- 155 Lauture (Escayme de) Transmission Telegraphique des Caractères Chingles large 4to, pp. 15. Paris, 1862 5s Copp of St. Julien
- 159 Lévi (8.) Notes sur les Indo-Scythes, 8vo, pp. 82. Paris, 1897 2s 61 According in Chines Sources.
- 180 List of Chinese Characters formed by the combination of the divisible Type of the Berlin Font used at the Shanghai Mission Fram, Sra. Shanghai, 1862 de Only the thin-page and some sex in English, the rem in Chinese.
- 161 Mayers (Wm. F.) The Chinese Government: a Manual of Chinese Titles, categorically arranged and applained, with an Appendix, Third Edition, revised by G. M. H. Playlair, 8vo, pp. vii, 196, half calf. Shanghai, 1896. 15e
- 163 MAYERS (Wm. Fr.) The Chinese Reader's Manual, a Handbook of Biographical, Historical, Mythological and Coneral Literary Reference, 8vo, pp. xxiv, 440, half calf. Shanghal, 1874 £2 10a

The rore first edition.

- 163 Mayers (Wm. Fc.) The Chinese Reader's Manual, Reprint of the Edition of 1874 (see above), 8vo, pp. xvi, 444, cloth. Shangkai, 1909 158
  - ". Indispensable to every Student of Chinese History, Philology, Religion.
  - Part I. contains the Index of Proper Names, with full information of syants. Part II.: Numerical Categories.
  - Part III.: Chronological Tables of the Chinese Dynasties.

Part IV, Index.

- 164 Medhurst (W. H.) Inquiry into the proper Mode at translating Rusch and Proums in Chinese, 8vo, pp. 75. Shanghes, 1850
- 165 Memorials of Protestant Missionaries to the Chinese, giving a List of their Publications and Obiteary Notices of the Deceased, roy, Svo, pp. vi, 231, half call. Stangha, 1867
  A reliable work of reference. There are there in.

A calculate work of reference. There are there indices : , Names of Missionaries; s. Titles of Publications siphatestically arranges; s. Classifiel Arrangement of Chinese Publications. 166 Migne (L'Abbs) Dictionnaire de Linguistique et de Philologie Comparès, Histoire de toutes les Langues Mortes et Vivantes, roy. 8ro, pp. 1,447, cloth. 1858

With an Introduction: Des Langues dans laura rapperts avec l'histoire des races humaines, and Bend nor l'Evolution de l'intelligence humaine,

A learned work.

167 Mollendorff. - Manual of Chinese Bibliography: being a List of Works 

Chinals, Svo. pp. 34. Ningpo, 1893 24

Die Weltliteratur, eine Liste 169 mit Kinleitung, 8vo, pp. zil, 70. Shanghai, 1894 A list of the chief works of the World's literature.

170 [Montuce! (A.)] Sinologus Berolinensis, Remarques philologiques sur les Voyages en Chine de M. de Guignes, 8vo, pp. 168, half call. 1809 105 6d With a Chinese place.

- Andi alteram partem, on Repouse à la Lettre de M. de Guignes sur Voyage à Pekin, 8vo, pp. 46. Berlin, 1810

de) Essai sur (l'Abbi 172 Moor Ligendes Chinoises concernant Fo-bi, Kong Kong, Niuva, &c., avec coup d'oell sur le Religion primitive des Caincis, 8vo, pp. 88. 1901

173 Morrison (Rev. R.) A View of China, for Philological purposes, containing a Sketch of Chinese Chronology, Geography, Government, Religion, and Customs, designed for the use of persons who study the Chinese Language, 455, pp. vi, 141, bda Moreno,

174 Morrison (B.) and Montucci (A.) Urb Chib-Tuio Teen Se-Yin Pe-Keson: being a parallel between the two intended Chinese Dictionaries; together with Morrison's Horse Sinice, a New Edition, with the Chinese text to the San Tse King, 4to, pp. 174, half morocco. Loudon, 1817 52 3s 522 De This is the only copy we have ever seen. It is been ideally printed and in line states.

175 Orintalia Antiqua, or Documents and Researches relating to the East, Part L (all issued), 4to. London, 1882

Contains the Calendar of the His Dynasty, with It planes, test, translation, and access by R. E. Dougies, with a places.

176 Owen (Prof. G.) The Evolution of Chinese Writing, 8ve, pp. 32, 1911 is This pumphlet will be useful to every student of

177 Oriental Studies - A Selection of Papers road before the Oriental Club of Philadelphia, 1889, 1894, by Stewart Culin, Popular Literature of the Chinese Laborers in the United States, large 7a Bd Svo, cloth. Boston, 1894 Includes Article by St. Callo-Liberature of Chinese Laborers.

178 Pauthler (G.) Observations sur l'alphaben de Pa'sse-pa- et la tentative de Khonbial Khan pour transcrire le chinols, 8ro, pp. 47, with folding plate. Paris, 1862

- Réponse a l'exumen critique de St. Julien de quelques pages de chinois relatives à l'Inde, 8vo, pp. 88. Paris, 1842

- Yindicim Sinion Nova, No. 1, J. P. Abel-Rémusat défendu, 8vo, pp.

Vindicias Sintow, Dernière Réponse à St. Julian, suivie d'un Parallale de sa Traduction de Lao Tsen, roy. 8vo, pp. vii, 110, and Supplement, pp. 40. Paris, 1842-43

182 Piper (G. O.) Beseichnungen des Welt & Lobensantanges in der Chines, Bilderschrift, 8vo, pp. 167, with a plate of Chinese characters, cloth. 1848

193 Plath (H.) Uber die Quellen der alten Chinesischen Geschichte, mit Analyse des Sas-Ki und I-sso, 3ro, pp. 60. Fisnaa, 1870

184 Ponceau (P. S. du) Nature and Character of the Chinese System of Writing, with a Vocabulary of the Cochinchinese Language by J. Morrone, and a Cochinchinese and Latin Dicbiomary, Svo, pp. xxxii, 375, with 10 Chinese plates, ball morocco. Philadelphía, 1838

Very scarce. Flas copy,

185 Probsthain's Oriental Catalogue, L. to XIV., bound in one vol, in cloth, with title-page and index, 8vo. London, 1902 to 1909 The

Nos. 1, 2, 4, 6, 30, 30, 24 deal with the Fac East, including Religious Systems. Only to copies are available.

188 Rautenbach (E.) Die Chinesische Sprache in ihren Rechten als Sprache, 8vo, pp. viii, 64. 1835

187 Recherches our l'Origine et la Formation de l'Ecriture Chinoise; L. Sur les Signes figuratifs qui' ont formé la Base des caractères les plus anciens, 4to, pp. 50. N.D.

188 Schlegel (G.) Binico-Aryaon, Recherches aur les Racines primitives dans les Langues chinolses et aryunnes, imp. 8vo. pp. xvi, 161, Batavia, 1872 9s. 189 Schlegel (G.) The Secret of the Chinese Method of transcribing Foreign Sounds, 8vo, pp. ix, 103. 19(8)

90 — On the Causs of Antiphrasis in Language, 8vo, pp. 15. 1892 2s

191 — La Stâle-funăraire du Teghin Glogh et ses copistes et Traducteurs chinels, russes et allemands, 8vo, pp. 57, with a Chinese plate. 1892 48

192 Schott (W.) Vernsichniss der Chinesischen u. Mandschui Tungusischen Bücher u. Handschriften der Kön. Bibliothek zu Berlin, Svo. pp. iv, 120.

There is a great deal of curious and useful information in 8—see Wvi.55's Notes, p. v.

193 Schütz (F.) Propagation de Sciences Européennes dans l'Extrême-Orisat, Transcription de l'Alphabet Chinois phonésique, 8vo, està Chinese plates. Noscy, 1856-57

194 Strong (G. V.) Common Chinese-Japanese Characters; Part I., Important Radicals; Part II., Index to Characters; Part III., Characters arranged under their Radicals; Part IV., Characters whose Radicals are difficult to determine; Part V., Names of Places, pp. 188, half morocco. 1911

195 Summers (J.) On Chinese Lexicography, with Proposals for a New Arrangement of the Characters of that Language, Svo. pp. rvl. 1884 2s

196 — Lecture on the Chinese Language and Literature, 8vo, pp. 28, with 8 plates. 1853 — 3s

197 Vissière (A.) Une Particularité de l'Ecritare Chinoise: Les Chractères renversés, Svo, pp. 18. 1904 2s

198 Volcker (K. T.) Bibliotheca Sinica-Katalog e. Sammlung Chinesischer Original Worke, Svo. pp. 34, zvi, titles of the books in Chinase characters. 1864

199 Volpicelli (L.) Chinese Phonology: an Attempt to discover the Sounds of the Ancient Language and to recover the Lost Rhymes of China, Svo. pp. 38. Shanghai, 1896

200 Watters (T.) Guide to the Tablete in a Temple of Confucius, imp. 8vo, pp. zz, 259, bali marocco, Shanghai, 1879 21s

Scarce. Fine copy.

Biographics of the men canonical as followers of Confucins.

201 Wong (Theo.) Chronological Tables of the Chinese Dynasties (from the Chew Dynasty to the Ching Dynasty), Svo, pp. 111, 103, cloth. 1905 58

202 Wylle (A.) Notes on Chinese Literature, with Introductory Remarks on - w the Progressive Advancement of the Aft, and a List of Translations from the Chinese icto various European Languages, 4to, pp. viii, xxviii, 260, cloth. Sangani, 1867

203 — Notes on Chinese Literature, reprint of the above Original Edition, 8vo, pp. 39, 307, half call. Shanghui, 1902

204 WYLIE (A.) Chinese Researches, Svo, pp. 271, with partrait, cloth. Shanghai, 1897 £4 48

Part I., Literary—Part II., Historical— Part III., Scientific (Mongol Instruments at Peking, &c.)—Part IV., Philological.

This is one of the most extuable and treasured works of reference in the field of Chinese Literature.

200 — Cordier (M. H.) The Life and Lisbours of Alex. Wylie, 8vo, pp. 18. s.b. 2a 6d

206 Zottoll (Angelo) Carsas Litteratura Sinicze: Traduction franç, du Isr vol, Svo, pj. vi, 304. Zi-Ka-Wei, 1891 20s Contain: Instructions familieres — Dislogais contains, Roman.

## PART III.

# CHINESE GRAMMARS AND DICTIONARIES.

CONVERSATION BOOKS.

207 Aubazac (Louis) Dictionnaire Francais-Cantonnais, 4to, pp. zzvii, 480, z, half calf. Hong Kong, 1909 £2

207\* Aulaire (R. J. de St.) and Groensveldt (W. P.) Manual of Chinese Running-Handwriting, especially as it is used in Japan, compiled from Original Sources, 2 parts in one vol. 4to, pp. iv. 113, 60, half calf. Amsterdam, 1861 32s

208 Baldwin (Rev. C. C.) A Manual of the Foochow Dialect, Svo, pp. 256, half call. Foochom, 1577

Contains: Grammar, Phrases, Commercial Terms, Religion, Limentury, Georgeome, Miscelliny, Vocatulary,

- 209 Basavi (Lient, W. H. F.) An Elementary Manual of Colloquial Chiness, with a Vocabulary of 700 Words, 8vo, pp. 11, 53, cloth. Allababad, 1899 Sa Visianassa Dielect.
- 210 Ball (J. Dyer) English-Cautonese Pooket Vocabulary, printed without the Chinese Character, 8ve, pp. vii, 23, cloth. Hengkong, 1880. 5a

211 — An English-Cantonse Pocket Vocabulary, Third Edition, revised and enlarged, 12mo, pp. iii, 22. Hongkong, 1906.

In Roses characters.

212 — How to write the Radicals, 8vo, pp. 40, vi. Hospiony, 1888 3s

213 The San-Will Dialect, 4to, pp. 17. Reprint 2s fd

- 214 How to speak Cantonese, Fifty Conversations in Cantonese colloquial with the Chinese Character, Free and Literal English Translations and Romanised Spelling, with Tonic Marks, &c., preceded by live Sbort Lessons of one, two, and three words, Second Edition, revised and corrected, large 8vo, pp. viii, 228, bis. Hongkong, 1902
- Cantonese made Easy: a book of Simple Sentences in the Cantonese Dialect, with Free and Literal Translations and Directions for the rendering of English Grammatical Forms in Chinese, Third Edition, revised and enlarged, 2 vols, 4to. Singapore, 1904-107
- 216 The Cantonese Vocabulary made Essy: a small Dictionary in English and Cantonese, containing Words and Phrases used in the Spoken Language, with the Classifiers, Third Edition, revised and solarged, large 8vo, pp. 234, bds. Houstone, 1903

217 — The Hong Shan or Macao Dislect, a Comparative Syllabary of the Hong Shan and Cantoness Pronuuclations, and a description of the tones, &c., large Svo, pp. 31. Hongkeng, 1897 — 48

- 218 The Shun-Tak Dislect, a Comparative Syllabary of the Shun-Tak and Cantonese Pronunciations, with a description of the tones, large Svo, pp. 34. Hongkong, 1991
- 219 The Tung-Kwan Dialect, Svo. pp. 15. Reprint Se 6d
- 220 [Baller].—The Chinese Radicals, Svo. pp. 8. Shangkai, 1801
- 291 Analytical Chinese-English Dictionary, 4to, pp. v, 687, half call. 1900 62 28

- 222 Sazin (M.) Mémoire aur les Principes généraux du Chinois vulgaire, 8vo, pp. 120. Paris, 1845
- 223 Bottu (A.) and Ouann Tsoung Yuen.
  —Grammaire Française & l'usage des Elèves Chinois, 8vo, pp. 248. Shanghai, 1804. Source
- 234 Bridgman (E. C.) Chinese Chrestomathy in the Canton Dialect, 4to, pp. vi, xxxvi, 693, nice half calf. Mecco, 1841 Surce.
- 235 The same, in cloth (title-page, Introduction and last two leaves of the Index are missing) 30s
- 226 \_\_\_\_ The same, 4to, pp. viii, 278, China (sic.), 1839 24s
  - This purtion of the work is circulated assumest subscribers only. It contains: Exercises in Conversation—Learning is Writing—Demosale Affairs—Communical Affairs, &c. English, Chipses, and Transilieration.
- 227 Callery (J. M.) Systema Phonetica Scripture Sinice, 2 vols, 8vo. Macao, 1841 50s
- 228 Systema Phoneticum Scripturs Siniem, 2 vols in one, roy, 8vo, pp. iii, 84, 64, 500, half morocco. Meson, 1841 £2 10s
- 229 The same, Part II., Chinese-Latin Dictionary, roy. 8vo, pp. 500, half call. Messe, 1841 Insulesced.
- 230 Dictionnaire Encyclopidique de In Langue Chinoise, Spincines : Fragmente de Trois Ordres phonétiques, imp. 8vo, pp. xv, 40. Puris, 1843 3s 6d
- 231 Chalmers (J.) An English and Cantonese Pocket - Dictionary (Spoken Language), Fourth Edition, enlarged, em. 8vo, pp. iv, 229, half call. Hongkong, 1873

Same Same pages are stalond.

- 232 Chinese Phonetic Vocabulary, containing all the most Common Characters with their Sounds in the Canton Dialect, Svo, silk covers. Hongkong, 1855
- 233 Chinese Latin Vocabulary, in Chinese and Roman Characters, with Explanations in Latin and Symogyms: Manuscript of a Jesutt Father, written in China in the XVIIth Century, tto, pp. 200, half call
- 234 Chinese Manual (See Tee Ouen Tsien) Four Words Literature, with Commentary, folio, pp. viii, 78, iitho-graphed, cloth. London, 1854 10s Chinese, French, English.

235 CHINESE-LATIN DICTIONARY .- A Manuscript of Five Hundred and Twenty-two Pages, with a List of Words arranged according to Radicals, 143 pp., and a List of Radicals, follo, £5 15s bound in calf

The following note is written on the fly-had, by C. W. Bradley, Marso, Nov. 21, 1859 :- "This original Chinese Dictionary came into the possession of Mr. Thon. Beals, an Euglish Merchant, about 18(4), and was supposed by him to have been written about a.p. 1700, by one of the Jesuit Missionaries as Macao. In 1940 Mr. B. gave it to W. C. Hunter, Esq., who presented it to the underegood, and is by him gives to the American Oriental Society.

236 Chrestomathle Chinolse, publish par la Société Asiatique, éto, pp. iii. 183, 16, mith a plate, half call. Parie, 183, 15, with a plate, half call. 50 E833

237 Colloquial Chinese, in English Dress, 4to, pp. 96. [Skanghai, 1900)

Ringfish neutoness, in 6 sections, arranged for the help of the amdent in the order in which the Chinese equivalents must be expressed.

238 Dabry.-Guide des Armess Allices en Chine, ou Dialogues a les reconnaissucces militaires, 8vo, pp. xvi, 163, cloth. Paris, 1850 Ken

In Chinese (Chinese and Roman characters)
French and English, with introduction on the
Division of the Provinces of China.

230 Debesse (A.) Petit Dictionnaire Francals-Chinols, 10mo, pp. vi, 533, half cloth Shanghai, 1900 The Chinese in Native and English characters.

- Petit Dictionnaire Chincis-Français, 16mo, pp. v. 580, leather. Shangkai, 1900 18s The Chinese in Native and English characters.

241 Dennys (N. B.) A Handbook of the Canton Vernacular of the Chiasse Language: being a Series of Introduc-tory Lessons for Domestic and Business Purposes, large 8ve, pp. 11, 195, 31, half call. 1874

242 Devan (T. T.) Beginner's First Book, or Vocabulary of the Cauton Dialect, revised and enlarged by W. Lobschold, Svo, pp. viii, 123, half calf. Hongkong. 1859

242° The same, Third Edition, Svo, pp. v. 148. Homptong, 1861 7s 6d

243 Doolittle (J.) Vocabolary and Hand-book of the Chinese Language in the Mandarin Dialect, 2 rols, 4to, half calf. Poschow, 1872

Vol. I. cootains English-Chinese Dictionary—
Vol. II., Proverbe—Buddhist Words—Channel,
Tables—Plaumer of various kinds.

244 Doty (E.) Anglo-Chinase Manual, with Romanized Colloquial in the Amoy Dialect, Svo, pp. 214, with a pints, cloth. Canton, 1853

245 - The same (used copy)

246 DOUGLAS (C.) Chinese English Dictionary of the Vernagular or Spoken Language of Amoy, with the principal variations of the Chang-Chew and Chin Chew Dialects, 4to, cloth London, £5 5s 1878

"." The Uniness characters have been milded to each Ohiness word at the MOTOWN.

247 Ducat (Capa. Chas. M.) Elementary Manual of the Pakinese Dialect, Svo. pp. iv. 24, cloth. Respoon, 1888

248 Edkins (J.) Grammar of the Chinese Colloquial Language (Mamtarin Dialoct), Second Edition, 8vo, pp. viil, 270, half calf. Shonghes, 1864 (pub. 30s) 10s Out of print, Source.

Progressive Lessons in the Chinese Spoken Language, Second Edition, 8ve, pp. v, 103, half calf. Shanghai, 1864

- Chinese Conversations, translated from Native Authors, Svo. 153, cloth. Shanghai, 1852

The first parties (pages 1 to 50 in; Test in Chicago and Rossan characters and Roglish translation of Tamp-Hear - The Borrowell Books

- Introduction to the Study of 251 the Chinese Characters, roy. 876, pp. zvi. 211; with Appendices, iii, 103, bds. London, 1876

The Appendices and Index of Introduction to the Study of the 103. Chinese Characters, 8vo, pp. Geneva, N.D.

Appendix A gives exemples of Ancient Forces of a substitutions of Characters.

253 Endlicher (St.) Anfangagründe der Chinesischen Grammatik, Svo, pp. vill, 280, half morocco. Figure, 1845 (pub. 24s) 10s 254 Eitel (E. J.) A Chinese Dictionary in the Cantonese Dialect, 2 vols, large 8vc, pp. xxxv, 1018, and Supplement of 97 pp., half call. Hong Kong, 1877 32s Sopplemen contains: lades arranged according to Kanghi's Raticula-Clan Names.

- The same, Parts I and 2 (A to Mi. Hong Kong

256 Esquirol et Willlatte.—Essai de Diotionnaire Dioi-Français, reproduisant la langue parles par les Tribus Thai, de la Hauto Rivière de l'Ouest, es Vocabulaire Français-Diol, Svo. pp. 1vl, 689. Hongkong, 1908

257 Fielde (A. M.) First Lessons in the Swatow Dialect, sm. 4to, pp. 427, half call. Secutore, 1878

The buck is printed an one page only of such leaf. - Dictionary of the Swatow Dislect, 4to, pp. xv, 617, half calf Chinese English, the Chipses is the Native and Russes characters. The explanations are given in great detail. Title-page is missing.

250 Foster (Mrs. A.) English-Chinese Pocket Dictionary in the Mandarin Dialect, Third Edition, 16mo, pp. viii, 184, half call, 1903

259 Fourmont (St.) Linguag Sinaram Grammatica duplex, latine et cum Characteribus Sinsusium, item Sinicorum R. Bibliothecae librorum Catalogus, cum notiis amplioribus, folio, pp. 44, 516, Paris, 1742

Alada; Lemre de Mgo. l'Evenges d'Ecricé, Vicaira Apostolique du Vonnie, repre par M. Fontmant

Wylin p. r. "We have reason to wunder at what V. successfield.

200 Gabelentz (G.) Anfangsgründe der Chinesischen Grammatik (with Exercises), Svo, pp. viii, 160, with a Chinese place, cloth. 1883

- Baltrilge our Chinesischen Grammatik, Die Sprache des Cuang-Tsi, large 8vo, pp. 66. 1888

262 Gaztelu (J.) Lexique Chinois François, 12mo, pp. iii, 362, 118, calf. Hong Kong, 1906 6s

- Petit Diotionnaire Françoia-Chinois, Neuvelle Edition, 12mo, pp. xzi, 677, limp cloth. Mongkong, 1907 for

264 Giles (H. A.) Chinese without a Teacher: being a Collection of Ensy Septences in the Mandarin Dialect, Fifth Edition, Svo, bds. 1901

288 Goddard (J.) Chiucee and English Vocabulary in the Tie Chiu Dialect, 8vo. pp. ix, 248, cloth. Bangkok, 1847

With an index containing a list of Radicals and a list of the words arranged occording to Radicals. 266 Goncaives (J. A.) Arte China: Comstanto de Alphabeto e Grammatica, compr. Modelos das differentes Composicoens, 4to, pp. viii, 502, 48, half Macro, 1820 morocco,

Contains v Grammas, Phrases, Syntax, Dialogues,

Provents, and other Chinese texts, with Portu-guess translations. First copy. The conditions are in Channes and Ruman characters (from Chinese works), with Portuguese translations, with appendix.

- Grammatica Latina ad prom Sinensium Juvenum, 12mo, pp. 280, Macao, 1823

캠페 - Diccionario Portuguez-China e China-Portugues, 2 vols, 4to, pp. iv, 872; and v, 1028, 126, cloth. 1831-33 £4 4s

The Mandarin or Classical Chinese is med-

- Lexicon Manuale Latino-Sini-269 cum, 5vo, pp. vii, 198, half morocco. Masai, 1830

Fine encut copy, with gilt edges.

270 — Vocabularium Latino-Sinicum, 12mo, pp. 246, calf. Macoo, 1830 18a The Chinese words are in Chinese and Roman chatuckert.

- Dialogues Français-Chinois, translated from the Portuguese into French by A. M. H., 8vo, pp. ii, 140. Paris, 1575 Lithographal.

272 Goodrich (Ch.) Pocket Dictionary (Chinese-English) and Pekingese Syllabary ; together with the Radical Index, 16me, pp. vi, 287, 72, half call. 1904 for

273 Graduated Reading : comprising a Circle of Knowledge in 200 Lessons: Graduation L. Second Edition, 8vo, half morocco. Hongkong, 1854 8s Chinese taxt with English translation.

274 Guignes (M. de) Dictionarium Sinico-Latinum, edited by H. M. a S. Arsenio, 4to, pp. xviii, 1001, morocco. Kong, 1853

The Chlome is given in Chiome and Roman charac-

275 Han Tseu Thso-Yao. - Exercises prograssife sur les clefs et les phonétiques de la langue chinoiso, suivis de phrases et de dialogues, entirely la Chinese, Svo. Paris, 1845

276 Hillier (Sir W.) The Chiese Lan-guage: How to learn it, Vol. L. Svo. pp. viit, 263. 1907 12s 6d Introductory chapters on the Language and Pro-greater Empton.

- Vol. II.; comprising Chinese Tales in Chinese, with English Translations and Notes, 2 parts. Poking, 125 6d 1909

278 Hernisz (St.) A Guide to Conversation in the English and Chippeo Languages, large oblong 8ro, pp. 49, 179. Boston 1854 (puls. 10a 6d) 7a 6d

279 Hirth (F.) Notes on the Chinese Docameetary Style, Second Edition, 8vo., pp. vi. 150, cloth. Shangkai, 1909 7s 6d

280 Huart (C. Imbault.) Manuel de la Langue Chincise Parlée, compressant : L, Une Introduction Grammaticale: IL, Des Phrases et dialogues faciles ; III., Un Recunit de Mots les Plus Unités, er. 870, pp. iii, 140. Peling, 1885

281 Jannet (P.) De la langue Chinoise et des moyens d'en faciliter l'umge, 3vo, pp. 28. Paris, 1889 2a 6d On Bd

232 Julian (St.) Exercises pratiques de Syntaxe et de Lexigraphie Chinoise, Svo. pp. xxiii, 270. Paris, 1842 To 6d

- Ji-tch ang Kem Téon Hos. Dialogues Chinois, Chinese text, with an Italian Translation and Transcription, 2 role bound in one, 8vo, half morocco. Paris and Florence, 1863-98 18s

284 - The same, Chinese text only, Svo, pp. 80. Paris, 1863

285 Kainz(C.) Grammatik dar Chinesischen Sprache, with Rendings, Chinem and German Vecabulary, 8vo. pp. 191, with 10 plates, cloth. Fienna

288 Koan-Hoa Tche Nan. - Boussole du Langage Mandarin traduite et Annotée, per Hanri Boucher, 2 vols, Svo, pp. vi. 247; ii, 232, cluth. Zi-Ka-Wei, 1893 15s

Officers text, with French translation and exten. The work consists of dislogues as a help to attoducts of Chimne,

287 KPRDZ (Paster P.) The "Chlose Alphabet," Four Thousand most frequent Characters, according to their frequency, in 4 series of 1,000 characters sach, 2 vols, folio, pp. 83, 80. Shanghai, 1903

The Chinese is given in Chinese and Romas cha-nectors, with English renderings. An indispenalls werk to beginners.

285 Ku-Yu. - Chinese and English Phrases, 3ro, 95 leaves, published in China 10s Both the Chinese and English are in Column and Rooms characters.

289 Kwong Ki Chiu.-An English and Chinese Dictionary, compiled from the Latest and Best Authorities, New Edition, large 8vo, pp. 4, 810, with por-truit, half bound. Shanghui, 1887 21s

290 Lay (A. H.) Chianse Characters, for the use of Students of the Japanese Language, large 800, pp. 165, cloth. Talye, 1897

221 Lobscheld (W.) Grammar of the Chinose Language, 2 parts, Svo, cloth. Hong Kong, 1804 Part II, includes a tramber of reading leaves, Chinese, with English proteining.

- English and Chinese Dictionary, arranged according to the Radicals, roy. 410, pp. iz, 2016, cloth. Hong Konp. 1866-69 (pub. £10 10s) £2 8s For every Chinese word is the Chinese character gives, with the proposed action in the Familiand Mandaria Dislict in the Risson (Managers.

293 -- Chinese and English Dictionary, arranged according to the Raticals, large 8co, pp. lx, 592; half calf, inter-ionnel copy. Hong Kong, 1871 24s

294 MacGowan (J.) Collection of Phrases in the Shanghai Dialect, systematically arranged, large 8vo, pp. 193. Shanghai, 1962

295 Maclay (R. S.) and Baldwin (C. C.) An Alphabetic Dictionary of the Chinese Language in the Foodbow Dialect, 8va, pp zrv, 1107, half call. £3 10s Foochore, 1870

20 Marshman (J.) Clavis Sinks: Elepropts of Chinese Grammar, with a Preliminary Dissertation on the Charactors and the Colloquial Medium of the Chinese, and an Appendix containleg the TA-Hren of Confucius, with a translation, 4to, pp. xxiii, 566, 56, fali oulf. Scrumpore, 1814

207 Martin (W. A. P.) The Analytical Roader; a Short Mathed for learning to read and wrate Chinese, with a Vocabulary, roy. P20-BYO, pp. Shanghai, 1863 To GU

298 Mateer (C. W.) A Course of Mandario Lessons, based on Idiom, with Index, Third Edition, revised, 2 vois, 4to, half bound. Shanghai, 1906 E1 18s

- A Short Course of Mandaria 299 Lessons, 410, half bound. Shamples 1901 10s 5d

300 - Technical Terms, English and Chinose, prepared by the Educational Association of China, sen. 4to, pp. 503, ix. cloth. Shanghai, 1904 7s 6d ix, oloth. Shanghai, 1904

301 Medhurst (W. H.) Chinese and English Dictionary, containing all the Words in the Chinese Imperial Dictionary, arranged according to the Railleals, 8vo, pp. zziv, 1488, with a List of 28 pages of Obsolete Characters not occurring in the Dictionary, half C3 TOW morocco. Bateria, 1842

Chinose Dialogues, Questions, and Familiar Sentences, to assist Beginners in the Languages, Sec, pp 225, cloth. Shanghar, 1863

- of the Hok-Kenn Dialect of the Chinesa Language according to the Reading of Colloquial Idioms, with an Historical and Statistical Account of Hok-Keen, 4to, pp. ixiv, 86c, half caif. Macao, 1832
  - \*, The Chinese is given in Roman and Chinese characters. There is an Index to the characters according to the Escicals.
- 304 A Chinese Phonetic Vocabulary, 8vo, 32 leaves. Hong Kong, 1855 5a Tale-page in English and Chinese, the rest is in Thinese.
- 305 Moliendorff (P. G. ven) Prakt.
  Anleitung zur Erlerzung der Hochchinesischen Sprache, Second Edition,
  see, pp. 178, and a Bibliography, pp.
  vil, bds. Shanghai, 1891
  Fifty leasunt is Chinese and Roman characters,
  with German translation and a vacabelary.
- 306 Morrison (R.) Grammar of the Chinese Language, 4to, pp. vi, 280, bds. Serumpers, 1815
- 367 The same, bound together with Murrison's Chinesa Miscellany (monding 12 plates), full oalf 16s
- Some pages of the miscellary slightly solled by ink.

  308 Dictionary of the Chinese Language, in 5 vols, 4to. Macao, 1815-22

  25 5s

Part I., Chinese Raginh, arranged according to Radicals, 3 tols Part II., Chinese English, arranged alphabetically, a vole

Part III., English-Chiams, r vol.

Dictionary of the Chinese Language, Part II., Vol. I., containing the Syllabic Dictionary, 4to, pp. xx, 1090, Macao, 1819

310 — Dictionary of the Chimme Language, Part II., Vol 2, containing Symposis of various forms of the Chimese Character, Table of Keec, Tam Characters, Index of the Characters, 4to, cloth. Macao, 1820 188

311 — Dictionary of the Chinese Langrage, Part III., Euglish-Chinese Part complete, 4to, pp. 5, 480, cloth. Mucao, 1822.

312 A Dictionary of the Chinese Language, with the List of Radicals, 2 vols, 8vo, half calf. Shanghar, 1865

Scarbs.

- 313 Morrison (R.) Vocabulary of the Canton Dialect, 3 parts in one, 8vo. Mocuo, 1823
  - Part I., English-Chinese Part II., Chinese-English
  - Part III., Words and Phonons in ag chapters, classed by Natives.
  - All Chican words are given in Chican and Roman characteri-
- 314 English and Chinese Vecabulary, the latter in the Canton Dialect, Second Edition, Svo, pp. 138. Oslesto, 1840 — 10s 6d

The Chinese in Roman charmours.

- 316 Morrison (W. T.) Anglo-Chinese Vocabulary of the Ningpo Dulact, 8vo, pp. xv, 559, half bound. Shanghai, 1876. 32s
- 316 Noel et Chapsal.—Grammaire Franpaise, avec la traduction chinoise par un Missionnaire de Peking: Part I., Grammaire, 8vo, pp. 216, bds. Peking, 1884
- 317 Perny (P.) Dictionnaire Français-Latin-Chinois de la Langue Mandarino Parlée, 4to, pp. 8, 459, half morocco. 1869 42s
- 318 Appendire du Dictionnaire Français-Latin-Chinois de la Laugue Mandarine Parlée, fello, pp. vi. 443, and a plate, bound. Paris, 1872 30s

Coursins: Description of Chica, List of Emperora, Hierarchy of the Mandarins, Constallations, Synonysis, &c.

- 319 Dialogues Chinois-Latins, 8vo, pp. vi. 232. 1872 — 6a Chinese and Ramso chargenes, with French annolation.
- S20 Philo-Simensis (Gutzlaff) Notices on Chinese Grammar, Part I. (all) Orthography and Etymology, 8vo, pp. 148, cloth. Batavia, 1842 7s 6d
- 221 Poletti (P.) Chinese and English Dictionary, arranged according to Radicals, New and Enlarged Edition, Svo, pp. 406, cloth. 1907
  - The scommulation is given in the Poking Dislect.
- 222 One, Two, Three, Chinese-English Primer, is 3 parts. Shanghot, 1905 — 2a

English Primer for Chinese, with Chinese Prounscission of the English Words.

322 Premare (P.) Notitia Lingua Sinica, 4to, pp. 262, 28, half morocco. Mainten, 1831
£2 10s

The Spoken Language and Familian Style-Language of Books.

This care book has never been represented and is still the best treaties on the literary language of Chien. 324 Rémusat (Abel) Elémens de la grammaire chinoise, New Edition, unlarged, roy. Svo, pp. xxxii, 238, lialf morocco. Paris, 1857 20s 20a

7025 - The same, an interleaved copy. half moroeco

Both orgins have also the Chieses sittle-page.

325" Rochet (L.) Manual pratique de la langue chinoise vulgaire, 8vo, pp. xiv, 216, blue half call. Paris, 1848

226 Rosny (L. de) A Grammar of the Chinese Language: Part L, Preliminaries, 8vo, pp. 48, 1874

327 Rudy (Ch.) New Method of learning to Read, Write and Speak the Chinese Language (Otlandorff's System), Vol. I., 8vo, pp. 248, 4 Geneen, 1874 124

328 Schlegel (G.) Dutch-Chinese Dic-tionary, with the Transcription of the Chinese Characters into the Tslang-tain Dialect, 4 vols and Appendix, large 8vo, half call. Leiden, 1832-90 (pub. £7) £4 15s

329 Soothill (W. E.) The Student's Four Thousand Chinese Characters and General Pocket Dictionary, Third Edition, Svo, pp. 35, 428, cloth. 1900 7s od

330 Stent (G. C.) Chinese and English Pocket Dictionary, 12mo, pp. 250, cloth. Shanghai, 1874 10s &d

- A Dictionary from English to Colloquial Mandarin Chinese, partly revised, and Supplement compiled by K. E. G. Hemeling, large 8vo, pp. 804, half bound. Shanghai, 1905 38s

332 Summers (J.) The Radiments of the Chinese Language: Exercises, and a Vocabulary, 8vo, pp. 156, cloth. den, 1864

- Handbook of the Chinese Lauguage (Grammar and Chrestomathy), roy, 8vo, half bound. Oxford, 1863 (pub. 28a) 16a

331 Teng Ying Pien.-Simple Sentences in Chinese (Mandarin), large 800, pp. H, 49, la Chinese

335 Tourist's Guide and Morchant's Manual: being an English Chinese Vocabulary of Articles of Commerce, all Names connected with Sciences, Natural History, &c., oblong 8vo, pp. iv, 148, cloth. Hong Kong, 1864

336 Uhle (M.) Beitrege zur Grammatik des Vorklassischen Chinesisch: L. Partikel Wei im Schuh King und Schi King. 8vo, pp. viii, 108 and 16 pp., Chinese text. Leipig, 1881 18

337 Vial (P.) Dictionnaire Français-Lalo, dialecto Gol, Tribu situio dans los sous-profectures de Lou nan teleco, leang tcholu, Kohangai telabu (province du Yunnan), Svo, pp. 250. Hongkony, 1909

339 Wade (Th. Pr.) Won Chien Tara Erh Chi: a Series of Papers of Dece-MENTARY Chinese, designed to amist Students of the Language, as writen by the Officials of China, in 16 parts, with key, 2 vols, 4to, bds. London, £1 15a Tablepage torn and first maxim alightly room-

Out of print and scarce,

330 -- Ten Erh Chi : Progressive Course of Colloquial Chinese as spoken is the Capital, Second Edition, 3 vals, 4to, cloth. Shanghai, 1886

Vol. I. contains Presuministics. The Radictic and tim Chinese Text; Vol. II. contains the Reglish Text; Vol. III., thomasy of Words, The Pecin Syllabory, Welson Kamerows, &c. This edition is one of point.

310 Williams (S. Wella) A Syllable Dictionary of the Chinese Language, with the Pronunciation of the Characters, as heard in Peking, Canton, Amoy and Shanghai, 4to, pp. 84, 1252, half bound. Shanghai, 1874 42 5s

- A Tonic Dictionary of the 341 -Chinese Language in the Canton Dialeet, 8vo, pp. 36, 832, half zalf. Chafox, 1856

342 White (M. C.) The Chinese Language spoken at Fuh Chau, 8vo, pp. 30.

343 Ying tzu chih nan : a Chinese-English Primer, 6 Chuan in one t'an. 1879 10:6d

## PART IV. EARLY MISSIONARY ACCOUNTS.

344 Auszilge aus Originalbriefen il franzimischer Sprache, von den apostot. Vikarien & Missionarien in China, Tunkin, Cochinchine über den Zustand Jener Missionau, 3 vols, 8vo, with plates and a map of Bustern Avia, bils. Vienna, 1811 Liber

The frontispiece depicts the death of the marry P. Example Tries.

345 Annals. - A Periodical Collection of Letters from Bishops and Missioparise employed in the Missions of the Old and New World, Vol. XXII, fortheyear 1861, 8vo, pp. 338, cloth. 1861 Section on China is the impact and the main internation.

346 Annals of the Propagation of the Faith, Vols. X.-XI., for 1849-50, 8vo, pp. 397, 370, cloth. 1849-50

each vol 7s 6d Including Missions in China, Jupan, Koreo, Sinns, W. Cachin China, Tribia.

347 Brevis Relatio coru que spectanh ad declarationem Sinaru Imperatoria Kam Hi circo culi, Cumfucii et Avoru enitu, datam anno 1700, Accodium Primatu Doctissimoruq' virocu. antiqu Traditionis testimonia, Opera PP. Societ. Jesu Pekini pro Evangelli propagatione laborantism, large 8vo. the entire work engrased and printed from Chinese wood blocks on Chinese paper. Pekin, 1700

The Mancha Text of the Putition to the Emperor and his decree in Chimes are given in the

Natire character.

In our copy the fers five leaves are carefully copied from the original, and some other persons are likewise mendant.

349 Bartoll (D., S.J.) Dell' Historia della Compagnia' di Gieru, La Cina, folio, pp. vi. 1152 and Index, pp. vi. and corrections, half vellum. Rome, 1663 Rome,

This solution comprises in Citia, in Cocincian, Tetrobios,

249 Cérémonies (Les) Chinoises conforme i l'hiolatrie grecque et romaine, par un Religioux doctour on Theologie, 15mo, pp. viii, 212, calf. Cologue, 1721 25s

350 Conformité des Ceremonies Chinoises avec l'Idolatrie Grecque et Romaine p. s. de Confirmation à l'Apologie des Dominicains Missionnaires de la Chine -Lettre d'un Docteur de l'Ordre de S. Dominique sur les Ceremonies de la Chine au R. P. le Comte et le. R. P. Dez, 7 parts, 12mo, bound in I vol. hall calf. Cologue, 1700 £3 15s Very ram.

# 351 CASTNER (Gaspar) Relatio Sepulturæ magno Orientis Apostato St. Francisco Xaverio erectæ in insula Sanciano anno sæculari MDCC. Thirty leaves. [Mame, 1700?]

\*, \* Printed from wood blocks in cursivo characters; the last leaf has been carefully copied from the original, and a low other places are mended in MS.

EXCERDINGLY SCARCE.

352 Carletti (Francesco) Ragiomenti sopra | 356 Le Comte (Louis) Discrepanne o'conle com da lui vedute ne suoi viaggi de l'Indio Occidentall e Orientali como d'altri Passi, 12mo, pp. reviii, 186, 395, vellum. Firease, 1701 £2 2s

laciado : Philippios Islands, Japon, Viaggio dal Giappose alla Clea e delle con di quai regna.

353 Epistles from Catholic Clergymon of the Society of James in China, India, Persia, the Levant and either America: being selections of the "Lettres edi-flantes" translated by Th. A. Power, 12mo, pp. zi, 337, cloth. Dublin, 1939

With appendix on the present almostics.

364 Le Comte (Louis) Nouveaux Memoires sur l'état present de la Chine, Second Edition, 12mo, with suny plates, in-cluding portruit of Kang Hes, call. Paris, 1607

Nha cope. This care work marries Voyage de Sant à Febra-Réventes per l'Empereur à Petra-Des Villes, des cavrages les plus camaitre-sides de la Chine-Clienat, Ercitres, Frais-de la Chine-Langue des China-Religion et Poli-tique-Religion zinétimme à la Chine, co.

The same, Third Edition, re-vised and corrected, 2 vols in 1, 12mo, with illustrations, half call. Amsterdam, 1693 £2 10a

tradizioni intorno al fatto tra' moderni impugnatori de Run Curan, 12mo, pp. 43, 259, 24-Letters al Duca del Maino intorno allo ceremonio della Ctra, 12mo, pp. 141-Lettere ail un Abute di qualità, a i RR. Padri Gesuiti sulle idolatrie, e superstinioni della Cuta, 12mo, pp. 124, bound in vallum. Colonia, 1700-01 £2 15s

A rare collection, le fine arme,

357 Le Gobien (Ch., S.J.) Apologie des Dominicains Missiconaires de la Chine, ou réponse au livre du Père Tellier sur les Houneurs que les Chinois rendent à Confucius et sur Morts, 16mo, pp. 603, 106, calf. Cologne, 1699

358 — Edifying and Curious Letters of some Missioners of the Society of Jesus from Foreign Missions, 18mo, pp. 258, half calf. Printed in the pair 1707

359 Lettres édifiantes et curisuses écritas der Missions étrangères, Tome IX : Mémoires de la Chine, 8vo, pp. xxiv, 540, half calf. Lyon, 1819

This vol contains Letters of La Royer, Premare Bouvet, Pelifico, Torre, &c., Tengking Cachin-china and China.

- 360 Lettre de Memieurs des Missions étrangères au Pape sur les Idelatries et les Superstitions chincises, 25mo, pp. 206. Cologne, 1700
- 381 Lettres Edifiantes et Curiouses écrites des Missions étrangères, Nouvelle Edition ornée de 50 belles gravures, 14 vols, Svo, calf. Lyon, 1810 £3 15s

Volt. I, to III., The Levent Volt. IV. to V., America Volt. VI. to VIII., Ingle Volt. IX. to XIV., Chima.

- S82 Lettres édifiantes et curianses ecrites des Missions Etrangères Nouvelle Edition, Memoires de la Chine, Vol 24, 16mo, calf. pp. 652. Paris, 1781 7s 6d
  - Includes: Memoire a le Thiber-Ser les Julie en Chine, &c. At the end it a general index to vols
- 362\* Lettres Edifiantes et Curiouses, concernant l'Asia, l'Afrique, avac quelques relations nonvelles des Missions et des Notes géographiques, es historiques, publiées par L. Aimé-Martin : Vol. III. Chine, large 8vo, pp. 844, with Index ; Vol. IV., Chine, Indo-Chine, Ocianie, large 8vo, pp. 723, with good Index, half calf. Poris, 1843 24s

A complete edition of the Chinese Mississ. Copy of J. Erkim, with som M.S. notes.

- 383 Lockman (J.) Travels of the Jerulas into various Parts of the World, particularly China and the East Indies, Vol. L. Second Edition, corrected, 8vo. pp. 2717, 487, Characted with manacula, 1762
  - Counties: Palleson: State of the Missions in Coutin — Premary: Voyage to China — Fouquet: Mission in China, Are. This voi deals mustly with China and India.
- 304 Maigrot (Monsig., Vicurio Apostol. della Prov. di Folisa nella Cina) Lettora al Signor Nie. Charmot, Direttore del Seminario delle Missioni Stranieri di Parigi, Tradotto dal Francese, Svo, pp. 64. Colesia, 1990
- 365 Malran (D. de) Lettres au R. P. Parrenin Jesuito, Missionnaire à Pêkin contenint diverses questions sur la Chice, Nouvelle Edition, corrigée et augmentés de divers opusculos, 8vo, pp. xi, 363, Paris, 1770 21s
- 368 Martiri (L) Annamiti e Cinesé (1798-1856), Solemnemente beatificati dalla Sta di Papa Leo XIII., il 27 Maggio, 1900, roy. Seo. pp. xiii, 689, mith front., calt. Kone, 1900
- 367 Mosheim (Joba L. de) Authentick Memairs of the Christian Church in China, 8vc, pp. 60. 1750 5s

- 368 Navarette (F. D. F.) An Account of the Empire of China, Historical, Political, Moral and Religious, translated from the Spanish, folio, pp. 311, with map and pictus, cloth, London, 1703
  - Mayaretta was Profusan at St. Thomas University, at Manila, Agosteir: Missisms in China. The work includes "as ample solution of coursy remarkable Promagns," and the Domesi of Popes and Propositions defined at Russa for the Missen of Phopesistens (added).
- 269 Relazione della preziosa morte dall' Emissut, e Rev. Carlo Tomaso Mailard di Toarmen, Commissario e vinitatore apostol. generale nell' Impero della Cima e Regul dell' Indie Orientali, seguita nella citta di Macao 6 VI., 1710, 4to, pp. 70. Rome, 1711 52a
- 370 Relazione del Martirio de' Patri F.
  Fistro Martire, F. Francesco Surrano,
  F. Giovanni Alcober, F. Giovanchino
  Roya, e F. Francesco Diaz, dell'urd. de'
  Pred. accaduto cella Provincia di
  Formes nell' Impero della Cina, negli
  anni 1747 e 1748, 12mo, pp. 483, vollum.
  Roma, 1752
  Valumble work in fine condition.

371 Relazioni di alcuni Martiri accaduli nel Tonkino, Svo, 8 pages. Homa, 1840 Se

- 372 Ripa (Father) Memoiraduring Thirteen Years' Residence at the Court of Peking in the service of the Emperor of China, with Account of the College of Young Chinese at Naples, translated from the Italian by F. Frankl, Sec. pp. viii, 160, eleth. 1844
- 573 Vescovo (Monsig, di Pokin) Gli atti di cinque Martiri nella Corea coll'origine della Fede in quel regno, secondo la relazione scritta a Mgr. Vescovo di Caradra, Vicario Apostoli nel Su-Totuen della Cina, Siegue una huve Noziria della Corea, 8vo, pp. xvi, 112. Rimes, 1801
- 374 Vinesi (Padre) Istoria delle cone operate nella China da Mgr. Gio. Ambrogio Messaharba, Legato apostol, in quall' Impero, Svo., pp. xv, 256, vellum. Parigi, 1739

Being the Journal of the special Kallsony which arrived in Chime, Sept., 1780.

- S75 Xavisr (St. Fr.) Vita del B. Prancesco Saverio, Il Primo della Compagnia di Glasa cua introdussa la Santa Fede nell India e nel Giappuno, Di anovo ristampata e ricorretta, 4to, pp. xx., 245, vellum, Fierass (Cos. Giusai), 1612
- Bohours, 12mo, pp. xi, 155, full calf. 1764

## PART V.

## CHINA IN GENERAL

History, Description, Intercourse with Europe, Natural History, Medicine, &c.

- 277 Aalst (J. A. van) Chinese Music, 4to, pp. 83, with Melodies, many illustrations of Instruments, and other illustrations and plates. Shanghai, 1884 16s
- 878 Abbott (J.) China and the English, or the Character and Manners of the Chinese as illustrated to the History of their Intercourse with Foreignars, 32mo, pp. viii, 248, cloth. 1836 4a
- 379 Abeel (D.) Journal of a Residence in China and the Neighboring Countries, from 1829 to 1833, 8vo, pp. 393, cloth. New York, 1834
- 380 The same, 12mo, pp. xxxi, 368, with map, tall call. London, 1835 5s
- 381 Abel (C.) Narrative of a Journey to the Interior of China during Lord Ambarst's Embassy to Pekin, 4to, pp. 16, 420, with plates, maps and illustrations, full call. 1818
- 382 Actes et Documents relatifs au Programme de la Conférence de la Paix, publiés d'ordre du Gouvernement par V. Dachne v. Varick, folio ; together with "The Correspondence respecting the proposed Conferences on Armoments," a Confidential Document of 138 pages, bound in cloth. 1899 25s The copy belonged to Sir Jahn Arthur.
- 383 Altchison (W.) The Martyr Missionary, or Five Years in Chins, by C. P. Bush, illustrations, Itlano, pp. viii, 193, cloth. 1855 5s Almbiem was educated in America.
- 384 Alabaster (E.) Notes on Chinese Law and Practice preceding Rennian, Svo, pp. 87, cloth. Shanghai, 1000 3s 6d
- 385 Alcock (Sir Rutherford).—Michie (A.)
  The Englishman in Chins during the
  Victorian Ers. as illustrated in the
  Career of Sir R. Alcock, Consul and
  Minister in China and Japan, 2 vols,
  roy. 8vo, with portrain, maps and illustrations, clath. London, 1900
- (pub. 33a) 24a 386 Aldus (Don) Coolie Traffic and Klisnapping, 8vo, pp. viii, 236, cloth. 1876 7a 64
  - The System of Coolie Traffic is China supused, Harginess, Incidence at Marno, Sco.
- 387 Allen (H. J.) Chinese Antiquity, 8vo, pp. 15. London, reprint 2s

- 388 Allen (H. J.) Early Chinese History: Are the Chinese Classics forged ? 12mo, pp. 300, cloth. 1906
- 389 Allen (T. G.) and Sachtleben (W. L.) Across Asia on a Bicycle : Journey of Two American Students from Constantinople to Peking, 12mo, pp. xii, 234, with illustrations and skatch maps, cloth. 1895
  - Through Persia to Samurkhand, to Knidja, the Gold Desert, to Peking.
- 390 Alexander (W.) The Cestame of China illustrated in 48 Coloured Engravings, with descriptive text to each plate, 4to, half calf, size copy. 1805
- 591 Allom (Thee.) The Chinese Empire illustrated: Views from Original Sketches displaying the Scenery, Architecture, Social Habits, &c., of that Nation, with letterpress by Rev. G. N. Wright, and an Account of the History of China, 2 vols, 4to, with sumerous steel engravage, full murocco. London, 1843
- 392 \_\_\_\_ The same, 4 vols, cloth. Loniss 1843
- 393 Ampère (J. J.) La Science et les Lettres en Orient., 12mo, pp. xix, 482. Paris, 1867
  - CONTENTS: De la Chine et des travaux d'Abel Remant Histoire du Bouddhires d'après A. Remant Trianre Chines Troisines Keligues de la Chine.
- 294 Anderson (A.) Narrative of the British Embassy to China in 1792 to 1794, Quarto Edition, pp. xxiv, 278, and Appendix, calf. Londow, 1795
  - Containing the various communators of the Embasey, with secremits of Currents and Manusco of the California, and a description of Country, Towns, Ottes, &c.
- A Narrative of the British Embassy to China in the years 1792, 1793, and 1794, with Accounts of Castoms and Manners of the Chinese, 8vo, with an Appendix, full bound. Dublin, 1795
- 396 \_\_\_\_ The same, Third Edition, bds.
- 397 Anderson (Capt. Lindsay) A Cruise in an Opium Clipper (off the Coast of China), Svo. pp. xi, 240, illustrated, cloth. 1891
- 398 Anglo Chinese Kalendar; Companion to it for 1832; being the Xilah year of the Reign of Taoukwang, 8vo, pp. vi, 162, in the original wrappers, half calf. Mucao
- 390 for 1840, or 4486 Chinose Aera, 8vo, pp. 98. Contest, 1849 7s 6d Includes a Ligs of Officers in the Chinese Government.

400 Angio-Chinese Kalendar for 1839, or the 19th year of Taot-Kwang, 8vo, pp. 55, xx, 45. Conton, 1839 Sa

Four Tables of Impures and Espects at Cantan for alphane cult out, and a notice put in. The copy was must to Mr. J. R. Morrows.

401 \_\_\_\_ from January 1, 1834 to 1863, 8vo, half-calf. Hosginag, 1889 7s fd

402 Anderson (Capt. L.) Among Typhoons and Pirate Craft, 8vo, pp. vi, 284, cloth, illustrated. 1892 7s 6d

In the Chim Seas-Wommy, Saddle Islands-Newshwang-Shanghai.

403 Antonini (P.) Les Chinois peints par un Français, 12mo, pp. vii, 336, cloth. 1880 4a 6d

Histoire et Politique-La Société Chiarles-Vie printe et publique du Chiarie.

404 Anville (D') Nouvel Atlas de la Chine, de la Tartarie Chinoise et du Thibet, contenant les cartes générales et particulières de ces pays, ainsi de Corée, La plupart levées sur les lieux par ordre de l'Empereur Kanghl, soit par les P. P. Jésultes, soit par des Tartares du Tribunal des Mathématiques, précédée d'un description de la Buchariè, imp. follo, pp. 12, ses 42 fins supp. La Hays, 1757 £4 4s

405 \_\_\_\_\_ Mémoire sur la Chine, 8vo, pp. 47. Pe-kin, 1776 7a 6d

406 Armstrong (A.) In a Mula Litter to the Tomb of Confucias, 12mo, pp. viil, 147, illustrated, cloth. 1896

407 Aspin (J.) Cosmorama: Manners, Customs, and Costumes of all Nations of the World, with literaryions, New Edition, 24mo, cloth, 1834 Asis, Africa, N. America, Polynesia.

408 Astronomy.—Riem (J.) Uber eine frühere Erscheitung des Kometen, 1881, III. Tehbat, im Auschlass au die Chinesischen Annalen, Svo, pp. 25, with a plate. 1888 2s dd With soms MS. zones.

409 — Sedillot (L. Am.) De l'Astronomie et des Mathématiques ches les Chinois, 4to, pp. 8. Rosse, 1938 3a

— Williams (John) Observations of Comota—see under Translations (next Catal.)

ASTRONOMY.—SAUSSUME (L. de)
LES ORIGINES DE L'ASTRONOMIE
CHINOISE. To be issued in two
pole (about 900 pages)

Vol. I. is almost ready, and orders for this valuable work are invited.

- 412 Auber (P.) Chies: so Outline of its Government, Laws and Policy, and of the British and Fereign Embassies to, and Intercourse with, that Empire, 8vo. pp. viii, 419, with coloured map, cloth, 1834 7s 6d
- 413 Aubry (J. B., Missementer Apostol, as Kaug-Telebon) Les Chinois chan eux, imp. 8vo, pp. 294, Chancated. 1892 Sa
- 414 Austin (A. P.) Commercial China in 1899; Arm. Population, Production, Bailways, Telegraphs, Transportation Boutes, Foreign Commerce, and Commerce of the United States with Chinatio, pp. 1v. 148, with map. 1899 10s 64
- 415 Avril.—Travals into divers parts of Europe and Asia, undertaken by the French King's Order to Discover a New Way by Land into China, containing many Curious Remarks in Natural Philosophy, Geography, Hydrography, and History; together with a Description of Great Tartary and of the different People who inhabit there, done out of French, 2 vols in one, 24mo, pp. 191, 170, half calf. Lendon, 1693

Pages 135 to nie of Part a, Suppylement in Travels in Moltavia, are mining.

Nanking to Nanking, a series of 30 maps drum by hand by M. Ayrton, bound in book form; to which is added a List of Distances 21s

417 Baber (E. Colborne) Travels and Researches in Western China, 8vo, pp. viii, 22, 201, with many maps, bis. 1882

Journey of Employation in Western Sou. Ch' nate-Journey to Ta Chien Lu-Notes on Western Yannam, Scarre. One of the Basic works on Orlina.

Travels and Benearches in Western China, roy. Svo, pp. viii, 201, with plates and maps; togother with Notes on Recent Geography of Contral Asia, by Monan-Ribliography of New Guines, by G. C. Byr-Roports on parts of the Ghilli Country, by Liert. Bnoadbroor, &c., with maps, cloth. London, 1836

Roy. Geograph. Society: Suppl. Papers.

410 Backer (L. de) L'Extense Orient au Moyen Age, 8vo, pp. 502 Paris, 1877

Les premiers voyagente du M. A. Manderlie, Robenne et O. Populations Langues et Religions, fix d'aden blogmobique, séographique et gloomies.

420 Basekstroom (A.) Ein Besch Japan och Kina, roy. Svo. pp. 391, said 63 illustrations, cloth. Stockholm, 1871 Se

- 421 Balfour (F. H.) Waits and Strays from the Par East; Series of Disconnected Essays relating to China, Svo, pp. 523, cloth. 1876 The Ta Tring Dynasty-Secret Societies-The Armanus of China-Legendary Korna, &c.
- Leaves from my Chinese Scrap-Book, Sro, pp. 215, cloth. London, 1387 First Emperor of Chica-Chines Medicines Filial Procy-Sophism of China, Sc.
- 423 Ball (J. Dyer) Five Thousand Years of John Chinaman, 8vo, pp. 33, v. Hongkeny, 1906
- Macao, the Holy City, the Gen. of the Orient Earth, Svo, pp. 83, bds. Canton, 1905
- 425 Things Chinese, or Notes connected with China, Fourth Edition, revised and enlarged, 8vo, pp. xii, 816,

A manual, in sinhabetical order, of subjects of interest to the Chinese scalest or Greege resi-tion in China

- 426 The same, First Edition, Svo, pp. 419, ziii, cloth. Hongkong, 1892
- 427 Bamford (A. J.) Turbans and Tails, or Sketches in the Unremantic East, 8vo, pp. vi. 322, cloth 1888 Part L., the Miki Hindu Part II., the Man of Han
- 23 Bannister (S.) Journal of the First French Embassy to China, 1698-1700, translated from an unpublished MS., 8vo, pp. 154, 254, half calf. 1859 With an easily my the friendly disposition of the

Chimes Government and People to Freedment-Accusent of the firm Prench Voyage to China in the Amphibities, communicated by Cherniles De la Roger.

429 Barnes (Capt. A. S.) On Active Service with the Chinese Regiment, with illustrations, 8vo, pp. xv, 228 cloth 1902

A second of the operations of the Chinese Regi-ment in Northern Chine in 1900.

- 430 Barnes (T. H.) Behind the Great Wall, the Story of the C. E. Z. M. S. Work and Workers in China, 8vo, pp. viil, 182, illustrated, cloth. L996
- 431 Barrington de Fonblanque (E.) Niphon and Pe-che-li, or Two Years in Japan and Northern China, 8vo, pp. 286, with plates and map, cloth. 7a 6d
- 432 Baudler (M.) The History of the Court of the King of China, 1610, trunslated from the French by E. G., folio, pp. 24 159

From Harley's Voyages, Vol. IL.

- 433 Barrow (J.) Travels in China, containing Descriptions and Observations made at a residence at the Imperial Palace of Yuan-Min-Yuan, and a Journey from Peking to Canton, 4to, pp. 632, with illustrations, call. 1804 15s
- The same, Second Edition, pp. 633 1806 Includes a coloured portrait of Van-ta-gin.
- 445 Proudfoot (W. J.) "Barrow's Travels in China:" an Investigation into the Origin and Authenticity of "Facts and Observations," Svo, pp. iz, 176, cloth. 1861
- 445 Bax (B. W.) The Eastern Sees : being a Narrative of the Voyage of H.M.S. Deer/ in China, Japan, and Formesa, 8va, pp. 1i, 287, with map and illustra-tions, cloth. London, 1875 69
- 447 Beach (H. P.) Dawn on the Hills of Tung, or China as a Mission Field, with map, 8vo, pp. 175, cloth. 1898
- 448 Beaumont (M. de) Beautés de l'histoire de la Chine, du Japon et des Tartares, Tableau de événemente de l'histoire, de belles actions et maximes de leurs Sages, Religion, Sciences, Aris, &c., 2 vols, 16mo, with plate, call. 1818 7s 6d
- 440 Beauvoir (Marquis de) Pokin. Yeddo, and S. Francisco: conclusion of a Voyage round the World, translated from the French, 8vo, pp. x, 297, Elestrated, cloth. 1872
- 450 Beauvoir (Comte de) Pskin, Yaddo, San Francisco, Voyaguautourdu Monde, 18mo, pp. 359, with supe and illustra-tions, half calf. Paris, 1872 4s
- 451 \_\_\_ Java, Slam, Canton: Voyage autour da Monde, 8vo. pp. 451, 1844 map and illustrations, half call. Puris, 1872
- 452 Beccari (G. B.) Il commercio Chinese nal 1855, cenni geografici, statistici e commerciali, imp. Svo. pp. 104. Giosanni Valdarno, 1860
- 453 Belcher (Sir E.) Narrative of a Voyage round the World in H.M.S. Sulphur, 1836-42, including Details of the Naval Operations in China, 1340-41, 2 vols, roy. 8vo, with illustrations, cloth. 1843
- 454 Ball (John) Travels from St. Petersburgh to various parts of Asia, New Edition, are, pp. 616, illustrated with maps, calf. Edinburgh, 1806

Journey from St. P. to Paking-Countrious at Poking-Japanal of Mr. do Lange, agent to Puter L. of the Court of Paking in system.

455 BEIDAVAEI (Abdallæ) HISTORIA SINENSIS, PERSICE & GEMINO MANUSCRIPTO EDITA, LATINE QUOQUE REDDITA AB A. MULLERO, CUM Commentatio Alphabetica et Basilicon Sinense, 410, cali. Jenh, £3 15s 1689

At the end : Imparii Sinansia Nomenclator geographicus ad atatem Tai-Mingarum.

- 456 Bell (James) System of Geography, 475 Bigham (Clive) A Year in China, Popular and Scientific, or a Physical, 1899-1990, with some Account of Popular and Scientific, or a Physical, Political and Statistical Account of the World and its various divisions, with maps and engrassags, Vol. IV., Svo., pp. x, 645, cloth. 1846 7s 6d pp. x, 645, cloth, 1846 This vol beliefer Asia and Asiath Rusia
- Travels from St. Petersburg in Rumia to diverse Parts of Asia, 2 vols, 4to, with map, calf. 1763

Corrains: Through Silveria to Poking, and Lunge; Journal of his Residence, as agent of Poter L. 41 the Court of February system.

- 468 Beresford (Lord Chas.) The Break-up of Chine, with an Account of its present Commerce, Currency, Waterways, Armies, Railways, Politics, and Future Prospects, roy. 5vo, pp. zviii, 509, with mars, cloth. 1890 78 8d 509, with maps, cloth.
- 459 \_\_\_\_ Openings for Mechanical Eugincers in China, 8vo, pp. 38, with 2 runps and 1 plats. 1999 30 6d
- 470 Bernard (E.) De Mensuris et Pondertbus Antiquis libri IIL, Svo, pp. 261 and Preface and Index, calf.

There is also no Appendix: T. Hyde: De Man-mris et Poederhus Susmitum of 25 pages, with a Chimee plate.

This is the olders European work on Chinase amendment and weights.

471 Berneastle (Dr.) A Voyage to China, including a Visit to Bombay, Singapore, Malacca and Sunda and the Cape of Good Hope, 2 vols, 8vo, with 3 plates, 1880 cloth.

Scarce. The author gives particulars of the State at Hoogkong, Corner and Marso.

472 Bezaure (G. de) Le Fleuve Bleu (Yang-tee) Voyage dans la Chine Occidentale, 12mo, pp. 312, with illustra-

The map is mining.

- 473 Bingham (Com. J. Elliot) Narrative of the Expedition to China from the commencement of the War to the Present Period, with sketches of the Manners and Customs of that singular and hitherto almost unknown Country, 2 vols, 8vo, with map and plates, cloth. 1842
  - The same, Second Edition, with Additions, 2 vols. 1843

- Admiral Seymour's Expedition, roy. 8vo, pp. ix, 215, with more and illustrations, cloth. 1901 Record of personal experience galent during 18
- 476 Blot (E.) Dictionnaire des coms anciens et modernes des Viller et Arrondissemonts dans l'Empire Chinois, pp. xvi, 314, with a map, cloth. Paris,
- Essai sur l'Histoire de l'Instruction publique en Chine et de la Corporation des Lettres, 800, pp. 211, 518, half morocco. Paris, 1845 Oursegn sattlement Capitalites document chlooks FUND GORFF.
- Memoire sur la Constitution politique de la Chine au XIIe Sleele, 4to, pp. 45. Puris, 1844
- 470 Recherches sur les Mours des anciens Chinols d'après le Chi-King, Syo, pp. 70. Paris, 1844
- 480 Bishop,—Steddart (A. M.) The Life of Issbella Bird (Mrs. Bishop), Svo, pp. zii, 416, with surpe and illustrations, 1908 cioth
- 181 Blackburn Chamber of Commerce -Report of the Mission to China, 1896-1897, edited by F. S. A. Bourne, H. Neville, and H. Bell, 2 parts in one, 8 vo. pp. zii, 162, 368, set amp, cloth. Blackburn, 1888
  - A pure valuable report, giving account of the loss known must of the Constry—Messes of Communication, by Lund and Water—Inland Transfers—Fram in regard to Trade and gamently known.
- ass Blakeney (Wm.) On the Coasts of Cathay and Cipango Forty Years Ago: a Record of Surveying Service in the China, Yellow, and Japan Sess, and on the Seaboard of Korea and Manchuria, Svo. pp. xx, 353, with numerous maps, illustrations, and shitches, cloth. 1903
- isa Blakiston (Th. W.) Five Months on the Yang-Tate, with a Narrative of the Exploration of its Upper Waters and Notices of the Present Rebellions in China, Svo. pp. ziv, 280, with illustrations and maps, cloth. 1862 Nanking-Ming Tumbs-The Lalpings, &c.

484 Bland (J. O. P.) Houseboat Days in China, roy. Svo, pp. vill, 289, with map and illustrations, cloth. 1909 15s

155 Bland (J. O. P.) and Backhouse (E.) China under the Empress Downger; leing the History of the Life and Times of Tru Hei, compiled from State Papers and the Private Diary of the Comptroller of ber Household, large 8vo, pp. xv, 525, illustrated, cloth. 1911

Of the come of second works on China, this punis amongst the best inferented and variable

486 Blue Books, 1844.-[Parliamentary] Treaty between H. M. and the Emperor of China, signed at Nanking, August 29, 1842, pp. 13

— 1846-1847. — Commercial Relations with China, pp. 8, 32

- 1547. - Report on the Commercial Relations with China by the Scient Committee of the House of Commons, folio, pp. avi, 534, with a large Index of 61 pp., cloth. London, 1847

A valuable report, containing a facsimile of the attended treaty ground by the Emperor of Japan to the England is say, and a amp of the Markings

Provinces of China

to the Earl of Elgin's Special Missions to China and Japan, 1857-1859, folio, pp. 488, mit map

- 1860 - Further Correspondence with Mr. Bruce, H.M.'s Euroy Extra-

ordinary in Chiun

- 1861. - Further Correspondence respecting Affairs in China (Expedition up the Yang Tra-Kiang)

402 -- 1869. —Correspondence respecting the Attack on British Protestant Musiconaries at Yang-Chow-Poo, Aug.,

493 --- 1860.-Relations between Great Britain and China, pp. ft. 1869

494 --- 1870. -- Reports on Consular Establishments in China, 1859, pp. 125

- 1870. - Memorials respecting the China Treaty Revision Convention,

- 1870. - Swinbos (R.) Reports of his Special Mission up the River Yang-Taxo Kinng, with a coloured susp

197 ---- 1870. -- Correspondence respecting Diplomatic and Consular Expenditure in China, Japan, and Siam, pp.

498 - 1878. - Report on the Famino in the Northern Provinces of China, iolio, with map 岛村

499 Blue Books, 1870.-Letter to Chambers of Commerce, &c., respecting the China Treaty Revision Convention, PP. 12

500 - 1901. - Farther Correspondence respecting the Disturbances in China, pp. xiv, 175

- 1001.-Correspondence relating to the Imp. Railway of North China, pp. ziii. 107

502 --- 1904.—Campbell (C. W.) Report on a Journey in Mongolia, with map 3s

503 - 1904. Despatch from H.M.'s Minister at Peking, with a report by Geo. J. Kidston on a Journey in Mongolia, pp. 26, with illustrations

204 — 1905.—Clennell (Walter J.) Roport on a Journey in the Interior of Kiangai, with map, pp. 18

505 Bode (Wm.) Lighte and Shadows of Chinatown, 4to, pp. 24, with 32 plates from pen-and-ink sketchings of Chinese life. San Francisco, 1896 19a 6d

506 Boehm (L.) China Coast Tales, 3 vols, 8vo, pp. 120. Shanghai, 1892 each be Vol. I. (Non. r and al, Dobeser's Daughtur; Of the Noble Army-Vol. II. (Nos. r and s), In the Sixties; Playing Providence-Vol. III. (Nos. 3 and 6), Comming Hame; Poter Wong.

507 Bonacossi (Comte A.) La Chine et les Chinals, 8vo. pp. xvi, 376, with map, portruit of the Emperor Tao Essuny, half calf. Puris, 1847 7a 6d. Chapters on the minners and cuttoms of the

Chianes, history, groupsphy, religion, &c. 508 Borel (A.) Oratio Dominicalia Sinica

L'Oraisen deminicale en Langue Chinoise, ou Konan Hon, 8vo, pp. xix, 80, with portrait of A. Müller. 1694, 1878

500 Borget (A.) Sketches of China and the Chinese, folio, pp. zi, with 32 tinted plates, half morocco. London, 1839 £2 10a

510 - Another copy, with plates (12 and 21 missing)

511 Bos (L. van) Toude Nieuws der Ontdockte Weerekt i Eon duydalijeke Beechryvingh van Steden, Gebouwen, Bergen, Beesten en Menschan, 8vo, 32, pp., 544, vellum. Ameterdam, 1667 18a Description of Sina and Paking, from pp. 13 to 47, and throughout the volume, with places and map of Oost-Indian and Sina.

512 Boulnals (Liest. Col.) De Hanol & Pekin, Notes sur la Chine, 12mo, pp. xlv, 370, half call. Paris, 1892 Hong-Kong-Cuntop-Stranghal-Franch Tracking China - Tundah - Pakin - Chinas Army and Harry, day

513 Boulger (D. C.) The History of China, New and Burisod Edition, with portraits and maps, in T vbts, 8vo, cloth, 1808

The work is out of print and assume

514 —— Short History of China: an Account of an Annient Empire and People.

New Edition, with an Additional Chapter, containing the History from 1890 to date, roy. Svo., pp. 436, cloth. 1900

515 Bourne (Consul) Trade of Control and Southern China, 4to, pp. 68, with maps. Shanghai, 1898

516 Braam-Houckgeest (A. E.) Voyage de l'Ambassade de la Gie des Indes Orientales Hollandaises vere l'Empereur de la Chine en 1794 et 1725, publié par Moreau de St. Méry, 2 vols in one, calf. Paris, 1708 12e 6d

517 Bramah (Ernest) The Wallett of Kai Lung, Svo, pp. 307, cloth. 1900 for A collection of size Stocies: Story of Yang Chang

-The Deniny of Kin Ven, &c.

- 518 Brand (Adam) Journal of an Embasey from T. M. John and Peter, Emperors of Muscovy, into China, through Siberia and the Great Tartary to Peking Capital, City of the Chinese Empire, performed by E. Isbrand, than Ambassador in 1603-85, translated from the Original by H. W. Ludolf, 12mo, pp. 134, with perfert of Emperor Peter and 2 plates, call, 1608
- 519 Brebner (A.) A Little History of China and a Chinese Story, 12mo, pp. vi. 182, cloth. 1895
- 520 Brenan (B.) Report on the State of Trade at the Treety Ports of China, 4to, pp. 47. Shenghai, 1898 2s 6d
- 521 Breton.—China: its Costumo, Aria, Manufactures, &n., with Observations, Explanatory, Historical, and Literary, 4 vols, with plates, 8vo, half call, 1812 New Copy.

522 Bretschneider (E.) Botanieum Sinicum: Notes on Chinese Botany from Native and Westers Sources, 3 vols, 8vo, cloth. Shanghai, 1882-95 £2 5s With Indian of Chinese Names.

Mediaval Researches from Eastern Asiatic Sources: Fragments towards Geography and History of Central and Western Asia, from the 13th to the 17th Century, 2 vols, 8vo, with map, clock. 1885 £3 10s Original edition, annually tark.

524 The same, the reprint, 2 vels,

626 Bretsehnelder (E.) Comese intercourse with the Countries of Central and Western Asia during the XVth Contury, imp. 8vo. Shanghai, 1877 23e

by the Ameient Chinese of the Araba and Arabian Colonies mentioned in Chinese Books, Svo, pp. 27. London, 1871

527 — Die Fekinger Ebene und das benachbarte Gebirgsland, 4to, pp. 42, seith map. 1876 — 5e

historiques sur Pékin en ses environs, traduction française par C. de Pianey, 800, pp. 124, mil. 6 plates. Paris, 1879 16s

529 Bright Celestials: the Chinaman at Home and Abroad, by John Coming Chinaman, Svo, pp. vili, 301, cloth, 1894 7s 6d

A Story of Chicago Life. It is written from the Chinam point of view and deals with questions such as Opines, Chinese Engineering, Secret Societies, Chinese Anth-Farring, Feeling.

530 Broomhall (M.) The Chinese Empire: a General and Missionary Survey, my. 8vo, pp. axiv, 472, with map and illustrations, cloth. 1907 7s 8d

631 Brouillon (Le Péro) Missions de Chine: Mémoire sur la Mission du Kiang Nan, 1842-45, suivi de Lettres relatives à l'Insurrection, 1851-55, 8vo, pp. 487, cloth. Puris, 1855

531" Brown (A. J.) New Forces in Old Ohina: an Unwelcome but Inevitable Awakening, 8vo, pp. 382, with map and Wastrations, cloth. 1904

Old China and its Feeple-Commercial Force-Political Freck and National Protess.

532 Brown (C. C.) China, in Legend and Story, 8vo, pp. 253, cloth. 1907 Se 6d Beling Stories collected from various Literati. Arreads, and Shop-keepers in China.

553 — Children of Chine, 8vo, pp. 96, 1965 8 coloured Wastrations, cloth-1909

634 Brown (E.) A Seaman's Narrative of his Adventures during a Captivity among Chimese Pirates on the Coast of Cochin China, and a Journey across that Country in 1857-1858, 8ve, pp. 21, 292, cloth. 1861

535 Brown (Bev. F.) From Tienzein to Peking with the Allied Forces, 8vo, pp. 126, Muscrated, cloth. 1902

536 Brown (W. Towers) Notes on Travel: a Two Years' Tour round the World, 8vo, pp. xiv, 372, cloth. 1882 Ss

The y maps mantioned are unusing, but do not appear to have ever been them, Airdralla, New Zealand, China, India, privately penced.

- 537 Bruce (Major C. D.) In the Footsteps of Marco Polo: being the Account of a Journey Overland from Simla to Pakin, large Svo, pp. 21v, 373, with a map and illustrations, cloth. 1907 21s Through Tibes, China Turksons, six Las Can to Poking.
- 838 Brunem (V. de) Histoire de la Conquête de la Chine, par les Tartares Mancheoux, Vol. I., Iúmo, pp. 345, calf.
- Lyon, 1784 7a 6d 539 Bryan (W. J.) Letters to a Chinnes Otheral: a Western Viaw of Eastern Civilization, 12mo, pp. 97, cloth. 1996 2s 6d
- 340 Bryson (Mrs.) Child Life in Chinese Homes, 4to, pp. 208, with many illustrations, cloth. 1885 6s
- 541 The Land of the Pigtail, cr. 8vo, pp. riv, 190, illustrated, cloth. 8.p. 4s. The Land of Topey Turys—Through Chimne Spectacles—The Little People of the Flowery Land—Ruler of the Middle Kington, &c.
- 542 Bulssonnet (Eng.) De Pékin à Shanghai, Souvenirs de Voyages, 12mo, pp. xv, 335, cloth. 1871 5s
- 643 Burns (Rev. Wm. C., Missionary to China) Memnir, 8vo, pp. viii, 595, cloth. 1870 66

Canton-Amoy-Shanghai-Swaton-Pehing.

544 Busching.—Géographie, Vol. IX., La Tartarie, la Chine, le Japon, Finde, 8vo, pp. 757, with a large Index, calf. Lisassana, 1781 7s 6d

Bookplate Roy. Military College.

- 545 Bushell (8. W.) Specimens of Ancient Chinese Paper Money, 8vo, pp. 9, illustruted. Pelving, 1889 2e 6d
- 546 Additional Coins of the Present Dynasty, Svo, pp. 16, illustrated. Shanghat, reprint 2s 6d
- 547 Canton.—British Relations with the Chinese Empire in 1832: Comparative Statement of the English and American Trade with India and Centon, 8vo, pp. viii, 148, 1832

#### CANTON.

See also CHINA: TREATIES.

548 Copling (J.)—Spirit (The) of the Prese and of the Proprietors of India Stock relative to the Compensations to the E. L. Co's. Maritime Service, with Testimonials from the Co's. Factory in China, 8vo, pp. 94, 24, silk cloth. 1834

This copy was printed for H.M. King William IV.

- 549 Canton Miscellany (The), 4 parts, Swe, pp. 304, silk binding. China (Canton), 1831
  - An interesting collection of articles by the first Europeans at Canton, including translations from the Chinase.
- 550 Downing (Ch. T.) The Fan-Qui, or Foreigner in China, comprising a View of the Manners, Laws, Religion, Commerce, and Politics of their Relations with Great Britain, 3 vols, 8vo, with 3 plates, cloth. 1840 21s Internsing decails of life at Canton in the sarly three controls.
- 551 Gray (J. H.) Walks in the City of Canton, with an Itinerary, 8va, pp. iv. 695, lxi, half calf. Honghong, 1875 £3 3s

Extendely rans.

552 Gray (Mrs.) Fourteen Months in Canton, with illustrations, 8vo, pp. xiii, 444, cloth. 1880

553 Gunson.—Piercy (G.) Love for China, exemplified in Memorials of Mary Ganson, 12mo, pp. vii. 85, with portrait, cloth. 1865.
First femals Wesleyan Tracher at Cauton.

554 Hunter (W. C.) Bits of Old China, 8vo, pp. viii, 280, cloth, 1885 15s Exceedingly interesting work dealing with also Old Residents in Clone, and giving useful in formation or various subjects.

555 [—] The "Fan Kwan" at Canton before Treaty Days, 1825-44, 8ve, pp. 157, with portrait of Hagus, cloth. London, 1882 10s

Here there was an internating work on China it is that of Mr. Hauter, an American I was sufficiented by the Anthor's art of writing that I could not leave the hook before I had come to the a chamic.

556 Martin (Lieut.) Operations in the Canton River in April, 1847, under the command of General d'Aguilar and Capt. McDougall, from drawings made on the spot, fulio, 11 plates, with letterpress, half morocco. 1848 £2 2s

557 Mundy (W.) Canton and the Bogue: Narrative of an Eventful Six Months in China, Svo, pp. 261, cloth. 1875 4s

- 558 The same, 8vo, pp. 261, hall call. 1875
- 559 Nye (G.) The Morning of my Life in China: comprising an Outline of the History of Foreign Intercourse, from the last year of the Regime of the East India Co., 1833, to the Imprisonment of the Foreign Community in 1839, 4to, pp. 73. Canton, 1873 £2 2s Very source.

- 560 NYE (Gideon) The Memorable Year: Of the War in China; The Muting in India; The Opening-up of the Resources of Siam; The Projected Movement upon Cochin-China; and the Monetary Crisis in Europe and America: being a Record of periodical Reflections and Comments elicited by the Course of Events in the East, &c., 4to, pp. xiii, 359, half calf, gilt edges. Macao, 1858 With an Autograph Letter by the Author to Mr. J. R. Morrison. Vant rive ours.
- 561 Canton -- Print -- Vue d'Optique d'an | 559 Carus (P.) Chinese Life and Customs, Are de Triompho très aleve, en la ville de Canton on la Chino, coloured, size 17 by 12 in. d Paris che: Bessessis (ca. 1770). Set Whatration
- 562 -- Statement of Claims of the British Suffects interested in Opium surrendered to Capt. Elliot at Cancon for the Public Service, 8vo. pp. 2kl. London, 1840

The Appendices contain Translations of Mesorials by Causes Officials to the Empeous and Edica, by the Causes Government on Opins.

Chinese, or the American Sojourn in the Celestial Empire, 8vo, pp. zli, 271, nloth. Boston, 1849

Appearance of the People—Shops, Manufactures, Arts—A Chinese Monain, &c. Station from personal experience.

564 Carl (Katharine A.) With the Empress Dowager of China, with illustrations, 8vo, pp. xxv, 306, illustrated cloth.

The Represe | but Appendence and Characteristics |
The Palace—The Theore Room—The Court—Festivities—Custom—Religious Ries, Rc.

565 Carles (W. R.) The Yangton Chlang, with map, Syn, pp. 16, 1888 22 6d

566 Carrerl (Gemelli) Voyage en Orient (Egypte, la Perse, l'Iode et la Chine) en 1693, 8vo, pp. 592, ball call. Paris,

Indiales: Arrival at Macan and Canton-Franci Caral de la Chane-Piche des Chiness-Descrip-tion de Nauking, Priling, the Greet Well, Cachinchine and Tottlin, Su, bring Vol. III. of Collection about the Vol. Collection abregée des Veyages.

667 Casserly (Capt. G.) The Land of the Boxers, or China under the Allies, 8vo. pp. xv, 307, illustrated cloth. 1903 10s 6d

With notes on Concor and Marie.

568 Centenaire de l'Ecole des Langues Orientales Vivantes, Recneil de Ma-moires publié par les Professeurs, etc. pp. 474, with plates, cloth. Paris, 1898

Contales Schurren: Notice per les relations des peuples unestlement avec les Chine in Bonner : La cour de Hist et les servient du gouv, aussemble Deventat Origine de l'Essantina en Chine de deux légrades chineses—Russy) l'Empures Et-mon (Japan)—ant othère. toy. 810, pp. vil. 114, illustrated by Chinese Artists, cloth. 1907 3s 6d

570 Castano (F.) L'Espedition de Chine: Relation physique, topograph, et malicale de la Campagne de 1860 es 1861, 8vo, pp. 316, with 2 maps, cloth. Paris, 1884

671 Chalmers (J.) The Origin of the Chinese: an Attempt to trace the connection of the Chinese with Western Nations in their Religion, Superstitions, Arts, Language, and Traditions, Svo. pp. 78. Hongkong, 1888

- The same, 8vo, pp. 78, cloth. Loudon, 1870

573 Chambers (M.) Traité des Edifices, Membles, Habits, Machines et Ustenalles des Chiama gravis sur les origi-naux dessinés à la Chine, avec Descrip-tion de Isurs Temples, Maisons, Jurdins, &c., sto, pp. 30 and 20 plates, bds. Paris, 1776 21s

574 CHAVANNES (Ed.) Mission ARCHEOLOGIQUE DANS LA CHINE SEPTENTRIONALE, 2 vols of 488 plates in portfolio, 4to. Parit, 1909

". The volume containing the Text is not yet published, but will be supplied when ready.

A monumental work, with one places.

575 Chavannes (Ed.) La Sculpture sur Pierre on Chine au Temps des Denz Dynasties Han, Ito, pp. xl, 88, mil 43 plotes, half morocoo. Paris, 1893 35s Flor copy.

- Le Tai chan : Esmi de Monographie d'un culte chinois, Appendice, Le Disu du Sol dans la Chine antique, imp. 8vo, pp. 591, with plan of the Tai chan and allustrations. Paris, 1910 150 With a number of Chines Incomplete and Trees

- 577 Chasles (Ph.) Voyages d'un critique à travers la Vio et les Livres Orient, Svo. pp. ziv. 422, half calf. Paris, 1865
  - This work comming: Archassade funccine—Les Tal-pings—Le Rémein en Japon—Rapports de la Orico avec l'Indonanio, controles pas les Mounmeres bouddheum
- 578 Chavannes de la Giraudlera.—Les Chinois pendant une période de 4458 années, Histoire, Gouvernements, Sciences, Arts, Commerce, &c., 8vo, pp. 258, with plates, cloth. Town, 1845 de

579 — The same, 8ro, pp. 377, with plates, half morocoo, 1863 6s

580 Cheminon (J.) of Fauvet Gallais (G.) Les Evénements Militaires en Chine, 3vo, pp. 195, with 8 maps and ploss, half call. 1902 7s 6d L-Opéradoes Russe en Mambouries LL-Fause internat. dans le Fanchill.

681 Cheshire (H. F.) Goh, or Wei Chi: a Handbook of the Great Military and Strategic Game of Eastern Asia, and full Instructions for Play, with Introduction, illustrated cloth. 1911 5s

582 Chester (S. H.) Lights and Shadows of Mission Work in the Far East (Japan, China and Kores) in 1897, cr. 8vo, pp. 133, Illustrated cloth. Rickmond, Fa., 1899

583 Chiari (Pietro) La Cinese in Europa, ossia Storia d'una Principessa Cinese, 2 vols, 12mo, with front, calf. Vence, 1783

Escrima de lei medesima e pubblicate dall'abate P. Chisti.

584 China.—Album of One Hundred and Fourteen Photographic Views of Macao, Canton, Hongkong, Amoy, Chang Chow, Foochow, &c., oblong folio, morocco £2 2a

Among these interesting views are: a Photograph of a Phan of the Country around Amey, by F. Kay-The Grand Stand Amey, key, 18th, vill Ecopean attending -A Mandaria with servant -A Milliary Mandaria -A Mandaria with Family-The Grand Stand at Foothow, with European and Chines Groupe, the ligures are very distinct.

685 — As it was and as it is, with a Glance at the Tea and Opium Trades, 16mo, pp. iv, 64. [1845] Sa

586 — The Country, History and People, 12mo, with map, cloth. London [1862] 3a

587 Handels-Statistik der Vertrags,
Hatfen für, 1863-1872-Zusammengestellt von dem General-Inspector der
Chines, See Zollverwaltung, 4to.
Shanghui, 1873

588 — Imperial Poetal Guide, First Issue, 8vo. Peking, 1899 2s 6d In Chinese characters coly.

589 China.—Historisch, remantisch, malerisch, 4to, pp. xiviii, 351, with numerous fine steel plates, half call. Carleruha (1840)

The Chinese Wall, Po to In, the Factories at Canton, Room in the House of a Mandarin, &c.

589\* China-Japan War. — Album of Twenty-nine Large Clear Photographs representing the Landing of the Japanese Army on the Lisotung Fennsula, Attack of Kin Chao, Attack on Port Arthur, &c., letterpress in Japanese and explanation in English on sheet of paper, bound in fine Japanese silk

590 China.—Listof Light Buoys and Boscons for 1893, in Chinese, 4to, with a coloured map. Skeinghai 5s

591 — Mauners and Customs, published by the S.P.C.K., 16mo, pp. 163, illustrated, cloth. 1849 2s 64

Customs' Collection at the Austro-Hungarian Universal Exhibition, Vienex, 1873, published by order of the Inspector-General of Chinese Maritime Customs, tto, pp. xvi, 518, hall calf. Shanghai, 1873

The pages of the objects are written in Chinese and Roman characters, with English senderings.

pp. 47, with map. Sendis, 1890 2s fid On the Routes from Handt to China.

594 — The New Quarrel in China: a Statement drawn from the Official Documents, 8vo, pp. 24, 1859 3s

595 — Pictorial, Descriptive and Historical, with some Account of Ava and the Burnese, Slam and Anam, with 100 illustrations and map, 870, pp. xx, 521, cloth. 1853

596 Topography of China and Neighbouring States, with Degrees of Longitude and Latitude, 8vo, pp. 102, bds. Hongkong, 1864

The appendix contains a list of course of the distsions, town, tibes, beyond China Proper. The names are given in Chinese and Komanised characters. Pages s and s are in minutestyl.

between Great Britain and China at Nanking, 1842; with Supplementary Treaty at the Bogue, 1843—III., between the United States and the Ta-Taing Empire at Wanghia, 1844—IV., between France and China at Whampea, 1844—V., General Regulations for British Trade at Cauton, Amoy, Fahchan, Ningpo and Shanghai, toxi in Chinass and English, 8vo, pp. 101. Canton, 1844

- 698 China.—The Provinces of China; together with a History of the First Year of H.I.M. Heuse Tung, and an Account of the Government of China, 4to, cloth, Shanghoi, 1910 7e 62 Wah investment by C. D. Brane.
- 599 China Directory for 1863, 8vo, pp. 172, with a map and a time-mole, cloth. Hongkong, 1863 7a bd

The appendix contains Houghous Outmonces, Chinese Customs' Tariff, Last of Governors of Provinces, Sc.

600 China Inland Mission: Occasional Papers, 1868-67, 1867-68 (Papers Nos. 1 to 13), 2 vols in one, 12mo, cloth. Leados 7s 6d

dos, 1870-72 4e

## CHINA-JAPAN WAR.

- 601\* Allan (J.) Under the Dragon Fing: my Experiences in the Chino-Japanese War, 8vo, pp. 122, cloth. 1898 3s
- 602 Belsen.—China-Japan War, unth coloured illustrations. Talyo 48
- 603 Eastlake (F. W.) and Yoshi-Aki (Yamada) Heroic Japan: a History of the War between China and Japan, roy. 8vo, pp. 1x, 566, with more and illustrations, cloth. 1897 21a
- 604 Inouve (J.) The Japan China War, tto, with maps and 69 one colletype pletes, cloth. Yokohema, 1883 21s The Navel Bartle of Hairang - Klochen, Post Arthur and Talkinson—The Vall of Warmin and
- 805 The Fall of Wei-hal-wei, roy.
  800, pp. 31, with 21 colletypes by K.
  Openes. Yokohama, 1894 10s 60
- chow, Port Arthur and Tallenwan, from Official Sources, 4to, pp. 37, touth maps and 24 colletype plates. Facohuma, 1894
- Naval Battle of Halyang, with 25 colletype plates and a map by K. Ogasea, roy. 870, pp. iv. 23. Yakahama, 1894 10s 8d
- 608 Morris (J.) War in Korea : Trentise upon the Campaign now in Progress, 8vo, pp. 168, illustrated, 1894 28 6d
- 600 Photographic Album (A) of the Japan-China War, 2 yels, oblong folio, with over 200 plates in collectors, cloth, Tokyo, 1896

  The test is in English and Japaneses.
- 610 China Mission Handbook, Firet Issue, roy. 8vo, pp. 92, 833, with maps, half call. Shanghai, 1896

- 611 China Centenary Missionary Conference: Addresses, Public and Derotional, Svo. pp. 192, cloth. Shunghai, 1967
- 612 China Punch (Tho), edited by W. N. Middleton, 1873 to 1875 for Vol. II., Nos. 5 to 14, and Vol. III., and of publication), 4to, illustrated, balt call. Heng Keng, 1873-75
  Very term. There are 46 hund-coloured plates.

618 The same, Vol. II., Nos. 5 to 12, 17: Vol. III., Nos. 2 to 6, including the coloured plates. Hompkong, 1873-75 30s

514 China Sea Directory, 2 vols: Directions for the Navigation of the China Sea, between Singapore and Hong Kong, Svo, pp. xv, 555, maps and Musications, cloth. 1886-80 68

615 China Yearbook (The), Vol. I., for 1912, edited by M. Bell and H. G. W. Woodhead, 8vo, pp. xxxvi. 453, clath. 1912

616 China's Millions, edited by J. H. Taylor, 1878 and 1880, 2 vols, 4to, with maps and illustrations, cloth. London 10s

Each tol 52. Mostly Ministerry Intelligence. The rol for 1800 complies a coloured plate, copy of a Chinese Scroll regrounding an Americal Hall. With replanatory note.

617 China and the Gospel.—Raport of the China Inland Mission, 1906-10, 5 vols, Svo, with illustrations and maps. London each vol, 1s 6d

618 Chine Nouvelle (La) Reven illustrée d'Extrême-Orient, Nos. 2 and 5, 8vo. Puris, 1899-1900 sach pare, 6s

619 Chine et Siberie, Revue Economique et Politique D'Extréme Orient, No. 1, 4to. Parse, 1900

620 Chinesone Aantoekeningen omtrent Nederlandsch-Indië, 8vo, pp. 48, with a benutiful coloured Chinese place, bds. 1858

621 Chinese Miscellany (The), No. I., A Glauce at the Interior of China, obtained during a Journey through the Hilk and Green Ten Districts, 8vo, pp. 192, with Chinese illustrations. Shanghai, 1845

Chinese Politics, reprinted from the Shaughai Mercury, 10mo, pp. (r. 136. Changhai, 1606 3e 6d Data especially with relations of China and Foreign Power.

623 Chinese Topography: being an Alphabetical List of the Provinces, Departments and Districts in the Chinese Empires, with their Latitudes and Longitudes, 8vo, pp. 103, cloth. Canton, 1844

The masses are given in Chinese and Roman chiracters.

634 Chinese Traveller (The), containing a Geographical, Political and Commercial History of China, with a Life of Confusius, collected from Du Halde, and other Modern Travellers, Becond Edition, enlarged, 2 vols, 8vo, with map and plates, calf. 1775 7s 6d

623 Chronicle and Directory for China, Japan, the Philippines, Straits Settlements, for the year 1882, 8vo, pp. 532, 448, with ware cloth. Hombong. 10s.

448, with musp, cloth. Honglong 10s Includes: Order is Causell-II.B.M. Subjects in China and Japan-Rules of Supreme Court in China and Japan-Testies with Japan and China.

626 Chronicle and Directory for the years 1890, 1891, 1900, 1905, 1906. Hougkong each vol, 12s

627 Church Missionary Paper, Nos. 1 to 243, bound in 3 vols, illustrated, 8vo, cloth. 1818-76 12s Repeat of the Early Processor Mississusies in Foreign Parts.

628 Citizen of the World, or Letters from a Chinese Philosopher, residing in London, to his Friends in the East, by Oliver Goldsmith, 2 vols, 12mo, bds. 1879

629 Clark (G. W.) Kwelchow and Yim-Nan Provinces, 8vo, pp. 296, cloth. Shanghai, 1894 78 6d Inches shauter: Miso Tee Troubles—Hele

Includes chapters: Mino Toy Trentière-Heb Minoter Vocabulary - Abadglant Tribes of Kwaichow, &c.

630 Clarke (S. R.) Among the Tribes in South-West China, Svo. pp. xv., 215, seith map and Masterstone, cloth. 1911 4s.

The Province of Kweichtw and its man Chloses Rann-Miso Legendr-Miso Kellgions Beliefs --Languages and Customs of the Miso.

631 Clementi (Cocil) Summary of Geographical Observations taken during a Journey from Kashgar to Kowloon, 1907-1908, folio, pp. 112, bds. Hongtong, 1911

632 Clennell (W. J.) A Family Holiday Trip in Lu, 8vo, pp. 88, with map of Shantung. Shanghai, 1907

533 Clere.—Yu ie Grund, et Confucius, Histoire Chinoise, 4 parte in 1, 4to, pp. xviii, 701, wish tables, calf. Soiscons, 1769

634 Coates (Col.) China and the Open Door, 8vo, pp. 99, illustrations and esage, cloth. Bristol, '99 4s Contains also a portrait of the Esapeur Hist-Fung.

635 Cobbold (S. H.) Pictures of the Chineso, drawn by themselves, 8vo, pp. vi. 219, with illustrations and 34 pen-and only etchings by Native Artists, eloth. 1800 — 7s 6d Presenting a vivid planes of Chinese habits and customs.

636 Coeur (J.) Lettres de Chine, Roman d'Outre-Mer, 8vo, pp. 278. 1902 2a 6d

637 Cognetti de Martils (S.) Un Socialista Cinese del V. secolo av. C., Mih-Teib, 4to, pp. 33, abstract. 1888 2s 6d

638 [Colledge (Th. R.)] The Medical Missionary Society in China, with Miautes of Proceedings, Officers, and Appendix, Svo, pp. 87. 1839 6s With Dr. Chalmer's autograph.

639 Colonial Reports. — Wai-Hai-Wei, Report for 1902, 8vo, pp. 67. 1903 1s

640 Colquboun (A. R.) and Hallett (H. S.) Report on the Bailway Connexion of Burmah and China, with Account of Exploration-Survey, accompanied by Surveys, Vocabularies, and Appendices, follo, pp. 237, with illustrations and 11 maps. [1886]

Valuable publication.

641 Colquhoun (A. R.) China in Transformation, roy. 8vo, with maps, cloth. 1898 (pub. 18a) 10s 6d

The Geographical Question—Foreign Relations— The Economic Question—Communications— Government and Administration—The Native Press—Objectuation Intercourse, &C.

642 — The Opening of China: Letters on the Present Condition and Future Prospects of China, 8vo, pp. xi, 102. 1884 3s

643 — The Overland to China, Sro, pp. 485, with 36 plates and 4 maps, cloth, 1900 (pub. 18s) 10s 6d

Sherin, the Conquest, and Occupation Industries

—The Railway Poling, Past and PresentMaccharin Mesonia — The Vangue Valley—
S. W. Chims—Tangking.

644 — The Problem in China and British Policy, 8vo, pp. 50, sould stable and map, cloth. 1900 2n 6d

645 Coltman (R.) Beleaguered in Peking: the Boxer's War against the Foreigner, ray. 8vo. pp. iv. 248, illustrated. Philadelphia, 1901

646 Commercial Reports from Her Majosty's Consuls in China and Siam, Nos. 2 and 7, 1869, Svo, pp. 67, 103, 1869-70

647 Commercial Reports from Her Majesty's Cansuls in China, Nos. 1, 2, 3 and 6, 8vo. London, 1569-1872 58

648 \_\_\_\_ The same, 1872, 8ve, pp. 118.

649 Conger (S. P.) Letters from China, with particular reference to the Empress Dowager and the Women of China, roy. Svo. pp. xv, 392, with 80 illustrations and map, cloth. 1909–12a

650 Confucius.-Cheo Haan Chang: the Economic Principles of Confucius and bla School, 2 vols, with complete Indax, roy. 810. 1011

Confusion and His School-Production-Public Figureou.

From the preface: Confusionism is a great sourceast mount and suighted system, and it contains more, if not all, of the stemmes occurry to the minimo of the problems that confloct China to-fay. A next markable work, which eagls in to coul by overy one who wishes in molecused the Chinese.

e51 Considerations on the Danger and Impolicy of laying opon the Trade with India and China, Svo. pp. 218, uncut. London, 1812

652 Contenson (Le Baron G. de) Attaché militaire en Chine, Chine et Extreme-Orient, 12mo, pp. 294. Paris, 1884 3s

- 553 Cooke (G. W.) China; being the Times Special Correspondence from China in 1857-58, 8vo, pp. xxxii, 457, with portrait and map, cloth. 1868 4a luciation an account of British Operation at Canton.
- 554 Cooper (T. T.) Travels of a Pioneer of Commerce in Pigtail and Petticents, or an Overland Journey from China towards India, large 8vo, pp. xiv. 471, with map and illustrations, cloth. 1871

The Pinion of Hospid, Ichney to Charge Chieg. Chier Too, Ta Tele Loo, Eastern Thirt, do

655 Cordier (H.) Le Conflit entre la France se la Chine, Ecnde d'Histoire et de Droit, 8vo, pp. 48. Poris, 1883 3a 8d

Lee Débute de la Compagnin Royale de Soède en Extrême Orient, roy. 8vo, pp. 45. Paris, 1889

657 -- L'Expédition de Chine de 1857-58, Histoire diplomatique, Notes et Documents, 870, pp. 478, blue haif morocca, Paris, 1905 Fine copy.

658 -- The same, Svo, pp. 450, red half morocco. 1906 104 Flor copy.

659 — The same, wrappers 7n ffcl

600 — Histoire des Rélations de la Chine avec les Phissances Occidentales 1 Tome II., L'Empereur Kouang-Siu, 1875-87, roy. 8vo, pp. 650. Paris, 1902

661 - Les Origines de deux Etablissements Français dans l'Extème-Orient Ning-Po, Documenta Inédita, folio, pp. 39, 78, with 2 places. Paris, 1896

882 Corner (Miss) The History of China and India, Pictorial and Descriptive, New Edition, enlarged, roy. 8vo, pp. xxi, 402, with man, numerous illustrations and plates, eloth, 1847

663 Cornaby (W. A.) A String of Chinese Peach Stones, Svo, pp. zv. 479, iller-traced, cloth. 1896 Out of price.

Contains i Romanis of an Anniant Guy-An His-terical Romanus-The Mart of Caminal Coinc-Art and Astrono-and other Emissis on Literature, Art, Communic of Colina.

664 Courcy (Marquis de) L'Empire du Milseu, 8vo, pp. xi, 692, half calf. Paris, 1867

Description geographique — Précis kintorique fundamines sociales religiones, politiques. Les Sciences-Les Arts-4. Industrie et Con-murca. Thurs is a fine lades.

- 665 Courtellemont (G.) Voyage an Yunnun, Svo, pp. xiii, 265, with 2 maps and Gustrations: Puris, 1904
- 668 Coxe (Wm.) Account of the Russian Discoveries between Asia and America; to which is added the Conquest of Siberia and the History of the Transactions and Commerce between Russia and China, Fourth Edition, considerably enlarged, 4to, pp. rix, 376, with many und view of Maimatschin, cloth, 1803
- 887 Cradock (Liout. C., Roy. Navy) Sporting Notes in the Far East, 8vo, pp. v. 213, with maps and illustrations, cloth-M.D., COL (1580)

Remine Tectory, sp. 75-64-Japan, page 122-Corne, page 135, the real deals with Crewa. An intensely interesting volume.

668 Culin (St.) China in America : a Study in the Social Life of the Chinese in the Eastern Cities of the United States, 8vo, pp. 18, with a Chinese mosp. Philadelphia, 1887

Chinese Games with Dice and Dominoes, 8vo, pp. 47. Wastrated.

The Gambling Games of the Chinese in America: Fan Tan and Pak Kop Pin, Svo, pp. 17, with illustrations, bds. 1891

671 Cumming (C. F. Gordon) Wanderings in China, 2 vols, 8vo, with illustrations, cloth, 1886

Beer cellibre, in a cole.

- The same, New Edition, in one vol. Svo. pp. 528, with majored illustrations, clotte 1888

673 Cunningham (A.) History of the Szechuen Riots (1895), Svo. pp. 38, 30. Shanghai, 1905

The French in Tonkin and South China, 8vo, pp. 198, illustrated. Hongkong, 1902

Francis Activity in Heisse and Kwanging-Hame - Bullenge - Administration - Levelop-

- 675 Cunningham (A.) The Chinese Soldier and other Sketches, with a Description of the Capture of Manila, with photographs and a Chinese colear print, 8vo, pp. 143, cloth. Hongkong, s.o. 7a 6d Includes; Refellen of Sem-Lie, Chinese Schore, Capture of Manila, 82.
- 676 Cunynghame (Capt. A.) An Aide-de-Camp's Recollections of Service, in China, a Residence in Hongkong, and Visits to other Islands in the Chinese Seas, 2 vols, 8vo, with pintes, cloth, 1844

Faird copy.

- 577 The same, 12mo, pp. x, 374, illustrated, cloth. 1853
- 578 Curzon (Lord) Problems of the Far East, Japan, Kores, China, Svo, pp. x, 441, with surps and disstructions, cloth, 1894 £2 2s
- 679 The same, New and Revised Edition, 8vo, pp. 1117, 444, with illustrations and maps, cloth, 1896 16s
- 680 Dabry de Thiersant (P.) Le Catholicisme en Chino au VIII. siècle, avec une nouvelle traduction de l'inscription de Sy-Ngan-Fou, large Svo, pp. 58. Paris, 1877 6s With a large Chinas pieza.
- 681 Dabry de Thiersant (M.) De l'Insurrection Mabonstane dans la Chine Occidentale, Svo, pp. 31. 1874 2s 6d
- 682 Dabry (P.) Organisation militaire des Chinos on la Chine et ses Armées, avec aperça a. Padministration civile de la Chine, 8vo, pp. xix, 428, half merocco. Paris, 1859 Fina copy,
- 683 Daily Mail Commercial Map of China, showing Kailway Concessions, Coalfields, Iron Mises, Waterways, &c., mounted on cloth, folded in cover.
- 984 Dalton (W.) The War Tigur, or Adventures and Wonderful Fortunes of the Young Sea Chief; a Tale of the Conquest of Chiea (by the Tartara), 12mo, pp. ri, 371, 37ustrates, half morecco. 1859
- 685 The Welf Boy of China, or Incidents and Adventures to the Life of Lya-Payo, 12mo, pp. 383, illustrates, cloth. 1857
- 856 Dalrymple (A.) A Collection of Charte and Memoirs, 4to, with 11 charts, half call. Landon, 1772 30s
  - Contains: A General Introduction—Memoir of a Clast of the China Sea—Of the Court of China near Cannes—Journal of the Scholoner Candidators on the Court of Houghal and Halmen.

- 687 Danvers (R. W.) Letters from India and China during 1854-58, 12mo, pp. viii, 214, with portrait, cioth. 1893 5s
  - Printerly printed.

    While at Chaten Limit, Danvers was shot, he is buried at Hangleon.
- 698 Daryl (Ph.) Le Monda Chinois: La Nation, l'Art, les Lettres, Théâtre, &o., 12ma, pp. iv, 327, half maracco. 1835
- 689 Davenport (A.) China from Within: a Study of Opium Failacies and Missionary Mistakes, 8vo, pp. 312, bds. 1904 2a 6d
- 690 David (A.) Journal de mon Troisième Voyage d'Exploration dans l'Exploration dans l'Empire Chinois, 2 vols, 8vo, with 3 maps. Paris, 1875 6s
- 691 Davidson (G. F.) Trade and Travel in the Far East, or Recollections of Twentyone Years passed in Java, Singapore, Australia, and China, Svo., pp. v. 312, cloth. 1846
  - The Chinese part (pp. set, &c.) centains; Marso Hang Kong Center Commercial Prospects Amoy, &c.
- 692 Davidson (R. J.) and Mason (I.)
  Life in West China, described by Two
  Residents in the Province of Sr. Chwan,
  8vo, pp. xvi, 248, with map and illutrations, cloth. 1965 7s 5d
- 693 Davies (Hannah) Among Hills and Valleys in Western China: Incidents of Missionary Work, roy, 8vo, pp. 326, illustrated, cloth, 1901
- 694 Davies (Major H. El.) Yun Nan: the Link between India and the Yangtas, imp. 8vo, pp. xii, 431, with map and illustrations, cloth. 1994 Itla
  - Account of Travals in Yllower, In Appendix VIII. Is an account of the various Tribes to W. Chim.
- 695 Davis (Sir J. Fr.) The Chinese: a Description of the Empire of China and its Inhabitants, 2 vols, 16mo, illustrated, cloth. London, 1836
- 583 The same, New Edition, enlarged and revised, with the History of English Intercourse up to the Present Time, 8vo, pp. zii, 383, half calf. 1840
- 597 The same, New Edition, enlarged, 3 rols in one, am. 8vo, with numerous illustrations, call. 1844 fis
- 698 The Chinese: a Description of China and its Inhabitants, New Edition, enlarged, 4 rols in 2, 15mo, half call. 1844 68
- fruied, cloth London, 1846 4s

700 Davis (Sir J. Fr.) Chius ou de Chinemen, translated from the English into Dutch by C. J. Zweets, 3 vols, roy. 8vo, with 3 plates, half cloth. Amsterdum, 1841

701 — Sketches of China, parsly during an Inland Journey between Feking, Nanking, and Chatton, with Notices relating to the Present War, 2 vols in one, 8vo, pp. xii, 316; viii, 322, with sup, cloth. 1841

702 — China, during the War and since the Peace, 2 vols, 8vo, with supp., cloth, 1852 7e 6d

Part I., Chiese History of the War, from Chieses State Papers-Part II., Results of Diplometic Transactions during four years' Administration.

703 — Chinese Miscellanies: a Collection of Essays and Notes, Svo, pp. v. 191, cloth, 1835

Chasse Literaum in England-The Drama, Novels, and Response-Rosses due Language-Chasse in Erickit Occupation, for 704 Daws (W. C.) Yellow and White: Stories of Life in Hoogkong and the Siam, 8vo, pp. 172, cloth. 1805

765 Del Mar (Al.) History of Money to China, large 8vo, pp. 15, with plate. Boston, 1885 (Ann. Jal. of Numication)

706 Denby (J.) Letters of a Shanghai Griffin to his Father, and other Exaggarations, 12mo, pp. 220. Shanghai, 1910

708 Descriptive Catalogue of the Chinese Collection in Philadelphia, with Remarks upon the Manners, Customs, Trade and Government of the Celestial Empire, roy. 8vo, pp. 188, 27, call. Philadelphia, 1841
The applement contains account of his Danners.

Chicago Collection in Philadelphia.

# 709 DENNYS (N. B.) The Folklore of China and its Affinities with that of the Aryan and Semitic Races, large 8vo, pp. iv, 155; vii. Hongkong, 1816

\*.\* Includes: Lucky Numbers and Dreams—Charms, Amulets and Divinations—Superstitions—Chasis—Witcherset—Rives, Fairies—Serpents, Dragons, &c.

VERY SCARCE.

700° Desk Hong List.—A General and Business Directory for Shanghai and the Northern and River Ports, Iolio, pp. 514. Shanghai, 1907

The book includes Chicago Government Depty, in Printing—List of High Proviocial Authorities in Chica—Dinry of the Russ—Jap. War, &c.

710 Devéria (G.) La Frontière Sino-Annamite; Description géographique et stlinograph. d'après des Documents officiels chinois, imp. 8vo, pp. zvii, 182, with supe and illustrations by Natice Artists, half morocco. Paris, 1886 24s

711 D'Ewes (J.) China, Australia and the Parific Islands in 1853-56, "Illustrated, 8vo, pp. 340, cloth. 1857

712 Digest (A) of the Despatches of China, with a connecting Narrative and Comments, 8vo, pp. 11, 240. Landon, 1840.

From 1847 to 1830. Deals with the relations of the Reglish and Chinese.

713 Diplomatic and Consular Reports on China for 1903, Trade of Chinking, Canton, Foschow, Ningpo, Pakhoi, 8vo. 1903 3s 6d 714 Diosy (A.) The New Far East (China, Japan, Koreal, Third Edition, 8vo, pp. xvi, 874, with 12 illustrations from special designs by Kubota Brison, cloth. 1898 (pub. 16s) 10s

714\* — The same, New Edition. 1900 7s 6d

715 Directory for the Navigation of the North Pacific Ocean, with description of its Coasts, Islands, &c., from Panama to Behring Strait and Japan i lim Winds, Currents and Japan i lim Winds, Currents and Japan i lim Edition, by A. G. Findlay, roy. 8vo, pp. xxxii, 1315, with maps, cloth. 1896

716 Douglas (J. C. E.) Probate and Administration in Consular Courts in China, 8vo, cloth. Shanghus, 1909 21s

717 Doollttin (J.) Social Life of the Chinese, with some Account of their Religious, Covernuceutal, Educational and Business Customs and Opinions, with special but not exclusive reference to Fuchas, 2 vols, Svo. and many Einstructors, cloth. New York, 1865.

718 The same, 2 vols in one, cloth.

719 Doolittle (J.) and Hood (P.) Social Life of the Chinese: a Daguerrectype of Daily Life in China, 8vo, pp. rxxi, 633, with 150 illustrations, cloth. 1888 10s 6d

A classical work of Argla-Chisese Liberature.

720 Dobel (P.) Sopt Anneos en Chino:
Nunvelles Observations sur cet Empire.
Archipel Indo-Chinois, les Philippines,

8vo, pp. 358. Paris, 1842

729\* Doré (H.) Recherches sur les Superstitions en Chine: First Park, Les Pratiques Superstitionses, 2 vols, with mony illustrations and coloured plates, bds. Stanghai, 1911 21s Examples work on the subject.

721 Douglas (Rob. K.) China: a History from the Earliest Times down to the War of Japan, Svo. pp. xix, 458, illustrated, cloth. 1909 5s

A popular wast.

722 — Society in China, 8vo, pp. xvi,
416, illustrated, cloth. 1894 12s
Engetir and Court-Government-Penni CodeThe Lineati - The Mechanist - MedicineWomen-War of 150 - Marsinge - Financi Rices
- Fini Piety - Chinase Architecture, Ammoment, Coma and Art.

733 \_\_\_\_ The same, Popular Edition, Svo.

pp. xii, 434, cloth, 1995

724 Douglas (Rev. Carstairs, of Amoy, Ohina) Memorials, by his Brother, 8vo, pp. 79, with his photograph, cloth. Privately printed, 1877

Rev. Douglas is the author of the famous Amey Dictionary (see Section III., Grammur, and Dic-

tionaries)

- 725 Downing (Ch. T.) The Fan-Qui, or Foreigner in China; comprising a View of the Manners, Laws, Religion, Commerce and Politics of the Chinese and the Present State of their relations with Great Britain, Second Edition, in 3 vols, 8vo, with 3 plates, cloth. London, 1840
- 726 The same, First Edition, 3 vols, 8vo, cloth. Lenden, 1838 21s
- 737 Dubard (M.) La Vie en Chine et au Japon précédée d'une expédition au Tonquin, 8vo, pp. 350, illustrated, cloth. 1882
- 728 Du Bose (H. C.) "Beautiful Soo," the Capital of Kiangsu: a description of the City of Soochow and an Account of the Manners and Customs of its Inhabitants, 8 to, with a shatch plan, cloth. Shanghai, 1910 4s 5d
- 729 Du Halde (J. B.) Description géographique, historique, chromologique, politique et physique de l'Empire de la Chine et de la Tertarie chinoise, 4 vols, 4to, with maps, plates and dissiputions, call. La Haye, 1736 £2 10s

- 730 Du Halde (J. B.) Description of the Empire of Chinn and Chinnse Tartary; together with the Kingdoms of Kores and Tibet, containing the Geography and History (Natural as well as Civil), 2 vols, folio, with maps and illustrations, calf. London, 1738 £2 52
- 731 Dukes (E. J.) Every-day Life in China, or Scenes along River and Road in Fub-Kien, with map and illustrations, 8vo, pp. xiii, 240, cloth. 1885
- 733 The same, 8vo, pp. 278, with sumerous illustrations, cloth. London 4s
- 783 Dunne (Capt.) From Calcutts to Pekin: being Notes taken by an Officer between those Places, 12mo, pp. 150, with pertrait of Prince Kung, cloth. 1861
- 734 Duret (Th.) Voyage in Asie, Le Japon, la Chine, la Mongolie, Java, Ceylon, l'Inde, 12mo, pp. ili, 367. 1874 3s
- 735 Duval (P.) Geographiae Universalis, Der allgemeinen Erdbeschreibung, Erster Treil: America Africa, and Asia, aunt ihren vernehmeten Königreichen, Anjetzo aber im Toutsche übersetzet enst vermehret, with many plates and maps, pp. 464, vollum. Nurabery, 1678

Includes Von der Tarturey-Von Chiun-Vom Kaimermich des Mongols, &c.

- 736 Eckeberg (Ch. G.) Précis historique de l'Economie carale des Chineis, 12mo, pp. 47. Milan, 1771 fis
- 787 Eden (Ch. H.) China, Historical and Descriptive, with an Appendix on Cores, 8vo, pp. 382, with map and illustrations, cloth. 1877 6s Coloure frominists by a Chinas anim.
- 738 Edkins (J.) Ancient Symbolism among the Chinese, 12mo, pp. 26. Shanghat, 1889
- 739 Chinese Currency, 8vo, pp. 29. Shanghai, 1890 2: 6d
- 740 The same, 8vo, pp. zi, 161, v, half calf. Shanghai, 1901
- 741 The Revenue and Taxation of the Chinese Empire, 8vn, pp. iii, ii, 240, iv, half calf. Shanghai, 1903 40s 64
- 742 Chinese Scenes and People, with Notices of Christian Missions in China, 8vo, pp. vi, 307, with portrail, cloth. 1863
  - With a Visit to Numbing, by her husband, for Edition.
- 743 The Miso Tsi Tribes; an Kessy, with a Vocabulary, Svo, pp. vii, 10. Foothers 30

744 Edkins (J.) Modern China : Thirty-One Essays on Subjects which Illustrate the Present Condition of that Country, 8vo, pp. 55. Shanghai, 1891 3a 6d

795 Educational Directory for China: Account of Schools and Colleges under Foreign Instruction, edited by J. Fryer, 8ro, pp. 97. Shangkai, 1895

pp. 142, 65, cloth. Shanghai, 1905 6a

797 Edwards (E. H.) Fire and Sword in Shansi: the Story of the Martyniom of Foreigners and Chinese Christians, with Introduction by A. Maclaren, Svo. pp. 325, with fine illustrations, cloth.

798 Edwards (N. P.) The Story of China, with a Description of the Events relating to the Present Struggle, Svo, pp. 128, with maps and illustrations. 1900 2s 6d

799 Ellis (Sir H.) Journal of the Proceedings of the late Embassy to China, 4to, pp. 528, with portrait, maps and coloured plates, calt. London, 1817 Ibn With Observations on the Time of the Country, Meral Character, and Manners of the Chinese

860 Ellis (H.) Journal of Processings of Lord Amberst's Embassy to China, Second Edition, 2 vols, bds. Lendon, 70 6d Normative of the Public Transactions of the Francisco, and of the Journey from the Pol-He to Canton.

801 Elzevir.-Regut Chicacaia Descriptio ex variis autoribus, 32mo, pp. 386 and Index, velium. Leides, 1639

802 Englishman (The) in China, 870, pp. 272, with illustrations, cloth. 1860. Account of the Inner Life of European Residents In China

803 Escayrac de Lauture (Le Comte) La Chiun et les Chinois, 4to, with illustrations and mans, cloth. Paris, 1877 24s Introduction - Histoira - Religion - Guarrentemaint-Courses

304 European Settlements in the Far East, China, Japan, Corea, Indo-China, &c., with map and illustrations, 8vo, pp. sii, 231, eloth. 1900 78 fid

Of moved to the policical studens and the merchant. 805 Evelyn (M.) With H.M.S. Benaves-ture in China (1898-1901), 8vo, pp. 132, illustrated, cloth. Bristol, 1902

806 Faber (E.) Chronological Handbook of the History of China, edited by P. Krauz, with 4 Appendices, roy. 8vo. pp. zvi, 250; 55, with portrait, half calf. Shanghai, 1902 10s 6d 10a 6d

807 -- Die Grundgedanken des alten Chinesischen Socialismus, oder die Lebra des Philosophea Minius, Svo. pp. 102 1877

808 Falkener (E.) Games, Ancient and Oriental, and How to play them: heing the Games of the Ancient Egyptians, the Hiers Grammo of the Greeks and the Oriental (Chinese, Japanese, Indias) Games of Chem, Dranghts, Backgammon, and Magic Squares, 8vo, pp. iv. 266, illustrated, cloth. 1892

800 Fanzi (S.) Gua intorno alla Terra: China, Japan, Sumatra, Malacca, Ceylon, 8vo, pp. 259, with portrait and plates. Plorence, 1877

810 Fargusson (T.) Chinese Researches, first past (all published), Chinese Chronology and Cycles, Svo, pp. vi. 267, 4. Shanghai, 1880

On the Sames and Origin of Chiams Chemilery.

811 Ferrari (J.) La Chine et l'Europe, leur histoice et laura traditions comparées, Svo, pp. 607. Paris, 1867

L. Art de company les dans ; H. La Chine dans is secole autrien ; HL, La Chine dans le monde morten

812 Ferrière de Vayer (Th. de) Une Ambassade française on Chine, Journal de Voyage, 8vo, pp. 236, half morocon. Paris, 1854 Mulsom-Siegepore-Manila-Muna-Kl Yleg-

Canton,

813 Fields (A. M.) A Corner of Cathay: Studies from Life among the Chinese, 4to, pp. x, 256, Thutrated in colour by artists in the school of Go Leng at Sentene, cloth. 1894 10s 6d A charming work, new out of print.

\$14 Findlay (A. O.) Directory for the Navigation of the Indian Archipelago and the Coust of China, Third Edition, Svo, pp. 48, 1478, cloth. London, 1889

S15 Fishbourne (Capt.) Impressions of China, and the Present Revolution, its Progress and Prospects, Svo. pp. 441, with maps, cloth. 1855

S16 Pisher (Lt.-Col.) Personal Narrativa of Three Years' Service in China [Account of the War of 1860], roy. 8vo. pp. vi. 429, and suspe and disctrations, cloth. 1853 I Or fid Chapter III., Translation of sems Documento found uniong Yeb's Archives.

817 Fonblanque (E. B. de) Niphon and Pe-che-li, or Two Years in Japan and Northern China, Second Edition, Svo. pp. 286, with illustrations, map and coloured front, cloth. 1863

Page ery the Ausber states, "I believe that a higher fere is in store for Japan, and that the is destined to play an important part in the future, one als Fonssagrives (E.) Si-Ling, Etudo ser les Tombeaux de l'Ouest de la Dynastie des Twing, 4to, pp. 180, with coloured plates and illustrations. Paris, 1007

Sig Forbes (Fr. B.) and Hemsley (W. B.) An Enumeration of all the Plants known from China Proper, Formosa, Hainan, Corea, the Luchu Archipelago, and the Island of Hongkong, together with their Distribution and Synonymy, 3 stout vols, 8vo, with 24 plates, cloth. 1886-1905 £6 6s

> Vol. III. contains a complete Index of 56 pages.

"." Searce work, quite complete.

820 Forbes (F. E.) Five Years in Coins, from 1842 to 1847, with Account of the Occupation of Laban and Borneo by H.M.'s Forces, roy. 8vo, pp. ix. 405, with a coloured portrait of the Empress and other illustrations, cloth. 1848 (pub. 14) 10s (d

Chapters on Colon, Agriculture, Education, Coo-mins, Haddhirm. Thomas, &c., with a naturable index.

- 821 Portla d'Urban, le Marquis (de l'Académie). - Histoire Anto Diluvienne de la Chine, ou Histoire de la Chine jusqu'au déluge d'Yao l'an 2298 avant notre ére, 2 vols, 12mo, half calf. Paris, 1840
- La Chine et l'Augisterre; Part HL, Histoire de la guerre déclarée à l'Empereur de la Chine, 12mo, pp. mii, 335. Paris, 1842
- 823 -- Discours our l'Empereur Kien-Long, suivi des Extraits de 6 volumes publica sar l'Empire de la Chine, 12mo, pp. 99. Paris, 1841
- 824 Fortune (Rob.) A Journey to the Tea Countries of China, including Sung-Lo and the Bohea Hills, roy, 8vo, pp. xy, 399, with map and dissentious, cloth. 1852
- A Healdence among the Chinese, Inland, on the Coast and at Sea : being a Marrative of Scenes and Adventures during a Third Visit to China, from 1853 to 1850, roy. 8vo, pp. xv. 440, illustrated, cloth. 1857 7s 6d

826 Fortune (Rob.) Three Years' Wanderings in the Northern Provinces of China, roy. 8vo, pp. xiv, 406, with maga and dissertations, cloth. 1847 To 6d

RS27 -Two Visits to the Tes Countries of China and the Tea Plantations in the Himalaya, Third Edition, 2 vols, 12mo, with map and illustrations, cloth. 1859

With marrative of adventures and full description of the Tex Plant, Agriculture, Herriculture and Country of Chica.

828 -- Yedo and Feking: Narrative of a Journey to the Capitals of Japan and China, with Notices of their Natural Productions, Trade of those Countries, Svo. pp. xv, 395, with map and alustrations, half moreoco. 1863 16s 6d

Flore soppy. 829. -- Aventures dans ses voyages en Chine a la recherche des Fleurs et du the, traduit de l'angleis (1843-1850). 12mo, pp. vii, 269. Paris, 1854 2s 6d

830 Foster (A.) Christian Progress in China, 8vo, pp. 255, with map of China, cloth. 1889 The Bills in China-Church in China-Machods of Museumary Work-Schools and Education-Medical Mission.

831 Foster (John W.) American Diplomacy in the Orient, Svo, pp. ziv, 198, cloth. Boston, 19th

Consales: Early Entoyean Relations with the Far East-America's Flort Information with Chica-The First Chicase Treation-Relations with Japan.

532 Powler (B. N.) A Vinit to dapan, China and India, 8vo, pp. 294, cloth.

833 Froy (Général H.) L'Armée Chinolse, roy. Svo. pp. 176, with map, half morocco. 1904 L'armée ancienne mouvelle dans l'avenir.

334 Fritsche (H.) The Climate of Eastern Asia, 8vo, pp. 210, with 18 maps, Reprint. Shanghai, 1878. 10s tit

835 Froc (L.) Typhoon Highways in the Far East; L. Aurose the South End of Formom Strait, folio, pp. 40, with many figures and maps. Zi Ka wei, 1898 68

835 Froldevaux (H.) Les premières Navi-gations des Français à la Chine, à propos d'un Livre récent, 5vo, pp. 16. 1003

837 Fullerton (W. Y.) and Wilson (C. E.) New Chine : a Story of Modern Travel, 8vo, pp. niv, 261, mil illustrotions, cloth. 1910

838 Fulton (Dr. H.) Travelling Sketches in various Countries, 2 vots, 12mo, oloth. 1840 Vel. I., Rumis; Vel. II., India and Chica, with map of China.

826 Fum-Hoam.—Chinese Tales, or the Woulerfol Adventures of the Mandarin Fam-Hoam, translated from the French by Stackhouse, Svo, pp. 115, illustrated, call. London, 1781

840 Gallano (Superinro d. Congrugaz de' Cinsei) Discorso inaugurale in Occasione della Apertura del Coll. Asiat. di Napoli, 8vo, pp. 24. 1863 28

Sti Galton (F.) The Art of Travel, or Shifts and Coutrivances available in Wild Countries, Second Edition, revised and unlarged, with many sudditional weedcute, 8ro, pp. xi, 247, cloth. 1856 4s

842 Games.—Chinese Puzzlos, Chatrations, printed in China, 8vo 4a

843 — The mane, Key to the Figures of the Chinese Puzzle, 8vo, 103 figures. London 2s

S44 — Schlegel (G.) Chinesische Brünche und Spiele in Europa, 8vo, pp. 32. 1869 — 3e 6d

See also FALRENER, CULIS.

845 Gardner (C. T., Consul at Amoy) Simple Truths: a Small Treatise on Political Economy, for the information of Chinamen, 8vo, pp. 209, bds. Shamohai, 1899

546 Garnier (Fr.) De Paris au Thibet, Notes de Voyage, 18mo, pp. ziiii. 422, with map and illustrations, cloth. 1882 fe Cochia China-Eleman China-Korth China-Cennal China-The Yougus. &c.

847 [Gedney (C. W.)] The Lang-shan Fowl: its History and Characteristics, 8vo, pp. 122, with illustrations and a map of the Yangta Kieng, cloth, 1889

848 Geerts (A. J. C.) Les Produits de la Nature Japonalse et Chinoise comprenant la dénomination, l'histoire et les applications aux Arts, à l'Industrie, à l'Economie, à la Médecins, 2 vuls, svo, mith many plutes. Yokohussa, 1878

Fatte inorganique et mineralogique.

840 Gell (W. E.) A Yankoo on the Yangtzo: being a Narrative of a Journey from Shanghai through the Central Kingdom to Burma, 8vo, pp. xv, 312, illustrated, cloth. 1904

550 — The Great Wall of China, roy. 5vo, pp. xvi, 303, with ecops and illustrations, cloth. 1909 21s A field description, bisectical and architectural, of the Gener Wall.

851 Eightoen Capitals of China, roy. 8vo. pp. xx, 429, such 139 Elestrations, eloth. 1911 21s

Being the rundle of a visit to such of the several Capitals of the eightness Provint.

832 General Tariff for the Trade of China under the Foreign Customs Prospectorate, Second Issue, cr. 8vo, pp. 42. Shraghai, 1887

853 Gherardini (Giov.) Relazione di un viaggio fatto alla China nel 1608, 8vo, pp. 28. Bologea, 1854

854 Gibson (S. O.) My Travels in the Esstern Hemisphere, or a Four Years' Commission in H. M. S. Thesis, 8vo. pp. xvl, 224, illustrated, cloth. 1885 4s Pages 44 to 85 deal with China, the rest with Adva. Cryling Issin, Jamitan.

505 Giles (H. A.) A Glowary of Reference on Subjects connected with the Far East, Second Chitian, Svo. pp. 1v, 283, cloth. Shanghai, 1886 15s

856 Gillespie (W.) The Land of Sinim, or China and Chinese Missions, 8vo, pp. z, 240, with Chastrations, cloth. 1854 58

357 Gipps (G.) The Fighting in North China, up to the Fall of Tien Tein City, 4to, pp. 65, with plans and plates. Shanghai, 1901

258 Girard (O.) France et China: Vie Publique et Privés des Chinois anciens et modernes, Passé et Avenir de la France dans l'Extrême Orient: Institutions politiques, sociales, reviles, religiousse et militaires, de la Chine, Philosophie et Litérature, Sciences et Arts, Industrie et Commerce, 2 vols, 8va, half morocco. Paris, 1867 158

869 — The same, in paper covers 12s see Gladisch (Aug.) Die Hyperboreer und die Alten Schinssen, 4te, pp. 32. 1866

Histor, Unterspring.

3a 6d

861 Glover (A. E.) A Thousand Miles of Miracle in China: a Record of God's Delivering Power from the Hands of the Imperial Boxess of Shan-si, Svo, pp. xx, 372, with map med illustrations.

862 Goldene Spiegel (Der) Oder die Könige von Scheschien, eine wahre Geschichte, aus dem Scheschianischen übersetzt [von Wieland], 2 vols in one, 8vo, half calf. 1777

863 Goldmann (P.) Ein Sommer in China. 2 vols, 8vo. Frankfurt, 1899 7e 64 The Author was the Correspondent of the Frankfurter Zeitung in China.

Gordon (General)—see Tairings.

804 Gordon (Pat.) Geography Anatomic'd: being a Short and Exact Analysis of the whole Body of Modera Geography, cr. 8vo, pp. 432, calf. 1711 7s fid Incider Asia, Africa, America.

- 365 Gordon (C.A., Surgeon-General) China's Place in Ancient History, a Fragment, Svo, pp. 36. London, N. h.
- Items of Chinese Ethics and Philesophy, 8vo, pp. 24. London 2s 6d
- 867 Notes on the Ethnology and Ancient Chronology of China, 8vo, pp. 29, (1890) 2 60
- 565 Gordon-Cumming (C. F.) The Inventor of the Numeral Type for China, 8vo, pp. 181, illustrated, cloth. 1898
- 589 The same, New Edition, 8vo. cloth\_ 1899
- 870 Gordon (E. A.) Messiah, the Accestral Hope of the Ages, the Desire of all Nations, as proved from the Records of the Bun-dried Bricks of Babylonia, the Papyri and Pyramids of Egypt, and on Chinese Incised Memorial Stone at Cho'ang, 4to, pp. 212, with little-graphic and coloured plates, cloth. Tokyo, 1810 Contracts: - King Klas Pei-The Gazelle of Ericle, or the Tormann Cerist-Four Green (Chara, &c.
- 871 Gorst (H. E.) China, roy, 8vo, pp. xr. 300, with map and Mastrations, cloth, 1899
  - hims's Resources—The Yang Tee Valley— Records of the Past—Chinese Civilization— Chine in Progress, &c. Chima's
- 872 GOTTFRIED (J. L.) Newe Archontologia Cosmica: Das ist Beschreibung aller Kayserthumben, Königreichen und Republicken der gantzen Welt, die Keinen Höhern erkennen, with plates by Merian, folio, pp. 760, Introduction and Index. Franckfurt, £3 15s
  - It includes chapters: You dom Reich & Gewalt dess Grossen Chaus oder Königs in der Tarturey-Von dem mächtigen Königreich China in Orient.
- ing to Fing Heng, cloth. 1886
- The actolarly work deals mostly, but not co-climitedly, with Chinese Mythology; the Chinese Dergoe; the Chinese Phersitz, &c.; the Shoe Hat King; the Rh Vs. The Bradoo-book have been largely initiated for the composition of the work.
- 874 Grant (Sir Hope) and Knollys (H.) Incidents in the China War of 1880. 8vo, pp. xiv, 263, with plans, cloth. 1875
- 875 Grant (S.) Diamanelen, a Novel, Svo, pp. 315, clath. 1900 Hongkong-Shunghal-Wel Hal Wei,
- 876 Gravière (J. de la) Voyage en Chine et dans les Mers de cet Empire pendant, 1847-50, 2 vols, 8vo, with surp. Paris, 1853
- 877 Gray (J. H.) China: a History of the Laws, Manners, and Customs of the People, edited by W. Gow Gregor, 2 vols, 8vo, with 140 illustrations from I Chinese Artists, cloth. London, 1878.
- Rare £2 10a Greenware - Produktomer - Religion - Estantion - Fastivale - Astrologous - Agricultures, &c.
- 878 Grenard (F.) La Chine, l'Angleterre st la Bussie en Asie Centrale, Svo, pp. 28, extract. Paris, 1897
- 879 Grims (W. E.) China's Story in Myth, Legend, Art and Annals, 8vo, pp. 302, illustrated cloth. 1911

- 873 Gould (Ch.) Mythical Monaters, roy.
  880 Grew (J. C.) Sport and Travel in the
  880, pp. 407, with 93 illustrations and
  coloured front of the Fung Wang accordillustrations from photographs, cloth. illustrations from photographs, cloth
  - Northern India-Kashmir Bahistan-Hunring the Care-ducking Tiges in Other.
  - 881 Groot (T. T. M. de) Over het Belang der Kennis vas China voor onze Kolonien, Svo. pp. 35. Leiden, 1891 35
  - 832 Grosier (Abbé) General Description of China: containing the Topography of the Pifteen Provinces, that of Tartary, &c., translated from the French, illustrated by a new map of China and plates, Second Edition, 2 vols, 8vo, pp. xvi, 582 : viii, 524, bds. 1795
  - Description Générale de la Chine, Nozvelle Edition, 2 vols, 8vo. Paris with map and plates, old call. 1787 19a 8d
    - Nice cepty.
    - History of the Fifteen Provinces—The Tributary States—Named History of Chica—Government —Religios—Manners and Control—Literature, Science, Ann.
  - 884 Guerlet (P.) Etude des divers Procédés d'Action politique des Paissances en Chino, 8vo, pp. viii, 163, cloth. 1907
  - 885 Guignes (de) Mémoire dans lequel ou prouve que les Chinois sont upo Colonie dryptienne, 16mo, pp. 79, with 2 plates, half calf. 1760

Outho Origin of the Chicem.

- SS6 Grube (Fr. Wilh.) and seine Roise nach China and Indien, hose, von Elizabeth Grube, 8vo, pp. 338, cleth. 1844 10a 6d
  - Letters of Genle from China to his 7-mily—11 a Diary in China—Geographical and Commercial Notices—Accepts of his Vegage—Uncommer Book of great interest.
- 857 Grueber (L) et d'Orville. Voyage à la Chine fait en 1665, folio, pp. 23, està portrait and map Gausses (J.) Vinggio tornando per terra da China, folio, pp. 23. Puris, 1873—1870—1870—1870. La Science des Chinois, traduite mot pour mot de la langue Chinois, folio, pp. 24. 1672
- 888 Guinness (C., of the China Inland Musica) In the Far East: Letters, edited by her Sister, 4to, pp. zv. 191, with map and illustrations, cloth. 1889
- 889 Guinness (M. G.) The Story of the China Inland Mission, Introduction by J. H. Taylor, 2 vols, 8vo, with mass and illustrations, cioth. 1883
- 890 Gulot (L.) La Mission du Sa-Tchuen au XVIIIme Sibele, Vie et Apostolat de Mgr. Pottier, roy. 8vo, pp. xx, 521. Paris, 1892

With pertrait of Mgs. Postler, Courants:—Christianity in Cuina before 1756— Mgs. Postler—The Misson alone Postler.

- 891 Gully (R.) and Danham (Capt.) Journals kept during a Captivity in China in 1842, edited by a Barrister, roy. 8vo, pp. 198, cloth. 1844 6a
- 892 Gumpach (J. von) The Trenty-Rights of the Foreign Marchant and the Transit-System in China, 8vo, pp. sviii, 421. Shanghai, 1875

Comidered with special reference to the view of H. M.'s Buard of Trade, H. M.'s Representatives in France, the Trang-li Yandin, fro. supported by official documents partly aspatialists.

- 883 Gundry (R. S.) Retrespect of Political and Commercial Affairs in China and Japan during the five years, 1873 to 1877, 8vo, pp. 85, 129, closh. Shanghes, 1878
- France in Indo-China, Russia and China, India and Thibet, Svo, pp. xxiv, 408, closh. 1883

The maps are mining.

Foreign Intercourse, Progress and Resources, the Missionary Question, &c., Svo, pp. xxxi, 414, with sup, cloth. 1895

- 806 Gunns (O. H.) The Log of H.M.S. Sudej, Pacific and China Stations, 1904-05, illustrated, 8vo, cloth, pp. 156, 1908
  - Hangloup-Chronipe-Wei hei wei-Chrise, itc.
- 807 Gutzlaff (C.) Journal of Three Voyages along the Coast of China in 1831-32-33, with Notices of Siam, Kores, and an Essay on the Policy and Religion of China, by W. Ellis, Second Edition, Syo. pp. 347, with map and front, cloth. 1834
- pp. 312, with map and front, cloth 5s
- Annient and Modern: comprising a Retrospect of the Foreign Intercourse and Trade with China, 2 vols, 800, cloth, with map. 1834
- 900 The same, American Edition, 2 vols, 8vo, cloth, New York, 1834 12s
- 901 Gutzlaff (Oh.) China Opened, or a Display of the Topography, History, Customs, Literature, Religion, &c., of the Chinese Empire, 2 vota, 8vo, with map, cloth. Lendon, 1838
- 902 Hager (J.) Description des Médalles Chinoises du Cataust Impérial de France, précède d'un Essai de Numismatique Chinoise, 420, pp. xvi. 188, with may of "Ronte of a Breck Curavan to China." Paris, 1805
  - First cappy, bound in full cut success, beautifully communed. The binding alone would carr as less ye, glit edges. "Ediance splendids dit no open along have a precion."—Circquare.
- 902\* The same, copy bound in call.
- (6)3 Hague (F.) Oo the Natural and Artificial Production of Pearls in China, 8vo, pp. 5, with plats, extract. 1833.
- 904 Hall (Capt. W. H.) and Bernard (W. D.) Voyages and Services of the Nemeric, from 1840 to '13 in China, with an Account of Houkong, and Remarks on the Character and Habits of the Chinese, 2 vols, First Edition, roy, 8vo, cloth. 1844
- 5005 The same, one val, Second Edition, 8vo, pp. 488, with many maps and places, cloth. London, 1844 7s 6d
- 906 The same, Third Edition, Svo. pp. xxix, 399, with maps and illustrations, cloth. 1846
- 907 The same, Fourth Edition, with maps and illustrations, Sro, pp. xxix, 390, cloth. 1848

908 Hall (Capt. R.) Voyage to Java, China, and the great Loo-Choo Island, large 8vo, pp. 81, with map, cloth. 1846 34 6d

Stump on tials-page.

909 Hannah (Isa C.) Eastern Asia, a Histary: being the Second Edition of a Brief History of Eastern Asia entirely rewritten, Svo, pp. 327, cloth. 1911 7s 6d

A clear and come in account of the history of Chine, Japen, Korea, Store, Indo-Chine—The Remission in Asso—The Mongola

910 Hardy (E. J.) John Chinaman at Homa: Sketches of Men, Manners, and Things in China, 8vc, pp. 335, illustrated, closh. 1906 10s 5d

911 Harlez (C. da) Tchu Hi: his Doctriues and his Influence, Svo, pp. 24, with 2 plates of Chinese text. 1896

912 — Miscellances Chinois (Les rèves dans les croyances Chinoises) Le Huan et le Pe les deux caprits de l'homme, 8vo, pp. 28, 1893 — 28 8d

913 Hart (Sir Robert) These from the Land of Sinim: Essaya on the Chinese Question, 8vo, cloth. 1901

The Peking Legations—Crims and her Foreign Trade—China and Reconstruction—The Impactor General's Memorandum of Commercial Relations, &c.

914 Hatch (E. F. G.) Far Eastern Impressions: Japan, Koren, China, 8vo. pp. niil, 257, with 3 maps and illustrations. cloth. 1901 (pub. 6s) 5s

915 Havet (A. R.) La Birmaine et la Chine méridionale, Svo, pp. 60. Paris, 1885, a reprint

916 Headland (J. T.) Court Life in China, the Capital, its Officials and People, 870, pp. 372, with Sinstrations, 1909 6s

917 Hearn (L.) Some Chinese Ghosts, 12mo, pp. 203, cloth. 1906 5s

918 Hedde (J.) Description méthodique des Produits divers recueillis dans un Voyage en Chine, 1843-46, imp. 8vo, pp. iii, 400, with a map and a fine plate printed on silk, half improces. Saint-Electric, 1848

Fine copy, the plate represents La Visite de Mr. Houde sun Attiliets de Son-Telson.

919 Hedde (J.) Renard (E.) Haussmann (A.) et Rondot (N.) Etade pratique du Commerce d'Experiation de la Chice, imp. 8vc, pp. 280. Paris, 1849 30

920 Helman.—Abregé historique des principaux traits de la vio de Confucios, colébre philosophe chinois, avec 24 estampes d'après les doesne originaux de la Uhine, éto, half call. Puris, 1782.

921 Helman. Bataliles de la Chine, réduius d'après les grandes planches que l'Empereur Kien Long a fait graver à Paris, oblong folio, 24 fau plotes, soit French explanations, vollum, Puris, 1744

922 Henderson. — Memorials of James Henderson, Medical Missionary to China, 12mo, pp. 215, said povtrait, eloth. 1867

223 Henry (B. C.) Ling-Nam, or Interior Views of Southern China, including Explorations in the Island of Hainan, 8vo. pp. 511, with maps and Musicustions, cloth. 1886

924 Hérisson (Comte d') Journal d'un Interprête en Chine, libno, pp. 442. Paris, 1886

925 Hertslet (E.) Treaties and Tariffs regulating the Trade between Great Britain and Chine, in force on the 1st January, 1877, roy. 8vo, pp. 1s, 251, sell map, cloth. 1877 13s 6d

926 Treaties, &c., between Great
Britain and China and between China
and Foreign Powers, and Orders in
Council Rules, Regulations, Acts of
Parliament, Decrees, &c., affecting
British Inherents in China, in force on
the 1st January, 1908, Third Edition,
revised under the superintendence of
the Librarium of the Foreign Office, by
G. E. P. Hertslet, with the Assistance
of E. Parker, rey, 8vo, cloth, 2 vols.
1908

927 Hervey Saint Denys (Le Marquis) La China Devant l'Europe, Svo, pp. iii, 164, with a plan of the mouth of the Pei Ho. Paris, 1859

923 Hervey de S. Denys.—Mémoire sur le pays connu des Anciens Chincis soms le nom de Feu-Sang, 8vo, pp. 17. Paris, 1876

929 Hervey (Mrs.) Advantures of a Lady in Tartary, Thibes, China and Kashmir, 3 vols, 8vo, with maps and plates, cloth. 1854

Through turritory arrest before visited by a European.

930 Hiller (W. C.) List of the Higher Metropolitan and Provincial Authorities of China, 4to, pp. 34, bds. Shambai, 1889

931 Hingston (J.) The Australian Abroad, or Branches from the Main Routes round the Works, 8vo, pp. xli, 428, with 76 original illustrations, cloth London, 1879

Pages a to say deal with Japan and China. The

- \$22 HIRTH (F.) China and the Roman Orient, Researches Into their Ancient and Medimval Relations as represented in Old Chinese Records, Swo, pp. xvi, 329, with 2 maps and factionity page of the Houhan Shu. Shanghai, 1885 24 45
  - . \* Only 200 copies of this valuable work were printed. It is extremely rare, and we believe this is the only copy obtainable.
- 933 Hirth (Fr.) Asseignt History of China, 8vo, cloth, 1908
- 234 Die Länder die Islam, nach chines Quellan L, roy. 8vo, pp. 64. 1894 Supplement to Tomic Par.
- Das Reich Malabar nach Chao Ju-Kna, reprint, 3vo, pp. 16. 1893 2s
- 938 Zur Kulturgeschichte der Chinesen, 8vo, pp. 23. 1898
- 937 Schantungund Kiautschon, 8vo. pp. 32 1888
- 938 Histoire des Toms Anté-Diluvieus, ou Antérieurs au Déluge d'Yao, arrivé l'an 2203 avant notre Ere, 12mm, pp. 68. Paris, 1837
- 940 History of China to the Present Time, with an Account of the Present Insurrection in that Empire, 8vo, pp. 286, cloth: 1854
- 941 History of China (The) Upon the Plan of Rollin's Antient History, containing their History, Description of their Country, &c., translated from the Freuch, with map of China, Svo, pp xxiv, 382, cloth. 1763 Title-page is repaired.
- 942 History of the Society of P. Female Education in the East, 12mo, pp. viil, 292, with a coloured facrimile of a Chinese printing by Baxter, cloth. 1847 10s 6d.
- 943 Holcombe (Ch.) China's Past and Future-BROOMHALL (B.) Britain's Sin and Folly, 8vo, pp. ri, 298, with illus-Lemiton, N.D.
- 944 The Real Chinese Question, Svo. pp. xxii, 396, cloth. 1901 pass Canadas-Chines Literali-Acmy and Navy-Opins.
- 945 Hoffmann (J.) and Schultes (H.) Nome Indigenced un Choix des Plantes du Japon et de la Chine, 8vo, pp. 112, extract. Paris, 1852 With indices of Chinese and Japanese names.

- 1946 Roffmann (J.) Jeta over Chinescha Lombardbriefjes, Pryrist, 5vo, pp. 5. 1561
- 947 Holden (J. W.) A Wissni's Wanderlags from China to Peru, Svo, pp. xvi, 1986

## HONGKONG.

- 918 Beach (R.) Visit of H.R.H. the Duke of Edinburgh to Hongkong in 1869, 4to, pp. 50, with portrait and photographs of local areast and incidents, half call. Hangbang, 1869
- 940 Bentham (G.) Flora Hougkongouns : a Description of the Flowering Plants and Ferm of the Island of Hongkong, roy. 8vo, pp. 61, 452, with map of Honglong and the Kouloon Perinants, aloth.

Chinese throup on title-page.

- 950 Burford (R.) Description of a View of the Island and Bay of Hongkong, now exhibiting at Leicester Square, painted by R. B., 8vo, pp. 12, with a poneroma. 1844
- 951 Chailley Bert.-The Colonization of Indo-China, translated from the Franch, 12mo, pp. xriv, 399, with maps and Indexes, cloth, 1894

The first half of the book gives a detailed and enthusiastic account of British Transactions at Hougkong

B21 \* - The Colombation of Indo-China, translated from the French by A. B. Brabant, 12mo, pp. zziv, 389, with maps and Index, cloth, 1894

Corrects 5-The Schick at Houghing The Schick in Buren (Administration and Economic Development.)

- 952 Government Gazette for the years 1857-58-59, to one vol. folio, half call. Victorio, Hongkong, 1857-59 😥 12s 6d
- 953 Handbook (A) to Hongkong : being a Popular Guide to the various Places of Interest for the use of Tourists, Svo, pp. iv, 137. 1893
- Hot Hongkong Directory (The) and Hong List tor the Far East for 1885, roy, 8vo, pp. 580, cloth. Hongkony

Includes various Treaties-Regulations and other metal information

- Nos. Sand 9, 8vo, pp. 45. Hongkonp. Monthly Magazine. 1858
- 956 Lobscheld (W.) A Few Notices on the Extent of Chinese Education and Government Schools of Hongkoog, 8vo, pp. 48, with Chronological Hongkong, 1809

907 Letters from Hoogkong and Macao, by R -, 3 Articles from the New Magazine, 8vo, pp. 69, bound in cloth.

355 Mercer (W. T.) Under the Peak, or Jottings in Verse, written during a Lengtheand Residence in the Colony of Hongkong, 3vo, pp. x, 305, cloth 1889 Mercer was Generally of Houghoug in 1975.

969 Ordinances of Hongkong (Tbe), 1865 to 1870, by Authority, 8vo, pp. vii, 106, 110, call. Hongkong, 1868-70

## With Indices.

- 900 Research (A) into the Etiology of Beri-Beri ; together with a Report on an Outbreak in the Po-Lenng-Kuk, by W. Hanter and W. V. M. Koch, folio, pp. 63, with diagrams. Hongkong, 1906 7a 6d
- 961 Reports on Health and Sanitary Condition of the Colony of Hongkong for 1905 and 1905, folio. Hospkony, 1906-7
- 962 An Original Oil Painting of Hong-kong, m frame, size 151 by 30 in. about 1860

See Busination. The palenting should be in a unassess or Blessey le-

- 263 Hook (Marion) "Save CEZMA Work in Fab Kion, 8vo. pp. 70, nights. London, N.D.
- 1864 Hooker (Mary) Behind the Scones in Peking: being Experiences during the Siege of the Legations, 8vo, pp. viii. 200, with illustrations, cloth. 1910 7s &i
- 995 Horsburgh (J.) Indian Directory, or Directory for Sailing to and from the East Indies, China, Australia, Cape of Good Hope, and the interjecant Ports, compiled chiefly from Original Journals of the Co.'s Ships, Fourth Edition, 2 vols, 4to, half calf. 1836
- The second vol contains the Dunch, East Indian, Philippine Islands, and China. 907 Hosle (A.) Three Years in Western China : a Narrative of Three Journeys in Sed Chuan, Knei Chow and Yuman,
- Second Edition, Svo, pp. xxvi, 302, with map and illustrations, cloth. 1897 9: 968 Housman (L.) The Chiese Lantern: a Play, sto, pp. viii, 103, cloth. 3s 6d
- Del Hubner (Baron A. de) Promenada autour du Monda, 2 vols, 8vo, half morocco. Paris, 1873 Vol. L. Asseries and Japan. Vol. II., Japan and China.

- 970 How to Read Chinese War News, with Glossery of Military Technical Terms, &c., with map, pp. 240, 147. 1900
- (71 Hue (M.) Travels in Tartary, Thibet and China, 1844-46, translated from the Freech by W. Hazlitt, Second Edition, 2 vols, 12mo, with map and illustrations, cloth. [1892] Hin 6d
  - It includes a full account of the people of Tartary and Thiltet, and their life, extincts, comons, their religion, primits and literature. A standard
- The same (condensed translation), 12mo, pp. viil, 313, cloth. don, 1889 30
- 1173 -
- The same, 1862 2s The same, Reprint Edition, Vol. II. only, Svo, pp. z, 312, Clastrated, cloth. Chicago, 1868
- 975 Souvenirs d'un Voyage dans la Tarturio, le Thibet et la Chine pendant les années 1844 à 46, 2 vols, 8vo, mità map, ball call. 1850
- The same, Second Edition, 2 vols, half call. 1853
- 977 The Chinese Empire : a Sequel to "Recollections of a Journey through Tartary and Thibet," 2 role, 8ro, isch map, cloth. 1855
  - Record of a journey through the very heart of the Englise, from Thibet to Canton, during which Huc stood under the immediate Protection of the Emperor. The work affords much lemmaning reming.
- L'Empire Chinois, faisant mite i "Souvenire d'un voyage dans la Tartarie et le Thibet," 2 vois, 8vo, with map, half cali. Poris, 1854
- The same, Fourth Edition, 2 vols, 8vo, half call. Puris, 1882
- 980 Christianity In China, Tartary and Thibet, 3 vols, 8vo, cloth. 1657-
  - Vol. L. From the Aposthuhip of St. Thomas to the discovery of the Cape of Good Hope. Vol. II., To the establishment of the Mesche-Tavan Dynasty in China. Vol. III., To the commencement of the XXXth Commy—Chapter IX., Narrative of non of the Jesuits of Peine. Rasy minter.
- Le Christianismo su Chine, en Tartarie et au Thibet, 2 vols, 8vo, cloth, Paris, 1857
- 982 Hughes (W. K.) Piece Goods, Yaru and Woollen Tables, showing the Net Returns in Steeling for Shipments was the Suns Canal to China, at different Rates of Exchange, per Dollar and per-Tael, 400, pp. xv, 151, cloth. 1875 7s Yarn, Gattoon, Long Hile, Cambres, from Hour-Kang and from Shanghal.

983 Hughes (Mrs. Th. F.) Among the Sons of Han: Notes on a Six Years' Residonce in various Parts of Coina and Formosa, Svo, pp. 314, cloth. 1881 10×66

984 Hunan Tracts (The) of China, which produced the Anti-Christian and Anti-Foreign Riots of 1801, and a Critical Higgst of "Indulgent Treatment of Foreigners" by Chima's True Friend, 4to, pp. 9. Shanghai, 1892

985 Hüttner (J. C.) Nachricht von der Brittischen Gesandtschaftsroise durch China and einen Toml der Tartarel, 12mo, pp. 190, bds. Berlis, 1797 10s 6d Hattner was the only German in Motattary's Embassy. This is quite as independent account.

986 H. W. N.-Calentia to Liverpool, by China, Japan and America in 1877, 8vo, pp. 85, with a map, cloth. Calcutta, 1878

Includes Hangiana and Shanghal.

- 957 Ides (E. Ysbrunt) Three Years' Travels from Moscow overland to China through Great Ustiga, Siriania, Permia, Siberia, Great Turnery to Peking, containing an exact description of those Countries and the Customs of the Barbarous Inhabitants, with reference to their Religion, Government, Employments, Habits, &c.; together with a descrip-tion of China, done originally by a Chinese Author, 4to, pp. x. 210, with many plates, call. 1700 £3 15s Our map is missing.
- 988 Imbault Huart Fragmens d'un Voyage dans l'Intérieur de la Chine. Svo, pp. 139, with map and illustrations, cloth. Shunghai, 1884

- Mémoire sur les guarres des Chinois contre les Coréens de 1618 à 1837, Svo, pp. 35. 1880 D'agrés les documents chimia.

990 Imperial Maritime Customs. Modical Reports for 1902, the pp. vi. 44. Shanghai, 1903

DBOA - Native Customs Trade Returns, 1901, 2 parts, 4to. 1904

- List of Light Houses, &c., no the Coast and Rivers for China for 1905. 4to, pp. 60, with maps. 1905

- Returns of Trade and Trade Reports for 1905, 4 parts. Shanghai, 1006

992 -- Returns of Trade and Trade Reports, 1904, Part L. Shanghai, 1905

903 - Customs Genetic, No. 143, July Sept., 1904. Shanghai

993" - The same, No. 149 Jan. March, 1906. Shanghai

994 Imperial Maritime Customs -List of Lighthouses on the Coast and Rivers of China, 1911 6s

- Boyums of Trade and Trade Reports, 1909, Part I., Part II., and Part III., Vol 1. Skazphui

Customs Gasette, 1910 and 1911, Jan.-March. Shunghai

- 997 Report on the Working of the Imperial Post Office, Chinese and Eng-Hab. 1009
- 993 International Policy. Essays on the Fernigu Relations of England, roy. 8vo, pp. vii, 603, cioth. 1866 12s 6d V., England and China, by J. H. tickiges to gay-

VI. England and Jopes, by C. A. Cooleans in 1407-524) 111., England and the Sea, by E. S. Samly (p. 153)

VIII. Regions and the Unitalized Communication.

999 Irisson (M.) Etudes sur la Chine contemporaine, 8vo, pp. viii, 214, in wrappers. Puris, 1888 78 6d La Race, Langue, Fundile, Societé, Agriculture, Industry, Arm.

1000 - The same, full moreceo, gilt 12: 60 edges, very fine copy

1001 Isla (M. da l') Description de la Ville de Peking pour servir à l'intelligence du plan de cette Ville, 4:0, pp. 44, with 0 plates. Paris, 1764

1002 Itler. - Journal d'un Voyage en Chine, 1843-46, 3 vols, Svo. 1848-53

1003 Ivanoff (A. J.) Wang-ngan-Shi and his Reforms in Russian, large 8vo, pp. THE BUS

1004 Jametel (M.) La Chine Inconnue, Souvenirs d'un Collectionneur, 12mo, pp. 250. Paris, 1886

La Chine des Posiches—Le Chine des Ribelots— La Chine des Bouquins—des Poissers—des Virgary.

Jenghiz Khan-ez Smrios Mossouta.

1005 Jenkins (R. C.) The Jasulta la China, and the Legation of Cardinal de Tournou, 8vo, pp. 165, with portruits of de Tournos and Emperor Kang Hal, cloth. 1891

1003 Jenner (Th.) Magmunic Goography, Part I., The Provinces of Chiua, thuo, pp. 1v. 10, seith sup, cloth. 1869 2s 8d

1007 Jerningham (Sir H.) From West to East: Notes by the Way, Svo, pp. xili, 351, with mups and elizarations, aloth-

Reminsy-Calcutta-Penang - Singapore - Hang-kong-Canton-Religions - Japan - Muntchurts -Post Atthe

1008 Jernigan (T. R.) China in Law and Commerce, Svo. pp. vi. 408, cloth. New York, 1995 10+ 6d Government - Law - Family Law - TransisCourts - Business Continue - Basks, de.

- China's Business Methods and Policy, 5vo, pp. 439, cloth. London, 12m Administrative Symm-Lau Cours-Renks-Gailes-Family Law-Western Nations in Chica

-Yeary, he

1010 Jews In China .- Adlar (M. N.) Chinese Jows, Svo. pp. 24. London, In 64

1011 - Finn (J.) The Jews in China : their Synagogus, their Scriptures, their History, &c., Svo, pp. vill, 86, cloth. 1843. Source

dichte der Juden in Sina, 8vo, pp. 1012 -138, bds. 1806, sice copy 10s 6d Together with Kongler's description of the holy beals at Kal Forg Fu.

- Perimann (S. M.)-Hassinim (The Chinese) : Chinese Life, Manners, and Customs, Culture and Creeds, Government System and Trade, with an Appendix, The Jews in China, in Hebrow, em. 8vo, pp. 264, illustrated, cloth. 1911 25 6d The only work on China in Habeew.

1014 Jocelyn (Lord) Six Months with the Chinese Expedition, or Leaves from a Soldier's Note-book, 12mo, pp. ziii, 155, wick map, cloth. 1841 2x 6t

1015 Johnson (J.) The Oriental Voyager, or Descriptive Sketches and Cursory Remarks on a Voyage to India and China in H. M.S. Carolina in 1803-4-5 6, with Extracts from the best Modern Voyages, Svo, pp. xvi, 388, with map cloth 1507 12a dd Includes Malacca -Singapore - Canton - Manag-Calentia - Palo Proseg - Cryton.

1016 Johnston (Jas.) China and Formesa, the Story of a Successful Mission (Presbyterian), Svo, pp. xvi, 400, with

many idustrations and 4 mans, cloth. ISSS: China and its Future, 8vo, pp. 1017 -180, with 15 illustrations, cloth.

der fich The People and their Purmin-Education and Literature-Raligion-Rivery-Government.

1018 Johnston (J. M., Missionary in Amoy) Brief Sketch of hor Life, by her Sisters, 12mo, pp. 200, Wastrated, cloth. 1907 2a

1019 Johnston (R. F.) Lion and Dragon in Northern China, 5vo, pp. ziv, 461, with suspend illustrations, cloth. 1010 (5s Deale with the History Folking - Religious Prac-ting and Social Common of the Port and Disnict of Wei has well

1020 Jouan -Qualques Observations sur les Typhons resentis dans la mer de Chine, 8vo, pp. 29. 1868

1021 J. R. Diary of a Journey overland, through the Maritime Provinces of China, from Manchao, on the S. Coast of Hainan to Cauton, Svo, pp. 116. 1822 Includes sheeth of Chiuse method of printing.

1022 Juillard (L. F.) Sonvenirs d'un Voyage en Chies, 8vo, pp. 244. Paris, 1861

1023 Jurien de la Gravière (Admiral) Voyage de la Corretto la Bayonnaise dans les Mers de Chine, Third Edition, 2 vols, 12mo, with maps and illustra-tions. Paris, 1872 6s INDIG.

1024 Kahler (Wm. R.) My Holidays in China; Account of Three Housebost Tours from Shanghai to Hankow and back via Ningpo, from Shanghai to Le Yang via Soothou and the Tab Hu, and from Kinkiang to Waku, 4to, pp. 180, with 25 fine platte, bds. Shanghai,

1025 - The Hangehou Bore, and How to get to it, 8vo, pp. 19, illustrated Shanghai, 1904

1026 Kang Hl. - Litters Patentes Imperasocia Sinarum King Hi, in Chinese and Latin, edited by Chr. Th. de Murr, 4to, pp. 58, with 2 plates. Nursberg, 1800 30a Inchains a classified flat of the scientific produc-tions of the Jeruita with the tirle? Caudogin linear, wents, phys., &c.

1027 Katscher (L.) Aus Chins, Shizzon und Bilder, 16mo, pp. 230, half calt.

Leipzig 1028 Keane (A. H.) Ethnology, Funda-mental Ethnical Problems, Primary Ethnical Groups, Second Edition, 29 64 revised, 8vo, pp. xxx, 442, illustrated, cloth. Combridge, 1896 88 Campen all tops 270-233, iteam of the House Mungainess.

1029 Kesson (J.) The Cross and the Dragon, or the Fortunes of Christianity in China, with an Account of the Chinese Secret Societies, 12mo, pp. vi. 282, cloth 1854

1030 Kidd (S.) Chinz, or Philosophy, Antiquilles, Customs, Laws, Literature, &c., of the Chinese, 3vo, pp. xii, 403, with drawings from native works, cloth. 1841

With coloured portrait of the Emperor. 1031 Kircher (A.) China Mouumentis notion varies Nature et Artis Speciaculis illustrata, folio, pp. 237, mill pertrait, map, and many illustrations. Amsterdam, 1867 150 For Review, see Chinese Representy L, 42.

1032 "Keying."-A Description of the Chinese Junk "Keying," 12mo, pp. 31, with illustrations. 1848

1033 Klaproth (J.) Mémoires relatifs à l'Asie contenant des recherches historiques, géograph, et philolog, sur les Psuples de l'Orient, 8vo, pp. 479. Paris, 1821

recludes De la Sconière Rune et Chimput-De-eription de la Runde tradaire du Chimput-Di-teire des Rune Morgals-Description de Fermane, trad. du Chimi — Ceiglas des Mandeluces, une les Tarrara. Man of the Protocki Archipelago, und a platex ner

1034 Kiaproth (M.) Notice d'une chronologie chinoise et Ispanaise, 8vo, pp. 28, bds. Paris, 1823

1035 Kliene (Ch.) Anglo-Chinese Calendar for 250 years (1751-2000), 410, half call.

This is the only large work of the kind, giving the comparative English and Chinese states for eyo-pears. It is indispensable to avery tandent of Chinese History.

1035 KORAN. - Sura XV., AN ARAMC MANUSCRIFT OF 68 LEAVES, Written by a Mohammedan Chinese, on CHINESE PAPER, and bound in Chinese cloth £2 55

"." Title on cover la in Chinese.

1036 Kranz (P.) Prodige gehalten au Shanghai in der Union-church am 20 Nov., 1892, 8vo, pp. 10. 1892

1037 Krausse (A.) China in Decay: the Story of a Disappearing Empire, Third Edition, Svo, pp. xv. 418, with 5 maps and illustrations, cloth. 1900

1037\* --- The same, Second Edition, with 6 maps and Unitrations. 1900 79 60

1058 - The aume. London, 1701 (pub. 12s) 5s 6d Revised addient, bringing the biscory of China down to 2600.

1039 \_\_\_\_ The Story of the Chinese Crisis, 8vo, pp. vi, 237, seid map mul plan of Paking, cloth. 1900

1040 - The Far East : its History and its Question, 8vo, pp. xiv, 372, with 8 musts and 5 plans, cloth. 1900 12s ed Dawn of Western Influence—Opening up of China
—Awakening of Japan—Unclosed Korea—Rival
Policies—Occident and Orient, &c.

1041 Kühnert (Fr.) Ueber die Bedeutung dar drei Perioden Techning, Pu and Ki. sowie über den Wahloychus bei den Chinema, Svo. pp. 40. 1891 24 6d

1042 Ku Hung Ming.—Body Politic and Civil Service in China, 4to, pp. 2. Shimghai, 1908

1042 Kynnersley.-Description of the Chinese Lottery known as Hua-Hoey, or the 26 Animals Lottery, 8ve, pp. 48, with illustrations of the 36 mythical personages. 1885

1043 La Chine, avec ses Beautés et ses Singularités, ou Leteres écrites de Cantou sur les Mœurs, les Umges des Chinois, la grande Muraille, &c., 2 vols in 1, 12mo, pp. 216, 219, with 16 engranings, half morocco. 1838

- Expansion des Grandes Puissances on Extrême-Orient (1895-98), avec carte économique, 8vo, pp. viii, 900) Paris, 1899

Part I., Economic Description of the Chinese Pro-

Part II., Romemic Startings of China,

1045 Lacouperie (T. de) Gatalogue of Chinese Coins from the VIIth Contury a.q. to a.D. 621, including the series in the British Museum, large 8vo, pp. lzzi, 443, with plates and illustrations. London, 18921

1046 - The same, Introduction, pp. laxi, and pp. 321 to 443 only 78 64 The introduction is extremely intermeling and valuable.

- Early History of the Chinese Civilisation, with plats, 8vo, pp. 35. 1880

1048 Ladies Directory, or Red Book for Shanghai for 1890, 12mo, pp. 155, calf. Shanghai 7s 8d Shunghai

1019 Laffitte (P.) Considérations générales sur l'ensemble de la Civilisation Chipoise et sar les relations de l'Occident avec la Chine, 8vo, pp. xi, 153, half morocco. Paris, 1881

— General View of Chinese Civilization and of the Relations of the West with China, 8vo, pp. 127. 1587

1051 Langdon (W. B.) Ten Thousand Things relating to China and the Chinese: an Epitome of the Genius. Government, History, Literature, Agriculture, Arts, &c., of the Colestial Empire, roy. 8vo, pp. 273, illustrated, cloth. 1842

1052 - The same, Second Edition, roy. 8vo, pp. xxiii, 265, illustrated, cloth. 1843 21s Scarce.

1053 — A Descriptive Catalogue of a Chinese Collection, with Accounts of the History, Literature, &c., of the Celestial Empire, roy, 8vo, pp. 169, illustrated, cloth. 1843

- 1064 Langlès. Ambassades réciproques d'un Roi des Indes, de la Perse, Ac., et d'un Empereur de la Chine, traduites du Persan, 8vo, pp. 48. 1788 — 2s 6d
  - 1055 LANNING (Geo.) WILD LIFE IN CHINA, OF CHATS ON CHINESE BIRDS AND BEASTS, 8vo, pp. xvi, 248, cloth. Shanghai, 1911

Only work dealing with the Pauna of China, for the study of which the Author had exceptional facility.

1068 Last Letters and Further Records of Mariyred Missionaries of the China Inland Mission, edited by M. Broomhall, 8vo, pp. 106, seith portraits and illustrations, cloth. 1901

1057 Last Year (The) in China to the Peace of Nanking, as aketched in Letters to his Friends, by a Field Officer actively employed in that Country, with Remarks on our Past and Future Policy in China, Second Edition, revised, 12mo, pp. viii, 196, with map, cloth. 1843 7s 6d

1068 Laurie (P. G.) Rambles in India, China, &c., a Journal, Svo, pp. vi, 196, bda. London, 1859

Privately printed.
Part I., Voyage to Incla
Part II., The City of Palaras
Part III., China and the Chinese.

1669 Lauture (Comte d'Escayrac de) La Chine et les Chinois, Histoire, Religion, Gouvernment, Coutume, 4to, with maps and minerous illustrations, mostly by Chinese Artists, hall morocco. Parie, 1877

1060 Lay (G. T.) The Chinese as they are, their Moral, Social, and Laterary Character, an Analysis of the Language, 8vo, pp. xii, 342, illustrated, cloth, 1841

1061 Lay (H. N., First Inspector Gal, of Chinase Oustons) Our Interests in China: a Letter to Earl Russell, Secretary of State for Foreign Affairs, 8vo. pp. 71. 1864 10s 6d Scarce pamphlet.

1062 Leboueq (Fr. X.) Mgr. Edward Dubar, Eveque de Canathe et la Mission Catholique du Tehi-Ly-Sud Est, en Chine, Svo, pp. xiv, 491, with map and Mustrations, ball morocco. Paris, 1880

With some on the inhabitants, their character, manners.

- 1063 Leavenworth (Chas. S.) The Arrow War with China, 8vo, pp. ziv, 232, cloth. 1901
- 1054 Le Comte (L.) Memorrs and Observations, Topographical, Physical &c., made in a late Journey through the Empire of China, Second Edition, corrected, with the addition of a Map of China, and a table, 8ve, pp. 517, Preface and Index, calf. 1598 158
- in Ten Years' Travels through the Empire of China, particularly upon thair Pottery and Silk, Peurl Fishing, Plants and Animals, People, Manners, Language, &c., 8vo, pp. 535, with copper-plates, call. 1737
- 1066 A Complexe History of the Empire of China: being the Observations of Ten Years' Travels through that Country, containing Memoirs and Remarks, particularly upon their Pottery and Varnishing, Silk and other Manufactures, &c., Second Edition, corrected, 8vo, pp. 536, and Preface, full call. 1739

1067 Legge (J.) Chinese Chronology, 8vo, pp. 82. London, 1892 2s 8d

- 1068 Christianity in China: the Nestorian Monument of Hai an Fa in Shiz-Hei, China, relating to the Diffusion of Christianity in China in the VIIth and XVIIth Centuries, with plate, evo, pp. iv. 65. 1388 10s 6d With the Chinest text of the inscription, remaintion and noise.
- 1060 Lennoys (A.) In a Chinese Garden, 12mo, pp. 178, illustrates, cloth, 1898 3s A series of Chinese fairy tales.
- 1070 Leroy (H. J., S.J.) En Chine au Tehé-Ly S.E., Une Mission d'après les Missionnaires, 450, pp. 40, 428, with a map of Tehe Ly (Chie), and 108 illustrations. 1899

  With theper on religions and superatitions.
- 1071 Leroy-Beaulleu (P.) La Rénovation de l'Asie, Siberie-Chine-Japon, pp. 28, 152, cloth. Paris, 1900 3s 6d
- 1072 Lesdain (Count) From Peking to Sikkim, through the Ordes, the Gobi Desert and Tibet, pp. xit, 301, with map and illustrations, cloth. 1908, 12s
- 1073 Lettres Chinoises on Correspondence philosoph, histor, et critique entre un Chinois voyagenr à Paris et ess Correspondans à la Chine, au Japan, àc., 5 vols in two, 16ms, half call. The Hagus, 1739-40

1974 Liddell (T. H.) China : its Marvel and Mystery, sm. 4to, pp. 203, with 40 Mustrations in colour by the Author, elath. 1909 (pub. 21s) 16a China from an Artist's point of view-

1075 Li Hung Chang : a Biography, by &-K. Douglas, 12mo, pp. zvi, 251, with portrait, cloth. 1895 2a 5d

1076 - His Life and Times, by Mrs. A. Little, 8vo, pp. viii, 356, with per-fruits and map, cloth. 1909

(pub. 15s) 19s With chapters on the Taiping Rebellion

1077 --- Cerone (Fr.) Li-Hon-Clang a la Politica cineso nella seconda metà del secolo nir, Svo. pp. rv. 19d Napoli, 1901

1078 Lindsley (Capt. A. F.) A Cruise in Chinese Waters, the Log of the Fortuna, containing Tales of Adventure by See and by Shore, 4to, pp. 256, cloth. N.D.

1079 Lindsay (H. H.) Letter to Viscount Palmerston on British Belations with China, 8vo, pp. 18. 1836

- Is the War with China a Just one! Svo. pp. 40. 1840 31 64

1081 Lindsay (H. H.) and Gutzlaff.— Report of Proceedings on a Voyage to the Northern Ports of China in the ship Lord Amheret, 8vo, pp. 296, bds. London, 1833 6s Relating to the Trade with China.

1082 Linschoten (J. H. van) Reysgeschrift van de Navigatien ster Portugatoysers in Orienten, inb. de Zeevaart van Portugal nar Oostindien, China, Japan, 1604 ac., foilo, parchment. Wants little-page, a maps, and a few pages of the Arrican part—The first part lodis, Chim, Japan is quite complete. Black Lature.

1083 Lin Shao-Yang.-A Chinese Appeal to Christeedom, concerning Christian Missions, Svo, pp. vi. 319, cloth. 1911

108 LINTIN PRINT. - The Opium Ships (one of which, the Falcon) at Lintin in China, 1824, a beautiful Colour Print from the Painting by W. J. Huggins, Marine Painter to William IV. Pub, at London,

Size of the picture, 23 by 151 in. See illustration in the next Catalogue. 1084' Little (A. J.) Through the Yang-Tes Gorges, or Trade and Travel in Western China, 8vo, pp. xv. 363, with a map, cloth. Lendon, 1888 (pah. 18s) 10s 61 lithing and its Environs-Chung King-Physic-

graphy of the Yangine Valley.

1055 Little (Mrs. Archibald) Intimate China, the Chinese as I have seen them, 8vo, pp. 610, mith 120 Riustrations, cloth. Lenelin, 1800

Includes chapmer on Foot-binding—Chisem Marsh —Superstition—Arts and Industries, &c. Part 12, deals with Affairs of State,

- The same, Cheaper Edition, 8vo. pp. sv. 424, with 190 Charactions,

1087 ---- The Land of the Blue Gown, roy. Svo, pp. xx, 370, with many illustrations, cloth. 1902 10e 64

Vinit to Prining-Taka - Cheles - Staughai -Chinese Country-Life on a Farmstrad, &c.

1988 — Out in China, 8vo, pp. 182, cloth. 1992 — 2a 6d Episodes of English Life in Chica.

- Bound about my Paking Garden, Svo, pp. 284, with illustrations, cloth. 1005 Description of Peking and Life to Peking.

- Gleanings from Fifty Years in China, Svo, pp. xvi, 230, unit illustra-tions, cloth. 1910 7s 6d tions, cloth.

Trade and Pulitics—Travel—Drama out Lagent— Religion and Philosophy.

1091 Ljungstedt (Sir A.) Contribution to an Historical Sketch of the Roman Catholic Church at Mucao, and the Domestic and Foreign Relations of Macao, 8vo, pp. 53. Conton, 1834

- Contribution to an Historical Sketch of the Portuguese Settlements in China, of the Portuguese Envoys to China, of the Roman Catholic Mission in China and of the Papal Legates to China, er. 8vo, pp. xii, 174; bound togother with Histor, Sketch of the Roman Catholic Church at Macao, 8vo, pp. 53, half calf. Conton, 1834 10s

1093 L. L. T.-Letters from the East, seid illustrations, 8vo, pp. 93, cloth. 1895 6s

Record of a Journey to China. Only too copies printed.

1094 Loch (Lord) Personal Narrative of Occurrences during Lord Elgin's Second Embassy to China, 1860, 12mo, pp. viil, 298, with portruit and map, cloth-1969

1095 -- The same, Third Edition, Syo, pp. xil, 185, with map and illustrations, cloth. 1900

1096 Loch (Capt. Gr. G.) The Closing Events of the Campaign in China, the Operations on the Yang-tes-Kiang, such map, 8vo, pp. zil, 227, cloth. 1843

1097 Lockhart (J. H. Sawart) The Carrency of the Farther East, from the Earliest Times up to the Present Day, 2 vols: Val. L. A Description of the Glover Collection of Chinese, Anna-muse, Japanese, Corean Coins, of Coins used as Amulets and Chinese Government and Private Notes, 8vo, pp. viii, 221, Vol. II., contains the Plates, oblong 8vo, pp. 204. Honpicup, 1895

1008 - The same, with the Guide of the Inscriptions on the Coins of the Farther East, ito, together 3 vols. Honghong, 1895-98

1099 Lockhart (Wm.) The Medical Missionary in China: a Narrative of 20 years' Experience, 8vo, pp. xi, 40s, with front., cloth. 1881

Contains a charger on the Talpings, one on Chinese Scientific Literature—Medicine in China, Native and European, and Notices of general interest.

1100 Loviot (Mme. F.) Les Pirates Chinois, ma Captivité dans les Mers de la Chine, 12mo, pp. 205. 1858

1101 Lynch (G.) The War of the Civilisations : being the Record of a " Foreign Devil's" Experiences with the Allies in China, 8vo, pp. xx, 319, illustrated, cloth. 1901

1102 - The Path of Empire, roy. Svo. pp. zix, 257, with susp and Clustrations, cloth, 1903

From Robe to Korns-Through Korns-Dalay-Port Arthur-Petils-New Channe-Japanine-thm of China-Manchorie-Mangulia.

Lyon Mission - Mission Lyonnaide.

1103 Macartney (Earl of) Some Account of his Public Life and a Soloction from his Unpublished Writings, by John Barrow, 2 vols, 4to, half calf. 1807 18s

Copy of East of Sheffield.
Coursers: Vol. I., Embany to the Court of Fekin, Sec.; Vol. II., Journal of an Embany from the King of Great Stritule to the Emperor of

China, with appendix, &

1104 Macartney.-Robbins (H. H.) Our First Ambassador to China : an Account of the Life of George, Earl of Macartney, with Extracts from his Lotters and the Narrative of his Experiences in China, 1737-1806, roy. 8vo, pp. 2x, 479, with illustrations, cloth. 1908 16s

Macariney's Embassy-ese Stauston.

1105 Macgowan (D. J.) Papers on Self-Immediation by Fire in China, Svo, pp. 34 Shanghai, 1889

1106 M Ghee (Chaplain to the Forces) How we got to Pekin; a Parison, roy, 8vo, Campaign in China of 1860, roy, 8vo, we got to Pekin : a Narrative of the 10s 6d

fundades his if. Parker account of his imprisonment.

1107 Macgillivray (D.) A Century of Protestant Missions in China (1807-1907) : being the Centerary Conference Historical Volume, large 8vo, pp. vii, 677, and Appendix, pp. 40, 55, with a map, half call. Shangher, 1967 21s

1)05 Macgowan (Dr.) Sociologia Chiuma, O homem como medicamento, Supersticioes medicas e religiosas, &c., 8vo, pp. 17. Lisbon, 1892

1100 Macgowan (J.) Christ or Confacius, Which? or the Story of the Amoy Mission, 8vo, pp. 208, illustrations, cloth. 1889

1110 - Pictures of Southern Chins, Svo, pp. 320, with 77 illustrations, cloth. 1897 7a 6d

Shanghai Foother Kuntan-Amoy-Swatzer Hongkung-Canton.

11111 -

Imperial History of China: History of the Empire as compiled by the Chinese Historians, Second Edition, 8vo, pp. xl, 65t, half calf. 1966

1112 Mackenzie (K. St., Military Secretary to the Commander in Chief | Narrative of the Second Campaign in China, Svo, pp. x, 253, with map, cloth. 1842

1113 - Seconde Campagne de Chine, faisant Suite au Récit de la Ire Camragne par Lord Joceiva, 12mo, pp. xii, 200, with 2 plants. Paris, 1842

1114 Maelay (R. S.) Life among the Chinese, Svo. pp. 400, cloth. New Fork, 1861

1115 McPherson (D.) The War in China : Narrative of the Chinese Expedition, from its Formation in April, 1840, to the Treaty of Peace in 1842, 8rc, pp. xiv, 281, seith a map. 1843 5a Tillepage subject.

Two Years in China: Narrative of the Chinese Expedition, 1840-12, with an Appendix, containing the Orders and Despatches, Second Edition, Svo, pp. xii, 391, cloth. 1843 &c.

1117 Madler de Montjau (Ed.) De l'Emigration des Chinois au point de Vue des Intérêts européens, 8vo, pp. 15. 1873

IIIS Madrolle (CL) Itinéralros l'Ouest de la Chine, 1895, pour accompagner le journal de l'Autour dans son voyage au Yun-nau, au Tilet chinels et au Se-tebouen, imp. Sec. with 20 maps. Paris, 1400

- 1119 Magaillans (G., Soc. J.) A New History of China, containing a Description of the most conshisrable Particulars. of that vast Empire, done out of French, 9vo, pp. 352, call. Loudan, 1683
- 11:3) Mandelslo (J. A. da) Voyagee cilibres et remarquables falls de Parse anx Indea Orientales, cont. uno descriptiba de l'Indestan, de l'Empire du Grand Mogol, des Royaumes de Siam, du Japon, de la Chine, itc., publ. par Olearius, traduit par A. de Wicquelort, Divises on 2 parties, follo, with plates, same, seems, sind other Ulustrations, call. Leiden, 1719 £1 15s
- 1121 Map of China, prepared for the China Inland Mission, 1898, by E. Bretschneider, printed by Stanford, mounted as leses, in cloth case
- Hap Map of China, and the adscent Countries, drawn from the latest Surveys by J. and C. Walker, on cloth, in case. 1840
- 1121 March (D.) Kina, Japan, och Indien i vam dagar (in Swedish), 8vo. pp. 424. Stockholm, 1903
- 112 Marco Polo (Veneziano) I vinggi tradotti per le prima volta dall'originale imprese di flusticiano di Pisa e corredazi di documenti da V. Lazari, publ. per cura di L. Pasini, 8vo, pp. 64. 484, suò map, cloth. Venezio, 1847 18s
- Fine addition with a complete hill opening up to aller.
- 1125 Le Livra de Marco Polo, citayen de Venise, rédigé en Français par Rustician de Pise, publié pour la promière fois par G. Pauthier, 2 vots, large 8vo, with map and illustrations. Paris, 1865 £1 15s
- 1126 Citoyen de Venise, Récits a l'histoire, le meure des Mengels, s. l'empire chinois, a Goughis Khan, &c., Tuxte original français du XIIIe sidole, rajeuni par H. Bellenger, 12mo, pp. iv. 250, cloth on 1868
- The Story of Marco Polo, by N. Brooks, Svo, pp. ziv, 217, illustrated, cloth. 1308
- altri Viaggiatori Veneziani, Vol. I., completes the Story of Marco Polo, tto, pp. viil, 391, bds., ment. Femice.
- 1129 Cordier (H.) Contenuire de Marco Polo, Svo. pp. 110, with illustra-tions. Puris, 1836 78 6d Policie al lingue parties relative to Marco

(130 Margary (Aug. Raymond) Journey from blanglish to Bhemo and benk to Manuyne, with a Biographical Project by Sir Batherford Alcock, Sve. pozxiv, 382, with pertraits and more cistle 1876 S Sharatai and Nanting-Kin Kineg-Han Kon -Cheng to-Chin pand fo-Kine Yang fo-Vincam- to 18 m

- 1131 Marshall (T. W. M.) Christianity to China, a Fragmont, avo, pp. 188, cloub. 1858 Comparison of Methods of Catholic and Prosman Minimum.
- 1122 Marshall (Elain) "For His Sale," a Record of a filts consecrated to Gold and devoted to China : Extracts from ber Letters, Ilmo, pp. 224, with per-trait and illustrations, cloth. 1886 le 6d Miss Merchall tint a Starryr at Hou-Sang par August, 1805.
- 1133 Martin (Bev. G.) One Hundred and Fifty Days in China, Svo, pp. 95, Westrated, 1910
- 1134 Martin (B. M.) China, Political Commercial and Social, 2 vols, roy, 8vo. unith mup, cloth. 1947

Part I., postains The Paysiani Geography, Paga-inters, Character, Cassons, Products, Sciences,

Pari II., Sariy History, Internaces with Foreign

Nations:
Part III. Truths and Regulations.
Part III. Truths and Commiss Parts of Commiss Acres, Acres, Functions, Shingful, and Mann and Kinches.

- 1135 [--- ] Reports, Minutes and Desyntohes on the British Position and Prospects in China, 8vo, pp. vili, 138. 1848
- 1155 Martin (W. A. P.) The Chiame, their Education, Philosophy, and Letters, Svo. pp. 319, cloth. 1880 7s 5d Courners: The Hadde Yess, or large Analysis —The San Klan-Aldersy in China-Chines Fahles, Jos.
- 1137 The Siege in Peking, China against the World, See, pp. 190, Mastrated, cloth. 1900
- 1125 The Awakening of China, large 8vo, pp. xvi, 338, Enstrated, cloth. 1907
- 1130 Martinius (M.) De Bello Tertarico historia in qua, quo pacto Tariari has nostra actate Sinicam Imperium invasorint, narratur Editio altura, Eimo, pp. 186, with map of China, validate Anterpier, 1654
  This edition has the appendix.
- 1140 Mas (D. Sinibaldo de) La Chine et les Pulsaances Chrétiennes, 2 rols, Sen, with supported illustrations. Parts, 1861 70 Miran et Unge-Immerción cours les Terresa. Mandebogy-East arrend or faint de la Calm-Starterigies - Amba ... elegehettis - aganna - in

h Pekin, 47.

list Martini (M.) De belle Testarico hiscorts, Mann, pp. 111, rathers. to file

1142 MARTINI (ML SA) NOVUS Atlas Sinensis (being Vol. VI. of BLASU NIEUWE ATLAS), 17 ANDESS fully adopted plake of the Chinese Provinces, and council title bags, large fono, pp. =12, and Index of Names of Towns and Villages also Stvomesen v Kommekaver CATHER and Historia v. n TARLAR. Courses, by J. Goffies, pp. 18, 40, bound in vallum. Americadam, 1635

114) Hatheron (D.) Nerralive of the Misson to Coina of the English Pres-byterium Counch, with Bennaria on Social Lile and Ralignos Adms, Sen, The 13t, week maps. Living

1144 Matignon (im. J. J.) Superstition, Crime or Ministern Cline, 810, pp. 222, 374, Riserrated. Puris, 1000

Has Maybon (Albert) La Folkique Stricture, 1898 1908, 3rn, pp. 308, with a place. Farm, 1903 3n 5d

1146 --- In Vin Serrete de la Cour de Clame, sec. pp. 381, Engradur. Paris,

1143 Mayers (Wm. P.) Dennys (N. E.) and King (Ch.) Treaty Ports of China and Jujan : a Unite Book and Varie Marcon for Travellers, Merchants and Residents, my 8vo, pp. vill, 668, 48,

Hompitud, 1947
Commer description of Mangleon, Root Print, Print, Chinese Amer. Repro-charges. Tim John, Paines, Names of Them is a positive short-hof-the atlant certies Tark

FREEE BELLEGE.

1118 Mayers (Wm. F.) Treatine between the Empire of Chine and the Foreign Pewers, Fifth Edition, twined and coloryed, Son, ciath, Namphi, 1906 15c

- Californ Congament - an Santon Il Philatogy

Courses Ready-Manual - se Greens II., Pattonous.

1119 - Chinese Exploration of the ladies Ocean during the XVth Century, parts, reprints of the China Series, 410. pp. 43

1130 Mazellero (Ma de la) Contrara Notas om l'Histaire de Chine, èce, per 18. Fristrand, unil 2 map. 1381 - 20 61

tint Meads G. T. | and Douglas (R. K.) Under the liveren Thinte, From 19 277, cloth. (1940)

Committee and Market Cond of Contract of

Ferror, a navel

HEI Hendows (T. T.) Deschor, Notes on the Government and Posple of Chine, and on the Chinese Language, with a elested of the Province of Kwang Time. showing as Dyvama into Departments and Districts, roy, See, pp rin, 200, Aluth, 1947

There are turns they coloured plants with and on

- Tar Chinest and Turis Specialization -ou Tairings

1155 Medharet (W. H.) Chias, his State and Prospects, with them, no other spread of the Gospel, containing Aller-aums to the Anthonisty, Chillians, Literature, Religion of the Chinese, and the Chinese, and the Chinese, and other print in Durier, cloth. 1276

1134 --- The same (without the Barter print)

1155 --- The Foreigner in Far Cathery, 4 ro. pp. 192, with a imply cloth. 1872

France of France on Chan-Calmer and History of France Editions - Mandelle Vanton (China Social Institutes - Curpe France

## MEDICINE

See also-Hapunay,

1166 Dabry (Capt. P.) La Médicine chieles Chinese, corrigé par les L. Boulen-Paris, 1868 The rate of the plates.

1157 Debeaux (J. 12) Erest sur la Phor-marie et la Marière Mblicale des Chicago, See, pp. 120. Photo, 1886 &

Plant pp Ect, ball calf. Honglong, 1925 10n 60

The second half common a Processor and the Common and Decease of Common and Decease of Common and Decease of Common and Decease of Common and C

1155 Duigeon (Fr. st Policy) The Discussion of Chine, their Course, Conditions, &c., \$10, pp. 84. Glasper, 1877 48

that Gordon (Sergion General C. A.) in 1860 and 1861, 800, pp. x, tot, cloth, 1863

Topography, Joseph Chemite, Henrich, Thomas, Thomas,

IIII Gordon (Surgada Goneral C. A.) Epitime of the Deports of the Medical Officers to the Uniform Imperial Mari-time Colfours Service from 1871 to 1882, with Chapters on the Hestery of Mechanics in China, Materia Mechanic Etheology, 400, pp. 281, 485, milk reup and Chemes chie, plath, 1881 22-lantis Plants The specific and Days -Union of Atlanta

1162 Hanbury (D.) Science Papers, chiefly Frarmscological and Beanismi, edited by J. lave, my Sro, pp. r. 343, with partition and dissipations, cloth, 1876.

To. But day: Nome on Chilera Ministe Medice, the Anti-ora transfer work may be Colon. - Brane Main: Was of Choles, and other callelin in Chilera schools, The book was well believed in Mr. W. F. Meyers, but he "Renders" chara1167 Jefferrs (W. H.) and Maxwell (J. LA The Domes of Class, including Formore and Korne, evo, pp ave. 710. with protes and 200 director and in the from clota. 1010

1164 Regnault J. Mideinste Placmace chien in Chemis of ober in Annamitae. mp 8ro, pp 1 221 1922 The state of the s of Labor.

1165 Smith (Fr. P.) Contributions towards the Mistoria Medica and Natural Hobory of China, say, her to vis and

To the said Makes Money and Nation Maria Santa In Maria Territor

1165 MENDOZZA (Genzalie III, dell and Al S. Agust). Dell' Historia della China, deser, nella lingua spagnuola et tradetta nell'Italiana di Fr. Avanzo, two parts in one vol. 110, cloth. Ross. 1 180 £3 10s

of the Augustine and Proposerus to China and the Philippines, and of Mar-Ligarius to the Philippines, Ohina and Jayon, and Nina Spagna (America). There is a complete Indee.

1107 Mendozan (Commined) Dell' Historia (1172 Millard (Th. P.) The Par Eastern della China, translated into Italian by Francoice Ananio, Elmo, pp. 462. Vehice Praises soil Index, volum 1500

Per L metaling the History of Claus.

Par II. The Trees, and Punches and Asprole Made in China hands with the Prince of the Very first copy, water, \$1 Separated states.

1188 Gonzulez de Mendoza (J.) The History of the Great and Miguty Rong-dom of China, and the Sibustion thereof, edited by Se G. J. Staumon, with Introduction by R. R. Major, Vol. L. cally, 8vo, pp. laxxiii, 172, aloth, Halling Sec., 1823 Regulated B. Parkets retrained from the Musclan

1160 Monpes (Mortimer) Chies, 10 place m colour, and 64 illustration in black and white, text by Sie H. A. Blake, No. pp. 40, 188, claim 1989

1170 Meuron (Gr ds) Mission dans l'Intérieur de la Chias, Nauvelles et Correspondentes, 3 paris, 12mo, asiA 2 maps. Laurentes, 1888-71 6s

1171 Midshipman in China, or Recollections of the Chinese, 18mo, pp. is, 101, Wastrales, night, (page 1850) 2, 63

Question : on Examination of the Modern Phases of the Fur Eastern Question, Ed., with mass one Daily tens, 2va, pp. (12), churh, 1908 12: 55 Deale specially with Maritinia, Karley Harris

1173 Millies (H. C) Racherches sur lat Montaire des Indigénes de L'Arrhipel Indian et de la Peninsule Malan, 4m, pp. 180, with 26 plants, elech. La Hose, 1871

City Colonia of the Island of Blance.

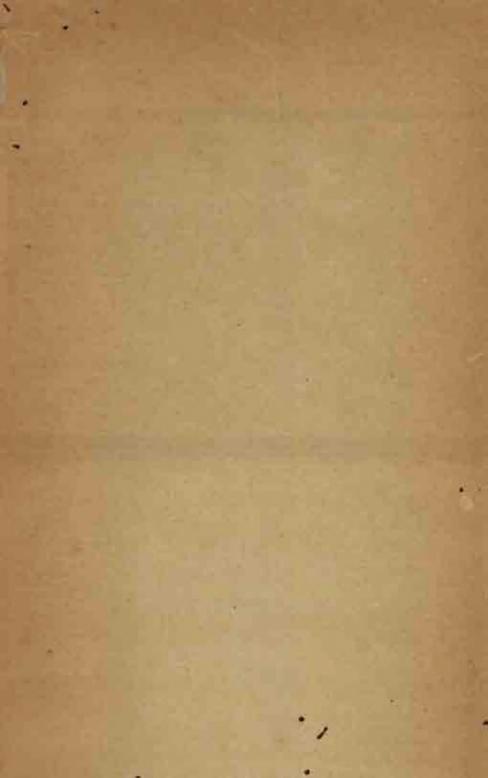
1176 Miline (W.) Reprospect of the First Litts Neurs of this Productant Mission to Chian, de , ero, pp. vid. Fin. ball mill Mailered, Angio Chinene Press,

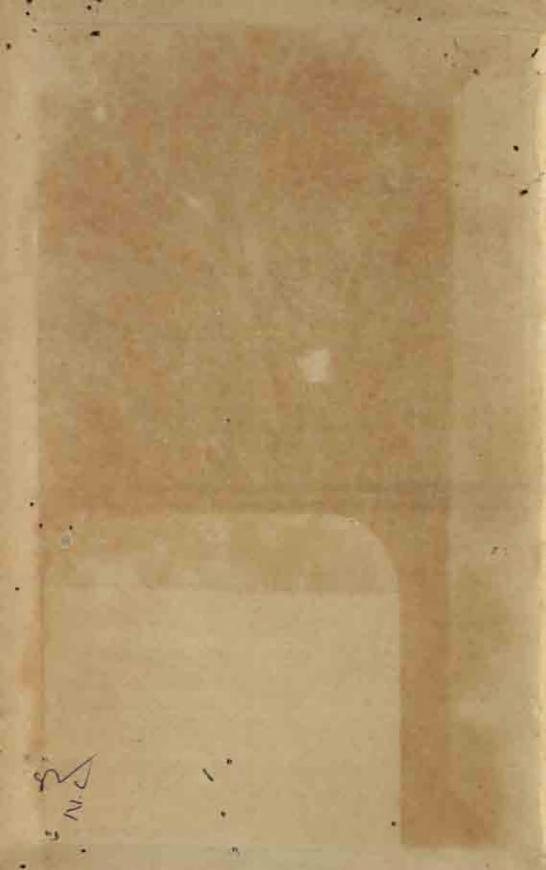
Arrange and with minority and the fact the Vetalitie home

1175 Milne (Roy. Win), Mesistery is Chical, his Life and Opinious, by Radi Philip, with front, five party, 483, club, 1840 for largery, living Winness to Cons-Lemma of Acid.

1176 Miramon Furgues(Vic.) Firt Janes at Phil Blanc, firm pp. 13. Pural

The completion of this Section will appear in Catalogue XXV. [anortly].





"A book that is shut is but a block"

A book that is an Acchaeology Beartment of Archaeology Department of Archaeology

Please help us to keep the book clean and moving.